This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

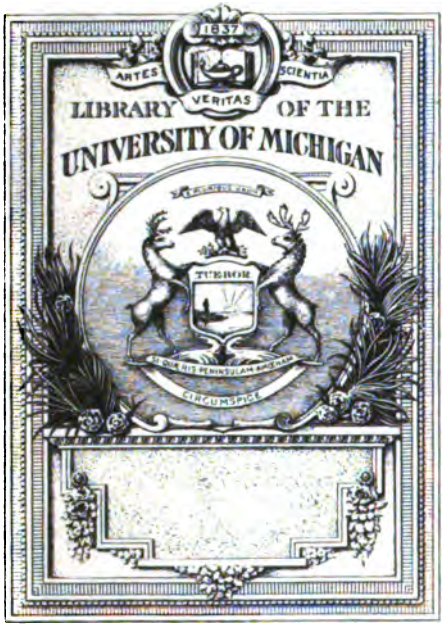
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LEGATORIA
P. AURIEMMA
Università, 3.

WILHELM MEISTER

DE GOETHE

TRADUCTION COMPLÈTE ET NOUVELLE

PAR Mme LA BARONNE A. DE CARLOWITZ

PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

PARIS
CHARPENTIER, ÉDITEUR
17, rue de Lille

1843

WILHELM MEISTER.

PREMIÈRE PARTIE.

WILHELM MEISTER.

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

WILHELM MEISTER

Johann Wolfgang von

PAR GOETHE;

TRADUCTION COMPLÈTE ET NOUVELLE

PAR Mme LA BARONNE A. DE CARLOWITZ.

PREMIÈRE PARTIE.

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE.

PARIS.

CHARPENTIER, ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN.

1843

LIB. COM.
LIBERMA
SEPTEMBER 1988
17686

LES

ANNÉES D'APPRENTISSAGE

DE WILHELM MEISTER.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Le spectacle avait duré plus longtemps qu'à l'ordinaire, et la vieille Barbe s'était plus d'une fois approchée de la fenêtre, dans l'espoir d'entendre enfin le roulement des équipages ramenant les riches spectateurs dans leurs demeures. Marianne, sa belle maîtresse, devait ce soir-là enchanter le public sous le costume d'un jeune officier, et la vieille attendait son arrivée avec impatience; elle lui réservait l'agréable surprise d'un cadeau que Norberg, jeune et riche marchand, venait d'envoyer par la diligence.

En sa qualité de vieille domestique, de confidente et de conseillère, Barbe avait le droit de décacheter les lettres adressées à sa maîtresse, et elle avait usé de ce droit en ouvrant le paquet de Norberg, car elle attachait plus de prix que Marianne elle-même à la fidélité de ce libéral ami. Le paquet contenait pour Marianne une pièce de mousseline et plusieurs rouleaux de rubans, des plus riches et des plus à la mode; et pour la vieille Barbe, une pièce de toile imprimée, de jolis mouchoirs et une petite somme d'argent. Ces

dons lui avaient causé tant de joie et de reconnaissance, qu'elle s'était promis de rappeler sérieusement à sa maîtresse, qu'en échange de tant de générosité, Norberg avait le droit de compter sur sa constance.

Depuis longtemps déjà la mousseline était étalée sur une table ; les nuances vives et brillantes des rubans jetés au milieu de ces flocons de neige transparente, et surtout la disposition des lumières, donnaient à cette offrande un éclat ravissant. La vieille reconnut enfin les pas de Marianne qui montait rapidement l'escalier. Elle courut à sa rencontre ; mais quelle ne fut pas sa déception en se voyant repoussée par le petit officier féminin, qui se précipita dans la chambre, jeta loin de lui son épée et son chapeau à plumes, et se promena avec agitation, sans honorer d'un seul regard le présent de l'amant en titre, si solennellement exposé à sa vue!

— Qu'as-tu, mon petit bijou ? s'écria Barbe avec surprise ; au nom du ciel, qu'as-tu ? Regarde ce magnifique présent ; qui peut te l'avoir fait, si ce n'est ton fidèle Norberg ? Cette mousseline, ces rubans, il veut que tu t'en fasses des robes de nuit, car bientôt il sera de retour, et il me paraît plus tendre, plus libéral que jamais.

A ces mots, elle voulut montrer les objets qui lui étaient destinés à elle ; mais Marianne détourna les yeux et s'écria avec passion :

— Laisse-moi, laisse-moi; aujourd'hui, du moins, je ne veux rien voir de tout cela. Si Norberg revient, je lui appartiendrai de nouveau, ou plutôt je t'appartiendrai, tu feras de moi tout ce que tu voudras ; jusque-là je ne veux être qu'à *moi*. Ne réponds point : quand tu aurais mille langues, tu ne changerais rien à ma résolution. Ce *moi*, je le donnerai à celui que j'aime, et je m'abandonnerai à son amour comme s'il devait durer éternellement.

La vieille n'en exprima pas moins son mécontentement ; mais lorsque dans la chaleur de la discussion elle s'oublia jusqu'à devenir amère et insultante, Marianne s'élança sur elle et la saisit à la gorge. Loin de s'effrayer de cette attaque imprévue, Barbe partit d'un grand éclat de rire.

— Je le vois bien, dit-elle, pour sauver mes jours il faut que je me hâte de te passer une robe ; la jeune fille me priera de pardonner la folie de l'officier imberbe. Dépêchons-nous ; à bas ce brillant uniforme ! c'est un costume dangereux pour vous, ma belle ; les épaulettes vous enflamment.

Elle se mit en devoir de déshabiller Marianne, qui la repoussa énergiquement.

— Je veux conserver ce costume, s'écria-t-elle ; j'attends quelqu'un ce soir.

— Tant pis, répondit Barbe ; en tout cas, j'espère que ce n'est pas ce jeune et tendre fils de marchand si mal emplumé ?

— Lui-même.

— Il paraît que la générosité commence à devenir votre passion dominante ; quel zèle, quelle ardeur pour cet amant sans barbe et sans fortune ! C'est donc une chose bien séduisante que de se faire adorer en dispensatrice désintéressée du bonheur suprême ?

— Raille tant que tu voudras, je l'aime ; oh ! oui, je l'aime ! Je la connais enfin cette passion que j'ai peinte tant de fois sur les planches, et dont je n'avais encore aucune idée ! Je veux me jeter au cou de mon amant et le saisir comme si je devais être à lui pour l'éternité ; je veux lui montrer toute la force de mon amour ; je veux savourer tout ce que son amour à lui pourra m'offrir de délices !

— Modérez-vous, dit tranquillement la vieille ; Norberg sera ici dans quinze jours, voici la lettre qui vous l'annonce.

— Et lors même que le soleil de demain devrait me ravir mon ami, je veux l'ignorer. Quinze jours ! quelle éternité ! Que ne peut-il pas arriver dans quinze jours !

Wilhelm entra ; elle vola au-devant de lui. Les bras du jeune homme enlacèrent avec ravissement l'habit rouge de l'officier, et pressèrent contre sa poitrine le petit gilet de satin blanc. Qui pourrait décrire la félicité des deux amants ? La vieille se retira en murmurant. Eloignons-nous avec elle, et laissons-les seuls à leur bonheur.

CHAPITRE II.

Le lendemain matin, Wilhelm entra dans l'appartement de sa mère; elle lui dit que son père était très-mécontent, et qu'il allait lui défendre d'aller tous les jours au spectacle.

—J'y vais moi-même très-volontiers, continua-t-elle; mais je maudis maintenant ce plaisir, puisque l'usage immodéré que tu en fais trouble la paix de mon ménage. Ton père ne cesse de me répéter : A quoi cela est-il bon? et peut-on perdre ainsi son temps et son argent?

— Plusieurs fois déjà il m'en a dit autant, et je lui ai peut-être répondu avec trop de vivacité; mais, au nom du ciel, ma mère, doit-on regarder comme inutile tout ce qui ne remplit pas notre bourse et qui ne nous procure pas une possession matérielle et immédiate? N'avions-nous pas assez de place dans nôtre vieille maison, et était-il bien nécessaire d'en construire une nouvelle? Pourquoi mon père a-t-il pendant plusieurs années employé la plus grande partie des bénéfices de son commerce à décorer nos appartements? Ces tapisseries de soie, ces meubles qu'il a fait venir d'Angleterre ne sont-ils pas inutiles? Pour ma part, du moins, j'avoue que ces murs bariolés, ces bouquets de fleurs mille fois reproduits, ces corbeilles, ces guirlandes, toutes ces niaiseries enfin, m'impressionnent très-désagréablement. Je les trouve tout au plus convenables pour un rideau de théâtre. Mais qu'il est différent le sentiment qu'on éprouve lorsqu'on est assis devant un pareil rideau! l'instant de son lever a beau se faire attendre, on sait qu'il se lèvera et dévoilera à nos yeux cette foule d'objets qui nous amuse, nous éclaire et nous élève.

— Mets-y du moins de la modération; ton père prétend qu'en allant tous les jours au spectacle, tu prends le goût de la dissipation; puis il veut aussi t'avoir quelquefois avec lui le soir pour le distraire. Quand il est de mauvaise humeur, c'est toujours moi seule qui en souffre. Que de fois ne m'a-t-il pas reproché ce maudit théâtre de marionnettes

que je vous donnai à toi et à tes frères et sœurs, il y a douze ans, pour vos étrennes, et qui t'a inspiré ton goût désordonné pour le spectacle!

— Ne vous repentez pas de votre sollicitude maternelle, ne maudissez pas ce théâtre de marionnettes ; je lui dois les premiers moments de bonheur que j'ai goûtés dans cette nouvelle maison si vide pour moi. Je me souviens encore de l'émotion singulière qui m'oppressait lorsque, après avoir reçu nos étrennes ordinaires, l'on nous fit asseoir devant une porte fermée. Elle s'ouvrit; mais ce n'était plus pour nous livrer passage, car dans son embrasure s'élevait un portail couvert d'un voile mystérieux. Nous l'admirâmes un instant de loin, et nous éprouvâmes le vif désir de voir de près l'objet étincelant que nous cachait cette enveloppe à demi transparente. L'on désigna à chacun de nous la place qu'il devait occuper, et on nous ordonna d'attendre avec patience. Bientôt un coup de sifflet se fit entendre, le voile disparut, un magnifique rideau se leva et découvrit l'intérieur d'un temple. Le rouge était la couleur dominante de cette décoration. Le grand prêtre Samuel entra en scène avec Jonathan; les inflexions bizarres de leurs voix me parurent extrêmement vénérables. Saül vint à son tour exprimer l'embarras où le jetait l'impertinence du guerrier colossal qui venait de le défier lui et les siens. Que j'étais content lorsque je vis arriver en sautillant le fils d'Isai, à la taille de nain, sa panetière sur l'épaule, sa houlette d'une main et sa fronde de l'autre! Que j'étais heureux lorsque je l'entendis dire à Saül : « Très-grand et très-puissant seigneur et roi, que personne ne se décourage par rapport à ce défi. Si votre majesté daigne me le permettre, j'irai trouver le formidable géant et je le provoquerai à mon tour. »

C'était la fin du premier acte. Nous brûlions tous du désir d'apprendre ce qui en adviendrait, et la musique qui remplissait les entr'actes nous paraissait interminable. Le rideau se releva; David voua la chair du Philistin aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces; le Philistin blasphéma et frappa du pied; mais il n'en finit pas moins par tomber comme une bûche, et donna ainsi à l'ensemble de l'action

un dénoûment magnifique. Lorsque les vierges se mirent à chanter : « Saül a défait mille ennemis, David en a défait dix mille ; » lorsque surtout on porta la tête du géant devant le petit vainqueur, et qu'on le fiança à la charmante fille du roi, je m'affligeai de sa taille de nain ; car en représentant ces deux personnages on avait exagéré les idées reçues sur la grandeur de Goliath et la petitesse de David. Dites-moi, ma mère, je vous en prie, ce que sont devenues ces marionnettes. J'ai promis de les montrer à un ami qui s'est beaucoup amusé au récit que je lui ai fait de ce jeu de mon enfance.

— Je ne m'étonne pas du vif souvenir que tu en as conservé, répondit la mère, car tu y as toujours pris le plus grand intérêt ; tu as été même jusqu'à me voler le petit livre qui contient la pièce que tu as apprise par cœur. Je ne m'aperçus de ce larcin que le soir où tu pétrissais un David et un Goliath en cire, et qu'après les avoir fait pérorer en face l'un de l'autre, tu donnas au géant un coup qui fit tomber sa tête énorme, que tu attachas avec une épingle dans la main de David. Je fus alors si fière de ta mémoire et de tes discours pathétiques, que je te confiai la direction du petit théâtre... Hélas ! j'étais bien loin de prévoir combien cette vanité de mère me préparait de chagrins !

— Encore une fois, ma bonne mère, ne vous repentez pas de votre bonté : ce jour-là nous a valu à tous tant de bonheur !

Puis il demanda la clef de la chambre où les marionnettes étaient renfermées et s'y rendit aussitôt. A leur aspect, il se crut revenu à l'époque heureuse où elles lui paraissaient animées et où il les animait en effet par la vivacité de sa voix et l'agilité de ses doigts. Tout entier sous l'empire de cette illusion, il les emporta dans sa chambre, où il les cacha soigneusement.

CHAPITRE III.

Si un premier amour, ainsi que nous l'avons toujours entendu dire, est le plus beau des sentiments que le cœur

humain puisse éprouver, nous devons trois fois féliciter notre héros d'avoir pu jouir dans toute son étendue de ce seul instant de bonheur possible. Peu d'hommes sont aussi favorisés par le sort; pour la plupart d'entre eux, les premières émotions ne sont qu'une rude épreuve, qui, après quelques mesquines jouissances, les réduisent à renoncer à leurs plus louables désirs, et à regarder comme impossible la plus grande des félicités.

Porté sur les ailes de l'imagination, Wilhelm avait élevé ses rêves jusqu'à la séduisante Marianne, et elle s'était donnée à lui, elle qu'il aimait jusqu'à la vénération; car elle lui était apparue avec toutes les illusions dramatiques, et sa passion pour le théâtre se trouvait ainsi confondue avec son premier amour pour une femme. La position équivoque de sa bien-aimée, réduite à craindre à chaque instant le retour de Norberg, donnait à sa conduite toutes les apparences de la timidité et de la pudeur. Au reste, comme l'amour de Wilhelm était violent et vrai, il ne pouvait manquer de voir dans celle qui en était l'objet une créature accomplie. A peine revenu de l'ivresse d'une première possession, il jeta ses regards sur son passé, et il croyait avoir commencé une vie nouvelle. Ses devoirs lui paraissaient plus sacrés, ses penchants plus vifs, son instruction plus solide, ses talents plus distingués, et ses résolutions plus fermes. Faut-il s'étonner s'il trouva le moyen de jouir de l'amour de Marianne sans s'exposer aux reproches de son père et sans éveiller l'inquiétude de sa mère? Assidu pendant le jour à ses occupations, il renonça au spectacle, et passa ses soirées à causer avec son père; mais lorsque tout dormait chez lui, il s'enveloppait dans son manteau, sortait par la petite porte du jardin, et, plus passionné que tous les Lindors et tous les Léandres possibles, il allait rejoindre sa bien-aimée.

— Qu'apportez-vous donc là? lui dit Marianne lorsqu'un soir il se présenta chez elle avec un énorme paquet, dont la vue éveilla dans le cœur de la vieille l'espoir d'un riche présent.

— Je vous défie de le deviner, répondit Wilhelm.

La surprise de Marianne fut presque aussi grande que le dépit de Barbe, lorsqu'elle reconnut que le paquet contenait des marionnettes. Wilhelm démêla gravement les fils de fer entortillés, afin de présenter chaque personnage isolément; la jeune fille s'abandonna à un fou rire, et la vieille détourna la tête en grommelant.

Il faut peu de chose pour amuser les amants; les nôtres passèrent une soirée fort agréable avec la petite troupe à ressorts. Le roi Saül, avec sa grande robe de velours noir et sa couronne d'or, parut à Marianne trop roide et trop pédantesque; mais le menton lisse, le turban et la robe à barres jaunes et rouges de Jonathan, obtinrent son approbation. Maniant avec grâce les divers fils de fer de son héros, elle lui fit faire des révérences charmantes, et réciter des déclarations d'amour passionnées. Quant au prophète Samuel, Wilhelm eut beau louer avec emphase son petit corselet, et assurer que le taffetas moiré de sa cotte provenait d'une ancienne robe de sa grand'mère, la jeune espiègle le trouva indigne de son attention; David et Goliath eurent le même sort, parce que l'un était trop petit et l'autre trop grand. Jonathan resta son favori, et elle lui prodigua de douces caresses, dont l'heureux Wilhelm eut toujours la meilleure part.

Un bruit sourd les arracha à leur ivresse. Marianne appela la vieille, qui, selon son habitude, s'occupait à ajuster un ancien costume au rôle nouveau que devait jouer sa maîtresse. Interrogée sur la cause du tumulte, elle répondit qu'une troupe de jeunes gens venait de sortir du caveau voisin, où, dans le courant de la journée, il était arrivé des huîtres fraîches et du vin de Champagne de première qualité.

— Si nous avions su cela plus tôt, s'écria Marianne, nous aurions pu nous régaler aussi.

— Mais il me semble qu'il est encore temps, dit Wilhelm en donnant une pièce d'or à la vieille.

Bientôt les deux amants se trouvèrent devant une table convenablement servie. Ils firent asseoir Barbe près d'eux; on but, on mangea et on se sentit heureux.

En pareille circonstance, la conversation ne languit jamais ; Marianne fit [illegible] et parler son Jonathan, et la vieille soutint la conversation avec Wilhelm.

— Vous nous avez plusieurs fois parlé de la première représentation d'un théâtre de marionnettes qui a charmé votre enfance, lui dit-elle, mais vous vous êtes toujours arrêté au moment où le bal devait commencer. Maintenant que nous connaissons les personnages qui ont produit sur vous un effet si merveilleux...

— Oui, oui, interrompit Marianne, raconte-nous tout ce que tu as éprouvé alors.

— C'est toujours avec une douce émotion, répondit Wilhelm, que l'homme se rappelle les joies du premier âge et ses innocentes erreurs; mais ce souvenir est plus séduisant encore quand il se présente à lui au moment où il vient d'atteindre le sommet d'une riante colline, d'où son regard embrasse tout le chemin qu'il a parcouru. Le besoin d'être satisfait de nous-même nous fait trouver un charme inexprimable dans le souvenir des obstacles que nous avons vaincus, quoique plus d'une fois ils nous aient paru insurmontables ; et nous aimons à comparer ce que nous étions avant, et ce que nous sommes après le développement de nos facultés intellectuelles. En te parlant de mon passé, je serai doublement heureux, puisque mes regards pourront s'arrêter sur la route que nous suivons ensemble la main dans la main.

— Qu'en advint-il du ballet ? interrompit la vieille ; j'ai bien peur que quelque accident fâcheux...

— Tout se passa le mieux du monde, dit Wilhelm, et je n'oublierai jamais l'extase où me plongèrent les sauts merveilleux des nègres et des négresses, des bergers et des bergères, des nains et des naines. Lorsque le rideau retomba pour la dernière fois, les petits spectateurs, ivres de bonheur, se dirigèrent en chancelant vers leurs lits; moi seul, je ne pus m'endormir, je questionnai la domestique qui me couchait, mais elle s'éloigna sans me répondre. Le lendemain matin, tout l'échafaudage magique avait disparu ; la porte au voile mystérieux n'était plus qu'un passage d'une

chambre à une autre; tant de merveilleuses aventures n'avaient laissé aucune trace après elles! Mes frères, mes sœurs jouaient comme à l'ordinaire avec leurs tambours et leurs poupées; moi, j'errais seul au hasard : je ne pouvais me façonner à l'idée de ne trouver qu'une porte là où la veille j'avais vu s'opérer des miracles. Hélas! l'homme qui regrette un premier amour perdu ne saurait être plus malheureux que je ne l'étais alors.

Et jetant un regard passionné sur Marianne, il semblait lui dire qu'il ne supposait pas la possibilité d'être jamais réduit à un pareil malheur.

CHAPITRE IV.

Dès ce moment, continua Wilhelm, je ne formai plus d'autre vœu que celui de voir une seconde représentation. Je demandai cette grâce à ma mère; elle en parla à son mari, qui lui répondit que le plaisir n'avait un véritable attrait que quand on le goûtait rarement, et que les enfants comme les grandes personnes n'appréciaient jamais le bien dont ils jouissaient tous les jours. Peut-être nous aurait-on remis jusqu'à l'année suivante, si le créateur de notre théâtre n'avait pas eu envie de faire admirer un polichinelle qu'il venait de fabriquer. Ce secret auteur de nos plaisirs était un jeune officier du génie rempli de talents, et surtout très-habile mécanicien. Ses conseils avaient été fort utiles à mon père pour la construction de sa maison, et il l'en avait récompensé si généreusement, que ce jeune homme s'était cru obligé de nous donner, à l'occasion du nouvel an, un petit théâtre de sa façon. Secondé par un domestique intelligent, il s'était chargé de la pièce d'inauguration, et avait fait agir et parler les marionnettes. Cet aimable ami obtint de la complaisance de mon père une permission que ses principes lui auraient fait refuser à ses enfants. Le théâtre s'ouvrit de nouveau; on invita quelques petits voisins, et David eut une nouvelle représentation.

La première fois j'avais appris à connaître tout ce que la

surprise et l'étonnement peuvent donner de plaisir ; la seconde m'initia aux secrètes jouissances que procure l'attention et l'esprit d'examen. Comment tout cela se fait-il ? me demandai-je sans cesse. Bientôt je m'aperçus que les marionnettes ne parlaient et n'agissaient pas par elles-mêmes, et je me disais alors : Pourquoi tout cela est-il si joli ? Où sont les personnes qui font agir et parler les acteurs ? Où sont les flambeaux qui les éclairent ? Ces questions m'occupaient d'autant plus vivement, que j'aurais voulu être en même temps au nombre des enchantés et des enchanteurs, et jouir à la fois du bonheur d'illusionner les autres et de l'être moi-même.

Après la grande pièce, on s'apprêtait à donner la farce finale où devait figurer Polichinelle ; les petits spectateurs s'étaient levés et causaient entre eux. Incapable de résister plus longtemps à ma curiosité, je m'étais approché de la porte, et je soulevai le rideau. Ma mère s'en aperçut, et me fit éloigner ; mais j'avais eu le temps de voir que l'on enfermait pêle-mêle David et Goliath, et tous les amis et ennemis, dans une grande boîte, et ma soif de savoir, à demi satisfaite, en devint plus ardente. J'avais également reconnu le lieutenant, qui, à ma grande surprise, dirigeait tout dans le sanctuaire. Cette découverte m'empêcha de m'amuser des facéties et des cabrioles de Polichinelle. Il me semblait que ce que je venais d'apprendre n'avait servi qu'à me prouver que je ne savais rien ; et j'avais raison ; il me manquait l'entente de l'ensemble, et c'est d'elle que dépendent toutes les connaissances humaines.

CHAPITRE V.

Dans les ménages bien tenus, continua Wilhelm, les enfants ont un instinct semblable à celui des souris et des rats. Pas un trou, pas une fente conduisant à quelque dépôt de friandise ne leur échappe ; et ils savourent ces fruits défendus avec un bonheur qui est la plus grande partie des jouissances de leur âge.

De tous mes frères et sœurs j'étais toujours le premier à m'apercevoir d'une clef oubliée dans une serrure quelconque. Mon saint respect pour les portes fermées, à travers lesquelles je ne pouvais jeter un regard avide que lorsque ma mère les ouvrait, me donnait toute la sagacité nécessaire pour profiter des rares instants où sa sagacité se trouvait en défaut.

Il est facile de deviner que de toutes les portes celle de l'office captivait spécialement mes sens. Je n'oublierai jamais le plaisir que j'éprouvais quand ma mère m'y appelait pour lui aider à emporter quelque chose, et j'en sortais toujours les poches pleines de pruneaux, que je devais, tantôt à sa libéralité, et tantôt à ma ruse et à mon esprit de rapine. Les trésors entassés en ce lieu agissaient si puissamment sur mon imagination, et les exhalaisons des mets et des épices flattaient tellement mon odorat, que je ne manquais jamais de me tenir dans le voisinage quand la porte s'entr'ouvrait, afin de m'enivrer dans cette voluptueuse atmosphère. Un dimanche, la cloche qui appelle les fidèles à l'église avait surpris ma mère au milieu de ses fonctions de ménagère ; toute la maison était plongée dans un pieux silence, et je m'aperçus que la clef de l'office était restée dans la serrure. Je fis d'abord, avec une nonchalance affectée, plusieurs tours le long de la muraille ; après cette première attaque indirecte, je me collai silencieusement contre la porte, je l'ouvris, et me trouvai tout à coup au milieu de cet amas de trésors convoités depuis si longtemps. Mes regards s'arrêtaient alternativement sur les sacs, les boîtes et les petits pots. Ne sachant que choisir, je me bornai à mes pruneaux chéris, auxquels j'ajoutai quelques poires tapées et une poignée d'écorces d'oranges confites. Heureux de mon butin, j'allais sortir aussi prudemment que j'étais entré, lorsque deux caisses, au-dessus desquelles s'élevaient des fils de fer terminés par de petits crochets, frappèrent ma vue. Poussé par un secret pressentiment, je me mis à les fouiller, et je reconnus qu'elles contenaient les héros du monde dramatique qui faisait tout mon bonheur. A ma première tentative pour enlever quelques personnages, les fils de fer et les crochets se

mêlèrent, ce qui me causa un effroi d'autant plus terrible, qu'au même instant j'entendis la cuisinière marcher dans le corridor. Refoulant à coups de poing les fils de fer que j'avais soulevés, je saisis le petit livre qui contenait le drame de David, et je me sauvai dans une des mansardes les plus éloignées de la maison.

Depuis ce jour, je passais toutes mes heures de récréation à lire ou à réciter ce drame, et je me représentais, par la pensée, toute l'immensité du bonheur dont je jouirais si je pouvais en même temps faire agir les petits acteurs. Je me croyais tantôt David et tantôt Goliath; tous les rôles de la pièce m'étaient également familiers, mais je ne m'identifiais qu'avec les héros. Les généreuses paroles par lesquelles le petit David provoque le grand Goliath m'occupaient surtout jour et nuit; je me les répétais tout haut à moi-même et presque sans le savoir. Ces singulières exclamations finirent par attirer l'attention de mon père, qui fut enchanté de la mémoire de son petit garçon, car il était convaincu que les deux représentations de cette pièce m'avaient suffi pour en retenir de longues tirades.

Enhardi par ce succès, je me mis un soir à fabriquer un David et un Goliath en cire, et je profitai de cette occasion pour réciter le drame tout entier. Le lendemain matin, ma mère me pressa tellement de questions insidieuses, que je finis par lui avouer la vérité. Heureusement pour moi, le lieutenant avait déjà deviné mon rare talent, car il venait de manifester le désir de m'initier aux secrets de nos représentations dramatiques, et il s'arrangea si bien qu'il obtint deux chambres inhabitées, dont une fut disposée pour le théâtre et l'autre pour les spectateurs. Mon père feignit de n'avoir fait cette concession qu'aux instances de son jeune ami. Fidèle à ses principes, il ne voulait pas laisser voir à ses enfants combien il les aimait; il soutenait aussi qu'il fallait toujours rester sérieux à l'aspect de leur joie, et même la troubler souvent, afin de les maintenir dans les bornes du respect et de la modération.

CHAPITRE VI.

Le lieutenant dressa son théâtre et disposa tous les accessoires. Mon impatience s'accroissait à chaque instant, car je pressentais que l'on finirait par me permettre de prendre part à tous ces préparatifs. Le jour tant désiré arriva enfin; à cinq heures du soir, le lieutenant vint me prendre, et j'entrai avec lui dans le sanctuaire, en tremblant de bonheur et de vénération. Les marionnettes étaient suspendues dans l'ordre d'après lequel elles devaient entrer en scène; je les considérai avec attention, puis je montai les marches qui m'élevaient au-dessus du théâtre. En dominant ainsi sur ce petit univers, le souvenir de ses merveilleux effets et l'idée du mystère qui allait m'être révélé, me pénétrèrent d'un saint respect pour les objets que j'avais sous les yeux. Le lieutenant me fit faire une répétition qui réussit à merveille.

Le lendemain une nombreuse société d'enfants remplit la chambre destinée aux spectateurs, et je m'acquittai de ma tâche d'une manière admirable jusqu'au moment où, dans la chaleur de l'action, j'eus le malheur de laisser tomber Jonathan, ce qui me mit dans la nécessité d'allonger la main sur la scène pour le relever. Cet accident, qui détruisit l'illusion, excita de bruyants éclats de rire dont je fus très-mortifié; mon père s'en applaudit, car il y trouva un prétexte pour cacher la joie que lui avaient causé l'adresse et l'intelligence de son fils. Après la représentation, il ne s'attacha qu'aux fautes, et m'assura froidement que je me serais assez passablement tiré de mon épreuve, si je n'avais pas commis tant d'erreurs et de balourdises.

Très-humilié de cette critique sévère, je fus triste et rêveur pendant le reste de la soirée; mais le lendemain matin j'avais oublié mon chagrin, et je me dis avec orgueil, qu'à l'exception de la chute de Jonathan, j'avais parfaitement joué. Le jugement des spectateurs m'affermit dans cette opinion. Si, sous le rapport des grosses voix et des

voix flûtées, disait-on, la palme appartient au lieutenant, il déclame avec trop de roideur et d'affectation, tandis que le débutant dit son Jonathan et son David avec un naturel parfait. Ma mère admirait surtout l'inflexion franche et vraie avec laquelle j'avais provoqué le redoutable Goliath.

A ma grande satisfaction, le théâtre resta debout. Bientôt le retour du printemps permit de se tenir dans des appartements sans feu, et je passai toutes mes heures de liberté avec mes marionnettes, que je faisais vaillamment agir et parler. J'invitais toujours mes frères, mes sœurs et mes petits camarades à venir me voir et m'entendre; mais lorsqu'ils me refusaient cette faveur, je jouais pour mon propre compte. Livré ainsi à la chaleur vivifiante de mon imagination, ma troupe dramatique ne tarda pas à subir de grandes métamorphoses.

Après avoir plusieurs fois répété la pièce pour laquelle le théâtre avait été créé, elle ne me procura plus aucun plaisir. Heureusement j'avais trouvé dans la bibliothèque de mon grand-père le Théâtre allemand et plusieurs opéras comique traduits de l'italien. Je me mis à les jouer sans autre changement que celui d'accorder le nombre des personnages au nombre de mes marionnettes, ce qui réduisit souvent le roi Saül à réciter les pompeuses tirades d'un Caton ou d'un Darius. Au reste, je me bornais presque toujours au cinquième acte, parce qu'il contenait le plus de coups de poignard et de batailles.

Les opéras avec leurs brillantes décorations et leurs aventures merveilleuses me charmaient particulièrement et je leur consacrais beaucoup de soins. Les mers orageuses, les dieux portés sur des nuages, les coups de tonnerre et les éclairs faisaient surtout mon bonheur. Grâces aux nombreuses ressources que me procuraient le papier, le carton et une boîte de couleurs, je parvins à fabriquer des décorations ; je finis même par plonger la scène dans de profondes ténèbres, et mes éclairs étaient terribles à voir. Le tonnerre ne réussissait pas toujours, mais je trouvais moyen de m'en consoler. L'opéra me procurait aussi l'avantage d'employer souvent mon David et mon Goliath, ce qui était tout à fait impossible dans le drame régulier. Mon théâtre s'était élevé

à un haut degré de perfection, et pour réaliser de grandes choses, il ne me restait plus d'autres obstacles à vaincre que ceux que m'opposaient les costumes de mes acteurs. Bientôt je songeai à leur procurer des vêtements de rechange, idée qui m'avait été suggérée par mes sœurs en les voyant habiller et déshabiller leurs poupées. Elles consentirent à m'aider ; nous décousîmes les morceaux d'étoffe qui costumaient ma troupe ; mes petites économies furent employées à acheter des rubans et des chiffons qui, joints aux présents que nous quêtions de toutes parts, finirent par composer une garderobe dramatique dans laquelle les robes à paniers des dames occupaient la plus grande place. Tant d'apprêts promettaient d'importantes et nombreuses représentations, mais je subis la destinée des enfants et celle de la plupart des hommes : ils forment des projets, leur donnent un commencement d'exécution, et les abandonnent ensuite. Pour moi le bonheur était dans l'invention. Les pièces ne m'intéressaient que par rapport à une seule scène, et dès qu'elle était jouée je changeais les costumes, ce qui jeta la garderobe dans un tel désordre, que bientôt il me fut impossible de représenter quelque chose d'entier. Egaré par mon imagination, je me laissais emporter à des tentatives toujours nouvelles, sans m'apercevoir que je minais ainsi les fondements de l'édifice de mon bonheur.

Marianne avait fait de vains efforts pour résister à l'ennui que ce récit lui avait causé ; l'action lui avait paru trop simple et les observations trop sérieuses ; mais tout en cédant parfois au sommeil, elle n'avait cessé de donner à Wilhelm des preuves apparentes d'une attention soutenue ; aussi resta-t-il convaincu qu'elle n'avait pas perdu un seul mot de sa narration, et après une petite pause, il s'écria vivement :

— A ton tour, maintenant, chère Marianne ; jusqu'ici nous avons été trop occupés de notre présent pour nous entretenir de notre passé. Fais-moi connaître enfin les circonstances au milieu desquelles tu as été élevée, et les impressions vives qui sont restées gravées dans ta mémoire.

Ces questions embarrassèrent la jeune fille ; mais la prudente Barbe vint à son secours :

— Croyez-vous donc, dit-elle, que tout le monde ait eu dans son enfance d'aussi jolies aventures que les vôtres, et qu'il soit facile de les raconter avec autant de grâce et d'esprit ?

— Et qu'importe ? tout ce que dit Marianne est charmant pour moi, et je regrette chaque instant que j'ai vécu sans elle. Souffre donc, chère amie, que je m'identifie par l'imagination à ta vie passée, et que je ressaisisse par une douce illusion les années perdues pour notre amour.

— Puisque vous y tenez, répliqua la vieille, on vous satisfera; mais il faut avant tout achever l'histoire de votre passion dramatique, qui vous a fait arriver au point qu'aujourd'hui vous pourriez faire un excellent acteur. Il est tard, ajouta-t-elle, ce n'est pas la peine de nous coucher; j'ai encore une bouteille en réserve, vidons-la; nous ne sommes peut-être pas prêts de nous retrouver ensemble aussi tranquilles et aussi heureux.

Marianne leva sur elle un regard suppliant et triste; Wilhelm ne s'en aperçut point et reprit son récit.

CHAPITRE VII.

Le nombre de mes camarades s'était considérablement augmenté, et les jeux bruyants me firent négliger mon théâtre; j'avais cependant toujours sur mes compagnons l'avantage de donner à nos costumes et à nos armes le cachet de la situation. Mon goût pour l'antiquité se manifesta surtout dans nos exercices militaires, car notre milice prit insensiblement les allures romaines et chevaleresques, grâce aux casques et aux boucliers que je faisais fabriquer par les domestiques et les couturières de la maison, ouvrage qui leur coûta plus d'une aiguille et plus d'une paire de ciseaux. Notre corps militaire manœuvrait dans la cour et au jardin, où nous nous distribuions sur nos boucliers force coups de piques et de sabres, ce qui donna lieu à plus d'une querelle véritable, mais de courte durée.

Ces jeux me parurent bientôt insuffisants, mais ils

avaient développé les rêves de chevalerie que je puisais dans les romans de ce genre, alors fort à la mode, et qui étaient mes lectures favorites.

Une traduction de la *Jérusalem délivrée*, que le hasard fit tomber entre mes mains, donna de la fixité à mes idées vacillantes. Je n'avais pas eu le courage de lire le poëme en entier; mais j'en savais plusieurs passages par cœur, surtout ceux qui concernaient Clorinde. Cette mâle nature de femme, cette calme surabondance de force active, produisirent plus d'effet sur mon esprit que les charmes d'Armide, dont cependant je ne dédaignais pas les jardins enchantés.

Que de délicieuses soirées n'ai-je pas passées sur la terrasse de notre maison, d'où l'œil domine toute la contrée! Quand le soleil laissait après lui, en signe d'adieu, une lueur transparente sur le point de l'horizon qu'il venait de quitter; quand les étoiles arrivaient les unes après les autres; quand de tous les coins, de toutes les profondeurs du ciel, la nuit accourait pour envahir la terre, et que le cri argentin du grillon tintait à travers le silence solennel de la nature, je me récitais à moi-même la scène déchirante du combat de Tancrède et de Clorinde.

Quoique je fusse, comme de juste, du parti des chrétiens, je n'en faisais pas moins des vœux pour l'héroïne païenne lorsqu'elle se chargea d'incendier la tour des assiégeants. Quelle situation que celle où Tancrède rencontre le prétendu guerrier au milieu des ténèbres de la nuit, et que sous ce voile épais ils livrent leur terrible combat! Quand j'arrivais à ce passage : « La mesure de la vie de Clorinde est remplie, son heure suprême arrive, elle va mourir! » je pleurais; je pleurais plus fort encore quand l'amant infortuné plonge son glaive dans le sein de celle qu'il adore, détache le casque de son adversaire mourant, reconnaît Clorinde et court éperdu chercher l'eau du baptême qui doit les réunir pour l'éternité.

Et lorsque dans la forêt enchantée le fer de Tancrède frappe les troncs d'arbres d'où coulent des flots de sang, tandis qu'une voix mystérieuse lui murmure à l'oreille que ce sang

est celui de Clorinde, et qu'il est destiné à blesser toujours, et sans le vouloir, l'objet de ses seules amours, oh! alors mon cœur se brisait de douleur!

Ces fables agissaient si puissamment sur mon imagination, que je ne pouvais plus résister au désir de les mettre en action d'une manière quelconque. J'inventai deux armures, l'une couverte d'or et d'argent pour le brillant Renaud, l'autre d'un gris foncé à écailles pour le sérieux Tancrède. Mes camarades entrèrent dans mon projet, sans qu'il leur fût possible de comprendre comment tant de merveilles pourraient être représentées par eux.

Leurs doutes ne m'arrêtèrent point. Pour lever le premier obstacle, je transportai la scène dans la salle de la maison de l'un d'eux; mais sa vieille tante nous refusa tout net. Je ne fus pas plus heureux pour les décorations, dont je n'avais aucune idée. Je croyais qu'il suffisait d'élever la scène sur des planches, de tendre un grand rideau au fond et de mettre des feuilles de paravent en guise de coulisses. Quant à la forêt, rien ne me parut plus simple, et je fis dire à un de nos anciens domestiques, devenu garde forestier, de m'envoyer des branches de bouleau et de sapin. Malheureusement elles arrivèrent plus tôt que je ne l'avais voulu, car rien n'était prêt encore, et ces branches ne pouvaient rester longtemps fraîches et vertes. Dans cette cruelle extrémité, je m'adressai au lieutenant. La représentation, dont je lui fis un tableau pompeux, le charma, quoiqu'il n'y comprît pas grand'chose, et il me seconda de tout son pouvoir. Avant tout il fit réunir toutes les tables qu'il put trouver dans notre maison et dans celles des voisins, puis il y fixa les branches d'arbres, tendit un rideau vert au fond et ferma les deux côtés par des paravents.

Pendant ce temps la nuit était venue; on alluma les chandelles; les servantes et les enfants occupèrent les chaises destinées aux spectateurs; la troupe héroïque était costumée, la pièce devait commencer, et ce fut alors seulement que nous nous aperçûmes que nous ne savions pas ce que nous devions faire ou dire. J'étais trop pénétré de mon sujet pour avoir pu prévoir la possibilité d'un pareil obstacle; l'activité

de mes camarades pour hâter les préparatifs avait produit le même effet sur leur esprit; tous s'étaient flattés qu'il leur serait facile d'agir et de pérorer en dignes héros du monde imaginaire au milieu duquel mes récits les avaient jetés; mais au moment d'agir et de pérorer, ils se regardèrent avec surprise en se demandant comment et par qui l'on allait commencer. M'étant mis témérairement à leur tête en ma qualité de Tancrède, je fis mon entrée en scène le premier, seul et en récitant une tirade du poëme; mais comme cette tirade ne tarda pas à devenir une narration, je parlai de moi à la troisième personne. Pour remédier à ce ridicule j'appelai Godefroy, dont il venait d'être question dans mon récit; mais comme il refusa de paraître, je fus forcé de battre en retraite, poursuivi par les huées des spectateurs, ce qui me blessa jusqu'au fond de l'âme.

L'entreprise était manquée; mon public voulait cependant voir quelque chose, et je me décidai à lui donner tout bonnement David et Goliath. Mes camarades avaient tous vu ce drame à satiété, plusieurs même m'avaient aidé à le jouer avec mes marionnettes; les rôles furent promptement distribués, et chacun promit de faire de son mieux. Le plus jeune et le plus espiègle se barbouilla la figure de noir et promit que chaque fois qu'un honorable membre de la troupe resterait court, il remplirait les lacunes par une pasquinade. Cette disposition me déplut beaucoup, vu la gravité du drame, et cependant nous fûmes forcés plus d'une fois d'y avoir recours. Je me jurai à moi-même de ne plus jamais me lancer dans une entreprise quelconque sans y avoir mûrement réfléchi.

CHAPITRE VIII.

Vaincue par le sommeil, Marianne se laissa tomber sur la poitrine de son amant, qui attribua ce mouvement à un excès de tendresse, et continua son récit tandis que la vieille achevait de vider la bouteille.

L'embarras dans lequel nous nous étions trouvés, mes

amis et moi, en voulant jouer une pièce qui n'existait point, fut bientôt oublié. Ma passion de convertir chaque roman, chaque histoire en drame, s'exerçait sur les matières les moins dramatiques. Persuadé que tout ce qui plaît comme récit doit avoir un charme plus grand encore à la représentation, je voulais toujours tout dire et tout mettre sous les yeux du spectateur. Je ne retenais jamais de mes leçons d'histoire que l'époque où un personnage illustre avait été empoisonné ou poignardé d'une manière particulière ; je la convertissais en drame, et, sans égard pour l'exposition et le nœud, je n'y voyais jamais que le cinquième acte par lequel j'ai commencé plusieurs pièces sans avoir pu en conduire une seule jusqu'au commencement. Je lisais en même temps toutes les productions dramatiques que le hasard livrait à mon insatiable curiosité ; j'étais encore à cet âge heureux où tout plaît et où la variété seule suffit pour charmer. Malheureusement mon jugement était faussé par une idée fixe : je ne m'intéressais qu'aux pièces dans lesquelles je trouvais un rôle où je croyais pouvoir briller, et sous ce rapport encore, je me trompais presque toujours. M'identifiant facilement avec les caractères les plus opposés pourvu qu'ils eussent quelque éclat, je me flattais de pouvoir les jouer tous, et à la distribution des rôles je choisissais souvent celui qui me convenait le moins ; quand la chose était possible, j'en prenais deux ou trois à la fois.

Dans les jeux d'enfants tout tient lieu de tout, un bâton devient un fusil, une latte une épée, chaque morceau d'étoffe une poupée et chaque coin un palais ou une chaumière. Ce fut ainsi que mon théâtre s'agrandit. Dans l'ignorance complète de nos forces, aucun obstacle ne nous arrêtait, et comme nous ne nous apercevions jamais de nos fautes, nous croyions que nos représentations étaient pour tout le monde ce qu'elles étaient pour nous. Les choses continuèrent à marcher ainsi, au point qu'il ne me reste pas même une balourdise remarquable à raconter.

Après avoir épuisé le peu de pièces où il ne paraît point de femmes, quelques-uns d'entre nous empruntèrent des vêtements à leurs sœurs, qui ne tardèrent pas à s'enrôler

elles-mêmes dans notre troupe. Les familles qui regardaient ces sortes d'amusement comme très-propres à compléter une bonne éducation, invitaient des sociétés nombreuses pour venir admirer nos talents. Le lieutenant continuait à nous assister de son mieux, mais il ne retira que peu de fruits de ses soins, car nous nous croyions plus experts que lui dans l'art dramatique.

Bientôt nous nous mîmes à représenter des tragédies. Nous avions entendu dire qu'il était plus facile d'arriver à la perfection dans ce genre, soit comme auteur, soit comme acteur, que dans celui de la comédie ; et dès nos premières répétitions nous nous crûmes transportés dans notre véritable élément. Persuadés que, par des airs prétentieux et des manières guindées, nous imitions la dignité des grands et la noblesse des héros, nous étions fiers de nous-mêmes ; et quand nous croyions que nos rôles nous autorisaient à nous démener comme des possédés, à frapper des pieds et à nous rouler par terre dans des accès de rage et de désespoir, il ne manquait plus rien à notre bonheur.

Les rapports fréquents entre les petites filles et les petits garçons ne tardèrent pas à faire naître d'innocentes amourettes, et il en résultait plusieurs comédies partielles dans l'action principale. Les couples heureux se pressaient les mains derrière les coulisses, et se dilataient de bonheur en se voyant surchargés de gazes, de fleurs, de rubans et de décorations qui leur donnaient une valeur tout à fait idéale ; les rivaux dédaignés, rongés par l'envie, leur faisaient toutes sortes de tours malicieux.

Ces amusements, entrepris et exécutés sans intelligence et sans but, avaient cependant une certaine utilité pour nous ; ils exerçaient notre mémoire et donnaient à notre langage et à nos manières une élégance et des grâces au-dessus de notre âge. Pour moi surtout ces jeux avaient une haute importance ; ils dirigeaient toutes mes facultés vers l'art dramatique et me rendaient inaccessible à tout autre bonheur qu'à celui de lire, de composer, de jouer des pièces de théâtre.

Mon éducation cependant était loin d'être achevée, et mon père, qui me destinait au commerce, me plaça chez un

banquier de ses amis ; mais toute espèce d'occupation mercantile me paraissait indigne de moi ; c'était à la poésie et au théâtre que je voulais consacrer mes facultés et confier mes espérances. Je me souviens encore d'un poëme que je composai à ce sujet et qui doit exister parmi mes papiers. Dans ce morceau bizarre, la muse de la poésie tragique et une autre femme par laquelle je personnifiais l'industrie se disputaient l'honneur de diriger mon individu. L'invention est vulgaire et les vers sont médiocres ; je vous les lirai cependant un jour, afin de vous donner une juste idée des craintes, des répugnances et des passions qui m'agitaient à cette époque de ma vie. J'avais fait de l'Industrie une vieille ménagère, ayant des lunettes sur le nez, des clefs à la ceinture et un fuseau à la main ; toujours travaillant, toujours inquiète, économe, mesquine et tourmentante. Sous quelles sombres couleurs n'ai-je pas représenté la triste destinée du malheureux qui, courbant sa tête sous le joug de cette mégère, gagne à la sueur de son front sa journée d'esclave ! Que les allures de la Poésie étaient différentes ! J'en avais fait la plus douce des visions qui pussent consoler un cœur affligé ; belle de formes, imposante en ses manières, je l'avais rendue digne de sa mère la divine Liberté ! La conscience de sa force lui donnait de la dignité sans orgueil, ses vêtements voilaient ses membres sans les gêner, et les nombreux plis de ses draperies, semblables à un centuple écho, répétaient les gracieux mouvements de cet enfant du ciel. Quel constraste avec sa hargneuse rivale ! Tu devines sans doute, ma chère Marianne, à laquelle des deux je donnais la préférence. Pour mieux caractériser ma divinité, je lui prodiguai, à l'exemple de mes prédécesseurs, les couronnes et les poignards, les chaînes et les masques. La discussion entre ces deux personnages est vive, et l'opposition de leurs raisonnements est saillante ; à quatorze ans on aime à mettre le plus près possible le blanc du noir. L'Industrie parle comme il convient à une personne qui se baisse pour ramasser l'épingle qu'elle voit briller sur le plancher, et la Poésie comme une noble prodigue qui distribue des royaumes qu'elle n'a plus. Dédaignant les sombres prophéties de la première, je refuse les

richesses qu'elle promet à ma soumission. Déshérité, dépouillé par elle, je me jette dans les bras de sa rivale, qui m'enveloppe aussitôt de son voile d'or afin de cacher ma nudité.

Wilhelm interrompit son récit pour presser Marianne sur son cœur.

— Ô ma bien-aimée ! s'écria-t-il, si j'avais pu prévoir alors qu'une divinité plus séduisante encore viendrait m'affermir dans ma résolution, j'aurais donné à mon poëme un dénoûment plus beau et plus vrai ; car le bonheur que je te dois n'est pas une fiction, c'est une réalité. Savourons-le dans toute sa plénitude et dans la conviction de sa durée.

Ces étreintes passionnées réveillèrent Marianne, qui s'efforça de cacher son embarras par de douces caresses ; elle n'avait pas entendu un mot de la dernière partie de la narration de son amant.

Puisse l'histoire des impressions de l'enfance de notre héros et de sa première jeunesse trouver ailleurs des auditeurs plus attentifs !

CHAPITRE IX.

C'est ainsi que Wilhelm consacrait ses nuits à un amour aussi tendre que confiant, et qu'il passait ses journées à attendre l'arrivée de la nuit. Depuis que Marianne s'était donnée à lui, son cœur cherchait à ennoblir cet objet de ses tendres affections, et son esprit s'efforçait d'élever l'esprit de la jeune fille à la hauteur du sien. Son image était sans cesse présente à sa pensée ; si d'abord elle lui avait été nécessaire, elle lui était devenue indispensable ; car il tenait à elle par tous les liens qui peuvent unir des créatures humaines : la regardant comme la plus belle moitié de lui-même, sa reconnaissance et son dévouement étaient sans bornes.

Marianne aussi était parvenue à se tromper elle-même et à partager toutes les nobles sensations de son amant ; mais bientôt la main glacée du remords vint la saisir jusque sous les ailes du puissant amour dont il la couvrait, et elle re-

tomba des hauteurs d'une passion sublime à la conscience de sa véritable situation. Tant qu'elle avait vécu au milieu d'un désordre vulgaire, elle n'avait jamais cherché à se connaître : la vanité et une opulence passagère la dédommageaient des humiliations et de la misère qui venaient l'assaillir parfois ; et les plaisirs d'une heureuse journée lui faisaient oublier les chagrins de la veille ; car elle était parvenue à se persuader qu'elle ne cédait qu'à la loi impérieuse de la nécessité. Mais depuis que du haut d'une colline lumineuse la pauvre fille avait vu les ténèbres de sa vie déréglée, elle comprenait toute l'étendue du malheur d'une femme qu'on aime sans l'estimer ; rien autour d'elle ne pouvait la relever de cet abaissement ; son esprit était vide et son cœur sans écho. Plus sa situation était déplorable, plus elle tenait à l'affection de Wilhelm ; son amour pour lui grandissait avec le danger de le perdre, qui devenait chaque jour plus imminent.

De son côté, Wilhelm s'égara toujours davantage dans les régions élevées où il avait transporté son bonheur ; il se répétait sans cesse : Elle t'appartient, cette créature céleste ; *elle* s'est confiée à ton honneur, à ta foi, et jamais, non jamais, elle n'aura lieu de s'en repentir.

Toujours et partout, la violence de ses émotions s'exhalait en paroles pompeuses, dans lesquelles il se faisait à lui-même les protestations les plus exaltées. Il lui semblait que pour l'arracher aux monotones et viles occupations de la vie industrielle, son bon génie lui avait fait rencontrer Marianne, et il ne rêva plus qu'aux moyens de quitter la maison paternelle et de se séparer de sa famille. Jeune et sans expérience, il voyait dans son amour passionné pour la carrière artistique un présage certain des succès qu'il devait y obtenir. Surtout depuis que l'amour l'avait jeté dans une agitation fiévreuse, il ne doutait plus de sa vocation pour le théâtre, sur lequel il se proposait de paraître à côté de Marianne. Déjà il se voyait grand acteur et fondateur d'un théâtre national, qui manquait à son pays, et que tout le monde désirait. Empruntant à l'amour ses plus douces couleurs, il traça sur les nuages le tableau de son avenir ; les

lignes se confondaient, mais l'ensemble produisait un effet enchanteur.

CHAPITRE X.

Wilhelm commença ses préparatifs de départ par l'examen et le classement de ses papiers et de ses livres. Ce qui avait quelque rapport à ses occupations journalières fut mis de côté, afin de s'affranchir de tout souvenir désagréable. Les poëtes et les critiques obtinrent la place d'honneur que l'on accorde à ses meilleurs amis. Cette revue lui fit faire une découverte humiliante; car il s'aperçut que les ouvrages didactiques n'étaient pas même coupés. La conviction que ces sortes d'ouvrages lui étaient nécessaires l'avait poussé à les acheter, mais elle n'avait pu le décider à les lire. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la mise en action seule l'intéressait; aussi avait-il fait des essais dans tous les genres sans en approfondir aucun.

Son ami Werner vint le trouver; et le voyant entouré de papiers dont il connaissait le contenu, il lui dit en riant :

— Te voilà donc encore avec tes paperasses? Si c'était du moins pour finir un poëme, un drame! mais non, je suis certain que tu ne songes qu'à en ébaucher un nouveau.

— Il n'appartient pas à un écolier de terminer, répondit Wilhelm; c'est assez pour lui de s'exercer.

— Sans doute, pourvu qu'il finisse aussi bien que cela est en son pouvoir.

— Il me semble, cher Werner, qu'il vaut mieux reconnaître qu'on a entrepris l'impossible et avoir le courage d'y renoncer, que de perdre son temps dans un travail qui ne peut avoir aucun mérite réel.

— Je sais, moi, que tu ne feras jamais rien; car à peine es-tu arrivé à la moitié du chemin, que tu te sens épuisé de fatigue. Ce défaut te caractérisait déjà lorsque tu dirigeais notre théâtre de marionnettes; que de fois n'as-tu pas changé les costumes et les décorations pour monter une nouvelle tragédie! et tu n'arrivais jamais qu'à la représentation d'un

cinquième acte, quand surtout cet acte était tumultueux et confus, et que les personnages s'y poignardaient à qui mieux mieux.

— Puisque tu me rappelles ces temps-là, n'oublie pas que tu m'excitais toi-même à renouveler la garde-robe de mes marionnettes, parce que tu avais toujours des chiffons et des bouts de rubans à me vendre.

— J'en conviens, dit Werner en riant aux éclats; et je me souviendrai toujours avec orgueil que j'exploitais tes expéditions dramatiques comme un fournisseur exploite la guerre dans laquelle son pays s'est engagé. Lorsque vous vous armâtes tous pour la délivrance de Jérusalem, je fis des profits aussi brillants dans mon genre que ceux que les Vénitiens retirèrent jadis de la folie que vous parodiez. Je ne connais pas de plus grand sage en ce monde que celui qui fait tourner à son avantage les extravagances des autres.

— Il serait plus juste et plus noble de chercher à les en guérir.

— Ce serait perdre son temps et ses peines. Je connais le monde; je sais qu'il est difficile, même à un individu isolé, de devenir sage et riche, et il ne le devient jamais qu'aux dépens des autres.

— Tiens, dit Wilhelm en lui montrant un cahier, je viens de retrouver mon petit poëme sur l'adolescent qui choisit entre les deux routes que l'avenir ouvre devant lui; celui-là du moins est terminé.

— Jette-le au feu; c'est un sujet détestable; il m'a toujours déplu. Les vers peuvent être bons, mais les pensées sont fausses; l'action dont alors tu n'avais aucune idée est pitoyable. Quant aux images, c'est pire encore. Qu'est-ce que cette industrie personnifiée par une misérable vieille sibylle ratatinée? Tu ne peux avoir puisé l'idée primitive de cette figure-là que devant l'échoppe d'un barbouilleur de caricature. Quel est le génie le plus actif, le plus étendu, si ce n'est celui du véritable industriel, du véritable commerçant? Quelle sûreté de coup d'œil ne puise-t-il pas dans l'ordre qu'il est obligé de mettre dans toutes ses affaires,

dans toutes ses relations? Cet ordre admirable lui fait toujours et partout saisir l'ensemble sans jamais l'égarer dans des détails insignifiants. Quel avantage ne retire-t-il pas de la tenue des livres en partie double! Certes, c'est la plus belle invention de l'entendement humain, et chaque père de famille devrait en imposer la pratique à sa ménagère.

— Tu commences par la forme, mon ami, dit Wilhelm, comme si l'objet n'était rien. Je vous reconnais bien là, vous autres marchands; à force d'additionner et de faire des bilans, vous oubliez le véritable total de la vie.

— Et toi, mon cher, tu ne vois point que l'objet et la forme ne font qu'un et ne sauraient exister l'un sans l'autre. L'ordre et la clarté augmentent l'esprit d'économie et l'amour du gain. L'homme dissipé aime les brouillards qui enveloppent ses affaires; car il se désespérerait s'il se mettait à calculer son actif et son passif; pour l'homme laborieux et rangé, il n'y a rien de plus agréable que ce calcul, qui, à la fin de chaque année, lui prouve l'accroissement de sa fortune. Les pertes les plus inattendues ne sauraient l'effrayer, parce qu'il a toujours sous la main quelque bénéfice éventuel pour les réparer à l'instant. Oui, mon ami, si tu voulais sérieusement t'occuper du commerce, tu reconnaîtrais bientôt qu'il ouvre une digne arène aux plus vastes facultés intellectuelles.

— Le voyage que je projette me fera peut-être faire cette précieuse découverte.

— J'en suis convaincu. Oui, dès que tu auras vu de près le spectacle imposant d'une grande activité commerciale, tu seras des nôtres; car tu auras compris enfin combien il est beau de s'approprier par de sages combinaisons une partie du bien-être et de l'argent qui circule à travers l'univers, dans un ordre aussi immuable que nécessaire. Arrête tes regards sur les productions artistiques et naturelles des diverses parties du monde, et tu verras que toutes sont devenues successivement des besoins indispensables pour tous. N'a-t-il pas le droit d'être fier de lui-même, l'esprit actif qui sait se procurer à propos les objets les plus recherchés, les plus rares, les plus difficiles à connaître, afin de les livrer à la circulation autant pour satisfaire les besoins

et les désirs des consommateurs que pour augmenter ses richesses à lui! Oui, je te le répète, dès que tu auras visité quelques ports de mer, quelque grande cité commerciale, tu te trouveras entraîné dans ce tourbillon d'action. Comment serait-il possible de voir aller et venir sans cesse une immense variété de marchandises sans éprouver le désir de manier à son tour les rouages de ce mouvement perpétuel? Le commerce n'a point de marchandise, point de branche insignifiante ou mesquine; toutes contribuent à la grande action commerciale, et cette action fait la prospérité des états en général et de chaque individu en particulier, pourvu que l'intelligence de cet individu s'élève assez haut pour exploiter sagement à son profit une des mille et mille veines de de l'inépuisable mine de l'industrie.

Le contact du monde, en développant la raison de Werner, lui avait montré sa profession sous le point de vue le plus élevé; et c'était à regret qu'il voyait l'ami de son enfance dédaigner cette profession, et attacher une haute importance à des choses qui, selon lui, n'en avaient aucune. Persuadé qu'il était de son devoir de chercher à le ramener à des sentiments plus raisonnables, il saisissait toutes les occasions qui pouvaient lui aider à atteindre ce but, et ce fut dans cette intention qu'il continua l'apologie du commerce.

— Les puissances de ce monde, reprit-il, se sont partagé la terre et les hautes dignités civiles et militaires; le temps a converti ce partage inique en droits acquis; les emplois subalternes procurent à peine de quoi vivre; il ne reste donc plus à la partie déshéritée de la société d'autre patrimoine légal à conquérir que celui que le vaste domaine du commerce offre à son intelligence. Puisque les souverains se sont rendus maîtres des grandes routes, des fleuves et des mers, dont ils ne permettent le passage que moyennant une rétribution qui alimente leurs trésors et consolide leur puissance, pourquoi ne lèverions-nous pas aussi, par notre activité, un impôt à notre profit sur tous les objets que les besoins vrais ou factices des hommes leur rendent indispensables? Crois-moi, mon cher, si tu voulais faire un digne usage de ton imagination poétique, ta divinité serait

bientôt vaincue, anéantie par la mienne. Il est vrai qu'elle préfère l'olivier de la paix aux lauriers de la guerre, qu'elle ne saisit le glaive qu'à regret, et qu'elle ignore entièrement l'usage du poignard. Et cependant elle distribue à ses adorateurs des couronnes de l'or le plus pur qu'elle arrache aux entrailles des terres les plus éloignées, et elle orne ces couronnes de perles précieuses cueillies par ses adeptes dans les mers lointaines.

Quoique piqué de cette sortie, Wilhelm ne répondit rien; il savait que la contradiction irritait son ami sans le convaincre. Au reste, comme il était juste avant tout, il accordait à chacun le droit de s'enthousiasmer pour la profession qu'il avait choisie, mais il n'étendait pas ce droit jusqu'à attaquer celle dont un autre avait fait l'objet de toutes ses affections.

— Je sais, poursuivit Werner, que tu prends un vif intérêt aux destinées de tes semblables; il te sera donc bien doux de les voir jouir sous tes yeux du bonheur si varié que procurent les courageuses et adroites entreprises commerciales. Quel spectacle séduisant que celui d'un navire qui, après une périlleuse expédition, rentre dans le port chargé de marchandises précieuses ou suivi de prises importantes! Ce ne sont pas seulement les parents, les amis, les intéressés, c'est la population tout entière qui se sent transportée de joie quand le marin intrépide saute sur le rivage avant même que la chaloupe de débarquement ne l'ait touché, et qu'il confie à la terre fidèle les trésors qu'il a heureusement disputés aux mers inconstantes et perfides. Tous les avantages du commerce ne sauraient se traduire par des chiffres; la fortune est la déesse de la vie; pour se faire une juste idée des biens dont elle l'embellit, il faut vivre au milieu de ses favoris, qui savent jouir dans toute la plénitude de leur être des biens qu'elle leur prodigue.

CHAPITRE XI.

Il est temps maintenant de faire connaissance avec les pères de nos jeunes amis. Ces deux hommes, dont les opi-

nions étaient opposées sur presque tous les points, s'étaient rencontrés sur le terrain du commerce, pour lequel ils avaient une égale vénération. Toujours prêts à saisir l'occasion de consolider ou d'augmenter leur fortune, ils obtenaient, par des moyens différents, des résultats à peu près semblables dont chacun d'eux jouissait à sa manière.

Le vieux Meister avait hérité de son père une magnifique collection de tableaux, de statues et d'antiquités, et il s'était empressé de convertir cette collection en argent comptant, dont il employa une partie à faire rebâtir sa maison et à la meubler avec magnificence ; puis il confia le reste de sa fortune à Werner père, négociant habile, actif et surtout heureux dans toutes ses entreprises. Après avoir ainsi placé son avoir, il ne lui restait plus qu'un vœu à former, celui de voir son fils doué du génie du commerce que lui-même ne possédait pas. Par ce moyen, il pouvait augmenter ses richesses, car il ne concevait pas le bonheur sans luxe, pour lequel il avait un penchant qu'il poussait jusqu'à l'ostentation. Chez lui tout était beau et riche en même temps. Ses meubles étaient à la fois élégants et massifs, sa vaisselle précieuse, son argenterie lourde et d'un travail exquis. Les caves et l'office étaient remplis de provisions immenses et de première qualité ; mais il ne recevait que rarement, car chaque dîner devenait un festin qui occasionnait tant de dépenses et tant d'embarras, qu'il eût été impossible de le renouveler souvent. Aussi sa vie habituelle, dans sa magnifique demeure, était-elle simple et monotone.

D'autres allures, d'autres habitudes régnaient dans la vieille et sombre maison de Werner. Le bon négociant passait la plus grande partie de ses journées devant un vieux pupitre, dans un étroit cabinet enfumé. Quand il sortait de ce réduit, il lui fallait un repas fortifiant, assaisonné de vins généreux, et il voulait voir à sa table, non-seulement sa famille, mais encore ses amis et les personnes qui avaient des relations d'affaires avec lui. Chaque jour de nouveaux convives venaient s'asseoir sur ses vieilles chaises, et l'excellence des mets faisait oublier qu'ils étaient servis dans de la vaisselle commune ; si sa cave ne contenait pas un grand

nombre de tonneaux, celui que l'on venait de vider était à l'instant remplacé par un autre.

Telle était la vie de ces deux hommes que le commerce avait rapprochés, et qui passaient rarement un jour sans se voir. Pendant que Wilhelm et son jeune ami discutaient ensemble, les deux pères parlaient de leur avenir.

— Il me semble, disait le vieux Meister, qu'il serait temps de faire voyager mon Wilhelm ; il a besoin de voir le monde, et chemin faisant il pourra traiter quelques affaires ; on ne saurait trop tôt accoutumer un jeune homme à la profession à laquelle on le destine. Votre fils s'est parfaitement tiré de son dernier voyage, et je suis curieux de voir comment se comportera le mien. Il aura sans doute besoin d'un long apprentissage et de plus d'une sévère leçon.

En s'exprimant ainsi, le bon père voulait se procurer le plaisir de s'entendre réfuter par son associé ; car il avait une haute opinion des capacités de son fils. Le vieux Werner ne réalisa point cet espoir : son esprit juste et sévère ne lui permettait pas d'accorder du mérite à ceux qui ne lui en avaient pas encore donné des preuves.

— Essayons, dit-il froidement ; qu'il fasse sa tournée, nous lui donnerons des instructions détaillées. Il y a des rentrées à faire, d'anciennes relations à renouer, de nouvelles à créer ; il pourra en même temps s'occuper de l'entreprise dont je vous ai parlé, et dans laquelle je ne m'engagerai pas sans avoir fait prendre des informations sur les lieux.

— Je vais lui dire de se préparer à partir le plus tôt possible. Il faudra que nous nous procurions un cheval.

— Rien n'est plus facile. Un de nos marchands de la petite ville de N***, qui est un peu gêné en ce moment, m'en a offert un en payement ; mon fils l'a vu, il dit que c'est une excellente bête.

— Eh bien, Wilhelm ira lui-même chercher ce cheval. En partant par la diligence, il pourra être de retour après-demain ; pendant ce temps, nous lui préparerons son portemanteau et ses dépêches.

Cette résolution fut aussitôt signifiée au jeune homme,

dont la joie fut grande en voyant que les circonstances lui offraient le moyen de réaliser son projet. Sa passion ne lui permettait pas de sentir combien ce projet était coupable; aussi n'éprouvait-il ni agitation ni remords; il était fier au contraire d'avoir eu le courage de suivre la noble carrière dont on voulait le détourner.

Retiré dans sa chambre, Wilhelm attendait l'heure où il pourrait voir sa maîtresse; sa pensée s'arrêtait avec bonheur sur son projet de fuite, comme le prisonnier qui vient de limer ses fers les regarde avec amour, parce qu'il y trouve la certitude qu'il sera bientôt libre. L'heure du rendez-vous sonna; il sortit de la maison, traversa plusieurs rues silencieuses, s'arrêta sur la grande place, et leva ses bras vers le ciel. Il lui semblait que l'univers entier était au-dessous et derrière lui, parce que son cœur avait renoncé à toutes ses anciennes affections. Se croyant tantôt dans les bras de Marianne et tantôt à ses côtés sur le brillant échafaudage d'un théâtre national, il nageait dans un océan d'espérances célestes, lorsque la voix cadencée du crieur de nuit lui rappela tout à coup qu'il était encore sur la terre.

Marianne, vêtue d'un diaphane négligé de mousseline blanche qu'il ne lui connaissait pas encore, était venue le recevoir sur les marches de l'escalier. Pour charmer l'amant présent, la jeune fille s'était parée du cadeau de l'amant absent. Dans l'enivrement de sa passion, elle prodigua à Wilhelm toutes les caresses que lui inspirait la nature et que l'art lui avait enseignées. Est-il besoin de demander s'il fut heureux?

Après avoir révélé à sa bien-aimée tous ses projets d'avenir, il lui promit que, dès qu'il aurait trouvé, sur un bon théâtre, une place pour elle et pour lui, il reviendrait la prendre, et lui donner légalement le titre d'épouse qu'elle ne devait encore qu'à l'amour. Marianne garda le silence, et cacha son visage baigné de larmes dans le sein de son amant, qui attribua cette émotion à la pudeur. Bientôt après, il la pria à voix basse de lui dire s'il ne pourrait pas espérer d'être bientôt père. Cette question n'obtint d'autre réponse qu'un soupir et un baiser.

CHAPITRE XII.

Le lendemain matin, Marianne se réveilla accablée de tristesse. Ne voulant ni se lever ni voir le jour, elle se mit à pleurer. Barbe vint s'asseoir près d'elle, et chercha à la consoler; mais ce fut en vain : la pauvre fille touchait à l'instant qu'elle regardait comme le dernier de sa vie. L'amant aimé allait partir, l'amant incommode allait revenir; tous deux pouvaient se rencontrer, et alors une catastrophe devenait inévitable.

— Console-toi, mon bijou, dit la vieille, et ne va pas me gâter tes beaux yeux à force de pleurer. Est-ce donc un si grand malheur que d'avoir deux amants? Si tu ne peux donner ta tendresse qu'à l'un, que la reconnaissance, du moins, te fasse supporter l'autre. D'après ce que Norberg a fait et continue à faire pour nous, tu dois le regarder comme un généreux ami.

— Hélas! répliqua Marianne, bientôt je serai pour toujours séparée de mon Wilhelm, je n'en puis douter, lui-même en a été averti par un songe. A peine s'était-il endormi à mes côtés, que je l'ai entendu soupirer et gémir. Effrayée de son état, je l'ai réveillé.

— O ma bien-aimée! s'est-il écrié, tu viens de m'arracher à l'enfer! Je rêvais que j'étais loin de toi, au milieu d'une contrée inconnue; mais ton image planait sur une riante colline éclairée par le soleil, une auréole de lumière t'entourait : que tu étais belle ainsi! Bientôt, cependant, je te voyais t'abîmer par degrés derrière le brillant sommet de la colline; je te tendais les bras, mais tu continuais à descendre vers un grand lac, ou plutôt vers un immense marais. Tout à coup un homme te donnait la main, et cherchait, non à te relever, mais à t'attirer vers lui. Je voulais t'appeler et voler à ton secours; je me sentais attaché au sol, et quand je parvenais à faire quelques pas, l'eau fangeuse m'opposait une barrière infranchissable, et mes cris, pour t'avertir du danger que tu courais, mouraient dans ma poitrine oppressée!

En me racontant ce rêve, qui, sans doute, est un avertissement du ciel, mon malheureux ami n'y voyait qu'une vaine illusion.

La vieille épuisa toutes les ressources de sa prose pour arracher Marianne du nuage poétique dans lequel elle s'était enveloppée. Semblable à l'oiseleur qui, pour attirer les victimes ailées dans le piége qu'il leur tend, imite leurs chants et leurs cris, elle loua avec emphase la beauté de Wilhelm, l'éclat de ses yeux, la sincérité et la force de son amour. La pauvre fille l'écouta avec plaisir, soigna sa toilette, parut plus tranquille, et Barbe redoubla ses cajoleries.

— Ne crois jamais, mon enfant, lui dit-elle, que je veuille nuire à ton bonheur, ne m'est-il pas plus cher que le mien? dis-moi seulement ce que tu veux, ce que tu souhaites, et je ferai mon possible pour te satisfaire.

— Et que puis-je souhaiter? répliqua Marianne en éclatant de nouveau en sanglots; tout est honte et malheur autour de moi; je sens que je vais perdre celui que j'aime et dont je suis aimée; mais j'ignore comment je survivrai à cette perte. Norberg va venir, l'indispensable Norberg, puisque nous lui devons notre existence; les ressources de Wilhelm sont bornées, il ne peut rien pour moi.

— Hélas! ce n'est que trop vrai, répondit la vieille; il est dans la catégorie des amants qui n'ont que leur cœur à offrir, et par malheur, ceux-là sont les plus exigeants.

— Ne raille pas ainsi. L'infortuné veut quitter la maison paternelle et chercher fortune dans la carrière dramatique afin de pouvoir m'offrir sa main.

— Nous avons déjà à nous deux quatre mains vides, dit Barbe avec amertume.

— Aussi n'ai-je rien promis. Je n'ai pas le courage de prendre un parti; conduis-moi, j'obéirai; songe du moins que je porte dans mon sein un gage qui devrait pour toujours m'attacher à Wilhelm. Est-ce à lui, est-ce à Norberg que je dois appartenir désormais?

— Il n'est que trop vrai, repartit Barbe après un moment de silence, les jeunes gens ne voient jamais que les moyens extrêmes. Y a-t-il rien de plus facile à une femme que de

conserver en même temps l'homme qui lui plaît et celui qui lui est utile. Puisque Wilhelm charme ton cœur, pourquoi Norberg ne continuerait-il pas à payer pour lui ?

— Je te le répète, fais comme il te pláira; je ne puis penser, mais j'obéirai.

— Notre position est plus facile que tu ne parais le croire, mon enfant. Notre directeur s'imagine que son honneur et sa fortune dépendent de l'austérité des mœurs de sa troupe; tes deux amis connaissent cette folie et se sont accoutumés à s'y conformer en ne venant jamais chez toi qu'à l'ombre du mystère. Laisse-moi régler les heures de rendez-vous et fais ce que je te dirai. Nous sommes sauvés si Norberg arrive pendant l'absence de Wilhelm, et je ne t'empêcherai pas de penser à lui pendant que tu souriras à l'autre. En tout cas, reçois mon compliment sur ton état; tâche de nous donner un fils, j'aurai soin de lui assurer un père généreux et riche.

Ces perfides conseils ne pouvaient entièrement consoler Marianne; il lui était impossible de mettre sa position en harmonie avec ses sentiments et ses convictions, et cette position humiliante et vile, mille petits riens les lui rappelaient sans cesse.

CHAPITRE XIII.

Wilhelm venait d'achever son petit voyage. Le marchand près duquel on l'avait envoyé ne se trouva pas chez lui, et il remit à sa femme la lettre dont il était porteur. Elle la lut à peine et ne répondit que vaguement à ses questions; elle avait l'air abattu et embarrassé; toute la maison paraissait dans la consternation. Après quelques hésitations, elle confia à notre héros la cause de son chagrin, qui, au reste, n'était plus un mystère pour personne. La fille de son mari venait de se sauver avec un acteur d'une troupe ambulante dont il s'était détaché depuis peu pour se fixer dans la petite ville où il avait trouvé des moyens d'existence en donnant des leçons de langue française. Dans le premier moment de

désespoir, le père de la jeune fille était allé prier le bailli de faire poursuivre et ramener les fugitifs, que la belle-mère peignait sous les couleurs les plus noires. Elle éclata en imprécations contre eux, et dit que leur crime allait imprimer une tache ineffaçable à la famille tout entière.

Wilhelm se détourna avec dégoût de cette sibylle qui semblait ne pas pouvoir trouver d'expressions assez fortes pour flétrir une action que lui-même, à quelques variantes près, était sur le point de commettre. Mais il fut vivement ému à l'aspect du père, qui rentra chez lui silencieux et triste. Il raconta à sa femme, en paroles couvertes, le résultat de sa démarche, parcourut des yeux la lettre de son commettant, fit amener le cheval demandé, et se retira pour cacher ses larmes et sa profonde douleur.

Wilhelm s'apprêta aussitôt à quitter une famille où il se sentait si mal à l'aise; le malheureux père cependant le fit prier de ne pas mettre le comble à son chagrin en le privant de l'honneur de recevoir sous son toit le représentant d'une maison à laquelle il avait tant d'obligation.

Le souper fut triste, car chaque parole de ses hôtes était pour lui un coup de poignard. Après une nuit fort agitée, il s'élança sur son cheval, sortit de la ville et suivit la grande route d'un air rêveur. Tout à coup il aperçut dans un champ voisin une troupe d'hommes armés qu'à leurs longues capotes, leurs larges parements, leurs immenses chapeaux, leurs fusils grossiers, leur tenue candide et leur démarche nonchalante, il reconnut pour un détachement de milice bourgeoise. Arrivé sous un grand chêne, presque sur le bord de la route, le détachement s'arrêta; tous déposèrent leurs armes, s'étendirent à l'ombre et allumèrent leurs pipes. Wilhelm les joignit au moment où un jeune homme à cheval arrivait près d'eux, et il entendit de nouveau raconter l'histoire des fugitifs, à laquelle on ajouta des détails aussi peu honorables pour les jeunes gens que pour leurs parents. Le couple amoureux venait d'être arrêté sur le territoire du bailliage voisin, dont la milice les ramenait jusqu'à la limite où la troupe que nous venons de voir les attendait pour les conduire devant le juge.

Au bout de quelques instants, on vit paraître sur la grande route une charrette escortée d'une manière plus ridicule que terrible. Un gros greffier, qui marchait à la tête du cortége, s'approcha du jeune homme à cheval avec lequel Wilhem venait de parler, et qui était le greffier du bailliage de la petite ville. En abordant son collègue sur la limite des deux juridictions, le gros greffier remplit les singulières formalités prescrites pour la remise des prisonniers, d'une manière aussi scrupuleuse que bizarre. Un spectateur étranger aurait pu prendre ces deux hommes l'un pour un esprit et l'autre pour un magicien, qui, placés tous deux sur le bord de leur cercle d'activité, se livraient à quelque opération surnaturelle et dangereuse. Pendant ce temps la charrette captivait seule l'attention des témoins de cette scène, qui ne pouvaient refuser leur pitié aux jeunes prisonniers. Assis l'un à côté de l'autre, ils se regardaient avec tendresse. L'amant, que l'on croyait sous le poids d'une accusation capitale, avait été chargé de chaînes qu'il portait avec beaucoup de grâce, tout en les agitant sans cesse pour baiser les mains de sa complice. Celle-ci mit bientôt le comble à l'émotion publique par cettte allocution chaleureuse :

« Nous sommes bien malheureux ! mais nous ne sommes pas aussi coupables que vous pourriez le croire. Des hommes cruels nous punissent parce que nous nous aimons d'un amour constant et vrai ; des parents insensibles, qui ne devraient désirer que le bonheur de leurs enfants, veulent me priver de ce bonheur au moment même où il venait de m'apparaître au milieu de ma jeunesse qu'ils m'ont rendue si sombre et si triste. »

Les agents de la justice ayant terminé leurs formalités, la charrette se remit en route, et Wilhelm la précéda au galop, car l'intérêt qu'il prenait à ces amants lui fit désirer d'entretenir le bailli avant leur arrivée.

A peine avait-il mis pied à terre à la porte du bailli, où tout était en émoi, que le greffier le rejoignit, entra avec lui dans la salle d'audience et lui coupa la parole ; il fit le récit de ce qui venait de se passer, et surtout l'éloge de son cheval, qu'il avait acheté la veille d'un vieux juif brocanteur. Sa

prolixe narration n'était pas encore achevée, lorsqu'on introduisit les accusés, que, d'après ses ordres, on avait déposés à une porte dérobée et fait passer par le jardin, inaccessible au public. Wilhelm le félicita sincèrement sur cette mesure, qu'il attribua à un mouvement d'humanité, car il était loin de supposer que le greffier n'avait voulu que narguer la populace en la privant du plaisir d'être témoin de l'humiliation de la fille d'un des principaux habitants de la ville. Le bailli avait une répugnance invincible pour les cas extraordinaires, parce qu'ils lui faisaient toujours commettre quelques erreurs qui lui attiraient de vertes réprimandes de la part de la justice supérieure. Il avait l'air triste, et entra en soupirant dans son cabinet, où les bourgeois dont se composait son tribunal, le greffier et Wilhelm le suivirent.

La jeune fille comparut la première; son maintien était assuré, sa toilette et toutes ses manières prouvaient qu'elle faisait grand cas d'elle-même. Sans attendre qu'on l'interrogeât, elle donna une explication assez convenable de la démarche pour laquelle on la traitait comme si elle avait commis un crime. Le greffier lui imposa silence, trempa sa plume dans l'encrier, la tint suspendue au-dessus d'une immense feuille de papier, et avertit le bailli par un regard significatif qu'il ne pouvait plus se dispenser de commencer l'interrogatoire. Celui-ci toussa deux ou trois fois, chercha à se donner une contenance passable, et demanda gravement à l'accusée son nom et son âge. La jeune fille ne put s'empêcher de rire.

— Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-elle, si je trouve votre question aussi inutile qu'extraordinaire. Vous connaissez mon nom aussi bien que je le connais moi-même, et vous savez que je suis née le même jour que votre fils aîné. Permettez-moi plutôt de vous expliquer l'action pour laquelle je comparais devant vous. Depuis que mon père s'est remarié, j'ai constamment été malheureuse dans sa maison; plusieurs mariages convenables se sont présentés pour moi, ma belle-mère les a fait manquer pour épargner le trousseau qu'il aurait fallu me donner. Il en eût sans doute été de même pour le jeune Mélina, que j'aime autant que j'en suis aimée.

Sûrs l'un de l'autre, nous avons pris la résolution de chercher loin de ma famille un bonheur que je la savais décidée à me refuser. Je n'ai rien emporté que ce qui m'appartient personnellement, et Mélina n'a rien fait qui mérite les fers dont on a osé le charger. Le prince est juste, il n'approuvera pas la manière dont on se permet de nous traiter.

Ce discours mit le comble à l'embarras du bailli, qui croyait déjà entendre résonner à ses oreilles la *gracieuse* réprimande ministérielle. Ces idées devinrent plus confuses encore quand la jeune fille refusa nettement de répondre aux questions qu'il lui adressa selon les formules de la justice.

— Je ne suis pas une criminelle, s'écria-t-elle; on nous a conduits ici sur une charrette entourée de gardes; que ferait-on de plus pour des assassins? Mais il est un tribunal supérieur qui nous vengera de cet affront.

Le greffier, qui avait reproduit toutes ces paroles sur le papier, dit à voix basse au bailli de continuer l'interrogatoire et que l'on trouverait plus tard le moyen de rédiger un protocole en règle. Cet avertissement lui rendit quelque présence d'esprit, et il se mit à sonder les doux secrets de l'amour par les dures et bizarres formules judiciaires.

Ce procédé fit rougir Wilhelm et appela sur les joues de la belle coupable l'incarnat de la pudeur. Après un court silence, elle balbutia quelques paroles inintelligibles; mais tout à coup elle se sentit animée de ce courage exalté qui fait accepter franchement toutes les conséquences d'une fausse position.

— J'aurai la force de confesser toute la vérité, dit-elle, lors même qu'elle témoignerait contre moi; pourquoi hésiterais-je puisqu'elle m'est favorable? Depuis le jour où j'ai acquis la certitude de la sincérité de Mélina, je lui ai accordé tout ce qu'un amour ardent et fidèle a le droit d'exiger. Maintenant faites de moi ce qu'il vous plaira, et si ma franchise n'a pas été plus spontanée, c'est que j'ai été retenue par la crainte de faire peser sur le mari de mon choix une responsabilité que je réclame pour moi seule.

Cet aveu donna à Wilhelm une haute idée du caractère

de la jeune fille ; mais le bailli, le greffier et les juges ne virent plus en elle qu'une effrontée, et ils remercièrent tout bas le ciel de n'avoir pas une pareille créature dans leur famille ou d'avoir pu du moins la cacher au public.

L'imagination ingénieuse de Wilhelm mit Marianne à la place de l'accusée, et lui prêta des sentiments plus nobles et plus passionnés encore que ceux que cette jeune fille venait d'exprimer. Aussi se promit-il de se faire le protecteur de ce couple intéressant. Après avoir confié ce dessein au bailli, il le pria de mettre un terme à un interrogatoire inutile puisqu'il ne restait plus rien à apprendre sur la situation des coupables. L'accusée reçut la permission de se retirer, et son amant, que l'on avait débarrassé de ses fers à la porte du cabinet, parut à son tour. Il avait l'air inquiet et agité ; ses réponses cependant étaient fermes et mesurées, et s'il montrait moins de franchise exaltée que sa complice, il se distinguait par la prudence qu'il poussa jusqu'à nier obstinément ce que sa bien-aimée avait confessé avec tant d'abnégation d'elle-même. On la fit revenir, afin d'arracher à son amant l'aveu qu'il refusait de faire ; et la lutte de dévouement qui s'engagea alors entre les deux jeunes gens acheva de leur gagner le cœur de notre héros. Les élans d'une générosité réciproque et l'énergie de l'amour dans le malheur, dont jusque-là il n'avait trouvé d'exemple que dans les pièces de théâtre et dans les romans, se déroulèrent enfin sous ses yeux dans la vie réelle et devant un stupide bailli.

— Il est donc vrai, se dit-il à lui-même, que la tendresse timide qui, redoutant l'éclat du grand jour et les regards indiscrets des hommes, cache son bonheur à l'ombre du mystère, est, quand les événements l'exigent, plus forte et plus courageuse que les passions bruyantes.

A la grande satisfaction de notre héros, l'interrogatoire ne se prolongea pas davantage, et les deux jeunes gens furent logés assez décemment. Il aurait voulu à l'instant même ramener la jeune fille chez ses parents et les faire consentir à son union avec Mélina. On lui fit comprendre qu'une pareille affaire ne pouvait se terminer sans préliminaire ; il se résigna, et demanda en attendant la permission

d'entretenir le jeune homme sans témoins, ce qui lui fut accordé sans beaucoup de difficultés.

CHAPITRE XIV.

L'entretien des deux jeunes hommes ne tarda pas à devenir intime. L'offre généreuse de Wilhelm d'user de toute l'influence que sa position lui donnait sur le père de la jeune fille pour amener une réconciliation complète, ranima les espérances de Mélina. Ses traits altérés par la douleur reprirent leur expression habituelle ; le sourire revint sur ses lèvres, et il ne lui resta plus d'autre inquiétude que celle de pouvoir procurer à sa femme une existence honorable.

— Il me semble, dit Wilhelm, que vous pouvez être parfaitement tranquille sous ce rapport. La nature vous a destinés tous deux à trouver des ressources aussi glorieuses que lucratives dans l'état que vous avez exercé. Un extérieur agréable, des grâces séduisantes, un son de voix flatteur, une âme sensible ; les acteurs qui réunissent tant de qualités sont rares. Si, malgré cela, vous croyez avoir besoin de recommandations, je suis prêt à vous donner la mienne pour un de mes amis, directeur d'une troupe distinguée.

— Je vous remercie de tout mon cœur, répondit Mélina ; je ne profiterai point de vos bontés, car j'ai pour toujours renoncé au théâtre.

Ces paroles étonnèrent tellement Wilhelm, qu'il resta muet et interdit. Persuadé qu'un acteur éloigné de la scène devait se trouver dans la position d'un poisson hors de l'eau, il n'avait pas supposé que Mélina pût nourrir un autre espoir que celui de reprendre la carrière dramatique.

— Je m'estimerais trop heureux, continua l'ancien acteur, si je pouvais obtenir un modique emploi dans une administration quelconque.

— Voilà un singulier désir ! dit enfin Wilhelm ; je ne saurais l'approuver, d'abord parce qu'il n'est jamais raisonnable de changer de carrière, et surtout parce qu'il n'y en a point de plus séduisante et de plus heureuse que celle du théâtre.

— On voit bien que vous n'avez jamais été acteur, répondit Mélina avec un profond soupir.

— Et moi, mon cher monsieur, je vois bien que l'homme n'est jamais content de son état.

— J'en conviens ; il ne faut cependant pas oublier qu'il y a une grande différence entre le mal et le pire. Ce n'est pas l'amour du changement ni une ambition démesurée, ce sont les leçons de l'expérience qui me font renoncer au théâtre. Il n'est pas au monde de position plus triste et plus précaire que celle du comédien ! Qui pourrait décrire les tortures que lui font subir à chaque instant l'envie de ses camarades, la cupidité du directeur et les caprices du public ! Pour y résister, il faut être de la nature de l'ours qui, retenu par des chaînes, accompagné de chiens et de singes, stimulé par des coups de bâton, danse au son de la cornemuse pour amuser la populace et les gamins des rues.

Wilhelm ne manquait pas d'arguments qu'il croyait sans réplique, mais la crainte de blesser le jeune homme lui fit garder le silence, et Mélina continua ainsi à faire l'énumération de tous les désagréments du théâtre :

— Les directeurs eux-mêmes ne sont pas plus heureux. Pour obtenir la permission de faire circuler quelques sous de plus dans une misérable petite ville, ils sont, pour ainsi dire, réduits à baiser les pieds des autorités locales. Un bon acteur élève des prétentions exagérées et menace à chaque instant de s'engager ailleurs, tandis qu'ils ne peuvent se débarrasser d'un mauvais. Le public trouve toujours les places trop chères, et pour ne pas voir la salle vide il se ruine et les acteurs meurent de faim. Hélas ! mon cher monsieur, puisque vous vous intéressez à moi, priez les parents de mon amie de me faire obtenir un emploi d'expéditionnaire ou une petite recette, et je serai le plus heureux du monde.

Wilhelm le quitta en lui promettant de se conformer à son désir. Dès qu'il fut seul, il soulagea sa poitrine oppressée par des exclamations et des reproches que le respect dû au malheur l'avait empêché d'adresser à Mélina.

— Malheureux ! dit-il, ce n'est point dans la profession

d'acteur, c'est dans la pauvreté de ton intelligence qu'il faut chercher la cause des misères dont tu m'as fait le tableau. L'imprudent qui se consacre sans vocation à un état ou à un métier ne peut et ne doit y trouver que déceptions et souffrances. Mais l'homme qui aime son art, l'homme à qui le ciel a donné le talent, le génie nécessaire à cet art, oh! celui-là y trouve le bonheur suprême, car celui-là a la force de surmonter les obstacles, de se frayer une route à lui, et de sortir du cercle étroit où se débattent les organisations ordinaires. Pour toi, Mélina, les planches ne sont que des planches; tu apprends tes rôles comme l'écolier apprend sa leçon, et tu vois le public comme il se voit lui-même dans ses jours de travail : il est donc bien naturel que tu désires t'asseoir devant un bureau pour tracer des colonnes, enregistrer des recettes et des arriérés. Tu ne sens pas ce qu'il y a d'admirable, de divin dans un ensemble que l'imagination a créé, que le génie seul peut comprendre et exécuter. Tu ne sais pas que les hommes d'élite portent en eux une étincelle sacrée, que les froides cendres de la réalité couvrent parfois, mais sans l'étouffer jamais. Le souffle qui la fait éclater en flamme manque à ton âme, et dans ton cœur il n'y a point de foyer pour le feu divin. La faim te désespère, les humiliations te découragent, comme si ces deux harpies ne guettaient pas l'homme sur tous les sentiers de la vie; pour les vaincre il lui faut ce courage inébranlable que l'on puise dans la conscience de sa supériorité. Tu fais bien de borner ton ambition au produit d'un travail mercenaire, tu n'es pas fait pour une profession noble et élevée. Si le guerrier, l'homme d'état, le prêtre, pensaient et sentaient comme toi, ils trouveraient dans leur état les mêmes inconvénients qui te font dédaigner le tien. Au reste, il est des hommes plus tristement organisés encore, des hommes qui ne voient dans l'enchaînement des existences humaines que le mouvement mécanique des atomes de poussière qu'un rayon du soleil soulève et disperse sans le savoir et sans le vouloir. Si ton âme pouvait saisir l'image d'êtres agissants et pensants, si une chaleur vivifiante échauffait ton sein, oh! alors, les inflexions de ta voix auraient un charme surnatu-

rel, ta parole un pouvoir irrésistible, et tu trouverais le moyen d'animer les autres après t'être animé par eux.

Notre héros se coucha satisfait de lui-même et en composant un roman superbe sur tout ce qu'il aurait fait s'il se fût trouvé à la place de Mélina. De séduisantes illusions le transportèrent par degrés dans le domaine du sommeil, où des songes bienfaisants le reçurent dans leurs bras et déroulèrent devant lui les fantastiques et riants tableaux qui nous semblent les préludes du bonheur céleste.

Le lendemain matin il se rendit de bonne heure chez le marchand. La surprise que ce malheureux père lui témoigna de sa visite inattendue ne l'empêcha pas de lui en expliquer le motif avec beaucoup d'aplomb. Il leva assez facilement la plupart des obstacles qu'il avait prévus, mais il en rencontra d'autres qu'il n'était pas en son pouvoir de vaincre. Les caractères opiniâtres cherchent à lutter contre un passé irréparable et en augmentent ainsi les fâcheuses conséquences; les hommes sages et prudents plient sous la loi impérieuse des faits accomplis. Le marchand était du nombre de ces derniers, il fut donc facile de le faire consentir au mariage de sa fille ; mais la belle-mère imposa pour condition de ce consentement que la jeune fille ne demanderait point de trousseau, et qu'elle laisserait sans intérêts et sans contrôle, dans le commerce de son père, le petit capital qu'une de ses tantes lui avait légué. Quant à faire obtenir à Mélina un emploi dans la ville ou dans les environs, l'idée même en fut rejetée avec colère : on ne voulait plus revoir la fille dénaturée qui en se donnant à un comédien avait déshonoré une famille distinguée, puisqu'elle avait l'honneur insigne de compter parmi les siens un membre du consistoire. Sur ce point la résistance du père était aussi vive que celle de la belle-mère, et Wilhelm fut obligé de céder, à son grand regret, car il trouvait Mélina indigne du bonheur de rentrer dans la carrière dramatique. La conduite du marchand et de sa femme, qui lui parut aussi absurde que coupable, l'aurait moins étonné s'il en avait connu les motifs secrets. Le mari haïssait Mélina et voulait l'éloigner parce qu'il s'était aperçu que sa femme avait cherché à l'avoir

pour amant; la femme haïssait et voulait éloigner sa belle-fille, afin de s'épargner le tourment d'avoir sous ses yeux une rivale préférée.

Vaincu par cette fatalité, Mélina fut obligé de chercher immédiatement après son mariage une troupe de comédiens pour s'enrôler avec sa jeune femme, très-désireuse de voir le monde et d'être vue par lui.

CHAPITRE XV.

Heureuse jeunesse! heureux temps des premiers rêves d'amour! alors l'homme ressemble à l'enfant qui, pendant ses heures de récréation, joue avec l'écho, fait seul les frais de l'entretien, et se trouve satisfait même quand la nymphe invisible ne répète que les dernières syllabes des belles phrases qu'il lui adresse.

Telle était la situation de Wilhelm pendant ses relations avec Marianne. Tout en lui prodiguant les plus riches trésors de son âme, il croyait qu'il ne lui donnait rien et qu'il tenait tout du céleste amour de la jeune fille. Sa vie n'avait d'attraits pour lui que parce qu'elle était venue l'animer. C'est ainsi qu'une ravissante contrée ne paraît dans tout son éclat que lorsque le soleil l'éclaire.

Qu'il aimait à la contempler du fond des coulisses dont le directeur lui avait permis l'entrée! Si de ce point de vue l'illusion de la scène était détruite, la magie de l'amour en devenait plus puissante. Quand à travers l'épaisse atmosphère de la fumée des lampions et des quinquets il voyait sa bien-aimée briller sur les planches, quand en les quittant elle passait près de lui avec un tendre sourire, l'intérieur bizarre d'un théâtre était pour lui le paradis terrestre. Les agneaux empaillés, les cascades en toile gommée, les rosiers en carton, les chaumières barbouillées sur une surface unie, lui paraissaient de délicieuses réalités empruntées au monde lyrique; et les figurantes les plus gauches et les plus laides étaient belles et gracieuses à ses yeux, parce qu'il les voyait se mouvoir à côté de Marianne. L'amour ne se borne pas à

embellir les berceaux de roses, les bosquets de myrtes et les pâles rayons de la lune, il étend son heureuse fascination sur tout ce que ses ailes ont touché. Sous l'empire de cette fascination, Wilhelm supportait et chérissait le désordre qui régnait dans la demeure et même sur la personne de sa bien-aimée. Sa mère cependant lui avait fait aimer l'ordre et la propreté, et son père l'avait habitué à un luxe confortable. Sa chambre, qu'il regardait comme son domaine à lui, se ressentait des habitudes dans lesquelles il avait été élevé : son lit, décoré avec autant de goût que de richesse, ressemblait à un trône ; un beau tapis s'étendait sur le plancher, un plus riche couvrait la table ; ses livres, ses papiers, tous les objets dont il se servait habituellement, étaient rangés avec tant de soin et de symétrie, qu'ils auraient pu servir de modèle au plus minutieux tableau d'intérieur d'un peintre flamand. Lorsque le soir il se retirait dans ce sanctuaire, et qu'il était sûr de ne plus recevoir de visites, il donnait à son bonnet de nuit la forme d'un turban, passait sa robe de chambre coupée sur un patron oriental, et entourait sa taille d'une écharpe de soie ornée d'un poignard qu'il avait acheté dans une vente publique. Ainsi armé et costumé, il récitait non-seulement des rôles tragiques, mais encore sa prière du *soir*. Avec des habitudes semblables, notre héros ne pouvait manquer de nourrir sa passion pour le théâtre. Selon lui un acteur était le plus heureux des mortels, puisque ayant toujours à sa disposition des costumes et des armes magnifiques, il lui était facile de mettre de la noblesse et de la dignité dans ses manières, et de faire pour ainsi dire de son âme le miroir de tout ce que les passions humaines ont de grand et de majestueux. C'est à travers le même prisme qu'il envisageait la vie privée de l'acteur, dont il voyait le reflet dans les sentences admirables qu'il débite en scène.

— Oui, se disait-il souvent, c'est dans ses relations intimes, surtout, que le comédien doit ressembler à l'or, qui, sous l'influence vivifiante du feu, tourne au fond du creuset et s'arrête tout à coup étincelant et pur, car l'alliage est consumé.

L'intérieur de Marianne lui avait d'abord causé beaucoup

de surprise. Au milieu de l'atmosphère enivrante d'amour et de bonheur dont il se sentait entouré près d'elle, il ne voyait pas sans un certain mécontentement les débris d'une parure brillante et éphémère, les objets de toilette, d'étude et d'art, jetés pêle-mêle sur tous les meubles. Les démêloirs et les papiers de musique, les pommades, les pots à fard, les rôles appris ou à apprendre, les fleurs artificielles, le linge de corps, les souliers, les rubans, les livres, les épingles à friser, bizarrement rapprochés, gisaient çà et là, unis par le lien commun de l'épaisse couche de poussière qui les enveloppait tous. Peu à peu cependant ce ménage désordonné lui offrit un charme dont le luxe symétrique qui régnait dans la maison de son père ne lui avait pas permis de supposer l'existence. Lorsqu'il dérangeait un corset pour ouvrir le piano et jetait un jupon sur le lit pour débarrasser la chaise où il voulait s'asseoir ; lorsque surtout Marianne s'occupait devant lui de certains détails de toilette dont les convenances sociales font un coquet mystère, il sentait son être se confondre plus intimement avec celui de sa bien-aimée. Il est vrai qu'il n'avait pas la même indulgence pour les acteurs qu'il rencontrait souvent chez elle.

S'il arrivait parfois à ces hommes oisifs et préoccupés en même temps de parler de leur état, ce n'était pas pour juger le mérite littéraire d'une pièce, mais pour se demander : Combien de représentations supportera-t-elle ? Quel sera le montant des recettes ? Quelle gratification pourra-t-elle nous valoir ? Ces questions les conduisaient presque toujours à des plaintes contre l'avarice et la partialité du directeur, et contre l'injustice et la partialité du public, qui n'applaudit jamais le mérite réel. Puis ils s'extasiaient sur la perfection du théâtre allemand, et surtout sur celle des acteurs, qui, malgré la considération toujours croissante qu'on leur accordait, étaient, selon eux, bien loin encore de jouir de toute l'estime qu'ils méritaient. Plus souvent encore ils racontaient des aventures de café et de jardins publics, faisaient des allusions malignes aux dettes de leurs camarades, ou se perdaient en discussions passionnées sur les intrigues et les oppositions dramatiques et sur l'influence du théâtre

en général, comme une branche de l'éducation publique.

Négligemment assis sur son cheval, Wilhelm n'était plus qu'à une petite distance de la maison paternelle. La consternation d'une honnête famille bourgeoise par la fuite d'une jeune fille avec un comédien, les scènes dont il avait été témoin et la répugnance de Mélina pour la carrière dramatique, avaient jeté dans son esprit une perturbation pénible dont il chercha à se débarrasser en hâtant le pas de sa monture. Hélas ! il était loin de prévoir les calamités au-devant desquelles il courait ainsi.

Dès son arrivée chez lui, il fut accueilli par Werner. Ce jeune homme, éprouvé par une expérience précoce, était un de ces êtres qu'on appelle positifs et froids, parce qu'ils ne s'enthousiasment jamais ni pour le bien ni pour le mal. Aussi vivait-il avec Wilhelm dans une lutte perpétuelle qui n'était cependant pas sans avantage pour tous deux. Werner s'enorgueillissait du frein qu'il imposait à l'esprit cultivé, mais extravagant, de son ami, qui, de son côté, croyait avoir remporté une victoire brillante quand parfois il parvenait à entraîner dans le vol audacieux de ses illusions la sévère raison de son mentor. Exerçant ainsi leurs forces l'un contre l'autre, leur désir de s'entretenir ensemble s'augmentait par l'impossibilité de s'entendre. Comme tous deux étaient bons et aimants, ils se pardonnaient volontiers cette espèce d'opiniâtreté qui ne leur permettait pas de modifier leurs principes.

Depuis quelque temps Werner s'était aperçu que Wilhelm évitait de lui parler des objets qui naguère l'intéressaient si vivement, et que surtout il ne se livrait plus devant lui à ses rêveries, dans lesquelles un ami sincère voit toujours, même quand il est forcé de les blâmer, une preuve de confiance et d'affection. Après avoir vainement cherché en lui-même la preuve du changement de son ami à son égard, le prudent et circonspect Werner s'était mis à recueillir les bruits sourds qui depuis quelque temps circulaient dans la ville, sur l'assiduité de Wilhelm au théâtre, et bientôt il acquit la certitude qu'il y avait fait la connaissance d'une comédienne. S'il avait appris en même temps ses rendez-

vous nocturnes, il eût été inconsolable, car on lui avait dépeint cette comédienne comme une femme aussi dépravée que belle, et qui ruinait ses amants en folles dépenses. Résolu d'employer tous les moyens possibles pour rompre cette liaison, qu'il était loin de supposer aussi avancée, il était allé attendre Wilhelm chez lui au retour de son petit voyage. Il lui parla avec le calme sévère et réfléchi d'une amitié bien intentionnée, et le fit ainsi passer par toutes les tortures que l'orgueilleuse sagesse des êtres sans passions aime à faire subir à ceux qui ne se sentent vivre que lorsque des émotions violentes les agitent. Il affligea son ami, mais il ne le convainquit nullement de la réalité des torts qu'il reprochait à Marianne.

— Tu ne la connais pas, dit-il avec l'accent d'une confiance inébranlable; les apparences peuvent être contre elle, mais je suis aussi sûr de sa fidélité et de sa vertu que je le suis de mon amour.

— Et moi, je suis prêt à te fournir la preuve matérielle de tout ce que je viens d'avancer, répondit Werner.

Wilhelm refusa de l'écouter plus longtemps, et le quitta dans la situation d'un homme à qui un dentiste maladroit vient d'ébranler une dent malade sans avoir pu l'arracher.

Les accusations de Werner avaient cependant altéré la pureté de l'image de Marianne gravée au fond du cœur de notre héros; pour lui rendre son éclat primitif, il se rendit chez elle. La jeune fille, instruite de son retour, s'était préparée à sa visite; elle lui témoigna tant d'amour, qu'il lui rendit non-seulement toute son estime, mais qu'il poussa la confiance jusqu'à lui dire que des bruits calomnieux circulaient sur son compte et avaient autorisé son meilleur ami à l'accuser près de lui. Cette confidence les amena naturellement à parler du commencement de leur connaissance. Nos premiers pas dans le vaste labyrinthe de l'amour ont quelque chose de si enivrant, que les amants ne se les rappellent jamais sans retrouver une partie des délicieuses émotions qu'ils éprouvaient alors. Chacun des deux prétend qu'il a aimé le premier avec le plus de passion; chacun des deux soutient que le temps a fortifié cette passion dans son

cœur à lui, tandis qu'il l'a affaiblie dans celui de l'autre; et dans cette lutte charmante, chacun se reconnaît avec plaisir surpassé et vaincu.

Wilhelm répéta, pour la centième fois peut-être, à sa bien-aimée, comment le charme de sa personne, de son jeu et de sa voix avaient détourné son attention du théâtre, au point qu'il ne voulait plus voir que les pièces où elle paraissait; et par quelle ruse adroite il était parvenu à se procurer l'entrée des coulisses, où il la contemplait dans un muet ravissement, jusqu'à l'heureuse soirée où il trouva enfin le moyen de lui rendre un petit service, et d'entamer ainsi un premier entretien si promptement suivi d'une liaison intime.

De son côté, Marianne, loin de convenir qu'elle avait été longtemps sans le distinguer de la foule des autres jeunes gens de la ville, soutenait qu'elle l'aimait depuis le jour où elle l'avait rencontré dans une promenade publique; et pour preuve de ce mensonge, elle lui désigna la couleur de l'habit dont il était vêtu. Elle ajouta que depuis cet instant, ses yeux n'avaient cessé de le chercher; qu'en le découvrant enfin au théâtre, elle s'était flattée qu'il viendrait lui parler, mais que, désespérée de sa réserve, elle lui en avait elle-même fourni l'occasion en le priant de lui faire apporter un verre de limonade.

Au milieu de cette douce causerie, le temps s'écoula rapidement, et lorsque Wilhelm se vit forcé de quitter sa séduisante maîtresse, il était plus que jamais résolu de tout abandonner pour elle et pour la carrière dramatique.

CHAPITRE XVI.

La prévoyance d'un père et la sollicitude d'une mère avaient amplement pourvu notre héros de tout ce qui pouvait lui être nécessaire ou agréable pendant le voyage qu'il devait faire pour donner une preuve de ses dispositions pour le commerce. Sa mère cependant avait trouvé qu'il lui manquait encore quelque chose, ce qui retarda son dé-

part d'un jour ; il en profita pour écrire à Marianne la lettre suivante, afin de la décider à répondre clairement aux propositions qu'il lui avait faites et qu'elle éludait toujours.

« Me voilà seul au milieu des ténèbres de la nuit, de ces ténèbres chéries qui m'ont tant de fois protégé lorsque je volais dans tes bras. O ! Marianne ! c'est par toi que je suis le plus heureux des hommes ! c'est par toi que je ressemble au nouveau marié qui, prosterné encore sur les marches de l'autel, soulève déjà de la pensée le rideau du sanctuaire dont le pieux cérémonial auquel il vient de se soumettre lui promet l'entrée.

» Je me suis imposé la loi de rester plusieurs jours sans te voir ; j'en ai trouvé la force dans la certitude que je serai bientôt à toi pour toujours et sans partage. Faut-il te redire mes projets à cet égard ? je le crois presque, car il me semble que tu n'en a pas compris l'importance.

» Que de fois n'ai-je pas cherché à sonder ton cœur avec l'accent timide d'une fidélité à toute épreuve, qui ne promet rien parce qu'elle a tout accordé d'avance! Tu m'as compris, nous nous sommes entendus dans ces moments de calme confiant qui succédaient à nos heureux transports, et ta modeste réserve m'a affermi dans la ferme résolution d'être à toi pour toujours. Toute autre femme à ta place aurait cherché à hâter par une chaleur factice le développement du germe de cette résolution ; elle aurait exigé des promesses, des serments. Mais toi, ô la plus pudique des amantes, tu as repoussé, pour ainsi dire, l'offre d'un lien indissoluble, comme si tu craignais de m'exposer à un repentir tardif. Cette crainte sublime, je l'apprécie ; si j'en abusais, je serais le plus misérable des hommes. Rassure-toi, nous n'avons qu'une âme ; que pouvons-nous perdre, que pouvons-nous sacrifier tant que nous vivrons l'un pour l'autre ?

» Accepte-la enfin cette main que je t'offre ; si elle ne peut rien ajouter à notre bonheur, reçois-la du moins comme une garantie de la durée de ce bonheur. Ne me demande pas quels seront nos moyens d'existence, le destin n'est-il pas le protecteur des amants, et le véritable amour ne se suffit-il pas à lui-même ?

» Depuis longtemps toutes mes affections se sont détachées de ma famille, elles n'appartiennent qu'à toi, comme mes pensés n'appartiennent qu'au théâtre. Que mon sort est digne d'envie ! Tous mes vœux vont être accomplis à la fois ! A force de bonheur, le sommeil me fuit ; et comment en serait-il autrement ? ton amour brille sans cesse à mes yeux comme une aurore éternelle.

» Je voudrais pouvoir courir chez toi, t'arracher ton consentement à notre union et fuir aussitôt ensemble. Mais je me contiens... point de fausse démarche ; mon plan a été sagement conçu, je veux l'exécuter de même.

» Je connais le directeur Serlo, et le voyage que je vais faire me conduira de son côté. Il me recevra avec joie dans sa troupe, car je l'ai plus d'une fois entendu admirer mon enthousiasme pour l'art dramatique, la vivacité et le feu de mon débit. Dès que je serai engagé et que j'aurai appris à connaître mes camarades et mon public, je viendrai te chercher.

» Tu le vois, Marianne, j'ai beaucoup d'empire sur moi-même ; pour te posséder à jamais, je consens à être quelque temps sans te voir. Il est vrai que je n'ose appesantir ma pensée sur cette séparation. Au reste, je partirai heureux et tranquille, car avant mon départ tu me suivras à l'autel. Ce n'est qu'une vaine formalité, je le sais, mais elle est si belle ! C'est la bénédiction du ciel sanctifiant les joies de la terre.

» Quant aux premiers moments de notre union, j'ai assez de fonds pour nous deux. Ces ressources épuisées, Dieu et nos talents nous en feront trouver d'autres ; je n'ai aucune inquiétude là-dessus. Tout ce qu'on entreprend avec confiance ne peut manquer de conduire au bonheur. Avec du courage on arrive toujours ; j'en ai pour deux, pour plusieurs même... Le public est ingrat, dit-on ; je ne le crois pas, pourvu qu'on le serve comme il a le droit de l'exiger, c'est-à-dire à sa satisfaction. Tout mon être s'enflamme à l'idée que je paraîtrai sur la scène pour y prononcer de ces sentences profondes que les hommes ont besoin d'entendre, et qui les frappent toujours quand elles sont dites avec

l'accent du cœur. Mais cet accent si difficile, les plus incapables, les plus maladroits se flattent de le trouver. Que de fois leurs ridicules efforts ne m'ont-ils pas blessé jusqu'au fond de l'âme! Flétrir ainsi la noble profession de l'acteur, c'est commettre le plus grand des sacriléges.

» Pourquoi faut-il que le théâtre et la chaire vivent dans une guerre perpétuelle? Est-ce que l'un et l'autre ne sont pas le sanctuaire où les hommes d'élite viennent rendre un pieux hommage à la puissance de Dieu et à la beauté de sa création? Je ne m'égare pas dans de folles rêveries. Appuyé sur ton cœur, j'ai compris que tu es tout amour, je saisis de même les pensées brillantes et profondes..... Je n'ose encore le dire ouvertement; mais je sais qu'un jour le monde verra en nous deux génies bienfaisants qui initient les cœurs aux plus nobles sentiments, et les esprits aux jouissances célestes.

» Je devrais terminer cette lettre déjà si longue, et pourtant il me reste encore tant de choses à te dire! mais où trouver des paroles pour peindre les sensations qui s'agitent et se heurtent dans mon cœur? Je viens de relire ce feuillet, il me semble que je devrais le jeter au feu, et cependant il contient tout ce que tu as besoin de savoir pour que je puisse retourner près de toi avec amour et confiance. Je ressemble en ce moment au prisonnier qui profite des ténèbres pour limer ses fers... J'adresse un dernier adieu à mon père, à ma mère, qui dorment sans doute d'un sommeil paisible... Je finis, mes yeux se ferment malgré moi... Adieu, ma bien-aimée, adieu; bientôt le jour va paraître. »

CHAPITRE XVII.

Le jour qui succéda à la nuit que Wilhelm avait consacrée à écrire à Marianne s'écoula pour lui avec une lenteur désespérante. Dès les premières heures du soir, il se rendit chez elle pour lui remettre sa lettre, dont il se proposait de venir chercher la réponse pendant la nuit. Malgré l'agitation de son esprit, il s'aperçut que sa visite inattendue causait à

la jeune fille plus d'embarras que de plaisir, et que, surtout, son projet de revenir pendant la nuit l'effrayait véritablement. Le prétexte bannal d'une indisposition subite suffit cependant pour la justifier à ses yeux; mais un instinct secret de défiance l'empêcha de lui remettre sa lettre. Des paroles entrecoupées, des gestes d'impatience ne tardèrent pas à l'avertir qu'il ne pouvait rester plus longtemps sans se rendre importun. Il se retira, et, poussé par le délire de l'amour, qui lui faisait désirer de posséder quelque objet touché par sa maîtresse, il s'empara de son mouchoir, le cacha dans son sein, et s'enfuit avec ce précieux trésor.

A peine de retour dans sa chambre, il s'y sentit trop à l'étroit, et sortit de nouveau. Dans l'une des rues qu'il parcourait au hasard, il rencontra un étranger qui cherchait une auberge décente pour y passer la nuit, et il se fit son guide, moins par complaisance que pour donner un but à sa promenade vagabonde. L'étranger le questionna sur les propriétaires des plus belles maisons devant lesquelles ils passaient, et sur les ordonnances de police de la ville; il lui fit même connaître son nom, son pays et la nature des affaires qui l'amenaient. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de l'auberge, il le pria d'y entrer avec lui, et de prendre sa part d'un bol de punch. Wilhelm accepta sans façon, et ne tarda pas à apprendre à sa nouvelle connaissance son nom et sa demeure. L'étranger en parut agréablement surpris.

— Si je ne me trompe pas, dit-il, vous êtes le petit-fils du vieux Meister, qui possédait une belle collection de tableaux et d'antiquités?

— Vous ne vous trompez pas, répondit Wilhelm; à la mort de mon grand-père, j'avais à peine dix ans, et je n'en versai pas moins des larmes amères quand on vendit sa belle galerie.

— Cette vente a valu à votre père une somme considérable?

— Vous le savez?

— Oui, et j'ai visité cette galerie dans la maison même que vous habitez aujourd'hui. Votre grand-père n'était pas un simple antiquaire; un voyage en Italie, qu'il fit dans sa

première jeunesse, forma son jugement et son goût, et il rapporta dans son pays des objets uniques dans leur genre; des statues, des dessins, des tableaux des premiers maîtres; des marbres, des bronzes, des pierres taillées, d'une haute importance historique. Malgré l'irrégularité des appartements de votre vieille maison, il avait trouvé moyen d'y placer sa collection, non en amateur, mais en artiste et en savant.

— Dans ce cas, mon cher monsieur, vous comprendrez facilement quel chagrin ce fut pour nous autres enfants quand on nous enleva ces belles choses que nous aimions tant à voir, et que nous nous étions accoutumés à regarder comme aussi inséparables de notre maison que cette maison l'était du sol.

— Il me semble que votre père a placé ses fonds dans le commerce d'un de ses amis, dont il est devenu l'associé?

— Cela est vrai, et le succès constant qui couronne toutes leurs entreprises semble augmenter chaque jour leur activité et leur ardeur industrielle. Mais le vieux Werner aura toujours sur mon père l'avantage d'avoir un fils plus apte au commerce que je ne le serai jamais.

— Votre ville doit regretter beaucoup la perte d'une collection aussi remarquable que celle de votre grand-père, et elle m'en voudrait sans doute si elle savait que j'ai contribué à l'en priver. Un gentilhomme fort riche et amateur passionné des arts désirait l'acheter; mais comme il se défiait de son enthousiasme, il me pria de conclure cette affaire en son nom. Je consacrai six jours entiers à examiner cette collection; le septième, j'engageai mon ami à faire compter à votre père la somme qu'il demandait. Vous étiez alors toujours autour de moi, et vous m'expliquâtes le sujet de plusieurs tableaux avec une intelligence au-dessus de votre âge.

— Je me souviens fort bien de la personne dont vous parlez, quoique je ne l'aie pas reconnue en vous.

— C'est qu'il est une époque de la vie où le temps semble agir plus vite, parce qu'il ne peut plus que détruire... Parmi tous ces tableaux, n'y en avait-il pas un que vous préfériez, et devant lequel vous me rameniez toujours?

— Sans doute, c'était celui du fils d'un roi, malade d'amour pour la fiancée de son père.

— Il est faible de composition, d'un coloris médiocre et d'une exécution maniérée.

— Je ne pouvais pas alors m'en apercevoir, je ne le pourrais peut-être pas même aujourd'hui; ce n'est pas l'exécution qui me charme dans un tableau.

— Votre grand-père ne pensait pas ainsi; aussi avait-il relégué celui que vous aimiez tant dans un grand vestibule.

— Où il nous était permis à nous autres enfants de passer nos heures de récréation. C'est peut-être là le motif de mon enthousiasme pour ce tableau, que je ne pourrais pas revoir sans émotion. Convenez, malgré votre critique, qu'il est digne d'intérêt, ce malheureux prince; forcé de dominer le plus noble sentiment que la nature ait mis dans le cœur de l'homme, et qui, ainsi comprimé, le dévore et le tue. Et la jeune infortunée, condamnée à devenir la compagne d'un autre que celui qu'elle aime malgré elle, qui pourrait la voir sans pitié?

— Ce n'est pas sous ce point de vue qu'il faut juger les productions artistiques; si la collection de votre grand-père était restée la propriété de votre famille, vous eussiez appris à estimer les œuvres d'art pour elles-mêmes, et non à cause de leurs rapports avec vos goûts et votre individualité.

— La vente de cette collection, qui m'a tant affligé d'abord, a développé en moi des talents et des goûts plus utiles que ceux que j'aurais pu puiser dans la contemplation de tous ces objets inanimés. Le destin, dont on blâme si souvent les inflexibles arrêts, dispose toujours pour le mieux de notre avenir.

— Le destin! Ce grand mot est de mauvais augure dans la bouche d'un homme que son âge dispose naturellement à voir dans une folle passion l'influence d'une puissance irrésistible.

— Est-ce que vous ne croiriez pas à une pareille puissance?

— Ce n'est pas ici le moment de vous dire ce que je crois, ni de quelle manière je cherche à m'expliquer le plus ra-

tionnellement possible ce que personne de nous ne saurait comprendre entièrement. Bornons-nous à examiner quels sont les principes les plus utiles. Tous les événements de la vie découlent d'une nécessité absolue ou d'un hasard fortuit. La raison humaine accepte l'une, elle dirige, domine, utilise l'autre, et nous fait mériter ainsi le titre de rois de la création. Malheur à l'imprudent qui voit dans la nécessité l'effet de sa volonté, et dans le hasard celui de son intelligence ou d'une volonté divine à laquelle la religion lui ordonne de se soumettre : c'est renoncer à la raison en faveur des penchants et des passions; c'est décorer l'insouciance du nom de piété. Oui, la plupart des hommes se croient pieux parce qu'ils s'abandonnent à toutes les chances qui flattent leurs désirs, et attribuent les résultats de cette existence vacillante aux décrets de la divinité.

— N'avez-vous donc jamais été poussé par des circonstances insignifiantes vers un but désiré, mais que vous n'osiez vous flatter d'atteindre ? L'homme qui se trouve en ce cas ne doit-il pas suivre avec confiance la route que son destin lui indique ?

— Avec de semblables principes, il n'est point de femme qui pût conserver sa vertu, point d'homme qui pût garder son argent; car les événements imprévus pour perdre l'une et l'autre ne manquent jamais. Pour ma part, je n'estime que l'homme qui sait ce qui est utile à lui et aux autres, et qui emploie ses forces à mettre un terme à ses désirs. Chacun de nous possède les éléments de son bonheur, comme chaque auteur peut trouver autour de lui les matériaux d'un chef-d'œuvre, c'est de leur sage emploi, qui ne peut être enseigné que par l'étude et la méditation, que dépend le succès.

La conversation continua encore quelque temps sur le même ton, puis ils se séparèrent sans s'être convaincus, ce qui ne les empêcha pas de se donner rendez-vous pour le lendemain.

Wilhelm reprit sa promenade aventureuse à travers les rues. Tout à coup il entendit des clarinettes, des flûtes, des hautbois et des cors de chasse, dont les sons harmonieux le

firent tressaillir de plaisir. Des musiciens ambulants donnaient gratis un concert nocturne à la ville, où ils voulaient se faire entendre le lendemain pour de l'argent. Notre héros les aborda, et une légère gratification les décida sans peine à le suivre dans la rue qu'habitait Marianne. Après les avoir placés sous les arbres qui ombrageaient sa fenêtre, il s'étendit sur un banc en face de la porte. Doucement bercé par les sons délicieux qui lui arrivaient avec le souffle rafraîchissant de la nuit, et inondé par les rayons argentés des étoiles qui scintillaient au-dessus de sa tête, sa vie lui parut un rêve doré.

— Ces flûtes caressantes, se dit-il à lui-même, elle aussi les entend; elle devine le cœur qui a su rendre la nuit harmonieuse! Cette mélodie nous réunit, comme la sympathie de l'âme nous réunira toujours, quelle que soit la distance qui puisse nous séparer. Qu'est-ce que deux cœurs aimants? Deux montres magnétiques; ce qui fait marcher l'une met l'autre en mouvement, car toutes deux sont soumises aux mêmes lois, à la même force... Puis-je si près d'elle songer à la possibilité de la quitter? Je la quitte pourtant; ne faut-il pas que j'aille chercher un asile à notre amour, un asile où je la posséderai toujours!

Quand je suis loin d'elle, ma pensée retrouve l'étreinte de sa main dans tous les objets que touche la mienne; oui, sa présence m'entoure sans cesse; mais comment me retracer ces émotions qui se dérobent au grand jour et aux froids regards des hommes, ces émotions pour lesquelles les dieux eux-mêmes quittent parfois le séjour des béatitudes éternelles? Me les retracer? La mémoire peut-elle reproduire l'ivresse que nous puisons dans la coupe de ces voluptés suprêmes qui enchaînent nos sens par des liens célestes, et les élèvent au-dessus de toutes les affinités de la terre?

En se perdant ainsi dans le souvenir de sa bien-aimée, le besoin de la voir et de l'entendre vint s'emparer de tout son être; ses bras enlacèrent l'arbre qui se trouvait près de lui, et il appuya sur sa froide écorce ses joues enflammées, mêla ses brûlants soupirs à la fraîche haleine de la nuit, et

chercha, mais en vain, le mouchoir qu'il avait enlevé à Marianne, et qu'en changeant d'habit il avait laissé chez lui. Un délire fiévreux dessécha ses lèvres et fit tressailler ses membres.

La musique venait de cesser, et il retomba tout à coup de la sphère élevée où il s'était égaré, et son agitation nourrie, mais adoucie par le charme de l'harmonie, devint plus violente encore. Il se prosterna sur le seuil de la porte de Marianne, il couvrit de baisers l'anneau de cuivre dont on se servait pour frapper, et les marches de pierre que les pieds de cette femme adorée foulaient chaque jour. Puis il s'assit sur ces marches ; sa pensée voyait Marianne endormie sous ses rideaux, et parée de son charmant négligé de mousseline orné de rubans roses, et il se sentait si près d'elle, qu'il était persuadé qu'en ce moment même elle rêvait à lui. Ses sensations étaient douces comme les visions du crépuscule. L'amour, dont la main frémissante agitait successivement toutes les cordes de son âme, semblait avoir ordonné aux séraphins de suspendre leurs chants célestes pour écouter cette douce mélodie

S'il avait eu encore le passe-partout que Marianne lui avait confié naguère, il n'aurait pas eu le courage de rester ainsi sur le seuil du sanctuaire de l'amour, dont il finit par s'éloigner lentement et en se retournant presque à chaque pas. Arrivé à l'extrémité de la rue, il s'arrêta de nouveau pour contempler une dernière fois la porte de sa bien-aimée ; il crut la voir s'entr'ouvrir et livrer passage à une sombre et mystérieuse figure, qui se perdit aussitôt dans les ténèbres, reparut plus loin ; mais vague et confuse, comme une ombre, elle glissa le long des murailles d'une blanche maison.

La surprise, la distance et surtout l'obscurité n'avaient pas permis à Wilhelm de distinguer la nature de cette apparition ; il se disposa à la poursuivre, elle venait de disparaître. Quel passage, quelle porte avait si promptement dérobé à sa vue cet homme, si toutefois c'était un homme ; car n'avait-il pas toutes les allures d'un fantôme ?

Elle est pénible la situation du voyageur, qui au milieu

d'une nuit orageuse cherche le sentier qu'il doit suivre, et que la clarté éblouissante d'un éclair ne lui a montré que pour rendre plus impénétrables les ténèbres qui l'enveloppent ! Elle est cruelle la situation de l'homme qui à l'heure la plus solennelle de la nuit a vu un fantôme que la réflexion lui fait regarder comme une création fantastique de son cerveau, sans qu'il lui soit possible de dompter la terreur et les sinistres pressentiments que cette vision a évoqués dans son âme ! La situation de Wilhelm était plus cruelle encore.

Le chant du coq et les premiers rayons du jour le surprirent appuyé contre une borne au coin de la rue de Marianne. Il y resta muet et immobile jusqu'au moment où le pas lourd et les murmures confus des ouvriers, dont la tâche pénible commence avec le jour, l'avertirent qu'il était temps de rentrer chez lui.

En arrivant dans sa chambre, il était presque parvenu à bannir l'impression pénible que le fantôme avait produite sur son âme ; mais il lui fut impossible de retrouver l'heureuse exaltation à laquelle cette vision était venue l'arracher. Pour s'affermir dans sa confiance renaissante, il prit le mouchoir de Marianne, et allait le porter à ses lèvres pour le couvrir de baisers, lorsqu'il en vit tomber un élégant billet ; il le releva, et lut les phrases suivantes :

« C'est ainsi que je t'aime, petite folle. Qu'avais-tu donc hier pour être si maussade ? Je conçois que tu aies du regret de partir d'ici sans moi ; mais prends patience, je viendrai te rejoindre à la foire prochaine. A propos, je ne veux plus te voir avec cette certaine camisole verte, brune ou noire ; ce vêtement-là te fait ressembler à la sorcière d'Andore. Ne t'ai-je pas envoyé des rubans roses et de la mousseline blanche parce que je veux tenir dans mes bras un bel agneau blanc ? Fais-moi toujours porter tes charmantes petites lettres par la vieille Barbe ; le diable l'a créée tout exprès pour le rôle d'Iris. »

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Tous ceux qui par des efforts énergiques et constants tendent vers le but qu'ils se sont proposés, peuvent compter sur l'intérêt de leurs semblables, soit qu'on blâme ou qu'on approuve ce but; mais dès qu'il est atteint, l'intérêt disparaît, les faits accomplis ne sauraient captiver l'attention, surtout lorsque l'on en a prévu les fâcheux résultats. Nous épargnerons donc à nos lecteurs la description des tortures que subit notre malheureux héros lorsqu'il eut acquis la certitude que ses espérances et ses vœux étaient à jamais détruits. Nous le reprendrons quelques années plus tard, quand il chercha un autre bonheur dans une activité inquiète et incessante, en comblant toutefois cette lacune par le récit concis des principaux événements nécessaires à l'intelligence de son histoire.

La peste et la fièvre maligne ont plus de force quand elles assouvissent leur fureur sur un corps robuste et sain; aussi le mal qui venait de frapper l'âme ardente et pure de Wilhelm y causa-t-il plus de ravages que dans une âme froide et corrompue. Quand un incendie réel se mêle à un brillant feu d'artifice, les matériaux inflammables, savamment disposés pour remplir l'air d'images flatteuses, éclatent sans suite et sans ordre; le danger naît de la confusion, la flamme domine, renverse tout, et dévore l'imprudent qui croyait pouvoir jouer avec elle. C'est ainsi que l'espérance et le bonheur, les craintes et les désirs, la réalité et les illusions s'anéantirent à la fois dans le cœur de notre malheureux héros. Dans de pareils moments, l'ami qui vole au secours de la victime reste immobile d'effroi, et la victime

elle-même ne peut plus espérer de soulagement que dans la perte du sentiment de son existence.

A ce premier état de stupeur succédèrent des heures, des journées de souffrances volontaires, pendant lesquelles il n'avait pas entièrement perdu sa bien-aimée; car en déchirant à dessein les plaies de son âme, il y retrouvait un faible débris du bonheur qui s'y était brisé en mille éclats. Un corps qui se décompose n'est pas mort encore. L'action merveilleuse des forces vitales qui, jetées tout à coup hors de leur sphère habituelle, achèvent de s'user en travaillant à la destruction des parties qu'elles animaient naguère, est toujours la vie, agissant dans un sens inverse, mais agissant. Ce n'est pas lorsque tous les syptômes visibles de cette vie se sont usés dans un dernier frottement, et que le but et l'objet de cette activité sublime n'est plus qu'une poignée de poussière, que la triste conviction de la mort dévoile enfin à notre pensée le vide effroyable où il ne peut plus y avoir d'autre principe d'action que le souffle de l'Eternel.

Dans un cœur neuf et aimant comme celui de Wilhelm, il y avait bien des liens à briser, bien des croyances à déraciner, bien des sentiments à étouffer, et la force réparatrice de la jeunesse ne lui servit qu'à rendre ses souffrances plus vives et plus longues. Le coup avait frappé son existence à la racine; et Werner, devenu son confident par nécessité, saisit le fer et le feu pour combattre une passion que sa froide raison lui montrait comme un monstre détestable. Le poursuivant pas à pas, il détruisit toutes les petites erreurs volontaires dans lesquelles son malheureux ami cherchait une consolation éphémère; et ce zèle mal entendu lui fermait ainsi tous les refuges qui pouvaient le garantir du désespoir. Ce fut alors que la nature envoya à notre héros une de ces graves et douloureuses maladies, par lesquelles elle rétablit l'équilibre que les folies humaines interrompent trop souvent.

Une fièvre violente, avec son cortége de délire et d'épuisement, d'ordonnances de médecins, de larmes et de soins empressés de toute une famille, dont la peur avait rendu la tendresse agissante et démonstrative, devint pour lui un

sujet de distraction et un moyen préparatoire qui disposa son âme à passer d'un état à un autre. Mais lorsqu'il entra enfin en convalescence, c'est-à-dire lorsqu'il commença à se rétablir parce qu'il n'avait plus la force de souffrir, il contempla l'étendue de l'abîme où il était tombé avec le sentiment qu'on éprouve en mesurant du regard la profondeur du cratère d'un volcan éteint.

Dans cette situation nouvelle, il se reprocha le peu d'instants de calme qu'il goûtait malgré lui, et il se mit à mépriser son cœur et à soupirer après la consolation des larmes et des plaintes. Pour les retrouver, il évoquait le souvenir de son bonheur perdu, qu'il parait de couleurs vives et séduisantes; et quand il s'était péniblement hissé à cette hauteur artificielle, quand il croyait sentir le soleil du passé ranimer ses membres engourdis, il se tournait brusquement vers la gueule béante de l'abîme du présent, s'applaudissait de sa profondeur, et s'y précipitait avec joie, espérant ainsi forcer la nature à lui rendre ses plus cruelles douleurs. Inconcevable cruauté que la jeunesse aime tant à exercer contre elle-même; car, éblouie par l'abondance de ses forces, elle ne sait point quel riche trésor elle gaspille quand à la douleur que cause toujours une perte quelconque elle ajoute des douleurs factices afin d'augmenter à ses propres yeux la valeur et l'importance de cette perte. Au reste, Wilhelm était tellement convaincu que le malheur qui venait de le frapper était le premier et le dernier de sa vie, qu'il fuyait tout ce qui pouvait lui faire pressentir que ses regrets pouvaient avoir un terme.

CHAPITRE II.

Après s'être accoutumé à se torturer lui-même, Wilhelm se mit à détruire les consolations qu'il aurait pu trouver dans son talent de poëte et d'acteur. Ses productions littéraires ne lui paraissaient plus qu'une imitation sans âme et sans valeur, de certaines formules de convention; et ses vers une suite monotone de syllabes mesurées, qui, à l'aide

de froides et misérables rimes, se traînent à travers une série d'images et de pensées vulgaires. Comme acteur, sa taille, son maintien, ses gestes, sa déclamation, le son de sa voix, l'expression de sa physionomie lui semblaient pitoyables. En se refusant ainsi toute espèce d'avantages qui auraient pu l'élever au-dessus du plus ordinaire des hommes, il portait son désespoir jusqu'au plus haut degré des souffrances humaines; car s'il est cruel de renoncer à l'amour d'une femme, il est plus cruel encore de s'interdire le commerce des muses et de se déclarer indigne de la plus noble, de la plus enivrante des jouissances, celle de se voir l'objet de l'admiration publique.

Ce fut par cette cruauté envers lui-même que notre héros arriva à la résignation qui lui permit bientôt de s'occuper sérieusement d'affaires de commerce. Quelles ne furent pas la surprise de son ami et la joie de son père lorsqu'ils le virent s'employer avec un zèle égal au comptoir et dans les magasins, à la correspondance et à la tenue des livres! Ce zèle cependant n'avait rien de cet empressement joyeux qui nous paye, pour ainsi dire, d'avance de nos travaux quand ils se trouvent en harmonie avec nos goûts; c'était l'activité calme et réfléchie qui accomplit un devoir, mais qui, même en recevant la plus belle des récompenses due à son dévouement, ne peut maîtriser un regret, étouffer un soupir, retenir une larme.

Bientôt Wilhelm se persuada que l'épreuve cruelle qu'il avait subie était un bienfait du destin. Il s'applaudit même d'avoir été retiré sitôt, quoique assez rudement, de la route où la vanité l'avait égaré; il savait déjà qu'il est dans la nature de l'homme de jeter le plus tard possible la marotte cachée dans son sein, et qu'il lui répugne toujours de reconnaître une erreur qui le rend heureux, pour adopter une vérité qui le désespère.

Décidé à renoncer pour toujours à l'amour, à la poésie et au théâtre, il prit la résolution courageuse de détruire tout ce qui pourrait y ramener sa pensée.

Ce fut dans cette intention qu'un jour il vint s'asseoir auprès du feu que l'humidité de l'air l'avait engagé à allumer

dans sa chambre. Triste et pensif, il ouvrit une boîte remplie de petits objets insignifiants que, dans des moments d'ivresse ou d'abandon, Marianne lui avait donnés ou laissé prendre. Chaque fleur fanée lui rappelait l'instant où, dans l'éclat de sa fraîcheur, elle ornait les cheveux ou le sein de la jeune fille; chaque billet lui redisait les délices du rendez-vous qu'il lui indiquait, chaque nœud de ruban retraçait à ses yeux la place où il l'avait ravi. La vue de ces riens ne pouvait manquer de ranimer des sentiments dont il croyait avoir triomphé pour toujours. Une nébuleuse et froide journée d'automne ne nous paraît-elle pas plus triste encore quand un rapide rayon de soleil perce les nuages et nous rappelle la brillante lumière et la douce chaleur qu'il pourrait nous donner?

Ce fut avec douleur, mais avec une persévérance héroïque, que Wilhelm livra successivement aux flammes les reliques d'un amour détruit. Un collier et un fichu de gaze lui restaient encore, il hésita; le feu était presque éteint, mais son courage ne l'était pas, et il se promit de ranimer la flamme avec ses poésies et ses compositions dramatiques. Ces divers manuscrits étaient encore au fond de la malle où il les avait placés lorsqu'il se disposait à fuir avec Marianne.

Quand une lettre écrite à un ami absent dont on n'a pu découvrir la demeure nous revient après un long délai, nous éprouvons, en rompant notre propre cachet, un étrange sentiment d'inquiétude et de curiosité, car nous allons, pour ainsi dire, nous trouver entiers avec nous-mêmes, et juger nos pensées et nos sensations d'après les changements qu'elles ont subis. Un sentiment semblable s'empara de Wilhelm à la vue des compositions de sa première jeunesse, et il eut cependant la force de jeter un premier rouleau sur les cendres rouges du foyer. Au moment où la flamme jaillissait brillante et vive, Werner entra et lui demanda le motif de ce feu de joie.

— Je me prouve à moi-même que je renonce sincèrement à une carrière pour laquelle je n'étais point fait, répondit Wilhelm en jetant un second rouleau au feu.

— Je ne vois pas l'utilité de ce parti-extrême, dit Werner,

qui avait vainement cherché à sauver le manuscrit de l'incendie; parce que ces compositions ne sont pas des chefs-d'œuvre, en résulte-t-il qu'il faille les détruire ?

— Oui, il faut qu'un poëme soit parfait ou qu'il ne soit pas du tout. Quiconque n'a pas les facultés nécessaires pour exceller dans un art, ne doit pas se livrer à des essais infructueux, dangereux même; nous avons tous l'instinct de l'imitation; mais cet instinct ne prouve pas que nous ayons aussi le talent de l'art dont nous imitons les pratiques extérieures. N'as-tu jamais vu les gamins des rues qui, chaque fois qu'une troupe de saltimbanques passe par la ville, imitent leurs exercices jusqu'à ce qu'une autre nouveauté vienne donner le change à cet instinct de singe? Ne te serais-tu jamais aperçu que, parmi nos amis même, tous veulent apprendre un instrument ou perfectionner celui qu'ils ont appris jadis, dès qu'un musicien célèbre est venu se faire entendre? C'est ainsi que nous errons presque tous au hasard sur de fausses routes; heureux celui qui reconnaît à temps que ses facultés intellectuelles ne répondent pas à ses désirs ambitieux.

Werner ne partagea pas ces opinions; Wilhelm lui opposa les arguments avec lesquels il s'était combattu lui-même, ce qui n'empêcha pas son ami de soutenir qu'il était peu raisonnable de renoncer à un talent pour lequel on avait du goût et des dispositions.

— Si on ne peut y exceller, dit-il, on peut en faire un délassement qui remplit nos heures de loisir, et procure à nos amis d'agréables distractions.

— Comment peux-tu supposer, interrompit vivement Wilhelm, qu'il serait possible d'achever une œuvre littéraire dans ses moments perdus? Le poëte ne peut appartenir qu'à lui-même, et son premier besoin est de ne vivre qu'avec et pour les objets de son culte. Rendu par le ciel dépositaire mystérieux d'un trésor qui s'agrandit dans son sein, rien ne doit l'arracher au bonheur parfait que les riches de la terre demandent vainement aux monceaux d'or entassés autour d'eux. Les malheureux! par combien d'efforts pénibles ne cherchent-ils pas à se procurer ce que la nature a permis au poëte de trouver en lui-

même, c'est-à-dire la jouissance illimitée de tous les biens de la terre, des rapports sympathiques avec ses semblables, et le pouvoir d'harmoniser les objets les plus opposés! Pourquoi l'homme est-il sans cesse inquiet et tourmenté? Parce qu'il ne peut coordonner ses désirs et leur but, parce que les plaisirs s'anéantissent dans la main qui vient de les saisir; parce que la réalisation de ses vœux arrive toujours trop tard, et que ce qu'il a obtenu ou acquis ne répond jamais à l'idée qu'il s'en était faite lorsqu'il était encore réduit à le souhaiter. Le destin a élevé le poëte au-dessus de toutes les misères. Il voit la lutte des passions, il voit les maux sans remède que cause un malentendu, et qu'un monosyllabe pourrait faire disparaître, et il éprouve à lui seul tout ce que l'espèce humaine a de joies et de douleurs. Quand l'homme du monde, en proie à une sombre mélancolie, se traîne à travers le temps, dont la marche rapide l'effraye, ou se précipite follement au devant de sa destinée, l'âme impressionnable du poëte, semblable au soleil voyageur, annonce ici la nuit, là le jour, et répand partout le calme et le bonheur! Les modulations infinies de sa harpe se mettent à l'unisson, tantôt avec les plaintes et les soupirs, et tantôt avec les chants et les cris de joie. C'est dans son cœur que se développe la plus belle fleur de la sagesse que le ciel lui-même y a semée; et quand le reste des hommes rêve éveillé, il traverse éveillé le rêve de la vie, dont les plus bizarres événements ne sont pour lui que des images qui lui révèlent en même temps et l'avenir et le passé. C'est ainsi que le poëte est à la fois maître et prophète, ami des dieux et des hommes. Et comment pourrait-il se ravaler aux mesquines proportions d'un travail mercenaire? Né pour planer dans les airs, pour étendre ses ailes protectrices au-dessus du monde, pour construire sa demeure sur la cîme des rochers et chercher sa nourriture sur les branches chargées de fleurs ou de fruits que ses nobles distractions lui font confondre souvent, pourrait-il, semblable au taureau stupide, traîner la charrue, ou imiter la servile docilité du chien qui suit le cerf à la piste, et veille par ses aboiements à la sureté du maître qui l'enchaîne?

Werner, qui l'avait écouté avec surprise, lui dit en souriant :

— Je serais de ton avis si les hommes pouvaient, à l'exemple des oiseaux, se nourrir et se vêtir sans semer et sans tisser ; si à l'entrée de l'hiver ils pouvaient diriger leur vol vers des contrées où commence un printemps nouveau.

— Tel était, s'écria Wilhelm, la vie des poëtes lorsque la véritable grandeur, la véritable noblesse comptait encore pour quelque chose. Les trésors de leur âme les dispensaient de tout luxe extérieur ; Dieu les a dotés du plus magnifique des patrimoines, il leur a donné le pouvoir d'ennoblir la vie en gravant par de douces et harmonieuses paroles des images célestes dans le cœur des hommes. A la cour des rois, à la table des riches, à la porte des amants, on les écoutait avec cette attention pleine de charmes qui s'empare de nous quand, du fond du bosquet dont nous côtoyons la lisière, la voix forte et touchante du rossignol vient frapper notre oreille. Leur extérieur simple et modeste faisait ressortir le sublime de leur vocation, et les hommes sentaient qu'ils s'honoraient eux-mêmes en honorant, par une hospitalité splendide, ces heureux favoris de la nature. Les héros applaudissaient à leurs chants, et les vainqueurs du monde leur rendaient hommage ; car ils comprenaient que si la voix du poëte n'immortalisait pas leur existence monstrueuse, elle passerait sur la terre comme le souffle de la tempête, que le retour du calme fait oublier. Les amants sentaient redoubler leur bonheur quand les lèvres divines du chantre des amours en célébraient le charme enivrant ; et les riches eux-mêmes se sentaient plus noblement heureux de l'éclat dont ils étaient entourés, quand l'imagination brillante et pure du poëte rehaussait cet éclat par ses imposantes fictions. Je dirai plus : qui a fait les dieux, qui nous a élevés à leur hauteur, qui les a fait incliner vers nous, si ce n'est le chant sublime du poëte ?

— Il me semble, dit Werner après un instant de réflexion, que tu as tort de combattre sans cesse un penchant si profondément enraciné dans ton âme ; il vaudrait mieux lui céder un peu que de l'irriter par la contradiction. Songe

qu'en te privant entièrement d'une occupation qui a tant de charmes pour toi, tu te rends insensible à tous les plaisirs de la vie.

— Hélas! mon ami, quand tu devrais me trouver ridicule ou fou, il faut que je te l'avoue enfin; oui, plus je combats ce penchant, plus il me poursuit, et quand j'examine mon cœur, j'y trouve tous les vœux, toutes les espérances que j'ai si courageusement combattus! Mon malheur est au comble; que puis-je désormais contre moi? Celui qui aurait osé me prédire que les ailes de mon âme, qui déjà touchaient à l'infini, seraient brisées sitôt, oh! celui-là m'aurait réduit au désespoir! Et maintenant encore, maintenant que je l'ai perdue, *elle* qui devait me conduire vers le but de mes rêves dorés, que me reste-t-il à faire, si ce n'est de suivre la pente d'une douleur sans remède? O mon ami! mon frère! pourquoi te le cacherai-je plus longtemps? *Elle* était le nœud magique qui attachait mon échelle de Jacob aux nuages errants de mes projets d'avenir. L'heureux aventurier, suspendu au milieu des airs, jouissait même de ses périls; mais le nœud s'est rompu, et il est tombé brisé au pied de son orgueilleux échafaudage! Non, il n'est point de consolation pour moi; j'en demanderais en vain à ces stériles papiers : que pas un ne survive!

Et se levant vivement, il saisit une nouvelle liasse de manuscrits, et la jeta au feu malgré les instances de Werner.

— Pourquoi, lui dit-il, veux-tu sauver quelques fragments de ces essais manqués, qui ne pourraient que m'exposer à la risée du monde? Oh! malheur à moi! je comprends maintenant les gémissements du poëte que le bras de fer de la nécessité ramène sur une route vulgaire; je viens d'apprendre qu'il est des blessures que le temps ne cicatrise jamais! Je veux nourrir la douleur qu'elles me causent; *elle* aussi je ne veux pas l'oublier!... Quand je réfléchis à l'éducation que cette femme avait reçue, au monde où elle s'est trouvée jetée, je l'excuse; je trouve que j'ai été sévère, cruel!... C'est ta faute; tu as impitoyablement engourdi mon âme sous les glaces de ton indifférence; ton stoïcisme a paralysé mes sens, tu m'as empêché de provo-

quer une explication que je lui devais. Peut-être se serait-elle justifiée. N'est-il pas des circonstances indépendantes de notre volonté qui nous poussent à des fautes dont nous sommes moralement innocents? Je ne puis songer à la manière dont je l'ai quittée; je me fais horreur à moi-même! Je la vois triste et pensive, je l'entends se dire : Voilà donc l'amour et la fidélité qu'il m'avait jurées! Comme il a brutalement rompu le doux lien qui unissait nos cœurs!

Et éclatant tout à coup en sanglots, il appuya sa tête sur la table, et inonda de larmes le reste des manuscrits qui la couvraient. Werner resta muet et immobile devant lui, et se reprocha amèrement d'avoir provoqué cette explosion en suivant son ami sur un terrain encore jonché de matières inflammables. Guidé par une amitié sincère et constante, il laissa ce nouvel accès de douleur suivre son cours naturel, et ne prouva que par sa présence combien il y était sensible. Tous deux passèrent ensemble le reste de la soirée, l'un sous le poids d'une douleur redevenue calme et résignée, l'autre effrayé par le brusque retour d'une passion qu'il croyait avoir vaincue par ses raisonnements et par ses conseils.

CHAPITRE III.

A chaque rechute, Wilhelm redoublait de zèle pour le commerce, qu'il regardait comme le plus sûr moyen d'échapper au labyrinthe où il était sans cesse tenté de s'égarer de nouveau. L'adresse avec laquelle il s'était tiré de plusieurs affaires délicates, et sa facilité à correspondre dans toutes les langues vivantes, charmaient tellement le vieux Meister et son associé, qu'ils se félicitaient presque de la maladie qui avait opéré ce changement, dont ils ignoraient la véritable cause. Le voyage que cette maladie avait rendu impossible fut résolu de nouveau, et nous allons reprendre notre héros au moment où, commodément assis sur son cheval, appuyé sur un énorme portemanteau, et ranimé par l'exercice et le grand air, il traversait la contrée montagneuse que les relations commerciales de la maison Werner

lui faisaient un devoir de visiter. C'était pour la première fois qu'il se trouvait au milieu d'une nature sauvage et majestueuse; aussi regardait-il avec un bonheur tout à fait nouveau pour lui les rochers arides, les montagnes boisées, les torrents et les précipices qui s'offraient de toutes parts à sa vue. Les rêves de sa première jeunesse l'avaient plus d'une fois transporté dans une pareille contrée, et se croyant revenu à cette époque heureuse, il se récitait à lui-même les odes et les chansons qu'il avait composées quelques années plus tôt.

Les habitants du pays, qui le saluaient en passant et continuaient leur route à travers les montagnes par des sentiers rapides, interrompaient parfois ses poétiques monologues, mais sans y mettre un terme.

Bientôt un voyageur, plus communicatif que ceux qu'il avait rencontrés jusque-là, lui expliqua le motif du mouvement qui régnait dans ces montagnes ordinairement silencieuses et solitaires.

— Ce soir, lui dit-il, on joue la comédie à Hochdorf, et tous les habitants de la contrée s'y rendent pour assister à la représentation.

— Eh quoi! s'écria Wilhelm, l'art dramatique a pu se frayer une route à travers ces rochers arides et ces épaisses forêts? et c'est précisément en ce moment qu'il faut que j'y arrive?

— Vous serez bien plus étonné encore, continua le narrateur, quand vous saurez quels sont les comédiens de notre pays. Il y a à Hochdorf une fabrique qui occupe beaucoup d'ouvriers en été, et les laisse sans travail en hiver. Pour les empêcher de passer une partie de leur temps au cabaret à jouer aux cartes et à boire, leur maître leur a appris à jouer la comédie. Comme c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, ils vont la célébrer par une représentation extraordinaire.

En arrivant à Hochdorf, Wilhelm descendit à la fabrique dont le propriétaire se trouvait au nombre des débiteurs qu'il était chargé de visiter. C'était un vieillard respectable; il vint à la rencontre de notre héros d'un air joyeux.

— Soyez le bienvenu, lui dit-il, vous le fils du digne homme à qui j'ai tant d'obligations. Je lui dois même encore de l'argent, et je serais bien ingrat si je le faisais attendre plus longtemps.

Puis il appela sa femme, qui témoigna autant de joie que son mari; elle s'écriait à chaque instant que Wilhelm ressemblait à son père à s'y méprendre. Les comptes furent bientôt réglés. Notre héros mit un rouleau d'or dans son portemanteau, et se dit à lui-même qu'il serait bien heureux si toutes ses affaires pouvaient se terminer aussi facilement.

L'heure du spectacle venait de sonner, et l'on n'attendait plus pour commencer que l'inspecteur des eaux et forêts. Il ne tarda pas à arriver; il fut reçu avec de grandes démonstrations de respect, et toute la société fut introduite dans une vaste grange convertie en salle de spectacle. Un des dessinateurs de la fabrique s'était chargé de peindre les décorations, qui représentaient, tant bien que mal, une forêt, une rue et une chambre. La pièce, ajustée au personnel et aux talents de la troupe, était amusante. La double intrigue de deux amants qui se disputaient une jeune fille que tous deux voulaient enlever à un tuteur avare, donnait lieu à des situations comiques.

C'était pour la première fois, depuis sa rupture avec Marianne, que Wilhelm se trouvait à une représentation dramatique; il y fit des remarques utiles. L'action ne manquait pas à la pièce, mais il n'y avait aucun développement de caractères, ce qui la rendait fort agréable à des spectateurs qui en étaient encore au point de départ de l'art dramatique. Le vulgaire ne demande qu'à voir une action se dérouler sous ses yeux; l'homme plus instruit veut être ému ou égayé; le travail de la réflexion qu'exige la vue d'un spectacle, offrant toutes les nuances d'un caractère quelconque, n'a de charmes que pour un petit nombre d'êtres privilégiés par la nature. Quant aux acteurs, Wilhelm éprouvait à chaque instant le besoin de leur donner des conseils, car il leur manquait peu de chose pour être beaucoup plus habiles.

A mesure que la pièce s'avançait, une épaisse fumée de tabac envahissait la salle : l'inspecteur des eaux et forêts avait,

sans façon, allumé sa pipe, et son exemple avait trouvé de nombreux imitateurs. De leur côté, les chiens de ce dignitaire semblaient avoir pris à tâche de troubler la fête : quoique relégués à la porte du théâtre, ils avaient trouvé moyen de pénétrer dans les coulisses et de se jeter sur la scène au milieu des acteurs, dont les cris et les gestes les effrayèrent tellement, qu'ils sautèrent par-dessus l'orchestre et vinrent en hurlant se coucher aux pieds de leur maître.

La pièce finale n'était qu'un hommage rendu au maître de la fabrique. Son portrait, qui le représentait tel qu'il était le jour de son mariage, avait été placé sur un autel chargé de couronnes de fleurs : la troupe entière vint se prosterner devant cet autel, et le plus jeune enfant du fabricant récita, à la louange de son père, des vers qui firent pleurer toute la famille d'attendrissement et de joie. Après le spectacle, Wilhelm monta sur la scène pour complimenter les acteurs sur leur talent, et leur indiquer le moyen de le perfectionner.

Notre héros continua à s'occuper des affaires qui l'avaient appelé dans ces montages. Plus d'un débiteur demanda du temps, d'autres le reçurent grossièrement, quelques-uns même se montrèrent de mauvaise foi, ce qui le mit dans la nécessité de consulter des avocats et de paraître en justice. Les marchands étaient si ignorants et leurs vues si bornées, qu'il ne réussit que rarement à se procurer des renseignements utiles ou à créer des relations nouvelles. Pour surcroît de malheur, une pluie constante avait rendu les routes presque impraticables ; aussi remercia-t-il le ciel lorsqu'il se retrouva enfin dans une plaine fertile éclairée par le soleil et traversée par une rivière sur les bords de laquelle s'élevait une jolie petite ville. Il n'y avait aucun client à visiter ; cette circonstance le décida à s'y arrêter pendant quelques jours, afin de donner à lui et à son cheval le temps de se remettre du pénible voyage qu'ils venaient de faire à travers les montagnes.

CHAPITRE IV.

Arrivé sur la place du marché de la petite ville, nôtre héros se disposa à descendre dans l'auberge située sur cette place. Elle était occupée par une troupe de saltimbanques qui faisaient un tel tapage et se querellaient d'une manière si désagréable, tantôt entre eux et tantôt avec l'aubergiste, qu'il se demanda à lui-même s'il ne ferait pas mieux de chercher un autre gîte. En ce moment une bouquetière lui présenta un panier rempli de fleurs; il acheta les plus belles, mais ne les trouvant pas arrangées à son gré, il les délia et les réunit de nouveau avec le soin et le goût d'un amateur. Pendant ce temps, la fenêtre d'une auberge à l'autre extrémité de la place s'ouvrit avec fracas: Wilhelm tourna les yeux de ce côté et aperçut une jeune et jolie femme dont la riche chevelure blonde flottait en désordre autour de son cou gracieux, tandis que ses grands yeux bleus fixaient notre héros avec une expression de curiosité maligne. Au même instant, un jeune garçon, vêtu d'une jaquette blanche et d'un tablier de coiffeur, sortit de l'auberge où logeait cette belle, aborda Wilhelm et le pria, au nom de sa maîtresse, de lui céder une partie des belles fleurs qu'il venait d'acheter.

— Elles sont toutes à son service, répondit Wilhelm:

Et remettant son bouquet au jeune garçon, il salua respectueusement la belle étrangère, qui le remercia par un geste gracieux et se retira de la fenêtre. Préoccupé de cette agréable aventure, il entra machinalement dans l'auberge des saltimbanques, où l'on avait déjà eu soin de mettre son cheval à l'écurie. En montant l'escalier pour se rendre à la chambre qu'on lui avait préparée, il rencontra un enfant dont le costume, les allures et la physionomie, attirèrent son attention. Une petite veste de soie avec des manches à l'espagnole dessinait sa taille svelte et souple; un pantalon collant orné de bouffantes lui donnait quelque chose d'étrange et de gracieux en même temps; et les tresses et les

boucles de sa chevelure noire encadraient délicieusement sa figure brune et animée. Malgré ces vêtements masculins, il était facile de voir que cet enfant était une fille. Lorsqu'elle passa près de lui, Wilhelm l'arrêta en lui demandant à qui elle appartenait. Choquée sans doute de cette question inutile, car il était impossible de ne pas voir qu'elle faisait partie de la troupe des sauteurs, elle lui jeta un regard sombre et pénétrant, se dégagea de ses bras, et s'enfuit avec précipitation.

Dans la grande salle du premier étage, Wilhelm trouva deux hommes qui s'exerçaient à faire des armes. L'extérieur de l'un annonçait un membre de la troupe des saltimbanques; l'autre, presque aussi adroit, paraissait avoir reçu une écucation distinguée et appartenir à une classe plus élevée. Lorsque son barbu et nerveux adversaire renonça à la lutte, il présenta fort poliment un fleuret à notre héros, qui l'accepta en se déclarant vaincu d'avance. Il le fut en effet, mais l'étranger ne l'en complimenta pas moins sur l'excellence de sa méthode, et lui dit de l'air le plus aimable, que, pour être de première force, il ne lui manquait qu'un peu plus d'habitude.

Les saltimbanques avaient terminé leurs préparatifs, et la bruyante troupe sortit de l'auberge pour parcourir la ville et piquer la curiosité des habitants. L'entrepreneur, monté sur un cheval empanaché et précédé d'un tambour, ouvrait la marche. Une sauteuse également à cheval, et tenant devant elle un enfant bizarrement paré, se tenait à ses côtés. Les autres faiseurs de tours les suivaient à pied, portant sur leurs épaules et dans les positions les plus grotesques, des enfants parmi lesquels Wilhelm reconnut la jeune fille qu'il avait rencontrée sur l'escalier. La sombre physionomie et le regard étincelant de cette enfant l'avaient trop vivement impressionné pour qu'il pût la revoir sans la reconnaître.

Chargé d'égayer la foule et de distribuer le programme de la représentation, Paillasse s'acquittait de cette tâche en embrassant les jeunes filles et en donnant des coups de fouet dans les jambes des gamins. M. Narcisse et mademoiselle Landrinette, les deux célébrités de la troupe, avaient

eu l'adresse de rester au logis et d'augmenter ainsi le désir de les voir. La belle inconnue était revenue à la fenêtre, et Wilhelm s'empressa de demander à sa nouvelle connaissance, que nous désignerons sous le nom de Laertes, quelle était cette jeune personne.

— Nous sommes tous deux, répondit celui-ci, les derniers débris d'une troupe d'acteurs qui vient de faire naufrage en cette ville. Comme le séjour nous en a paru agréable, nous avons pris le parti d'y attendre le retour d'un de nos camarades, qui s'est chargé de chercher un nouvel engagement pour lui et pour nous. Je puis à l'instant même vous présenter chez mademoiselle Philine, et vous me remercierez de vous avoir fait faire une aussi aimable connaissance.

Wilhelm accepta avec empressement. Après avoir traversé la place, Laertes entra dans la boutique d'un confiseur; mais il revint presque aussitôt et conduisit Wilhelm chez Philine, qui vint les recevoir à la porte. Les plus jolis pieds du monde flottaient gracieusement dans des mules à hauts talons; une mantille noire était jetée à la hâte sur un négligé blanc un peu fané; toute sa personne avait un laisser-aller plein d'attraits.

— Soyez le bienvenu, dit-elle à Wilhelm, et recevez mes remercîments de votre charmant cadeau.

Et tandis qu'elle lui désignait un siége d'une main, elle pressait de l'autre le bouquet sur sa poitrine. On prit place; la conversation ne roula que sur des objets insignifiants, mais Philine l'anima par sa gaieté piquante. Laertes lui jeta sur les genoux une poignée de pralines qu'elle croqua avec un plaisir visible; elle crut cependant devoir s'en justifier.

— Est-il perfide, ce jeune homme! dit-elle à notre héros; il voudrait vous faire croire qu'il me faut toujours quelque chatterie, tandis que c'est lui qui ne saurait s'en passer.

— Convenez plutôt, répondit Laertes, que vous aimez à vous faire la complice de mes petits péchés. En ce moment, par exemple, j'ai envie de faire une promenade en voiture et de dîner à la campagne; en serez-vous?

— Très-volontiers! s'écria Philine.

Laertes sortit en courant; il ne marchait jamais autre-

ment. Wilhelm allait se retirer pour se faire coiffer, car sa chevelure se ressentait du désordre du voyage; mais Philine le retint.

— Quand on ignore combien d'instants on pourra passer ensemble, il faut en être avare, lui dit-elle.

Et passant son peignoir à notre héros, elle appela son petit valet de chambre et lui ordonna de le coiffer. L'espiègle s'acquitta de cette tâche avec tant de mauvaise grâce, qu'elle finit par le mettre à la porte, ce qui l'obligea d'achever elle-même la besogne qu'elle avait si brusquement interrompue. Jamais les boucles ne tombaient au gré de ses désirs; en les redressant et les frisant sans cesse, ses genoux touchèrent plus d'une fois ceux de Wilhelm, et sa poitrine effleurait ses lèvres de si près, qu'il ne résista qu'avec peine au désir d'y imprimer un baiser. Lorsqu'elle eut terminé enfin, elle lui présenta un petit couteau d'ivoire pour qu'il pût enlever la poudre qui était tombée sur son front. Sur le manche de ce joli petit objet de toilette on lisait ces mots : *Pensez à moi*. Après avoir fait remarquer cette devise au jeune homme, elle le pria de garder ce couteau comme un souvenir de leur singulière rencontre.

Laertes venait d'arriver avec la voiture; tous trois y montèrent gaiement, et Philine jeta une pièce de monnaie et une douce parole à chaque pauvre qui se présenta sur la route. A peine fut-on arrivé au moulin où l'on devait dîner, qu'une musique plus bruyante qu'agréable se fit entendre à la porte : c'étaient des mineurs qui chantaient avec un accompagnement de vielles et de triangles. Encouragé par les nombreux spectateurs qui se pressaient aux fenêtres, le plus âgé des mineurs fit signe à ses compagnons d'exécuter un air grave et sévère au milieu duquel il s'avança, une pioche à la main, en imitant les gestes d'un homme qui ouvre et fouille une mine. Tout à coup un paysan sortit de la foule et interrompit le travail du mineur d'un air menaçant. Les spectateurs voulaient le faire chasser, mais ils reconnurent bientôt que ce prétendu paysan était un des acteurs du petit drame par lequel on voulait les divertir. Il entonna un récitatif connu, et reprocha au mineur de venir boule-

verser son champ. Celui-ci répondit sur le même ton qu'il était dans son droit, et lui expliqua les priviléges et les travaux de son état. Le paysan feignit de ne pas comprendre les termes techniques de son adversaire, et lui fit des questions dont la franche bêtise excita la gaieté des spectateurs. Le mineur finit par rectifier les idées du paysan, et la discussion se termina à l'avantage complet des ouvriers des mines.

Wilhelm, qui avait pris le plus vif intérêt à cette scène, en fit le sujet de la conversation pendant le dîner.

— Ce petit dialogue, dit-il à ses nouveaux amis, m'affermit dans la conviction que rien ne serait plus utile que le théâtre, s'il était bien dirigé. Jusqu'ici les auteurs de comédies n'ont été que des critiques malveillants qui ne voient jamais que le mal, s'estiment heureux quand ils peuvent découvrir quelques vices nouveaux dans la société, et vont jusqu'à flétrir la vertu en lui prêtant des dehors ridicules. L'homme d'état ne devrait-il pas chercher à diriger les travaux du poëte, en l'engageant à peindre tout ce que chaque profession a d'utile et d'honorable? Oui, il est impossible de calculer les avantages qui résulteraient de leur commun accord.

— J'ai vu le monde, répondit Laertes, et j'ai remarqué que les gouvernants ne savent qu'empêcher ou défendre, au lieu d'encourager ou de récompenser à propos. Laissant marcher les événements, ils ne voient le mal que lorsqu'il est arrivé; alors ils se fâchent et frappent à tort et à travers.

— Ne me parlez pas d'hommes d'état, interrompit Philine, je ne puis me les figurer qu'en perruque, et une perruque me donne toujours envie de l'arracher et de rire aux dépens de la tête chauve qu'elle couvrait.

Et pour achever de détourner la conversation, elle se mit à chanter quelques airs d'opéra, puis elle dit qu'il fallait retourner à la ville pour assister à la représentation des saltimbanques, qui devait avoir lieu sur la place du marché. On se remit en voiture, et pendant toute la route la jeune étourdie donna un libre cours à sa bizarre et folle générosité; et quand elle n'eut plus d'argent à jeter aux pauvres qui se présentaient à chaque instant, elle donna son cha-

peau de paille à une jeune fille et son châle à une vieille femme. Arrivée à la porte de son auberge, elle invita ses deux compagnons à monter chez elle, en assurant que de ses fenêtres on verrait les sauteurs beaucoup mieux que partout ailleurs. Ils acceptèrent sans hésiter.

Déjà la corde était tendue au milieu de la place, où les divers objets nécessaires à la représentation avaient été convenablement disposés. De nombreux et élégants spectateurs garnissaient les fenêtres, et le peuple encombrait les endroits où il lui était possible de voir quelque chose. Les plates sottises de Paillasse excitaient les éclats de rire de la foule, tandis que les sauts périlleux des enfants de la troupe causaient aux spectateurs une admiration mêlée de crainte. Wilhelm surtout ne put se défendre d'une vive pitié lorsqu'il vit la jeune fille, que deux fois déjà il avait remarquée, au milieu de cet essaim de petits sauteurs, qui finirent par se renverser tous à la fois dans les positions les plus grotesques et les plus dangereuses. Après ces premiers exploits, les malheureux enfants s'élancèrent sur la corde les uns après les autres, les plus maladroits les premiers, afin de prolonger le spectacle et de faire ressortir les difficultés de l'art. Quelques jeunes femmes et des hommes d'une agilité assez satisfaisante parurent à leur tour, et furent remplacés enfin par M. Narcisse et mademoiselle Landrinette. Ces deux personnages, que depuis longtemps on attendait avec impatience, sortirent pompeusement de derrière une grande draperie rouge : leur parure et leur bonne mine charmèrent le public ; les grâces et l'adresse qu'ils déployèrent leur valurent des applaudissements unanimes et enthousiastes. Les dames n'avaient des yeux que pour Narcisse ; les messieurs lorgnaient Landrinette ; le peuple poussait des cris de joie et ne faisait plus aucune attention aux platitudes de Paillasse. Personne ne s'esquiva au moment de la quête, et les plats d'étain que les plus âgés firent circuler de tous côtés se remplirent comme par enchantement.

Wilhelm était resté à la fenêtre près de Philine.

— En vérité, lui dit-il, j'admire l'intelligence de ces sauteurs, chacun de leurs tours a le mérite de l'à-propos.

En opposant la maladresse des enfants aux talents réels de leurs deux principaux personnages, ils sont parvenus à nous amuser autant qu'à nous plaire.

Au lieu de lui répondre, Philine entama une discussion avec Laertes sur le mérite de Narcisse et de Landrinette; et tous deux se reprochaient en riant les motifs qui faisaient préférer à l'une le beau sauteur et à l'autre la jolie sauteuse. Wilhelm interrompit ces plaisanteries peu de son goût, en leur faisant remarquer la petite fille aux yeux noirs qui jouait avec les enfants de la ville, sur la place que le public avait abandonnée. Philine descendit avec sa vivacité ordinaire et revint presque aussitôt avec l'enfant.

— Voilà votre énigme, dit-elle à Wilhelm en lui montrant la petite fille, qui, arrêtée sur le seuil de la porte, posa la main droite sur sa poitrine, la main gauche sur son front, et s'inclina humblement, mais en regardant autour d'elle comme pour chercher le moyen de s'échapper.

— Que crains-tu donc, chère petite? lui demanda Wilhelm en faisant quelques pas à sa rencontre.

Elle le regarda d'un air indécis, s'approcha vivement et s'arrêta tout à coup.

— Quel est ton nom? continua Wilhelm.

— Ils m'appellent Mignon.

— Quel âge as-tu?

— Personne n'a compté mes années.

— Quel est ton père?

— Le grand diable est mort.

— Voilà qui est singulier, s'écria Philine.

On lui adressa encore plusieurs questions; elle y répondit avec un accent étranger, par des phrases concises, presque solennelles, et en s'inclinant chaque fois, les mains toujours posées sur son front et sur sa poitrine.

Wilhelm contempla cette mystérieuse créature avec une vive émotion. Sa taille était bien prise, et ses membres annonçaient qu'elle était destinée à devenir plus grande. Sans être régulière, sa figure impressionnait fortement. Une gravité mystérieuse siégeait sur son front; son nez était d'une beauté remarquable, et sa bouche avait encore quelque

chose des grâces et de la naïveté de l'enfance ; mais ses lèvres, trop fermées pour son âge, étaient agitées par ce mouvement oblique et irrégulier qui annonce l'inquiétude et le dédain. A travers l'épaisse couche de fard dont ses joues étaient couvertes, on devinait plutôt qu'on ne voyait le teint brun et animé des habitants des contrées méridionales. Fatiguée de la muette admiration avec laquelle Wilhelm contemplait cette enfant, Philine lui donna quelques bonbons et lui fit signe de s'éloigner. La petite salua selon son habitude, et partit avec la rapidité de l'éclair.

La soirée était déjà fort avancée, et les deux jeunes hommes se retirèrent après avoir arrêté une partie de campagne pour le lendemain. De retour à son auberge, Wilhelm y fit l'éloge de la jeune comédienne avec un enthousiasme auquel Laertes ne répondit que par des phrases insignifiantes et équivoques.

Les deux nouveaux amis consacrèrent à l'escrime les premières heures de la journée suivante, puis ils se rendirent chez Philine. L'aubergiste leur apprit qu'elle venait de monter en voiture avec deux étrangers arrivés la veille. Wilhelm fut très-piqué de cette conduite, qui lui parut inexplicable. Laertes se mit à rire et engagea notre héros à se rendre à pied avec lui à la maison du garde forestier, où l'on était convenu de dîner. Wilhelm y consentit ; mais tout le long de la route il ne cessa de blâmer l'inconséquence de cette jeune fille.

— En vérité, lui dit enfin Laertes, je ne sais pourquoi vous accusez d'inconséquence une personne qui reste fidèle à son caractère: Quand Philine promet quelque chose, c'est toujours à la condition tacite qu'elle tiendra cette promesse si cela lui convient.

— En ce cas, elle est passablement bizarre.

— Est-on bizarre parce qu'on n'est pas hypocrite ? Ce que vous blâmez en elle lui a valu mon amitié ; car elle est à mes yeux la personnification la plus vraie et la plus franche d'un sexe que j'ai tant raison de haïr.

La conversation continua sur ce ton, et les saillies mordantes de Laertes contre les femmes, qu'il semblait estimer

fort peu, rendirent notre héros triste et pensif, en lui rappelant ses relations avec Marianne. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il arriva dans la forêt, où ils trouvèrent Philine seule et assise près d'une fontaine. Elle les accueillit en chantant une chanson burlesque, et lorsqu'ils lui demandèrent ce qu'elle avait fait de ses compagnons de voyage, elle partit d'un grand éclat de rire.

— Je les ai joliment attrapés, s'écria-t-elle ; peu d'instants m'ont suffi pour me faire présumer que j'avais affaire à des braconniers en galanterie ; j'en ai acquis la preuve dès notre arrivée dans cette maison. Ils demandèrent ce qu'on pouvait nous donner à dîner. Le garçon, que, par un signe d'intelligence j'avais initié à mon projet, leur offrit, avec un aplomb merveilleux, les mets les plus chers et les plus recherchés, et que dans ce misérable cabaret on ne connaissait que de nom. Ces messieurs ne savaient que dire et s'informaient timidement des prix. Pour mettre le comble à leur embarras, je les ai priés de ne pas s'occuper de ces détails qui ne concernent que les dames, et je me suis mise à commander un dîner si magnifique et si extravagant, qu'ils ont pris le parti de faire, en attendant ce dîner, une promenade dans la forêt, d'où ils ne reviendront pas, je vous en réponds.

Bientôt après on servit un repas modeste ; mais le festin imaginaire qu'il rappelait fournit à Philine et à Laertes l'occasion de raconter avec beaucoup d'esprit et de grâce une foule d'aventures du même genre.

Un jeune homme de leur connaissance, qui s'était promené dans la forêt un livre à la main, ne tarda pas à venir prendre place près d'eux, et à vanter avec emphase le murmure de la source, le bruissement du feuillage, les effets de lumière et le chant des oiseaux. Philine lui répondit par un couplet en l'honneur du coucou, dont il fut si piqué qu'il s'éloigna brusquement.

— Je savais bien, dit-elle, que je mettrais un terme à sa sotte apologie de la nature. Y a-t-il quelque chose de plus insupportable que de s'entendre faire ainsi le décompte des plaisirs que l'on goûte ? Quand il fait beau temps, on se promène, comme on danse quand on entend la musique ; mais

pourquoi parler du temps et de la musique ? C'est le danseur qui intéresse et non le violon, et il sera toujours plus agréable pour deux yeux bleus de s'arrêter sur deux beaux yeux noirs que de contempler des ruisseaux et des arbres.

En prononçant ces mots, son regard rencontra celui de Wilhelm, et pénétra jusqu'à la porte de son cœur, qu'il s'était promis de fermer pour toujours.

— Vous avez raison, dit-il d'un air embarrassé, l'homme sera toujours pour l'homme l'objet le plus intéressant; le reste n'est qu'un élément au milieu duquel nous vivons, ou un instrument dont nous nous servons ; plus nous y attachons de prix, plus nous affaiblissons notre sensibilité et la conscience de notre valeur individuelle. Quiconque s'occupe beaucoup de son jardin, de sa parure ou de tout autre objet qu'il possède ou voudrait posséder, s'occupe peu de son semblable. Oui, devant l'importance de l'homme, celle des choses doit disparaître et disparaît en effet. Le théâtre est une preuve incontestable de cette vérité. Un bon acteur nous fait oublier les défauts ou la pauvreté des décorations, tandis que sur une scène magnifique l'absence de bons acteurs est plus sensible que partout ailleurs.

Après le dîner Philine fut s'asseoir sur l'herbe et chargea ses deux amis de lui cueillir des fleurs dont elle tressa une couronne qu'elle posa gracieusement sur sa tête ; puis elle les fit mettre tous deux près d'elle, forma une seconde couronne avec les fleurs qui lui restaient, et en orna les cheveux de Wilhelm avec une lenteur qui lui fit perdre presque tout son calme.

— Et moi donc, s'écria Laertes, je n'aurai rien?

— Vous vous trompez, s'écria Philine en ôtant sa couronne qu'elle lui mit sur la tête.

— Si nous étions rivaux, dit Laertes à Wilhelm, nous pourrions nous couper la gorge pour décider lequel de nous deux a été le mieux partagé. . .

— En ce cas, vous seriez de grands fous.

En prononçant ces mots, elle appuya légèrement sa bouche souriante sur celle de Laertes, puis se tournant vers

Wilhelm, elle jeta ses bras autour de son cou, et leurs lèvres se rencontrèrent dans un long baiser.

— Lequel des deux était le plus doux? demanda-t-elle malignement.

— Qui sait? répondit Laertes; par une fatalité funeste, un baiser de femme n'est jamais amer.

— Comme tout ce qui est donné et accepté de bon cœur. Maintenant, continua-t-elle, je veux danser pendant une heure ou deux, puis nous retournerons à la ville, car il ne faut pas manquer la représentation des sauteurs.

Tous trois rentrèrent dans la maison du garde, où ils trouvèrent de la musique. Philine, qui était une danseuse accomplie, remarqua qu'il manquait à Wilhelm certaines allures que l'habitude seule peut donner; elle promit de les lui enseigner, ce qu'il accepta avec joie.

Lorsque la voiture arriva sur la place, le spectacle était presque terminé, et l'attention publique s'était fixée sur un groupe qui entourait la porte de l'auberge qu'habitait Wilhelm. Il y courut pour s'informer de la cause de ce rassemblement. Quelle ne fut pas sa surprise et sa colère lorsqu'il aperçut Mignon, que le chef des saltimbanques traînait vers le théâtre dressé sur la place, en la frappant avec le fouet qu'il tenait à la main! Hors de lui, il s'élança sur cet homme, le saisit à la poitrine et à la gorge avec une force que la fureur seule peut donner.

— Lâche cette enfant, misérable! s'écria-t-il, lâche-la, ou ton heure est venue.

Il la lâcha, en effet, mais pour se défendre, car il se sentait près d'étouffer; et il aurait fait un mauvais parti à Wilhelm, si les témoins de cette scène, qui tous plaignaient l'enfant, n'avaient pas retenu ses bras. Réduit ainsi à l'impuissance, il se mit à jurer contre la pauvre petite, qu'il accusa de malice et de paresse, parce qu'elle avait refusé de danser la danse des œufs annoncée au public. Et se dégageant tout à coup par un effort violent, il chercha l'enfant, qui s'était cachée dans la foule. Aveuglé par la colère ou guidé par une inspiration secrète, Wilhelm le menaça de le dénoncer à la justice, qui saurait

bien lui faire rendre cette pauvre petite à la famille à laquelle il l'avait volée. Le forcéné se calma tout à coup et dit avec une indifférence affectée :

— Je suis bien fou de m'occuper davantage de cette misérable créature ; puisqu'elle vous intéresse tant, venez après la représentation me rembourser ce qu'elle m'a coûté en costumes et en nourriture ; vous en ferez ensuite ce qu'il vous plaira.

A ces mots, il rejoignit sa troupe et rétablit le calme en faisant exécuter quelques tours nouveaux.

Après avoir vainement cherché la petite fille de tous côtés, Wilhelm prit le parti de l'attendre à l'auberge, où il espérait que la faim et l'approche de la nuit ne pourraient manquer de la ramener. En y entrant, il rencontra Narcisse et lui demanda des renseignements sur Mignon. Nouvellement entré dans la troupe, il ne put le satisfaire à ce sujet ; mais en échange il lui raconta avec beaucoup de légèreté tout ce qui le concernait personnellement. Wilhelm crut devoir lui faire compliment sur ses nouveaux succès.

— Nous autres artistes, dit-il d'un air dégagé, nous sommes accoutumés à être en même temps un objet de risée et d'admiration, et nos succès ne changent rien à notre sort ; pourvu que le directeur nous paye le prix convenu, le reste est son affaire.

Et se disposant à se retirer, il avoua que ses talents et sa bonne mine lui avaient valu des avantages plus réels que les applaudissements de la place publique. Il aurait été jusqu'à décliner les noms et les adresses des dames qui lui avaient donné des rendez-vous, si Wilhelm ne l'eût arrêté à temps. De son côté, Laertes avait eu un entretien avec mademoiselle Landrinette, après lequel il la déclara digne d'être et de rester femme. Le directeur ne tarda pas à rentrer. Il céda à notre héros, pour la somme de trente thalers, la noire Italienne, en déclarant qu'il ignorait son origine, et qu'il en avait hérité de son frère, directeur de la troupe avant lui, et surnommé le *grand diable* à cause de son merveilleux talent.

La matinée suivante fut entièrement consacrée à la re-

cherche de Mignon, et comme il avait été impossible de la retrouver, Wilhelm commença à craindre que le désespoir ne l'eût poussée au suicide. Cette idée le plongea dans une tristesse rêveuse, que Philine chercha vainement à dissiper par ses séduisantes agaceries. Les sauteurs, surtout, lui étaient devenus odieux ; leur succès cependant croissait chaque jour et finit par attirer tous les habitants de la contrée. Ils annoncèrent enfin leur dernière représentation, qui devait surpasser toutes les autres. La foule des spectateurs était immense. Les sauts périlleux à travers des épées croisées et des tonneaux à fond de papier, produisirent un effet magique ; l'Hercule de la troupe excita des cris d'horreur et d'admiration, soit qu'il fît forger par un maréchal de la ville un fer à cheval sur son corps suspendu entre deux chaises, soit qu'il servît de base à une immense pyramide humaine terminée par un enfant debout sur la tête et dont les petites jambes en l'air faisaient l'effet d'une girouette.

Narcisse et Landrinette furent portés en triomphe par leurs camarades à travers les rues principales ; le peuple, ivre de joie, les suivait en hurlant ; de toutes les fenêtres on leur jeta des couronnes et des cadeaux plus ou moins riches ou galants ; et chacun s'estimait heureux quand il avait pu obtenir un regard, un sourire de ces deux héros de la fête.

Quel est le grand acteur, quel est le poëte célèbre, quel est l'homme enfin qui ne se sentirait pas au comble de ses vœux si de pareils suffrages le récompensaient de ses nobles efforts pour élever la pensée, ennoblir le cœur, augmenter les plaisirs et le bien-être de ses semblables ? Combien de délicieuses émotions l'espèce humaine n'éprouverait-elle pas si l'expression des sentiments utiles et généreux, si la mise en action de la sagesse, de la raison et de la justice luttant avec succès contre la folie, les préjugés et les vices, avaient le pouvoir d'électriser la foule et de l'arracher à sa stupide apathie, comme viennent de le faire l'adresse et la force corporelles d'une troupe de saltimbanques ?

Persuadé que ces réflexions ne conviendraient ni à Philine ni à Laertes, notre héros se les fit à lui-même ; et son ancien désir de propager le beau et le grand par l'influence

du théâtre se réveilla en lui avec toute l'énergie d'une passion qui vient de briser les derniers liens qui l'enchaînaient.

CHAPITRE V.

Le lendemain du départ des sauteurs, Mignon entra timidement dans la salle où Laertes donnait une leçon d'armes à Wilhelm. Celui-ci s'avança aussitôt à sa rencontre, et lui dit d'un air joyeux :

— Te voilà enfin! où donc t'étais-tu fourrée ?

L'enfant le regarda en silence.

— Tu nous appartiens maintenant, dit Laertes; nous t'avons achetée.

— Combien? demanda-t-elle sèchement.

— Cent ducats; si tu nous les rends, tu seras libre.

— C'est sans doute beaucoup d'argent?

— Qu'importe, pourvu que tu te conduises bien.

— Je vous servirai, dit Mignon.

Depuis cet instant elle prêta une attention soutenue à tous les soins que le domestique de l'auberge rendait aux deux amis. Dès le lendemain elle ne lui permit plus d'entrer dans leurs chambres, et s'acquitta de son service avec un zèle à toute épreuve.

Un jour Laertes la surprit devant un vase plein d'eau et se frottant la figure avec une violence passionnée. Il lui demanda pourquoi elle se maltraitait ainsi; elle lui avoua qu'elle voulait faire partir l'odieux fard dont les saltimbanques l'avaient forcée de se salir les joues, et qui tenait si fort, que plus elle se lavait, plus il devenait visible. Laertes lui fit comprendre qu'elle prenait pour une couleur artificielle la rougeur occasionnée par le frottement; elle s'essuya doucement, et bientôt il ne resta plus sur son visage qu'un léger incarnat qui se confondait agréablement avec les nuances vives et animées de son teint.

Retenu par les charmes perfides de Philine et par l'attrait mystérieux de Mignon, Wilhelm chercha à excuser à ses propres yeux son séjour dans une ville où il n'avait aucune espèce d'affaire. A cet effet, il se persuada qu'il voulait se

perfectionner dans l'escrime et dans la danse, deux arts pour lesquels il ne retrouverait jamais de professeurs aussi habiles et aussi aimables que Laertes et Philine. Les jours et les semaines s'écoulaient sans qu'il pût s'arracher à cette singulière et dangereuse société.

Quelles ne furent pas sa surprise et sa joie quand un matin on lui apprit que M. et madame Mélina étaient arrivés la veille !

Immédiatement après leur mariage, qu'ils devaient à la bienveillante intervention de Wilhelm, les nouveaux époux avaient vainement cherché un engagement à quelques théâtres des environs. Ils avaient fini par se rendre dans cette petite ville, où on leur avait assuré qu'ils trouveraient une bonne troupe. Notre héros leur apprit que cette troupe s'était dispersée, et pour les consoler de ce contre-temps, il les présenta à ses nouveaux amis. Mais Philine trouva madame Mélina insupportable et le mari déplut à Laertes. Il ne fut pas au pouvoir de Wilhelm de modifier leur opinion sur les nouveaux venus, dont la conduite ne tarda pas à troubler la vie insouciante et gaie que nos trois aventuriers avaient menée jusque-là. Mélina s'était logé dans la même auberge que Philine; avare et tracassier, il marchandait tout d'avance, ne trouvait rien d'assez bon et tout trop cher, ce qui mettait de mauvaise humeur l'aubergiste et ses domestiques. Les trois amis souffraient tout afin de n'être pas obligés de se quereller, et payaient sur-le-champ pour ne plus songer à la consommation faite, tandis que Mélina calculait chaque plat, chaque verre de vin. Cette manie de rénumérer les repas que l'on venait de prendre lui fit donner par Philine le surnom d'animal ruminant. Elle fut plus impitoyable encore pour madame Mélina. Cette jeune femme avait reçu une certaine éducation; mais elle manquait d'âme et de sentiment. Son débit cependant n'était pas mauvais, aussi déclamait-elle à tout propos et trahissait ainsi le côté faible de son talent; car il était impossible de l'entendre souvent sans s'apercevoir que, si elle avait l'instinct des beautés de quelques passages isolés, elle était incapable de saisir l'intelligence de l'ensemble. Son extérieur plaisait aux

hommes surtout; et lorsqu'ils la voyaient intimement, ils lui trouvaient une raison douce et une âme aimante, tant elle savait se donner les dehors de ce qu'on est convenu d'appeler une sensibilité sympathique. Quand elle voulait gagner la confiance ou l'estime d'un ami ou d'un protecteur, elle feignait de partager toutes ses idées; et lorsque ces idées dépassaient trop la portée de son esprit, elle prenait le parti prudent de les accepter avec l'admiration enthousiaste que les imaginations ardentes accordent à tout ce qui est grand et neuf. Elle possédait, en outre, le don si rare de parler et de se taire à propos, ce qui la mettait à même de saisir et d'utiliser les folies des autres.

CHAPITRE VI.

Mélina avait appris que les décorations et la garde-robe de l'ancienne troupe étaient déposées chez un notaire chargé de les vendre, et il engagea Wilhelm à aller les visiter avec lui. A la vue de ces objets, notre héros éprouva une joyeuse émotion. Les arbres et les chaumières barbouillées, les costumes turcs et païens, les longues robes de magiciens, de juifs et de moines, les parures de cour, les armes et les couronnes, lui rappelaient les heureux instants qu'il avait passés dans sa première jeunesse au milieu d'une pareille friperie. Si Mélina avait pu lire dans son cœur, il se serait fait donner sur-le-champ la somme nécessaire pour acheter ces objets et les rendre à leur destination. C'était bien là son projet, mais il n'en parla qu'indirectement.

— Hélas! dit-il, si je possédais les deux cents thalers que l'on demande pour ce fond de théâtre, je serais le plus heureux des hommes, et la troupe que j'organiserais s'élèverait bientôt à un haut degré de perfection.

Wilhelm ne répondit rien; car il se défiait de lui-même. Mais depuis ce jour Mélina ne cessa de parler de tous les avantages qu'il procurerait au public et aux acteurs, s'il se trouvait à la tête d'un théâtre. Sur ce point, Laertes et Philine elle-même le secondèrent de leur mieux. Wilhelm eut

le courage de résister, se promettant chaque jour de reprendre sa tournée commerciale. Mignon seule le retenait encore. Cette enfant avait en effet quelque chose d'attrayant et d'extraordinaire. Jamais elle ne montait ni ne descendait les escaliers qu'en sautant, et ne restait inactive et tranquille, que lorsqu'elle était parvenue à se blottir sur le haut d'une armoire. Sa manière de saluer, d'abord la même pour tout le monde, varia bientôt selon son plus ou moins d'affection pour les personnes qu'elle abordait. Pour Wilhelm, par exemple, elle croisait toujours ses deux bras sur son cœur. Naturellement silencieuse, elle paraissait souvent muette; et quand elle répondait aux questions qu'on lui adressait, ses réponses avaient la forme singulière et concise des anciens oracles. Ses expressions frappaient d'autant plus, qu'il était impossible de savoir si leur naïveté était le résultat d'une certaine malignité d'esprit ou de l'ignorance de la langue allemande, qu'elle entremêlait de mots français et italiens. Infatigable dans l'exercice des devoirs qu'elle s'était imposés, elle se levait avec le jour, et le peu d'heures qu'elle donnait au sommeil, elle les passait étendue sur le plancher, car rien n'avait pu la décider à se coucher dans un lit. Les soins qu'elle donnait à sa personne se bornaient à la simple propreté; jamais on ne voyait une tache sur ses vêtements, qui cependant ne se composaient que de pièces et de morceaux. Chaque matin elle disparaissait pendant une heure, et l'on avait dit à Wilhelm qu'elle la passait à la messe. Un jour il voulut s'en convaincre, et se rendit à l'église, où il la vit prosternée dans un coin et récitant son chapelet avec tant de dévotion, qu'elle ne s'aperçut point de sa présence. Depuis ce moment elle lui parut plus incompréhensible et plus intéressante.

Les instances réitérées de Mélina pour obtenir de notre héros l'argent nécessaire à l'établissement d'un théâtre lui rappelèrent de nouveau la nécessité de songer à son départ et de donner des nouvelles à sa famille, que son long silence ne pouvait manquer d'inquiéter. Il réalisa à l'instant même la première partie de cette sage résolution, et écrivit à Werner. Mais en lui faisant le récit de ses aventures, il les

modifia et les déguisa de manière à les rendre méconnaissables. Cette narration diplomatique était déjà fort avancée, lorsqu'en tournant le feuillet il vit sur la dernière page des vers qu'il avait commencé à copier pour madame Mélina. Entraîné par un mouvement de dépit et de honte, il déchira le tout, et remit à un autre jour l'aveu plus ou moins véridique des événements bizarres qui lui avaient fait négliger ses affaires de commerce.

CHAPITRE VII.

Pendant que Wilhelm et les acteurs au milieu desquels le hasard l'avait jeté causaient entre eux dans la chambre de Philine, la jeune étourdie, assise près de sa fenêtre, cherchait à se distraire en examinant ce qui se passait sur la place. A la vue d'une voiture qui s'arrêtait à la porte de l'auberge, elle s'écria tout à coup :

— Voilà notre Pédant! notre charmant Pédant! mais quelle est donc la compagnie qu'il nous amène?

Un pauvre diable dont l'habit rapé et la tournure roide et gauche rappelaient les candidats en théologie qui moisissent dans les universités où ils postulent des cures, descendit de la voiture, et découvrit, en saluant Philine, une perruque mal poudrée, mais fortement crêpée.

La jeune fille lui envoya des centaines de baisers avec ses deux mains. Si elle trouvait son bonheur à inspirer de l'amour à tous les hommes et à le partager, elle saisissait avec plaisir l'occasion de railler et de piquer ceux que, pour l'instant, elle n'aimait plus. Son ancien ami entra. Elle l'accueillit avec une joie si bruyante, qu'on s'aperçut à peine qu'il était suivi d'un homme déjà avancé en âge et de deux jeunes personnes. Wilhelm seul les remarqua; car tous trois avaient fait partie de la troupe à laquelle appartenait Marianne. Le temps avait développé et perfectionné les deux jeunes personnes, mais leur père était resté le même. Son extérieur portait l'empreinte des rôles auxquels il s'était consacré, c'est-à-dire des bourrus bienfaisants, dont le théâtre allemand n'est si pro-

digue que parce qu'on les rencontre souvent dans la vie réelle. Il est dans la nature des Allemands de faire le bien sans bruit et sans ostentation, ce qui leur fait oublier qu'il perd une partie de son mérite quand il est offert sans grâce et sans amabilité. Poussés par un esprit de contradiction instinctif, on les voit gâter leurs plus belles vertus par une brusquerie de manières qui offre un contraste frappant avec leurs actions.

Les nouveaux venus demandèrent avant tout s'il y avait un théâtre dans la ville. La réponse négative leur fut d'autant plus désagréable, qu'il était fort difficile de trouver des engagements, parce que les bruits de guerre effrayaient les directeurs au point qu'ils étaient presque tous sur le point de licencier leurs troupes.

Partagé entre la crainte et le désir de savoir ce qu'était devenue Marianne, Wilhelm ne prit aucune part à la conversation. Une querelle qui survint tout à coup l'arracha à sa rêverie. Frédéric, le petit domestique de Philine, venait de refuser de mettre le couvert, en déclarant qu'il ne s'était engagé qu'à servir sa belle maîtresse et non les personnes dont il lui plairait de s'entourer. Elle le gronda avec emportement, et comme il persista dans son refus, elle lui ordonna de sortir et de ne plus jamais reparaître devant elle.

— Vous croyez que je n'en ferai rien et que je n'aurai pas le courage de m'éloigner de vous, s'écria le petit rebelle ; eh bien ! vous vous trompez.

A ces mots, il se sauva, hors de lui. Au bout de quelques instants on le vit sortir de l'auberge, son petit bagage sur le dos. Philine ordonna à Mignon de remplacer le déserteur. Elle se tourna vers Wilhelm, et lui demanda avec son laconisme accoutumé :

— Le faut-il ?

— Oui, mon enfant, fais ce que mademoiselle te dit.

Mignon obéit aussitôt et s'acquitta de son service avec autant de zèle que d'adresse.

Après le dîner, Wilhelm engagea le Bourru à faire une promenade avec lui, et dirigea si adroitement la conversation, qu'elle tomba naturellement sur Marianne.

— Ne me parlez pas de cette abominable créature, s'écria

le Bourru; j'ai juré de ne plus jamais penser à elle; j'ai honte de l'affection que je lui avais vouée; et cependant vous m'excuseriez si vous l'aviez connue plus particulièrement. Elle était si gracieuse, si aimable; tout en elle portait le cachet d'un bon, d'un excellent naturel; jamais je n'aurais pensé que la dépravation et l'ingratitude étaient les principaux traits de son caractère.

Wilhelm s'était armé de tout son courage pour écouter sans se trahir le récit des turpitudes d'une femme qu'il avait tant aimée, lorsqu'à sa grande surprise, le Bourru éclata en sanglots et tira son mouchoir pour essuyer ses larmes.

— Qu'avez-vous? s'écria notre héros; qu'est-ce qui peut ainsi donner le change à vos impressions? Le sort de cette jeune fille m'intéresse vivement: oh! je vous en supplie, ne me cachez rien.

— Je n'ai que peu de choses à vous apprendre, répondit l'acteur en reprenant le ton brusque dont son emploi dramatique lui avait fait contracter l'habitude. Je l'aimais comme ma fille, et j'allais la prendre chez moi pour la soustraire à la direction de la vieille Barbe, dont je me suis toujours défié; la mort de ma femme m'empêcha de réaliser ce projet. Vers la fin de notre séjour dans votre ville natale, il y a environ trois ans, elle devint tout à coup triste et morose; je lui en demandai la raison, mais je ne pus obtenir que des réponses évasives. Bientôt après, notre troupe quitta la ville; je fis voyager Marianne avec moi et mes enfants dans ma voiture. Pendant la route elle m'avoua la cause de son chagrin, dont au reste je m'étais déjà aperçu; elle allait être mère, et craignait d'être renvoyée par le directeur s'il venait à s'apercevoir de son état. Ces craintes ne tardèrent pas à se réaliser; la pauvre fille, chassée de la troupe, abandonnée par tous ses camarades, fut forcée de rester dans une misérable auberge, sur le point d'accoucher, et sans aucune ressource... Que le diable emporte toutes les libertines! et surtout cette Marianne, qui m'a empoisonné le reste de ma vie! continua-t-il avec un redoublement de colère... Il est inutile de vous dire tout ce qu'elle m'a coûté; j'aurais mieux fait de jeter mon argent dans la ri-

vière et d'employer mon temps à soigner des chiens galeux. Au commencement elle me donnait au moins de ses nouvelles, puis tout à coup plus rien, pas même un accusé de réception de la somme que je lui ai envoyée pour faire ses couches... Oh! les femmes! les femmes! l'enfer les a dotées d'une si forte dose de légèreté et d'hypocrisie, qu'elles trouvent toujours moyen de se tirer d'embarras et de désespérer un honnête homme.

CHAPITRE VIII.

Qu'on se figure l'état de Wilhelm lorsqu'il rentra chez lui après cet entretien. Le récit du Bourru, où la preuve d'un attachement vif et d'un véritable intérêt perçait à travers les accusations les plus passionnées, avait rouvert toutes les plaies de son âme en lui prouvant que Marianne n'avait pas été entièrement indigne de son amour. Les images les plus déchirantes se présentaient à son imagination et lui montraient la pauvre jeune fille en proie à la misère et à la honte, errante à travers le monde avec un enfant dont il était peut-être le père.

Mignon, qui l'avait attendu au bas de l'escalier et suivi dans sa chambre un flambeau à la main, lui demanda la permission d'exécuter devant lui un des tours qu'elle avait appris chez les saltimbanques. Notre héros y consentit, pour ne pas affliger par un refus cet enfant si dévoué. Elle partit toute joyeuse, et revint presque aussitôt avec un tapis qu'elle étendit par terre, puis elle plaça un flambeau à chaque coin de ce tapis, et le traversa en tous sens en y posant symétriquement des œufs qu'elle avait apportés dans un petit panier. Ces préparatifs achevés, elle fit entrer un des domestiques de l'auberge, qui, dans ses moments de loisir, s'amusait à racler du violon, se banda les yeux, fit signe au musicien improvisé de commencer l'air convenu, et s'élança à travers les œufs en soutenant la mesure et la mélodie avec les castagnettes qu'elle tenait à la main. Sa danse était rapide et légère, et ses pieds effleuraient les

œufs de si près et dans des positions si variées et si hardies, qu'on croyait à chaque instant qu'elle allait les casser ou du moins les faire rouler pêle-mêle; mais elle n'en toucha pas un et continua à traverser leurs rangs, tantôt par des bonds impétueux comme le faon de la prairie, et tantôt se traînant à genoux comme une humble suppliante. Ce mouvement perpétuel et la bizarrerie de la musique, qui recommençait sans cesse le même chant, donnaient avec chaque reprise un nouvel élan à sa danse. Ce spectacle inattendu captiva tellement notre héros, qu'il oublia Marianne et ses chagrins pour contempler cette intéressante enfant, dont le caractère se dévoilait, pour ainsi dire, à ses yeux. Ses attitudes et ses gestes avaient quelque chose de sévère et de violent; et dans les positions tendres elle se montrait plus solennelle que gracieuse. Voyant dans cet être délaissé un enfant que le ciel lui envoyait, il se promit de la rattacher à la vie par sa tendresse paternelle.

La danse terminée, Mignon rapprocha les œufs, ôta le bandeau qui couvrait ses yeux et s'inclina profondément. Wilhelm la remercia d'avoir bien voulu lui montrer une danse qu'elle avait refusé d'exécuter devant le public, caressa ses joues brûlantes et lui promit un vêtement nouveau.

— De tes couleurs, s'écria vivement l'enfant.

Wilhelm y consentit, mais sans comprendre ce qu'elle entendait par ces couleurs. Respectueuse même dans sa joie, elle lui demanda s'il n'avait pas d'ordre à lui donner; après sa réponse négative, elle se retira, emportant les œufs et le tapis. A peine était-elle sortie, que le domestique dit à Wilhelm que depuis longtemps elle le tourmentait pour qu'il apprît l'air de la danse des œufs, qui n'était autre que le fandango, et qu'à force de le lui entendre chanter, il était parvenu à le jouer assez passablement pour qu'elle pût l'exécuter devant son maître. Il ajouta qu'elle avait voulu lui donner de l'argent pour le récompenser de ses peines, mais qu'il l'avait refusé.

CHAPITRE IX.

Wilhelm passa la nuit dans une agitation pénible, tantôt appelant en vain le sommeil, et tantôt obsédé par des rêves fiévreux qui lui montraient Marianne dans tout l'éclat de sa beauté, obscurcie toutefois par le voile hideux de la misère.

Dès les premiers rayons du jour, Mignon entra dans sa chambre, suivie d'un tailleur qui portait sous son bras du drap gris et du taffetas bleu de ciel.

Depuis sa rupture avec Marianne, Wilhelm ne portait que des vêtements gris, et s'il égayait quelquefois ce demi-deuil de son imagination, ce costume d'ombre, comme il l'appelait, ce n'était que par une doublure ou un ornement quelconque, bleu de ciel. Cette bizarrerie avait fait croire à Mignon que le gris et le bleu étaient les couleurs de son maître, et elle demandait à les porter comme un signe certain qu'elle était réellement à lui. Il se prêta à cette fantaisie, et le tailleur promit d'apporter dans le plus court délai possible les vêtements qu'on venait de lui commander.

Ce jour-là, notre héros ne se prêta qu'avec une répugnance mal déguisée aux leçons d'escrime et de danse que Laertes et Philine lui donnaient alternativement. Mélina acheva de le rendre de mauvaise humeur, en le priant de nouveau, et avec plus d'insistance que jamais, de lui faire l'avance de la somme nécessaire pour organiser un théâtre. Il justifia cette demande par l'arrivée des acteurs qui complétaient, pour ainsi dire, une troupe capable de jouer de grandes pièces avec succès.

Pour éviter l'ennui d'entendre les emphatiques déclamations de Mélina, Philine s'était éloignée; mais elle ne tarda pas à revenir avec les deux jeunes filles; et toutes trois annoncèrent qu'elles avaient arrêté une charmante partie de campagne.

Déjà le bateau qui devait leur faire suivre les détours de la rivière avait été commandé par le Pédant, et la société se rendit sur le rivage, où elle s'embarqua.

— Que ferons-nous maintenant? demanda Philine en se laissant aller au balancement de la barque.

— Représentons une comédie extemporanée, répondit Laertes; que chacun de nous choisisse le rôle qui convient à son caractère et tâche de s'en tirer de son mieux.

— Excellente idée, dit Wilhelm; il est difficile d'être longtemps unis et joyeux quand on s'affranchit de toute espèce de contrainte; il est impossible de l'être jamais quand cette contrainte est obligatoire et continuelle. Il n'y a donc rien de plus propre à augmenter les plaisirs de la société que de débuter par un déguisement, afin de pouvoir ensuite être complétement vrais sous le masque que l'on a choisi.

— Rien n'est plus juste, répondit Laertes; je n'en veux d'autre preuve que l'attrait que nous trouvons dans la société des femmes, qui ne se montrent jamais à nous que sous un déguisement quelconque.

— Cela prouve en faveur de notre modestie et de notre humilité, dit madame Mélina : si nous avions autant d'orgueil que les hommes, nous croirions, comme eux, que pour être aimable, il suffit de nous montrer telles que nous sommes en effet.

La barque continua à suivre le cours de la rivière, qui serpentait à travers des montagnes boisées, de riants jardins et des tertres couverts de vigne. Madame Mélina s'extasia sur la beauté de ce spectacle varié, et se mit à déclamer des vers sur le charme des eaux et des forêts. Philine l'interrompit brusquement, proposa une amende pour tout propos qui tendrait à vanter un objet inanimé, et commença à l'instant la comédie extemporanée. Choisissant pour elle le rôle d'une Tyrolienne, elle chargea le vieux Bourru de celui d'un officier pensionné; Laertes devait représenter un maître d'armes, et le Pédant un juif brocanteur. Les autres restaient libres d'adopter un rôle à leur convenance; tous étaient sensés des voyageurs qui ne s'étaient jamais vus et que le hasard venait de réunir dans un bateau de passage. Ces conventions arrêtées, elle commença avec le juif un dialogue qui permit à chacun de s'y mêler, suivant les dispositions de son esprit et de son humeur.

La conversation était déjà fort animée, lorsqu'un homme arrêté sur le rivage fit signe au batelier de venir le prendre. On ne savait s'il fallait le lui permettre, lorsque Philine s'écria joyeusement :

— Voilà ce qui nous manquait; un voyageur en fraude; qu'il vienne, qu'il vienne.

L'étranger monta sur la barque. La réserve de sa tenue et la sévérité de son costume annonçaient un membre du clergé protestant. Après lui avoir rendu son salut, on l'instruisit du divertissement qui avait déjà eu un commencement d'exécution. Il s'y prêta de bonne grâce, et prit le rôle d'un pasteur de campagne, dont il s'acquitta avec un tact merveilleux et un sagacité peu commune. Racontant, sermonant et interrogeant tour à tour avec un mélange de bonhomie, de curiosité et de zèle évangélique, il affecta tous les petits ridicules, toutes les faiblesses de son état, sans jamais diminuer le respect dû à son caractère.

Philine avait décidé que chaque fois qu'on sortirait de son rôle on donnerait un gage; punition qui la charmait, surtout par rapport au rigide inconnu à qui elle destinait un déluge de baisers à donner et à recevoir; mais il fut impossible de le trouver en défaut. Quant à Mélina, il fut obligé de se dépouiller successivement de tout ce qui pouvait se détacher de son costume, n'ayant pu se pénétrer de l'esprit du rôle de touriste anglais qu'il avait choisi.

Au milieu de ce jeu piquant, l'on arriva à l'endroit où l'on s'était promis de passer la journée. On commença par visiter la contrée, et notre héros profita de cette promenade pour entamer une conversation avec l'étranger, vers lequel il se sentait attiré par un charme inexplicable. L'entretien roula sur le divertissement auquel on venait de se livrer.

— Ces sortes de luttes d'esprit, dit l'étranger, sont aussi agréables qu'utiles. C'est un moyen infaillible d'arracher chacun à son individualité pour l'y ramener par un détour ingénieux. Les acteurs, surtout, devraient souvent s'exercer ainsi, et je suis sûr que le public assisterait avec autant de plaisir que de profit à des pièces extemporanées avec intelligence.

— Il ne faudrait pourtant pas les confondre avec les pièces improvisées, répondit Wilhelm; car, si je vous comprends

bien, vous parlez de représentations dont le plan, l'action et l'enchaînement des scènes, ont été combinés d'avance, et dont le dialogue seul est abandonné à l'inspiration du moment.

— Sans doute, et c'est précisément par rapport au dialogue que ces sortes de pièces deviendraient remarquables. Les phrases seraient, sans doute, moins élégantes et moins savantes que celles que le poëte lime dans le silence du cabinet; mais on y trouverait cette vérité d'expressions et de gestes, ces exclamations involontaires, ces réticences, ces interruptions, ces mots à demi-voix, ces silences intentionnels, ce véritable jeu scénique enfin qui donne de la vérité à la fiction, et qu'on trouve si rarement, même sur les meilleurs théâtres. L'Allemagne cependant commence à posséder quelques acteurs assez avancés dans leur art pour indiquer, par des attitudes intelligentes, ce qu'ils doivent penser et sentir, et pour préparer, par le jeu de leur physionomie, aux paroles qu'ils vont prononcer. Mais un exercice qui développerait les dispositions naturelles des acteurs et les mettrait à même de rivaliser avec le génie des poëtes n'en serait pas moins l'étude la plus propre à réaliser les vœux que les amateurs de théâtre sentent plus qu'ils ne peuvent l'exprimer.

— Il me semble, dit Wilhelm, que les dispositions naturelles sont, pour tout homme qui se destine à une profession quelconque, le premier et le dernier moyen d'atteindre le but qu'il s'est proposé.

— Le premier et le dernier, j'en conviens; mais entre ces deux extrêmes il est un milieu où nous sentons qu'il est une foule de connaissances que l'étude seule peut donner, et qu'on ne saurait acquérir sans avoir reçu l'instruction préliminaire qui n'appartient qu'à la première jeunesse. Cette vérité nous explique pourquoi l'homme que la nature a doué de génie est souvent plus malheureux que celui qui n'a que des connaissances acquises et une capacité ordinaire; car le premier est sans cesse exposé à s'égarer sur de fausses routes que le dernier ne sera jamais tenté de suivre, puisque sa nature vulgaire ne lui permet pas même de les voir.

— Le génie, s'écria Wilhelm, devient son propre sauveur et guérit les blessures qu'il s'est faites à lui-même !

— Il ne les guérit point, ou ne les guérit qu'en apparence. L'homme se flattera toujours en vain de bannir entièrement ses premières impressions. S'il a grandi au milieu d'une sage indépendance et dans une sphère élevée, si ses maîtres lui ont enseigné ce qu'il est indispensable de savoir, afin de pouvoir plus tard en apprendre davantage, s'il a retenu ce qu'on ne doit jamais oublier, si sa première jeunesse a été dirigée de manière à toujours bien agir sans jamais être obligé de chercher à se défaire d'une ancienne habitude, sa vie sera plus belle, plus utile, plus complète que celle de l'homme qui a commencé la sienne par des luttes pénibles et au milieu d'erreurs plus ou moins funestes. On a beaucoup parlé et écrit sur l'éducation, mais je n'ai rencontré que fort peu d'individus capables de comprendre et d'appliquer la notion primitive et simple qui renferme tous les systèmes d'éducation.

— Cela peut être vrai, répondit Wilhelm; car l'intelligence humaine est si bornée, que chacun de nous voudrait façonner le reste des hommes à son image. Heureux celui que le destin adopte et élève à sa façon.

— Le destin, répliqua l'étranger en souriant, est un instituteur fort estimable, mais il coûte un peu trop cher; et, pour ma part, je lui préférerai toujours un simple mortel doué d'une raison saine et juste. Je respecte, sans doute, la haute sagesse du destin; malheureusement il s'est donné, dans ce que nous appelons hasard, un serviteur indocile, qui n'exécute jamais les ordres de son maître tels qu'il les a reçus.

— Vous avancez là une opinion fort singulière.

— Elle s'appuie sur tout ce qui se passe journellement sous nos yeux. La plupart des événements ne commencent-ils pas d'une manière grave et sérieuse, pour tomber bientôt dans l'absurde ou dans le ridicule?

— Vous voulez plaisanter, sans doute?

— Etudiez la vie des nations et celle des individus, et vous serez forcé de convenir que je parle sérieusement. Supposons que le destin ait voulu faire d'un homme un grand acteur, car pourquoi ne songerait-il pas à nous doter

d'une supériorité de ce genre comme de toute autre ; que le hasard conduise cet homme presque encore enfant dans un théâtre de marionnettes, et il trouvera agréable ce qui n'est que ridicule, intéressant ce qui n'est qu'absurde ; et ses premières impressions lui feront toujours envisager sous un faux point de vue un art dans lequel il aurait pu se distinguer.

— Quel enchaînement de pensées vous a conduit à parler d'un théâtre de marionnettes ? demanda Wilhelm avec une agitation visible.

— C'est le premier exemple qui s'est présenté à ma pensée ; s'il ne vous convient pas, je vais en prendre un autre. Supposons qu'un enfant soit prédestiné à devenir un grand peintre. Croyez-vous que s'il passe la première partie de sa vie dans de misérables cabanes et de sales étables, il puisse jamais s'élever à des idées pures, nobles, indépendantes ? Plus il se sera vivement pénétré des funestes sensations de ses premières années, plus il aura cherché à les ennoblir à sa façon, plus elles se vengeront de lui pendant tout le cours de son existence ; car leur pouvoir augmentera avec les efforts qu'il fera pour s'en affranchir. Croyez-moi, l'homme qui a commencé sa vie au milieu d'êtres insignifiants ou corrompus conservera ce fâcheux souvenir même au milieu des personnes nobles et généreuses dont il pourra se trouver entouré plus tard ; je dirai plus, ce souvenir lui sera cher malgré lui ; car il se rattache à des plaisirs d'enfance et de première jeunesse que rien sur la terre ne peut ni remplacer ni renouveler.

Le reste de la société, qui avait trouvé cet entretien beaucoup trop sérieux, s'était dispersé, et Philine était arrivée la première au lieu du rendez-vous, où elle attendait ses amis pour leur faire racheter les gages dont elle était la dépositaire. Cet amusement puéril devint pour l'inconnu un nouveau sujet de triomphe ; il le rajeunit par des inventions ingénieuses et piquantes, qui lui valurent l'admiration enthousiaste des dames. Les chants, la danse, les agaceries de tout genre eurent leur tour, et au milieu de ces plaisirs variés, la journée s'écoula gaiement.

CHAPITRE X.

Lorsque nos joyeux amis se disposèrent à retourner à la ville, ils s'aperçurent que l'étranger avait disparu. Madame Mélina fut très-choquée de ce manque de politesse de la part d'un homme trop bien élevé pour ne pas savoir qu'en s'esquivant ainsi, il offensait une société où il avait été si bien accueilli. Laertes fut tout aussi mécontent, quoique par un autre motif.

— Je suis sûr, dit-il, que cet homme singulier ne m'est pas inconnu, et je ne lui pardonne pas de s'être évanoui comme une ombre au moment où j'allais lui demander en quel lieu nous nous étions rencontrés.

— Je me trouve absolument dans le même cas, dit Wilhelm ; et je suis convaincu que l'entretien que nous venons d'avoir ensemble n'est pas le premier.

— Et moi, s'écria Philine, je soutiens que vous vous trompez tous deux. Cet étranger vous a fait l'effet d'une ancienne connaissance, parce qu'il ressemble à un homme et non pas à Pierre ou à Paul.

— Qu'est-ce que cela veut dire? interrompit Laertes ; est-ce que nous ne ressemblons pas tous à des hommes?

— Je me comprends ; si je vous parais inintelligible, tant pis pour vous ; je ne me ferai pas l'interprète de mes paroles.

Les deux voitures que Laertes avait commandées pour ramener la société venaient d'arriver. Philine se plaça dans la meilleure avec madame Mélina, et fit asseoir Wilhelm en face d'elle ; les autres s'arrangèrent tant bien que mal. Quant à Laertes, il monta sur le cheval de Wilhelm, que l'on avait fait venir de la ville.

Dès que la voiture fut en mouvement, Philine se mit à chanter des airs nouveaux ; puis elle raconta des histoires qui lui paraissaient propres à être converties en drames. En dirigeant ainsi la conversation sur le sujet favori de notre héros, elle était sûre d'avance de le mettre de bonne humeur. Il oublia en effet ses inquiétudes, et indiqua l'action, les carac-

tères et l'enchaînement des scènes d'une pièce tout entière; et comme les dames soutenaient qu'il fallait l'entremêler de chants, il improvisa des couplets sur un air connu, que Philine chanta aussitôt. En un mot, elle sut lui rendre cette soirée si agréable, qu'il se sentait plus heureux qu'il ne l'avait jamais été de sa vie.

Depuis la catastrophe qui l'avait séparé de Marianne, il s'était promis d'éviter tout contact avec les femmes, et de renfermer dans son sein ses regrets, ses douleurs et ses vœux. Mais la crainte de succomber augmentait sa sensibilité naturelle, et lui rendait, pour ainsi dire, les illusions de sa première jeunesse; aussi était-il plus impressionnable que jamais. Dans une pareille situation morale, rien ne pouvait être plus dangereux pour lui que la société d'une femme telle que Philine.

De retour à la ville, nos amis se rendirent chez Wilhelm, qui devait leur faire une lecture. Les siéges étaient prêts, les flambeaux allumés, et une grande table placée au milieu de la chambre annonçait un punch complet, dont tous les accessoires étaient servis. Les drames de chevalerie avaient encore en Allemagne tout l'attrait de la nouveauté, et le vieux Bourru, qui s'en était procuré un, avait fait naître l'idée de le lire en commun. On prit place, et Wilhelm commença la lecture. Les scènes d'intérieur dans les vieux manoirs dont les ruines décorent encore si pittoresquement les montagnes de la Germanie, la cordialité brusque, la droiture et surtout la noble indépendance du héros, excitèrent l'admiration unanime; le talent du lecteur mit le comble à l'enthousiasme de l'auditoire. Entre le deuxième et le troisième acte, on apporta le punch; et comme dans la pièce on buvait souvent et beaucoup, nos amis crurent devoir imiter l'exemple des personnages auxquels ils s'intéressaient si vivement. Les verres se remplissaient et se vidaient à chaque instant à la santé des illustres preux. L'orgueil national s'éveilla avec force, et leur fit trouver un charme inexprimable dans cette illusion poétique, qui leur rendait les temps héroïques de leur patrie. Les voûtes souterraines, les arbres creux tapissés de mousse, les réunions nocturnes des zigue-

ners[1], les réunions des francs-juges avec leur justice providentielle, produisirent surtout un effet merveilleux. Chaque acteur se croyait revêtu d'un casque et d'une cuirasse, chaque actrice allongeait de la pensée la taille de sa robe et entourait son cou d'un collet roide et montant, afin de retracer au public l'image des nobles Allemandes du moyen âge. Tous prenaient des noms empruntés à ce drame ou à l'histoire de cette époque, et madame Mélina déclara que le fils ou la fille qu'elle portait dans son sein s'appellérait Adelbert ou Mechtilde.

Les témoignages d'admiration devinrent toujours plus bruyants ; et lorsqu'à la fin du cinquième acte, le héros triompha de ses persécuteurs, et que le tyran reçut sa juste punition, la joie ne connut plus de bornes. Minuit sonna au moment où l'on finissait un nouveau bol de punch ; Laertes jura par le salut de son âme que personne au monde n'était digne de boire dans les coupes sanctifiées par cette fête, et au même instant il lança dans la rue le verre qu'il tenait à la main, et qui brisa les vitres en passant par la fenêtre. Tous les autres verres prirent aussitôt le même chemin ; et malgré les cris de l'aubergiste, qui accourut hors d'haleine, l'immense bol fut brisé en mille morceaux. Les deux jeunes filles dormaient sur le canapé ; Philine, quoique étourdie par les vapeurs du punch, se tenait debout près de la table, et excitait ses amis à commettre de nouvelles extravagances. Madame Mélina déclamait au milieu du bruit un poëme héroïque, tandis que son mari, dont l'ivresse n'était rien moins qu'aimable, querellait l'hôte sur la mauvaise qualité du rhum et du sucre, et jurait que la fête avait été mal ordonnée, parce qu'on ne lui en avait pas donné la direction. Laertes lui imposa silence ; et comme il devint insolent, le jeune homme lui jeta brusquement à la tête les morceaux du bol : justice expéditive qui augmenta singulièrement le tumulte. La garde survint ; Wilhelm, qui n'avait presque rien bu, parvint, aux dépens de sa bourse et avec le secours de l'hôte, à la renvoyer et à faire reconduire ses amis chez

[1] Troupe vagabonde, connue en France sous la fausse dénomination de *Bohémiens*.

eux par les domestiques de l'auberge. Fatigué et mécontent de lui-même, il se jeta sur son lit, où il ne tarda pas à s'endormir. Lorsqu'en s'éveillant, le lendemain matin, il vit encore autour de lui les preuves du désordre de la veille, il fut saisi d'un sentiment de honte et de regret; car il ne pouvait se dissimuler que cette scandaleuse orgie avait eu pour cause immédiate une œuvre dramatique pleine d'âme, d'esprit et de nobles sentiments.

CHAPITRE XI.

Après une courte réflexion, notre héros fit appeler l'aubergiste, et lui dit de porter sur son compte la dépense et les dégâts. Celui-ci lui apprit qu'en revenant de la campagne Laertes avait forcé son cheval, et que le maréchal expert le regardait comme perdu. Au même instant, Philine parut à sa fenêtre, et le salua si gracieusement, qu'il oublia tout et sortit aussitôt pour aller lui offrir un souvenir en échange du petit couteau d'ivoire qu'elle lui avait donné. Il acheta une belle paire de boucles d'oreilles, un chapeau, un châle et quelques autres bagatelles, pour remplacer les objets que le jour de leur première entrevue elle avait si follement jetés aux pauvres. Madame Mélina, qui ne le perdait jamais de vue, le suivit chez Philine, le tira à l'écart, et l'avertit très-sérieusement des dangers auxquels sa passion pour cette jeune étourdie l'exposait. Une pareille remontrance le surprit d'autant plus qu'il ne croyait pas la mériter. Il jura qu'il n'y avait rien de sérieux dans ces attentions pour une personne dont il connaissait tous les défauts, et qui par conséquent ne pourrait jamais être pour lui qu'une distraction agréable. Ce serment ne rassura point madame Mélina; car elle sentait qu'il lui serait difficile de lutter par ses adroites flatteries contre une rivale plus jeune et mieux favorisée par la nature.

Pendant le dîner, Mélina fut de très-mauvaise humeur, et il commençait déjà à chercher querelle à tous les convives, lorsque l'aubergiste vint leur demander s'ils ne voulaient pas faire entrer un harpiste arrivé depuis peu dans la ville, et qui était doué d'un si rare talent, que personne ne pouvait

l'entendre sans émotion et sans lui donner une pièce de monnaie pour soulager sa misère.

— Je ne suis nullement disposé à écouter votre ménestrel, s'écria Mélina. Nous avons, au reste, parmi nous des personnes qui auraient aussi besoin que lui de gagner de l'argent avec leurs chansons.

Philine, qu'il avait malicieusement désignée du regard, devina son intention, et l'en punit aussitôt en se déclarant en faveur de l'artiste.

— Renverrez-vous cet homme? dit-elle à Wilhelm; ne ferez-vous rien pour nous arracher à l'ennui qui en ce moment nous accable tous?

Mélina voulut répondre; mais notre héros coupa court à la discussion en faisant signe au musicien arrêté sur le seuil de la porte d'approcher. Il obéit; et sa vue causa à toute la société une muette surprise, mêlée d'un respect involontaire. Une légère couronne de cheveux gris entourait son crâne chauve et bien développé. Sous ses longs sourcils blancs, deux grands yeux bleus brillaient d'un éclat doux et mélancolique; son nez était régulier et beau, et sa barbe blanche, sans cacher les agréables contours de sa bouche, descendait jusque sur sa poitrine. Un ample vêtement brun enveloppait tout son corps et cachait sa harpe, qu'après un instant de silence il découvrit avec grâce. Les sons harmonieux que ses doigts flétris arrachaient à cet instrument disposèrent tout l'auditoire en sa faveur.

— On nous a assuré que vous chantiez, bon vieillard, dit Philine; voulez-vous nous faire entendre quelque chose?

— Que ce soit, interrompit Wilhelm, un de ces chants qui élèvent l'esprit et remuent le cœur, tout en flattant l'oreille. L'instrument ne doit qu'accompagner la voix de l'homme. Des mélodies, des accords, des roulades sans paroles, ressemblent à ces papillons brillants et légers qui voltigent devant nous dans les airs et ne nous inspirent d'autre désir que celui de les arrêter dans leur vol. Le chant uni à la poésie ressemble au plus grand des séraphins qui s'élève vers les cieux, et éveille dans notre âme le besoin de le suivre dans les célestes régions.

Le vieillard jeta un regard rapide sur Wilhelm, leva les yeux au ciel, agita les cordes de sa harpe, et chanta un hymne en l'honneur de la musique et de la poésie, dont l'homme ne saura jamais apprécier tous les mérites et tous les bienfaits. Tout en lui annonçait l'inspiration et autorisait à croire que l'air et les paroles avaient été composés par lui et pour lui. Notre héros se serait jeté dans ses bras s'il n'avait pas craint de faire rire à ses dépens; car déjà les convives faisaient des observations absurdes, et se demandaient si ce vieillard était un juif ou un moine. Un d'eux voulut savoir si les vers qu'il venait de chanter étaient de sa composition : il répondit d'une manière évasive, assura qu'il savait beaucoup de morceaux inédits, et qu'il serait heureux si on voulait les écouter avec indulgence.

La gaieté commençait à régner parmi les acteurs; Mélina lui-même était devenu communicatif, et pendant qu'ils plaisantaient et riaient entre eux, le vieillard célébrait par une joyeuse cantate le charme d'une société franche et loyale. Peu à peu cependant ses accents devinrent secs et confus : il peignait les maux que cause la haine, l'envie, la défiance; son auditoire se crut sous l'influence de la noire Discorde, et ne se sentit soulagé que lorsque, porté sur les ailes d'une mélodie vive et puissante, le vieux harpiste chanta la gloire des êtres privilégiés dont la bienfaisante intervention rétablit la paix et l'harmonie parmi les hommes, qui, après une lutte passagère, se retrouvent avec des sentiments de frères.

— Qui que tu sois, s'écria Wilhelm avec enthousiasme, toi qui nous as apporté des paroles de consolation et de vie, reçois mes remercîments. Nous t'admirons, nous te vénérons tous. Parle avec confiance : que pouvons-nous pour toi? que désires-tu? que demandes-tu?

Le vieillard sourit, glissa doucement sa main sur les cordes, les attaqua tout à coup avec force, et chanta ainsi :

« Quel est le doux chant qui résonne sous la voûte du portail? quels accents harmonieux vibrent sur le pont-levis? Je veux qu'ils arrivent jusqu'à notre oreille; je veux qu'ils éveillent les échos de cette salle. Ainsi parla le grand roi, et le page

courut, et l'enfant au service du roi courut aussi, et le roi s'écria : Qu'on introduise le vieux chantre !

» Salut à vous, vaillants et nobles seigneurs ! Salut à vous, belles et nobles dames ! Quel riche firmament ! L'étoile presse l'étoile, mais qui pourrait les nommer toutes? O mes yeux éblouis, fermez-vous ! ce n'est pas dans cette salle resplendissante que vous pouvez vous laisser aller à une admiration muette et contemplative.

» Le chantre baissa ses paupières et déploya les riches trésors de sa poitrine harmonieuse : les yeux des chevaliers s'animèrent d'une noble ardeur, les belles inclinèrent leur doux regard, et le roi, satisfait, se fit apporter une de ces chaînes d'or qui brillent sur la poitrine des grands de la terre.

» Ne me la donne pas, ô roi ! cette chaîne d'or ! elle appartient au chevalier courageux dont l'œil étincelant a vu se briser en éclats les lances ennemies ; elle appartient à ton chancelier savant. Qu'il ajoute au poids qui l'accable ce fardeau doré.

» Je chante comme il vole, l'oiseau qui habite les vertes branches de la forêt. Quand ils sont mélodieux, les sons qui s'échappent de mes lèvres, ma récompense est riche et brillante. S'il m'est permis, toutefois, de t'adresser une prière, voici la mienne : fais remplir pour moi, du meilleur de tes vins, la plus pure de tes coupes.

» Il saisit la coupe, il la vida tout entière. O boisson heureuse, qui ranime les forces épuisées ! ô demeure trois fois heureuse, où un pareil bienfait n'est qu'un don léger ! Pensez à moi au milieu de votre brillante prospérité, et remerciez-en le ciel avec autant d'ardeur que je vous remercie de ce vin généreux. »

La ballade terminée, il prit en souriant le verre de vin qu'on lui avait versé, et le vida après avoir salué son auditoire, qui l'applaudit par des acclamations joyeuses.

— Sais-tu l'air de la chanson : *Le berger se pare pour aller à la danse* ? demanda Philine.

Le vieillard répondit affirmativement et commença l'accompagnement. Philine se leva et chanta cette chanson, que nous ne donnerons pas à nos lecteurs ; ils pourraient la trouver absurde, peut-être même inconvenante.

Déjà un nombre assez considérable de bouteilles avaient été vidées; notre héros, se souvenant encore des suites funestes de l'intempérance, termina le repas, congédia le vieillard, qu'il récompensa généreusement, et l'invita à revenir pour le souper.

Dès qu'il fut parti, Wilhelm adressa la parole à Philine :

— Votre chanson, lui dit-il, n'a aucun mérite poétique ou moral; mais si vous déployiez jamais autant de grâce, de naïveté et d'originalité, pour rendre une composition noble et dramatique, que vous en avez mis dans cette misérable farce, vous pourriez compter sur l'admiration publique.

— Je n'en doute pas, répondit Philine, et je ressens d'avance tout le plaisir qu'on peut éprouver en se réchauffant ainsi contre un amas de glace.

— Cet homme, continua Wilhelm, s'est montré supérieur à plus d'un acteur. Quelle justesse dans l'accent dramatique de son chant! Il y a plus de vérité et de vie dans sa voix que dans tout notre individu, lorsque nous voulons représenter sur la scène des caractères que nous ne comprenons pas. La plupart des drames ne sont que des narrations, tandis que l'action chantée de cet homme a tout l'intérêt d'un drame.

— Vous exagérez son mérite, dit Laertes. Je ne suis ni un grand acteur ni un grand chanteur; mais lorsque la musique dirige et soutient les mouvements de mon corps, quand l'harmonie et l'expression m'ont été pour ainsi dire données d'avance par le compositeur, je suis tout un autre homme que dans le drame, où il me faut créer la mesure et la déclamation, qu'un interlocuteur maladroit peut me faire perdre à chaque instant.

— Tout ce que je sais, s'écria Mélina, c'est que cet homme nous surpasse sur un point, et même sur un point principal. La force de son talent se manifeste par l'avantage qu'il sait en tirer. Nous avons partagé notre dîner avec lui, nous qui bientôt, sans doute, manquerons de pain; nos bourses sont presque à sec, et cependant chacun de nous en a tiré une pièce de monnaie pour lui payer ses chansons.

Cette observation donna à l'entretien une tournure dés-

agréable. Wilhelm, à qui ce reproche avait été personnellement adressé, y répondit avec emportement; et Mélina, naturellement maladroit et fort peu poli, finit par l'accuser en termes directs et d'un ton irrité.

— Voici bientôt quinze jours, dit-il, que nous avons visité la garderobe et les décorations que nous pourrions nous procurer à un prix très-minime. Vous m'aviez fait espérer que vous m'avanceriez les fonds nécessaires pour cet achat, et cependant il n'y a encore rien de fait. Si vous vous étiez décidé de suite, notre théâtre serait monté maintenant; mais vous hésitez toujours, et vous n'avez pas même le courage de partir. Quant à vos fonds, je sais fort bien qu'ils diminuent tous les jours, car il y a ici une certaine personne qui a soin de vous les faire dépenser mal à propos et aussi vite que possible.

Notre héros fut d'autant plus offensé, que, sous certains rapports du moins, Mélina avait raison. La querelle s'échauffa, tout le monde se leva de table, et Wilhelm sortit brusquement en déclarant qu'il saurait se mettre à l'abri de gens aussi grossiers et aussi ingrats. Arrivé à la porte de son auberge, il s'assit sur un banc de pierre, fort mécontent de lui-même, et sans s'apercevoir que, d'abord par gaieté, et ensuite par dépit, il avait bu plus de vin qu'à l'ordinaire.

CHAPITRE XII.

Wilhelm était encore immobile à sa place et plongé dans de sombres réflexions, lorsque Philine sortit de l'auberge en fredonnant, s'avança vers lui, s'assit à ses côtés, s'appuya sur son épaule, joua avec ses cheveux, caressa ses joues, et le supplia tendrement de ne pas la laisser seule au milieu d'une société où, s'il n'en faisait pas partie, il ne lui resterait qu'à mourir d'ennui. Elle ajouta que, ne voulant plus vivre sous le même toit que Mélina, elle venait de quitter son auberge pour s'installer dans celle de Wilhelm. Celui-ci chercha en vain à lui faire comprendre qu'il était de son devoir de partir le plus tôt possible; elle continua ses supplica-

tions, jeta ses bras autour de son cou, et lui ferma la bouche par des baisers passionnés.

— Etes-vous devenue folle? s'écria-t-il en la repoussant avec un effroi véritable; choisir une place publique pour me faire une pareille scène! Laissez-moi, vous dis-je! je suis décidé à partir, et je partirai!

— Et moi je te retiendrai et je t'embrasserai sur cette place publique, jusqu'à ce que tu m'aies promis de ne pas me quitter. J'espère que la farce est bonne! continua-t-elle en éclatant de rire; n'avons-nous pas l'air de deux jeunes époux dans la lune de miel? Regarde ces maris qui nous contemplent avec envie : ils me citeront à leurs moitiés comme un exemple de tendre abandon et de naïveté séduisante.

Plusieurs bourgeois s'étaient en effet arrêtés : elle redoubla ses caresses, et pour éviter le scandale, Wilhelm se vit forcé de les souffrir avec le calme impassible et la froide majesté d'un mari. Puis elle fit des grimaces aux passants et commit tant d'extravagances, que, pour y mettre un terme Wilhelm, lui promit enfin de rester encore trois jours.

— Vous êtes une véritable bûche! lui dit-elle en se levant tout à coup, et moi j'avais perdu la raison quand je me suis imaginé que mes caresses pourraient vous animer.

Après avoir fait quelques pas pour s'éloigner, elle revint près de lui.

— C'est précisément parce que tu es ainsi, dit-elle, que je raffole de toi. Je vais aller chercher mon tricot; attends-moi ici, sur ce banc de pierre, je veux y retrouver mon charmant héros de pierre.

Et lui jetant un regard à la fois tendre et moqueur, elle entra dans l'auberge. Rien n'autorisait Wilhelm à la suivre, il lui semblait même qu'elle ne lui inspirait que du dégoût, et cependant il se leva machinalement pour aller la rejoindre. En ce moment Mélina l'aborda très-poliment et le pria d'excuser les paroles trop vives qui lui étaient échappées malgré lui.

— Ma position est si cruelle, dit-il, qu'elle devrait me jus-

tifler à vos yeux. Je ne sais comment procurer une existence à ma femme et à l'enfant qu'elle me donnera bientôt; le malheur m'aigrit, tandis que vous n'avez que des sensations agréables qui adoucissent l'humeur. Ah! si vous pouviez vous faire une juste idée de mes tourments, vous n'hésiteriez pas plus longtemps à me mettre en possession du fonds de théâtre qui serait pour moi un commencement de fortune. Je puis vous répondre que je ne resterai pas longtemps votre débiteur, et que ma reconnaissance vous sera acquise pour toujours.

Influencé à son insu par le vif désir de revoir Philine, Wilhelm lui répondit, moins pour l'obliger que pour se débarrasser promptement de lui :

— Puisque l'argent que vous m'avez demandé peut faire votre bonheur, il est à votre disposition ; je vous le promets. Et, pour gage de cette promesse, il lui tendit la main. Allez donc, continua-t-il, arrêtez votre marché; je payerai dès qu'il sera conclu.

Mélina s'éloigna en hâte, à la grande satisfaction de Wilhelm; mais sa joie ne dura pas longtemps, car il fut de nouveau retenu par un jeune garçon chargé d'une valise, qui entra dans l'auberge et l'aborda gaiement. Il reconnut aussitôt dans ce voyageur Frédéric, le valet de chambre de Philine.

— Oui, c'est moi! s'écria-t-il en regardant autour de lui d'un air joyeux; qui diable pourrait vivre sans la voir? Où est-elle? où est mademoiselle Philine?

L'aubergiste lui montra la chambre dont la jeune étourdie venait de prendre possession, et il monta lestement l'escalier, tandis que notre héros restait comme enraciné sur la première marche. Il avait d'abord été tenté de saisir le jeune homme par les cheveux et de le faire descendre à reculons; mais la violence de sa jalousie le pétrifia pour ainsi dire, et lorsqu'il revint de son engourdissement, il se sentit accablé par un malaise qu'il n'avait encore jamais éprouvé de sa vie.

Ce fut dans cet état qu'il entra dans sa chambre, où il trouva Mignon occupée à écrire. La pauvre enfant, dominée

par le besoin de s'instruire, travaillait sans relâche, et priait son maître de revoir et de corriger ce qu'elle avait fait. Elle concevait avec une grande facilité tout ce qui tenait au raisonnement ; mais son écriture resta irrégulière, comme si, toujours et partout, son corps devait se trouver en contradiction avec son esprit. Wilhelm, qui prenait ordinairement un vif intérêt à ses travaux, n'y fit cette fois aucune attention, ce qui affligea d'autant plus la jeune fille, qu'elle avait redoublé d'efforts pour obtenir un sourire approbateur.

Toujours poussé par une inquiétude secrète, dont il craignait de s'expliquer le motif, Wilhelm sortit de nouveau de sa chambre, se promena pendant quelque temps dans les corridors, et finit par redescendre à la porte cochère, où il vit arriver au grand galop un cavalier de fort bonne mine et très-vert encore, quoiqu'il parût avoir atteint les limites de l'âge mûr. L'aubergiste, qui était accouru à sa rencontre, l'accueillit comme une ancienne connaissance.

— Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu, monsieur l'écuyer ; soyez le bienvenu.

— Je ne m'arrêterai que pour faire manger l'avoine à mon cheval, répondit celui-ci, le comte et la comtesse arriveront demain au château, et rien n'est prêt encore. Ils y feront un assez long séjour, car son altesse le prince de *** va établir son quartier général dans cette contrée, et habitera le château de mon maître.

— C'est bien dommage que vous soyez si pressé ; nous avons ici bonne compagnie, et vous vous seriez amusé.

Le palefrenier qui avait suivi l'écuyer arriva en ce moment à la porte de l'auberge, sauta à terre et conduisit les deux chevaux à l'écurie, tandis que l'écuyer continuait à s'entretenir avec l'aubergiste, qui jetait de temps en temps un regard oblique sur Wilhelm. Convaincu que l'on parlait de lui, notre héros sortit de la maison plus mécontent que jamais, et fut se promener au hasard dans les rues.

CHAPITRE XIII.

Pour échapper à la pénible situation d'esprit qui le poursuivait partout, Wilhelm conçut l'idée d'aller voir le vieux harpiste dont les chants harmonieux pourraient rétablir le calme dans son âme. Il s'informa de sa demeure ; on lui indiqua un misérable cabaret situé à l'extrémité de la ville. Il s'y rendit, et on lui fit monter une échelle de meunier conduisant à la porte d'un grenier, d'où il entendit vibrer les cordes d'une harpe. Les sons qu'elle rendait avaient quelque chose de plaintif et de lugubre, et la voix qu'ils accompagnaient était inquiète et oppressée. Notre héros s'arrêta pour écouter ce chant de douleur mêlé de sombres récitatifs, dont il retint les strophes suivantes :

« L'homme qui n'a jamais mangé son pain mouillé de » larmes, l'homme qui n'a jamais passé des nuits sans sommeil et en pleurs, oh ! celui-là ne vous connaît pas, puis» sances du ciel !

» Puissances du ciel ! vous qui nous faites entrer dans la » vie ! vous nous laissez passer du malheur au crime, et alors » vous nous abandonnez à la souffrance, afin que sur cette » terre chaque crime ait son expiation..... »

Cette plainte touchante était souvent interrompue par les sanglots du chantre ; mais les cordes continuaient leur doux murmure jusqu'au moment où la voix, redevenue plus calme, y mêlait de nouveau ses harmonieux soupirs. La glace qui pesait sur le cœur de Wilhelm se fendit, et ses larmes coulèrent en abondance. Dominé par le besoin de communiquer ses sensations à l'être bienfaisant qui les avait éveillées, il entra brusquement, et trouva le vieillard assis sur un mauvais lit, unique meuble de sa misérable demeure.

— Bon vieillard, s'écria-t-il, tu viens de rendre la vie à mon cœur engourdi ; continue, oh ! continue : en soulageant tes propres souffrances, tu adoucis celles d'un ami. Le vieillard allait se lever et répondre, mais notre héros, qui crut s'être aperçu qu'il n'aimait pas à parler, le fit rasseoir sur

son grabat, et se plaça en silence à côté de lui. Le harpiste essuya ses larmes, et lui demanda avec un sourire affable :

— Par quel hasard vous trouvez-vous chez moi ? Je ne devais vous revoir qu'à l'heure de votre souper.

— J'aime mieux t'entendre ici, répondit Wilhelm, nous y sommes plus libres. Chante ce que tu voudras, ce qui convient à ta position, fais comme si je n'étais pas là. Il me semble qu'aujourd'hui, du moins, tu dois trouver le chemin de mon âme. Que tu es heureux de pouvoir ainsi charmer ta solitude ! Si tu es étranger en tous lieux, tu portes dans ton cœur et ta famille et ta patrie.

Le vieillard jeta un regard humide sur sa harpe, et après un prélude mélancolique, il chanta ainsi :

« L'homme qui se réfugie dans la solitude, oh ! celui-là est » bientôt seul. Autour de lui tout vit, tout aime, tout le laisse » seul avec sa souffrance. Hélas ! laissez-moi mes tourments, » et si je puis un jour être entièrement solitaire, je ne serai » plus seul.

» Quand l'amant présume que son amie est seule, il se » glisse en silence près d'elle. C'est ainsi qu'à chaque heure » du jour, qu'à chaque heure de la nuit la souffrance me » visite, moi, pauvre solitaire ; c'est ainsi que les tourments » me surprennent, moi, pauvre solitaire. Mais quand je serai » descendu dans la muette solitude du tombeau, oh ! alors » ils me laisseront seul ! »

Il serait impossible de donner une juste idée de la conversation de notre héros avec ce mystérieux étranger. A chaque question du jeune homme, le vieillard répondait par des accords et des mélodies qui éveillaient toutes les sensations analogues à ces questions, et ouvraient un vaste champ à l'imagination.

Il est des âmes pieuses qui s'identifient plus complétement avec la divinité en se réunissant dans quelque lieu solitaire plutôt que dans les temples ouverts à tout venant. Quiconque a assisté à une pareille réunion devinera la scène que nous n'osons décrire. Il se souviendra avec quelle force irrésistible, en pareil cas, le liturgiste unit à sa parole le vers qui doit la compléter, et donner à l'âme l'essor que l'orateur a

voulu lui faire prendre. Il se souviendra comment le vers suivant, que chaque fidèle y ajoute successivement, éveille l'idée générale des cantiques auxquels ils sont empruntés, tout en conservant à chacun de ces vers le cachet d'individualité qui établit des rapports nouveaux, et fait d'un assemblage de pensées et de mélodies connues un tout, nouveau pour cette réunion, que chaque membre peut regarder comme l'œuvre de sa propre inspiration, et dans lequel tous puisent une ferveur et des consolations nouvelles.

C'est ainsi que le vieillard édifia notre héros. Les paroles et les airs connus, comme ceux qu'il n'avait encore jamais entendus, lui rendirent les émotions oubliées depuis longtemps, les joies et les douleurs de la veille, les souvenirs assoupis et la conscience du moment. Dans la situation d'esprit où il se trouvait, cette lutte de sentiments et de pensées opposées qui s'agitaient tous à la fois pouvaient avoir pour lui des résultats heureux.

CHAPITRE XIV.

En quittant le vieillard, notre héros se mit à réfléchir sérieusement sur la fausse position où il avait eu l'imprudence de se placer, et se promit de s'en arracher. Ce fut dans cette sage résolution qu'il rentra chez lui. Bientôt l'aubergiste vint le trouver d'un air mystérieux, et lui dit que Philine avait fait la conquête de l'écuyer, qui, après avoir donné ses ordres au château, était revenu au galop, et avait commandé un splendide souper que l'on venait de servir dans la chambre de la demoiselle. Au même instant, Mélina entra suivi d'un notaire, et Wilhelm se vit forcé de tenir sa promesse. Après une courte hésitation, il fit signer à l'acteur une lettre de change de trois cents thalers, somme qu'il remit au notaire, en lui recommandant de payer le fonds du théâtre et de lui apporter le contrat d'achat à titre de garantie pour le cas où la lettre de change ne serait pas payée à l'échéance.

A peine Mélina et l'homme de loi s'étaient-ils retirés, que Wilhelm entendit des cris confus dans la chambre au-dessus

de la sienne. Une voix altérée par la colère, entrecoupée de sanglots, et qui ne pouvait être que celle d'une femme ou d'un très-jeune homme, dominait toutes les autres. Cette voix semblait descendre vers lui; elle passa en effet devant sa porte, et se perdit dans la cour. Poussé par une curiosité mêlée de compassion, il descendit aussitôt et trouva Frédéric dans une agitation qui tenait de la frénésie. Il pleurait, grinçait des dents, frappait des pieds, agitait ses poings fermés d'un air menaçant, et écumait de rage et de colère; Mignon, debout en face de lui, le regardait avec surprise et en silence. L'aubergiste, qui avait été attiré par le bruit, lui expliqua la cause de cette scène.

— Le pauvre garçon était si heureux, dit-il, de la manière dont sa maîtresse l'avait reçu, qu'il ne faisait que chanter et sauter; mais tout à coup il s'est mis à courir à travers la maison comme un fou et à fermer les portes avec fracas; c'est que mademoiselle Philine avait promis à monsieur l'écuyer de souper avec lui. Forcé de les servir à table, il y a mis tant de mauvaise grâce et de maladresse, qu'il a jeté un plat de ragoût sur les épaules de l'écuyer, qui était assis si près de mademoiselle, qu'elle ne pouvait manquer d'en recevoir sa part. Convaincu que c'était plutôt une malice qu'une gaucherie, l'écuyer lui a donné deux soufflets, l'a jeté à la porte, et m'a fait appeler pour réparer le dégât; j'ai fait de mon mieux, mais le bel habit brodé du cavalier et la jolie robe de la dame n'en sont pas moins perdus pour toujours.

En apprenant le mal qu'il avait fait, Frédéric se mit à rire aux éclats; mais sa joie ne fut pas de longue durée; le souvenir des soufflets lui revint à la mémoire, et comme il ne pouvait pas espérer de venger cet affront sur l'écuyer, il se remit à sangloter et à menacer. Wilhelm resta muet et pensif; le spectacle qu'il avait sous les yeux était pour lui une leçon humiliante; la même folle jalousie qui égarait la raison de ce jeune homme avait troublé la sienne, et en ce moment encore, si les bienséances ne l'avaient pas retenu, il aurait provoqué l'écuyer en duel, maltraité Philine, ainsi que ce petit valet presque encore enfant et déjà son rival.

Laertes survint et prit un plaisir malin à exciter la colère

de Frédéric, qui soutenait que l'écuyer lui devait une satisfaction, et que s'il la lui refusait, il se vengerait d'une autre manière. Une pareille aventure était une véritable bonne fortune pour Laertes, aussi se hâta-t-il d'aller porter le défi du jeune homme à l'écuyer.

— Quelle délicieuse plaisanterie! s'écria celui-ci; quel complément inattendu aux plaisirs de cette heureuse soirée!

Tous deux descendirent dans la cour, où Philine les suivit.

— Mon fils, dit gravement l'écuyer au petit valet, tu es un brave garçon, et je ne refuse pas de me battre avec toi. L'inégalité de nos âges et de nos forces me donne des avantages dont l'honneur me défend de profiter. Nous ne nous battrons donc ni au sabre ni à l'épée, mais avec des fleurets dont nous frotterons les boutons avec de la craie; celui qui portera le plus de bottes à son adversaire sera proclamé vainqueur, et régalé par lui avec le meilleur vin qu'il sera possible de se procurer dans la ville.

Laertes trouva la proposition acceptable; Frédéric avait promis d'avance de se soumettre à sa décision, et l'on apporta des fleurets. Philine se plaça sur une chaise, tira son tricot, et assista au combat avec une grande tranquillité d'esprit.

L'écuyer, qui était maître passé en l'art de l'escrime, se laissa complaisamment porter plusieurs bottes, puis il se déclara vaincu; les deux ennemis s'embrassèrent, et l'on monta dans la chambre de Philine, où déjà le vin les attendait.

La conduite de Frédéric avait paru tellement extraordinaire à l'écuyer, surtout de la part d'un jeune homme réduit à se faire domestique d'une comédienne sans ressources, qu'il l'interrogea sur sa naissance et sur son éducation. Frédéric répéta la fable par laquelle il répondait toujours à ces sortes de questions.

Le duel dont il venait d'être témoin avait achevé d'offrir à Wilhelm la parodie de la situation où il se serait trouvé lui-même, s'il n'avait pas eu la force de dominer ses émotions. Cette certitude le rendit assez calme pour ne pas jeter un seul regard sur Philine et s'abstenir de toute observation qui aurait pu lui faire deviner l'état de son esprit. Après

avoir bu plusieurs fois avec un calme apparent à la santé du vainqueur et du vaincu, il retourna dans sa chambre, où mille pensées pénibles vinrent l'assiéger.

En comparant à son état actuel, l'époque heureuse de sa vie où son âme, portée sur les ailes de l'espérance, planait vers les sphères élevées des plus douces jouissances, il reconnut qu'il s'était égaré dans une manière d'être sans but et sans avenir, et qu'enfin il trempait à peine ses lèvres dans la coupe où naguère il buvait à longs traits. Il lui fut impossible cependant de comprendre avec toute la netteté nécessaire quel était le penchant irrésistible dont la nature avait fait, pour ainsi dire, une condition de son existence, et que la marche des événements se plaisait à exciter sans jamais le satisfaire. Le désordre de ses idées augmenta par les efforts qu'il fit pour s'expliquer sa position et se donner le courage d'en sortir. Son amitié pour Laertes, l'attrait funeste que la société de Philine avait pour lui, l'affection réelle qu'il portait à Mignon, l'enchaînaient pour ainsi dire à une société où tout le replongeait dans ses anciens rêves, et lui fournissait le moyen de satisfaire sa passion pour le théâtre sans le mettre dans la nécessité de l'avouer hautement. Il ne s'en crut pas moins la force de rompre tant de liens, resserrés par le marché qu'il venait de faire avec Mélina, et surtout par le vif désir de pénétrer le mystère qui enveloppait le vieux harpiste. Au milieu de ces émotions contradictoires, il s'écria : Je partirai ! je veux partir ! Puis il se jeta sur un siége, et cacha sa tête dans ses mains.

En ce moment Mignon vint lui offrir ses services ; mais il lui dit sèchement qu'il n'en avait pas besoin. Affligée de ce brusque congé, elle leva vers lui des regards suppliants, et resta immobile à sa place.

Quand l'amour et le dévouement, nourris et fortifiés en silence, se manifestent enfin dans un instant propice à l'objet qui en avait été indigne, ils ont quelque chose de si touchant, que leur influence devient une magie irrésistible.

Debout en face de lui, Mignon avait deviné le trouble de son esprit.

— Maître, dit-elle enfin, si tu es malheureux, que deviendra Mignon?

Wilhelm lui prit la main, la pressa dans la sienne, et soupira profondément.

— Chère enfant, tu es la principale cause de mon chagrin : il faut que je te quitte.

Elle le regarda, vit briller des larmes dans ses yeux et se prosterna devant lui. Tenant toujours la main de la jeune fille dans la sienne, il appuya avec l'autre sa jolie tête sur ses genoux, et joua avec ses cheveux sans prononcer une parole. Elle resta longtemps immobile et calme ; mais tout à coup une agitation nerveuse et toujours croissante se répandit sur ses membres.

— Qu'as-tu, Mignon? s'écria Wilhelm, au nom du ciel, qu'as-tu?

Elle releva la tête et le regarda en posant la main sur son cœur avec un mouvement pénible qui trahissait une vive douleur; il l'attira sur ses genoux, la pressa contre sa poitrine, et lui prodigua de douces caresses, qu'elle reçut avec toutes les apparences d'une insensibilité complète. Au bout de quelques instants elle poussa un cri aigu, se redressa et tomba à ses pieds comme si un coup de foudre eût brisé ses articulations. C'était un spectacle affreux Wilhelm ! la releva et la soutint dans ses bras en s'écriant sans cesse : Mon enfant! ma chère enfant, qu'as-tu? Les membres de la jeune fille continuaient à suivre l'impulsion de l'irritation terrible qui semblait partir du cœur. Wilhelm la serra plus fortement et l'arrosa de ses larmes. Subitement ranimée par la force même de ses souffrances, elle jeta ses bras autour du cou du jeune homme avec la rapidité et la violence d'un ressort qui se détend; mais épuisée par ce mouvement convulsif qui semblait avoir brisé son âme, elle éclata en sanglots.

Il n'est point de langue qui puisse rendre la puissance des pleurs qui, en s'échappant de ses yeux, tombaient sur le sein de Wilhelm. Toutes les facultés morales de la jeune fille semblaient vouloir se fondre dans ses pleurs, comme les flots de sa longue chevelure noire, dont les nœuds s'étaient défaits,

couvraient et enveloppaient son corps. Peu à peu ses membres reprirent leur souplesse habituelle, ses larmes coulèrent avec moins d'effort, et Wilhelm, qui craignait de la voir se perdre dans le vague comme une vision fantastique, la pressa de nouveau dans ses bras.

— Mon enfant, dit-il, mon enfant bien aimée, tu m'appartiens. Puisse ce mot te consoler ! tu es à moi, je ne t'abandonnerai jamais !

Mignon continuait à pleurer, mais une joie mélancolique animait ses traits.

— Tu ne veux donc pas m'abandonner ? dit-elle, tu veux être mon père ? Mon père ! oh ! oui, je suis ton enfant.

Les accords mélodieux d'une harpe résonnaient doucement à la porte ; le mystérieux vieillard venait apporter ses plus doux chants, en sacrifice du soir, à son jeune ami, qui, tenant toujours son enfant dans ses bras, jouissait d'un bonheur aussi vif que nouveau pour lui et qu'aucune plume ne saurait décrire.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Lorsque le lendemain matin Wilhelm demanda Mignon, on lui dit qu'elle était sortie avec M. et madame Mélina, qui étaient venus la prendre pour leur aider à transporter chez eux la garde-robe du théâtre.

Après être resté quelques heures seul dans sa chambre, il entendit à la porte une douce mélodie, qu'il attribua d'abord au vieux harpiste; mais il reconnut presque aussitôt les sons d'une guitare et la voix de Mignon; aussi s'empressa-t-il de la faire entrer, et l'aimable enfant chanta les strophes suivantes :

« Connais-tu le pays où fleurit le citronnier, où la pomme » d'or de l'oranger mûrit à l'abri de son feuillage sombre? » Là le souffle le plus doux part sans cesse d'un ciel toujours » bleu; là le myrte croît solitaire, et le laurier s'élève haut » dans les cieux. Ce doux pays, le connais-tu? C'est là! c'est » là, ô mon bien-aimé! que je voudrais aller avec toi!

» La connais-tu, la maison dont la coupole est soutenue » par des colonnes, où tout étincelle et brille? Les statues de » marbre de la grande salle me regardent et me disent : » Que t'a-t-on fait, pauvre enfant? Cette maison, la con- » nais-tu? C'est là! c'est là, ô mon protecteur! que je vou- » drais aller avec toi!

» Connais-tu la montagne et son sentier brumeux? La » mule y cherche une route à travers les nuages; l'antique » famille du dragon habite dans ses cavernes; les flots du » torrent passent sur les débris des rochers qui s'écroulent. » Cette montagne, la connais-tu? C'est là! c'est là que notre

» route nous conduit; c'est là! c'est là, ô mon père! qu'il » nous faut aller! »

L'air et surtout les paroles, dont notre héros n'avait pas toujours saisi le véritable sens, parce qu'elles étaient entremêlées de mots français et italiens, le charmèrent. Il se fit répéter plusieurs fois chaque strophe, et parvint ainsi à les traduire en un langage correct. Cette traduction cependant leur enleva une partie de leur charme et de leur allure originale; l'enchaînement de la phrase régulière était bien loin de l'innocence naïve des expressions empruntées à plusieurs idiomes, et dont l'incohérence apparente était infiniment préférable à un arrangement systématique. L'air avait un attrait qui tenait surtout à la manière de le chanter. Mignon commençait chaque strophe d'une manière pompeuse et solennelle, comme pour préparer son auditoire à quelque chose d'extraordinaire. Au troisième vers, sa voix devenait toujours plus sourde et rendait avec une intention mystérieuse cette phrase : *Ce doux pays, le connais-tu?* L'entraînement d'un désir irrésistible se trahissait dans ces mots : *C'est là! c'est là!* et les différentes inflexions de voix par lesquelles elle rendait à chaque reprise ces passages : *que je voudrais aller avec toi! qu'il nous faut aller!* les faisait ressembler à une prière humble et plaintive, à une invitation pressante, à un appel passionné qui demande et promet le bonheur.

Quand Wilhelm eut fini de traduire les paroles et de noter l'air, Mignon jeta sur lui un regard scrutateur, et lui demanda d'un ton pénétré : *Ce doux pays, le connais-tu?*

— Je présume que c'est l'Italie, répondit-il.

— L'Italie! répéta Mignon; puis elle ajouta d'un air rêveur : Eh bien, si jamais tu vas en Italie, emmène-moi; j'ai trop froid ici.

— Est-ce que tu y aurais déjà été, chère petite?

Mignon garda le silence, et son visage reprit son expression de mélancolie mystérieuse.

Mélina survint et fut très-satisfait de trouver la guitare garnie de cordes, car cet instrument faisait partie de son fonds de théâtre. Mignon s'était chargée de la faire remettre

en état par le vieux harpiste, et celui-ci s'était prêté avec plaisir à un acte de complaisance qui avait fourni à la jeune fille l'occasion de montrer un talent qu'on était loin de lui supposer.

Déjà Mélina avait vu les autorités municipales, et obtenu la permission de donner un certain nombre de représentations dans la ville et ses dépendances. Ce premier succès semblait avoir fait de lui un tout autre homme. Il était doux et poli, et se félicitait de pouvoir faire enfin quelque chose pour les excellents artistes que le hasard lui avait fait rencontrer.

—Mon seul regret, ajouta-t-il, est de ne pouvoir les payer selon leur mérite; car je dois avant tout m'acquitter de la dette d'honneur que j'ai contractée envers vous, à qui nous devons tous l'heureux changement de notre position. Soyez persuadé que je vous serai éternellement reconnaissant du service que vous m'avez rendu en me mettant à même de prendre la direction d'un théâtre. Ce langage doit vous étonner, puisqu'à notre première rencontre je vous ai témoigné une grande répugnance pour la carrière dramatique; mais ma femme, qui s'y promet des succès, exigea que j'y rentrasse. Je cédai, et il me fut impossible de trouver un engagement. Heureusement qu'une maison de commerce eut besoin d'un teneur de livres qui connût la langue française. Cette place nous procura pendant quelque temps une existence tolérable; je la perdis, parce que le négociant jugea à propos de la supprimer, et ma femme me demanda de nouveau à paraître sur la scène, sans songer que son état ne lui permettait pas d'espérer un brillant début. La direction que, grâce à vous, je vais entreprendre lui donnera le temps d'attendre sa délivrance, et assurera son avenir et le mien dans toutes les éventualités possibles.

Wilhelm, qui l'avait écouté avec plaisir, lui répondit avec bienveillance. Bientôt tous les acteurs arrivèrent successivement en se félicitant tout bas du hasard qui leur offrait un moyen d'existence d'une manière si imprévue. Mélina prit chacun d'eux à part, et par des flatteries adroites il leur fit accepter à tous les minimes appointements que dans

d'autres circonstances il n'aurait pas osé leur offrir. Ces dispositions arrêtées, le nouveau directeur allait consulter sa troupe sur les pièces les plus propres à attirer la foule, quand leur attention fut tout à coup détournée par un courrier qui entra bruyamment à l'auberge et annonça à l'écuyer l'arrivée de ses maîtres. Au bout de quelques instants, un carrosse à quatre chevaux, lourdement chargé, s'arrêta devant la porte, et les deux laquais, placés sur le siége du cocher, sautèrent à terre. Philine, qui, dans ces sortes d'occasions, devançait toujours tout le monde, descendit en hâte et se plaça sous le portail. En passant près d'elle, la comtesse lui demanda qui elle était.

— Une actrice, pour servir votre excellence, répondit la jeune espiègle en s'inclinant profondément et en donnant à toute sa personne un air réservé et modeste qui lui allait à merveille.

Le comte adressa la même question aux autres membres de la troupe qui avaient suivi Philine de près.

— Quel dommage, dit-il en se tournant vers sa femme, que ces gens-là ne soient pas des Français! car alors nous pourrions procurer au prince un plaisir inattendu et que je sais être fort de son goût.

— Oui, répondit la comtesse, il est fâcheux que ces gens-là ne soient que des Allemands. Il est cependant possible qu'ils aient quelque mérite; en tout cas, le baron pourrait les diriger et les dresser un peu. Nous pourrions donc les arrêter pour amuser le prince et son monde, car je ne connais pas de meilleure distraction pour une société nombreuse que des représentations dramatiques.

Mélina saisit cette occasion pour se présenter en qualité de directeur.

— Réunissez votre troupe, lui dit le comte, et amenez-la-moi, afin que je sache ce que je pourrais en faire en cas de besoin. Je serais bien aise aussi d'avoir la liste des pièces que vous vous croyez capables de représenter.

Mélina fit une humble et profonde révérence et se retira. Bientôt après il entra dans l'appartement du comte, suivi de ses acteurs et de ses actrices, qui arrivèrent pêle-mêle, car

les uns voulaient devancer leurs camarades, et les autres cherchaient à se cacher derrière eux. Partagés ainsi entre une trop grande assurance et une trop grande timidité, tous se présentèrent fort mal. Philine fut assez adroite pour capter la bienveillance de la comtesse par des manières humbles et soumises mêlées à une espièglerie piquante. Le comte passa la troupe en revue et s'informa de l'emploi de chacun, en disant au directeur qu'il devait, avant tout, tenir à la spécialité des emplois, avis que celui-ci reçut avec humilité et reconnaissance. Puis il indiqua à chaque sujet les études qu'il ne pouvait se dispenser de faire selon la nature de son emploi, et lui fit remarquer ce qui, d'après le même principe, manquait à son extérieur. Pour adoucir ce reproche, il ajouta que le défaut d'une tenue convenable était la cause principale de l'infériorité des acteurs allemands aux acteurs français; enfin il déploya tant de science et de jugement, que les pauvres comédiens, frappés d'admiration et de crainte, n'osaient plus respirer devant un connaisseur aussi redoutable. Le comte aperçut un individu qu'on ne lui avait pas encore présenté, et qui se tenait caché dans un coin de la chambre. Il demanda à le voir de plus près; Mélina lui fit signe d'approcher, et un homme grand et maigre, vêtu d'un habit râpé et garni aux deux coudes d'une pièce nouvellement mise, la tête couverte d'une perruque aussi maltraitée par le temps que le reste de son costume, s'avança lentement.

Cet homme, dont le lecteur a déjà fait la connaissance au moment où Philine l'accueillit avec une joie bruyante, n'avait jamais représenté que des pédants, des poëtes, des magistrats, des ministres, des personnages enfin destinés à être bafoués ou battus, ou à recevoir des verres d'eau sur la tête. Ces rôles lui avaient donné des allures ridicules, rampantes et timides, et le léger bégayement dont la nature l'avait affligé le secondait si bien, que le public ne pouvait ni le voir ni l'entendre sans éclater de rire, ce qui le rendait fort utile aux troupes dont il faisait partie, et où il occupait cependant toujours le dernier rang. Incapable de modifier des manières dont l'habitude lui avait fait une seconde na-

ture, il les conserva en présence du comte et répondit à ses questions avec le bégayement, les gestes bizarres et la voix creuse qui le rendaient si comique sur la scène. Le noble connaisseur l'examina avec plus d'attention et de bienveillance qu'il n'en avait accordé à ses camarades, puis se tournant tout à coup vers sa femme :

—Regarde bien cet homme : si ce n'est pas déjà un grand acteur, je réponds qu'il le deviendra bientôt.

Le Pédant fit dans toute la sincérité de son cœur la plus stupide des révérences, et le comte s'écria de nouveau avec un bruyant éclat de rire :

— A merveille! à merveille! on ne saurait être plus vrai, plus franchement naturel! Comment cet excellent artiste a-t-il pu végéter si longtemps dans l'obscurité?

Cette préférence marquée blessa profondément l'amour-propre de toute la troupe; Mélina seul n'y trouva rien d'humiliant. Il feignit même ne partager l'opinion du comte; mais il ajouta d'un air significatif :

— Hélas! oui, monseigneur, cet artiste et quelques autres parmi nous seraient déjà arrivés à la gloire et à la fortune, si nous avions eu plus tôt le bonheur de recevoir les conseils et les encouragements d'un connaisseur tel que votre excellence.

Le comte sourit et lui demanda si c'était là toute sa troupe.

— Il y a pour l'instant plusieurs membres absents, répondit le prudent directeur; au reste, si cela devenait nécessaire, je pourrais en peu de jours m'associer quelques sujets distingués.

Pendant ce temps, Philine avait confié à la comtesse qu'un fort beau jeune homme, qui ne tarderait pas à prendre l'emploi de jeune premier, se trouvait en ce moment dans l'auberge; et comme la belle dame témoigna le désir de le voir, elle promit de l'amener, et se rendit en hâte dans la chambre de Wilhelm, qu'elle trouva seul avec Mignon. Il refusa d'abord de la suivre; mais lorsqu'elle lui nomma le comte et parla de la beauté de la comtesse, la curiosité l'emporta sur toute autre considération, et il se laissa conduire près de ces illustres personnages.

Dès qu'il parut dans la chambre où le comte distribuait toujours ses leçons à la troupe attentive, son regard rencontra celui de la jeune dame. Il la salua avec une assurance respectueuse; mais en répondant à ses bienveillantes questions, il lui fut impossible de cacher son trouble, car sa beauté, ses grâces, ses manières affables, mêlées d'une réserve presque timide, l'avaient fortement impressionné.

Mélina se hâta de le présenter au comte; mais celui-ci ne fit aucune attention à lui, et conduisit sa femme dans l'embrasure d'une croisée, où il lui parla à voix basse. Leurs gestes et le jeu de leurs physionomies prouvaient qu'ils s'entretenaient des acteurs, et que la jeune dame cherchait à faire prendre à son mari une résolution qui les concernait. Bientôt l'illustre connaisseur se tourna vers la troupe, qui attendait son arrêt dans une muette anxiété.

— Pour l'instant, dit-il, je ne puis m'occuper davantage de vous; mais si vous n'êtes pas trop exigeants, et si vous promettez à mon ami le baron que je vais vous envoyer, de faire tous vos efforts pour vous rendre dignes de l'honneur que je vous destine, je vous ferai venir dans mon château pour jouer les pièces que je vous indiquerai.

Ces paroles causèrent à tous une très-grande satisfaction. Philine ne pouvait se lasser de baiser les mains de la belle comtesse, qui lui dit de l'air le plus affable et en lui caressant les joues :

— Prends patience, petite; au château tu seras toujours près de moi; mais il faut que tu t'habilles un peu mieux.

Philine lui avoua d'un air contrit que sa position gênée la mettait dans l'impossibilité d'obéir à cet ordre. La comtesse dit aussitôt à sa femme de chambre d'ouvrir une de ses malles et d'en tirer quelques vêtements qui se trouvaient placés de manière à pouvoir être ôtés sans bouleverser le reste. Lorsqu'on lui apporta ces objets, elle jeta elle-même un beau châle sur les épaules de la jeune espiègle, et la coiffa d'un chapeau de paille anglais. Philine se laissa parer avec un air de candeur et de naïveté enfantine dont tous ceux qui ne la connaissaient pas particulièrement devaient nécessairement être dupes.

Le comte présenta enfin la main à sa femme pour la reconduire à la voiture, à laquelle on venait d'atteler des chevaux de relais. En traversant la double haie que les acteurs formaient sur leur passage, la jolie dame fit à chacun d'eux un gracieux signe de tête ; puis elle chercha Wilhelm des yeux, le salua familièrement, et lui dit de l'air le plus aimable :

— Nous nous reverrons bientôt.

Après leur départ, chaque membre de la troupe donna un libre cours à son imagination, fit la liste des rôles qu'il pouvait jouer, et raconta avec emphase les succès qu'il y avait obtenus. Quant au directeur, il rêvait aux moyens de pouvoir donner en attendant quelques représentations dans la ville, afin de gagner un peu d'argent et de mettre sa troupe en haleine. Pendant qu'il méditait ainsi, ses premiers sujets se rendirent à la cuisine, où ils donnèrent l'ordre de préparer un dîner moins frugal qu'à l'ordinaire.

CHAPITRE II.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, lorsque le baron vint visiter la troupe pour décider définitivement si elle était digne d'être admise au château. Mélina ne fut pas sans inquiétude ; le comte lui avait parlé de ce juge souverain comme d'un grand connaisseur ; et en ce cas, il ne pouvait manquer de s'apercevoir que la troupe dont il était le directeur, loin d'être complète et disciplinée, n'était qu'une petite réunion d'acteurs fort médiocres, que le hasard seul avait rapprochés. Mais il se rassura bientôt, car le baron était un admirateur enthousiaste du théâtre allemand ; et il regardait comme une bonne fortune les rapports qu'il allait avoir avec une troupe d'acteurs allemands, à l'aide desquels il pourrait élever, dans le château du comte, son proche parent, un temple à la muse dramatique de son pays.

Après avoir énoncé ces opinions à la troupe, il tira de sa poche un gros cahier, dans lequel Mélina crut reconnaître le projet du traité que le comte allait conclure avec lui. Malheureusement ce n'était qu'un drame de la compo-

sition du baron. Le plus cher désir du noble auteur, était de voir représenter ce chef-d'œuvre, et il se disposa à en faire la lecture aux comédiens par lesquels ce désir devait se réaliser. Les acteurs firent un cercle autour de lui, et s'apprêtèrent à écouter, et surtout à applaudir, trop heureux de pouvoir à ce prix s'assurer les bonnes grâces d'un protecteur aussi puissant qu'indispensable. L'épaisseur du cahier les avait cependant effrayés ; mais la nécessité leur donna du courage ; et ils en eurent besoin, car la pièce était en cinq actes, et de ces actes qui ne finissent jamais.

Le héros était un grand seigneur modèle de toutes les vertus, mais persécuté et méconnu. A la dernière scène il triomphe de ses cruels et nombreux ennemis, et la justice distributive du poëte les aurait sévèrement châtiés, si le vainqueur ne s'était pas empressé de leur accorder un pardon magnanime.

Pendant cette lecture, les humbles protégés, tout à coup transformés en juges, s'étaient affranchis, du moins par la pensée, du respect craintif que quelques instants plus tôt le baron leur avait inspiré. Ceux qui ne voyaient pas dans cette pièce de rôle favorable pour eux la trouvèrent détestable, et se moquèrent intérieurement de la pauvreté d'esprit de l'auteur ; les autres dont le talent pouvait facilement s'identifier avec tel ou tel personnage, applaudissaient avec l'enthousiasme le plus sincère les passages par lesquels ils espéraient exalter les spectateurs et faire retentir la salle de bravos unanimes.

En résumé, l'auteur eut lieu d'être satisfait du succès qu'il venait d'obtenir ; aussi régla-t-il les affaires d'intérêt pour le plus grand avantage de la troupe. Le directeur cependant avait trouvé moyen de s'en réserver la plus forte part ; il avait demandé et obtenu, sous un prétexte spécieux, le droit de cacher à ses acteurs les clauses du traité. Quant à Wilhelm, Mélina l'avait signalé au baron comme un sujet qu'on pourrait utilement employer en qualité de poëte dramatique. A ce titre, le noble auteur demanda à le voir, le traita en collègue, et le pria de lui communiquer quelques-uns de ses ouvrages. Notre héros lut les pièces de vers

et les petits drames qui étaient restés au fond de sa malle le jour où, dans un accès de découragement, il avait jeté ses manuscrits au feu. Le baron loua beaucoup ses vers et sa manière de les dire, et réclama d'avance le droit de lui lire toutes ses compositions pendant le séjour qu'il allait faire au château ; car le regardant comme un membre inséparable de la troupe, il ne supposa pas même la possibilité qu'il pourrait se dispenser de l'accompagner. Lorsqu'il prit enfin congé des acteurs, il leur renouvela la promesse qu'ils seraient parfaitement reçus, logés et nourris ; et que les applaudissements et les présents ne leur manqueraient pas.

En se plaçant sous la direction de Mélina, nos malheureux comédiens ne pouvaient s'attendre qu'à une existence obscure, qu'à une lutte pénible contre la misère ; un changement imprévu leur promettait tout à coup une vie joyeuse, des succès brillants et des profits considérables. Enivrés par cet espoir, ils voulurent jouir d'avance de leur bonne fortune, et prodiguèrent follement le reste de leur argent.

Wilhelm cependant ne partagea pas la joie commune ; il ne savait même pas encore s'il devait se rendre au château ; mais comme au fond de son cœur il désirait vivement ce voyage, il trouva facilement des motifs qui semblaient lui en faire un devoir. Mélina lui avait promis de le rembourser avec l'argent du comte ; il était donc de son intérêt de se trouver auprès de lui au moment où il pourrait réaliser cette promesse. Sous le rapport moral et intellectuel, son séjour au château lui offrait des avantages plus grands encore, en le mettant à même d'étudier de près des personnages illustres et une société nombreuse. Jamais peut-être le hasard ne lui offrirait une occasion aussi favorable pour faire des observations utiles sur les différents rapports de la vie sociale, sur l'homme en général et en particulier ; pour acquérir des connaissances précises sur la littérature et sur les arts, et pour voir de près les grands et les riches, que, dans la classe où le hasard l'avait placé, on n'entrevoit jamais qu'à travers un prisme. N'osant s'avouer combien il désirait faire plus ample connaissance avec la belle comtesse, il ne se permit pas même de penser à elle sans associer son image

séduisante à celle du comte, dont il avait admiré l'air noble, la bienveillance hautaine et l'inébranlable confiance en lui-même, qui se révélait dans chacune de ses paroles. Encore tout entier sous l'impression que cet illustre couple avait produite sur lui, il s'écria avec enthousiasme :

— Heureux! oh! trois fois heureux les hommes qui, dès leur naissance, se trouvent au-dessus des autres hommes! Les sentiers pénibles et hérissés d'obstacles dans lesquels les meilleurs d'entre nous usent une partie de leur vie, et d'où fort souvent ils ne sortent jamais, n'existent pas pour eux; ils ne les traversent pas même en voyageurs rapides. Placés sur une hauteur lumineuse, il leur est facile de voir juste et loin; il leur est facile de marcher avec assurance sur leur route sans écueils et sans ombre. Le destin les fait voguer sur le fleuve de la vie dans un navire solide et brillant, qui évite ou brave les vents contraires et profite de chaque souffle propice. Le reste des mortels les suit à la nage, lutte, s'épuise; et quand il arrive au terme de la traversée, il n'en a connu que les fatigues et les souffrances! Oui, pour celui qui joint la naissance à la fortune tous les travaux sont légers, tout est jouissance et triomphe. C'est ainsi que le commerçant qui dispose d'un capital considérable prospère toujours, parce que, loin de l'arrêter, une entreprise manquée n'est pour lui qu'une expérience utile, qu'un stimulant nouveau. Qui peut juger plus sainement du mérite et de la futilité des plaisirs humains que celui qui les a connus depuis son enfance? Qui peut plus sûrement diriger toutes ses facultés intellectuelles vers le vrai, l'utile, le beau, que celui qui a été à même de reconnaître ses erreurs à une époque de la vie où il lui restait encore assez de force pour changer de route?

C'est ainsi que notre héros s'exagéra à lui-même le bonheur des classes élevées et les avantages qui résultent des relations avec ces êtres privilégiés. Faut-il après cela s'étonner s'il finit par regarder comme une faveur particulière du sort le hasard qui le mettait à même de passer quelque temps dans un lieu et au milieu d'un monde que la raison lui conseillait d'éviter?

Voulant se conformer en tout à la volonté du comte, Mélina avait fait de pénibles efforts pour assigner à chaque membre de sa troupe un emploi spécial. Mais dès les premières représentations qu'il donna dans la ville en attendant l'ordre de se rendre au château, il reconnut bientôt qu'avec un si petit nombre d'acteurs il devait s'estimer heureux de voir chacun d'eux se prêter complaisamment à tous les rôles que la nécessité leur imposait. Pour sauver les apparences, Laertes prit le nom de jeune premier, Philine s'octroya l'emploi de soubrette ; les deux filles du Bourru reçurent en partage l'une les ingénues et l'autre les amantes passionnées; leur père resta à sa place, et Mélina crut pouvoir se charger des chevaliers, des barons, des comtes et autres nobles personnages; sa femme, à son grand regret, se vit condamnée aux rôles de jeunes femmes et de mères sensibles. Les poëtes bafoués et battus se trouvant exilés des pièces modernes, on fut forcé de donner un autre emploi au favori du comte ; mais pour le laisser dans sa sphère, on lui réserva les rôles de ministres et de présidents, qui sont presque toujours, sur le théâtre, de grands et stupides scélérats, et dont la mystification, et souvent même le châtiment corporel, fait le charme du cinquième acte. Dans ses rôles de gentilshommes de la chambre et de chambellans, Mélina supporta avec une noble résignation les injures que, selon l'antique usage, les roturiers à grands sentiments leur adressent avec toute la brutalité de la franchise et de la loyauté allemande.

Une foule d'acteurs se présentèrent successivement au directeur, qui les enrôla sans examen préalable, mais à des conditions qui mettaient tous les avantages de son côté.

Wilhelm avait eu le courage de refuser les rôles de jeune premier qu'on ne cessait de lui offrir, mais il ne s'occupa pas moins des répétitions et de l'ensemble du théâtre, soin dont Mélina ne lui savait aucun gré, mais qu'il regardait au contraire comme une usurpation de ses droits. Il tenait surtout au privilége de manier les ciseaux à l'aide desquels il rognait et taillait les pièces pour les mettre en harmonie avec le nombre et le talent de ses acteurs, et surtout avec le nombre

d'heures et de minutes que son public lui paraissait disposé à accorder à la représentation d'un même sujet. Et son public lui sut gré de ces coupures, qui souvent faisaient d'une bonne et énergique pièce une mauvaise et faible esquisse. Il se portait en foule aux représentations de la troupe de Mélina, et soutenait avec une opiniâtreté admirable que le théâtre de la cour n'était ni aussi bien dirigé ni aussi riche en bons acteurs.

CHAPITRE III.

Les comédiens reçurent enfin l'ordre de se tenir prêts à partir pour le château du comte; les ambitieux soulevèrent une discussion sur l'ordre d'après lequel on se placerait dans les carrosses qu'on devait leur envoyer. L'intervention des acteurs modestes régla cet ordre à la satisfaction commune. Malheureusement l'arrivée des voitures bouleversa tous les calculs, car il y en avait beaucoup moins qu'on ne leur en avait promis. Le baron, qui suivait le convoi à cheval, s'excusa de ce manque de parole en disant que tout était en désordre au château, où le prince devait arriver plusieurs jours avant l'époque qu'il avait fixée d'abord. Il ajouta que plusieurs personnes illustres que l'on n'attendait pas étaient venues s'installer sans façon; circonstance qui diminuait beaucoup les appartements disponibles et mettait son excellence dans la nécessité de loger la troupe avec moins d'aisance.

De pareils arguments ne souffrent point d'objections. On s'entassa de son mieux dans les voitures, et comme il faisait assez beau temps et que le château n'était qu'à quelques lieues de la ville, les plus alertes se décidèrent à faire la route à pied. Toutes ces difficultés tranchées, la caravane partit avec des cris de joie. C'était la première fois de leur vie que nos pauvres comédiens se mettaient en voyage sans être forcés de songer à payer le compte des aubergistes. Le château de son excellence apparaissait à leur imagination comme un palais de fées, et chacun rattachait, au moment de son arrivée dans ce lieu enchanté, une longue série de plaisirs, de gloire et de fortune. Malgré la forte pluie qui survint tout

à coup, ils restèrent dans cette joyeuse disposition d'esprit jusqu'à ce que l'humidité de leurs vêtements, l'air glacé et l'obscurité de la nuit leur fissent éprouver le besoin d'un bon feu, d'un bon souper et d'un bon lit.

Au moment où tous les désirs étaient à l'unisson sous ce rapport, le château du comte, situé sur le penchant d'une colline, parut à leurs regards, superbe et étincelant des lumières qui brillaient à toutes les fenêtres. A mesure qu'ils s'approchaient de cette magnifique demeure, ils s'apercevaient que les ailes et les autres corps de bâtiments étaient éclairés avec le même luxe, et chacun d'eux cherchait de la pensée la fenêtre de l'appartement splendide qui lui était destiné.

Au bout de quelques minutes les voitures entrèrent dans le village; en passant devant l'auberge, Wilhelm se disposa à descendre, mais l'hôte refusa de le recevoir. Toute sa maison était retenue par le comte, qui avait fait écrire sur la porte de chaque chambre le nom de l'illustre personnage qu'il se voyait forcé d'y reléguer parce qu'il n'y avait plus moyen de les loger au château. Cette circonstance mit notre héros dans la nécessité de suivre la troupe comme s'il en eût fait réellement partie.

Les voitures entrèrent enfin dans la cour d'honneur, et à travers les portes ouvertes des offices, les comédiens virent un grand nombre de cuisiniers et de marmitons s'agiter autour d'un immense brasier et d'une multitude de fourneaux où cuisaient des mets qui ne pouvaient manquer d'être exquis, et dont ils croyaient déjà sentir l'odeur distinguée. Des laquais armés de flambeaux descendirent avec précipitation l'escalier; le cœur des voyageurs battit de joie; mais quelle ne fut pas leur déception lorsque ces mêmes laquais refermèrent brusquement les portières des voitures, et se mirent à jurer contre les cochers qui avaient osé entrer dans cette cour avec leur bagage d'histrions! Et pour mettre le comble à leur impertinence, ils se raillèrent entre eux sur la sotte méprise qui les avait fait sortir des antichambres pour venir se faire mouiller.

La pluie tombait toujours; pas une étoile ne brillait à

travers les sombres nuages qui obscurcissaient le ciel, et les voitures roulaient péniblement sur le chemin raboteux qui, entre deux hautes murailles, conduisait au vieux manoir féodal, resté inhabité depuis que le père du comte avait fait bâtir le magnifique château dont les acteurs venaient d'être si insolemment renvoyés. Les cochers, qui n'étaient autres que des paysans de corvées, s'arrêtèrent enfin dans la cour du manoir, dételèrent leurs chevaux et retournèrent avec eux au village.

Après avoir attendu pendant longtemps qu'on daignât venir les recevoir, les voyageurs descendirent au milieu de la boue, et se mirent à appeler et à chercher une porte ouverte; ils n'en trouvèrent point, et aucune voix ne leur répondit. Mais le vent hurlait à travers le portail; et les donjons, les vieilles tourelles, les murs percés de meurtrières et garnis de guérites de pierres, se dessinaient à travers les ténèbres comme des fantômes menaçants. Les femmes tremblaient de peur, les enfants pleuraient, tous grelotaient de froid et s'abandonnaient tantôt à la colère et tantôt à un sombre désespoir. Les plus calmes cependant espéraient toujours qu'on viendrait à leur secours. Trompés par le bruit de l'eau qui continuait à tomber avec violence, et tantôt par les effets bizarres du vent, ils croyaient à chaque instant entendre arriver le concierge et des valets. Cet espoir ne se réalisait point, et pas un d'eux n'eut l'idée de retourner au château pour faire venir quelqu'un qui pût leur ouvrir les portes devant lesquelles ils restaient exposés au froid et à la pluie. Ce qui les étonnait, surtout, c'est que leur bon ami, le baron, eût pu les exposer à une pareille mystification.

Après de nombreuses et cruelles méprises, on entendit réellement des voix et des pas d'hommes; déception nouvelle, c'étaient les camarades qui avaient fait la route à pied. Ils racontèrent à leurs compagnons d'infortune que le baron s'était blessé en tombant de cheval, et qu'on venait de les renvoyer brutalement du château, sans même avoir daigné leur donner une lanterne pour leur aider à trouver la route de cette vieille et déserte forteresse. Les malheureux se consultèrent entre eux sur ce qu'ils devaient faire; mais le brusque changement de fortune auquel ils étaient si peu

préparés, avait jeté tant de trouble dans leur esprit, qu'il leur fut impossible de prendre une résolution quelconque. Une lumière qu'ils virent briller dans le lointain ranima de nouveau leurs espérances, qui furent déçues de nouveau, car c'était l'écuyer du comte qui, suivi d'un domestique, venait prendre Philine pour la conduire au château, où on lui avait préparé une place avec les femmes de la comtesse. Elle sortit aussitôt de la foule, saisit le bras de l'écuyer et allait partir avec lui ; mais toute la troupe réunie leur barra le chemin, et l'écuyer ne put obtenir la permission de s'éloigner avec sa belle qu'après avoir promis, sur son honneur, de leur envoyer les clefs du manoir et tous les objets nécessaires pour s'y installer commodément. Cependant ils attendirent encore longtemps en vain ; leur impatience éclatait en plaintes et en jurements, lorsqu'un valet d'écurie, muni d'une lanterne, vint enfin leur ouvrir la porte d'entrée. Forcés de transporter eux-mêmes leurs malles et leurs paquets, l'opération se fit lentement et d'une manière pénible, car ils tombaient et se heurtaient à chaque instant dans les sombres et tortueux corridors. Le valet ne répondit rien aux nombreuses demandes dont on l'accabla de tous côtés, et s'éloigna en laissant sa lanterne, sacrifice auquel il ne s'était décidé qu'après une longue hésitation.

Munis de cette unique lumière, les voyageurs visitèrent le castel, dont tous les appartements étaient ouverts. La beauté des énormes poêles, la magnificence des tapisseries, la richesse des parquets, témoignaient encore du luxe qui y avait régné jadis ; mais toute espèce de meubles, à l'exception de quelques gigantesques bois de lits vides, en avaient été enlevés, ce qui mit les malheureux comédiens dans l'obligation de s'asseoir sur leurs malles et leurs portemanteaux, aussi mouillés que leurs vêtements.

Wilhelm s'était assis sur la marche d'une porte qui conduisait dans une pièce voisine. Mignon reposait sur ses genoux et gémissait doucement ; lorsqu'il lui demanda ce qu'elle avait, elle répondit : J'ai faim... et il n'avait rien à lui donner ! Sa position était cruelle ; mais comme pour l'instant il ne pouvait y remédier, il affecta un air calme et

imperturbable, tout en se reprochant amèrement de n'avoir pas descendu à l'auberge avec Mignon, lors même qu'on n'aurait pu les loger que dans un coin du grenier.

Les autres voyageurs se conduisirent, dans cette circonstance difficile, chacun selon son caractère et ses habitudes. Les jeunes hommes avaient entassé dans une immense cheminée quelques boiseries vermoulues et à demi détachées qu'ils allumèrent avec des cris de joie ; l'espoir de se chauffer et de se sécher avait mis tout le monde de bonne humeur; malheureusement le tuyau de la cheminée, qui n'avait été conservée que pour ne pas déranger la symétrie de la salle, était muré. La fumée, après avoir cherché son issue ordinaire, se trouva brusquement repoussée et revint sur elle-même en épais tourbillons qui remplirent l'appartement; le bois sec éclata en flamme étincelante, mais le courant d'air occasionné par une vitre brisée la fit dévier et la poussa si avant dans la salle, que, pour ne pas mettre le feu au manoir, on fut forcé de retirer les tisons au milieu de la place et de les éteindre avec les pieds. Cette opération mit le comble au désespoir des voyageurs; car elle avait tellement augmenté la fumée, qu'ils se sentaient presque asphyxiés.

Wilhelm s'était réfugié avec Mignon dans une pièce voisine, où, bientôt après, un élégant domestique portant une lanterne à deux bougies, vint lui présenter des fruits et des gâteaux sur une belle assiette de porcelaine.

— C'est la jeune demoiselle que monsieur l'écuyer est venu prendre ici, dit-il, qui vous envoie cette légère collation ; elle vous invite en même temps à venir la rejoindre. Se trouvant fort bien où elle est, il ne lui manque plus, m'a-t-elle dit, que de pouvoir faire partager sa satisfaction à ses amis.

Depuis la bizarre aventure du banc de pierre, notre héros avait traité Philine avec indifférence, presque avec mépris; aussi était-il loin de s'attendre à un aussi aimable procédé de sa part; mais comme il s'était promis d'éviter toute espèce de relation avec elle, il allait lui renvoyer son présent; un regard suppliant de Mignon le décida à l'accepter pour cette enfant. Quant à l'invitation d'aller la trouver, il refusa sèchement, et pria le domestique de faire envoyer à souper et des

lits aux acteurs. Celui-ci répondit que le baron, qui venait de se mettre au lit, mais dont l'accident n'aurait pas de suites fâcheuses, avait déjà donné des ordres à ce sujet. Avant de se retirer, il remit à notre héros une de ses bougies, que celui-ci, à défaut de chandelier, colla sur le rebord de la fenêtre; ce qui lui procura l'avantage de pouvoir contempler les murailles de la chambre, en attendant l'effet des ordres du baron à leur égard, qui se fit encore longtemps attendre. Peu à peu, cependant, on apporta des chandelles, mais point de mouchettes, puis quelques chaises. Une heure plus tard, on arriva avec des couvertures et des coussins, des paillasses et des matelas, le tout imprégné d'eau, car la pluie tombait toujours à versé. Dans les intervalles de ces divers transports, qui s'étaient prolongés bien au delà de minuit, on avait servi aux voyageurs un souper tout à fait sans façon et très-peu propre à leur donner une idée favorable du cas que l'on faisait d'eux.

CHAPITRE IV.

Les plus jeunes de la troupe se plurent à augmenter les inconvénients de cette malencontreuse nuit par des malices et des espiégleries qui empêchèrent leurs camarades de dormir. Le lendemain matin, tous étaient brisés de fatigue; chacun se plaignait à sa manière et n'était d'accord avec les autres que pour maudire le baron. Mais quel ne fut pas leur étonnement et leur joie lorsque le comte vint les visiter en personne, et se montra très-courroucé de l'accueil indigne qu'on leur avait fait! Presque au même moment, le baron, appuyé sur deux domestiques, arriva en boitant, et se plaignit amèrement du maître d'hôtel, qui s'était permis de regarder ses ordres comme non avenus.

Si le comte ne lui donna pas la satisfaction de renvoyer son maître d'hôtel, il ordonna du moins d'apporter à l'instant même tous les meubles et objets nécessaires à la commodité de la troupe. Après cet emménagement, qu'il dirigea en personne, il se fit présenter solennellement les acteurs, s'adressa à chacun en particulier, le nomma par son nom, et

plaisanta avec tant de grâce et de bienveillance, qu'ils furent enchantés d'un aussi aimable protecteur.

Wilhelm, toujours accompagné de Mignon, ne put se dispenser de paraître à son tour; mais il lui fut impossible de placer les belles phrases par lesquelles il s'était promis d'excuser sa présence, car le comte persistait à le regarder comme un membre de la troupe.

Pendant ce temps, plusieurs jeunes officiers étaient venus faire connaissance avec les actrices; l'un d'eux ne tarda pas à engager une conversation suivie avec notre héros. Quoiqu'il ne portât point d'uniforme, il avait les allures militaires. Sa taille était moyenne, mais son maintien annonçait une humeur belliqueuse et une fermeté inébranlable. Un esprit pénétrant brillait dans ses grands yeux bleus, et son front élevé, qu'ombrageait négligemment une belle chevelure blonde; avait quelque chose de méditatif. Sa conversation était animée, et lorsqu'il faisait des questions, il était facile de voir que les matières sur lesquelles il semblait demander des renseignements lui étaient parfaitement connues. Wilhelm pria le baron de lui dire quel était cet homme.

— Il a le titre de major, répondit celui-ci d'un air qui prouvait qu'il n'en avait pas très-bonne opinion; en réalité, c'est le favori du prince, son confident, son bras droit enfin, et ce n'est peut-être pas sans fondement qu'on le regarde comme son fils naturel. Attaché aux plus importantes ambassades, il a visité en cette qualité la France, l'Angleterre, l'Italie; et l'accueil favorable qu'il a reçu partout l'a rendu vain et présomptueux : il s'imagine surtout qu'il connaît à fond la littérature allemande, contre laquelle il se permet toutes sortes de fades plaisanteries. J'évite toute espèce d'intimité avec lui, et vous ferez bien d'imiter mon exemple, car il ne ménage personne. Il se fait appeler Jarno, quoique l'on ne sache pas trop ce que signifie ce nom.

Wilhelm ne répondit rien; il se sentait secrètement attiré vers cet homme, qui jouissait d'une réputation si équivoque.

Dès que les chambres destinées à la troupe furent meublées, Mélina consigna prudemment les hommes d'un côté

et les femmes de l'autre; recommanda à tous de se conduire décemment et de ne s'occuper que de leurs rôles. Il rédigea même, à cet effet, une circulaire qu'il afficha à toutes les portes, et qui punissait par une forte amende la plus légère violation de son code de morale. Le produit de ces amendes devait devenir la récompense des camarades assez sages pour n'avoir jamais été pris en défaut. Loin de respecter ces dispositions, qui leur défendaient l'entrée du manoir, les officiers continuèrent à plaisanter assez cavalièrement avec les actrices et à se moquer des acteurs, ce qui renversa la loi directoriale avant même qu'elle eût reçu un commencement d'exécution. On se pourchassa à travers toutes les chambres, on inventa les jeux et les déguisements les plus bizarres et les plus fous. Mélina, qui protesta énergiquement contre ce désordre, fut bafoué sans pitié; et les jeunes officiers se seraient peut-être oubliés jusqu'à le maltraiter, si le comte ne l'avait pas fait appeler pour lui montrer la place où il voulait construire le théâtre. Son départ augmenta la belle humeur des officiers, et les acteurs finirent par se mêler aux tours extravagants, et parfois même grossiers, par lesquels ils faisaient leur cour à ces dames. Enfin le vieux manoir semblait être devenu le séjour d'une bande de possédés, et le tapage et le scandale ne cessèrent que lorsque la cloche du château appela les nobles enragés à la table de son excellence.

Mélina avait trouvé le comte dans une immense salle qui faisait partie du manoir, mais qu'une élégante galerie rattachait au château neuf. Ce lieu était en effet très-propre à être converti en salle de spectacle; on se mit aussitôt à l'œuvre. Les échafaudages furent bientôt dressés. Wilhelm, secondé par quelques domestiques intelligents, compléta les décorations, régla les perspectives, et ne négligea rien pour donner à l'ensemble un cachet artistique. Le comte, qui visitait fort souvent ces travaux, en fut très-satisfait; mais il n'oubliait jamais de donner des conseils et des ordres par lesquels il augmentait l'admiration des comédiens pour ses hautes connaissances.

Ces préparatifs terminés, on s'occupa des répétitions, qui

malheureusement furent trop souvent troublées par les visiteurs; car chaque jour il arrivait de nouveaux hôtes au château, et tous voulaient voir et connaître la troupe.

CHAPITRE V.

Depuis plusieurs jours déjà, le baron avait fait espérer à notre héros qu'il le présenterait à la comtesse; il vint enfin le trouver d'un air joyeux.

— Je vous ai rappelé de nouveau au souvenir de cette aimable dame, lui dit-il, et je lui ai inspiré un si vif désir d'entendre quelques-unes de vos compositions, qu'elle ne tardera pas à vous faire appeler. Elle regrette beaucoup, au reste, que vous soyez venu au château dans un moment où il lui est impossible de vous traiter selon votre mérite.

En se retirant, il lui désigna une petite pièce en un acte par laquelle il devait commencer ses lectures. Wilhelm se mit aussitôt à revoir cette pièce, qui allait lui ouvrir son entrée dans le grand monde.

— Jusqu'à présent, se dit-il, je n'ai travaillé que pour moi et pour quelques amis qui osaient à peine m'approuver. J'ignore encore si je suis dans les bonnes voies, et si je n'ai pas plus d'amour que de talent pour l'art dramatique. Je vais enfin subir une épreuve d'autant plus dangereuse, que j'aurai pour juges des connaisseurs sévères et qu'on m'écoutera dans le silence du cabinet, où il n'y a pas d'illusion possible. N'importe, je ne reculerai pas; un succès renouera la chaîne rompue de mon bonheur passé et m'ouvrira un brillant avenir.

Après s'être encouragé ainsi, il continua à revoir ses œuvres et les récita à haute voix, afin de se perfectionner dans la déclamation.

Un matin on vint l'avertir que la comtesse l'attendait, et il se munit de la pièce qui lui parut la plus propre à réunir tous les suffrages. Le baron lui avait dit qu'il la trouverait seule avec une de ses amies intimes. En entrant dans son appartement, il y fut en effet accueilli par la baronne

de C***. Cette dame se félicita de faire sa connaissance, et le présenta à la comtesse, qui se faisait coiffer par son valet de chambre. Elle lui adressa quelques phrases obligeantes; son regard surtout annonçait une bienveillance extrême, et notre héros eût été au comble du bonheur, s'il n'avait pas vu Philine agenouillée près du fauteuil de sa belle protectrice, et faisant toutes sortes de singeries. La baronne lui dit que cette jolie petite venait de les amuser par ses chansons, puis elle l'engagea à achever celle qu'elle avait commencée.

Wilhelm écouta avec patience, espérant que pendant ce temps le coiffeur, devant lequel il ne se souciait pas de commencer sa lecture, terminerait sa besogne. Un domestique lui présenta une tasse de chocolat, et la baronne elle-même lui offrit des biscuits. Ce déjeuner cependant ne lui fut pas agréable, car il ne songeait qu'à captiver l'attention de la comtesse par son talent d'auteur. La présence de Philine aussi le contrariait, et la lenteur du valet de chambre, qui semblait ne pas vouloir en finir, mit le comble à son dépit. Bientôt le comte survint; il parla de l'emploi de la journée et de l'accueil qu'il fallait faire aux nouveaux hôtes dont on venait de lui annoncer la prochaine arrivée. A peine se fut-il retiré, que plusieurs officiers demandèrent la permission de présenter leurs hommages à la comtesse avant de partir pour la promenade : elle consentit à les recevoir.

Pendant ce temps la baronne ne s'occupa que de Wilhelm; mais il répondit à ses aimables prévenances avec une distraction visible, et en portant sans cesse la main à son manuscrit, qui semblait le brûler dans sa poche. Sa patience presque épuisée fut obligée de subir une nouvelle épreuve. Après le départ des officiers, on introduisit un marchand de nouveautés qui étala tout ce que renfermaient ses caisses, ses cartons et ses ballots, en faisant l'éloge de ses marchandises avec une loquacité intarissable. De nouveaux visiteurs forcèrent le marchand à se retirer; mais l'infortuné Wilhelm ne gagna rien à ce changement. La baronne paraissait compatir à sa douleur, car, tout en parlant bas à la comtesse, ses yeux restaient fixés sur lui. Enfin il fut congédié sans

avoir pu faire la lecture tant désirée. De retour dans sa chambre, il trouva dans la poche de son habit un très-beau portefeuille anglais, que la baronne y avait glissé sans qu'il s'en aperçût, et presque au même instant le petit nègre de la comtesse, qui l'avait suivi, lui remit un gilet élégamment brodé, sans lui dire de quelle part lui venait ce charmant cadeau.

CHAPITRE VI.

Un mélange de dépit et de satisfaction troubla Wilhelm le reste de la journée. Vers le soir Mélina vint l'arracher à cet état, en lui apprenant que le comte voulait célébrer l'arrivée du prince, son souverain, non-seulement par l'ouverture du théâtre, mais encore par un prologue composé en son honneur. Son intention était de personnifier dans ce prologue les vertus d'un héros et celles d'un philanthrope, puisque le prince possédait les unes et les autres. Ces vertus, converties en personnages agissants, devaient chanter ses louanges et couronner de fleurs et de lauriers son buste, au-dessus duquel on ferait étinceler au même instant sa couronne et son chiffre illuminés.

Le directeur avait été chargé de la mise en scène de ce plan et de la composition des chants, tâche dont il lui était impossible de s'acquitter sans l'assistance de notre héros qu'il venait réclamer.

— Eh quoi! répondit Wilhelm avec humeur, n'y a-t-il donc d'autre moyen possible d'honorer un aussi bon souverain que des bustes, des chiffres et des personnages allégoriques? Un homme sensé peut-il être flatté de se voir couronné en effigie, et de contempler les lettres de son nom découpées dans du carton noir et rendues brillantes à l'aide de quelques misérables lampions? Quant aux personnages allégoriques, déjà si ridicules par eux-mêmes, ils le seront davantage encore, parce que nous n'avons pas les costumes nécessaires pour leur donner du moins quelque pompe apparente. En un mot, si le prologue doit être représenté tel que vous venez de le dire, je n'y concourrai d'aucune façon.

Mélina l'assura que le comte, en lui donnant ce plan, n'était entré dans aucun détail d'exécution, ce qui lui permettait de s'en remettre entièrement au talent et au génie de Wilhelm. Cette flatterie le rendit plus traitable.

— Je ne demande pas mieux, dit-il, que de contribuer aux plaisirs de vos illustres spectateurs, et ma muse ne saurait trouver un plus noble stimulant que celui de célébrer les vertus de notre bon prince. Je réfléchirai, et j'aime à croire que je parviendrai à faire briller votre petite troupe.

Le lendemain matin notre héros avait déjà arrêté le plan de son prologue : les scènes s'enchaînaient et se suivaient avec adresse ; il avait même déjà rimé plusieurs dialogues et commencé les principaux chants. Satisfait de lui-même, il communiqua ce travail au baron, qui le trouva fort à son goût, tout en manifestant une très-grande surprise, car ce projet ne ressemblait en rien à celui dont le comte lui avait parlé la veille, et que Mélina était chargé de faire mettre en action et en vers.

— Il ne me paraît pas probable, dit Wilhelm, que son excellence ait eu l'intention de faire exécuter un prologue tel que le directeur me l'a indiqué. Un amateur aussi instruit et d'un goût aussi exquis indique à l'artiste ce qu'il désire, et s'en rapporte à lui sur le choix des moyens pour réaliser ce désir.

— Vous vous trompez, répliqua le baron ; le comte veut que le prologue soit exécuté d'après le plan qu'il en a donné. Le vôtre est meilleur, j'en conviens, mais il me paraît impossible de le lui faire accepter, à moins que les dames ne veuillent venir à votre secours, la baronne surtout ; oui, elle seule est assez adroite pour le convaincre que vos idées sont les siennes. Il faut donc, avant tout, les lui soumettre et les placer sous son patronage.

— Ce n'est pas ce motif seul, dit Wilhelm, qui nous rendra la protection des dames indispensable ; nous n'avons ni les costumes ni le personnel nécessaires à mon prologue ; pour le jouer, il faut qu'elles nous permettent d'employer les plus jolis enfants des domestiques du château, et qu'elles nous aident à les habiller. Ne perdez donc pas un instant pour sonder leurs intentions à cet égard.

Le baron s'éloigna et revint bientôt dire à notre héros que les dames voulaient l'entendre lui-même plaider sa cause.

— Ce soir, dit-il, elles prétexteront une indisposition, et vous serez introduit dans les appartements de la comtesse par un escalier dérobé. Ce mystère vous a déjà gagné leurs bonnes grâces; la baronne surtout attend ce moment avec une joie d'enfant; conduire une intrigue est toujours un bonheur pour elle, mais ce bonheur est plus grand encore quand il s'agit de contrarier le comte dans ses desseins.

A l'heure convenue, Wilhelm fut introduit dans un cabinet de toilette, où la baronne le reçut de manière à lui rappeler, malgré lui, l'époque heureuse où il se glissait secrètement chez Marianne. Lorsqu'il fut en présence de la comtesse, il exposa son plan avec une éloquence chaleureuse; et les dames en furent si enchantées, que nous croyons devoir donner à nos lecteurs une légère idée de ce plan.

Le théâtre représente une contrée champêtre. Au lever du rideau, des enfants jouent *aux quatre coins* et chantent en dansant en rond. Au milieu de ce divertissement, l'entrée du vieux harpiste et de Mignon, personnages mystérieux qui, en traversant le village, ont piqué la curiosité des jeunes gens que l'on voit arriver après eux. Le harpiste chante des hymnes à la paix et au bonheur; Mignon exécute la danse des *œufs*. Tout à coup une musique guerrière se fait entendre, des soldats envahissent la scène, les jeunes hommes se défendent et sont vaincus, les femmes s'enfuient, les vainqueurs les poursuivent et les ramènent; tout annonce une scène de désordre et de carnage, lorsqu'un personnage, dont le poëte n'a pas encore déterminé le caractère, survient et rétablit la tranquillité en annonçant l'arrivée du chef de l'armée. Ce chef est la personnification de toutes les vertus d'un héros qui, au milieu du tumulte des armes, fait régner la justice et la sécurité, protége l'innocence et la faiblesse, et arrête les excès de la force brutale. Des danses et des chants pour célébrer la gloire de ce héros terminent le prologue.

Après les premiers élans d'enthousiasme, les dames décla-

rèrent que, pour faire adopter ce plan au comte, il était indispensable d'y mêler un peu d'allégorie. Le baron proposa de mettre le génie de la discorde et de la violence à la tête des féroces soldats, et de faire annoncer l'arrivée du héros par Minerve, qui finirait par enchaîner le mauvais génie. La baronne lui demanda, en outre, de placer au dénouement le buste, le chiffre et la couronne du prince. A ces conditions, elle se chargea de persuader au comte que le tout était son œuvre à lui.

Wilhelm accepta sans difficulté l'intervention de Minerve, qui lui fournissait un moyen d'adresser au prince des louanges délicates et dignes de lui; mais il aurait toujours repoussé la plate apologie du buste, si la comtesse ne lui avait pas jeté un de ces regards qui auraient suffi pour lui faire faire abnégation entière de sa conscience de poëte. Après ce premier sacrifice, on lui en imposa un second : les dames exigèrent qu'il prît dans son prologue le rôle du chef des jeunes paysans. Pour lui ôter tout prétexte à un refus, la baronne lui dit que les représentations données dans le château ne pouvaient être considérées comme publiques, et qu'elle-même y figurerait sans scrupule, si cela était nécessaire.

La comtesse le congédia enfin de la manière la plus amicale; la baronne le reconduisit elle-même jusqu'à l'escalier dérobé, et lui pressa doucement la main en lui souhaitant une bonne nuit.

CHAPITRE VII.

Excité par l'approbation des dames, Wilhelm passa la nuit et une partie de la matinée suivante à travailler à son prologue. Il était presque terminé, lorsqu'on vint lui dire que son excellence voulait lui parler pendant le déjeuner. Dès qu'il entra dans la salle à manger, la baronne se leva de table, vint à sa rencontre, et lui dit à voix basse :

— Ne parlez de la pièce qu'autant qu'il le faudra pour répondre aux questions qu'on va vous faire.

— J'apprends avec plaisir, lui dit le comte, que vous vous occupez du prologue que j'ai composé. J'approuve votre idée de mettre Minerve en scène, et je me suis déjà occupé du costume, dont la sévère exactitude est de la plus haute importance. Pour qu'il n'y ait pas de méprise à ce sujet, nous allons consulter toutes les gravures de ma bibliothèque qui représentent cette déesse.

Au même instant, plusieurs domestiques entrèrent chargés de paniers pleins de livres. Le comte ouvrit successivement divers écrits et dictionnaires mythologiques, et le recueil de statues, inscriptions et monuments antiques de Montfaucon. Cette revue ne suffit point pour le satisfaire; son excellente mémoire lui retraçait tous les frontispices, vignettes, culs-de-lampe des livres de sa bibliothèque où se trouvaient des Minerves; il désigna chacun de ces livres par son nom, et se les fit apporter les uns après les autres. Lorsqu'il les vit tous entassés autour de lui, il s'écria :

— Je suis sûr maintenant qu'il ne reste pas une seule effigie de Minerve dans ma bibliothèque, et je gage que jamais encore aucun dépôt de livres n'a été ainsi dépouillé de sa déesse protectrice.

Tout le monde admira l'esprit et la finesse de cette plaisanterie, et Jarno, qui avait malignement excité le comte à faire toujours apporter de nouveaux volumes, se mit à rire d'une manière immodérée.

— Maintenant, continua le comte en se tournant vers Wilhelm, il nous reste une grave question à décider : quelle divinité voulez-vous représenter? Minerve ou Pallas, la déesse des beaux-arts ou celle de la guerre?

— Votre excellence ne pense-t-elle pas, répondit Wilhelm, qu'il serait plus à propos de laisser ce point dans le vague, et de lui conserver le double caractère que lui donne la mythologie? Elle vient annoncer l'arrivée d'un guerrier, mais c'est pour rassurer les peuples; elle chante les exploits d'un héros, mais c'est pour placer sa clémence et son humanité au-dessus de sa valeur; elle dompte le génie de la discorde et de la force brutale, mais c'est pour rétablir la paix et le bonheur là où régnaient la guerre et le désespoir.

Craignant que l'amour-propre d'auteur ne lui fît commettre quelque imprudence, la baronne donna brusquement un autre tour à la conversation en faisant entrer le tailleur qui devait confectionner le costume de Minerve. Cet homme, accoutumé à composer des déguisements pour les bals masqués, trouva la chose très-facile; il reçut l'ordre de s'entendre avec madame Mélina, qui, malgré sa grossesse très-avancée, avait été chargée du rôle de la chaste vierge de l'Olympe. La comtesse indiqua à sa femme de chambre, d'un air un peu contrarié, les robes qu'il fallait abandonner au tailleur pour le costume de la déesse.

Pendant ce temps, la baronne avait éloigné Wilhelm, en lui disant qu'elle se chargeait de ce qui restait encore à faire. A peine de retour dans sa chambre, il reçut la visite du maître de chapelle, qui venait s'entendre avec lui pour la partie musicale du prologue.

Depuis ce moment, le comte ne s'occupa plus de la pièce; le buste, la couronne et les transparents de la décoration finale captivèrent seuls toute son attention. Guidé par le souvenir des solennités de ce genre auxquelles il avait assisté dans les différentes cours de l'Europe, et secondé par une riche collection de dessins, il parvint à composer une illumination de bon goût et dont l'effet était certain, puisqu'il avait toutes les connaissances nécessaires pour la faire exécuter telle qu'il l'avait conçue. De son côté, Wilhelm acheva sa pièce, distribua les rôles, étudia le sien et indiqua au maître de chapelle la musique dont il avait besoin pour les chants et pour le ballet.

Tout allait au mieux, lorsqu'une circonstance imprévue vint faire une lacune dans les combinaisons de notre héros. Mignon refusa d'exécuter la danse des *œufs;* en vain le lui ordonna-t-il positivement, elle répondit, avec son laconisme ordinaire, que, puisqu'elle était à lui, elle ne pouvait être au théâtre. Il eut recours à la prière; elle éclata en sanglots, se précipita à ses pieds et s'écria hors d'elle :

— Mon père! mon père bien-aimé, ne cherche pas à me faire remonter sur les planches, et garde-toi surtout d'y paraître!

Ce sage avis ne produisit aucun effet sur Wilhelm, qui se borna à chercher un intermède pour remplacer la danse des *œufs*.

Philine, chargée de représenter une villageoise et de conduire la danse et les chœurs, attendait l'instant de la représentation avec une joie folle. Au reste, sa situation au château était fort heureuse; la comtesse aimait à l'avoir autour d'elle et la comblait de présents. Douée par la nature d'un grand talent d'imitation, elle avait pris promptement les manières convenables à la sphère élevée où le hasard venait de la placer. Ce vernis de bon ton et de politesse lui allait à merveille; aussi l'écuyer se montra-t-il plus amoureux que jamais, et la plupart des jeunes seigneurs la poursuivaient de leurs galants propos. Peu accoutumée à un pareil cortége d'adorateurs, elle ne cherchait qu'à l'augmenter encore en se montrant insensible. Son cœur, en effet, était resté indifférent; mais son esprit, naturellement vif et fin, s'était perfectionné. Pas un ridicule, pas une faiblesse de la société au milieu de laquelle elle vivait ne lui était échappé, et si la prudence n'avait pas été contraire à sa nature, il lui eût été facile de s'assurer une position brillante. Mais elle n'usa de ses avantages que pour se procurer quelques instants de folle gaieté et de plaisir frivole, et redevint impertinente et capricieuse toutes les fois qu'elle crut pouvoir l'être sans danger.

Les rôles étaient appris, et une répétition générale allait avoir lieu. Le comte voulait y assister, et sa femme commença à avoir des craintes sérieuses; plus l'instant décisif approchait, plus les dames se sentaient inquiètes et embarrassées. La baronne fit inviter Wilhelm à se rendre secrètement chez la comtesse, afin de s'entendre d'avance sur la manière de détourner l'orage qu'on craignait de voir éclater; car pas une idée du comte n'était restée dans le prologue.

A peine notre héros fut-il introduit dans l'appartement de la comtesse, que Jarno s'y présenta. La baronne l'initia au mystère du conseil privé qu'il venait de troubler, et il offrit son assistance de la meilleure grâce du monde.

— Il faudrait, mesdames, que l'affaire fût tout à fait désespérée pour que vous ne pussiez pas vous en tirer sans mon secours. Je ne vous promets pas moins de former à moi seul un corps de réserve prêt à donner à votre premier signal.

La baronne lui raconta ensuite comment on avait fait approuver au comte chaque scène du prologue prise isolément, en lui répétant toujours que l'ensemble n'avait subi aucun changement.

— Ce soir, pendant la répétition, continua-t-elle, je me placerai près de lui, et je tâcherai de l'occuper jusqu'au moment de l'illumination finale, où l'on fera exprès quelques méprises afin de lui procurer le plaisir de blâmer et de donner des ordres.

— Je connais plus d'un grand diplomate qui serait heureux d'être secondé par une amie aussi sage et aussi adroite que vous, madame, dit Jarno. Si malgré l'excellence de vos moyens vous avez besoin d'un allié, je vous le répète, avertissez-m'en par un signe de tête; je ferai sortir le comte du théâtre, et il n'y rentrera que pour le dénouement. J'ai une révélation à lui faire concernant son cousin, qui le préoccupera assez pour lui faire oublier pendant plusieurs jours la répétition et les acteurs.

Une affaire imprévue empêcha le comte d'assister au commencement du prologue; et lorsqu'il arriva au théâtre, la baronne s'empara tellement de lui qu'il lui resta à peine assez de temps pour indiquer quelques changements à faire dans les décors et dans le débit des acteurs. La tirade que madame Mélina déclama dans son beau costume de Minerve se trouva fort à son goût, et l'illumination acheva de le rendre de bonne humeur. Quelques heures plus tard il manifesta cependant des doutes sur la conformité de la pièce qu'il venait de voir avec le plan qu'il en avait donné; mais Jarno fit manœuvrer son corps de réserve, et tout se passa au mieux.

Le lendemain on reçut la nouvelle officielle de la prochaine arrivée du prince; les jeunes seigneurs montèrent à cheval pour aller voir l'avant-garde campée dans les environs, et

les domestiques, surchargés de besogne, allaient et venaient sans cesse. Au milieu de ce tumulte, les comédiens oubliés dans le vieux manoir manquaient souvent du nécessaire et passaient leur temps tantôt à se plaindre de la négligence ou du mauvais vouloir des valets, et tantôt à apprendre des rôles et à répéter des pièces nouvelles.

CHAPITRE VIII.

Le prince était arrivé enfin avec son état-major, sa cour et sa suite. Cette foule agissante, augmentée encore par les officiers du camp qui venaient faire des rapports et recevoir des ordres, donnait au château les apparences d'une ruche prête à essaimer. Tout le monde se pressait autour du prince, et tout le monde admirait sa condescendance et son affabilité; on fut étonné surtout de voir qu'aux graves vertus d'un héros il joignait les grâces d'un homme de cour.

Tous les hôtes du comte avaient été présentés par lui à leur gracieux souverain; mais les comédiens furent forcés de se tenir soigneusement cachés, car si on eût supposé leur présence, il n'eût plus été possible de surprendre le prince par la solennité préparée en son honneur. Il était en effet loin de s'y attendre; et lorsque le soir on l'introduisit dans une immense salle décorée de tapisseries d'un autre siècle, brillamment éclairée et disposée en salle de spectacle, son étonnement fut réel. Tout se passa à souhait. Après le prologue, les acteurs furent présentés au prince, qui adressa à chacun d'eux quelques paroles obligeantes. Wilhelm eut une double part d'éloges comme comédien et comme poëte. Au bout de quelques jours, personne ne songea plus au prologue qui d'abord avait produit tant d'effet; Jarno seul en parlait encore à Wilhelm comme d'une composition sage, exécutée avec talent.

— Il est dommage, ajouta-t-il, que vous ayez joué avec des coques de noix, car vous ne pouviez gagner que des coques.

Ces mots occupèrent Wilhelm pendant plusieurs jours, ne

sachant quel sens leur donner ni dans quelle intention ils lui avaient été adressés.

La troupe continuait à donner chaque soir une représentation nouvelle, et faisait de son mieux pour captiver l'attention de son illustre public.

Éblouis par des succès qu'ils devaient beaucoup moins à leur mérite qu'à la politesse des spectateurs, les comédiens ne tardèrent pas à s'imaginer que la foule brillante qui s'agitait autour d'eux n'était attirée que par le désir de les voir et de les entendre. Notre héros était loin de partager leur illusion ; il connaissait leur position et la sienne, et ne la supportait qu'avec dépit.

Le prince, qui avait assisté à l'ouverture du théâtre avec une attention consciencieuse, trouva bientôt des prétextes pour se dispenser, chaque soir, d'assister au spectacle ; et tous les seigneurs de sa suite, dont Wilhelm ambitionnait les suffrages, imitèrent son exemple. Cependant il ne négligea rien pour vaincre ce dédain, et Mélina, qui reconnaissait malgré lui sa supériorité, le laissa faire. Il choisit les pièces et les ajusta aux capacités de la troupe, surveilla les répétitions, dirigea l'ensemble et les détails, apprit ses rôles avec soin, et les débita avec autant de vivacité, de chaleur et de convenance qu'il était possible d'en espérer de la part d'un jeune homme qui n'avait jamais fait ces études spéciales et pénibles qui forment le goût et rectifient le jugement.

Malheureusement le baron, ivre de bonheur parce qu'il était parvenu enfin à faire jouer une de ses pièces, détruisit tout ce que Wilhelm avait fait pour perfectionner la troupe. Il répétait sans cesse aux comédiens qu'ils produisaient un effet merveilleux, surtout par rapport aux dispositions fâcheuses des spectateurs, puisque le prince, et par conséquent tous ses courtisans, n'estimaient que le théâtre français, tandis que la partie indépendante des hôtes du comte, dirigée par Jarno, admirait follement les monstruosités de la scène anglaise.

Si, sous le rapport artistique, l'amour-propre des acteurs n'avait pas toujours lieu d'être satisfait, leurs personnes du

moins, obtenaient des suffrages incontestables. Nous avons déjà dit que dès le commencement les actrices avaient attiré l'attention des officiers; elles ne tardèrent pas à faire des conquêtes plus importantes que nous passerons sous silence, pour ne parler ici que de l'intérêt toujours croissant que la comtesse témoignait à Wilhelm, qui, de son côté, se sentait toujours plus vivement entraîné vers cette femme charmante. Dès qu'il paraissait en scène, elle n'avait des yeux que pour lui, et il ne semblait déclamer et respirer que pour elle. Se regarder mutuellement était pour eux un plaisir inexprimable auquel leur âme naïve s'abandonnait sans prévoir les dangers qui pourraient en résulter. Semblables aux avant-postes de deux armées ennemies qui, séparées par un simple ruisseau, causent et rient ensemble, oubliant que les lois de la guerre les rangent sous des drapeaux opposés, la comtesse et Wilhelm échangeaient des regards d'amour par dessus la barrière que le rang et le devoir avaient élevée entre eux.

La baronne avait été frappée par la jeunesse, la bonne mine, la gaieté et l'air déterminé de Laertes, qui, malgré son aversion pour les femmes, n'était pas homme à dédaigner une bonne fortune. Au reste, les charmes et surtout l'affabilité séduisante de la baronne l'auraient peut-être sérieusement captivé, si le baron ne lui avait pas rendu le bon ou le mauvais service de l'éclairer sur le véritable caractère de cette noble dame. Un jour que le jeune comédien venait de lui parler d'elle comme du modèle de toutes les perfections, il lui dit froidement :

— Allons, c'est une affaire décidée; l'adroite magicienne vient de faire une nouvelle capture pour garnir ses étables.

Cette allusion directe aux enchantements de Circé déplut souverainement à Laertes; mais le baron n'en persista pas moins dans ses moqueries impitoyables.

— Oui, oui, continua-t-il en riant, chaque nouveau venu se croit l'unique objet de ses séduisantes cajoleries : nous avons tous passé par là. Elle ne regarde ni à l'âge, ni au rang, ni à la fortune; il faut que tout homme qui s'est trouvé en contact avec elle l'ait adorée pendant quelque temps.

Quelle position pénible pour l'amant favorisé qui, dès son entrée dans les jardins de sa magicienne, où règne un printemps artificiel, entend, au lieu des soupirs voluptueux du rossignol, le grogrement prophétique d'un devancier métamorphosé ! Tel était l'état de Laertes après la funeste révélation du baron.

Bientôt il eut honte de la faiblesse vaniteuse qui l'avait fait croire de nouveau à la sincérité d'une femme. Évitant la baronne avec affectation, il passa une partie de son temps à faire des armes avec l'écuyer ou à le suivre à la chasse, et ne parut à la scène que lorsqu'il ne put s'en dispenser.

Presque chaque matin quelques membres de la troupe recevaient l'ordre de se rendre au château pour amuser le comte et la comtesse. Cette dernière était toujours accompagnée de Philine, que cette préférence rendait un objet d'envie pour tous ses camarades. Le Pédant, plus que jamais le favori du comte, avait été équipé par lui avec luxe, et avait reçu de ses nobles mains une superbe montre et une riche tabatière.

Parfois la troupe tout entière était introduite dans la salle à manger au moment où l'on venait de servir le dessert au châtelain et à ses illustres hôtes, honneur dont les comédiens étaient très-fiers ; car ils ne remarquaient pas qu'à la même heure les valets amenaient des chiens et des singes, et que les palefreniers faisaient caracoler des chevaux dans la cour d'honneur sur laquelle donnaient les balcons de la salle. On avait averti Wilhelm que, pour faire sa cour au prince, il fallait saisir l'occasion de lui parler de Racine, dont il était admirateur fanatique. Bientôt cette occasion s'offrit d'elle-même. Le prince, qui aimait mieux adresser la parole à notre héros qu'aux autres membres de la troupe, lui demanda si, en sa qualité d'auteur dramatique, il n'étudiait pas les grands maîtres français ; et comme il n'attendait d'autre réponse qu'une humble révérence à cette question, qui n'était qu'une formule de politesse, il se dirigea vers une autre personne ; mais Wilhelm le força, pour ainsi dire, à l'écouter, en lui barrant presque le passage et en lui disant avec beaucoup de vivacité qu'il plaçait le théâtre

français au premier rang, et qu'il avait appris avec bonheur que son altesse rendait justice au génie de Racine.

— Il est fort naturel, au reste, ajouta-t-il, que les grands de la terre, lorsque leur âme est aussi élevée que leur rang, admirent un poëte qui comprenait si bien leur haute position et leurs nobles sentiments. Corneille a fait revivre les grands hommes, mais Racine seul a su peindre les grands princes. En le lisant, on sent qu'il a vécu au milieu d'une cour brillante, sous les yeux d'un puissant monarque et dans la société intime des personnages illustres dont la vie intérieure ne dépasse pas le seuil des palais. J'étudie surtout son Britannicus, sa Bérénice ; et je me crois transporté dans la demeure des dieux de la terre, et, avec les yeux de ce célèbre Français, je vois, sous leur véritable jour, avec leurs défauts et leurs souffrances, le roi que toute une nation adore et les seigneurs dont elle envie le bonheur. La cause de sa mort m'explique son génie : le poëte dont l'existence dépendait d'un regard de son roi ne pouvait manquer de composer des œuvres dignes de l'approbation de tous les souverains du monde !

Le prince répondit par un sourire bienveillant, et s'éloigna, au grand regret de Wilhelm, qui aurait voulu prouver par de nouveaux arguments qu'il connaissait à fond l'auteur favori de son auguste auditeur. Il ne savait pas encore qu'en pareille circonstance ce n'était pas à lui à prolonger l'entretien, et qu'il blessait les convenances en voulant épuiser une matière sur laquelle le prince ne jugeait pas à propos d'en écouter davantage.

Jarno, qui s'était trouvé assez près de lui pour l'entendre, lui dit à voix basse :

— Est-ce que vous n'auriez jamais lu Shakspeare ?

— Non, répondit Wilhelm. Depuis qu'il commence à être connu en Allemagne, je me suis peu occupé du théâtre, et je ne sais si je dois m'applaudir du hasard qui est venu réveiller mon penchant pour cette carrière. Au reste, d'après ce que j'ai entendu dire, ses pièces ne sont qu'un assemblage de monstruosités qui blessent la vraisemblance et la raison.

— Il est toujours utile de voir, même le bizarre, avec ses propres yeux. Je vous prêterai quelques volumes du célèbre Anglais. Croyez-moi, vous ne pourrez faire un plus digne usage de vos loisirs qu'en vous arrachant à cette réalité insignifiante pour regarder dans la lanterne magique qui va vous montrer un monde nouveau. Ne cherchez plus à donner des allures d'homme à des singes et à apprendre à danser à des chiens. Je ne vous recommande qu'une chose : ne vous attachez pas à la forme ; quant au fond, je m'en remets à votre jugement.

Les jeunes seigneurs qui devaient partir pour la chasse n'attendaient plus que Jarno ; il les rejoignit, et tous s'élancèrent sur les magnifiques chevaux de selle qui les attendaient dans la cour. Wilhelm y descendit, et suivit longtemps la cavalcade du regard : il avait tant de choses à dire à l'homme qui, après avoir éveillé en lui d'une manière peu agréable des idées dont il sentait vaguement l'importance et l'utilité, venait de le quitter si brusquement !

Lorsque nous travaillons au développement de nos forces intellectuelles, nous nous trouvons souvent arrêtés par des difficultés que les conseils d'un ami bienveillant auraient pu faire disparaître sans peine. C'est ainsi que le voyageur qui, près du terme de sa route, tombe dans le fleuve qu'il côtoyait, en est quitte pour le léger inconvénient d'avoir mouillé ses vêtements, si à l'instant on le saisit et on le ramène au rivage ; s'il reste abandonné à lui-même, il pourra, à force de luttes et de courage, atteindre la rive opposée, mais il se trouvera alors si loin de son but, que pour y revenir il lui faudra faire de longs et pénibles efforts.

Wilhelm s'aperçut enfin que le grand monde ne ressemblait pas à l'idée qu'il s'en était faite ; il s'étonna surtout de la facilité gracieuse et de la convenance parfaite avec lesquelles on y traite les affaires les plus graves et les plus désagréables. Une armée prête à entrer en campagne, un souverain qui était à la fois le père de ses sujets et le modèle de ses généraux, une foule de grands personnages qui se pressaient autour de ce souverain, enfin tout ce monde si nouveau pour lui avait élevé son imagination et

étendu le cercle de ses idées. Il était dans cette disposition d'esprit, quand on lui apporta les œuvres de Shakspeare de la part de Jarno. Il se mit aussitôt à les lire, et bientôt ce génie sublime, semblable à un torrent impétueux, l'entraîna malgré lui dans un océan sans limites où il ne tarda pas à se perdre et à s'oublier lui-même.

CHAPITRE IX.

Depuis leur séjour au château, les relations des acteurs avec le baron avaient presque entièrement changé de nature. En voyant pour la première fois de sa vie une de ses pièces entre les mains de véritables comédiens et sur le point d'être jouée sur un véritable théâtre, le noble auteur se sentit si heureux et si pénétré de reconnaissance, qu'il ne laissait pas passer un marchand de nouveautés sans acheter des parures pour les actrices, des vêtements pour les acteurs ; et presque chaque jour il leur faisait porter des paniers de vin de Champagne qu'ils vidaient à sa santé. En échange de ces égards et de ces politesses, ils avaient joué son drame de leur mieux ; Wilhelm surtout avait produit beaucoup d'effet dans le rôle du héros.

Peu à peu cependant, le baron accorda à certains acteurs des préférences qui excitèrent des jalousies et des rivalités qu'aggravait encore l'intervention maladroite de Mélina, car dans les circonstances difficiles il prenait toujours le plus mauvais parti. Les favoris acceptaient leur position comme une conséquence naturelle de leur mérite, ce qui les dispensait de se montrer reconnaissants ; les autres se plaignaient hautement de l'injustice et du mauvais goût du baron, et n'épargnaient ni ruse ni perfidie pour lui rendre ses relations avec la troupe aussi désagréables que possible. Des anecdotes plus ou moins malicieuses ou spirituelles circulaient sur son compte ; on alla jusqu'à soutenir qu'il enviait la gloire des comédiens, surtout celle de Wilhelm, qui joignait à ce talent celui d'auteur. Cette dernière supposition se trouva confirmée par la pièce de vers suivante, dont plu-

sieurs copies d'une écriture contrefaite furent répandues parmi les hôtes du comte.

« Hélas! monsieur le baron, je ne suis qu'un pauvre dia-
» ble. J'envie votre rang, votre place si près du trône; j'en-
» vie vos riches domaines, le beau castel de monsieur votre
» père, ses chasses, ses meutes et ses attelages.

» Hélas! monsieur le baron, je ne suis qu'un pauvre dia-
» ble, et pourtant, on le dit du moins, vous enviez mon
» sort, parce que la nature s'est montrée bonne mère envers
» moi. Je conviens qu'elle m'a donné du cœur et de la tête;
» oui, je suis un pauvre diable, mais je ne suis pas un pauvre
» homme.

» Hélas! mon cher monsieur le baron, je crois que nous
» devrions nous en tenir chacun à ce que nous sommes. Oui,
» restez le fils de monsieur votre père, je resterai l'enfant
» de ma mère. Vivons sans haine, sans jalousie; ne nous en-
» vions pas nos titres; pour vous point de place au Par-
» nasse, pour moi point de place au chapitre. »

Ces vers, dont personne de connaissait l'auteur, furent généralement loués; les comédiens négligés par le baron en furent enchantés, et Wilhelm blâma vivement cette satire et les éloges qu'on lui donnait.

— On a bien raison, disait-il, de dédaigner les muses allemandes, puisque nous ne savons pas apprécier les hommes qui, placés dans une sphère élevée, consacrent une partie de leur temps à des travaux littéraires. La naissance, le rang et la fortune n'excluent point le génie; les nations étrangères nous en ont donné la preuve, car quelques-uns de leurs plus grands auteurs étaient en même temps de grands seigneurs; tandis que pour nous autres Allemands, un gentilhomme s'occupant des sciences et des arts est une espèce de phénomène. Si jusqu'ici peu de noms illustres par la naissance brillent dans cette noble carrière, où des noms obscurs viennent nous éblouir tout à coup, semblables à des astres inconnus qui se jouent des calculs des astronomes, il n'en sera pas toujours ainsi. Oui, j'ose l'espérer, les classes les plus élevées de la société apprendront à désirer et chercheront à mériter les glorieuses couronnes que distri-

buent les muses. Cessons donc de nous moquer des nobles qui s'adonnent au culte de ces filles célestes; et que les nobles se souviennent qu'ils sont aussi coupables que nous autres roturiers, quand ils approuvent nos efforts pour détourner leurs pareils de ce culte, en ridiculisant leurs travaux.

Cette dernière observation s'adressait au comte lui-même, puisqu'il avait loué les vers faits contre son parent, qui lui avaient fourni l'occasion de renouveler les railleries dont il le poursuivait au sujet de ses travaux littéraires.

On s'était livré à une foule de suppositions sur le véritable auteur de la satire; le comte, qui se piquait de surpasser tout le monde en finesse et en pénétration, l'attribua à son favori le Pédant, chez lequel il prétendait avoir reconnu depuis longtemps un grand talent poétique. Un matin il le fit appeler et lui fit lire, en présence de Jarno, de la comtesse et de la baronne, les vers dont on le croyait l'auteur. Le pauvre comédien s'acquitta de cette tâche avec sa gaucherie et sa timidité habituelles. Le comte, décidé à y voir des preuves de génie, l'accabla d'éloges et de présents, en l'engageant à lire le lendemain quelques autres morceaux de sa composition; mais le Pédant sut éviter une réponse positive avec cette adresse que la nécessité donne parfois aux esprits les plus bornés. Depuis ce temps personne n'osa plus lui contester le titre de poëte malin et spirituel. Quant aux amis du baron, ils l'appelaient tout bas un faiseur de libelles, un méchant homme. Sur la scène, surtout, ses succès furent prodigieux, car le comte et ses flatteurs l'applaudissaient à outrance, ce qui le gonfla d'une telle vanité qu'il en devint presque fou. Trouvant ses camarades indignes de sa société, il songea à se faire donner un appartement au château. S'il avait pu le jour même réaliser ce projet, il eût échappé à un événement très-fâcheux pour lui, car lorsque le soir il s'en retourna au vieux manoir, il fut assailli dans les ténèbres par plusieurs personnes qui le rouèrent de coups de bâton et le laissèrent à demi mort sur la place. Le corps brisé et la tête égarée par la peur, il se traîna péniblement auprès de ses camarades, qui, tout en feignant de le plaindre,

ne purent s'empêcher de rire, car son bel habit brun était tout couvert d'une poussière blanchâtre, comme s'il eût lutté avec des meuniers.

Indigné du traitement qu'on avait osé faire subir à son favori, le comte ordonna au bailli de rechercher les coupables et de les punir d'une manière exemplaire. L'habit brun couvert de poussière blanche devait servir de pièce de conviction ; aussi interrogea-t-on particulièrement les domestiques du château, obligés par leurs fonctions à manier de la farine ou de la poudre à friser. Mais en dépit de ces indications, il fut impossible de découvrir les coupables.

Le baron convint qu'il avait trouvé les vers très-impertinents, et que la manière dont le comte les avait accueillis lui avait paru très-peu amicale ; mais il jura sur l'honneur qu'il était entièrement étranger à la mésaventure du libelliste, dont il se bornait à mépriser le mauvais caractère et le prétendu talent.

Les nombreuses distractions qui se succédaient au château ne tardèrent pas à faire oublier la catastrophe du Pédant, à qui l'on avait si chèrement fait payer le plaisir de s'être paré des plumes du paon.

Les comédiens continuaient leurs représentations, et, à quelques petits inconvénients près, ils avaient lieu d'être satisfaits de leur sort ; cependant ils se plaignaient sans cesse au baron, et lui demandaient de leur procurer enfin la table splendide, les superbes appartements et tout le luxe qu'il avait eu l'imprudence de leur promettre, et qu'il était moins que jamais en état de leur faire accorder par le comte.

Quant à notre héros, il ne quittait presque plus sa chambre, où Mignon et le vieil harpiste avaient seuls la permission de pénétrer à toute heure. Entièrement occupé de Shakspeare, il n'y avait plus pour lui d'autre monde que celui de ce poëte.

On nous a souvent parlé de magiciens qui par des formules cabalistiques évoquent des fantômes, et dont les puissantes conjurations attirent un si grand nombre de ces êtres fantastiques, que bientôt ils remplissent la chambre tout entière. Forcé cependant de respecter le cercle étroit dans

lequel le maître s'est renfermé, ils voltigent autour de sa tête, se transforment sans cesse, occupent les points les plus obscurs, et garnissent toutes les corniches. Là des œufs s'allongent, se détendent et se métamorphosent en spectres terribles; ici des figures gigantesques et vaporeuses se resserrent et s'attachent aux boiseries en forme de champignons. Mais les sensations nouvelles que ce spectacle a éveillées dans l'âme du magicien lui font oublier le mot par lequel il pourrait refermer l'écluse par laquelle s'échappe ce déluge d'êtres surnaturels. C'est ainsi que Wilhelm, abîmé dans la lecture de Shakspeare, sentit se développer en lui des impressions et des facultés dont il n'avait pas même supposé l'existence; aussi ne prenait-il plus aucune part aux événements qui auraient pu le ramener à la vie réelle.

Il était dans cette disposition d'esprit, lorsqu'on vint lui dire qu'une exécution allait avoir lieu dans la cour d'honneur. Il s'agissait de fouetter un jeune garçon qui refusait de dire son nom, et qu'on avait vu rôder dans la contrée, où il était entièrement étranger et sans asile connu. Ces circonstances, et surtout son costume de garçon perruquier, avaient fait supposer qu'il était du nombre des inconnus qui avaient si cruellement maltraité le favori du comte, crime qu'il niait si obstinément, que, faute de preuves, on avait pris le parti de le punir en qualité de vagabond et de voleur, puisqu'on l'avait pris au moment où il escaladait les murs du jardin pour s'introduire au château.

Ce récit, que Wilhelm n'écouta qu'à demi, n'aurait produit aucun effet sur lui, si Mignon n'était pas arrivée en hâte pour le prévenir que ce jeune homme n'était autre que Frédéric, qui depuis sa grotesque aventure avec l'écuyer avait quitté la troupe. Poussé par l'intérêt instinctif qu'il prenait malgré lui à ce bizarre enfant, il se rendit dans la cour déjà préparée pour l'exécution, avec cette solennité que le comte aimait à déployer dans les occasions les plus futiles.

Bientôt on amena Frédéric. Notre héros déclara qu'il le connaissait, et demanda à lui parler en particulier; ce qui ne lui fut accordé qu'avec peine. Le condamné lui jura sur l'honneur qu'il n'avait aucune part à l'accident arrivé au

Pédant, et qu'il n'avait cherché à s'introduire au château que pour se rendre dans la chambre de Philine, où il serait parvenu sans peine si on ne l'avait pas arrêté au jardin. La crainte de compromettre un membre de la troupe dont pour l'instant du moins il faisait partie empêcha Wilhelm de profiter de cet aveu pour sauver son protégé ; mais il pria l'écuyer de déclarer avec lui que ce garçon appartenait aux comédiens, qui l'avaient renvoyé pour une espièglerie d'enfant, et qu'il n'avait cherché à pénétrer au château que pour y rencontrer un acteur, afin d'obtenir son pardon. L'écuyer y consentit avec plaisir ; les dames se mêlèrent aussitôt de cette affaire ; Frédéric fut gracié et confié à la surveillance spéciale de Wilhelm, qui dès ce moment le regarda comme un membre de la singulière famille qu'il s'était faite.

Mignon et le vieux harpiste reçurent le nouveau venu avec bienveillance, et désormais tous trois n'eurent plus d'autre désir, d'autre occupation, que de se rendre agréables à leur généreux protecteur.

CHAPITRE X.

L'adroite Philine était parvenue à se rendre indispensable aux dames ; car elle seule pouvait leur donner une foule de détails sur les hommes qu'elles avaient distingués dans la foule des jeunes seigneurs qui encombraient le château. La manière dont la comtesse s'exprima sur le compte de Wilhelm avait fait deviner à la rusée comédienne qu'elle le préférait à tout autre. Pour flatter ce sentiment, elle raconta tout ce qu'elle savait de son passé, et même ce qu'elle ignorait ; mais ses inventions étaient toujours en faveur de son ancien ami, dont elle vantait le caractère généreux et la réserve modeste auprès des dames. La baronne surtout n'épargnait rien pour exciter le penchant secret de sa belle amie pour notre héros. Ses aventures galantes, dont pour l'instant Jarno était l'objet, n'avaient pu rester ignorées de la comtesse, qui était trop chaste et trop pure pour approu-

ver cette conduite ; voulant lui ôter le droit de la blâmer, elle cherchait à lui faire commettre des fautes semblables. Philine la seconda de son mieux ; elle espérait qu'en facilitant à Wilhelm une liaison qui ne pourrait se prolonger au delà de son séjour au château, elle acquerrait des droits à sa reconnaissance, et s'assurerait ainsi le moyen de rétablir, plus tard, leur ancienne intimité.

Un jour le comte et quelques-uns de ses amis se rendirent à une partie de chasse, d'où ils ne devaient revenir que le lendemain. La baronne exploita cette circonstance pour tendre un piége à son amie à l'aide d'un déguisement, genre de plaisanterie qu'elle préférait à tout autre. Elle prétextait souvent de petits voyages pour se procurer le plaisir de se glisser au milieu de ses amis sous le costume d'une paysanne, d'un page, d'un garde forestier ; et quand on était longtemps sans la reconnaître et qu'on finissait par la comparer à une fée charmante dont on désirait toujours la présence, mais qui ne se montrait qu'au moment où on n'osait pas l'espérer, elle était au comble du bonheur. Vers la fin de la journée, elle fit appeler Wilhelm ; mais comme elle avait encore quelques préparatifs à terminer, elle chargea Philine de le recevoir et de l'instruire du rôle qu'on voulait lui faire jouer.

Notre héros fut aussi mécontent qu'embarrassé lorsqu'au liéu de la noble dame, il trouva la comédienne qu'il évitait avec soin. L'accueil gracieux et poli qu'elle lui fit le força cependant d'être poli à son tour. Après quelques plaisanteries fort convenables sur la bonne étoile qui le protégeait malgré lui, elle se plaignit affectueusement de sa froideur envers une ancienne amie ; puis elle ajouta qu'elle ne pouvait songer au passé sans se dire qu'elle avait mérité ce dédain. Mais elle excusa adroitement ce passé, et lui assura que désormais elle se mépriserait elle-même si elle n'avait pas la force de mériter son amitié en persistant dans le changement qui s'était opéré en elle.

Wilhelm ne connaissait pas encore assez le cœur humain pour savoir que les personnes les plus étourdies et les moins capables de résister à leurs penchants et à leurs passions

avouent presque toujours très-naïvement les fautes dont elles n'ont ni la force ni le désir de se corriger. Persuadé de la sincérité du repentir de la jolie pécheresse, il l'écouta avec tant de bonté, qu'elle le crut enfin suffisamment préparé à la proposition qu'elle était chargée de lui faire. Le rôle qu'on lui destinait auprès de la belle comtesse était tellement hardi qu'il en fut effrayé. Il allait formellement refuser de s'y prêter, lorsque la baronne accourut et l'entraîna dans le cabinet de toilette du comte, où elle le revêtit elle-même de la robe de chambre et du bonnet de nuit de ce seigneur. Après s'être assurée que la métamorphose était complète, elle le conduisit dans la chambre à coucher, le fit asseoir dans un grand fauteuil placé devant une table, sur laquelle il y avait un livre ouvert et une lampe allumée, et lui dit à voix basse :

— Je vais maintenant avertir la comtesse que son mari est de retour et qu'il paraît très-contrarié : elle s'empressera de venir le trouver. Vous serez tellement de mauvaise humeur, que vous ne daignerez pas même lui adresser la parole ; elle s'appuiera sur le fauteuil, posera son bras sur vos épaules, et cherchera à vous adoucir par de tendres caresses. Prolongez aussi longtemps que vous le pourrez ce rôle de mari maussade, et lorsqu'elle vous reconnaîtra enfin, soyez aimable et galant.

En prononçant ces mots, elle le laissa seul et fort embarrassé d'une situation qu'on l'avait contraint d'accepter, sans lui donner le temps de songer aux dangers qu'elle pouvait avoir. Ces dangers se présentèrent tout à coup à sa pensée ; car il ne pouvait se dissimuler l'impression que les grâces et la beauté de la comtesse avaient faite sur lui. Mais les aventures qu'on est convenu d'appeler bonne fortune étaient antipathiques à ses goûts ; et ses principes lui défendaient de songer à une liaison sérieuse avec la femme séduisante dont en ce moment il représentait le mari. Aussi ne voyait-il dans ce déguisement qu'une plaisanterie aussi dangereuse pour lui que pour la comtesse, dont il redoutait la trop grande indulgence presque autant que la colère. En vain chercha-t-il à s'armer contre la séduction qu'on lui avait

préparée en se retraçant les charmes de Marianne et les grâces piquantes de Philine; l'image de ces deux femmes disparut dans un lointain ténébreux devant la certitude que, dans peu d'instants, la noble et chaste épouse du comte lui prodiguerait des caresses conjugales qu'il était le maître d'accepter et de rendre comme il l'entendrait. Il était loin de prévoir l'événement singulier qui devait mettre un terme à son embarras. Tout à coup une porte s'ouvrit derrière lui; n'osant détourner la tête, il jeta un regard fugitif sur la glace placée en face de cette porte, et reconnut le comte, qui entra un bougeoir à la main. Ne sachant s'il devait demeurer ou fuir, braver la juste colère d'un mari offensé, ou implorer un généreux pardon, il resta accablé sous le poids de cette terrible position. Heureusement pour lui, elle ne dura que quelques secondes; car le comte, resté immobile sur le seuil de la porte, la referma doucement et disparut. Une autre porte s'ouvrit aussitôt, la baronne accourut hors d'haleine, éteignit la lampe, poussa Wilhelm dans le cabinet de toilette, le dépouilla de la robe de chambre et du bonnet de nuit, prit son habit sous son bras, et le traîna à travers plusieurs chambres et galeries jusque dans son appartement, où, après un court repos, elle l'instruisit enfin du motif de sa frayeur.

— Je m'étais rendue chez la comtesse, lui dit-elle, pour l'informer du prétendu retour de son mari. Jugez de ma surprise lorsqu'elle m'a répondu qu'en effet elle venait de le voir entrer au château, mais qu'elle ignorait encore l'événement qui pouvait l'avoir ramené d'une manière si inattendue! Par bonheur pour nous tous, j'ai conservé assez de présence d'esprit pour aller vous chercher à l'instant.

— Hélas, madame, vous êtes arrivée trop tard; le comte vous avait précédée, il m'a vu!

— Vous a-t-il reconnu?

— Je ne sais; la même glace qui m'a retracé ses traits peut lui avoir montré les miens... Cependant il s'est retiré en silence, sans me laisser le temps de m'assurer que je n'étais pas abusé par une vision fantastique.

Pour mettre le comble aux inquiétudes de la baronne, un

domestique vint l'appeler de la part de la comtesse, qui se trouvait en tête-à-tête avec son mari. Elle s'y rendit aussitôt, le cœur oppressé de funestes pressentiments que la conduite du comte ne justifia en aucune façon; car s'il paraissait triste et rêveur, ses manières étaient d'une douceur peu ordinaire. On causa de la chasse et du motif qui l'avait engagé à la quitter sitôt; puis la conversation se trouva épuisée, malgré les efforts de la baronne pour la ranimer. Le comte manifesta le désir de faire faire une lecture à Wilhelm, afin d'occuper le reste de la soirée. Notre héros se présenta avec une émotion visible, et lut d'une voix tremblante le conte fantastique qu'on lui avait demandé. Heureusement cet accent agité et saccadé convenait à la nature du sujet. Le comte lui donna plusieurs fois des marques d'approbation, et lorsqu'il le congédia, il le remercia avec une bonté affectueuse.

CHAPITRE XI.

La lecture des pièces de Shakspeare avait produit tant d'effet sur Wilhelm, qu'il se vit forcé de suspendre cette étude. L'âme remplie d'émotions inconnues, il fut trouver Jarno pour le remercier du bonheur qu'il lui avait procuré.

— Votre enthousiasme ne me surprend point, lui dit ce jeune seigneur; je savais d'avance que vous ne seriez pas insensible au mérite du plus extraordinaire et du plus merveilleux des poëtes.

— Oui, du plus merveilleux! répondit Wilhelm. Jamais rien au monde ne m'a si vivement impressionné; c'est un génie céleste qui ne se rapproche des hommes que pour leur apprendre à se connaître et à s'apprécier. En le lisant on se croit devant le livre ouvert du destin, dont la tempête des passions humaines agite et tourne les feuillets. Le monde au milieu duquel il nous transporte a tant d'énergie et de délicatesse, tant de force et de calme, qu'on s'y trouve en dehors de toutes les opinions reçues. La crainte de s'y perdre nous contraint à le fuir parfois, et cependant on attend avec impatience l'instant où l'on aura retrouvé le cou-

rage nécessaire pour se plonger de nouveau dans cet océan de magie qui épuise et fortifie en même temps.

— Bravo ! bravo ! s'écria Jarno ; c'est ainsi que je voulais vous voir. Mes espérances ne tarderont pas à se réaliser.

— Permettez-moi de vous donner une juste idée de ce qui se passe en moi, répliqua Wilhelm. J'ai retrouvé dans les pièces de Shakspeare tout ce que depuis ma plus tendre jeunesse j'ai souvent, même à mon insu, rêvé et pressenti sur les hommes et sur leur destinée. Elles expliquent les énigmes de la vie, sans qu'il nous soit possible toutefois de deviner le point qui en donne le mot. Les êtres qu'on y voit agir semblent appartenir comme nous à l'espèce humaine, et pourtant ils ont quelque chose de surnaturel. On pourrait comparer ces créations mystérieuses d'une nature exceptionnelle à des montres dont le boîtier est en cristal, et qui, tout en désignant comme les montres ordinaires la marche des heures, laissent apercevoir les ressorts qui règlent leurs mouvements. Considéré sous ce point de vue, Shakspeare m'a inspiré le désir d'avancer dans le monde réel et de me jeter dans le torrent des événements qui l'agitent. Peut-être pourrai-je un jour remplir la coupe des véritables jouissances dramatiques dont mes compatriotes ont soif depuis longtemps.

Jarno posa doucement sa main sur l'épaule de Wilhelm.

— Persistez dans la noble intention d'agir utilement dans le monde réel, lui dit-il, et hâtez-vous surtout de profiter des belles années qui vous restent. Si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi. Je ne vous ai pas encore demandé comment et pourquoi vous vous trouvez au milieu d'une société pour laquelle vous n'êtes point fait, mais j'aime à croire que vous désirez vous en séparer le plus tôt possible. J'ignore aussi votre naissance et l'état de votre fortune ; si vous jugez à propos de me faire quelques confidences à ce sujet, je vous écouterai avec plaisir. En tout cas, je dois vous faire observer qu'à une époque de guerre comme la nôtre, les positions sociales sont sujettes à de brusques changements. Si vous vouliez consacrer vos talents à la carrière militaire, si les fatigues et les périls ne vous

effrayaient pas, je pourrais vous offrir en ce moment un poste que vous vous applaudiriez toute votre vie d'avoir occupé, ne fût-ce que pour quelque temps.

Pénétré de reconnaissance, Wilhelm le remercia vivement et lui raconta l'histoire de sa vie avec une franchise complète. Pendant ce long récit, ils avaient traversé le parc et étaient arrivés sur la grand'route; là Jarno s'arrêta et lui dit de réfléchir sur l'offre qu'il lui avait faite.

— Quand vous serez décidé, ajouta-t-il, vous m'en avertirez; surtout ayez confiance en moi, et ne vous déshonorez pas plus longtemps par votre intimité avec ces saltimbanques. J'ai remarqué plus d'une fois avec dépit et dégoût que, pour vous sentir vivre dans un pareil monde, vous avez besoin de prodiguer votre affection à un misérable ménestrel et à une autre créature équivoque qui ne semble appartenir à aucun sexe.

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un officier à cheval, suivi d'un domestique qui tenait un troisième cheval par la bride, arriva au galop, s'arrêta près de lui et sauta à terre. Tous deux s'embrassèrent et se parlèrent à voix basse, tandis que Wilhelm, immobile à sa place, se répétait avec douleur la dernière phrase de son nouvel ami. Tout à coup l'officier, qui venait de remettre des papiers à Jarno en l'invitant à les lire, s'avança vers Wilhelm, lui tendit la main, et s'écria avec une joie réelle :

— Je vous trouve donc enfin dans une société digne de vous! Suivez les conseils de cet excellent ami, et vous accomplirez le vœu le plus cher d'un homme qui, pour n'être pas connu de vous, n'en prend pas moins le plus vif intérêt à votre bonheur.

Et comme s'il avait voulu mettre le comble à la surprise de notre héros, il l'attira dans ses bras et le pressa tendrement sur son cœur. En ce moment, Jarno, qui venait de finir sa lecture, se tourna vers l'officier et lui dit :

— Venez, je vais vous accompagner et vous faire donner les ordres nécessaires afin que vous puissiez partir avant la nuit.

Tous deux s'élancèrent sur leurs chevaux et disparurent

aux regards de Wilhelm, qui s'éloigna lentement. La singulière conduite de l'officier occupa un instant sa curiosité, mais les paroles de Jarno revenaient sans cesse à sa pensée. Plus il se sentait d'amitié pour lui, plus ses paroles blessaient son cœur, puisqu'elles tendaient à lui faire mépriser deux êtres qui se montraient si dignes de son affection. Bientôt il se fit un crime d'avoir pu croire à la possibilité d'un sentiment vrai et tendre de la part d'un homme dont le regard froid et les manières dédaigneuses trahissaient un cœur insensible.

— Non, non, se dit-il, tu n'es qu'un courtisan sans âme; comment pourrais-tu devenir mon ami? tu n'as rien à me donner en échange du lien bienfaisant et doux qui m'attache à ces deux infortunés que tu dédaignes. Je suis trop heureux d'avoir appris à temps ce que je puis espérer de toi.

De retour dans sa chambre, il embrassa Mignon, qui vint à sa rencontre.

— Jamais rien ne pourra nous séparer! s'écria-t-il avec chaleur; la froide prudence du monde ne me décidera point à abandonner cette chère et malheureuse créature; j'accomplirai le devoir que je me suis imposé envers elle.

La pauvre enfant se sentit si heureuse de ce témoignage de tendresse, qu'il ne parvint qu'avec peine à la calmer. Elle croyait qu'il venait enfin de lui donner le droit de laisser éclater à ses yeux le sentiment passionné qu'elle lui avait voué.

Depuis ce jour Wilhelm observa attentivement la conduite de Jarno, et trouva plus d'une fois l'occasion de la blâmer. De fortes apparences l'autorisaient à le croire l'auteur des vers contre le baron, et cependant il l'avait entendu plaisanter sur le mauvais traitement par lequel on avait fait expier ces vers au pauvre Pédant. Il n'hésita donc pas à l'accuser de cruauté; car, selon lui, il n'y avait rien de plus méchant que de rire du malheur d'un être innocent dont on a causé la souffrance, sans le vouloir, il est vrai, mais auquel on n'en doit pas moins une satisfaction quelconque. Bientôt un hasard singulier fit découvrir à Wilhelm les auteurs de l'attaque nocturne dont le favori du comte avait été victime.

Plusieurs officiers et une partie des acteurs et des actrices passaient presque toutes les nuits dans une salle basse du vieux manoir, où ils se livraient à toutes espèces de folies. Ces saturnales étaient restées un secret pour les membres raisonnables de la troupe, et surtout pour notre héros; mais comme il avait l'habitude de se lever de bonne heure, il entra un matin dans la salle, où il trouva les officiers occupés à effacer, par un singulier procédé, les souillures que les débauches de la nuit avaient faites sur leur blanc uniforme. Chacun d'eux trempait une brosse dans un vase plein d'eau où l'on avait délayé de la craie, et étendait cette bouillie sur ses vêtements. Cette opération lui rappela l'espèce de farine dont le bel habit brun du pédant s'était trouvé couvert, et le soupçon que ce souvenir éveilla en lui se convertit en certitude morale lorsqu'il apprit que ces officiers étaient tous des amis intimes ou des parents du baron. Dominé par le désir d'arracher à ces étourdis l'aveu d'une faute que sans doute ils ne regardaient que comme une plaisanterie, il leur proposa un déjeuner qu'ils acceptèrent sans façon. Le récit des diverses prouesses dont ils avaient été les héros égaya ce repas. L'un d'eux, sorti depuis peu d'une compagnie de recruteurs, raconta comment son capitaine savait faire tomber ses victimes dans les piéges qu'il leur tendait, et il riait aux éclats de la simplicité des jeunes gens les mieux élevés, qui se laissaient prendre à l'appât grossier de l'estime apparente que leur témoignait ce rusé capitaine, et des folles promesses qu'il leur prodiguait.

Wilhelm crut voir dans ce bavardage un trait de lumière qui lui montrait un abîme creusé sous ses pas : Jarno ne lui parut plus qu'un recruteur, et l'officier inconnu qui l'avait si tendrement embrassé le digne complice de l'infâme conduite qu'on venait de lui dévoiler. Son mépris pour ces deux séducteurs fut tel, que dès ce moment il évita tout ce qui portait l'habit militaire, et il aurait appris avec plaisir le départ du prince et de son armée, s'il n'avait été forcé de s'avouer que ce départ l'éloignerait immédiatement, et sans doute pour toujours, de la belle comtesse.

CHAPITRE XII.

Aux craintes de la baronne sur les suites de l'aventure qu'elle avait préparée à son amie étaient venus se joindre les tourments d'une curiosité impossible à satisfaire; car le comte semblait avoir pris à tâche de mettre sa pénétration en défaut. Un changement aussi complet qu'inexplicable s'était opéré en lui : il ne raillait plus personne, et se montrait aimable et bienveillant envers tout le monde, même envers ses domestiques. Ses airs tranchants et ses manières hautaines avaient fait place à une réserve modeste, à un recueillement méditatif; en un mot, il semblait être devenu un autre homme, et lorsqu'il se faisait faire des lectures, il choisissait toujours des livres moraux et religieux. Ne pouvant s'expliquer cette métamorphose, la baronne y vit les effets d'une colère concentrée, une ruse pour cacher la vengeance par laquelle il se proposait, sans doute, de punir les auteurs d'un projet qu'il avait eu le bonheur de découvrir assez tôt pour n'en pas devenir la victime. Dans cette cruelle situation, elle se décida à confier ses inquiétudes à Jarno, avec lequel elle était assez intimement liée pour n'avoir plus rien à lui cacher. A peine lui eut-elle fait ses révélations à ce sujet, qu'il se mit à rire aux éclats.

Je gage, s'écria-t-il, que ce pauvre comte s'imagine avoir vu son propre fantôme; apparition qui passe pour l'annonce d'un grand malheur et même d'une mort prochaine. Il a eu peur comme tous les esprits faibles quand ils sont forcés de penser à la décomposition de leur être, que pas un de nous ne peut éviter. Profitons de cette circonstance, non pour le rendre aimable, ce qui serait impossible, mais pour l'empêcher d'être à charge à sa femme et à tous ceux qui vivent avec lui.

Le lendemain, la baronne raconta en présence du comte des anecdotes sur différentes personnes qui avaient été averties, par des apparitions surnaturelles, des malheurs qui les menaçaient. Jarno se moqua si impitoyablement de la folie des têtes faibles qui ajoutaient foi à de pareilles niaiseries,

que le comte le tira à l'écart, lui reprocha doucement son incrédulité, et le pria de ne pas compromettre le salut de son âme par la funeste manie de faire l'esprit fort. Pour achever de le convaincre, il lui confia, sous le sceau du secret, la vision qu'il croyait avoir eue, et il ajouta naïvement que l'idée de sa mort prochaine l'avait tout à coup éclairé sur ses défauts, qu'il était résolu de s'en corriger afin de mériter la clémence de Dieu pour l'autre vie. Jarno affecta une grande surprise, manifesta encore quelques doutes et finit par se dire convaincu et repentant. Mais dans son premier tête-à-tête avec la baronne, il s'égaya aux dépens de cet homme du monde, naguère si vaniteux et si despotique, que la peur de Croquemitaine avait rendu humble et doux, et qui avait trouvé dans l'excès de sa peur la force d'attendre, avec une pieuse résignation, le coup dont il se croyait menacé par la Providence. La baronne répondit, en riant, que le pauvre comte pourrait fort bien ne pas supporter avec la même résignation la conséquence la plus naturelle du fantôme qu'il avait vu. Cette observation les conduisit insensiblement à former de nouveaux projets pour entretenir les terreurs superstitieuses du mari, et encourager le penchant secret de la femme pour le sentimental Wilhelm. Dans ce but, la baronne raconta à son amie la plaisanterie par laquelle elle avait voulu la surprendre, et la bizarre méprise qui en était résultée. La comtesse en fut très-offensée, et cependant la scène qu'on lui avait préparée était sans cesse présente à sa pensée, et dans ses rêves elle lui donnait, malgré elle, un dénouement en faveur de Wilhelm.

Les mouvements qui avaient lieu dans le camp faisaient pressentir le départ de l'armée, et par conséquent celui du prince et de son quartier général. Le bruit en prit chaque jour plus de consistance, et l'on ajoutait même que le comte et sa famille quitteraient également le château pour retourner dans la capitale. Les comédiens pouvaient donc facilement tirer leur horoscope, et cependant tous, Mélina seul excepté, ne cherchaient qu'à profiter autant que possible des derniers instants qui leur restaient. Quant à Wilhelm, il lui était survenu une douce et agréable occupation. La

comtesse avait manifesté le désir de posséder une copie de ses œuvres, et il ne semblait plus vivre que pour satisfaire ce désir si flatteur pour lui. En pareil cas, un jeune auteur qui n'a pas encore été imprimé copie toujours ses productions avec un soin tout particulier ; c'est pour ainsi dire l'âge d'or de la vie littéraire. On se croit revenu à l'époque antérieure à l'invention de l'imprimerie, qui depuis a inondé le monde d'une foule de livres inutiles ; à l'époque enfin où les créations du génie seules obtenaient l'honneur d'être reproduites par des copistes consciencieux, et gardées avec soin par les hommes d'un véritable mérite. Illusion charmante! Malheureusement elle nous expose à croire qu'un élégant et beau manuscrit est aussi une œuvre littéraire digne de l'attention des connaisseurs éclairés.

La veille du départ du prince, toute la noblesse du pays devait venir lui présenter ses hommages au château du comte. Le jour de cette grande solennité, la baronne et sa belle amie avaient fait de bonne heure une brillante toilette. Philine, qui les avait secondées de son mieux, s'apercevant qu'elles commençaient à s'ennuyer en attendant l'arrivée des invités, leur proposa de faire appeler Wilhelm, qui désirait remettre son manuscrit à la comtesse. Sa proposition fut acceptée avec empressement. Notre héros parut, et retint avec peine un cri d'admiration, car jamais encore il n'avait vu la comtesse parée avec autant d'éclat et de goût. Elle le pria de vouloir bien lui lire quelques-uns de ses vers qu'elle ne connaissait pas encore. Il obéit, mais la comtesse seule occupait toute ses facultés ; dès qu'il rencontrait son regard, il tressaillait comme frappé par une commotion électrique ; l'air manquait à sa poitrine, et au lieu de déclamer ses vers, il les récitait d'une voix tremblante et saccadée. La noble dame qui l'agitait ainsi lui avait toujours paru belle, mais il voyait en elle en ce moment la réunion de toutes les beautés possibles. Mille pensées se croisaient dans son cerveau ; nous en donnerons une juste idée en les réduisant aux réflexions suivantes :

Ils ont complétement tort, les poëtes et les artistes qui prétendent que la femme n'est jamais plus belle qu'avec des

vêtements simples et conformes aux lois de la nature. Ce n'est pas la toilette qui leur déplaît, c'est la femme quand elle se pare maladroitement, ou quand elle cherche à cacher par l'éclat de ses vêtements les difformités de son corps ou les ravages du temps. Je voudrais que tous les adversaires de la parure fussent ici en ce moment, et certes, pas un n'oserait déranger un pli, une boucle, un ruban, une dantelle, un diamant du costume de la belle comtesse, car il craindrait de détruire l'harmonie naturelle de cet ensemble séduisant. Oui, elle est naturelle l'harmonie enivrante de cette beauté si délicieusement parée. Puisque Minerve est sortie tout armée du cerveau de Jupiter, pourquoi la comtesse ne se serait-elle pas échappée ainsi vêtue du sein d'une fleur printanière ?

Le désir de conserver toute sa vie l'image qui réalisait pour lui le type de la beauté le poussa à regarder la comtesse beaucoup plus souvent que son manuscrit ; ce qui lui fit dire à chaque instant un mot pour un autre ; méprises qui, dans d'autres circonstances, l'auraient désespéré, car il ne se pardonnait point lorsque, pendant une longue lecture, il lui arrivait de mal accentuer une syllabe ou une lettre.

Une rumeur subite fit croire à la baronne que des visites venaient d'arriver au château. Elle sortit pour aller les recevoir, et la comtesse, debout devant sa toilette, ouvrit un écrin dont elle tira plusieurs bagues comme si elle eût voulu les passer à ses doigts ; mais son regard s'arrêtait alternativement sur l'écrin et sur Wilhelm.

— Nous allons bientôt nous séparer, lui dit-elle enfin. Acceptez un souvenir d'une de vos meilleures amies qui n'a rien tant à cœur que de vous savoir heureux.

A ces mots, elle lui présenta une bague en cheveux enrichie de diamants ; il l'accepta sans articuler une parole ; elle referma l'écrin et fut s'asseoir sur le sofa. Philine s'agenouilla devant elle, et s'écria en riant :

— Il est fou, ce jeune homme ; quand on n'a que faire de ses belles phrases, il en est prodigue, et, en ce moment, il ne trouve pas même un simple remercîment. Allons, du courage, monsieur ; si vous êtes devenu muet, faites votre

devoir en pantomime, et si la raison vous a tout à fait abandonné, imitez-moi.

Puis elle saisit la main droite de la comtesse et la couvrit de baisers. Wilhelm se précipita aux pieds de la belle dame, et appuya ses lèvres brûlantes sur la main gauche, qu'elle lui abandonna sans répugnance, mais avec un embarras visible. Philine la regarda d'un air malin.

— J'ai vu plus d'une dame, dit-elle, tout aussi richement parée, mais il n'en existe pas de plus dignes d'une pareille parure. Ce bracelet est beau, mais la main est plus belle encore ; ce collier est magnifique, mais le sein qu'il orne cache un trésor plus précieux encore.

— Tais-toi, flatteuse, dit la comtesse.

Philine continua l'examen des bijoux, et demanda si le portrait entouré de brillants était celui du comte.

— Oui, répliqua la comtesse ; il a été fait quelques jours après nos fiançailles.

— Comment pouvait-il être si jeune alors ? il n'y a que deux ans que vous êtes mariée.

— Cet air de jeunesse est une galanterie du peintre.

Philine sourit malignement.

— Monsieur le comte, dit-elle, n'en est pas moins un fort beau cavalier. Et cependant, continua-t-elle en posant la main sur le cœur de sa protectrice, je gage que là une image plus jeune trouverait facilement une petite place.

— Tu t'oublies ! Philine, je t'ai gâtée ; ne me répète plus jamais de semblables propos.

— Si je vous ai offensée, je suis perdue, s'écria la jeune espiègle en s'élançant hors de la chambre.

Wilhelm tenait toujours la main de la comtesse dans les siennes.

— Ce bijou, dit-il en lui montrant la bague qu'elle lui avait donnée, a-t-il tout le prix dont j'ose me flatter ? ces cheveux sont-ils les vôtres ?

— Oui, murmura-t-elle. Et rassemblant ses forces, elle ajouta d'un ton plus ferme : Relevez-vous et partez.

Les yeux de Wilhelm s'étaient arrêtés sur le bracelet de la comtesse.

— Par quel hasard, s'écria-t-il, ces diamants retracent-ils mon nom ?

— Qu'osez-vous dire ? C'est le chiffre d'une de mes amies.

— Ce sont aussi les lettres initiales de mon nom à moi; puissiez-vous ne jamais l'oublier ! le vôtre est pour toujours dans mon cœur. Oh ! oui, vous avez raison, je dois partir.

Et imprimant un baiser d'adieu sur la belle main qui pressait doucement la sienne, il se leva. Mais, semblable au dormeur qui dans ses rêves voit le surnaturel naître du fantastique, il sentit le cœur de la comtesse battre sur le sien, et ses lèvres recévaient et rendaient des baisers qui les plongèrent tous deux dans cette ivresse que l'amour n'offre qu'avec la mousse pétillante de la coupe qu'il remplit pour ses élus.

La jeune femme appuya sa tête sur l'épaule de Wilhelm sans songer qu'elle dérangeait et froissait sa magnifique coiffure. Notre héros aussi avait entièrement oublié la riche toilette de l'être aimant qu'il tenait dans ses bras et qu'il pressait plus fortement encore sur sa poitrine. Pourquoi de semblables instants sont-ils si rapides ? pourquoi, surtout, le sort jaloux abrége-t-il souvent un bonheur déjà si éphémère par lui-même ?

Arrachée tout à coup à sa fascination charmante, la comtesse poussa un cri aigu en appuyant une de ses mains sur son sein et l'autre sur ses yeux. Wilhelm resta immobile et comme frappé par la foudre.

— Éloignez-vous, lui dit-elle d'une voix étouffée.

Il ne fit pas un mouvement.

— Éloignez-vous, répéta-t-elle.

Et laissant retomber la main qu'elle avait portée sur ses yeux, elle le regarda avec une ineffable expression d'amour et de douleur, et ajouta d'une voix tremblante :

— Fuyez-moi, si vous m'aimez.

Wilhelm sortit et se retrouva dans sa chambre sans savoir comment il y était venu.

Les infortunés ! quelle cruelle combinaison du destin, quel caprice du hasard les avait séparés ainsi ?

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Le coude appuyé sur une fenêtre, Laertes laissait errer ses regards pensifs sur la campagne, quand Philine, qui venait de traverser doucement la salle, lui frappa sur l'épaule et le railla sur son air grave et sérieux.

— Il n'y a pas de quoi rire, répondit le jeune comédien. C'est horrible quand on pense avec quelle rapidité le temps s'écoule, et comme tout passe, tout finit en ce monde! Regarde, il y a peu de jours que là, à cette place, on voyait un vaste camp. Quelle gaieté sous ses nombreuses tentes! que d'activité! que de bruit! la contrée entière vivait de cette vie d'action; tout a disparu! Pendant quelques jours encore, la paille éparse et les trous des pieux qui soutenaient les tentes feront deviner le passé, puis la charrue nivellera le sol, et le séjour de cette multitude de vaillants guerriers ne sera plus qu'un vague souvenir que les vieillards mêleront aux contes de sorciers dont leurs grand'mères leur avaient attesté la véracité.

— Je conviens, dit Philine, qu'il est impossible de courir après le temps et de le forcer à s'arrêter; mais il n'en est pas moins un dieu aimable, et pendant qu'il passe près de nous, il faut le célébrer aussi gaiement que possible.

Et fredonnant aussitôt une valse, elle entoura Laertes de ses bras et le força de tourner avec elle. En ce moment madame Mélina entra, et la jeune étourdie l'invita à danser d'un air si malin qu'il était impossible de ne pas deviner qu'elle voulait lui rappeler combien sa grossesse la défigurait. La jeune femme s'échappa, et Philine s'écria d'un air de dépit :

— Peut-il y avoir quelque chose de plus disgracieux au

monde qu'une femme enceinte? as-tu remarqué comme les plis de sa jupe, si courte par devant, remuent à chaque pas? Elle est vraiment d'une maladresse inconcevable ; quand on est dans un pareil état, il faudrait du moins chercher à le cacher.

— Cet état est pourtant fort naturel, répondit Laertes en souriant.

— Soit; mais la nature n'en serait pas moins beaucoup plus sage si elle faisait pousser les enfants sur les arbres.

Le baron, qui survint, leur apprit que le comte et la comtesse avaient quitté le château avant le jour, et leur remit divers présents de la part de son excellence. Il se rendit ensuite dans la chambre de Wilhelm, et lui dit que le comte l'avait spécialement chargé de lui réitérer l'assurance de sa haute satisfaction, et de le prier d'accepter un faible gage du souvenir agréable qu'il conservera toujours de ses talents et de son caractère. A la vue d'une bourse où, à travers les mailles d'un léger tissu de soie, brillait la séduisante couleur de l'or, Wilhelm fit quelques pas en arrière.

— Acceptez ce don, lui dit le baron, comme un dédommagement du temps que vous avez perdu ici, puisque vous ne voulez pas y voir le fruit de vos travaux artistiques. Il me semble cependant que lorsque ces travaux ont obtenu le suffrage des connaisseurs, il est honorable de leur devoir des moyens d'existence. En tout cas, si vous le jugez à propos, vous pouvez employer cet or à l'achat de quelque bijou que nous vous aurions prié d'accepter si nous ne nous trouvions pas en ce moment trop loin d'une grande ville pour en faire l'acquisition. Quant à la bourse, elle doit être d'un prix inappréciable à vos yeux, car la comtesse l'a brodée elle-même, dans l'espoir d'ennoblir à vos yeux la somme qu'elle contient.

— Pardonnez-moi si j'hésite encore, répondit Wilhelm. Le présent que vous m'offrez anéantit pour ainsi dire tout ce que j'ai pu faire ici, et semble vouloir mettre un terme à nos souvenirs réciproques ; car le propre de l'argent est de régler définitivement les comptes et de détruire les relations.

— Rassurez-vous, mon cher monsieur, et songez qu'il serait injuste que le comte restât votre débiteur. Croyez-vous qu'il ne se soit pas aperçu que vous avez plusieurs fois hâté, aux dépens de votre bourse, des travaux qu'il était impatient de voir terminer? Comment oserai-je désormais lui parler de vous, si je ne pouvais lui dire que sa reconnaissance vous a été agréable?

— Si je n'écoutais que mes sentiments, dit Wilhelm, je persisterais à refuser un don qui, tout honorable qu'il est, a quelque chose qui me répugne; mais la raison m'ordonne de l'accepter, parce qu'il m'aidera à sortir d'un embarras d'autant plus cruel, qu'il ne retombe pas sur moi seul. J'ai plus d'une fois prodigué les fonds et le temps dont je dois compte à ma famille. La générosité de votre noble parent me met à même de réparer cette faute, et de prouver aux miens qu'en m'écartant de la route qu'ils m'avaient tracée, je n'en suis pas moins arrivé au but qu'ils s'étaient proposé, celui de gagner de l'argent. Oui, je sacrifie une délicatesse outrée peut-être au besoin si naturel de pouvoir me présenter devant mon père sans être réduit à rougir de ma folie.

— J'apprécie vos scrupules; les personnes délicates hésitent toujours à recevoir de l'argent d'un ami, d'un protecteur, dont elles accepteraient avec plaisir une riche inutilité. La nature humaine est inépuisable en pareilles bizarreries.

— On en pourrait dire autant de tout ce qui concerne le point d'honneur.

— Sans doute. Aux yeux de la saine raison, il n'est qu'un préjugé, et si nous le respectons, c'est parce que nous craignons de détruire avec lui une foule de nobles sentiments. Je n'en suis pas moins charmé lorsque des individus isolés comprennent jusqu'à quel point on peut et doit s'en affranchir. Permettez-moi de vous citer à cette occasion l'exemple d'un de nos plus spirituels auteurs dramatiques. Ses pièces, représentées sur le théâtre de la cour, avaient tellement charmé le monarque, qu'il lui envoya un de ses courtisans pour lui demander s'il consentirait à accepter de l'argent ou si on ne pourrait lui offrir que des bijoux. Le

poëte répondit, avec une naïveté maligne, qu'il était très-sensible aux bonnes intentions de l'empereur à son égard, et que puisque sa majesté ne craignait pas de prendre tous les jours de l'argent de ses sujets, il ne voyait aucun inconvénient d'en accepter de sa main, puisqu'il voulait bien lui en donner.

Dès que le baron se fut retiré, Wilhelm se mit à compter le trésor qui lui était venu d'une manière si inattendue. Lorsque les beaux ducats que contenait la bourse se déroulèrent devant lui, il éprouva une sensation que l'on peut regarder comme un pressentiment du prix que les hommes arrivés à l'âge mûr attachent à l'or. Cette prédilection n'est que la conséquence des rudes épreuves par lesquelles nous nous trouvons tous amenés à reconnaître, tôt ou tard, l'influence de la richesse, et à désirer les avantages qu'elle seule peut procurer. Guidé par un certain instinct mercantile, inséparable de la vie civilisée, il se mit à faire son bilan, et reconnut avec plaisir qu'en ce moment il se trouvait plus en fonds que le jour où Philine lui avait fait demander le bouquet qu'il venait d'acheter à la porte de l'auberge occupée par les sauteurs de corde. Satisfait de lui-même, et fier du hasard qui l'avait si bien favorisé, il se mit enfin à donner à sa famille, sur les résultats de son voyage, les renseignements que tant de fois déjà elle lui avait vainement demandés. Au reste, peu d'instants avant l'arrivée du baron, Mignon lui avait rappelé la nécessité d'accomplir ce devoir, en lui adressant une foule de questions enfantines sur ses parents et sur ses relations avec eux. Grâce à la générosité du comte, il n'avait plus d'aveux pénibles à faire, et cependant il évita un récit circonstancié, et laissa deviner ses aventures au lieu de les raconter. Quant à l'état de sa caisse, aux sommes qu'il devait à son talent d'artiste, à la protection des grands, à la faveur des dames et aux espérances que l'avenir lui offrait, il en traça un tableau si fantastique, que la fée Morgane elle-même n'aurait pas hésité à lui accorder la palme du bizarre et du vaporeux.

Après avoir terminé et cacheté sa lettre, qui avait plutôt augmenté que diminué son exaltation, il acheva par un long

monologue, et pour lui-même, la peinture séduisante de sa future destinée. Pardonnons-lui ces charmantes erreurs. Elevé au-dessus de lui-même par l'illustre société au milieu de laquelle il avait vécu, jeté en dehors du monde ordinaire par la lecture de Shakspeare, et enivré encore par le doux poison qu'il venait de boire sur les lèvres de la comtesse, la marche de la vie devait nécessairement avoir pour lui des allures exceptionnelles.

L'écuyer ne tarda pas à venir demander fort cavalièrement aux comédiens s'ils avaient terminé leurs paquets. Mélina seul y avait songé, et cependant il fallait partir à l'instant. Les voitures que le comte, par un dernier témoignage de son inépuisable bonté, avait bien voulu mettre à leur disposition, étaient prêtes à partir, et les paysans de corvée chargés de les conduire se montraient aussi pressés que peu complaisants, parce qu'ils savaient fort bien que leur mauvais vouloir, en cette occasion, ne déplairait point aux agents de leur seigneur et maître.

Wilhelm demanda sa malle, madame Mélina s'en était emparée; il demanda son argent, M. Mélina l'avait placé au fond de sa caisse. Philine lui offrit d'emballer une partie de ses effets avec les siens, et fit du reste un paquet dont elle chargea Mignon; notre héros fut forcé d'accepter cet arrangement, qui cependant était peu de son goût.

Pendant que l'on s'occupait à remplir et à faire charger les malles et les portemanteaux, Mélina dit d'une voix assez haute pour être entendu de Wilhelm :

— Il est bien désagréable pour des artistes de voyager avec des êtres qui peuvent les faire passer pour une troupe de sauteurs de corde et de charlatans. Il serait temps enfin que Mignon s'habillât en femme, et que le vieux harpiste se fît couper la barbe.

Mignon s'attacha au bras de son maître et s'écria vivement :

— Je ne suis pas une fille; je veux être et rester garçon.

Le vieillard se tut, et Philine saisit cette occasion pour répéter les propos qu'elle avait entendu tenir au comte.

— Si notre barde, dit-elle, pouvait se décider à sacrifier

sa barbe, il ferait bien d'en coudre les poils sur un ruban, afin de la rattacher à son menton dès qu'il se retrouvera en présence de son excellence.

On la pressa de s'expliquer plus clairement, et elle continua avec une gravité comique :

— Monsieur le comte prétend qu'il n'est de bon acteur que celui qui soutient et continue son rôle même dans la vie ordinaire. Ce principe est l'unique cause de la préférence qu'il a accordée à notre Pédant et de sa bienveillance pour notre harpiste ; car, persuadé que sa barbe était postiche, il lui savait gré de la porter, même après les représentations dramatiques.

Pendant que les acteurs riaient entre eux de cette bizarrerie du comte, le vieillard tira Wilhelm à l'écart, et le pria en pleurant de recevoir ses adieux. Mais notre héros jura qu'il ne le laisserait point partir, et chercha à le rassurer en lui disant de compter sur sa protection.

— Jamais, tant que je vivrai, personne ne se permettra de toucher à un poil de votre barbe, et encore moins de vous contraindre à la couper.

Un feu singulier brilla dans les yeux du vieillard.

— Vous vous méprenez sur les motifs de ma résolution, dit-il. Depuis longtemps je me reproche mon séjour près de vous; car le malheur me suit sans cesse et frappe sans pitié tout ce que j'aime. Tremblez pour vous si je ne vous quitte pas. Ne m'adressez aucune question ; je ne m'appartiens point, et je ne puis rester davantage.

— Et à qui donc appartiens-tu ? quelle puissance t'enchaîne ainsi ?

— Laissez-moi mon horrible secret, et souffrez que je vous quitte. La vengeance qui me poursuit n'est pas celle d'un juge de la terre. Le destin impitoyable me pousse et me domine ; je vous le répète, il ne m'est pas possible, il ne m'est pas permis de m'arrêter près de vous, monsieur.

— Je ne te laisserai pas partir dans l'état où tu te trouves en ce moment.

— O mon bienfaiteur ! songez que le plus léger retard me rendrait complice du malheur qui sans doute plane déjà sur

votre tête. Vous ne savez pas quel être vous avez retenu à vos côtés. Je suis un grand coupable, et pourtant mon infortune est plus grande encore. A mon aspect, toutes les joies de la vie s'enfuient ; à mon approche, le bienfait s'annule. Il faut que je sois toujours errant et fugitif, afin que mon mauvais génie n'ait pas le temps de me rejoindre ; car il ne me poursuit que lentement, et je ne m'aperçois de sa présence que lorsque je m'oublie jusqu'à vouloir goûter quelques instants de calme et de repos. Je sens tout le prix de vos bontés pour moi, et je ne puis vous en prouver ma reconnaissance qu'en vous quittant.

— Homme inconcevable! s'écria Wilhelm, tu ne peux ni ébranler ma confiance en toi, ni me ravir l'espoir de te rendre au bonheur. Garde le secret de tes terreurs superstitieuses ; je te dirai seulement, pour te consoler et ranimer ton courage, que si tu vis en effet sous l'empire d'une appréhension sinistre, si tu redoutes les combinaisons surnaturelles d'un pouvoir malfaisant, tu ne saurais mieux faire que d'unir ta destinée à la mienne ; ma brillante étoile l'emportera sur ton mauvais génie.

Wilhelm continua d'entretenir son mystérieux ami sur ce ton ; il avait depuis longtemps reconnu en lui un de ces infortunés dont la raison a été troublée par un grand malheur ou par un grand crime commis involontairement. La veille encore il avait été confirmé dans cette idée en l'entendant chanter les vers suivants, qui ne pouvaient peindre que ses propres souffrances :

« Pour lui, le soleil du matin ne trace que des flammes » dévorantes sur le pur azur du ciel. Au-dessus de sa tête » coupable, les plus belles images de la création se confon- » dent, se brisent et s'écroulent ! »

A chaque objection du vieillard, Wilhelm opposa un argument nouveau, et son éloquence fut si consolante et si persuasive, que l'infortuné se sentit revivre, et oublia, pour l'instant du moins, les fantômes qui le poursuivaient sans cesse.

CHAPITRE II.

La troupe venait d'arriver dans la ville où elle avait demandé à être transportée ; mais n'y trouvant pas les avantages dont elle s'était flattée, elle ne songea qu'à se remettre en route le plus tôt possible. Mélina, qui s'était chargé de toutes les dépenses, ne démentit pas ses anciennes habitudes de parcimonie, tandis que Wilhelm prodiguait gaiement les ducats du comte, que cependant il avait pompeusement portés sur la liste de l'actif du bilan qu'il venait d'envoyer à son père. Shakspeare, qu'il appelait son parrain, ce qui le rendait fier du nom de Wilhelm, lui avait fait aimer un certain prince que le poëte fait vivre pendant longtemps dans une société plus que vulgaire, et qui, malgré la noblesse de son caractère, s'amusait fort bien avec ses compagnons grossiers, stupides et insensibles à tout autre plaisir qu'à celui des sens. Cette bizarre conception d'un grand poëte le charmait d'autant plus, qu'elle justifiait sa propre situation, et lui facilitait le moyen de se tromper lui-même sur sa conduite et sur ses devoirs. Une réforme complète dans son costume fut le premier résulat de sa nouvelle illusion. Se bornant d'abord à endosser une petite veste, sur laquelle il jetait parfois un manteau très-court, sous prétexte que rien n'était plus commode en voyage, il y ajouta bientôt de longs pantalons ornés de broderies, et se chaussa de bottines lacées, qu'il déclara indispensables pour quiconque aimait à marcher à pied. Puis il entoura ses reins d'une belle ceinture de soie pour le garantir, disait-il, du froid et du brouillard, débarrassa son cou du joug de la cravate, et fit garnir les collets de ses chemises de bandes de mousseline si larges, qu'ils ressemblaient à s'y méprendre aux collets antiques. Sous ce collet, il passa, négligemment roulé et noué, le mouchoir de Marianne, seul souvenir qui lui restât d'un premier et malheureux amour. Un chapeau rond, entouré d'un rubau de couleur et surmonté d'une longue plume blanche, complétait la mascarade. Les dames soutenaient que ce costume lui allait à

merveille ; Philine surtout en parut enchantée, et le pria de lui donner une partie de ses beaux cheveux, que le désir de ressembler en tout à son idéal l'avait décidé à se faire couper. Cette flatterie ne déplut point à notre héros, qui, par ses prodigalités, s'était acquis le droit d'en agir avec ses camarades à la façon du prince Harry. Peu à peu il prit un tel goût aux extravagances, qu'il consentit non-seulement à inventer de folles aventures, mais qu'il y joua toujours le premier rôle. Les journées se passaient à faire des armes, à danser, à courir, à jouer des jeux bizarres, à boire et à manger outre mesure ; et au milieu de cette vie désordonnée, Philine guettait l'instant favorable qui devait enfin lui livrer le plus fou et le plus prude des héros de théâtre. Puisse son bon génie veiller sur lui !

Dans leurs moments de gaieté, les comédiens se plaisaient à improviser des pièces dans lesquelles ils contrefaisaient le comte et sa société. Quelques-uns avaient retenu les allures et surtout les ridicules de ces illustres personnages, au point qu'on croyait les voir et les entendre ; Philine, surtout, répétait avec la coquetterie la plus maligne les déclarations d'amour que plus d'un grand seigneur lui avait adressées. Ce jeu malveillant causait une joie générale ; Wilhelm seul y voyait une noire ingratitude ; mais les comédiens se moquaient de ses remontrances en assurant que les services qu'ils avaient rendus au château dépassaient de beaucoup les récompenses qu'ils avaient reçues, et qu'en tout cas on ne les avait pas toujours traités avec les égards dus à des artistes aussi distingués. Puis ils recommençaient le tableau satirique du monde qu'ils venaient de quitter pour toujours, et reproduisaient les petits travers de leurs anciens protecteurs avec plus d'amertume que d'esprit.

— Votre conduite, leur dit Wilhelm, ne m'afflige que par rapport à vous. Elle me prouve que la vanité et l'envie vous égarent, et que vous êtes incapables de juger sainement de la position des personnes au milieu desquelles le hasard vous a jetés un instant. L'homme à qui la naissance a donné d'avance une place d'élite dans la société, et qu'un riche patrimoine a mis à même de s'entourer des plus

beaux accessoires de la vie humaine, doit nécessairement regarder ces avantages comme les plus précieux de tous; et il ne dépend pas de lui d'accorder la même estime aux dons plus réels que la nature seule accorde à quelques-uns de ses favoris. Le cas qu'ils font de leurs inférieurs et même de leurs pareils se règle toujours sur les apparences; ils permettent à chacun de faire valoir ses titres, son rang, ses bijoux, ses équipages; le mérite seul n'est jamais pris en considération.

Ces paroles furent applaudies avec passion et donnèrent lieu à de violentes sorties contre l'orgueil, l'injustice et l'insensibilité des grands.

— Croyez-moi, continua Wilhelm, ils sont encore plus malheureux que coupables. C'est à nous seuls, qui n'avons ni rang ni fortune, qu'est réservé ce bonheur si grand et si beau qu'on puise dans la conscience de sa richesse intellectuelle; c'est pour nous seuls aussi que l'amitié réserve ses trésors inépuisables. Il n'est pas en notre pouvoir d'enrichir ou d'illustrer l'objet de notre affection; pour lui prouver combien il nous est cher, nous n'avons à lui donner que nous-mêmes, don précieux quand il est complet et sincère, et quand, surtout, celui qui l'a reçu sait que désormais ce don lui appartient pour jamais. Qui oserait décrire tout ce qu'il y a d'ivresse et de bonheur dans une pareille union? Elle est pour cette vie éphémère le gage d'une existence éternelle et céleste; elle est le fonds social où l'humanité trouve toujours des trésors nouveaux pour se relever forte et puissante, quel que soit l'état déplorable où les naufrages et les banqueroutes aient pu la réduire.

Attirée par ces paroles qui exprimaient si bien ses propres sentiments, Mignon était venue appuyer sa tête sur la poitrine de son maître, qui la caressa doucement et poursuivit ainsi sa thèse :

— Un grand seigneur a mille moyens de se faire aimer de tout ce qui l'entoure. Un regard bienveillant, un propos philanthropique, un mot affable, un geste poli, suffisent pour lui gagner les cœurs les plus endurcis dont par mille petits riens il rive sans cesse les chaînes dorées. Pour nous

autres tout est difficile et pénible ; il est donc bien naturel que nous attachions un grand prix au peu qu'il nous est possible d'acquérir ou de donner. Voyez, par exemple, le serviteur qui se dévoue à son maître ; dévouement sublime que Shakspeare a si bien dépeint, et qui n'est autre chose que la tendance d'une belle âme à sortir des basses régions où l'injustice du monde la retient captive, car ce n'est qu'à force d'amour et de sacrifices que ce serviteur devient enfin l'égal de son maître, qui, sans cela, n'aurait jamais vu en lui qu'un esclave né et payé pour le servir. Oui, les plus belles vertus sont le patrimoine des classes inférieures ; pour elles seules elles sont indispensables ; l'homme qui peut tout payer avec de l'or ou de hautes faveurs pourra avoir des amis, mais il ne sera jamais l'ami de personne.

Mignon l'enlaça plus fortement de ses jolis petits bras.

— Nous ne demandons pas l'amitié des grands, dit un des acteurs ; qu'en ferions-nous ? Mais si nous les repoussons comme amis, nous avons du moins le droit d'exiger qu'ils étudient consciencieusement les arts dont ils se sont faits les protecteurs. Plus nous déployions de talents au château du comte, moins on nous accordait d'attention. Les louanges et les récompenses n'étaient pas pour celui qui les avait méritées, mais pour le flatteur qui savait caresser l'orgueil et se plier aux caprices de ces messieurs.

— Il en est des arts comme de l'amour, répondit Wilhelm ; au milieu de sa vie dissipée, l'homme du monde ne saurait conserver dans son sein le feu sacré aussi indispensable pour juger les arts que pour les cultiver avec succès. On pourrait encore comparer l'art à la vertu, qu'il faut aimer pour elle-même, ou y renoncer entièrement ; ou bien à certaine science cabalistique que le vulgaire doit ignorer parce qu'il pourrait en abuser, et que, par conséquent, il faut pratiquer à l'ombre du mystère.

— Ce qui nous conduirait infailliblement à mourir de faim, s'écria un des membres de la société qui avait gardé le silence jusqu'ici.

— Ce danger est moins grand que vous paraissez le croire, répliqua tranquillement Wilhelm. J'ai toujours re-

marqué que tant que l'homme vit et agit, il trouve son pain quotidien, quand ce ne serait qu'en petite quantité. Au reste, il ne nous appartient pas de nous plaindre. N'avons-nous pas été passablement logés, et nourris avec abondance quand nous nous y attendions le moins? Manquons-nous du nécessaire en ce moment? et songeons-nous à utiliser nos loisirs actuels au profit de l'avenir? Ne ressemblons-nous pas, au contraire, aux mauvais écoliers qui, pendant les heures de récréation, repoussent avec dégoût tout ce qui pourrait leur rappeler les classes où déjà l'on attend leur retour?

— Ayons le courage d'en convenir, dit Philine, sous ce rapport du moins nous sommes vraiment inexcusables. Choisissons une pièce quelconque et représentons-la pour nous-mêmes, comme si nous étions devant un illustre et nombreux public.

La proposition fut acceptée et exécutée sur le champ; la pièce choisie était un de ces drames alors fort à la mode et dont personne ne se souvient plus. Une partie des acteurs se mit à siffler une ouverture, tandis que l'autre se préparait à la représentation. Elle réussit à merveille, on s'applaudit mutuellement, et jamais en effet la troupe n'avait joué avec tant de naturel et de goût.

Pendant tout le reste de la soirée chacun se félicita d'avoir si bien employé son temps, et Wilhelm s'efforça de les maintenir dans ces bonnes dispositions.

— A quel haut degré de perfection ne pourriez-vous pas arriver, mes amis, leur dit-il, si vous continuiez à vous exercer ainsi, au lieu de vous borner à réciter machinalement vos rôles dans les répétitions obligées, et à les déclamer par devoir devant un public si rarement capable de vous juger! Voyez comme les musiciens sont toujours prêts à se réunir pour cultiver leur art. Aussi, comme leurs instruments s'harmonisent, comme ils se soumettent tous à la même mesure, comme ils savent moduler leurs sons pour maintenir la beauté de l'ensemble! Jamais aucun d'eux ne cherche à accompagner par un instrument bruyant le solo d'un de ses camarades; tous s'identifient avec la pensée du

compositeur ; et que leur tâche soit importante ou légère, ils s'en acquittent avec la même attention scrupuleuse. Ne devrions-nous pas imiter cet exemple, nous qui pratiquons un art plus difficile et plus complet, puisque nous sommes chargés de reproduire l'humanité sous toutes ses phases? Cessons d'attendre nos succès des chances du hasard et des caprices du public, et cherchons, avant tout, à mériter notre propre approbation, car alors seulement nous aurons le droit de nous féliciter de celle des spectateurs. Pourquoi le maître de chapelle est-il plus sûr de son orchestre que le directeur d'un théâtre ne l'est de sa troupe? Pourquoi la plus légère dissonnance frappe-t-elle à l'instant même chaque oreille musicale et couvre de rougeur celui qui s'en est rendu coupable, tandis que les méprises de l'acteur passent presque toujours inaperçues? C'est que ces méprises ne blessent que l'intelligence, et que les acteurs jouent rarement devant un public intelligent. Je voudrais que la scène ne fût pas plus large que la corde d'un saltimbanque, afin que la crainte de s'y rompre le cou empêchât les maladroits de s'y hasarder.

Personne ne s'attribua cette apostrophe, car après les éloges que Wilhelm venait de leur donner, il eût été injuste de lui supposer l'intention de les offenser. L'exercice auquel ils venaient de se livrer les avait rendus si heureux, qu'ils se promirent d'en faire une étude suivie ; mais comme cette étude était volontaire, elle excluait naturellement l'autorité du directeur. Après une longue discussion sur le droit politique, on décida, à l'unanimité, que le gouvernement républicain était le meilleur et le plus juste pour une société d'honnêtes gens; on l'adopta donc pour régir le petit état que l'on constitua à l'instant, et dont la durée devait se prolonger jusqu'à l'arrivée de la troupe dans la petite ville où elle était attendue, et où nécessairement tout devait rentrer dans l'ordre accoutumé.

Mélina se prêta volontiers à cette fantaisie, et abdiqua, pour toute la durée du voyage, sa dignité de directeur, qu'on venait de déclarer élective et révocable. Cette complaisance lui avait été suggérée par l'espoir de faire supporter une partie

des frais de la route au directeur élu, qui, pour se rendre digne de cet honneur, ne pouvait manquer de se montrer généreux envers ses camarades.

Laertes interrompit les délibérations sur les institutions nouvelles par plus d'un sarcasme.

— Ce qui me plaît le plus dans notre empire, dit-il, c'est qu'il sera ambulant, et que par conséquent nous n'aurons jamais de guerre à soutenir pour défendre nos frontières.

Wilhelm réunit toutes les voix pour être directeur ; on lui associa un sénat où les dames obtinrent le droit de siéger et de voter; on proposa, on discuta des lois, et les heures s'écoulèrent rapidement.

Nos amis s'étaient amusés; cette raison suffit pour les convaincre qu'ils avaient fait quelque chose d'utile et opéré une réforme, qui devait nécessairement faire entrer le théâtre allemand dans la voie du progrès !

CHAPITRE III.

La facilité avec laquelle la troupe s'était prêtée à ses projets de réforme avait fait croire à Wilhelm qu'elle était capable de s'identifier avec les plus grands auteurs dramatiques, et de donner ainsi une vie matérielle aux personnages créés par ces hommes de génie, comme une personnification fantastique toujours abstraite et noble par le fond, quoique souvent poétique ou vulgaire par la forme. Il s'empressa donc de les réunir dès le lendemain, et leur débita ce long discours, qu'il avait préparé pendant la nuit :

— Il ne convient pas à l'acteur, dit-il, de manifester son opinion sur une pièce d'après l'impression du moment et sans l'avoir consciencieusement étudiée. Que le public en agisse ainsi, cela se conçoit; il vient au théâtre pour y chercher une émotion, un plaisir quelconque, et non pour se livrer à un travail d'esprit; mais l'acteur doit motiver son jugement sur la pièce qu'il représente et sur l'effet qu'elle produit; et comment le pourrait-il s'il ne sait pas suivre l'enchaînement des pensées de l'auteur et deviner ses plus

secrètes intentions? Quant à moi, j'ai le défaut grave de ne voir dans une œuvre dramatique qu'un seul rôle, et dans ce rôle un tout indépendant de l'ensemble de la pièce. Il y a peu de jours seulement que je connais les inconvénients de ce défaut, et si vous voulez bien m'écouter, je vous dirai comment je suis arrivé à cette connaissance. Vous n'avez sans doute pas encore oublié l'incomparable Hamlet de Shakspeare, dont je vous ai fait la lecture au château du comte. Nous nous proposâmes alors de jouer cette pièce, et je me chargeai de Hamlet. Que j'étais loin de comprendre l'importance de ce rôle! Je croyais m'y préparer convenablement en apprenant et récitant sans cesse le célèbre monologue et tous les passages où la force de l'âme et l'élévation de l'esprit se montrent sans contrainte, et où les émotions du cœur s'exhalent en phrases sentimentales. En un mot, je m'imaginais saisir parfaitement l'esprit de ce héros, en me surchargeant moi-même du fardeau de sa sombre mélancolie, pour le suivre pas à pas à travers le labyrinthe de ses caprices et de ses bizarreries. Cependant plus je m'exerçais ainsi, moins je comprenais l'ensemble du rôle, et bientôt il me fut impossible de me dire à moi-même quel en était le véritable caractère. Je me mis alors à lire et à relire la pièce entière; effort inutile, je ne trouvai que des contradictions tantôt dans les actions, tantôt dans les paroles de Hamlet, et je finis par conclure qu'il était impossible de rendre ce personnage avec ses variations et ses ombres dont je ne pouvais me rendre compte. Une inspiration subite m'indiqua enfin une autre route, qui, j'ose l'espérer du moins, m'a rapproché du but. J'ai étudié avec soin les demi-révélations du poëte sur ce qu'avait été Hamlet avant la mort de son père, et sur ce qu'il serait infailliblement devenu sans cette mort et les événements terribles qui l'ont suivie. J'ai vu une superbe fleur royale se développer sous l'influence immédiate de la majesté du trône, et se fortifier dans le sentiment du juste et du beau, par la conscience de sa dignité personnelle. J'ai vu un prince né pour régner, impatient de monter sur le trône afin que la vertu et le mérite pussent agir plus librement sous l'égide de sa haute protection; un

prince jeune et beau, décent par instinct, affable par bonté de cœur; un prince enfin prédestiné à devenir le modèle de ses sujets et la gloire de son pays. Garanti par sa haute raison contre toute passion dominante, son amour pour Ophélie n'est qu'un silencieux prélude des doux besoins d'un tendre sentiment; et son ardeur pour les exercices chevaleresques découle naturellement de l'admiration qu'alors on accordait au plus fort et au plus adroit. Aimant et pur, il devine le charme du repos que l'amitié pourrait offrir à son cœur. Il a même des idées assez justes sur les sciences et sur les arts pour distinguer l'absurde de l'utile et le laid du beau. Trop tendre pour connaître la haine, il se borne à mépriser les lâches et vils courtisans et à rire à leurs dépens tout en jouant avec eux. Simple dans ses manières et calme par raison, il dédaigne l'oisiveté sans se surcharger du poids d'une activité dangereuse; modeste et jovial, il aime à céder aux faiblesses des autres et sait pardonner une offense; mais jamais il ne s'abandonne à des êtres pervertis, au point d'oublier les lois de la justice et de l'honneur. Nous relirons la pièce ensemble, et vous me direz si j'ai bien compris Hamlet.

L'opinion de Wilhelm fut généralement applaudie. La troupe entière se félicita d'avoir appris par quels moyens on pouvait se dévoiler les mystères d'un chef-d'œuvre dramatique, et chaque acteur se promit de choisir une pièce et un rôle, et de l'étudier d'après les principes développés par notre héros.

CHAPITRE IV.

Il n'y avait que peu de jours encore que la troupe habitait la petite ville où elle s'était fait déposer par les voituriers du comte, et déjà la plupart des acteurs avaient eu des aventures fort agréables. Laertes surtout avait attiré l'attention de la plus riche et de la plus noble dame de la contrée; mais au lieu de répondre à ses flatteuses avances, il les avait repoussées avec dédain, presque avec mépris.

Redevenue plus étourdie et plus moqueuse que jamais, Philine le railla sans pitié sur sa pruderie ; elle poussa même la malignité jusqu'à lui rappeler, devant tous ses camarades, le malheur qui, selon elle, l'avait jeté dans ce travers d'esprit.

— Oui, mes amis, dit-elle, il a de bonnes raisons pour haïr un sexe dont il a été si cruellement maltraité, et qui lui a fait éprouver d'un seul coup la quintessence des maux que les hommes peuvent redouter de la part des femmes. Figurez-vous qu'il ne lui a pas fallu plus de vingt-quatre heures pour passer par toutes les angoisses de l'amant, du fiancé, du mari, du cocu, du patient et du veuf. Je défie toutes les femmes réunies d'en faire davantage à un seul amoureux.

Laertes se sauva moitié en riant et moitié en colère : Philine profita de son départ pour raconter la catastrophe à laquelle elle venait de faire allusion.

— A peine Laertes avait-il atteint les dernières limites de l'adolescence, continua-t-elle, qu'il s'engagea dans une troupe dont une actrice de quatorze ans faisait le principal ornement. Cette belle enfant venait de se brouiller avec le directeur, et était sur le point de partir avec son père. Laertes en devint sur-le-champ si éperdument amoureux, qu'il n'épargna ni prières ni promesses pour la retenir ; mais il ne put y réussir qu'en s'engageant à l'épouser : la cérémonie eut lieu le même jour. Forcé d'assister le lendemain matin à une répétition générale, il s'arracha des bras de sa femme. Son impatience le ramena bientôt chez lui, où il trouva à sa place un amant plus ancien en titre et aussi heureux que lui. Aveuglé par la fureur et la jalousie, il provoqua en duel l'amant et le père de sa femme. L'amant seul accepta, et il en reçut plusieurs blessures. Le père et la fille prirent la fuite pendant qu'il gémissait entre les mains d'un chirurgien, dont les soins n'avaient servi qu'à aggraver les souffrances dont il se ressentira probablement pendant tout le reste de sa vie. Quant à sa femme, il n'en a jamais entendu parler. Vous conviendrez maintenant, ajoute Philine, qu'il mérite votre pitié ; c'est vraiment le meilleur garçon du

monde. Je le plains, surtout parce que cette mésaventure l'a poussé à haïr les femmes; car je ne comprends pas comment un homme qui hait les femmes peut vivre.

En ce moment Mélina vint leur dire que tout était prêt pour le départ; il leur annonça en même temps qu'ils seraient forcés de s'accommoder d'un très-petit nombre de voitures, attendu qu'il lui avait été impossible de s'en procurer davantage.

— Qu'est-ce que cela me fait? s'écria Philine; pourvu qu'un de mes bons amis consente à me prendre sur ses genoux, je promets de ne pas me plaindre.

— C'est juste, dit Laertes en rentrant.

— C'est un argument détestable! s'écria Wilhelm, qui sortit aussitôt pour aller louer à ses frais une voiture de plus.

La troupe entière fut charmée de cette générosité, qui permettait à chacun de se placer plus à son aise pendant le voyage, dont on se promettait tant de plaisir. Cette joie fut de courte durée; car l'aubergiste vint tout à coup leur apprendre qu'un corps franc exerçait ses ravages sur la route qu'ils devaient suivre.

La consternation régnait dans la ville; les plus profonds diplomates soutenaient, les uns, qu'il était impossible qu'un corps ennemi eût pu pénétrer si avant dans le pays, et les autres, qu'un détachement de troupes allemandes n'aurait jamais osé rester tant en arrière du gros de l'armée. Pendant qu'ils discutaient sur ce grave sujet, le reste de la population prenait ses mesures de sûreté, et quelques amis des comédiens leur conseillaient de ne pas s'aventurer sur une route si dangereuse. Fidèles à la constitution républicaine qu'ils venaient de se donner, ils assemblèrent le sénat. Cet illustre corps partageant les appréhensions des citoyens et des citoyennes, décida que, dans un cas aussi exceptionnel, on pouvait, sans manquer à l'honneur, chercher à éviter une mort inutile, soit en restant dans l'asile paisible où l'on se trouvait, soit en choisissant, pour le quitter, un chemin détourné, mais sûr.

Toujours inaccessible à la peur, Wilhelm s'éleva contre

cette décision honteuse, qui, sur un bruit sans caractère officiel, changeait un projet arrêté depuis longtemps.

— Jusqu'à présent, s'écria-t-il, ce ne sont que des ouïdire qui vous effrayent, de fausses alarmes comme il en survient à chaque instant en temps de guerre. D'aussi misérables considérations doivent-elles nous détourner de notre route? Elle est la meilleure et la plus courte; il en est d'autres pour arriver à la ville, où nous trouverons des connaissances, des amis et des occasions d'exercer avantageusement notre art, je le sais; mais si la honte ne suffit pas pour vous décider, songez à l'argent et au temps que nous perdrons en prenant un pareil détour.

Continuant à défendre son opinion sous tous les points de vue, il leur fit un tableau charmant de la discipline des troupes régulières, peignit les bandes vagabondes qui errent toujours autour des armées, comme autant de misérables qu'un regard, qu'un mot énergique met en fuite; évoqua tant de mâles souvenirs, proclama tant de nobles principes, et donna même au péril une couleur si séduisante, que toute la troupe se sentit animée d'un courage héroïque.

Laertes s'était rangé dès le commencement du parti de Wilhelm, le Bourru et le Pédant suivirent son exemple; Philine se moqua de tout le monde, en promettant toutefois de se réunir à la majorité. Madame Mélina, toujours empressée de jouer les grands sentiments, se posa, en dépit de sa grossesse avancée, en héroïne intrépide, ce qui obligea son mari à se soumettre à la décision de la troupe; ce qui, au reste, servait son avarice, puisque la route la plus courte était nécessairement la plus économique.

Après ces préliminaires, les comédiens songèrent à se procurer des moyens de défense en cas de besoin. A cet effet ils achetèrent de grands couteaux de chasse qu'ils suspendirent à leurs épaules avec des cuirs brodés. Wilhelm y ajouta deux pistolets de poche; Laertes s'arma d'une carabine, et toute la troupe se mit gaiement en route.

Le second jour les voituriers leur proposèrent de faire la halte du dîner sur le plateau d'une montagne de la forêt où les voyageurs avaient l'habitude de s'arrêter, parce qu'il n'y

avait ni auberge ni village dans les environs. Tous y consentirent avec joie; car l'on avait des provisions suffisantes et le temps était doux et beau. Pendant que les chevaux épuisés de fatigue traînaient lentement les femmes vers la cime de la montagne boisée, les hommes gravissaient à pied la route escarpée qui, à chaque instant, leur offrait des points de vue différents. Wilhelm marchait à leur tête, et son singulier costume frappait de surprise tous les paysans qu'il rencontrait. Laertes le suivait de près en siffiant; Mignon courait çà et là, très-fière du couteau de chasse qu'on n'avait pas osé lui refuser lorsque chaque membre de la troupe s'était armé; le blond Frédéric portait la carabine de Laertes; le harpiste marchait d'un pas dégagé, car il avait relevé sa longue robe et laissé sa harpe sur le fourgon des bagages. C'est ainsi qu'on arriva sur le plateau entouré de hêtres majestueux. Une belle nappe de verdure invitait au repos, une source limpide jaillissait au pied d'un arbre, et des perspectives magiques s'offraient à l'œil étonné à travers les ravins et les fondrières de la forêt. Çà et là on voyait des villages et des moulins à demi cachés dans d'étroits vallons, des clochers de villes étincelaient dans la plaine; et dans un lointain bleuâtre une chaîne de montagnes fermait le tableau, non comme une limite arrêtée, mais comme une draperie vaporeuse qui avance et recule avec chaque souffle du vent.

Les premiers arrivés prirent possession de la pelouse, s'étendirent sous les arbres et allumèrent du feu; leurs camarades ne tardèrent pas à les rejoindre, et la troupe se réjouit d'avance du plaisir que lui promettaient la beauté du site, la commodité de la place et la douceur du temps.

CHAPITRE V.

Nos amis, qui avaient souvent passé des heures agréables, même dans de tristes auberges, n'en sentaient que plus vivement tout le charme du lieu où ils se trouvaient; il leur semblait qu'une amitié plus sincère les rapprochait, et ils auraient volontiers échangé leur position contre celle des

gardes forestiers, des charbonniers, des zingueners, de tous ceux enfin qui passent leur vie dans de semblables lieux. L'existence errante des zingueners, surtout, se présenta à leur imagination comme le plus grand des bonheurs ; on envia les jouissances pittoresques et les aventures bizarres que ces gais compagnons devaient trouver dans leur joyeuse oisivité et leur complète indépendance ; et l'on se félicita beaucoup d'avoir, pour le moment du moins, quelque ressemblance avec eux. Cette ressemblance eût été complète sans les voitures dont la présence sur le plateau détruisait l'illusion ; mais à ce petit inconvénient près, rien ne pouvait donner une plus juste idée d'une troupe de zingueners que nos voyageurs, tous plus ou moins bizarrement vêtus et grotesquement armés. Couchés çà et là sous les arbres, les hommes causaient entre eux, aiguisaient leurs couteaux de chasse, et agaçaient les femmes, qui, accroupies près du feu, déballaient les viandes et faisaient cuire des pommes de terre et d'autres légumes dans de grandes marmites. Plus loin les chevaux, dont le dîner ne demandait pas tant d'apprêt, faisaient honneur au foin et à l'avoine que les cochers leur avaient servis.

Wilhelm se laissa aller à un bonheur qu'il n'avait encore jamais goûté ; car son imagination, féconde en rêveries, avait transformé les comédiens en une colonie dont il était le chef ; tous avaient accepté cette métamorphose, et se prêtaient si bien à leurs rôles, que cette folie du moment devint une vérité poétique. Le sentiment de la sociabilité se montra toujours plus expansif ; un copieux repas assaisonné de fréquentes libations augmenta la gaieté générale, et tous soutinrent qu'ils n'avaient jamais passé d'aussi doux moments. Bientôt un besoin d'activité se fit sentir chez les jeunes hommes et les poussa à faire des armes. Notre héros, qui ne pouvait plus se dispenser de mêler des intentions dramatiques à tous ses amusements, proposa à Laertes d'imiter le combat qui se termine d'une manière si tragique pour Hamlet et son adversaire. Depuis longtemps les deux amis s'étaient promis de représenter cette scène, non-seulement à la satisfaction du public, mais encore à celle des plus habiles

maîtres d'armes; car la manie de la plupart des comédiens, qui dans un duel se bornent à ferrailler sans art et sans méthode, leur avait toujours paru une faute très-grave. L'habileté qu'ils déployèrent fut telle, que leurs amis formèrent un cercle autour d'eux et oublièrent tout autre plaisir pour les regarder et les applaudir.

Tout à coup l'explosion d'une arme à feu se fit entendre à peu de distance; un second coup lui succéda presque aussitôt : les acteurs se regardèrent d'un air stupéfait, comme pour se demander l'explication de ce bruit; elle ne se fit pas longtemps attendre : une troupe d'hommes armés envahit le plateau.

Les femmes poussèrent des cris aigus; Wilhelm et Laertes jetèrent les fleurets qu'ils tenaient à la main, saisirent l'un ses pistolets et l'autre sa carabine, et demandèrent audacieusement aux nouveaux venus de quel droit ils venaient troubler ainsi des voyageurs inoffensifs : on leur répondit laconiquement par quelques coups de fusil, qui heureusement ne les atteignirent point. Un des brigands venait d'escalader le fourgon des bagages et se disposait à couper les cordes; Wilhelm lui lâcha un coup de pistolet à la tête qui le fit tomber sans vie. Laertes n'avait pas été moins heureux; mais déjà la bande les serrait de si près qu'il ne leur restait plus qu'à se servir de leurs couteaux de chasse. Ils se défendirent en héros, en criant à leurs camarades de les seconder. Une balle frappa Wilhelm à la poitrine, et un coup de sabre le blessa si grièvement à la tête que sa vue se troubla, ses genoux fléchirent, et il ne vit et n'entendit plus rien.

Lorsqu'il reprit l'usage de ses sens, il crut apercevoir, à travers le nuage qui couvrait encore sa vue, la tête de Philine penchée sur la sienne. Bientôt il reconnut qu'il était appuyé sur le sein de cette jeune fille, qui le soutenait dans ses bras, tandis que Mignon, les cheveux épars et teints de sang, enlaçait ses pieds et les arrosait de larmes. Trop faible encore pour faire un mouvement, il demanda d'une voix éteinte où il était et ce qui venait de se passer. Philine le supplia de garder le silence, parce que ses blessures, très-imparfaitement pansées, pourraient se rouvrir; puis elle

ajouta que le reste de la troupe était en sûreté, et que Laertes n'avait été que légèrement blessé.

La chevelure ensanglantée de Mignon effraya tellement notre héros, que, pour le calmer, Philine fut obligée de lui en expliquer la cause.

— En voyant votre sang couler, dit-elle, cette excellente créature chercha à l'arrêter avec ses cheveux. L'inutilité de ses efforts nous inspira l'idée d'appliquer sur vos blessures de la mousse que nous avons fait tenir avec mon mouchoir.

Wilhelm tendit la main à Mignon et s'aperçut que Philine était assise, le dos appuyé contre sa malle, qui paraissait intacte. Il en fut très-satisfait et lui demanda si tous ses camarades avaient eu le même bonheur.

Elle fit un geste négatif et lui désigna de la main les débris des caisses, des malles et des portemanteaux jetés çà et là sur le gazon, où il n'y avait d'autres êtres vivants que le groupe que nous venons de décrire.

Notre héros apprit peu à peu que les comédiens, loin de chercher à repousser les brigands, s'étaient laissé dominer par la peur ; les uns avaient pris la fuite, et les autres étaient restés spectateurs inactifs du pillage du fourgon, qui contenait leur fortune à tous. Quant aux voituriers, ils s'étaient défendus par amour pour leurs chevaux, mais on les avait garrottés et emmenés avec les voitures et le reste des bagages. Après le départ des brigands, les voyageurs, n'ayant plus rien à craindre pour leur vie, s'étaient mis à déplorer la perte de leurs effets et de leur argent, et avaient fini par aller chercher un refuge dans le village le plus voisin, où ils avaient transporté Laertes, blessé et hors d'état de marcher. Le harpiste, après avoir suspendu à un arbre sa harpe brisée, s'était également rendu au village, dans l'espoir de trouver un chirurgien pour l'amener auprès de son bienfaiteur, que la troupe avait abandonné en soutenant qu'il était mort.

CHAPITRE VI.

Nos trois aventuriers passèrent le reste de la journée et une partie de la soirée sans que personne vînt à leur secours. L'approche de la nuit triompha enfin de l'insouciance de Philine; Mignon surtout ne pouvait plus maîtriser ses craintes; elle courait çà et là, et se désespérait de l'état de son maître, qui devenait toujours plus inquiétant. Le seul vœu que ces deux jeunes filles formaient en ce moment critique se réalisa enfin, mais de manière à leur causer une terreur nouvelle, car elles entendirent distinctement le bruit d'une calvacade qui s'avançait vers le plateau par la route qu'elles-mêmes avaient suivie le matin, et elles s'attendaient à voir arriver une nouvelle bande de brigands. Quelle ne fut pas leur joie lorsqu'elles virent paraître une jeune dame montée sur un cheval blanc, et un vieillard dont le costume et le maintien annonçaient un rang élevé! Ces deux personnages étaient suivis de plusieurs nobles cavaliers et d'une foule de valets. La belle amazone, étonnée à la vue du groupe étendu sur le gazon, s'en approcha, et arrêta des regards compatissants sur le blessé, dont la singulière position, sur les genoux de l'étourdie samaritaine, paraissait l'étonner beaucoup.

— C'est votre mari? demanda-t-elle.

— Ce n'est que mon bon ami, répondit Philine.

Ces paroles, et surtout le ton dont elle les avait prononcées, choquèrent Wilhelm. Un charme irrésistible attirait ses regards sur le visage de l'inconnue, qui lui paraissait l'être le plus noble, le plus aimable qu'il eût vu de sa vie. Quant à sa taille, il ne pouvait pas en juger, car elle était cachée par une large capote d'homme dont elle s'était enveloppée pour se garantir de l'air froid et de la rosée du soir.

Le vieux seigneur et les cavaliers avaient mis pied à terre; la jeune dame imita leur exemple et se fit raconter la mésaventure des comédiens, qu'elle écouta avec beaucoup d'intérêt. Mais il était facile de voir que le jeune blessé était

l'objet spécial de son attention. Pendant ce temps, plusieurs voitures arrivèrent sur le plateau ; la belle inconnue conduisit le vieux seigneur vers une de ces voitures ; tous deux causèrent un instant avec la personne qui y était assise et qui descendit aussitôt. C'était un homme d'un âge mûr et d'une taille épaisse ; il tenait à la main une trousse de chirurgien et portait sous son bras une boîte contenant des onguents, des bandes et de la charpie. Ses manières avaient quelque chose de brusque qu'on lui pardonnait en faveur de son habileté. Après avoir visité les blessures de Wilhelm, il déclara qu'elles n'étaient point dangereuses, et que, dès qu'il les aurait pansées, on pourrait transporter le malade dans un endroit habité.

L'émotion et les inquiétudes de la belle amazone semblaient s'accroître à chaque instant. Arrêtée près de Wilhelm, et appuyée sur le bras du vieux seigneur, elle lui dit d'une voix tremblante :

— Voyez dans quel état ils l'ont mis ! Que ne doit-il pas souffrir ! et c'est nous qui en sommes la cause !

Notre héros avait entendu ces paroles, mais il lui fut impossible d'en deviner le véritable sens ; il ne le chercha même pas ; toutes ses facultés morales étaient occupées par le plaisir de suivre des yeux la séduisante inconnue, qui tantôt s'éloignait et tantôt se rapprochait de lui avec une agitation visible. On eût dit qu'un pouvoir mystérieux l'attirait vers le blessé, tandis que la crainte de choquer les convenances, en s'arrêtant à ses côtés pendant qu'on le déshabillait, la forçait à s'éloigner.

Philine, qui s'était levée, baisa respectueusement la main de la noble dame et se tint debout près d'elle. L'impression faite par la belle inconnue sur notre héros l'avait rendu presque insensible aux souffrances inséparables d'un premier pansement ; mais il fut péniblement affecté par la présence de Philine à côté d'une beauté qui était à ses yeux la réalisation de tout ce que l'homme peut rêver de plus noble et de plus pur. Jamais encore l'étourdie comédienne ne lui avait tant déplu ; il lui semblait que la place qu'elle occupait la rendait coupable d'un sacrilége.

L'inconnue interrogea Philine à voix basse, puis elle se tourna vers le vieux seigneur, qui était resté spectateur immobile de la scène qui se passait sous ses yeux.

— Permettez-moi, mon cher oncle, lui dit-elle d'une voix caressante, d'être généreuse à vos dépens.

Et sans attendre sa réponse, elle ôta la large capote qui l'enveloppait, et la déposa doucement sur Wilhelm. Il allait articuler quelques mots de remercîment; mais si la beauté de l'amazone et l'expression de son regard avaient suffi jusque-là pour l'enivrer, sa tête acheva de se troubler lorsqu'il reconnut qu'à tant de perfections elle joignait la taille élégante d'une nymphe. Son hallucination fut telle, qu'il crut voir une auréole entourer la tête de l'inconnue, dont le visage brillait à ses yeux d'un éclat surnaturel. En ce moment, il éprouva une douleur aiguë, car le chirurgien venait de soulever avec force la balle qui était restée dans sa blessure. Le sentiment de la vie l'abandonna, et lorsqu'il revint à lui, les cavaliers, les voitures, la belle amazone et toute sa suite avaient disparu.

CHAPITRE VII.

Le chirurgien n'avait quitté notre héros qu'après avoir vu arriver le harpiste et les paysans qu'il était parvenu enfin à amener au secours de son bienfaiteur. Dirigés par un chasseur à cheval que l'inconnue avait laissé près de Wilhelm, les paysans coupèrent des branches d'arbres, en construisirent un brancard, y déposèrent le blessé, le chargèrent sur leurs épaules, et descendirent ainsi à pas lents la montagne que le matin du même jour la troupe avait si joyeusement gravie.

Tenant sa harpe à demi brisée entre ses bras, le vieux chantre suivit le brancard en silence et d'un air recueilli. Philine marchait nonchalamment derrière sa malle, que portaient deux robustes paysans. Mignon, qui tantôt précédait et tantôt suivait le cortége, franchissait les haies et les buissons, sans perdre de vue son maître, vers lequel elle tournait sans cesse des regards inquiets et attendris.

Tranquillement étendu sur le brancard, Wilhelm se sentait presque heureux. L'inconnue s'était si puissamment emparée de son imagination, qu'il attribuait la douce chaleur de la capote dont elle l'avait couvert à une émanation magnétique de cette céleste créature, puisqu'elle aussi s'était enveloppée dans ce vêtement. Il la voyait encore entourée de rayons éclatants, et telle que sa vue fascinée avait cru l'apercevoir lorsqu'en se dépouillant pour lui elle avait dévoilé les grâces séduisantes de sa taille; et sa pensée la suivait à travers les bois et les rochers que, sans doute, elle traversait en ce moment.

Les ténèbres de la nuit avaient entièrement remplacé le crépuscule du soir, lorsque le cortége arriva enfin au village, et s'arrêta devant l'unique auberge où la troupe entière s'était réfugiée. Cette auberge se composait d'une seule salle basse réservée au public; aussi cette pièce était-elle si encombrée, que la paille qu'on venait d'étendre sur le plancher en guise de lit ne pouvait contenir tout le monde; ce qui avait obligé une partie des voyageurs à se coucher sur les bancs ou derrière l'énorme poêle de terre cuite qui restait en place en été comme en hiver. Retirée dans un cabinet voisin, madame Mélina attendait avec effroi l'instant de sa délivrance. La catastrophe de la journée avait avancé le terme de sa grossesse; et comme il avait été impossible de lui procurer d'autre secours que la société de la maîtresse de l'auberge, jeune femme très-inexpérimentée, elle se trouvait dans une position à autoriser les craintes les plus sérieuses.

Lorsque les nouveaux venus demandèrent à être introduits, un murmure général éclata dans la chambre commune. Les acteurs soutenaient que l'on n'avait pris cette route funeste que d'après les conseils de Wilhelm, qu'il était la cause de leurs malheurs et qu'il ne fallait pas le recevoir de nouveau parmi eux. Pour donner plus de poids à cette résolution, ils se présentèrent à la porte en déclarant que le blessé n'avait qu'à chercher un gîte ailleurs. Philine fut traitée d'une manière plus outrageante encore, et le harpiste et Mignon eurent leur part de la colère des comédiens contre leur bienfaiteur.

La belle amazone avait expressément ordonné au chasseur de procurer à notre héros tous les soins qu'exigeait son état, aussi ne resta-t-il pas longtemps témoin pacifique de cette scène scandaleuse. A force de menaces et d'imprécations, il se fit jour à travers les acteurs, qui le suivirent dans la chambre où, faute de mieux, il poussa dans un coin une grande table sur laquelle il fit déposer Wilhelm. Philine plaça sa malle contre cette table et s'y assit d'un air indifférent; les autres membres de la troupe se heurtaient et se poussaient pêle-mêle, et le chasseur sortit pour aller chercher à son malade un asile plus convenable.

Dès qu'il fut éloigné, les acteurs recommencèrent leurs plaintes et leurs reproches; les uns exagéraient les pertes qu'ils avaient faites, les autres poussaient l'inhumanité jusqu'à dire hautement que l'état déplorable de Wilhelm n'était que la juste punition de ses mauvais conseils et de sa coupable audace. D'autres raillaient Philine sur le bonheur qu'elle avait eu de conserver sa malle, et l'accusaient d'être disparue avec le chef des brigands pendant qu'on assassinait et pillait la troupe. Au lieu de répondre à ces insultes, elle fit sonner le cadenas de sa malle, et augmenta, par cette preuve matérielle de la possession intacte de sa propriété, l'envie et le désespoir de ses camarades.

CHAPITRE VIII.

Quoique affaibli par la perte de son sang, et transporté, pour ainsi dire, dans les régions des perfections idéales par la vue de l'ange consolateur qui lui était apparu si à propos, Wilhelm n'en ressentit pas moins vivement l'injustice et la dureté des comédiens. Persuadé que son silence les rendrait plus impitoyables encore, il rassembla toutes ses forces, se souleva à demi sur la table qui lui servait de lit, appuya contre le mur sa tête surchargée de bandages, et dit d'une voix ferme, mais sans haine et sans aigreur :

— La douleur d'avoir perdu tout ce que vous possédiez vous égare. En faveur de cette douleur, je vous pardonne les

outrages dont vous m'accablez au moment où, pour la première fois, je me sens avoir besoin de votre assistance. Je vous ai rendu plus d'un service, et je m'en suis toujours cru suffisamment payé par les rapports agréables que nous avons eus ensemble jusqu'ici. Ne forcez pas ma pensée à solder le passé en pesant ce que j'ai fait pour vous; de pareilles récriminations nous deviendraient funestes à tous. Le hasard m'a conduit au milieu de vous, la force des circonstances et mes secrets penchants m'y ont retenu; j'ai partagé vos travaux, vos plaisirs; j'ai mis mes talents et ma bourse à votre disposition. Devriez-vous aujourd'hui m'accuser d'un malheur qu'il serait plus sage d'attribuer à la fatalité? L'idée de prendre la route que nous avons suivie nous a été suggérée par les habitants de la ville, nous avons discuté ce projet, et il n'a été adopté qu'après avoir été approuvé par nous tous. S'il avait eu un résultat favorable, chacun de vous revendiquerait l'honneur de l'avoir conseillé le premier; il a été malheureux, et vous voulez m'en faire supporter seul toute la responsabilité. Auriez-vous des torts plus réels à me reprocher? parlez, je me justifierai. Si ce funeste voyage est mon seul crime, taisez-vous, car j'ai besoin de repos.

Ce discours ne servit qu'à augmenter l'irritation générale. Les jeunes filles recommencèrent à pleurer leurs bijoux et leurs parures. Mélina, qui avait perdu beaucoup plus que notre héros ne pouvait le supposer, courut par la chambre et se frappa la tête contre la muraille en jurant et en criant comme un possédé; mais lorsqu'on vint lui dire que sa femme était accouchée d'un enfant mort, il passa toutes les bornes, et la troupe entière se mit à hurler et à maudire l'infortuné Wilhelm.

Partagé entre la pitié et l'indignation, notre héros sentit, en dépit de la faiblesse de son corps, renaître ses forces morales.

— Ne me contraignez pas à vous mépriser, s'écria-t-il, laissez-moi vous plaindre. Il n'est point d'infortune qui puisse nous autoriser à accabler un ami par d'injustes reproches. Ne suis-je pas assez malheureux? Voyez mes blessures! Quant à la perte d'argent, la mienne est la plus

forte ; les costumes et les décorations m'appartenaient, puisque Mélina ne m'a pas encore rendu la somme que je lui avais prêtée ; eh bien, je l'en tiens quitte pour toujours.

— Je me soucie bien que vous me fassiez cadeau de ce qui est perdu pour vous comme pour moi, répondit Mélina. Au reste, votre argent était dans la malle de ma femme, et je suis enchanté qu'il soit perdu ; si je pouvais seulement ravoir le mien !

Puis il se mit à frapper du pied et à faire l'énumération des beaux habits, des boucles, des montres, des tabatières et autres objets de prix que le valet de chambre du comte avait pris dans la garderobe de son maître et qu'il lui avait vendus à vil prix. Chacun se rappela de nouveaux les trésors qu'il avait perdus, et tous reprochèrent à Philine d'avoir échappé au désastre commun. Ils poussèrent la malveillance jusqu'à accuser notre héros de s'être associé à cette favorite des brigands, et d'avoir sauvé, par ce moyen, la partie des effets qui se trouvait dans sa malle.

— Eh ! croyez-vous donc, s'écria Wilhelm indigné de cette dernière attaque, que je consentirai à avoir quelque chose à moi tant que vous serez dans le besoin ? Ouvrez la malle de Philine, retirez-en ce qui m'appartient, je vous le donne.

— Cette malle est à moi, répondit froidement Philine, et je ne l'ouvrirai que lorsque cela me conviendra. Au reste, les deux ou trois nippes que vous y avez déposées ne produiraient pas grand argent, lors même qu'il serait possible de trouver un juif honnête homme pour les acheter. En tout cas, il faut songer à vous, puisque vous vous trouvez pillé et blessé dans un pays étranger.

— Vous ne pouvez m'empêcher de disposer du peu qui me reste, répliqua Wilhelm ; il suffira pour les besoins du premier moment. Mais l'argent n'est pas la seule chose par laquelle un homme d'honneur peut secourir ses amis. Je consacrerai toutes mes facultés intellectuelles au soulagement de ces infortunés qui, j'en suis convaincu, se repentiront de leur injustice à mon égard dès qu'ils seront parvenus à maîtriser leur désespoir. Oui, je vous pardonne,

ajouta-t-il ; car je sens que vous avez plus que jamais besoin de moi ; je ne vous manquerai pas ; rendez-moi votre confiance, tranquillisez-vous et comptez sur ma promesse. Qui de vous veut l'accepter au nom de tous ?

A ces mots il tendit la main vers les comédiens, et continua avec une exaltation toujours croissante :

— Je jure de rester à votre service, de penser et de travailler pour vous, jusqu'à ce que le triste état où vous vous trouvez en ce moment soit remplacé par une situation heureuse, brillante même. Personne ne vient poser sa main dans la mienne ?... Eh bien ! soit ; la parole que je viens de vous donner n'en est pas moins sacrée pour moi, je l'observerai religieusement.

Sa voix s'était affaiblie, ses forces l'abandonnèrent, et il retomba sur la table. Les comédiens gardèrent un morne silence ; la conduite de Wilhelm les avait humiliés, mais elle ne put les consoler. Philine, toujours assise sur sa malle, cassait et mangeait des noix qu'elle avait trouvées dans sa poche.

CHAPITRE IX.

Le ministre du village avait consenti à recevoir chez lui, non-seulement le blessé et Philine, qui passait pour sa femme, mais encore Mignon et le vieux harpiste. Charmé de ce succès, le chasseur revint chercher ses protégés. La jeune comédienne suivit d'un air tranquille, mais décent, sa malle et le brancard qui portait son prétendu mari. Mignon précéda le cortége au presbytère, où le malade fut couché dans un large lit conjugal que le ministre hospitalier tenait à la disposition de ses parents et amis.

Les blessures de Wilhelm s'étaient rouvertes et avaient beaucoup saigné ; on le pansa de nouveau, et bientôt après il eut un violent accès de fièvre. Philine s'installa près de lui, et lorsque, dominée par la fatigue, elle céda enfin au sommeil, le harpiste vint prendre sa place. Retirée dans un coin de la chambre, Mignon ne tarda pas à s'endormir pro-

fondément, malgré la résolution qu'elle avait prise de veiller toute la nuit.

Le lendemain matin notre héros se trouva beaucoup mieux. Le chasseur, qui vint s'informer de l'état de sa santé, lui raconta que ses maîtres, forcés de quitter leur château trop rapproché du théâtre de la guerre, se rendaient à une autre de leurs terres, située dans une contrée plus tranquille. Il lui apprit même, sans difficulté, le nom de cette terre, celui du vieux seigneur et de sa charmante nièce; il ajouta que cette dernière lui avait spécialement recommandé de faire tout ce qu'il serait humainement possible pour procurer au blessé des secours prompts et efficaces. Wilhelm allait lui exprimer l'admiration et la reconnaissance dont il était pénétré pour cette belle et noble dame; mais le chirurgien entra et lui imposa silence en déclarant qu'il ne répondait de sa guérison qu'à la condition qu'il parlerait le moins possible.

Dans le courant de la même journée, Philine lui dit que le chasseur était allé rejoindre ses maîtres, mais qu'avant son départ il lui avait remis vingt louis, et payé généreusement et d'avance le pasteur et le chirurgien.

— Je passe définitivement pour votre femme, ajouta-t-elle; me voilà installée en cette qualité, et je ne souffrirai point qu'une autre que moi prenne soin de vous.

— Je ne veux pas contracter de nouvelles obligations envers vous, dit Wilhelm; car je ne saurais comment m'en acquitter. Votre présence ici m'inquiète et me déplaît. Allez rejoindre la troupe, et acceptez comme un faible gage de ma reconnaissance cette montre que les brigands m'ont laissée. Je vous le répète, votre présence m'inquiète plus que vous ne pouvez le croire.

— Tu es fou, répondit Philine avec un bruyant éclat de rire, et je commence à croire que tu ne deviendras jamais sage. Laisse-moi faire; je sais mieux que toi ce qui te convient, et je resterai malgré toi s'il le faut. Je n'ai jamais compté sur la reconnaissance des hommes, je te dispense de la tienne, et si je t'aime, qu'est-ce que cela te regarde?

Elle resta en effet, et gagna bientôt les bonnes grâces du

ministre et de toute sa famille; elle était toujours gaie, distribuait sans cesse de petits cadeaux, et donnait raison à tout le monde, ce qui ne l'empêchait pas de ne faire que ce qui lui plaisait.

La convalescence de Wilhelm fit des progrès rapides ; car son chirurgien, qui était franchement ignorant, laissait agir la nature. Le malade cependant s'impatientait et ne cessait de rêver à l'instant où il pourrait exécuter le projet qu'il avait arrêté dans sa pensée. Toujours préoccupé de la belle amazone, il la voyait sortir des buissons, le regarder avec intérêt et s'occuper de lui comme d'un ancien ami ; son imagination lui retraçait surtout l'instant où, se dépouillant pour lui de la capote qui l'enveloppait, elle brilla d'un éclat surnaturel, et disparut tout à coup à ses yeux éblouis. Ce charmant souvenir avait réveillé les rêves de sa première jeunesse, dont cette jeune dame lui semblait la conséquence et la réalisation. Elle était à la fois pour lui et l'héroïque Clorinde et la compatissante princesse qui, dans le tableau de son grand-père, s'avançait si modestement vers le lit où le fils du roi était malade d'amour pour elle.

Il en est de la jeunesse, se dit-il à lui-même, comme du sommeil dont les créations fantastiques nous dévoilent souvent les secrets de l'avenir. Pourquoi la main du destin ne jetterait-elle pas d'avance sur le chemin de la vie le germe de tout ce que nous devons y éprouver? Et pourquoi alors ne nous serait-il pas permis de deviner dans le parfum des fleurs que nous trouvons sur nos premiers pas, la saveur des fruits qu'il nous sera permis de cueillir plus tard?

Toujours retenu dans son lit, il pouvait à loisir se retracer mille fois les traits de la belle amazone et le son caressant de sa voix, et il envisait très-sérieusement à Philine le bonheur qu'elle avait eu de baiser la main de cet ange consolateur. Parfois aussi il lui semblait que tout cela n'était qu'un rêve, qu'une illusion ; mais la vue de la capote que la jeune dame avait jetée sur lui le confirmait bientôt dans la certitude que cette singulière aventure était une réalité. Dès qu'il se sentit assez fort pour se lever, il endossa cette capote, et passa des journées entières à la contempler et à

la garantir des taches et de tout autre accident qui aurait pu la souiller.

CHAPITRE X.

Laertes n'avait pris aucune part à la scène inhumaine et scandaleuse que ses camarades avaient faite à Wilhelm; pendant ce temps il se trouvait seul dans une petite mansarde où on l'avait déposé à cause de sa blessure. Comme elle était très-légère, elle se guérit promptement. Quant à la perte de son argent et de ses effets, il s'en consola en se disant, ainsi qu'il en avait l'habitude. Ce qui est fait est fait. Dès qu'il put sortir, il alla voir Wilhelm, et chercha à l'égayer en lui rendant un compte exact du désespoir de la troupe, dont il ne voyait que le côté ridicule. Selon lui, madame Mélina ne pleurait la perte de sa fille que parce qu'elle se trouvait privée du bonheur de la faire baptiser du vieux nom germanique de Mechtilde, qu'elle s'était proposé de lui donner. Quant à son mari, il soutenait qu'il avait beaucoup plus perdu qu'on ne le croyait, et que même au moment où il sollicitait un emprunt de Wilhelm, il était assez en fonds pour s'en passer. Il ajouta qu'il était sur le point de partir avec sa femme, mais qu'il viendrait avant son départ lui demander une lettre de recommandation pour le directeur Serlo, afin d'obtenir un emploi dans sa troupe.

Depuis son arrivée au presbytère, Mignon était devenue chaque jour plus pâle et plus silencieuse. A force de l'interroger, on apprit qu'elle avait le bras droit démis. Au lieu de la plaindre, Philine assura qu'elle s'était follement attiré cet accident; car, en voyant son maître entouré par les brigands, elle avait tiré son couteau de chasse pour le défendre; témérité dont l'un d'eux l'avait punie en la jetant avec tant de force au milieu des buissons, qu'il lui avait démis le bras. Wilhelm aussi la blâma d'avoir ainsi longtemps caché son mal, et finit par deviner qu'elle n'avait été guidée que par la crainte de faire connaître son sexe au chirurgien, qui la prenait pour un garçon. L'opération qu'on lui fit subir la mit dans la nécessité de garder le lit, ce qui l'affligea d'au-

tant plus, que pendant ce temps Philine s'empara exclusivement du droit de soigner le malade; et la belle pécheresse s'acquitta de cette tâche de la manière la plus séduisante.

Un matin notre héros, qui pendant un sommeil fort agité s'était jeté dans la ruelle de son large lit, vit sa jolie garde étendue sur le devant de ce même lit, où elle s'était assise et endormie en lisant. Le livre était tombé de sa main, et sa tête, appuyée sur la poitrine du malade, la couvrait des longues boucles de sa chevelure blonde. Ce désordre involontaire, l'expression candide de son visage, le sourire enfantin qui effleurait ses lèvres, répandaient sur toute sa personne un charme que le secours de l'art ne donne jamais; aussi notre héros la contempla-t-il avec un sentiment de bonheur que sa raison condamnait, mais dont il n'était pas en son pouvoir de se défendre. Elle se réveilla enfin et renoua ses cheveux; il feignit de dormir. Lorsqu'elle sortit de la chambre, il ne put s'empêcher de la suivre des yeux; et il serait impossible de décider s'il s'applaudissait de son départ ou s'il le regrettait.

Les comédiens étaient venus les uns après les autres lui demander, avec plus ou moins d'importunité et de politesse, des lettres de recommandation et de l'argent, qu'il leur donnait toujours en dépit des recommandations de Philine. Elle eut beau lui assurer que le chasseur avait remis à la troupe une somme plus que suffisante pour la mettre à l'abri du besoin, et que par sa générosité déplacée il faisait des ingrats qui se moquaient de lui; il ne l'écouta point. Après lui avoir signifié très-sérieusement qu'il ne la souffrirait pas plus longtemps au presbytère, il lui ordonna de partir avec ses camarades pour aller trouver Serlo, qui ne manquerait pas de les employer tous. Cette dureté fit perdre un instant à Philine son insouciante gaieté; mais elle se remit aussitôt, et s'écria avec dépit :

— Je me soucierais fort peu de toi et des autres, si je pouvais seulement retrouver mon petit blond.

C'est ainsi qu'elle appelait Frédéric, qui avait disparu pendant la mêlée sur le plateau de la forêt, et qui ne s'était pas montré depuis.

Le lendemain matin Mignon apprit à son maître que Philine était partie et qu'elle avait déposé dans la chambre voisine les effets et l'argent qui lui appartenaient. Ce départ, qu'il avait provoqué, le priva d'une garde fidèle et d'une société agréable. Mignon ne tarda pas à l'en consoler. Pendant que l'étourdie comédienne entourait sans cesse le blessé, la pauvre petite s'était tenue à l'écart, triste et silencieuse; restée seule près de lui, elle donna un libre cours à son affection sans bornes; elle devint active pour le servir et gaie pour le distraire.

CHAPITRE XI.

Presque entièrement remis de ses blessures, Wilhelm se disposait à entreprendre le voyage dont il avait arrêté le projet; car il ne voulait pas continuer la vie sans but qu'il avait menée jusqu'ici. Son intention était d'aller, avant tout, remercier la belle dame et son oncle de leur générosité à son égard; de là il se proposait de rejoindre Serlo, pour le décider à engager dans sa troupe les comédiens auxquels il se croyait obligé d'assurer un avenir. Il se promit à lui-même qu'après s'être acquitté de ce devoir, il ne s'occuperait plus que de ses affaires de commerce; et il se flattait qu'à force de zèle et de persévérance, il ne tarderait pas à réparer le déficit que l'aventure des brigands avait causé dans sa caisse.

Décidé à prendre la route la plus directe et la plus courte, il consulta le ministre, qui avait des connaissances géographiques et statistiques fort étendues, et dont la bibliothèque était amplement garnie de tous les objets nécessaires à ce genre d'étude. On chercha, avant tout, le lieu où la noble famille s'était réfugiée contre les dangers de la guerre; mais on ne le trouva sur aucune carte, et pas une géographie n'en parlait; le nom de la famille même, qui ne pouvait manquer d'être illustre, ne figurait point dans les généalogies dont le pasteur avait une ample collection. Cette dernière circonstance surtout affligea tellement notre héros, que le vieux harpiste se crut obligé de lui avouer qu'il soup-

çonnait le chasseur d'avoir donné de faux renseignements sur ses maîtres, qui, sans doute, lui avaient ordonné d'en agir ainsi.

Ne se sentant pas la force de renoncer au bonheur de revoir son ange tutélaire, Wilhelm chargea le harpiste d'aller prendre des informations sur cette dame; car il lui paraissait impossible qu'elle eût pu traverser le pays sans s'y faire remarquer. Dans tout autre moment, ses prévisions se seraient réalisées; mais au milieu de la consternation et du mouvement perpétuel qui régnait de tous côtés, les voyageurs les plus distingués passaient inaperçus; et le harpiste, que déjà on commençait à prendre pour un espion, fut forcé de renoncer à son entreprise, et de revenir auprès de son maître sans avoir rien de positif à lui apprendre. Pour lui prouver cependant qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir, il lui raconta des détails recueillis au hasard et insignifiants en apparence; mais en les comparant aux phrases échappées au chasseur, notre héros parvint enfin à deviner pourquoi la belle inconnue avait dit à son oncle, en lui montrant le blessé, que c'était à cause d'eux qu'il se trouvait réduit à ce déplorable état.

On ignorait dans le pays si les hommes armés qui avaient attaqué les comédiens étaient des déserteurs, ou s'ils appartenaient à un corps franc ou à une bande de voleurs; mais il était certain qu'instruits du passage de la belle amazone et de sa société à travers la forêt, ils s'étaient présentés sur le plateau pour piller cette riche famille, et non pour attaquer des comédiens ambulants, qu'ils étaient loin de supposer aussi garnis qu'ils l'étaient d'argent et de bijoux.

Plus notre héros s'estimait heureux d'avoir été choisi par le destin pour sauver la plus parfaite des femmes, plus il s'affligeait d'être forcé, pour l'instant du moins, de renoncer à la retrouver. Une autre circonstance encore augmentait le charme mystérieux et presque magique qu'elle avait pour lui : en réunissant ses souvenirs il s'était persuadé qu'elle ressemblait à la comtesse, comme se ressemblent deux sœurs, dont aucune ne saurait être appelée la plus jeune ni la plus belle, parce qu'elles sont jumelles et d'une

beauté également parfaite. L'image de cette charmante comtesse lui était restée chère; mais depuis que celle de la belle amazone occupait son âme, il les confondait sans cesse, et ces images se succédaient, se remplaçaient et se gravaient toujours plus fortement dans son imagination.

Pour compléter cette ressemblance et la confusion qu'elle jetait dans ses idées, le hasard lui avait fait découvrir que l'écriture de ces deux femmes était presque la même; car il possédait dans ses tablettes une chanson que la comtesse avait copiée pour lui, et il avait trouvé dans les poches de la capote un billet qui ne pouvait avoir été écrit que par la belle inconnue, et que, dans la confusion inséparable d'un prompt départ, son oncle avait oublié de faire mettre à la poste. En comparant les deux écritures, celle de la comtesse, que jusque-là il avait trouvée si gracieuse, lui parut inférieure aux lignes tracées par la main de la belle amazone, et dans lesquelles il crut reconnaître l'harmonie imposante qui régnait sur toute sa personne. Ce billet, sans adresse et sans signature, ne contenait que quelques phrases exprimant une tendre inquiétude sur la santé d'un proche parent; et cependant sa vue causa à Wilhelm les mêmes émotions nobles et pures qui l'avaient élevé au-dessus de lui-même pendant les courts instants où il s'était senti sous l'influence immédiate de cette femme angélique.

Au milieu de la langueur rêveuse à laquelle il s'abandonna avec un secret plaisir, Mignon et le harpiste, guidés par l'instinct de l'amitié, vinrent se mettre à l'unisson avec lui en chantant à sa porte le duo suivant :

« As-tu pleuré? as-tu langui? Oh! alors tu connais mes » souffrances. Seul et sans espoir de retrouver un bonheur » perdu à jamais, j'élève vers les nuages mes regards qui » cherchent un horizon lointain.

» Hélas! il est loin de moi celui qui me connaît, celui qui » m'aime. Des vertiges troublent ma tête, un feu dévorant » consume mon sein! As-tu pleuré? as-tu langui? Oh! alors » tu connais mes souffrances! »

CHAPITRE XII.

Le doux appel de son ange gardien, que Wilhelm croyait entendre au fond de son âme, loin de lui indiquer une route quelconque, augmentait ses irrésolutions et ses inquiétudes. Un feu secret circulait dans ses veines, et les images, tantôt fantastiques et tantôt réelles, qu'évoquait son imagination, le plongeaient dans un délire perpétuel. Il aurait voulu avoir des ailes ou posséder du moins un cheval infatigable ; mais tout en se répétant sans cesse qu'il ne pouvait rester dans l'inaction, il ne savait de quel côté diriger la course aventureuse dont il éprouvait le besoin. Son irritation était telle, qu'il espérait à chaque instant qu'un événement imprévu viendrait couper le nœud qu'il n'était pas en son pouvoir de dénouer ; aussi ne pouvait-il entendre le pas d'un cheval au galop ou le roulement d'une voiture sans tressaillir. Tantôt il croyait que son ami Werner venait le surprendre, que le hasard amenait Marianne dans cette contrée, ou que Mélina lui faisait donner quelque heureuse et importante nouvelle. Le son d'un cor de chasse, surtout, le transportait de joie ; car il lui semblait alors que le chasseur venait le prendre pour le conduire auprès de sa belle maîtresse.

Pas une seule de ses illusions ne se réalisa, ce qui le mit dans la nécessité de chercher dans le passé des aliments pour son imagination surexcitée. C'est ainsi qu'il trouva le sujet d'un véritable chagrin dans le souvenir de sa séparation d'avec les comédiens. Malgré la vivacité avec laquelle il avait repoussé leurs reproches inhumains, il se disait sans cesse à lui-même qu'il était la cause principale de leur malheur, et qu'il leur devait un dédommagement.

Si l'amour-propre nous fait souvent donner plus d'importance à nos bonnes qualités qu'elles n'en ont en effet, ce même sentiment nous pousse parfois à exagérer nos fautes à nos propres yeux. C'est ainsi que Wilhelm se reprocha amèrement d'avoir abusé de la confiance que ses amis avaient eue en lui, pour les décider à se jeter sur une route dangereuse.

L'engagement qu'il avait pris de leur faire retrouver avec usure tout ce que les brigands leur avaient enlevé lui semblait, envisagé de sang-froid, ce qu'il était en effet, c'est-à-dire une témérité déplacée, par laquelle il se chargeait seul des conséquences d'un malheur qui les avait frappés tous. Mais s'il déplorait l'exaltation qui lui avait fait prendre cet engagement, il ne le regardait pas moins comme sacré, quoique ses camarades eussent refusé de toucher la main qu'il leur avait tendue comme gage de cette promesse. N'écoutant que la voix de l'honneur, qui lui disait qu'il fallait avant tout acquitter une dette si imprudemment contractée, il se décida à commencer son voyage par une visite à Serlo. Le ministre et le chirurgien lui représentèrent en vain qu'il avait encore besoin de quelques semaines de repos; il partit dès le lendemain avec Mignon et le harpiste, société bizarre aux yeux des indifférents, mais précieuse et consolante pour lui.

CHAPITRE XIII.

Serlo fit à son jeune ami l'accueil le plus flatteur.

— Vous voilà enfin, s'écria-t-il en lui tendant les bras; votre extérieur n'a point changé, en est-il de même de l'art dramatique? J'ai tant de plaisir à vous voir, que j'oublie le dépit que votre dernière lettre m'a causé.

Péniblement surpris de cette phrase, Wilhelm lui en demanda l'explication.

— Je vous en ai voulu, répliqua Serlo, parce que vous m'avez traité, non en ami, mais en grand seigneur, dont on croit pouvoir sans scrupule réclamer la protection, même en faveur de sujets inutiles ou incapables. Vous savez que la fortune d'un directeur de théâtre dépend de son public, et votre M. Mélina et sa compagnie ne sont pas faits pour plaire au mien.

Wilhelm crut devoir défendre ses amis; mais Serlo s'en moqua si spirituellement, qu'il ne savait plus que répondre. L'arrivée d'une jeune dame, que Serlo lui présenta comme sa sœur, sous le nom d'Aurélie, le tira d'embarras. Le ton

amical qu'elle prit aussitôt avec lui donna tant de charmes à la conversation, que notre héros ne s'aperçut point de la teinte de mélancolie qui voilait parfois la douce et spirituelle physionomie de cette jeune femme. Il se sentait heureux de se retrouver enfin dans son véritable élément ; car, depuis plusieurs mois, il n'avait rencontré, pour exposer ses principes, que des auditeurs inattentifs ou hors d'état de le comprendre. Passant rapidement les pièces nouvelles en revue, on les jugea avec discernement ; on examina, on pesa l'approbation et le blâme du public, et l'on s'instruisit mutuellement et avec rapidité. Les prédilections de notre héros pour Shakspeare ne pouvaient manquer de faire tomber la conversation sur cet auteur, dont, selon lui, les chefs-d'œuvre ne pourraient manquer d'opérer une réforme complète et salutaire dans l'art dramatique de l'Allemagne, si l'on parvenait à les faire représenter ; *Hamlet*, surtout, lui parut propre à produire cet effet. Serlo assura qu'il cherchait depuis longtemps le moyen de donner cette pièce, et que, pour sa part, il croyait pouvoir se tirer passablement du rôle de Polonius. Puis il ajouta avec un sourire malin, qu'on trouverait sans peine une Ophélie s'il était possible de se procurer un *Hamlet*. Wilhelm répondit par une longue dissertation sur l'esprit de ce rôle, tel qu'il l'avait conçu à la suite de ses longues et consciencieuses études au château. Entraîné par son ardeur, il ne remarqua point qu'Aurélie s'était offensée du ton léger avec lequel son frère avait parlé du rôle d'Ophélie, et il ne songea qu'à leur faire adopter à tous les opinions et les principes qu'il s'était formés sur l'ensemble de la pièce.

— Mais, mon ami, lui dit enfin Serlo, qui l'avait écouté avec surprise, lors même que nous serions de votre avis, qu'en résulterait-il ?

— Beaucoup ; tout pour l'intelligence du rôle et du drame, s'écria Wilhelm. Représentez-vous *Hamlet* tel que je le conçois. L'ambition et la soif de régner n'ont jamais agité son âme. Il a accepté sa position de fils de roi, mais il ne s'en était jamais enorgueilli, lorsqu'une catastrophe funeste le prive de son père et lui fait reconnaître tout à coup la différence qui existe entre le souverain et le sujet. Les lois de son pays

ne l'ont pas fait l'héritier nécessaire de la couronne ; mais si son père avait pu vivre plus longtemps, il aurait trouvé le moyen de la lui assurer, et de convertir ainsi en certitude les légitimes espérances de son fils ; espérances dont ce jeune prince se voit frustré pour toujours par un oncle qui s'est emparé de la place qu'il s'était accoutumé à regarder comme la sienne. Cette cruelle déception jette dans son esprit le premier germe d'une sombre tristesse. Se voyant tout à coup au niveau et même au-dessous du plus simple gentilhomme, il se croit le serviteur de tous ; aussi n'est-ce pas la politesse ou la condescendance qui respirent dans ses manières, mais le sentiment pénible de son abaissement et de sa misère. Le passé n'est plus pour lui qu'un rêve brillant ; en vain son oncle cherche-t-il à lui faire envisager sa position sous un autre point de vue, la conscience de son néant le poursuit sans cesse. Le second coup qui le frappe le blesse plus profondément encore : c'est le mariage de sa mère. Fils tendre et soumis, il s'était flatté qu'elle, du moins, lui resterait, et qu'elle consacrerait sa vie à honorer avec lui la mémoire du héros descendu dans la tombe ; la voir manquer à cette noble vocation l'afflige plus profondément que n'aurait pu le faire sa mort. Il a perdu à la fois toutes les espérances que les enfants ont le droit de fonder sur les auteurs de leurs jours. Quels secours peut-il demander aux restes inanimés de son père ? Et si sa mère vit encore, ce n'est plus pour lui, puisqu'elle n'a pu se soutenir au-dessus des faiblesses de son sexe ; elle est rentrée dans la classe des femmes ordinaires. Humilié par celle dont il avait été si fier, et devenu orphelin une seconde fois, le monde n'a plus rien à lui offrir en échange du bonheur qu'il a perdu. La nature cependant n'avait donné à ce prince aucune disposition à la tristesse et à la méditation ; aussi la tristesse et la méditation sont-elles pour lui un fardeau dont le poids l'accable. C'est ainsi que nous le voyons entrer en scène, et je suis convaincu que je n'ai pas ajouté un trait à son caractère ; je dirai plus, je crois n'en avoir exagéré aucun.

— Eh bien ! dit Serlo en s'adressant à sa sœur, ne t'ai-je pas fait un portrait fidèle de notre ami ? Son début n'est pas

mal, et il ne tardera pas à nous éblouir par des théories nouvelles.

Wilhelm répondit que son intention n'était pas d'éblouir, mais de convaincre ; et il les pria de vouloir bien l'écouter encore pendant quelques instants.

— Ne voyez en *Hamlet*, continua-t-il, qu'un jeune homme vivant et agissant sous vos yeux ; examinez-le quand il apprend que son père sort du tombeau ; restez près de lui pendant la nuit terrible où le spectre lui apparaît. Quoique saisi de terreur, il adresse la parole à l'être menaçant ; il voit qu'il lui fait signe de le suivre, et il le suit en effet ; il l'écoute. Une accusation horrible contre son oncle, un appel à la vengeance résonnent à son oreille, et, à cette révélation, se joint la prière plusieurs fois répétée : *Souviens-toi de moi!* Quand le fantôme a disparu, que reste-t-il après lui ? Un homme altéré de vengeance ? Un prince né pour le trône et bénissant la voix qui lui ordonne l'usurpation de ce trône ? Non, c'est un jeune homme que la peur domine, que le désespoir abat, et dont la douleur se borne à des railleries amères contre les coupables qui, le sourire sur les lèvres, s'applaudissent du crime qu'il doit leur faire expier. Il promet de ne jamais oublier le mort chéri qui vient de lui apparaître ; mais voyez par quelle phrase significative il termine ce serment : « Le char du temps est sorti de son ornière, malheur à moi qui suis prédestiné à l'y faire rentrer ! » Ces paroles expliquent, selon moi, toute la conduite de *Hamlet*, et me prouvent que Shakspeare a voulu nous montrer les angoisses d'une âme chargée de l'accomplissement d'un devoir au-dessus de ses forces. Cette pensée domine la pièce entière ; on pourrait l'analyser en disant qu'on s'y occupe à planter un chêne dans un vase précieux, mais propre seulement à contenir des fleurs ; les racines de l'arbre s'étendent et le vase se brise. Un être noble, pur, éminemment moral, mais dépourvu de l'énergie qui fait les héros, doit nécessairement succomber sous le poids d'un fardeau qu'il ne peut ni porter ni rejeter. Ce qu'on lui demande est impossible, non par lui-même, mais par rapport aux facultés de celui à qui on le demande ; aussi voyez comme il s'agite et se tord : il s'avance, il recule,

il reçoit des avertissements nouveaux, il se les répète sans cesse; et cependant il finit par oublier presque son but; mais il ne peut retrouver le bonheur, pas même le repos.

CHAPITRE XIV.

Le discours de Wilhelm sur *Hamlet* fut interrompu par l'arrivée de plusieurs musiciens qui venaient tous les huit jours s'exercer chez Serlo. Amateur passionné de la musique, il la regardait comme le complément indispensable de l'art dramatique.

— Tout le monde, disait-il à cette occasion, sait que nos gestes sont plus gracieux quand une mélodie quelconque les accompagne et les dirige. C'est ainsi que la déclamation, même en prose, sera toujours monotone, froide et vulgaire, si l'acteur ne la soumet pas à certaines combinaisons musicales, et surtout aux lois de la mesure et de l'harmonie.

Aurélie, qui ne cherchait pas à déguiser le peu d'intérêt qu'elle prenait aux concerts, fit passer Wilhelm dans une pièce voisine, où elle s'arrêta devant une fenêtre ouverte, comme pour contempler les étoiles; puis elle se tourna tout à coup vers lui, et dit d'une voix altérée :

— Vous avez sans doute encore bien des choses à nous communiquer sur *Hamlet;* je ne voudrais pas priver mon frère du plaisir de vous entendre, et cependant je ne puis résister au désir de connaître votre opinion sur Ophélie.

— Je ne pourrais vous dire que peu de choses à ce sujet, répondit Wilhelm; quelques traits principaux ont suffi au grand poëte pour tracer le caractère de cette femme, dont l'âme se dilate, pour ainsi dire, dans de douces et tendres sensations arrivées à leur plus haut degré de perfectibilité. Son penchant pour le prince, à la main duquel il lui est permis de prétendre, découle d'une source aussi abondante que pure, et son cœur se laisse si complétement aller au besoin d'aimer, que son père et son frère s'en alarment et le lui disent d'une manière peu délicate. Les exigences de la bienséance, semblables à la gaze qui voile son sein, loin d'en

cacher l'agitation, la rendent plus sensible. Son imagination n'a pu échapper à la contagion des désirs amoureux qui, chez elle, se révèlent jusque dans sa silencieuse réserve; et il est facile de voir que si la déesse complaisante qu'on appelle l'occasion venait à secouer l'arbre, le fruit tomberait à l'instant.

— Et quand elle se voit abandonnée, dédaignée, repoussée, ajouta vivement Aurélie; quand elle voit les sentiments les plus nobles, les plus sublimes de son amant s'abîmer dans un gouffre sans fond; quand, au lieu de la douce coupe de l'amour, il lui présente l'amer calice de la douleur...

— Alors son cœur se brise, interrompit Wilhelm; l'échafaudage sur lequel reposait son existence s'ébranle, la mort de son père y porte le dernier coup, et l'édifice s'écroule!

Entièrement occupé de l'œuvre littéraire, de ses ressorts et de ses perfections, notre héros ne s'aperçut point que des émotions d'une nature bien différente agitaient Aurélie; l'examen des créations idéales de l'art dramatique avait réveillé dans son cœur une vive et profonde douleur personnelle. La tête appuyée sur un bras, les yeux remplis de larmes et levés vers le ciel, elle paraissait en proie à une violente lutte intérieure. Tout à coup elle saisit les deux mains du jeune homme et s'écria avec exaltation :

— Pardonnez-moi un élan de confiance déplacé peut-être; le monde me refoule sur moi-même, mon impitoyable frère ne veut pas me comprendre; votre vue seule a suffi pour me faire paraître ma double chaîne moins lourde. Oui, vous serez mon ami; depuis un instant je vous connais, et déjà je vous choisis pour confident.

Elle chancela, il la reçut dans ses bras.

— Ne me jugez pas trop sévèrement, continua-t-elle en sanglotant; ce n'est pas ma faute si dès notre premier entretien je me montre inconséquente et faible. Devenez, restez mon ami, vous reconnaîtrez plus tard que je le mérite.

Wilhelm chercha en vain à la consoler par de douces et tendres paroles, ses larmes continuèrent à couler avec abondance. La brusque arrivée de Serlo donnant la main à Philine interrompit ce singulier tête-à-tête.

— Voici votre ami, dit le directeur à la jeune étourdie ; je suis sûr qu'il vous reverra avec plaisir.

Une exclamation de surprise et de dépit échappa à Wilhelm ; Philine feignit de ne pas s'en apercevoir : elle l'aborda d'un air modeste et le remercia de l'avoir adressée à Serlo, qui, malgré son peu de mérite, avait bien voulu l'enrôler dans son excellente troupe, honneur dont elle promettait de se rendre digne en faisant tous ses efforts pour acquérir du talent.

Craignant de se trahir en présence de son frère, Aurélie quitta la chambre, et bientôt après on vint rappeler le directeur pour donner des ordres indispensables. Restée seule avec Wilhelm, Philine se débarrassa tout à coup du rôle qu'elle s'était imposé. Sautant à travers la chambre comme une évaporée, elle finit par s'asseoir par terre pour rire plus à son aise ; puis elle se releva, accabla notre héros de toutes sortes de folles caresses, et s'applaudit d'être arrivée avant lui, puisqu'elle avait eu le bonheur de sonder le terrain et d'y prendre racine.

— Si vous saviez quelle vie bigarrée on mène ici ! la vraie, la seule que j'aime. Aurélie a eu une intrigue d'amour avec un grand seigneur qui, j'en suis sûre, lui a laissé un souvenir vivant. Il y a dans la maison un petit garçon de trois ans environ, beau comme le soleil ; que son papa doit être charmant, et que je voudrais bien le voir une fois ! Je n'aime pas les enfants, mais ce poupard-là m'a séduite. Je me suis mise à combiner les époques, celle de la mort du mari d'Aurélie, celle de sa liaison avec le gentilhomme et celle de la naissance de l'enfant, tout cela s'accorde à merveille. Depuis un an, le grand seigneur a dirigé ses pas ailleurs, et elle en est inconsolable, la folle ! Le frère a choisi dans sa troupe une danseuse qui l'amuse et une petite actrice qui lui plaît ; il fait en outre la cour à plusieurs dames de la ville, et je viens de trouver une place sur sa liste, le fou ! Quant au reste de la société que tu vas trouver ici, je t'en rendrai compte demain ; pour l'instant, je ne te dirai plus qu'un petit mot sur Philine, que tu connais : elle est définitivement amoureuse de toi, l'archifolle !

Et sans faire attention au geste d'impatience de Wilhelm, elle jura qu'elle venait de dire la vérité. Puis elle le supplia de s'éprendre de belle passion pour Aurélie, ce qui ne manquerait pas de donner lieu à la chasse d'amour la plus charmante et la plus acharnée.

— Oui, continua-t-elle, je vois déjà la mélancolique Aurélie, toujours à l'affût de son infidèle ; tu la courres, je te dépiste, et son frère me poursuit. S'il n'y a pas là de quoi s'amuser pendant six mois au moins, je veux que le premier épisode qui se rattachera au quadruple nœud de ce roman soit mon arrêt de mort.

Avant de le quitter, la jeune espiègle lui recommanda de ne pas gâter par sa pruderie ce délicieux imbroglio, et de lui témoigner en public autant d'estime qu'elle ferait semblant d'en mériter toutes les fois qu'elle ne serait pas seule avec lui.

CHAPITRE XV.

Le lendemain matin Wilhelm se présenta chez madame Mélina, mais elle était allée chez Philine, qui l'avait invitée à déjeuner avec tous ses camarades. Stimulé par une curiosité fort naturelle, il s'y rendit et trouva tous les convives réunis et en bonnes dispositions. La jeune espiègle les régalait avec du chocolat, et leur donnait à entendre que tout espoir d'être reçus dans la troupe de Serlo n'était pas perdu, puisqu'elle se proposait d'user de toute son influence sur son esprit pour le décider à engager des artistes aussi distingués. Les comédiens l'écoutèrent avec attention, et savourant les tasses de chocolat les unes après les autres, ils se disaient tout bas qu'elle avait plus d'esprit et de jugement qu'on ne lui en avait supposé jusqu'ici, et qu'en tout cas il était prudent de dire désormais beaucoup de bien d'elle. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'ils se retirèrent, et Wilhelm lui demanda si elle croyait en effet que Serlo les emploierait dans sa troupe.

— Pas le moins du monde, dit-elle ; je ne le désire même pas, et je saurai les faire partir bientôt, excepté Laertes,

que je veux garder près de moi. Quant à vous, j'espère que vous êtes las enfin de cacher votre beau talent, et que sous un directeur tel que Serlo, vous n'hésiterez pas à le mettre en évidence.

Les flatteries qu'elle lui prodigua sur son jeu étaient si adroites et paraissaient si sincères, qu'en dépit de sa raison notre héros sentait en lui une voix secrète qui lui disait de suivre les conseils de la jeune extravagante. Quoique assez maître de lui-même pour lui cacher cette faiblesse, il n'en passa pas moins une journée fort agitée.

Moralement sûr que les négociants de la ville qui étaient en correspondance avec sa maison avaient des lettres à lui remettre, il n'avait pas encore osé aller les chercher, persuadé qu'elles ne pouvaient contenir que des reproches mérités. En ce moment il y était moins disposé que jamais, car de pareilles nouvelles l'auraient empêché de goûter dans toute son étendue le plaisir qu'il se promettait, pour la soirée, à la première représentation d'une pièce nouvelle. Cette pièce lui était entièrement inconnue ; Serlo ne lui avait pas permis d'assister aux répétitions. Il ne voulait pas, disait-il, le laisser pénétrer dans le négligé mystérieux du sanctuaire avant d'avoir été vu et jugé par lui dans toute la splendeur de son éclat artistique.

L'effet que le spectacle produisit sur Wilhelm dépassa tout ce qu'il en avait espéré. C'était pour la première fois qu'il voyait jouer une troupe aussi remarquable par son ensemble que par le talent de chacun de ses membres. Les actrices joignaient à une haute intelligence de leur art d'heureuses dispositions naturelles. Si elles se ressemblaient par la correction du débit, la grâce et l'à-propos du geste, du maintien et du jeu de la physionomie, elles conservaient le cachet de leur individualité, et se soutenaient mutuellement par une émulation d'autant plus utile qu'elles paraissaient exemptes de toute rivalité. Serlo, l'âme et le soutien de la troupe, en était aussi le meilleur acteur, et on ne pouvait le voir et l'entendre sans admirer sa prodigieuse facilité, son animation gracieuse, sa convenance parfaite, sa gaieté vive, mais décente. Observant avec une grande finesse et

un tact merveilleux les nuances les plus délicates de ses rôles, il était toujours spirituel et vrai, et mettait ses spectateurs aussi à leur aise qu'il paraissait l'être lui-même ; car par ses consciencieuses études il était arrivé à ce degré de perfection où l'artiste semble dédaigner toutes les règles pour ne plus écouter que les inspirations du moment. Sa sœur, avec moins d'art, obtenait des succès plus brillants encore ; elle frappait et remuait les esprits, que son frère se bornait à satisfaire toujours et à charmer souvent.

Peu de jours après cette représentation, Aurélie fit prier son nouvel ami de passer chez elle. Il s'y rendit aussitôt, et la trouva couchée sur un canapé ; elle avait la migraine et un violent accès de fièvre. En apercevant Wilhelm, le sombre nuage qui voilait ses traits s'éclaircit.

— Pardonnez-moi, lui dit-elle, la confiance que vous m'avez inspirée sans le vouloir. Jusqu'ici j'ai eu le courage de souffrir seule et en silence ; je ne sais par quel charme magique vous m'avez réduite à vous rendre, malgré vous sans doute, témoin de la lutte intérieure qui déchire mon cœur.

Wilhelm l'assura, d'une voix affectueuse et tendre, que depuis leur première entrevue il n'avait cessé de se préoccuper d'elle, qu'il s'estimait heureux de pouvoir devenir son confident, et que dès ce moment elle pouvait le regarder comme son meilleur ami.

L'intérêt que cette femme lui inspirait était véritable, mais il ne l'empêcha pas d'accorder une partie de son attention à un bel enfant assis par terre, et bouleversant les joujoux épars autour de lui. Ainsi que Philine le lui avait dit, cet enfant paraissait avoir trois ans au plus ; son extérieur justifiait la comparaison dont elle s'était servie à son égard, et qui avait d'autant plus étonné notre héros, qu'il savait qu'il n'était pas dans l'habitude de cette jeune fille d'employer des images relevées. En voyant ce bel enfant, il reconnut que rien n'était plus naturel que de le comparer au soleil. De longues boucles d'or flottaient autour de ses grands yeux bruns et de son visage arrondi ; sur son front, d'une blancheur éblouissante, se dessinaient les lignes délicates et

douces de ses sourcils presque noirs, et sur ses joues brillaient les vives nuances d'une santé parfaite.

— Vous contemplez cet enfant avec surprise? lui dit Aurélie après un instant de silence. Je l'ai reçu avec joie, et je veille sur lui avec tendresse; malheureusement je n'apprécie pas toujours autant que je le devrais le prix d'un pareil trésor, car il me rappelle sans cesse la cause de mes secrètes douleurs. Souffrez enfin que je vous les confie; il est temps que vous appreniez à me connaître... Je me croyais dans un de mes moments de calme et de force morale; je vous ai fait appeler : vous voici, et déjà ma tête se trouble... Je vous entends dire tout bas : Qu'est-ce donc qu'une femme abandonnée de plus dans le monde? Leur sexe n'est-il pas infailliblement soumis à ce malheur comme nous le sommes tous à la mort? S'en plaindre est une extravagance. Hélas! mon ami, si mes malheurs étaient d'une nature vulgaire, je m'y résignerais. Que ne puis-je vous les montrer dans un miroir enchanté, ou charger du moins une autre bouche que la mienne de vous les raconter! Je n'ai pas été entraînée, trompée, séduite; je me suis trompée, séduite moi-même, et voilà ce que je ne puis me pardonner.

— Avec des sentiments aussi nobles que les vôtres, dit Wilhelm, il est impossible que vous soyez complétement malheureuse.

— Mais ces sentiments, s'écria-t-elle, savez-vous à quel concours d'événements je les dois? A l'éducation la plus dangereuse que puisse recevoir une jeune fille, aux exemples les plus propres à corrompre son imagination, à égarer ses sens! Privée de bonne heure de ma mère, j'ai passé mes premières années chez une tante qui bravait ouvertement les lois de la pudeur. N'écoutant que ses passions, il lui importait peu que celui qui en était l'objet se fît son esclave ou son maître, pourvu qu'il consentît à se prêter à ce sauvage oubli d'elle-même qui lui tenait lieu de bonheur. Figurez-vous une enfant innocente, mais clairvoyante, et vous vous ferez une juste idée de l'opinion qu'elle a pu se former sur les hommes. Tous ceux que ma tante attirait près d'elle me paraissaient d'abord maladroits, sourdement agités, hardis et exigeants;

puis je les voyais devenir froids, dédaigneux et impertinents. Et cette femme, dominée par des êtres vils, subissait les traitements les plus honteux, s'y résignait sans effort, et portait gaiement ses chaînes infâmes. C'est ainsi que je fis connaissance avec votre sexe, et que j'appris à le haïr. Plus tard, j'eus occasion de remarquer que les hommes de mérite même croyaient pouvoir, dans leurs rapports avec nous, s'affranchir impunément de tout sentiment d'honneur. Il est vrai que les femmes ne m'apparaissaient pas sous un jour beaucoup plus favorable; en un mot, à l'âge de seize ans, j'avais plus de raison et de jugement qu'aujourd'hui, où je ne puis plus me comprendre. Pourquoi faut-il que dans notre première jeunesse nous soyons si sages et si raisonnables, pour devenir toujours plus inconséquentes et plus folles!

Interrompue par le bruit que fit l'enfant avec ses joujoux, elle sonna avec impatience, et une vieille femme, la tête enveloppée dans un mouchoir, parut aussitôt.

— Tu as donc toujours mal aux dents? lui dit sa maîtresse.

— Plus fort que jamais, répondit la vieille. Et prenant l'enfant sur ses bras, elle sortit avec lui.

Dominée par une émotion inexplicable, Aurélie éclata en sanglots.

— J'ai honte, s'écria-t-elle, de me tordre ainsi devant vous comme un misérable vermisseau; mais je ne puis que pleurer et gémir; ma raison m'abandonne, je n'ai plus rien à vous dire.

Wilhelm ne voulait pas lui réciter des lieux communs; et comme il lui était impossible de trouver une réponse convenable, il se borna à lui presser la main et à la regarder en silence. Cette position, cependant, finit par l'embarrasser; il prit un livre ouvert sur une petite table : c'était *Hamlet*. En ce moment, Serlo entra, s'informa de la santé de sa sœur, et jeta un regard sur le livre que Wilhelm tenait à la main.

— Vous voilà encore occupé de *Hamlet*, dit-il; tant mieux, je veux vous communiquer les doutes qui me sont survenus, et qui renverseront vos doctrines sur cette pièce. Les Anglais eux-mêmes avouent que l'action principale finit avec

le troisième acte, et que les deux derniers ne servent qu'à dénouer péniblement les accessoires de l'ensemble; et, en effet, dans ces deux derniers actes il n'y a plus ni vie ni mouvement.

— Quelque riche que puisse être une nation en chefs-d'œuvre littéraires, dit Wilhelm, il s'y trouve toujours des hommes trop bornés et trop esclaves des opinions reçues pour les apprécier à leur juste valeur; de semblables jugements ne doivent pas nous empêcher de voir par nous-mêmes et d'être justes avant tout. Quant à moi, loin de blâmer le plan de *Hamlet*, je soutiens que l'on n'en a jamais inventé de plus parfait; je dirai même que ce plan n'est pas une invention, mais une réalité.

— Cette opinion aurait besoin d'un commentaire.

— Je ne veux rien commenter; mais je tâcherai de vous expliquer ma pensée.

Aurélie se souleva à demi sur ses coussins, et arrêta ses regards sur Wilhelm, qui continua avec beaucoup de feu.

— Nous aimons tous à voir un héros qui agit d'après ses propres impressions, qui hait ou qui aime selon les besoins de son cœur, qui renverse tous les obstacles et atteint le but qu'il s'est proposé. Les poëtes et les historiens voudraient nous convaincre qu'une aussi glorieuse destinée peut être le partage d'une créature humaine; l'exemple que Shakspeare nous fournit dans son *Hamlet* est moins propre à flatter notre vanité, mais plus vrai. Son héros n'a point de projet arrêté, et c'est le plus grand mérite de l'admirable plan de la pièce. Ce plan ne consiste pas à faire punir un scélérat par une pensée de vengeance tellement opiniâtre, qu'elle finit par triompher de tout ce qui semblait la rendre inexécutable. Un crime monstrueux a été commis, et ce crime continue à rouler à travers le temps; ses conséquences entraînent l'innocent; le coupable est prêt à échapper au gouffre qui le réclame, et c'est au moment où il croit s'en être éloigné pour toujours qu'il y tombe enfin. Quiconque s'est donné la peine de réfléchir sur les événements de la vie, sait que les suites d'un forfait perdent parfois les innocents, comme une action vertueuse profite aux coupables, sans que les au-

teurs de l'un ou de l'autre reçoivent la punition ou la récompense qu'ils méritent. Voyez maintenant ce qui se passe en *Hamlet*. En vain le purgatoire envoie-t-il un de ses habitants en ce monde pour y demander vengeance; en vain tout s'y dispose pour le satisfaire : les puissances de la terre et de l'enfer échouent contre les arrêts irrévocables du destin. L'heure du jugement sonne enfin : le méchant tombe avec le bon ; une ancienne race princière disparaît, et le germe d'une race nouvelle se développe.

Serlo contempla un instant son ami en silence.

— Savez-vous bien, lui dit-il enfin, que vous ne vous montrez pas fort galant envers la Providence, et que vous faites pour votre poëte ce que beaucoup de personnes font pour elles, c'est-à-dire que vous lui prêtez des intentions que sans doute il n'a jamais eues ?

CHAPITRE XVI.

— Permettez-moi, dit Aurélie, de vous faire une question sur le rôle d'Ophélie ; je l'ai étudié avec soin, et je crois que je le jouerai bien si les circonstances me secondent. Mais ne trouvez-vous pas que, pendant sa démence, l'auteur lui fait chanter des chansons inconvenantes ? Et ne serait-il pas plus sage de les remplacer par quelques ballades mélancoliques ? Pourquoi mettre des équivoques graveleuses et des niaiseries indécentes dans la bouche de cette noble jeune fille ?

— Sur ce point comme sur tous les autres, répondit Wilhelm, il me serait impossible de céder un iota. Ce qui vous paraît une inconvenance n'est que le résultat de l'esprit d'observation poussé au plus haut degré. Shakspeare a voulu nous montrer tout ce qui se passe dans le cœur d'Ophélie ; sa modestie silencieuse ne cache que faiblement les désirs qui l'agitent, et dont la voix séduisante résonne sans cesse au fond de son âme. Il est facile de voir que, semblable à une berceuse inexpérimentée, elle a cherché à endormir ses désirs par des chants qui ne servaient qu'à les tenir éveillés.

Quand elle perd enfin tout empire sur elle-même, et qu'elle est forcée de penser tout haut, on la voit répéter devant le roi et la reine la chanson de la fille qui cède, ainsi que celle de la fille qui se glisse auprès de son bien-aimé ; chanson que naguère elle se disait tout bas....

Notre héros fut brusquement interrompu par une scène dont il ne put s'expliquer la raison que beaucoup plus tard. Serlo, qui, sans intention apparente, venait de s'arrêter devant la toilette de sa sœur, y prit un objet qu'il chercha à cacher ; mais Aurélie l'avait vu : elle s'élança vers lui avec un geste passionné ; tous deux luttèrent avec opiniâtreté, Serlo en riant, et sa sœur avec une colère véritable. Wilhelm allait les séparer, lorsque la jeune femme fit un bond en arrière, et un poignard nu brilla dans sa main, tandis que Serlo jeta avec dépit le fourreau qui était resté dans la sienne.

— Soyez juge entre nous, dit-il à Wilhelm. En quoi ce fer peut-il être utile à ma sœur ? Qu'elle vous le montre, et vous verrez que ce n'est point un poignard de théâtre : il pique comme une aiguille et coupe comme un rasoir. Au reste, je hais tout ce qui est bizarre et tend à l'originalité : conserver une pareille arme dans des intentions sérieuses, c'est du délire ; en faire un joujou, c'est une absurdité.

— O mon fidèle, mon seul ami ! s'écria Aurélie en couvrant le poignard de baisers, tu m'es rendu ! pardonne à ma négligence, désormais je te cacherai à tous les regards.

Serlo se fâcha sérieusement.

— Tu peux penser tout ce que tu voudras, mon frère ; mais qu'est-ce qui te prouve que cette arme n'est pas pour moi un talisman précieux, qui, dans un péril extrême, deviendra mon sauveur ? Pourquoi donc ce qui a l'air dangereux serait-il nuisible ?

— Des propos aussi extravagants me rendraient furieux, murmura Serlo en sortant brusquement.

Aurélie remit le poignard dans le fourreau et le plaça sur son sein.

— Reprenons l'entretien que mon frère a interrompu, dit-elle ; j'accepte votre opinion sur les intentions du poëte à

l'égard d'Ophélie, et je la plains sans partager ses sensations. J'admire en général la profondeur et la justesse de vos jugements sur les compositions dramatiques ; votre regard sonde l'abîme des passions et saisit le jeu le plus imperceptible des ressorts qui les mettent en mouvement. Sans avoir vu les objets dans la réalité, vous les reconnaissez dans les images qui les représentent. On dirait que la nature a mis dans votre âme le pressentiment de tout ce qui peut être, et qu'au plus léger contact d'une fiction poétique, ce pressentiment devient la conscience du beau et du vrai. Ce n'est qu'en vous définissant ainsi qu'on peut vous comprendre ; car vous ne recevez absolument rien des objets extérieurs, et il est impossible de rencontrer un homme qui connaisse moins, ou plutôt qui méconnaisse plus complétement les hommes au milieu desquels il vit. Quand on vous entend raisonner sur les œuvres de Shakspeare, on serait tenté de croire que vous assistez au conseil des dieux lorsqu'ils discutent sur la manière de former et de diriger les mortels ; mais quand on vous observe au milieu du monde réel, vous ressemblez à un premier-né de la création, qui, se trouvant tout à coup jeté au milieu de ce monde, sourit avec une surprise naïve et une édifiante bienveillance aux lions et aux singes, aux brebis et aux éléphants ; et qui leur parle comme à ses semblables parce que, comme lui, ils existent et se meuvent.

— Je sais, mon excellente amie, répondit Wilhelm, que j'ai encore toutes les allures d'un écolier ; mon inexpérience m'indigne contre moi-même, et je m'estimerais heureux si vous vouliez m'apprendre à connaître la vie réelle. Jusqu'ici je n'ai occupé mes facultés morales que du monde intellectuel ; il n'est donc pas étonnant que j'aie appris à connaître, jusqu'à un certain point, l'homme pris individuellement et considéré comme être abstrait ; et que les hommes en général et considérés comme êtres positifs, me soient restés aussi étrangers que je le suis pour eux.

— Rien n'est plus juste, mon ami. Et je vous avoue qu'avant de vous avoir vu, je vous accusais de vous être moqué de nous en recommandant à mon frère, comme des artistes distingués, des espèces de saltimbanques sans aucun talent.

Humilié, presque offensé de cette franchise, Wilhelm garda le silence, et la jeune femme continua :

— N'ayez aucune inquiétude, lui dit-elle, sur ce qui vous reste à apprendre ; le flambeau de la raison finit toujours par dessiller nos yeux ; mais jamais rien ne saurait remplir notre cœur, si la nature l'a fait vide. Vous êtes né artiste ; voyez le monde aussi longtemps que possible à travers le voile de l'innocence : c'est ce voile qui protége le bouton de la vie ; malheur à lui s'il le brise trop tôt, car la fleur se fane avant le temps. Au reste, il est toujours bon de ne pas trop connaître ceux pour qui nous travaillons. J'étais dans cet état heureux lorsque je parus sur la scène, fière de moi-même et de mes compatriotes ; mon imagination élevait les Allemands à une hauteur idéale, et leur prêtait le pouvoir d'aller toujours plus avant sur le chemin du perfectionnement. Je parlais à cette grande nation ; un petit échafaudage de planches m'élevait au-dessus d'elle, et j'en étais séparée par une rangée de lampions, dont l'éclat et la fumée m'empêchaient de distinguer clairement ce qui se passait au delà. Je recevais les applaudissements avec bonheur et avec une sincère reconnaissance. Persuadée que j'étais en harmonie parfaite avec mon public, je croyais agir sur lui comme il agissait sur moi, et j'achevais de me convaincre que je jouais devant l'élite de la nation. Peu à peu, cependant, je fus forcée de reconnaître que mes admirateurs s'occupaient beaucoup moins de l'artiste que de la jeune fille ; quelques-uns poussèrent l'impudence jusqu'à me dire qu'il était de mon devoir de partager les sentiments que j'avais fait naître. Quelle déception cruelle ! Je m'étais flattée d'élever leur âme sans jamais songer à ce qu'ils appelaient leur cœur. Alors je me mis à les mépriser tous, sans distinction d'âge, de rang ou de caractère, et je me désespérai de ne pouvoir vivre dans cette retraite paisible qui protége les autres jeunes filles contre l'importunité des hommes. Si je les avais tout simplement retrouvés tels qu'ils m'étaient apparus chez ma tante, ils ne m'auraient inspiré que de l'aversion ; mais l'originalité ou la sottise de quelques-uns m'amusait malgré moi ; et puisque ma position ne me permettait pas de les

éviter, je me dédommageais de cette contrainte en étudiant leurs travers et leurs faiblesses, étude dans laquelle mon frère me secondà à merveille. Quand je vous dirai que, depuis le sensible commis, l'arrogant fils de banquier, le prudent et rusé homme du monde, le hardi militaire et le prince entreprenant, toutes les classes de la société ont cherché à nouer avec moi un roman à leur fantaisie, vous comprendrez sans peine que le cœur humain ne doit plus avoir de secrets pour moi. J'ai entendu soupirer l'étudiant à la parure fantastique, le savant orgueilleusement humble et niais, le chanoine aux jambes vacillantes à force d'intempérance, l'homme d'affaires attentif et guindé, le robuste baron de campagne, le courtisan avec sa gracieuseté glacée et sa plate politesse, le jeune théologien se glissant en tapinois sur une route de traverse, le commerçant réfléchi et spéculativement téméraire; et cependant le ciel m'en est témoin, bien peu ont pu m'intéresser pour quelques instants seulement. En un mot, l'admiration des sots, que je savourais avec délices lorsqu'elle m'arrivait en masse, n'était plus pour moi qu'un fardeau pénible du moment où j'étais réduite à la recevoir en détail, avec son indispensable bagage d'importunité et d'ennui. Quand je m'attendais à un éloge sensé sur un rôle que j'avais joué avec bonheur ou sur l'auteur que j'estimais, ils me débitaient des impertinences sur les pièces mêmes où ils aimaient à me voir, et m'accablaient de flatteries que démentait la nature de mon talent. Lorsque, dans les réunions du grand monde où on voulait m'avoir toujours, je cherchais à saisir l'écho de quelques critiques consciencieuses et utiles, je n'entendais parler que des méprises des acteurs résultant d'un défaut de mémoire ou d'un retour momentané à certaines accentuations provinciales. Jamais on ne sortait de ce cercle vulgaire, et cependant on se croyait spirituel et amusant; on ne supposait pas même que pour me plaire il fallût m'entourer d'autre chose que de sottes cajoleries. Il me semblait que mon pays, pour m'amener à le mépriser, avait choisi, pour se faire représenter près de moi, ses enfants les plus ridicules et les plus absurdes. Tous ces gens-là étaient si gauches, si ignorants, si dis-

gracieux, leurs têtes et leurs cœurs étaient si vides, que je ne pouvais m'empêcher de m'écrier souvent : En vérité, il n'est pas un Allemand qui sache nouer les cordons de ses souliers, si ce grand art ne lui a pas été enseigné par une nation étrangère. Vous voyez à quel point j'étais aveuglée. Cette maladie de mon esprit dégénéra en misanthropie, qui eût fini par me pousser au suicide, si on ne m'avait pas jetée sur une autre route : je pris un mari, ou plutôt on m'en imposa un.

Mon frère, qui venait de se charger de la direction du théâtre, chercha un associé, et accepta comme tel un jeune homme à qui la nature avait refusé le génie, l'âme, la vivacité, mais qui, en échange, réunissait toutes les qualités solides, c'est-à-dire l'amour de l'ordre et du travail, la ferme résolution de conserver des biens acquis, l'habitude de manier des fonds considérables et de les regarder comme un dépôt sacré. Je ne saurais trop vous dire par quel moyen mon frère fit de son associé mon mari, ni comment et dans quel but nous avons vécu ensemble ; il est certain du moins que nos affaires allaient à merveille. Grâce à l'activité de mon frère, nos recettes étaient brillantes, et l'économie de mon mari augmentait rapidement notre fortune.

Dès ce moment, je ne m'occupai plus ni du monde ni de mon pays ; car je m'étais séparée du monde, et j'avais perdu le sentiment de la nationalité ; j'entrais en scène parce que mon tour était venu, et je parlais parce qu'il ne m'était pas permis de garder le silence. Mon frère, vaniteux et prodigue, ne demandait que des applaudissements et de l'argent ; aussi était-il très-content de moi. Je ne jouais plus d'après mes sentiments et mes convictions, mais d'après ses conseils ; et comme il savait se conformer aux caprices du public, le public l'en récompensait par son assiduité, ce qui le rendait aimable pour moi et bon pour mon mari. En ravalant ainsi mon art aux mesquines proportions d'un métier, j'avais désenchanté ma vie, et le mariage ne pouvait m'offrir aucune compensation, puisque je n'avais point d'enfants. Je fus arrachée à cette froide indifférence par une maladie de langueur qui survint à mon mari, et

surtout par une relation qui me fit commencer une existence nouvelle et rapide ; car je le sens, elle touche à sa fin !

Et s'interrompant tout à coup, elle garda un moment le silence et reprit d'une voix altérée :

— Je ne me sens pas la force de continuer ; accordez-moi quelques instants de repos ; je vous promets que vous ne me quitterez point sans connaître mon infortune. Avant tout, appelez Mignon, et sachez ce qu'elle vous veut.

Cette bizarre enfant s'était en effet plusieurs fois présentée dans la chambre ; mais s'apercevant que l'on parlait très-bas, elle s'était retirée dans la pièce voisine, où elle attendait une occasion favorable pour aborder son maître. Il entr'ouvrit la porte, et elle parut aussitôt, un petit atlas à la main.

Pendant son séjour au presbytère, elle avait vu des cartes géographiques, et fait à ce sujet tant de questions annonçant le désir de s'instruire, que le bon ministre avait fini par lui donner quelques leçons. Ces notions préliminaires avaient augmenté chez elle la soif de savoir dont elle était dévorée ; et elle venait prier son maître de vouloir bien lui payer le petit atlas qu'elle avait pris chez un libraire, en lui laissant en gage les boucles d'argent de ses souliers. Wilhelm lui accorda cette faveur sans difficulté. Dans l'excès de sa joie, elle lui récita tout ce qu'elle savait en géographie et se mit à l'accabler de questions originales. Sur ce point comme sur tous les autres, il était facile de voir qu'elle ne concevait que difficilement, et que la marche de ses idées se reflétait dans son écriture, qu'il lui était impossible de rendre correcte. Son langage offrait toujours le mélange bizarre et souvent même inintelligible de plusieurs idiomes ; mais quand ses doigts touchaient les cordes d'un instrument, et que sa bouche s'entr'ouvrait pour chanter, oh ! alors elle était dans la possession entière de l'unique organe que la nature semblait lui avoir donné pour exprimer et communiquer les sensations de son âme.

Puisque cette créature indéfinissable est venue interrompre le fil des événements, nous profiterons de cette interruption pour parler des émotions singulières et embarrassantes que depuis longtemps elle causait à son maître. Elle

ne l'abordait et ne le quittait jamais sans l'enlacer dans ses bras avec une ardeur qui le faisait trembler; car il y voyait le premier symptôme d'une passion qui ne pouvait manquer de devenir violente, puisqu'elle se manifestait avec tant d'emportement. Chaque jour semblait augmenter l'activité convulsive de cette enfant, et tout son être s'agitait sans cesse dans un silence sans repos; toujours et partout, on la voyait tordant des bouts de fil sous ses doigts, nouant des mouchoirs ou mâchant des morceaux de papier ou de bois. Ses jeux n'étaient pour elle qu'un moyen de détourner l'irritation violente et inconnue de ses facultés morales; le petit Félix, cet enfant qu'on supposait être celui d'Aurélie et de son amant infidèle, avait seul le pouvoir de la calmer.

Aurélie se trouva enfin en état de reprendre son entretien avec Wilhelm; la persévérance de Mignon à rester dans la chambre, malgré plusieurs avis indirects de s'éloigner, l'impatienta au point qu'elle lui ordonna positivement de sortir; elle obéit, mais à regret.

— Écoutez-moi avec attention, dit Aurélie à notre héros; car si je n'achève pas maintenant le récit que j'ai commencé, je ne le finirai jamais. Si l'homme injuste que j'aime si tendrement ne demeurait qu'à quelques lieues d'ici, je vous dirais: Allez le trouver; entendez-le; et vous excuseriez mes fautes, vous plaindriez mes malheurs. Puissent mes paroles vous donner du moins une faible idée de son amabilité et de l'empire qu'il exerce sur tout ce qui l'entoure! Lorsqu'au milieu des inquiétudes que me donnait la santé de mon mari je fis sa connaissance, il revenait de l'Amérique, où il avait servi avec plusieurs Français de distinction. Il me parla avec une convenance calme et une cordialité bienveillante de mon état et de mon talent. L'intérêt qu'il me témoignait me paraissait si sincère, ses jugements étaient si justes, que je croyais retrouver en lui le reflet de mes propres sensations. Ses conseils n'avaient jamais rien d'offensant, et ses plaisanteries, toujours spirituelles, étaient sans amertume. Je me tins d'abord sur mes gardes; car ses manières annonçaient l'habitude de plaire aux femmes; mais je me rassurai bientôt en reconnaissant que ses succès ne l'avaient

rendu ni entreprenant ni fat. Ne voyant que fort peu de personnes à la ville, il allait souvent à la campagne, et en revenant il descendait toujours chez moi. Réellement inquiet pour mon mari, il le fit soigner par son médecin ; et dans nos entretiens journaliers, il m'initia peu à peu à tout ce qui le concernait.

Jamais encore je n'avais goûté le charme d'une conversation à la fois tendre et spirituelle, aussi étais-je entraînée et captivée par lui avant d'avoir eu le temps de m'en apercevoir.

Malgré nos soins réunis, mon mari mourut, et tout le fardeau de l'administration retomba sur moi ; car mon frère, si parfait dans tout ce qui concerne l'art dramatique, est nul dans les affaires. Ces occupations extraordinaires ne m'empêchèrent pas d'étudier mes rôles plus consciencieusement ; mon noble ami avait éveillé en moi une vie et des forces nouvelles. Il est vrai que lorsque je le savais parmi les spectateurs, je réussissais rarement autant que j'aurais pu le faire ; il s'en aperçut, et se glissa furtivement au théâtre. Il est inutile de vous dire combien j'étais heureuse lorsqu'il venait madresser des félicitations auxquelles j'étais loin de m'attendre. Vous allez me trouver bien extravagante ; mais il faut que je l'avoue, je ne parlais sur les planches que pour le louer, l'honorer, et mon cœur lui adressait toutes les paroles que je prononçais, quelle que fût leur nature. Quand je le savais présent, je modifiais ma voix, comme si je craignais de lui faire trop haut l'aveu de mon admiration et de mon amour. La certitude de son absence donnait à ma diction un aplomb et une chaleur inaccoutumée, et de nombreux applaudissements prouvaient que le public prenait plaisir à m'entendre ; alors j'aurais voulu pouvoir m'écrier : C'est à lui que vous devez ce plaisir !

Les spectateurs et la nation allemande tout entière avaient changé à mes yeux ; je les voyais sous l'aspect le plus favorable, et je me repentais d'avoir été si injuste à leur égard. Loin de blâmer les Allemands, il me semblait qu'ils étaient ce qu'ils pouvaient et devaient être. Chaque individu, me disais-je, ne saurait avoir un mérite particulier et exciter un intérêt spécial ; et pour apprécier une nation, il suffit

de savoir qu'elle possède dans son ensemble de hautes dispositions, de grandes forces et de nobles facultés, que des circonstances favorables développeront, et que des hommes exceptionnels dirigeront vers un but d'utilité générale. Alors je félicitais les Allemands de compter parmi eux si peu de types saillants, et d'être susceptibles de recevoir une impulsion élevée; je me félicitais surtout moi-même d'avoir trouvé enfin l'homme exceptionnel qui avait le droit de donner cette impulsion à ses compatriotes. Lothaire, laissez-moi vous désigner mon ami par son nom de baptême, me citait toujours les Allemands sous le rapport du courage, et soutenait que, s'ils étaient bien dirigés, ils seraient les hommes les plus vaillants du monde. Je le pensais d'après lui, et j'avais honte de n'avoir fait jusqu'ici aucune attention à la vertu dominante de mes compatriotes.

Malgré sa jeunesse, Lothaire connaissait parfaitement l'histoire et se trouvait en rapport avec les personnages les plus remarquables de notre pays. Les jeunes hommes ardents et studieux qui mûrissent dans nos universités les travaux scientifiques et moraux que nos grands écrivains préparent dans le silence du cabinet, lui faisaient concevoir de grandes espérances pour l'avenir de l'Allemagne. Il me montra ce qu'elle pourrait devenir et ce qu'elle sera peut-être un jour; il me fit comprendre la nécessité de faire contribuer mon art à la gloire de la nation, que j'avais eu si tort de juger d'après la foule bigarrée d'oisifs qui emcombrent les foyers des théâtres et les loges des actrices. Je me sentais réellement inspirée lorsque je paraissais en scène, et je donnais de l'importance et de la valeur aux passages les plus médiocres. Si à cette époque un poëte m'avait soutenue par une noble composition, j'aurais produit de grands et d'utiles effets.

C'est ainsi que se passèrent les premières années de mon veuvage. J'étais devenue indispensable à Lothaire, et je me sentais malheureuse loin de lui. Il me communiquait les lettres de ses amis, de ses parents et de ses admirables sœurs; et je le consultais sur les détails les plus insignifiants de mon ménage et de mon administration. Jamais il n'a existé

d'union plus intime et plus parfaite : le mot amour n'avait pas encore été prononcé entre nous ; il partait et revenait, revenait et partait.... Mais j'y pense, mon ami, la nuit s'avance, il est temps que vous partiez aussi.

CHAPITRE XVII.

Wilhelm ne voulut pas remettre plus longtemps sa visite chez le correspondant de sa maison. Cette démarche cependant était extrêmement pénible, car, selon toutes les probabilités, sa famille avait communiqué à ce correspondant ses justes motifs de plaintes, et il craignait qu'il ne joignît ses reproches à ceux que contenaient les lettres. L'idée de s'entendre sermonner comme un écolier, lui qui était sorti triomphant de tant d'aventures chevaleresques, l'humiliait profondément, et il se promit de cacher son embarras et sa honte sous des airs de brusquerie et d'audace. A sa grande surprise, tout se passa au mieux. Le négociant, surchargé d'affaires, avait à peine le temps de faire chercher les lettres qu'il lui demandait, et il les lui remit sans aucune observation. Elles étaient également moins sévères qu'il ne s'y était attendu. L'espoir de recevoir bientôt le journal de voyage de son fils, dont avant son départ il lui avait indiqué le plan, préoccupait tellement le vieux Meister, qu'il attribuait son silence à l'assiduité avec laquelle il s'occupait de ce travail ; il ne se plaignait que du style énigmatique de la seule lettre qu'il lui eût écrite avant son départ du château du comte. Son ami Werner se bornait à plaisanter sur cette lettre ; il lui racontait les nouvelles du pays, et lui demandait des rapports détaillés sur les personnes dont il ne pourrait manquer de faire la connaissance dans la ville populeuse et commerçante où il devait trouver les dépêches de sa famille.

Trop heureux d'en être quitte à si bon marché, Wilhelm répondit aussitôt à son père et lui promit de lui envoyer bientôt le journal qu'il demandait, avec tout l'accompagnement exigé de remarques géographiques, statistiques et commerciales. Comme il avait en effet beaucoup vu pendant

ses voyages, il croyait pouvoir, en très-peu de temps, faire une relation volumineuse et intéressante. Mais en se mettant à l'œuvre il ressentit le même embarras qu'il avait éprouvé dans son enfance lorsqu'il voulut jouer un drame qui, au moment du lever du rideau, n'était encore ni composé par le poëte ni appris par les acteurs. Malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de sortir du domaine de l'idéal; les expériences qu'il avait faites ne portaient que sur les qualités intellectuelles et sur le moral de l'homme, car jamais il n'avait fait la moindre attention aux choses extérieures et matérielles. Laertes vint à son secours en mettant ses connaissances positives à sa disposition.

L'habitude avait réuni ces deux jeunes hommes d'un caractère si opposé, et dont chacun était intéressant en dépit de ses défauts. Doué d'une heureuse insouciance et d'une gaieté épicurienne, Laertes serait toujours resté tel, si le mariage ne l'avait pas arraché aux illusions de la jeunesse, et forcé de reconnaître la fragilité des destinées humaines. Depuis cette époque les impressions que les hommes et les choses produisaient sur lui n'étaient plus qu'un mélange d'ironie et d'amertume, qui se trahissait par la légèreté railleuse dont il en parlait. La crainte de s'abandonner à lui-même lui faisait passer une partie de son temps dans les cafés et autres endroits publics. Quant à ses lectures, il les bornait aux relations de voyages, qu'il aimait passionnément. Aussi toutes les contrées et tous les peuples de la terre passaient et repassaient-ils successivement dans sa mémoire, comme les spectres et les fantômes vivent et agissent dans les anciennes ballades. Quand Wilhelm lui eut confié son embarras, il lui dit gaiement :

—Acceptez ma collaboration, et nous ferons un chef-d'œuvre incomparable. Est-ce que l'Allemagne n'a pas été visitée, traversée, examinée en tous sens? et chaque touriste n'a-t-il pas eu soin de se faire rembourser ses frais de voyage par le public bénévole? Nommez-moi les lieux par où vous avez passé avant que nous nous soyons rencontrés, le reste me regarde. Nous indiquerons force lieues carrées qu'on n'a jamais mesurées, et force population dont on n'a jamais fait le recensement. Quant aux revenus des pays, nous consulte-

rons les almanachs et les tables statistiques qui, ainsi que tout le monde le sait, sont des documents infaillibles. Aussi en ferons-nous la base de nos raisonnements politiques, que nous enrichirons de considérations gouvernementales à notre guise. Pour accréditer les quolibets qu'il nous plaira de lancer contre quelques grands souverains, il nous suffira de peindre deux ou trois petits princes comme les pères et les génies protecteurs de leurs sujets. Si notre route ne nous conduit pas dans les lieux qu'habitent les hommes les plus remarquables de notre époque, nous les rencontrerons dans quelque auberge, où ils nous diront, en confidence, une foule de platitudes et de niaiseries; puis nous assaisonnerons agréablement le tout par une aventure sans dénoûment, avec une gracieuse jeune fille aux yeux bleus. Un pareil chef-d'œuvre n'édifiera pas seulement vôtre famille, mais tous les libraires seraient enchantés de nous l'acheter.

Les deux amis se mirent à l'ouvrage avec autant de zèle que de plaisir. Wilhelm continua cependant à consacrer ses soirées tantôt au spectacle et tantôt à Serlo et à sa sœur, car il sentait que dans leur société le cercle étroit dans lequel ses idées avaient tournoyé jusque-là s'élargissait chaque jour.

CHAPITRE XVIII.

L'intérêt que Serlo avait inspiré à notre héros s'augmentait avec les renseignements que le hasard lui fournissait sur cet homme si communicatif en apparence, avec lequel il était si difficile d'avoir un entretien suivi, et qui n'accordait jamais sa confiance à personne. Né pour ainsi dire sur le théâtre et nourri par lui, il avait déjà touché le public par sa seule présence lorsqu'il ne pouvait pas encore parler, car les acteurs de cette époque connaissaient déjà l'effet facile que produit la vue d'un jeune enfant. Devenu assez grand pour prononcer dans certaines pièces à la mode ces mots sacramentels : *papa! maman!* il s'était entendu applaudir sans savoir ce que valaient et signifiaient les applaudisse-

ments. Puis il tremblait dans *le vol* qui le charroyait en Cupidon à travers les nuages de papier, se rapetissait de son mieux dans l'œuf d'où il devait sortir en arlequin, et arriva bientôt jusqu'à charmer les spectateurs, dans le rôle d'un petit ramoneur espiègle. Malheureusement il expiait chèrement dans le jour les succès qu'il obtenait le soir. Son père le battait à intervalles réglés jusqu'à ce qu'il eût appris et répété un rôle nouveau, non parce que l'enfant était paresseux ou maladroit, mais parce qu'il était convaincu qu'il n'y avait, pour aider à la mémoire, d'autre moyen efficace que les coups. C'est ainsi que, dans les temps passés, lorsqu'on plantait des bornes pour marquer les limites des propriétés, on distribuait de vigoureux soufflets aux enfants témoins de cette plantation, afin que, dans la vieillesse la plus avancée, ils pussent encore reconnaître la place, lors même que les bornes n'y seraient plus.

A mesure que le jeune Serlo grandissait, ses facultés se développaient, et son corps et son esprit acquéraient une souplesse peu commune. Son talent d'imitation, surtout, tenait du prodige; il contrefaisait, à s'y méprendre, les gestes, les allures et le son de voix des personnes les plus opposées entre elles, et les plus éloignées de son âge et de son caractère. A ces avantages, il joignait des manières insinuantes et le don de plaire à tout le monde. Aussi trouva-t-il bientôt qu'il n'avait rien de mieux à faire que de fuir loin de son père, qui croyait devoir continuer à le pousser dans les voies du perfectionnement par les moyens dont il s'était servi avec tant de succès.

Qu'il se sentit heureux, le malin jeune homme, lorsqu'il se vit enfui indépendant et libre au milieu d'un monde où sa bonne fortune et son espiéglerie lui assuraient partout un accueil favorable! Sa bonne étoile le conduisit dans un monastère vers la fin du carnaval, et au moment où le révérend père, chargé de conduire les processions, et de diriger les représentations pieuses et mystiques destinées à édifier la communauté, venait de mourir. Le jeune Serlo se chargea hardiment de cette partie des fonctions du défunt, et s'en acquitta à la satisfaction générale. Dans le mystère de l'An-

nonciation, il garda pour lui le rôle de Gabriel et ne déplut nullement à la charmante jeune fille qui, en sa qualité de Vierge Marie, reçut son gracieux salut avec beaucoup d'humilité extérieure et beaucoup d'orgueil intérieur. Les premiers rôles lui revenaient toujours de droit, ce qui le rendit très-fier. Le jour où, représentant le Sauveur du monde, il fut honni, fustigé et attaché sur la croix, quelques soldats romains jouèrent leur rôle trop au naturel. Le mystère du jugement dernier lui fournit bientôt le moyen de les en punir. Il les affubla de magnifiques costumes d'empereurs et de rois; mais au moment où, charmés de leur rôle brillant, ils croyaient prendre la première place au ciel, comme ils l'avaient fait sur la terre, il se jeta sur eux sous la forme d'un démon, les cribla de coups avec sa fourche de fer et les précipita dans les flammes éternelles, à la grande joie des spectateurs, presque entièrement composés de mendiants.

Quoique bien jeune encore, il sentit qu'on lui ferait chèrement expier son irrévérence envers les têtes couronnées; il prit la fuite sans attendre le commencement du règne de l'éternité, c'est-à-dire le dénoûment du mystère.

Arrivé dans la ville voisine, il fut reçu à bras ouverts par une société fort connue alors sous le nom des *Enfants de la joie*. Ces enfants de la joie étaient des hommes sages et spirituels qui savaient qu'en prenant la raison pour diviseur du dividende de la vie, le quotient traîne toujours à sa suite une fraction indivisible. Voulant se débarrasser, parfois du moins, de cette fraction importune, et qui pourrait devenir dangereuse si elle se répartissait sur la masse, ils avaient pris le parti d'être complétement fous une fois par semaine, et de consacrer ce jour à des représentations allégoriques, par lesquelles ils se punissaient mutuellement de tout ce qu'ils pouvaient avoir fait d'extravagant et d'insensé pendant leurs jours de raison. Si cette manière de s'avertir de ses défauts était plus brutale que celle dont on se sert dans le monde civilisé et poli, elle était du moins plus amusante, plus efficace et surtout moins perfide.

Les princes souffraient la vérité de leurs bouffons, mais en échange ils les traitaient en fous. Les favoris, en se couvrant

d'un masque sérieux, trompent les autres, se trompent eux-mêmes et arrivent souvent à une domination qui force la raison à un esclavage, d'autant plus dangereux, qu'elle ne s'y croit pas soumise.

Chaque *Enfant de la joie* prenait au jour dit sa marotte et se parait, à son choix, des attributs de sa propre folie ou de celle des autres. Pendant le carnaval surtout, ils se permettaient de grandes licences et rivalisaient avec le clergé pour amuser le peuple et lui extorquer son argent. Il faut convenir cependant que les processions et les parades des premiers, où figuraient les vices et les vertus, les sciences et les arts, les saisons et les diverses parties du monde, n'étaient pas sans utilité pour les masses, puisqu'elles matérialisaient, pour ainsi dire, des idées que le raisonnement n'aurait pu leur faire concevoir, tandis que les momeries du clergé ne servaient qu'à propager et à consolider d'absurdes et dangereuses superstitions.

La nature avait refusé au jeune Serlo le génie de la création, mais il savait tirer un parti merveilleux des créations des autres; et il sut bientôt se rendre indispensable aux *Enfants de la joie* par son esprit fécond en ressources, son talent d'imitation et son humeur satirique, qu'une fois par semaine il avait le droit d'exercer, même aux dépens de ses bienfaiteurs. Sa pétulance inconstante ne lui permit pas de conserver longtemps cette heureuse position. Ses courses vagabondes le conduisirent dans la partie la plus civilisée de l'Allemagne, et par conséquent la moins accessible aux impressions purement matérielles. Là le masque et le grelot qui l'avaient si bien servi perdirent leur empire, et il se vit forcé de chercher à parler aux sentiments et à l'entendement. Pendant le court séjour qu'il fit au milieu des troupes de comédiens qu'il rencontra sur son passage, il se familiarisa avec les pièces à la mode, et apprit à imiter les acteurs les plus aimés du public. La monotonie qui régnait alors sur le théâtre allemand, la chute uniforme et niaise du vers alexandrin, la pruderie guindée du dialogue, la platitude des sermons de morale inséparable de certains rôles; enfin pas un des ridicules de la scène de cette époque ne lui

avait échappé, et il savait parfaitement comment et par quel moyen un acteur pouvait exciter l'enthousiasme des spectateurs. Sa mémoire était si heureuse qu'il pouvait réciter non-seulement des rôles, mais des drames entiers, en imitant la voix et les gestes des artistes les plus célèbres. Ce talent le mit à même de se tirer toujours des nombreux embarras où son penchant pour la vie vagabonde le jetait trop souvent.

Quand il manquait d'argent, il était toujours sûr de s'en procurer ou du moins de se faire donner un gîte et un bon repas par une de ces représentations bizarres dont le besoin lui avait suggéré l'idée. Se chargeant seul de tous les rôles d'une pièce, il s'établissait sans façon dans la salle commune d'un cabaret, dans une grange, dans un jardin; et sa malicieuse gravité, son enthousiasme apparent agissaient si puissamment sur l'imagination des spectateurs, que leurs yeux fascinés prenaient une vieille armoire pour un château, et un éventail pour un poignard. L'ardeur de la jeunesse lui tenait lieu d'émotions réelles, sa violence produisait l'effet d'une énergie véritable, et il remplaçait parfaitement la tendresse du cœur par des airs caressants. En un mot, il rappelait à ceux qui connaissaient les acteurs et les théâtres célèbres tout ce qu'ils y avaient vu et entendu, et procurait aux autres le plaisir de la surprise et l'heureuse agitation d'un désir nouveau qui les ramenait sans cesse à ses représentations. L'expérience lui prouva bientôt que par les mêmes moyens il pouvait partout produire les mêmes effets, et il reconnut avec une joie maligne qu'il suffisait d'un seul ressort pour pouvoir toujours et en tous lieux se moquer des hommes et les exploiter à son profit.

Son esprit vif et indépendant lui fit faire des progrès rapides, et bientôt il surpassa les acteurs qu'il croyait contrefaire. Plus il se contraignait et se déguisait, plus il paraissait naturel et vrai. Dans les moments d'entraînement et de délire même, il restait si calme, qu'il calculait les effets, et s'étonnait lui-même de la facilité avec laquelle il émouvait les hommes par degrés et selon sa volonté ou ses caprices.

Ce singulier métier ne laissait pas de devenir fatigant;

la nécessité de ménager ses forces et la justesse de son instinct d'artiste lui apprirent ce qu'ignorent beaucoup d'acteurs en renom, c'est-à-dire qu'il faut user sobrement des ressources qu'offrent les gestes vigoureux et les éclats de voix.

Quelque faible que fût le tribut par lequel on récompensait son talent, il s'en montrait toujours satisfait; se contentant du gîte le plus humble, du repas le plus frugal, il refusait l'argent qu'on lui offrait quand il ne croyait pas en avoir un besoin immédiat. Tant de modération touchait les plus grossiers et les moins obligeants de ses spectateurs, qui ne le laissaient jamais partir sans lui donner des recommandations pressantes pour leurs amis et connaissances. C'est ainsi qu'il allait de village en village, de château en château, répandant partout la gaieté et la joie; et cette vie était pour lui-même une suite de plaisirs variés et d'aventures piquantes.

Son cœur était trop froid pour pouvoir aimer les hommes vraiment aimables qu'il rencontrait sur son passage, et il n'avait trouvé personne digne de son estime. Son esprit d'observation ne voyait jamais le bien, car il ne s'occupait que des bizarreries, des ridicules, des vices, qu'il saisissait avec une facilité merveilleuse, comme autant de types dont il enrichissait son répertoire mimique. Chez lui le désir de plaire n'était que de la vanité, ce qui rendait ce désir plus vif, plus général et plus exigeant. Un succès médiocre lui paraissait une offense. Toujours préoccupé des moyens de s'assurer des succès brillants, son esprit était devenu si souple, que non-seulement dans ses représentations dramatiques, mais encore dans la vie privée, il flattait chacun avec toutes les apparences d'un sentiment profond et vrai. Ces qualités s'étaient développées pour ainsi dire à son insu; car elles étaient le résultat nécessaire du contraste frappant qui existait entre son caractère, son talent inné et sa manière de vivre. Des réactions incessantes, et qui découlaient naturellement de sa position, le rendaient plus artificiel, plus dissimulé et plus réservé dans les relations sociales à mesure qu'il devenait plus vrai, plus franc, plus animé, plus parfait comme acteur. Nous rapporterons peut-être plus tard les

principaux événements de sa singulière destinée; pour l'instant, nous nous bornerons à dire que, devenu enfin un homme fait et un artiste célèbre dans une position brillante quoique peu solide, il avait conservé l'habitude de donner toujours à la conversation une tournure ironique, et d'opposer de spirituelles railleries et d'adroits sophismes aux argumentations sérieuses et aux raisonnements solides. Nous l'avons déjà vu déconcerter notre héros toutes les fois qu'il cherchait à lui exposer systématiquement ses théories dramatiques, ce qui ne les empêchait pas cependant de se voir avec beaucoup de plaisir, car la différence de leur caractère et de leur manière de sentir donnait de la vie et du mouvement à leur entretien. Wilhelm voulait tout déduire des idées qu'il s'était formées, traitait l'art dans son ensemble, lui posait des limites, et déterminait par des lois immuables ce que l'on doit trouver beau et admirer comme tel. Il prenait en général tout au sérieux, tandis que Serlo traitait légèrement les questions les plus graves, ne répondait jamais directement, combattait les objections par une anecdote plaisante, instruisait souvent et amusait toujours.

CHAPITRE XIX.

Si le temps s'écoulait fort agréablement pour Wilhelm, il n'en était pas de même de Mélina et de ses compagnons d'infortune, qui, semblables à des génies malfaisants, lui apparaissaient de temps en temps pour le tourmenter par leurs plaintes et leurs reproches. Les malheureux se trouvaient en effet dans une position très-fâcheuse; car Serlo ne leur avait pas même permis de paraître sur son théâtre en qualité d'artistes voyageurs. Cet intelligent directeur avait l'habitude de se faire lire par ses acteurs les pièces dans lesquelles ils n'avaient pas encore joué, et après chaque première représentation, il faisait répéter devant lui les passages qui n'avaient pas produit l'effet dont ils étaient susceptibles. Persuadé que les acteurs d'un esprit juste et d'un goût sûr iront toujours plus loin que ceux que la naure a doués

d'un génie informe et indéfinissable, il soutenait les talents médiocres par ses conseils, et les élevait souvent à une grande supériorité. A ces exercices habituels, il joignait la lecture de beaux vers, afin de leur faire comprendre le charme que le rhythme, bien conçu et surtout bien rendu, produit sur nos sens, et de les prémunir contre la manie de la plupart des comédiens, qui se bornent à débiter une prose plate et sans couleur, que l'organe le moins cultivé peut rendre tout aussi bien que celui de l'artiste le plus exercé. En admettant dans ces réunions les comédiens que Wilhelm lui avait recommandés, il avait acquis une connaissance parfaite de ce qu'ils étaient et de ce qu'ils pourraient devenir, et s'était promis de les exploiter à son profit si l'esprit de mutinerie qui fermentait dans sa troupe venait à éclater. En attendant cette catastrophe, il ne répondait aux vives instances de Wilhelm qu'en haussant les épaules d'un air dédaigneux; mais lorsqu'il sentit l'approche de l'instant décisif, il fit tout à coup à son jeune ami la proposition inattendue de s'engager dans sa troupe, et qu'à cette condition seule il y recevrait tous ses protégés.

— Ces gens-là, lui répondit notre héros, ne sont donc pas aussi incapables que vous avez bien voulu le dire jusque ici? car il me semble que ma coopération n'ajoutera rien à leur mérite.

Serlo lui fit alors, sous le sceau du secret, l'aveu de sa position.

— L'engagement de mon jeune premier, dit-il, touche à sa fin; il profitera de cette circonstance pour me demander une augmentation que je ne puis lui donner. Il me quittera avec les sujets plus ou moins distingués qui se sont attachés à son sort, et ma troupe se trouvera considérablement diminuée. Je compte sur vous avant tout pour en relever l'éclat. Laertes, le vieux Bourru, et même M. et madame Mélina pourront m'être utiles. Je vous promets, en outre, d'employer jusqu'à votre pauvre Pédant, que je ferai briller dans les rôles de juifs, de ministres, et de tous les scélérats en général.

Plus surpris que jamais, Wilhelm répondit au hasard :

— Vous ne me parlez en ce moment que de ce qu'il peut y avoir de bon en moi et en mes amis; pourquoi votre pénétration semble-t-elle tout à coup avoir oublié nos défauts, qui ne peuvent vous être échappés?

— Je saurai les convertir en qualités brillantes, répliqua Serlo. Vos amis n'ont que des dispositions naturelles, et ne sont jusqu'à présent que de pauvres artistes; mais j'espère en tirer parti, car il n'en est pas un parmi eux qui soit ce qu'on peut appeler une véritable bûche, et il n'y a que les bûches dont on ne puisse jamais rien faire, soit que la crainte, la bêtise, ou l'hypocondrie les rendent incorrigibles.

Et comme il aimait avant tout à mener rondement les affaires, il exposa en peu de mots ce qu'il voulait et pouvait offrir à notre héros et à chacun de ses amis; puis il le pria de lui donner, le plus tôt possible, une réponse définitive, et le quitta pour le laisser réfléchir à son aise.

La singulière relation de voyage à laquelle Wilhelm travaillait avec Laertes, et qu'il avait d'abord regardée moins comme un travail sérieux que comme une mauvaise plaisanterie, n'avait cependant pas tardé à fixer son attention sur l'état des hommes et des choses dans la vie ordinaire et sur leurs rapports réciproques, ce qui lui avait fait comprendre enfin dans quelle intention son père lui avait recommandé de rédiger chaque jour ses observations sur ce qu'il avait fait, vu ou entendu. Pour la première fois, il sentit qu'il serait aussi agréable qu'utile de se faire le centre d'un vaste mouvement industriel, et de porter l'action et la vie sur les monts les plus élevés, au fond des plus sombres forêts et dans les vallées les plus ignorées. Éclairé par l'exemple de la ville commerciale dans laquelle il se trouvait, et entraîné par l'esprit inquiet de Laertes, qui lui faisait tout voir, tout examiner par ses propres yeux, il s'était fait une juste idée de cet immense mouvement d'où tout semble partir et où tout retourne; et son intelligence trouva un vrai plaisir dans la contemplation de cette activité.

Telle était la situation de son esprit, lorsque Serlo vint lui faire sa proposition et réveiller en lui sa confiance en ses

talents dramatiques, et lui rappeler en même temps l'engagement qu'il avait pris envers les comédiens.

— Me voilà donc, se dit-il à lui-même, réduit de nouveau à choisir entre deux carrières opposées : l'une me semble moins mesquine et l'autre moins magnifique qu'elles ne m'ont paru dans ma première jeunesse. Une sorte de vocation m'attire vers l'une comme vers l'autre ; les considérations sont également fortes des deux côtés, et il me paraît impossible de me décider. En m'examinant moi-même, je sens que des influences étrangères seules me poussent à embrasser un état, une profession quelconque, tandis que mes propres sensations n'aspirent qu'au domaine du beau intellectuel ou matériel dont la nature m'a donné le sens intime. Ne dois-je pas rendre grâce au destin qui me pousse presque malgré moi vers l'accomplissement de mes désirs, puisque tout ce que mes vœux demandaient naguère se réalise sans ma participation. Mais l'homme est ainsi fait ; il a beau s'identifier avec les espérances qu'il a nourries dans les plus secrets replis de son cœur, lorsqu'il les rencontre sur sa route, et qu'elles viennent pour ainsi dire s'offrir à lui, il ne les reconnaît plus et recule devant elles. Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai osé espérer, desirer depuis la nuit fatale qui m'a séparé de Marianne, est maintenant à ma disposition. C'est dans cette ville que je voulais alors chercher un refuge, et j'y ai été conduit par la force des événements. Je me proposais de solliciter une place dans la troupe de Serlo, et c'est lui aujourd'hui qui me prie de l'accepter. Était-ce mon amour pour Marianne qui m'enchaînait au théâtre, ou mon amour pour le théâtre m'a-t-il poussé vers cette jeune fille? Et cet amour du théâtre n'était-il que le besoin d'une vie déréglée, que cette profession seule facilite et autorise, ou découlait-il d'une source plus noble? Au reste, pourquoi résister plus longtemps à un penchant que tout favorise enfin? Et la dernière démarche qui me reste à faire doit-elle m'effrayer quand je n'ai plus pour m'y décider que l'amour de l'art et le juste désir de remplir l'engagement que j'ai contracté envers mes compagnons d'infortune?

L'idée qu'il ne pouvait conserver Mignon auprès de lui et continuer à protéger le harpiste qu'en acceptant la proposition de Serlo, était d'un grand poids dans la balance où, tantôt son cœur et tantôt son imagination, pesaient les motifs qui devaient régler sa décision; et cependant il hésitait encore, lorsqu'il entendit sonner l'heure à laquelle il avait l'habitude de se rendre chez Aurélie.

CHAPITRE XX.

Wilhelm trouva son amie étendue sur un lit de repos.

— Est-ce que vous pourrez jouer demain? lui demanda-t-il.

— Sans doute; vous savez bien que rien ne saurait m'en empêcher..... Si je connaissais seulement un moyen pour détourner l'admiration dont le public m'accable... Ses intentions sont bonnes; mais il finira par me tuer!... Autrefois j'étudiais, je travaillais, et j'étais heureuse quand de longs applaudissements me prouvaient que j'avais atteint mon but. Aujourd'hui je n'ai plus ni la force ni la volonté de bien faire; je me laisse entraîner, égarer, et mes succès sont plus éclatants que jamais. Je suis tentée de crier au parterre : Sachez enfin ce qui vous touche, ce qui vous charme en moi. Cette voix saccadée, ces sourds gémissements, ce débit fiévreux, cette accentuation violente, inattendue, ne sont pas le résultat d'une combinaison savante, mais des cris de douleur qui s'échappent de la poitrine d'une infortunée! Ce n'est pas l'art, c'est le désespoir que vous applaudissez!..... Quelle existence que la mienne! J'ai passé la matinée à apprendre mon rôle, je sors de la répétition, et me voilà fatiguée, brisée; demain il faudra recommencer, et le soir paraître en public. C'est ainsi que je me traîne toujours sur la même route. Il m'est aussi insupportable de me lever le matin que de me coucher le soir. Une uniformité désespérante règne autour de moi. Je rejette, je maudis la voix intérieure qui cherche à m'assoupir par des conso-

lations; je ne veux pas me résigner, je ne veux pas me soumettre à la nécessité. Pourquoi ce qui me tue serait-il nécessaire? Pourquoi ce qui est serait-il autrement? Que je paye cher l'avantage ou plutôt le malheur d'être Allemande! car il est dans la nature des Allemands de peser sur tout et de sentir tout peser sur eux.

— Ma pauvre amie, s'écria Wilhelm, comment pouvez-vous retourner ainsi sans cesse le poignard que vous enfoncez vous-même dans votre sein? Ne vous reste-t-il donc plus d'espoir, et comptez-vous pour rien votre jeunesse, votre beauté, votre talent? Parce que vous avez perdu un bien qui vous était précieux, faut-il dédaigner tous ceux qui vous restent?

Elle garda un instant le silence, puis elle répondit avec exaltation :

— Je sais bien qu'il n'est bon à rien qu'à me perdre, mon fol amour! Que n'aurais-je pu faire, que n'aurais-je pu devenir, et que suis-je enfin? une misérable créature qui ne sait qu'aimer. Ayez pitié de moi; oh! oui, je suis une misérable créature!

Et retombant sur ses coussins, elle parut abîmée dans de pénibles réflexions; bientôt elle s'écria de nouveau :

— Vous autres hommes, vous êtes accoutumés à nous voir nous jeter à votre cou; vous n'êtes pas capables de comprendre ce que vaut une femme qui se respecte. Je vous le dis, au nom des anges, au nom de tous les pressentiments des béatitudes célestes qui dorment au fond des cœurs nobles et purs, il n'y a rien de plus noble, de plus pur, de plus céleste que la femme qui se donne tout entière à l'homme qu'elle aime. Quand nous méritons dans toute l'acception du mot le glorieux titre de femme vertueuse, nous sommes froides, hautaines et dédaigneuses; mais dès que nous aimons, nous déposons toutes nos vertus à vos pieds... Oh! comme j'ai volontairement gaspillé mon existence! Aussi suis-je bien décidée à me désespérer; oui, je me désespère volontairement; oui, je ne veux pas qu'il me reste une goutte de sang que je n'aie essayé de punir, pas une fibre que je n'aie tourmentée sans cesse! Souriez, riez

même si vous le voulez de ce luxe théâtral de passions! que m'importe?

Mais Wilhelm n'avait pas envie de rire. La douleur réelle et la surexcitation artificielle d'Aurélie l'avaient agité au point que ses pensées se confondaient, et que son sang circulait avec une rapidité fiévreuse. La jeune femme s'était levée et se promenait à grands pas.

— Je me répète sans cesse, dit-elle comme en se parlant à elle-même, que je ne dois plus l'aimer; je sais qu'il ne le mérite pas, et je cherche à diriger mes affections tantôt à droite et tantôt à gauche. J'apprends des rôles que je ne suis pas appelée à jouer; je répète, j'étudie mon ancien répertoire; je m'excite, je m'applique, je m'exerce... Oh! quel horrible travail que de s'arracher ainsi à soi-même!... Ma raison s'égare, mon cerveau se dessèche! Pour échapper à la démence, il faut que je revienne à l'amour... Oh! oui, je l'aime, je l'aime! ajouta-t-elle en éclatant en sanglots, je l'aime! et c'est en l'aimant que je veux mourir!

Wilhelm saisit sa main et la supplia de ne pas se torturer ainsi.

— Notre destinée ici-bas, dit-il, est si bizarre, que nous nous voyons sans cesse réduits à désirer l'impossible, tandis que le possible nous est souvent refusé. Vous ne deviez pas rencontrer un cœur fidèle qui vous eût rendue complétement heureuse, et moi j'avais fondé toutes les espérances de ma vie sur un être fragile que le poids de ma fidélité a fatigué, anéanti peut-être.

Aurélie pouvait comprendre le sens de ces paroles; car il lui avait confié tous les détails de ses relations avec Marianne. Elle le regarda fixement et lui dit d'une voix sèche et brève :

— Pouvez-vous jurer que vous n'avez jamais trompé une femme? que vous n'en avez jamais perdu aucune par des prévenances frivoles, des promesses mensongères, des serments perfides?

— Je le puis, répondit Wilhelm, et je n'ai pas même lieu de m'en faire un mérite. Ma vie dans la maison paternelle était si simple, si uniforme, les occasions étaient si rares,

si difficiles... et, en ce moment, quel avertissement terrible que l'état où je vous vois !... Ma noble, ma belle amie, recevez le vœu que mon cœur formait depuis longtemps en silence ; les sentiments que vous avez éveillés en moi le forcent à se formuler en paroles, que cet instant solennel les sanctifie ; je jure de résister à toute inclination passagère et même à un amour véritable, si ma raison le condamnait ; je jure enfin de ne jamais dire : Je t'aime ! qu'à la femme à laquelle j'aurai la volonté et le pouvoir de consacrer ma vie toute entière.

Elle le regarda avec une sauvage indifférence et retira sa main de la sienne.

— Quelques larmes de femmes de plus ou de moins, dit-elle, qu'est-ce que cela fait ? l'Océan n'en sera ni plus ni moins large... Cependant, sauver une victime sur mille, trouver entre mille hommes perfides un homme sincère, c'est quelque chose... Savez-vous bien à quoi vous venez de vous engager ?

— Je le sais, répondit Wilhelm en souriant.

— J'accepte votre promesse, dit-elle avec un mouvement qui lui fit croire qu'elle voulait prendre la main qu'il lui tendait. Mais elle tira un poignard de son sein avec tant de rapidité que notre héros ne s'en aperçut que lorsqu'il vit la main qu'il lui avait tendue couverte de sang. A cette vue elle s'écria avec une joie folle :

— Il faut vous marquer rudement, vous autres hommes, pour attirer votre attention.

Tout à coup une vive terreur la saisit.

— Pardonnez ! oh ! pardonnez à ma démence ! dit-elle ; ne me reprochez jamais ce sang que je fais couler ; il m'a réconcilié avec la vie, il m'a rendue à moi-même. Je vous en demande pardon à genoux ; mais laissez-moi la consolation de guérir cette bienheureuse blessure !

Et bouleversant son armoire, elle y prit du linge pour panser son ami. La coupure traversait l'intérieur de la main depuis le pouce jusqu'au petit doigt. Pendant qu'elle y appliquait en silence et d'un air calme et recueilli du baume

et des bandelettes, il lui demanda plusieurs fois pourquoi elle l'avait blessé ainsi.

— Silence ! répondit-elle en posant un doigt sur ses lèvres, silence !...

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

C'est ainsi que Wilhelm, dont les deux premières blessures n'étaient pas encore complétement guéries, en reçut une troisième, qui ne laissa pas que de l'incommoder beaucoup. Aurélie ne lui avait pas permis de réclamer les soins d'un chirurgien; elle s'était obstinée à le panser elle-même tous les jours; et pendant qu'elle s'acquittait de cette tâche, elle lui adressait les discours les plus singuliers. Ces discours causèrent à notre héros de vives alarmes. Au reste, la bizarrerie des manières de cette jeune femme inquiétait et surprenait tout le monde. Le petit Félix, surtout, paraissait y trouver un motif de rébellion ouverte; car plus elle le grondait et le sermonait, plus il se montrait mutin et capricieux. Cet enfant avait plusieurs habitudes inconvenantes; il buvait plus volontiers dans une bouteille que dans un verre, et trouvait les viandes meilleures quand il les tirait du plat que lorsqu'on les lui servait sur son assiette. Il laissait les portes ouvertes ou les fermait avec violence; et quand on lui donnait un ordre, il restait immobile à sa place ou s'enfuyait sans répondre. Les interminables réprimandes d'Aurélie, loin de le corriger, l'éloignèrent d'elle; quand il l'appelait sa mère, il n'y avait que de l'indifférence et du dépit dans sa voix; mais il aimait passionnément la vieille, qui ne le grondait jamais. Depuis quelque temps, cette femme était tombée si gravement malade, qu'on avait été obligé de la transporter dans une demeure plus tranquille que celle de Serlo, et Félix se serait trouvé sans appui, si Mignon ne s'était pas fait son ange tutélaire. Sans cesse occupée de lui, elle lui apprenait ses chansons favorites, qu'il retenait et répétait à merveille; elle essaya même de lui expliquer les cartes géographiques, mais sans succès,

car elle manquait de méthode. Les pays ne l'intéressaient que par rapport à leur climat, et elle parlait avec feu et intelligence des glaces amoncelées sur les deux pôles, et de la chaleur toujours croissante dont on ressentait les bienfaits à mesure qu'on s'éloignait de ces affreuses contrées. Quand elle voyait un voyageur, elle se bornait à lui demander s'il allait au nord ou au midi, et elle aimait à chercher sur sa carte la route qu'il devait suivre. Quand Wilhelm parlait de voyage, elle l'écoutait avec bonheur, et s'affligeait dès que la conversation se dirigeait sur un autre sujet. On n'avait jamais pu la décider à accepter un emploi dramatique quelconque ; et cependant elle apprenait par cœur des odes et des poëmes graves, qu'au moment où on s'y attendait le moins elle déclamait avec tout le feu et toute l'originalité de l'inspiration. Accoutumé à saisir le germe le plus imperceptible d'un talent naissant, Serlo l'encourageait de son mieux; mais ce qui surtout le charmait en elle, c'était son chant, dont les inflexions variaient à l'infini et se pliaient à l'expression des sentiments les plus opposés. Ce talent inné lui avait déjà valu l'affection sincère du harpiste.

Sans être musicien lui-même, Serlo aimait passionnément la musique. En donnant chaque semaine chez lui un concert exécuté par des artistes distingués, il s'était pour ainsi dire formé un orchestre domestique, où Mignon, le harpiste et Laertes, assez bon violon, figuraient avec honneur.

L'homme, disait-il souvent, penche vers le vulgaire ; son âme et ses sens deviennent si facilement inaccessibles au beau, qu'on ne saurait trop cultiver les facultés propres à l'apprécier. Le sentiment du beau est tellement indispensable à tout le monde, que, dès que ce sentiment est éteint, on se contente du bizarre et de l'absurde quand il a l'attrait de la nouveauté. Pour éviter cette dégradation morale, il faudrait entendre chaque jour un beau morceau de musique, lire de beaux vers, voir un beau tableau, et dire, si cela était possible, quelques belles paroles.

Avec de pareilles dispositions, Serlo ne pouvait manquer de procurer des plaisirs variés aux personnes qui vivaient familièrement avec lui.

Une lettre de Werner, cachetée en noir, vint arracher tout à coup notre héros à cette délicieuse existence. Une courte maladie venait d'enlever le vieux Meister à ce monde, où il avait, au reste, laissé ses affaires en très-bon ordre. Wilhelm en fut sincèrement affligé, et comprit que nous négligeons trop souvent nos amis et nos parents, tant que nous croyons pouvoir les retrouver là où nous les avons laissés; mais que nous nous repentons amèrement de cette indifférence quand la mort nous les enlève pour toujours. La conviction que son père avait aimé peu de choses en ce monde, et que, par conséquent, il avait peu perdu en le quittant, finit par adoucir sa douleur, et il se mit à réfléchir sur sa position, qui l'inquiéta beaucoup.

Il n'est point de moment plus dangereux pour l'homme que celui qui le jette dans une carrière nouvelle sans qu'il ait eu le temps de s'y préparer; et moins il comprend que cette carrière est au-dessus de ses forces, plus il est embarrassé et indécis. Wilhelm pouvait se dire à lui-même que ses sentiments étaient nobles et que ses projets n'avaient rien de blâmable; mais il était forcé en même temps de s'avouer qu'il manquait d'expérience, ce qui lui faisait attacher un grand prix aux expériences des autres et aux convictions qu'il fondait sur les résultats de ces expériences. Persuadé que pour acquérir ce qui lui manquait, il n'avait qu'à se rappeler tout ce qu'il avait entendu dire ou lu à ce sujet, il s'était mis à écrire les fragments de ses lectures, de ses conversations et de ses propres pensées. Cet amas confus de ses opinions à lui et de celles des autres, et qui, par conséquent, contenait autant de faux que de vrai, autant d'idéal que de positif, l'éloignait de ses propres manières d'être et de sentir, et lui faisait souvent regarder une idée étrangère et fausse comme une étoile qui luisait devant lui pour le guider. L'amère douleur d'Aurélie et le froid mépris de Laertes pour l'espèce humaine l'influencèrent malgré lui, et cependant ses relations avec Jarno lui avaient été plus funestes encore. Les jugements de cet homme de mérite, toujours justes quoique sévères, ne laissaient pas que d'être dangereux; car, tout en les prononçant sur des faits isolés,

il les appliquait à la société en général, sans songer que les arrêts, toujours irréprochables pour un cas déterminé, cessent de l'être dès qu'ils sortent de cette spécialité.

C'est ainsi que Wilhelm, devenu complétement libre de ses actions, loin de pouvoir se mettre d'accord avec lui-même, s'écarta du plus salutaire de tous les principes, celui de l'unité. Dans ce combat intérieur, les passions exploitaient chaque défaite à leur profit, et augmentaient ainsi son trouble et ses irrésolutions.

Serlo s'était aperçu de l'état de son ami, et son propre intérêt l'obligeait à y mettre un terme, car ne voulant pas renouveler les engagements de ses anciens acteurs, qui demandaient des conditions plus favorables, il lui fallait réformer entièrement son personnel. Trop prudent pour insister lui-même près de Wilhelm, il chargea Philine et Aurélie d'user de leur influence sur son esprit, sans leur laisser deviner toutefois qu'elles servaient ses intérêts à lui. D'un autre côté les comédiens sans emploi redoublaient d'instance près de notre héros pour le décider à remplir sa promesse. Une seconde lettre de Werner mit enfin un terme à ses irrésolutions, et cependant elle était écrite dans un sens tout opposé au parti qu'il prit. Nous la reproduisons textuellement, en nous bornant à supprimer les premières lignes.

CHAPITRE II.

« . . . . . C'est ainsi que chacun peut et doit profiter des événements pour se perfectionner dans sa profession et déployer son activité. A peine ton bon vieux père avait-il cessé de vivre, que déjà toute la maison s'était affranchie du cachet de son individualité qu'il lui avait imprimé. Les amis, les connaissances, les parents, et surtout les individus qui fondent leur industrie sur ces lugubres éventualités, encombraient toutes les chambres. On allait, on venait, on écrivait, on payait, on calculait; les uns apportaient des gâteaux et du vin, les autres buvaient et mangeaient, mais personne n'était aussi occupé que les femmes, qui disposaient leurs vêtements de deuil. Tu me pardonneras sans doute, mon

cher ami, d'avoir fait comme tout le monde, c'est-à-dire d'avoir songé de préférence à mon intérêt à moi. J'ai consolé ta sœur, et j'ai saisi la première occasion favorable pour lui dire qu'il dépendait de nous maintenant de hâter notre union, que la trop grande circonspection de nos pères avait retardée jusqu'ici.

» Ne va pas croire cependant que nous ayons envie de nous emparer de votre grande et belle maison, nous sommes plus modestes et plus sages; je vais te communiquer nos projets. Immédiatement après notre mariage, ta sœur viendra demeurer dans notre maison à nous, et ta mère l'y suivra. Je t'entends dire : Comment cela se pourra-t-il; car dans votre nid à rats il y a à peine de la place pour vous autres? Voilà précisément, mon cher, ce qui fait notre mérite. Une sage distribution rend tout possible, et l'on se trouve toujours au large quand on a besoin de peu de place. Nous vendrons la grande et belle maison; il s'est déjà trouvé un acquéreur, et l'argent que nous en retirerons nous rapportera cent pour cent. J'aime à croire que tu n'as rien hérité des travers de ton grand-père et de ton père. L'un cherchait dans une réunion de productions artistiques un bonheur que personne ne pouvait partager avec lui; l'autre le trouvait dans des meubles magnifiques, dont il ne permettait à personne de jouir avec lui. Nous nous arrangerons autrement, et nous comptons sur ton concours. Je conviens que dans notre demeure il n'y aura d'autre place pour moi que celle que j'ai toujours occupée auprès de mon pupitre, et je ne sais comment on pourra, plus tard, y loger un berceau; mais pour ce meuble-là il y a toujours de la place à l'extérieur. C'est également à l'extérieur qu'on trouve les cafés et les clubs pour le mari, les jardins publics, les assemblées pour les femmes, et les jolies maisons de campagne pour tous deux. Nos nouvelles dispositions ont encore un autre avantage très-précieux qu'il faut que je te signale. Notre table ronde se trouvera tellement garnie, qu'il n'y aura plus moyen d'y faire asseoir les amis que mon père aime à convier, et qui se moquent d'autant plus de lui qu'il se donne plus de peine pour les régaler.

» Pas trop de meubles, pas trop d'effets, point de chevaux, point de voiture, de l'argent, rien que de l'argent. Point de garde-robe; portons toujours ce que nous avons de mieux et de plus beau; que le mari use son habit jusqu'à la corde; que la femme vende sa robe dès qu'elle n'est plus à la mode, et en achète une autre. Je ne connais rien de plus insupportable qu'un amas d'objets qu'on garde depuis longtemps. Je refuserais le plus beau et le plus riche bijou si on me le donnait à condition de le porter toujours; sans compter qu'un capital mort ne peut procurer aucun plaisir. Voici le résumé de ma joyeuse profession de foi : Faire chaque jour ce qui plaît et convient, mais avec réserve et modération; gagner de l'argent, s'amuser avec les siens et ne s'occuper des autres qu'autant qu'ils pouvent nous être utiles.

» Tu me demanderas sans doute : Quel est le rôle que vos beaux projets me destinent? Où logerai-je, puisque vous vendez la maison de mon père, et qu'il n'y a plus de place dans la vôtre? C'est un point important, j'en conviens, mon frère, et je te donnerai tous les renseignements que tu peux désirer, dès que je t'aurai fait mon compliment sur la manière dont tu as employé ton temps. Dis-moi donc comment tu as pu acquérir aussi promptement d'aussi vastes connaissances sur les choses les plus intéressantes et les plus utiles? Je t'ai toujours reconnu beaucoup de capacité, mais je ne te croyais pas susceptible d'autant d'application, et d'un travail d'observation aussi soutenu que sage et profond; ton journal nous a prouvé que tu as parfaitement utilisé ton voyage. Ce que tu dis des forges de fer et de cuivre est excellent et prouve que tu as consciencieusement étudié cette spécialité. Moi aussi j'ai jadis visité ces forges, mais quand je compare ma relation à la tienne, je confesse que je ne suis qu'un écolier. Ton chapitre sur les fabriques de toiles est instructif, et rien n'est plus juste que tes observations sur la concurrence. J'ai trouvé quelques erreurs dans les additions, je les ai rectifiées et je te les pardonne de bon cœur. Tes vues sur l'agriculture et tes projets sur l'amélioration des terres nous ont surtout causé un vif plaisir à mon père et à moi, car nous nous proposons d'acheter un vaste domaine qui est

en séquestre maintenant et qui sera vendu au-dessous de sa valeur. Le prix de la vente de la maison nous aidera à faire cet achat, car en payant une partie, on aura du temps pour le reste. Dans cette affaire nous avons surtout compté sur toi; tu t'établiras dans le domaine pour y réaliser les principes agricoles que tu nous a si admirablement exposés. Dans peu d'années ce domaine vaudra au moins un tiers au delà de ce qu'il nous aura coûté; alors nous le vendrons pour en avoir un plus considérable, et ainsi de suite. Voilà ta tâche. Quant à nous autres, enchaînés dans nos bureaux, nous ne resterons pas oisifs, et sous peu tout le monde enviera notre richesse et notre bonheur.

» En voilà assez pour l'instant. Porte-toi bien, jouis de tous les plaisirs que peuvent t'offrir les voyages, et va partout où tu trouveras à t'instruire et à t'amuser. Nous n'aurons pas besoin de toi avant six mois. Pendant ce temps tu peux encore courir à ta guise çà et là, et augmenter le fonds de connaissances utiles dont tu as su t'enrichir. Adieu, mon cher frère; je m'estime heureux de pouvoir te donner ce titre, et d'être sûr enfin que bientôt l'esprit d'activité en nous animant tous deux, resserrera les liens qui nous unissent depuis notre enfance. »

Cette lettre déplut à Wilhelm, malgré le ton amical qui y régnait et les justes observations qu'elle contenait sur leurs intérêts mutuels. L'éloge exagéré de sa relation de voyage, pillée dans les écrits de ce genre, était pour lui un reproche amer, et le tableau que Werner lui faisait du bonheur qu'on lui destinait ne le flattait nullement. L'amour de la contradiction, dont il avait comme tout le monde sa bonne part, lui montrait, pour atteindre ce bonheur, une route toute opposée; et le théâtre lui paraissait plus que jamais le seul but de ses vœux, parce que son beau-frère s'était, sans le savoir, fait l'adversaire de ses vœux, en lui destinant une carrière pour laquelle il lui croyait du goût et des capacités. Réunissant tous les arguments possibles en faveur de son projet, il s'y affermit d'autant plus fortement, qu'il sentit le besoin de le présenter sous le jour le plus favorable au clairvoyant et prudent Werner. Ce fut dans cet esprit qu'il ré-

digea sa réponse, que nous croyons devoir communiquer à nos lecteurs.

CHAPITRE III.

« Ta lettre, mon cher Werner, est si bien écrite, si sagement pensée, qu'on ne saurait rien y ajouter. Tu me pardonneras cependant si je m'imagine que l'on peut dire et penser précisément le contraire, sans cesser d'avoir raison. Selon toi, le bonheur consiste dans la possession exclusive de ce qui nous appartient, et dans la manière facile et joyeuse d'en jouir; ai-je besoin d'ajouter qu'il n'y a rien là qui puisse me plaire?

» Avant tout, je dois t'avouer que mon journal est une rapsodie, que, poussé par le désir de contenter mon père, j'ai, avec le secours d'un ami, pillé dans des relations de voyages. Il n'en est pas moins vrai que je connais parfaitement les choses qui s'y trouvent décrites, et bien d'autres encore, mais je ne veux pas m'en occuper. Pourquoi m'appliquerais-je à fabriquer du fer pur, si ma pensée est pleine de scories? Pourquoi chercher à augmenter la valeur matérielle d'un domaine, si par là je diminue ma valeur intellectuelle à moi?

» Pour te dire tout en moins de mots possibles, je commencerai par te rappeler que le développement et le perfectionnement de mon individualité a été le vague besoin de mon enfance, le plus ardent désir de ma jeunesse; ce désir n'a rien perdu de son ardeur, mais je commence enfin à distinguer les moyens par lesquels il me sera possible de le réaliser. J'ai vu le monde de plus près que tu ne le penses, et j'en ai retiré plus de fruit que tu ne le crois. Je t'engage donc à prêter quelque attention à ce que je vais te dire, lors même que tu n'y trouverais que des opinions et des vues opposées aux tiennes.

» Si j'étais noble, notre discussion serait inutile, car ma naissance m'aurait marqué d'avance ma route à travers la vie; je ne suis qu'un bourgeois, il faut donc que je me fasse

ma carrière moi-même, et je voudrais avant tout être bien compris par toi. J'ignore les mœurs des pays étrangers, mais je sais qu'en Allemagne les nobles seuls peuvent arriver à un haut degré de perfectionnement individuel. Un bourgeois peut acquérir des connaissances, des talents, au besoin il lui est même permis de cultiver son esprit, et cependant, quel que soit son mérite, il sera forcé de renoncer à son individualité ; tandis que le noble, toujours en contact avec les classes les plus élevées, est forcé de prendre des airs distingués ; et comme il n'y a nulle part de portes closes pour lui, ces airs deviennent naturellement une aisance facile et gracieuse. Réduit à payer de sa personne, à la cour comme à l'armée, il est autorisé à s'estimer très-haut et à le prouver partout et toujours. Une gracieuseté presque solennelle dans les choses les plus vulgaires, et une légèreté aimable dans les rapports sérieux et importants lui seyent d'autant mieux qu'elles sont, pour ainsi dire, la preuve de l'équilibre inaltérable de son esprit. Le noble enfin est un personnage public ; plus ses mouvements sont distingués, plus sa voix est sonore ; plus il y a de mesure et de réserve dans toutes ses manières, plus il est ce qu'il doit être ; et quand il est toujours le même envers les grands et les petits, les amis et les parents, il n'y a rien à reprendre en lui ; on n'a pas le droit de lui demander d'être davantage ou autre chose. Il faut qu'il soit froid mais aimable, dissimulé mais sage, et que, dans toutes les circonstances de la vie, il sache commander à son extérieur. Les facultés intellectuelles, les talents, la richesse même, ne sont que des accessoires dont il pourrait se passer sans rien perdre de sa valeur de gentilhomme. Figure-toi maintenant un bourgeois qui aspirerait, ne fût-ce que de loin, à ces brillants avantages ! Il échouera infailliblement, et sera d'autant plus malheureux que la nature lui aura donné plus de penchant et de disposition pour ces avantages.

» Dans la vie d'ici-bas, il n'y a pas de limites pour l'ambition des nobles, puisqu'on en fait des représentants de roi, et parfois même des rois. Aussi peuvent-ils se montrer partout avec la conviction intime qu'ils sont devant leurs sem-

blables, tandis que rien ne sied mieux aux bourgeois que de se renfermer avec un respect silencieux dans le cercle étroit que la société lui a tracé. Il ne doit pas se demander : Que suis-je ? mais : Qu'ai-je ? Quelles sont mes connaissances, ma capacité, ma fortune ? Là où la personne du gentilhomme a une valeur suffisante, celle du bourgeois ne peut et ne doit en avoir aucune. La destinée de l'un est de paraître quelque chose, celle de l'autre est de l'être en effet ; s'il vise aux apparences, il devient ridicule et absurde. Il suffit à l'un de se remuer et d'impressionner, il faut que l'autre travaille et soit utile ; il faut donc qu'il se consacre à une profession spéciale. Aussi ne lui demande-t-on point d'harmonie dans l'ensemble de sa manière d'être, car pour se perfectionner sur un point, il a été obligé de se négliger sur tous les autres. Cet état de choses ne tient ni à l'arrogance de la noblesse ni à l'humilité de la bourgeoisie, mais à l'organisation de notre société. Je ne sais si un jour elle pourra se réformer sous ce rapport, et je m'en inquiète fort peu. J'accepte les choses telles qu'elles sont, et je m'occupe avant tout de moi et des moyens par lesquels je pourrai conserver intact, et faire arriver à son but, le désir dont la satisfaction est devenue une condition de mon existence.

» La naissance m'a placé dans une sphère où le perfectionnement de l'individu paraît impossible, et cependant j'y aspire toujours. Depuis que je t'ai quitté, j'ai développé mon corps par la danse, l'escrime, l'équitation et autres exercices semblables ; mes allures n'ont plus rien de gauche ni d'embarrassé, et je me présente assez bien. Ma prononciation et mon organe se sont également améliorés, au point que, je puis le dire sans vanité, je flatte les oreilles des connaisseurs les plus sévères. Je dois te l'avouer enfin, je me sens chaque jour plus disposé à paraître en public, à plaire et à impressionner dans ce cercle illimité. Ajoute à cette disposition mon penchant pour la poésie et la littérature en général, mon avidité pour les jouissances intellectuelles dont je ne pourrais plus me passer, et le besoin d'épurer mon goût afin de ne trouver de beau que ce qui l'est en effet ; et tu comprendras, mon ami, que le théâtre est l'uni-

que élément où je pourrais me mouvoir au gré de mes désirs. Sur les planches, le roturier qui sent sa valeur individuelle paraît avec autant d'éclat que le noble dans sa sphère élevée ; et si j'avais besoin d'occupations accessoires, le théâtre ne manque pas de tracasseries financières et mécaniques pour occuper ma patience.

« Ne cherche pas à me détourner de ma résolution ; elle sera exécutée avant que je puisse recevoir ta réponse. Pour satisfaire les préjugés reçus, je changerai de nom ; j'aurais honte, au reste, de paraître sous celui de Meister, qui n'a rien de poétique. Adieu, mon ami. Quant à notre fortune, je t'en abandonne le soin, et je la trouve en si bonnes mains, que je ne veux pas m'en occuper. Si j'avais besoin de quelque argent, je t'en demanderais. J'espère, toutefois, ne pas être réduit à cette extrémité ; il faudra bien que mon art me nourrisse. »

Après avoir expédié cette lettre il se rendit chez Serlo, et lui dit qu'il était prêt à embrasser la carrière dramatique et à signer, à des conditions tolérables, un engagement pour lui et pour ses camarades. On fut bientôt d'accord, et la troupe, au milieu de laquelle il avait vécu si longtemps, se trouva tout à coup très-favorablement employée. Laertes seul lui en témoigna de la reconnaissance ; tous les autres, se défiant toujours de sa générosité, ne voulaient pas lui devoir leur changement de fortune, qu'ils préféraient attribuer à l'intervention de Philine.

Au moment où Wilhelm allait signer son engagement, il eut une hallucination qui lui représentait le plateau où il était resté baigné dans son sang : il voyait la belle amazone arriver à travers les buissons, le regarder avec intérêt, se dépouiller de sa capote, la jeter sur lui, s'entourer d'une auréole céleste et disparaître tout à coup. Ce fut dans cet état qu'il traça machinalement les lettres de son nom, et ne s'aperçut qu'après avoir déposé la plume que Mignon était derrière lui, et qu'elle avait plusieurs fois cherché à arrêter sa main pour l'empêcher de signer.

CHAPITRE IV.

Wilhelm avait posé pour condition principale de son engagement qu'on jouerait *Hamlet* en entier et sans modifications; mais Serlo avait trouvé moyen d'y ajouter ces mots : *autant que cela serait possible*, clause qui ne tarda pas à devenir pour eux l'objet d'une vive discussion.

Notre héros était encore à cette époque heureuse de la vie où on ne suppose pas qu'il puisse y avoir quelque chose à blâmer ni dans la jeune fille ni dans le poëte qu'on adore. De son côté, Serlo avait un goût très-prononcé pour les abstractions, et sa sévère raison ne voulait voir dans les productions artistiques qu'un tout plus ou moins parfait. Les pièces de théâtre surtout ne lui paraissaient pas mériter un très-grand respect, aussi supprimait-il et changeait-il sans façon tout ce qui ne lui convenait pas. Il crut pouvoir en agir tout aussi cavalièrement à l'égard de *Hamlet*; il appelait cette opération séparer l'ivraie du bon grain. Notre héros lui opposa une vive résistance.

— Ce drame, dit-il, n'est pas un mélange d'ivraie et de bon grain; c'est un arbre avec ses branches, son feuillage, ses boutons, ses fleurs et ses fruits. Ne vivent-ils pas tous ensemble en se prêtant un mutuel appui ?

Serlo lui répondit qu'on ne servait pas tout entiers sur les tables des arbres aux pommes d'or, mais que le poëte, digne de ce nom, avait toujours soin de choisir les plus belles de ces pommes et de les présenter dans des vases d'argent. Ce fut en vain qu'ils s'épuisèrent en comparaisons, leur manière de voir n'en devint que plus opposée.

Une vive indignation s'empara de Wilhelm, lorsqu'à la suite d'une longue discussion Serlo lui mit une plume à la main et lui dit :

— Il est temps enfin d'avoir recours au moyen le plus expéditif et le plus infaillible. *Hamlet* tel qu'il est ne saurait être représenté par ma troupe et ne plairait point à mon public. Coupez, tranchez, supprimez des personnages, refondez

des actes; si vous manquez d'habileté ou de hardiesse pour ce travail, je m'en charge, et j'aurai bientôt fait.

— Vous oubliez nos conventions! s'écria Wilhelm, et je ne puis concevoir qu'avec autant d'esprit et de goût on puisse traiter avec autant de légèreté une question aussi grave.

— Calmez-vous, mon cher ami; vous ne tarderez pas à penser comme moi. Je conviens que cette mutilation des pièces est une manie détestable qui sans doute n'existe que sur notre théâtre, car c'est là que l'art dramatique est le moins bien cultivé. Adressez vos reproches aux auteurs, qui rendent ces changements indispensables, et surtout au public, qui nous les demande. Dans la plupart des drames, le nombre des personnages dépasse celui des acteurs des troupes les plus complètes; les décorations et les machines ne sont pas plus sagement combinées; la longueur des dialogues est au-dessus des forces matérielles des artistes les plus robustes; et cependant il faut jouer chaque soir, et donner surtout force représentations nouvelles. Pourquoi ne mutilerions-nous pas les pièces, puisqu'en cet état elles plaisent davantage et sont plus faciles à jouer? Fort peu d'Allemands, fort peu d'hommes en général, apprécient le mérite d'un ensemble méthodique; ils blâment ou approuvent en détail; c'est à certains passages, à certains mots qu'ils s'enthousiasment, et c'est un grand bonheur pour l'acteur, qui lui-même ne peut voir dans une représentation dramatique qu'une compilation, qu'un amas bigarré de pièces et de morceaux.

— Si tel était en effet l'état de notre théâtre, il faudrait redoubler d'efforts pour l'en faire sortir. Ne me parlez pas davantage du droit de censure que vous voulez vous arroger, il annulerait nos engagements. Oui, rien au monde ne saurait me faire respecter un acte que je n'aurais signé que par méprise.

Serlo donna aussitôt à cette conversation une tournure plaisante, pria Wilhelm de réfléchir de nouveau sur les observations qu'il lui avait faites à l'égard de *Hamlet*, et de chercher un remède aux obstacles dont lui-même avait reconnu l'existence.

Notre héros passa plusieurs jours dans une retraite absolue, puis il vint trouver Serlo d'un air triomphant.

— Ou je me trompe fort, dit-il, ou j'ai découvert ce que nous cherchions. Oui, j'ose m'en flatter, Shakspeare lui-même aurait fait ce que je vais faire, si l'harmonie de l'ensemble n'avait pas séduit son génie, et s'il n'avait pas été égaré par les romans et les nouvelles que la nature de son talent lui faisait un devoir de consulter.

— Parlez, lui dit Serlo en se plaçant commodément sur un canapé; je vous écoute avec attention, afin de vous juger avec plus de sévérité.

— Je ne la redoute point, répondit Wilhelm. De nouvelles et consciencieuses réflexions m'ont fait distinguer dans *Hamlet* deux points principaux. Le premier concerne les importants et intimes rapports des personnes et des événements. Les puissants effets des caractères et des actions des héros pris isolément sont admirables, et leur enchaînement est parfait; aucune modification partielle ne saurait les délier; tout le monde veut les y trouver, personne n'oserait les en bannir, aussi ont-ils toujours été fidèlement reproduits. Mais on a commis la faute impardonnable de retrancher tout ce qui regarde le second point, c'est-à-dire les relations extérieures des personnages, ou, en d'autres termes, les événements fortuits. Je conviens que ces divers fils sont presque imperceptibles; cependant ils traversent et enlacent l'action toute entière, au point que lorsqu'on les coupe l'ensemble tombe en ruines. Parmi ces relations extérieures, je citerai les troubles de la Norwége, la guerre avec le jeune Fortinbras, l'ambassade que reçoit le vieil oncle, l'expédition de Fortinbras en Pologne, et son retour au dénoûment, l'arrivée de Horatio de Wittemberg, le désir de Hamlet d'y aller à son tour, le voyage de Laertes en France, le départ de Hamlet pour l'Angleterre, sa captivité chez les pirates, et la mort de deux courtisans. Ce sont là des incidents qui donnent de l'ampleur et de l'intérêt à un roman, mais qui nuisent à l'unité dramatique; c'est surtout dans une pièce où le héros agit sans plan arrêté qu'on peut les regarder comme une faute très-grave.

— Voilà comme j'aime à vous entendre parler! s'écria Serlo.

— Ne m'interrompez pas, car vous ne serez peut-être pas toujours disposé à le faire pour m'approuver. Je regarde ces défauts comme un échafaudage qui soutient un édifice, et qu'il serait imprudent d'enlever avant d'avoir consolidé les murs. Je suis donc d'avis de respecter la pièce en tout ce qui concerne le premier point dont je vous ai parlé. Quant au second, je propose de rejeter toute cette foule d'incidents épars, à l'exception d'un seul qui peut les remplacer tous.

— Lequel? demanda Serlo en quittant tout à coup sa position indolente.

— Les troubles de la Norwége, et voici mes projets à ce sujet : Après la mort du vieil Hamlet, les Norwégiens nouvellement soumis s'insurgent ; le gouverneur envoie son fils Horatio en Danemark pour hâter l'armement de la flotte et stimuler le zèle du nouveau roi, plus occupé de ses plaisirs que des affaires de l'état. Horatio, ancien camarade du jeune Hamlet et célèbre par sa valeur et sa sagesse, a connu le vieux roi ; il a combattu à ses côtés, et mérité ses bonnes grâces, circonstance qui augmentera l'intérêt de la première apparition du fantôme. Le nouveau roi accorde une audience à Horatio, et charge Laertes d'aller en Norwége pour annoncer la prochaine arrivée de la flotte ; Horatio reçoit l'ordre d'en hâter l'armement. Hamlet veut l'accompagner, mais sa mère s'y oppose.

— Que le ciel en soit loué ! dit Serlo ; me voilà enfin débarrassé de Wittemberg et de son université, que j'ai toujours détestés. Votre plan est admirable ; car, à l'exception des deux images étrangères, la Norwége et la flotte, le spectateur n'a rien à penser, rien à retenir ; il voit tout, et les événements se déroulent sous ses yeux sans promener son imagination à travers toutes les parties du monde.

— Vous devinez sans doute, reprit Wilhelm, comment je renouerai le reste de l'action. Après avoir reçu de Hamlet l'aveu du crime de son beau-père, Horatio lui conseille de partir avec lui pour la Norwége et de revenir à main armée. Quand le roi et la reine se défient de Hamlet, ils l'éloignent

en lui donnant le commandement de la flotte ; mais ils le font accompagner par Rosenkranz et Guldenstern, chargés de l'espionner. Sur ces entrefaites, Laertes revient, et ce jeune homme, qu'on a fanatisé au point de le rendre capable d'un assassinat, doit rejoindre Hamlet. Des vents contraires retiennent la flotte, le prince revient, et il sera possible de motiver convenablement son passage à travers le cimetière. Sa rencontre avec Laertes sur le tombeau d'Ophélie est un moment important et solennel qu'il est impossible de supprimer. Bientôt après le roi reconnaît qu'il ne saurait trop tôt se débarrasser de Hamlet. La fête des adieux, la réconciliation apparente entre le prince et Laertes, les exercices chevaleresques, et surtout les quatre cadavres, tout cela est indispensable au dénoûment de la pièce. La nation danoise a repris le droit d'élire ses souverains, et Hamlet mourant donne sa voix à Horatio.

— Vite, vite, dit Serlo, mettez-vous à l'ouvrage; j'approuve toutes vos corrections. Achevez-les avant que vous en perdiez l'envie et le courage.

CHAPITRE V.

Guidé par le travail remarquable de Wieland sur Shakspeare, Wilhelm s'était depuis longtemps occupé d'une traduction de *Hamlet*. C'est de cette traduction, dans laquelle il avait scrupuleusement rétabli les passages supprimés par Wieland, qu'il se servit pour exécuter les changements convenus avec Serlo. Ce travail lui offrit beaucoup plus de difficultés qu'il ne l'avait cru d'abord, et il s'arrêta plus d'une fois, persuadé qu'il gâtait l'original en l'associant à ses idées à lui. Il en vint à bout cependant, et la pièce fut bientôt en état d'être lue à Serlo et aux comédiens, qui en furent tous très-satisfaits. Serlo surtout ne se borna pas à le louer, il motiva ses éloges.

— Vous avez donné une grande preuve de jugement, lui dit-il, en simplifiant les événements qui se passent en dehors de la scène. Tout ce qui ne se fait pas sous les yeux du

spectateur, et qu'il ne peut voir qu'avec les yeux de l'imagination, n'est, pour ainsi dire, que le fond du tableau. Il était indispensable d'y placer en perspective la vue simple et grandiose de la flotte et du Danemark, car sans cet accessoire la pièce ne serait qu'une scène d'intérieur. Pour y retrouver l'élévation et la solennité qui étaient dans la pensée du grand poëte, il fallait rappeler sans cesse au public qu'ici le crime et la maladresse vont causer la perte, non d'une famille privée, mais d'une race royale. Mais la multitude et la confusion des incidents par lesquels Shakspeare entretient cette idée nuisent à l'effet des personnages agissants.

— N'oubliez pas, répondit Wilhelm, qu'il écrivait pour des insulaires, pour des Anglais, qui voient toujours et partout des navires, des embarcations, et les côtes de France. Ces images, qui peuvent nous distraire et nous troubler, ne sont pour eux que des choses ordinaires.

Serlo partagea son avis, et tous deux demeurèrent d'accord que, pour faire goûter cette pièce au public allemand, le fond simple et grandiose sur lequel Wilhelm venait de la calquer était le seul convenable.

Les rôles avaient été distribués d'avance. Serlo s'était chargé de celui de Polonius, Ophélie revenait de droit à Aurélie, et Laertes avait choisi celui qui portait son nom. Le rôle d'Oratio fut confié à un jeune débutant de bonne mine; il ne restait plus qu'à trouver le roi ou le fantôme, car le Bourru ne pouvait se charger de ces deux rôles, et Wilhelm ne voulut confier ni l'un ni l'autre au Pédant, malgré les vives instances de Serlo à ce sujet. Une autre difficulté fit naître de nouvelles discussions. Notre héros avait conservé les deux personnages de Rosenkrantz et de Guldenstern, que le directeur l'avait prié de réunir en un seul.

— Que Dieu me garde de pareils retranchements! dit Wilhelm; ils nuiraient à la fois au sens et à l'effet. C'est précisément dans les petites circonstances que Shakspeare se montre dans toute sa grandeur. Comment un seul personnage pourrait-il exprimer les détours circonspects, les

allures souples, les humbles courbettes, les airs caressants, les plates cajoleries, l'agilité perfide, la complète friponnerie de ces deux êtres? Il faudrait une douzaine d'acteurs, si on pouvait se les procurer, pour personnifier tant de vices, de bassesses et de nullité; et je trouve que Shakspeare a été très-modéré en se bornant à deux personnages.

— Eh bien! répondit Serlo, puisque vous le voulez absolument, nous nous tirerons d'affaire. Chargeons les deux filles du Bourru des rôles de ces deux coquins; il n'y a pas de mal à ce qu'ils soient jolis garçons; et j'aurai du plaisir à dresser et à parer ces deux charmantes poupées.

Philine surtout fut charmée de son partage; elle devait représenter la duchesse dans la petite comédie que Hamelet fait jouer devant le roi et la reine.

— Vous verrez, dit-elle, que je vous convaincrai tous qu'il n'y a rien de plus naturel que de prendre lestement un second mari après avoir éperdument aimé le premier; et j'obtiendrai tant de succès, que tous les hommes ambitionneront l'honneur de devenir le troisième.

Aurélie fit un geste d'impatience; car son aversion pour Philine devenait chaque jour plus visible.

— Si nous pouvions ajouter un ballet à cette petite comédie, dit Serlo, je vous ferais danser un pas de deux avec votre second mari; ce serait une bonne occasion pour montrer vos pieds mignons et vos jolis mollets.

— Il me semble, répondit Philine d'un air dédaigneux, que vous ne savez pas grand chose sur mes mollets; quant à mes pieds, je vous défie d'en trouver de plus petits et de mieux faits : en voici la preuve.

En prononçant ces mots, elle ôta ses mules et les posa sur la table. Cette chaussure, faite à Paris, lui avait été donnée par la comtesse, qui passait pour avoir un très-beau pied.

— Objet charmant! s'écria Serlo, tu ferais battre le cœur le plus froid; non, il n'est rien de comparable au bonheur de contempler de pareilles mules, si ce n'est celui d'entendre le petit bruit quelles produisent sur le parquet.

Et les soulevant avec précaution, il les laissa tomber sur la table à plusieurs reprises.

— Finissez donc, et rendez-moi mes mules, dit Philine.

— Permettez, dit Serlo avec une feinte réserve et un sérieux comique ; nous autres garçons, condamnés à être toujours seuls pendant la nuit, nous sommes, comme tout le monde, sujets à avoir peur quand il fait noir ; quel bonheur alors quand un enfant charitable vient nous tenir compagnie ! On est seul dans son lit au milieu des ténèbres, on entend un vague bruissement, on tressaille, la porte s'ouvre, on reconnaît la douce voix qui murmure notre nom ; une jolie main soulève le rideau, les mules tombent : clic, clac... l'on n'est plus seul !... Quel charme enivrant dans ce clic, clac ! Qu'on vante le chant de Philomèle, le murmure des ruisseaux, moi je m'en tiens à ce clic, clac.

— Comme je les ai gauchis, dit Philine en lui arrachant les mules des mains ; elles sont trop-grandes pour moi.

Puis elle frotta en jouant les semelles les unes contre les autres, et remarqua avec surprise qu'elles étaient devenues chaudes. Serlo eut la bonhomie de consentir à les toucher ; mais au moment où il avançait la main, la jeune espiègle lui frappa sur les doigts avec les talons, en répétant d'un ton malin : Clic, clac.

— Cela vous apprendra à faire des contes impertinents sur mes mules.

— Et moi, je t'apprendrai à attraper un homme raisonnable comme un enfant.

Et la saisissant dans ses bras, il l'embrassa malgré elle. Pendant cette lutte, le peigne de la comédienne se détacha, ses cheveux se déroulèrent, sa chaise se renversa, et Aurélie, scandalisée de cette scène, sortit avec précipitation.

CHAPITRE VI.

Wilhelm avait supprimé beaucoup de personnages dans sa version de *Hamlet*; et cependant il en restait encore trop pour le personnel de la troupe.

— Il paraît, dit Serlo, que nous serons obligés de faire sortir notre souffleur de son trou pour en faire un être véritable et agissant.

— J'ai souvent admiré l'intelligence avec laquelle il s'acquitte de sa tâche, répondit Wilhelm.

— Vous avez eu raison ; car je ne crois pas qu'il puisse exister un souffleur plus parfait. Jamais le public ne l'entend ; mais en scène on ne perd pas une syllabe. Il s'est pour ainsi dire façonné un organe particulier, qui murmure à vos oreilles et soutient votre mémoire comme la voix mystérieuse d'un génie bienfaisant. Il m'est arrivé plusieurs fois de n'avoir pu apprendre mon rôle, et il me l'a soufflé avec tant d'art, que j'ai pu le dire convenablement. Malheureusement, il a des bizarreries qui nous sont souvent nuisibles. Par exemple, sa sensibilité est telle, que sans déclamer précisément certains passages, il leur donne une expression à sa manière, et nous jette ainsi sur une fausse route.

— Je me souviens, dit Aurélie, qu'il m'a plusieurs fois abandonnée dans les moments où j'avais le plus besoin de son secours. Ce n'était pas par oubli, mais à cause de cette excessive sensibilité ; car il est des tirades qui l'émeuvent si fortement, que ses larmes l'empêchent de parler. Ces tirades cependant ne sont jamais de celles que le suffrage du public nous fait regarder comme les plus belles et les plus touchantes ; il s'extasie là où nous autres acteurs nous devinons une intention à peine indiquée, et où la plupart des hommes ne voient rien du tout.

— Avec de semblables dispositions, il devrait se faire comédien, dit Wilhelm.

— Son organe rauque, ses allures guindées, sa nature hypocondriaque l'excluent du théâtre et presque de la société, répondit Serlo. Que de peines ne me suis-je pas données pour l'aprivoiser, mais toujours en vain ! Parfois cependant il a voulu me faire des lectures, et certes je n'ai jamais entendu personne qui sache mieux tenir le milieu entre la déclamation et le simple débit.

— Quelle heureuse découverte ! s'écria Wilhelm ; c'est l'acteur qu'il nous faut pour réciter le passage du rude Pyrrhus. Je craignais d'être obligé de le supprimer et de paralyser ainsi la pièce tout entière.

— Il me semble, dit Aurélie, que vous exagérez l'effet qu'une pareille suppression aurait produite.

— Pas le moins du monde. Shakspeare s'est proposé un double but en introduisant dans sa pièce des acteurs qui passent. Celui qui raconte avec tant d'émotion la mort de Priam réveille la conscience assoupie d'Hamlet, et cette scène devient le prélude et le complément de l'effet terrible que la petite comédie produit sur le roi. L'exemple de l'acteur qui prend un si vif intérêt à des malheurs factices humilie le prince, et lui suggère en même temps l'idée de sonder, par un semblable moyen, le cœur de son beau-père. Si vous en doutez, écoutez le monologue qui termine le second acte.

« Je ne suis qu'un misérable, qu'un vil esclave ! Quoi ! une fiction a tant d'empire sur un simple comédien ? Son âme se plie à toutes les exigences d'une passion feinte ! De l'altération dans les traits, des larmes, du délire dans le geste, dans la voix, tout son être enfin dominé par un sentiment unique, pourquoi ? Pour rien, pour Hécube ! Qu'est-ce pour lui qu'Hécube ? Qu'est-il pour Hécube ? Quel motif enfin l'oblige à gémir et à pleurer sur elle ? »

— Pourvu que nous puissions décider notre souffleur à paraître sur les planches, dit Aurélie.

— Nous l'y ferons monter par degrés, répondit Serlo. Pendant les répétitions, je lui ferai lire le rôle que nous lui destinons, sous prétexte que l'acteur qui doit le jouer n'est pas encore arrivé. Ce premier pas fait, le reste ira tout seul.

Rassuré sur ce point, Wilhelm manifesta ses inquiétudes sur le rôle du fantôme ; et comme il refusait toujours de le donner au Pédant, on convint qu'il fallait attendre l'arrivée de quelques nouveaux acteurs qui devaient venir compléter la troupe.

Quelle ne fut pas la surprise de notre héros lorsque le soir en rentrant dans sa chambre il y trouva un billet dont l'adresse portait son nom de théâtre, et dont le cachet se composait de chiffres cabalistiques. Le contenu de ce billet l'étonna plus encore :

« Nous connaissons ton embarras, ô singulier jeune

» homme ! Tu ne sais où trouver assez d'êtres vivants pour » jouer ton *Hamlet*, comment pourrais-tu te procurer un » spectre ? Ton zèle cependant mérite un miracle : il n'est » pas en notre pouvoir d'en faire ; mais il t'arrivera quelque » chose de merveilleux. Si tu as confiance en nous, le spec- » tre apparaîtra à l'instant voulu. Accueille-le avec courage, » et conserve assez de sang-froid pour continuer ton rôle. » Il est inutile de nous répondre, nous connaîtrons ta réso- » lution dès que tu l'auras prise. »

Son premier mouvement fut de montrer ce billet à Serlo, qui le lut à plusieurs reprises : il dit que c'était une affaire grave, et qu'avant de se fier à une telle promesse, il fallait y réfléchir mûrement. Aurélie garda le silence ; mais elle sourit d'un air significatif ; et lorsque le lendemain matin Wilhelm lui parla de nouveau du singulier billet, elle le pria d'être parfaitement tranquille, et que le fantôme ne manquerait pas de paraître. Quelques mots entrecoupés qu'elle ajouta malgré elle prouvèrent clairement qu'elle regardait tout ceci comme une plaisanterie de son frère.

Serlo était plus gai que jamais, et il avait lieu de l'être. Les acteurs qui devaient partir redoublaient de zèle afin de se faire regretter, et la troupe nouvelle se disposait par des études et des répétitions à gagner, dès son début, la bienveillance du public. Cette émulation lui assurait de bonnes recettes pour le présent, lui en promettait de meilleures encore pour l'avenir : elles lui étaient également agréables sous le rapport artistique. Ses discussions avec Wilhelm sur l'art dramatique l'avaient influencé malgré lui, car il était Allemand, et tout Allemand aime à se rendre compte de ce qu'il fait. Nous reproduirons plus tard ces discussions pour les lecteurs qui veulent raisonner les impressions qu'ils reçoivent au théâtre ; en ce moment, il serait déplacé d'interrompre notre récit par de semblables digressions.

Un soir, Serlo, toujours préoccupé de son rôle de Polonius, s'expliqua avec beaucoup de feu sur la manière dont il avait compris ce rôle.

— Je m'engage, s'écria-t-il, à représenter au naturel ce qu'on est convenu d'appeler un honnête homme ! J'en aurai

le calme et l'assurance ; je serai insignifiant en réalité et important en apparence ; affable sans amabilité, franc sans jamais me trahir ; je feindrai d'être toujours vrai, et je mentirai sans cesse. En un mot, je donnerai les allures les plus honnêtes et les plus loyales à ce semi-fripon, qui, tout en grisonnant déjà, se moque encore du temps et des hommes. Je profiterai sagement des coups de pinceau rudes et grossiers avec lesquels le poëte a tracé ce caractère. Je parlerai comme un livre dans les moments de représentation, et comme un fou quand je serai de bonne humeur ; je serai absurde plutôt que de contrarier quelqu'un ; et lorsqu'on se moquera de moi, j'aurai le bon esprit de ne pas m'en apercevoir. Non, jamais encore je ne me suis chargé d'un rôle avec un plus malin plaisir.

— Je voudrais pouvoir être aussi satisfaite du mien, dit Aurélie. Je ne suis plus ni assez jeune ni assez tendrement faible pour m'identifier complétement avec le caractère d'Ophélie ; je ne comprends que le sentiment qui lui fait perdre la raison.

— Ne soyons pas aussi sévères, répliqua Wilhelm. Plus j'étudie le rôle d'Hamlet, plus je suis forcé de convenir que mon extérieur n'offre pas un seul des traits caractéristiques de ce héros. Quand j'y pense, j'ose à peine me flatter de produire un effet supportable.

— Vous entrez dans notre carrière avec des scrupules exorbitants, dit Serlo. L'acteur se plie à son rôle autant que cela est en son pouvoir, le reste est l'affaire du rôle lui-même ; mais faites-nous le portrait du véritable Hamlet, et nous verrons si vous lui ressemblez si peu.

— Je dois vous dire avant tout qu'Hamlet est blond.

— C'est chercher les difficultés un peu loin, dit Aurélie ; mais quelle preuve en avez-vous ?

— Il est Danois, enfant du Nord, et ses yeux ne sauraient être que bleus.

— Croyez-vous que Shakspeare ait songé à cette particularité ?

— Il ne le dit pas positivement ; mais on le devine sans peine. Pendant l'assaut d'armes, le visage d'Hamelet se

couvre de sueur, et la reine dit : « Il est fatigué, laissez-le reprendre haleine. » Ce qui prouve qu'il est gras et blond ; car les bruns sont toujours sveltes et forts. Sa mélancolie incertaine, sa molle tristesse, ses irrésolutions n'annoncent nullement un jeune homme élancé, à la brune chevelure, à l'œil vif et noir.

— Vous détruisez toutes mes illusions, dit Aurélie ; je ne veux pas de votre gras Hamlet. Au lieu de représenter un prince si bien nourri, montrons un héros qui plaît et qui touche. Le public tient bien moins à la réalisation exacte des intentions de l'auteur qu'à son plaisir ; et ce plaisir, il ne le trouve que dans ce qui flatte ses goûts et ses opinions.

CHAPITRE VII.

Un soir que le directeur avait réuni toute la troupe chez lui, on se demanda s'il y avait plus de mérite dans la composition d'un drame que dans celle d'un roman. Serlo assura que c'était une discussion inutile, puisqu'on pouvait faire des chefs-d'œuvre dans l'un comme dans l'autre genre, et qu'il fallait surtout rester dans les limites de ce genre.

— J'avoue, dit Wilhelm, qu'il ne m'a pas encore été possible de déterminer nettement ces limites.

— Et qui l'oserait? répliqua Serlo ; cependant la chose en vaudrait la peine.

Chacun donna son opinion, et l'on finit par arriver à la conclusion suivante : Le roman, comme le drame, prend son action et ses caractères dans la nature ; ils ne diffèrent essentiellement que par la forme, puisque dans le premier genre c'est le récit, et dans le second c'est le dialogue qui domine. Malheureusement il y a des drames qui ne sont que des romans dialogués, et pourtant il serait impossible de faire un drame en lettres. Le roman doit reproduire les manières de penser et de sentir et la marche des événements ; le drame demande des caractères et de l'action. Le roman doit marcher lentement, et il faut que, par tous les moyens possibles, le personnage principal arrête le dénoûment trop ra-

pide de l'ensemble ; tandis que le drame doit marcher vite et le personnage principal se précipiter vers le dénoûment, sans que jamais aucun retard provienne de sa volonté à lui. La nature du roman est passive, et ses effets sont lents et mesurés ; l'action et les effets violents appartiennent au drame. Grandisson, Clarisse, Paméla, le vicaire de Wakefield, et Tom Jones lui-même, ne sont que des personnages sinon passifs, du moins poussés par des événements qui se modulent, pour ainsi dire, sur leur manière de voir et de sentir. Dans le drame, le héros ne façonne rien au gré de ses désirs, tout, au contraire, lui résiste ; et au dénoûment il triomphe de tant d'obstacles réunis ou il succombe sous leur poids.

On convint également que si le hasard pouvait intervenir dans le roman, il fallait du moins le montrer dirigé et guidé par les caractères et par les sentiments des personnes agissantes ; et que le destin qui pousse les hommes, sans leur participation et sans aucun enchaînement de circonstances extérieures vers des catastrophes imprévues, n'appartient qu'au drame. On ajouta que le hasard pouvait faire naître des événements pathétiques, tandis que le destin donne lieu à des situations terribles, qui s'élèvent au plus haut degré du tragique quand elles enveloppent, dans leurs funestes liens, les actions les plus coupables comme les plus vertueuses et les plus indépendantes les unes des autres.

Ces considérations ramenèrent naturellement l'entretien sur *Hamlet*. On convint que ce héros n'éprouvait que des sensations et qu'il ne lui arrivait que des aventures, ce qui donnait à la pièce quelque chose de la marche traînante du roman ; mais comme d'un autre côté le destin, qui dirige l'action parce qu'elle a un crime pour point de départ, pousse sans cesse ce héros vers un autre crime, elle est éminemment tragique et exige un dénoûment tragique.

L'on s'était réuni pour une première répétition dans laquelle chaque acteur ne devait que lire son rôle, ce qui était pour Wilhelm une véritable fête. Il avait eu soin de collationner ses rôles, afin d'éviter les contre-sens. Tous les acteurs connaissaient la pièce, et il était parvenu à les péné-

trer de l'importance de cette lecture. Tout musicien doit, jusqu'à un certain point, jouer à livre ouvert; tout acteur, et même tout homme bien élevé, doit s'exercer à donner à la première lecture d'un drame, d'un poëme, d'une narration, le cachet convenable. Sans cette faculté, il est inutile d'apprendre par cœur. Celui qui ne peut pas saisir à la lecture l'esprit de son auteur, ne s'en pénétrera pas davantage en récitant fidèlement ses phrases. Tel était l'avis de Serlo; aussi pardonnait-il plus facilement des méprises à une répétition régulière qu'à une première lecture.

— Les acteurs qui ne comprennent pas cette vérité, disait-il souvent, sont aussi ridicules quand ils prétendent qu'ils étudient, que les francs-maçons lorsqu'ils parlent des travaux de leurs ateliers.

Chaque acteur lut à la satisfaction générale, et Serlo trouva dans cette première épreuve la certitude du succès brillant que *Hamlet* ne pouvait manquer d'obtenir.

— Je me félicite maintenant, dit-il à Wilhelm dès qu'il se trouva seul avec lui, des graves représentations dont vous n'avez cessé d'accabler nos acteurs, et j'avoue que je ne m'attendais pas aux heureux résultats qu'elles ont produits.

— Et pourquoi cela? demanda Wilhelm.

— C'est que l'expérience m'a prouvé que si rien n'est plus facile que d'exciter l'imagination, rien n'est plus difficile que de la diriger vers un but utile. Les acteurs en sont un exemple frappant : chacun d'eux se charge toujours avec plaisir d'un beau rôle, mais il se borne presque toujours à se mettre avec une complaisance orgueilleuse à la place du héros, sans songer si l'on pourra en effet l'y reconnaître. Saisir vivement la pensée de l'auteur, renoncer à son individualité, convaincre le public qu'on est vraiment le personnage qu'on représente, convertir par la force de sa puissance imitative les planches en temples et les cartons en forêts, entraîner le spectateur par son intelligence à lui, l'éblouir par cette vérité mensongère qui seule produit les grands effets et les illusions soutenues; voilà ce que devrait faire l'acteur. Mais qui de nous a ainsi compris sa vocation? Je

crois donc qu'il ne faut pas trop demander, et qu'il est plus sûr d'expliquer tranquillement à nos camarades le sens dans lequel ils doivent jouer. L'acteur qui a des dispositions s'élèvera par cette méthode sans qu'on le pousse, et les autres du moins ne s'égareront jamais sur une fausse route. Je ne connais rien de plus absurde et de plus dangereux, non-seulement pour le comédien, mais pour tous les artistes en général, que la prétention d'animer et de créer quand ils ne possèdent pas encore les premiers éléments de leur art.

CHAPITRE VIII.

Le jour de la première répétition, notre héros arriva le premier au théâtre, dont l'aspect lui causa une vive et singulière émotion. C'était la même décoration qu'il avait vue dans sa ville natale, le matin où, sous prétexte d'assister à une répétition, il venait au premier rendez-vous de Marianne. Les cabanes avaient la même forme; et en ce moment, comme alors, un rayon de soleil (du vrai soleil, bien entendu), s'était fait jour à travers les coulisses et éclairait une partie du banc placé devant la porte d'une cabane. Malheureusement il ne tombait pas, comme alors, sur le sein et les genoux de la belle Marianne, afin de la rendre plus belle encore aux yeux de l'amant à qui elle venait enfin d'avouer qu'elle l'aimait. Il s'assit sur le banc et se mit à réfléchir sur cette singulière ressemblance; elle lui parut un avertissement qu'il devait bientôt revoir Marianne. Mais, hélas! ce prodige n'était que le produit d'un événement vulgaire : cette décoration était celle d'une petite pièce très-aimée du public, et que la troupe de Serlo, comme celle du directeur de sa ville natale, avait jouée la veille.

Bientôt Wilhelm fut arraché à ses rêveries par l'arrivée successive des acteurs et de deux habitués du théâtre, qui l'abordèrent avec enthousiasme. L'un était ami et admirateur de madame Mélina, l'autre un amateur pur et désintéressé de l'art dramatique; mais tous deux étaient des amis tels que tout véritable artiste peut et doit les désirer.

Trop passionnés pour avoir approfondi tous les ressorts du théâtre, ils les connaissaient assez pour rejeter le mauvais et apprécier le bon ; ils supportaient la médiocrité, mais un vrai talent leur procurait un bonheur au delà de toute description. Leur penchant était si prononcé, que les répétitions même les intéressaient ; les défauts des acteurs leur apparaissaient comme dans un lointain ténébreux, mais ils voyaient toujours leur mérite de très-près. Pour eux, la promenade la plus agréable était de passer du parterre dans les coulisses et des coulisses au parterre ; et aucune occupation ne leur semblait plus importante que celle d'indiquer quelques légères réformes à faire dans les attitudes, les costumes ou la déclamation. Le théâtre était l'unique sujet de leurs entretiens ; en un mot, ils ne paraissaient vivre que pour exciter le zèle des acteurs, et les récompenser de leurs efforts par des présents et des attentions. Wilhelm ne partageait pas toujours leurs opinions ; mais ils se firent des concessions mutuelles, et comme en général notre héros leur témoignait beaucoup d'estime et assurait qu'il serait heureux d'obtenir leur suffrage, ils proclamaient hautement que ce nouvel acteur ne tarderait pas à arriver à un haut degré de talent qui commencerait une nouvelle et brillante époque pour l'art dramatique en Allemagne.

La présence de ces deux amateurs était réellement utile aux comédiens, car ils étaient parvenus à les convaincre de la nécessité de surveiller, même pendant les répétitions, leurs gestes et leur attitude, afin d'en faire un accessoire mécanique de la déclamation. Leur sévérité était telle, qu'ils ne permettaient pas même aux acteurs de prendre du tabac, en disant que lorsqu'en face du public ils seraient forcés de s'en passer, cette privation donnerait quelque chose de guindé au débit, ou du moins à la contenance. Ils prétendaient également qu'il ne fallait pas répéter en bottes quand le rôle exigeait des souliers ; et ils se fâchaient sérieusement quand ils voyaient les femmes attendre le mot du guet, et même y répondre, en se cachant les mains dans les plis de leurs robes. Enfin ils poussaient le scrupule jusqu'à exiger des acteurs qu'ils apprissent l'exercice, afin d'épargner au public

le spectacle désagréable d'un capitaine ou d'un major dont la tournure prouve qu'il ne sait ni commander ni exécuter la plus simple manœuvre militaire. Wilhelm et Laertes avaient eu seuls le courage de suivre ce conseil et d'accepter les rudes leçons d'un sergent.

En se consacrant ainsi tout entiers au perfectionnement du théâtre de leur ville, ces deux amateurs travaillaient incontestablement à la satisfaction du public, et cependant ce public, loin de leur en savoir gré, les tournait impitoyablement en ridicule. Ils n'en continuèrent pas moins à marcher sur la route où leur penchant les avait jetés. En recommandant aux actrices de parler assez haut et assez distinctement pour être entendues et comprises de tout le monde, ils rencontrèrent des obstacles presque insurmontables. Les unes accusaient la construction de l'édifice, les autres soutenaient qu'on ne pouvait crier des passages qui demandaient à être dits avec simplicité, mystère ou tendresse; la plupart prétendaient qu'il était impossible qu'on ne les entendît pas; et toutes voulaient continuer à parler comme elles en avaient contracté l'habitude. L'attrait puissant de la flatterie les décida enfin à imiter le bon exemple que leur donnait Wilhelm. Lui aussi n'élevait pas suffisamment la voix. Pour se corriger de ce défaut, il pria les deux amateurs de se retirer dans les places les moins favorables de la salle, et de l'avertir dès qu'ils ne l'entendraient plus en frappant sur leurs siéges avec une grosse clef. Sa prononciation devint nette et distincte; il apprit à graduer son organe, à le maintenir à un degré convenable dans les passages simples, et à ne pas l'élever trop dans un moment d'emportement. La troupe entière finit par se soumettre à cette épreuve, et bientôt on acquit la certitude que la pièce serait entendue par toute la salle.

Cet exemple prouve que l'homme est naturellement disposé à ne marcher vers le but qu'il se propose que de la manière qui lui plaît, et que celui qui peut et doit le guider ne parvient que difficilement à lui faire accepter les conditions préliminaires sans lesquelles il sera toujours matériellement impossible d'atteindre ce but.

CHAPITRE IX.

Pendant qu'on travaillait sans relâche aux décorations et aux costumes du drame de Shakspeare, Wilhelm s'abandonnait chaque jour à quelque nouvelle rêverie sur telle ou telle scène de ce drame, et Serlo lui cédait toujours, moins par égard pour leur engagement que dans l'espoir de le disposer par cette complaisance à se laisser plus tard entièrement conduire par lui. C'est ainsi qu'il consentit à ce que, pendant la première audience, le roi et la reine seraient assis sur leur trône, tandis que Hamlet serait confondu dans le groupe des courtisans, puisque ses vêtements de deuil le distinguent assez, et qu'il doit plutôt chercher à se cacher qu'à paraître. D'après cet arrangement, la scène ne commence véritablement que lorsque le roi parle en père au jeune prince. Notre héros se montra tout aussi exigeant à l'égard des deux portraits sur lesquels Hamlet s'exprime avec tant de feu dans son entretien avec sa mère.

— Il nous les faut de grandeur naturelle, dit-il, et nous les placerons au fond de l'appartement, l'un à droite, l'autre à gauche de la porte d'entrée. Celui du vieux roi, armé de pied en cap et tout à fait semblable au fantôme, doit se trouver du côté par où ce fantôme paraîtra, et avoir la même attitude de commandement qu'il prend en quittant la chambre. Pour augmenter encore l'effet de cette situation terrible, la reine fixera les yeux sur le portrait, et le prince sur le fantôme du vieux roi. Quant au portrait du beau-père, un magnifique costume royal est tout ce qu'il lui faut.

Ils eurent encore plusieurs discussions sur le dénoûment; car Serlo aurait voulu laisser vivre Hamlet.

— Comment le pourrai-je? dit Wilhelm, puisque la pièce n'a été faite et conçue que pour rendre sa mort inévitable?

— Mais le public veut qu'il vive.

— Je chercherai à lui être agréable dans toute autre circonstance; mais dans celle-ci, cela est impossible. Lorsque

l'honnête homme est sur le point de succomber à une maladie chronique, ses parents et ses amis conjurent le médecin de le sauver; mais il n'est pas plus au pouvoir du médecin de triompher d'une nécessité absolue naturelle, qu'au nôtre de nous affranchir d'une nécessité absolue artistique. On ne sert pas le public, on l'égare, quand on éveille en lui les émotions qu'il *veut*, et non celles qu'il *doit* épouver.

— Le chaland qui paye a le droit de choisir la marchandise à son goût, dit Serlo.

— Jusqu'à un certain point. En tout cas, le véritable public a droit à nos respects, et nous ne devons pas le traiter en enfant mal élevé, qu'il faut tromper pour en obtenir quelque chose. En ne lui offrant que du bon et du beau, on finit toujours par lui faire aimer le bon et le beau, et alors il nous apporte son argent avec un double plaisir; parce que son esprit et sa raison lui disent qu'il l'emploie d'une manière noble et utile. On peut le flatter sans doute, mais comme un enfant chéri, pour le corriger et l'éclairer, et non comme on flatte les grands et les riches, qu'on cherche à fortifier dans leurs erreurs et dans leurs sottises, afin de les exploiter plus facilement.

Ils se dirent encore beaucoup de choses sur les divers passages de *Hamlet* qui ne pouvaient supporter aucun changement. Nous les passerons sous silence; car un jour peut-être nous offrirons ce nouveau travail du chef-d'œuvre de Shakspeare à la partie du public disposée à y prendre quelque intérêt.

CHAPITRE X.

La répétition générale était terminée enfin, mais elle avait duré beaucoup plus longtemps qu'on ne s'y était attendu; car, malgré l'activité et le zèle de Serlo et de Wilhelm, une foule d'apprêts indispensables avaient été remis jusqu'au dernier moment. Les deux portraits, par exemple, n'étaient pas encore achevés, ce qui avait rendu la scène entre Hamlet et sa mère presque ridicule.

Serlo plaisanta beaucoup à ce sujet.

— Notre embarras, dit-il, serait bien plus grand encore, si le fantôme ne venait pas. Figurez-vous la garde donnant des coups de sabre en l'air, et notre souffleur déclamant tout haut, du fond de son trou, la réplique de l'habitant de l'autre monde.

— Prenez garde d'irriter par vos doutes notre mystérieux ami ; quant à moi, je suis convaincu qu'il arrivera à propos, et qu'il nous causera encore plus de surprise qu'au public.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que je serai enchanté quand la première représentation de cette pièce sera passée ; elle me donne un embarras inouï.

— J'en serai plus charmée que vous, interrompit Philine. Ce n'est pas que je me sente embarrassée de mon rôle de duchesse ; mais il n'y a rien de si insupportable que d'entendre toujours parler de la même chose. Qu'y a-t-il donc de si important dans une première représentation ? Il y en a eu des milliers dont on ne se souvient plus, et celle de votre *Hamlet* aura le même sort. Quand les convives quittent la table, ils ont toujours quelque chose à blâmer, et finissent par s'étonner d'avoir pu résister à l'ennui et au dégoût d'un si mauvais repas. Cela doit être ainsi.

— Souffrez, ma belle enfant, dit Wilhelm, que je m'empare de votre comparaison. Pour organiser un bon dîner, ne faut-il pas réunir les diverses productions de la nature, de l'industrie et de presque tous les métiers ? Ne faut-il pas que le gibier croisse pendant plusieurs années dans nos bois et le poisson dans nos fleuves pour devenir digne de figurer sur nos tables ? Combien ne faut-il pas de méditations à la maîtresse et de travail à la cuisinière et au sommelier pour tout combiner, tout préparer d'avance ? Voyez ensuite les convives savourer avec nonchalance les fruits de tant d'efforts réunis. Est-il juste de n'y attacher aucune importance, parce qu'il ne procure qu'une jouissance passagère ? Au reste, elle ne l'est pas autant qu'on pourrait le croire ; car tout ce qui a été fait avec intelligence communique à la société en général une force agissante qui peut avoir les plus heureux résultats.

— Qu'est-ce que tout cela me fait? répondit Philine; vous m'avez prouvé seulement que les hommes sont toujours en contradiction avec eux-mêmes. Malgré votre respect religieux pour les idées de votre poëte, vous lui avez sans façon enlevé la plus belle de toutes.

— La plus belle! s'écria Wilhelm.

— Oui, la plus belle, et celle dont Hamlet est très-fier.

— Quelle est donc cette idée? demanda Serlo.

— Si vous aviez une perruque, répondit Philine, je vous l'ôterais; car je croirais que c'est elle qui vous bouche ainsi l'entendement.

Tout le monde réfléchit sur ce propos, et la conversation languit. Déjà l'on s'était levé pour se séparer, quand Philine se mit à chanter la chanson suivante sur un air connu :

« Pourquoi dans vos chants lugubres accusez-vous la froide » solitude de la nuit? Belles, qui chantez ainsi, apprenez que » la nuit est sociable et douce.

» Semblable à la femme qui fut donnée à l'homme comme » la plus belle moitié de lui-même, la nuit fut donnée à la » vie dont elle est la plus belle moitié.

» Quel plaisir peut vous causer l'ennui du jour, lui qui » ne fait qu'interrompre nos plaisirs? Ce n'est qu'un point » d'arrêt et de distraction : hors de là il n'est bon à rien.

» Mais quand au milieu des ténèbres luit la douce clarté » de la veilleuse, et que deux bouches tremblantes murmu- » rent des paroles de bonheur et d'amour;

» Quand l'adolescent malin, lui qui toujours court et se » précipite, s'arrête pour jouir d'une faveur insignifiante, » d'un léger badinage;

» Quand le rossignol soupire ses chants d'amour si doux » pour les amants, et qui pour l'oreille des captifs et des » infortunés ne sont que des plaintes et des gémissements;

» Oh! alors votre cœur palpite! Et comme vous l'aimez la » cloche qui, par douze coups imposants et graves, vous in- » vite au bonheur, et vous promet la sécurité!

» Voilà pourquoi, âme de ma vie! tu dois te rappeler dans » la saison où les jours sont longs, que si chaque jour a ses » tourments, chaque nuit a ses plaisirs. »

— Bravo, bravo ! s'écria Serlo.

Philine fit une légère révérence et sortit ; mais on l'entendit encore pendant plusieurs minutes fredonner le même air, et produire malignement, avec le talon de ses mules sur les marches de l'escalier, le clic, clac tant vanté par le directeur.

Bientôt Wilhelm resta seul avec Aurélie ; il allait lui souhaiter une bonne nuit et se retirer, quand elle lui adressa ces paroles d'un air irrité :

— Quelle odieuse créature que cette Philine ! Elle m'est insupportable et antipathique jusque dans les choses les plus insignifiantes ; je ne puis voir sans dégoût ses longs cils bruns qui contrastent si bizarrement avec sa chevelure blonde. Mon frère cependant trouve cela séduisant. La légère cicatrice qu'elle porte au front me fait l'effet d'une flétrissure. L'autre jour, elle nous a raconté en riant que cette cicatrice lui était restée d'une blessure que son père lui avait faite pendant son enfance en lui jetant une assiette à la tête ; je n'en reste pas moins convaincue que le ciel l'a marquée ainsi afin que l'on se défiât d'elle.

Wilhelm ne répondit rien, et Aurélie continua avec une amertume toujours croissante :

— Je la hais tellement, que malgré ses manières insinuantes qui captivent tout le monde, il m'est impossible de lui adresser une parole aimable. Je voudrais que nous fussions débarrassés d'elle. Vous aussi, mon ami, vous avez pour cette créature une complaisance qui m'afflige ; vos attentions ressemblent presque à de l'estime, et Dieu sait combien elle est loin de mériter ce sentiment.

— Je lui dois du moins de la reconnaissance, répliqua Wilhelm. Sa conduite est blâmable sans doute, mais je rends justice à son caractère.

— Croyez-vous donc qu'un pareil être puisse avoir un caractère ? Je vous reconnais bien là, vous autres hommes ; voilà les femmes que vous aimez !

— Me soupçonneriez-vous, chère amie ? En ce cas, je suis prêt à vous rendre compte de chaque instant que j'ai passé avec elle.

— C'est bien, c'est bien ; il est trop tard pour commencer une pareille discussion. Vous vous ressemblez tous ; un comme mille, et mille comme un. Bonne nuit, bel oiseau de paradis.

— Comment pouvez-vous m'appliquer une pareille épithète ?

— Nous en parlerons une autre fois : pour l'instant, il me suffit de vous dire que ces oiseaux-là n'ont point de pieds, rien que des ailes pour planer toujours dans les airs, et qu'ils se nourrissent de l'éther le plus pur. Mais ce n'est qu'un conte, qu'une fiction. Encore une fois, bonne nuit ; tâchez de faire de bons rêves en attendant votre bonheur.

Elle se retira dans sa chambre, et Wilhelm se hâta de gagner la sienne, où il se promena de long en large, en proie à une pénible et vague agitation. Les reproches railleurs mais directs d'Aurélie l'avaient offensé ; et si les services que Philine lui avait rendus ne lui permettaient pas de la traiter avec mépris, il était du moins si loin de toute faiblesse pour elle, qu'il se croyait le droit d'être fier de lui-même.

Après s'être lentement déshabillé, il s'approcha de son lit, et allait en ouvrir les rideaux, lorsqu'il aperçut deux mules de femme, qu'il reconnut pour celles de la jeune comédienne. Le rideau paraissait froissé et semblait s'agiter. Il resta immobile, les yeux fixes, et comme enraciné à sa place. Prenant pour du dépit le sentiment inconnu qui l'agitait, il dit d'une voix basse, mais ferme :

— Levez-vous, Philine ; vous m'avez promis de vous conduire décemment : voulez-vous que demain nous soyons la fable de la maison ?

Il ne reçut aucune réponse.

— Je parle sérieusement, Philine ; ces sortes de plaisanteries sont tout à fait déplacées avec moi.

Mais il n'entendit pas un son, pas un mouvement. Décidé à en finir brusquement, il entr'ouvrit les rideaux de son lit.

— Sortez, s'écria-t-il, si vous ne voulez pas me contraindre à vous céder la place.

Le lit était vide et les couvertures en bon ordre. Il regarda autour de lui d'un air stupéfait, chercha de tous côtés et ne trouva rien. Il recommença ses recherches avec tant d'ardeur et d'inquiétude, qu'un spectateur malveillant aurait pu l'accuser d'être fâché de leur mauvais succès.

Ne se sentant aucune envie de dormir, il posa les mules sur la table, et se mit à marcher de nouveau dans sa chambre. Un malin génie qui le surveillait en ce moment soutient qu'il s'occupa une partie de la nuit de cette charmante chaussure, et qu'il faisait déjà jour lorsqu'il se jeta enfin tout habillé sur son lit, où il finit par s'assoupir en continuant les rêves qu'il avait faits éveillé. Il dormait encore lorsque Serlo entra dans sa chambre en criant de toutes ses forces :

— Où êtes-vous donc? je vous cherche partout!... Quoi! au lit? Cela est-il raisonnable? Je vous croyais au théâtre, où il y a encore tant de choses à faire.

CHAPITRE XI.

La journée s'écoula rapidement, et déjà le public encombrait le théâtre, quand Wilhelm songea enfin à s'habiller; mais il ne put s'acquitter de cette tâche avec autant de soin qu'il en avait mis au château du comte le jour où il prit pour la première fois le masque dramatique. Lorsque les actrices le virent paraître au foyer, elles s'écrièrent toutes à la fois que rien dans son costume n'était à sa place; et elles se mirent à coudre et à découdre, à rajuster, à redresser son panache, ses rubans et sa ceinture. L'orchestre venait de commencer l'ouverture, et Philine n'avait pas encore terminé les changements à faire dans sa fraise, tandis qu'Aurélie tiraillait, plaçait et replaçait toujours son manteau.

— Laissez-moi, s'écria-t-il enfin, laissez-moi tel que je suis! Si en effet mon costume est en désordre, il n'en convient que mieux à *Hamlet*. Mais les dames le retinrent et continuèrent à le parer à leur goût. L'ouverture était terminée, le rideau venait de se lever. Il se dégagea des bras des actrices, jeta un regard rapide sur la glace, se remit un

peu de fard sur les joues, enfonça son chapeau sur sa tête, et allait entrer en scène, quand un valet de théâtre accourut hors d'haleine en s'écriant : Le fantôme ! le fantôme !

Pendant toute la journée, Wilhelm n'avait pas eu le temps de songer à ce rôle. Brusquement averti de l'arrivée de la personne qui s'était chargée de le représenter, il ne put se défendre d'un mouvement de curiosité inquiète, et d'autant plus pénible, qu'il lui était impossible d'aller la voir. Il aurait déjà dû être en scène, où le roi et la reine, entourés d'une cour nombreuse, brillaient de tout l'éclat de leur magnificence. Il entra au moment où Horatio, que la nouvelle de l'arrivée du fantôme avait troublé au point qu'il semblait avoir oublié son rôle, prononçait la dernière phrase de sa tirade. Dès qu'il eut fini, il se confondit au milieu des courtisans ; et, feignant de se faire reconnaître par le prince, il lui dit à voix basse : C'est le diable en personne qui s'est fourré dans cette armure ; il nous a fait à tous une peur terrible.

Wilhelm regarda dans les coulisses, et aperçut deux hommes enveloppés dans des manteaux et des capuchons blancs ; et lorsqu'il débita son premier monologue, il se sentit si gêné et si embarrassé, qu'il crut avoir entièrement manqué ce morceau, malgré les bruyants applaudissements au milieu desquels il quitta la scène. Lorsqu'il y rentra, il avait eu le temps de se remettre, et prononça avec l'indifférence convenable le passage sur la gloutonnerie et l'ivrognerie des peuples du nord. Revenu ainsi à l'esprit de son rôle, il avait oublié le fantôme ; aussi éprouva-t-il une terreur véritable lorsque Horatio s'écria tout à coup : « Regardez par-là, il vient ! » Le brusque mouvement avec lequel il se tourna du côté qu'on lui indiquait lui était en effet inspiré par une vive curiosité mêlée de crainte, et l'aspect du noble et gigantesque guerrier qui sous sa lourde armure semblait à peine effleurer la terre, et dont tous les mouvements paraissaient aussi libres que s'il n'eût porté qu'un léger vêtement, lui causa une telle émotion, qu'il lui eût été impossible d'avancer d'un pas, et qu'il prononça d'une voix réellement étouffée ces paroles de son

rôle : « Que les anges et les bons esprits nous protégent ! » Puis il lui débita sa harangue avec un désordre et un trouble que l'art parvient rarement à imiter à ce point. La manière dont il avait traduit le texte le servit merveilleusement en cette occasion; car, sans s'attacher à la fidélité littérale, il avait eu soin de peindre le délire d'une âme partagée entre la crainte et la surprise, l'honneur et l'effroi.

— Que tu sois un bon esprit ou un farfadet maudit ! s'écria-t-il; que tu exhales les doux parfums du ciel ou les vapeurs empestées de l'enfer, que tes intentions soient bonnes ou mauvaises, que m'importe ! puisque tu m'apparais sous une forme que je respecte !... Je te parle, je t'appelle mon roi ! mon père !... Oh ! réponds-moi !...

Le public était tel qu'on pouvait le désirer, immobile et muet de terreur. Le fantôme fit signe au prince de le suivre; le prince le suivit, et le public rassuré applaudit à outrance.

Le théâtre se transforma en une place déserte : le prince et le fantôme y reparurent. Un mouvement brusque du fantôme, qui en s'arrêtant se détourna tout à coup, le plaça si près de notre héros, que celui-ci put jeter un regard furtif à travers les grilles étroites de sa visière baissée; mais il ne distingua qu'un nez régulier et deux yeux étincelants et profondément enfoncés dans leurs orbites. Du fond de cette visière, sortit une voix sonore, quoique un peu rude, qui prononça distinctement ces paroles : « Je suis l'ombre de ton père ! » La curiosité de Wilhelm redevint de l'effroi; il recula en tressaillant, et les spectateurs tressaillirent avec lui. Il avait cru reconnaître dans cette voix une ressemblance frappante avec celle de son père. L'émotion que lui causait cette ressemblance, le désir de voir les traits du mystérieux personnage, la crainte de l'offenser et de blesser les convenances dramatiques en cherchant à satisfaire ce désir, donnaient à son jeu quelque chose d'inquiet et d'agité. Changeant à chaque instant de position pendant le long récit du fantôme, il paraissait si ému et si troublé, si attentif et si distrait en même temps, qu'il excita l'admiration générale. Le succès du fantôme fut presque aussi brillant; car il s'était parfai-

tement pénétré de l'esprit de son rôle. L'accent de sa voix avait moins d'affliction que d'amertume, et tout en lui portait le cachet de la mélancolie profonde d'une grande âme qui, quoique détachée de ce monde, espère y trouver un soulagement aux souffrances qu'elle endure dans l'autre. Au moment de sa disparition, un léger voile, qui produisit l'effet d'une vapeur, s'éleva au-dessus de la trappe, l'enveloppa tout entier, et s'enfonça lentement avec lui.

Les amis de Hamlet reparurent et jurèrent de lui aider à venger son père. Mais ce roi qui venait de se montrer en guerrier, semblait s'être converti tout à coup en taupe infatigable, creusant le sol sous les pas des conjurés pour leur crier sans cesse : « Jurez ! jurez ! » Et les jeunes hommes effrayés de cette voix souterraine changeaient toujours de place, et toujours les mêmes paroles résonnaient à leurs pieds ; et les flammes bleuâtres avec lesquelles ces paroles semblaient sortir des entrailles de la terre contribuèrent à l'impression profonde et terrible que cette scène fit sur le public.

La pièce suivit son cours ; pas une maladresse, pas une méprise ; elle réussit à merveille : et la satisfaction des spectateurs et le zèle des acteurs s'augmentèrent avec chaque scène.

CHAPITRE XII.

Le rideau venait de tomber, de bruyants applaudissements retentissaient encore dans tous les coins de la salle, et déjà les quatre cadavres royaux se relevaient et s'embrassaient d'un air joyeux. Polonius et Ophélie sortirent de leurs tombes pour être témoins de l'enthousiasme avec lequel le public demandait *Hamlet* pour le lendemain.

— Notre triomphe est complet, dit Serlo, il sera durable : tout dépend de la première impression, le reste va tout seul.

Le caissier vint lui donner le chiffre de la recette : elle dépassait toutes ses espérances.

— A table, à table ! continua-t-il : nous avons tous mérité un bon souper. De la gaieté, et surtout pas un mot de raison.

La fête avait été préparée d'avance. Wilhelm s'était chargé des décors du local, et madame Mélina de l'ordonnance du souper : les convives devaient conserver les costumes de leurs rôles. La salle représentait une galerie dans un jardin richement illuminé. L'éclat des lumières, les suaves exhalaisons des cassolettes qui brûlaient au fond des bosquets, la table splendide dressée dans la galerie soutenue par de belles colonnes, donnaient à l'ensemble un air si élégant, si pompeux, que les comédiens ne purent s'empêcher de pousser un cri d'admiration. Puis chacun prit d'un air noble et grave la place qui lui était destinée. En les voyant ainsi, on eût dit que c'était en effet Hamlet et sa royale famille célébrant une réconciliation générale dans le royaume des ombres. Wilhelm était assis entre Aurélie et madame Mélina, Serlo entre Philine et Elmire, la fille aînée du Bourru. Tous les autres membres de la troupe avaient également lieu d'être satisfaits de leur partage.

Les deux amateurs assistaient de droit à cette fête. Pendant toute la durée de la représentation, ils étaient venus à chaque instant dans les coulisses, pour témoigner leur satisfaction et celle du public ; maintenant que rien ne les préoccupait plus, ils donnaient séparément à chacun des acteurs la part d'éloges qu'ils méritaient. La conversation continua sur ce ton. On signala chaque passage, chaque mot qui avait été heureusement accentué ; on vanta l'adresse de Hamlet et de Laërtes dans la scène des exercices chevaleresques, la touchante tristesse d'Ophélie et le jeu admirable de Polonius. Le souffleur, modestement assis à l'extrémité de la table, fut obligé de s'entendre louer sur la manière dont il avait dit la tirade du rude Pyrrhus. Tous enfin s'extasiaient sur le mérite de chacun. Le fantôme aussi ne fut point oublié, on admira son organe, et le sens profond qu'il avait donné à son jeu et à ses paroles ; on s'étonna de sa ressemblance parfaite avec le portrait qui cependant n'avait été exécuté que d'après les indications de Wilhelm et de

Serlo. Les deux amateurs surtout ne pouvaient assez vanter l'effet de sa subite apparition au pied de ce portrait que madame Mélina, ou plutôt la reine, regardait si fièrement tandis que son fils étendait la main vers la vision qu'elle paraissait en effet ne pas voir.

Wilhelm demanda comment ce mystérieux inconnu avait pu arriver au théâtre d'une manière aussi imprévue. On lui apprit qu'une petite porte, ordinairement encombrée par des décorations, en avait été débarrassée la veille, et que c'était par cette porte que deux hommes enveloppés de manteaux et de capuchons étaient entrés; et comme on avait oublié de la refermer, on présumait qu'ils étaient sortis par cette même voie peu fréquentée. Serlo fut charmé surtout de ce que le fantôme ne s'était pas lamenté à la façon d'un pauvre diable, mais qu'il avait cherché à enflammer l'ardeur de son fils par une tirade improvisée digne d'un héros, et qui malheureusement manquait à la pièce. Wilhelm assura qu'il l'avait retenue par cœur, et qu'il s'empresserait de l'ajouter à son manuscrit.

Dans le premier moment d'exaltation, on ne s'était pas aperçu que le harpiste et les enfants manquaient à cette fête de famille, et l'on fut très-agréablement surpris lorsqu'ils firent une entrée solennelle et bruyante. Le petit Félix jouait du triangle, Mignon du tambourin, et le harpiste, portant sa lourde harpe dans ses bras, jouait en marchant. Tous trois chantaient des couplets analogues à la circonstance, en faisant à plusieurs reprises le tour de la table. On les engagea à prendre part au festin, et on excita les enfants à boire de délicieux vins de liqueurs qui flattaient leur goût et que personne ne ménageait, car les deux amateurs en avaient envoyé une abondante provision. Bientôt la gaieté de Mignon toucha de près à la folie, et elle contraignit pour ainsi dire son tambourin, qu'on peut regarder comme le plus simple des instruments, à peindre les sensations les plus variées. Tantôt un de ses doigts fortement appuyé montait et descendait rapidement le long du parchemin que presque au même instant elle frappait avec le revers de la main, la jointure des doigts, le genou ou le front; tantôt elle l'agitait de ma-

nière à ne faire entendre que le son des grelots. Après s'être étourdie elle-même par cette sauvage musique, elle se laissa tomber avec le petit Félix dans un fauteuil resté vide en face de Wilhelm.

— Voulez-vous déguerpir de là ! s'écria Serlo ; ce siége a été reservé pour le fantôme, et s'il arrivait, il vous ferait un mauvais parti.

— Je ne le crains pas, répondit-elle ; qu'il vienne, et nous lui rendrons sa place. Il ne me fera pas de mal, puisque c'est mon oncle.

Le sens de ces paroles ne pouvait être compris que par les personnes qui savaient qu'elle avait la singulière habitude de dire que son père était *le grand diable*.

Les convives se regardèrent en riant, et furent convaincus que la mystérieuse apparition du fantôme était une plaisanterie de Serlo. Les jeunes filles seules tournèrent de temps en temps les yeux du côté de la porte d'un air craintif.

Toujours enfoncés dans leur immense fauteuil, les enfants se mirent à réciter des scènes de polichinelle dont Mignon imitait parfaitement la voix nazillarde ; puis ils se mirent à frapper leur tête tantôt l'une contre l'autre, et tantôt contre les bords de la table, avec tant de violence, que des poupées de bois auraient seules pu résister longtemps à ce jeu. Les comédiens, qui d'abord s'en étaient beaucoup amusés, s'efforcèrent en vain de les faire cesser. N'écoutant plus que le démon dont elle paraissait possédée, Mignon se leva tout à coup et parcourut la chambre. Ses cheveux flottaient au hasard, elle semblait vouloir jeter loin d'elle sa tête et ses membres ; toutes ses allures enfin rappelaient les anciennes Menades que l'on voit encore sur quelques monuments antiques, et dont les attitudes sauvages et presque impossibles frappent d'étonnement.

Ne pouvant réussir à calmer les enfants, les comédiens imitèrent leur exemple, et la folie devint générale. Les dames chantèrent, Laertes contrefit le rossignol, le Pédant exécuta tout seul un concert sur la guimbarde ; on joua à de petits jeux innocents, qui laissaient entrevoir plus d'une audacieuse espérance ; et madame Melina trahit dans cette occasion un

penchant très-prononcé pour Wilhelm. Aurélie, qui seule avait conservé son sang-froid, avertit les convives qu'il était temps de se retirer; mais Serlo voulut terminer la fête par un feu d'artifice à sa façon, car il avait le talent d'imiter avec la voix le bruit des fusées, des rouets et des serpentaux, ce qu'il exécuta avec tant de perfection, qu'il suffisait de fermer les yeux pour que l'illusion fût complète. Pendant ce temps tout le monde s'était levé; et les comédiens donnèrent le bras aux dames pour les conduire dans leur appartement. Wilhelm les suivit avec Aurélie; le machiniste l'aborda sur l'escalier et lui remit le voile dont le fantôme s'était enveloppé en disparaissant et qu'il avait laissé sur le bord de la trappe.

— Voilà une singulière relique, s'écria notre héros en mettant le voile de sa poche. Au même instant il sentit une vive douleur au bras; Mignon venait de le mordre en passant rapidement à ses côtés. Arrivé dans sa chambre, il se débarrassa de son costume de Hamlet, éteignit sa chandelle et se coucha. Déjà le sommeil s'était emparé de lui, lorsqu'il fut réveillé par un léger bruissement. Son imagination exaltée lui retraça aussitôt l'image du fantôme royal, et il s'apprêtait à lui adresser la parole, quand il se sentit enlacé par des bras caressans; de tendres baisers lui fermèrent la bouche, et il n'eut pas le courage de repousser le sein qui palpitait contre le sien.

CHAPITRE XIII.

Le lendemain matin Wilhelm se trouva seul dans son lit. Les excès de la veille lui avaient laissé un violent mal de tête, et le souvenir de la visite nocturne qui l'avait quitté sans qu'il eût pu la reconnaître l'inquiéta vivement. Son premier soupçon tomba sur Philine; mais il lui semblait que l'être charmant qu'il avait tenu dans ses bras lui était infiniment supérieur. Mais comme il craignait de s'abandonner à d'autres conjectures à ce sujet, il s'habilla promptement et visita sa porte, qu'il trouva ouverte, sans pouvoir se rappeler s'il avait oublié de la fermer la veille. La vue du voile

négligemment jeté sur son lit acheva de le troubler, car sur le bord de cette gaze grise il lut ces mots : *Pour la première et pour la dernière fois, fuis, jeune homme!* Il était encore immobile de surprise, lorsque Mignon lui apporta son déjeuner. La vue de cette enfant fut pour lui un nouveau sujet d'étonnement et presque de frayeur : elle semblait avoir grandi pendant la nuit; son attitude était imposante et noble, et le regard qu'elle arrêta sur lui l'intimida tellement qu'il n'eut pas la force de le soutenir. Loin de lui prodiguer les tendres et respectueuses caresses dont elle avait l'habitude de l'accabler, elle s'acquitta de son service en silence et se retira de même.

L'heure d'une nouvelle lecture sonna; les comédiens se réunirent chez Serlo, mais tous étaient fatigués et d'assez mauvaise humeur. Wilhelm fit de son mieux pour ne pas donner l'exemple d'un relâchement de zèle qu'il avait si souvent blâmé : l'habitude vint à son secours; elle seule peut remplir les lacunes que les caprices du génie laissent trop souvent dans les productions artistiques. La lecture n'en fut pas moins très-médiocre, et aurait pu servir à prouver qu'il ne faut jamais débuter dans une carrière par des fêtes et des réjouissances. L'homme ne doit se réjouir que de ce qui est heureusement terminé, et les fêtes épuisent les forces dont il a besoin pour tendre sans cesse vers un plus haut degré de perfection ; aussi n'est-il pas de fêtes plus déplacées que celles qui accompagnent le mariage : c'est l'acte de la vie qu'on devrait accomplir avec le plus de silence et d'humilité, car rien n'est fait en réalité et tout est en espérance.

La journée continua à se traîner péniblement. *Hamlet* n'offrait plus aucun intérêt, et les représentations suivantes ne pouvaient plus être qu'un travail. Notre héros montra le voile du fantôme à Serlo, qui le regarda comme une preuve qu'il ne reviendrait point. Il paraissait en général très-instruit sur cet être singulier; sa connivence avec lui cependant s'expliquait difficilement, car comment supposer qu'il agissait d'accord avec une personne qui cherchait à lui enlever son meilleur acteur?

Il était devenu indispensable de donner le rôle du fantôme au Bourru et celui du roi au Pédant. Les nombreuses dissertations sur *Hamlet* les avaient mis à même de s'acquitter honorablement de cette tâche ; on fit cependant en hâte une répétition générale.

Lorsque le soir Wilhelm se disposa à rentrer chez lui, Philine lui murmura à l'oreille :

— Il faut que j'aille chercher mes mules que j'ai oubliées ; ne passe pas le verrou à ta porte.

Ces mots lui prouvèrent que c'était elle qui était venue le trouver, et il ne nous est pas encore permis de faire connaître les singuliers motifs qui l'avaient autorisé à soupçonner une autre personne. Indécis et mécontent de lui-même, il se promenait d'un pas agité dans sa chambre, dont il n'avait pas encore fermé la porte, lorsque Mignon entra hors d'elle.

— Meister ! s'écria-t-elle en saisissant son bras, sauve la maison, elle brûle !

Wilhelm se précipita sur l'escalier et vit à travers un épais nuage de fumée, d'un côté le harpiste, chargé de son instrument, descendant du grenier, et de l'autre Aurélie, qui sortait de sa chambre et traînait après elle le petit Félix, qu'elle jeta sur les bras de Wilhelm en lui criant :

— Sauvez l'enfant, j'aurai soin du reste !

Déjà le cri terrible : Au feu ! au feu ! retentissait dans la rue, et cependant notre héros se flattait encore d'étouffer l'incendie s'il pouvait en découvrir le foyer. Dans cet espoir, il confia Félix au harpiste et lui dit de descendre avec lui au jardin par un petit escalier de pierre qui se trouvait à peu de distance. Il obéit, et Mignon le précéda une chandelle à la main. Wilhelm engagea Aurélie à faire sauver les effets et les meubles par ce même escalier ; puis, au risque de s'asphyxier, il monta contre le courant de la fumée jusqu'au grenier. La flamme dévorait la charpente et faisait des progrès si rapides, que les hommes venus pour porter secours allaient se retirer avec la conviction qu'il n'y avait plus rien à faire ; mais il les conjura de rester, promit de les seconder, et parvint à se faire apporter de l'eau et des

haches. Au milieu de ce travail, Mignon vint le trouver et lui dit :

— Meister, sauve ton Félix ! le vieux harpiste est en démence, il va l'assassiner !

S'élançant d'un bond après elle sur l'escalier en feu, il arriva à l'entrée d'une petite voûte qui conduisait au jardin et s'arrêta frappé de terreur, car Félix était couché par terre au milieu de plusieurs fagots allumés, et le harpiste se tenait debout près de la muraille, immobile et la tête baissée.

— Malheureux ! que fais-tu là ? s'écria Wilhelm hors de lui.

Mignon souleva l'enfant et le traîna au jardin, tandis que Wilhelm s'efforça d'étouffer le feu en écrasant les tisons sous ses pieds ; mais ses efforts furent inutiles : les flammes commençaient à gagner ses vêtements et ses cheveux, et il ne lui restait plus qu'à chercher un refuge au jardin, où il força le harpiste à le suivre ; l'insensé ne paraissait pas comprendre le péril dont il était menacé, bien que le feu eût déjà brûlé une partie de sa longue barbe.

Ne pensant plus qu'aux enfants, Wilhelm les chercha avec anxiété, et les trouva enfin assis sur les marches d'un pavillon situé à l'extrémité du jardin. Mignon tenait Félix sur ses genoux et l'accablait de tendres caresses sans pouvoir le calmer. Le croyant blessé, Wilhelm l'examina avec soin, mais il n'avait aucun mal ; ses questions furent tout aussi inutiles : l'enfant était hors d'état d'expliquer les causes de l'effroi qui le dominait toujours.

Pendant ce temps le feu avait fait des progrès terribles, et Félix, complétement rassuré, se réjouit des bizarres effets de cet incendie, dont son âge ne lui permettait pas de comprendre les dangers.

Wilhelm lui-même avait presque oublié ces dangers, tant il était heureux de voir à ses côtés les deux faibles créatures qu'il aimait plus qu'il ne l'avait pensé jusque-là. Félix lui rendit naïvement ses caresses passionnées ; mais Mignon le repoussa doucement, et lui dit d'un ton solennel :

— Meister, nous avons échappé à un grand danger ; ton Félix était bien près de la mort !

Wilhelm était trop ému pour s'apercevoir du changement

complet des manières et du ton de la jeune fille. Pour la troisième fois dans la même nuit elle l'avait appelé par son nom de famille, elle qui ne lui avait encore donné que celui de père ou de maître. Il l'interrogea sur ce qui venait de se passer à l'égard de Félix : elle lui apprit qu'à peine arrivée sous la voûte qui conduit au jardin, le harpiste s'était emparé du flambeau qu'elle tenait à la main, qu'ensuite il avait mis le feu aux fagots, déposé l'enfant par terre et levé sur lui un couteau-poignard, en prononçant des paroles cabalistiques, comme s'il eût voulu l'immoler à quelque puissance infernale. Se jetant aussitôt sur lui, Mignon était parvenue à le désarmer et à attirer par ses cris les porteurs chargés de paquets qu'ils venaient déposer au jardin. Ces hommes lui avaient promis de veiller sur l'enfant pendant qu'elle irait chercher Wilhelm : le désir de sauver les effets qu'on leur avait confiés leur avait sans doute fait oublier cette promesse, puisqu'en revenant avec son maître elle avait de nouveau trouvé Félix seul avec le vieillard, qui, n'ayant plus de poignard, semblait l'avoir voué aux flammes.

Déjà l'incendie avait gagné plusieurs maisons voisines, et aucune personne de la troupe n'avait pu se réfugier au jardin, à cause du feu allumé par le harpiste dans le passage qui y conduisait. Malgré ses vives inquiétudes sur le sort de ses amis, notre héros n'osa quitter les enfants. Plusieurs heures s'écoulèrent dans cette situation terrible; Félix finit par s'endormir sur les genoux de Wilhelm, les mains cachées dans celles de Mignon.

Vers le matin on parvint enfin à se rendre maître du feu, et les bâtiments qu'il avait dévorés s'écroulèrent avec fracas. La rosée, qui tombait avec abondance, mouilla les vêtements des enfants, qui se mirent à greloter et à gémir. Wilhelm les conduisit près des décombres fumants, et tous trois se chauffèrent avec un plaisir instinctif à la chaleur d'un amas de cendres rouges. Peu à peu les amis et les connaissances se rejoignirent : personne n'avait péri, et tous étaient parvenus à sauver leurs effets; ceux de Wilhelm n'avaient pas été oubliés.

Entièrement rassuré pour son compte et pour celui de ses acteurs, Serlo annonça pour la soirée la deuxième représentation de *Hamlet*. Le clergé s'en formalisa, et prétendit qu'après le terrible châtiment que le ciel venait d'infliger à la ville, il fallait songer à la pénitence et non à des distractions impies. Le directeur s'adressa aux magistrats, et leur exposa avec beaucoup d'éloquence que la pièce était très-morale, et que sa représentation serait une œuvre de charité, puisqu'elle dédommagerait la troupe des pertes que l'incendie lui avait fait éprouver. Il gagna sa cause : un public aussi nombreux que distingué remplit la salle ; *Hamlet* fut joué avec autant d'art et de chaleur que la première fois ; il obtint plus de succès encore, car les acteurs se sentaient plus sûrs d'eux-mêmes, et la catastrophe de la veille excitant la sensibilité des spectateurs, les avait disposés aux événements extraordinaires. Le Bourru s'acquitta de son rôle de fantôme tout à fait dans le sens que lui avait donné l'acteur inconnu ; le Pédant surpassa presque son prédécesseur : sa nullité naturelle le soutenait si bien, que tout le monde donna raison à Hamlet lorsqu'il dit que, malgré son manteau de pourpre et ses bordures d'hermine, ce prince n'est qu'un roi de haillons rapiécés.

Personne, sans doute, ne s'était élevé au trône d'une manière plus inattendue que ce pauvre Pédant. Malgré les railleries de ses camarades sur sa nouvelle dignité, il s'obstina à n'y voir que la réalisation des prédictions du comte, qui, en sa qualité de connaisseur parfait, avait le premier découvert son rare mérite. Philine feignit d'être de son avis, mais elle lui recommanda la modestie, et pour lui rappeler l'accident qui lui était arrivé au château, elle le menaça de couvrir de poudre à friser son manteau royal, s'il ne voulait pas le porter avec plus d'humilité.

CHAPITRE XIV.

La nécessité de se loger à l'instant même partout où ils pourraient trouver un appartement, dispersa la troupe sur les différents points de la ville. Wilhelm s'établit dans le pavillon du jardin où il avait passé la nuit pendant l'incendie, et Aurélie, qui se trouvait fort à l'étroit dans sa nouvelle demeure, lui permit de garder Félix. Mignon, qui ne voulait pas quitter cet enfant, s'installa avec lui dans la chambre haute ; Wilhelm se contenta de la salle du rez-de-chaussée.

Lorsqu'il revint du spectacle, les enfants reposaient paisiblement. N'ayant nulle envie de dormir, il fut s'asseoir sur un banc du jardin, entièrement éclairé par la lune. L'air était doux et parfumé ; au-dessus des arbres en fleurs s'élevaient tristement les ruines encore fumantes de l'incendie, et notre héros repassa dans sa mémoire les événements de la veille, et surtout ceux de la soirée. En sortant du théâtre, Philine lui avait donné un léger coup sur l'épaule en lui murmurant à l'oreille quelques mots qu'il n'avait pu comprendre, ce qui l'intrigua beaucoup. Pendant toute la journée elle l'avait évité avec soin ; pourquoi ce rapprochement subit? qu'avait-elle voulu lui dire? La porte qu'il devait laisser ouverte n'existait plus, et les mules qu'elle voulait venir chercher étaient réduites en cendres. Aurait-elle l'intention de venir au jardin? Il ne le désirait point, et pourtant une explication avec cette jeune fille lui paraissait nécessaire. Le cours de ses pensées se dirigea bientôt vers le harpiste, dont le sort lui donnait de vives inquiétudes : il n'avait point reparu depuis l'incendie, et tout autorisait à croire qu'il en était devenu la victime après en avoir été l'auteur. Ce dernier soupçon cependant, il ne l'avait communiqué à personne, car toute la conduite de ce malheureux n'était à ses yeux que le résultat d'un accès de délire. Tout à coup il entendi marcher près de lui, et une voix

qu'il reconnut en tressaillant pour celle du harpiste chanta les vers suivants, dans lesquels il est facile de reconnaître la situation cruelle d'un homme qui sent que la démence s'est emparée de son cerveau :

« Fugitif et tremblant, je vais me glisser de porte en » porte ; je m'arrêterai humble et silencieux, je n'implorerai » la pitié que du regard ; et quand une pieuse main m'aura » donné un frugal repas, j'irai plus loin, toujours plus loin.

» Mon errante image leur paraîtra un présage de bon- » heur, un moyen pour mériter les bénédictions du ciel ; ils » verseront des larmes sur mon sort, et moi je ne saurai » point pourquoi ils pleurent ainsi. »

En chantant ces derniers vers, il était arrivé à la porte du jardin qui conduisait sur une rue déserte. La trouvant fermée, il s'apprêtait à escalader le mur, quand Wilhelm le retint et lui parla avec bonté ; le vieillard se borna à lui répondre qu'il voulait, qu'il devait fuir. Son proctecteur lui représenta en vain qu'il ne sortirait pas aussi facilement de la ville que du jardin, et que son projet de fuite le ferait soupçonner d'être l'auteur de l'incendie. Ne pouvant le persuader, il l'entraîna dans le pavillon, où il s'enferma avec lui. Là ils eurent ensemble un entretien si extraordinaire, que nous nous abstiendrons de le communiquer à nos lecteurs, afin de ne pas les importuner par des idées incohérentes et de sinistres prophéties.

CHAPITRE XV.

Convaincu enfin que le harpiste était réellement fou, Wilhelm ne savait plus quelle conduite il devait tenir à son égard. Le lendemain matin, Laertes vint le trouver et le tira d'embarras. Dans un des cafés qu'il fréquentait habituellement, il avait entendu parler d'un homme atteint d'aliénation mentale, que l'on avait confié au ministre d'un village voisin qui se consacrait spécialement au traitement de ces sortes de maladies. Ses soins avaient obtenu un succès com-

plet, et il était venu lui-même ramener à sa famille, qui habitait la ville, le pauvre fou rendu à la raison.

Wilhelm fut trouver le ministre et l'instruisit de la situation de son protégé. Le pasteur consentit à s'en charger, et l'emmena au presbytère. Cette séparation fut très-douloureuse pour notre héros; car la société et surtout les chants de ce malheureux, qui réunissaient à un vague spiritualisme une sensibilité mystique, lui étaient devenus nécessaires. Sa harpe ayant été brûlée, il lui en avait acheté une autre qu'il emporta avec lui.

L'incendie avait également dévoré toute la petite garde-robe de Mignon, et Aurélie proposa de lui donner enfin les vêtements de son sexe; mais la jeune fille s'y refusa plus fortement que jamais, et l'on céda à ce caprice parce qu'on n'avait aucun intérêt réel de s'y opposer.

Les représentations de *Hamlet* se succédèrent rapidement et toujours avec succès. Wilhelm cependant chercha à sonder les opinions individuelles sur ces représentations, et il rencontra rarement des critiques qui auraient pu l'éclairer, mais fort souvent des avis qui ne pouvaient manquer de l'affliger. C'est ainsi qu'il entendit un jeune homme s'extasier sur le plaisir qu'il avait éprouvé à la première représentation de ce drame, parce qu'en dépit des sommations des spectateurs il avait conservé son chapeau sur sa tête. Un autre jeune homme fit compliment à Wilhelm lui-même sur la manière dont il s'était acquitté du rôle de Laertes, en ajoutant que l'acteur chargé du rôle de Hamlet n'était pas au niveau de sa tâche. Un troisième dit qu'il eût été assez content du Prince, surtout dans sa grande scène avec la reine, si un petit cordon blanc qui dépassait son pourpoint n'avait pas détruit toute l'illusion dramatique.

Des changements notables s'étaient opérés dans les rapports intimes des divers membres de la troupe. Philine ne donnait plus aucune marque d'intérêt à Wilhelm. Retirée dans un quartier éloigné de la ville, elle s'était éprise d'une amitié subite pour Elmire, et ne venait plus que rarement chez Serlo, à la grande satisfaction d'Aurélie. Le directeur, cependant, qui lui rendait des visites fréquentes, décida un

soir Wilhelm à l'accompagner. En entrant, ils trouvèrent la chambre déserte ; mais dans une pièce voisine ils aperçurent la jeune comédienne embrassant un officier revêtu d'un uniforme rouge, et dont la tête était tournée de manière qu'il leur fut impossible de distinguer son visage. Philine, qui les avait entendus, accourut, ferma la porte à clef, et dit avec sa légèreté habituelle :

— Vous me surprenez au moment où il vient de m'arriver une aventure très-extraordinaire.

— Et très-agréable, interrompit Serlo. Permettez-nous de voir le jeune et charmant ami dont nous envions le bonheur sans oser le lui disputer ; car vous nous avez à tous deux trop bien fait le caractère pour que nous puissions nous permettre des velléités de jalousie.

— Le soupçon que vous venez d'exprimer en est une preuve certaine, et cependant je vais être obligée de vous le laisser encore quelque temps. Tout ce que je puis vous dire pour l'instant, c'est que ce prétendu officier est une bonne et excellente amie qui, sous ce déguisement, est venue chercher un refuge chez moi. Je sais que vous ne me croirez que lorsque je pourrai vous raconter ses malheurs et surtout vous la présenter. J'espère que cela me sera permis dans quelques jours, et alors j'aurai besoin de m'armer d'humilité et de résignation ; car cette nouvelle connaissance, messieurs, vous fera oublier votre ancienne amie.

Wilhelm resta muet et immobile ; la couleur de l'uniforme lui avait rappelé celui que portait jadis Marianne ; ses cheveux étaient blonds comme ceux de l'amie de Philine ; leur taille avait la même souplesse : celle du prétendu officier lui paraissait plus élevée ; mais Marianne pouvait avoir grandi.

— Au nom du ciel ! s'écria-t-il tout à coup, souffrez, Philine, que je voie votre amie ; je garderai religieusement son secret ; je vous le promets, je vous le jure !

— Comme vous êtes prompt à vous enflammer ! Eh bien, je jure à mon tour qu'aujourd'hui vous ne la verrez pas.

— Dites-moi son nom.

— Alors le reste du secret serait bien difficile à garder, répondit Philine en riant.

— Apprenez-moi du moins son nom de baptême.

— Je le veux bien, mais à condition que vous le devinerez. Je vous le donne en trois fois; car sans cela vous pourriez me nommer toutes les saintes du paradis.

— J'accepte, répondit Wilhelm. Elle s'appelle Cécile?

— Point de Cécile.

— Henriette?

— Point d'Henriette. Prenez garde à vous; votre curiosité va être forcée de battre en retraite.

L'émotion de Wilhelm était au comble; ses genoux tremblaient, sa langue semblait frappée de paralysie.

— Marianne? bégaya-t-il enfin avec un effort pénible.

— Bravo! voilà ce qu'on appelle deviner juste, dit Philine en faisant une gracieuse pirouette.

Serlo se jeta sur elle pour lui arracher la clef de la chambre; mais quelle ne fut pas sa surprise lorsque Wilhelm couvrit Philine de sa protection, embrassa ses genoux et s'écria avec la plus vive passion :

— Rendez-moi mon amie! elle m'appartient; oui, cette Marianne est à moi! c'est après elle que je soupire, que je languis! car elle sera toujours la seule femme au monde qui puisse me rendre heureux!... Vous êtes inexorable? Eh bien! allez lui dire que je suis ici, moi qui lui ai donné mon premier amour! moi qui ai fondé sur elle l'espoir de ma jeunesse! Je veux me justifier de l'avoir si brusquement abandonnée! je veux obtenir mon pardon, et pardonner à mon tour tous les torts qu'elle peut avoir eus envers moi! Ajoutez que, s'il le fallait, j'aurais la force de renoncer à elle, pourvu que je puisse la revoir une seule fois encore, et m'assurer par mes propres yeux qu'elle vit, qu'elle est heureuse!

Philine se pencha vers lui :

— Ne parlez pas si haut, dit-elle à demi-voix, on pourrait nous entendre; et surtout ne nous abusons pas mutuellement. Si mon amie est en effet la femme que vous croyez, vous lui devez des égards, des ménagements. Elle ne s'attend pas à vous trouver ici; des affaires d'une nature bien

différente l'amènent.... Vous ne pouvez l'ignorer.... il est dans la vie d'une femme des moments où la vue d'un fantôme lui causerait moins d'effroi que celle d'un ancien amant.... Je l'interrogerai, je lui parlerai de vous.... Demain, je vous ferai connaître sa résolution, et vous serez forcé de vous y soumettre; car personne ne verra sans son consentement et le mien cette aimable créature qui s'est confiée à moi. Ma porte vous sera fermée jusqu'à ce que je vous rappelle moi-même, et j'espère que vous ne viendrez pas la hache à la main pour l'enfoncer.

Wilhelm la conjura en vain de lui donner une réponse dans le cours de la soirée; Serlo se joignit à lui sans être plus heureux, et tous deux furent forcés de céder la place à Philine, qui déjà plusieurs fois les avait invités à se retirer.

Wilhelm passa la nuit et la journée suivante dans une agitation pénible; car il ne reçut aucun message de Philine, et pour comble de malheur, il devait jouer dans la soirée. Après avoir subi cette dernière torture, il ne lui fut plus possible de maîtriser son impatience, et il se rendit chez la jeune comédienne sans en avoir reçu la permission. La porte était fermée. Au bruit qu'il fit pour se la faire ouvrir, un domestique de la maison vint lui dire que la demoiselle était partie le matin avec un jeune officier; qu'elle avait promis de revenir dans quelques jours, mais qu'on ne le croyait pas, parce qu'elle avait payé son loyer et emporté ses effets.

Réduit au désespoir par cette nouvelle, et résolu à poursuivre les fugitifs, Wilhelm courut chez Laertes et le pria de l'accompagner. Celui-ci blâma son emportement et rit de sa crédulité.

— Je gage, dit-il, que votre prétendue Marianne n'est autre que Frédéric. Ce jeune garçon est de bonne maison, je le sais; il est venu enlever Philine, parce qu'il sera parvenu à se procurer assez d'argent pour vivre quelque temps avec elle.

Pour achever de convaincre notre héros qu'il avait deviné juste, il fit ressortir toutes les invraisemblances de la fable que Philine lui avait débitée. Il ajouta qu'il serait impossible de la rejoindre, puisqu'elle avait plus de douze heures d'a-

vance, et qu'en tout cas Serlo ne consentirait point au départ de ses deux principaux acteurs. Malgré ces sages représentations, il ne parvint à le calmer qu'après lui avoir promis de charger un ancien cocher, qui se trouvait sans place, de suivre les traces des deux voyageurs, et de les surveiller d'assez près pour découvrir le sexe de l'officier. Wilhelm lui donna tout l'argent nécessaire, et ne doutant point de l'efficacité de ce moyen d'éclaircir ses doutes sur un événement si important pour lui, il se sentit heureux lorsqu'au bout d'une heure il vit le messager en question monter à cheval et quitter la ville au galop.

CHAPITRE XVI.

Philine ne fut regrettée ni par le public ni par ses camarades; les femmes en général la haïssaient, et les hommes aimaient mieux la voir en tête-à-tête que sur le théâtre; car son insouciance et sa légèreté réduisaient ses heureuses dispositions pour l'art dramatique à quelques rares étincelles d'un talent capricieux. Madame Mélina, qui ambitionnait la place restée vacante par le départ de Philine, redoubla d'efforts et d'attention, réclama les conseils de Wilhelm, et s'y conforma scrupuleusement. Bientôt son jeu devint juste et naturel; elle apprit à saisir le ton de la conversation à un haut degré de vérité, et à imiter passablement celui du sentiment et de la passion. Pour plaire également à Serlo, elle avait pris un maître de chant et fait des progrès si rapides, qu'elle avait déjà plus que ce qu'on est convenu d'appeler un talent de société. Toutes ses manières s'étaient modifiées et respiraient cet air indéfinissable qui plaît et intéresse.

Plusieurs nouveaux acteurs de mérite étaient venus compléter la troupe. Wilhelm continua à chercher dans chaque pièce nouvelle la pensée principale et l'esprit de l'ensemble, afin de reproduire fidèlement les intentions de l'auteur. Serlo surveilla les détails, et le public les récompensa de tant de zèle par une assiduité constante et de nombreux applaudissements.

— Nous sommes sur la bonne route, dit un jour Serlo, et si nous y persistons, le public marchera avec nous. Il est facile de l'égarer par des extravagances et des monstruosités; mais quand on lui offre le bon et le sage, il finit par s'y intéresser. Si notre théâtre est imparfait et notre public inconséquent, c'est parce que nous n'avons ni règles ni limites qui puissent servir de règles et de limites au poëte, à l'acteur et au spectateur. Certes, nous avons eu tort en voulant faire de la scène un théâtre aussi vaste que la nature; mais il serait imprudent de la resserrer tout à coup; c'est au temps, et surtout au bon sens de la nation, à lui marquer les bornes qu'elle ne doit point dépasser. Le théâtre est comme toutes les sociétés organisées : il ne peut exister et prospérer qu'en se soumettant à des conditions arrêtées d'un commun accord. Il est des façons de parler et d'agir, des principes et des actions qui doivent être bannies du théâtre; le prodigue qui se loge plus à l'étroit et diminue le train de sa maison ne s'appauvrit point : il met de l'ordre dans ses affaires.

Cette opinion souleva une discussion animée et divisa la troupe en deux camps; l'un, dirigé par Wilhelm, tenait pour le théâtre anglais, et l'autre, sous la bannière de Serlo, pour le théâtre français.

Pour utiliser les loisirs dont les comédiens ont toujours trop, on prit le parti de lire en commun les pièces les plus célèbres de ces deux nations, et l'on commença par le répertoire français. Aurélie seule ne parut point, on la crut indisposée; mais, au bout de quelques jours, Wilhelm devina que cette absence avait un autre motif, et il la pria de vouloir bien le lui faire connaître.

— Eh! que ferai-je à vos lectures? dit-elle. Comment pourrai-je écouter et juger ce qui me torture? car je hais la langue française de toutes les forces de mon âme.

— Comment cela est-il possible? s'écria Wilhelm. Nous lui devons la plus grande partie de notre civilisation, et c'est par elle seule que nous pourrons devenir un jour ce que nous devons être.

— Mon aversion pour cette langue si belle et si parfaite n'est point un préjugé national : je la hais parce qu'elle éveille

en moi des souvenirs cruels. Tant que l'ami dont je vous ai parlé m'aimait encore, il m'écrivait toujours en allemand; car alors il pouvait être loyal, affectueux et vrai comme on l'est en Allemagne; mais lorsqu'il chercha à se débarrasser de moi, il m'écrivit en français. Ce qu'il eût rougi de me dire dans notre langue maternelle, parce qu'il eût été forcé de l'exprimer clairement, il pouvait sans honte l'écrire en français : cette langue laisse toujours plus à deviner qu'elle ne dit; elle est parfaite pour les équivoques, les réticences et les mensonges. Oui, c'est une langue *perfide*[1]! Je dis *perfide*, car, grâce au ciel, la langue allemande n'a point d'équivalent pour ce mot. Qu'est-ce que notre misérable *treulos* (sans foi)? un enfant innocent à côté du magnifique *perfide* des Français! La perfidie n'exprime pas seulement le manque de foi, mais le bonheur, la satisfaction, l'orgueil satanique qu'on éprouve en y manquant. Qu'elle est digne d'envie la civilisation d'une nation qui a de pareilles nuances pour rendre le raffinement de ses pensées! Oui, la langue française est digne de devenir celle de tous les hommes, afin qu'ils puissent se tromper et se trahir à leur aise. Ces cruelles lettres de mon ami n'en étaient pas moins fort agréables à lire : avec un peu de bonne volonté, on pouvait y trouver de la chaleur, de la passion même; vues de près, ce n'était que des phrases, des phrases brillantes et maudites. C'est ainsi que j'ai appris à haïr la langue de la France, sa littérature, et jusqu'aux expressions nobles et pures des belles âmes de ce pays. Aujourd'hui, il me suffit d'entendre une parole française pour me faire frissonner.

De semblables discours lui étaient devenus si familiers, que souvent elle les prolongeait pendant plusieurs heures. Serlo seul avait le pouvoir de la réduire au silence par quelque observation comique ou mordante; mais alors la conversation devenait embarrassée et fatigante.

C'est au reste une vérité triste, mais générale, que tout ce qui résulte du concours de plusieurs événements et de plusieurs individus, ne saurait rester dans un certain état de

[1] Ce mot est en français dans le texte.

perfection. Il est facile de reconnaître l'instant où une troupe de comédiens ou un empire, une association d'amis ou une armée sont arrivés à leur apogée. Alors un changement subit s'opère dans le personnel, et des individus nouveaux et inconnus viennent occuper la place de ceux qui disparaissent. Les personnes ne s'accordent plus avec les circonstances, et les circonstances cessent de se trouver en harmonie avec les personnes; tout change, les anciens nœuds se brisent, et de nouveaux liens se forment.

La troupe de Serlo resta pendant quelque temps à une hauteur dont elle avait lieu d'être fière; chaque acteur occupait la place que lui désignait son talent; les rapports de Wilhelm avec son directeur et ses camarades étaient tolérables, et ses premiers pas dans la carrière dramatique l'autorisaient à croire à la réalisation prochaine de toutes ses espérances. Bientôt cependant on fut forcé de reconnaître que la plupart des acteurs, malgré leur adresse, étaient incapables d'atteindre aux régions élevées de l'art qui ne s'ouvrent que devant le sentiment. Les passions mesquines, ennemies naturelles de tout établissement utile et sage, ne tardèrent pas à disperser ce qu'il était indispensable de tenir uni.

Le départ de Philine, qui avait paru si insignifiant d'abord, contribua également à la décadence de la troupe. Cette jeune fille avait eu le talent de maintenir la bonne humeur de Serlo, de surexciter l'esprit de ses camarades par ses moqueries, de modérer par sa patience les emportements d'Aurélie, et de rattacher Wilhelm au théâtre par ses adroites flatteries.

Serlo ne pouvait vivre sans une intrigue amoureuse; Elmire avait attiré son attention, et Philine s'était résignée sans peine à servir cette passion naissante; complaisance tout à fait conforme à son caractère. Une jolie femme, disait-elle souvent, ne saurait s'accoutumer trop tôt à protéger les amours des autres; car c'est le seul passe-temps qui lui restera quand elle sera vieille. Après le départ de Philine, l'assistance de la sœur d'Elmire devenait indispensable; le vieux Bourru n'entendait pas raillerie sur le chapitre de l'honneur. Serlo fut donc obligé d'avoir pour ces

deux actrices une indulgence peu en harmonie avec ses intérêts de directeur. Ses dépenses d'homme privé même, étaient considérablement augmentées, car Elmire et sa sœur étaient d'une gourmandise si démesurée, qu'il regrettait souvent la gracieuse et aérienne Philine, qui se rassasiait avec un bonbon et se désaltérait avec la mousse d'un verre de vin de Champagne ; tandis que pour satisfaire la gloutonnerie de ses deux nouvelles amies, il fallait rattacher, par des repas accessoires, le déjeuner au dîner, le dîner au goûter et le goûter au souper. Au milieu du dégoût que lui causaient ces interminables repas, il poursuivait un projet dont la réussite lui tenait fort au cœur. Le penchant de Wilhelm pour Aurélie ne lui avait pas échappé, et il espérait le décider à la lui faire épouser, afin de pouvoir lui confier toute l'administration matérielle du théâtre, comme il l'avait fait avec son premier beau-frère. Il était déjà parvenu à le charger d'une partie de ce soin, ce qui lui permit de vivre à sa fantaisie, c'est-à-dire exempt de tout embarras financier, et cependant il lui restait encore de graves motifs d'inquiétude pour lui et pour sa sœur. Le public n'est pas toujours juste envers les personnes qui font métier de lui plaire ; quelle que soit la supériorité de leur mérite, il se refroidit à leur égard, et prodigue souvent ses faveurs à des talents médiocres, mais plus nouveaux pour lui. Depuis quelque temps le frère et la sœur avaient eu lieu de se convaincre de cette vérité ; quelques nouveaux venus, jeunes et beaux, enlevaient les suffrages qu'ils s'étaient accoutumés à recueillir exclusivement. Il faut convenir toutefois que leur caractère avait puissamment contribué à ce changement. Aurélie n'avait pas même cherché à cacher son orgueilleux et froid mépris pour le public, et si Serlo savait le flatter individuellement, on n'en remarquait pas moins les sarcasmes qui lui échappaient sur l'ensemble des spectateurs. A cet inconvénient se joignirent des dissensions intestines : les comédiens, jaloux de l'autorité de Wilhelm, taxaient hautement d'avarice l'esprit d'ordre, de justice et d'équité qui le guidait dans le règlement des affaires matérielles. Peu à peu les relations des acteurs, qui avaient été nobles

et purement artistiques, devinrent aussi vulgaires et aussi grossières que chez la plus misérable troupe de comédiens ambulants. Enfin, ce fut au moment où Wilhelm crut avoir acquis tout le talent nécessaire à sa profession qu'il fut forcé de reconnaître que cette profession méritait moins que toute autre l'emploi des qualités intellectuelles et physiques qu'elle exige. Dès ce moment, le travail lui parut trop grand, et la récompense trop petite : pour mettre le comble à son dépit, il se vit contraint d'entendre les doléances d'Aurélie sur la prodigalité de son frère, de se montrer insensible aux avances de ce dernier, qui cherchait toujours à devenir son beau-frère. Mais ce qui le désespérait surtout, c'est que l'homme qu'il avait envoyé à la poursuite de Philine ne lui donnait aucune nouvelle:

A cette époque, un grand deuil de cour mit tous les théâtres dans la nécessité de suspendre leurs représentations pendant plusieurs semaines. Notre héros profita de cette suspension pour se rendre chez le pasteur qui s'était chargé de guérir le vieux harpiste. En entrant dans le presbytère, il le surprit donnant une leçon de harpe à un jeune enfant. Dès que le vieillard l'aperçut, il courut à sa rencontre, et lui dit d'un air satisfait.

— Vous le voyez, je puis encore être bon à quelque chose en ce monde. Permettez-moi de continuer, car mes heures sont comptées.

Le pasteur, qui survint, tira Wilhelm à l'écart, et lui dit qu'il espérait guérir son malade. La conversation roula naturellement sur les différentes manières de traiter les aliénés.

— Rien n'est plus simple que ce traitement, dit le pasteur, quand des infirmités physiques ne viennent pas se mêler aux affections morales. Dans ce dernier cas, je suis obligé de recourir aux conseils d'un médecin, que je me suis associé à cet effet ; dans le premier, je puis toujours compter sur un succès complet, en me bornant au moyen que l'on emploie pour empêcher les personnes sensées de devenir folles. Tout mon secret consiste à réveiller chez les sujets confiés à mes soins la faculté d'agir spontanément et

d'après leur propre volonté, à leur faire contracter des habitudes d'ordre et de travail, et à leur persuader que l'état où ils se trouvent n'a rien d'extraordinaire, puisque les talents les plus prodigieux, les fortunes les plus brillantes et les malheurs les plus cruels, ne sont que des modifications imperceptibles de la marche générale de l'espèce humaine. Avec un pareil traitement, la démence n'a point de prise. J'ai commencé par assigner à votre protégé une occupation fixe pour chaque heure de la journée; puis je le fais travailler au jardin, et déjà il éprouve le désir de manger sa part des légumes qu'il a plantés, et de faire faire des progrès à ses élèves. Mon fils surtout l'intéresse vivement; il l'a nommé héritier de sa harpe, et il ne voudrait pas mourir avant de lui avoir appris à s'en servir parfaitement. J'évite de lui parler en prêtre de ses scrupules religieux; mais la vie laborieuse que je lui ai fait embrasser ne tardera pas à lui prouver que le doute sur ces matières disparaît toujours devant une activité soutenue. J'agis lentement et par degrés. Quand je le trouverai assez avancé pour lui faire quitter son froc et sa barbe, ce sera un grand pas de fait; car rien n'est plus propre à déranger la raison que la manie de se faire remarquer par son costume et par ses allures. Malheureusement, notre éducation et nos mœurs nous préparent plus d'une folie de ce genre.

Le digne pasteur retint notre héros pendant plusieurs jours, et lui apprit une foule de détails curieux, non-seulement sur les fous, mais sur les personnes qui passent pour très-sages, et dont les prétendues originalités sont de véritables folies. L'arrivée du docteur prêta un nouveau charme à ces entretiens. C'était un homme d'une constitution délicate et affaibli par le zèle infatigable qu'il déployait dans l'exercice de sa profession. Ami passionné de la vie des champs, il n'était jamais plus heureux qu'en plein air. Le louable désir d'étendre autant que possible le cercle de son activité lui avait fait rechercher l'amitié des pasteurs de village; et s'il secondait tous ceux qui employaient leurs loisirs à former le cœur et à augmenter le bien-être de leurs paroissiens, il poussait les autres à imiter ce généreux exemple. Grâce à

ses relations intimes avec les seigneurs des environs, il était parvenu, par vingt années d'efforts silencieux, mais constants, à introduire de sages et utiles réformes dans les travaux, dans les plaisirs et dans la manière de penser et d'agir des habitants des campagnes. Leur santé était devenue plus robuste, leurs champs plus productifs, leurs maisons plus vastes et mieux tenues, leur esprit plus gai, leur cœur plus charitable et leur raison plus juste. C'est là la seule civilisation que les amis de l'humanité doivent favoriser et étendre.

— Il n'est qu'un seul malheur réel pour l'homme, disait-il, c'est quand il s'égare dans un ordre d'idées qui le détourne de la vie réelle et active, parce qu'il n'a aucun rapport avec elle. J'ai eu tout récemment encore occasion d'étudier les conséquences de ce malheur chez une famille riche et noble. Je commence même à croire que ce cas n'est pas de mon domaine, et qu'il me faudra réclamer les conseils de mon cher pasteur. Je vais m'expliquer plus clairement, car il me semble que nous pouvons compter sur votre discrétion, puisque vous attendez de nous la guérison de votre barde. Les amis d'une jeune et noble dame, inventèrent une plaisanterie que je ne veux pas qualifier. Ils firent endosser à un beau jeune homme la robe de chambre du mari absent; puis ils dirent à cette dame qu'il venait d'arriver, et qu'il l'attendait dans sa chambre à coucher. Le mari, qui était revenu en effet, aperçut en entrant chez lui le jeune homme en question, et se retira l'esprit frappé de terreur, croyant s'être vu lui-même, ce qui, d'après une ancienne croyance superstitieuse, est un présage de mort ou de malheur. Depuis cette époque, il s'est abandonné à une sombre mélancolie mêlée d'exaltation religieuse si forte, qu'il est sur le point d'entrer avec sa femme dans une congrégation de frères moraves, à laquelle il léguera toute sa fortune, puisqu'il n'a point d'enfants.

Wilhelm laissa échapper une exclamation qui trahit l'émotion que lui avait causée ce récit. Le docteur n'y vit que l'expression d'un sentiment fort naturel, et continua son récit :

— Ce malheur, dit-il, n'est pas la seule suite funeste d'une plaisanterie dont le but était sans doute de détacher de son mari une femme aussi vertueuse que belle. Le jeune homme sur lequel on avait jeté les yeux pour la perdre ne lui était pas indifférent; et lorsqu'il vint lui faire ses adieux, elle n'eut pas la force de le lui cacher. Enhardi par cette faiblesse, il la pressa dans ses bras avec tant de violence, que le portrait du mari, enrichi de diamants, qu'elle portait sur son sein, s'y enfonça au point de lui causer une vive douleur. La marque resta rouge pendant quelque temps, mais elle disparut bientôt, et je suis convaincu qu'il n'y a pas une ombre de danger. La jeune dame cependant refuse de me croire, et se complaît dans l'idée qu'un cancer se forme. La vie n'a plus ni joie ni bonheur pour elle : l'infortunée ne songe qu'à se préparer à la mort douloureuse et prématurée qu'elle prévoit.

— Je suis un misérable ! s'écria Wilhelm avec désespoir et en se précipitant hors de la chambre.

Le docteur et le ministre cherchèrent vainement à s'expliquer cette conduite, et ce ne fut qu'à force d'adresse et de bontés qu'ils finirent enfin par lui faire avouer qu'il était le héros de cette funeste aventure. Ils le plaignirent d'autant plus sincèrement qu'il leur raconta tout ce qui lui était arrivé depuis son enfance. Sa douleur était si profonde et si vraie, que le docteur craignant de l'abandonner à lui-même, l'accompagna à la ville, où il promit de visiter la malheureuse Aurélie, que, d'après ce que Wilhelm lui en avait dit, il croyait sujette à des accès de démence. Ils la trouvèrent plus mal qu'ils ne s'y étaient attendus. Une fièvre intermittente s'était déclarée, et elle prenait plaisir à en prolonger les accès en s'exaltant l'esprit. Le docteur, qui ne s'était présenté qu'en qualité d'ami de Wilhelm, lui cita l'exemple de plusieurs personnes qui s'étaient trouvées dans le même état, et n'en étaient pas moins arrivés à une grande vieillesse. Il ajouta, non à titre de conseil, mais comme un supplément indispensable de son récit, que ces personnes avaient fini par se convaincre de la nécessité d'éviter toutes les émotions trop vives, et qu'elles avaient surtout trouvé des secours effi-

caces dans une piété calme et raisonnée. Pour prouver à Wilhelm et à la malade la vérité de ce qu'il venait de leur dire, il promit de leur communiquer le manuscrit qu'il tenait d'une amie, morte depuis peu.

— J'attache le plus grand prix à ce manuscrit, ajouta-t-il; c'est l'histoire de la vie de cette noble femme écrite par elle-même. Le titre seul m'appartient; quand vous l'aurez lu, vous conviendrez qu'il était impossible d'en donner un plus convenable à cette narration que j'ai appelée *les aveux d'une belle âme*.

Lorsqu'il fut seul avec Wilhelm, il lui donna quelques conseils sur la manière de traiter Aurélie, et promit de revenir le plus tôt possible.

Pendant l'absence de notre héros, des changements auxquels il était loin de s'attendre étaient survenus dans les dispositions des camarades et du directeur. Chargé de tout le matériel de la direction, il s'était acquitté de cette tâche avec une certaine libéralité, qui donnait à la troupe un air de splendeur dont la vanité de Serlo était très-flattée. Quant aux calculs financiers, on sait qu'il n'aimait pas à s'en mêler, et il était heureux quand Aurélie, qui tenait la caisse, lui donnait l'argent nécessaire à ses prodigalités, sans lui adresser des reproches trop amers sur les dettes que ses folles dépenses lui faisaient contracter. Le froid et dissimulé Mélina s'était borné d'abord à tout observer en silence. La maladie d'Aurélie et le voyage de Wilhelm lui avaient fourni l'occasion de se charger d'une partie de leur besogne, et il s'en était acquitté de manière à faire sentir à Serlo que depuis que sa sœur était malade et Wilhelm absent, les recettes étaient plus fortes et les dépenses moins considérables. Bientôt il lui dit en termes couverts qu'il serait facile de gouverner les affaires de manière à ce que le directeur pût consacrer plus d'argent à ses plaisirs, tout en réservant des fonds pour des malheurs imprévus. Serlo avait reçu ces insinuations avec tant de complaisance que Mélina osa enfin s'expliquer plus clairement.

— Je sais, dit-il, que nous avons parmi nous des artistes de mérite que tous les directeurs accueilleraient avec em-

pressement. Sous ce rapport leurs appointements ne sont pas trop forts; il faut convenir cependant qu'ils dépassent de beaucoup les profits que vous tirez de leurs talents. Il me semble donc que vous auriez plus d'avantage à monter des opéras. Quant au drame et à la comédie, il est évident que si le public ne vous rend plus la même justice qu'autrefois, c'est parce que vous vous êtes entouré d'acteurs qui, sans pouvoir jamais vous égaler, cherchent à vous imiter. Votre génie, l'expérience vous l'a prouvé, suffit pour donner de l'éclat aux drames et aux comédies qu'il vous plaira de faire représenter; agissez donc comme vous l'avez fait naguère, c'est-à-dire gardez les premiers rôles pour vous; les autres seront toujours assez bien remplis par les artistes les plus ordinaires, et par conséquent les moins chers; à cet effet, il vous suffira de les guider un peu, avec ce tact merveilleux que j'ai tant de fois admiré en vous. Alors votre gloire redeviendra ce qu'elle a été, ce qu'elle doit être; l'argent que vous prodiguez à vos prétendus grands artistes vous servira à monter des opéras, qui vous rapporteront des bénéfices immenses, tout en vous procurant de nombreux plaisirs.

Comment Serlo aurait-il pu résister à des discours si flatteurs sous tant de rapports? Il convint que son penchant pour la musique lui avait depuis longtemps fait désirer de pouvoir donner des opéras, mais il ajouta qu'il serait impossible de réunir d'assez bons chanteurs pour arriver à la perfection que ce genre exige, et que par conséquent il faudrait toujours associer l'opéra aux drames et à la comédie; mélange antiartistique pour lequel le public n'a déjà que trop de goût, et qu'on ne saurait lui offrir sans achever de l'égarer sur une fausse route.

Mélina ne répondit que par de plates railleries sur les prétentions pédantesques de Wilhelm, qui se croyait appelé à guider et à corriger les spectateurs. Bientôt ils s'avouèrent sans détour qu'il ne fallait servir le public que pour gagner de l'argent, et qu'il serait bon de se débarrasser des personnes qui voudraient agir en sens contraire. On ne les nomma point, mais Mélina parla de la mort prochaine d'Aurélie, tout en déplorant le triste état de sa santé, qui devait né-

cessairement lui rendre la vie à charge; et Serlo prouva qu'il cherchait déjà le moyen de renvoyer Wilhelm, en feignant de regretter de ne pouvoir l'employer dans l'opéra, puisqu'il ne savait pas chanter. La nécessité de se garder mutuellement le secret les rapprocha toujours plus intimement, et ils travaillèrent de concert à la réalisation de leur projet. Mélina contrariait par de sourdes machinations toutes les mesures de Wilhelm ; Serlo, qui n'avait jamais été indulgent pour sa sœur, la traita plus durement que jamais, et augmenta ainsi sa dangereuse exaltation, qui demandait tant d'égards et de ménagements.

Au milieu de ces intrigues on mit *Émilie Galotti* en répétition. Cette tragédie fournit à chaque membre de la troupe l'occasion de déployer toutes les ressources de son talent. Serlo était tout à fait à sa place dans le rôle de Marinelli, madame Mélina comprenait parfaitement celui de la mère d'Émilie ; Elmire rendait le personnage d'Émilie avec une naïveté, une grâce et une délicatesse dont on était loin de la croire capable; Laertes, chargé du rôle d'Appiani, était comme toujours élégant, vrai et convenable; Wilhelm, fidèle à ses principes, donna au caractère du prince toutes les nuances délicates, toutes les intentions profondes qu'une longue et consciencieuse étude lui avait fait découvrir. A cette occasion il discuta avec Serlo et même avec Aurélie sur la différence qui existe entre les manières nobles et les manières distinguées. Serlo, dont le rare talent savait éviter la caricature, même dans un rôle comme celui de Marinelli, avait sur ce sujet des opinions très-justes.

— Les manières distinguées, disait-il, sont très-difficiles à imiter; celui qui les possède n'a qu'un mérite négatif, car elles résultent naturellement d'une longue habitude. En prenant des airs de dignité, on ne les imite point, on les dénature, car on leur donne les apparences de l'orgueil, avec lequel elles n'ont rien de commun. Les manières distinguées ne consistent pas à s'élever, mais à ne jamais s'abaisser, à éviter tout ce qui est commun et vulgaire, à ne témoigner aux personnes avec lesquelles on se trouve en contact ni plus ni moins d'égards qu'on ne leur en doit strictement; à ne pa-

raître jamais ni surpris ni ému, et à maintenir enfin l'équilibre extérieur, quel que soit l'orage qui gronde au dedans. L'homme doué d'un noble caractère peut s'oublier, se négliger quelquefois; l'homme distingué ne s'oublie, ne se néglige jamais; il ressemble à un individu parfaitement bien mis qui ne s'appuie sur rien, et contre lequel rien n'ose s'appuyer; au milieu d'un entourage convenable il se fait remarquer; isolé il ne serait plus rien. Dans l'art du bel air, comme dans tous les arts du monde, le plus haut degré de perfection consiste à faire facilement des choses difficiles. L'homme aux manières distinguées paraît à son aise partout où il se trouve; toutes les relations, toutes les situations lui semblent naturelles et en harmonie avec lui-même; il n'est jamais ni embarrassé ni guindé, et sait partout occuper le premier rang sans avoir l'air d'y prétendre. Je crois en avoir dit assez pour prouver qu'on ne saurait paraître distingué sans l'être en effet.

Après l'avoir écouté avec attention, Wilhelm n'osa plus se flatter de pouvoir jouer le rôle du prince d'une manière satisfaisante. Serlo, dont la vanité n'en demandait pas davantage, promit de lui donner tous les conseils nécessaires, afin qu'aux yeux de la foule du moins il pût rendre convenablement un prince aux manières distinguées, mais sans élévation dans le caractère.

Il était convenu qu'à la fin de la première représentation, le directeur ferait remarquer à notre héros toutes les méprises qu'il aurait pu commettre; mais une scène fâcheuse qui, immédiatement après cette représentation, eut lieu entre le frère et la sœur, rendit toute conversation artistique impossible. Aurélie s'était acquittée du rôle d'Orsina de la manière la plus étrange et la plus inattendue. Comme ce rôle lui était très-familier, elle l'avait récité froidement pendant les répétitions, mais, en face du public, elle rompit pour ainsi dire toutes les digues qui enchaînaient ses douleurs et ses passions personnelles, ce qui donna à son jeu une animation au-dessus de tout ce que le poëte le plus exalté aurait pu rêver dans le premier feu de la composition. Ses douloureux efforts furent récompensés par des applaudissements immo-

dérés qu'elle n'eut pas même le bonheur d'entendre, car à sa dernière sortie de la scène elle tomba évanouie dans les coulisses. Pendant tout le cours de la pièce Serlo avait manifesté son mécontentement; il lui semblait que les spectateurs ne pouvaient voir dans le jeu de sa sœur qu'une exagération ridicule ou l'aveu public de sa funeste aventure, qui, sous plus d'un rapport, rendait sa position semblable à celle d'Orsina. Lorsqu'il la vit sur un fauteuil entourée d'amis qui lui prodiguaient des soins, sa colère ne connut plus de bornes.

— Laissez-la! s'écria-t-il en grinçant des dents, qu'elle suive ses inspirations! Au premier jour elle paraîtra en scène toute nue, et c'est alors qu'on l'applaudira comme elle veut l'être.

Ces paroles inhumaines achevèrent d'égarer la jeune femme.

— Cesse d'ajouter ainsi l'ingratitude à la férocité, lui dit-elle. Je ne tarderai pas à dormir toute nue, là où les applaudissements des hommes ne viennent plus frapper nos oreilles.

Puis elle se leva d'un bond et se précipita vers la porte du théâtre. Sa femme de chambre avait oublié de lui apporter un manteau, sa chaise à porteurs n'était pas encore arrivée et une pluie récente avait refroidi l'air. On la supplia en vain de rentrer au foyer, car son front était brûlant et la sueur ruisselait sur tout son corps; il fut impossible de la retenir. Elle partit et marcha à pas lents, afin de mieux goûter le plaisir dangereux que lui faisait éprouver le vent glacé de la nuit. A peine arrivée chez elle, un enrouement subit lui ôta presque l'usage de la parole. Bientôt après sa langue et une partie de ses membres perdirent de leur flexibilité; de prompts secours firent disparaître ces symptômes de paralysie, auxquels succéda une fièvre délirante. Le lendemain matin elle eut quelques instants de calme; elle fit appeler Wilhelm et lui remit une lettre cachetée.

— Cette lettre, lui dit-elle, attend depuis longtemps l'état où je me trouve enfin. Promettez-moi qu'après ma mort vous la remettrez à son adresse, et que vous trouverez quelques paroles sévères pour venger mes longues souffrances. Leur

auteur n'est pas dénué de toute sensibilité, peut-être donnera-t-il des larmes à ma mémoire.

Wilhelm accepta cette triste mission, en cherchant toutefois à dissuader la malade de l'idée d'une mort prochaine.

— Je m'y suis préparée, répondit-elle, je l'attends avec joie, c'est le seul espoir qui me reste.

Le lendemain elle reçut le manuscrit que le docteur lui avait promis, et pria Wilhelm de lui en faire la lecture. Quand, dans le livre suivant, nos lecteurs prendront connaissance de ce manuscrit, ils comprendront sans peine l'effet salutaire qu'il produisit sur l'esprit de la malheureuse Aurélie. Son emportement fit place à une douce tristesse. Elle reprit la lettre qu'elle avait confiée à Wilhelm, et lui en remit une autre moins sévère sans doute, en lui recommandant de consoler Lothaire de sa mort, et de l'assurer qu'elle lui avait pardonné. Enfin elle approcha du terme de son existence d'une manière si calme et si peu visible, qu'un matin notre héros, qui l'avait quittée la veille avec la conviction qu'elle allait beaucoup mieux, la trouva morte. L'estime qu'il avait conçue pour cette femme et l'habitude de la voir tous les jours lui rendirent sa perte très-sensible. Le changement de Serlo à son égard ne lui avait point échappé, aussi ne songea-t-il qu'à aller s'acquitter de sa commission, et de s'éloigner ainsi d'une société qui n'avait plus d'attrait pour lui. Son projet de départ fut très-favorablement accueilli par le directeur et par Mélina, qui s'étaient déjà assurés d'un chanteur et d'une chanteuse, autant pour préparer le public à leur futur opéra que pour le consoler de la perte d'Aurélie et de l'absence de Wilhelm.

Muni d'un congé de plusieurs semaines, notre héros se mit à réfléchir sur la conduite qu'il devait tenir envers l'infidèle amant d'Aurélie. N'osant se fier aux inspirations du moment, il écrivit le discours qu'il se proposait de lui adresser, et ce ne fut qu'après l'avoir appris par cœur qu'il se disposa à partir. Mignon, qui lui avait demandé s'il allait au nord ou au midi, se résigna sans peine à attendre son retour quand elle sut qu'il allait au nord. En lui aidant à faire ses malles, elle aperçut le collier de perles de Ma-

rianne ; elle le lui demanda, et il n'eut pas le courage de la refuser. Quelques mois plus tôt, elle avait déjà obtenu de la même manière le mouchoir de cette jeune fille. En échange de ce double souvenir, elle plaça furtivement dans le porte-manteau de son maître le voile du spectre, dont il lui avait fait présent parce que la vue lui en était désagréable.

Madame Mélina promit de veiller sur les enfants, dont notre héros ne se sépara qu'à regret. Félix prit très-gaiement congé de lui.

— Que veux-tu que je t'apporte ? lui demanda Wilhelm.

— Un père, lui répondit l'enfant.

Mignon sourit, se haussa sur la pointe des pieds, imprima un baiser sur les lèvres de notre héros, et lui dit d'un ton solennel, mais sans émotion :

— Adieu, Meister ; ne m'oublie pas, et reviens bientôt.

Laissons-le faire son voyage et se livrer aux pensées et aux sensations contradictoires qui l'agitent.

Pour terminer ce livre, nous donnerons ici un petit poëme que Mignon récitait souvent avec beaucoup de feu et d'expression, et que le cours rapide des événements ne nous a pas permis de reproduire plus tôt :

« Ne m'ordonne pas de parler, ne m'ordonne pas de me taire ; pour moi le silence est un devoir ! Je voudrais te dévoiler mon âme, mais l'inflexible destin me le défend.

» A l'instant marqué par lui, le soleil vient chasser la sombre nuit ; elle est forcée d'obéir, elle fuit ! Quand il l'ordonne, le dur rocher entr'ouvre son sein. N'enviez point à la terre les sources bienfaisantes qui s'échappent alors de ses profondeurs silencieuses !

» L'homme cherche le repos dans les bras d'un ami, où sa douleur s'exhale en plaintes consolantes. Ma douleur, à moi, ferme mes lèvres ; un Dieu seul peut rompre le serment qui les scelle et leur rendre le droit de parler ! »

LIVRE VI.

LES AVEUX D'UNE BELLE AME.

Jusqu'à l'âge de huit ans ma santé a été parfaite, mais je n'ai pas plus conservé de souvenir de cette époque que du jour de ma naissance. Je sais seulement que je fus tout à coup atteinte d'un crachement de sang qui mit ma vie en danger et me retint au lit pendant neuf mois. Cette maladie développa mes facultés morales et intellectuelles ; les plus petites circonstances qui l'ont accompagnée sont encore si présentes à ma mémoire, que je ne puis m'empêcher de la regarder comme le premier moyen par lequel mon entendement devait se développer.

Souffrir et aimer, tel était alors l'état de mon cœur. Pendant mes plus violents accès de toux et de fièvre, je me tenais tranquille et silencieuse comme un escargot retiré dans sa coquille; mais dans mes intervalles de calme, je demandais quelques sensations agréables. Elles m'étaient toutes interdites, excepté celles que peuvent procurer les yeux et les oreilles ; aussi mon lit était-il toujours encombré d'images et de joujoux ; et tous ceux qui venaient s'asseoir auprès de moi étaient forcés de me raconter quelque chose. Ma mère me répéta tout ce qu'elle savait de l'Histoire sainte; mon père trouva dans l'histoire naturelle des matières inépuisables pour me distraire. Il me montra et m'expliqua les plantes et les insectes desséchés, les momies, les ossements, les crânes, et jusqu'aux fragments de peaux humaines qui avaient subi quelques préparations chimiques ou anatomiques. Tous les objets enfin dont se composait son riche cabinet d'histoire naturelle furent successivement étalés et commentés sur mon lit. Le gibier même qu'il tuait à la

chasse ne passait à la cuisine qu'après avoir été pour moi l'objet d'un amusement et d'une leçon. L'amour et le merveilleux eurent leur part dans les plaisirs que l'on cherchait à me procurer, car ma tante me racontait de petits romans et des contes de fées. Je l'écoutais avec plaisir, et ses récits exaltaient tellement mon imagination, que je m'entretenais souvent, très-sérieusement, avec des êtres imaginaires. Je composais même des vers, que ma mère écrivait sous ma dictée. Souvent aussi je répétais à mon père ce qu'il m'avait appris, et je ne prenais jamais ni tisane ni potion sans m'informer du nom, des propriétés et de la nature des plantes ou des drogues dont elles étaient composées. Parfois les contes de ma tante m'occupaient si exclusivement, que je croyais me voir magnifiquement parée, et rencontrant les aimables princes qui avaient fait vœu de se passer de dormir et de manger jusqu'à ce qu'ils eussent découvert la belle qui les avait charmés. J'allais jusqu'à composer, pour mon propre compte, une aventure de ce genre, avec un joli petit ange aux ailes dorées, à la blanche tunique; et je rêvais si souvent à cet ange, que je croyais le voir en effet.

Au bout d'un an je fus entièrement rétablie. J'avais cessé d'être enfant; les poupées ne m'intéressaient plus; il me fallait des êtres animés capables de m'aimer et de comprendre que je les aimais. Les chiens, les chats, les oiseaux dont mon père encombrait la maison, composaient ma société habituelle; mais que n'aurais-je pas donné pour posséder la jolie petite créature qui jouait un si grand rôle dans un des contes de ma tante, c'est-à-dire l'agneau blanc qu'une petite fille avait trouvé dans une forêt, et dont elle prit un soin tout particulier! Cet agneau était un jeune et beau prince qui, après avoir été désenchanté par la petite fille, la récompensa de ce bienfait en lui offrant et son cœur et son trône. J'avais beau soupirer après un pareil agneau, tout était si simple et si naturel autour de moi, que je finis par renoncer à l'espoir de le trouver un jour. Pour me consoler de cette illusion perdue, je lisais toutes les histoires merveilleuses qui me tombaient sous la main : *l'Hercule allemand et chrétien* me charma surtout; ce héros, aussi pieux

qu'amoureux, était tout à fait de mon goût. Toutes les fois qu'il arrivait un malheur à sa chère Valiska, et il lui en arrive à chaque instant et de très-épouvantables, il priait avant d'aller la secourir ; et l'historien a soin de donner ses prières sans en supprimer un mot. Cette lecture augmenta les dispositions pour l'idéal et le spiritualisme qui sont sans doute nées avec moi, parce que j'étais prédestinée à n'avoir bientôt plus d'autre confident que Dieu.

A mesure que je grandissais, je lisais tous les livres que je pouvais me procurer. *La Romaine Octavie* resta toujours au nombre de mes favorites, car les persécutions des premiers chrétiens sous la forme d'un roman m'intéressaient au plus haut degré. Ma mère se plaignit de ce que je perdais tout mon temps à lire. Pour lui plaire, mon père enferma mes livres et me les rendit le lendemain. Assez sage pour reconnaître qu'une lutte sérieuse ne tournerait pas à son avantage, elle se borna à demander, pour la Bible, une place dans mes lectures; j'y consentis, et bientôt les livres saints me plurent plus que les profanes. Au reste, ma mère avait toujours eu grand soin de tenir loin de ma portée les ouvrages indécents ou licencieux, qu'en tout cas j'aurais rejetés avec dégoût, car je ne voulais que des modèles de vertu. Cependant je connaissais fort bien l'histoire naturelle de l'espèce humaine, connaissance que j'avais puisée dans la Bible. En complétant les passages de ce genre avec les discours que je saisissais au hasard et les choses qui se passaient sous mes yeux, j'arrivai à la découverte de la vérité la plus exacte. La soif du savoir était si ardente chez moi, que, si l'on m'avait parlé de sortilége, j'aurais fini par deviner le grimoire. Ce fut ce penchant, beaucoup plus que les ordres réitérés de ma mère, qui me décida à apprendre à faire la cuisine. Jamais je n'ouvrais un poulet ou un cochon de lait sans l'apporter à mon père ; il m'expliquait le jeu des organes comme il aurait pu le faire à un étudiant en médecine, ce qui lui fit dire que j'étais pour lui un fils manqué.

J'avais douze ans passés quand on m'enseigna le français, la danse et le dessin; on me donna en même temps l'in-

struction religieuse analogue à mon âge, et qui n'eut aucun résultat favorable. J'étais fière de pouvoir parler de Dieu mieux que les autres enfants, et je dévorais tous les livres propres à étendre mes connaissances sur cette matière; mais je ne songeais pas seulement à examiner l'état de mon âme et à me demander ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un miroir pur et sans tache, capable de recevoir et de refléter les éternels rayons de la vérité. Quant à la langue française, j'y faisais des progrès rapides. Mon maître n'était ni un empirique ni un pédant; il joignait à une grande connaissance du monde une instruction solide, et savait donner tant de variété à ses leçons de langue, que mon cœur battait de joie quand je le voyais arriver. Le dessin me plaisait également, et je serais devenue forte si mon maître avait eu de la tête et du sentiment; mais il n'avait que des mains et de la routine. La danse était d'abord pour moi une fatigue, et je ne l'apprenais que pour tenir compagnie à ma sœur. Un bal que notre maître eut l'idée de donner à ses élèves me fit tout à coup envisager cet art sous un autre point de vue. A ce bal se trouvaient les deux fils du maréchal du palais, qui passaient pour les plus beaux enfants de la ville; l'aîné avait deux ans de plus que moi, le jeune était de mon âge. Je les trouvai au-dessus de leur réputation, et je ne vis plus qu'eux dans la foule qui remplissait la salle. Je dansai avec attention et avec plaisir, car je voulais leur plaire; j'atteignis ce but, et tous deux ne s'occupèrent plus que de moi. Au bout d'une heure nous étions amis intimes, et avant la fin du bal nous savions comment nous pourrions nous retrouver; j'étais dans le ravissement. Le lendemain matin on me remit deux billets fort galants et deux superbes bouquets de la part de mes petits adorateurs. Je n'ai plus jamais retrouvé dans le cours de ma vie les sensations délicieuses que je puisais dans cet échange d'attentions, de billets doux et de petits présents, qui s'était si promptement établi entre nous trois. Les églises et les lieux publics nous servaient de lieu de rendez-vous; les amis de notre âge, à qui ce petit manége n'avait point échappé, nous invitaient toujours ensemble; mais nous avions déjà assez de finesse pour ne lais-

ser deviner nos relations à nos parents qu'autant que nous croyions pouvoir le faire sans danger. C'est ainsi que je me trouvai tout à coup deux amants à la fois; je ne me décidais pour aucun, mais nous n'en étions pas moins heureux et contents.

Bientôt l'aîné des deux frères tomba malade; comme je l'étais souvent moi-même, je devinai sans peine les petits riens et les friandises qui pouvaient lui plaire, et je m'empressai de les lui envoyer. Ses parents furent si touchés de mes attentions, que, dès que le malade fut en état de quitter le lit, ils m'invitèrent avec ma sœur à venir le voir. Ma vue lui causa une émotion qui n'avait plus rien de l'amitié d'un enfant; c'était la tendresse d'un jeune homme, et dès ce moment je le préferai à son frère. Il le sentit, et me recommanda d'être prudente; mais notre bonheur était trop grand pour échapper aux regards scrutateurs d'un rival. Sa jalousie compléta le roman, et les mauvais tours qu'il nous jouait sans cesse ne servirent qu'à augmenter notre amour.

Je possédais enfin mon agneau tant désiré! Le bonheur me rendit silencieuse comme l'avait fait naguère la maladie. Plongée dans une douce contemplation, Dieu me revint à l'esprit; je lui confiai mes inquiétudes pour mon jeune ami, dont la santé resta longtemps chancelante, et lui seul sait avec combien de larmes brûlantes je lui demandai son rétablissement.

Cette aventure, qui au fond n'était qu'un enfantillage, n'en contribua pas moins au développement des sentiments de mon cœur. Mon maître de langue, qui était aussi le sien, au lieu de nous faire faire de simples traductions, nous obligeait à composer des histoires en français. J'étais si préoccupée de mon amour, que j'en fis le sujet de mes compositions, en me donnant le nom de Philis et celui de Damon à mon ami. Mon maître ne tarda pas à deviner la vérité, et pour me rendre plus confiante, il feignit d'admirer la richesse de mon imagination. Enhardie par ses éloges, je reproduisis peu à peu tous les détails de mon intrigue.

— Que c'est charmant! que c'est vrai! s'écria-t-il un jour en revoyant une de mes narrations; mais que la pauvre

Philis prenne garde à elle! ce jeu d'enfant est sur le point de devenir sérieux.

Piquée par cette observation, je lui demandai ce qu'il entendait par ce mot sérieux. Il ne se fit pas répéter cette question, et il m'expliqua ses craintes avec une clarté qui m'effraya et m'offensa en même temps. Voulant justifier mon héroïne, je lui dis d'une voix tremblante et les joues enflammées :

— Je vous prie de croire, monsieur, que Philine est une honnête fille.

Comme nous parlions français, il se mit à jouer sur le mot honnête, dont il examina les diverses significations. Je sentis le ridicule de l'expression dont je m'étais servie, ce qui m'embarrassa péniblement; et comme ce n'était pas là le but qu'il s'était proposé, il changea d'entretien. Les petits drames et les nouvelles que je traduisais sous sa direction lui fournissaient sans cesse l'occasion de me répéter que ce qu'on est convenu d'appeler la vertu d'une jeune personne est une très-faible garantie contre les séductions de l'amour. Je n'osais le contredire; mais ses principes m'indignaient; et sa personne et ses leçons ne tardèrent pas à me devenir insupportables. Les intrigues du jeune frère de mon cher Damon avaient presque entièrement rompu nos relations; nous nous perdîmes de vue, et la mort moissonna ces deux jeunes gens à des époques très-rapprochées. J'en fus d'abord vivement affligée, et bientôt je ne pensai plus ni à l'un ni à l'autre.

J'étais devenue grande, ma santé s'était affermie, et mes parents me présentèrent dans le monde. L'héritier du trône venait de se marier; presque à la même époque, son père mourut, et il fut couronné, ce qui donna lieu à une foule de réjouissances, de réunions, où mes parents, malgré leur amour pour la retraite, ne pouvaient se dispenser de me conduire; car ils m'avaient déjà présentée à la cour. La ville était remplie d'étrangers de distinction; plusieurs avaient été spécialement recommandés à mon père. Quant à la maison de mon oncle, elle était devenue pour ainsi dire le rendez-vous de toutes les nations. Mon digne maître de langue

continuait à m'avertir modestement, mais toujours à propos, des dangers qui m'entouraient. Ses sages avis me blessaient d'autant plus vivement, que je l'accusais d'injustice envers les femmes, puisqu'il les supposait si faciles à faillir.

— Eh bien ! lui dis-je un jour, puisque le danger est si grand et le cœur humain si faible, je prierai Dieu de veiller sur moi.

Cette résolution parut lui faire beaucoup de plaisir : malheureusement elle n'était pas sincère. Depuis longtemps je ne songeais plus au maître invisible du monde, et je suivais, sans aucun retour sur moi-même, le torrent des dissipations et des plaisirs bruyants. Certes c'étaient bien là les années les plus vides et les plus inutiles de ma vie : pas un mot sérieux, pas une sage pensée, pas une lecture, même futile. Les personnes qui m'entouraient n'avaient pas une ombre d'instruction ; ce n'étaient que des courtisans, et l'on sait qu'alors cette classe était la plus nulle et la plus immorale de toutes celles dont se compose la nation allemande.

Au milieu d'une pareille société, la gaieté ne pouvait manquer d'être toute matérielle ; point de recueillement, point de prières ; je ne pensais plus à Dieu, et cependant je ne puis attribuer qu'à sa protection spéciale le bonheur d'être restée indifférente au milieu de tant d'hommes si riches, si beaux et si bien parés. Ils étaient débauchés, et ne s'en cachaient pas, ce qui me les rendait odieux ; leur conversation, parsemée d'équivoques indécentes, m'offensait ; et l'incroyable laisser-aller de leurs manières m'autorisait à les traiter avec une impertinence hautaine qui les forçait à me craindre. Au reste, pour exciter enfin ma défiance, mon bon maître m'avait averti qu'avec de pareils adorateurs une femme ne risque pas seulement sa vertu, mais encore sa santé, ce qui me causa une telle terreur, que partout où ils étaient, je n'osais plus ni boire ni manger, puisque les tasses, les verres, les assiettes leur avaient servi ; je craignais même de m'asseoir à la place qu'ils venaient de quitter. Cette conduite m'isola matériellement ; au moral je l'étais depuis longtemps, car les flatteries qu'on me prodiguait n'étaient à mes yeux qu'un encens qu'on me devait.

Parmi les étrangers appartenant aux diverses parties de l'Allemagne, se trouvait un fort beau jeune homme, auquel j'avais donné, par dérision, le surnom de Narcisse. Quoique jeune encore, il s'était déjà fait remarquer dans la carrière diplomatique, et il recherchait un emploi à notre cour. Le cas que mon père faisait de lui et sa jolie figure m'auraient sans doute disposée en sa faveur, si ses manières n'avaient pas annoncé une certaine satisfaction de lui-même, qui me paraissait de la fatuité. Nous n'avions jamais eu de conversation suivie ensemble, et cependant je le croyais moins perverti que les autres courtisans.

Pendant un bal, nous dansâmes ensemble un menuet, mais sans nous parler. Lorsque les danses plus vives que mon père me priait d'éviter à cause de ma santé commencèrent, je me retirai dans une autre pièce, où je causai avec des dames âgées, qui venaient de se placer à des tables de jeu. Surpris au milieu d'une valse par un saignement de nez, Narcisse s'était refugié dans cette même pièce, et comme j'y étais seule inoccupée, la conversation s'engagea naturellement entre nous deux : nous y trouvâmes tant de plaisir, que nous ne songeâmes plus à danser. Les railleries dont on nous poursuivit ne nous empêchèrent pas de causer le reste de la nuit ensemble. Le lendemain, nous nous retrouvâmes dans une autre réunion, où notre conduite fut la même que la veille.

Depuis ce jour, Narcisse nous fit de fréquentes visites ; il s'aperçut bientôt que j'avais de l'instruction et de la sensibilité. De mon côté, j'admirais ses profondes connaissances en histoire, en politique, et même en littérature : toutes les productions nouvelles, surtout celles des auteurs français, lui étaient connues. Il me prêta les ouvrages les plus justement célèbres, mais en me priant de n'en parler à personne, car l'on se moquait impitoyablement, non seulement des femmes pédantes, mais encore de celles qui cherchaient à acquérir des connaissances réelles et utiles. Cette injustice ne peut s'expliquer que par l'amour-propre des hommes, qui veulent, sans doute, épargner aux sots et aux ignorants le désagrément de rougir de leur stupidité devant une femme. Mon

père lui-même, tout en protégeant mes relations littéraires avec Narcisse, exigea, avant tout, que personne n'en fût instruit. Pendant une année, nous continuâmes à nous voir intimement, et rien dans nos rapports n'annonçait un sentiment plus tendre que celui de la simple amitié. La beauté extraordinaire de ma sœur cadette semblait l'avoir impressionné, et il lui donnait en plaisantant une foule de noms de tendresse empruntés aux langues étrangères, qu'il connaissait presque toutes, et dont il aimait à mêler les phrases les plus pittoresques à la conversation allemande. Ma sœur, qui était prise dans un autre filet, repoussait ses galanteries avec colère, car elle était naturellement vive et irritable. Ma mère et ma tante regardaient Narcisse, qui avait su gagner leurs bonnes grâces, comme un membre de la famille. Un événement imprévu vint tout à coup donner à cette singulière position un caractère plus déterminé. Je devais dîner avec ma sœur dans une maison où je n'allais pas volontiers, parce que la société n'y était pas toujours bien choisie. Je m'y décidai pourtant; Narcisse devait y être, et j'étais sûre de trouver au moins une personne avec laquelle je pusse m'entretenir. Je ne tardai cependant pas à me repentir d'avoir accepté cette invitation : les hommes buvaient outre mesure; et en sortant de table, on joua aux petits jeux, qui donnèrent lieu à toutes sortes de libertés peu de mon goût. Lorsqu'on retira les gages, on ordonna à Narcisse de dire quelque chose d'aimable et de galant à l'oreille de chaque dame. Il s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de grâce et d'esprit. Tout à coup un grand capitaine, trouvant sans doute qu'il s'arrêtait trop longtemps auprès de sa femme assise à côté de moi, lui donna un soufflet si bien appliqué, que je fus presque aveuglée par la poudre qui s'échappa de sa chevelure. Dès que je fus en état de rouvrir les yeux, je vis avec effroi que les deux adversaires avaient tiré leur épée. Déjà le sang de Narcisse coulait, et le capitaine, ivre de vin, de colère et de jalousie, refusa de cesser le combat, et repoussa tous ceux qui cherchaient à lui faire entendre raison. Ne voyant que le danger de mon ami, je l'entraînai hors de la salle, et je le fis monter dans une chambre du premier étage, dont je

fermai la porte à clef, afin d'empêcher son ennemi furieux de l'y poursuivre. Je me disposais à panser la légère entaille qu'il avait reçue sur la main, lorsque je vis couler du sang sur son cou; presque aussitôt je découvris une large blessure à la tête. J'appelai du secours; mais on fut longtemps sans m'entendre, car tout le monde était occupé autour du furieux capitaine. La fille de la maison arriva enfin en riant aux éclats de la folle comédie qui venait de compléter la fête. Je lui montrai Narcisse, et je la suppliai de faire appeler un chirurgien. Elle me promit de s'acquitter elle-même de cette tâche, et descendit l'escalier en trois bonds; car malgré sa grossièreté elle était bonne. Restée de nouveau seule avec le blessé, je fis de vains efforts pour arrêter le sang qui coulait avec abondance. Je le vis pâlir : ne sachant plus que faire, je l'entourai de mes bras, je passai ma main sur son front, dans ses cheveux, et ces caresses, inspirées par la plus tendre pitié, semblaient le retenir à la vie, en dépit de sa faiblesse et de ses souffrances. La maîtresse de la maison, qui survint, nous trouva couverts de sang et presque aussi pâles l'un que l'autre; le chirurgien et des domestiques, chargés de tout ce qui pouvait être utile au blessé, la suivirent de près. Ma présence n'était plus nécessaire; mais Narcisse tenait ma main dans les siennes, et je ne songeai pas à la retirer, quoique nous fussions entourés de nombreux spectateurs. Au moment où on l'emporta pour le transporter chez lui, il jeta sur moi un regard qui exprimait à la fois la reconnaissance, le regret et une tendre émotion.

Mes vêtements étaient si tachés de sang, qu'il fallut absolument m'en faire prendre d'autres. En me déshabillant, je jetai par hasard un coup d'œil sur la glace, et je m'aperçus pour la première fois que j'étais belle, même sans le secours de la toilette. Le costume dont on m'affubla était trop large et trop court pour moi; aussi mes parents me reconnurent-ils à peine lorsque je revins à la maison. Le récit de ce qui s'était passé les effraya, et mon père était si indigné contre le capitaine, que nous avions lieu de craindre qu'il n'allât le provoquer en duel. Il le traita d'assassin; car il était convaincu qu'il avait tiré l'épée le premier et frappé par

derrière son adversaire, qui ne pouvait avoir reçu la blessure à la main que lorsqu'il avait cherché à se défendre. J'étais dans une agitation difficile à décrire; les sentiments qui dormaient au fond de mon cœur se faisaient jour avec l'impétuosité d'une flamme qui après avoir été longtemps contenue éclate enfin en incendie. Au milieu de la joie et du bonheur, l'amour naît et grandit en silence; mais la terreur et l'effroi le développent avec une force presque surnaturelle. Ma mère, qui craignait pour ma santé, me fit mettre au lit et prendre toutes sortes de calmants.

Le lendemain matin, mon père se rendit chez Narcisse; et bien qu'il fût très-mal, il me dit qu'il n'y avait rien à craindre pour sa vie, et qu'il ne s'agissait pour l'instant que de décider s'il fallait traduire le capitaine en justice, ou se contenter d'une amende honorable faite en présence de la société qui avait été témoin de l'insulte. Je n'osai croire que mon père eût l'intention de conseiller à son jeune ami de semblables arrangements; cependant je ne lui exprimai point mes craintes à ce sujet, car je savais qu'il déclinait la compétence des femmes dans les affaires d'honneur. A mon grand chagrin, il évita soigneusement de me rapporter ce que Narcisse ne pouvait manquer de lui avoir dit de ma conduite à son égard lors de la catastrophe; mais il fut moins discret envers ma mère, qui s'empressa de me communiquer les confidences qu'il lui avait faites à ce sujet.

— Narcisse, me dit-elle, est si touché de ce que tu as fait pour lui, qu'il a demandé à ton père la permission de se regarder comme son fils. Il assure qu'il ne comprend plus le bonheur sans toi, et autres belles choses semblables, auxquelles pourtant il ne faut pas trop se fier, car dans le premier moment de la reconnaissance on promet souvent plus qu'on ne peut tenir.

Je l'approuvai avec un air d'indifférence affectée : Dieu seul sait combien j'étais émue.

Narcisse fut forcé de garder le lit pendant deux mois; sa blessure à la main droite l'empêcha de m'écrire, et cependant il trouva le moyen de me prouver, par une foule de petites attentions, qu'il était sans cesse occupé de moi. Ces

témoignages de tendresse s'accordaient parfaitement avec les révélations de ma mère, et les conséquences que dans le monde on tirait de notre aventure. J'avais beau ne pas vouloir comprendre les allusions que l'on faisait partout, il était facile de voir que l'on s'attendait à notre prochain mariage, et mon trouble augmentait par les efforts même que je faisais pour le cacher. Ma situation était en effet très-pénible; je craignais de perdre un ami, et l'idée d'accepter un époux me faisait trembler. Pour une jeune fille à demi raisonnable, l'état conjugal a quelque chose d'effrayant.

La vie dissipée que j'avais menée pendant quelque temps venait de perdre tout son charme pour moi, et les images qui naguère voltigeaient jour et nuit devant mes yeux s'envolèrent pour faire place à des sensations plus nobles. En se réveillant de son coupable assoupissement, mon âme chercha à renouer connaissance avec son invisible ami; mais elle l'avait négligé trop longtemps, et il lui fut impossible de le retrouver tel qu'elle l'avait vu autrefois.

Narcisse, sans être parfaitement guéri, s'était battu avec le capitaine, et l'avait grièvement blessé. Ce duel, dont je ne fus informé qu'après coup, effaça complétement l'affront public qu'il avait reçu, et le monde où il devait faire sa rentrée s'apprêtait à le recevoir avec enthousiasme. Avant d'y paraître, il se rendit chez nous; sa première visite, disait-il, m'appartenait de droit. Toute ma famille était présente à cette entrevue; et quoique la conversation restât dans les limites de l'amitié et de la reconnaissance, il trouva le moyen de me faire deviner qu'une passion vive et sincère l'attachait à moi pour toujours. Nous continuâmes à nous voir ainsi pendant tout le cours de l'hiver: sa tendresse semblait augmenter chaque jour, et pourtant il évita toute explication positive. Ne pouvant confier à personne mes cruelles inquiétudes, je redoublai d'efforts pour revenir sincèrement à Dieu; mais quatre années de dissipation m'avaient tellement corrompue, que je ne pouvais lui faire que des visites de cérémonie, pour lesquelles je me parais de mes plus beaux habits et de tous les avantages que je croyais avoir sur les autres jeunes filles; aussi ne daigna-t-il pas me reconnaître

sous ces brillants haillons qui me paraissaient de riches parures.

Un courtisan se serait sans doute trouvé très-malheureux si son souverain l'avait traité ainsi; quant à moi, il m'était facile de n'en pas demander davantage à Dieu, car il m'avait accordé d'avance ce que nous désirons avec le plus d'ardeur, la santé et la fortune. J'aurais été très-satisfaite si mon respectueux hommage avait pu lui être agréable; dans le cas contraire, il me restait la consolation d'avoir fait mon devoir. C'est que j'étais bien loin alors d'envisager le sentiment religieux sous son véritable point de vue; l'instant qui devait l'élever et le purifier approchait à grands pas.

Un jour que j'étais restée seule à la maison, Narcisse entra sans s'être fait annoncer, me déclara assez brusquement son amour, et me pria de lui dire si je consentirais à accepter sa main dès qu'il aurait obtenu l'emploi sur lequel il avait le droit de compter. Le sentiment qu'il m'inspirait ne m'avait pas fait oublier qu'avec lui une franchise complète et sincère serait aussi dangereuse que déplacée. Je cherchai donc à maîtriser mon émotion, et je lui dis de s'adresser à mon père. Il me répondit qu'il pouvait compter sur son consentement; il ne me restait plus qu'à lui avouer que, dans ce cas, il pouvait aussi compter sur le mien. Charmé de cet aveu, il attendit le retour de mes parents, leur demanda formellement ma main, et fut dans la même soirée présenté à toute ma famille comme mon futur époux. On convint cependant qu'il ne fallait pas encore parler en public de ce mariage, puisqu'il ne pouvait s'effectuer que lorsqu'il aurait obtenu l'emploi qu'il postulait, et qu'on ne se pressait pas de lui accorder, parce qu'on craignait son ambition, et qu'on savait qu'il était assez riche pour se passer de place. Nos relations avaient tout à coup changé de nature, et je crois qu'il serait fort avantageux pour toutes les jeunes filles que l'homme prît le plus tôt possible le titre de futur époux, lors même qu'il ne devrait pas le devenir en effet. L'intimité qui s'établit alors rend l'amour raisonnable sans le diminuer. Plus d'extravagances, plus de coquette-

ries, plus de caprices. Dès que notre futur nous dit qu'il préfère un costume simple et modeste aux plus belles parures, nous ne songeons plus à notre toilette, et nous trouvons tout simple qu'il aime mieux respecter en nous une bonne mère de famille qu'admirer une poupée à la mode. Cet exemple peut s'appliquer à toutes les autres situations de la vie. Si le prétendu a de l'esprit, du jugement, de l'instruction, oh ! alors, le sort de la jeune fille est digne d'envie ; elle s'élève, elle s'éclaire sans efforts et sans peine, car l'amour rend tout facile, et, ce qui vaut mieux encore, elle s'accoutume à la dépendance dont une femme ne saurait jamais s'affranchir entièrement. Le prétendu, comme le mari, se croit le droit de la dominer et veut la dominer en effet ; mais le prétendu, du moins, ne commande point, il prie, et la jeune fille cherche à deviner ses désirs afin de lui éviter la peine de prier. C'est ainsi que j'ai acquis une foule de connaissances aussi utiles que précieuses.

Pendant tout un été je jouis d'un bonheur parfait ; Narcisse me devenait chaque jour plus cher ; il le savait, et tenait à se montrer digne de cette affection. Malgré notre intimité, il ne songeait pas à anticiper sur ses droits de mari ; cependant nous n'avions pas la même opinion sur la vertu et la sagesse des femmes. D'anciennes relations l'avaient habitué à des licences qu'il appelait innocentes, et qui peut-être le sont en effet ; mais, selon moi, chanceler c'était tomber, et la plus légère concession me paraissait le précurseur d'une défaite totale. Cette sévérité de principes le contrariait ; forcé de l'approuver en paroles, il cherchait à la combattre par des moyens détournés.

Je n'avais pas oublié les sages avertissements de mon ancien maître de langue française, et j'eus recours au même moyen par lequel j'avais cherché alors à me garantir des dangers qu'il m'avait fait apercevoir. Les résultats furent plus efficaces et plus prompts, car mon âme s'était rapprochée de son Créateur. Je le remerciai de l'homme aimable qu'il m'avait choisi pour mari, je lui confiai mes craintes et mes espérances, mais jamais je ne lui disais : *Seigneur, ne m'induisez point en tentation ;* j'étais trop sûre de moi-

même pour la redouter. Malgré cette vaniteuse confiance en mes propres forces, Dieu ne me repoussa point, et chaque élan sincère vers lui me procura des sensations si douces, que je cherchai à les renouveler aussi souvent que possible.

Le monde m'était devenu indifférent, je n'y voyais plus que Narcisse. Si je consentais encore à me parer, c'était pour lui plaire; j'aimais encore à danser, mais avec lui; avec tout autre il me semblait que c'était une fatigue pénible. Les sociétés les plus brillantes n'avaient point de charmes pour moi quand il n'y était pas, et je cherchais alors à tuer le temps en me plaçant à des tables de jeu avec des personnes âgées. Il en était de même de tous les plaisirs de la vie sociale. J'avais choisi Narcisse entre tous, je me croyais née pour lui, et son amour était l'unique objet de mes vœux. Cette disposition de mon esprit me fit insensiblement rechercher la solitude, car là seulement mon imagination active pouvait s'égarer à son aise dans l'infini. En m'accoutumant ainsi à parler à la Divinité sur tout ce que j'éprouvais et sur tout ce que je pensais, je sentis se développer en moi un amour bien différent de celui que m'avait inspiré Narcisse, et qui pourtant ne lui était pas opposé. Mon affection pour mon futur ne blessait aucun de mes devoirs et découlait naturellement du principe dominant de la création; l'autre amour, qui venait de se réveiller en moi, ne se rattachait à aucune forme, à aucune image positive, et cependant il avait une douceur infinie; je ne le ressens plus, et il n'est pas en mon pouvoir de le faire renaître.

Mon bien-aimé connaissait tous les secrets de mon cœur, et cependant je ne lui ai jamais parlé de cette sensation nouvelle; je savais qu'il ne pouvait ni l'apprécier ni la comprendre. Je connaissais ses principes à ce sujet par les livres qu'il me prêtait, et dans lesquels la croyance à des rapports spirituels entre l'homme et son Dieu est attaquée et combattue tantôt par les armes légères de l'ironie, et tantôt par la grosse artillerie de l'argumentation. Sa conduite envers moi, concernant les sciences et les lettres, était encore plus inconséquente : semblable à la plupart des hommes, il se

moquait des femmes savantes, ce qui ne l'empêchait pas de s'entretenir avec moi sur les choses les plus graves, et de me faire lire les livres les plus abstraits. Il est vrai qu'il me répétait sans cesse qu'une femme doit cacher son instruction avec plus de soin qu'un calviniste ne cache ses doctrines religieuses dans un pays où règne l'Inquisition. Je me conformais scrupuleusement à ses avis, et alors sa vanité le poussait à vanter à tout propos l'étendue et la profondeur de mes connaissances.

A cette époque, il venait de se lier avec un étranger d'une haute naissance, d'un mérite généralement reconnu, et qui avait été accueilli à notre cour avec une faveur spéciale. Narcisse me rapportait leurs conversations intimes, dont la vertu des femmes était presque toujours le sujet. Mes observations lui parurent si justes, qu'il me pria de les lui donner par écrit et en français. J'y consentis; mon bon maître m'avait mis à même d'écrire passablement dans cette langue, qui était alors si supérieure à la nôtre, qu'on était obligé de s'en servir dès qu'on voulait s'exprimer avec élégance et bon goût. Le noble étranger fut très-content de mon style et de mes pensées; Narcisse lui montra plusieurs autres de mes compositions qu'il m'avait dérobées; elles obtinrent le même succès, et il devint d'autant plus fier de moi que l'étranger, avant son départ, lui adressa une épître en vers français pour le féliciter sur l'épouse séduisante et vertueuse que le sort lui destinait. Cette épître ne tarda pas à circuler dans le monde au milieu duquel nous vivions; il la montra même à tous les étrangers de distinction, qui le recherchaient avec empressement, et avec lesquels il trouva moyen de me faire lier connaissance. Dans ce nombre se trouvait un comte qui était venu avec sa famille habiter notre ville pour y consulter un célèbre médecin. Les amusements les plus ordinaires avaient quelque chose de noble et d'élevé dans cette maison; tout le monde s'y conduisait avec une convenance exquise, et quoiqu'on sût fort bien que j'étais la future de Narcisse, on ne m'en parlait jamais. J'étais loin alors de présumer que cette nouvelle liaison exercerait une si grande influence sur le reste de ma vie. L'année qui

avait précédé cette époque était le printemps de mon amour; l'été arriva avec ses brûlantes chaleurs et ses orages imposants.

La place qu'ambitionnait Narcisse était devenue vacante, et tandis qu'on sollicitait pour lui auprès du souverain, je m'adressai à mon protecteur invisible. Il me parut si bien disposé pour moi, que je le priai directement de réaliser les espérances de mon futur, si sa justice et sa sagesse le lui permettaient.

Le lendemain matin j'appris que la place venait d'être accordée à un concurrent obscur. Effrayée par cette nouvelle, je me retirai dans ma chambre, où je m'enfermai. Après avoir pleuré amèrement, je vis tout à coup que la cause de mon affliction ne pouvait être l'effet du hasard, et que je devais me résigner à un malheur nécessaire sans doute à mon bonheur futur. Une douce émotion succéda à la douleur qui m'avait accablée; je descendis pour dîner, et je me mis à table d'un air calme et tranquille, à la grande surprise de mes parents. Je fus obligée de consoler Narcisse; déjà presque anéanti par le coup qui venait de le frapper, il reçut en même temps de fâcheuses nouvelles de sa famille, et ses tentatives pour obtenir un emploi convenable dans une autre cour échouèrent successivement. Je souffrais pour lui et pour moi, mais j'avais du moins l'avantage de pouvoir demander des consolations à Dieu, qui, depuis quelque temps surtout, ne me les refusait jamais. Parfois cependant il m'arrivait, quand je voulais m'élever vers lui, ce qui nous arrive quand nous voulons nous chauffer au soleil, et qu'un corps hors de notre portée nous fait ombrage. Je me demandais souvent : Qu'est-ce donc que cet ombrage? et je finis par m'apercevoir qu'il tenait à la situation de mon esprit. La réaction divine ne se faisait pas sentir quand mon âme ne se dirigeait pas entièrement vers Dieu; mais pourquoi ne pouvait-elle pas toujours prendre cette direction? La solution de ce problème m'occupa pendant la seconde année de mes relations avec Narcisse; j'aurais pu la trouver plus tôt, mais je ne le voulais pas. En effet, il n'était pas difficile de voir que les obstacles que j'éprouvais pour me mettre en

rapport avec la Divinité provenaient de la futilité des choses mondaines, dont je n'avais pas encore eu le courage de me détacher entièrement. J'aurais sans doute fini par vivre au hasard, comme la plupart des hommes, si une voix intérieure ne m'avait pas sans cesse poussée sur une meilleure route ; et cependant, quand je cherchais à la prendre, je me trouvais arrêtée par des convenances sociales qu'il ne dépendait pas de moi de rompre. En vain je passais mes nuits à pleurer et à gémir, j'avais besoin de cette protection puissante que Dieu ne nous accorde jamais tant que nous portons la marotte du monde. Je lisais et relisais tout ce qui a été écrit contre les bals, les spectacles, le jeu, les parures, les assemblées, et j'y aurais renoncé sans peine, si je n'avais pas eu peur d'offenser Narcisse, qui préférait le vice élégant aux ridicules que les scrupules religieux nous donnent dans le monde, dont il n'avait nulle envie de se séparer. Il serait trop long de décrire toutes les peines que je me donnais pour me prêter aux exigences de la société sans troubler la paix de mon âme et sans la fermer aux douces émotions qu'elle puisait dans ses entretiens avec la Divinité. Mes efforts ne tendaient qu'à me convaincre que je cherchais l'impossible, car dès que je me couvrais du masque de la folie, je devenais folle en effet.

Pourquoi, à peine âgée de vingt-deux ans, m'étais-je déjà détachée des choses qui procurent aux personnes de mon âge des plaisirs innocents, et pourquoi ces plaisirs n'étaient-ils pas innocents à mes yeux ? Sans doute parce que l'expérience m'avait prouvé qu'il existe des jouissances plus nobles, dans lesquelles nous puisons la force de supporter les calamités de la vie d'ici-bas. Ces vains plaisirs, que je blâmais, devaient pourtant avoir un grand empire sur moi, puisque dès que je m'y livrais ils m'égaraient. Aujourd'hui je pourrais, si je le voulais, vivre comme dans une solitude profonde au milieu des tourbillons qui m'entraînaient alors malgré moi. Aussi fallait-il y renoncer ou perdre à jamais les plus sublimes facultés de l'âme : mon choix ne pouvait être longtemps incertain. J'avais beau désirer les plaisirs du monde, il y avait quelque chose en moi qui m'empêchait de les

goûter. Le plus grand amateur de vin perdrait l'envie de boire s'il se trouvait enfermé dans une cave bien garnie, mais dont l'atmosphère corrompue menacerait de l'asphyxier; il comprendrait alors que l'air vital est plus nécessaire que le vin. Je l'avais compris, et si j'hésitais encore, c'est parce que je craignais de perdre l'amour de Narcisse. Ce ne fut qu'après une longue et pénible lutte que je me mis à réfléchir sur le lien qui nous unissait, et je reconnus qu'il n'était pas indissoluble. Il me retenait dans le vide sous une cloche de verre où je me sentais mourir; mais il me restait encore assez de force pour briser la cloche et revivre. Je le fis, en me refusant de la manière la plus positive à tout ce qui pouvait blesser ma conscience. Je n'en continuai pas moins à chérir tendrement mon futur, et le thermomètre de nos amours, qui avait été jusque-là dans l'eau bouillante, se trouva tout à coup au grand air, et ne pouvait monter plus haut que la chaleur de cet air. Narcisse ne se plaignit pas, mais il s'éloigna par degrés, et je ne fis aucune concession pour le ramener. Mes parents m'exprimèrent leur surprise et leur mécontentement; je répondis, avec une fermeté tout à fait mâle, que j'avais fait assez de sacrifices, que j'étais toujours disposée à accepter le mari qu'on me destinait et à partager avec lui les adversités de la vie, mais à condition qu'il ne m'imposerait pas une conduite contraire à mes convictions, désormais arrêtées irrévocablement. J'ajoutai que le plus grand médecin du monde ne me déciderait pas à prendre des aliments que l'expérience m'aurait fait reconnaître contraires à ma santé, et que, de même, ni mon mari ni personne au monde ne pourrait me décider à une action qui leur paraîtrait innocente, si mes principes me la faisaient regarder comme moralement dangereuse. Préparée depuis longtemps à cet instant décisif, je combattis avec courage et sans perdre un pouce de terrain. Mes opinions avaient toujours été celles de ma mère, mais la nécessité de les défendre vigoureusement ne les avait pas élevées au même degré d'énergie où elles étaient arrivées chez moi. Ma jeune sœur se rangea de mon côté; la cadette garda le silence. Ma tante m'opposa des arguments faibles et vulgaires; aussi me bor-

nai-je à lui dire que je n'étais pas obligée d'être de son avis sur un pareil sujet, et je ne crois pas être trop sévère à son égard en disant qu'elle manquait à la fois de sensibilité et de jugement. La conduite de mon père fut tout à fait conforme à son caractère : il parla peu, mais souvent, sur cette grave affaire ; ses objections étaient sensées, et comme elles venaient de lui, je n'aurais pas même songé à la possibilité de les réfuter, si une voix intérieure ne m'avait pas dit que j'étais dans mon droit, même contre mon père. Cependant sa supériorité intellectuelle m'en imposa tellement, que je ne m'adressai qu'à son cœur : je lui avouai en pleurant que j'aimais toujours Narcisse ; que depuis deux ans je m'étais imposé une contrainte coupable ; que j'avais la conviction que ma conduite actuelle était seule bonne ; que je persisterais dans cette conviction, lors même qu'elle me coûterait mon futur, et qu'elle me mettrait dans la nécessité de quitter mes parents et ma patrie pour aller dans les pays étrangers chercher des moyens d'existence dans le travail de mes mains. Mon père s'efforça de me cacher son émotion ; il resta neutre pendant quelque temps, et finit par se déclarer hautement en ma faveur.

Narcisse ne venait plus à la maison ; et pour éviter de le rencontrer, mon père donna sa démission de membre de la société scientifique dont ils faisaient partie tous deux. Une rupture aussi ouverte ne pouvait manquer de devenir le sujet de toutes les conversations. Le public aime à s'occuper de ces sortes d'affaires ; ses jugements lui paraissent aussi irrévocables que légitimes, parce que les esprits faibles l'ont accoutumé à les regarder comme tels en les prenant pour règles de leur conduite. Quant à moi, je connaissais déjà assez le monde pour savoir qu'il finit toujours par nous faire un crime des actions que ses folles exigences nous font commettre ; et lors même que je n'aurais pas eu cette conviction, l'état de mon esprit ne m'aurait pas permis de m'arrêter devant des obstacles aussi insignifiants.

Je ne m'interdisais cependant pas le plaisir de nourrir en secret l'amour que j'avais voué à Narcisse. Depuis qu'il était devenu indifférent pour moi, je l'aimais davantage, mais

d'une affection grave et sérieuse; et j'étais plus que jamais disposée à devenir sa femme, s'il avait voulu me laisser vivre selon mes convictions, que je ne lui aurais pas sacrifiées lors même qu'il aurait eu un trône à m'offrir.

Après avoir ainsi passé plusieurs mois, je me sentis enfin assez calme et assez forte pour écrire à Narcisse; je lui demandai avec bienveillance, mais sans tendresse, pourquoi il ne venait plus nous voir. Je savais qu'il n'aimait pas les explications, et qu'il avait l'habitude de faire ce qui lui paraissait convenable sans donner les motifs de sa conduite: aussi avais-je eu soin de rédiger mon billet de manière à exiger une réponse. Elle ne se fit pas attendre; mais elle était longue et fade. Il me disait en phrases banales que, puisque notre mariage dépendait d'un poste qu'il sollicitait toujours en vain, des rapports trop fréquents entre nous pourraient finir par nuire à ma réputation, et que, par conséquent, l'honneur lui ordonnait de se tenir éloigné de moi, jusqu'à ce qu'un changement de fortune lui permît de tenir des engagements qu'il regardait toujours comme sacrés. Je lui répondis sur-le-champ que, notre situation étant connue de tout le monde, il s'inquiétait un peu trop tard de ma réputation, pour laquelle, au reste, je trouverais toujours une garantie suffisante dans le témoignage de ma conscience. Je lui rendais en même temps sa parole, et je lui souhaitais un avenir heureux et brillant que je le dispensais de partager avec moi. Dès le lendemain, il m'écrivit une seconde lettre, dans laquelle il me répéta que, dès qu'il aurait obtenu l'emploi en question, il se présenterait de nouveau chez moi pour me renouveler l'offre de sa main. Je n'attachai aucune importance à cette promesse; à mes yeux tout était rompu pour toujours, et j'en parlai en ce sens à mes parents.

Neuf mois plus tard, Narcisse obtint un poste brillant; il me fit de nouveau demander en mariage, à la condition cependant que je renoncerais à mes scrupules religieux, et que je me conduirais d'une manière convenable à l'épouse d'un homme qui occupe un rang élevé dans le monde. Je le fis remercier poliment, et je détournai mon cœur et ma pen-

sée de cet événement, comme on s'empresse de sortir de la salle de spectacle quand le rideau est tombé pour la dernière fois. Peu de temps après il fit un riche mariage, ce qui acheva de me tranquilliser ; car je savais que dès ce moment il était aussi heureux qu'il pouvait l'être.

Après, et même avant cette rupture, il s'était présenté pour moi plusieurs partis très-favorables, que je refusai sans hésitation, malgré les vives instances de mes parents. Il me semblait que les tempêtes et les grêles des premiers mois du printemps que j'avais supportées avec courage seraient enfin suivies par une douce chaleur.

Ma santé s'était raffermie, et une sérénité inaltérable régnait dans mon âme. J'avais appris à goûter les beautés de la nature, dont je ne me faisais aucune idée dans le temps où, pour m'amuser dans un vaste jardin ou au milieu d'une campagne charmante, il me fallait de la société et les plaisirs bruyants du monde. Devenue assez courageuse pour avouer hautement mes principes de piété, j'avais cessé de cacher mon amour pour les arts et pour les sciences ; je dessinais, je peignais, je lisais ; et je trouvais toujours assez de personnes à qui je pouvais parler de mes travaux. Naturellement sociable, je n'avais pas renoncé à mes anciennes relations sans frémir en secret de l'isolement auquel je croyais me condamner ; car j'étais bien loin alors de prévoir qu'il se formerait autour de moi un cercle moins nombreux, mais plus riche en plaisirs utiles. Toutes les personnes de mérite voulaient voir et connaître la jeune fille qui avait eu le courage de sacrifier son amant à son Dieu ; car à cette époque les dispositions générales de l'Allemagne penchaient vers les sentiments religieux. Dans beaucoup de maisons souveraines on s'occupait du salut de son âme ; la plupart des nobles pensaient et agissaient de même, et les classes inférieures imitaient cet exemple.

La famille du comte dont j'ai parlé plus haut me rechercha avec empressement, et comme elle avait des relations fort illustres et fort étendues, je fis, dans cette maison, connaissance avec les plus grands seigneurs et les hommes les plus remarquables de l'Allemagne. Personne n'osa attaquer

mes opinions religieuses ; je continuai à rester maîtresse de mes actions. Bientôt une circonstance assez naturelle me ramena dans le monde, dont je croyais m'être séparée pour toujours. Un frère consanguin de mon père, qui, jusque-là, ne nous avait visités qu'en passant, vint se fixer près de nous. Il venait de renoncer au poste éminent qu'il occupait à l'une des premières cours du pays, parce qu'on y avait pris une décision qu'il n'approuvait pas. Son jugement était juste et élevé, et son caractère inflexible. Mon père possédait ces mêmes qualités ; mais il y joignait une certaine douceur qui lui permettait de céder à la nécessité. Si dans les affaires il ne faisait jamais rien contre sa conscience, il se résignait parfois à le laisser faire aux autres, et il se consolait de ce sacrifice en confiant à sa famille combien il lui était douloureux. Son jeune frère pouvait se montrer beaucoup plus ferme ; car sa mère lui avait légué une fortune immense, tandis que mon père ne possédait que sa place, à laquelle les besoins de sa famille l'enchaînaient. Tout, jusqu'aux malheurs domestiques, avait contribué à fortifier mon oncle dans son esprit d'indépendance ; car il avait perdu de bonne heure sa femme et son seul enfant, et ne s'était entouré depuis que de personnes entièrement soumises à sa volonté. Dans notre famille on se disait tout bas qu'il ne se remarierait point, et que nous serions ses héritiers. Cette considération n'était rien pour moi ; mais il était facile de voir que j'étais seule de cet avis.

Malgré la fermeté de ses principes, mon oncle s'était accoutumé à ne jamais contredire personne. Quand on ne le connaissait pas parfaitement, on le croyait toujours de son avis à soi ; car il écoutait avec bienveillance toutes les opinions, et savait pour ainsi dire s'identifier avec elles. Il ne lui fut cependant pas facile d'entrer dans mes principes, parce qu'ils étaient basés sur des sentiments dont il n'avait aucune idée.

Son long séjour parmi nous ne pouvait manquer d'avoir un but quelconque : il le cacha avec soin. On finit pourtant par deviner qu'il voulait choisir une des filles de son frère pour la doter richement et la marier à son gré. Son choix

tomba sur la plus jeune, envers laquelle déjà la nature s'était montrée si prodigue ; et puisqu'elle pouvait enfin joindre une grande fortune à la beauté, à l'esprit et aux talents, tout l'autorisait à prétendre au premier parti de l'Allemagne. Je reçus également un témoignage incontestable des bonnes intentions de notre oncle ; il me fit nommer chanoinesse, et je ne tardai pas à toucher les revenus attachés à cette dignité. Bientôt ma sœur, peu satisfaite du mari qu'on lui destinait, me confia l'inclination qu'elle avait cachée jusqu'ici, persuadée que je la blâmerais. Je lui fis en effet comprendre que c'était une folie à laquelle il ne fallait pas sacrifier l'heureux avenir qui l'attendait. Elle se montra docile à mes conseils, et notre oncle, pour la façonner aux usages du grand monde, la fit nommer dame d'honneur à une cour où une de ses amies était grande maîtresse du palais. Il exigea en même temps que je l'accompagnasse, et nous confia toutes deux à la direction de cette dame, dont le mérite supérieur lui était connu. Nous fûmes reçues et traitées avec beaucoup d'égards, et je souris plus d'une fois en secret du rôle important que je jouais, en ma qualité de jeune et pieuse chanoinesse. Quelques années plus tôt, cette position m'aurait éblouie, égarée peut-être ; mais j'étais devenue assez forte pour dominer les objets extérieurs qui m'entouraient. Je me laissais coiffer et parer, parce que les devoirs de mon état l'exigeaient ; dans les salons je parlais à tout le monde sans me laisser impressionner par personne, et de retour dans mes appartements je n'éprouvais que de la fatigue. Ma raison, au reste, cherchait à profiter des bonnes qualités du grand nombre de personnes avec lesquelles je me trouvais en contact ; j'admirais surtout la grande maîtresse du palais, qui était le modèle de toutes les vertus.

Revenue au sein de ma famille, je m'aperçus que ma santé s'était altérée. Les veilles, les toilettes, les grands repas, la représentation perpétuelle enfin à laquelle j'avais été forcée de me soumettre, sous peine d'être impolie, m'avaient fatiguée au point que je fus atteinte d'un crachement de sang. Je me préparai avec joie à la mort ; car rien ne m'attachait à ce monde, où je savais qu'il était impossible de

trouver le vrai bonheur; mais j'avais en vain renoncé à la vie : je retrouvai la force et la santé. Des épreuves nouvelles m'attendaient. Ma mère devint infirme, et ne paya sa dette à la nature qu'après cinq années de souffrances si cruelles, que souvent elle nous faisait appeler au milieu de la nuit, espérant trouver des consolations dans notre présence. Pour surcroît de malheur, les maux de tête auxquels mon père était sujet devinrent toujours plus fréquents et plus terribles, et la faiblesse de ma constitution me rendit souvent douloureuse la pratique de mes devoirs de fille.

L'instant était venu enfin où l'expérience devait me prouver si mes principes religieux étaient une vaine chimère ou une vérité, et je reconnus à ma grande satisfaction que j'étais sur la bonne route : je savais trouver mon Dieu. Semblable au voyageur qui cherche un ombrage rafraîchissant, mon âme s'élançait vers cette protection invisible qu'elle ne demandait jamais en vain contre les afflictions de la terre. Quelques défenseurs de la religion ont depuis peu exhorté les personnes pieuses à leur citer les cas dans lesquels leurs prières ont été immédiatement exaucées par la divinité. Selon moi, les personnes qui cherchent ainsi à combattre leurs adversaires diplomatiquement et juridiquement ont plus de zèle que de sentiments religieux; je dirais presque qu'ils n'ont jamais connu par eux-mêmes les heureux résultats d'une fervente prière. Lorsqu'au milieu de mes plus grands chagrins je m'élevais vers Dieu, j'y trouvais toujours appui et consolation; mais les relations que je pourrais en donner seraient insignifiantes ou peu probables. Un concours de petites circonstances me prouvait d'une manière aussi positive que la respiration prouve la vie que Dieu était près de moi, et que je pensais et agissais sous ses yeux. Voilà tout ce que je puis dire avec conviction et soustraction faite de tout système théologique.

Malheureusement je n'avais pas encore eu, à l'époque dont je viens de parler, la force de m'affranchir de toute doctrine religieuse. Qui de nous peut se vanter d'être arrivé dès sa première jeunesse à la parfaite connaissance de son être dans la pureté de ses rapports avec Dieu, et surtout d'avoir

purifié cette connaissance de tout ce qu'elle avait emprunté d'abord aux opinions et aux principes d'autrui? Comme je prenais mon salut au sérieux, je demandais à une autre autorité qu'à celle de ma conscience, de m'en indiquer le chemin, et je consultais à cet effet le système de pénitence de *Halle*, auquel cependant je n'ai jamais pu complétement ajuster mes sensations.

D'après ce système la conversion doit commencer par une profonde terreur du péché; il faut que le cœur se reconnaisse coupable et ressente, pour ainsi dire, l'avant-goût des tourments de l'enfer qu'il croit avoir mérités. Après ces premières tortures apparaissent enfin quelques rayons de la grâce qui disparaissent souvent et veulent toujours être recherchés de nouveau et avec une anxiété permanente. Que j'étais loin d'un pareil état! quand je cherchais Dieu, je le trouvais, et il ne me reprochait jamais le passé; je reconnaissais les fautes que j'avais commises, mais sans aucune terreur. J'étais si loin de craindre l'enfer, que l'image du malin esprit et d'un lieu de tourments éternels ne pouvait trouver aucune place dans mes idées. Les hommes qui ont fermé leur cœur à tout tendre épanchement avec leur invisible ami me semblent si malheureux, que selon moi l'enfer eût été plutôt une diminution qu'une augmentation à leurs souffrances. Et en effet qu'y a-t-il de plus misérable au monde que l'homme qui nourrit dans son sein des sentiments haineux, qui s'élève contre tout ce qui est juste et bon, et et qui cherche à étendre le cercle du mal, que l'homme enfin qui ferme les yeux en plein jour afin de pouvoir soutenir avec quelque apparence de conviction que le soleil ne luit point?

J'ai conservé pendant plus de dix années cette disposition d'esprit qui m'a soutenue au milieu des rudes épreuves de la vie, dont la mort de ma mère était à coup sûr la plus douloureuse. Pendant ce dernier événement je conservai une certaine sérénité qui déplut aux personnes pieuses, mais imbues de principes scholastiques, dont j'étais entourée alors; aussi firent-elles de grands efforts pour me convaincre qu'on ne pouvait travailler à son salut qu'en s'affligeant et en se

désespérant même pendant les jours de santé et de prospérité. Je me laissai persuader, et j'aurais voulu pour tout au monde éprouver des souffrances inouïes et de grands tourments, mais cela ne dépendait pas de moi. Mes élans vers Dieu ne servaient qu'à me rendre heureuse, et le tableau de la fin cruelle de ma mère n'avait pu me faire redouter la mort. J'avais puisé dans les heures solennelles de son agonie un enseignement bien différent de celui que me donnaient mes conseillers.

Peu à peu je me mis à douter de l'efficacité des lumières des plus célèbres chefs de doctrines, et je m'attachai plus fortement à mes propres opinions. J'avais laissé prendre à une de mes amies l'habitude de contrôler mes principes religieux; elle abusa de ma complaisance au point que je fus forcée de lui dire qu'elle perdait son temps, et que je ne voulais d'autre guide que Dieu; ma franchise la blessa au vif, et elle ne me l'a jamais pardonné.

A peine avais-je pris la résolution de me soustraire à toute influence étrangère dans les affaires spirituelles, que je l'étendis sur toutes les relations de la vie positive. Je me serais sans doute mal trouvée de cette audace, si la Divinité ne m'avait pas dirigée avec une sagesse et une bonté dont je m'étonne encore aujourd'hui. Personne alors ne savait vers quel but je tendais, et moi-même je l'ignorais encore.

La chose que personne n'a pu définir clairement, la chose qui nous sépare de l'être qui nous a donné la vie, et dans laquelle cependant nous puisons tout ce qui peut être appelé vie, la chose enfin qu'on nomme péché, m'était restée entièrement inconnue.

Mes rapports avec Dieu me rendaient si heureuse que j'évitais avec plaisir tout ce qui pouvait les troubler; mais comme je n'avais à cet effet d'autres conseillers que mes propres expériences, je ressemblais à ces malades qui, privés de la direction d'un bon médecin, s'en tiennent à la diète; elle est bonne sans doute, mais elle ne suffit pas toujours. La solitude était le meilleur préservatif contre les distractions dangereuses auxquelles j'étais sujette; mais je ne pouvais rester constamment seule, et quand je me retrouvais dans

le tumulte du monde, il m'impressionnait vivement; tout ce que j'avais réellement gagné, c'est que la solitude était devenue un besoin pour moi, et que j'y retournais sans cesse avec plaisir. J'avais la conscience de ma faiblesse, et je croyais me rendre plus forte en évitant le danger. Satisfaite de mon état, je serais peut-être restée toujours à ce degré qui tient le milieu entre le bien et le mal, si je n'avais pas été portée plus loin d'une manière toute particulière.

Je venais de former une liaison nouvelle que tous nos amis blâmaient fortement. Leurs représentations m'avaient fait hésiter d'abord; je m'adressai à mon guide invisible, et comme il ne me blâma point, je continuai sans scrupule à voir ma nouvelle connaissance. C'était un homme d'esprit et de talent, arrivé depuis peu dans notre voisinage, où il venait d'acheter des biens; certaines sympathies de mœurs et de caractère nous avaient rapprochés.

Philo, c'est ainsi que je le nommerai, était déjà arrivé à l'âge mûr; peu de temps lui avait suffi pour devenir l'ami de la maison; à ce titre, il se chargea d'une partie des travaux de mon père, dont les forces diminuaient chaque jour. Quant à moi, il m'aimait, disait-il, parce que je n'avais ni l'esprit vide et étourdi des femmes du monde, ni les manières sèches et embarrassées de celles qui se renferment dans le cercle domestique. J'attachais du prix à son amitié, qui m'était agréable et utile. Malgré ma répugnance à me mêler aux affaires de ce monde, j'aimais à en entendre parler et à m'instruire de ce qui se passait loin et près de moi, et c'est ainsi que je satisfaisais ma curiosité. Quant aux sentiments du cœur, je les réservais à Dieu et à mes amis. Ces derniers étaient tous jaloux de Philo, et me poursuivaient par des avertissements justes et fondés sous plus d'un rapport. Je souffrais en silence et je priais Dieu de me guider; aucun pressentiment ne me détournant de Philo, je continuai à lui rester attachée.

Considéré dans son ensemble, le caractère de cet homme ressemblait beaucoup à celui de Narcisse; mais une éducation pieuse et sévère avait donné plus d'unité à ses principes et à ses sentiments. Il avait moins de vanité et plus

d'énergie ; si l'un était dans les relations mondaines adroit, exact, persévérant, infatigable, l'autre s'y distinguait par la clarté et la pénétration d'esprit, l'élévation des vues et la facilité du travail. Il m'apprit à connaître l'intérieur des illustres personnages dont je n'avais admiré jusque-là que les dehors brillants, et je m'applaudissais de pouvoir, du haut de ma tour solitaire, contempler la foule qui s'agitait à mes pieds. Bientôt Philo me confia les diverses relations de sa vie politique et privée ; je conçus des inquiétudes sérieuses pour lui, et le mal éclata plus vite que je ne l'avais prévu. Au reste, ses confidences avaient une certaine réserve qui, sans rien spécifier, m'autorisaient à tout craindre.

L'état où je me trouvai alors me fit faire des expériences tout à fait nouvelles ; il me semblait voir devant moi un Agathon qui, élevé dans les bosquets sacrés de Delphes, devait encore ses années d'apprentissage dont il s'acquittait péniblement, parce que les intérêts avaient presque doublé la somme, et cet Agathon était mon ami intime. Je partageai toutes ses souffrances, ce qui rendit notre position respective très-singulière.

Après m'être longtemps occupée de Philo, je revins à moi-même, et l'idée que je ne valais pas mieux que lui s'éleva dans mon âme, semblable à un nuage qui, d'abord presque imperceptible, finit par envahir tout l'horizon. Ce n'était pas une inspiration subite et passagère, mais une conviction qui, pendant toute une année, me força à me répéter à chaque instant que si je n'avais pas été soutenue par une main invisible, je serais devenue un *Girard*, un *Cartouche*, un *Damiens*, car je m'étais aperçue que mon cœur renfermait le germe de tous les crimes ! Quelle horrible découverte ! Si je n'avais pu en concevoir jusqu'ici la réalité, j'en comprenais la possibilité et je savais que si je n'étais point coupable, je pouvais le devenir. Une pareille disposition d'esprit s'accordait peu avec l'union parfaite et éternelle de mon âme avec son créateur qui était le but de mes espérances au delà de la tombe, et que rien ne pouvait me faire perdre entièrement. Malgré toutes les iniquités que je venais de découvrir en moi, j'aimais mon Dieu et je haïssais le mal

dont je portais le germe dans mon sein; j'aurais voulu le haïr davantage, et je croyais pouvoir le faire avec le secours de mon invisible ami sur lequel je comptais toujours fermement.

Je me demandai alors par quel moyen je pourrais arriver à ce résultat puisque la pratique de la vertu ne suffisait pas; car, après l'avoir exercée pendant dix ans, je découvris tout à coup que les vices les plus hideux dormaient au fond de mon âme; et je craignais de les voir se réveiller en moi comme ils s'étaient réveillés chez David à la vue de Bethsabée; et cependant David avait comme moi la conviction intime que Dieu était son guide et son ami.

Peu à peu je me trouvais amenée à me demander s'il y avait dans le cœur humain des faiblesses inévitables, si nous étions tous prédestinés à céder tôt ou tard à nos penchants vicieux, et si alors il ne nous restait d'autre ressource que de déplorer notre chute, tout en tombant de nouveau à chaque occasion nouvelle.

La simple morale n'avait pas de consolation à m'offrir, car la sévérité avec laquelle elle prétend dominer nos passions, et sa complaisance à les convertir parfois en vertus, me paraissait également blâmable; il ne me restait donc qu'à revenir aux principes fondamentaux que j'avais puisés dans mes rapports avec Dieu.

Un jour je me mis à étudier les psaumes que David avait composés pendant sa période de perversité, et je reconnus avec surprise qu'il trouvait l'origine de ses vices dans la matière dont il était composé, et que la pureté de cœur était la chose qu'il demandait avec le plus d'instance; mais cette pureté de cœur, qui est-ce qui la donne? Je connaissais d'avance les réponses des livres saints à cette question, et je savais que l'Evangile nous dit que le sang du Christ nous a tous lavés du péché originel. Je n'avais pas encore compris ce mystère que je cherchais vainement à m'expliquer. Après de longues méditations, je m'aperçus que le sens que je cherchais se trouvait dans l'incarnation du Verbe. Ce principe créateur de tout ce qui existe, en venant habiter les profondeurs ténébreuses où nous nous agitons, a passé

par toutes les conditions de notre vie éphémère, depuis la conception jusqu'à la mort. S'il est revenu par ces détours merveilleux vers les hauteurs lumineuses d'où il est parti, pouvait-il avoir eu un autre but que celui de nous prouver que c'est là, seulement, que nous devons chercher et trouver le bonheur?

Pourquoi faut-il que lorsque nous parlons de la divinité nous soyons réduits à employer des images matérielles? Qu'est-ce donc pour Dieu que les profondeurs ou les hauteurs, les ténèbres ou la lumière? Pour nous seuls il y a des abîmes et des sommités, des nuits et des jours. Voilà pourquoi il s'est fait homme comme nous, sans cela tout rapport réel avec lui nous eût été matériellement impossibls.

Mais comment pouvons-nous profiter de cet inappréciable bienfait? Par la foi; l'Evangile du moins le dit. Qu'est-ce que la foi? La croyance à la vérité d'un récit. En quoi cependant cette croyance peut-elle nous être utile, si nous ne savons pas apprécier les résultats et les conséquences de ce récit? Mais cette croyance, qui interprète et apprécie, n'est pas un état naturel à l'homme, il faut qu'il y soit jeté par une influence extraordinaire.

Dieu tout-puissant, donne-moi la foi, m'écriai-je un jour, et le cœur plein d'angoisses je m'appuyai sur une petite table devant laquelle j'étais assise, en cachant dans mes mains mon visage baigné de larmes. J'étais alors telle que nous devons être pour que Dieu daigne écouter nos prières.

Comment rendre ce que j'éprouvai en ce moment? Un élan irrésistible, semblable à la pensée qui s'élance vers un objet chéri dont nous sommes éloignés, transporta mon âme au pied de la croix où mourut Jésus; elle s'éleva vers l'Homme-Dieu et s'identifia avec lui : j'avais compris ce que c'est que la foi!

Voici la foi! m'écriai-je en me levant avec précipitation; et presque effrayée de moi-même, je cherchai à me convaincre de la réalité de ce que je venais d'éprouver. Bientôt j'acquis la certitude que mon esprit venait d'obtenir une force d'élévation tout à fait nouvelle pour lui. Dans de pareils moments, la pensée ne se formule plus en paroles; elle

rejette les images, et cependant elle nous représente l'objet auquel elle se rapporte avec autant d'exactitude que l'imagination nous peint les traits de l'ami dont nous déplorons l'absence. Redevenue enfin plus calme, je me souvins que j'avais souvent éprouvé de semblables ravissements, quoique beaucoup moins forts. Au reste, je n'ai jamais pu les faire naître ni les prolonger selon mes désirs; mais je crois que chaque âme humaine en est susceptible, et que ce n'est que par ces sortes d'extases qu'on peut arriver à la connaissance de Dieu.

Les tourments dont je viens de parler, en me réduisant à me défier de mes forces, ne tardèrent pas à me donner des ailes qui m'élevèrent au-dessus de tout ce qui m'avait effrayée naguère, comme l'oiseau franchit en chantant le torrent sur les bords duquel le petit chien s'arrête avec des hurlements de détresse. Ma satisfaction était si complète, que toute ma famille s'en aperçut sans pouvoir s'en expliquer le motif. Que n'ai-je pu continuer à garder le silence, et conservor ainsi la pureté de mes sensations! Que n'ai-je pu résister aux circonstances extérieures qui m'ont arraché mon secret et jetée de nouveau sur un périlleux et long chemin de traverse!

La force vivifiante qui venait de m'animer m'était restée inconnue pendant les dix années que je croyais avoir vécu en chrétienne. J'avais fait ce qu'en pareille circonstance font la plupart des honnêtes gens : j'avais rempli mon imagination d'images en rapport avec la divinité. Ces pieuses rêveries ont du moins l'avantage de ne pas laisser de places vacantes aux images mauvaises et nuisibles; souvent même elles donnent à notre âme un certain essort, semblable à celui que prend le jeune oiseau en s'échappant de son nid pour essayer ses forces. Tant qu'il ne dépend pas de nous de faire mieux, ces exercices ne sont pas à dédaigner.

Les images et les impressions tendant vers la divinité se puisent dans le son des cloches ou de l'orgue, les chants religieux, les prières publiques et les sermons; aussi en ai-je toujours été très-avide. Le mauvais temps ou les maladies n'ont jamais pu m'empêcher d'aller à l'église; j'aimais sur-

tout à entendre le prédicateur de la cour, qui était un homme d'un grand mérite; j'estimais aussi les autres ministres; car j'avais appris par eux à distinguer les pommes d'or de la parole de Dieu des fruits vulgaires au milieu desquels elles se trouvent souvent confondues. A ces exercices publics de dévotion j'ajoutais plusieurs pratiques intimes, et je m'étais tellement accoutumée à ce genre de piété, que je ne supposais pas qu'il pût y avoir quelque chose au delà. Mon âme avait une faculté de sentir que je pourrais comparer aux antennes de certains animaux; mais l'organe de la vue lui manquait. Que Dieu veuille lui donner des yeux et lui permettre de voir!

J'allais toujours au sermon avec assiduité; mais je n'y trouvais plus les mêmes aliments. Il me semblait que les prédicateurs usaient leurs dents contre la dure enveloppe du fruit dont je savourais le noyau avec délices; et cependant je ne pouvais me passer de les entendre; il me fallait des objets extérieurs, et j'osais pourtant me flatter que je tendais vers une véritable élévation religieuse.

La famille de Philo se trouvait en rapport avec une société de frères moraves dirigée par le comte de Zinzendorf, et Philo m'avait plus d'une fois parlé de cet homme extraordinaire, dont il avait les ouvrages; il m'engagea à les lire, ne fût-ce, disait-il, que pour étudier un phénomène psychologique. Je n'avais pu m'y décider; car à mes yeux le comte était un hérétique endurci. J'avais la même opinion d'Eberstorf, dont il m'avait prêté les cantiques. Dans un moment de découragement total, j'ouvris ce livre, et je reconnus à ma grande surprise, au milieu des formes les plus bizarres, une peinture exacte de l'état de mon âme. Peu à peu je me persuadai que les frères moraves pensaient et sentaient comme moi; j'appris par cœur plusieurs de leurs cantiques, et je me les récitai avec plaisir.

Après trois mois d'hésitation, j'avouai mon changement à Philo, et je lui demandai les livres que j'avais refusés d'abord; il en fut si touché, qu'il fondit en larmes, ce qui me rendit très-heureuse, parce que je croyais sa conversion sincère et complète.

Je fis des progrès rapides dans le langage et dans les doctrines de Zingendorf, et j'ai encore aujourd'hui une profonde vénération pour cet homme extraordinaire. Ce n'est point un rêveur, un enthousiaste sans portée; non, dans le vol audacieux de sa noble et riche imagination, il touche de si près aux plus sublimes vérités, que ses détracteurs n'ont pu ni le suivre ni le comprendre. L'impression qu'il fit sur moi fut telle, que, si j'en avais été la maîtresse, j'aurais tout quitté pour aller vivre près de lui : nous nous serions compris à l'instant; mais il nous eût été impossible d'être longtemps d'accord. Heureusement pour moi, j'étais alors tellement enchaînée, qu'une promenade au jardin de notre maison était un voyage que je ne pouvais me permettre que fort rarement. La maladie de mon père réclamait tous mes instants, et je ne voyais d'autres personnes que Philo, qui ne mettait plus dans sa conduite envers moi le même abandon et la même confiance. L'émotion que ma confidence lui avait causée était restée à la surface de son âme; après quelques vains efforts pour la mettre à l'unisson avec la mienne, il prit le parti de m'éviter.

Devenue une sœur morave ardente quoique à ma façon, je me vis avec chagrin réduite à cacher ce changement, surtout au prédicateur de la cour, à qui j'avais confié la direction de ma conscience. Je connaissais son aversion pour les frères moraves, et je la lui pardonnais volontiers en faveur de ses grandes et belles vertus. Malheureusement ce digne homme ne tarda pas à éprouver de bien vifs chagrins. Il avait autrefois fait la connaissance d'un gentilhomme fort pieux, avec lequel il n'avait jamais cessé d'entretenir une correspondance aussi active qu'édifiante. Quelle ne fut pas sa douleur lorsque ce gentilhomme s'enrôla tout à coup parmi les frères moraves! Une querelle qu'il eut avec la société le ramena à son ancien directeur, qui se hâta de présenter partout en triomphe le pécheur converti. Sa joie ne fut pas de longue durée; car la conversion n'avait pas été complète : le gentilhomme ne s'était séparé des frères moraves que sur des questions de forme; son cœur leur était resté fidèle. Les fleurs brillantes dont le comte de Zingen-

dont ornait sa doctrine l'avaient charmé, et dès qu'il se trouvait dans un cercle d'amis intimes, il leur faisait, pour ainsi dire, respirer le parfum de ces fleurs, et les disposait, ainsi, sans le savoir, à faire partie d'une société dont il ne s'était séparé que par boutade. J'ignorais toutes ces circonstances; car mon père ne recevait plus personne. Un jour, je m'échappai de la maison pour aller voir une de mes amies indisposée depuis quelque temps. Je trouvai chez elle beaucoup d'anciennes connaissances, et je m'aperçus que mon arrivée avait interrompu un entretien qu'on ne se souciait pas de reprendre devant moi. Presque au même instant je vis sur les murailles divers tableaux soigneusement encadrés et relatifs aux doctrines des frères moraves. Il ne m'en fallut pas davantage pour deviner ce qui s'était passé dans cette maison depuis mon absence; et je récitai aussitôt les cantiques moraves que je savais par cœur. La joie de mon auditoire fut aussi grande que sa surprise, et une courte explication acheva de nous mettre d'accord.

Depuis ce moment, je sortis plus souvent, et j'appris à connaître peu à peu tous les chefs de la société morave qui s'était formée dans notre ville à l'ombre du mystère. J'assistai à la plupart des réunions; et comme j'avais un penchant naturel pour les rapports de société, je m'estimai heureuse d'entendre dire et de pouvoir dire moi-même ce que j'avais été réduite à penser en silence.

Je n'étais pourtant point assez prévenue pour ne pas m'apercevoir que la plupart des membres de notre société étaient loin d'en comprendre toute la pureté, et qu'ils puisaient dans les expressions si graves et si élevées des moraves les mêmes sensations qu'ils avaient trouvées autrefois dans le langage de l'Église. Je n'en continuai pas moins à marcher avec eux, et je cherchai à leur faire sentir que les discussions refroidissent et affaiblissent les pieuses émotions de l'âme; et je m'efforçais de leur donner l'exemple de l'esprit de concorde et de l'amour de la paix.

Cette époque de calme ne fut pas de longue durée: nous vîmes bientôt éclater des haines et des persécutions, qui scandalisèrent la cour et la ville. L'existence d'une société

morave avait cessé d'être un secret, et le prédicateur de la cour, n'écoutant que sa pieuse colère, alla si loin, qu'il ne pouvait plus, sans se couvrir de ridicule, revenir à la douceur et à la modération. La société ne m'avait jamais considérée que comme un membre indépendant; et cette position m'était d'autant plus favorable, qu'elle me permit de rester étrangère à des discussions dangereuses, même entre amis, et à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'en faire des armes publiques pour combattre des adversaires passionnés. Ces démêlés me prouvèrent que les cœurs les plus nobles, lorsqu'ils s'ouvrent à la haine, oublient, pour défendre une vaine formule, tout ce qui fait le véritable mérite d'une créature de Dieu.

Mon ancien directeur s'attira le blâme universel; moi seule je l'excusai; je le connaissais si bien, que je pouvais pour ainsi dire me mettre à sa place, et envisager les événements tels qu'il les voyait lui-même. Nous savons tous qu'il est impossible de s'élever au-dessus de toutes les faiblesses; si chez les hommes de mérite elles nous choquent davantage, c'est que notre admiration pour les êtres supérieurs nous pousse à croire que la nature les a affranchis de l'impôt qu'elle fait payer à tous ses enfants. Certes, le prédicateur de la cour était un homme de mérite; je le révérais comme tel malgré ses torts, et je profitais de ma neutralité pour négocier la paix, ou au moins une trêve. Dieu jugea à propos d'en finir par une voie plus courte : il appela le digne homme à lui. Ses plus ardents adversaires pleurèrent sa mort; car jamais personne n'avait osé douter de la bonté de son cœur et de la pureté de son âme.

A la même époque, des intérêts de famille me mirent dans l'impossibilité de fréquenter des réunions qui, au reste, avaient perdu tous leurs charmes à mes yeux, depuis qu'on s'y livrait à des discussions et à des querelles.

Notre oncle touchait enfin à la réalisation de ses projets sur ma sœur; elle avait accepté l'époux qu'il lui destinait; les fiançailles et la signature du contrat avaient eu lieu : il ne restait plus qu'à célébrer le mariage, ce qui devait se faire à l'un des châteaux de l'oncle. Il invita tous nos parents

et amis, qui acceptèrent avec plaisir. J'avais déjà entendu parler de son goût exquis et de sa magnificence. Il avait un architecte italien à son service, et sa collection de livres, de tableaux et d'objets d'histoire naturelle était célèbre; je la comparais à toutes celles que j'avais déjà vues, et je croyais m'en faire une juste idée.

En arrivant chez lui, je me sentis, pour la première fois de ma vie, saisie de surprise et d'admiration à la vue des objets qui m'entouraient; car il régnait entre eux tous des rapports aussi savants qu'harmonieux. Jusque-là l'éclat et la magnificence n'avaient fait que me distraire; je reconnus enfin qu'on peut les faire servir à l'élévation de l'âme et au recueillement de la pensée.

Les divers apprêts pour la célébration du mariage et pour les fêtes qui devaient le précéder et le suivre mirent le comble à mon étonnement. Il m'était impossible de comprendre comment un seul homme avait pu inventer tout cela, et comment les exécuteurs de sa pensée avaient pu agir avec tant d'unité et d'accord. Dans ce château, ni le maître ni les serviteurs n'étaient embarrassés ou affairés; tout paraissait se faire de soi-même : l'esprit d'ordre dominait, mais sans étiquette et sans cérémonial gênant.

Le mariage se fit d'une manière tout à fait inattendue. Un magnifique chant religieux nous surprit à la fin d'un repas; le prêtre parut et unit les deux époux avec une émotion sincère et une simplicité imposante. Philo, qui se trouvait près de moi au moment où ma sœur posa sa main dans celle de son futur, poussa un profond soupir, et me dit bas à l'oreille qu'il lui semblait qu'on venait de l'inonder d'eau bouillante. Je lui en demandai la cause; il me répondit qu'il ne pouvait voir donner la bénédiction nuptiale sans éprouver le même sentiment. Je me moquai de lui; mais ses paroles et leur véritable sens me sont plus d'une fois revenus à la mémoire.

La gaieté de la société, parmi laquelle se trouvait beaucoup de jeunes gens, paraissait d'autant plus vive, que les objets qui nous entouraient avaient quelque chose de grave et de sérieux. L'architecte et le confiseur, le maître de céré-

monies et le cuisinier, l'intendant et le maître de chapelle, semblaient s'être mutuellement donné d'utiles leçons.

Lorsqu'un grand nombre de personnes se trouvent réunies dans un même lieu pour un certain temps, elles sont presque toujours réduites à s'ennuyer ou à accepter les plaisirs les plus vulgaires et les plus opposés à leurs goûts. Notre oncle avait remédié à cet inconvénient en chargeant le maître de cérémonies de procurer à chaque convive des amusements analogues à son âge et aux dispositions de son esprit. Celui-ci ne pouvant exécuter seul une pareille tâche, l'avait divisée entre plusieurs officiers intelligents. L'un avait sous sa direction les promenades à cheval et sur l'eau; l'autre les parties de chasse, les petites promenades entrecoupées de lieux solitaires et propres aux entretiens intimes; un troisième avait les exercices gymnastiques et les danses, auxquels on avait consacré le jardin, les pavillons et les galeries construites à cet effet en planches seulement, mais avec tant d'art, que ces édifices paraissaient être en pierres de taille et en marbre. Les lectures, les jeux sérieux, chaque genre d'amusement enfin avait son directeur spécial. Les mêmes précautions avaient été prises pour les besoins physiques, au point que les personnes accoutumées à se lever tard ou à se coucher de bonne heure, se trouvaient logées loin de toute espèce de bruit qui eût pu troubler leur sommeil. En un mot, le maître de la maison prouvait à chaque instant, à ses nombreux convives, qu'il ne les avait pas réunis pour se faire honneur à lui-même, mais pour leur procurer tout ce qui pouvait charmer leurs goûts et flatter leurs caprices.

La simple propreté, quand elle règne dans une maison, suffit pour en rendre le séjour agréable; mais quand à cet avantage se joignent l'ordre et le bon goût, quand surtout on reconnaît à chaque instant la surveillance d'un esprit cultivé et attentif aux besoins de tous, on se sent doublement heureux, parce que le bien-être matériel est ennobli par l'idée qu'on vit sous la direction d'un être supérieur.

Cette vérité devint palpable pour moi pendant mon séjour au château de mon oncle. J'avais beaucoup lu et entendu

parler sur les arts; Philo était amateur de tableaux et possédait une belle galerie; j'avais moi-même un grand nombre de dessins, mais je m'étais toujours occupée de ce qui est *nécessaire*, selon l'expression de Marthe, et je rangeais les arts dans la catégorie des occupations mondaines qui ne servent qu'à nous détourner de nos devoirs religieux. J'appris enfin qu'il est des objets extérieurs qui ramènent nos sensations sur nous-mêmes, et je sentis, pour la première fois, la différence qui existe entre le chant naturel du rossignol et les *alleluia* chantés par quatre voix humaines. Je fis part à mon oncle de la joie que me causait cette découverte; il en parla longuement avec moi, et poussa la condescendance jusqu'à faire abnégation de ses manières de voir pour mieux entrer dans les miennes.

— Puisque nous supposons, me dit-il un jour à ce sujet, que le Créateur a daigné prendre la forme humaine et vivre pendant quelque temps parmi nous, nous devons respecter la nature humaine, avec laquelle il a été possible à la Divinité de s'identifier complétement. Cette même croyance nous conduit naturellement à la certitude qu'il ne saurait y avoir d'opposition directe entre l'essence de l'homme et celle de Dieu; et si parfois cette opposition nous paraît palpable, n'est-il pas de notre devoir de ne penser qu'aux perfections qui peuvent justifier nos prétentions à la ressemblance avec Dieu, au lieu de nous faire les avocats de Satan, en ne voyant en nous que les faiblesses et les erreurs propres à montrer le ridicule de ces prétentions?

— Ne m'humiliez pas, mon cher oncle, lui répondis-je en souriant, jusqu'à imiter mon langage; j'attache tant de prix à vos opinions, que je voudrais vous les entendre énoncer à votre manière; car, dans le cas même où je ne pourrais les partager, je saurai du moins les interpréter.

— J'y consens, puisque vous l'exigez, et cependant notre entretien ne changera pas de caractère. Vous conviendrez, sans doute, que le plus grand mérite de l'homme est de dominer les événements, au lieu de se laisser dominer par eux. L'univers est pour nous ce qu'une immense carrière est pour l'architecte, dont le premier devoir est de faire servir

ce dépôt brut à la réalisation solide et bien entendue des créations idéales de son intelligence. Oui, soyez-en bien convaincue, ma chère nièce, en dehors de nous il n'y a que des éléments; la force créatrice qui peut produire tout ce qui doit être, et qui ne nous laisse ni repos ni sommeil jusqu'à ce que nous ayons plus ou moins accompli cette tâche, est en nous-mêmes. Je crois que vous avez choisi la meilleure part, car vous avez mis votre conduite et vos facultés aimantes en rapport avec l'Être suprême; cependant je ne crois pas qu'il faille blâmer ceux qui bornent leurs efforts à étudier les sensations de l'homme, pour les faire contribuer à un seul et unique but d'action.

Ces sortes de conversations nous rapprochèrent peu à peu, et il finit par me parler avec une entière franchise.

— Ne croyez pas, dit-il, que je veuille vous flatter en louant votre manière de penser et d'agir. J'honore tous ceux qui savent ce qu'ils veulent, qui poursuivent sans relâche l'objet de leurs désirs, qui connaissent les moyens les plus propres à le leur faire obtenir et les emploient à propos. La nature des résultats n'est pour moi qu'une question secondaire. La plus grande partie de ce qu'on appelle mal, dans le monde, provient de l'ignorance des hommes, qui ne veulent ni se faire une juste idée du but qu'ils se proposent, ni suivre la route qui pourrait les y conduire. Je les compare à des maçons chargés d'élever une tour immense, pour laquelle ils se bornent à creuser des fondements qui suffiraient à peine à une simple cabane. Je n'en veux d'autre preuve que votre propre exemple. Si, avec votre ardent désir de mettre votre conscience en repos, vous vous étiez laissé imposer l'époux que tant de puissantes considérations vous faisaient un devoir d'accepter, vous eussiez toujours été en contradiction avec vous-même, et la vie n'aurait plus eu pour vous un seul instant de bonheur. Le sacrifice que vous avez eu le courage de vous imposer vous a sauvée de ce danger.

— Puisque vous avez prononcé le mot sacrifice, mon cher oncle, je crois devoir vous dire qu'on donne presque toujours à ce mot une signification trop étendue, puisqu'on s'en sert

pour désigner la renonciation à un mince avantage dans l'espoir d'obtenir une grande faveur. C'est ainsi que pour hâter le rétablissement d'un père chéri, on sacrifiait autrefois un agneau sur l'autel de la déesse de la santé.

— Quel que soit le motif qui décide notre choix, répondit mon oncle, faire ce choix, y persister, et l'accepter avec toutes ses conséquences, est la faculté la plus admirable et la plus utile de l'espèce humaine. On ne saurait avoir en même temps et la marchandise et l'argent. Désirer toujours la marchandise, sans pouvoir se décider à donner son argent, est une position aussi fâcheuse que de se repentir de son marché après l'avoir conclu. Je ne condamne cependant ni l'une ni l'autre; l'homme qui s'y trouve jeté n'est coupable que parce qu'il manque de force pour trancher les relations entortillées de la société mal organisée au milieu de laquelle il vit. Laissez-moi vous expliquer ma pensée par des exemples. Il y a beaucoup plus de prodigues dans les villes qu'à la campagne, où l'homme naît dans un cercle d'activité et de désirs assez borné pour qu'il puisse l'embrasser dans toute son étendue, et utiliser les moyens de succès qui se trouvent toujours à sa portée. Dans la sphère plus vaste des grandes villes, il ne sait plus ni ce qu'il veut ni ce qu'il veut faire; soit qu'il se laisse distraire par la multitude des objets ou éblouir par leur éclat, il est également malheureux dès que ses tendances ne se trouvent plus en harmonie avec ses forces agissantes. Je le répète enfin, sans une volonté ferme, tout est impossible, et cette volonté est rare, même chez les personnes les plus distinguées et les plus instruites; elles ne cherchent qu'à se défendre contre le travail, contre les affaires, contre les arts, et même contre les plaisirs; elles traitent la vie comme une liasse de journaux qu'on parcourt bien vite afin de pouvoir s'en débarrasser. Oui, la plupart des hommes ressemblent à ce jeune Anglais que j'ai connu à Rome, et à qui j'ai entendu dire un soir, dans un cercle brillant, qu'il était fort content de sa journée, parce qu'il avait visité six églises et deux galeries dont désormais il ne serait plus forcé de s'occuper. C'est ainsi que l'on veut tout voir, tout connaître, et qu'on ne s'aper-

çoit point que, pour apaiser la faim, il ne suffit pas de humer l'air. Quand je vois un homme pour la première fois, je me demande : De quoi, comment, et dans quel but s'occupe-t-il? La réponse à ces questions décide pour toujours mon opinion sur son compte.

— Permettez-moi de vous dire, mon cher oncle, que vous êtes un peu trop sévère, et que vous privez ainsi plus d'un honnête homme de votre appui, qui pourrait lui être si utile.

— C'est possible, mais je trouve mon excuse dans les nombreuses déceptions que j'ai essuyées. Que de fois n'ai-je pas été dupe de ces extravagants qui croient nous procurer une charmante partie de campagne en nous promettant de nous mettre en rapport avec des danaïdes ou des sylphides! Dieu merci! je m'en suis débarrassé, et si l'un d'eux se retrouvait sur mon passage, je le repousserais poliment, mais sans appel. Ces sortes de gens sont les premiers à se plaindre de la marche des événements, de la futilité des savants, de l'inconséquence des artistes et de la platitude des poëtes. Ils ne voient pas qu'eux-mêmes, et la foule qui ne vaut pas mieux, ne lirait pas des ouvrages réellement scientifiques; que la véritable poésie est inintelligible pour eux, et qu'ils ne savent juger une œuvre d'art que d'après les opinions et les préjugés reçus.

Puis il s'interrompit tout à coup et me fit remarquer les tableaux qui décoraient l'appartement où nous étions. Je n'admirai que ceux dont les sujets avaient de la grâce ou de l'importance historique et morale.

— C'est fort bien, me dit-il; accordez maintenant un peu d'attention au génie qui a produit ces ouvrages. Les belles âmes aiment à vénérer la main de Dieu dans les productions de la nature; pourquoi refuseraient-elles toute reconnaissance à celle de ses imitateurs?

Et me conduisant devant les tableaux que j'avais dédaignés, il me fit observer que pour juger une production artistique, il faut se rappeler la marche progressive des arts et les immenses difficultés qu'il a fallu vaincre pour acquérir le mécanisme et le métier; premier triomphe qui a de-

mandé plusieurs siècles, pendant lesquels les hommes du plus grand mérite se sont usés en essais, que l'on peut considérer comme autant de degrés par lesquels le génie arrive à cette hauteur qui nous donne des vertiges.

En plaçant ses tableaux, il avait eu soin de marquer chaque pas de la peinture vers la perfection, et il m'expliqua cette pensée d'une manière si lucide, que je la compris sans peine. Je ne pus m'empêcher, toutefois, de lui dire que sa galerie me paraissait l'image de l'amélioration de la nature humaine.

— On peut l'envisager sous ce point de vue, dit-il; mais elle devrait vous prouver aussi qu'on a toujours tort de travailler à cette amélioration isolément et d'une manière purement intellectuelle. Il faut surtout cultiver et perfectionner les sensations physiques, afin de ne pas tomber dans les piéges d'une imagination déréglée, où les natures les plus nobles s'avilissent jusqu'à prendre plaisir à des niaiseries absurdes, et parfois même à des platitudes honteuses.

Je ne l'accusai point d'avoir voulu me faire un reproche indirect, et cependant je me sentais attaquée; car, certes, il y a bien des niaiseries absurdes dans les cantiques qui m'avaient édifiée tant de fois; et les tableaux auxquels se rattachaient mes idées religieuses n'auraient certainement pas trouvé grâce devant la haute raison et le goût épuré de mon oncle.

Philo, qui passait une partie de son temps à la bibliothèque, m'y conduisit un jour, et je fus aussi étonnée du nombre que de la nature des livres qu'elle renfermait. Dans cette collection, il était facile de retrouver la pensée dominante de mon oncle, car il n'y avait que des ouvrages propres à donner une connaissance exacte de nous-mêmes, à mettre de l'ordre dans nos idées, et à nous convaincre de l'unité de l'esprit humain.

J'avais tant lu dans ma vie, que presque tous les livres m'étaient connus; il me fut donc facile de juger de l'ensemble de cette bibliothèque, et de faire remarquer des lacunes là où d'autres ne voyaient qu'une confusion limitée ou une étendue immense.

Un médecin naturaliste, qui semblait plutôt faire partie des dieux pénates que des habitants du château, nous fit les honneurs du cabinet d'histoire naturelle. La vue de ce cabinet me rappela mon enfance, et je fis voir à mon père plusieurs objets avec lesquels il avait cherché à me distraire pendant ma longue maladie. Le docteur se mêla à notre conversation; nous reconnûmes bientôt que nos principes religieux étaient à peu près les mêmes. Il me parla avec feu de la tolérance de mon oncle, et de sa justice envers tous ceux dont les efforts, quelle que soit leur nature, tendent à augmenter la dignité humaine. Notre connaissance ne tarda pas à devenir intime, et je reconnus que le bon docteur demandait à tous les hommes les qualités qu'il admirait dans mon oncle, et qu'il condamnait sans pitié les vanités individuelles et les prétentions exclusives.

Le mariage de ma sœur avec l'époux que mon oncle lui avait choisi rendait ce bon parent excessivement heureux; il déclara hautement qu'il regardait le jeune couple comme ses enfants, et qu'il leur lèguerait la plus grande partie de ses immenses domaines. Quant au château où nous nous trouvions, il était décidé à ne le laisser qu'à une personne capable d'apprécier les trésors intellectuels qu'il contenait, qu'à une personne enfin profondément convaincue qu'en Allemagne surtout, l'homme qui joint aux avantages de la naissance ceux d'une fortune considérable, doit offrir à son pays le modèle d'une collection complète d'objets de sciences et d'arts.

Déjà une partie des convives avait quitté le château, et nous nous disposions à imiter leur exemple, lorsque mon oncle nous procura un plaisir inattendu. Le chœur de chanteurs qui s'était fait entendre pendant la cérémonie du mariage de ma sœur nous avait tellement ravis, que nous avions plusieurs fois manifesté le désir de l'entendre de nouveau; mais notre hôte n'avait pas jugé à propos de satisfaire ce désir. La veille de notre départ, il nous dit tout à coup :

— Il n'y a plus ici ni danseurs ni orchestre; la folâtre jeunesse s'est envolée, les nouveaux époux commencent à

prendre un air sérieux, et nous allons nous séparer pour ne plus jamais nous revoir, du moins tels que nous sommes aujourd'hui. Pour célébrer cet instant solennel, je vais vous faire entendre de nouveau le chant que vous m'avez plusieurs fois redemandé en vain.

Et aussitôt le chœur entonna alternativement des chants à quatre et à huit voix, si imposants et si harmonieux, qu'ils nous donnèrent à tous un avant-goût des béatitudes célestes. J'avais entendu plus d'une fois les pieux chants des fidèles qui s'écorchent le gosier et croient louer Dieu parce qu'ils se font plaisir à eux-mêmes; je connaissais la musique futile des concerts et des salons, qui nous force parfois à admirer le talent d'un artiste, et qui jamais ne parvient à nous émouvoir; mais ce fut pour la première fois que j'entendis enfin une harmonie tirant son origine de la plus noble essence de l'homme, et parlant par des organes exercés, à notre âme et à nos sens, comme pour nous rendre palpable notre ressemblance avec la Divinité. Cette harmonie se composait de chants latins et religieux, qui se suivaient et s'enchaînaient comme les diamants qui enrichissent un anneau d'or. Le bonheur intellectuel que je goûtai alors était d'autant plus grand, que je m'y étais élevée sans luttes et sans efforts.

Lorsque nous prîmes congé de mon oncle, il nous fit à tous de riches présents. Je reçus pour ma part une croix de chanoinesse émaillée avec un art particulier, et surmontée d'un gros diamant qui était un des objets les plus précieux de son cabinet d'histoire naturelle.

Ma sœur suivit son mari dans ses terres, et nous retournâmes chez nous pour reprendre, non sans quelque regret, notre vie monotone et vulgaire. Le séjour enchanté que nous venions de quitter ne me laissa pas des impressions ineffaçables, et cependant mon oncle chercha à en perpétuer le souvenir, en m'envoyant de temps en temps les divers objets de ses collections que j'avais admirés, et que je lui renvoyais quand j'avais joui assez longtemps du plaisir de les revoir. J'étais trop occupée du salut de mon âme pour accorder aux productions des arts une attention soutenue.

Je regardais les tableaux et les gravures comme on regarde les caractères d'un livre ; une belle impression plaît à l'œil, mais elle ne suffit pas pour nous faire aimer le livre ; aussi ai-je toujours demandé à la peinture un sujet propre à me toucher ou à m'instruire, et j'ai persisté dans cette erreur malgré les efforts constants de mon oncle pour m'en faire revenir. Au reste, de nouvelles calamités de famille ne tardèrent pas à m'arracher à toute distraction artistique, et à me jeter dans un cercle d'activité et de souffrance presque au-dessus de mes forces.

Ma sœur cadette avait joui jusque-là d'une santé florissante, et je pouvais me reposer sur elle de la direction de la maison, dont je l'avais chargée afin de consacrer tout mon temps aux soins qu'exigeait l'état de mon père. Un rhume négligé lui tomba sur la poitrine, et, après une maladie de trois mois, elle nous quitta pour toujours. Sa mort fit à mon cœur une blessure si profonde, que le temps ne l'a pas encore cicatrisée.

Pendant qu'on la portait à sa dernière demeure, j'étais retenue dans mon lit par une toux sèche et une fièvre violente. En apprenant ces fâcheuses nouvelles, ma jeune sœur, enceinte depuis quelques mois, fit une fausse couche ; et mon pauvre père, malade lui-même, se vit sur le point d'être précédé dans la tombe par ses trois filles. Ses larmes me déchiraient le cœur, et je suppliais la Divinité de me laisser vivre assez pour fermer les yeux de mon père. Elle m'accorda cette faveur, et je fus bientôt en état de reprendre mes doubles fonctions de maîtresse de maison et de garde-malade.

Au bout de quelque temps, ma sœur eut de nouveau l'espoir de devenir mère, et elle me confia non-seulement les inquiétudes naturelles à son état, mais encore ses chagrins domestiques, car elle ne vivait pas en parfaite intelligence avec son mari. Les torts étaient peu graves et réciproques : au lieu de se faire mutuellement de petites concessions, sans lesquelles il n'y a pas de bon ménage possible, ils élevaient des prétentions ridicules, que leur vanité leur faisait regarder comme des preuves d'amour qu'ils avaient le

droit d'exiger. Je possédais aussi la confiance de mon beau-frère, il m'était donc facile de les éclairer sur leurs fautes. Bientôt une harmonie parfaite régna entre eux. Ces démêlés m'avaient forcée de m'occuper sérieusement d'intérêts mondains, et de pratiquer des vertus sur lesquelles je m'étais bornée jusque-là à chanter des cantiques.

Ma sœur accoucha d'un garçon, et mon père, malgré sa faiblesse et ses souffrances, se mit en route avec moi pour se rendre auprès d'elle. La vue de l'enfant lui causa une joie inexprimable; et pendant la cérémonie du baptême, il avait quelque chose de si exalté et de si imposant en même temps, qu'on aurait pu le comparer à un génie à deux visages, dont l'un se tourne avec bonheur vers les régions où il compte retourner bientôt, tandis que l'autre sourit aux espérances de la terre, parce qu'un enfant de sa race vient d'y paraître.

Pendant notre retour, il ne se lassa point de parler de son petit-fils, et de tout ce qu'il voudrait que l'on fît pour rendre son éducation morale et physique aussi complète que possible. La joie et ce petit voyage semblaient avoir raffermi sa santé; je le croyais rétabli, lorsqu'un soir, en se levant de table, il fut pris d'un violent accès de fièvre. Il n'en sortit pas moins le lendemain matin, et s'occupa de ses affaires comme à l'ordinaire; mais bientôt des symptômes alarmants nous révélèrent son véritable état. Lui seul était calme et tranquille; il régla sa succession et la cérémonie de son enterrement, comme il s'était acquitté naguère des devoirs de son emploi.

— Pourquoi craindrais-je la mort? me disait-il; Dieu est plein de miséricorde, et la mort n'est qu'un passage à la vie éternelle.

Me rappeler toutes les circonstances de sa mort est une des plus douces occupations de ma vie solitaire, et je ne m'y livre jamais sans sentir la présence de Dieu d'une manière si positive, qu'il n'est pas au pouvoir humain de m'en faire douter.

La mort de mon père avait entièrement changé ma position. Après avoir été si longtemps soumise et dépendante,

je jouis tout à coup d'une liberté illimitée, dont je me hâtai de profiter comme d'un bien inattendu. Mes amis, que je n'avais pu voir que rarement, me préparèrent des réunions, des promenades et des parties de plaisir ; j'acceptai tout avec empressement, et je reconnus bientôt que la liberté ne consiste pas à faire ce qu'on veut, mais à pouvoir faire, sans luttes et sans difficultés, ce qui est juste et convenable. J'eus le bonheur d'arriver à cette conviction sans avoir eu besoin de l'acheter par des expériences fâcheuses.

Je n'avais aucun motif pour me refuser le plaisir de renouer mes relations avec les frères moraves ; je m'empressai donc d'aller visiter un de leurs établissements dans notre pays. Il ne répondit point à mon attente ; j'eus la franchise de le dire, et l'on m'assura qu'il ne fallait pas juger la société d'après la fraction que j'avais sous les yeux. Cette excuse était basée sur des motifs justes ; il me semblait pourtant qu'il était possible de diriger une petite réunion dans le même esprit que celui de la grande association dont elle émane.

Un des évêques moraves, disciple du comte de Zingendorf, me fit les honneurs de l'établissement. Il connaissait parfaitement la langue anglaise, je ne la parlais pas mal, et cette circonstance lui paraissait une preuve que nous étions faits pour nous entendre et nous unir ; mais je ne partageai nullement son avis à ce sujet. Cet homme, autrefois coutelier en Moravie, son pays natal, n'avait pu s'affranchir des manières vulgaires et des opinions routinières de son ancienne condition. Je me serais plus facilement entendue avec M. de L***, major au service de France, si je n'avais pas été choquée de l'humilité de sa conduite presque rampante envers l'évêque. Quand je voyais sa jeune et charmante femme et les autres dames de l'établissement baiser la main de ce chef spirituel, il me semblait qu'on me frappait au visage. Je consentis cependant à faire avec cette société un voyage en Hollande pour nous réunir à un plus grand établissement. Heureusement pour moi, ce projet n'eut jamais de suite.

Ma santé devint toujours plus faible, et je me vis bientôt

condamnée à une solitude absolue. Loin de craindre la mort, je la désirais; mais je remerciais Dieu de donner ainsi à mon âme le temps de se rendre digne d'une union complète avec lui. Pendant mes longues nuits sans sommeil, je me trouvais souvent dans un état dont il me serait impossible de donner une idée précise. Il me semblait alors que je pensais et que je sentais sans le secours du corps, qui n'était plus pour mon âme qu'un vêtement inutile. Elle recommençait pour ainsi dire le passé, et voyait clairement tout ce qui en résulterait dans l'avenir. Ce temps n'est plus, celui qui le suivra passera à son tour; mon corps tombera en poussière; mais le *moi*, que j'ai si profondément étudié, est et sera toujours.

Le bon docteur avec lequel j'avais fait connaissance au château de mon oncle, s'efforça de m'arracher à ces extases contemplatives. Il me fit comprendre que plus elles sont indépendantes des objets extérieurs, plus elles nous en détachent et minent les fondements de notre existence ici-bas, où nous avons été jetés pour agir et non pour rêver.

— Oui, me disait-il souvent, l'activité est le premier devoir de l'homme; et pendant les intervalles que son organisation le force à consacrer au repos, il ne devrait songer qu'à arriver à une plus parfaite connaissance de tout ce qui peut augmenter et faciliter ses moyens d'action. Il m'avait observée de si près, qu'il savait que je regardais mon corps comme un objet extérieur, et que je connaissais mes infirmités et le moyen de les soulager comme si j'avais étudié la médecine. Cette particularité de mon caractère le décida à étendre mes connaissances sur la matière en général. Il promena mon intelligence à travers toute la création, et ce ne fut qu'après m'en avoir fait connaître les merveilles, qu'il me montra le Créateur traversant ces magnifiques régions à l'heure solennelle du soir, et à demi caché dans un crépuscule mystérieux.

Que j'aimais à voir ainsi dans la nature le Dieu que je portais dans mon cœur! Quel tendre intérêt je prenais aux œuvres de ses mains, et que je le remerciais d'avoir bien voulu m'animer par un souffle de sa bouche!

Ma sœur avait successivement donné le jour à deux filles, au grand regret de son mari, qui désirait plusieurs garçons, afin de pouvoir un jour se reposer sur eux de l'administration de ses vastes domaines. Son espoir allait enfin se réaliser, lorsqu'il mourut d'une chute de cheval; sa femme le suivit dans la tombe, peu de jours après être accouchée d'un robuste et beau garçon. Les quatre orphelins qu'ils laissaient après eux me firent faire plus d'une réflexion pénible. Moi, si faible et si maladive, j'avais vu mourir tant d'amis et de parents doués d'une forte santé; j'avais même lieu de craindre de survivre aux enfants de ma sœur; car je connaissais les dangers sans nombre qui menacent l'enfance, surtout dans les classes élevées. Je déplorais ma faiblesse, qui ne me permettait pas de prendre soin de ces aimables créatures, dont mon oncle se chargea courageusement.

Depuis que mon cher docteur m'avait fait étudier les divers rapports des êtres entre eux, aucune ressemblance de classe ou de famille ne m'échappait. Mon père avait conservé les portraits de ses ancêtres, et complété cette collection par son portrait à lui, celui de sa mère et ceux de ses enfants. Comme je connaissais les caractères de tous ces personnages, j'aimais à les retrouver dans les orphelins de ma sœur. L'aîné me rappelait son grand-père paternel, dont j'avais vu le portrait chez mon oncle. C'était un officier aussi célèbre par ses talents que par sa valeur. Le petits-fils montrait déjà les mêmes dispositions; il préférait les armes aux joujoux les plus beaux. A chaque fois qu'il venait me voir, il bouleversait la collection d'armes que mon père m'avait laissée, et jamais je ne le vis si heureux que le jour où je me décidai enfin à lui donner une paire de pistolets et un joli fusil de chasse. Ses manières cependant n'avaient rien de rude ni de sauvage; il était au contraire doux, réfléchi et studieux.

L'aînée des filles était l'objet de mes prédilections, sans doute parce qu'elle me ressemblait et m'aimait tendrement. Plus elle grandissait, plus je la chérissais, et bientôt elle m'inspira de l'admiration, je dirais presque du respect. Son extérieur était séduisant et noble, son caractère égal et

calme ; son activité infatigable s'étendait sur tout ce qui se trouvait à sa portée. Les occupations les plus vulgaires lui plaisaient dès qu'elles pouvaient être utiles, et cependant elle savait se tenir tranquille et même inoccupée dès qu'elle n'avait rien de convenable à faire. Je n'ai jamais trouvé chez personne une activité aussi raisonnée et si différente de ce besoin de mouvement qui, même au sein de l'oisiveté, donne un air affairé, qui importune et gêne toujours, et n'est que fort rarement utile. Sa conduite envers les malheureux et les pauvres avait quelque chose d'incomparable. J'avoue franchement que je n'ai jamais vu pratiquer ainsi la bienfaisance. Je donnais souvent trop pour ma position ; mais je ne pouvais prendre un véritable intérêt qu'aux membres de ma famille. Ma nièce ne donnait jamais d'argent, mais les objets de première nécessité qui manquaient aux malheureux qu'elle voulait soulager, et dont elle connaissait les besoins mieux qu'ils ne les connaissaient eux-mêmes. Qu'elle était aimable quand elle fouillait dans mes armoires, où elle découvrait toujours quelque chose qui m'était inutile, et dont elle trouvait moyen d'habiller les enfants des malheureux !

Sa sœur se forma dans un sens tout opposé ; elle promit de bonne heure de devenir belle et gracieuse comme l'avait été sa mère, et elle le devint en effet. Sans cesse occupée de sa personne, elle se parait avec goût, mais d'une manière éclatante. Je n'oublierai jamais avec quel ravissement elle se regarda dans la glace au moment où je lui essayais un magnifique collier de perles que je tenais de ma mère ; et cependant ce n'était alors qu'une toute petite fille. Les divers penchants de ces enfants me donnèrent un agréable pressentiment de ce que deviendraient après ma mort les objets que je pourrais leur laisser. Je voyais les fusils et les carabines sur l'épaule de mon neveu, et tout mon linge et mes vêtements convertis par ma chère Nathalie en modestes parures pour de pauvres jeunes filles. Malgré ce besoin de contribuer au bonheur des autres, cette chère enfant n'avait pas encore éprouvé le vague amour pour un être visible ou invisible, qui m'avait tant de fois agitée pendant mon enfance

et ma première jeunesse. Quant à sa jeune sœur, je savais qu'elle étalerait avec bonheur mes riches bijoux à quelque cour brillante, et j'attendais en paix l'instant où je rendrais mon corps aux éléments et ma modique fortune à ceux qui sauraient en faire usage.

Les enfants sont devenus de charmants jeunes gens, mais je ne les vois presque jamais, leur grand-oncle les tient éloignés de moi; je me résigne à sa volonté. Un homme fort singulier, dont on ne connaît pas l'origine, et qui semble être un ecclésiastique français, a été chargé par lui de diriger et de surveiller leur éducation, qui se fait tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre, sans qu'ils soient jamais ensemble ni longtemps dans le même endroit.

Ce plan d'éducation m'avait d'abord paru bizarre et sans but, mais le bon docteur me fit remarquer que mon oncle l'avait adopté parce que, selon lui, il fallait avant tout étudier les penchants et les désirs des enfants, et leur fournir le plus tôt possible le moyen de les satisfaire. D'après les principes de cet excellent homme, des enfants élevés ainsi peuvent, s'ils se sont trompés, le reconnaître à temps, et revenir de leurs erreurs; dans le cas contraire, ils s'accoutument de bonne heure à maintenir leurs principes, et persistent avec zèle sur la route qu'ils ont choisie.

Je désire que cet essai obtienne d'heureux résultats; la chose me paraît possible, vu l'excellent naturel des sujets qui en sont l'objet. Mais ce qui me chagrine réellement c'est qu'on les détourne de tout ce qui pourrait les faire réfléchir sur eux-mêmes, et les amener à désirer des rapports directs avec Dieu. Mon oncle pousse ses principes à ce sujet si loin, que ma société lui semble dangereuse pour ses élèves. Il paraît que dans la vie pratique la tolérance est impossible, puisque l'homme qui répète sans cesse que tout le monde a le droit de penser et d'agir à sa façon, n'admet, pour lui aider à exécuter ses projets, que les personnes qui adoptent ses principes sans restriction.

Le motif pour lequel on m'a éloignée des enfants de ma sœur m'a affligée d'autant plus, que je me persuade chaque jour davantage de l'excellence de mes opinions religieuses.

Comment l'origine de ces opinions ne pourrait-elle pas être divine, puisque leurs résultats dans la pratique sont si bienfaisants ? C'est par la pratique que nous arrivons à la connaissance exacte de notre être ; il me semble donc que c'est également dans la pratique que nous pouvons trouver les preuves de l'existence d'un Dieu, toujours prêt à nous soutenir dans tout ce qui est bon.

J'avance toujours et ne recule jamais ; mes actions deviennent chaque jour plus conformes à l'idée que je me suis faite de la perfection humaine. Malgré ma faiblesse physique, l'exécution des devoirs que je me suis imposés me devient toujours plus facile. Ce progrès perpétuel pourrait-il s'expliquer, si je n'en cherchais la cause que dans ma nature, dont j'ai si profondément senti la pauvreté ? Non, selon moi du moins, il ne saurait être que le résultat de l'intervention divine.

Je ne me souviens presque pas d'avoir obéi à un ordre ; rien ne me semble une loi, c'est un penchant qui me guide, je cède librement à ma manière de voir, et je ne connais ni soumission ni repentir. Grâce à Dieu, je sais à qui je dois ce bonheur, et j'en jouis avec humilité. Jamais je ne serai exposée au danger de m'enorgueillir de ce que je suis et de ce que je puis par moi-même, car j'ai vu de près les monstres qui peuvent naître et se développer dans le cœur de chacun de nous, quand nous n'avons pas su nous placer sous la protection spéciale d'une puissance supérieure à toutes les puissances de ce monde.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Le printemps étalait toutes ses magnificences, l'orage qui s'était formé dès le matin venait d'éclater sur les montagnes; la terre avait bu la pluie et le soleil commençait à percer les nuages grisâtres sur lesquels se dessinait un brillant arc-en-ciel. Wilhelm, qui traversait la contrée, contemplait ce phénomène d'un air mélancolique.

— Hélas! se disait-il à lui-même, pourquoi faut-il que les plus belles couleurs de la vie nous apparaissent toujours sur un fond sombre? Et notre cœur ne peut-il s'épanouir que lorsque les nuages ont versé des larmes? Pour l'homme qui n'est point ému, un jour serein est comme un jour orageux; qui est-ce qui peut nous émouvoir, si ce n'est l'espérance qu'un jour nos penchants innés ne resteront plus dans le vague? Le récit d'une belle action, la vue d'un objet en harmonie avec notre être nous touche, car nous sentons alors que nous ne sommes pas dans un pays inconnu, et que nous approchons de la belle patrie vers laquelle tendent sans cesse nos plus nobles facultés.

Un homme à pied le joignit en ce moment, mesura son pas sur celui du cheval, adressa quelques phrases insignifiantes à notre héros, et lui dit enfin :

— Ou je me trompe fort, ou je vous ai déjà vu quelque part.

— Je le crois également, répondit Wilhelm ; n'avons-nous pas fait un jour ensemble une agréable promenade sur l'eau?

— C'est cela.

Wilhelm le regarda avec attention.

— Je ne sais quel changement s'est opéré en vous depuis cette époque. Je vous pris alors pour un ministre protestant; aujourd'hui je trouve que vous ressemblez à un prêtre catholique.

— Aujourd'hui vous ne vous trompez pas, répliqua le prêtre en montrant sa tonsure. Qu'est devenue la société dont vous paraissiez faire partie? continua-t-il; êtes-vous resté longtemps avec elle?

— Beaucoup plus que je n'aurais dû le faire; quand ma pensée s'arrête sur ce passé, il me semble quelle cherche à sonder le vide.

—Vous avez tort; tout ce qui nous arrive laisse des traces ineffaçables et contribue à notre éducation; mais il est dangereux de s'en faire l'énumération à soi-même. Cet examen nous rend trop fiers ou trop humbles, il nous surexcite ou nous abat, et l'un est aussi dangereux que l'autre. Le plus sûr est de faire toujours ce qui est nécessaire et à notre portée. Pour l'instant, ajouta-t-il en souriant, nous devons nous hâter d'arriver au lieu de notre destination.

Wilhelm lui demanda s'il était encore loin du château de Lothaire.

— Non; vous le trouverez au pied de la montagne qui est devant nous. Nous nous y reverrons quand j'aurai terminé l'affaire indispensable qui m'appelle ailleurs; à bientôt.

Et prenant un sentier rapide et détourné, il disparut aux yeux de Wilhelm, qui continua sa route en réfléchissant sur cette rencontre.

— Il a raison ce singulier personnage, se dit-il à lui-même, le plus sûr est de faire toujours ce qui est nécessaire et à notre portée. Pour moi maintenant le plus nécessaire est de m'acquitter de ma triste commission. Voyons si je n'ai rien oublié du discours qui doit foudroyer l'infidèle.

Et il se mit à réciter ce chef-d'œuvre d'éloquence sans en omettre une syllabe. Persuadé qu'il pouvait compter sur sa mémoire, il chercha à exalter son imagination en se retraçant les souffrances et la mort d'Aurélie.

— Ombre de mon amie! s'écria-t-il, viens, accompagne-moi, écoute et regarde ce que je vais faire pour te venger!

et, si tu le peux, avertis-moi par un signe quelconque que tu es satisfaite et apaisée !

Arrivé au sommet de la montagne, il s'arrêta pour contempler les singuliers bâtiments qui occupaient une partie de la vallée. Un ancien château à pignon, irrégulièrement flanqué de tourelles, avait servi de point de départ aux constructions modernes qui s'y rattachaient par des galeries et des passages couverts, de structure et de dimensions différentes. La symétrie et les ornements extérieurs semblaient avoir été sacrifiés à dessein à un caprice bizarre ou à une combinaison d'utilité réelle. Point de fossés remplis d'eau stagnante, point de remparts garnis d'arbres centenaires, point d'allées inutiles, point de parc tristement entouré de hautes murailles, mais partout des vergers, des potagers, des prairies entrecoupaient les divers corps de bâtiments et donnaient à l'ensemble quelque chose de heurté, qui n'était pas sans attrait. A peu de distance de cette demeure seigneuriale, s'élevait un village entouré de champs et de jardins soigneusement cultivés ; tout dans la vallée enfin portait un cachet de prospérité et d'indépendance.

Notre héros reconnut sans peine la demeure de Lothaire. Trop préoccupé de sa mission pour s'intéresser aux objets extérieurs, il se dirigea vers le village, s'arrêta à la porte de l'auberge, confia son cheval au garçon et se rendit en hâte au château.

Un vieux domestique vint lui ouvrir la porte, et lui dit avec une bonté candide, que probablement son maître ne pourrait pas le recevoir, parce qu'il avait beaucoup de lettres à écrire et plusieurs affaires à expédier. Wilhelm insista, et le vieillard consentit à aller l'annoncer. Au bout de quelques minutes, il revint et l'introduisit dans une grande salle, en le priant de ne pas s'impatienter, parce qu'il serait sans doute forcé d'attendre longtemps. Resté seul, notre héros chercha à se distraire en examinant les portraits des illustres chevaliers et des nobles dames, qui décoraient la salle. Il leur récita son discours de la pensée, et, en face de ces cuirasses et de ces collets montés, il le trouva plus audacieux et plus beau. Espérant à chaque instant voir arriver son adversaire,

il se disposa, au plus léger bruit, à lui remettre ses dépêches avec une dignité silencieuse, et à l'écraser ensuite par l'éloquence foudroyante de ses reproches.

Plusieurs heures s'étaient écoulées ainsi; la patience commençait à lui échapper, lorsqu'une porte latérale s'ouvrit enfin. Un jeune homme vêtu d'une redingote fort simple et chaussé de larges bottes s'avança vers lui, et lui dit d'un air bienveillant et gracieux :

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre si longtemps. Voyons, que m'apportez-vous de bon?

En prononçant ces mots, il acheva de plier une lettre qu'il tenait à la main. Wilhelm lui remit le paquet d'Aurélie.

— Voici, lui dit-il, le dernier adieu d'une amie; j'espère que vous ne le lirez pas sans émotion.

Lothaire ne répondit rien, et retourna dans son cabinet, dont il laissa la porte entr'ouverte, ce qui permit à Wilhelm de voir qu'il cachetait fort tranquillement plusieurs lettres avant d'ouvrir celle d'Aurélie. Cette conduite mit le comble à son embarras, car il avait déjà compris qu'après un accueil aussi simple et aussi naturel, le rôle pathétique qu'il se proposait de jouer le couvrirait de ridicule. Cependant, comme il ne pouvait se décider à renoncer à son discours, il s'avança vers la porte du cabinet pour le réciter à Lothaire; mais en ce moment le prêtre qu'il avait rencontré en route entra dans ce même cabinet par une porte dérobée.

— Je viens de recevoir la plus singulière dépêche du monde, lui dit Lothaire. Vous trouverez sans doute fort naturel, continua-t-il en s'adressant à Wilhelm, que je ne me sente pas disposé à causer avec vous en ce moment. Je vous le confie, mon cher abbé; veillez à ce qu'il soit satisfait de notre hospitalité, car je le retiens pour cette nuit, du moins.

Une inclination silencieuse avertit Wilhelm qu'il ne lui restait plus qu'à suivre l'abbé. Celui-ci lui fit traverser plusieurs corridors d'une forme et d'un aspect peu usités, et l'introduisit dans une jolie chambre sans lui avoir adressé un mot. Bientôt un jeune garçon lui apporta un succulent souper, lui dit qu'il avait été mis à sa disposition, et lui raconta une foule de détails sur les habitants de la maison.

Malgré le babil agréable de cet enfant, Wilhelm le congédia, car il avait besoin d'être seul. Son premier mouvement fut de se reprocher la lâcheté avec laquelle il s'était acquitté de sa commission. Il se promit de réparer cette faute dès qu'il pourrait revoir Lothaire. Le sentiment indéfinissable qui le disposait en faveur de cet homme et l'idée qu'il était son hôte l'agitaient cruellement. Cédant enfin à la fatigue du corps, il se disposa à se coucher, et ouvrit son porte-manteau pour en tirer les objets dont il avait besoin. Le voile du fantôme que Mignon y avait placé à son insu lui tomba d'abord sous la main. La vue de ce tissu et des mots mystérieux qu'on y avait brodés mit le comble à son émotion.

— *Fuis! jeune homme*, s'écria-t-il, *fuis!*... Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi et où dois-je fuir? Le fantôme n'aurait-il pas mieux fait de me dire : Rentre en toi-même?

Pour s'arracher à ces sombres pensées, il se mit à examiner les gravures anglaises qui décoraient sa chambre : une seule captiva son attention. Elle représentait un navire échoué, sur lequel un malheureux père attendait avec sa jeune et jolie fille la mort que la fureur des flots rendait inévitable. Cette femme, qui lui paraissait avoir une vague ressemblance avec la charmante amazone, irrita tellement sa sensibilité, qu'il éclata en sanglots. Ses larmes coulèrent longtemps. Le sommeil vint enfin le surprendre, et le transporta dans le monde fantastique des rêves. Après avoir passé par une foule de visions confuses, il se trouva dans le jardin de sa maison paternelle, où il rencontra Marianne, qui lui parla aussi tendrement que s'il n'y avait jamais eu de mésintelligence entre eux. Presque au même instant son père l'aborda avec une affabilité qui ne lui était pas ordinaire, lui dit d'aller chercher deux chaises dans une salle basse, et prit la main de Marianne pour la conduire sous un berceau. Pendant ce temps, Wilhelm entra dans la salle, qu'il trouva entièrement démeublée, et où il vit Aurélie debout près d'une fenêtre. Il lui adressa la parole, et se plaça à ses côtés; mais elle resta immobile et la tête penchée en dehors de la fenêtre qui donnait sur un jardin étranger. Dans ce

jardin, il y avait une nombreuse société, composée de plusieurs personnes de sa connaissance. Madame Mélina, assise sous un arbre, jouait avec une rose qu'elle tenait à la main; Laertes, debout près d'elle, comptait des pièces d'or qu'il faisait doucement passer d'une main dans une autre; plus loin, Félix et Mignon étaient couchés au milieu d'un épais gazon : la jeune fille était étendue sur le dos, l'enfant cachait son visage dans l'herbe. Philine s'approcha doucement et battit des mains au-dessus de leurs têtes. Mignon resta immobile; Félix se releva et s'enfuit d'abord en riant; mais comme Philine le poursuivait, il poussa des cris de détresse. Le harpiste s'avança vers lui à pas longs et mesurés; l'enfant s'élança sur le bord d'un étang. Wilhelm allait voler à son secours; mais il était trop tard, et il resta enchaîné à sa place en voyant Félix lutter contre les flots. En ce moment cruel, la belle amazone parut sur la rive opposée, et tendit la main vers l'enfant, qui traversa l'étang dans la direction que lui indiquait cette main, jusqu'à ce qu'il fût assez près pour la saisir et se laisser attirer par elle sur le rivage. Wilhelm y arriva en même temps. Félix brûlait de la tête aux pieds, et des gouttes enflammées découlaient de son corps; l'amazone l'enveloppa dans son voile blanc, qui éteignit aussitôt le feu; et lorsqu'elle releva ce voile, deux enfants en sortirent et se mirent à jouer ensemble, tandis que Wilhelm et l'amazone, la main dans la main, traversaient le jardin, où ils virent le vieux Meister et Marianne au fond d'une allée, dont les arbres gigantesques étendaient leur sombre ombrage sur toute la contrée. Tout à coup le blond Frédéric vint au-devant de notre héros et de sa compagne avec de bruyants éclats de rire. Ils le repoussèrent, et le jeune espiègle se mit à poursuivre Marianne et le vieux Meister, qui fuyaient devant lui; mais plus ils couraient, plus le jeune homme redoublait d'efforts pour les atteindre. Wilhelm allait voler à leur secours; mais la belle amazone l'arrêta, et il se sentit heureux en se laissant retenir par elle.

Ce fut au milieu des sensations diverses que peut causer un pareil rêve qu'il se réveilla, et vit avec surprise que déjà le soleil éclairait sa chambre.

CHAPITRE II.

Le jeune garçon qui, la veille, s'était mis à la disposition de Wilhelm, vint le prier de le suivre dans la salle où le déjeuner était servi. L'abbé seul l'y reçut, et lui apprit que Lothaire avait été forcé de sortir. Il était inquiet et pensif, et s'informa de tout ce qui avait rapport à la mort d'Aurélie.

— Hélas! dit-il après avoir écouté avec attention le long récit de notre héros, combien ne faut-il pas d'efforts à la nature et à l'art pour conduire une créature humaine à un certain degré de perfection! Celui qui travaille lui-même à ce perfectionnement physique et moral de ses semblables a besoin de tout son courage pour ne pas se désespérer quand il voit avec quelle facilité sacrilége les hommes hâtent leur propre destruction, et combien de fois les considérations sociales les forcent à la braver. Quand je me livre à ces réflexions, la vie me paraît un don accidentel, et je suis tenté d'approuver ceux qui la considèrent sous ce misérable point de vue.

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'une jeune femme entra brusquement, repoussa le vieux serviteur qui voulait la retenir, se précipita vers l'abbé, saisit son bras, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Où est-il? Qu'en avez-vous fait? C'est une trahison!... Avouez la vérité; je sais tout ce qui se passe; je veux le suivre, je veux le voir.

— Tranquillisez-vous, mon enfant, lui dit l'abbé avec un calme affecté; suivez-moi dans votre appartement; je vous dirai tout quand vous serez en état de m'entendre.

— Non, je ne veux pas retourner dans ma chambre; je la hais : vous m'y retenez captive, et pourtant j'ai tout appris. Le colonel l'a provoqué; il est allé à ce funeste rendez-vous!... J'ai entendu des coups de pistolet!... Faites mettre les chevaux à la voiture; accompagnez-moi, ou je remplis le château et le village de mes cris de désespoir.

L'abbé chercha en vain à la calmer. Le bruit d'une voi-

ture se fit entendre ; la jeune fille se précipita vers la fenêtre, et s'écria hors d'elle :

— Il est mort ! c'est son cadavre qu'on ramène !

— Il vit, répliqua l'abbé ; voyez, il descend.

— Il est blessé, puisqu'il ne revient pas à cheval, blessé dangereusement, car on le soutient.

Et d'un bond elle passa le seuil de la porte ; l'abbé et Wilhelm la suivirent. Lothaire, appuyé sur le bras d'un homme dans lequel Wilhelm reconnut avec surprise son ancien précepteur Jarno, adressa quelques paroles consolantes à la jeune fille, salua en passant le messager d'Aurélie, et se laissa conduire dans sa chambre par ses amis. Jarno ne tarda pas à venir rejoindre Wilhelm.

— Il paraît, lui dit-il, que vous êtes prédestiné à trouver partout un théâtre et des acteurs ; nous représentons en ce moment un drame qui n'est pas gai.

— Je n'en suis que plus charmé de vous rencontrer ici ; tout ce que j'y ai vu m'étonne et me trouble : votre présence me rassure et me calme. Avant tout, daignez me dire si la blessure du baron est dangereuse.

— Je ne le crois pas.

Et s'adressant à un jeune chirurgien qui sortait de la chambre du blessé, il lui demanda ce qu'il pensait de son état.

— Il est grave et dangereux, répondit celui-ci en refermant d'un air important la trousse qu'il tenait à la main.

La couleur du ruban frappa Wilhelm : il lui sembla reconnaître la trousse du chirurgien qui l'avait pansé sur le plateau de la forêt ; et l'espoir d'obtenir enfin quelques renseignements sur la belle amazone le fit tressaillir comme si une étincelle électrique l'avait frappé.

— D'où vous vient cette trousse ? s'écria-t-il ; de quelle main la tenez-vous ? Répondez, je vous en conjure !

— Je l'ai achetée à la vente de mon prédécesseur, mort depuis peu, dit le chirurgien, qui sortit aussitôt de la chambre.

— Ce jeune homme, murmura Jarno, ne pourra donc jamais dire un mot de vérité.

— Quoi! il n'a pas acheté cette trousse à une vente?

— Cela n'est pas plus vrai que la gravité des blessures de Lothaire.

Wilhelm resta interdit. Jarno lui demanda ce qu'il avait fait depuis qu'ils s'étaient perdus de vue, et notre héros lui fit, sans hésiter, le récit de toutes ses aventures. Lorsqu'il arriva à la mort d'Aurélie et au motif de sa présence au château, Jarno s'écria plusieurs fois, comme en se parlant à lui-même :

— C'est singulier, très-singulier!

L'abbé sortit de la chambre du malade, et fit signe à Jarno d'aller le remplacer.

— Je viens vous prier de la part du baron, dit-il à Wilhelm, de rester quelques jours avec nous. Si vous avez des lettres à écrire, un exprès les portera où vous le jugerez à propos. J'aime à croire que vous ne refuserez pas de nous aider à distraire notre malade. L'accident qui vient de lui arriver vous étonne sans doute : je vais vous l'expliquer. Une jeune et jolie dame s'était éprise de mon ami, et chercha à l'enlever à une rivale préférée. Elle réussit, et jouit de son triomphe avec si peu de modération, que l'aventure devint presque publique. Malgré sa beauté et ses grâces, elle ne put retenir longtemps l'aimable Lothaire. Il la quitta, et la jeune dame, au lieu de supporter ce malheur avec la résignation dont la raison lui faisait un devoir, s'abandonna à toute la violence de son caractère. Le rencontrant à un bal, elle lui fit une scène scandaleuse, se dit gravement insultée, et demanda un vengeur; mais il ne se trouva pas un seul chevalier assez aventureux pour embrasser sa cause. L'affaire fit tant de bruit, qu'elle parvint aux oreilles du mari, qui, quoique séparé d'elle depuis longtemps, ne s'en crut pas moins obligé de défendre la femme qui portait son nom. Il a provoqué le baron, et vient de le blesser. Lui aussi n'est pas sorti sain et sauf de ce duel : son état donne des inquiétudes sérieuses.

Depuis ce moment notre héros fut traité au château comme un membre de la famille du maître.

CHAPITRE III.

Wilhelm s'était chargé de faire des lectures au malade, que Lydie ne quittait presque jamais. Un jour, Jarno occupait sa place ordinaire entre la jeune fille et le lecteur, que, cette fois, Lothaire n'écoutait qu'avec distraction, et bientôt il le pria de cesser.

— Je ne sais, dit-il, pourquoi je sens aujourd'hui plus vivement que jamais combien nous sommes coupables quand nous laissons échapper le temps sans l'utiliser. J'ai formé tant de projets!... Les meilleurs, ceux qui concernent les réformes et les améliorations sur mes domaines, ont eu à peine un commencement d'exécution... En vérité, c'est à cause de ces projets que je remercie la balle qui m'a frappé de n'avoir pas pénétré plus avant.

Lydie leva sur lui ses yeux pleins de larmes, comme pour lui rappeler qu'elle avait le droit de compter pour quelque chose dans le sentiment qui le poussait à s'applaudir d'avoir échappé à la mort. Jarno chercha à renouer la conversation, en faisant observer à son ami que des réformes aussi importantes demandaient à être mûrement réfléchies.

— Les longues méditations, répondit le baron, prouvent que l'on ne sait pas assez ce qu'on veut faire; les actions précipitées annoncent qu'on ne le sait pas du tout. Quant à moi, je connais parfaitement la portée de mes plans. Sous beaucoup de rapports, le concours de mes vassaux m'est indispensable. Je dois donc exercer une partie de mes droits dans toute leur étendue, et faire de larges concessions toutes les fois que ces droits ne me sont qu'utiles; car se priver parfois de certains avantages, ce n'est pas s'imposer une privation réelle. J'ai déjà augmenté de beaucoup le produit de mes terres, et je les augmenterai encore. Dois-je en profiter seul? Et celui qui travaille avec moi et pour moi n'est-il pas autorisé à me demander sa part des profits que nous devons au perfectionnement des méthodes et à la marche progressive du temps?

— Je connais les hommes, dit Jarno, et je ne les blâme pas; parce que l'expérience m'a prouvé qu'ils cherchent à tout s'approprier. L'argent que nous ne dépensons pas nous-mêmes ne nous paraît jamais bien employé.

— J'en conviens, répondit Lothaire; mais nous pourrions nous passer d'une partie des capitaux, si nous savions mieux ménager les intérêts.

— Pour justifier mon opposition à la réalisation immédiate de vos projets, il me suffira de vous dire que cette réalisation diminuera, pour l'instant du moins, vos revenus, et que vous avez des dettes qui vous pressent. Acquittez-les d'abord; vous ferez ensuite ce que vous voudrez.

— Et pendant ce temps, une balle, une tuile viendra me mettre pour toujours dans l'impossibilité d'exécuter des réformes que je regarde comme le but de mon existence. Hélas! mon cher Jarno, sacrifier tout à une idée et rien à la réalité, c'est là le plus grand défaut de nous autres hommes civilisés et civilisateurs. Pourquoi ai-je contracté des dettes? Pourquoi me suis-je brouillé avec mon grand-oncle? Pourquoi ai-je cessé de m'occuper de mon frère et de mes sœurs? Pour travailler au triomphe d'une idée; oui, c'est pour cela que j'ai traversé le vaste Océan, et que j'ai combattu en Amérique. J'étais si avide de dangers, qu'une action ne me paraissait noble et utile que lorsqu'elle exposait mes jours. Maintenant, j'envisage les devoirs de l'homme sous un autre point de vue, et je sais que ce qui le touche de plus près est ce qu'il y a de plus sacré pour lui.

— Oui, oui, mon cher Lothaire, et je me souviens encore de votre dernière lettre d'outre-mer : « Je reviens, me disiez-vous. Quand je me retrouverai dans ma maison, dans mes vergers, au milieu des miens, je m'écrierai : *Mon Amérique est ici, où elle n'est nulle part pour moi.* »

— Et je le répète encore aujourd'hui, mais non sans me reprocher de n'être pas aussi actif ici que je l'étais là-bas. Une existence uniforme qui perpétue, pour ainsi dire, le présent, et qui ne demande que de la raison, ne tarde pas à nous rendre si raisonnables, que nous ne voyons plus les exigences particulières à chacune de ces journées mono-

tones; et si parfois nous les voyons, nous trouvons mille excuses pour nous dispenser de les satisfaire. Un homme raisonnable est beaucoup, sans doute, pour lui-même; pour l'espèce humaine, il n'est rien.

— Ne calomniez pas ainsi la raison, et convenez plutôt que tout ce qui est extraordinaire est presque toujours déraisonnable.

— Oui, mon cher Jarno; mais c'est que la plupart des hommes ne font des choses extraordinaires que dans des accès de folie. Voyez mon beau-frère, il va donner toute sa fortune aux frères moraves, croyant assurer ainsi le salut de son âme, tandis qu'avec une partie de ses revenus il aurait pu faire des milliers d'heureux et se créer un paradis terrestre. On dirait que le sacrifice paralyse l'action; car, au lieu de chercher à utiliser ce que nous donnons, nous y renonçons. Je dois vous l'avouer, depuis quelques jours, ce malheureux comte me préoccupe sans cesse. Je suis décidé à faire par conviction ce qu'il fera pour échapper à ses terreurs superstitieuses, et je n'attendrai pas une guérison impossible, peut-être... Voici les actes par lesquels j'espère assurer le bonheur de mes vassaux; faites venir le bailli : notre hôte consentira, sans doute, à vous aider de ses avis. Vous connaissez mes intentions, je ne les modifierai point. Peut-être ne me relèverai-je jamais de ce lit de douleurs; je veux du moins pouvoir me dire en mourant : *La véritable société des frères moraves est ici, ou elle n'est nulle part.*

En entendant parler ainsi son ami de sa mort prochaine, Lydie l'entoura de ses bras et éclata en sanglots. Le chirurgien survint; Jarno remit à Wilhelm les papiers que Lothaire venait de lui donner, et contraignit la jeune femme à quitter la chambre.

Dès que notre héros se trouva seul avec Jarno, il lui dit d'une voix altérée :

— Je vous en conjure, au nom du ciel! dites-moi quel est ce comte qui veut se retirer parmi les frères moraves.

— Celui que vous ne connaissez que trop bien. Le fantôme qui l'a poussé dans les extravagances de la bigoterie, c'est vous! le scélérat qui a troublé la raison de la char-

mante comtesse, au point qu'elle accepte sans répugnance le triste avenir que son mari lui prépare, c'est encore vous !

— Et cette charmante comtesse est la sœur de Lothaire ?

— Oui.

— Et Lothaire sait...

— Tout !

— Oh ! alors, il ne me reste plus qu'à fuir ! Comment pourrai-je reparaître devant lui ? que pourrai-je lui dire ?

— Qu'il ne faut jamais jeter la première pierre à son prochain, ni composer de longs discours dans l'intention de l'humilier, de le désespérer...

— Quoi ! vous savez...

— Nous savons bien d'autres choses encore sur votre compte, répondit Jarno en souriant, et cette fois vous ne m'échapperez pas, comme vous l'avez fait naguère au château du comte. Quant à vos inquiétudes sur ma qualité de recruteur, vous pouvez vous rassurer, j'ai quitté le service pour toujours. Toutefois, vous auriez mieux fait de ne pas vous abandonner à un soupçon aussi honteux. Je vous le répète, ma position est entièrement changée. La mort m'a enlevé mon souverain, mon bienfaiteur, mon seul ami, et je me suis retiré du monde et des affaires. J'aime cependant toujours à prêter mon appui à tout ce qui est juste et raisonnable, et je blâme hautement ce qui ne l'est pas ; voilà pourquoi on ne cesse de murmurer contre mon caractère turbulent et ma mauvaise langue. La foule, qui ne devrait redouter que la sottise, craint la raison, car elle est incapable de savoir ce qui est réellement dangereux ; et puis, la raison est incommode, et l'on cherche à s'en débarrasser. La sottise est nuisible, mais on peut du moins attendre en paix que ses funestes résultats viennent nous écraser. En voilà assez pour l'instant ; plus tard, je vous ferai connaître mes projets, et vous y contribuerez si cela vous convient. Parlons de vous. Je le vois, je le sens, vous n'êtes plus le même. Qu'est devenue votre ancienne folie, qui vous faisait croire que vous arriveriez à de grands, de beaux et d'utiles résultats, avec le secours d'une troupe de zingueners ?

— Ne me rappelez pas cette époque de démence ! s'écria

Wilhelm, j'en suis assez puni. Tout le monde raisonne sur le théâtre, mais pour le connaître il faut avoir monté sur les planches. Quels hommes que les acteurs! ils ne se connaissent pas eux-mêmes; ils ravalent leur art aux dimensions honteuses d'un métier, et cependant leurs prétentions n'ont point de bornes. Chaque comédien se croit non-seulement le premier, mais le seul artiste digne de ce nom; il cherche à humilier, à calomnier ses camarades, car il ne comprend pas que sans leur secours il n'est rien et ne peut rien être. Avec quelle ardeur ils saisissent l'occasion de se nuire mutuellement! et la plus sotte vanité, le plus vil intérêt, peuvent seuls les rapprocher parfois. Jamais de concessions bienveillantes, mais une défiance perpétuelle alimentée par l'intrigue et la calomnie. Celui qui n'est pas dépravé est absurde; chacun prétend à des louanges illimitées et s'irrite à la moindre critique; persuadé que lui seul connaît le vrai beau, il viole à chaque instant les lois que le beau impose. Toujours inquiet et défiant, il craint le bon goût et la raison, et ne s'occupe que du maintien du droit royal de son bon plaisir.

Wilhelm respira profondément, afin de se mettre en état de reprendre sa litanie; mais Jarno partit d'un violent éclat de rire.

— Ces pauvres comédiens! s'écria-t-il enfin, ces excellents et bons comédiens! Mais vous ne savez donc pas, mon cher ami, que le tableau que vous venez de faire n'est pas celui du théâtre, mais du monde, de notre société civilisée, dont chaque classe pourrait vous fournir des modèles pour des peintures plus sévères encore? Pardonnez-moi; eh! comment ne pas rire de votre naïveté, quand vous croyez que les belles qualités que vous venez d'esquisser ne se trouvent que sur les planches?

— Vos dispositions à la misanthropie se trahissent malgré vous, dit Wilhelm d'un air piqué. Comment pouvez-vous attribuer les vices dont je viens de parler à l'espèce humaine toute entière?

— Puisque vous n'en accusez que les acteurs, vous me prouvez que vous n'avez aucune connaissance du monde.

Les défauts du comédien ont droit à notre indulgence. Son métier consiste à se faire sans cesse illusion à lui-même, afin de plaire toujours aux autres; s'il ne paraît pas beaucoup, il n'est rien; l'apparence est sa vie, l'approbation du moment son seul bonheur; il n'en a pas d'autre à espérer. Il faut qu'il brille, qu'il éblouisse; c'est pour cela qu'il pose devant nous.

— Permettez-moi de sourire à mon tour, car je ne me serais jamais attendu à vous trouver si bienveillant.

— Et c'est de bonne foi, je vous le jure. Oui, je pardonne au comédien tous les vices de l'homme; mais je ne pardonne pas à l'homme les vices du comédien. Ne me faites pas entonner ma complainte à ce sujet, elle serait plus amère que la vôtre.

Le chirurgien traversa la salle; Jarno lui demanda des nouvelles du baron : il répondit qu'il était aussi bien que possible, et qu'il serait bientôt rétabli; puis il sortit avec précipitation, au grand regret de Wilhelm, qui voulait de nouveau lui demander d'où lui venait sa trousse. Le vif désir d'obtenir quelques renseignements sur la belle amazone le poussa à confier toute cette aventure à Jarno.

— Vous qui savez tout, lui dit-il en terminant, n'avez-vous rien à me dire à ce sujet?

Jarno parut pensif pendant quelques instants, puis il lui dit d'un air mystérieux :

— Tenez-vous tranquille, ne parlez à personne de cette belle inconnue, et nous finirons par la découvrir. En ce moment Lothaire seul m'occupe; il y a du danger, l'assurance du chirurgien me le prouve. Je voudrais pouvoir éloigner Lydie, car elle n'est bonne à rien ici, mais je ne sais comment m'y prendre. J'espère que notre vieux docteur arrivera ce soir; je le consulterai, et nous verrons.

CHAPITRE IV.

Le docteur arriva en effet; c'était le philanthrope que nous connaissons déjà, et qui avait confié à Wilhelm et à Aurélie le manuscrit contenant les *Aveux d'une belle dame*. Son premier soin fut de visiter le blessé, dont il ne parut nullement satisfait; puis il eut un long entretien avec Jarno. Au souper, il avait l'air calme et tranquille. Wilhelm lui témoigna sa joie de le voir, et lui demanda des nouvelles du harpiste.

— Nous conservons toujours l'espoir de le ramener à la raison, répondit le docteur.

— Cet homme, mon cher Wilhelm, dit Jarno, a été un triste surcroît au singulier bagage dont vous avez surchargé votre vie, et je n'en suis que plus curieux de savoir ce qui le concerne.

Notre héros s'empressa de lui raconter tout ce que nous savons déjà, et le docteur reprit à son tour :

— Je n'ai jamais rencontré une disposition d'esprit plus bizarre. Depuis longtemps, sans doute, il ne prend plus aucune part à ce qui se passe en dehors de lui; il s'absorbe dans son *moi*, vide et creux comme dans un abîme sans fond. Qu'il est touchant quand il cherche à me décrire ce triste état! « Hélas! me dit-il souvent, je ne vois rien ni devant ni derrière moi; partout une nuit impénétrable, une solitude affreuse... et un crime!... et encore ne m'apparaît-il que dans un vague lointain, sous la forme d'un spectre indéfinissable. Je ne puis ni monter ni descendre, ni avancer ni reculer, car je ne vois ni élévation ni profondeur, ni perspective ni premier plan... Il n'est point de paroles qui puissent décrire cette terrible uniformité. Parfois je m'écrie : Éternel! éternel! et ce mot inconcevable, obscur et brillant, est clair auprès des ténèbres où je me sens plongé, et que n'éclaire jamais un seul rayon de la Divinité! Je pleure, mais ce n'est point pour moi, ce n'est pas sur moi que tombent mes larmes. Les tortures que l'amitié et l'amour me

font subir sont plus affreuses encore, car je ne puis m'empêcher de désirer que ces deux fantômes soient des réalités... et pourtant ils restent fantômes, et ne semblent être sortis du gouffre de la damnation que pour mettre le comble à mes angoisses, et me ravir jusqu'à la conscience de ma monstrueuse existence! » Il est impossible de l'entendre sans émotion, quand il cherche ainsi à soulager son cœur oppressé. Parfois la force des circonstances le contraint à reconnaître que le temps a marché; mais les changements qui en ont été les résultats restent pour lui des visions de son monde fantastique. Un soir il chanta une ode de ce genre sur ses cheveux, que le temps a blanchis. Nous étions tous autour de lui, et nos larmes coulaient malgré nous.

— Oh! je vous en supplie, procurez-moi cette ode! s'écria Wilhelm.

— Ne vous a-t-il jamais fourni aucun trait de lumière sur ce qu'il appelle son crime? demanda Jarno; n'avez-vous pu deviner les causes de son singulier costume, de sa conduite bizarre pendant l'incendie, et de son accès de fureur contre le petit Félix?

— Mes principes et ceux de mon ami, le digne pasteur, ne nous permettent pas d'adresser des questions directes à nos malades. C'est par des voies détournées que nous sommes arrivés à soupçonner que ce malheureux a été élevé dans la religion catholique, et nous avons pensé que la confession pourrait le soulager; mais, à notre grand étonnement, la vue d'un prêtre l'irrite et le fait fuir. Sa première jeunesse paraît avoir été consacrée à l'état monastique, et c'est pour en perpétuer le souvenir qu'il porte une robe de bure et laisse croître sa barbe. Il paraît qu'après avoir longtemps ignoré le bonheur et les illusions de l'amour, il s'est laissé aller à une passion coupable pour une proche parente, et qu'il en est résulté un enfant qui a causé la mort de sa mère. Deux idées fixes le préoccupent : il croit qu'il répand le malheur partout où il se trouve, et qu'il recevra la mort de la main d'un jeune garçon. Cette dernière folie l'a d'abord indisposé contre Mignon; mais depuis qu'il a appris que c'était une fille, Félix est devenu l'objet de ses terreurs;

car, malgré son infortune, il aime passionnément la vie ; ce qui explique jusqu'à un certain point le crime dont Félix a failli être la victime.

— Avez-vous réellement l'espoir de le guérir? demanda Wilhelm.

— Oui, mais les progrès sont lents et presque imperceptibles. Il continue à se livrer aux occupations que nous lui avons créées ; il vient même de contracter l'habitude de lire les journaux, dont il attend l'arrivée avec une grande impatience.

— Je serais curieux de voir quelques-uns de ses chants, dit Jarno.

— Rien n'est plus facile. Le fils de mon ami, accoutumé à écrire les sermons de son père à mesure qu'il les prononce, a fait un recueil de ces chants que je vais vous communiquer.

Le lendemain matin Jarno vint de bonne heure trouver Wilhelm.

— Il faut, lui dit-il, que vous nous rendiez le service d'éloigner Lydie du château. Son amour passionné finira par être funeste au baron. Grâce à sa constitution robuste, il survivra à ses blessures, mais il a besoin de calme, de repos ; et vous savez comment cette jeune fille le torture par ses terreurs et ses larmes. En un mot, le docteur veut qu'elle parte. Nous lui avons déjà dit qu'une de ses amies la faisait prier d'aller la trouver chez le bailli, qui demeure à deux lieues d'ici. Le bailli est averti, il inventera un événement qui aura forcé mademoiselle Thérèse à partir, et indiquera à Lydie l'endroit où elle l'attend. La jeune fille ne refusera pas de faire une demi-lieue de plus ; et vous continuerez à la promener de la sorte, jusqu'à ce qu'elle demande formellement à revenir au château. Alors il ne faudra pas la contrarier, mais le cocher, qui est un garçon d'esprit, se trompera de route. Votre tâche, en tout ceci, se borne à monter en voiture avec elle, à l'amuser et à diriger sa course aventureuse.

— Vous me chargez là d'une triste commission. Les souffrances d'une amante trahie ont toujours quelque chose de

déchirant, et il faudra que je devienne l'instrument de cette trahison, moi qui n'ai jamais trompé personne, même dans le cas où cela aurait pu être réellement utile. Je me suis toujours dit que, dès qu'on se résigne à faire une perfidie dans l'intérêt des autres, on arrive bientôt à s'en permettre dans son intérêt à soi.

— Vous oubliez que l'éducation toute entière repose sur le plus ou le moins de perfection qu'on a acquis dans l'art de tromper les enfants.

— Ils font une exception au principe que je viens d'énoncer. Notre bienveillant amour pour eux est aussi incontestable que la supériorité de notre intelligence sur la leur. Il n'en est pas de même des personnes de notre âge, pour lesquelles nous avons rarement une affection sincère et désintéressée. N'allez pas croire cependant que je veuille refuser le service que vous me demandez; j'aime à m'oublier devant votre haute raison, et je m'applaudirai si je puis, à quelque prix que ce soit, aider à la guérison de Lothaire, pour lequel je ressens déjà une véritable amitié. Oui, j'accepte votre mission, tout en prevoyant le mal que me feront les larmes et le désespoir de Lydie.

— Une récompense proportionnée vous attend, car vous apprendrez à connaître Thérèse, cette femme sans pareille, dont la supériorité efface celle des hommes les plus remarquables. C'est là une véritable amazone, tandis que presque toutes celles qui endossent ce costume équivoque ne sont que le résumé des faiblesses des deux sexes.

Wilhelm tressaillit, il lui semblait qu'il retrouverait son inconnue dans cette merveilleuse Thérèse. Le silence affecté de Jarno, qui ne voulait lui donner aucun renseignement, le confirma dans cet espoir. La tâche dont on venait de le charger lui parut une combinaison spéciale du destin ; et l'idée qu'il allait perfidement éloigner une pauvre jeune fille de l'objet de ses affections n'était plus pour lui qu'une image vague comme l'ombre d'un oiseau qui passe rapidement au-dessus du point de la terre qu'éclairent les premiers rayons du soleil.

La voiture était à la porte du château. Lydie hésita ; elle re-

commanda au vieux serviteur de répéter à son maître qu'elle reviendrait avant la fin du jour, et se décida enfin à partir. Après avoir plusieurs fois tourné ses yeux pleins de larmes vers la demeure de son amant, elle adressa enfin la parole à Wilhelm.

— Vous allez faire la connaissance de Thérèse, lui dit-elle; c'est une personne bien intéressante... Pouvez-vous me dire quel motif l'amène en ce pays? car vous savez sans doute que le baron et elle s'aimaient passionnément?..... J'étais alors près de Thérèse... Ils ne vivaient que l'un pour l'autre... tout à coup ce lien s'est rompu sans cause apparente. Que de fois n'avais-je pas envié le bonheur de mon amie!... J'aimais tant Lothaire, que je ne pus le lui cacher; mais je n'espérais rien, quand, à ma grande surprise, il m'offrit son cœur. Thérèse resta toujours mon amie, moi qui lui avais enlevé son amant!... Combien de larmes il m'a coûté!... Nous ne nous voyions d'abord que rarement et à l'ombre du mystère, mais bientôt cette vie m'est devenue insupportable. Je ne pouvais être heureuse que près de lui; et, n'écoutant que ma passion, je suis venue le trouver dans son château. Il m'a accueillie avec amour, et, sans ce funeste duel, je serais au comble de mes vœux. Que n'ai-je pas souffert depuis qu'il est blessé, depuis que sa vie est en danger! En vérité, je ne conçois pas comment j'ai pu m'éloigner de lui pour une journée toute entière.

Wilhelm allait lui demander quelques détails sur Thérèse, quand la voiture s'arrêta devant une maison de belle apparence. Le bailli accourut aussitôt et s'acquitta de sa commission de la manière convenue. Il invita les voyageurs à déjeuner, en ajoutant toutefois qu'avec un peu de diligence il serait possible de rejoindre mademiselle Thérèse au village prochain. Cette considération décida Lydie à partir sur-le-champ. On arriva trop tard au village indiqué. Après plusieurs poursuites du même genre, la jeune fille ordonna au cocher de retourner sur ses pas. Il feignit de ne pas entendre; elle s'emporta, Wilhelm donna le signal convenu, et le cocher cessa de faire la sourde oreille. Il assura même qu'il connaissait une route plus courte que celle qu'on avait sui-

vie, et il s'enfonça dans la forêt en prenant les clairières les plus obscures et les moins pratiquées. Vers le soir, il avoua qu'il s'était égaré, mais qu'il apercevait le clocher d'un village où on ne manquerait pas de le remettre sur la bonne voie. Cet espoir, qui calma un peu l'impatience de Lydie, ne se réalisa point, et l'on passa toute la nuit à errer dans les bois. La jeune fille était dans un état difficile à décrire. Trompée par les effets de lune, elle croyait à chaque instant reconnaître les environs du château. Le retour du jour ne lui laissa plus de doute sur le lieu où on l'avait conduite. La voiture s'arrêta devant une jolie petite maison de campagne, et une jeune personne vint ouvrir la portière. Lydie la regarda fixement, leva les yeux au ciel, les reporta sur la jeune fille et tomba sans connaissance dans les bras de Wilhelm.

CHAPITRE V.

Notre héros avait été logé dans une mansarde de cette maison de campagne, aussi remarquable par sa petitesse que par l'ordre qui y régnait. La jeune personne, dont la vue avait tant étonné Lydie, était Thérèse elle-même; mais, au grand chagrin de Wilhelm, elle ne ressemblait nullement à l'amazone qu'il s'était flatté de retrouver en elle. Sans être grande, elle avait les mouvements vifs et animés, et rien ne semblait pouvoir échapper à la pénétration de ses grands yeux bleus. Elle vint elle-même dans la chambre de notre héros, pour lui demander s'il n'avait besoin de rien; puis elle s'excusa de l'avoir logé si à l'étroit et dans une pièce fraîchement peinte.

— Mais je ne pouvais faire mieux, continua-t-elle, car je viens à peine de terminer ce modeste asile, et vous étrennez la pièce que je destine aux amis qui voudront bien venir me voir. Pourquoi faut-il que ce soit sous d'aussi tristes auspices! La pauvre Lydie ne me permettra pas de m'occuper de vous; pour surcroît de malheur, ma cuisinière vient de me quitter, et un de mes valets s'est blessé à la main. Il faudra que je fasse tout moi-même, ce qui au reste serait

le parti le plus sage si on savait s'y résigner; les domestiques font le tourment de la vie : personne ne veut servir, tout le monde voudrait être servi.

Elle fit encore plusieurs observations de ce genre, et prouva ainsi à Wilhelm qu'elle aimait à parler. Il lui demanda la permission d'aller se justifier auprès de Lydie.

— C'est trop tôt, répondit Thèrèse; confiez-vous au temps, il justifie tout, comme il console de tout. Lydie vient de me dire qu'elle ne consentira jamais à vous revoir, et que vous l'avez fait douter de l'humanité tout entière, en lui prouvant qu'on peut unir à un extérieur honnête, à des manières franches et loyales, le plus haut degré de perfidie. Lothaire ne lui paraît nullement coupable. Le cocher vient de lui remettre un billet de sa part dans lequel il lui dit qu'il a été forcé de céder à la contrainte morale que ses amis lui ont imposée, et elle vous compte au nombre de ces amis.

— C'est me faire trop d'honneur, répondit Wilhelm ; je n'ose pas encore élever mes prétentions à l'amitié d'un homme tel que Lothaire. Mon rôle a été celui d'un instrument passif. Sans en faire l'apologie, je dois dire que j'ai eu le courage de m'en charger parce qu'il s'agissait de la santé, de la vie d'un être qui me paraît la réunion de toutes les perfections. Ah ! mademoiselle, quel homme que ce Lothaire ! et qu'ils sont admirables tous ceux qui l'entourent ! C'est dans cette société que j'ai appris enfin à savoir ce que c'est qu'une conversation, c'est là que j'ai entendu pour la première fois de ma vie sortir d'une autre bouche que la mienne ma véritable pensée, mais plus juste, plus élevée que je ne la concevais moi-même. C'est là enfin que j'ai appris à donner de la clarté à mes pressentiments, et à contempler mes principes, mes opinions. Malheureusement ce bonheur a été de courte durée. On m'a chargé d'une mission pénible ; je l'ai acceptée, car je sentais qu'il était de mon devoir de payer mon entrée dans cette société d'élite par le sacrifice éclatant et complet de mes manières de voir.

Thérèse avait regardé son hôte avec une bienveillance toujours croissante.

— Qu'il est doux, s'écria-t-elle de s'entendre répéter ce

qu'on pense, ce qu'on sent! Je juge Lothaire comme vous le jugez; tout le monde n'est pas de notre avis, mais s'il a des détracteurs passionnés, il a des amis enthousiastes. Eh! comment ne pas s'enthousiasmer pour lui quand on le connaît de près? Son souvenir a quelque chose de pénible pour moi, et cependant il m'occupe sans cesse.

Un soupir gonfla sa poitrine, et une larme mouilla son œil droit.

— N'allez pas croire, continua-t-elle, que je suis facile à émouvoir. J'ai eu sur la paupière droite une petite verrue qu'on m'a coupée, et depuis cette époque, l'œil se remplit d'eau à la plus légère émotion; regardez, c'est là où était le mal, on n'en voit plus aucune trace.

Wilhelm en effet ne vit rien; mais en fixant ses regards sur cet œil pur comme du cristal, il lui semblait lire au fond de l'âme de la jeune personne.

— Nous venons de nous donner le signal d'une douce intimité, contina-t-elle, tâchons maintenant de faire connaissance ensemble. L'histoire de notre vie est celle de notre caractère; je vais vous raconter la mienne, à la condition que vous m'accorderez la même confiance, et que vous ne m'oublierez point, lors même que nous ne devrions plus jamais nous revoir. Quand notre pensée ne nous retrace que des montagnes, des villes et des fleuves, le monde est bien vide; il ne devient un jardin habité que lorsque nous pouvons dire qu'il s'y trouve çà et là des êtres avec lesquels nous sympathisons, et qui, malgré la distance qui nous en sépare, vivent de notre vie à nous, et sentent comme nous sentons.

A ces mots elle le quitta en promettant de venir le prendre pour faire une promenade avec lui. Notre héros avait été agréablement impressionné par sa présence, et il désirait vivement connaître la nature de ses relations avec Lothaire. Bientôt elle le fit appeler. Il descendit et la rencontra sur l'escalier, trop étroit et trop rapide pour leur permettre de marcher ensemble. Lorsqu'ils furent arrivés au bas, elle lui dit en souriant :

— Tout cela serait plus vaste, plus grand si j'avais cédé aux prières de notre généreux ami; mais j'ai préféré

rester digne de lui, et persister dans les principes qu'il estime en moi.

En traversant la cour, elle demanda à un domestique où était le régisseur, puis elle s'adressa de nouveau à Wilhelm.

— N'allez pas me supposer assez riche pour avoir besoin d'un régisseur. Celui dont je parle appartient à un de mes nouveaux voisins qui vient d'acheter un vaste domaine que je connais par cœur. Ce propriétaire est presque toujours retenu dans son lit par la goutte, tous ses gens sont étrangers au pays, et j'aime à leur donner les renseignements dont ils ont un très-grand besoin.

Le régisseur vint au-devant d'elle. Elle le conduisit à travers les champs, les prairies et les vergers, lui expliqua les difficultés du terrain et du climat, et lui indiqua les moyens d'augmenter les récoltes avec une assurance, une précision et une justesse merveilleuses. Comme elle n'entrait dans aucun détail inutile, elle eut bientôt terminé cette leçon d'agronomie.

— Saluez votre maître de ma part, dit-elle au régissseur en le congédiant. Si je le voulais, continua-t-elle en se tournant vers Wilhelm, je pourrais faire ma fortune ; mon riche et impotent voisin ne demande pas mieux que de m'épouser.

— Un vieillard goutteux ! s'écria Wilhelm ; pourriez-vous, à votre âge, prendre un parti aussi désespéré ?

— Je n'en ai nulle envie. Celui qui sait utiliser ce qu'il possède est toujours assez riche ; les grandes et nombreuses propriétés ne sont qu'une charge quand on ne sait pas en tirer parti.

Wilhelm lui exprima son étonnement sur ses vastes connaissances en agriculture.

— Les penchants innés, l'occasion, la nécessité, la pratique constante d'une chose dont on a reconnu l'utilité, rendent tout possible, répondit Thérèse. Quand vous saurez comment j'ai acquis ce singulier talent, vous en serez moins surpris.

Lorsqu'ils furent de retour à la maison, elle le laissa seul dans le petit jardin, où l'on ne pouvait marcher qu'avec précaution, car, pour épargner le terrain, les sentiers étaient

très-étroits. L'aspect de la cour, qu'il fallait traverser pour se rendre dans sa chambre, le faisait rire malgré lui. Le bois à brûler était si bien scié, et entassé avec une symétrie si artistique, qu'il aurait pu servir de décoration. Les instruments aratoires et les ustensiles de ménage avaient chacun leur place spéciale, et semblaient sortir de la main de l'ouvrier, tant ils étaient propres et luisants. L'extérieur de la petite maison, peinte à carreaux rouges et blancs, avait quelque chose de gai et de riant. L'intérieur contenait tout ce que l'ouvrier, qui ignore les belles proportions et les règles de l'art, et ne travaille que pour les besoins de première nécessité, peut faire de plus agréable et de plus utile. Notre héros fut réduit à dîner seul dans sa petite chambre, ce qui lui donna le temps de réfléchir sur tout ce qu'il venait de voir et d'entendre; il s'applaudit d'avoir fait la connaissance de l'intéressante Thérèse, si étroitement liée à Lothaire.

— Il est juste, se dit-il à lui-même, qu'un homme aussi noble attire et fixe les cœurs des plus nobles femmes. L'action de cette mâle et sublime supériorité ne peut manquer d'être immense; malheureusement elle s'exerce aux dépens de nous autres, qui ne pouvons l'égaler. Oui, je ne dois plus me dissimuler le sort qui m'attend; si jamais je retrouve cette amazone, cette réunion de toutes les perfections rêvées, ce sera pour apprendre qu'elle est sa fiancée.

CHAPITRE VI.

Le reste de la journée s'était écoulé pour Wilhelm dans une situation qui tenait le milieu entre l'inquiétude et l'ennui. Vers le soir, un jeune garde forestier entra brusquement, et lui proposa d'aller se promener avec lui. Après un instant d'hésitation, il reconnut Thérèse, qui le pria en souriant de ne pas se formaliser de cette mascarade.

— Oui, continua-t-elle, ce costume que j'aimais tant à porter, n'est plus aujourd'hui qu'une mascarade; je l'ai repris afin de me représenter aussi vivement que possible l'époque

dont je veux vous parler. Venez, je vais vous montrer la place où Lothaire et moi nous nous sommes si souvent reposés de nos promenades et de nos parties de chasse.

Ils partirent, et Thérèse continua :

— Je ne vous ai entretenu jusqu'ici que de moi, et vous ne m'avez encore rien dit de votre passé ; faites-moi-le connaître, quand ce ne serait que pour me donner le courage de vous raconter ma vie et mes aventures.

— Hélas ! répondit Wilhelm, mon passé n'est qu'un enchaînement de méprises et d'erreurs, et certes c'est à vous plus qu'à toute autre que je voudrais pouvoir cacher toujours mes fautes et mes folies. Il suffit de vous voir pour être convaincu que vous avez toujours marché sur une route droite, que vous avez noblement employé votre temps, enfin que vous n'avez pas de reproches à vous faire.

— Quand vous m'aurez entendue, vous changerez peut-être de langage, dit Thérèse en souriant.

Après un court silence, elle lui demanda si son cœur était libre.

— Je le crois, répondit-il ; mais je ne le désire pas.

— Voilà qui annonce un roman compliqué : tant mieux, vous aurez aussi beaucoup de choses à me dire.

Tous deux venaient d'arriver sur le haut d'une colline qu'ombrageait un chêne majestueux.

— Asseyons-nous là, dit Thérèse. C'est sous cet arbre éminemment germanique qu'une jeune Germaine va vous raconter son histoire ; écoutez-la avec patience : — Mon père, sans être riche, possédait une fortune honnête et digne de sa naissance, car il était un des plus anciens gentilshommes de la province. La nature l'avait doué d'une douce gaieté, d'un esprit actif, d'une raison saine et d'un cœur aimant. Aussi n'a-t-il jamais commis qu'une seule faute, celle d'avoir poussé jusqu'à la faiblesse l'indulgence pour une femme indigne de lui, oui, indigne ! La suite vous prouvera que j'ai le droit de parler ainsi de celle qui fut ma mère. Vive, bruyante et prodigue, elle ne cherchait qu'à varier ses plaisirs, et était aussi incapable que peu désireuse de s'occuper de son mari, de son enfant et de son ménage ;

mais sa beauté, son esprit et ses talents la rendaient l'âme des cercles brillants au milieu desquels elle passait sa vie. Sa société habituelle cependant était rarement nombreuse, et ne se composait jamais longtemps des mêmes personnes. Quant aux femmes, il lui était impossible de leur rendre justice.

Je ressemblais à mon père par la figure et par le caractère. Semblable aux petits canetons qui, dès en naissant cherchent l'eau, j'aimais dès mon enfance à tourner dans la cuisine, les offices, les garde-meubles, les caves, les greniers et les granges, comme dans mon véritable élément. L'amour de l'ordre était chez moi une espèce d'instinct qui me guidait jusque dans mes jeux les plus insignifiants. Charmé de ces dispositions, mon père leur donna une direction sagement graduée; mais ma mère ne s'occupait point de moi; elle ne m'aimait point et ne cherchait pas à le cacher. Mon activité croissait avec les années et augmentait la tendresse de mon père pour moi. Quand il m'emmenait avec lui pour inspecter et diriger les travaux de la campagne, quand je lui aidais à vérifier ses comptes, une douce satisfaction brillait dans ses yeux, sur lesquels je ne pouvais fixer mes regards sans croire que je me voyais moi-même; car c'est par les yeux surtout que je lui ressemblais. En présence de ma mère, ce n'était plus le même homme. Lorsqu'elle m'accusait avec trop d'aigreur, il me défendait sans doute, mais il excusait plutôt mes bonnes qualités qu'il ne les faisait valoir. Tous les désirs de sa femme étaient des lois pour lui. Ne sachant plus comment varier ses distractions, elle conçut l'idée de jouer la comédie chez elle. Un théâtre fut aussitôt construit à grands frais. Les acteurs ne manquaient pas; il n'en était pas de même des actrices. Lydie, ma compagne d'enfance, et déjà grande et belle, fut enrôlée en qualité de seconde ingénue; on força une vieille femme de chambre à représenter les duègues et les matrones. Ma mère garda pour elle les premières amoureuses, les bergères et les héroïnes de toute espèce. Quand je voyais toutes ces personnes, que je connaissais si bien, se déguiser et gesticuler sur les planches pour paraître tout à coup autre chose que ce qu'elles étaient en effet, je ne pouvais m'em-

pêcher de les trouver souverainement ridicules. Dans les princes et les princesses, les paysans et les bergères, je ne voyais jamais que ma mère, la femme de chambre et tel ou tel comte, baron ou conseiller ; et je ne pouvais m'expliquer leurs prétentions à faire croire qu'ils étaient plus ou moins, et qu'ils éprouvaient des passions et possédaient de bonnes ou de mauvaises qualités que je savais leur être étrangères. Aussi n'étais-je presque jamais parmi les spectateurs ; ma tâche se bornait à moucher les chandelles et à surveiller les apprêts du souper. Le lendemain matin, pendant que tout le monde dormait encore, je rangeais les costumes et je remettais tout en ordre.

Ces soins assidus plaisaient à ma mère, mais elle ne m'en aimait pas davantage ; ce n'était pas de l'indifférence qu'elle avait pour moi, c'était du dédain, presque du mépris. Je l'ai entendue dire plusieurs fois que, si une mère pouvait avoir les mêmes doutes sur son enfant qu'un père, elle ne reconnaîtrait jamais une pareille servante pour sa fille. J'avoue que ces procédés me refroidirent tellement, que je ne vis bientôt plus en elle qu'une étrangère. Comme je m'étais accoutumée à exercer une surveillance sévère envers les domestiques, ce qui est, pour le dire en passant, la base de la prospérité d'un ménage, je vis, presque malgré moi, tout ce qui se passait dans la sphère où vivait ma mère. Bientôt je m'aperçus qu'elle avait des préférences marquées pour certains hommes, que Lydie en était la confidente, et apprenait ainsi à connaître dans la vie réelle une passion qu'elle avait déjà tant de fois feinte dans ses rôles. Je connaissais les lieux et les heures des rendez-vous ; la crainte d'affliger mon père m'empêcha de lui en parler, mais la force des circonstances ne tarda pas à m'en faire un devoir. Les domestiques, que ma mère n'avait pu se dispenser de mettre dans ses intérêts en achetant leur silence, se croyaient autorisés par là à négliger leur service ; ils me refusaient le droit de les commander, et se moquaient ouvertement des ordres de mon père. Il résulta de tout cela une confusion qui me mit dans la nécessité de lui en expliquer la cause. Il m'écouta tranquillement et me répondit avec un sourire mélancolique :

— Je sais tout cela depuis longtemps, ma chère enfant, et je le supporte par amour pour toi. Prends patience, imite-moi, et souffre sans te plaindre.

Au lieu de me résigner, je l'accusai de faiblesse, car je ne pouvais supposer qu'il eût des motifs assez puissants pour ne pas s'opposer à tant de dérèglements. Décidée à rétablir l'ordre, du moins dans les affaires de ménage, je me préparai à une lutte ouverte contre ma mère. Elle avait apporté une fortune considérable, mais ses dépenses dépassaient de beaucoup ses revenus. Mon père lui adressa à ce sujet de vives observations, qui n'amenèrent aucun changement réel. Le peu de mesure qu'elle mettait à satisfaire ses passions put seul brusquer le dénoûment de notre position équivoque. Son dernier amant la quitta avec tant d'éclat, que sa maison et sa société habituelle lui devinrent insupportables. Elle alla se fixer sur une autre de nos terres; mais s'y trouvant trop isolée, elle prit le parti d'habiter la ville, où elle se déplut également, parce qu'elle n'y produisit pas assez d'effet. Je ne sais ce qui se passa alors entre elle et mon père, qui finit par lui permettre de faire un voyage dans le midi de la France. A quelle condition et pour combien de temps, voilà ce qui est toujours resté un secret pour moi.

A peine eut-elle quitté le pays, que je me crus au ciel : mon père et moi nous étions enfin devenus libres. Notre premier soin fut de congédier tous les domestiques inutiles; plus de dissipation, plus de folles dépenses, plus de désordres. Une foule de circonstances fortuites favorisèrent nos réformes, et pendant plusieurs années tout fut au gré de nos désirs. Tout à coup mon père eut une attaque d'apoplexie qui lui paralysa le côté gauche et la langue. Je fus obligée de deviner ses désirs; cependant il éprouvait plus que jamais le besoin de parler, et cherchait souvent à être seul avec moi. Les efforts qu'il faisait alors pour m'exprimer sa pensée avaient quelque chose de déchirant. Il était facile de voir qu'il voulait me confier un secret que j'avais besoin de connaître, et qu'il emporta dans la tombe; car une seconde attaque lui enleva l'usage de la raison, une troisième termina sa vie et ses souffrances.

Je ne sais pourquoi je m'étais imaginée qu'il avait caché quelque part une forte somme d'argent dont il voulait disposer en ma faveur à l'insu de sa femme. Pendant qu'il vivait encore, je cherchai et fouillai partout, mais en vain. A sa mort, on mit les scellés. J'écrivis à ma mère, et je la priai de me laisser, en qualité d'intendante, sur le domaine où j'avais vécu jusque-là. Elle me refusa cette faveur, et produisit une donation réciproque entre elle et son mari, qui la rendait maîtresse de toute la succession. Cet acte m'expliqua les inquiétudes de mon père pendant sa maladie; mais je lui pardonnai d'avoir été injuste envers moi, même après sa mort. On me conseilla d'attaquer la donation, je repoussai ce conseil par respect pour la mémoire de mon père. Au reste, j'avais confiance au destin et surtout en moi-même.

Une riche dame du voisinage, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'amitié, m'accueillit dans son château, où je me chargeai de la direction de son ménage; bientôt elle me confia aussi celle de ses affaires. Je ne suis ni avare ni malveillante; mais nous autres femmes, nous avons une aversion innée pour le gaspillage, et le moindre petit vol nous indigne. Nous voulons avant tout que tous ceux qui se trouvent sous notre domination ne consomment que ce que nous croyons devoir leur accorder. Revenue ainsi dans ma sphère, j'étais heureuse et tranquille, lorsqu'un hasard, insignifiant en apparence, détruisit à jamais mon repos.

Ma mère avait eu la cruauté de repousser la pauvre Lydie, qu'elle seule cependant avait éloignée de tous ses amis et jetée sur une route pernicieuse, en lui enseignant, par son exemple, que les passions étaient le seul but de la vie, et qu'on pouvait et devait s'y abandonner sans contrainte. Ma bienfaitrice fut assez généreuse pour lui offrir un asile chez elle. Naturellement bonne et reconnaissante, elle chercha à se rendre utile; mais je reconnus bientôt qu'elle était incapable de toute occupation sérieuse. A cette époque, nous recevions fort souvent les futurs héritiers de notre bienfaitrice. Lothaire vint quelquefois avec en qualité d'ami, et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il leur était supérieur

sous tous les rapports. C'était simplement une justice que je lui rendais, aucun tendre penchant ne s'y mêlait, car je savais que la beauté de Lydie l'avait captivé. Au reste, mes nombreuses occupations ne me permettaient que fort rarement de paraître au salon, et quand j'y trouvais Lothaire, j'étais silencieuse. Cependant une conversation animée a toujours été pour moi le plus grand charme de la vie. J'avais contracté l'habitude de raconter à mon père tout ce que j'avais vu ou éprouvé ; et il me semble encore aujourd'hui qu'on ne réfléchit sur les événements et sur les choses qu'autant qu'on en parle souvent. Lothaire me fit connaître le plaisir d'écouter. Que j'aimais à l'entendre parler de ses voyages et de ses campagnes! Ses récits ne ressemblaient en rien à ceux des autres voyageurs, qui exagèrent tout, inventent des aventures bizarres, se mettent en scène, et nous parlent d'eux, au lieu de nous faire connaître les pays qu'ils ont visités. Comment vous peindre ma joie lorsqu'un soir j'entendis Lothaire énoncer son opinion sur les femmes? La conversation avait pris cette tournure d'une manière très-naturelle. Plusieurs dames du voisinage, réunies en ce moment chez ma bienfaitrice, se plaignaient de l'injustice des hommes à notre égard.

— Ces messieurs prétendent, disait une de ces dames, qu'ils ont seuls le droit de cultiver les sciences et d'acquérir une instruction solide, et nous ne sommes à leurs yeux que des poupées de parade ou de simples ménagères.

Lothaire ne répondit rien d'abord ; mais dès que la société fut devenue moins nombreuse, il ne se contraignit plus.

— Il est bien singulier, dit-il, que les femmes nous fassent un crime de notre désir de les voir se renfermer dans les fonctions les plus agréables que l'on puisse exercer dans une société civilisée, celles de gouverner la maison. Tandis que l'homme est sans cesse torturé par ses relations extérieures ; que lui seul est forcé de pourvoir aux besoins de la famille ; qu'il supporte sa part du fardeau des affaires de l'état, et devient souvent le jouet des circonstances les plus fortuites ; qu'il ne commande jamais nulle part et à rien, et se trouve réduit à suivre les lois de la politique quand il ne

voudrait écouter que celles de la raison et de la justice; tandis qu'enfin il fait, pour atteindre un but où il arrive rarement, le sacrifice du bien le plus précieux de la vie, celui d'être toujours en harmonie avec lui-même, la femme jouit d'un pouvoir réel et noble dans l'intérieur de sa maison, et rend possible et facile l'activité et le bonheur de chaque membre de la famille. Y a-t-il une félicité plus grande que celle de faire toujours ce que l'on trouve juste et bon, et de disposer à son gré de tous les moyens nécessaires à la satisfaction de nos premiers, de nos véritables besoins? Et cette satisfaction, où peut-on, où doit-on la chercher, si ce n'est sous le toit où on se lève le matin, où on se couche le soir, où la cuisine, l'office et la cave se vident et se remplissent tour à tour? Quel esprit d'ordre et quelle infatigable et sage activité ne déploie-t-elle pas sans cesse, la femme qui dirige ce mouvement perpétuel! Est-il beaucoup d'hommes capables de se convertir ainsi en constellations dont la marche régulière fait le jour et la nuit? Qui de nous aurait le courage de se vouer à ces mille petits riens qu'exigent les besoins de chaque instant, et de parcourir toujours le même cercle d'action avec calme, avec prévoyance, et surtout avec amour? La femme qui tient dignement les rênes du gouvernement intérieur ne dépend de personne, et son mari lui doit la seule indépendance possible en ce monde, celle du foyer domestique. Quand il voit que ce qu'il possède se conserve, que ce qu'il gagne s'emploie utilement, il a l'esprit tranquille, et peut faire pour l'état ce que sa compagne fait pour lui.

Puis il dépeignit la femme qu'il voudrait rencontrer pour l'associer à sa destinée. Je rougis, car il m'eût été impossible de ne pas me reconnaître; triomphe d'autant plus doux, que j'avais la certitude qu'il ne voulait pas parler de moi, puisqu'il ne me connaissait point. Quelle délicieuse récompense de tout ce que j'avais fait pour devenir ce que j'étais! quel encouragement à persister sur la même route, que d'entendre l'homme que j'estimais le plus au monde louer ainsi, non ma personne, mais mes qualités intellectuelles! A peine fut-il parti, que ma protectrice me dit en riant:

— Il est bien malheureux pour toi que les paroles des hommes ne soient jamais en harmonie avec leur manière d'agir. Si je n'avais pas cette conviction, je croirais qu'au premier jour le baron viendrait m'enlever ma chère Thérèse.

Je plaisantai à ce sujet, et j'ajoutai que la raison des hommes les poussait à désirer des ménagères, mais que leur imagination et leur vanité en demandaient davantage. J'assurai même que l'expérience m'avait déjà prouvé qu'une femme sage et raisonnable ne pouvait jamais espérer de l'emporter sur une femme passionnée et séduisante. Ces dernières paroles s'adressaient à Lydie, qui ne cherchait pas même à cacher son fol amour pour Lothaire; car, pauvre et sans naissance comme elle était, elle ne pouvait espérer de devenir sa femme. Je dois, au reste, lui rendre la justice de dire qu'elle n'y pensait pas. D'après elle, la vie n'avait d'autres jouissances, d'autres devoirs que d'aimer et de plaire. Quant à moi, je n'avais jamais aimé, je n'aimais pas encore; mais, je dois l'avouer, le plaisir de me voir, pour ainsi dire, idéalement admirée par l'homme que j'estimais tant, ne me suffisait plus; j'aurais voulu qu'il sût que j'étais l'original du portrait qu'il avait fait; mes vœux n'allaient pas plus loin.

Parmi les nombreux services que j'avais eu occasion de rendre à ma bienfaitrice, elle-même plaçait en première ligne l'amélioration de ses forêts. Ces sources de prospérité, dont le temps, et parfois même le hasard, augmente la valeur, avaient été pendant de longues années fort mal exploitées et pitoyablement surveillées. Le désordre et la maladresse s'étaient unis à l'esprit de rapine et de pillage; des montagnes entières, de vastes étendues de terrain, se trouvaient déboisées et réduites à une stérilité complète : j'eus le courage de faire planter et semer partout des forêts nouvelles. Pour inspecter ces travaux plus à mon aise, soit à pied, soit à cheval, je me fis faire des habits d'homme.

Un jour, lorsque les jeunes gens se disposaient à une chasse dont Lothaire devait faire partie, je me sentis pour la première fois animée du désir de *paraître*, ou, pour mieux dire, d'*être* ce que j'étais en effet, d'une manière

assez saillante pour que l'objet de mon estime pût s'en apercevoir. J'endossai mon costume d'homme, et jetant un fusil sur mon épaule, je me mêlai aux gardes qui allaient au-devant des chasseurs. Ils ne se firent pas longtemps attendre. Lothaire ne me reconnut point. Un des neveux de ma protectrice me présenta à lui comme un des plus habiles forestiers du pays, plaisanta sur mon extrême jeunesse, et poussa la raillerie si loin, que le baron s'aperçut enfin de mon déguisement. Très-satisfait de la valeur nouvelle que j'avais su donner au domaine de sa tante, et par conséquent au sien, son neveu fit mon éloge avec tant de chaleur, que Lothaire se mit à m'interroger comme pour s'assurer de la réalité de mes connaissances. Heureuse de pouvoir enfin les étaler devant lui, je soutins son examen avec honneur. J'en fus charmée; car je ne demandais encore que son estime, et je ne songeais pas même à la possibilité qu'un jour je pourrais désirer son amour.

De retour au château, l'assiduité du baron auprès de Lydie me frappa plus qu'à l'ordinaire. Peu à peu il me témoigna une confiance et une estime toujours croissantes; il ne parlait jamais qu'à moi quand j'étais au salon et me consultait sur tout. Dans nos entretiens, nous passâmes bientôt de l'administration d'un domaine à celle d'une province, d'un état. Le désir de rester à sa hauteur me fit faire des études spéciales que je trouvai faciles, car il ne s'agissait que d'une application plus vaste de mes principes et de mes méthodes.

Les visites de Lothaire eurent beau devenir plus fréquentes, la nature de nos relations resta la même. De mon côté cependant, il ne m'était plus possible de résister au penchant qui m'entraînait vers lui; et je sentais d'autant plus vivement la sincérité de mon amour, que j'attribuais son assiduité au plaisir de voir Lydie. Elle aussi en était si fermement convaincue, qu'elle me choisit pour sa confidente, ce qui me mit à même de me convaincre que Lothaire n'avait pour elle qu'un caprice qui passerait d'autant plus vite, que la pauvre fille n'attendait, pour ainsi dire, que sa permission pour se donner à lui, n'importe à quel titre.

Tel était l'état des choses, lorsque ma bienfaitrice m'apprit que le baron, convaincu que je possédais toutes les qualités qu'il désirait trouver chez la compagne de sa vie, me demandait en mariage. Comment aurais-je pu hésiter? je l'aimais, je l'estimais, et il m'avait choisie à cause de mes penchants innés et de mes connaissances acquises, dont la pratique était devenue un besoin pour moi. Le lendemain il vint au château et demanda à me voir sans témoins. Après m'avoir regardée quelque temps en silence, il me tendit la main, m'attira dans ses bras, et imprima un baiser sur mes lèvres. C'était le premier... ce fut le dernier... Il me confia ensuite que sa campagne d'Amérique l'avait forcé à contracter des dettes considérables, et qu'il s'était brouillé avec son grand-oncle, qui voulait le marier à une femme fort riche. Il ajouta qu'il ne consentirait jamais à ce mariage, parce qu'il voulait une femme capable de le seconder dans les réformes qu'il se proposait de faire, et qu'il soumit à mon approbation. Je lui promis un concours franc et sincère, et nous convînmes qu'il ne fallait parler officiellement de notre prochaine union que lorsqu'il aurait obtenu le consentement de son grand-oncle par l'entremise d'une de ses sœurs, sur laquelle il pouvait compter comme sur lui-même.

Après son départ, Lydie me demanda s'il ne m'avait pas parlé d'elle; je lui dis que non, et je lui rapportai tous les détails de notre conversation sur l'économie rurale, ce qui lui parut fort ennuyeux. La froideur que Lothaire lui témoignait chaque fois qu'il venait au château ne tarda pas à la rendre inquiète et chagrine...

Ici Thérèse s'interrompit tout à coup, et dit en se tournant vers Wilhelm :

— Le soleil commence à descendre vers l'horizon; c'est un bonheur pour vous, mon ami, car, sans cela, je vous aurais raconté chaque détail d'une histoire que j'aime tant à me redire à moi-même. Il faudra me résumer... Au reste, je vais bientôt vous parler d'une époque sur laquelle la raison ne me permet pas de trop arrêter ma pensée.

Lothaire me fit faire la connaissance de son excellente sœur, qui trouva moyen de me mettre en rapport avec son

grand-oncle. J'eus le bonheur de gagner l'amitié de ce singulier mais excellent vieillard. Il consentit à notre union, et je revins chez ma bienfaitrice avec cette heureuse nouvelle. Rien n'obligeait plus Lothaire à garder le secret. En apprenant qu'il allait m'épouser, Lydie crut d'abord que c'était une plaisanterie ou un malentendu; mais lorsqu'il ne lui fut plus possible d'en douter, elle disparut sans nous laisser le moindre renseignement sur l'asile qu'elle avait choisi.

Peu de jours avant celui qui devait nous unir pour toujours, je rappelai à Lothaire qu'il m'avait promis son portrait. Il me répondit qu'il était prêt depuis longtemps, et qu'il n'attendait que le médaillon dans lequel je voulais le faire encadrer. Ce médaillon était un présent d'une amie d'enfance : d'un côté se trouvait son chiffre fait avec ses cheveux, et de l'autre une plaque d'ivoire sur laquelle elle devait faire faire son portrait, si la mort n'était pas venue la surprendre. C'était pour honorer sa mémoire, et surtout l'amour de Lothaire, qui m'avait consolé de la perte de cette bonne amie, que je voulais faire encadrer son portrait dans ce médaillon. Je m'empressai d'aller chercher la boîte où je renfermais mes bijoux, et je l'ouvris devant lui. Un portrait de femme frappa ses regards : il le prit à la main et me demanda vivement si je connaissais l'original.

— Je le crois bien, lui dis-je, c'est ma mère!

— Votre mère! Eh bien, j'aurais juré que ce portrait représentait madame de Saint-Alban, dont j'ai fait connaissance en Suisse, il y a quelques années.

— C'est elle en effet, et vous avez vu votre belle-mère sans vous en douter. Saint-Alban est le nom romanesque qu'elle a adopté pour ses voyages. Je crois qu'en ce moment elle visite la France.

— Je suis le plus malheureux des hommes! s'écria Lothaire.

Et rejetant le portrait dans la boîte, il porta la main sur ses yeux, sortit avec précipitation et s'élança sur son cheval. Je l'avais suivi dans la cour; il me fit un signe d'adieu et partit... Je ne l'ai pas revu depuis.

Le soleil venait de se coucher ; Thérèse regarda fixement les nuages de feu qu'il laisse après lui, et ses deux beaux yeux se remplirent de larmes. Après un court silence, elle posa sa main sur celle de Wilhelm, qui la baisa respectueusement.

— Allons-nous-en, lui dit-elle en se levant ; on doit avoir besoin de moi à la maison.

Leur conversation pendant la route fut peu animée. Lorsqu'ils arrivèrent au jardin, ils virent Lydie assise entre deux petites filles. En apercevant notre héros, elle se leva et rentra à la maison en lisant un papier qu'elle tenait à la main.

— Allons, dit Thérèse, elle est toujours dans les mêmes dispositions d'esprit. Lisant et relisant sans cesse le billet de Lothaire, elle cherche à se consoler en s'irritant contre vous.

— Les deux petites filles qui étaient venues au-devant d'elle lui rendirent un compte détaillé de tout ce qui s'était passé pendant son absence. Après les avoir écoutées avec bonté, elle les congédia.

— L'éducation de ces orphelines, dit-elle à Wilhelm, fait partie des devoirs que je me suis imposés. Malgré ma rupture avec Lothaire, son aimable sœur est restée mon amie. Cet ange de bonté s'est presque entièrement consacré à élever des orphelines. Je l'ai priée de me confier les petites filles actives et simples, afin d'en faire d'utiles et bonnes ménagères ; car je ne pourrais pas, comme elle, développer des talents plus élevés chez les enfants que la nature a doués d'un caractère méditatif et calme et de hautes qualités intellectuelles. Sans ce différent genre d'éducation, il serait impossible à tous les hommes de trouver le bonheur dans le mariage, puisque tous les hommes ne demandent pas à leurs femmes le même genre de mérite. Quand je pourrai vous faire connaître cette noble amie, vous conviendrez avec moi que sa beauté, son esprit et son cœur, la rendent digne de l'admiration du monde.

Wilhelm n'osa lui dire qu'il avait déjà eu avec cette charmante sœur de Lothaire des relations qui lui avaient laissé des remords éternels. A sa grande satisfaction, Thérèse le

quitta pour aller veiller à son ménage, et il se retira dans sa chambre, où il s'abandonna à une tristesse rêveuse. Il connaissait trop bien la belle comtesse pour ne pas sentir qu'elle n'avait consacré ainsi sa vie à la bienfaisance que pour se préparer dignement à la mort prochaine dont elle se croyait menacée. Cette conviction lui rendit la supériorité de Thérèse plus saillante encore, puisqu'elle avait subi plusieurs changements de position sans s'être trouvée dans la nécessité de modifier son caractère. Il savait que le plus haut degré de la perfection humaine consiste à supporter les caprices du sort sans renier ou recommencer son passé. Thérèse vint l'arracher à ses réflexions.

— Pardonnez-moi, lui dit-elle, de vous importuner si tard; mais ma bibliothèque ou plutôt les quelques volumes que je conserve parce que je n'ai pas le courage de les jeter au feu, se trouvent dans le placard que voici devant vous. Lydie m'a priée de lui prêter des livres de piété, et je vais voir si je ne pourrais pas satisfaire ce désir, auquel je suis forcée de croire sans pouvoir le comprendre. Oui, l'expérience m'a prouvé que les personnes les plus mondaines sont les plus avides de lectures pieuses quand un malheur quelconque les a frappées. C'est sans doute parce que tout ce qui est bon et moral est pour elles une médecine, qu'elles ne se résignent à prendre que lorsqu'elles se sentent malades. Quant à moi, je considère la morale comme une hygiène dont les effets salutaires ne se font sentir que par une pratique quotidienne. Si elle n'est pas une loi immuable qui règle toutes les actions de notre vie, elle n'est rien:

Tout en parlant ainsi, Thérèse trouva un recueil de prières et referma le placard.

— C'est encore l'exemple de ma mère, dit-elle, qui a fait contracter à Lydie le besoin de recourir à de pareils livres en de pareilles circonstances. Tant que ses amants lui étaient fidèles, elle ne lisait que des romans ou des pièces de théâtre; mais dès qu'ils l'abandonnaient, elle cherchait à se consoler par des ouvrages de dévotion. En vérité, je ne comprends pas comment on peut s'imaginer que Dieu parlera à notre cœur toutes les fois qu'il nous plaira de lui réci-

ter des sentences et des prières imprimées. Celui à qui le spectacle de la nature ne dit pas quels sont ses rapports avec la Divinité, et qui ne trouve pas dans son âme une voix qui lui dit quels sont ses devoirs envers lui-même et envers les autres, ne l'apprendra jamais dans les livres, surtout dans ces prétendus ouvrages de piété qui ne servent qu'à décorer de titres pompeux nos folies et nos erreurs.

Après son départ, Wilhelm examina la petite bibliothèque, et reconnut qu'en effet le hasard seul avait réuni les volumes qu'elle contenait.

Pendant le court séjour que notre héros fit chez Thérèse, il la trouva toujours la même. Elle lui raconta le reste de son histoire, dont nous ne rapporterons ici que les circonstances principales.

Nos lecteurs ont sans doute déjà deviné le motif du brusque départ de Lothaire. Ce jeune homme avait rencontré dans ses voyages la mère de Thérèse, et cette intrigue facile avait été poussée si loin, que sa conscience ne lui permettait plus de contracter un mariage qui l'eût rendu si heureux.

Thérèse continua la vie active qu'elle avait su se faire. En apprenant la rupture entre Lothaire et sa fiancée, dont personne ne connaissait la cause, Lydie se rapprocha du jeune baron, qui accepta enfin son amour, espérant ainsi s'étourdir sur le malheur qui venait de le frapper. Cette liaison ne troubla point le repos de Thérèse ; elle aurait eu le courage de la tolérer, lors même qu'il eût été son époux, mais dans le cas seulement où il n'en serait résulté aucun dérangement dans l'intérieur de sa maison. Lorsqu'on agitait de semblables questions devant elle, elle répondait toujours que la femme qui sait faire régner l'ordre et la paix dans son ménage doit pardonner à son mari des caprices passagers, parce qu'elle peut être certaine qu'il reviendra toujours à elle avec bonheur.

Quand la mère de Thérèse fut devenue maîtresse absolue de sa fortune, elle la compromit au point qu'il lui eût été impossible de faire quelque chose pour sa fille, lors même qu'elle en aurait eu l'intention. Heureusement, la noble dame qui s'était chargée de Thérèse ne l'abandonna pas

même après sa mort, qui vint bientôt la surprendre. Ses dispositions avaient été prises d'avance, et son intendante se trouva propriétaire d'une petite terre de franc-alleu, dont le produit, joint au capital qui complétait ce don, composait un revenu suffisant pour une personne laborieuse et modeste. Lothaire lui fit offrir par Jarno un surcroît de bien-être matériel; mais elle ne voulut rien accepter, et assura que, par la sage administration du peu qu'elle possédait, elle espérait lui prouver qu'elle eût été digne de partager avec lui sa brillante fortune. Elle lui fit dire toutefois qu'elle recourrait à lui plutôt qu'à tout autre, si quelque événement imprévu rendait son avoir insuffisant pour ses besoins à elle, ou pour ceux de ses amis.

Une sage activité ne reste jamais longtemps ignorée; car tout le monde veut l'exploiter à son profit. Dès que Thérèse se fut installée dans la petite maison qu'elle avait fait bâtir au milieu de sa terre, tous les propriétaires du voisinage la recherchèrent pour lui demander des conseils; et le plus riche d'entre eux disait hautement qu'il s'estimerait heureux si elle voulait devenir sa femme. Les plaisanteries que Wilhelm se permettait quelquefois sur ce prétendant fournissaient à Thérèse l'occasion d'exprimer ses principes sur les mésalliances.

— Les unions, disait-elle, que l'on appelle communément mésalliances sont blâmées par tout le monde, et personne ne pense que la plupart des mariages ne sont pas autre chose. Le mélange de conditions différentes dans les mariages ne mérite le titre de mésalliance que lorsque l'un des époux se trouve dans l'impossibilité absolue de s'identifier avec les manières d'être, les habitudes, les goûts et les besoins de l'autre. Les diverses classes de la société ont chacune leurs manières à elles; il est donc prudent de se marier autant que possible dans sa classe; mais il est des cas exceptionnels où l'on peut enfreindre cette loi sans aucun danger. On pourrait dire la même chose sur la trop grande différence d'âge. La jeune fille qui épouse un vieillard expose son avenir aux chances du hasard; j'en connais pourtant plus d'une qui se trouve parfaitement heureuse dans une pareille position.

Pour moi, il ne peut y avoir qu'une seule mésalliance. Si j'étais réduite à l'oisiveté et à une fronde et perpétuelle représentation, je ne me sentirais plus à ma place; et je préférerais le fils d'un honnête et laborieux fermier au grand seigneur qui voudrait me condamner à une pareille vie.

Wilhelm se disposa enfin à retourner chez Lothaire. Avant son départ, il pria Thérèse de lui procurer un entretien avec Lydie. La jeune fille céda aux instances de son amie, et consentit à voir l'homme qui l'avait si cruellement trompée. Il l'aborda avec des paroles bienveillantes qu'elle accueillit froidement.

— Je suis parvenue, dit-elle, à maîtriser mon ressentiment; je n'ai jamais accusé Lothaire, mais je le plains; car je connais maintenant les amis dont il est entouré. Pour réaliser une de ses idées bizarres, l'abbé plongerait l'espèce humaine toute entière dans l'embarras; le vieux docteur ne voit partout que l'équilibre à rétablir ou à maintenir; Jarno n'a point d'âme, et vous point de caractère. Continuez à servir d'instrument à ces trois hommes, et ils vous chargeront de plus d'une exécution inhumaine. Ma présence au château les importunait depuis longtemps, je le sais; car si je n'ai pu découvrir leurs secrets, je me suis aperçue du moins qu'ils en ont un. Pourquoi tant d'appartements fermés, tant de mystérieuses galeries? Pourquoi personne ne peut-il pénétrer dans la grande tour? Pourquoi m'ont-ils si souvent reléguée dans ma chambre avec défense d'en sortir? J'avoue que la jalousie m'a fait croire d'abord qu'il cherchait à me cacher une rivale préférée; je ne le crois plus... Lothaire m'aime: ses intentions pour moi sont bonnes et loyales; mais ses artificieux amis le trompent. Éclairez-le sur leur compte, arrachez-le à leur domination, et je vous pardonnerai le crime dont vous vous êtes rendu coupable envers moi. Que dis-je! ce fol espoir ne se réalisera point. Remettez au baron cette lettre; dites-lui que je l'aimerai éternellement, et que j'ai foi en sa promesse. Hélas! ajouta-t-elle en se jetant au cou de Thérèse, il est entouré de mes ennemis; ils parviendront à le convaincre que je n'ai rien fait pour lui. Les hommes, les meilleurs même, aiment à s'entendre dire

que les plus grands sacrifices leur sont dus, et que personne n'a le droit de leur en demander de la reconnaissance.

Les adieux que Thérèse adressa à Wilhelm furent d'une nature bien différente. Une douce sérénité respirait sur toute sa personne, et elle lui exprima franchement le désir de le revoir bientôt.

Pendant son voyage, notre héros eut tout le loisir nécessaire pour méditer sur la nouvelle connaissance qu'il venait de faire. Son admiration pour Thérèse et sa confiance en ses qualités étaient si complètes, qu'il commença par se dire qu'il ne manquerait plus rien au bonheur de Mignon et de Félix s'ils pouvaient grandir sous une semblable direction. Puis il songea à lui-même, et s'avoua qu'il ne pourrait y avoir pour lui de félicité plus grande que celle de vivre auprès d'une femme aussi pure, aussi constamment d'accord avec elle-même et avec les lois de la raison; avec une femme enfin qui expose toujours au grand jour et ses pensées et ses actions.

En arrivant au château, la vue de la vieille tour et des mystérieuses galeries dont Lydie lui avait parlé le frappa au point, qu'il se promit d'interroger le plus tôt possible, à ce sujet, l'abbé ou Jarno.

CHAPITRE VII.

Wilhelm trouva le noble Lothaire en pleine convalescence. L'abbé et le docteur venaient de partir; Jarno seul était resté près de lui. Au bout de quelques jours, le malade se sentit assez fort pour faire de courtes promenades à cheval, tantôt seul, tantôt avec ses amis. Sa conversation était grave, instructive et bienveillante. Une douce sensibilité s'y trahissait parfois malgré ses efforts pour la cacher; car il la blâmait comme une faiblesse.

Un soir, pendant le souper, il était plus silencieux qu'à l'ordinaire, mais son visage avait quelque chose de riant.

— Je gage, lui dit brusquement Jarno, que vous avez eu aujourd'hui une aventure agréable?

— Vous connaissez votre monde, répondit Lothaire. Je dois ajouter que ce qui m'a si vivement ému aujourd'hui aurait à peine captivé mon attention dans d'autres moments. J'ai dirigé ce soir ma course à cheval à travers les villages au delà de la rivière; c'était, il y a quelques années, ma promenade ordinaire. Il paraît que ma blessure m'a affaibli plus que je ne croyais, car au sentiment de mon retour à la vie se mêlait une joie mélancolique, et l'aspect des objets dont j'étais entouré m'a rendu toutes les sensations que j'éprouvais à l'époque où je les visitais chaque jour. Je savais parfaitement que c'était là de la faiblesse, et cependant je m'y abandonnais avec plaisir. Cet état m'a fait comprendre comment certains hommes finissent par aimer une maladie qui les dispose à de douces émotions... Vous savez sans doute pourquoi je prenais si souvent cette route?

— Parce que vous aviez alors, avec la fille d'un fermier, un petit commerce d'amour.....

— Dites une grande et sérieuse liaison, mon cher Jarno, interrompit Lothaire; elle a duré longtemps. Tout semblait s'être réuni ce soir pour me rappeler cet amour. Les petits garçons secouaient les arbres pour en faire tomber les hannetons, et le feuillage du hêtre n'était pas plus développé que le jour où je vis Marguerite pour la première fois. Elle a quitté le pays depuis longtemps, car le mari qu'elle a choisi demeure loin d'ici; mais je savais qu'elle était venue avec ses enfants passer quelques semaines chez son père.

— J'entends, dit Jarno; votre promenade de ce côté n'était pas un effet du hasard.

— J'avoue que je cherchais à rencontrer Marguerite. En approchant de la ferme, j'ai vu son père assis devant la porte et caressant un enfant de douze à quinze mois. Une jeune femme, qui regardait par la fenêtre, descendit tout à coup avec tant de précipitation, que j'entendis le bruit de ses pas. C'est elle, me suis-je dit, elle m'a reconnu, elle accourt à ma rencontre. Jugez de mon humiliation; la jeune femme n'a paru à la porte que pour emporter l'enfant, à qui mon cheval avait fait peur. Il m'a été impossible de voir son visage. Je ne sais si c'était une réalité ou un effet de ma vanité

blessée, mais il m'a semblé qu'elle était devenue très-rouge, et que sa nuque et ses oreilles, que je suivais des yeux pendant qu'elle s'éloignait, étaient animés d'un vif incarnat. Dans l'espoir qu'elle reviendrait à la fenêtre, je me suis arrêté à causer avec le père ; elle n'a point reparu, je n'ai pas eu le courage de m'informer d'elle, et je me suis remis en route avec un sentiment de dépit mêlé de surprise. J'avais à peine entrevu Marguerite, et cependant j'avais remarqué qu'elle n'était point changée. Toujours la même agilité, la même taille svelte, le même cou souple et gracieux ; comme autrefois, la plus légère émotion colorait ses joues d'une rougeur pudique. Dix années pourtant s'étaient écoulées depuis notre séparation, et elle avait donné le jour à six enfants. Ce phénomène s'accordait avec l'espèce de magie qui m'avait rendu les sensations de ma première jeunesse, et je me suis laissé aller à une délicieuse rêverie, jusqu'au moment où le coucher du soleil m'a rappelé qu'il était temps de songer au retour. Malgré l'ordre exprès du docteur d'éviter la rosée, je n'ai pu me résoudre à prendre la route la plus courte, et j'ai repassé près de la ferme, où j'ai aperçu une jeune femme qui se promenait au jardin. Persuadé que c'était Marguerite, j'ai fait avancer mon cheval jusqu'au bord de la haie. Quoiqu'un peu ébloui par les derniers rayons du soleil couchant, j'ai en effet reconnu dans cette jeune femme mon ancienne bien-aimée. Elle venait de s'arrêter près d'un buisson d'églantier dont les branches, agitées par un vent léger, la découvraient et la cachaient tour à tour à ma vue. Mon cœur battait avec violence, et je lui demandai en tremblant comment elle se portait. Elle m'a répondu à demi-voix qu'elle allait assez bien. Je ne savais plus que dire ; heureusement une petite fille de huit ans, qui cueillait près d'elle les fleurs de l'églantier, m'a fourni l'occasion de lui demander où étaient ses autres enfants.

— Je ne suis pas la mère de cette enfant, me dit-elle ; ce serait un peu trop tôt.

En prononçant ces mots, elle a tourné son visage vers moi, et je ne savais plus que penser. C'était bien Marguerite,

aussi belle et plus jeune encore que je ne l'avais vue il y a dix ans. Ce ne pouvait donc pas être Marguerite.

— Est-ce que vous n'êtes pas Marguerite, la fille du fermier ? me suis-je écrié.

— Non, je suis sa nièce, la cousine de Marguerite.

— Vous lui ressemblez d'une manière surprenante.

— Tout le monde le dit.

Je continuai à lui adresser des questions, car il m'était impossible de me séparer de cette merveilleuse résurrection de mon bonheur passé. Pendant notre entretien, la petite fille s'est dirigée vers l'étang pour cueillir des fleurs. En la voyant prendre cette direction, la jolie cousine m'a quitté en hâte pour la suivre. Je venais d'apprendre que Marguerite était encore chez son père, et j'ai repris le chemin du château en me demandant sans cesse laquelle des deux était venue prendre l'enfant que mon cheval avait effrayé. Je le sens, je suis encore malade, il faut que le docteur me débarrasse au plus tôt de ce reste de tendres émotions.

Il en est des confidences d'amourettes comme des histoires de revenants : dès qu'on en a raconté une dans une société, une foule d'autres en découlent naturellement. Les trois amis trouvèrent dans leurs souvenirs d'abondantes matières à de semblables récits. Lothaire était le plus riche; les aventures de Jarno portaient l'empreinte de son caractère, et nos lecteurs connaissent déjà toutes celles de Wilhelm. Il évita toutefois de parler de la comtesse, et son auditoire fut assez discret pour ne lui adresser aucune question à ce sujet.

— Convenez, mes amis, dit Lothaire, que les moments où, après une longue indifférence, notre cœur s'ouvre de nouveau à l'amour, sont les plus heureux de notre vie. J'aurais pourtant à jamais renoncé à ce bonheur, s'il m'avait été possible d'unir mon sort à celui de Thérèse. On ne peut pas être toujours jeune, et l'on ne doit pas rester toujours enfant. L'homme qui sait ce qu'il peut faire et espérer dans le monde ne complète sa destinée qu'au moment où il y associe une femme capable de le seconder dans ses travaux, et digne de régner seule dans le cercle d'action qu'il est

obligé de négliger; une femme enfin dont l'activité s'étend sur tout, tandis que celle de l'homme n'a qu'une seule route à suivre. Je ne pouvais espérer de m'égarer avec Thérèse dans les régions imaginaires que rêvent les têtes romanesques, mais je pouvais compter sur une félicité sage et durable. Son esprit d'ordre s'étend jusque sur les objets les plus insignifiants; mais son âme est capable de saisir l'ensemble le plus vaste et le plus noble, et de revenir sans regret aux choses les plus vulgaires de la vie. J'ai reconnu en elle toutes les dispositions qui, développées par la marche des événements chez les héroïnes de l'antiquité, nous forcent à reconnaître la supériorité des femmes sur les hommes. Elle possède leur justesse dans la manière de juger les événements, leur facilité à se plier aux circonstances, leur pénétration dans les cas particuliers d'où dépend la marche générale des choses, qu'elle dirige ou utilise sans avoir l'air de s'en occuper. J'espère, continua-t-il en s'adressant directement à Wilhelm, que vous me pardonnez maintenant d'avoir quitté Aurélie pour Thérèse. Avec l'une je pouvais compter sur toute une vie de bonheur, près de l'autre il était impossible d'espérer une heure de calme et de félicité paisible.

— Je ne vous cache pas, répondit Wilhelm, que je suis venu ici le cœur plein d'amertume, et très-décidé à vous reprocher amèrement votre conduite envers ma malheureuse amie.

— J'avoue que, sous plus d'un rapport, je mérite en effet votre blâme. Aurélie était digne de mon estime, et je n'aurais jamais dû laisser s'établir entre nous un lien qui, d'après la nature de son caractère, n'offrait aucune chance de durée et de bonheur. Quand elle aimait, elle n'avait plus rien d'aimable, et, certes, c'est là le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme.

— J'en conviens, répondit Wilhelm; permettez-moi cependant de vous faire observer que, s'il ne dépend pas toujours de nous d'éviter tout ce qui peut nous jeter en dehors des voies que nous tracent la justice et la raison, il n'en existe pas moins des devoirs qu'il ne nous est jamais permis

de violer ou de négliger. Ne troublons pas les cendres de notre amie par des récriminations inutiles; jetons plutôt quelques fleurs sur sa tombe, et laissez-moi vous demander, au nom de cette tombe silencieuse, comment vous avez pu abandonner ainsi l'enfant de l'infortunée que vous avez aimée, votre fils enfin, dont tout homme s'estimerait heureux d'être le père, et dont vous ne vous êtes jamais occupé? Comment un cœur tel que le vôtre peut-il se fermer ainsi aux sentiments les plus sacrés de la nature? Vous ne m'avez pas même adressé une seule question sur cette charmante créature, sur laquelle je pourrais vous dire tant de choses agréables à l'oreille d'un père!

— Je ne vous comprends pas; de qui parlez-vous donc?

— De votre fils et de celui d'Aurélie.

— Vous vous trompez, mon ami; pendant toute la durée de ma liaison avec Aurélie, rien ne m'a jamais autorisé à croire qu'elle pourrait me rendre père. Je n'en accepterai pas moins comme un héritage de sa part la créature délaissée dont vous me parlez; j'aurai soin de son éducation, de son avenir. Je désirerais cependant savoir si Aurélie vous a dit que cet enfant était à moi.

— Non, mais tout le monde le croyait; c'était une chose reçue, et je n'en ai jamais douté.

— Je pourrais vous fournir quelques renseignements à ce sujet, dit Jarno : une vieille femme que vous devez avoir vue chez elle, et qui était venue la trouver après le départ de Lothaire, lui remit cet enfant, qu'elle accueillit avec un empressement passionné, espérant qu'il pourrait la consoler de l'oubli de son amant.

Cette révélation rendit Wilhelm inquiet et rêveur : le beau Félix lui avait rappelé l'intéressante Mignon, et il exprima à ses amis le désir d'arracher ces deux enfants à leur situation équivoque au milieu d'une troupe de comédiens.

— Rien n'est plus facile, dit Lothaire : nous confierons la mystérieuse jeune fille à Thérèse, et vous conviendrez qu'il serait impossible de la placer en de meilleures mains. Quant au prétendu fils d'Aurélie et de moi, je pense que vous devriez le garder près de vous. Il y a toujours quelque

chose de rude et de grossier dans la nature de l'homme, que les femmes même ne sauraient faire disparaître entièrement; les enfants seuls nous en corrigent quand nous nous occupons d'eux.

— J'ajouterai, dit Jarno, qu'il est temps enfin que vous renonciez de bonne foi au théâtre, pour lequel il est prouvé aujourd'hui que vous n'avez aucun talent.

Cette brusque observation blessa la vanité de Wilhelm; il s'efforça cependant de sourire.

— Si vous pouviez me convaincre de la justesse de cette opinion, dit-il, vous me rendriez service, sans doute; et cependant je ne pourrais m'empêcher de vous répondre que c'est un triste service que celui qui nous arrache au rêve favori de notre vie.

— Ce n'est pas le moment de discuter sur ce sujet, répliqua Jarno; commencez par aller chercher les enfants, le reste se fera tout seul.

— Je partirai avec plaisir, car une curiosité bien naturelle me fait désirer d'apprendre quelque chose de positif sur l'origine de Félix, et mon cœur a besoin de revoir l'inconcevable jeune fille qui s'est si bizarrement attachée à ma destinée.

Le lendemain matin tout était prêt pour le départ de Wilhelm, son cheval sellé l'attendait dans la cour; mais Lothaire était sorti, et notre héros voulait l'attendre pour lui faire ses adieux. L'heure du dîner sonna, et le baron n'était point encore revenu; on se mit à table. Vers la fin du repas, il entra et s'assit en silence à sa place accoutumée.

— Je gage, lui dit Jarno, que vous venez encore de faire subir une épreuve à votre tendre cœur : vous n'avez pu résister au désir de revoir votre ancienne maîtresse?

— C'est vrai.

— Parlez, parlez; racontez-nous tous les détails de cette aventure.

— Je conviens, dit Lothaire, que cette fois le sentiment l'a emporté sur la raison, et j'ai quitté le château ce matin, bien décidé à voir la personne dont l'image rajeunie m'a procuré de bien douces illusions. Je suis descendu de cheval

à peu de distance de la ferme, afin de ne pas effrayer les enfants qui jouaient à la porte. La première personne que j'ai trouvée dans la maison était Marguerite. Oui, cette fois c'était bien elle, je l'ai reconnue aux traces que les années lui ont laissées en passant sur sa tête. Comme elle est devenue plus forte, elle m'a paru grandie. Ses grâces se devinaient encore à travers ses manières graves et posées; mais sa vivacité avait fait place à un air réfléchi, presque mélancolique. Sa tête, qu'autrefois elle portait si légèrement, et presque avec hauteur, se penchait vers son sein, et quelques rides naissantes se croisaient sur son front. En m'apercevant, elle a baissé les yeux, mais aucune rougeur ne trahissait une tendre émotion. Je lui ai tendu la main, elle m'a donné la sienne sans hésiter; puis je lui ai demandé des nouvelles de son mari :

— Il est absent, m'a-t-elle dit.

— Et vos enfants?

Au lieu de me répondre, elle s'est approchée de la porte, et toute la petite famille s'est aussitôt pressée autour d'elle. S'il n'y a rien de plus séduisant qu'une toute jeune femme avec un nourrisson dans ses bras, rien n'est plus imposant, plus respectable qu'une mère entourée de plusieurs enfants. Ne sachant trop que lui dire, je lui ai demandé le nom de sa plus jeune fille. Beaucoup moins embarrassée que moi, elle m'a prié d'attendre le retour de son père, et nous sommes entrés dans la salle basse, où tout était placé et rangé comme autrefois. Par un singulier hasard, sa belle cousine, son image vivante, était assise sur le même tabouret, au même rouet où tant de fois j'avais trouvé Marguerite attendant mon arrivée. La petite fille, qui ressemble à sa mère, nous a suivis dans la salle, et je me suis trouvé devant un présent magique, entre le passé et l'avenir. C'est ainsi que dans une forêt d'orangers nous voyons se développer en même temps, et les uns à côté des autres, les boutons, les fleurs et les fruits. La belle cousine s'est éloignée pour aller chercher des rafraîchissements; j'ai profité de son absence pour prendre une seconde fois la main de la femme que j'avais tant aimée.

— Que je suis heureux de vous revoir ! lui ai-je dit à voix basse.

— J'aime à vous entendre parler ainsi, et je vous assure que votre visite me fait un très-grand plaisir. J'ai souhaité le bonheur de vous revoir, de vous entendre, du moins une seule fois dans ma vie. Oui, je l'ai désiré, même à l'instant cruel auquel je ne croyais pas survivre...

Elle m'a dit cela d'une voix calme, sans trouble, et de cet air simple et naturel qui, autrefois, la rendait si ravissante à mes yeux et si chère à mon cœur. La belle cousine ne nous a pas laissés longtemps seuls ; le père l'a suivie de près. Ai-je besoin de vous dire, mes amis, ce que j'ai éprouvé dans cette société et avec quel sentiment je l'ai quittée ?

CHAPITRE VIII.

Tout en suivant la route qui le rapprochait de ses anciens amis, Wilhelm ne songea qu'aux nobles femmes qu'il avait vues ou dont il avait entendu parler ; et leurs destinées, si au-dessous de leur mérite, l'affecta péniblement.

— Et toi, pauvre Marianne ! se dit-il à lui-même, qu'es-tu devenue ? Et toi, sublime amazone ! ange gardien ! qui m'as sauvé une fois, que je cherche partout, et que je n'ai pu rencontrer encore ; si je puis te trouver un jour, je ne verrai sans doute en toi qu'une victime de plus.

Arrivé à la ville, il alla successivement chez plusieurs comédiens sans en trouver un seul chez lui. Persuadé qu'ils étaient au théâtre occupés à quelque répétition, il s'y rendit ; mais tout y était calme et silencieux. En parcourant l'édifice au hasard, il arriva sur la scène, où la vieille servante d'Aurélie cousait des toiles pour une décoration nouvelle. Le jour qui tombait obliquement n'éclairait que son travail et les deux enfants assis près d'elle. Mignon tenait un livre à la main et faisait répéter à Félix chaque mot qu'elle lisait, comme si elle voulait lui donner une leçon. A la vue de Wilhelm, qu'ils reconnurent aussitôt, ils se levèrent et cou-

rurent au-devant de lui. Après les avoir tendrement embrassés, il s'adressa à la vieille, et lui dit d'un ton sévère :

— On m'a dit que le petit Félix avait été remis à Aurélie par toi ; parle, est-ce vrai ?

— Elle releva la tête, et pour la première fois notre héros vit son visage en entier et au jour. Un mélange de joie et de terreur le fit reculer de surprise : il venait de reconnaître la vieille Barbe.

— Où est Marianne ? s'écria-t-il.

— Loin d'ici.

— Et Félix ?

— Est le fils de cette malheureuse ! Puissiez-vous ne jamais éprouver le mal que vous nous avez fait ! puisse le trésor que je vous cède dès ce moment vous causer autant de bonheur qu'il nous a valu de souffrances et de calamités !

Elle se leva pour s'éloigner, Wilhelm la retint.

— Laissez-moi, lui dit-elle ; je ne veux pas vous échapper : non, je veux aller chercher un document qui vous sera à la fois agréable et douloureux.

— Elle sortit. Notre héros, qui n'osait se croire le père de Félix, le regarda avec une tendresse inquiète.

— Il est à toi, dit Mignon en poussant l'enfant dans ses bras.

La vieille revint, et lui présenta une lettre.

— Voici le dernier adieu de Marianne.

— Elle est morte ! s'écria-t-il.

— Morte ! répondit la vieille ; et je voudrais pouvoir maintenant vous épargner tout remords.

Wilhelm ouvrit la lettre en tremblant ; mais à peine l'eut-il parcourue des yeux, qu'il la laissa tomber, et se jeta sur un banc qui représentait un siége de gazon. Mignon s'empressa autour de lui ; mais Félix, qui venait de relever la lettre, l'appela et la tirailla avec tant de persistance, qu'elle finit par lui céder, ainsi qu'elle en avait l'habitude. Le volontaire enfant lui remit la lettre, lui dit de la lire tout haut, et répéta chaque mot ; ce qui contraignit Wilhelm à entendre deux fois ces tristes adieux :

« Quand tu recevras ce papier, ton infortunée amie ne

» sera plus de ce monde. Ton amour m'a tuée! Le fils dont
» la naissance n'aura précédé ma mort que de peu de jours
» est à toi. Je t'ai toujours été fidèle, tu m'as condamnée sur
» des apparences. En te perdant, j'ai perdu tout ce qui pou-
» vait m'attacher à la vie. Je meurs satisfaite, puisqu'on
» m'assure que notre enfant se porte bien et qu'il vivra.
» Crois la vieille Barbe, pardonne lui, sois heureux, et ne
» m'oublie pas. »

La vieille n'attendit pas que Wilhelm fût remis de son trouble pour lui adresser la parole.

— Remerciez le ciel, lui dit-elle, qu'après avoir perdu une aussi excellente femme, il vous reste du moins un aussi charmant enfant. Tâchez maintenant de vous mettre en état d'apprendre comment Marianne vous est restée fidèle jusqu'à la mort, combien elle a souffert, et quels sacrifices elle vous a faits.

— Eh bien, soit : fais-moi vider d'un seul trait la coupe du bonheur et celle du désespoir! Prouve-moi que Marianne était digne de mon estime, et laisse-moi ensuite déplorer seul l'immensité de ma perte.

— Je ne puis rien vous apprendre en ce moment; il faut que je finisse ma couture, et je ne veux pas qu'on nous voie ensemble. Ne dites pas encore que Félix vous appartient, toute la troupe m'accablerait de reproches sur ma longue dissimulation. Quant à Mignon, elle est bonne, elle ne nous trahira pas.

— Je n'ai jamais parlé à personne de votre secret, dit la singulière jeune fille, et cependant je le connais depuis longtemps.

— Comment cela est-il possible? s'écria la vieille.

— Qui te l'a révélé? demanda Wilhelm.

— Le fantôme.

— Où? comment?

— Lorsque le vieux harpiste allait frapper Félix avec son couteau sous la voûte du jardin, une voix m'a crié : Va appeler son père. Je n'ai pas pensé que ce père fût un autre que toi.

— Mais quelle était cette voix?

— Je ne sais. J'avais été saisie de terreur, je tremblais, je priais Dieu, et alors j'ai entendu appeler dans ma tête, dans mon cœur, et j'ai compris...

— Wilhelm la pressa dans ses bras, lui recommanda l'enfant, et s'éloigna d'un air pensif; car il s'était aperçu que pendant son absence elle avait maigri et pâli.

De toutes ses anciennes connaissances, madame Mélina fut la première qu'il rencontra enfin. Elle l'accueillit avec de vives démonstrations de joie et d'amitié.

— Que je serais heureuse, lui dit-elle, si vous pouviez retrouver ici les choses telles que vous les désirez!

— Je n'y compte pas. Avouez-le, on s'est arrangé de manière à n'avoir plus besoin de moi.

— Hélas! pourquoi vous êtes-vous éloigné?

— On ne saurait apprendre trop tôt qu'on n'est jamais indispensable nulle part ni à personne. Quelle haute et folle idée ne nous faisons-nous pas d'abord de nous-mêmes? Il nous semble que nous animons seuls la sphère au milieu de laquelle nous agissons, et que notre absence doit y suspendre la vie et le mouvement, tandis que la lacune qu'elle laisse se remplit presque aussitôt par un autre objet, que l'on trouve, sinon meilleur, du moins plus agréable que nous.

— Et les regrets de nos amis, dit madame Mélina, ne valent-ils pas la peine d'y songer?

— Nos amis aussi ne tardent pas à prendre leur parti, et à nous dire de la pensée : Fais ce que tu peux et ce que tu veux là où tu es, où tu restes, et tâche d'être aussi heureux que possible, nous t'en donnons l'exemple.

Quelques informations directes sur la situation du théâtre lui prouvèrent bientôt que l'opéra était en pleine activité, et qu'il captivait seul l'attention du public; que Laertes et Horatio s'étaient partagé les rôles, et obtenaient des succès beaucoup plus brillants que ceux qu'il s'était efforcé naguère de mériter par des études consciencieuses. Laertes survint, et madame Mélina s'écria en s'adressant à Wilhelm :

— Regardez-le bien, ce nouveau favori de la fortune; sous

peu, il sera capitaliste ou quelque autre chose de riche et d'heureux.

Notre héros le pressa dans ses bras, et s'aperçut que son habit était du drap le plus fin. Examinant ensuite son costume en détail, il reconnut qu'il annonçait l'opulence, et le pria de lui expliquer cette énigme.

— Apprenez donc, puisque vous le voulez, dit Laertes, que ma longue et inutile activité ne sera plus stérile désormais. Le chef d'une importante maison de commerce veut utiliser mon esprit remuant, mes vastes relations sociales et mes connaissances universelles. J'aurai ma part dans les bénéfices. Que je serais heureux si dans ce commerce on pouvait aussi gagner de la confiance aux femmes! car mon patron a une jolie nièce à marier, et il ne tiendrait qu'à moi d'être bientôt un homme considérable et considéré.

— A propos, interrompit madame Mélina en s'adressant toujours à Wilhelm, vous ne savez pas qu'il s'est fait ici un mariage fort inattendu. Serlo est aujourd'hui l'époux légitime de la fille du Bourru; car ce bon père a fini par ne plus trouver leur liaison secrète de son goût.

L'entretien continua à rouler sur tout ce qui s'était passé pendant l'absence de notre héros, et chaque mot l'affermit dans la triste conviction qu'il était mort pour la troupe et pour le public.

La vieille Barbe lui avait annoncé sa visite pour le milieu de la nuit, en exigeant autant de mesures de précaution que s'il s'était agi d'un rendez-vous d'amour avec une naïve jeune fille. Notre héros avait tout accepté, tout promis. Retiré de bonne heure dans sa chambre pour y attendre la vieille, il se mit à relire la lettre de Marianne, et s'arrêta avec bonheur sur le mot *fidèle*, tracé avec assurance par sa main chérie au moment même où elle lui annonçait sa mort prochaine.

Minuit venait de sonner, lorsqu'il entendit un bruit léger devant sa porte, et la vieille Barbe entra un panier à la main.

— Vous voulez que je vous raconte nos malheurs, lui dit-elle. Pour satisfaire votre curiosité, il faudrait que je me ré-

signasse à vous voir m'écouter avec calme et vous renfermer dans votre froide vanité d'homme, comme vous le fîtes à l'époque où nos cœurs se brisaient, en vous demandant en vain justice et pitié. Eh bien ! il n'en sera rien. Regardez-moi ! C'est ainsi que pendant cette nuit mémorable, où vous cherchâtes à nous endormir par les candides récits de votre enfance, je tenais dans mon panier une bouteille de vin de Champagne ; c'est ainsi que je la posai sur la table. N'oubliez pas cependant que je ne viens point pour vous bercer de contes gracieux, mais pour vous réveiller par la narration des souffrances d'une jeune fille indignement délaissée.

Wilhelm ne savait plus que penser, car Barbe avait en effet tiré une bouteille de vin de Champagne de son panier et posé trois verres sur la table. Toujours calme et impassible, elle fit sauter le bouchon, et remplit les trois verres du liquide petillant.

— Buvez, lui dit-elle, buvez avant qu'il ne cesse de pétiller. Quand à ce troisième verre, je veux que la mousse tombe et que l'esprit s'évapore sans profiter à personne ; car je l'ai versé à la mémoire de l'infortunée Marianne !.... Lorsque dans cette nuit funeste elle vida ce verre à votre santé, ses lèvres étaient rouges et souriantes !... Quelques jours de plus, et elles étaient violettes et immobiles pour toujours !...

— Impitoyable sibylle ! furie infernale ! s'écria Wilhelm, qui se leva avec précipitation en frappant un violent coup sur la table, quel démon te guide et te possède ? Pour qui me prends-tu, puisque tu t'imagines que le simple récit des souffrances et de la mort de Marianne ne m'attendriraient pas assez si tu n'avais pas recours à des ruses diaboliques ? Ou bien ton intempérance serait-elle arrivée au point de faire une orgie d'un repas funèbre ? Oh ! alors, bois, mais parle... Je t'ai toujours eue en horreur !... Il me suffit de te voir pour douter de l'innocence de Marianne.

— Modérez-vous, monsieur, dit la vieille en ricanant. Vous avez contracté une dette immense, et on n'aime pas à se laisser insulter par son débiteur. Au reste, je conviens

avec vous que le simple récit de tout ce que Marianne a souffert pour n'être qu'à vous sera encore une torture assez forte pour votre conscience.

— Pour n'être qu'à moi! interrompit Wilhelm : quel conte veux-tu me faire accroire là?

— Ne m'interrompez pas. Quand vous m'aurez entendue, vous croirez ce que vous voudrez. Dans l'état où les choses sont maintenant, les résultats seront les mêmes. Lorsque vous vîntes voir Marianne pour la dernière fois, n'avez-vous pas trouvé et emporté une lettre qui lui était adressée?

— Je n'ai eu connaissance de cette fatale lettre que plusieurs heures après mon départ; elle était enveloppée dans un mouchoir de Marianne, que dans l'ivresse de mon amour j'avais placé dans mon sein.

— Et que contenait cette lettre?

— Les reproches d'un amant mécontent, et l'espoir d'être mieux reçu la nuit prochaine qu'il ne l'avait été la nuit précédente. J'ai la conviction que cet espoir s'est réalisé, car je l'ai vu de mes yeux sortir au point du jour de la maison que vous habitiez alors.

— Vous pouvez l'avoir vu; mais vous ignorez ce qui s'est passé pendant cette déplorable nuit : je vais vous l'apprendre. Les réticences et les mensonges ne sauraient plus m'être bons à rien. J'avoue donc sans détour que j'avais conseillé à Marianne de se donner à un certain Norberg; elle m'obéit avec répugnance, mais enfin elle m'obéit. Il était riche, passionnément amoureux, et tout m'autorisait à croire qu'il serait constant. A peine s'était-il assuré de sa conquête, qu'il fut forcé de s'éloigner. C'est alors que Marianne fit votre connaissance; et dès qu'elle commença à vous aimer, elle m'accabla de reproches :

— J'ai enfin trouvé l'homme que mon cœur demande, me dit-elle. Si tu m'avais laissée maîtresse de moi-même, je serais digne de lui : oui, je pourrais me donner tout entière à l'amour si tu ne m'avais pas sacrifiée à l'argent!

— J'avais un empire illimité sur sa raison, mais je ne pouvais rien sur son cœur : quand il ne m'approuvait pas, elle me blâmait, et se préparait à une résistance ouverte.

Pour la dompter, je lui faisais entrevoir la misère dont nous étions menacées, et qu'elle craignait d'autant plus qu'elle ne l'avait jamais connue. Née et élevée dans l'opulence, des événements imprévus l'avaient privée de sa famille et laissée sans autres ressources que celles qu'elle pouvait trouver en elle-même; car l'on avait borné son éducation à lui inspirer des principes d'honneur et de vertu qui, dans l'extrémité où elle se trouvait réduite, ne pouvaient être pour elle qu'un sujet de tourment. Innocente dans toute l'acception du mot, elle était incapable d'inventer un expédient quelconque pour se tirer d'embarras; elle ne supposait pas même qu'il fût possible d'acheter sans payer. Les dettes lui faisaient horreur; et si elle se décida enfin à donner sa personne sans donner son cœur, ce fut pour payer les dettes que nous avions été forcées de contracter.

— N'y avait-il donc aucun autre moyen? s'écria Wilhelm hors de lui.

— Nous aurions pu nous priver du nécessaire, répondit froidement la vieille; souffrir la faim, le froid; mais cela n'est pas dans mes habitudes.

— Infâme marchande d'esclaves! tu as sacrifié la plus noble des créatures à ta gloutonnerie, à ton intempérance.

— Vous feriez mieux, monsieur, de vous abstenir de toute injure; et s'il faut absolument que vous insultiez quelqu'un, adressez-vous aux grands, aux riches. Là vous trouverez des mères qui s'épuisent en ruses et en tours d'adresse pour trouver à leurs charmantes et gracieuses filles le mari le plus vil et le plus méprisable, pourvu qu'il soit le plus riche. Et les pauvres jeunes filles se désespèrent de l'avenir qu'on leur prépare ainsi, jusqu'à ce qu'une amie expérimentée leur ait fait comprendre que le mariage seul peut leur donner le droit de disposer désormais de leur cœur et de leur personne au gré de leurs désirs.

— Tais-toi! Ne cherche pas à justifier ainsi le crime par le crime, le vice par le vice!

— Ecoutez-moi donc sans me blâmer. Marianne s'est donnée à vous malgré moi; et sous ce rapport du moins, je n'ai rien à me reprocher. A son retour, Norberg fut très-mal

accueilli ; elle ne lui accorda pas même la faveur d'un baiser. J'eus recours à toutes mes ruses pour justifier sa conduite à ses yeux ; j'allai jusqu'à lui dire que sa maîtresse venait de prendre un confesseur qui lui avait donné des scrupules, et qu'il fallait respecter sa conscience. Je parvins ainsi à l'apaiser ; car, quoique peu délicat, il était naturellement bon, et aimait Marianne de tout son cœur ; mais je le connaissais trop bien pour vouloir mettre sa patience à une trop longue épreuve. Je menaçai Marianne de la quitter, et je la forçai à écrire à Norberg pour lui donner un rendez-vous. Le hasard fit tomber sa réponse entre vos mains. Au reste, ce n'est pas le seul mal que votre visite nous ai fait ce jour-là. A peine fûtes-vous parti, qu'elle me déclara qu'il lui était impossible de vous tromper. Son état d'exaspération me fit pitié ; je lui promis d'inventer un prétexte pour éloigner Norberg, et je l'engageai à aller se coucher. Il paraît qu'elle se défia de moi ; car elle se jeta toute habillée sur son lit, et, semblable aux petits enfants, elle s'endormit en pleurant.

Norberg vint ; je lui peignis les remords de Marianne sous les plus noires couleurs, et il borna ses désirs à la voir un instant. J'entrai dans sa chambre pour la disposer à le recevoir ; il m'y suivit, et nous nous arrêtâmes tous deux devant son lit. Elle se réveilla, et fit un brusque mouvement pour nous échapper, en nous déclarant, au milieu de sanglots, de prières et de menaces, qu'elle ne céderait point. Elle eut même l'imprudence de laisser échapper quelques mots sur une passion noble et pure qui lui faisait un devoir de ce refus. Je soutins à Norberg qu'elle voulait parler de son amour pour Dieu, et le pauvre niais accepta cette défaite.

Nous quittâmes sa chambre, où elle s'enferma à clef. Je gardai l'amant près de moi ; et, pour achever de le convaincre de la nécessité de ménager Marianne, je lui dis qu'elle avait l'espoir d'être bientôt mère. Cette révélation le rendit si heureux, qu'il me promit de s'éloigner pour quelque temps, afin de ne pas l'exposer à des émotions qui pouvaient devenir funestes à son enfant.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'il sortit le lendemain matin de notre demeure ; et s'il est vrai que vous faisiez sentinelle dans la rue, rien n'aurait manqué à votre bonheur si vous aviez pu lire dans le cœur de votre rival.

— Dis-tu la vérité, mégère ?

— Mes récits sont aussi vrais que mon espoir de vous voir tout à l'heure en proie aux plus cruelles angoisses. Oui, vous éprouverez toutes les tortures de l'enfer ; car je vais essayer de vous donner une juste idée de l'état de Marianne après cette nuit fatale.

Elle se réveilla de bonne heure, me fit entrer dans son cabinet, et me remercia avec une joie folle de l'avoir débarrassée de Norberg ; puis elle se regarda dans la glace avec un sourire de satisfaction.

J'ai retrouvé le droit de me plaire à moi-même, dit-elle, puisque je n'appartiens plus qu'à l'ami de mon cœur. Qu'il est doux d'avoir vaincu ! Quelle joie céleste n'éprouve-t-on pas quand on suit de nobles inclinations ! Que je te remercie d'avoir usé de ton esprit et de ton adresse pour me protéger ! Protége-moi toujours ainsi, et tu auras des droits éternels à ma reconnaissance.

Je flattai ses espérances, et elle m'accabla de caresses et de remercîments. Quand elle quittait un instant la fenêtre, j'étais obligée d'y prendre sa place ; car s'imaginant que vous deviez passer dans la rue, elle voulait se procurer au moins le plaisir de vous voir.

La journée s'écoula ainsi : le soir elle vous attendit à l'heure accoutumée avec une conviction si forte, qu'elle me fit placer sur l'escalier, afin de vous introduire plus vite. Je commençai à m'ennuyer, et je rentrai dans la chambre, où je la trouvai, à ma grande surprise, vêtue de son uniforme d'officier.

— N'ai-je pas bien mérité l'honneur de porter des vêtements d'homme ? me dit-elle d'un air triomphant, j'ai fait preuve de courage. Au reste, je veux que Wilhelm me retrouve aujourd'hui telle que j'étais lorsque je lui plus pour la première fois, et je le pressérai sur mon cœur avec plus d'ardeur et de franchise que je ne pouvais lui en témoigner

lorsque je portais encore le joug humiliant que je viens de briser. Cependant, ajouta-t-elle après un instant de réflexion, tout n'est pas gagné encore. Il faut que je lui révèle maintenant mon passé, et que je m'attende à être repoussée par sa justice ou graciée par son amour. S'il me repousse, je ne serai plus jamais qu'à moi; mon châtiment fera ma consolation, et j'aurai la force de supporter tous les malheurs qui pourront me frapper encore.

— C'est ainsi que l'aimable fille se disposait à vous recevoir, et vous ne vîntes pas! Comment vous décrire ses émotions tour à tour douces et cruelles? Pauvre Marianne! je te vois, je t'entends encore. Avec quelle tendresse tu parlais de l'homme dont tu ne connaissais pas encore la froide cruauté!

Wilhelm se leva brusquement, prit la main de la vieille, et lui dit d'une voix altérée :

— Ma bonne, ma chère Barbe! assez de contrainte, assez de détours et de préparatifs! ton air calme t'a trahi. Rends-moi Marianne, car elle vit, elle n'est pas loin d'ici. Ce n'est pas sans motif que tu as choisi cette heure silencieuse de la nuit, ce n'est pas sans motif que tu m'as exalté par tes déchirants récits. Où est-elle? où l'as-tu cachée? Je crois tout, je croirai toujours tout ce que tu me diras, pourvu que tu la conduises dans mes bras. Je vois déjà l'ombre qu'elle projette sur les murailles. Qu'elle se montre enfin! Je me prosternerai à ses pieds, je lui demanderai pardon, je lui présenterai notre Félix; qu'elle vienne donc! Ne te joue pas plus longtemps de mon impatience et de la sienne. Ton but est atteint; qu'elle arrive. Vois! déjà je soulève ce flambeau pour éclairer son beau visage, que j'ai si besoin de revoir.

Il força la vieille à se lever, et la regarda fixement. Tout à coup un torrent de larmes s'échappa des yeux de Barbe, une vive douleur venait de la saisir.

— Quelle funeste illusion peut vous faire espérer encore? dit-elle. Oui, j'ai caché Marianne, mais c'est dans la terre! et ni le soleil ni votre flambeau n'éclaireront plus jamais son beau visage. Conduisez votre Félix sur sa tombe, et dites-lui :

Ici dort la mère que ton père a condamnée sans l'entendre !... Cessez de croire que son cœur bat d'impatience de vous voir ; il s'est arrêté pour toujours !... elle n'attend pas dans une chambre voisine le résultat de mon récit ; elle est entrée dans le réduit obscur où aucun amant ne suit sa maîtresse, d'où aucune fiancée ne sort pour venir au-devant de son bien-aimé !...

Après avoir prononcé ces paroles, elle s'assit par terre et pleura amèrement. Wilhelm eut enfin la conviction de la mort de Marianne. Son désespoir ne toucha point la vieille. Elle se leva, et dit en jetant sur la table un portefeuille plein de papiers.

— Voici des lettres qui achèveront de vous convaincre de la cruauté de votre conduite à notre égard. Lisez-les, si vous le pouvez.

Puis elle sortit doucement de la chambre.

Wilhelm n'eut pas la force d'ouvrir le portefeuille, qu'il reconnut pour celui qu'il avait donné à Marianne, et où elle serrait les lettres qu'il lui écrivait presque chaque jour. Le lendemain matin il s'arma de courage, dénoua le ruban qui entourait le portefeuille, et en vit tomber une foule de papiers plus ou moins grands. Les uns étaient écrits par lui, et lui retraçaient chaque phase de son amour ; les autres étaient de la main de Marianne. Elle lui avait adressé ces divers billets pour se justifier ; mais Werner les avait renvoyés.

« Mes lettres ne peuvent arriver jusqu'à toi ; mes prières et mes supplications ne sauraient t'atteindre ! Est-ce bien toi qui as donné l'ordre inhumain de refuser tout ce qui vient de ma part ? Ne veux-tu plus jamais me revoir ? J'ose cependant implorer de nouveau ta pitié et ton amour. Viens, oh ! viens ! Je ne te retiendrai point, je te le jure ! Te presser encore une seule fois sur mon cœur, c'est tout ce que je te demande ! »

« Lorsque naguère tu étais assis près de moi, je tenais tes mains dans les miennes ; je regardais dans tes yeux, et je te disais d'une voix pleine de confiance et d'amour : Mon ami, mon bon et cher ami ! Tu aimais à entendre ces mots ; tu me les faisais répéter, et moi je te redisais toujours avec bonheur : Mon ami, mon cher et bon ami ! Sois bon comme tu l'étais alors ; viens, et ne me laisse pas périr au milieu de ma misère ! »

« Tu me crois coupable ; je le suis en effet, mais pas comme tu l'entends. Viens, et que j'aie du moins la satisfaction de me faire connaître à toi telle que je suis ; que m'importe ce qui pourra en advenir ? »

« Ce n'est pas pour moi seulement, c'est pour toi que je t'implore. D'horribles angoisses me torturent, et toi aussi tu souffres ! Viens ! Si notre séparation te paraît nécessaire, que du moins elle soit moins cruelle. Peut-être n'ai-je jamais été aussi digne de toi qu'au moment où tu me précipites dans un abîme sans fond ! »

« Au nom de tout ce qu'il y a de sacré, au nom de tout ce qui peut émouvoir un cœur humain, viens m'entendre ! Il s'agit d'une âme, il s'agit d'une vie ! Que dis-je ? de deux vies, dont l'une, du moins, doit t'être précieuse. Ton esprit soupçonneux refusera de le croire, et pourtant je le répéterai à l'heure de la mort : L'enfant que je porte dans mon sein est à toi !... Depuis que je t'aime, aucun autre homme n'a touché le bout de mes doigts. Hélas ! pourquoi ton amour et ton honneur n'ont-ils pas toujours veillé sur ma jeunesse ? »

« Tu ne veux pas m'entendre ; il faudra donc me taire. Mais ces feuilles éparses ne périront point ! Elles te parleront peut-être quand le drap mortuaire se sera étendu sur mes lèvres, et quand mes oreilles seront devenues sourdes à la

voix de ton repentir. Je ne puis me dire entièrement innocente ; mais je n'ai jamais été coupable envers toi. Cette conviction me consolera pendant le cours de ma triste vie et au moment de ma mort ! »

Incapable de continuer cette triste lecture, Wilhelm s'abandonna tout entier à sa douleur. Mais bientôt il fut forcé de se contraindre, car Laertes vint le trouver. Il lui montra une bourse pleine de ducats, les compta en les faisant passer d'une main dans l'autre, et lui dit d'un air de triomphe, qu'il n'y avait rien de plus agréable au monde que de se lancer sur la route de la fortune, parce que, dès qu'on y a mis le pied, les obstacles disparaissent d'eux-mêmes. Notre héros se souvint aussitôt du rêve dans lequel Laertes lui était apparu tel qu'il le voyait en ce moment, et où Marianne l'avait quitté pour aller trouver le vieux Meister dans une allée du jardin, à l'extrémité de laquelle tous deux avaient disparu comme des visions d'un autre monde.

Pour arracher Wilhelm à ces sombres pensées, Laertes le conduisit presque malgré lui au café. Plusieurs amateurs de théâtre y étaient réunis. Ils savaient que notre héros avait l'intention de quitter la scène ; en lui exprimant leurs regrets, ils parlèrent avec tant de justesse et de conviction de la nature de son talent et des espérances qu'il avait fait naître, que Wilhelm ne put s'empêcher de s'écrier :

— Que ne vous êtes-vous exprimés ainsi quelques mois plus tôt ! mon cœur ne se serait pas si complétement détaché du théâtre, et je ne serais pas arrivé jusqu'à désespérer du public.

Un homme d'un âge mûr prit aussitôt la parole.

— On ne doit jamais en désespérer, dit-il ; car la raison et le bon goût sont moins rares qu'on ne le croit. De son côté, l'artiste ne doit jamais demander des éloges sans restriction. Ils sont toujours sans portée, et cependant ce sont les seuls qui plaisent à ces messieurs. Je sais que dans la carrière des arts, surtout, on a besoin d'encouragements pour

agir et pour créer ; mais dès que l'œuvre est terminée, il ne faudrait plus qu'écouter avec attention tout ce qu'on en dit de bien et de mal. Par cette multitude d'avis, il est facile d'arriver à un jugement complet, qu'on est toujours forcé de se former soi-même ; car ceux qui pourraient nous en épargner la peine gardent presque toujours le silence.

— Voilà précisément ce qu'ils ne devraient pas faire, répondit Wilhelm. Je connais des hommes de mérite qui se sont fait un principe de ne jamais parler d'un bon ouvrage ou d'un bon artiste, et qui cependant blâment cette conduite dans les autres.

— Eh bien ! nous en parlerons aujourd'hui ! s'écria un jeune homme. Dînez avec nous, et nous nous acquitterons de nos anciennes dettes envers vous et envers la bonne Aurélie, à laquelle nous n'avons pas toujours rendu justice.

Wilhelm refusa cette invitation, et se rendit chez madame Mélina. Il l'instruisit de son intention d'emmener les enfants qu'il lui avait confiés. Ils étaient tous deux chez elle. Vivement ému à la vue du beau Félix, il le pressa sur son cœur avec une tendresse si passionnée, que Mignon l'avertit par un regard expressif de mieux garder son secret. Madame Mélina pressentit vaguement qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Elle congédia les enfants ; et Wilhelm, qui n'accordait pas à la vieille le droit d'exiger une grande discrétion, lui avoua tout.

— Que les hommes sont crédules ! dit-elle avec un sourire douloureux. Rien n'est plus facile que de les charger d'un fardeau qu'ils trouvent sur leur route ; ils ne regardent jamais ni à droite ni à gauche, et n'estiment que ce qu'ils ont marqué du sceau de leurs passions.

Si Wilhelm avait été moins préoccupé, les regards et les soupirs étouffés de madame Mélina lui auraient enfin révélé le penchant que depuis longtemps elle nourrissait pour lui. La conversation roula sur les deux enfants dont elle se séparait avec regret ; mais elle n'en convint pas moins que Félix ne pourrait recevoir près d'elle une éducation convenable, et que Mignon avait besoin du grand air et d'une vie plus active ; car sa langueur et sa tristesse augmentaient

chaque jour. Puis elle le pria d'oublier les doutes qu'elle lui avait si étourdiment exprimés sur sa paternité.

— Il est vrai, dit-elle, que la vieille mérite peu de confiance; mais une personne accoutumée à inventer des mensonges à son profit n'en dira pas moins la vérité si cela peut lui être utile. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a fait croire à Aurélie que Félix était le fils de Lothaire; sans doute parce qu'elle sait que nous autres femmes nous avons la manie d'adorer les enfants de l'homme que nous aimons, tout en haïssant la mère.

Félix revint, et elle le serra dans ses bras avec une ardeur qui ne lui était pas ordinaire.

Wilhelm retourna chez lui, et fit dire à Barbe de venir le trouver. Elle n'arriva qu'à la nuit tombante. Il l'accueillit d'un air brusque et mécontent.

— Il n'y a rien de plus abominable sur la terre, lui dit-il, que les gens qui font un métier du mensonge! Que de mal les tiens ne m'ont-ils pas déjà fait! et en ce moment encore, je reste incertain et douteux devant l'aimable enfant que je serais si heureux de pouvoir appeler le mien. Va, misérable créature, je ne puis te voir sans haine et sans mépris!

— Puisque vous aimez la vérité, répliqua la vieille, je dois vous dire que votre conduite me paraît insupportable. Lors même que Félix ne serait pas à vous, il n'en est pas moins le plus bel enfant du monde. N'est-il pas digne de votre affection? et les soins que j'ai pris de lui ne méritent-ils pas que vous me donniez un peu de pain jusqu'à la fin de mes jours? Vous autres messieurs, qui ne manquez de rien, vous avez beau parler de droiture et de franchise. Mais que voulez-vous que fasse une pauvre femme dont personne ne cherche à deviner les besoins; qui, dans ses embarras et sa misère, ne trouve pas un ami, pas un soutien; qui est obligée de se pousser seule à travers la foule égoïste qui lui barre le passage, et que tout condamne à souffrir en silence? Que de choses à dire là-dessus si vous étiez capable de sentir et d'entendre!... Avez-vous lu les lettres que Marianne vous a adressées pendant les premiers jours de son malheur? J'ai fait de vains efforts pour vous les remettre; votre cruel beau-

frère a déjoué toutes mes ruses : il a été jusqu'à me menacer de la prison, et alors j'ai renoncé à arriver jusqu'à vous. Au reste, si vous avez conservé quelques doutes, la lettre de Norberg a dû les détruire.

— Quelle lettre? demanda Wilhelm.

— Est-ce que vous ne l'avez pas trouvée dans le portefeuille?

— Je n'ai pas encore vu tous les papiers qu'il contient.

— Eh bien, donnez-le-moi. Une lettre de Norberg a causé toute cette confusion, qu'une autre lettre de Norberg dénoue ce nœud fatal. Malheureusement le fil a perdu la plus grande partie de sa valeur.

Elle prit le portefeuille, et remit un papier à Wilhelm, qui reconnut l'écriture de Norberg, et lut ce qui suit :

« Dis-moi donc, charmante fille, comment tu fais pour exercer tant d'empire sur moi? Je crois qu'une déesse même n'aurait pu me réduire ainsi au rôle de soupirant! Au lieu de venir à moi les bras ouverts, tu recules comme si je t'inspirais de l'aversion et de l'horreur! Est-il permis de me fermer ainsi la porte, et de me réduire à passer la nuit dans une mansarde, assis sur une malle à côté de la vieille Barbe? C'est trop fort! il faut bien que je te le dise. J'ai promis de t'accorder un délai; et cependant chaque quart d'heure perdu me rend furieux! Ne t'ai-je pas donné tout ce que tu pouvais désirer? Te manque-t-il quelque chose? Parle; car je veux que tu vives dans l'opulence. Je voudrais qu'il devînt à jamais muet et aveugle le maudit calotin qui t'a fourré de pareilles folies dans la tête! Ne pouvais-tu en choisir un autre? Il y en a tant qui savent pardonner quelque chose aux jeunes gens! En un mot, il faut que cela change. Sous peu je vais être obligé de partir, et si tu ne deviens pas plus aimable et plus complaisante, tu ne me reverras plus jamais! »

Le reste de la lettre était sur le même ton. Une seconde prouva à Wilhelm que Marianne avait persisté dans ses refus, et plusieurs autres papiers l'initièrent aux douleurs et aux souffrances que cette jeune fille avait eues à supporter jusqu'au dernier moment de sa vie.

Immédiatement après la mort de Marianne, la vieille in-

struisit Norberg de cette catastrophe. Elle trouva moyen de l'intéresser en faveur de Félix, qu'il croyait son fils. Il lui envoya plusieurs fois d'assez fortes sommes d'argent dont elle disposa pour elle ; car déjà Aurélie avait adopté l'enfant. Bientôt ces secours lui manquèrent ; Norberg avait dérangé sa fortune par sa vie débauchée, et des liaisons nouvelles lui avaient fait oublier l'enfant dont il se croyait le père.

Malgré les preuves écrites qui déposaient en faveur des révélations de Barbe, Wilhelm n'osa y ajouter une foi complète. Elle s'en aperçut, et lui dit froidement :

— Le temps vous guérira de vos doutes ; ne voyez en Félix qu'un enfant étranger ; mais observez-le de près, et vous ne tarderez pas à reconnaître votre fils dans ses bonnes comme dans ses mauvaises qualités. Si j'étais homme, il serait impossible de me tromper là-dessus. Par bonheur pour les femmes, votre sexe manque de pénétration.

Le résultat de cet entretien fut que Wilhelm partirait avec Félix, et que la vieille conduirait Mignon chez Thérèse, et irait ensuite demeurer où elle le jugerait convenable avec la petite pension qu'il lui accordait pour le reste de ses jours. Lorsqu'il instruisit Mignon de cette résolution, elle le supplia de la garder.

— Crois-moi, Meister, cela me fera à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal.

Il s'efforça de lui faire comprendre qu'elle commençait à devenir grande, et qu'il fallait songer à son instruction.

— Je suis assez instruite pour aimer et pour souffrir, lui dit-elle.

Alors Wilhelm lui parla de sa santé, qui exigeait la direction d'un médecin habile et des soins assidus.

— Pourquoi se mettre en peine de moi quand il y a tant d'autres objets de sollicitude dans le monde ? répondit-elle sèchement.

Notre héros lui expliqua de nouveau les motifs qui l'empêchaient de la garder avec lui, et l'assura qu'il la confiait à une personne chez laquelle il viendrait la voir souvent. Elle ne l'écouta point, et lui dit après un court silence :

— Décidément tu ne veux plus de moi... Cela vaut mieux

peut-être. Envoie-moi auprès du vieux harpiste ; le pauvre homme est si seul ! Je pense sans cesse à lui ; oui, j'ai besoin de le revoir.

— Tu ne paraissais pas tant l'aimer lorsqu'il était encore avec nous.

— J'avais peur de lui quand il était éveillé, à cause de son regard ; mais quand il dormait, je m'asseyais à ses côtés ; je lui chassais les mouches, et je ne pouvais me rassasier de le contempler. Il m'a soutenu dans des moments terribles : personne ne sait ce que je lui dois ! Si j'avais connu sa retraite, j'aurais été le trouver depuis longtemps.

— Tu as toujours été une enfant docile et sage ; fais encore ce que je te demande, écoute la raison.

— La raison est cruelle, le cœur vaut mieux. N'importe, j'irai où tu voudras ; mais laisse-moi du moins ton Félix.

Elle insista sur ce point avec tant d'opiniâtreté, que Wilhelm fut obligé de confier les deux enfants à la vieille pour les conduire chez Thérèse. Ce parti, au reste, convenait assez à la disposition de son esprit ; car il craignait toujours de se laisser trop aller à l'idée que cet aimable enfant était le sien. Souvent il le prenait dans ses bras et s'arrêtait avec lui devant une glace, et quand il croyait lui avoir trouvé quelques traits de ressemblance avec lui, il le pressait sur son cœur ; mais, craignant de s'être trompé, il le posait à terre, le renvoyait brusquement, et s'écriait avec douleur :

— Si je pouvais me convaincre qu'il est mon fils, et que plus tard on vînt me prouver le contraire, je serais le plus malheureux des hommes !

Après le départ des enfants, notre héros se disposa à prendre formellement congé du théâtre ; mais comme ce congé avait été donné d'avance, il ne l'arrêta pas longtemps. Au reste, toutes ses pensées étaient près de Félix. Il le voyait, semblable à une vision douteuse, mais ravissante, courir avec Thérèse à travers les champs et les prairies, et se développer et grandir sous la sage direction de cette noble amie, qui lui était devenue plus chère depuis qu'elle se montrait à son imagination à côté de l'enfant de Marianne. Il pensait à elle, même au théâtre, où il n'allait plus

qu'en qualité de spectateur, et presque dans la même disposition d'esprit où se trouvait Thérèse lorsqu'elle assistait aux représentations dramatiques données par sa mère et ses amis, c'est-à-dire que pas un acteur n'avait le pouvoir de lui faire illusion.

Dès que Serlo et Mélina se furent convaincus qu'il n'avait plus aucune prétention à reprendre son ancien emploi, ils l'accablèrent d'égards et de politesses. Le public aurait voulu le voir jouer une dernière fois; il s'y refusa, à la grande satisfaction de la troupe. Madame Mélina seule en fut affligée. En faisant ses adieux à cette ancienne amie, il ne put se défendre d'une émotion douloureuse.

— Hélas! dit-il, l'homme ne devrait jamais prendre aucun engagement pour l'avenir, car cet avenir ne lui appartient point. J'ai honte de moi-même quand je songe à la promesse que je vous ai faite à tous, pendant cette nuit déplorable où, pillés et blessés, nous étions entassés dans un misérable cabaret de village. Alors le malheur m'avait rendu courageux et confiant en moi-même; ma bonne volonté me paraissait un trésor inépuisable; l'expérience m'a prouvé qu'elle n'est rien; moins que rien! Je me sépare de la troupe sans avoir pu m'acquitter envers elle. Heureusement que personne n'a attaché à ma promesse plus d'importance qu'elle n'en méritait en effet : on ne l'a pas même jugée digne de m'être rappelée.

— Vous êtes injuste envers vous-même, dit madame Mélina, et moi du moins je n'oublierai jamais ce que nous vous devons. Que serions-nous devenus sans vous? Si vous n'avez pas fait tout ce que vous avez pu vous promettre, croyez qu'il en est de nos résolutions comme de nos désirs : dès qu'ils sont accomplis, nous croyons n'avoir rien fait, rien obtenu.

— Votre indulgente amitié ne peut rien contre le témoignage de ma conscience; je me croirai toujours votre débiteur.

— Et vous l'êtes en effet, mais pas dans le sens que vous attachez à ce mot. Hélas! mon ami, nous nous croyons déshonorés quand nous ne remplissons pas un engagement que

nos lèvres ont clairement articulé, mais un homme aimant et bon n'en promet-il pas davantage par sa seule présence ? La confiance qu'il inspire, les espérances qu'il fait naître, les penchants qu'il éveille sont infinis ; et s'il n'y répond point, ne reste-t-il pas, sans le savoir, débiteur insolvable ?... Adieu, mon ami, puisqu'il le faut ; mais, sachez-le enfin, en vous séparant de nous, vous laissez dans mon âme un vide que rien ne pourra jamais remplir.

Avant son départ, Wilhelm écrivit longuement à Werner. Les deux beaux-frères avaient échangé quelques lettres, mais comme il leur avait été impossible de s'entendre, ils avaient cessé de s'écrire. Notre héros crut devoir renouer la correspondance, car il pouvait se rapprocher enfin de l'ami de son enfance en lui disant : « J'ai quitté le théâtre pour aller vivre avec des hommes nobles et expérimentés, qui donneront à mes forces agissantes une impulsion plus forte et plus utile. » Puis il demanda des renseignements sur sa fortune, et s'étonna lui-même d'avoir pu rester si longtemps sans s'inquiéter d'un pareil sujet. Il ne savait pas encore que c'est le propre des hommes qui s'occupent de leur perfectionnement intellectuel de négliger les intérêts positifs. S'étant trouvé jusque-là dans ce cas, il s'aperçut tout à coup qu'il est impossible d'agir efficacement pour soi et pour les autres sans ressources matérielles. Enfin il quitta la ville dans des intentions et avec des espérances bien différentes de celles qui l'avaient agité lorsqu'il partit pour aller trouver Lothaire, car, en ce moment, il espérait aller au-devant du vrai bonheur.

CHAPITRE IX.

En arrivant au château, Wilhelm apprit que Lothaire était allé régler la succession de son grand-oncle, qui venait de mourir. Jarno parut très-satisfait de le revoir.

— Vous ne pouviez arriver plus à propos, lui dit-il, car l'abbé et moi nous allons avoir besoin de votre assistance. Lothaire m'a chargé de terminer l'acquisition d'un vaste domaine qu'il négociait depuis longtemps. L'argent nécessaire

ne nous manquera pas; mais une forte maison de commerce nous fait une concurrence opiniâtre, et il ne nous reste plus qu'à confondre nos intérêts avec les siens en concluant l'affaire en commun. Il paraît que nous avons affaire à un négociant adroit et prudent; il faut donc, avant tout, trouver le moyen de partager le domaine de manière à ce que chacun soit satisfait de sa part.

On fit des projets et des calculs, on visita les champs, les forêts et les châteaux. Jarno et l'abbé déployèrent une grande activité et des connaissances étendues, ce qui n'empêcha pas Wilhelm de désirer la présence et les conseils de Thérèse. Comme on allait et venait sans cesse, il trouva à peine le temps de raconter sa douteuse paternité à ses deux amis, qui paraissaient, au reste, s'y intéresser fort peu. Ils cherchaient souvent à être seuls, se parlaient en secret, et se taisaient tout à coup à son approche. Cette conduite mystérieuse lui rappela les accusations de Lydie avec d'autant plus de raison, que la vieille tour et les galeries adjacentes étaient toujours fermées pour lui.

Un soir, Jarno l'aborda d'un air plus amical qu'à l'ordinaire.

— Nous savons maintenant, lui dit-il, que nous pouvons vous compter parmi les nôtres; nous allons donc vous initier à nos secrets. Il est bon qu'en entrant dans la société l'homme ait une haute opinion de lui-même, qu'il se croie capable d'acquérir toutes les qualités, et que rien ne lui paraisse impossible; mais quand il est arrivé à un certain degré de perfection et de force réelle, il faut qu'il apprenne à se confondre avec l'espèce humaine, à vivre pour autrui, et à s'oublier lui-même dans le cercle d'activité où le devoir l'a placé. Vous êtes loin de vous douter qu'il existe près de vous un univers mystérieux où vous êtes parfaitement connu. Vous allez apprendre à le connaître à votre tour. Demain, avant le lever du soleil, je viendrai vous prendre; tenez-vous prêt à me suivre.

Jarno vint à l'heure dite, fit passer notre héros par une foule d'appartements et de galeries, et s'arrêta devant une grande porte antique et garnie de fer. Elle s'entr'ouvrit assez

pour laisser passer une personne ; Jarno poussa son compagnon en avant et ne le suivit point ; la porte se referma, et Wilhelm se trouva seul dans un passage obscur et si étroit, qu'il ne pouvait faire un mouvement sans se heurter à droite ou à gauche. Tout à coup, une voix qui ne lui était pas inconnue lui cria :

— Entre !

Ce fut alors seulement qu'il s'aperçut que le passage n'était fermé que par un rideau à travers lequel pénétrait un faible rayon de lumière.

— Entre ! répéta la voix.

Il souleva le rideau et se trouva dans une vaste salle qui paraissait avoir été autrefois une église. A la place de l'autel on voyait une grande table élevée sur une estrade ; le tout était couvert de tapis verts. Un rideau fermé au-dessus de la table semblait cacher un tableau ; des deux côtés s'élevaient des armoires artistement travaillées ; les portes étaient en grillages de fil de fer, au travers desquels on voyait des rouleaux de manuscrits. La salle était déserte ; les premiers rayons du soleil levant, qui se jouaient sur les vitraux peints, accueillirent seuls notre héros.

— Assieds-toi ! cria la voix, qui semblait partir de l'autel.

Il n'y avait d'autre siége qu'un petit fauteuil en face de la fenêtre et près de l'entrée ; il s'y plaça et s'aperçut qu'il était à demeure, car il ne put le déranger pour se garantir du soleil qui l'éblouissait, ce qui l'obligea à mettre sa main devant ses yeux.

Le rideau placé devant l'autel s'ouvrit avec un léger frémissement et découvrit un espace obscur et vide ; un homme dont le costume n'avait rien de remarquable y parut aussitôt, salua Wilhelm, et lui dit :

— Ne seriez-vous pas curieux de savoir en quel lieu se trouve maintenant la précieuse collection de tableaux et d'antiquités de votre grand-père ? Auriez-vous oublié votre tableau favori ? En quelle galerie languit aujourd'hui le pauvre prince malade d'amour ?

Wilhelm reconnut l'étranger qu'il avait rencontré pendant la nuit funeste qui l'avait séparé de Marianne.

— Peut-être, continua ce personnage, pourrions-nous nous entendre enfin, si nous recommencions notre discussion sur les caractères et sur le destin.

Wilhelm allait répondre, mais le rideau se referma brusquement.

— C'est singulier! se dit-il à lui-même, les événements les plus fortuits s'enchaînent-ils entre eux, et le destin ne serait-il que cet enchaînement des jeux du hasard? Pourquoi me parler en ce moment solennel de la collection de mon grand-père?

Le rideau s'ouvrit une seconde fois devant un homme dans lequel notre héros reconnut le prétendu ministre protestant que le batelier lui avait donné pour compagnon pendant sa promenade sur l'eau avec les comédiens. Il ressemblait à l'abbé, et cependant une voix intérieure, plutôt que ses yeux, l'avertit que ce n'était pas le même individu. Ce singulier personnage lui dit d'un ton grave :

— Le devoir des hommes qui se consacrent à l'éducation de leurs semblables ne consiste pas à les garantir des erreurs et des méprises, mais à les guider à travers ces erreurs, ces méprises, et à leur apprendre à les maîtriser. Faire boire ses élèves à longs traits dans cette coupe pleine, c'est là le plus haut degré de la sagesse de l'enseignement. L'homme qui peut à peine y tremper parfois ses lèvres la fait durer longtemps et la chérit toujours, comme on aime tout plaisir défendu; celui qui la vide promptement jusqu'à la lie en connaîtra l'amertume et n'en sera plus altéré, à moins qu'il ne soit en démence.

Le rideau retomba, et laissa à Wilhelm le temps de réfléchir.

— De quelles erreurs a-t-il voulu parler? se dit-il à lui-même; de celles, sans doute, qui m'ont abusé depuis mon enfance, qui m'ont fait chercher le perfectionnement des qualités morales et intellectuelles là où il ne saurait être, et qui m'ont fait croire que je pourrais me distinguer par un talent pour lequel la nature ne m'avait point fait.

Le bruit du rideau l'arracha à ses pensées, et il vit un jeune officier qui lui dit en passant avec rapidité :

— Apprenez à connaître les hommes qui méritent votre confiance.

C'était l'ami de Jarno qui avait embrassé Wilhelm au parc du comte, et autorisé ainsi notre héros à les prendre tous deux pour des officiers recruteurs. Ne pouvant s'expliquer pourquoi ce jeune homme se trouvait en ce lieu, il s'écria hors de lui :

— Puisque tant de personnes se sont intéressées à moi et savaient ce que j'aurais dû faire, pourquoi ne m'ont-elles pas plus sévèrement guidé? pourquoi ont-elles favorisé mes erreurs, au lieu de me les faire éviter?

— Ne nous juge pas, répondit la voix qui lui avait dit d'entrer; tu es sauvé, tu es près du but. Tes folies ne te laisseront ni remords ni regrets; il n'en est pas une que tu voudrais ne pas avoir faite. L'homme ne saurait arriver à une destinée plus heureuse.

Le rideau s'écarta violemment, et découvrit le vieux roi de Danemark armé de pied en cap.

— Je suis l'esprit de ton père, dit-il, et je te quitte avec plaisir, puisque tous mes vœux pour toi sont accomplis mieux que je ne les ai compris moi-même. Ce n'est que par des détours qu'on arrive à de hautes sommités, tandis que dans la plaine on va d'un point à un autre par des routes droites et directes.

Wilhelm crut en effet entendre la voix de son père; le passé et le présent se confondaient dans son imagination. L'abbé vint se placer à la table verte, et lui dit d'une voix grave :

— Approchez!

Wilhelm obéit machinalement; l'abbé lui remit un petit rouleau de papier.

— Voici votre brevet *d'apprentissage*, lui dit-il; pénétrez-vous de son contenu, il est de la plus haute importance.

Wilhelm déroula le papier, et lut en tremblant :

BREVET D'APPRENTISSAGE.

L'étude de l'art est longue et la vie est courte ; les circonstances propres à former notre jugement sont rares et fugitives. Il est facile d'agir ; il est difficile de penser : il est gênant d'agir comme on pense. Les premiers pas sont agréables ; le seuil de la porte est le point d'attente. L'adolescent s'étonne, la sensation le détermine ; il apprend en jouant ; la gravité le surprend à l'improviste. L'imitation n'est qu'une qualité innée : il est difficile de décider ce qui n'est qu'imitation. On trouve rarement le vrai beau, plus rarement encore on sait l'apprécier. Les hauteurs nous attirent ; les rapides sentiers qui y conduisent nous font reculer, et nous continuons à marcher dans la plaine en fixant nos regards vers les montagnes. Une seule partie de l'art peut s'enseigner, et cependant l'artiste a besoin de se les approprier toutes. Celui qui ne connaît de son art que la partie apprise en parle beaucoup et se trompe souvent ; celui qui les possède toutes agit, et parle peu. Le premier n'a ni secret ni force ; son enseignement ressemble au pain fait avec de la bonne farine : il est agréable au goût ; mais il ne sert qu'un jour. On ne saurait semer de la farine, et la semence ne doit pas être réduite en farine. Les paroles sont bonnes ; mais elles ne sont pas ce qu'il y a de mieux : le mieux ne se traduit point en paroles. L'esprit dans lequel nous agissons est au-dessus de l'action ; car l'action ne peut être produite que par cet esprit. Personne ne sait ce qu'il fait quand il fait bien ; quand nous faisons mal, nous en avons toujours la conscience. Celui qui n'agit que par des signes ou des paroles est un pédant, un hypocrite ou un barbouilleur. Il y en a un très-grand nombre, et quand ils sont ensemble, ils se sentent à leur aise. Leur bavardage empêche l'élève d'avancer sur sa route ; et leur constante médiocrité décourage souvent le talent. L'élève du véritable artiste apprend de bonne heure à voir et à sentir ; car là où la parole manque, il voit l'action. Le véritable élève apprend l'inconnu par le connu, et s'approche ainsi du maître.

— Assez, dit l'abbé ; vous lirez le reste dans un autre moment. Voyez maintenant ce que contiennent ces armoires.

Wilhelm s'en approcha, et lut avec suprise les inscriptions suivantes, placées sur chaque rouleau :

Les années d'apprentissage de Lothaire.

Les années d'apprentissage de Jarno.

Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister.

Les autres noms lui étaient presque tous inconnus.

— Me sera-t-il permis un jour de lire ces manuscrits ? demanda-t-il.

— Il n'y a plus rien ici de caché pour vous.

— Puis-je vous faire une question ?

— Oui ; et la réponse sera décisive si votre question concerne une affaire qui est et doit être pour vous de la plus haute importance.

— Eh bien donc, je vous le demande à vous tous qui venez de me donner de si grandes preuves de votre sagesse, vous qui pénétrez tous les secrets, vous qui lisez dans tous les cœurs, Félix est-il mon fils ?

— Oui, répondit l'abbé avec l'accent de la joie la plus vive, et sa malheureuse mère, si nous ne considérons que ses sentiments, n'était pas tout à fait indigne de vous. Détournez la tête, et soyez heureux enfin.

Wilhelm se retourna, et vit une charmante tête d'enfant qui passait à travers le rideau de l'entrée : c'était Félix. Il allait se cacher de nouveau ; mais l'abbé lui fit signe d'entrer. Son père se précipita au-devant de lui, et le pressa sur son cœur.

— Oui, je le sens ! s'écria-t-il, tu m'appartiens ! et ce trésor précieux, c'est à vous, mes amis, que je le dois. Daignez me dire du moins comment cet enfant peut se trouver ici dans un pareil moment.

— Plus de questions aujourd'hui, dit l'abbé. Jeune homme, reçois mes félicitations, *tes années d'apprentissage* sont terminées : la nature t'a affranchi.

LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

Wilhelm avait suivi son fils au jardin, que l'influence d'une belle matinée et surtout les dispositions de son esprit lui faisaient trouver plus beau que jamais. Pour Félix, tout était nouveau dans le monde magique qui s'ouvrait devant lui ; et le père ne connaissait que très-imparfaitement les objets sur lesquels l'enfant ne se lassait pas de lui demander des explications. Le jardinier vint à son secours, en lui apprenant le nom des plantes, leur usage et leur culture. L'insatiable curiosité de Félix ne tarda pas à prouver de nouveau à Wilhelm qu'il n'était pas en état de la satisfaire ; et le vif désir d'instruire son fils le poussa à s'instruire lui-même.

Vers le soir, Jarno et l'abbé, qui avaient été absents toute la journée, revinrent suivis d'un étranger, dont la vue causa à notre héros la plus vive surprise. A peine osait-il en croire ses yeux. Werner, car c'était lui, hésita également pendant plusieurs secondes. Après s'être reconnus enfin et tendrement embrassés, le négociant soutint que son ami était devenu plus grand, plus fort, et qu'il avait gagné sous tous les rapports.

— Il n'en est pas moins dommage, ajouta-t-il, que tu aies perdu, au milieu de tout ce perfectionnement, ton ancienne candeur si franche et si naïve.

— Tu la retrouveras encore dès que je serai revenu de mon étonnement.

Cet étonnement n'était pas en faveur de Werner, qui avait plutôt perdu que gagné. Il était devenu plus maigre, son

visage se terminait en pointe, son nez s'était allongé. Son front dégarni de cheveux, sa voix criarde, sa poitrine plate, son dos voûté, ses joues creuses et décolorées, tout en lui prouvait qu'il était devenu un travailleur infatigable, mais hypocondriaque.

Parler de ces changements eût été aussi impoli que peu amical; notre héros garda donc le silence pendant que son beau-frère se laissait aller sans contrainte aux impressions du moment.

— En vérité, s'écria-t-il, lors même que tu aurais aussi mal employé ton temps qu'on le dit et que je le crois, tu n'aurais pas à t'en repentir; tu es devenu un homme charmant, qui ne peut manquer de faire sa fortune; mais ne va pas te mettre à prodiguer ces avantages-là comme tu l'as fait de tant d'autres. Avec un pareil extérieur, on peut prétendre à la main d'une belle et riche héritière.

— Je te reconnais bien là, dit Wilhelm en souriant; à peine as-tu retrouvé ton ami après une longue séparation, que déjà tu ne vois plus en lui qu'une marchandise à vendre ou à acheter, qu'un objet de spéculation commerciale.

Jarno et l'abbé, que cette rencontre n'avait nullement surpris, s'étaient retirés afin de laisser les deux amis s'entretenir librement. Werner tourna autour de Wilhelm, et le passa pour ainsi dire en revue.

— Jamais, dit-il, je ne croirais à tant de changements si je ne les voyais pas. Tes yeux se sont agrandis, ton front est plus large, ton nez plus fin, ta bouche plus gracieuse. Comme il se tient bien! comme tout lui sied à merveille! Voilà pourtant les fruits de la paresse, tandis que moi...

Il jeta les yeux sur la glace, et les détourna aussitôt.

— Si pendant ce temps je n'étais pas devenu riche, je ne vaudrais plus rien du tout.

On a sans doute déjà deviné que la maison de commerce avec laquelle Lothaire voulait s'associer était celle de Werner, et que ce prudent négociant avait voulu venir lui-même pour conclure une affaire aussi importante. On lui soumit les projets et les offres de Lothaire; il les trouva acceptables.

— Au reste, messieurs, dit-il, si vous vous intéressez réellement à Wilhelm, faites-lui sa part aussi belle que possible, car je lui conseille de consacrer toute sa fortune à l'achat de cette propriété, et de la faire valoir lui-même.

L'abbé et Jarno l'assurèrent qu'il était inutile de leur recommander ce jeune homme, dont l'avenir était pour eux une affaire personnelle. On rédigea les clauses, et avant la fin du jour tout fut terminé.

Werner, qui s'était accoutumé à consacrer ses soirées au jeu, manifesta le désir de faire une partie d'hombre. L'abbé et Jarno s'empressèrent de le satisfaire. Après le souper, les deux amis restèrent de nouveau seuls ensemble. Wilhelm parla avec enthousiasme des nobles amis au milieu desquels il avait le bonheur de vivre.

— Il paraît, dit Werner, qu'il ne faut croire que ce que l'on voit. Que de fois n'est-on pas venu me rapporter que tu aidais à un jeune gentilhomme débauché à dissiper sa fortune, et que tu étais la cause de sa mésintelligence avec sa famille !

— Ces indignes calomnies m'affligeraient pour moi, et surtout pour mes amis, répondit Wilhelm, si ma carrière dramatique ne m'avait disposé à pardonner les erreurs et les méprises. Il est si difficile de juger les hommes ! on ne les voit jamais que d'un côté. Le bien et le mal se font toujours à l'ombre du mystère, et les actions insignifiantes arrivent seules au grand jour. Les acteurs et les actrices nous apparaissent sur un plancher élevé qui les éloigne de la portée de notre vue ; des lumières éclatantes les entourent de toutes parts ; l'action s'accomplit devant nous dans l'espace de quelques heures, et cependant nous parvenons rarement à nous en faire une idée juste et claire.

Puis il demanda à son beau-frère des nouvelles de leur famille, de leurs amis d'enfance, et des changements survenus dans leur ville natale. Werner lui rendit un compte détaillé de tout ce qui pouvait l'intéresser.

— Quant à mon intérieur, continua-t-il, les femmes sont heureuses ; car l'argent ne manque jamais, et je leur permets de passer la moitié de leur vie à se parer, et l'autre

à étaler leurs parures dans les réunions publiques. Mes enfants montrent d'heureuses dispositions, et je les vois déjà devant un bureau, écrire, calculer, vendre et acheter. Chacun d'eux aura le plus tôt possible sa spécialité. Pour ce qui concerne l'état de notre fortune, je te réserve une surprise agréable. Immédiatement après l'achat du domaine, je t'emmènerai à la maison; je te crois capable maintenant de t'occuper sérieusement d'affaires sérieuses. Grâces en soient rendues à tes nouveaux amis; car ce sont eux qui t'ont poussé sur la bonne route... Je vois bien que je suis un drôle de corps, et que je t'aime beaucoup trop; je ne puis me lasser de te regarder. Il est vrai que tu ne ressembles plus à ce méchant portrait que tu nous as adressé, et qui est devenu entre nous un sujet de dispute. La mère et la fille trouvaient que le jeune monsieur était charmant avec son col découvert, sa poitrine débraillée, ses cheveux épars, sa veste ronde, son pantalon flottant et sa longue écharpe. Moi, je soutenais que ce costume était celui d'un paillasse, et il ne manquait que l'épaisseur d'un cheveu pour que j'eusse parfaitement raison. Maintenant tu as l'air d'un homme. Je te conseille cependant de rassembler ta chevelure pour en faire une queue comme font tous les honnêtes gens, sans cela tu cours le risque d'être pris pour un juif, et de payer, comme tel, un droit de passe lorsque tu voudras traverser certaines villes de notre pays.

Pendant cet entretien, Félix était entré dans la chambre, et s'était endormi sur le canapé. Werner demanda quel était ce marmot. Wilhelm feignit de ne pas l'avoir entendu; car il ne se supposait pas le pouvoir d'intéresser le moins crédule des hommes à une paternité qu'il était facile de trouver douteuse.

Le lendemain, on visita le domaine. L'idée d'en être bientôt le propriétaire rendit Wilhelm heureux et fier. Il avait amené Félix avec lui, et la présence de cet enfant lui rappelait vivement qu'il était du devoir d'un père de procurer aux siens la plus grande part possible des jouissances de la terre. C'est ainsi que la gourmandise de son fils, qui aurait déjà voulu voir tous les fruits en pleine maturité, lui fit vi-

siter les vergers avec un soin tout particulier. En un mot, il ne voyait plus le monde en oiseau de passage; et les maisons n'étaient plus pour lui des feuillées construites à la hâte, et qui se fanent plus vite encore qu'on ne les quitte. Tout ce qu'il voulait planter et bâtir devait se perfectionner et grandir avec l'enfant, et profiter encore aux générations futures. En ce sens, du moins, *ses années d'apprentissage* étaient réellement terminées, et le sentiment de la paternité avait éveillé en lui les vertus du citoyen. Il le sentait avec orgueil et bonheur.

— Combien elles sont inutiles les lois sévères de la morale, s'écria-t-il, puisque la nature seule nous fait ce que nous devons être! Quelles sont bizarres les exigences de la société, qui d'abord nous égarent et nous trompent, et qui nous demandent ensuite plus que la nature ne le permet! Malheur à l'éducation qui commence par détruire le moyen d'éducation le plus efficace, et qui nous montre le but au lieu de nous indiquer la route qui y conduit!

Malgré les nombreuses expériences qu'il avait faites sur lui-même, notre héros n'apprit à connaître la nature humaine qu'en étudiant celle de son fils. Le théâtre et le monde n'avaient été pour lui qu'un amas de dés, dont chacun porte à sa face un chiffre plus ou moins élevé, et qui cependant ne sauraient former un nombre considérable que pour celui qui sait les additionner et les multiplier. Félix lui offrait l'image d'un dé unique, dont chaque surface porte l'empreinte claire et positive de tout ce qu'il y a de bien et de mal.

A peine Félix eut-il compris que les choses ont des noms, qu'il voulut connaître le nom de tout ce qu'il voyait; et comme il s'imaginait que son père savait tout, il le tourmentait par des questions qui le mettaient dans la nécessité d'apprendre ce qu'il n'avait jamais songé à savoir. Le besoin inné qui nous pousse à vouloir approfondir l'origine et la fin des choses se développa de bonne heure chez ce singulier enfant. Quand il demandait d'où vient le vent, où va la flamme, le père embarrassé se demandait à lui-même où étaient les limites de la pensée et des connaissances exactes de l'homme. Il était heureux quand il voyait son fils se ré-

volter contre tout ce qui ressemblait à une injustice. Lorsqu'un jour il le vit battre la cuisinière parce qu'elle venait de tuer des pigeonneaux pour les servir à dîner, il s'extasia sur l'excellence de son cœur ; malheureusement il le trouva dans la même journée tuant des grenouilles et déchirant des papillons, et il fut forcé de convenir que la plupart des hommes sont toujours justes tant que leurs passions ne parlent point, et qu'il ne s'agit que de juger la conduite des autres.

Bientôt il ne put se dissimuler que l'enfant faisait plutôt son éducation à lui qu'il ne faisait celle de l'enfant, et qu'il n'avait pas même pu le corriger des défauts de savoir-vivre, qu'Aurélie déjà avait cherché à lui faire perdre. Il laissait toujours toutes les portes ouvertes, refusait de manger ce qu'on lui servait, et cherchait à tirer les morceaux du plat, laissait son verre plein devant lui, et buvait dans les bouteilles. Souvent aussi il prenait un livre, s'assayait dans un coin, et disait avec une gravité charmante : Il faut bien que je me décide à étudier ces savants fatras. Mais il n'avait pas encore été possible de lui apprendre à connaître ses lettres. Son peu de pouvoir sur cet enfant inquiéta sérieusement Wilhelm.

— Sommes-nous donc d'une nature si égoïste, nous autres hommes, qu'il nous est tout à fait impossible de faire quelque chose pour un autre que pour nous-même ? se demandait-il souvent. Me voilà sur le point de devenir aussi coupable envers Félix que je l'ai été envers Mignon. J'ai attiré cette pauvre enfant, je me suis abandonné au plaisir de la savoir en mon pouvoir, et j'ai négligé tout ce qui pouvait faire son bonheur à elle. Il est temps enfin de ne plus gaspiller ainsi mes années et celles des autres ; il est temps de m'occuper sérieusement de ces deux êtres, si intimement liés à moi par le sang et par l'affection.

Ce monologue n'était qu'un prélude par lequel il voulait s'avouer qu'il venait de prendre un parti décisif. Tout en déplorant la mort de Marianne, il s'était dit que Félix avait besoin d'une mère, et nulle autre ne lui paraissait aussi digne de ce titre que Thérèse. L'amour qu'elle nourrissait tou-

jours pour Lothaire ne lui paraissait pas un obstacle, puisqu'une destinée bizarre les séparait à jamais l'un de l'autre. Pour se faire connaître à cette jeune fille avec la franchise dont elle lui avait donné l'exemple, il se disposa à lui envoyer le récit de ses aventures. Mais en y réfléchissant, il les trouva si insignifiantes et si peu en sa faveur, qu'il renonça à ce projet. L'idée que *ses années d'apprentissage*, qu'il avait vues dans la salle de la vieille tour pourraient remplir ce but, se présenta à son esprit, et il demanda ce manuscrit à Jarno, qui le lui remit en le félicitant d'avoir fait cette demande très à propos.

Il n'est point de moment plus cruel pour un homme d'honneur que celui où il s'attend à être éclairé sur lui-même. Chaque révélation est une crise, une crise est une maladie; et le convalescent craint de se regarder dans la glace, qui ne saurait que lui montrer les ravages du mal dont il n'est pas entièrement remis. Wilhelm cependant avait été suffisamment préparé à cette épreuve; et s'il ouvrit le rouleau avec une vivacité inquiète, chaque ligne qu'il lisait le rendait plus calme et plus tranquille. Dans ce manuscrit, sa vie entière se dessinait à grands traits. C'était bien lui, non tel que nous nous voyons dans un miroir, mais tel que nous représente un portrait fidèle; on se reconnaît dans chaque détail, et on s'applaudit surtout d'avoir été jugé digne par un grand artiste d'être représenté ainsi sur une toile qui occupera encore le monde quand nous ne serons plus.

Rassuré par ce qu'il venait de lire, notre héros revint à la résolution d'écrire l'histoire de sa vie pour l'envoyer à Thérèse. Son récit était long; il l'accompagna d'une lettre fort courte, dans laquelle il demandait à cette noble jeune fille son amitié et même son amour, si elle croyait pouvoir le lui donner. Dans l'un et l'autre cas, il lui offrait sa main, en la suppliant de ne pas lui faire attendre trop longtemps sa résolution.

Wilhelm s'était demandé d'abord s'il ne devait pas consulter l'abbé et Jarno; mais son parti était si irrévocablement pris, que rien n'aurait pu l'en détourner. Avec de pareilles dispositions, il est inutile de demander des conseils;

il le sentit, garda le silence, et poussa le mystère jusqu'à aller lui-même mettre son paquet à la poste. L'idée qu'il n'avait pu rien faire jusqu'ici sans être observé et guidé, l'avait désagréablement impressionné, et il espérait se venger de cette longue tutelle en parlant au cœur de Thérèse sans aucun secours étranger. C'est ainsi qu'il justifia à ses propres yeux les précautions qu'il avait prises pour échapper, dans l'affaire la plus importante de sa vie, à l'influence de ses gardiens et de ses guides.

CHAPITRE II.

Lothaire revint pour terminer ce que ses amis avaient préparé pendant son absence. Sa santé s'était parfaitement remise ; il avait l'air assuré et satisfait d'un homme qui sait ce qu'il doit faire et ne craint pas d'en être empêché par des obstacles indépendants de sa volonté. Wilhelm n'eut pas la force de l'accueillir avec l'amitié cordiale et franche qu'il lui témoignait.

— Le voilà donc, se dit-il à lui-même, l'ami, l'amant, le fiancé de Thérèse, que j'espère remplacer. Oh! je le sens, il faut être fou pour se flatter de l'effacer dans un cœur où il a régné.

Si son paquet n'eût pas été en route, il ne l'aurait pas fait partir ; mais le sort en était jeté, et Thérèse avait peut-être déjà prononcé l'arrêt que la distance qui le séparait d'elle couvrait encore d'un voile que chaque instant rendait plus transparent. L'inquiétude qu'il éprouvait malgré lui le rendait indifférent à l'acquisition du domaine où il allait placer toute sa fortune. Heureusement pour lui, Lothaire traita cette affaire avec un généreux désintéressement ; et Werner exprima hautement la joie que lui causaient les conditions favorables par lesquelles son beau-frère était devenu propriétaire d'une terre magnifique. Le baron envisagea cette acquisition sous un autre point de vue.

— La propriété, dit-il, ne doit nous flatter que lorsque nous la possédons légitimement.

— Mais, au nom du ciel ! s'écria Werner, peut-il y avoir quelque chose de plus légitime que l'acquisition que nous venons de faire ?

— Pas tout à fait.

— Est-ce que nous ne payons pas comptant ?

— Sans doute. Mais lors même que vous devriez m'accuser de nourrir de vains scrupules, je dois vous avouer qu'il n'est à mes yeux de propriété véritablement légitime que celle qui supporte sa part des charges de l'état.

— Quoi ! vous voudriez que ce domaine franc de tous droits fût imposé ?

— Oui, répondit Lothaire ; car l'égalité des avantages et des charges de la propriété peut seule la rendre sûre et durable. Pourquoi de nos jours, où la plupart des anciennes idées sont remplacées par des principes plus justes et plus humains, entendons-nous dire hautement aux paysans qu'ils sont plus légitimement propriétaires de leur petit bien que les grands seigneurs ne le sont de leurs châteaux et de leurs vastes terres ? C'est parce que le petit bien des paysans supporte seul les charges dont les châteaux se sont affranchis.

— Que deviendraient alors les intérêts de nos capitaux ? demanda Werner.

— Ils n'éprouveraient aucune diminution sensible, si, en échange d'un impôt raisonnable, l'état nous affranchissait de la sotte fantasmagorie des majorats, du vasselage féodal, et nous laissait libre de disposer de nos biens comme bon nous semblerait. Les priviléges qu'on nous envie tant sont-ils autre chose qu'une chaîne qui fait de nos biens un tout indivisible, et par conséquent peu lucratif, et qui, en nous empêchant de les distribuer en parts égales entre tous nos enfants, nous met dans l'impossibilité de procurer à chacun d'eux une existence indépendante ? Quant aux avantages que nous tirons de ces priviléges, ils sont tellement limités, que nous ne saurions en jouir sans évoquer à chaque instant les mânes de nos ancêtres. Les hommes et les femmes ne seraient-ils pas infiniment plus heureux s'ils pouvaient librement choisir l'épouse ou le mari qui convient à leur cœur ? Croyez-moi, l'état aussi y gagnerait, il aurait de meilleurs

citoyens, et les hommes intègres, capables et actifs seraient moins rares.

— J'avoue franchement, répondit Werner, que je ne me suis jamais occupé des intérêts de l'état. Si je paye mes impositions, c'est que je ne puis pas faire autrement.

— Cela ne m'empêche pas d'espérer que je vous rendrai patriote. Un bon père de famille sert toujours ses enfants avant de se servir lui-même ; un bon citoyen ne se permet aucune dépense pour son plaisir avant d'avoir acquitté sa dette envers l'état.

Ces entretiens ne retardèrent pas la marche des affaires, et bientôt on remplit les dernières formalités pour l'acquisition du domaine.

— Il faut maintenant, dit alors Lothaire à Wilhelm, que je vous envoie dans un lieu où vous serez plus utile qu'ici. Ma sœur vous prie de vous rendre chez elle le plus tôt possible ; car l'état de Mignon devient toujours plus alarmant ; le plaisir de vous voir pourra peut-être la sauver encore. Voici, au reste, le billet que ma sœur vient de m'envoyer à ce sujet.

A la vue de l'écriture de la comtesse, Wilhelm sentit sa vue se troubler.

— Vous emmènerez Félix, continua Lothaire ; je suis sûr que cela fera plaisir à Mignon. Soyez prêt demain au matin de bonne heure ; mes chevaux vous conduiront jusqu'à la première station, où vous prendrez la poste. Faites mes compliments à ma sœur ; dites-lui que je ne tarderai pas à aller la voir, et qu'elle s'apprête à recevoir bientôt une nombreuse société. Apprenez-lui que le marquis Cipriani, ancien ami de notre grand-oncle, arrivera sous peu de jours de l'Italie, qu'il a quittée pour venir renouer ses anciennes liaisons avec l'ami de son jeune âge, et admirer la collection d'objets curieux dont il lui avait si souvent parlé dans ses lettres. Il sait déjà que la mort vient de lui enlever l'ami qu'il était venu chercher si loin, et il est de notre devoir de faire tout notre possible pour le consoler de cette perte.

Lothaire sortit avec l'abbé. Jarno était absent ; notre héros ne pouvait donc confier à personne l'embarras où il se trou-

vait. Après une longue et pénible hésitation, il se dit enfin que le plus sage était de partir, qu'il était toujours libre de s'arrêter en route et d'écrire à Lothaire qu'il ne se sentait pas la force de revoir la comtesse. Malgré tous ses efforts pour se tranquilliser, il passa toute la nuit sans dormir. Le lendemain matin, la vue de Félix encore endormi ranima son courage.

— Il me faudra sans doute passer encore par bien des épreuves, s'écria-t-il, et voir échouer mes plus sages et mes meilleurs projets d'avenir ; mais, ô destin inflexible ! conserve-moi du moins le trésor que tu m'as donné. Si cette belle partie de moi-même devait périr avant moi, oh ! alors, adieu prudence et amour de la vie !

Réveillé par les caresses de son père, l'enfant ouvrit ses beaux yeux et lui sourit gracieusement.

— Hélas ! continua Wilhelm, quand je présenterai cet ange à la belle comtesse, quand elle le pressera sur son sein, que j'ai si profondément blessé, elle le repoussera peut-être avec un cri de terreur.

Averti par le cocher qu'il était temps de partir, il enveloppa Félix dans son manteau, et le plaça dans la voiture à côté de lui. Le soleil ne tarda pas à se lever. L'enfant n'avait pas encore vu ce spectacle. L'étonnement que lui causèrent les premiers rayons de feu et la puissance toujours croissante de la lumière, sa joie naïve et ses observations, profondes à force de candeur, mirent, pour ainsi dire, à découvert, aux yeux de Wilhelm, ce jeune cœur devant lequel le soleil sortait des nuages comme il s'élève au-dessus d'un lac, pur et calme, qui s'éclaire et s'échauffe en réfléchissant ses rayons.

Le cocher dételа ses chevaux devant l'auberge d'une petite ville, et s'en retourna au château. Wilhelm entra dans la chambre qu'on lui désigna, et tira de sa poche le petit billet de la comtesse, qu'il n'avait pas encore eu le courage de lire. Ce billet ne contenait que les mots suivants :

« Mignon va toujours plus mal. Fais partir de suite ton jeune ami, et dis-lui que je serai enchantée de faire sa connaissance, même sous d'aussi tristes auspices. »

La dernière phrase surtout effraya Wilhelm.

— Eh quoi! se dit-il, Lothaire savait tout, et il n'en a pas instruit sa sœur; elle ne s'est pas résignée à revoir une ancienne connaissance, c'est un inconnu qu'elle attend! Quel sera son effroi quand je me présenterai devant elle?

Une fille d'auberge monta l'escalier pour l'avertir que les chevaux de poste étaient à la voiture. Wilhelm l'entendit, chercha un prétexte pour dire qu'il ne partirait point. Sa pensée demandait ce prétexte au domaine infini du hasard, et ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur le billet, dont il analysa pour la première fois l'écriture.

— Au nom du ciel! s'écria-t-il tout à coup, qu'est-ce que cela veut dire? Ce n'est pas la main de la comtesse, c'est celle de l'amazone qui a tracé ces lignes.

La fille d'auberge entra, prit Félix sur ses bras, et descendit avec lui. Wilhelm ne vit, n'entendit rien.

— Que faut-il que je fasse? s'écria-t-il; rester ou partir? attendre des éclaircissements ou me précipiter au devant d'eux? Dans peu d'heures je puis la voir, et je m'emprisonnerais volontairement!... Voilà son écriture, c'est évident, l'énigme s'explique : Lothaire a deux sœurs. Il sait combien j'ai été funeste à l'une, il ignore les bienfaits dont l'autre m'a accablé. Elle-même est loin de supposer que l'heureux ami de son frère n'est autre que le vagabond blessé qui lui doit la vie.

Félix, qui se balançait dans la voiture, appela son père de toutes ses forces.

— Viens, s'écria-t-il, viens voir les beaux nuages, les belles couleurs!

— Me voici, répondit Wilhelm en descendant l'escalier avec précipitation, et les brillantes visions du ciel qui te charment, cher enfant, ne sont que de sombres tableaux à côté de celui qui m'attend.

La voiture partit, et il eut le temps de méditer sur l'événement au-devant duquel il courait. Vers la fin du jour le chemin commença à devenir raboteux. Le postillon ralentit le pas de ses chevaux, Félix s'endormit, et le doute et l'inquiétude s'emparèrent de nouveau de l'âme de notre héros.

— Je suis le jouet de mes folles illusions, se dit-il; les traits plus ou moins prononcés d'une écriture chérie ont suffi pour me jeter dans les suppositions les plus absurdes.

Puis il regarda de nouveau le billet à la lueur du crépuscule, et se convainquit que c'était l'écriture de la comtesse, ce qui le désespéra, car il s'attendait à une scène terrible. La nuit le surprit dans cette disposition d'esprit, qui se prolongea jusqu'au moment où la voiture entra dans une vaste cour. Un laquais, une torche à la main, descendit les degrés d'un magnifique portique, ouvrit la portière et dit à Wilhelm qu'on l'attendait avec impatience. Puis il ordonna à un autre domestique de conduire l'étranger auprès de madame la baronne. Notre héros le suivit en portant Félix dans ses bras.

— Quel bonheur! se dit-il, la baronne est ici, c'est elle que je verrai la première. Il paraît que la comtesse est déjà couchée. O mon bon génie! aidez-moi à supporter les premiers moments de terreur et d'angoisses!

Lorsqu'il entra dans le vestibule du château, il se crut transporté dans un sanctuaire. Une grande et belle lampe éclairait un escalier large et en pente douce, et qui, après les premières marches, se divisait en deux parties. Partout des bustes et des statues de marbre semblaient vouloir évoquer des souvenirs d'enfance qui ne s'effacent jamais entièrement. Il reconnut, surtout, une muse antique qui avait appartenu à son grand-père, et qui s'était gravée dans sa mémoire parce que le bras et une partie des draperies avaient été réparés par un artiste moderne. L'enfant pesait sur ses bras; il s'agenouilla sur les marches pour se reposer, et ne se releva qu'avec peine. Le domestique voulut se charger de ce fardeau, il le refusa, et fut enfin introduit dans une salle d'attente, où parmi les tableaux qui la décoraient, il reconnut celui du prince royal malade d'amour. Le domestique ne lui donna pas le temps de l'examiner, et lui fit traverser une longue suite de vastes et magnifiques pièces, au bout desquelles il ouvrit la porte d'un cabinet. Là une dame, assise derrière un large écran, était occupée à lire. Wilhelm déposa sur le parquet son fils toujours en-

dormi, pour s'avancer vers cette dame. Elle vint à sa rencontre; il reconnut son amazone, se prosterna devant elle, lui baisa la main et s'écria avec ravissement :

— C'est elle ! c'est elle !

Félix, étendu sur le tapis, dormait entre son père et la jeune dame, qui le prit aussitôt dans ses bras, le porta sur le canapé, s'assit près de lui, et fit signe à Wilhelm de prendre un siége ; puis elle lui offrit des rafaîchissements qu'il refusa, car il n'était occupé qu'à prouver à sa raison que ses yeux ne l'avaient pas trompé. La description que Nathalie lui fit de la maladie de Mignon ne tarda pas à donner le change à son émotion.

Un sentiment unique, mais trop vif, semblait miner l'existence de cette enfant, et les efforts qu'elle faisait pour le cacher irritaient tellement son cœur que parfois il cessait de battre, et reprenait son action ordinaire avec tant de violence, que la malade souffrait plus encore de ces retours à la vie que de la suspension totale et momentanée du jeu de ses organes.

Wilhelm se souvint de l'avoir vue dans un semblable état de crise ; Nathalie s'en remit au docteur pour lui donner à ce sujet les explications qu'il pourrait désirer, et se borna à lui dire que, sous tous les rapports, il trouverait cette intéressante enfant extrêmement changée.

— Je dois vous avertir surtout, continua-t-elle, que Mignon ne porte plus que des vêtements de femme.

— Et comment avez-vous pu l'y décider ?

— Je ne sais si c'est un bien, mais en tout cas le hasard seul a tout fait. Vous savez sans doute que j'ai toujours autour de moi un certain nombre de jeunes filles, dont je cherche à former le cœur et à cultiver l'intelligence. Je ne leur dis jamais que ce qui me paraît juste et vrai; mais je ne puis les empêcher d'entendre parler des erreurs et des préjugés reçus dans le monde. Quand elles viennent m'en parler à leur tour, je tâche de rattacher ces erreurs et ces préjugés à quelque idée utile, afin de les neutraliser autant que cela est en mon pouvoir. On avait raconté à mes élèves que l'enfant Jésus, les anges et les saints apparaissaient à

des époques fixes aux enfants dociles et sages, et punissaient ceux qui ne l'étaient pas. Elles présumaient vaguement que ces prétendues apparitions n'étaient que des amis ou des parents déguisés. Je les confirmai dans cette idée, et, pour leur en prouver la vérité, je me décidai à donner un spectacle de ce genre à l'occasion de la naissance de deux sœurs jumelles dont j'étais très-satisfaite. Mignon devait jouer le rôle de l'ange chargé de leur apporter les petits présents que je leur destinais. Nous lui fabriquâmes une longue tunique blanche, un diadème et une ceinture dorée. Je voulais supprimer les ailes, mais la femme de charge, jalouse de montrer son habileté, tenait à cette partie du costume d'ange, et elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse. Le jour convenu, Mignon parut au milieu de ses compagnes, un lis blanc dans une main, un panier dans l'autre. En la voyant, je ne pus me défendre d'un mouvement de surprise. Les petites filles reculèrent d'abord, puis elles la reconnurent, et cependant pas une d'elles n'osa l'aborder. Quand elles la virent remettre aux deux jumelles les dons qui leur étaient destinés, elles s'enhardirent enfin, et l'une des plus jeunes lui demanda si elle était en effet un ange.

— Je voudrais l'être, répondit Mignon.

— Pourquoi tiens-tu un lis à la main ?

— Pour me rappeler que je serais heureuse si mon cœur était pur comme lui.

— Et tes ailes, peux-tu les déployer ?

— Elles ne sont que la représentation de celles que je n'ai pas encore.

Mignon continua ainsi à opposer à la curiosité de ses compagnes des réponses graves et sensées. Lorsque l'effet qu'elle avait produit commença à s'affaiblir, je voulus la faire déshabiller, mais elle me supplia de lui laisser ces longs vêtements. Puis elle alla chercher sa guitare et chanta avec une grâce infinie et une expression déchirante des vers irréguliers que je n'oublierai jamais. Je vais vous les dire :

« Laissez-moi paraître aujourd'hui ce que je serai bientôt; ne m'ôtez pas ma blanche tunique. Cette terre si belle, je la quitte à grands pas. Je vais descendre dans la demeure téné-

breuse que vous connaissez toutes, et que toutes vous redoutez.

» Là, du moins, je trouverai le repos! Après un court sommeil, mes yeux s'ouvriront à la lumière nouvelle, et je laisserai dans la sombre demeure et ma blanche tunique, et ma ceinture et ma couronne.

» Les habitants du ciel ne demanderont point : Es-tu homme? es-tu femme? les corps épurés des ressucités ne se voilent point de longs vêtements, de draperies flottantes.

» Les soucis et le travail ne pèsent point sur ma vie, et pourtant je sens une douleur poignante, profonde!... Elle m'a mûrie trop tôt. Hâtez-vous, il en est temps! rajeunissez-moi pour toujours! »

— Depuis ce moment, continua Nathalie, elle ne porte plus que de longues robes de femme, qui semblent avoir entièrement changé sa nature et sa manière d'être.

Comme il était déja tard, elle congédia Wilhelm, qui ne la quitta point sans inquiétude. Il ignorait si elle était libre ou mariée; le domestique qui le conduisit dans l'appartement qu'on lui avait préparé se retira avant qu'il eût osé l'interroger à ce sujet. Malgré les fatigues de la journée, notre héros appela vainement le sommeil. Son imagination surexcitée fit de vains efforts pour accorder la belle amazone qui l'avait secouru dans la forêt avec la jeune dame qu'il venait de voir. C'est que la première, toute fantastique, se pliait aux exigences de son exaltation à lui, tandis que la seconde, toute réelle, le forçait à se renfermer dans les conditions de sa nature à elle.

CHAPITRE III.

Le lendemain il se leva de bonne heure, et visita le château dont l'architecture était à la fois élégante et noble.

Il en est de l'art véritable comme d'une bonne société; l'une et l'autre donnent, de la manière la plus agréable, la juste mesure de nos facultés intimes.

Les bustes et les statues qu'il avait vus jadis chez son grand-père lui causèrent un plaisir infini, et le tableau du

prince royal malade d'amour lui parut toujours aussi beau que touchant. La bibliothèque, le cabinet de physique et d'histoire naturelle qu'un domestique lui fit visiter successivement l'impressionnèrent beaucoup moins, car il se sentait étranger à ces savantes collections. Au reste, une foule de pensées inquiétantes préoccupaient son esprit. Il ne savait plus ni où ni comment il pourrait recevoir la réponse de Thérèse. L'attente d'une première entrevue avec Mignon l'effrayait, et l'idée qu'il allait souvent se trouver en tête-à-tête avec Nathalie lui causait presque autant d'alarmes.

Bientôt un domestique vint l'avertir que sa maîtresse l'attendait pour déjeuner. Il le conduisit dans la salle à manger, où plusieurs jeunes filles d'une dizaine d'années, vêtues proprement, mais sans luxe, préparaient la table. Une femme d'un âge mûr qui semblait les diriger disposa les mets.

Les regards de Wilhelm s'étaient arrêtés sur un portrait qui représentait Nathalie, mais sous un costume et avec des allures singulières. Presque au même instant elle entra, et la ressemblance disparut. Cependant la même croix de chanoinesse brillait sur la poitrine du portrait et sur celle de l'original.

— Je me demandais tout à l'heure, madame, lui dit-il, comment un peintre a pu être à la fois si fidèle et si infidèle. Ce sont bien là vos traits, mais j'y cherche en vain votre physionomie.

— Aussi n'est-ce pas mon portrait, mais celui d'une tante, peinte à l'âge que j'ai maintenant. Au premier coup d'œil tout le monde croit me reconnaître, et j'en suis fière. Ah! si vous saviez tout ce qu'elle valait, et combien je lui ai d'obligations! La faiblesse de sa santé, et des scrupules religieux trop exagérés peut-être, l'ont empêchée d'être aussi utile qu'elle eût pu le devenir. C'était une douce étoile qui n'éclairait qu'un petit nombre d'amis.

Ces mots furent un trait de lumière pour Wilhelm.

— Votre tante, s'écria-t-il, est *la belle âme* dont *les aveux* m'ont été communiqués!

— Auriez-vous lu ce manuscrit?

— Oui, je l'ai lu avec autant d'intérêt que de fruit. J'ai été frappé surtout de la pureté de sa vie, non-seulement par rapport à elle, mais par rapport à tout ce qui l'entourait. J'ai admiré la force de son individualité qui ne lui permettait point de percevoir une sensation qui ne se serait pas trouvée en harmonie avec sa nature noble et aimante.

— Vous êtes plus juste envers cette digne parente que la plupart des personnes qui l'ont jugée. Cependant nous sentons tous que notre éducation morale nous coûte plus d'un sacrifice pénible, et que, dans certains cas du moins, nous pensons plus à nous-mêmes qu'aux autres. Les meilleurs se reprochent souvent bien des fautes ; et quand un cœur excellent pousse ses scrupules au delà des limites ordinaires, le monde se croit dispensé d'être indulgent et juste à son égard. Ces cœurs pourtant sont pour la vie réelle ce que le beau idéal est pour l'imagination : un modèle placé devant nous, non pour le copier, mais pour l'imiter autant que nos facultés nous le permettant. On rit de la propreté, de l'esprit d'ordre et d'économie des Hollandaises ; si une pensée semblable ne guidait pas ma chère Thérèse, elle ne serait pas ce qu'elle est.

Wilhelm avait eu le temps de s'expliquer une foule de circonstances qui jusque-là lui avaient paru incohérentes.

— Ce n'est pas seulement l'amie de Thérèse, la sœur de Lothaire, que je vois devant moi, dit-il, c'est cette charmante Nathalie que sa digne parente chérissait si tendrement, et qui, dès sa première enfance, était un ange de bonté ! J'envisage maintenant d'un seul regard et vos ancêtres et tout ce qui vous appartient.

— Je conviens, répondit Nathalie, qu'il eût été difficile de vous initier plus complétement à nos relations de famille qu'en vous communiquant le manuscrit de ma tante. On pourrait l'accuser d'avoir dit trop de bien de moi ; il ne faut pas oublier que lorsque l'on parle d'une enfant qu'on aime, on ne la dépeint pas telle qu'elle est, mais telle qu'on voudrait la voir un jour.

Wilhelm connaissait maintenant l'enfance de Lothaire, si avide de pistolets et de fusils. La jolie petite fille, si heu-

reuse de voir briller à son cou le collier de perles de sa tante, lui rappelait la belle comtesse et l'instant où il l'avait pressée dans ses bras. Pour chasser ce souvenir à la fois si agréable et si douloureux, il dirigea sa pensée vers des objets moins importants, sur lesquels la lecture des *Aveux d'une belle âme* lui donnait des renseignements. Il ne pouvait plus douter que le château où il se trouvait ne fût l'habitation du grand-oncle, le sanctuaire dont il avait jugé Nathalie digne d'être la prêtresse.

Dès qu'il se trouva seul avec elle, il lui parla sans détour du plaisir qu'il avait éprouvé en reconnaissant dans son château un ancien trésor de famille, dont la vente avait été le premier chagrin de son enfance.

Devenu, par la singularité de ses antécédents, le confident et l'ami de la famille, il demanda à Nathalie si l'abbé, dont sa tante parlait dans son manuscrit, était le même que celui dont il avait fait la connaissance chez Lothaire.

— Oui, répondit Nathalie, et je puis mieux que tout autre vous donner une juste idée de ses principes, tels qu'il les a mis en pratique dans notre éducation ; j'ignore s'il les a modifiés depuis. Selon lui, l'activité est la base de toute espèce de mérite. Il prétend également qu'il est impossible de se distinguer dans une carrière quelconque si la nature ne nous en a pas donné les dispositions et surtout l'instinct.

— Tout le monde convient, nous disait-il souvent, qu'on naît poëte ou artiste, parce que l'évidence le prouve ; mais si on voulait se donner la peine de réfléchir, on reconnaîtrait également que toutes les autres facultés sont innées, et qu'il n'en est point d'indécises ou de vacillantes. Notre éducation fausse ou équivoque est l'unique cause de nos erreurs à ce sujet, car elle excite des désirs au lieu de développer des penchants ; elle dirige nos efforts vers des objets opposés à notre nature, au lieu de seconder les véritables besoins, les véritables dispositions de cette nature. Je préfère l'enfant, le jeune homme qui s'égare sur la route qu'il s'est frayée lui-même, au prétendu sage qui suit régulièrement le sentier que ses prédécesseurs lui ont tracé. Si, profitant enfin de sa propre expérience et de celle des au-

tres, le premier parvient à marcher droit, il est sauvé pour toujours; tandis que le dernier reste toute sa vie exposé au danger de tomber dans tous les écarts d'une liberté illimitée, en secouant brusquement le joug qu'il s'est imposé.

— Il paraît, dit Wilhelm, que moi aussi j'ai vécu, sans m'en douter, sous l'influence de cet homme extraordinaire, et je puis dire qu'il m'a plutôt fortifié dans mes erreurs qu'il n'a cherché à m'en détourner. J'espère qu'un jour il voudra bien se justifier des mystifications qu'il m'a fait subir, et qui, sans doute, entrent dans son bizarre système d'éducation.

— Je ne sais si ce système est bizarre, mais Lothaire et moi nous n'avons pas à nous en plaindre. Je conviens qu'on aurait pu donner un peu plus de gravité et d'énergie à ma sœur la comtesse; quant à mon jeune frère, j'ignore ce qu'il deviendra, et je crains qu'il ne finisse par être victime de cette éducation systématique.

— Eh quoi! vous avez encore un frère?

— Oui, et un frère très-gai, très-espiègle, qu'on laisse courir toutes les folles aventures dans lesquelles le poussent son esprit étourdi et ses passions ardentes. Ma sœur et moi nous ignorons où il est, mais l'abbé et ses amis le savent et ne le perdent pas de vue; nous pouvons donc être tranquilles sur son compte.

Wilhelm allait lui demander des renseignements sur la société secrète à laquelle il avait été si singulièrement initié; mais le docteur auquel il avait confié le harpiste, et dans lequel il reconnut l'ami de la tante de Nathalie, entra pour lui donner des détails sur l'état de Mignon. Nathalie s'éloigna avec Félix pour aller préparer la pauvre enfant au plaisir de revoir son ami. Le docteur avait attendu son départ pour aborder franchement la question.

— Nous voilà seuls, dit-il, et je puis vous parler sans détours de cette singulière nature, qui ne semble avoir été créée que pour personnifier les tendres langueurs et les vagues désirs de l'âme. Il n'y a de matériel en elle que son amour pour son pays et pour vous; et, sous ce rapport même, ses vœux ne portent que sur des objets éloignés et qu'elle sait être inaccessibles pour elle. Selon toutes les pro

babilités, ses parents habitaient la campagne, non loin de Milan. Dans une des excursions qu'elle paraît avoir eu l'habitude de faire dans les environs, elle fut surprise et enlevée par des saltimbanques qu'elle supplia en vain de la ramener chez elle. La description exacte qu'elle leur avait faite du chemin qu'ils devaient suivre leur prouva que, si elle venait à leur échapper, elle retrouverait sa demeure sans peine. Ils feignirent de céder à sa demande; elle les crut de bonne foi; mais pendant la nuit elle entendit celui qui lui avait inspiré le plus de confiance dire à ses camarades que pour conserver l'enfant qu'ils venaient de voler, et qui ne pouvait manquer de leur être fort utile, il fallait la dépayser au plus vite. Cette trahison causa à la pauvre enfant un désespoir qui tenait du délire : elle crut voir la Vierge qui lui promit de la prendre sous sa protection et de la sauver lorsqu'il en serait temps. Rassurée par cette vision, elle se fit à elle-même le serment de ne plus jamais se fier à aucune créature humaine, de garder un profond silence sur tout ce qui la concernait, et de vivre et de mourir dans l'espoir que la Vierge viendrait la secourir. Tous ces détails ne sont pas le résultat d'une confidence, mais de la pénétration de Nathalie, qui a su les deviner à travers les phrases entrecoupées et les demi-aveux qui échappent parfois à la pauvre Mignon, malgré le serment par lequel elle se croit forcée de cacher son passé, même à ses meilleurs amis.

Wilhelm s'expliqua alors les chants de cette pauvre fille qui l'avaient tant étonné dans le temps. Plus désireux que jamais de connaître les circonstances de sa vie, il pria le docteur de ne rien lui cacher.

— Attendez-vous donc à apprendre, répondit celui-ci, que vous êtes la cause involontaire de l'état de langueur qui mine son existence. Vous souvenez-vous de la nuit qui suivit la première représentation de *Hamlet*, et de la visite qu'une femme vous fit pendant cette nuit?

— Oui, je m'en souviens, dit Wilhelm en baissant les yeux; mais je ne m'attendais pas que vous me la rappelleriez.

— Savez-vous quelle était cette femme?

— Vous m'effrayez ! Au nom du ciel, parlez ! Mignon aurait-elle... Dites-moi quelle était cette femme.

— Je l'ignore.

— Ah ! je respire ; ce n'était pas Mignon !

— Non, je puis vous l'assurer ; mais elle était sur le point de se glisser dans votre chambre, et c'est avec désespoir qu'elle s'est vue prévenue par une rivale.

— Une rivale !... Je ne vous comprends plus ; il me semble que ma raison se trouble.

— Félicitez-vous plutôt de pouvoir envisager ainsi d'un seul coup d'œil le véritable état de Mignon, que Nathalie et moi nous n'avons pu approfondir que par de longs et pénibles efforts. Les propos légers de Philine et la chanson qu'elle l'entendit chanter un soir lui avaient inspiré le désir de passer une nuit avec vous, et de goûter ainsi dans toute son étendue le calme bienfaisant que plus d'une fois elle avait trouvé dans vos bras. Son cœur chaste et pur ne présumait pas que l'amour pouvait désirer et donner un autre bonheur. Aussi a-t-elle été plus d'une fois sur le point de vous demander la permission de partager votre lit ; une secrète terreur, qu'elle ne comprend même pas encore, l'en a empêchée. Étourdie par les fumées du vin qu'on lui avait fait boire pendant votre joyeux souper, elle se sentit enfin le courage de satisfaire, à votre insu, son secret désir. Sortie de la salle avant vous, elle allait entrer dans votre chambre, lorsqu'elle entendit marcher derrière elle sur l'escalier. Elle se cacha, et vit une femme passer, ouvrir la porte et se glisser dans votre appartement, où vous la suivîtes bientôt. Les tortures de la jalousie et les exigences d'une passion précoce, que cette même jalousie fit tout à coup éclater sous son véritable jour, l'assaillirent avec tant de violence, qu'elle sentit son sang se glacer : l'air manqua à sa poitrine, et ce fut en ce moment cruel que les sons de la harpe de notre pauvre fou frappèrent son oreille et lui donnèrent la force de monter chez lui, où elle passa la nuit à ses pieds et dans d'affreuses convulsions.

Nathalie, continua-t-il après un moment de silence, m'a avoué qu'elle s'était repentie d'avoir, par ses questions pres-

santes, renouvelé chez Mignon le souvenir de cette nuit fatale, car elle n'a pu en parler sans retomber dans l'état d'irritation où elle s'était trouvée alors. Posant la main sur sa poitrine, qui semblait vouloir se briser sous le poids d'une douleur atroce, elle tomba presque aussitôt et se roula aux pieds de sa protectrice, tellement effrayée de cette crise, qu'elle oublia d'employer les moyens de soulagement les plus simples.

— Savez-vous bien qu'en me rappelant ainsi tout le mal que j'ai fait à cette enfant, vous me mettez dans une position insoutenable? Puisque je dois la revoir, pourquoi m'ôtez-vous la possibilité de l'aborder sans gêne et sans embarras? Mais est-il en effet nécessaire que je la revoie? Si elle est dans les dispositions d'esprit dont vous venez de me parler, pouvez-vous être convaincu, comme médecin, que ma présence lui sera utile, et qu'elle ne hâtera pas plutôt la catastrophe que vous paraissez redouter?

— Lorsqu'il ne nous est pas donné de guérir, nous devons du moins chercher à soulager. La présence de l'objet aimé diminue le pouvoir destructeur de l'imagination, et convertit les désirs brûlants en une douce contemplation. Ce moyen moral n'en est pas moins un de ceux dont il faut user avec modération, parce qu'il peut réveiller une grande passion assoupie; ceci me regarde. Commencez par voir Mignon, soyez bienveillant et bon avec elle; je vous dirai ensuite ce que vous aurez à faire.

En ce moment Nathalie vint prendre Wilhelm pour le conduire chez la malade, qui venait d'accueillir Félix avec la joie la plus vive, ce qui autorisait à croire que la vue du père de cet enfant lui serait également agréable. Notre héros la suivit en silence, et non sans émotion, car il s'attendait à une scène vive et passionnée.

Mignon, assise dans sa chambre sur un petit canapé, tenait Félix sur ses genoux et le pressait sur son cœur. Sa longue robe blanche, son épaisse chevelure brune et bouclée, à demi relevée et à demi flottante sur son cou, son excessive pâleur et ses membres amaigris, lui donnaient l'air d'un fantôme, tandis que Félix personnifiait la vie et les

forces terrestres. En voyant ces deux charmants enfants se tenir étroitement embrassés, on eût pu dire que le ciel et la terre s'étaient unis pour toujours. Mignon tendit la main à notre héros et lui dit en souriant :

— Je te remercie de m'avoir rendu Félix; je ne savais ce qu'il était devenu, et je ne peux vivre sans lui. Lui seul pourra remplir le vide de mon cœur, tant que ce cœur demandera encore quelque chose en ce monde.

Elle continua à se montrer si calme, que ses amis sentirent renaître leurs espérances; le docteur lui-même crut pouvoir s'éloigner sans danger : il promit toutefois de revenir bientôt, et recommanda à Wilhelm de voir la malade aussi souvent que possible. La fidélité avec laquelle il observa cette recommandation le mit à même de se trouver souvent avec Nathalie et de l'examiner de plus près. Il ne tarda pas à reconnaître que si le bonheur parfait était possible sur la terre, on devait le trouver en vivant sous l'influence douce et bienfaisante qu'elle exerçait sur tout ce qui l'entourait.

— Le portrait que votre tante a fait de vous lorsque vous n'étiez encore qu'une enfant, lui dit-il un jour, vous ressemble encore aujourd'hui. Il suffit de vous voir pour sentir que vous ne vous êtes jamais égarée, que jamais vous n'avez été obligée de revenir sur vos pas.

— Je dois cet avantage à la justesse avec laquelle mon oncle et l'abbé ont jugé les dispositions que j'ai reçues de la nature : elle semble m'avoir formée pour deviner tous les maux de la société et pour tâcher d'y remédier. L'enfant qui n'a pas encore et le vieillard qui n'a plus la force de se tenir sur ses jambes; le chagrin du riche qui n'a pas d'enfants, et les angoisses du pauvre qui ne peut pas nourrir les siens; les penchants et les tendances innés, les vœux inutiles, les déceptions, enfin tout ce qui fait le tourment de la vie, je le voyais au premier coup d'œil, mais je ne pouvais voir autre chose. Les scènes variées de la nature, qui ont tant d'attraits pour la plupart des hommes, n'en ont pas pour moi; la magie des arts est presque aussi impuissante; je n'ai jamais d'autre véritable bonheur que celui de décou-

vrir une souffrance et de la faire disparaître. Quand je voyais un malheureux couvert de haillons, je pensais aussitôt aux vêtements entassés dans mes armoires et dont je n'avais aucun besoin réel; quand je voyais un enfant qui languissait sans soins et sans éducation, le nom d'une femme que l'oisiveté et l'ennui rendaient malheureuse au milieu de l'opulence se présentait à ma pensée; quand je voyais une famille nombreuse resserrée dans un espace étroit, je me rappelais les nombreux appartements qui restent inhabités dans la plupart des palais. Cette manière de voir n'était pas le résultat d'une réflexion quelconque, mais d'un instinct naturel. Pendant mon enfance surtout, il m'a fait faire à nos amis et à nos connaissances des propositions qui les humiliaient souvent et les embarrassaient toujours. Je dois citer encore, comme une des bizarreries de mon esprit, que je ne pouvais voir dans l'argent un moyen de soulager les misères humaines : je ne donnais jamais que les objets dont je sentais qu'on avait réellement besoin, et cette manie, dont je ne me suis corrigée que fort tard, m'a attiré bien des railleries! L'abbé seul savait me comprendre; c'est lui qui m'a éclairée sur mes penchants, et qui m'a appris à les satisfaire d'une manière utile et raisonnable.

— Avez-vous adopté son système d'éducation? demanda Wilhelm; laissez-vous les intéressantes créatures dont vous vous êtes chargée suivre leur pente naturelle, se tromper, s'égarer, revenir d'elles-mêmes sur la bonne route, ou persister dans les chemins de traverse?

— Non; selon moi, celui qui ne vient pas à l'instant même au secours d'un être qui a besoin de son assistance ou de ses conseils, ne pourra plus jamais rien pour lui. Il me paraît indispensable de graver dans la mémoire des enfants des préceptes et des lois qui donnent de la régularité à leurs pensées, de la stabilité à leur conduite. Je crois même que, s'il fallait absolument se tromper et s'égarer, il vaudrait mieux le faire systématiquement qu'au hasard. L'expérience m'a prouvé que, dans la nature humaine la plus parfaite et la plus cultivée, il reste toujours un vide qui ne saurait être rempli que par un principe raisonné, par une loi nettement posée.

— Il paraît, dit Wilhelm, que vous êtes en opposition ouverte avec vos amis?

— Oui, et ceci peut vous donner une juste idée de leur tolérance. Loin de chercher à me contrarier, ils me secondent de tout leur pouvoir; ils ont reconnu que la route que j'ai choisie est véritablement la mienne, et leur système les oblige à me la laisser suivre.

La présence de notre héros produisit sur Mignon tout l'effet qu'on en avait espéré; son cœur, qu'une sombre tristesse semblait avoir fermé pour toujours, s'ouvrit de nouveau aux tendres sentiments et à l'amour de la vie. Admise dans la société intime de ses protecteurs, elle était de toutes leurs parties de plaisir. Pendant les promenades elle s'appuyait sur le bras de Wilhelm; et quand ils se trouvaient dans un site agreste, elle lui disait en souriant :

— Mignon ne grimpe et ne saute plus, mais elle éprouve toujours le désir de s'élancer de roc en roc, d'arbre en arbre. Le sort des oiseaux lui fait envie, surtout quand ils construisent des nids pour leurs jeunes familles.

Comme Wilhelm ne pouvait pas toujours être auprès d'elle, Félix du moins ne la quittait jamais. C'est ainsi que dans le moment même où elle paraissait vouloir se détacher entièrement de la terre, le père et le fils l'y rattachaient malgré elle, et lui faisaient redouter l'instant de la quitter.

Ce résultat inquiéta Nathalie. Elle ne savait plus si elle avait bien ou mal fait en cherchant à réveiller les facultés aimantes de cette enfant; une explication à ce sujet avec Wilhelm lui parut indispensable, mais elle voulait attendre l'instant où il jugerait à propos de la lui demander. De son côté, notre héros était plus embarrassé encore; il sentait que son projet de mariage avec Thérèse affligerait profondément Mignon, et il était convaincu que Nathalie ignorait ce projet. Une autre circonstance acheva de lui faire redouter tout entretien particulier avec cette femme dont l'image avait si longtemps occupé ses rêves. Elle aimait à lui parler des brillantes qualités de sa sœur la comtesse; un jour même elle lui dit qu'elle s'attendait à la revoir prochainement chez elle avec son mari. Ce seigneur s'était décidé

enfin à remplacer le défunt comte de Zigendorf chez les frères Moraves, et à passer en Amérique après avoir visité tous les établissements de la société en Allemagne. Elle ajouta que sa pauvre sœur était forcée de consentir à ce long et pénible voyage, dans lequel son mari ne voyait qu'un moyen de gagner la couronne du martyre.

CHAPITRE IV.

Wilhelm avait été plus d'une fois sur le point d'avouer à Nathalie qu'il avait offert son cœur et sa main à Thérèse; mais un sentiment dont il ne pouvait se rendre compte enchaînait sa langue malgré lui. Un jour, Nathalie l'aborda avec son sourire d'ange.

— Me voilà réduite, lui dit-elle, à m'imposer à vous à titre de confidente. C'est votre faute; pourquoi m'avez-vous fait un mystère d'une démarche à laquelle je suis aussi intéressée que vous pouvez l'être vous-même? Si je vous en parle enfin, ce n'est pas sans y être autorisée; voici mes titres : une lettre que mon amie me charge de vous remettre.

— Une lettre de Thérèse! s'écria-t-il.

— Oui, de Thérèse; votre sort est décidé, votre bonheur est certain.

Wilhelm pâlit et garda le silence.

— Votre joie est si vive qu'elle ressemble presque à la terreur. Je n'en compte pas moins sur votre reconnaissance. Pendant votre séjour ici, Thérèse a réclamé mes conseils, et j'ai dissipé le peu de doutes qui lui restaient sur votre compte; je vous montrerai ses lettres; elles vous donneront une juste idée de la bonté de son âme; mais avant tout, lisez celle qu'elle vous adresse.

Wilhelm l'ouvrit; elle contenait les phrases suivantes :

« Je vous appartiens telle que je suis et telle que vous me connaissez; je vous accepte tel que vous êtes et que je vous connais. Si après le mariage nous venions à éprouver quelques déceptions, la raison nous aiderait à les supporter avec

courage. Nous risquons moins que beaucoup d'autres; ce n'est pas la passion, c'est une confiance mutuelle qui nous unit. Si je me souvenais parfois de mon ami, vous me le pardonneriez, je vous promets en échange d'être la mère de votre fils. Vous êtes le maître de venir partager ma modeste demeure, jusqu'à ce que nous puissions nous installer dans votre domaine; n'y faites aucun changement sans moi; je compte sur cette occasion pour vous prouver que je suis digne de votre confiance. Adieu, mon ami, mon prétendu, mon époux! je vous embrasse avec espoir et bonheur! La bonne, l'aimable Nathalie vous apprendra tout ce que vous voudrez savoir sur mon compte. »

Notre héros venait de se convaincre avec un effroi véritable que son cœur appartenait à Nathalie; mais il se reprocha sévèrement ce fol amour, et parvint à reprendre assez de calme pour lire les autres lettres de Thérèse à son amie. Dans ces lettres elle dépeignait Wilhelm tel qu'elle le voyait.

« Voilà, continuait-elle, ce que je pense de l'homme qui m'offre sa main. Quant à l'opinion qu'il a de lui-même, tu la trouveras dans le manuscrit que je t'envoie; il s'y peint avec une noble franchise. J'ai la certitude d'être heureuse avec lui. Mes principes sur la différence des conditions te sont connus depuis longtemps; je ne prétends servir de modèle à personne, et j'aime à m'instruire par l'exemple d'autrui, mais je n'imite jamais servilement. La plupart des hommes redoutent les disparates qui portent sur les relations extérieures, moi je ne redoute que celles qui concernent la vie intime. De la magnificence sans commodité, de l'avarice dans la richesse, une naissance illustre et des habitudes grossières, de la pédanterie dans la jeunesse, de la misère et des allures cérémonieuses; voilà les disparates qui me désespèrent, quels que soient les titres que le monde puisse leur donner. »

« Mon espoir d'être heureuse avec Wilhelm se fonde sur

les rapports que j'ai remarqués entre ton caractère et le sien. Comme toi, il tend sans cesse vers le mieux, et fait le bien qu'il cherche. Que de fois ne t'ai-je pas blâmée quand tu te conduisais, envers certaines personnes ou dans certaines circonstances, autrement que je ne l'aurais fait si j'avais été à ta place! l'expérience cependant m'a toujours prouvé que tu avais raison. En prenant les hommes pour ce qu'ils sont, me disais-tu souvent, on les rend plus mauvais; en feignant de les croire meilleurs, on finit par les faire devenir ce qu'ils devraient être. Quant à moi, je ne puis en agir ainsi; l'ordre, la régularité, la loi, voilà mes éléments à moi. Lorsque Jarno parle de nous deux, il dit que je dresse mes élèves et que tu formes les tiens. Il va même jusqu'à dire que les trois plus belles vertus de l'espèce humaine, la foi, l'amour et l'espérance, me manquent entièrement. et que je les remplace par la persévérance, la pénétration et la confiance. J'avoue qu'avant de te connaître rien au monde ne me paraissait préférable à une raison juste et nette; c'est par toi que j'ai appris à sentir la supériorité d'une belle âme. C'est encore par rapport à toi que j'apprécie Wilhelm; sa vie entière a été un vague désir, un vain tâtonnement, une recherche constante et sincère du bien qu'il demande aux autres sans songer qu'il le porte en lui-même. Cette fois encore, la précision de mon jugement m'a été utile; je connais mon futur mieux qu'il ne se connaît lui-même, et je le juge sans me croire au-dessus de lui; je sens que toute ma pénétration ne suffirait pas pour deviner le degré de perfection où il pourra arriver un jour. Je ne puis penser à lui sans mêler ton image à la sienne, et je me demande comment j'ai pu mériter l'affection de deux créatures aussi nobles; je m'en rendrai digne en faisant toujours ce que vous avez le droit d'attendre de moi. »

« Tu me demandes si je pense encore à Lothaire. J'y pense à chaque instant du jour. Comment pourrais-je le bannir du petit cercle d'amis dont mon imagination m'entoure sans cesse? Ne suis-je pas forcée de me dire qu'il est

le plus noble et le plus malheureux des hommes ? Moi seule, peut-être, je sais l'apprécier complétement. Pourquoi faut-il qu'un instant d'erreur ait établi entre nous une parenté funeste qui rend notre mariage impossible ? Tu étais plus que moi digne de lui ; la nature t'a faite sa sœur ; soyons donc toujours pour Lothaire ce qu'il nous est permis d'être ; et quand le ciel lui aura donné enfin la femme qu'il lui destine, nous resterons encore ses meilleures amies. »

— Votre mariage est certain maintenant, lui dit Nathalie ; mais qu'en dira mon frère ? qu'en diront ses amis ?

— Quoi ! ils ne savent pas encore ?...

— Non... En parlant à Thérèse d'une certaine association dont je connais le but et l'esprit sans avoir jamais cherché à en pénétrer les mystères, Lydie est parvenue à lui inspirer de la défiance contre l'abbé et contre Jarno ; ce n'est que mes conseils à moi qu'elle a réclamés et acceptés. Quant à mon frère, elle ne pouvait ni ne devait lui parler de son projet d'union avec vous, puisqu'en se séparant ils s'étaient promis de ne jamais se consulter à ce sujet.

Elle allait prier Wilhelm d'ajouter quelques mots à la lettre qu'elle venait d'écrire à son frère, lorsqu'un domestique annonça Jarno, qui parut presque aussitôt.

— Je viens, dit-il, vous annoncer une nouvelle très-agréable, concernant notre chère Thérèse, et à laquelle vous êtes loin de vous attendre. Vous nous avez souvent blâmés, belle Nathalie, parce que nous surveillons de trop près tous ceux dont l'avenir nous intéresse ; vous serez forcée de convenir enfin que cet espionnage est bon à quelque chose. Voyons, donnez-nous une preuve de votre sagacité, devinez le motif qui m'amène.

Jarno avait l'air si satisfait et si malin, que Nathalie crut qu'il avait pénétré le mystère dont elle avait enveloppé le mariage de Thérèse avec Wilhelm.

— Je suis plus adroite que vous ne le croyez, répondit-elle en souriant. Ce papier vous prouvera que j'allais vous

envoyer le mot de l'énigme, afin de vous épargner la peine de venir me le demander.

Charmée d'échapper à la petite mystification que l'on semblait lui avoir préparée, elle lui remit la lettre qu'elle destinait à Lothaire. A peine Jarno l'eut-il parcourue des yeux, qu'il la laissa tomber avec effroi; et tandis que Wilhelm et Nathalie, surpris et effrayés à leur tour, le regardaient en silence, il se promenait à grands pas dans la chambre.

— Faut-il parler? s'écria-t-il enfin. Oui, c'est inévitable! Ecoutez-moi, je vais vous rendre secret pour secret, déception pour déception! Thérèse n'est point la fille de la femme de son père! l'obstacle qui la séparait de Lothaire n'existe plus; et je venais vous prier de la préparer à son prochain mariage avec lui. Nous nous trouvons tous, continua-t-il en voyant que Wilhelm et Nathalie n'osaient lever les yeux sur lui, dans une position qui exige la solitude, je vous demande une heure de recueillement.

Et sans attendre leur réponse, il descendit au jardin; Wilhelm l'y suivit machinalement et de loin. A peine l'heure s'était-elle écoulée, que tous trois se trouvèrent de nouveau réunis; Wilhelm prit le premier la parole.

— Lorsque je vivais au hasard, dit-il, je trouvais partout de l'amitié, de l'amour, de la confiance; aujourd'hui je raisonne ma conduite, je pèse les motifs qui m'y déterminent, et le destin me traite avec une sévérité impitoyable. Il me force à laisser retomber la main que j'offrais à Thérèse; elle aussi me tendait la sienne, mais de loin, comme dans un rêve, puisqu'il m'est impossible de la saisir. Adieu pour toujours, vision céleste! image de bonheur qui vous groupiez auprès de cette vision, adieu pour toujours!... Souffrez, continua-t-il après un instant de silence, que je vous explique ma pensée tout entière. Le souvenir de l'impression que Lothaire produisit sur moi lorsque je le vis pour la première fois me soutient en ce moment où il s'agit du sort de toute ma vie. Cet homme, dis-je alors, est digne d'avoir des amis prêts à tout lui sacrifier. Cette conviction m'a décidé naguère à tromper la pauvre Lydie; elle me

donne aujourd'hui la force de lui céder Thérèse!... Allez, et racontez-lui tout ce qui vient de se passer ici.

— Dans de pareilles circonstances, répondit Jarno, il ne faut pas agir avec précipitation. Ne décidons rien sans le consentement de Lothaire; je vais le rejoindre, attendez avec calme ou une lettre de sa part ou mon retour.

Après le départ de Jarno, Wilhelm et Nathalie tombèrent dans une sombre tristesse. Bientôt cependant notre héros s'étonna de ce qu'il avait pu laisser partir Jarno sans lui demander des explications sur un événement aussi imprévu que celui qu'il était venu leur annoncer; il alla même jusqu'à douter de la vérité de cet événement.

Un matin Nathalie reçut de Thérèse le billet suivant :

« Ma conduite te paraîtra sans doute fort extraordinaire; mais je ne puis m'empêcher de te prier d'envoyer mon futur chez moi le plus tôt possible. Je connais toutes les intrigues que l'on ourdit pour me l'enlever, et je veux qu'il devienne mon époux en dépit de ces intrigues. Remets-lui la lettre ci-jointe, à lui seul; quelle que soit la personne qui puisse se trouver près de vous, je veux qu'elle ignore notre correspondance. »

La lettre adressée à Wilhelm contenait ce peu de mots :

« Qu'allez-vous penser de moi? La raison nous a inspiré notre projet de mariage, et je cherche à réaliser ce projet avec tout l'empressement d'une passion violente. Qu'aucun obstacle, qu'aucun prétexte ne vous arrête. Venez, oh! venez, mon ami; vous m'êtes devenu trois fois plus cher depuis qu'on cherche à nous séparer. »

— Que faire? s'écria Wilhelm après avoir lu ce billet.

— Je l'ignore, répondit Nathalie. Jamais mon cœur et ma raison ne m'ont fait aussi complétement défaut que dans cette circonstance.

— Que penser de tout ceci? Lothaire ignore-t-il ce qui se passe, ou en est-il le ressort mystérieux? Jarno a-t-il improvisé un conte en voyant la lettre que vous écriviez à votre frère? De quelles intrigues parle Thérèse? Il est certain qu'autour de nous s'agite une association secrète qui veut tout diriger, tout guider... D'un côté l'on me dit, pour me

tromper peut-être, que l'obstacle qui séparait Lothaire de Thérèse est rompu ; de l'autre, cette noble fille m'appelle pour hâter notre union... Quelle résolution dois-je prendre ?

— Songez, dit Nathalie, que toute démarche raisonnable demande à être mûrement réfléchie. S'il est vrai que mon frère peut devenir l'époux de Thérèse, il serait inhumain de la lui enlever. Laissons-le prononcer lui-même son arrêt et le vôtre ; je suis sûre qu'il ne vous fera pas attendre longtemps.

Le jour suivant elle reçut en effet une lettre de Lothaire, conçue en ces termes :

« Je ne te renvoie point Jarno, parce que je sais que tu préfères un mot de ma part à tout ce qu'il pourrait te dire. J'ai la certitude que Thérèse n'est pas la fille de la femme de son père ; et je ne renoncerai à l'espoir de la posséder que lorsque, après de mûres réflexions, elle m'aura préféré notre ami. D'ici là, garde-le près de toi ; je t'en conjure, au nom du bonheur de toute ma vie. De mon côté, je te promets de mettre, le plus tôt possible, un terme à la position fâcheuse où nous nous trouvons tous en ce moment. »

Wilhelm donna sa parole qu'il ne quitterait le château que lorsqu'elle le lui permettrait ; Nathalie écrivit à son amie, et lui envoya la lettre de son frère. Thérèse répondit sur-le-champ :

« Oui, Lothaire croit en effet ce qu'il te dit ; comment pourrait-il feindre ainsi avec sa sœur ? Mais... restons-en là, c'est, pour l'instant du moins, le parti le plus sage. Je viendrai chez toi dès que j'aurai casé la pauvre Lydie, qu'on traite avec une cruauté révoltante. J'ai bien peur qu'on ne nous ait tous jetés dans un labyrinthe dont nous ne pourrons jamais trouver le fil. Si Wilhelm pensait comme moi, il s'échapperait pour venir me rejoindre ; il se soumet : je le perdrai, et je ne retrouverai jamais Lothaire. Pauvre Lothaire ! on le trompe ; pour l'arracher à Lydie, on lui fait espérer la possibilité de revenir à moi. Le trouble et le désordre qu'on a jetés dans nos idées iront toujours en s'augmentant ; et si nous parvenons un jour à tout savoir, il sera trop tard... Je le répète, si mon ami n'a pas la force de s'ar-

racher au piége qu'on nous tend, je viendrai le chercher chez toi. Ne me suppose pas aveuglée par une passion quelconque ; je cède à la conviction que, puisqu'il m'a fallu renoncer à Lothaire, je trouverai le bonheur près de Wilhelm ; je t'autorise à le lui dire de ma part. Je suis parvenue à chasser de ma pensée le rêve de la douce existence que ton frère aurait pu m'offrir, et je me suis arrangée un nouveau plan de vie avec Wilhelm. Ce nouveau rêve vit encore dans mon âme ; de quel droit veut-on me l'arracher encore ? Ferait-on assez peu de cas de Thérèse pour supposer que de pareils changements soient si faciles pour elle ? »

— Songez, dit Nathalie, que mon sort est maintenant entre vos mains ; car il est étroitement lié à celui de mon frère. Tout ce qui l'afflige me fait souffrir ; s'il est heureux, je le suis aussi ; c'est par lui que j'ai appris qu'il est des joies, des affections, qu'il est un amour enfin qui élève au-dessus de toutes les sensations de la terre.

Elle s'interrompit tout à coup.

— Continuez, oh ! continuez ! s'écria Wilhelm en saisissant sa main. L'instant est venu de nous entendre, de nous confier nos plus secrètes pensées.

— Eh bien, mon ami, dit Nathalie avec son sourire noble et gracieux, tout ce que le monde et les livres appellent amour me paraît un conte de fée, un véritable mensonge.

— Vous n'avez donc jamais aimé ? demanda Wilhelm.

— Jamais ou toujours, répliqua Nathalie.

CHAPITRE V.

Nathalie venait de cueillir des fleurs, dont la plupart étaient inconnues à notre héros ; il lui demanda à qui elle les destinait.

— A mon oncle, répondit-elle. Nous allons lui faire une petite visite dans la *salle du passé*, que le soleil éclaire si bien en ce moment. Cet homme extraordinaire avait des préférences marquées, non-seulement pour certains individus, mais pour certaines pierreries, plantes et animaux.

Cette bizarrerie l'aurait rendu le plus insupportable des hommes s'il n'avait pas cherché à la combattre ; parfois, cependant, il éprouvait le besoin de s'y abandonner sans réserve. Ce n'est pas ma faute, disait-il, si je n'ai pu établir une harmonie parfaite entre mes penchants et ma raison. Tout le monde, ajoutait-il en riant, ne peut pas avoir le bonheur de Nathalie, dont les désirs et les besoins se bornent à satisfaire les désirs et les besoins des autres.

En s'entretenant ainsi, ils rentrèrent au château, et traversèrent une longue galerie terminée par une porte de bronze dans le style égyptien, c'est-à-dire plus étroite en haut qu'en bas. Deux sphinx de granit étaient placés aux deux côtés de cette porte, dont l'aspect imposant faisait présumer qu'elle conduisait à quelque asile lugubre. Les deux battants s'ouvrirent, et la belle Nathalie introduisit son ami dans une salle où l'art avait paré la mort de toutes les grâces, de toute la sérénité de la vie. Des arcades régulières s'ouvraient dans les murs ; chacune d'elles contenait un sarcophage. Dans les ouvertures des piliers qui séparaient les arcades, on voyait des urnes, des cendriers et autres vases funéraires. Des peintures d'une beauté remarquable, représentant des couronnes, des ornements et des signes allégoriques, décoraient le plafond et les places restées vides entre les arcades ; l'artiste avait divisé le tout en champs, dont les dimensions offraient à l'œil une diversité harmonique. Des bandes de marbre d'un jaune rougeâtre, bordées de filets bleus, composition chimique qui imitait parfaitement le lapis lazuli, couvraient les architraves, et donnaient à l'ensemble une unité d'autant plus agréable à la vue, que les contrastes y étaient savamment ménagés.

A l'aspect de ces décors magnifiques soumis aux plus sévères règles du goût architectonique, l'homme le plus vulgaire n'aurait pu s'empêcher de sentir la noblesse et la grandeur de l'intelligence humaine.

En face de la porte était, sur un superbe sarcophage, la statue de marbre de l'oncle ; la main appuyée sur un coussin, il paraissait contempler un rouleau placé devant lui et sur lequel on lisait ces mots : *Apprends à vivre !*

Wilhelm crut reconnaître dans cette statue le vieux seigneur qu'il avait vu dans la forêt à côté de la belle amazone. Nathalie prit le bouquet fané que, quelques jours auparavant, elle avait déposé au pied de la statue, et le remplaça par celui qu'elle venait de cueillir.

— Pendant que l'on décorait cette salle, dit-elle, j'y passais presque toutes mes journées avec mon digne oncle. Il s'était associé les artistes les plus célèbres, et son plus grand bonheur était de juger et de corriger les dessins de tout ce que vous voyez ici.

— C'est le temple de la vie! dit Wilhelm avec enthousiasme; on pourrait tout aussi bien l'appeler la salle du présent ou de l'avenir que celle du *passé*. C'est ainsi que tout fut, c'est ainsi que tout sera; il n'y a d'éphémère que l'individualité qui voit, qui sent. Ce tableau, qui représente une mère pressant son enfant sur son cœur, survivra à plusieurs générations de mères heureuses; et dans plusieurs siècles, on regardera encore avec plaisir cet homme qui se dépouille de sa gravité naturelle pour jouer avec son jeune fils. La fiancée pudique aura toujours, comme dans cette belle peinture, besoin qu'on la console au moment où ses vœux secrets vont s'accomplir, et le prétendu attendra toujours avec la même impatience la permission d'entrer dans la chambre nuptiale.

Wilhelm continua à commenter ainsi les peintures qui décoraient cette salle. Les instincts que l'enfant manifeste en se jouant, et la gravité imposante du sage qui s'élève au-dessus des faiblesses humaines, y étaient mis en action. Les exemples se composaient pour ainsi dire de toutes les sensations du cœur, depuis la naïve satisfaction de la jeune fille qui oublie de retirer sa cruche de la fontaine où, pour la première fois, elle aperçoit son image séduisante, jusqu'à la solennité imposante où les rois prennent les dieux à témoins du serment par lequel ils s'obligent à rendre leurs peuples heureux. Cette salle était un monde, un ciel, qui exerçaient sur tous ceux qui la visitaient une influence mystérieuse et irrésistible. Wilhelm l'éprouva sans pouvoir se l'expliquer.

— Qu'est-ce donc, demanda-t-il, qui agit si agréablement et si puissamment sur moi? Ce que je sens n'a aucune si-

gnification directe, et ne dépend point des émotions que les diverses circonstances de la vie humaine font naître en nous. Je ne sais qui me parle par l'ensemble et par les détails sans que je puisse comprendre l'un ni m'approprier les autres. Quelle magie dans ces surfaces, dans ces lignes, dans ces couleurs ! Qu'est-ce donc que des images qui enchantent lors même qu'on n'en saisit pas le véritable sens ? Oui, on pourrait toujours s'arrêter ici, se dilater dans une vague contemplation, et se trouver heureux tout en se livrant à des sensations opposées à celles que ce lieu devrait peut-être éveiller en nous.

S'il était au pouvoir humain de décrire l'heureuse disposition de tous les objets qui remplissaient cette salle et du lien qui les unissait, tantôt par la ressemblance, tantôt par l'uniformité, et tantôt par le contraste et la bizarrerie des couleurs ; s'il était possible de dire comment tout paraissait ainsi qu'il le fallait pour produire l'effet voulu, nous donnerions à nos lecteurs la juste idée d'un lieu où, alors, chacun d'eux voudrait passer sa vie.

Dans une des extrémités de la salle s'élevaient quatre immenses candélabres de marbre ; quatre autres moins grands entouraient un gracieux sarcophage, dont les dimensions annonçaient qu'il était destiné à recevoir les restes d'une personne au-dessous de la taille moyenne.

— Mon oncle, dit Nathalie en s'arrêtant près de ce monument, avait une grande prédilection pour cette œuvre des temps antiques. La fleur, me disait-il, tombe souvent avant que le fruit ne soit noué ! Que de fruits, rongés par des vers qui semblent hâter leur maturité, subissent la même destinée après avoir donné de belles espérances ! C'est un pareil fruit qu'il faudra déposer ici. Hélas ! je crains bien que, sans le savoir, il n'ait fait allusion à la pauvre jeune fille qui, malgré nos soins, se penche vers le repos de l'éternité !

Wilhelm ne répondit rien, et Nathalie lui fit remarquer des ouvertures demi-circulaires pratiquées dans le plafond.

—C'est là, dit-elle, que se cachent les chœurs des chanteurs qui, d'après les ordres de mon oncle, doivent accompagner chaque inhumation en ce lieu. Il ne pouvait vivre sans mu-

sique et surtout sans chant ; mais il ne voulait qu'entendre et ne rien voir. Au théâtre, disait-il à cette occasion, la musique n'est que l'esclave de l'œil ; car elle accompagne les mouvements et non les sensations. Dans les concerts, le mécanisme vient encore parler à l'organe de la vue au détriment de celui de l'ouïe; la musique cependant n'est faite que pour l'oreille, et la voix humaine est la plus belle des musiques ; mais quand nos regards s'arrêtent sur l'individu borné qui l'a produit, l'effet est perdu, du moins par rapport à son universalité. Je veux voir celui à qui je parle ; c'est un être isolé que son caractère, qui se réfléchit dans son extérieur, peut rendre digne ou indigne ne mon intérêt ; je ne veux pas voir celui qui chante, parce qu'il m'importe peu qu'il soit laid ou beau, méchant ou bon. Lorsque j'écoute un chanteur, ce n'est pas un esprit qui parle à mon esprit, ce ne sont pas les mille formes du monde matériel qui se dévoilent à mes regards, ce n'est pas une âme qui s'adresse à la mienne pour lui faire pressentir les félicités du ciel : c'est un organe étranger qui parle à mon organe à moi. Mon bon oncle étendait ce principe jusque sur la musique instrumentale. Les efforts et les gestes des musiciens pour tirer parti de leurs instruments lui donnaient des distractions désagréables : aussi cachait-il toujours l'orchestre ; et quand ailleurs il assistait à un concert, il fermait les yeux afin de consacrer toute son existence au plaisir d'entendre.

Tous deux allaient quitter la salle du *passé*, lorsqu'ils virent accourir Mignon ; Félix faisait de vains efforts pour la dépasser et s'écriait : Ce sera moi, ce sera moi ! La jeune fille arriva la première ; mais elle était hors d'état de prononcer un mot, tandis que Félix, quoique encore éloigné, criait d'une voix assez forte pour être comprise, que Thérèse venait d'arriver. Les deux enfants avaient parié ensemble à qui annoncerait le premier cette heureuse nouvelle. Nathalie soutint la pauvre Mignon dans ses bras.

— Petite méchante ! lui dit-elle, ne t'a-t-on pas défendu cent fois de courir ? Comme ton cœur bat !

— Laisse-le se briser ! il y a déjà trop longtemps qu'il bat ainsi.

Au même instant, Thérèse parut et s'élança vers Wilhelm.

— Eh bien ! mon ami, où en sommes-nous ?

Et le regardant fixement, elle semblait avoir lu sa réponse dans ses yeux, car elle se jeta dans ses bras.

— Ma Thérèse ! ma Thérèse adorée ! s'écria Wilhelm.

— Mon ami ! mon bien-aimé, je suis à toi pour toujours !

— Maman Thérèse, dit Félix en la tirant par sa robe, je suis là, ne m'oublie pas.

A peine avait-il prononcé ces mots, que Mignon posa la main sur son cœur, poussa un cri, et tomba aux pieds de Nathalie. Wilhelm l'emporta sur ses bras. Le vieux docteur et le jeune chirurgien, qui se trouvaient au château, lui prodiguèrent en vain tous les secours de leur art, il fut impossible de la rappeler à la vie.

Thérèse avait conduit notre héros dans une pièce voisine. Assis à côté d'elle, sur le même canapé où il avait vu Nathalie le jour de son arrivée au château, il était aussi incapable de réfléchir que de parler. La vie a des moments où les événements passent et repassent devant nos yeux, semblables à des navettes ailées qui terminent malgré nous le tissu que nous avons ourdi.

— Mon ami, lui dit doucement Thérèse, soutenons-nous mutuellement, ainsi que nous serons plus d'une fois forcés de le faire pendant le cours de notre carrière. Le malheur qui vient de nous frapper est un de ceux qu'on ne saurait supporter qu'à deux. Songez que Thérèse est avec vous, qu'elle partage vos douleurs.

Wilhelm la pressa dans ses bras.

— La malheureuse enfant, dit-il, a cherché plus d'une fois un refuge sur mon cœur incertain, que la constance du tien me serve d'appui.

Et il l'enlaça plus fortement ; mais il lui fut impossible de graver son image dans son âme : son imagination évoquait des fantômes qui avaient tantôt les traits de Mignon, tantôt ceux de Nathalie.

— Nathalie les surprit en cet état, et Thérèse la pria de bénir son union avec Wilhelm, qui sanglotait la tête appuyée sur son épaule.

— Je ne séparerai pas ce que Dieu paraît avoir uni, répondit Nathalie; mais je ne vous bénirai point. Je blâmerais même sévèrement une conduite qui semble annoncer que vous avez oublié tout ce que vous devez à mon frère, si je ne l'attribuais pas à l'exaltation de la douleur. Wilhelm s'arracha des bras de Thérèse, et comme elle voulait le retenir, il s'écria hors de lui :

— Laissez-moi voir l'enfant que j'ai tuée! Le malheur que l'on regarde en face est toujours moins grand que celui que notre imagination nous dépeint!

Le docteur et le chirurgien entrèrent, et lui défendirent sévèrement d'approcher de Mignon. Prévoyant sa mort prochaine, ils avaient pris d'avance les mesures nécessaires pour conserver à ses restes les apparences de la vie. Leur opération exigeait une tranquillité complète, ce qui les avait obligés d'éloigner tout le monde du corps de Mignon, jusqu'au moment où il serait déposé dans la *salle du passé*.

La vue de la trousse du jeune chirurgien avait donné le change aux émotions de Wilhelm, et il demanda à Nathalie comment ce jeune homme en était devenu propriétaire.

— Il la tient de son père, que vous avez connu, répondit-elle; car c'est lui qui vous a pansé sur la plate-forme de la forêt.

— Cédez-moi cette trousse, dit-il au jeune chirurgien; elle ne peut avoir aucun prix à vos yeux : pour moi, c'est un trésor inappréciable par les souvenirs que sa vue éveille dans mon âme. Hélas! au milieu de combien de cris de douleur ne s'est-il pas déroulé, le ruban qui l'entoure! Combien de regards mourants se sont pour toujours fermés devant lui, et ces couleurs brillent encore du même éclat! Il a été témoin du plus beau moment de ma vie, du moment où Nathalie m'apparut comme un ange tutélaire, tandis que l'enfant dont nous déplorons la mort prématurée tremblait pour mes jours, et cherchait à arrêter avec ses beaux cheveux le sang qui coulait de mes blessures!

On allait enfin expliquer à Thérèse la véritable cause de la mort de Mignon, quand un domestique annonça trois étrangers, qui entrèrent aussitôt : c'était Jarno, Lothaire et l'abbé.

Malgré la vive surprise que cette visite causait à tout le monde, Nathalie accueillit son frère avec joie, et Thérèse lui dit en souriant :

— Vous ne vous attendiez pas à me trouver ici ; car c'est moins que jamais le moment de chercher à nous rencontrer. Je dois vous avouer cependant qu'après une aussi longue séparation, je vous revois avec plaisir.

— Si je suis condamné à vous perdre, répondit Lothaire, il m'importe peu de l'apprendre en votre présence. Je viens me confier à votre cœur, à votre raison ; et je ne demande entre Wilhelm et moi d'autre arbitre que vous.

La conversation devint générale et presque insignifiante. Nathalie proposa une promenade au jardin ; Lothaire lui offrit son bras, l'abbé accompagna Thérèse ; Wilhelm et Jarno restèrent seuls dans la chambre.

L'arrivée inattendue des trois amis avait pour Wilhelm quelque chose de pénible et de douloureux. Jarno le plaisanta sur son air morne et abattu, et sur le silence qu'il s'obstinait à garder avec lui.

— Que pouvons-nous avoir à nous dire désormais ? répondit-il sèchement ; Lothaire vient avec ses deux aides de camp ; il ne pourra plus empêcher les puissances mystérieuses de la tour d'exécuter complétement les singuliers projets qu'ils ont fermés à notre égard. Je les connais assez pour être convaincu que leurs louables efforts tendent sans cesse à séparer ce qui doit être uni, à unir ce qui doit être séparé. Quant au bien qui résultera de ces hautes combinaisons, il restera sans doute toujours caché à nos yeux profanes.

— Vous avez de l'humeur ; c'est fort bien ; fâchez-vous tout rouge, j'en serai charmé.

— Je suis aussi disposé à vous rendre ce service que vous l'êtes sans doute à pousser ma patience à bout.

— En attendant, mon cher ami, laissez-moi un peu vous parler de cette tour contre laquelle vous êtes si en colère en ce moment.

— Comme il vous plaira, monsieur. Je vous avertis toutefois que je suis trop préoccupé pour écouter vos merveilleux récits avec l'attention qu'ils méritent.

— Les aimables et bienveillantes dispositions de votre esprit ne m'empêcheront pas de vous donner les éclaircissements dont vous avez plus que jamais besoin. Vous m'accordez de la raison, de l'adresse; je vais vous convaincre que j'ai de la loyauté, de l'honneur. Je suis chargé...

— J'aimerais mieux vous entendre parler en votre propre nom, interrompit Wilhelm, et dans le seul but de m'être utile. Au reste, puisque je n'ai aucune confiance en vous, pourquoi voulez-vous que je vous écoute ?

— Parce que vous n'avez rien de mieux à faire en ce moment, et que j'ai tout le loisir nécessaire pour vous raconter des contes. Voyons, calmerai-je un peu votre irritation si je vous avoue que tout ce que vous avez vu dans la tour n'est que la ruine vénérable d'une tentative de jeunesse entreprise avec zèle, mais dont on sourit aujourd'hui comme d'une belle folie ?

— Eh quoi! ces apprêts imposants ne sont qu'un jeu, qu'une mystification ? On nous introduit solennellement dans un grave sanctuaire, on fait passer devant nos yeux des apparitions merveilleuses, on nous déclare que nous n'étions que des apprentis, on nous affranchit, mais nous n'en sommes pas plus instruits. On nous remet des parchemins contenant des sentences sublimement inintelligibles...

— Ces sentences, interrompit Jarno, ne sont inintelligibles que pour celui qui ne veut pas les appliquer aux expériences qu'il a faites. Elles n'ont pas été écrites au hasard; je vais vous en convaincre; car je présume que vous avez sur vous votre *brevet d'apprentissage*.

— Sans doute; est-ce qu'on ne doit pas avoir toujours une pareille amulette sur son cœur ?

— Un jour peut-être, cet écrit vous paraîtra digne d'occuper une place dans votre tête et dans votre cœur.

Et prenant le rouleau des mains de Wilhelm, il en parcourut rapidement la première partie.

— Elle ne concerne que le sentiment artistique, dit-il; je laisse à d'autres le soin de discuter une pareille question. La seconde traite de la vie d'action, c'est là mon domaine.

Puis il se mit à lire plusieurs passages, qu'il entremêla d'observations et de récits.

— La jeunesse, dit-il, a toujours un penchant très-prononcé pour le mystère et pour les pompes extérieures; et ce penchant est souvent la preuve d'une certaine profondeur d'esprit. A cet âge, on veut que les ténèbres, le vague même, agisse sur tout notre être. L'adolescent croit trouver beaucoup dans un secret, et espère agir puissamment à l'aide de ce secret. L'abbé fortifie les jeunes gens d'élite dans cette manière de voir autant par principe que par habitude; car il a autrefois dirigé une association secrète très-influente. De tous ses initiés, j'étais celui qui tenait le plus à son individualité, non-seulement parce que j'étais le plus jeune, mais parce que j'avais besoin de voir clair en toute chose, et que je voulais connaître le monde tel qu'il est. Cette disposition de mon esprit s'empara à mon insu de mes coassociés, et déjà nous commencions à ne plus voir dans les autres hommes que leurs défauts, tandis que nous nous croyions parfaits. Heureusement l'abbé nous fit comprendre qu'il fallait étudier les hommes pour leur être utile, et se juger soi-même d'après le degré d'activité que l'on déploie pour atteindre ce but. Il nous conseilla de conserver à notre société son cérémonial primitif, afin de donner à nos réunions quelque chose de légal, et de laisser à l'ensemble de l'instruction son cachet allégorique. C'est cette allégorie qui lui avait donné les apparences d'un métier tendant à s'élever jusqu'à l'art; de là les dénominations d'*apprenti*, de *compagnon* et de *maître*. Pour nous créer des archives de nos propres expériences, nous imposâmes à nos initiés l'obligation d'écrire ou de faire écrire tout ce qu'il avait vu ou éprouvé, et nous appelâmes ces sortes de confessions les *années d'apprentissage*.

Fort peu de personnes, continua-t-il, demandent à être instruites et éclairées : elles ne veulent qu'une recette pour acquérir des richesses, des dignités ou autres choses semblables. Pour nous débarrasser de ces gens-là, nous les fatiguons par toutes sortes de fantasmagories, et nous n'affranchissons jamais que l'apprenti capable de sentir pourquoi

il est né, et qui est résolu à suivre sa route sans hésitation et sans regret.

— En ce cas, vous m'avez affranchi beaucoup trop tôt; car je sais moins que jamais ce que je dois faire.

— Nous avons tous été jetés, sans qu'il y ait de notre faute, dans une situation très-embarrassante; espérons que notre bon génie nous en tirera. En attendant, écoutez ce passage de votre *brevet d'apprentissage:* « Tout individu qui porte en soi plusieurs germes susceptibles de développement s'éclaire plus tard qu'un autre sur soi et sur le monde. Ils sont rares les hommes qui à la force de penser joignent la promptitude d'action. La pensée agrandit, mais elle paralyse; l'action anime, mais elle restreint. »

— Je vous en supplie, interrompit Wilhelm, faites-moi grâce de ces phrases singulières; elles ont déjà jeté assez de désordre dans ma tête.

— Soit, répondit Jarno en fermant à demi le rouleau, sur lequel il continua à jeter les yeux à la dérobée; puisque vous le voulez, je m'en tiendrai à la narration. Je n'ai pas été personnellement utile à la société, car il n'y a pas de plus mauvais professeur que moi. Quand je vois un homme qui s'égare, il m'est impossible de ne pas crier de toutes les forces de mes poumons pour lui indiquer la bonne route, lors même que cet homme serait somnambule, et que par mon brutal avis je l'exposerais à se casser le cou. Vous avez été plus d'une fois l'objet de mes vives discussions avec l'abbé, car il a pour vous une préférence marquée dont il vous est permis d'être fier. Quant à moi, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous parler franchement, et je l'ai fait partout où je vous ai rencontré.

— Oui, et avec fort peu de ménagements.

— Et qu'y a-t-il donc à ménager avec un jeune homme qui, doué d'une foule de qualités heureuses, se perd sur une fausse route?

— Je vous demande pardon, répliqua Wilhelm; mais vous m'avez refusé toute espèce de talent pour le théâtre, et quoique je l'aie quitté pour toujours, je ne puis être de votre avis à ce sujet.

— Cela prouve que vous vous trompez encore. Celui qui ne peut s'identifier qu'avec lui-même ne sera jamais un grand acteur. Vous avez très-bien joué *Hamlet* et quelques autres rôles dans lesquels vous étiez soutenu par votre caractère et par les dispositions d'esprit où vous vous trouviez alors; il n'en faut pas davantage pour un théâtre d'amateurs, ni même pour le malheureux qui ne saurait être que médiocre partout, ou pour lequel il n'y a pas d'autre carrière possible. Au reste, continua-t-il en jetant un regard fugitif sur le rouleau, on ne doit jamais se consacrer à un talent dans lequel on ne peut pas espérer d'arriver à la perfection. Les progrès que l'on y fera ne serviront qu'à ouvrir tôt ou tard les yeux sur le mérite du véritable maître, et alors on regrettera amèrement le temps et les forces que l'on aura perdus pour arriver à une pitoyable médiocrité.

— Ne lisez pas! s'écria Wilhelm, je vous en conjure, ne lisez pas! Parlez, continuez à raconter. Il paraît que l'abbé a voulu que je pusse jouer *Hamlet*, et que c'est lui qui m'a fourni un acteur pour le fantôme.

— Oui; il soutenait que c'était l'unique moyen de vous guérir, si toutefois vous étiez guérissable.

— Je conçois maintenant pourquoi on m'a laissé le voile qui me conseillait de fuir.

— Et il était persuadé que vous vous hâteriez de suivre ce conseil. Selon lui, ce premier essai devait à jamais vous éloigner du théâtre; je soutenais le contraire, et avec tant de vivacité, que nous nous sommes presque querellés à la fin de la première représentation de *Hamlet*.

— Est-ce que vous auriez assisté à cette représentation?

— Sans doute.

— Qui de vous s'était chargé du rôle du fantôme?

— L'abbé ou son frère jumeau, car ils se ressemblent tellement, que pour les distinguer il faut les voir l'un à côté de l'autre, parce que l'abbé est un peu plus grand que son frère.

— Eh quoi! dit Wilhelm, vous avez des secrets même entre vous?

— C'est un droit qu'aucune intimité ne saurait exclure,

pourvu qu'il n'empêche pas les amis de s'estimer et de se comprendre.

— Achevez de m'éclairer sur cet homme extraordinaire. Je lui ai tant d'obligations! et cependant, je pourrais lui adresser de graves reproches.

— La nature, dit Jarno, l'a doué d'une puissance de jugement si prompte et si juste, qu'au premier coup d'œil il voit toutes les facultés et toutes les forces qui dorment au fond des cœurs, et devine le degré de développement dont elles sont susceptibles. Cette puissance merveilleuse lui a valu l'empire qu'il exerce sur nous tous. La plupart des hommes n'estiment chez eux comme chez les autres que certaines qualités; l'abbé, au contraire, les favorise et les protége toutes. Laissez-moi, à cette occasion, revenir à votre *brevet d'apprentissage*, et daignez m'écouter avec attention. L'humanité se compose de tous les hommes réunis; l'univers n'est autre chose que la réunion de toutes les forces existantes. Les hommes vivent entre eux dans une opposition perpétuelle, et tandis qu'ils cherchent à se détruire mutuellement, la nature s'attache à les reproduire sans cesse. L'homme porte en lui tout ce que l'homme peut voir, faire, sentir, désirer et concevoir. Depuis les plus simples travaux manuels, qui dérivent du seul instinct animal et du besoin de la conservation, jusqu'aux plus nobles productions de l'art et de l'intelligence; depuis le triste bégayement et le sauvage cri de douleur de l'enfant jusqu'au sublime débit de l'orateur et les accents enivrants du chanteur; depuis les luttes corps à corps qui font le charme des récréations de l'écolier jusqu'aux batailles sanglantes qui décident de la destinée des états; depuis la plus simple bienveillance et l'amour le plus passager jusqu'aux passions les plus violentes et les liens les plus solennels; depuis la connaissance la plus positive de l'actualité la plus matérielle jusqu'aux vagues pressentiments, au doux espoir de l'avenir purement idéal de l'âme, oui, tout est dans l'homme, tout peut et doit être développé en lui, non individuellement, mais collectivement. Lorsque de deux êtres humains, l'un ne cultive que le beau et l'autre que l'utile, tous deux ne forment

qu'un seul homme complet. L'utile surgit de lui-même et se propage par lui-même, car il est indispensable; le beau a besoin d'être encouragé et soutenu, parce qu'il est peu d'hommes qui sachent le produire, et qu'il en est moins encore qui le désirent et le demandent...

— Assez! assez! interrompit Wilhelm; j'ai lu tout cela.

— Ecoutez seulement encore ce passage, où l'abbé se peint tout entier : « Chaque force domine une autre force, mais aucune d'elles ne saurait se perfectionner sans le secours de l'autre. Chaque disposition porte en elle une force de perfectionnement exclusivement appropriée à cette disposition. Malheureusement, la plupart des hommes qui veulent agir et enseigner ne comprennent point cette vérité incontestable. »

— Je ne la comprends pas non plus, s'écria Wilhelm avec humeur.

— Qu'importe? vous entendrez l'abbé prêcher plus d'une fois sur ce texte. Bornons-nous, pour l'instant, à voir clairement ce qui est en nous, et ce qu'il faut cultiver et perfectionner. Surtout soyons justes envers tout le monde, car on n'est estimable qu'autant qu'on estime les autres.

— Pour l'amour de Dieu, plus de sentences! c'est un fort mauvais remède pour un cœur blessé. Dites-moi plutôt, avec la précision désespérante qui vous caractérise, de quelle façon je dois m'immoler à vos principes et à ceux de vos amis.

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous ne tarderez pas à nous demander pardon de vos soupçons injurieux. C'est à vous à examiner, à choisir; c'est à nous de vous seconder, de vous protéger. L'homme ne saurait être heureux que lorsqu'il est parvenu à limiter lui-même ses tendances indécises. Ne vous appuyez pas sur moi, mais sur l'abbé; ne vous occupez pas de vous, mais de ceux qui vous entourent. Pénétrez-vous des perfections de Lothaire, admirez le lien indissoluble qui unit ses jugements et ses actions. Comme il marche toujours en avant, il se complaît et entraîne tout avec lui sur sa route progressive; il semble contraindre la création tout entière à le suivre, et sa seule pré-

sence enivre et enflamme. Jetez les yeux sur le bon docteur, quoique sa nature soit bien différente de celle de notre ami : celui-ci agit sur l'ensemble et à des distances éloignées ; l'autre arrête ses regards pénétrants sur les objets les plus proches, et fournit plutôt les moyens d'agir qu'il n'éveille des principes d'action. Sa manière d'être ressemble à une économie sage et prudente ; son influence se borne à seconder chacun dans son cercle d'activité ; sa science n'est qu'une quête, qu'une distribution perpétuelle ; car s'il veut s'instruire sans cesse, c'est pour avoir toujours quelque chose d'utile à enseigner ; mais tout cela est resserré dans des limites étroites, presque mesquines. Lothaire pourrait renverser en un jour l'édifice à la construction duquel le bon docteur a consacré son existence, et un instant lui suffirait pour inspirer aux autres le courage de reconstruire cent fois cet édifice renversé.

— Hélas ! dit Wilhelm en soupirant, quand on est en désaccord avec soi-même, on ne se sent pas disposé à peser le mérite des autres. De pareilles réflexions conviennent à l'homme calme, tranquille, et non à celui que de cruelles inquiétudes agitent.

— De sages réflexions ne sauraient jamais être nuisibles. En s'accoutumant à méditer sur les qualités qui distinguent les autres hommes, on apprend insensiblement à mettre les siennes à leur véritable place. Mais voici l'abbé qui s'avance ; traitez-le du moins avec égard, jusqu'à ce que je puisse vous apprendre tout ce que vous lui devez. Thérèse et Nathalie sont avec lui ; je gage qu'il a quelque intention secrète à leur égard. Il aime à jouer le rôle du destin, et par conséquent à faire des mariages.

Wilhelm trouva cette dernière phrase très-déplacée, surtout dans un pareil moment.

— Il me semble, dit-il avec un sourire amer, que pour ce qui concerne les mariages on devrait s'en rapporter aux personnes qui s'aiment, et qui, par conséquent, sont les seules intéressées dans ces sortes d'affaires.

CHAPITRE VI.

La société venait de se rencontrer au jardin, lorsqu'on annonça un domestique chargé d'une lettre qu'il ne voulait remettre qu'à Lothaire. Le baron consentit à le recevoir, et l'on vit aussitôt paraître un homme robuste, bien fait, et vêtu d'une riche livrée de fantaisie. Notre héros reconnut au premier coup d'œil le cocher que, naguère, il avait envoyé à la poursuite de Philine et de la prétendue Marianne déguisée en officier. Il se disposait à lui demander compte de sa mission, mais Lothaire le prévint.

— Quel est le nom de votre maître? lui demanda-t-il d'un air contrarié et en repliant la lettre, qui ne paraissait pas l'avoir favorablement disposé.

— J'ai l'ordre de me taire et d'attendre votre réponse, répondit le domestique.

Lothaire ne put s'empêcher de rire.

— Eh bien! dit-il, puisque votre maître a eu assez de confiance en moi pour m'écrire une pareille facétie, qu'il vienne; il sera le bienvenu.

Le domestique s'éloigna en hâte.

— Écoutez le contenu de cette folle missive, continua Lothaire en se tournant vers ses amis :

« Un esprit jovial, et même un peu farceur, doit être bien accueilli partout où il se présente; j'espère donc que la visite que je me propose de faire à Votre Grâce ne lui sera pas désagréable. Je la prie de croire que mon arrivée, et le départ qui s'ensuivra, seront pour sa haute et puissante famille un grand sujet de satisfaction. C'est ainsi que je suis et que je serai toujours

» Le comte de PIED-DE-GRUE. »

— Le comte de Pied-de-grue! répéta l'abbé, je ne connais pas cette maison-là; il paraît qu'elle est nouvelle.

— C'est peut-être le représentant de quelque famille ancienne, ajouta Jarno.

— Je gage, dit Nathalie, que cette lettre vient de Frédéric. Depuis la mort de notre bon oncle, il nous menace de sa visite.

— Elle a deviné juste, ma toute belle et ma très-savante sœur! s'écria une voix sortant d'un massif.

Et au même instant on vit paraître un jeune homme à la physionomie riante et agréable.

— Mais c'est notre blond vaurien! dit Wilhelm.

Le jeune homme, qui avait entendu cette exclamation, regarda notre héros un instant en silence, puis il lui dit avec une gravité ironique :

— En vérité, si j'avais trouvé dans le jardin de mon oncle les célèbres pyramides si fortement enracinées dans le sol égyptien, ou le tombeau du feu roi Mausole, dont les ruines ont disparu, j'aurais été moins étonné que je ne le suis de votre présence ici, mon ancien ami et bienfaiteur. Soyez le bienvenu, et permettez-moi de vous saluer de tout mon cœur.

Après avoir embrassé tout le monde, il revint à Wilhelm et lui serra la main.

— Prenez garde qu'il ne vous échappe, continua-t-il, ce héros, ce grand chef d'armée, ce philosophe dramatique! A notre première rencontre, je lui ai sarclé les cheveux au lieu de les lui démêler; et presque immédiatement après cette espièglerie, il m'a épargné une bonne volée de coups de bâton. Il est généreux comme Scipion, libéral comme Alexandre, et amoureux quand l'occasion s'en présente, mais sans haïr ses rivaux. Au lieu d'assembler des charbons ardents sur leurs têtes, ce qui, pour le dire en passant, n'est pas fort chrétien, il leur envoie, quand ils s'enfuient avec sa maîtresse, de bons et fidèles serviteurs, pour écarter de la route les pierres où ils pourraient se heurter les pieds.

Frédéric continua à débiter une foule de plaisanteries de ce genre, mais personne ne lui répondit sur le même ton.

— Vous êtes tous muets comme des carpes! Il paraît que

ma haute érudition vous étonne. Je vais vous dire comment j'ai appris à connaître ainsi les scribes sacrés et profanes.

On le pria de donner plutôt quelques renseignements sur le genre de vie qu'il avait mené. Il feignit de céder à ce désir, mais il entremêla son récit de tant de sentences et de citations qu'il fut impossible d'y comprendre quelque chose.

— Ce genre de gaieté, dit Nathalie à l'oreille de Thérèse, me fait mal; je suis sûre qu'il n'est pas heureux.

— Je vois bien, dit Frédéric, que l'on ne veut pas sympathiser avec moi. Au milieu de ma grave famille, il ne me reste qu'à devenir grave moi-même. Déjà le poids de mes péchés pèse sur ma conscience, je vais faire une confession générale à notre cher Wilhelm. La plupart de mes prouesses lui sont connues, et il a le droit de me demander des explications. N'êtes-vous curieux de savoir le pourquoi, le comment? ajouta-t-il en s'adressant à notre héros. Où en êtes-vous avec la conjugaison du charmant verbe grec *Phileo*, *Philoo?*

Et le prenant par le bras, il le contraignit à le conduire dans la chambre qu'il occupait au château. Le petit couteau à poudre avec cette inscription : *Pensez à moi*, frappa sa vue.

— J'admire le soin que vous prenez de ce monument précieux, lui dit-il; c'est un souvenir de votre première rencontre avec Philine et de ma manière brutale de coiffer. J'espère que vous vous souvenez toujours avec plaisir de cette jolie fille. Elle me parle sans cesse de vous, et si je ne m'étais pas débarrassé de toute espèce de jalousie.....

— Ne me parlez pas de cette créature, interrompit Wilhelm; son agréable babil m'a intéressé, voilà tout.

— Fi donc! il est honteux de renier ainsi une maîtresse, et certes vous avez aimé Philine; jamais vous ne laissiez passer un jour sans lui faire quelque cadeau, et quand l'Allemand donne, il est sérieusement amoureux. Il ne me restait plus que de vous l'enlever, entreprise que le petit officier à uniforme rouge a très-bien exécutée.

— Quoi! c'était vous?

— Oui, c'était moi, et non votre Marianne. Dieu! que nous avons ri de votre méprise! Pour compléter la farce,

nous avons pris à notre service le cocher que vous aviez envoyé à notre poursuite. Quant à ma maîtresse, je l'aime toujours aussi follement que le premier jour. L'empire qu'elle exerce sur moi m'a plongé dans une situation toute mythologique. Sur mon âme, je m'attends à chaque instant à subir quelque métamorphose.

— Le genre de conversation que vous avez adopté m'étonne de plus en plus. Où avez-vous puisé l'instruction nécessaire pour mêler, à tout propos, l'histoire et la fable à vos discours ?

— Je suis devenu savant par le procédé le plus gai et le plus fou. Voulant que Philine demeure avec moi et chez moi, j'ai loué, du fermier d'une vaste seigneurie, l'antique château que ses maîtres ne daignent plus habiter. Nous y avons trouvé toutes sortes de choses, même une bibliothèque contenant une Bible in-folio, les Chroniques de *Godfrid*, deux volumes *Theatrum europæum*, la *Acerra philologica*, les Œuvres de *Gryphi* et plusieurs autres ouvrages de la même importance. Nous vivions comme de véritables lutins ; mais quand nous étions fatigués de faire du tapage, l'ennui nous prenait. Pour y échapper, nous nous mettions à lire, occupation qui augmentait notre mal. Alors Philine eut la délicieuse idée de faire déposer tous les livres de la bibliothèque sur une grande table, elle s'y plaça en face de moi et prit un volume à la main. Puis elle se mit à lire quelques lignes, me dit d'en faire autant, et changeait de chapitre dont elle lisait encore quelques phrases, auxquelles je répondais par deux ou trois autres phrases également prises au hasard. Il est impossible de se faire une idée du plaisir que nous causaient ces lectures alternatives et interrompues. Nous nous croyions tantôt dans une société du grand monde, où il est inconvenant d'épuiser une matière, et tantôt dans une société animée, où on se coupe sans cesse la parole. Charmés de cet amusement, nous nous le procurions tous les jours, et nous avons fini par devenir si savants, qu'il n'y a plus rien de neuf pour nous sous le soleil. Pour varier nos études, nous réglions parfois la durée de la lecture de chacun d'après un vieux sablier à demi cassé, et qui se vidait en fort peu de temps, ce qui

donnait à nos séances des allures tout à fait académiques, et beaucoup plus agréables, car nos heures étaient plus courtes et nos études plus variées.

— Cette extravagance n'a rien qui m'étonne, dit Wilhelm ; quand deux êtres aussi fous se réunissent, on doit s'attendre à tout. Il est plus difficile de comprendre comment deux pareils êtres ont pu rester si longtemps ensemble.

— Je vais vous l'expliquer. Heureusement ou malheureusement, Philine ne peut se montrer à personne, car elle est enceinte ; et on ne saurait voir quelque chose de plus ridicule et de plus difforme que ma jolie maîtresse dans cet état. La veille de mon départ elle eut l'imprudence de se regarder dans une glace. Quelle horreur! s'écria-t-elle, l'image vivante de madame Mélina! Comment peut-on se laisser défigurer ainsi ?

— Je conçois, dit Wilhelm en souriant, qu'il doit y avoir quelque chose de comique dans votre position respective de père et de mère.

— Savez-vous bien que je trouve cette paternité un peu drôle? elle m'en gratifie, et l'époque s'accorde assez bien; mais cela ne m'empêche pas de songer avec dépit à la maudite visite qu'elle vous fit après la première représentation de *Hamlet*.

— Quelle visite ?

— Est-ce que le sommeil vous en aurait fait perdre le souvenir ? Si vous ne savez pas encore que le charmant fantôme de cette nuit-là était Philine, je vous l'apprends. Cette aventure m'a paru d'abord une dot un peu amère, mais je me suis dit que si l'on ne voulait pas passer sur de pareilles bagatelles, il ne faudrait jamais aimer. Au reste, la paternité ne consiste que dans la conviction; or je suis convaincu, donc je suis père. Vous voyez que je sais faire un digne usage de mes études logiques. Quant à mon enfant si, immédiatement après sa naissance, il ne s'étouffe pas à force de rire, il pourra devenir un être sinon utile, du moins aimable.

Pendant que Fréderic étourdissait ainsi son ami, la société s'était réunie dans une salle du jardin, où l'abbé entama une conversation très-sérieuse.

— Jusqu'à présent, dit-il, nous nous sommes bornés à soutenir que Thérèse n'était pas la fille de la femme de son père ; il est temps enfin de faire connaître les preuves sur lesquelles nous nous appuyons. Madame de C*** avait déjà eu deux couches très-dangereuses. Ses enfants moururent en naissant, et le médecin déclara qu'une troisième grossesse serait une mort certaine, ce qui mit les deux époux dans la nécessité de rompre le lien qui les unissait d'après les lois de la nature, et de cacher cette rupture aux yeux du monde. Forcée de renoncer au bonheur d'être mère, madame de C*** chercha des dédommagements dans les plaisirs bruyants; et son mari ne trouva en elle qu'une amie indulgente, lorsqu'elle s'aperçut qu'il entretenait des relations fort intimes avec la jeune et jolie femme de charge du château. Bientôt cette infortunée, dont la complaisance de sa maîtresse avait hâté la perte, fut forcée d'avouer qu'elle allait donner le jour à un enfant. Cette circonstance suggéra aux deux époux un projet dont chacun d'eux désirait la réalisation dans des intentions bien différentes. Le mari y voyait un moyen facile de légitimer l'enfant de sa maîtresse qu'il aimait sincèrement ; la femme, que l'indiscrétion du médecin avait exposée à l'insultante pitié des mères de famille, croyait par là leur imposer silence et s'assurer, en même temps, un pouvoir illimité sur son mari. Plus adroite que lui, elle le laissa demander comme une grâce un arrangement qu'elle désirait elle-même. Il accepta toutes ses conditions, dont la première et la plus importante était la donation qui déshéritait l'enfant. Le médecin, successeur de celui qui avait déclaré madame de C*** hors d'état de survivre à une troisième couche, fut mis dans la confidence, et se chargea avec plaisir d'un rôle qui lui permettait de prouver qu'il était plus adroit que son défunt collègue. Enfin la comédie fut si bien jouée, que tout le monde attribua l'enfant à madame de C***. La véritable mère, qui, pour mieux détourner les soupçons, s'était refusée les soins et le repos nécessaires à son état, mourut au bout de quelques mois d'une maladie de langueur. Alors il ne resta plus rien à désirer à madame de C***. Son mari avait perdu la femme qu'il aimait, et le sacrifice qu'elle

était censée lui avoir fait la rendait maîtresse souveraine de toutes ses volontés. Lorsque la fille du pauvre mari fut devenue grande, il ressaisit, sous sa protection, quelque ombre d'autorité, mais il avait perdu l'habitude d'en jouir, et mourut sans avoir osé faire quelque chose pour son enfant.

C'est là, belle Thérèse, continua l'abbé, le secret que, dans ses derniers moments, votre père voulait vous révéler, et voici des papiers qui prouvent la vérité de tout ce que je viens de dire. J'étais depuis longtemps à la poursuite de ce secret, sans oser en parler à Lothaire, car je lui aurais fait trop de mal en lui faisant espérer un bonheur qui pouvait encore lui échapper. Quant aux soupçons que Lydie vous a suggérés contre moi, ils s'expliquent facilement : depuis que votre union avec Lothaire est redevenue possible à mes yeux, j'ai constamment cherché à l'éloigner de lui, et elle le savait.

Personne ne répondit. Thérèse prit les papiers ; et, au bout de quelques jours, Nathalie les rendit à l'abbé sans observations et sans commentaires.

Le château offrait assez de ressources pour amuser une nombreuse société, et la beauté des environs invitait à de fréquentes promenades. Jarno profita d'une de ces excursions qui le laissa seul avec notre héros pour lui soumettre les documents relatifs à la naissance de Thérèse. Il ne lui demanda ni réponse ni décision, ce qui n'empêcha pas Wilhelm de lui dire avec beaucoup de vivacité qu'il persistait dans la résolution qu'il lui avait d'abord énoncée en présence de Nathalie.

— Oui, continua-t-il, Lothaire et ses amis peuvent compter sur une complète abnégation de ma part, dès qu'il s'agira de leur bonheur. Je renonce à Thérèse, et je suis convaincu qu'elle renoncera sans peine à moi. Depuis qu'elle a revu Lothaire, elle s'efforce en vain de me témoigner encore quelque affection ; j'ai perdu son cœur, ou plutôt je ne l'ai jamais possédé.

— Dans des positions comme la nôtre, dit Jarno, il faut attendre et se taire. En provoquant des explications, on augmente les embarras et les scrupules.

— Et moi je crois que dans de pareilles positions il faut se

décider et agir. On m'a souvent reproché mon irrésolution, et c'est au moment où je veux me corriger de ce défaut qu'on s'en rend coupable envers moi. Je vous en supplie, terminez le plus promptement possible le cruel embarras dans lequel je me suis plongé avec les meilleures intentions du monde.

Malgré cette prière, Wilhelm ne remarqua aucun changement dans la conduite de ses amis, et lorsqu'il se trouvait avec eux, leur conversation roulait sur des considérations générales ou sur des objets indifférents.

CHAPITRE VII.

Nathalie avait remarqué depuis longtemps que Jarno était devenu sérieux et pensif. Se trouvant un jour seule avec lui et Wilhelm, elle en fit l'observation.

— Je ne m'en défends pas, répondit Jarno, et cette disposition de mon esprit n'a rien d'étonnant. Il s'agit de réaliser un projet dont nous nous occupons depuis plusieurs années; vous le connaissez, du moins dans son ensemble, et je crois devoir vous en parler devant notre jeune ami. S'il veut y prendre part, il ne tient qu'à lui, pourvu qu'il se décide promptement, car je suis sur le point de partir.

— Pour l'Amérique? demanda Wilhelm en souriant; en ce cas j'avoue que je ne vous croyais pas assez aventureux pour une semblable entreprise, et que je m'attendais encore moins à l'offre de vous accompagner dans un pareil voyage.

— Si vous connaissiez toutes les parties de notre projet, vous n'en parleriez pas aussi légèrement. Observez la marche des affaires publiques, et vous verrez que la propriété est menacée de toutes parts en Europe.

— Je n'ai aucune idée de la marche des affaires publiques, et ce n'est que d'hier que je commence à m'occuper de mes propriétés. J'aurais peut-être mieux fait de ne jamais y songer, puisque la crainte de les perdre rend hypocondriaque.

— Il faut que l'âge mur et la vieillesse soient soucieux, répondit Jarno, afin que la jeunesse puisse rester longtemps

insouciante ; les contrastes seuls maintiennent l'équilibre dans les actions des hommes. Il est aujourd'hui imprudent de rester toujours dans le même pays et d'y placer tout son argent ; d'un autre côté, il est incommode de se déplacer souvent et de bien gérer une fortune éparpillée. Voilà ce qui nous a suggéré l'idée de former une vaste association, dont notre vieille tour est le centre, et dont les ramifications s'étendront sur toutes les parties du monde, puisqu'elle sera en même temps une assurance contre les révolutions. Oui, celui qui sera chassé par elles de ses propriétés ou de ses emplois retrouvera une existence honnête que nous nous chargeons de lui créer. Je me rendrai en Amérique, où j'utiliserai les amis que Lothaire a su se faire dans cette partie du monde. L'abbé visitera la Russie ; vous pouvez choisir entre lui et moi, ou bien rester en Allemagne pour seconder Lothaire. Il me semble pourtant que vous devriez me donner la préférence, car, à votre âge, un long voyage est toujours utile.

— Je ne dédaigne point votre offre ; je le sens, bientôt je serai réduit à me dire que, si le repos est encore possible pour moi, ce n'est que loin d'ici. J'espère toutefois que vous voudrez bien me faire connaître votre projet plus en détail ; car mon inexpérience me le montre entouré d'obstacles insurmontables.

— Ils disparaîtront par cela même que nous sommes encore peu nombreux, mais honnêtes, sages, courageux, et animés de ce vif désir du bien général d'où naît toujours l'esprit d'association.

Frédéric, qui avait écouté de loin, s'approcha tout à coup en s'écriant :

— Si vous voulez m'en prier bien gracieusement, je serai des vôtres.

Jarno fit un signe de tête négatif.

— Et que trouvez-vous donc à blâmer en moi ? Une jeune colonie demande de jeunes colons ; je vous en fournirai, et des plus gais encore. D'abord je vous propose la douce et charmante Lydie : le vieux monde n'a plus de place pour elle. Sa douleur l'anéantira si on ne lui procure pas le moyen

de se débarrasser de cette douleur en la jetant dans la mer pendant la traversée. Il faut au reste qu'un honnête homme prenne pitié d'elle; et puisque vous êtes en train de consoler les filles abandonnées, continua-t-il en s'adressant à Wilhelm, celle-là ferait parfaitement votre affaire. Allons, décidez-vous; prenons nos belles sous le bras, et suivons notre vénérable guide.

Quoique offensé de cette proposition, Wilhelm répondit avec un calme apparent :

— Je commence à m'apercevoir que je ne suis pas heureux dans mes projets de mariage, et je ne veux pas m'exposer à une déception nouvelle.

— Parce que tu es étourdi et léger, mon frère, dit Nathalie, tu juges tout le monde d'après toi. Notre ami mérite un cœur qui, à ses côtés, ne battra pas au souvenir d'un autre. Ce n'est qu'avec une femme noble et forte comme Thérèse qu'il était possible de risquer une union aussi hasardée.

— Est-ce que tout n'est pas hasardé en amour? s'écria Frédéric. A l'ombre d'un bosquet ou au pied des autels, sur la foi de baisers et de serments mystérieux ou de l'échange solennel des anneaux nuptiaux, au chant du grillon ou aux fanfares des trompettes, le hasard seul commande à l'amour.

— Tu viens de me prouver de nouveau, mon frère, que nos principes ne sont que le supplément de nos actions, et que nous aimons tous à donner à nos défauts le vêtement légal d'une loi en crédit. Prends garde à toi. Qui sait sur quelle route t'enchaînera la belle qui t'a si fortement enchaîné?

— Je ne crains rien; il n'y a pour elle qu'une seule route possible, celle de la gaieté. C'est la plus longue peut-être pour arriver à la vertu; mais c'est la plus agréable et la plus sûre : Madeleine et ses pareilles l'ont suivie à l'édification générale. En tout cas, chère sœur, je te conseille de te taire quand il est question d'amour. Je suis convaincu que tu ne te marieras que lorsqu'il manquera une fiancée quelque part, et que tu ne te donneras que pour compléter une existence incomplète. Laisse-nous donc terminer notre marché avec

les acheteurs d'âmes, et choisir nos compagnons et nos compagnes de voyage.

— Je dois vous avertir avant tout, dit Jarno, que vous disposez avec trop de présomption de l'avenir de Lydie : il est assuré.

— Et comment cela, s'il vous plaît ?

— Je lui ai offert ma main.

— Mon vieux monsieur, s'écria l'étourdi, c'est là une de ces actions qui ne manquent ni d'adjectifs ni d'attributs, soit qu'on la considère comme substantif ou comme sujet.

— J'avoue, dit Nathalie, qu'il est dangereux d'associer à sa destinée une jeune fille réduite au désespoir parce qu'un autre a dédaigné son amour.

— J'ai osé braver ce danger, répondit Jarno. Il n'y a rien de plus beau à mes yeux qu'un amour passionné ; que m'importe que cet amour soit dans le passé ou dans le présent, pour moi ou pour un autre ! Le sentiment de l'individualité ne saurait m'aveugler sur l'attrait général d'un aussi beau spectacle.

— Avez-vous déjà parlé à Lydie ? demanda Nathalie.

Jarno répondit en souriant par un geste affirmatif. Nathalie se leva d'un air mécontent.

— Je ne comprends plus rien à tout ceci, dit-elle ; mais il est certain que vous ne parviendrez jamais à m'égarer pour ce qui me concerne personnellement.

Elle allait s'éloigner, lorsque l'abbé entra et s'avança vers elle une lettre à la main.

— Restez, lui dit-il ; je dois faire à quelqu'un ici une proposition pour laquelle je réclame vos conseils. Le marquis, que nous attendons depuis longtemps, m'avertit, par la lettre que voici, qu'il arrivera sous peu de jours. Il m'avoue aussi qu'il ne connaît pas la langue allemande aussi bien qu'il le croyait, et me demande un interprète érudit et versé surtout dans les divers idiomes européens. Selon moi, cet emploi conviendrait parfaitement à notre jeune ami Wilhelm. Il sera sans doute charmé de visiter l'Allemagne dans une société aussi agréable que celle du marquis. L'Allemagne doit l'intéresser particulièrement ; car quiconque ne connaît pas bien

son pays n'a pas d'échelle de proportion pour mesurer les autres contrées. Qu'en dit avant tout la belle Nathalie?

Personne ne trouva une objection à faire, et Frédéric cita plusieurs proverbes en faveur des voyages.

Ce nouvel incident ne parut à Wilhelm qu'un prétexte pour l'éloigner au plus vite; et il en fut d'autant plus offensé, qu'on ne se donnait pas même la peine de lui cacher cette intention. Il se contraignit pourtant, et répondit d'un air assez calme que cette nouvelle offre méritait d'être prise en considération.

— Il vaudrait mieux vous décider à l'instant, reprit l'abbé.

— Je n'en ai nulle envie. Quand votre marquis sera arrivé, nous verrons si nous pouvons nous convenir. En tout cas, je prétends emmener Félix et le conserver toujours près de moi.

— C'est une condition que probablement le marquis n'acceptera point.

— Et pourquoi me laisserais-je imposer les siennes? Pourquoi, si j'avais envie de visiter l'Allemagne, le ferais-je en compagnie de cet Italien?

— Parce qu'un jeune homme, répondit l'abbé, a toujours besoin de la société d'un homme plus expérimenté que lui.

— Qu'on m'accorde au moins quelques jours de réflexion. Je saurai bientôt si le cœur et la raison m'ordonnent de rompre ou de respecter cette foule de liens qui semblent me préparer ici une misérable et éternelle captivité.

En prononçant ces paroles inspirées par la colère, il rencontra le regard de Nathalie, et sentit plus vivement que jamais tout ce que valait cette angélique créature.

— Oui, se dit-il à lui-même dès qu'il se trouva seul, je dois l'avouer enfin : je l'aime de toutes les forces de mon âme! Plus que je n'aimais Marianne, que je n'ai pu comprendre; et plus que Philine, que je n'ai pu estimer. J'estimais Aurélie sans l'aimer; j'estimais Thérèse sans oser croire que ce sentiment était de l'amour. Pourquoi faut-il qu'en ce moment, où toutes les affections qui font le charme de la vie se réunissent dans mon cœur pour un seul et même objet, je sois force de fuir? Pourquoi faut-il qu'à la conscience de ces affections

se joigne le désir de la possession? Pourquoi faut-il que, sans la satisfaction de ces désirs, il n'y ait pas de bonheur possible? Pourrai-je désormais jouir du soleil, du monde, de la société ou de tout autre bien réel, sans me dire : Nathalie n'est pas là pour le partager avec moi? Et pourtant je la verrai toujours et partout! Je la verrai en fermant les yeux; je la verrai en les ouvrant, semblable aux erreurs optiques que laisse après elle l'image trop brillante qui a frappé nos regards. Depuis combien de temps la noble amazone n'est-elle pas présente à mon imagination! et cependant je n'avais fait que l'entrevoir. Aujourd'hui je la connais; j'ai vécu dans son intimité; elle m'a témoigné un tendre intérêt : comment les perfections de son âme ne se seraient-elles pas aussi profondément gravées dans la mienne, que naguère sa beauté avait impressionné mes sens? Il est cruel de chercher toujours; il est plus cruel encore d'avoir trouvé ce que l'on cherche et d'être forcé d'y renoncer! Que puis-je demander encore au vaste univers? Quel pays, quelle ville pourrait renfermer un trésor plus précieux que celui que je laisse ici? Est-ce la peine de voyager pour trouver moins, toujours moins? La vie n'est-elle donc qu'une arène bornée, qui nous oblige à revenir sur nos pas dès que nous avons atteint le but? Hélas! il est des hommes pour lesquels le sublime n'est qu'un point qui s'éloigne à mesure qu'on s'en approche; ceux qui ne demandent que des marchandises ordinaires et terrestres les trouvent sur tous les points de la terre, dans toutes les foires, sur tous les marchés. Viens, continua-t-il en voyant son fils s'avancer vers lui, viens, charmant enfant, sois et reste toujours tout pour ton père! Tu m'as consolé de la perte de ta mère; remplace la seconde mère que j'ai voulu te donner; fais plus encore, remplis le vide de mon cœur par ta beauté et ton amabilité; occupe mon esprit par ta soif d'apprendre.

Félix tenait à la main un joujou que son père s'efforça de perfectionner; mais à peine y fut-il parvenu, que l'enfant ne voulut plus s'en amuser.

—Tu es un homme! un homme fait! s'écria-t-il; viens, mon frère, embrassons-nous, et allons jouer à travers le monde,

le plus longtemps possible, et avec ce que nous pourrons trouver de plus insignifiant.

Dès ce moment, il ne songea qu'à partir avec son fils, afin de chercher des distractions au hasard, et il écrivit à Werner pour lui demander de l'argent et des lettres de crédit. Toujours plus mécontent de ses amis, il ne confia son projet de départ qu'à Nathalie; elle ne le contraria point, et lui indiqua même plusieurs villes où il trouverait des personnes de sa connaissance, et par conséquent un accueil favorable.

Le messager qu'il avait envoyé à Werner lui apporta, au bout de quelques jours, les fonds qu'il avait demandés et la lettre suivante :

« Il me faudra donc de nouveau, et pour longtemps peut-être, renoncer à l'espoir de te voir devenir raisonnable. Pourquoi veux-tu courir le monde? Où est la femme que tu voulais associer à ta destinée, et dont la sage administration devait nous être si utile? Pas un de tes amis ne vient me seconder; heureusement que j'ai toujours avec moi votre bon bailli, qui est aussi grand jurisconsulte que je suis grand financier, et nous sommes tous deux accoutumés au travail. Adieu; je te pardonne toutes tes extravagances; car sans elles nous n'aurions jamais fait l'excellente acquisition à laquelle je mets enfin la dernière main. »

Si, sous le rapport financier, rien n'empêchait plus Wilhelm de partir, deux motifs puissants le retenaient toujours. Il voulait revoir Mignon une dernière fois, et cette faveur ne devait lui être accordée que le jour des obsèques, pour lesquelles tous les préparatifs n'étaient pas encore achevés. D'un autre côté, le docteur avait brusquement quitté le château pour se rendre chez le ministre protestant, où se trouvait le harpiste; et notre héros ne pouvait se décider à entreprendre un long voyage sans savoir positivement quel était l'état de son protégé. Dans cette attente pénible, il lui était impossible de trouver le repos ni le jour ni la nuit. Quand tout le monde dormait autour de lui, il parcourait seul le château, s'arrêtait devant les objets qui avaient appartenu à son grand-père, se sentait repoussé par les productions artistiques qui

l'avaient attiré d'abord ; ne pouvait ni se pénétrer ni se souvenir de rien, et voyait devant lui son avenir brisé et ses débris condamnés à ne plus jamais se rejoindre. Perdu dans cette vague contemplation, il se regardait comme un fantôme, et se demandait sérieusement s'il vivait encore. Les larmes seules avaient le pouvoir de le ramener au sentiment de son existence ; et il avait beau se dire qu'en définitive sa position n'était pas très-malheureuse, il s'écriait alors : Tout n'est rien quand la seule chose qui nous tient lieu de tout nous manque !

L'abbé vint enfin annoncer à la société que le marquis était arrivé.

— Je vois, dit-il à Wilhelm, que vous êtes décidé à voyager seul avec votre fils ; je ne vous en conseille pas moins de faire la connaissance de cet illustre Italien ; il serait difficile de ne pas le rencontrer sur votre route, et il pourra vous être utile.

A peine avait-il achevé ces paroles, que le marquis se présenta. C'était un de ces beaux types lombards qui, même dans l'âge le plus avancé, ont quelque chose qui plaît et qui charme. Sa connaissance avec le grand-oncle remontait aux premières années de sa jeunesse. Il l'avait rencontré à l'armée et dans les missions diplomatiques. Sa curiosité avait été piquée par la description des objets d'art que son ami était parvenu à réunir dans un de ses châteaux. On peut dire en général que les Italiens sentent plus vivement les arts que les autres nations. Quiconque s'y applique veut s'appeler maître ou professeur, et cette manie des titres prouve qu'à leurs yeux il ne suffit pas d'être un habile praticien, mais qu'il faut encore savoir clairement raisonner ce qu'on fait, et l'expliquer clairement aux autres.

L'idée que la mort venait de lui enlever l'ami dont il allait voir la riche collection avait d'abord vivement affligé le marquis ; il se consola en entendant les héritiers et les amis de cet homme s'exprimer comme il aurait pu le faire lui-même. Il dirigeait les conversations, que Nathalie comprenait fort bien, car elle y retrouvait l'esprit de son oncle ; mais Wilhelm était obligé de se les traduire à lui-même à l'aide

du vocabulaire dramatique. Quant à Frédéric, on avait toutes les peines du monde à renfermer ses plaisanteries dans les limites des convenances sociales, et Jarno était presque toujours absent. En passant en revue les diverses productions artistiques des temps modernes, on fit la remarque peu consolante que les chefs-d'œuvre devenaient toujours plus rares.

— C'est fort naturel, dit le marquis. L'artiste de talent, de génie même, reste toujours au-dessous de ce qu'il attendait de ses efforts constants pour arriver à la perfection. Si les circonstances ne font rien pour lui, s'il s'aperçoit que le monde lui demande, non le beau réel, mais le beau de convention, aussi facile à comprendre qu'à représenter, comment ne pourrait-il pas se laisser séduire par la paresse et par la vanité, et borner ses travaux à des futilités à la mode, qui lui procurent de l'argent et des louanges, au lieu de se consacrer à des œuvres importantes et consciencieuses que personne n'apprécie? Oui, il suffit d'observer ce qui se passe dans les galeries les plus célèbres, et d'examiner, dans son admiration comme dans ses dédains, la foule qui les visite, pour désespérer du présent et douter de l'avenir.

— Il est certain, ajouta l'abbé, que l'amateur et l'artiste s'influencent et se perdent mutuellement. L'amateur s'imagine que les facultés nécessaires pour jouir de la beauté d'une œuvre d'art se développent d'elles-mêmes comme les facultés de notre corps; tandis que rien n'est plus difficile que de se faire un véritable sens artistique qui commande pour ainsi dire à ceux que la nature nous a donnés.

Jarno, qui entra en ce moment, dit qu'il ne comprenait pas entièrement l'opinion que l'abbé venait d'énoncer, et il le pria de la développer.

— Il est presque impossible d'être clair quand on craint de trop dire, répondit l'abbé. J'ajouterai cependant que dès que l'homme prétend à des jouissances et à une activité variées, il doit éveiller chez lui et chez les autres des organes variés. Celui qui veut tout faire et profiter de tout avec son entière individualité perdra son temps et ses efforts dans une tendance et dans des désirs qui n'obtiendront jamais une

satisfaction complète. Il faut savoir contempler un tableau par rapport au tableau, et écouter le chant par amour pour le chant ; il faut admirer l'acteur dans l'acteur, et voir dans un édifice l'harmonie de l'ensemble et la probabilité de sa durée. Mais la plupart des hommes ne voient, même dans les chefs-d'œuvre, qu'une cire molle susceptible de se prêter à toutes les exigences de leurs penchants, de leurs opinions, de leurs caprices. Ils voudraient pouvoir changer la forme du marbre sculpté et donner d'autres dimensions aux édifices les plus solides ; ils demandent à un tableau d'être une leçon de morale, et à l'acteur de jouer pour instruire et pour corriger. Comme il leur est impossible de se former un caractère déterminé, ils veulent que rien ne l'ait, afin que tout puisse devenir mobile et léger comme eux. Réduisant l'art aux effets, ils soutiennent que tout est relatif, et tout le devient par eux, excepté le non-sens et l'absurdité, qui établissent en paix leur règne absolu.

— Je reconnais là les principes qui vous ont toujours guidé, dit Jarno ; je les comprends, mais je ne puis être aussi sévère que vous envers la pauvre espèce humaine. Que d'honnêtes gens qui, à la vue du plus beau chef-d'œuvre, se rappellent sans cesse leurs misérables besoins personnels, qui se font escorter à l'Opéra par leur conscience, leur morale à eux ; qui ne savent déposer ni leur haine ni leur affection devant une majestueuse colonnade, et qui, pour jouir de ce que le monde a de grand et de beau, sont obligés de le rapetisser et de le mettre ainsi en harmonie avec les mesquines proportions de leur pauvre individualité !

CHAPITRE VIII.

Vers le soir, l'abbé annonça que les obsèques de Mignon allaient avoir lieu, et la société se rendit dans la salle du passé, illuminée et décorée avec autant de magnificence que de goût. Des tapis bleu de ciel couvraient les murailles et ne laissaient voir que les socles et les montants. Des torches de cire brûlaient dans les candélabres qui entouraient le sar-

cophage antique. Quatre adolescents, vêtus de soie bleue lamée d'argent, se tenaient debout entre ces candélabres, et agitaient de longues plumes d'autruche en forme d'éventail, comme s'ils voulaient hâter la circulation de l'air autour de la figure voilée qui était couchée sur le sarcophage. A peine chaque assistant avait-il pris la place qui lui était destinée, qu'un chœur invisible exécuta un chant harmonieux, et adressa la question suivante aux quatre adolescents :

LE CHOEUR.

Quel est celui que vous avez introduit dans ce grave asile?

Les quatre adolescents répondirent avec des accents doucement modulés :

LES ADOLESCENTS.

C'est une jeune compagne épuisée de fatigue. Souffrez qu'elle dorme parmi vous, en attendant que les cris de joie de ses célestes sœurs viennent la réveiller.

LE CHOEUR.

Toi que la mort a moissonnée avant le temps, un deuil prématuré va t'accueillir ici! Que pas une jeune fille, que pas un jeune homme ne te suive. C'est à la vieillesse seule à s'avancer avec calme et résignation vers ces voûtes silencieuses! Enfant trop chère! puisses-tu ne reposer ici qu'entourée de vieillards!

LES ADOLESCENTS.

Hélas! avec combien de regrets ne l'avons-nous pas vue transporter en ce lieu! et maintenant il faudra la quitter! Oh! permettez-nous de rester avec elle; laissez-nous pleurer et gémir sur son cercueil!

LE CHOEUR.

Contemplez ces ailes puissantes, ces vêtements aériens! Comme il brille le diadème d'or qui entoure son front! Que son repos est imposant et beau!

LES ADOLESCENTS.

Elle ne les agite point ces ailes puissantes ; ces vêtements aériens ne flottent plus au gré de l'air agité par sa course rapide ! Quand nous le couronnions de roses, ce front qu'un diadème orne maintenant, oh ! alors elle nous souriait avec amour.

LE CHOEUR.

Regardez avec les yeux de l'âme ! Qu'elle s'éveille enfin en vous, la puissance créatrice qui porte au delà des étoiles ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime, la vie !

LES ADOLESCENTS.

Qu'il est douloureux le vide qu'elle laisse ici-bas parmi nous ! Nous ne la verrons plus folâtrer dans les jardins et cueillir des fleurs dans les prairies. Laissez-nous pleurer, oh ! laissez-nous pleurer ici près d'elle !

LE CHOEUR.

Enfants, retournez dans la vie d'action. Le souffle léger qui se joue autour des ruisseaux limpides boira vos larmes. Fuyez la nuit, fuyez la mort ! Les vivants appartiennent au jour, au bonheur, au temps !

LES ADOLESCENTS.

Eh bien ! nous partons, nous retournons dans la vie d'action. Qu'en attendant le sommeil de la nuit, le jour nous donne du travail et le soir du repos.

LE CHOEUR.

Allez, enfants, courez sur le chemin de la vie. Que dans le pur vêtement de la beauté, l'amour vienne au-devant de vous, le ciel dans le regard, la couronne de l'immortalité à la main.

Les quatre adolescents s'étaient éloignés ; l'abbé quitta

son siége, se plaça derrière le sarcophage, et prononça d'une voix grave et émue le discours suivant :

— D'après les ordres exprès de l'homme qui a fait construire cet asile, où il est venu se reposer le premier, tous ceux qui l'y suivront doivent être reçus avec les solennités qu'il a réglées lui-même. Le sort a fait choix d'une jeune étrangère pour ouvrir ce triste cortége. C'est d'après des lois immuables que nous entrons dans la vie, dont la durée est soumise au caprice des Parques, qui tantôt prolongent au delà de toutes les prévisions humaines une existence chétive, et tantôt coupent brusquement le fil le plus solide d'une vie à peine commencée. Nous n'avons que peu de choses à dire sur l'enfant qui va dormir ici. Son origine nous est aussi inconnue que le jour et l'année de sa naissance. Son cœur est constamment resté fermé aux tendres épanchements; rien n'était clair et positif en elle que son amour pour l'homme qui l'a arrachée au pouvoir d'un maître cruel. Selon toutes les probabilités, ce sentiment trop ardent a causé sa mort, que les efforts d'un médecin habile et les tendres soins de l'amitié ont vainement cherché à combattre. Mais si l'art n'a pu retenir l'âme dans son enveloppe terrestre, il a su du moins soustraire cette enveloppe à une destruction trop prompte. A la place du sang vivifiant, un baume conservateur circule dans les veines de cette enfant, et lui donne toutes les apparences de la vie et de la santé. Approchez, mes amis, et contemplez vous-même cette merveille d'un art bienfaisant.

Il leva le voile qui couvrait Mignon, et l'on se pressa autour d'elle. Vêtue de son costume d'ange et dans une attitude gracieuse, elle paraissait sommeiller. Wilhelm était resté immobile à sa place, en proie aux plus cruelles émotions. L'abbé reprit son discours, qu'il prononça en français, afin d'être mieux compris par le marquis, qui resta debout près de Mignon, comme fasciné par un pouvoir irrésistible.

— Cette aimable enfant, continua l'abbé, avait placé dans la Divinité toute la confiance qu'elle refusait aux hommes. Quoique naturellement fière et indépendante, elle aimait à

s'humilier elle-même. Catholique zélée, elle a exprimé le désir d'être inhumée en terre bénite, et nous avons fait bénir la terre renfermée dans le sarcophage sur lequel elle repose. Au moment où elle sentait son âme s'échapper, elle a baisé avec respect l'image du Christ, qu'une main habile a tatouée sur son bras.

En prononçant ces mots, il découvrit le bras de Mignon, et tous contemplèrent avec une pieuse émotion cette image et les chiffres mystiques qui se détachaient en nuances bleuâtres sur la blanche peau de l'enfant.

— Grand Dieu! s'écria le marquis; oui, c'est toi, mon infortunée nièce! Nous t'avons crue la proie des poissons du lac. Je te retrouve enfin, mais sans vie! J'ai, sans le savoir, assisté à tes obsèques, si imposantes par la beauté des apprêts, si touchantes par le mérite des amis qui t'ont tenu lieu de famille. Je les remercîrai plus tard...

Ses larmes l'empêchèrent de continuer. L'abbé fit jouer un ressort secret, et le corps de Mignon disparut dans le sarcophage. Quatre adolescents sortirent de derrière un rideau qui les avait cachés jusque-là, posèrent sur la tombe un couvercle magnifique, et chantèrent les phrases suivantes :

Elle est à l'abri de la destruction dans sa couche de marbre, cette belle image du passé! Qu'elle soit toujours présente à votre mémoire, qu'elle soit toujours chère à votre cœur! Allez, retournez parmi les vivants, portez-leur les graves et saintes impressions que vous avez puisées ici; c'est par elles seules que la vie d'un jour devient l'éternité!

Le chœur entonna un chant solennel; mais on l'écouta à peine; le marquis occupait seul toutes les imaginations. L'abbé et Nathalie le ramenèrent au château : Thérèse et Lothaire se chargèrent de Wilhelm. A mesure qu'ils s'éloignaient de la *salle du passé* et des chants harmonieux qui y résonnaient encore, la douleur reprenait son empire sur leurs cœurs, et tous auraient voulu retourner au sanctuaire qu'ils venaient de quitter.

CHAPITRE IX.

Le marquis s'entretenait souvent en secrèt avec l'abbé; et quand la société se trouvait réunie, on faisait presque toujours de la musique, moins encore parce qu'on l'aimait, que pour échapper à la nécessité de se parler. Au bout de quelque temps, le noble Italien fit ouvertement ses préparatifs de départ; mais ce ne fut qu'avec Wilhelm qu'il rompit le silence.

— Je ne veux pas troubler les restes de ma malheureuse nièce, lui dit-il; qu'elle dorme là où elle a souffert, où elle a été aimée; mais je veux que ses amis me promettent de venir voir la place où elle est née, où elle a été élevée, les colonnes et les statues dont elle avait conservé un vague souvenir. Vous surtout, mon jeune ami, vous ne pouvez vous soustraire à la reconnaissance de sa famille. Je veux vous montrer les ravins où la pauvre enfant aimait à rechercher des cailloux. J'ai confié son histoire à l'abbé, il vous la racontera mieux que je ne pourrais le faire. Nous partirons demain, et vous amènerez votre fils; et si les soins qu'exigent son âge m'imposent quelques sacrifices, je songerai à tout ce que vous avez fait pour ma nièce.

Dans la même soirée, la comtesse arriva au château. Elle savait que Wilhelm y était, et cependant elle se troubla tellement à sa vue, que Nathalie fut obligée de la soutenir. Le marquis se retira de bonne heure, et comme personne ne se sentait disposé à imiter son exemple, l'abbé se mit à lire l'histoire de Mignon et de ses parents, qu'il avait écrite presque sous la dictée du marquis.

J'ai beaucoup vu, beaucoup observé, me disait cet illustre Italien, et cependant mon père sera toujours pour moi un homme extraordinaire. Son caractère était franc, ses idées nobles et élevées; sévère envers lui-même, il mettait de la suite dans ses projets et enchaînait religieusement ses actions; en affaires surtout, il était d'un commerce agréable et sûr, mais exigeant, car il demandait à tout le

monde la scrupuleuse observation des lois qu'il s'était imposées à lui-même. Sa sévérité donnait à ses prétentions quelque chose d'exagéré qui lui rendait le bonheur impossible, puisqu'à ses yeux les choses n'étaient jamais telles qu'il aurait voulu qu'elles fussent. Je l'ai entendu se plaindre d'avoir été condamné par le sort à la misère et aux privations, au moment même où il faisait bâtir un palais et planter un parc magnifiques. Digne dans ses manières, la plaisanterie n'était pour lui qu'un moyen de montrer la supériorité de son esprit. Incapable de supporter le plus léger blâme ni même une simple observation, il agissait en maître absolu de sa fortune et de ses enfants. Mon frère aîné fut élevé comme un homme qui devait un jour posséder des biens immenses; quant à moi, il me destinait à la carrière ecclésiastique, et mon plus jeune frère à celle des armes. J'avais l'esprit actif, le caractère ardent, et les exercices violents faisaient mon bonheur. Mon jeune frère Augustin était naturellement mélancolique et rêveur; il aimait les sciences, la musique et la poésie. Malgré cette preuve évidente que chacun de nous avait les dispositions de la carrière destinée à l'autre, mon père ne consentit qu'à regret à un échange que la raison semblait exiger, et il ne cessa de nous répéter qu'il ne résulterait rien de bon de notre peu de soumission à sa volonté. Plus il avançait en âge, plus il devenait insociable. Presque tous ses amis s'étaient successivement détachés de lui; lorsqu'un de ses anciens compagnons d'armes vint se fixer dans la contrée. Veuf depuis peu, il avait une fille de douze ans environ, et cette enfant et son père composaient l'unique société du mien. Après sa mort, nous reconnûmes que ces deux étrangers n'avaient pas perdu leur temps : l'ancien soldat agrandit considérablement ses domaines et promit une riche dot à sa fille, qui à cet avantage joignait une beauté remarquable. Nous plaisantions tous avec elle, et mon frère aîné ne cessait de me dire de la demander en mariage. Pendant ce temps, Augustin faisait son noviciat au couvent qu'il avait choisi. Une pieuse exaltation et un mélange de sentiments à la fois intellectuels et physiques l'avaient d'a-

bord élevé au troisième ciel, mais il retomba tout à coup dans un abîme d'incertitudes et de vagues souffrances. Après la mort de notre père il vint nous voir souvent, et nous nous aperçûmes avec plaisir que l'état de son esprit était devenu plus calme; la raison l'avait emporté chez lui sur l'exaltation religieuse; mais plus il se promettait de bonheur sur la route que la nature nous a tracée, plus il nous supplia de le faire relever de ses vœux, en nous laissant deviner qu'il aimait Sperata ; c'était le nom de notre belle voisine. Mon frère aîné avait trop souffert de la dureté de notre père pour ne pas compatir aux chagrins d'Augustin. Il confia cette affaire au confesseur de notre famille, qui était un vieillard respectable, et le pria d'obtenir, le plus tôt possible, la liberté du jeune novice. Le motif pour lequel nous lui demandions ce service parut l'effrayer, et après une longue hésitation il finit par nous confier que Sperata était notre sœur.

Nos parents avaient depuis longtemps atteint l'âge où l'on ne compte plus sur une augmentation de famille, quand notre mère se vit forcée de reconnaître qu'elle allait donner le jour à un quatrième enfant. Malheureusement un cas semblable venait d'exciter la risée de toute la contrée, et mon père, qui eût préféré la mort à un ridicule, se donna plus de peines pour cacher le fruit d'une union légitime, que l'on n'en prend ordinairement pour dérober aux yeux du public celui d'un amour coupable. Notre mère accoucha en secret; l'enfant fut porté à la campagne, et le vieux militaire dont je vous ai parlé consentit à l'élever sous le nom de sa fille. Heureusement le confesseur, seul confident de ce bizarre secret, puisque le père de la jeune fille venait de mourir, s'était réservé le droit de nous apprendre la vérité si cela devenait nécessaire.

Sperata vivait seule dans sa maison avec une vieille domestique, et nous savions que notre frère allait la voir très-souvent. Nous nous empressâmes de lui faire connaître le lien qui nous unissait à elle. Lorsque nous lui fîmes cette terrible révélation, il fixa sur nous des regards sauvages et méprisants.

— N'espérez pas, nous dit-il, me rendre dupe de ce conte

absurde; faites rentrer dans le néant le fantôme que vous avez évoqué pour m'effrayer. Sperata n'est point ma sœur, elle ne peut pas l'être, car elle est ma femme!

Puis il nous apprit comment cette fille céleste l'avait arraché de son isolement contemplatif pour le ramener à la vie réelle; il alla jusqu'à bénir ses anciennes souffrances, qui l'avaient jusque-là éloigné des autres femmes, et lui permettaient de se consacrer tout entier à l'aimable fille que le ciel avait créée tout exprès pour lui. Il nous avoua même qu'elle allait être bientôt mère, et que par conséquent il fallait rompre au plus vite le lien qui, en l'attachant à l'Église, l'empêchait de remplir ses devoirs de père et d'époux. Le confesseur fit tout ce qui était en son pouvoir pour lui ouvrir les yeux sur sa véritable position; mais le sang et la religion, la morale et les lois, n'étaient plus rien pour Augustin.

— La nature, s'écria-t-il, fait les époux et les pères; tous les autres titres ne sont que des préjugés! N'avons-nous pas une foule de peuples grands et généreux qui permettaient le mariage entre les frères et les sœurs? Ne me parlez pas de votre Dieu; vous n'invoquez son nom que pour nous tromper et ravaler au rang des crimes nos plus nobles penchants. Vous prétendez le servir en enterrant toutes vives dans vos lugubres monastères des victimes dont vous condamnez l'esprit aux plus cruels désordres et le corps au plus affreux martyre. Il m'est permis de parler ainsi, car j'ai souffert. J'ai passé par les douces régions de la foi, de la contemplation, de l'extase, et par les horribles déserts du désespoir, de la destruction, du vide! J'ai été bercé par la conscience intime que des êtres surnaturels veillaient sur moi; j'ai été torturé par le doute le plus absolu, le doute de moi-même! J'ai bu la lie affreuse de la coupe dont les bords sont si doux et si flatteurs, et j'ai été empoisonné jusqu'à la moelle des os! L'enfant le plus sublime de la nature, l'amour, m'a guéri. Dans les bras d'une femme, j'ai appris à sentir que je suis, qu'elle est, que de notre sainte réunion il pourra résulter un autre nous-mêmes que nous aimerons avec tendresse. Et vous ouvrez devant moi votre

enfer, qu'une imagination malade a rêvé! et vous opposez ces flammes imaginaires aux véritables, aux éternelles jouissances du plus pur amour! Suivez-nous à l'ombre des cyprès qui portent leur tête solennelle vers les cieux; suivez-nous dans les bosquets où mûrissent la suave orange et le citron embaumé, où le myrte nous offre ses fleurs séduisantes; et là, osez encore nous effrayer avec les sinistres trames que l'homme a ourdies pour son tourment!

Nous lui jurâmes tous que notre parenté avec Sperata n'était pas une invention pour le séparer d'elle. Le confesseur redoubla d'efforts pour le décider à expier par la pénitence le crime affreux dont il s'était involontairement rendu coupable.

Il nous répondit avec une exaltation toujours croissante :

— Ce n'est pas l'écho de vos cloîtres et la lettre morte de vos parchemins vermoulus, ce ne sont pas vos vaines terreurs et vos lois bornées qu'il faut interroger; non : c'est votre cœur, c'est la nature! Elle seule vous indiquera ce que vous devez craindre, quelle action doit vous faire frémir, quel crime elle punit de son irrévocable anathème! Voyez le lis : le mari et la femme naissent sur la même tige. L'amour est l'image de l'innocence, et l'amour entre mari et femme n'est point stérile. Étudiez la nature, elle ne met de mystère ni dans ses haines ni dans ses affections. L'être qui d'après ses lois ne doit pas exister ne naîtra jamais; celui qui contrarie ses lois ne tarde pas à mourir. La stérilité, la souffrance, une mort prématurée, voilà les signes certains de sa colère. Regardez autour de vous : tout ce qui est défendu, tout ce qui est maudit par elle frappera vos regards par son aspect sinistre. Dans le silence du monastère comme dans le tourbillon du monde, elle condamne presque tout ce que nous honorons, tout ce que nous respectons. L'oisiveté et le travail forcé, le luxe et la misère l'attristent; elle nous exhorte sans cesse à la justice, à la modération; elle est vraie dans ses rapports, calme dans ses effets; et quiconque a souffert autant que moi peut enfin se dire libre. Sperata m'appartient, je ne la céderai qu'à la mort! Ne me demandez pas comment je pourrai la conser-

ver et la rendre heureuse ; c'est là notre affaire à nous. Je vais aller la rejoindre pour ne plus jamais la quitter.

Il allait en effet se jeter dans un bateau et traverser le lac pour se rendre à la maison de notre sœur ; mais nous l'arrêtâmes en le suppliant de songer qu'il ne vivait pas dans les hautes régions de la pensée indépendante et libre, mais dans un monde d'action dont le code social avait acquis toute l'inviolabilité de la loi naturelle.

Le confesseur partit pour quelques jours, après nous avoir fait promettre que nous veillerions sur notre malheureux frère. Hélas ! que pouvions-nous pour lui ? Sa raison était puissante et forte, mais son cœur était sensible et tendre jusqu'à la faiblesse. Ses premières croyances religieuses se réveillèrent et lui firent subir les plus cruelles tortures. Le confesseur revint et chercha à le consoler ; tout fut inutile. Au tribunal de la raison, il se trouvait innocent ; mais le sentiment religieux, qui le dominait malgré lui, le forçait à se regarder comme un grand criminel.

Un matin nous trouvâmes sa chambre vide, et un billet qu'il avait laissé sur la table nous apprit qu'il était allé trouver Sperata, au risque de tout ce qui pouvait en résulter. Pour calmer la terreur que nous causa cette fuite, le confesseur nous apprit qu'Augustin, surveillé de près par lui, avait été ramené dans son monastère par le même batelier à qui il avait demandé de le conduire chez Sperata. Cette ruse avait été d'autant plus facile à exécuter que le malheureux s'était endormi dans la barque : en se réveillant, il s'était trouvé dans les bras des religieux, qui l'avaient porté dans sa cellule. Loin de nous rassurer, cette révélation augmenta nos inquiétudes, et nous accusâmes le confesseur de trahison. Il chercha à se justifier en nous assurant que notre frère avait l'esprit malade, et que par conséquent il ne pourrait faire qu'un mauvais usage de la liberté que nous voulions lui laisser. Cette raison ne nous ayant pas convaincus, il finit par nous avouer qu'il n'avait agi que d'après les ordres de l'évêque. Voulant avant tout éviter le scandale, ce prélat avait décidé que la discipline mystérieuse de l'Église devait punir et cacher en même temps la faute d'un de ses

membres. Quant à Sperata, on fut assez charitable pour lui cacher que son amant était son frère, et l'on chargea un prêtre qui depuis longtemps avait sa confiance de la consoler. Elle accoucha en secret et nourrit elle-même son enfant. Ignorante comme l'étaient alors la plupart de nos femmes, elle ne savait ni lire ni écrire, ce qui la mit dans la nécessité de prier son confesseur de lui procurer des nouvelles de son amant. Il feignit de céder à ses instances, et sans se donner une seule fois la peine de se rendre auprès de notre frère, il assura la pauvre femme qu'il l'avait vu, qu'il se résignait à son malheur et l'exhortait à placer toutes ses espérances en Dieu. Cette pieuse fraude lui avait été inspirée par le désir de ménager la santé de sa pénitente ; mais dès qu'il la vit reprendre des forces, il lui peignit sa faute sous les plus noires couleurs, afin de rendre son repentir aussi poignant que possible. Après lui avoir persuadé que l'amour pour un homme destiné à l'Église était un sacrilége, il lui fit comprendre que cette Église se manquerait à elle-même et compromettrait le salut de tous les fidèles si au lieu de punir sévèrement un pareil amour elle le sanctifiait par sa bénédiction. Enfin il lui inspira tant de terreur et d'angoisses, qu'elle demanda elle-même à être éternellement séparée de notre frère. Dès qu'elle fut arrivée à ce point, on la relégua dans un monastère, en lui accordant toutefois la permission d'aller passer quelques jours chez elle chaque fois qu'elle en éprouverait le désir. Pendant ce temps, notre malheureuse nièce grandit. A une étonnante agilité de corps elle joignait une belle voix et un amour si passionné pour la musique, qu'elle apprit la guitare sans maître ; mais elle ne parlait que difficilement, défaut qui tenait plutôt à la disposition de son esprit qu'à un vice des organes de la parole. La position de sa mère envers elle devenait chaque jour plus pénible : il y avait quelque chose de déchirant dans la lutte de ce cœur entre la tendresse et l'effroi que lui inspirait l'enfant, à qui elle eût été si heureuse d'avoir donné l'existence, si son confesseur ne lui eût pas répété à chaque instant que cette existence était le résultat d'un crime.

Pour adoucir, autant que cela était en notre pouvoir, les

angoisses de Sperata, nous mîmes sa fille en pension chez un bon fermier qui demeurait sur les bords du lac. Là elle pouvait sans contrainte se livrer à ses penchants naturels, grimper sur la cime des rochers les plus élevés, courir sur les bords des bateaux, imiter les sauts et les tours des saltimbanques qui venaient souvent dans la contrée. Pour se livrer plus facilement à ses bizarres exercices, elle demanda des vêtemens de garçon, qu'on s'empressa de lui procurer, car nous avions recommandé au fermier de lui donner tout ce qui pourrait lui faire plaisir. Ces excursions la conduisaient parfois si loin de sa demeure, qu'elle s'égarait souvent, mais elle revenait toujours. Quand elle tardait trop à rentrer, on la trouvait sous la colonnade d'une maison de campagne du voisinage qu'elle paraissait avoir choisie pour lieu de repos, sans doute par amour pour les statues qui décoraient le vestibule. Bientôt nous fûmes cruellement punis de la liberté illimitée que nous avions cru devoir accorder à cette singulière enfant parce que cette liberté nous paraissait être la première condition de son organisation exceptionnelle. Un jour elle ne revint point à la ferme, et, après l'avoir cherchée en vain de tous côtés, l'on trouva son chapeau nageant sur le lac, non loin de la place où le torrent de la montagne y verse ses eaux écumantes. Nous fûmes tous convaincus qu'elle était tombée dans ce torrent en grimpant sur les rochers; mais malgré les recherches les plus minutieuses, son corps ne put être retrouvé.

En apprenant la mort de sa fille, Sperata resta calme et tranquille. Elle remercia Dieu d'avoir bien voulu appeler à lui l'infortunée créature qui n'aurait pu, en ce monde, que supporter ou causer des malheurs. Cette catastrophe cependant rappela aux habitants de la contrée un ancien conte populaire auquel on ne songeait plus depuis longtemps. D'après ce conte, la mère d'un enfant qui s'était noyé dans le lac demanda à Dieu et à ses saints la grâce de lui rendre les restes du seul objet de ses affections sur la terre. Sa prière fut exaucée, et, à la première tempête, les vagues agitées portèrent la tête de l'enfant sur le rivage ; après une seconde tourmente, on trouva un bras, puis une jambe, et

ainsi de suite tout le reste du corps. La mère réunit soigneusement toutes ces parties dans un linceul et les porta à l'église. A peine avait-elle passé le seuil du sanctuaire, que son fardeau devint plus lourd ; elle le déposa sur les marches de l'autel ; l'enfant se mit à crier, rejeta son linceul, et parut vivant et beau aux yeux du peuple émerveillé. Un petit os du doigt manquait ; la mère finit par le retrouver dans le sable, et elle le déposa à l'église, où l'on montre encore cette relique. Depuis cette époque, le lac engloutit chaque année un enfant innocent, mais il ne lui est pas permis d'en conserver les débris, que tôt ou tard il est forcé de rejeter sur le rivage.

L'imagination malade de Sperata s'empara de ce merveilleux récit, et le compléta à sa manière. Convaincue que sa malheureuse fille venait d'expier le crime de ses parents, et que l'anathème qui pesait sur eux était levé, elle se crut en droit de compter sur un miracle. Pour l'opérer, elle s'imagina qu'elle n'avait qu'à réunir les ossements de son enfant et aller les déposer sur les marches de l'autel de l'église de Saint-Pierre à Rome, où il ressusciterait. A cette conviction elle ajoutait la certitude qu'alors le pape absoudrait elle et son amant de leur péché, et leur donnerait la bénédiction nuptiale.

Toute entière sous l'empire de cette illusion, elle ne quitta presque plus les bords du lac, où elle ramassait tous les ossements qu'elle trouvait, sans que personne osât lui dire que ce n'étaient que des débris d'animaux. Je dois convenir que le confesseur, dont le zèle l'avait reduite à cet état déplorable, fit tout ce qui était en son pouvoir pour en adoucir l'amertume. Grâce à son influence sur les habitants de la contrée, notre malheureuse sœur passa pour une inspirée ; on la saluait avec respect, on baisait le bas de sa robe, et on se recommandait à ses prières. La domestique qui avait protégé ses amours n'obtint l'absolution qu'à la condition expresse qu'elle consacrerait sa vie à sa maîtresse, et elle se soumit à cette pénitence avec un courage et une douceur admirables.

Toute communication avec notre frère nous avait été interdite par son médecin et par les religieux, mais on nous

permit de le regarder par une fenêtre quand il se promenait au jardin, et on nous rendit un compte exact de son état moral et physique. Après plusieurs crises terribles, son esprit était devenu parfaitement tranquille, mais son corps était dans une agitation perpétuelle. Parcourant sans cesse les jardins et les corridors du couvent, il manifestait le désir de pouvoir courir ainsi à travers les monts et les vallées. Jamais il ne s'asseyait que pour jouer de la harpe, qu'il accompagnait de chants mélancoliques. De tous les sentiments vifs, il ne lui était resté que la crainte de la mort, et cette crainte le dominait au point qu'il suffisait de le menacer d'une grave maladie pour lui faire faire tout ce qu'on voulait. A ces bizarreries il joignait la ferme conviction que, chaque nuit, un jeune et bel enfant venait au pied de son lit et le menaçait d'un poignard. On le changea de cellule, on veilla près de lui, on fit tout enfin pour le guérir de cette idée fixe; mais elle devint toujours plus forte, et bientôt il soutint que cette terrible vision lui apparaissait à toute heure et sur tous les points du monastère. De son côté, Sperata succombait à la fatigue que lui causait la recherche qu'elle s'était imposée. Aucun raisonnement ne pouvant l'en détourner, le médecin prit le parti de faire mêler au sable du rivage les ossements d'un enfant. Elle les recueillit avec une joie extrême, les attacha les uns aux autres avec des rubans de soie, et parvint à construire un squelette. Ce travail était presque achevé, lorsqu'un matin le médecin vint la voir. Comme elle dormait encore, la domestique lui montra le travail de cette pauvre mère. Il prit le squelette et l'emporta. Au moment où il allait sortir de la maison, on entendit Sperata pousser un cri aigu; on courut à elle et on la trouva devant l'armoire où elle avait renfermé les ossements.

— Voyez! mes amis, s'écria-t-elle avec la joie la plus vive, partagez mon bonheur! Ce n'est pas un rêve, c'est une réalité. Le squelette a disparu, mais j'ai vu mon enfant vivante, belle de la beauté des anges et entourée d'une auréole céleste dont l'éclat éblouissait mes yeux. Ses pieds cherchaient en vain à toucher la terre, sa main ne pouvait saisir la mienne; elle

s'est envolée en m'invitant à la suivre. Je la suivrai bientôt, je le sens. Plus de chagrin, plus de doutes; la résurrection de mon enfant m'a donné un avant-goût des béatitudes du ciel.

Depuis cette époque, elle n'appartenait plus à la terre, les liens qui l'y attachaient encore se brisèrent sans luttes et sans efforts. Un soir on la trouva immobile, froide et les yeux fermés; elle était ce que nous appelons *morte*.

Cette mort et la vision qu'elle avait eue augmentèrent la vénération qu'elle inspirait. Lorsqu'on se disposa à l'enterrer, le peuple arrêta le convoi; des malades, des infirmes baisèrent ses mains, ses vêtements et crièrent au miracle, car, dans leur pieuse exaltation, ils ne sentaient plus leur mal. Le clergé fut obligé d'exposer le corps de la nouvelle sainte à l'adoration publique dans une chapelle ardente. L'évêque chercha en vain à modérer les transports du peuple. *Saint Borromée*, disait-on de tous côtés, n'a-t-il pas aussi vécu parmi nous? Sa mère n'a-t-elle pas été témoin de sa canonisation? Ne nous a-t-on pas donné une idée sensible de sa grandeur spirituelle par l'image colossale placée sur le rocher d'Arona? Dieu n'a-t-il pas promis de ranimer la foi chancelante de son peuple par des miracles nouveaux?

Le corps de notre sœur, loin de se décomposer, devint presque transparent. Parmi les malades qui venaient lui demander la fin de leurs souffrances, il s'opéra des cures incroyables, et les observateurs les plus incrédules furent forcés de convenir que le charlatanisme et la tromperie n'y étaient pour rien. Toute la contrée était en émoi, et l'on venait des points les plus éloignés pour adorer la nouvelle sainte. Au couvent de notre frère, on ne parlait que d'elle, et les religieux croyaient pouvoir le faire sans danger devant Augustin, car il ne faisait jamais attention à ce qu'on disait autour de lui. Personne ne sait le véritable effet que ces bruits produisirent sur son esprit, mais il est certain qu'il en profita fort adroitement pour s'échapper du monastère. Ce ne fut que longtemps après sa disparition qu'on apprit qu'il s'était embarqué avec une troupe de pèlerins qui allaient rendre hommage à la nouvelle sainte. Lorsqu'il entra dans la chapelle, elle était presque déserte. La domestique veillait près

du sarcophage. Il la reconnut et lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. Pour toute réponse, elle lui montra le cadavre. Il s'en approcha, hésita un moment, et prit la main de Sperata, qu'il laissa retomber aussitôt, comme effrayé de la trouver si froide. Puis il dit à la domestique d'un air inquiet : Je ne puis rester près d'elle maintenant, j'ai un grand voyage à faire ; mais je serai de retour à temps ; dis-lui cela de ma part quand elle se réveillera.

Il partit, et malgré nos constantes et minutieuses recherches, nous n'avons plus entendu parler de lui. Quelques vagues indices nous ont fait présumer qu'il était passé en Allemagne, mais la guerre nous a fait perdre les faibles traces de son passage.

CHAPITRE X.

Après cette lecture, que personne n'avait pu écouter sans larmes, la comtesse, tenant toujours son mouchoir sur ses yeux, se retira dans sa chambre, où Nathalie la suivit. L'abbé roula son manuscrit et dit à ses amis :

— Il est constant maintenant que le vieux harpiste et le pauvre Augustin ne sont qu'une seule et même personne. Laisserons-nous partir le marquis sans lui révéler ce secret, si important pour lui et pour sa famille? Selon moi, il faudrait, avant tout, attendre des nouvelles du bon docteur sur l'état de cet infortuné.

Tout le monde fut de l'avis de l'abbé, qui renouvela à Wilhelm la recommandation de voyager avec le marquis et d'emmener le petit Félix.

— Cet illustre Italien m'assure, continua-t-il, que son frère aîné vous recevra avec joie, et que, d'après ce que vous avez fait pour leur nièce, vous ne pouvez refuser d'accepter son héritage, qu'ils s'estiment heureux de vous donner comme au bienfaiteur de cette enfant infortunée.

Thérèse prit la main de Wilhelm, et lui dit avec émotion :

— Vous le voyez, un bienfait désintéressé n'est jamais

perdu. Suivez la direction mystérieuse qui vous pousse vers un beau pays où, plus d'une fois déjà, mon imagination s'est égarée.

— Puisqu'il m'est impossible d'agir d'après ma volonté, dit-il en repoussant la main de la jeune fille, je m'abandonne aux conseils de mes amis, et surtout aux vôtres, monsieur l'abbé. Forcé de renoncer à un bien auquel je croyais avoir des droits, j'accepterai, s'il le faut, un bienfait non mérité, et je ferai tout ce que vous voudrez, pourvu que je ne sois pas obligé de me séparer de mon fils.

Après cette déclaration positive, l'abbé décida qu'il fallait laisser aller le marquis visiter seul les curiosités des environs, et que Wilhelm irait le rejoindre dès que le docteur aurait donné des renseignements sur l'état du harpiste. Pour excuser ce retard, on dit au noble Italien qu'il fallait donner à notre héros le temps de faire les préparatifs nécessaires pour un aussi long voyage. Le marquis trouva ce motif très-naturel, et partit, le lendemain matin, en laissant à tout le monde de riches et magnifiques présents.

Le docteur cependant se fit encore longtemps attendre, et augmenta les inquiétudes que l'on avait conçues sur le pauvre harpiste, au moment même où un meilleur avenir semblait s'ouvrir pour lui.

Un soir le docteur arriva au château accompagné d'un étranger aux manières graves et imposantes. Personne ne le reconnut, et un embarras pénible se peignit sur tous les visages. Tout à coup cet étranger tendit la main à Wilhelm et lui demanda s'il avait entièrement oublié son vieux protégé. C'était bien le son de voir du harpiste, mais son extérieur avait subi une complète métamorphose. Plus de longue barbe, plus de chevelure flottante; les signes d'une vieillesse prématurée avaient disparu, et ses allures étaient celles d'un homme du monde. Le docteur le présenta à la société, dont il était loin de se croire si bien connu.

— J'espère, dit-il, que vous serez indulgents et bons envers un malheureux que de longues souffrances avaient réduit à la triste condition d'un enfant sans raison.

On l'accabla de félicitations et de témoignages d'amitié;

mais le docteur ramena aussitôt la conversation sur des objets indifférents, et dès qu'il se trouva seul avec ses amis, il leur rendit compte de la guérison inattendue de son malade.

— En vain mon ami le pasteur et moi, dit-il, nous lui avions prodigué les remèdes physiques et moraux, il n'avait pas été en mon pouvoir de l'arracher à la crainte de la mort, qui le torturait. Il ne voulait pas même nous faire le sacrifice de sa barbe et de sa robe de bure. Tout à coup il demanda lui-même à être coiffé et rasé comme tout le monde, et ses manières nous prouvèrent qu'une révolution complète venait de s'opérer dans son esprit. Ne sachant à quoi l'attribuer, et n'osant l'interroger sur un sujet aussi délicat, je finis par découvrir que ce grand changement était dû à un flacon d'opium qu'il avait trouvé le moyen d'enlever de la pharmacie de mon ami. Il finit même par m'avouer ce larcin, en me déclarant qu'il lui devait son retour à la raison. « Je n'y ai pas goûté, me dit-il, mais si vous me l'enlevez, vous me perdez sans espoir de retour. L'idée qu'il était possible de terminer mes souffrances en cette vie par une mort volontaire a été mon premier pas vers la guérison; puis j'ai éprouvé le désir de me donner cette mort, et je me suis emparé du poison. Mais la certitude que désormais il dépendait de moi d'abréger mes tourments m'a donné la force de les supporter. Vous, qui connaissez le cœur humain, vous devez comprendre que je ne saurais rester attaché à la vie qu'autant que je conserverai le talisman qui m'a empêché d'en être l'esclave. » Je suis entré dans ses manières de voir, et je lui ai permis de porter constamment sur lui le flacon d'opium qui l'a rendu à la raison.

L'abbé lui apprit à son tour les importantes découvertes que l'on venait de faire, et le docteur promit de continuer à donner tous ses soins à ce malheureux. On convint que l'on n'instruirait sa famille de son existence que dans le cas où il manifesterait le désir de la retrouver et de retourner dans sa patrie.

Au bout de quelques jours, Wilhelm fut prêt à aller rejoindre le marquis; son projet de départ, loin d'affliger Au-

gustin, paraissait lui être agréable. Cette bizarrerie étonna tout le monde; l'abbé seul comprit que le malade n'avait pas encore entièrement vaincu la terreur que lui inspirait Félix, et que l'espoir de ne plus le voir lui faisait regarder comme un bonheur sa séparation d'avec son bienfaiteur.

Peu à peu la société était devenue très-nombreuse au château. On se réunissait souvent, et l'on s'efforçait de se convaincre que c'était avec plaisir, tandis que chacun ne cherchait que l'occasion d'être livré à lui-même. Thérèse faisait de fréquentes visites dans les environs; car, selon elle, les relations de bon voisinage étaient la première condition de la tranquillité et du bonheur. Nathalie s'occupait spécialement de la comtesse et l'abbé d'Augustin. Jarno avait de longs entretiens avec le docteur; Frédéric se tenait près de Wilhelm, et Félix était partout où il se trouvait bien. Quand on était forcé de se réunir, on avait recours à la musique, moyen infaillible de rapprocher les hommes, tout en laissant chacun à soi-même.

Bientôt le comte vint chercher sa femme et faire ses adieux solennels à sa famille. En descendant de voiture, il demanda à Jarno s'il y avait au château une société convenable. Entraîné par la gaieté satirique dont cet homme, naturellement sérieux, ne pouvait se défendre à l'aspect du comte, il lui dit qu'il trouverait des marquis, des lords, des barons, et que, pour compléter cet assortiment de haute noblesse, il ne manquait plus qu'un comte. Prenant ces paroles à la lettre, il crut reconnaître en Wilhelm un jeune seigneur anglais qui dans le temps avait fait partie de la suite du prince.

— Je suis enchanté, mylord de vous retrouver ici, et je me souviens fort bien d'avoir eu le plaisir de vous recevoir dans mon château, lorsque mon gracieux souverain daigna l'honorer de sa présence.

— Il est vrai, répondit Wilhelm, qu'à cette époque j'eus l'honneur de vous présenter mes hommages; mais ma patrie et ma naissance...

— N'ajoutent rien à son mérite, interrompit Jarno.

Le comte allait répondre par une nouvelle politesse; mais ses parents vinrent le recevoir, et Nathalie lui indiqua ses

appartements en le priant de l'excuser si elle ne le logeait pas aussi bien qu'elle l'aurait désiré. Il répondit en souriant qu'elle avait sans doute placé ses hôtes au hasard ; puis il offrit de réparer cette faute en désignant à chacun le local qui pouvait lui convenir, ainsi qu'il avait eu soin de le faire pendant le séjour du prince chez lui. Jarno se déclara aussitôt l'aide-major du nouveau maître de cérémonies, et rit de bon cœur des bévues qu'il lui fit faire en lui donnant de faux renseignements sur tout le monde.

Lorsque le comte se fut acquitté de la tâche qu'il s'était imposée, il pria Jarno de l'aider à classer dans sa mémoire le jeune homme qu'on appelait Wilhelm Meister, et qui se prétendait Allemand. Jarno ne répondit rien ; car il savait fort bien que ce noble seigneur n'interrogeait jamais pour s'éclairer, mais pour instruire les autres.

— Je me souviens, continua-t-il, que vous me l'avez spécialement recommandé au nom du prince. Il est possible que sa mère ait été Allemande, mais il y a du sang anglais et noble dans ses veines; ce n'est pas moi qu'on peut tromper là-dessus. Je consens pourtant à respecter les secrets de famille, et je me tais.

Sa mémoire avait été excellente autrefois ; il en était fier ; et ne supposant pas la possibilité qu'elle eût pu s'affaiblir, il se laissa aller à toutes les aberrations de son esprit malade. En résumé, cependant, il était devenu plus doux et plus sociable. Il organisa des lectures intéressantes, des promenades, des chasses, des parties de jeu. Et quand on admirait la manière gracieuse avec laquelle il s'acquittait de cette tâche, il répondait que, lorsqu'un homme de mérite renonce aux affaires importantes, il doit chercher à augmenter les plaisirs de la société au milieu de laquelle il se trouve.

Plusieurs fois déjà l'étourdi Frédéric s'était permis de fortes allusions sur le secret penchant de Wilhelm pour Nathalie, ce qui avait mis notre héros dans une situation fort embarrassante ; car on devait naturellement supposer qu'il avait fait à son fol ami l'aveu d'un amour aussi téméraire.

Un jour que toute la société se trouvait réunie, Augustin se précipita dans le salon. Ses gestes inspiraient l'effroi, son

visage était pâle et défait, ses yeux égarés ; et malgré les efforts qu'il fit pour parler, il ne put articuler que des cris inintelligibles. Attribuant son état à un nouvel et subit retour à la démence, Lothaire et Jarno se jetèrent sur lui pour le retenir.

— Laissez-moi ! s'écria-t-il enfin ; allez, courez, sauvez Félix, il est empoisonné !

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il partit avec la promptitude de l'éclair. Tous le suivirent jusqu'à la chambre de l'abbé. Ils y trouvèrent Félix, qui vint au devant d'eux. Et lorsque son père lui cria avec désespoir.

— Malheureux ! qu'as-tu fait ?

— Mais rien, rien, père ! répondit l'enfant, je n'ai pas bu dans la carafe, j'ai bu dans le verre ; j'avais si soif !

Augustin se tordit les bras et s'enfuit en répétant cette lugubre exclamation : Il est perdu ! il est perdu !

En ce moment on vit sur la table le flacon d'opium vide et renversé près d'un verre et d'une carafe de lait d'amande. Le verre était plein, mais la carafe était presque vide. Le docteur et Nathalie emmenèrent l'enfant pour lui donner les secours nécessaires. L'abbé se mit à la poursuite d'Augustin, afin d'obtenir quelques éclaircissements sur cette catastrophe. Wilhelm était sorti dans le même but ; mais après une inutile recherche, il revint près de son fils, qu'il trouva fort agité.

Le pauvre enfant s'était réfugié sur les genoux de Nathalie, et la suppliait de ne plus le forcer à boire de ces potions aigres et amères qu'on venait de lui faire prendre.

Bientôt après le comte entra d'un air solennel, posa ses deux mains sur la tête de l'enfant, leva les yeux au ciel, mais sans parler ; puis il sortit lentement et avec un sourire de satisfaction. Wilhelm le suivit, après avoir jeté sur Nathalie un regard plein de reconnaissance et de désespoir.

Le docteur examina de nouveau le petit malade, et secoua la tête d'un air surpris.

— En vérité, dit-il, je n'y comprends rien ! Le verre de lait d'amandes contient une si forte dose d'opium, qu'il suffirait de quelques gouttes pour empoisonner l'homme le plus

robuste, et cependant cet enfant n'a d'autre mal que celui de la peur que nous lui avons faite avec nos alarmes et nos drogues.

Jarno survint et pria le docteur d'aller secourir le malheureux Augustin, qu'on venait de trouver au grenier nageant dans son sang : il s'était coupé la gorge avec un rasoir. Le docteur y courut et revint bientôt. Il assura que le blessé, qu'il venait de panser, et qui n'avait pas encore repris ses sens, pourrait être sauvé.

La nuit se passa dans une agitation cruelle. Nathalie, tenait toujours Félix sur ses genoux, et tendait de temps en temps la main au malheureux père, qui, assis à ses pieds, la regardait en silence.

Retirés dans un coin de l'appartement, Jarno et Lothaire s'entretenaient à voix basse sur un sujet qui paraissait les intéresser beaucoup.

Le lendemain matin l'enfant se réveilla frais et bien portant. Il se détacha des bras de Nathalie, se mit à courir à travers la chambre et demanda une tartine. De son côté, Augustin avait retrouvé assez de force pour donner les éclaircissements qu'on lui demandait.

Relégué dans l'appartement de l'abbé, d'après la distribution du comte, il y avait trouvé le manuscrit contenant le récit du marquis. Cette lecture, en lui rappelant son passé, l'avait tellement affecté, qu'il ne se croyait plus digne de vivre. Egaré par le désespoir, il avait versé son flacon d'opium dans un verre de lait d'amandes. En le portant à ses lèvres, l'amour de la vie s'était réveillé en lui ; il avait voulu revoir encore une fois le monde et la nature, et s'était rendu au jardin. De retour dans sa chambre, il y avait trouvé l'enfant tenant à la main la carafe avec laquelle il venait sans doute de remplir le verre qu'il avait vidé.

En songeant à la douleur que cette catastrophe allait causer à Wilhelm, il s'était lamenté pendant toute la nuit : « Hélas ! mon bienfaiteur, répétait-il sans cesse, je savais bien que je vous serais funeste ! Pourquoi ne m'avez-vous pas permis de vous quitter plus tôt et pour toujours ? Votre enfant et moi, nous devions nous tuer mutuellement. »

La journée et toute la nuit suivante se passèrent dans la plus grande anxiété. Augustin cependant ne donnait plus d'inquiétudes, et Félix paraissait mieux portant que jamais, mais son père s'attendait à chaque instant à voir éclater les funestes effets du poison.

Le lendemain matin on trouva Augustin mort dans son lit. Trompés par sa feinte tranquillité, ses gardiens l'avaient quitté un instant, et il en avait profité pour arracher l'appareil de sa blessure.

Tandis que l'on s'occupait de ce sinistre événement, Nathalie conduisit Félix au jardin, où elle l'interrogea de nouveau sur le poison qu'il avait bu. Après un long silence, il se jeta dans ses bras et lui dit avec effusion :

— Tu es bonne, toi, tu ne me grondes jamais; je vais te dire la vérité : j'ai bu dans la carafe!... Chaque fois que cela m'arrive, j'ai si peur!... Aurélie me battait... et le père se fâche...

Nathalie l'entraîna vers le château. Apercevant Wilhelm qui venait au-devant d'eux, elle souleva l'enfant et le posa sur ses bras avec toute l'exaltation de la joie.

— Le voilà, ton fils, je te le rends! Il vient de m'avouer qu'il avait bu dans la carafe ; cette vilaine habitude l'a sauvé.

Tout le monde partagea la joie de Wilhelm, mais le comte sourit avec la condescendance d'un homme supérieur qui se résigne à laisser aux esprits faibles une erreur qui les flatte. Surpris de cette conduite, qui ne pouvait s'expliquer par aucun motif raisonnable, Jarno finit par découvrir que ce pauvre seigneur persistait à croire à l'empoisonnement, et qu'il était convaincu d'avoir sauvé l'enfant en lui posant les mains sur la tête et en priant pour lui. Comme rien ne le retenait au château, il se mit en route le même jour. Au moment du départ, la belle comtesse prit la main de Wilhelm et celle de Nathalie, les unit dans les siennes, les pressa sur son cœur, et s'élança dans la voiture, où déjà son mari l'attendait.

Les événements extraordinaires qui s'étaient passés au château y avaient jeté sinon le désordre, du moins la confu-

sion. Redevenus calmes et tranquilles, les hommes cherchèrent à se mettre en bonne humeur par des boissons spiritueuses, sans songer que cette surexcitation n'a rien de commun avec la gaieté naturelle qui fait le charme de la société. Des émotions aussi violentes qu'inattendues avaient pour ainsi dire jeté Wilhelm en dehors de lui-même. Félix lui était rendu, et cependant il sentait qu'il manquait encore quelque chose à son bonheur; tout était prêt pour son départ, et il ne pouvait se décider à quitter le château. Jarno était devenu silencieux, et l'abbé plus grave qu'à l'ordinaire. Lothaire et Thérèse ne semblaient attendre que son éloignement pour célébrer leur mariage; le docteur seul s'occupait encore de lui : il le déclara malade et lui fit prendre des drogues.

Un soir que Frédéric avait bu plus qu'à l'ordinaire, il se livra à ces plaisanteries équivoques qui font rire les uns et embarrassent les autres. S'attaquant surtout à la prétendue maladie de Wilhelm, il s'écria avec un bruyant éclat de rire :

— Docteur, quel nom donnez-vous au mal qui ronge notre ami? Ne pouvez-vous lui appliquer un de ces grands mots à l'aide desquels vos pareils cachent leur ignorance? Les exemples ne vous manquent pas : il y en a un dans l'histoire d'Égypte ou de Babylone... je ne sais trop laquelle des deux... Est-ce que personne ne veut me mettre sur la voie?... Eh bien! continua-t-il en ouvrant la porte de la salle d'entrée, je vais vous demander plus directement les éclaircissements qui me manquent. Comment s'appelle cette tête à barbe de bouc, surmontée d'une couronne de roi, que la douleur fait grimacer au pied du lit de son fils malade? Comment s'appelle cette charmante princesse qui entre doucement, et porte dans ses yeux, modestes et malicieux à la fois, le poison et le contre-poison? Comment s'appelle le bourreau de médecin qui alors seulement devine l'état de son malade, et lui prescrit enfin le doux remède qui seul pouvait le guérir?

Les facéties de ce genre, qu'il continua à débiter avec beaucoup de volubilité, firent rougir Nathalie; craignant de

trahir son émotion, elle se retira dans sa chambre. Frédéric se mit aussitôt à danser en chantant ce couplet d'une vieille ronde :

« Attendez-vous à voir des miracles! Ce qui est fait est » fait, ce qui est dit est dit. Avant la fin du jour vous verrez » des miracles! »

Puis il traîna le docteur devant le tableau du prince malade d'amour, fit une apologie burlesque de la médecine, et sortit sur la pointe du pied. Thérèse aussi s'était éloignée, et Lothaire se tenait muet et immobile dans l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur le jardin. Wilhelm était dans une agitation qui tenait du délire. Se voyant enfin seul avec Lothaire, il ne chercha plus à se contraindre.

— Si vous me croyez coupable de ce qui se passe ici, dit-il, retirez-moi votre amitié et poussez-moi, sans consolation, dans la foule du monde où j'aurais dû disparaître depuis longtemps; mais si vous ne voyez en moi que la victime involontaire d'événements mystérieux et indépendants de ma volonté, oh! alors, daignez me conserver votre affection; qu'elle soit ma compagne pendant ce voyage dont je comprends enfin toute la nécessité. Oui, je vais partir à l'instant... Un jour peut-être je pourrai vous dire tout ce qu'il m'en a coûté... Pourquoi n'ai-je pas eu le courage de vous ouvrir mon âme?... Maintenant il est trop tard; vous ne pouvez plus me sauver!... Pourquoi l'homme accuse-t-il tantôt lui-même et tantôt la destinée? Il est né pour souffrir; que lui importe que ce soit par sa faute ou par celle des circonstances, par le vice ou par la vertu, par la sagesse ou par la folie?... Adieu, Lothaire; je ne resterai pas une heure de plus dans une maison où j'ai si cruellement violé les lois de l'hospitalité!... L'indiscrétion de votre frère est impardonnable; elle met le comble à mon infortune; elle me réduit au désespoir!...

Lothaire lui prit la main d'un air solennel.

— Et si votre union avec ma sœur, dit-il, était la condition à laquelle Thérèse consent à devenir ma femme?... Oui, continua-t-il, voilà le dédommagement que cette noble fille vous destine. « Sa raison m'a choisie, m'a-t-elle dit,

mais son cœur demande Nathalie, et ma raison doit venir au secours de son cœur. » Alors nous nous sommes mis à vous observer, vous et ma sœur. L'abbé nous a défendu de hâter le dénoûment que nous prévoyions, et auquel il voulait laisser suivre sa marche naturelle. Le temps a fait ce qu'il devait faire, et l'étourderie de Frédéric n'a servi qu'à hâter la chute d'un fruit déjà mûr. Puisque nous voilà si merveilleusement réunis, sachons nous créer une vie commune et agir toujours dans un seul et même but. Le pouvoir de l'homme de bien est infini quand, sans esprit de domination, il dirige la multitude pour lui faire faire à propos ce qu'elle aime et désire; car le véritable malheur de cette multitude n'est pas de désirer et d'aimer le mal, mais de se tromper presque toujours dans le choix de la route qui conduit au bien. Que ce soit là la base fondamentale de notre alliance, c'est celle de tous les honnêtes gens; malheureusement, fort peu savent s'en rendre un compte exact. Je ne vous citerai, à ce sujet, d'autre exemple que celui de ma chère Nathalie. La route que la nature a tracée à cette belle âme sera toujours inaccessible aux êtres vulgaires, mais elle pourra les décider à l'y suivre de loin. Je dis cette belle âme, car elle mérite ce nom peut-être plus encore que notre noble tante, dont le docteur vous a fait lire le manuscrit. Nathalie s'est développée elle-même, et la nature se glorifie d'une pareille apparition.

Il allait continuer, mais Frédéric vint l'interrompre par des cris de joie et de triomphe.

— Apprêtez le myrte et le laurier! tressez des guirlandes du plus frais feuillage de lierre et de chêne! vous les userez toutes pour couronner les innombrables mérites que je viens d'entasser sur ma tête! Nathalie t'appartient, cher Wilhelm; le charme qui t'éloignait de ce trésor a été rompu par un grand magicien, et ce magicien, c'est moi!...

— Il extravague! interrompit notre héros; laissez-moi partir.

Lothaire le retint, et demanda à Frédéric au nom de qui il venait annoncer une pareille nouvelle.

— Au nom de ma toute-puissance! ou, si vous l'aimez mieux, au nom du grand Architecte de l'univers! C'est par

lui que je suis devenu franc-maçon ; c'est par lui que je me trouve aujourd'hui ambassadeur. J'ai écouté à la porte de Nathalie, qui se confessait à l'abbé.

— Impudent ! s'écria Lothaire ; et de quel droit ?

— Du droit qu'ils se sont arrogé de s'enfermer à clef. Oh ! je n'ai pas perdu un mot. Ecoute, mon cher Wilhelm : Pendant la nuit où tu croyais ton fils empoisonné, elle s'est promis de t'épouser si tu venais à le perdre. Il est vrai que l'enfant vit ; mais cela n'ôte rien à ton mérite. Le tonsuré lui a fait comprendre cela, et il va venir, heureux de nous apporter à tous une nouvelle inattendue.

L'abbé entra en effet.

— Nous savons tout, continua Frédéric, soyez bref. Il ne s'agit plus que des formalités d'usage, la seule chose pour laquelle vous êtes indispensables, vous autres révérends.

— Il a écouté à la porte, dit Lothaire.

— Fi donc, que c'est vilain ! répondit l'abbé.

— Allons, dépêchons-nous ! continua l'étourdi ; qu'on règle le cérémonial. Un voyage avec le marquis pour Wilhelm ; à son retour la noce, et de longs récits sur les Alpes et autres merveilles semblables, qu'on estime d'autant plus, qu'ils nous procurent un amusement qu'on n'est pas obligé de payer. C'est comme un bal masqué gratis, où toutes les classes de la société sont admises.

— Je vous déclare maître passé pour ces sortes de fêtes populaires, dit l'abbé ; je ne serais pas fâché cependant si vous me permettiez de parler...

— Et pourquoi ? n'ai-je pas tout dit ? Venez, suivez-moi chez Nathalie ; il faut que nous la voyions et que nous nous réjouissions avec elle.

Lothaire passa son bras sous celui de Wilhelm et le conduisit chez sa sœur, qui vint au-devant d'eux avec Théròse.

— Eh bien ! dit Frédéric à notre héros, lorsqu'au nom de ma jolie maîtresse je te demandai le bouquet que tu venais d'acheter, te serais-tu attendu qu'un jour tu recevrais, en échange, une pareille fleur de ma main ?

— Pouvez-vous, en ce moment de bonheur suprême, me rappeler ce temps-là ?

— Et pourquoi pas? En aurais-tu honte? Ce serait aussi extravagant que de rougir de ton origine. Ce temps-là avait son charme! Au reste, je ne puis te regarder sans rire; tu me fais l'effet de Saül, fils de Kis : il partit pour chercher l'ânesse de son père, et finit par trouver un royaume.

— J'ignore, répondit Wilhelm, ce que vaut un royaume; mais je sais que j'ai obtenu un bonheur bien au-dessus de mon mérite, et que je ne donnerais pas pour tous les trésors du monde!

FIN DES ANNÉES D'APPRENTISSAGE.

Paris. — Imprimerie de Vᵉ Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

Bibliothèque CHARPENTIER, à 3 fr. 50 c. le vol.

Vieux auteurs français.

Le roi Louis XI.	Cent Nouvelles nouvelles.	2 vol.
Rabelais.	Œuvres complètes.	1 vol.
Malherbe.	Édition d'André Chénier.	1 vol.
Savyn Mehippée.	Édition Ch. Labitte.	1 vol.

Classiques des 17e et 18e siècles.

J. Racine.	Œuvres.	1 vol.
La Fontaine.	Fables.	1 vol.
La Bruyère.	Caractères.	1 vol.
Pascal.	Pensées.	1 vol.
Bossuet.	Discours sur l'histoire universelle.	1 vol.
Voltaire.	Siècle de Louis XIV.	1 vol.
Mme de Sévigné.	Lettres complètes.	6 vol.
Le Sage.	Gil Blas.	1 vol.
L'abbé Prévost.	Manon Lescaut.	1 vol.
Marivaux.	Marianne.	1 vol.
J.-J. Rousseau.	Confessions.	1 vol.
André Chénier.	Poésies complètes.	1 vol.

Auteurs contemporains.

Mme de Staël.	Corinne.	1 vol.
—	De l'Allemagne.	1 vol.
—	Delphine.	1 vol.
—	De la littérature.	1 vol.
—	Révolution française.	1 vol.
—	Mémoires (dix ans d'exil), etc.	1 vol.
Victor Hugo.	Notre-Dame de Paris.	2 vol.
—	Han d'Islande.	1 vol.
—	Dernier jour d'un Condamné.	1 vol.
—	Bug-Jargal.	
—	Odes et Ballades.	1 vol.
—	Orientales.	1 vol.
—	Feuilles d'Automne.	1 vol.
—	Chants du Crépuscule.	
—	Voix intérieures.	1 vol.
—	Les Rayons et les Ombres.	
—	Théâtre, nouvelle édition.	2 vol.
—	Cromwell, drame.	1 vol.
—	Littérature et philosophie.	1 vol.
C. Delavigne.	Œuvres dramatiques.	3 vol.
—	Messéniennes et poésies diverses.	1 vol.
Alfred de Vigny.	Cinq-Mars.	1 vol.
—	Stello.	1 vol.
—	Nouvelles.	1 vol.
—	Théâtre.	1 vol.
—	Poésies complètes.	1 vol.
Alf. de Musset.	Poésies complètes.	1 vol.
—	Comédies et Proverbes.	1 vol.
—	Confession d'un Enfant du siècle.	1 vol.
—	Nouvelles.	1 vol.
P. Mérimée.	Chronique de Charles IX, etc., etc.	1 vol.
—	Colomba, la Mosaïque, etc., etc.	1 vol.
—	Théâtre de Clara Gazul, etc., etc	1 vol.
Charles Nodier.	Romans.	1 vol.
—	Contes.	1 vol.
—	Nouvelles.	1 vol.
—	Souvenirs de la Révolution.	1 vol.
H. de Balzac.	Physiologie du mariage.	1 vol.
—	Scènes de la vie privée.	2 vol.
—	Scènes de la vie de province.	2 vol.
—	Scènes de la vie parisienne.	2 vol.
—	Eugénie Grandet.	1 vol.
—	Le Médecin de campagne.	1 vol.
—	La Peau de chagrin.	1 vol.
—	Le Père Goriot.	1 vol.
—	La Recherche de l'Absolu.	1 vol.
—	Le Lis dans la Vallée.	1 vol.
—	Histoire des Treize.	1 vol.
—	César Birotteau.	1 vol.
—	Louis Lambert, Séraphita.	1 vol.
Sainte-Beuve.	Poésies complètes.	1 vol.
—	Volupté.	1 vol.
—	Poésie française au seizième siècle.	1 vol.
Aimé Martin.	Éducation des mères de famille.	1 vol.
—	Lettres à Sophie sur la physiq., etc.	1 vol.
X. de Maistre.	Œuvres complètes.	1 vol.
J. de Maistre.	Du Pape.	1 vol.
Benj. Constant.	Adolphe.	1 vol.
De Sénancour.	Obermann.	1 vol.
Guizot.	Essais sur l'histoire de France.	1 vol.
Th. Lavallée.	Histoire des Français.	4 vol.
Capefigue.	Histoire de la Restauration.	6 vol.
—	Histoire de Philippe-Auguste.	2 vol.
De Barante.	Tableau de la littérature.	1 vol.
Mme de Rémusat.	Éducation des femmes.	1 vol.
S.-Marc-Girardin.	Cours de littérature dramatique.	1 vol.
Brillat-Savarin.	Physiologie du Goût.	1 vol.
Delécluze.	Romans, contes, etc.	1 vol.
Topffer.	Nouvelles genevoises.	1 vol.
Mme de Krüdener.	Valérie, avec préface de S.-Beuve.	1 vol.
M.-J. Chénier.	Œuvres choisies.	1 vol.
Mme D.-Valmore.	Poésies, avec notice par S.-Beuve.	1 vol.
Millevoye.	Poésies avec notice.	1 vol.
Ant. de Latour.	Poésies complètes.	1 vol.
Henri Blaze.	Poésies complètes.	1 vol.
Mme de Girardin.	Poésies complètes.	1 vol.
—	Lettres parisiennes.	1 vol.
Mme de Souza.	Romans choisis.	1 vol.

Philosophes du 17e siècle.

Descartes.	Œuvres, édition Jules Simon.	1 vol.
Malebranche.	Œuvres, édition Jules Simon.	2 vol.
Leibnitz.	Œuvres, édition Amédée Jacques.	2 vol.
Bacon.	Œuvres, édition Francis Riaux.	2 vol.
Spinoza.	Œuvres, traduites par Saisset.	2 vol.
Bossuet.	Œuvres philosoph., éd. J. Simon.	1 vol.
Fénelon.	Œuvres philosop., éd. A. Jacques.	1 vol.
Buffier.	Œuvres philosop., éd. F. Bouillier.	1 vol.
Le père André.	Œuvres philosoph., éd. V. Cousin.	1 vol.
Eulex.	Lettres à une princesse, éd. Saisset.	1 vol.
Arnauld.	Œuvres philosoph., éd. J. Simon.	1 vol.
Clarke.	Œuvres philosoph., éd. Jacques.	1 vol.

Bibliothèque grecque-française.

Homère.	L'Iliade, trad. Dacier revue.	1 vol.
—	L'Odyssée, trad. Dacier revue.	1 vol.
Aristophane.	Comédies, trad. Artaud.	1 vol.
Eschyle.	Théâtre, traduction A. Pierron.	1 vol.
Euripide.	Théâtre, trad. Artaud.	2 vol.
Sophocle.	Théâtre, trad. Artaud.	1 vol.
Hérodote.	Histoire, trad. Larcher.	2 vol.
Thucydide.	Histoire, trad. Levesque.	1 vol.
Xénophon.	Œuvres compl., trad. Dacier.	2 vol.
Platon.	De la République, trad de Grou.	1 vol.
—	Les Lois, trad. de Grou.	1 vol.
—	Dialogues, trad. Schwalb.	2 vol.
Plutarque.	Hommes illustres, trad. Pierron.	4 vol.
—	Œuvres morales, trad. Ricard.	5 vol.
Lucien.	Dialogues, trad. Belin de Ballu.	1 vol.
Diogène Laerce.	Vies des philosophes, trad. nouv.	1 vol.
Moralistes grecs.	Socrate, Épictète, etc., etc.	1 vol.
Marc-Aurèle.	Œuvres, trad. A. Pierron.	1 vol.
Démosthène.	Chefs-d'œuvre, trad. Stiévenart.	1 vol.
Orateurs grecs.	Choix de harangues, etc., trad.	1 vol.
Lyriques grecs.	Anacréon, Orphée, etc.	1 vol.
Poètes grecs.	Trad. Falconnet, Bignan.	1 vol.
Hippocrate.	Œuvres, trad. Daremberg.	1 vol.

Bibliothèque anglaise-française.

Lingard.	Hist. d'Angleterre, trad. Wailly.	6 vol.
Robertson.	Hist. de Charles-Quint, tr. Suard.	2 vol.
Milton.	Le Paradis perdu, t. Pongerville	1 vol.
Sterne.	Voyage sentimental, t. Wailly	
Lord Byron.	Œuvres complètes, trad. Lacaussade.	4 vol.
Robert Burns.	Poésies complètes, trad. Wailly.	1 vol.
O. Goldsmith.	Vicaire de Wakefield, t. Pelloc.	1 vol.
Fielding.	Tom Jones, trad. L. de Wailly.	2 vol.
Sterne.	Tristram-Shandy, trad. Wailly.	1 vol.
Miss Inchbald.	Simple histoire, trad. id.	1 vol.
Miss Burney.	Évélina, trad. id.	1 vol.

Bibliothèque allemande-française.

Gœthe.	Théâtre, trad. X. Marmier.	1 vol.
—	Poésies, trad. Henri Blaze.	1 vol.
—	Le Faust, trad. Blaze.	1 vol.
—	Wilhelm Meister, trad. Carlowitz.	2 vol.
—	Werther, trad. Pierre Leroux.	1 vol.
—	Affinité de choix, t. Carlowitz.	1 vol.
Schiller.	Théâtre, trad. X. Marmier.	2 vol.
—	Guerre de 30 ans, trad. Carlowitz.	1 vol.
Klopstock.	La Messiade, trad. Carlowitz.	1 vol.
Hoffmann.	Contes fantastiques, trad. Marmier.	1 vol.
Poètes du Nord.	Soëdé, Norvége, etc., tr. Marmier.	1 vol.

Bibliothèque italienne-française.

Dante Alighieri.	Divine comédie, trad. Brizeux	1 vol.
—	Vie nouvelle, trad. Delécluze	
Tasse.	Jérusalem délivrée, tr. Desplaces.	1 vol.
Manzoni.	Théâtre et Poésies, trad. Latour.	1 vol.
—	Les Fiancés, trad. Dessoulli.	1 vol.
Silvio Pellico.	Mes Prisons, trad. Latour.	1 vol.
Alfieri.	Mémoires, trad. Latour.	1 vol.
Machiavel.	Histoire de Florence, tr. Périès.	1 vol.

Ouvrages divers.

Saint Augustin.	Confessions, trad. Saint-Victor.	1 vol.
—	Cité de Dieu, trad. Moreau.	2 vol.
Mahomet.	Le Koran, trad. par Kasimirsky.	1 vol.
Confucius.	Les 4 livres sacrés, trad. Pauthier.	1 vol.
Canons.	Les Lois des Canons.	

WILHELM MEISTER

DE GOETHE

TRADUCTION COMPLÈTE ET NOUVELLE

PAR Mme LA BARONNE A. DE CARLOWITZ

DEUXIÈME PARTIE

LES ANNÉES DE VOYAGE

PARIS

CHARPENTIER, ÉDITEUR

17, rue de Lille

1847

WILHELM MEISTER.

DEUXIÈME PARTIE.

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

WILHELM MEISTER

PAR GOETHE;

TRADUCTION COMPLÈTE ET NOUVELLE

PAR Mme LA BARONNE A. DE CARLOWITZ.

DEUXIÈME PARTIE.

LES ANNÉES DE VOYAGE.

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS.

PARIS.

CHARPENTIER, ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN.

1843

LES

ANNÉES DE VOYAGE

DE WILHELM MEISTER.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

LA FUITE EN ÉGYPTE.

Wilhelm était assis à l'ombre d'un immense rocher, d'où le sentier escarpé des montagnes descend tout à coup vers des précipices sur lesquels le voyageur le plus intrépide ne saurait arrêter ses regards sans frissonner. Le soleil, à peine arrivé à la moitié de sa course, éclairait la cime des pins qui croissent au fond de ces précipices.

Notre héros tira son portefeuille pour y noter les pensées que lui inspiraient ce grand spectacle ; mais Félix, qui venait de grimper sur les pointes des rocs les plus escarpés, accourut et lui montra une pierre qu'il tenait à la main.

— Comment cela se nomme-t-il ?

— Je l'ignore, répondit le père.

— Vois comme elle brille ! c'est sans doute de l'or ?

— Non, et je me souviens maintenant qu'on nomme ce minéral du mika jaune ou de *l'or de chat* (*katzengold*).

— De *l'or de chat!* et pourquoi?

— Sans doute parce que c'est de l'or faux, et que les chats sont faux.

— Je me souviendrai de cela, répliqua l'enfant en remettant la pierre dans sa sacoche de cuir, d'où il tira un autre objet qui avait également piqué sa curiosité.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Le fruit d'un arbre, et à en juger par ses écailles, c'est celui du sapin.

— Il ne m'en a pas l'air; il est trop rond.

— Nous le montrerons à un garde forestier; ces gens-là connaissent toutes les productions de la forêt. Ils savent semer, planter et soigner les arbrisseaux; puis ils les laissent grandir et se développer comme ils peuvent.

— Oui, ils savent tout, dit Félix. Notre guide est très-instruit aussi. Il m'a dit hier qu'un cerf venait de traverser notre route; pour me le prouver, il m'a fait voir la *piste*, c'est-à-dire l'empreinte des sabots du cerf sur la terre; cette même empreinte lui a fait connaître que l'animal était d'une race noble et belle.

Tu aimes à t'entretenir avec ce guide?

— Il sait tant de choses! cependant ce n'est pas un garde forestier; je n'en suis pas moins décidé à me faire garde forestier. Il est si beau de passer ses journées au bois, d'entendre le chant des oiseaux, de connaître leurs noms et les endroits où ils construisent leurs nids, de s'emparer de leurs œufs ou de leurs petits, de faire éclore les uns et d'élever les autres! Que tout cela est amusant!

A peine Félix avait-il prononcé ces derniers mots, qu'une apparition inattendue captiva toute l'attention de son père. Deux beaux enfants, vêtus de jaquettes bigarrées en forme de tunique, descendaient les rochers en sautant; mais à la vue de deux figures étrangères, ils s'arrêtèrent frappés de surprise. Une riche chevelure blonde ornait la tête de l'aîné, et ses grands yeux bleus attiraient l'attention sur sa belle figure, qu'il était impossible de voir sans intérêt. Le plus jeune, qui paraissait être plutôt son ami que son frère, se faisait remarquer par ses longs cheveux bruns et lisses, dont

la sombre nuance se reflétait dans ses grands yeux animés. Au milieu d'un pareil désert, ces deux enfants ressemblaient presque à une vision surnaturelle, et Wilhelm les contemplait avec un mélange de surprise et d'admiration, lorsqu'une voix d'homme, bienveillante quoique grave et sévère, prononça ces mots :

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? Il ne faut pas intercepter ainsi le passage !

Wilhelm leva la tête vers les hauteurs d'où partait cette voix, et un tableau aussi ravissant qu'inattendu s'offrit à ses regards. Un homme robuste, au teint brun et à la noire chevelure, d'une taille moyenne et légèrement vêtu, descendait le sentier à pic des rochers, d'un pas qui annonçait à la fois la force et la prudence. Sa main tenait la bride d'un âne qui, après avoir montré d'abord sa tête soigneusement brossée, laissa voir le plus beau fardeau que puisse porter un semblable quadrupède. Une jeune femme, d'une physionomie aimable et douce, était assise sur une selle bien rembourrée. Elle cachait à demi, sous le manteau bleu de ciel qui l'enveloppait, un nourrisson qu'elle pressait contre son sein avec une expression ineffable d'amour et de tendresse. La vue d'un étranger causa à son conducteur presque autant de surprise qu'aux enfants qui l'avaient précédé. Il chercha à ralentir le pas de l'âne ; mais la pente était trop rapide, et la petite caravane disparut en peu d'instants derrière l'angle du rocher au pied duquel Wilhelm était assis.

Le fil de ses méditations était rompu ; dominé par une curiosité bien naturelle, il se leva, et plongea ses regards dans les profondeurs où il espérait voir reparaître le groupe qui venait de passer devant lui. Cet espoir ne se réalisa point ; il allait descendre, lorsque Félix, qui s'était éloigné, accourut hors d'haleine.

— Père, dit-il, veux-tu que je m'en aille avec ces beaux enfants dans leur demeure ? ils m'en ont prié ; l'homme m'a assuré qu'il serait bien content si tu voulais y venir aussi. Viens ; ils nous attendent là-bas.

Wilhelm se laissa conduire par son fils, et il rejoignit la famille à l'endroit où le sentier commençait à devenir moins

rude. En examinant cette famille de plus près, il sentit augmenter sa surprise et son admiration. Une hache et une équerre de charpentier étaient suspendues sur les épaules du mari. Les enfants portaient des paquets de roseaux imitant des branches de palmes, ce qui les faisait ressembler à des anges; tandis que leurs petits paniers, remplis de provisions de bouche, les rapprochaient des habitants de la montagne. Le vêtement rose pâle que la jeune femme portait sous son manteau bleu de ciel achevait de lui montrer la réalité de la fuite en Égypte, dont tant de grands peintres ont fait le sujet de leurs tableaux.

On se salua mutuellement. Wilhelm se sentit embarrassé et gêné; mais le charpentier lui parla avec une franchise cordiale.

— Voulez-vous venir vous reposer chez nous? dit-il; nos enfants sont déjà amis; peut-être les parents pourraient-ils se rapprocher aussi.

— Je dois vous l'avouer, dit Wilhelm en cherchant à se remettre, la vue de votre petite famille a piqué ma curiosité; je serais presque tenté de me demander si vous n'êtes pas des êtres surnaturels qui, par leur apparition inattendue, se plaisent à charmer la solitude de ces montagnes sauvages.

— Venez avec nous, dit le mari.

— Venez avec nous, dirent les enfants en entraînant Félix.

— Venez avec nous, répéta la jeune femme en arrêtant sur lui son doux regard, qu'elle reporta presque aussitôt sur son enfant.

— J'accepte votre invitation, dit vivement Wilhelm, et je voudrais pouvoir vous suivre à l'instant; mais il faut que je retourne à l'auberge de la frontière, où j'ai laissé mes effets et mes papiers. Demain je serai chez vous, et pour gage de cette promesse, je vous confie mon fils. Êtes-vous encore loin de votre demeure?

— Nous y arriverons avant le coucher du soleil, répondit le charpentier. A demain; pour cette nuit votre enfant est le nôtre.

L'âne se remit en marche, et Wilhelm suivit la caravane

des yeux, très-satisfait de voir en si bonne compagnie son cher Félix, qu'il se plaisait à comparer aux deux anges, ses nouveaux compagnons, auxquels, du reste, il ressemblait fort peu. S'il n'était pas grand pour son âge, ses membres bien proportionnés, sa poitrine et ses épaules parfaitement développées, annonçaient une constitution robuste. Dans ses manières comme dans son langage, on reconnaissait le mélange bizarre de deux sentiments opposés, celui de la soumission et celui du commandement. Déjà il avait pris à un de ses petits camarades un panier de provisions et une branche de palme, double insigne de sa double nature.

Les voyageurs étaient sur le point de tourner un rocher qui allait de nouveau les dérober aux regards de Wilhelm, que cette idée fit sortir brusquement de sa rêverie.

— Comment pourrai-je vous trouver? leur cria-t-il de toutes ses forces.

— Demandez après saint Joseph, répondit une voix du fond des abîmes.

Et la vision disparut derrière les flancs bleuâtres des montagnes inférieures. Un chant pieux, au milieu duquel Wilhelm crut reconnaître la voix de Félix, monta vers lui, et se perdit bientôt dans le vague.

Notre héros gravit péniblement le rapide sentier qui conduisait à la cime des montagnes, et retarda ainsi, pour lui du moins, l'instant du coucher du soleil. Cet astre, que dans les régions moins élevées on n'apercevait plus, l'éclairait encore lorsqu'il arriva à l'auberge de la frontière. Après s'être fortifié par une muette contemplation du tableau de la nature dans ces montagnes gigantesques, il se retira dans sa chambre, et passa presque toute la nuit à écrire la lettre suivante :

WILHELM A NATHALIE.

Je les ai gravis enfin ces rochers arides; ils élèvent entre nous une barrière plus puissante que toute l'étendue du pays qui nous sépare! On peut encore se croire près de sa bien-

aimée tant que le fleuve qu'on suit du regard et de la pensée coule vers elle. Les rêves de l'imagination, les sentiments du cœur descendent plus facilement qu'ils ne remontent! Aujourd'hui, cependant, il m'est encore permis d'espérer qu'au bout de quelques jours la branche d'arbre que j'ai confiée au ruisseau des montagnes sera portée par la vague voyageuse au milieu de ton jardin qu'elle arrose. Mais demain, quand j'aurai descendu la pente opposée de ces montagnes, ne seront-elles pas pour mon imagination et pour mon cœur un mur infranchissable?... Chassons ces craintes puériles; qu'est-ce donc qui pourrait me séparer de toi? Je t'appartiens pour l'éternité! Oui, c'est en vain que le sort capricieux m'a tout à coup fermé les portes du ciel qui s'entr'ouvraient devant moi; on m'a laissé le temps de me retrouver moi-même... En aurais-je eu le courage si tu n'avais pas daigné me le donner? Aurais-je eu la force de m'arracher d'auprès de toi si tu n'avais pas formé le lien indissoluble qui nous unit pour toujours?... Je dois me taire : ta réserve m'en a fait une loi; du haut de ces cimes escarpées, je te parle pour la dernière fois de la douleur que me cause notre séparation! Ma vie ne sera qu'un long pèlerinage; de singuliers devoirs m'ont été prescrits, des épreuves sans nombre m'attendent! En relisant les conditions que nos amis m'ont imposées, je ne puis m'empêcher de sourire; j'en observe une partie, je viole l'autre. Cependant le papier qui contient ma dernière confession et ma dernière absolution me tient lieu de conscience, et me force à revenir sur moi-même. Je m'observe, et les fautes ne se précipitent plus à travers ma vie comme le torrent des montagnes se jette de rocher en rocher. Il faut que je te fasse un aveu : J'admire malgré moi les instituteurs de l'humanité qui n'obligent leurs élèves qu'à des devoirs de formes; il me semble que par là ils allégent leur tâche et la nôtre; car ce sont précisément ces devoirs, qui m'ont paru d'abord si gênants, que j'observe avec le plus de facilité. Je ne dois jamais m'arrêter plus de trois jours sous le même toit, et m'éloigner toujours de deux lieues au moins de mon dernier gîte. Jusqu'ici je me suis religieusement conformé à cet ordre, dont le but est sans doute de me tenir en haleine,

et de m'ôter l'envie de me fixer quelque part. Je n'ai pas même usé de ce qui m'était légitimement permis; et c'est pour la première fois que je couche trois nuits de suite dans la même maison : c'est de cette maison que je t'envoie tout ce que j'ai appris, trouvé ou recueilli. Demain je descendrai le côté opposé des montagnes, et je m'arrêterai chez une singulière famille, je dirais presque une sainte famille. Mon journal te fera faire plus ample connaissance avec elle. Porte-toi bien, et sois persuadée que ma lettre ne contient qu'une seule chose que je voudrais répéter toujours, mais que je ne dirai qu'au moment où, de retour à tes pieds, j'y aurai assez pleuré les privations qu'on m'impose.

Le lendemain matin.

Mes paquets sont faits; le guide ferme mon portemanteau; le soleil n'est pas encore levé : d'épais brouillards sortent de tous les ravins; mais le ciel est pur. Bientôt les abîmes ténébreux vers lesquels je vais descendre s'éclaireront à leur tour au-dessus de ma tête. Il faut que de ce lieu élevé je t'envoie un dernier soupir; il faut que mon dernier regard vers toi se remplisse de larmes! Désormais tu n'entendras plus mes plaintes, mes gémissements; le voyageur ne te parlera que de ses aventures... Mille pensées, mille désirs, mille espérances se croisent dans ma tête; je manquerais de courage pour finir cette lettre si l'on ne me pressait pas de partir. Le guide m'appelle, et l'aubergiste fait le ménage dans ma chambre comme si déjà je n'y étais plus; c'est ainsi que des héritiers avides ne se donnent pas la peine de cacher au mourant l'usage qu'ils feront des biens qu'il va leur laisser.

CHAPITRE II.

SAINT JOSEPH II.

Précédé par son guide, Wilhelm venait de quitter les cimes escarpées des rochers arides, et marchait plus commodément à travers les montagnes boisées, entrecoupées

de vertes prairies, qui tapissaient les bas fonds. Arrivé près d'une pente rapide, il découvrit tout à coup une riante vallée, au milieu de laquelle se dessinait un vaste monastère, dont une partie était tombée en ruines.

— Voici l'abbaye de Saint-Joseph, dit le guide. Quel dommage que l'église se soit écroulée ! Voyez-vous à travers les arbres ces belles colonnes, ces immenses piliers renversés ? Il y a pourtant déjà plusieurs siècles qu'ils gisent ainsi sur le sol.

— Le monastère, répondit Wilhelm, me paraît fort bien conservé.

— Oui, il est habité par un administrateur qui fait valoir les terres et qui perçoit les dîmes.

Pendant ce dialogue ils étaient arrivés dans la vallée. Le portail du couvent était ouvert, et notre voyageur entra dans la vaste cour que les vieux bâtiments qui l'entouraient rendaient très-propre aux graves méditations. Son fils et les deux anges de la veille se pressaient autour d'une paysanne qui venait de déposer dans cette cour un grand panier plein de cerises. Félix avait toujours de l'argent sur lui, ce qui lui avait permis d'acheter une partie de ces beaux fruits qu'il partagea avec ses nouveaux camarades. Aussitôt qu'il aperçut son père, il courut au-devant de lui et lui offrit des cerises. Ce rafraîchissement parut fort agréable à notre héros après la course qu'il venait de faire à travers les montagnes.

Pour excuser le prix élevé de sa marchandise, la paysanne assura qu'elle était obligée d'aller la chercher chez un riche propriétaire des montagnes inférieures qui avait la manie des vergers. Elle ajouta que cet homme singulier en avait fait planter une si grande quantité, que, dans peu d'années, les fruits seront si abondants, que les habitants des plus hautes régions pourront en manger à bon marché.

Les deux enfants dirent à Wilhelm que leur père était sorti, mais qu'il ne tarderait pas à revenir. Ils le prièrent d'entrer, en l'attendant, dans la salle commune. Il les y suivit ; mais quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant que cette salle était une chapelle, appropriée aux besoins d'une famille ! D'un côté, on voyait une grande table, un fauteuil,

des chaises et des bancs; de l'autre un buffet garni de poteries de couleur, de cruches et de verres; çà et là des armoires, des buffets et un pétrissoir. Et tout cela était fantastiquement éclairé par les rayons obliques du soleil, qui s'introduisaient à travers les petits vitraux peints des fenêtres en ogive. Les murs étaient chargés de peintures représentant les principaux traits de la vie de saint Joseph. Ici il travaille de son métier de charpentier, là il rencontre Marie; un lis sort aussitôt de la terre, et des anges planent au-dessus de leurs têtes. D'un côté la cérémonie de son mariage, de l'autre l'instant où, mécontent de ce mariage, il rêve au moyen de répudier sa femme. Un ange lui apparaît; ses soupçons s'évanouissent, et il contemple avec respect l'enfant qui vient de naître dans l'étable de Bethléhem; il fait plus, il adore cet enfant. Plus loin encore, le charpentier, au milieu de son atelier, se dispose à rassembler divers morceaux de bois; deux de ces morceaux, négligemment jetés sur le plancher, forment une croix. L'enfant s'est endormi sur cette croix; sa mère, assise près de lui, le regarde avec une tendresse ineffable, et Joseph suspend son travail pour les contempler tous deux. A côté de cette belle composition se trouvait la fuite en Egypte, que Wilhelm regarda en souriant, car elle lui rappelait la vision de la veille.

L'hôte survint; tous deux s'abordèrent avec cordialité; une conversation suivie s'engagea, et pourtant notre héros ne pouvait détacher ses regards des murs de la chapelle. Le charpentier s'en aperçut.

— Les rapports de cette demeure avec la famille qui l'habite vous étonnent, lui dit-il, et je conviens qu'ils ne sont pas sans intérêt. L'édifice a formé ses habitants. Quand les choses inanimées en apparence sont douées d'une vie mystérieuse, elles peuvent donner la vie.

— Rien n'est plus vrai, répondit Wilhelm; l'esprit qui, dans les siècles écoulés, dominait ces montagnes au point d'avoir pu y élever des édifices superbes, s'approprier des domaines immenses et s'arroger des priviléges exorbitants en échange de la civilisation qu'il y repandait, cet esprit doit avoir conservé assez de pouvoir pour communiquer, du

fond de ces ruines imposantes, à quelques êtres vivants, les derniers restes de ses forces vitales. Sortons des généralités, continua-t-il, initiez-moi aux mystères de votre vie, afin que j'apprenne comment il a été possible que, sans dessein arrêté pour imiter le passé, il ait pu recommencer en vous et reproduire ce qui fut autrefois.

Wilhelm s'attendait à une réponse positive, quand une voix douce et caressante cria dans la cour : Joseph ! Joseph !

Et le charpentier sortit aussitôt.

Il s'appelle Joseph ! se dit notre héros à lui-même, c'est singulier !... et comme toute sa famille ressemble à l'entourage de son saint patron !

Poussé par la curiosité, il s'était approché de la porte qui donnait sur la cour, où il vit la madone de la veille qui se disposait à entrer dans un bâtiment en face. Joseph la rappela.

— Un mot encore, Marie, lui dit-il.

— Elle s'appelle Marie ! murmura Wilhelm ; en vérité, on pourrait se croire rejeté dix-huit siècles en arrière !

Le caractère grave et silencieux de la vallée et la solennité des ruines étaient en effet très-propres à faire reculer l'imagination jusqu'aux époques antiques. Joseph rentra, il avait des affaires à terminer ; les enfants invitèrent le voyageur à une promenade qu'il accepta avec plaisir.

Dirigé par ses petits guides, il traversa les ruines. Les tempêtes et les orages semblaient avoir fortifié les pignons et les pans de murs, sur le haut desquels un épais tapis de mousse et des arbres enracinés dans les crevasses et unis entre eux par des festons de plantes grimpantes en fleurs, formaient des jardins suspendus. Plus loin des sentiers remontaient doucement à travers de vertes prairies jusqu'à une petite éminence, d'où le regard dominait en entier le monastère, rendu si intéressant à notre héros par la singulière famille qui l'habitait.

En rentrant dans la chapelle, il trouva le couvert mis. La jeune femme occupait le fauteuil, son nourrisson dormait dans un panier d'osier placé à côté d'elle ; une chaise à sa droite et l'autre à sa gauche avaient été préparées pour son mari et pour Wilhelm ; le reste de la table était abandonné

aux trois enfants. Une vieille servante apporta un mets copieux et succulent ; le linge et la vaisselle avaient un singulier cachet d'antiquité. Pendant le repas on ne parla que des enfants, ce qui permit à Wilhelm de contempler la sainte femme à son aise. Lorsqu'on se leva de table, le charpentier conduisit lui-même son hôte à la place la plus ombragée des ruines ; de ce point élevé leurs regards dominaient la vallée et suivaient les ondulations des montagnes inférieures, dont les pentes fertiles et les flancs boisés s'étendaient bien avant dans la plaine.

— Il faut que je satisfasse votre curiosité, dit Joseph, car je me suis aperçu que vous êtes homme à prendre au sérieux le merveilleux qui se présente à votre imagination sous des dehors imposants et solennels. L'édifice religieux dont vous ne voyez plus que les débris a été consacré à la Sainte Famille. Dans les siècles passés on y faisait de fréquents pèlerinages, et plusieurs miracles s'y sont opérés. L'église, placée sous l'invocation de la Mère et du Fils, s'est écroulée ; la chapelle, dédiée au père putatif, est restée debout avec le monastère. Depuis de longues années un prince séculier en touche les revenus par l'entremise d'un administrateur ; charge devenue héréditaire dans ma famille, et que j'occupe depuis la mort de mon père. Saint Joseph, dont le culte est aujourd'hui négligé dans la contrée, nous a toujours si visiblement protégés, que nous lui sommes restés dévoués ; il est donc bien naturel que mes parents m'aient donné son nom. Je n'étais encore qu'un enfant, et déjà mon père m'emmenait avec lui pour faire ses versements ; je le suivais volontiers, mais j'aimais mieux encore faire les commissions de ma mère, qu'on chérissait à cause de ses modestes bienfaits et de sa tendre sollicitude pour tous les malheureux des environs.

Dans les montagnes la vie a quelque chose de plus affectueux que dans la plaine ; les hommes, éloignés par la distance, se touchent de près par le cœur. Les besoins y sont moins nombreux, mais plus pressants ; on est forcé de compter sur soi-même et de prendre confiance en ses bras et en ses jambes. L'ouvrier, le guide, le colporteur se confondent, pour ainsi dire, dans un seul et même individu ;

le point de devenir mères, ce qui la mettait dans la nécessité d'envelopper d'un voile mystérieux les missions dont elle me chargeait ; fort souvent même je ne pouvais les remplir que par l'intervention d'une certaine dame Elisabeth, qui demeurait dans la vallée voisine. Les réponses obscures d'Elisabeth aux questions inintelligibles pour moi, que je lui adressais au nom de ma mère, m'inspiraient pour elle une si haute vénération, que sa demeure, où régnait toujours une propreté minutieuse, me paraissait un véritable sanctuaire.

Mes progrès dans l'état de charpentier m'avaient donné un rang dans ma famille. Mon père ne travaillait que pour la cave ; moi j'entretenais les toitures, je fournissais des ustensiles au ménage, je réparais les meubles et les parties les plus endommagées du monastère. Après avoir converti en chambres commodes plusieurs remises prêtes à tomber en ruines, je me mis à réparer cette chapelle, qui devint bientôt ce qu'elle est aujourd'hui. J'eus soin surtout de remplacer les boiseries arrachées ou détruites, par des sculptures dans le même style que les anciennes. Quant aux deux battants de la porte d'entrée, je gage que vous les croyez de la plus haute antiquité ; et cependant ils sont mon ouvrage ; j'ai passé pendant plusieurs années toutes mes heures de loisir à les ciseler. Les peintures qui s'étaient conservées jusque-là sont encore intactes aujourd'hui, et j'ai longtemps travaillé gratis pour le vitrier du pays, afin d'en obtenir des vitraux peints pour mes fenêtres. Malgré mon vif désir de ressembler en tout à mon saint patron, je savais qu'il ne dépendait pas de la volonté humaine de faire revivre les événements qui ont sanctifié sa vie, mais je pouvais du moins lui ressembler dans les petites choses, ainsi que je l'avais déjà fait à mon insu, en me servant d'un âne pour transporter les dons de ma mère à travers les montagnes. Cet âne, cependant, commençait à me paraître petit et vilain ; j'en achetai un plus grand et plus beau, et je lui fabriquai un bât superbe et bien rembourré, auquel j'attachai deux paniers neufs. Pour achever de rendre ma bête tout à fait pareille à celle des peintures de la chapelle, je la couvris d'un caparaçon orné de cordons et de glands de toutes couleurs et

enrichi de grelots de cuivre. Personne ne songeait à rire à mes dépens quand je voyageais avec mon âne ainsi paré ; parmi nous, du moins, on pardonne des dehors bizarres à la bienfaisance.

La guerre, ou plutôt ses funestes conséquences, avaient pénétré jusque dans nos montagnes. Les bandes de malfaiteurs qui marchent toujours à la suite des armées exerçaient des violences de tout genre. Notre milice les réprima ; mais bientôt la sécurité la rendit moins active, et de nouveaux brigandages désolèrent de nouveau la contrée.

Dans les courts intervalles de tranquillité que nous laissaient ces perpétuelles alarmes, je reprenais mes courses ordinaires avec mon âne. Un jour qu'au sortir d'une clairière je passais devant un fossé abrité par une haie, j'aperçus une femme qui, d'abord, me parut profondément endormie. En la regardant de plus près, je m'aperçus qu'elle était évanouie ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à la rappeler à la vie. A peine avait-elle ouvert ses beaux yeux, qu'elle se souleva à demi et me demanda vivement :

— L'avez-vous vu ? Où est-il ?

— Qui donc ?

— Mon mari !

Elle était si jeune, que cette réponse me surprit. Je continuai à lui prodiguer des soins et des consolations. Elle me raconta que son mari, pour lui épargner les cahots de la voiture sur la route raboteuse des montagnes inférieures, l'avait engagée à se rendre à pied avec lui à la prochaine auberge par un sentier rapide, mais court. Elle y avait consenti, et tous deux s'étaient vus assaillis tout à coup par une troupe d'hommes armés. Son mari leur avait opposé une résistance vigoureuse ; mais elle ignorait l'issue du combat, car la peur lui avait fait perdre l'usage de ses sens. Elle ne put même me dire combien de temps elle était restée dans l'état où je venais de la trouver.

Après ce récit, la pauvre jeune femme me pria d'aller à la recherche de son mari. Pour me prouver qu'elle était parfaitement remise, elle se leva, et je reconnus que les secours de ma mère et de dame Élisabeth ne tarderaient

pas à lui être indispensables. Cette découverte m'affermit dans la résolution de la conduire, avant tout, en lieu de sûreté; mais elle refusa de me suivre, et me supplia de nouveau d'aller prendre des informations sur son mari. Toutes mes observations eussent été inutiles, sans doute, si un détachement de notre milice, mis en mouvement par l'apparition des malfaiteurs, n'était pas passé près de nous. Le chef de la troupe se chargea de retrouver le mari de la jeune femme, ou de lui donner, du moins, des renseignements positifs sur ce qu'il était devenu.

J'avais déjà disposé le bât de manière à offrir à la belle étrangère un siége commode, et ce ne fut pas sans une vive émotion que je la plaçai sur mon âne, qui prit aussitôt de lui-même le sentier que nous devions suivre.

Je n'essayerai pas de vous décrire ce que j'éprouvai en marchant à côté de cette gracieuse créature; il me semblait que je rêvais, et presque au même instant je croyais me réveiller d'un long rêve. Tantôt l'être céleste, qui planait pour ainsi dire dans les airs devant moi en suivant les ondulations des branches d'arbres au milieu desquels nous passions, n'était à mes yeux qu'une illusion suggérée par le souvenir des peintures de la chapelle, et tantôt ces peintures me paraissaient les vagues enfants d'une illusion dont je voyais devant moi la séduisante réalité.

Je lui parlais sans suite et sans ordre, et elle me répondait avec complaisance et douceur, malgré sa vive inquiétude, qui la poussait à me prier souvent de nous arrêter, car elle croyait à chaque instant voir ou entendre son mari. Ses grands yeux noirs, ombragés par de longs cils mélancoliques, se levaient sur moi avec une expression si suppliante, que je finis par grimper sur la cime d'un vieux sapin presque entièrement dépouillé de ses branches. Jamais encore je ne m'étais livré à cet exercice avec autant de plaisir, pas même quand, dans nos fêtes de village, je dépouillais les mâts de Cocagne des rubans, des mouchoirs et autres prix destinés aux plus habiles lutteurs. Malheureusement je ne conquis aucun trophée; car je ne vis, je n'entendis rien qui pût me donner le plus léger indice sur le

mari de ma compagne de voyage. Il paraît qu'elle craignait déjà pour moi, car elle me fit signe de descendre ; et lorsque, arrivé à peine à la moitié du tronc, je sautai brusquement à terre, elle poussa un cri de terreur, et me sourit avec joie quand elle vit que je ne m'étais point fait de mal.

Je ne sais tout ce que je fis pour la distraire pendant notre route. Comment pourrais-je vous en donner une juste idée? Le propre de ces sortes d'attentions est de faire tout de rien. Mon cœur voyait dans les fleurs que je cueillais pour elle, dans les montagnes et les forêts que je lui nommais, des trésors précieux dont je la mettais en possession pour établir un lien d'intimité entre nous ; c'est toujours là le but qu'on se propose en offrant de riches présents.

Je m'étais donné à elle pour la vie, lorsque nous arrivâmes enfin à la porte de dame Élisabeth ; aussi la séparation à laquelle il fallut me résigner fut-elle bien douloureuse pour moi. Je voulus, du moins, contempler une dernière fois cette gracieuse créature. Mes yeux s'arrêtèrent involontairement sur ses pieds ; je fis semblant de resserrer une courroie du bât de mon âne, et je baisai à la dérobée le soulier le plus mignon que j'eusse vu de ma vie. Puis je lui fis mettre pied à terre ; je frappai à la porte, et je me mis à crier :

— Élisabeth ! on vient vous visiter.

La bonne dame parut aussitôt, et je suivis des yeux la belle jeune femme, qui, avec une tristesse pleine de grâce et un grave sentiment de sa dignité, monta les marches de la maison, embrassa cordialement la sage matrone, et se laissa conduire par elle dans la plus belle chambre. Toutes deux s'y enfermèrent, et je restai à la porte, triste et pensif à côté de mon âne. Je ressemblais au porteur d'une marchandise précieuse qui, après l'avoir déposée au lieu indiqué, se sent plus pauvre qu'il ne se croyait avant d'avoir rempli cette mission.

LA TIGE DE LIS.

Je n'avais pas encore eu le courage de m'éloigner, lorsque dame Élisabeth reparut sur le seuil de la porte. Elle me dit de prier ma mère de venir la trouver à l'instant, et d'aller moi-même prendre des nouvelles du mari de la jeune femme.

— Ce dernier service, ajouta-t-elle, ce n'est pas moi, c'est Marie elle-même qui vous le demande instamment.

Je la suppliai de me permettre de faire mes adieux à Marie; Élisabeth refusa positivement, et je me mis en route.

A peine m'étais-je acquitté de ma commission auprès de ma mère, qu'elle partit pour aller secourir l'étrangère. Quant à moi, je descendis vers la plaine et je me rendis chez le bailli. Il ne savait rien encore, et comme j'étais de sa connaissance intime, il ne voulut pas me laisser retourner à la maison parce qu'il était déjà fort tard. La nuit me parut interminable; il me fut impossible de dormir : je voyais toujours à mes côtés l'être charmant qui, en suivant tous les mouvements de mon âne, me souriait avec une douloureuse affabilité. Je n'enviais pas au mari le bonheur de vivre avec et pour une pareille compagne, et cependant j'aimais à me persuader qu'il était mort.

Le lendemain matin, les divers corps de milice chargés de battre la campagne se réunirent chez le bailli. Après bien des récits contradictoires, j'appris enfin que la voiture et les bagages des voyageurs avaient été retrouvés et déposés en lieu de sûreté, mais que le pauvre mari était mort pendant la nuit, dans l'auberge du village voisin, des suites de ses blessures. On me dit en même temps qu'on s'était déjà rendu chez dame Élisabeth pour annoncer cette triste nouvelle à la jeune veuve.

Je n'avais plus rien à lui dire, et je me mis à errer à travers les montagnes; mais, poussé par une impatience et des désirs indéfinissables, je revins, sans le savoir, à la porte d'Élisabeth. Il faisait nuit alors; des lumières brillaient aux fenêtres, et des ombres s'agitaient derrière les rideaux. A chaque instant je voulais frapper à la porte, à chaque in-

stant aussi une crainte nouvelle me retint immobile à ma place.

J'ai tort de vous fatiguer ainsi par des détails qui ne peuvent avoir aucun intérêt pour vous. Aux premiers rayons du jour j'eus enfin le courage de demander à voir Marie; mais comme on n'avait plus besoin de mes services, on me renvoya impitoyablement à mon travail, et on ne répondit rien à mes questions; en un mot, on se débarrassa de moi.

Après m'avoir traité de la même façon pendant huit jours, dame Élisabeth m'introduisit enfin dans la chambre où je l'avais vue conduire la belle étrangère.

— Marchez sur la pointe des pieds et ne craignez rien, me dit-elle.

J'avais déjà reconnu Marie, qui était plutôt assise que couchée dans son lit, dont les rideaux étaient entr'ouverts; elle avait dans ses bras quelque chose qui ressemblait à un paquet de linge blanc. Élisabeth s'approcha d'elle comme pour m'annoncer, prit le prétendu paquet, et se tourna vers moi pour me le montrer : c'était un jeune enfant d'une beauté ravissante.

Pendant qu'elle tenait cet enfant entre sa mère et moi, je me rappelai la tige de lis qui sortit tout à coup de terre entre Joseph et Marie, comme un signe de l'innocence et de la pureté de leur union. Le fardeau qui, jusque-là, avait pesé sur ma poitrine disparut tout à coup. Sûr enfin de mon bonheur, j'eus la force de m'approcher de la jeune mère, de soutenir son regard céleste, de prendre l'enfant, et d'imprimer sur son front un baiser paternel.

— Je vous remercie de ce témoignage d'affection pour un pauvre orphelin, me dit Marie.

— Il cessera d'être orphelin dès que vous le voudrez, répondis-je fort inconsidérément.

Élisabeth ôta l'enfant de mes bras et me fit signe de sortir.

Quand je suis forcé de parcourir seul nos monts et nos vallées, je trouve encore aujourd'hui une douce satisfaction dans le souvenir de cette époque. Chaque détail est resté

gravé dans ma mémoire, mais j'aurai assez de bon sens pour vous en faire grâce.

Les semaines s'écoulèrent, Marie se rétablit; je pus la voir plus souvent, et nos relations n'étaient qu'un échange mutuel d'égards et d'attentions. Maîtresse absolue de son temps et de sa conduite, elle continua à demeurer chez dame Élisabeth; mais elle venait nous voir souvent et semblait se plaire beaucoup chez nous. J'osai me flatter que j'étais pour quelque chose dans ses visites, et cependant je n'aurais jamais eu le courage de lui parler de mes espérances, si je n'y avais pas été poussé par un hasard favorable.

En lui montrant la chapelle, dont j'avais déjà fait une chambre habitable, je lui expliquai les peintures qui la décoraient, ce qui m'amena naturellement à parler des devoirs d'un père adoptif, et je m'exprimai avec tant de chaleur et de persuasion qu'elle versa des larmes abondantes; ces larmes me troublèrent au point qu'il me fut impossible de continuer l'explication des tableaux. J'étais sûr de son amitié, mais je n'avais pas assez de présomption pour supposer la possibilité d'avoir pu effacer si promptement le souvenir de son mari. La loi impose à la veuve le deuil d'une année, et certes ce laps de temps, insuffisant sans doute pour comprendre tous les changements qui peuvent survenir dans une destinée humaine, est du moins indispensable aux cœurs aimants pour adoucir les impressions pénibles qu'une perte cruelle y a laissées.

Les fleurs se fanent, les fruits mûrissent, les feuilles tombent, de nouveaux bourgeons se développent; la vie appartient aux vivants, et quiconque vit doit s'attendre à voir sans cesse tout changer autour de lui.

Je me hasardai enfin à parler à ma mère de l'affaire qui me tenait tant au cœur. Elle me confia à son tour que la jeune veuve avait été profondément affligée de la perte de son mari, et qu'elle ne s'était rattachée à l'existence que par rapport à son enfant. Puis elle ajouta que Marie connaissait mon amour, qu'elle y trouvait une douce consolation, et qu'il fallait lui donner le temps de s'accoutumer à l'idée d'y répondre.

Vers la fin de son année de deuil, la belle étrangère vint s'installer chez nous, et bientôt nous fûmes les plus pieux et les plus heureux des fiancés. Notre mariage ne diminua rien au sentiment solennel et tendre qui nous avait réunis. Aux devoirs et aux plaisirs de la paternité adoptive, succédèrent bientôt pour moi les devoirs et les plaisirs de la paternité réelle. Le personnel de notre famille ne tarda pas à dépasser celui de la Sainte Famille, que nous avions prise pour modèle; nous n'en fûmes pas moins attentifs à imiter les mœurs rigides et pures de ce modèle, dont le hasard, l'habitude et notre volonté, nous avaient donné toutes les allures extérieures. Cette ressemblance nous est devenue si chère, que notre âne restera le compagnon fidèle de nos excursions dans la contrée. On nous y verra toujours comme vous nous y avez vus hier; et nous sommes heureux et fiers de nous être conduits jusqu'ici de manière à ne pas faire honte aux saints personnages que nous imitons de loin.

CHAPITRE III.

WILHELM A NATHALIE.

Je viens de terminer la plus gracieuse, je dirais presque la plus merveilleuse des histoires; je l'ai jetée sur le papier pour toi, après l'avoir entendue raconter par un loyal et franc montagnard. Si je n'ai pas toujours employé les termes dont il s'est servi, si je me suis parfois permis de mettre mes impressions à la place des siennes, je dois trouver mon excuse dans les rapports qui existent entre ma destinée et celle de ce charpentier. N'a-t-il pas pour sa femme une vénération presque aussi profonde que celle que je t'ai vouée? et leur première rencontre ne ressemble-t-elle pas, sous quelques rapports du moins, à la nôtre? N'ai-je pas le droit de lui envier le bonheur de marcher à côté de l'âne qui porte la mère et l'enfant, de rentrer chaque soir sous le toit de l'antique monastère qui abrite son heureuse famille, et d'être toujours et partout inséparable de sa bien-aimée?

Mais que dis-je, hélas! il ne m'est pas même permis de me plaindre; je t'ai promis de souffrir en silence!

Je ne te parlerai pas du bonheur de la vie si douce dont j'ai été témoin; il est des sensations que la plume ne saurait rendre. J'ai passé deux journées délicieuses; les premières heures de la troisième m'ont rappelé qu'il fallait recommencer mes courses vagabondes.

Je viens d'avoir une discussion avec Félix au sujet d'une de mes bonnes résolutions que je t'ai promis d'observer fidèlement, et qu'il voudrait me faire violer. Je ne sais si c'est une fatalité inévitable ou un défaut de mon caractère, mais le personnel dont je suis entouré tend sans cesse à s'augmenter, et à me surcharger ainsi d'un fardeau qu'ensuite je traîne péniblement après moi. J'ai été et je suis encore très-décidé à rester à deux dans mes voyages, et cependant un lien nouveau et peu agréable tend à se former.

Un petit garçon fort éveillé et serviable jusqu'à l'excès est venu se joindre aux enfants de Joseph, et mon fils veut absolument le garder avec lui. Cet enfant est connu dans le pays; sa gaieté le fait aimer et lui vaut de nombreuses aumônes; mais il ne me plaît point. J'ai prié Joseph de le renvoyer, il l'a fait; c'est ce qui a fâché Félix et occasionné une petite scène entre nous.

Je viens de faire une découverte fort agréable. Dans un coin de la chapelle qu'habite ma sainte famille, se trouve une caisse remplie de pierres curieuses : Félix, qui depuis nos courses dans les montagnes s'est passionné pour la lithologie, les a examinées avec un vif intérêt. Plusieurs d'entre elles brillent d'un éclat singulier; notre hôte lui a permis de prendre toutes celles qui lui plairaient; il m'a assuré que ces pierres étaient le reste d'une grande collection qu'un voyageur nommé Montan venait d'envoyer à ses amis. Tu comprendras sans peine le plaisir que j'ai éprouvé en entendant prononcer ce nom, sous lequel voyage un de nos meilleurs amis, l'homme à qui nous avons tous deux tant d'obligations! J'espère le rencontrer bientôt dans mes pérégrinations.

Wilhelm ne voulait pas abandonner au hasard le bonheur de revoir un ami si précieux : malheureusement, son hôte ne pouvait lui donner aucun renseignement sur la direction que Montan avait prise.

— Si mon père n'était pas si singulièrement obstiné, s'écria Félix, nous ne tarderions pas à découvrir les traces de notre ami.

— Et par quel moyen ? demanda Wilhelm.

— Le petit Fitz connaît l'endroit où se trouve en ce moment le voyageur qui a laissé dans la chapelle le reste d'une si belle collection de pierres ; tout le pays le regarde comme un grand connaisseur.

Wilhelm consentit à se laisser guider par le jeune garçon, tout en se promettant de le surveiller de près, car il se défiait toujours de lui. Fitz se présenta aussitôt, et dès qu'il sut ce qu'on lui demandait, il s'arma d'une *demoiselle*, d'un perçoir et d'un marteau, suspendit un petit sac sur ses épaules, et marcha gaiement, avec cet attirail de mineur, à la tête du petit cortége dont il s'était chargé de diriger les recherches. La route qu'il leur fit suivre montait rapidement. Après avoir regardé avec une secrète inquiétude tantôt à droite et tantôt à gauche, il ne suivit plus aucun sentier, et sauta avec Félix de rocher en rocher, par-dessus les ruisseaux et les ravins. Notre héros, et même le guide qui portait les effets et les provisions, ne purent les suivre que de loin, ce qui obligea les enfants à revenir sans cesse sur leurs pas ; puis ils s'avancèrent de nouveau en chantant et en sifflant tour à tour.

Les arbres qui se nourrissent dans ces lieux élevés attirèrent l'attention de Félix ; il en demanda les noms à son petit compagnon, et apprit à connaître le pin nain, le larix, et toute la famille merveilleuse des gentianes.

Tout à coup Fitz s'arrêta, prêta l'oreille, et fit signe aux voyageurs de s'approcher.

— Entendez-vous frapper contre la pierre ? leur demanda-t-il.

— Nous l'entendons, lui répondit-on.

—C'est Montan, ou quelqu'un qui pourra nous dire où il est.

Et se remettant en route, il suivit la direction du bruit, qui se renouvelait à intervalles réglés. Bientôt les enfants arrivèrent au pied d'un immense rocher qui couronnait, pour ainsi dire, les hautes forêts des montagnes, et s'élevait au-dessus de toutes celles dont il était entouré. Un homme se tenait debout sur la pointe de ce rocher : les enfants se mirent aussitôt à gravir vers lui; Wilhelm les suivit, non sans peine et sans danger.

Celui qui monte le premier sur un roc presque inaccessible court moins de périls que ceux qui le suivent : ils ne voient que le point où leur prédécesseur est parvenu; les moyens dont il s'est servi pour y arriver leur échappent toujours.

Les enfants atteignirent la cime du rocher en poussant une joyeuse exclamation. Félix se tourna vers son père et s'écria de toutes ses forces :

— C'est Jarno!

Jarno s'approcha de l'escarpement que gravissait son ami, lui tendit la main et l'attira près de lui : tous deux s'embrassèrent avec effusion dans cette atmosphère libre et pure.

En sortant des bras de Jarno, que nous appellerons désormais Montan, Wilhelm se sentit frappé de vertige, tandis que les deux enfants se balançaient gaiement sur la pointe d'un roc suspendu au-dessus de l'abîme immense qui s'étendait de tous côtés. Montan força son ami à s'asseoir.

— Une vue sans limites, lui dit-il, qui se développe à nos regards d'une manière inattendue, comme pour nous faire sentir à la fois notre grandeur et notre néant, éblouit toujours. Au reste, les grandes et vives jouissances ne commencent-elles pas toujours par des vertiges?

Félix s'était approché d'eux : il leur demanda si les petits tertres verts qui ondoyaient au fond de l'abîme étaient en effet les hautes montagnes boisées par lesquelles ils venaient de passer; on lui répondit affirmativement. Une pierre brillante attira son attention; il la détacha en s'écriant :

— Voilà encore du mika jaune! il y en a donc partout?

— Oui, partout, dans ces régions du moins, répliqua

Montan. Tu parais avide de savoir : souviens-toi que tu te trouves en ce moment sur les premières et les plus anciennes gangues du monde.

— Le monde n'a donc pas été fait d'un seul coup?

— Cela n'est pas probable, mon enfant.

— Et il y a d'autres gangues plus bas, et plus bas encore d'autres, et ainsi de suite? demanda Félix en désignant du doigt les diverses chaînes de montagnes qui descendaient jusque dans la plaine.

La journée était belle, et Montan fit admirer en détail à son ami la magnificence de la vue qui s'étendait de toutes parts. Çà et là se dessinaient des cimes presque aussi élevées que celle où ils se trouvaient; plus bas, un amas de rocs arides semblait vouloir enjamber ces sommités irrégulières, en lançant dans les airs des pointes audacieuses et bizarres, tandis que les diverses ramifications de sa base se prolongeaient, en bonds capricieux, jusque dans l'immensité d'une plaine fertile, entrecoupée de fleuves et de lacs. Et quand le regard, fatigué de ce tableau uniforme, revenait sur lui-même, il sondait, malgré lui, la profondeur des abîmes terribles qui s'enchaînaient entre eux comme les mystérieux détours d'un labyrinthe, et au fond desquels bruissaient des torrents blanchâtres.

Félix ne se lassait pas d'interroger Montan, qui répondait toujours avec une complaisance inépuisable, mais avec réserve. Wilhelm lui en demanda la raison dès que son fils se fut éloigné.

— On ne se dit pas toujours toutes ses pensées à soi-même, répliqua Montan, et nous ne devons aux autres que celles qu'ils peuvent comprendre. L'homme ne conçoit que ce qui a quelque rapport à lui-même; quant aux enfants, il suffit de les rattacher à l'actualité et de leur fournir un certain nombre de noms et de faits; ils n'arrivent que trop tôt à nous interroger sur les choses et sur les causes.

— Et comment pourrait-on leur en faire un crime? La multitude des objets dont nous sommes entourés jette de la confusion dans nos idées; il est donc bien naturel qu'au lieu

de chercher à les classer, les enfants nous demandent : Comment? Pourquoi?

— J'en conviens; mais comme ils ne voient que superficiellement, on doit leur répondre de même sur ce qu'ils voient.

— Hélas! la plupart des hommes en restent toujours là. Il est difficile de s'élever au point sublime où le concevable devient absurde et vulgaire.

— Oui, dit Montan en souriant, il est sublime ce point, car il tient le milieu entre le désespoir et la divinisation.

— Revenons à Félix, continua Wilhelm : depuis que nous errons dans ces montagnes, il s'est passionné pour les pierres qu'on y trouve à chaque instant. Ne pourrais-tu pas m'en apprendre assez pour répondre à ses questions, aux plus simples du moins?

— Non, cela est impossible. Quand on veut entrer dans une carrière nouvelle, il faut avoir le courage de redevenir enfant, c'est-à-dire se passionner pour l'écorce avant de pouvoir toucher au fruit.

— Daigne au moins me dire comment tu as pu devenir si promptement un savant minéralogiste; car il n'y a pas encore longtemps que nous nous sommes séparés.

— Et alors, tu t'en souviens, mon ami, on nous a imposé une longue et pénible résignation... En pareil cas, l'homme qui se sent encore de l'énergie cherche à se faire une vie nouvelle. Des objets nouveaux ne sauraient lui suffire, car ce ne sont là que des distractions; il lui faut un nouveau tout dont il puisse se faire le centre.

— Mais pourquoi as-tu choisi une science bizarre, qui ne peut se pratiquer que dans la solitude?

— C'est ce dernier motif qui me la fait préférer à toute autre. Je suis décidé à éviter les hommes; on ne saurait rien faire pour eux, et ils nous empêchent de faire quelque chose pour nous. S'ils sont heureux, ils exigent qu'on respecte leurs absurdités; s'ils sont malheureux, ils veulent qu'on les sauve sans toucher à ces absurdités, et jamais ils ne songent à nous demander si nous sommes heureux ou malheureux.

— Je ne les crois pas encore dans une situation aussi désespérée, dit Wilhelm en souriant.

— Comme il te plaira; je ne veux pas te décourager. Va toujours, Diogène II, et tiens ta lanterne allumée, même en plein jour. Derrière ces montagnes, il y a un monde étranger pour toi; tu trouveras bientôt que tout s'y passe comme dans celui que tu viens de quitter. Les hommes de tous les pays ne vous comptent pour rien quand on ne sait pas seconder leurs intrigues ou du moins payer leurs dettes.

— Qu'importe; ils seront toujours plus amusants que tes nouveaux amis les rochers.

— Pas du tout; car ceux-là ont du moins l'avantage d'être incompréhensibles.

— Il n'est pas dans ta nature d'aimer les choses que tu ne saurais comprendre. Sois franc, mon ami; dis-moi d'où te vient ton subit amour pour ces pierres froides et insensibles?

— Voilà ce qui serait fort difficile à dire de toute espèce d'amour, répondit Montan.

Et après un instant de silence il ajouta :

— Les lettres sont sans doute une belle invention; mais elles sont insuffisantes pour exprimer les sons; et les sons, si indispensables à toute communication, ne rendent pas encore tout ce que nous éprouvons. Aussi finissons-nous par nous contenter des lettres et des sons, sans être pour cela plus avancés que nous ne le serions si nous n'avions ni les unes ni les autres; car nous ne parvenons jamais qu'à nous communiquer la partie la plus vulgaire des sensations, celle enfin qui ne vaut pas la peine d'être transmise.

— Tu éludes la question, mon cher; comment appliquer tes singulières paroles aux pierres et aux rochers?

— Et si ces pierres et ces rochers étaient pour moi des lettres que je cherche à déchiffrer pour composer avec elles des mots et des phrases, pourrais-tu m'en blâmer?

— Non, sans doute; mais je dirais que tu as choisi un alphabet bien compliqué.

— Pas tant que tu le penses : la nature n'a qu'une seule écriture; et quand on est parvenu à la lire couramment,

on ne s'expose jamais à s'entendre dire, par quelque critique sincère, que ce document est apocryphe, ainsi que cela nous arrive si souvent avec l'écriture des hommes sur les vieux parchemins, que nous nous donnons tant de peine à déchiffrer.

— Cela n'empêchera personne de critiquer tes nouvelles occupations.

— Je le sais, et je m'en inquiète fort peu. Quant à toi, je t'aime trop pour ne pas dédaigner entre nous le misérable échange de paroles trompeuses ou vides de sens.

CHAPITRE IV.

Les deux amis venaient de descendre, non sans peine et sans fatigue, jusqu'à une touffe d'arbres où les enfants les avaient devancés. Le guide étala les provisions sur le gazon; Félix y déposa les pierres qu'il avait trouvées dans les rochers, et les montra les unes après les autres à Montan. Celui-ci les lui nomma toutes à sa grande satisfaction. Une seule restait encore à examiner; Montan la regarda longtemps en silence :

— D'où peut-elle venir ? dit-il enfin.

Félix sourit avec une joie maligne en voyant un homme aussi expérimenté réduit à douter.

— C'est moi qui ai trouvé cette pierre, s'écria Fitz; elle est du pays.

— Cela me paraît impossible. Montre-moi le rocher d'où tu l'as détachée, et je te donnerai un ducat.

— Je suis sûr de le gagner, mais pas pour l'instant.

— Nomme-moi seulement la veine... Mais comment le pourrais-tu ? C'est une *pierre de croix;* elle vient des montagnes de Saint-Jacques de Compostelle. Quelque étranger l'aura perdue ici, si toutefois tu ne la lui as pas volée.

— Déposez votre ducat entre les mains de votre compagnon de voyage, et je vous dirai où j'ai trouvé cette pierre. Écoutez; en fouillant les ruines de l'église de Saint-Joseph, j'ai découvert dans les décombres du maître-autel une couche

de pierres qui lui servait de base, et dont j'ai détaché celle que vous tenez à la main. Il y en a une grande quantité, et vous pourrez en prendre tant que vous voudrez.

— Voici ta pièce d'or ; tu la mérites pour cette révélation. Il est toujours agréable de se convaincre que la nature, inanimée en apparence, produit les images des objets de notre vénération. C'est une véritable sibylle qui nous montre d'avance ce qui, d'après les décrets de l'éternité, sera dans la suite des temps. C'est dans cette pensée, sans doute, que les prêtres ont construit leur autel sur une couche de pierres semblables.

— Wilhelm le pria de nouveau de le mettre à même de satisfaire la curiosité de son fils sur la qualité des pierres.

— Renonce à ce projet, répondit Montan ; rien n'est plus dangereux qu'un maître qui n'en sait pas plus que son élève. Celui qui veut instruire les autres peut garder pour lui la meilleure partie de son savoir ; mais il ne doit rien savoir à demi.

— Existe-t-il des maîtres aussi parfaits ?

— Oui ; et il est facile de les trouver ?

— Comment et en quel lieu ?

— Tu les trouveras partout où l'on s'occupe exclusivement de la chose que tu voudras savoir. Est-il un meilleur moyen pour apprendre une langue étrangère que de vivre dans le pays où tout le monde la parle ?

— Si je t'ai bien compris, tu es devenu un savant minéralogiste en t'exilant au milieu des montagnes ?

— Oui.

— Et tu n'as eu aucune communication avec les hommes ?

— Je n'en ai eu qu'avec ceux qui sont en rapport avec les montagnes. Là où des pygmées, éblouis par l'attrait de quelques veines métalliques, creusent des rochers et se tracent des routes dans les entrailles de la terre, là doit se fixer l'homme pensant et avide de savoir. Il voit agir, il laisse faire, et trouve autant de plaisir aux travaux qui échouent qu'à ceux qui réussissent. Tout ce qui est matériellement utile n'a qu'une importance partielle ; quiconque veut entièrement posséder une science, un art, doit l'étudier par

amour pour la science, pour l'art. Pendant que je te parle ainsi du plus haut degré d'études, vers lequel on ne tend qu'après de longues et pénibles expériences, je vois les enfants folâtrer autour de nous, comme s'ils voulaient me rappeler que, dans leurs jeunes cœurs, vibrent d'autres cordes. Oui, l'enfant veut tout entreprendre, parce que tout ce qu'il voit bien faire lui paraît facile. Sous certains rapports, ce vieil adage : « Tous les commencements sont difficiles, » est juste; mais il serait plus généralement vrai de dire : « Tous les commencements sont faciles; » les degrés qui conduisent à la perfection ne s'atteignent que par de longs efforts, et le plus souvent même on n'y arrive jamais.

— Est-ce que tu aurais acquis la conviction qu'il faut séparer et classer nos facultés pour apprendre, comme il faut séparer et classer nos forces pour agir? demanda Wilhelm après un instant de réflexion.

— Oui, répondit Montan; tout ce que l'homme peut être doit se détacher de lui comme un second *soi*, et cela serait-il possible si le premier *soi* n'avait pas été absorbé par celui qui devait sortir de lui?

— Cependant on a regardé jusqu'ici une instruction variée, et par cela même superficielle, comme utile et nécessaire.

— Elle l'est, en effet, jusqu'à une certaine époque de la vie. La variété des connaissances prépare et étend l'élément dans lequel une connaissance spéciale agira plus tard, avec d'autant plus de force, qu'elle y trouvera plus de place. Notre siècle est celui des connaissances spéciales; heureux celui qui le sent et qui agit en conséquence! Il est des cas où cette vérité se manifeste ouvertement et au premier coup d'œil. Consacre-toi, par exemple, exclusivement à l'étude du violon, et tu trouveras bientôt une place dans un orchestre; ne t'occupe qu'à faire un organe docile de ton gosier, et la société ne tardera pas à t'indiquer la place qui t'appartient. Mais en voilà assez sur ce sujet; que celui qui pense autrement suive une autre route : la plus mauvaise réussit parfois. Quant à moi, je soutiens qu'il faut toujours commencer par le commencement, et qu'il n'y a rien de plus sage que

de se consacrer à un métier. Que ce mot ne t'effraye point : un métier restera toujours un métier pour une intelligence ordinaire ; une intelligence élevée en fera un art. Pour une intelligence supérieure, il deviendra la réunion de toutes les perfections. J'ajouterai, pour m'exprimer d'une manière moins paradoxale, que l'homme supérieur voit dans ce qu'il fait bien l'image de tout ce qui se fait bien.

Cet entretien, dont nous ne donnons ici qu'un extrait, se prolongea jusqu'au coucher du soleil. Ce spectacle, malgré son imposante beauté, inquiéta presque nos voyageurs ; car ils ne savaient où passer la nuit.

— Il n'est plus temps de songer à trouver une auberge, dit Fitz ; mais si vous voulez vous chauffer jusqu'à demain matin près du foyer d'un charbonnier, vous serez les bienvenus.

Ils le suivirent, sans objection, sur le sentier difficile qui devait les conduire au lieu de repos promis. Après une assez longue marche à travers une épaisse forêt, ils virent enfin une clairière au milieu de laquelle un fourneau encore rouge répandait une chaleur bienfaisante. Une hutte construite avec des branches d'arbres se cachait modestement derrière deux immenses monceaux de bois destinés à être convertis en charbon. Les voyageurs prirent place autour d'un petit feu qui petillait à peu de distance de cette hutte. La femme du charbonnier, jalouse de remplir les devoirs de l'hospitalité, coupa des tranches de pain et les beurra après les avoir fait légèrement griller. Les enfants s'empressèrent autour d'elle, et reçurent, par anticipation, plus d'une friande bouchée. Pressés par la faim, Montan et Wilhelm attendaient ce frugal souper avec une égale impatience. Dès qu'il fut terminé, Félix se mit à jouer à cache-cache avec son petit compagnon ; puis, tous deux, s'avancèrent dans la forêt, où ils imitèrent les hurlements du loup avec tant de vérité, que le voyageur le plus intrépide n'aurait pu s'empêcher de frémir.

Pendant que les enfants s'amusaient ainsi, les deux amis s'abandonnaient au charme d'une conversation intime et confidentielle. Malheureusement, la branche de leur grande association, spécialement désignée sous le nom de *Société*

de l'abnégation, au service de laquelle ils s'étaient consacrés, imposait à tous ses membres le singulier devoir de ne jamais parler, lorsqu'ils se rencontraient dans leurs voyages, ni du *passé* ni de l'*avenir* : le présent seul devait les occuper.

Réellement passionné pour la science minéralogique et tout ce qui concerne les travaux des mines, Montan parla avec beaucoup de chaleur des avantages que la *société* pourrait retirer de cette science, dans les deux hémisphères. Wilhelm, qui cherchait toujours dans le cœur humain le vrai trésor de la vie, ne vit dans l'enthousiasme de son ami qu'un penchant passager, et lui dit en souriant :

— Tu es en contradiction avec toi-même, puisque tu crois arriver à une certaine perfection dans une carrière que tu n'as pas suivie depuis ton enfance.

— Tu te trompes, mon ami; j'ai passé mon enfance chez un oncle, employé supérieur des mines. Les enfants qui travaillaient au *bocard* étaient mes camarades; j'ai pénétré avec eux dans les entrailles de la terre, et dans nos jeux nous imitions ensemble les travaux des plus habiles mineurs. Ces souvenirs m'ont ramené sur une route où je me sens heureux comme je l'étais alors. L'odeur du charbon que nous respirons ici t'est désagréable sans doute; pour moi c'est un parfum exquis, puisqu'elle me rappelle les plaisirs de mes premières années. J'ai beaucoup cherché, j'ai beaucoup essayé pendant ma vie, et j'ai toujours trouvé la même chose. La plus grande satisfaction de l'homme est dans l'habitude qu'il a contractée; il se passe difficilement, même d'un mal, quand il s'y est accoutumé. J'ai reçu une fois une blessure qui semblait vouloir ne jamais se guérir; je m'en suis beaucoup tourmenté, et lorsqu'elle s'est fermée j'étais très-contrarié de ce que mon chirurgien ne venait plus, chaque matin, me panser et partager mon déjeuner.

— Cela ne m'empêchera pas de désirer que mon fils puisse se faire du monde des idées plus hautes et plus indépendantes que celles que l'on puise dans la pratique d'un métier. On a beau chercher à limiter notre pensée, tôt ou tard nous voulons connaître l'époque à laquelle nous vivons,

et cette connaissance sera toujours imparfaite si nous ignorons ce qui nous a précédé. La boutique d'un épicier n'est-elle pas un sujet de stupéfaction pour celui qui ne connaît pas même de nom les pays d'où nous viennent les indispensables raretés qu'elle contient ?

— Je ne vois pas qu'il faille faire tant de façons. Qu'on lise son journal comme le lisent tous les boutiquiers, et qu'on prenne son café comme le prennent toutes les vieilles femmes. Au reste, puisque tu veux absolument donner à ton fils une éducation complète, il faut que tu sois frappé d'aveuglement pour ne pas voir qu'il y a là, tout près de nous, la meilleure des institutions possibles.

— Tout près ? demanda Wilhelm d'un air de doute.

— Oui, tout près. Regarde : que vois-tu là ?

— Où donc ?

— Droit devant toi.

Et allongeant son doigt indicateur dans cette direction, Montan ajouta d'un air impatienté :

— Allons, voyons ! qu'est-ce que c'est que cela ?

— Un fourneau de charbonnier ; mais...

— Enfin, nous y voilà ! Oui, c'est un fourneau de charbonnier. Comment s'y prend-on pour le construire ?

— On entasse des bûches.

— Et puis ?

— Il paraît, mon ami, dit Wilhelm en riant, que tu veux me faire l'honneur de m'amener, par des procédés tout à fait socratiques, à convenir que je suis infiniment absurde et stupide.

— Pas le moins du monde ; tu t'en convaincras si tu veux continuer à me répondre rigoureusement. Que fait-on quand les bûches sont entassées dans la forme voulue, et de manière à laisser passer l'air ?

— On y met le feu.

— Et quand ce feu est bien pris, que les flammes sortent de toutes parts, les laisse-t-on aller ?

— Mais non, on couvre le fourneau avec du gazon, de la terre.

— Pour éteindre le feu ?

— Non, pour le tempérer.

— Voilà ce que c'est! Oui, on laisse d'abord assez d'air, afin que tout puisse s'allumer; ensuite on ferme et on bouche les petits jours; quand chaque tison est éteint et carbonisé, on détruit l'édifice. La marchandise est devenue vendable; et lorsque, par l'intervention du serrurier et du forgeron, du boulanger et du cuisinier, elle a rendu assez de services à la chrétienté sous cette forme, elle passe, sous celle de cendres, aux fabricants de savon et aux blanchisseuses, qui l'utilisent à leur tour.

Wilhelm partit d'un grand éclat de rire.

— Je voudrais bien savoir sous quelle forme, dit-il, tu te personnifies dans cette parabole.

— Sous celle d'un vieux panier rempli de solide charbon de bois de frêne. Je me suis réservé toutefois le privilége de ne me brûler que pour ma propre satisfaction, ce qui m'a fait paraître bizarre aux yeux de tout le monde.

— Et moi, sous quelle forme me vois-tu?

— Sous celle d'un bâton de voyageur, qui possède la faculté merveilleuse de fleurir partout où on le pose, sans prendre racine nulle part. Tu comprendras maintenant pourquoi les forestiers et les jardiniers, les charpentiers et les charbonniers, et autres gens utiles de cette espèce, n'ont jamais rien pu faire de toi.

Wilhelm tira de sa poche quelque chose qui ressemblait à un portefeuille, et que Montan paraissait connaître parfaitement; il n'ignorait pas non plus que cet objet était, aux yeux de son ami, une espèce de talisman d'où dépendait sa destinée. Nous ne pouvons pas encore confier à nos lecteurs quel était cet objet, mais il nous est permis de dire qu'il donna un autre caractère à l'entretien des deux amis. Notre héros avoua qu'il avait depuis longtemps le désir de se consacrer à une science utile, et qu'il réaliserait ce désir, sans délai, s'il pouvait obtenir la révocation de la défense de rester plus de trois jours dans un même lieu. Montan lui promit d'intervenir à cet effet auprès de leurs chefs.

Une société singulière et d'une apparence suspecte s'était rassemblée peu à peu autour du fourneau du charbonnier;

ce qui décida nos voyageurs à partir aux premiers rayons du jour.

En sortant de la forêt, ils arrivèrent à une place découverte que des biches et des chevreuils traversaient en tous sens. Tandis que Félix les suivait des yeux avec ravissement, les deux amis interrogèrent Fitz sur la direction des divers sentiers qui s'offraient à leurs regards. L'enfant hésita et répondit vaguement.

— Tu es un petit vaurien, lui dit Montan, et je gage que tu connais tous les hommes qui sont venus cette nuit se chauffer au fourneau du charbonnier. Les premiers étaient des bûcherons, des mineurs, il n'y a rien à dire sur leur compte; mais les derniers venus me faisaient l'effet de braconniers et de contrebandiers. Quant à ce grand gaillard qui traçait toujours des lignes cabalistiques dans le sable, et que les autres traitaient avec déférence, c'est un chercheur de trésors que tu sers en cachette, j'en suis sûr.

— Dam, répondit Fitz, si quelques-uns de ces gens-là font parfois ce que la loi défend, c'est qu'ils y sont forcés pour ne pas mourir de faim.

Voyant que les deux amis se disposaient à se séparer, le petit montagnard les observa en silence, en se demandant lequel des deux il aurait le plus d'intérêt à suivre.

— Si le père et le fils, se dit-il à lui-même, donnent facilement de l'argent, l'autre prodigue l'or!

Cette réflexion le décida pour Montan, qui, au reste, lui en fournit l'occasion.

— Quand j'irai à Saint-Joseph, lui dit-il, je verrai si tu m'as trompé, car je chercherai les *pierres de croix* sous le maître-autel.

— Vous n'en trouverez point, et cependant je ne vous ai pas trompé; elles y étaient, mais je les ai ôtées et cachées dans les montagnes. Ces pierres sont fort précieuses, non-seulement parce qu'elles se vendent cher, mais parce que, sans leur secours, il est impossible de trouver aucun trésor. J'en fournis à ce grand homme maigre que vous avez vu; car, il faut bien que j'en convienne, vous ne vous êtes pas trompé sur son compte.

Cet aveu donna lieu à des négociations réciproques. Fitz promit à Montan, en échange d'un second ducat, un gros morceau de *pierre de croix;* puis il engagea Wilhelm à ne pas se rendre au château des Géants, ainsi qu'il en avait l'intention; mais voyant que Félix s'obstinait à visiter ce monument curieux, il se borna à recommander au guide de ne pas laisser les voyageurs s'engager trop avant dans les galeries et dans les cavernes ténébreuses, d'où plus d'un curieux n'était jamais revenu. On se sépara, et le petit montagnard indiqua l'heure à laquelle il irait attendre le père et le fils sous les porches du château des Géants.

Le guide marcha devant Wilhelm et son fils. Bientôt l'enfant s'aperçut qu'il ne suivait pas la direction que Fitz lui avait indiquée, et il lui en fit l'observation.

— Il me semble, répondit-il avec humeur, que je dois connaître le chemin mieux que vous. La dernière tempête a brisé une foule d'arbres dont les troncs renversés rendent tout à fait impraticables les sentiers que vous voulez suivre. Laissez-moi faire; et si nous arrivons plus tard au lieu convenu, ce sera du moins sans accident.

Félix se dédommagea des ennuis de la route en sautant d'une pointe de rocher à une autre, talent dont il était d'autant plus fier qu'il venait de l'acquérir tout récemment.

Après une longue et pénible marche, ils arrivèrent enfin devant un noir édifice à moitié écroulé, connu dans le pays sous le nom de château des Géants. Là des colonnades serrées formaient, sur des cimes de rocs isolés, des pans de murailles; plus loin, d'autres colonnades, savamment disposées, se dessinaient en portiques et en arcs de triomphe; d'autres encore descendaient dans les entrailles de la terre en longues enfilades de galeries, dont les détours offraient, dès leur point de départ, des labyrinthes ténébreux.

Le guide avertit très-sérieusement les voyageurs des dangers auxquels ils s'exposeraient s'ils s'aventuraient dans ces sombres galeries. Puis il chercha sur la plate-forme, d'où l'on découvrait une vue magnifique, les cendres des feux que ses devanciers y avaient allumés, et se mit à imiter leur exemple. Pendant que, suivant l'usage, il préparait un repas fru-

gal auprès de ce feu, Wilhelm l'interrogea sur les contrées qui se déroulaient à ses regards, et dont il avait visité la plus grande partie. Au milieu de cet entretien, il s'aperçut que Félix avait disparu. Les cris, les coups de sifflet, et autres signaux convenus par lesquels on cherchait à le rappeler, restèrent sans réponse, ce qui ne permit plus de douter qu'il s'était égaré dans les galeries.

Préparé d'avance, en pèlerin intrépide, à toutes les éventualités possibles, notre héros tira tranquillement de sa sacoche un gros peloton de ficelle, dont il attacha le bout à la colonne la plus proche de lui. Plein de confiance en ce fil protecteur, il s'avança à la recherche de son fils; mais l'appel réitéré de son sifflet réveilla longtemps en vain les lugubres échos de ces noirs labyrinthes. Tout à coup un sifflement aigu lui répondit, et Félix parut sur le bord d'un abîme.

— Es-tu seul? murmura l'enfant d'un air mystérieux.

— Oui, seul.

— En ce cas, donne-moi un coin et un maillet, et surtout ne laisse approcher personne de ce lieu.

Son père lui remit les objets demandés, et l'enfant disparut de nouveau. Il revint bientôt en disant qu'il avait besoin d'un morceau de bois plus long et plus fort. Wilhelm trouva moyen de le lui procurer, et attendit avec une impatience fiévreuse le dénoûment de cette bizarre aventure. Après une longue attente, il vit son fils s'élancer vers lui, tenant sous son bras une cassette de la grandeur d'un volume in-octavo et étincelante d'or et de pierreries.

— Prends cela, père, lui dit-il, et surtout que personne ne le voie.

Puis il raconta, d'un air très-agité, comment un secret pressentiment l'avait poussé à entrer dans les galeries, et à descendre dans les profondeurs où son père venait de le trouver.

— C'est dans ce gouffre, continua-t-il, que j'ai découvert un grand coffre d'airain. Le couvercle n'était fermé qu'à demi, et je n'avais pas la force de le soulever; c'est pour cela que je t'ai demandé un coin et un maillet. Je suis par-

venu enfin à l'ouvrir ; il m'a paru d'abord entièrement vide ; mais bientôt j'ai vu briller dans le fond la superbe cassette que je viens de te remettre.

Tous deux se promirent de garder le secret sur cette riche trouvaille ; ils rejoignirent le guide, et prirent le modeste repas qu'il leur avait préparé.

Le petit montagnard n'était pas encore venu les rejoindre, ainsi qu'il l'avait promis ; mais Félix ne voulait pas l'attendre. Le trésor qu'il venait de trouver semblait l'avoir soumis à l'influence des esprits infernaux qui l'avaient gardé jusqu'ici ; aussi les colonnes lui paraissaient-elles plus noires et les cavités plus profondes. Le poids d'un secret et d'une propriété, justement ou injustement acquise, pesait sur lui ; et il espérait se débarrasser des inquiétudes, inséparables de cet état, en changeant de place.

Le guide conduisit nos voyageurs vers les immenses domaines d'un propriétaire connu par ses bizarreries. Au lieu de sauter et de gambader comme il l'avait fait le matin, Félix marchait à côté de son père, et lui demandait de temps en temps à voir la précieuse cassette, satisfaction qu'il lui refusa en l'avertissant, par un regard significatif, qu'il ne fallait pas mettre le guide dans leur confidence. Forcé de renoncer à ce plaisir, il aurait voulu voir Fitz ; et cependant il craignait de se trouver en face de lui. Il était dans cette disposition d'esprit, lorsque son jeune compagnon fit entendre le signal convenu et le rejoignit. Pour s'excuser de n'être pas venu au château des Géants, il dit que Montan l'avait retenu ; puis il s'informa minutieusement de tout ce que les voyageurs avaient fait dans les galeries de ce célèbre château. Félix lui débita une foule de contes, tantôt avec assurance, tantôt avec un embarras visible, regarda son père en souriant, le tira à la dérobée par le pan de son habit, et fit enfin toutes les folies nécessaires pour faire croire qu'il avait trouvé dans les galeries un trésor mystérieux.

La petite caravane suivait une clairière qui devait les conduire, sans trop de difficultés, à la demeure du riche propriétaire. Fitz soutint qu'il connaissait une route plus courte ; le guide refusa de la prendre ; mais Wilhelm et son fils ne

s'en confièrent pas moins au petit vagabond. Ils descendirent avec lui une épaisse forêt de mélèzes, qui, en s'éclaircissant par degrés, leur permit bientôt de voir, dans toute son étendue, un magnifique domaine éclairé par un soleil brillant.

Au milieu d'un vaste terrain, pittoresquement accidenté, et planté d'arbres fruitiers, se dessinaient de riantes habitations. Au delà de ces vergers s'étendaient des champs et des prairies fertilisés par de nombreux ruisseaux et entrecoupés par des étangs. Arrivés au pied de la montagne qu'ils regardaient comme le terme de leur course, Félix fit un mouvement de surprise en voyant qu'une haute muraille entourée d'un fossé large et profond les séparait des vergers.

— Nous sommes encore bien loin de la porte d'entrée, dit Fitz avec un sourire malin; il est vrai qu'on pourrait abréger la route en passant par les voûtes souterraines que vous voyez là devant vous. Elles servent à conduire, dans la saison des pluies, les eaux des montagnes aux réservoirs du domaine.

Cette proposition séduisit Félix, et Wilhelm suivit les enfants sous les voûtes, où régnait une obscurité profonde; parfois seulement quelques rayons de jour se glissaient obliquement, à travers les piliers, par de petites ouvertures grillées. Tout à coup la détonation d'une arme à feu se fit entendre, et deux grilles de fer, l'une devant, l'autre derrière eux, s'élevèrent lourdement du sol jusqu'au plafond. Fitz, seul, fut assez heureux pour s'échapper de cette cage; car à peine avait-il entendu le coup de fusil, qu'il fit un bond en arrière. Malgré sa dextérité, la manche de sa veste se trouva prise dans la grille; mais il se dépouilla de ce vêtement, se sauva à toutes jambes et disparut bientôt.

Wilhelm et son fils n'étaient pas encore remis de leur surprise, lorsqu'ils entendirent des voix confuses; presque au même instant, des hommes armés et portant des torches parurent à l'une des grilles, pour s'assurer, sans doute, de la nature de la prise qu'ils venaient de faire; puis ils demandèrent aux deux prisonniers s'ils voulaient se rendre à discrétion.

Notre héros répondit que, dans la position où il se trou-

vait, une pareille question était une dérision, puisqu'il n'avait pas la liberté du choix. Après cette déclaration, il passa son couteau de chasse, unique arme défensive qu'il possédât, à travers les barreaux de la grille. Elle s'ouvrit aussitôt, et les captifs entourés de leurs guides continuèrent à s'avancer sous les voûtes, qui les conduisirent à un escalier rapide et tournant. Dès qu'ils furent arrivés au haut de cet escalier, on les fit entrer dans une chambre spacieuse et propre, mais dont les petites fenêtres, placées dans les corniches du plafond, étaient garnies de barreaux de fer. Cette singulière prison contenait tous les meubles et tous les objets dont le raffinement de la civilisation a fait un besoin, comme si on avait voulu prouver à ceux qu'on y renfermait que la liberté était le seul bien dont on les privait.

Wilhelm accepta sa position avec calme; mais Félix, pour lequel ces murs silencieux, ces fenêtres inaccessibles, ces portes garnies de barreaux de fer, étaient des obstacles tout à fait inconnus, courut çà et là, frappa des pieds, grinça des dents, secoua les verroux, et eût essayé de rompre les portes à coups de tête, si son père ne l'avait pas retenu.

— Regarde tout cela sans emportement, lui dit-il; ici l'impatience et la force ne seraient que de la folie. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, et je ne crois pas que nous soyons tombés en de mauvaises mains. Pour t'en convaincre, écoute cette inscription que je lis sur la muraille :

« Liberté et réparation pour l'innocence; indulgence et » pitié pour celui que de mauvais conseils ont égaré; justice » sévère pour le coupable ! »

— Ces paroles ne sont-elles pas une preuve suffisante que les mesures rigoureuses dont nous sommes victimes en ce moment ne découlent pas d'une cruauté systématique, mais d'une prudence nécessaire? L'homme est forcé de se méfier des hommes; car il y a parmi eux beaucoup de malveillants, et encore plus de malfaiteurs; et pour vivre tranquille, il ne suffit pas d'être toujours justes et bienfaisants.

Félix ne répondit rien, et se jeta tout habillé sur son lit.

— N'oublie jamais cette aventure, continua Wilhelm; qu'elle te soit une preuve du haut degré de civilisation du

siècle au milieu duquel tu as eu le bonheur de naître. Combien d'efforts l'espèce humaine n'a-t-elle pas dû faire avant d'arriver au point d'être clémente, même envers les malfaiteurs et les criminels! C'étaient des hommes divins que ceux qui ont consacré leur vie à l'application d'un pareil principe.

Ces sages paroles ne profitèrent point à Felix, qui s'était déjà profondément endormi. Mais les émotions violentes qu'il avait éprouvées illuminaient encore son visage, que Wilhelm contempla avec la douce satisfaction d'un père.

En ce moment un jeune homme d'un extérieur affable et distingué entra dans la chambre, et interrogea notre héros sur les motifs qui avaient pu le décider à se hasarder sous les voûtes souterraines où l'attendait le piége dont il était victime. Wilhelm répondit avec la franchise la plus complète, montra les divers papiers qui pouvaient le faire connaître, et finit par invoquer le témoignage du guide qu'il avait eu l'imprudence de quitter, et qui ne tarderait pas, sans doute, à arriver par la route ordinaire.

Satisfait de ces renseignements, le jeune homme, qui était le fils et le greffier du bailly, invita les deux étrangers à le suivre. Félix était si profondément endormi, qu'on prit le parti de l'emporter sur son matelas, comme on avait jadis transporté en plein air Ulysse privé de l'usage de ses sens. Ce bizarre cortége s'arrêta dans une salle qui donnait sur un jardin, et où l'on avait servi une splendide collation.

Le jeune homme s'éloigna, sans doute pour faire son rapport en haut lieu, et Félix ouvrit les yeux. En apercevant une table couverte de fruits, de vins et de gâteaux, et surtout en voyant des portes ouvertes, il oublia tout ce qui s'était passé. Après être sorti et rentré plusieurs fois, il se mit à boire et à manger; et le souvenir de sa courte captivité s'évanouit, comme s'évanouissent les rêves pénibles de la nuit.

Le guide venait d'arriver; le greffier et son père, le bailli, le conduisirent près de Wilhelm, dont il confirma les déclarations et hâta ainsi la délivrance.

Pour justifier la conduite qu'on avait tenue envers lui, on lui apprit que le propriétaire du domaine était un homme

bienfaisant dans la plus noble acception du mot, puisqu'il cherchait à inspirer l'amour du travail à tous les habitants de la contrée. Pour atteindre ce but, il donnait gratis les sujets de ses immenses pépinières aux planteurs les plus actifs et les plus intelligents, et il les cédait aux autres à des prix très-modérés. Ces derniers, jaloux d'un avantage qu'ils ne cherchaient pas à mériter, prirent le parti de voler ce qu'on ne voulait pas leur donner ; délit qui indigna d'autant plus le propriétaire, qu'au lieu de se borner à piller ses pépinières, on les dégrada malicieusement. Après quelques recherches, il acquit la certitude que les malfaiteurs s'introduisaient par les conduits d'eau, et il y fit placer les grilles au milieu desquelles Fitz avait fait, méchamment, prendre nos voyageurs ; car il connaissait ce passage, par lequel il s'était introduit plus d'une fois avec les voleurs d'arbres, et il n'ignorait pas ce qu'on avait fait pour arrêter leurs déprédations.

CHAPITRE V.

On était venu prendre Wilhelm pour le conduire au château, où il était attendu avec impatience. En traversant le vaste enclos, il se sentit frappé d'admiration : ce n'était ni un jardin régulier, ni un parc anglais. Le propriétaire avait utilisé chaque pouce de terrain; on ne voyait partout que des arbres fruitiers, des légumes et des plantes médicinales. Une nappe de verdure, ombragée par des tilleuls, servait de péristyle au château, où l'on arrivait, de cette place, par une avenue dont l'ombre épaisse offrait, à toute heure du jour, une promenade agréable. Sur les murs du vestibule et de la grande salle on voyait des peintures à fresque représentant les plus beaux points de vue et les principales villes de la contrée ; et ces peintures étaient disposées de manière à faire ressortir les détails, sans ôter à l'ensemble son cachet d'unité. Le maître de la maison, vif et pétulant, quoique déjà avancé en âge, accueillit son hôte avec une familiarité bienveillante, et sans autre préambule, il lui montra les

peintures qui couvraient les murs, en lui demandant s'il ne connaissait pas quelques-unes des villes qui y étaient représentées. Wilhelm en avait visité plusieurs, et prouva que ce n'était pas sans en avoir étudié toutes les particularités. Bientôt un domestique le conduisit dans l'appartement qu'on lui avait préparé, afin qu'il pût s'y reposer en attendant l'heure du souper. En rentrant dans la salle, Wilhelm et son fils furent reçus par deux jeunes dames.

— Vous trouverez ici une société peu nombreuse, lui dit gaiement l'une d'elles, mais nous tâcherons de vous la rendre agréable. Nous sommes toutes deux les nièces du maître de la maison : je suis la plus jeune; je m'appelle Hersilie, et voici Juliette, ma sœur aînée. Quant à ces deux messieurs, vous les connaissez déjà; ils sont non-seulement les employés, mais encore les amis de la famille. Asseyons-nous.

Les deux dames placèrent Wilhelm au milieu d'elles; Félix se trouva entre le bailly et son fils et en face d'Hersilie, qui captiva toute son attention. Elle seule anima et dirigea l'entretien.

— Pour vous initier plus promptement à notre manière d'être, dit-elle en s'adressant à Wilhelm, je crois devoir vous avertir que nous lisons beaucoup, et que le hasard, la différence des goûts et l'esprit de contradiction, nous ont divisés en autant d'écoles littéraires que nous sommes d'individus. Notre respectable oncle est pour les Italiens; ma chère sœur s'est faite Anglaise; moi, je m'en tiens aux Français, tant qu'ils restent fidèles à la gaieté et à la grâce qui les caractérisent. Le papa bailli s'enthousiasme pour les antiquités germaniques, et son cher fils réserve, très-judicieusement, ses plus chères affections à l'Allemagne moderne.

La conversation continua à rouler sur ce ton, ce qui n'empêcha point Hersilie de remarquer les regards étincelants que le beau Félix lançait sur elle; elle en fut presque aussi flattée que surprise, et lui fit constamment passer les morceaux les plus friands, qu'il accepta avec une joyeuse reconnaissance. Au dessert, l'aimable enfant la regarda par-

dessus une corbeille de pommes, et la jeune fille, ne voyant plus dans ces fruits que des rivales qui lui disputaient l'attention de son petit admirateur, en prit une et la lui présenta. Il la saisit avidement, et se mit à la peler, mais sans cesser de regarder Hersilie : aussi se fit-il une large entaille dans le pouce. Son sang coula avec abondance; tout le monde se pressa autour de lui; Hersilie le pansa, et il l'enlaça si fortement dans ses bras, qu'elle ne s'en dégagea qu'avec peine. Au milieu de cette confusion, on entendit sonner l'heure à laquelle chaque membre de la famille avait l'habitude de se retirer.

— Vous ne vous couchez sans doute pas sans faire une lecture? dit Hersilie à notre héros; voici un manuscrit que j'ai traduit du français; lisez-le, vous en serez content. L'héroïne est une jeune folle : ce n'est pas une grande recommandation, je le sais; mais si jamais je venais à perdre la raison, ainsi que je me surprends souvent à le désirer, je voudrais divaguer comme elle.

MANUSCRIT D'HERSILIE.

LA FOLLE VOYAGEUSE.

M. de Revannes est un des plus riches particuliers de sa province. Son fils et sa sœur habitent avec lui son château, qu'on peut appeler princier; car son parc, ses eaux, ses fermes, ses manufactures, son train de maison, qui font vivre les habitants de la contrée à plus de douze lieues à la ronde, lui donnent la considération d'un prince, et ses bienfaits lui en assurent l'influence.

Un jour, il fut se promener hors des murs de son parc, sur la grand'route, et s'arrêta dans un bosquet qui offrait aux voyageurs un point de repos agréable. Les vieux troncs d'arbres qui s'élevaient au-dessus des arbustes interceptaient les rayons du soleil et arrêtaient la fureur des vents; une source

soigneusement entretenue envoyait le trop plein de ses eaux limpides à travers les pierres, la mousse et le gazon.

M. de Revannes avait, selon son habitude, son fusil sur l'épaule et un livre à la main; et il se mit à lire, agréablement distrait, tantôt par le chant des oiseaux, et tantôt par le bruit des passants. La matinée n'était pas encore bien avancée, lorsqu'une jeune personne quitta la grand'route pour venir chercher en ce bosquet de la fraîcheur et du repos. Il fut si surpris à sa vue, que le livre lui tomba des mains.

La jeune voyageuse avait les plus beaux yeux du monde; une expression inexplicable animait son charmant visage; sa taille, sa demarche, ses allures, avaient quelque chose de si distingué, que M. de Revannes regarda machinalement sur la grand'route, où il s'attendait à voir les équipages et les gens de cette noble inconnue. Mais au même instant elle attira de nouveau toute son attention; car le saluant avec dignité et en silence, elle alla s'asseoir au bord de la source en poussant un profond soupir.

— Bizarres effets de la sympathie! s'écria M. de Revannes, qui m'a lui-même raconté cette aventure; mon cœur répondit au soupir de la belle inconnue, et je m'arrêtai sans savoir ce que je voulais dire ou faire : il me semblait que je n'avais point assez d'yeux pour contempler tant de perfections. Etendue devant moi sur le gazon et la tête appuyée dans ses mains, elle me semblait la plus belle des femmes. Ses souliers couverts de poussière m'autorisaient à croire qu'elle venait de faire une longue route à pied; cependant ses bas de soie étaient blancs et frais, aucune tache ne souillait sa robe; ses cheveux semblaient fraîchement frisés; son linge, d'une finesse extrême, était garni de riches dentelles : on eût dit qu'elle venait de faire toilette pour aller au bal. Rien en elle n'annonçait une aventurière. Hélas! elle n'était pourtant que cela, mais une aventurière bien malheureuse et bien respectable.

Au premier regard qu'elle jeta sur moi, je me hasardai à lui demander si elle voyageait seule.

— Oui, monsieur, me répondit-elle; je suis seule au monde!

— Quoi ! madame, vous êtes sans parents, sans amis?

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire : j'ai des parents et des connaissances; mais je n'ai point d'amis.

— Je suis persuadé que ce n'est pas votre faute : en tout cas les charmes de votre personne doivent vous faire tout pardonner.

Elle sentit le reproche indirect que renfermait ce compliment, et je commençai à prendre une idée favorable de son éducation. Levant sur moi des yeux célestes, transparents, et brillants du bleu le plus pur, elle me dit d'une voix émue mais digne :

— Il est bien naturel qu'un père de famille, car je suis sûre que vous l'êtes, juge sévèrement une jeune fille qu'il rencontre sur une grand'route. Je ne vous en refuse pas moins le droit de m'interroger; mais je vous prie de croire que mon voyage n'a rien de contraire aux lois que la modestie et la pudeur imposent à mon sexe. Des motifs dont je suis l'unique juge me forcent à promener ma douleur de contrée en contrée. L'expérience m'a prouvé que je ne cours aucun danger réel; une femme ne craint jamais rien pour son honneur, lors même qu'elle se trouverait jetée au milieu d'une troupe de brigands, tant qu'il y a de la force dans son cœur et de la stabilité dans ses principes. Au reste, je ne voyage jamais que le jour et sur des routes sûres; et parfois je m'arrête chez des personnes honorables; car j'ai besoin de me procurer des moyens d'existence par des travaux analogues à mon éducation et à mes habitudes.

En prononçant ces mots, elle baissa les yeux, et je vis couler des larmes sur ses joues.

Je répondis aussitôt que je ne m'étais permis sur son compte aucune supposition fâcheuse; qu'elle m'inspirait au contraire le plus tendre intérêt, et que je désirais faire plus ample connaissance avec elle. Je finis en lui promettant de ne lui adresser aucune question sur son passé et sur sa famille. Cette promesse parut la piquer de nouveau.

— Je cache mon nom et ma patrie, me dit-elle, par respect pour ma réputation, et cette réputation, cependant, dépend toujours beaucoup plus des suppositions que de la réalité.

Quand j'offre mes services, je présente les certificats des personnes qui ont bien voulu les accepter sans me connaître. Pour ce qui concerne mon passé, il faut qu'on s'en remette au ciel et à la confiance que peuvent inspirer mes paroles.

Comme rien dans ses discours n'annonçait un désordre d'esprit, M. de Revannes s'imagina que la belle aventurière s'était enfuie de la maison paternelle pour se soustraire à un mariage qui lui répugnait parce qu'elle avait un autre amour dans le cœur. En la supposant ainsi guidée par une passion, il se passionna lui-même pour elle, ainsi que cela arrive presque toujours. Aussi ne craignait-il rien tant que de la voir s'éloigner.

Si jamais il a existé des nymphes, il n'y en a pas eu de plus belle que cette voyageuse étendue sur le gazon, éclairée par les demi-teintes verdâtres que lui prêtait le reflet des arbres, et embellie par l'attrait mystérieux qu'une rencontre romanesque ajoute toujours aux faits positifs.

Sans s'arrêter sur les conséquences de ce qu'il allait faire, M. de Revannes pria la belle inconnue de vouloir bien le suivre dans son château ; elle y consentit sans difficulté, et se conduisit en personne accoutumée à vivre dans la haute société. On lui offrit des rafraîchissements, qu'elle accepta avec reconnaissance ; et lorsqu'avant le dîner on lui fit visiter le château, elle n'admira que les peintures, les meubles et les dispositions intérieures qui étaient réellement dignes d'éloges. En examinant la bibliothèque, elle prouva qu'elle connaissait les bons ouvrages ; car elle en parlait avec goût, mais avec réserve ; point de bavardage inutile, point de sot embarras. A table sa contenance était à la fois noble et naturelle, et tout autorisait à croire que son caractère était aussi aimable que sa personne était charmante.

Après le dîner, une légère teinte de gaieté la rendit plus séduisante encore. S'adressant à mademoiselle de Revannes, elle lui dit en souriant qu'elle avait l'habitude de payer son écot, à défaut d'argent, par un travail quelconque.

— Donnez-moi une aiguille, continua-t-elle, et permettez-moi d'ajouter une fleur à votre broderie, afin que désormais

vous ne puissiez vous en occuper sans vous rappeler la pauvre voyageuse.

— Je serai, pour aujourd'hui du moins, forcée de renoncer au plaisir d'admirer votre adresse, répondit mademoiselle de Revannes, car je n'ai rien sur mon métier.

— En ce cas, répliqua l'inconnue, je vous payerai avec de la monnaie aérienne, comme un ménestrel en tournée.

Elle se plaça aussitôt au piano, et essaya l'instrument d'une main exercée. Après un prélude gai et brillant, elle passa à des mélodies graves, à des accords mélancoliques et d'une tristesse profonde. Ses yeux se mouillèrent de larmes, ses doigts se traînèrent lentement sur les touches; une expression de douleur et de regrets altérait ses traits, lorsqu'à la grande surprise de son auditoire elle se mit tout à coup à chanter d'une voix pleine d'espièglerie une folle chanson que nous croyons devoir rapporter en entier, parce qu'elle la concernait de plus près que M. de Revannes et sa famille ne le crurent d'abord.

« D'où viens-tu si vite avec ton long manteau? Le jour paraît à peine à l'orient. Malgré ce vent glacé, notre ami aurait-il voulu se mortifier par un pieux pèlerinage? Qu'a-t-il fait de son chapeau? Pourquoi marche-t-il ainsi pieds nus? Comment est-il venu dans cette forêt, sur ces monts couverts de neige?

» De la manière la plus bizarre, et du coin d'un chaud foyer où il se promettait les plus doux plaisirs. Quelle serait sa misère s'il n'avait pas du moins conservé son manteau! La friponne s'est jouée de lui; elle l'a débarrassé de tout son bagage. Notre pauvre ami a été forcé de déménager, comme autrefois le père Adam déménagea du paradis.

» Mais aussi pourquoi convoiter cette pomme dangereuse? Hélas! c'est qu'elle était aussi belle, au milieu des bosquets du moulin, que jadis dans les jardins d'Éden! Cependant, vous pouvez m'en croire, il ne recommencera pas le même jeu. Écoutez-le; à peine échappé du moulin, et libre enfin de respirer à son aise, comme il se plaint amèrement!

» En lisant dans ses regards de feu, je n'y voyais pas un mot de trahison; elle paraissait ivre d'amour comme moi;

pouvais-je rêver dans ses bras que la perfidie seule faisait battre son cœur ? Avec quelle adresse elle arrêta les élans du téméraire Cupidon, qui m'offrait si sincèrement ses plus douces faveurs !

» Se jouer de mon amour pendant toute une nuit qui semblait ne vouloir jamais finir ! ne crier après sa mère qu'au moment où le jour paraît !... Quel raffinement de cruauté ! Et alors ils parurent à la douzaine, les parents ! un vrai déluge de créatures humaines ! Ici se précipitent les frères, là les tantes regardent à travers les portes entr'ouvertes ; ici les cousins, et là un oncle immobile et muet comme la pierre !

» Quel bruit ! quelle rage ! Chacun semble un animal féroce d'une nature différente, et tous me demandent avec des cris horribles des anneaux et des couronnes ! Pourquoi cette bande de fous se déchaîne-t-elle ainsi contre un innocent jeune homme ? Pour obtenir le trésor que vous l'accusez d'avoir ravi, il faut plus d'adresse et d'agilité que le ciel ne lui en a donné.

» Dans ce doux jeu, Cupidon sait toujours prendre l'avance ; il ne laisse pas fleurir en vain la plus belle des fleurs pendant seize printemps dans le bosquet d'un moulin... Ils m'ont volé tous mes habits, ils voulaient encore mon manteau ! Comment toute cette maudite canaille a-t-elle pu trouver place dans cette étroite maison ?

» Je me suis mis enfin à jurer à mon tour ; j'allais les bouleverser tous, quand la perfide a reparu à mes yeux. Hélas ! elle était toujours belle. Ma fureur a fait reculer la bande enragée, et autour de moi j'ai entendu hurler de sauvages paroles ; ma voix les a couvertes, et je suis sorti des enfers !

» Au village comme à la ville, fuyez les jeunes filles ! Et vous, jeunes filles, laissez aux femmes mariées, laissez aux nobles dames, le plaisir de dépouiller leurs serviteurs. Si vous êtes déjà trop expérimentées pour respecter les tendres devoirs du cœur, changez d'amants ; mais, au nom du ciel, ne les trahissez pas !

» C'est ainsi qu'il se lamentait, pendant une matinée d'hiver, sur la colline dépouillée de verdure ; et moi je riais de

sa douleur, elle n'était que trop méritée. Qu'il en arrive autant à chaque trompeur qui, pendant le jour, ment effrontément à sa fidèle amie, et qui, la nuit, se glisse perfidement au moulin de Cupidon ! »

— Cet oubli des convenances, me dit M. de Revannes, ne pouvait être que la preuve d'un cerveau dérangé ou d'un haut degré de légèreté d'esprit et de caractère, et cependant nous n'en fûmes pas choqués ; son talent et sa personne nous avaient fascinés.

En se levant du piano elle reprit son air modeste et posé, et nous restâmes convaincus qu'elle n'avait chanté cette singulière chanson que pour égayer la digestion.

Une heure à peine s'était écoulée, lorsqu'elle nous demanda la permission de se remettre en route ; mais ma sœur, qui avait deviné mon désir, la pria de nous accorder du moins quelques jours. Elle y consentit et se montra toujours la même, c'est-à-dire aussi sage que gracieuse, aussi spirituelle que bonne. Sa mémoire était heureuse et bien meublée ; et la noblesse de ses sentiments excita souvent notre admiration. Ses manières distinguées, et la convenance parfaite de sa conduite envers nous et envers les amis qui venaient nous visiter, achevèrent de la rendre une énigme inexplicable pour tout le monde. Je n'osais plus lui offrir, ainsi que j'en avais eu le projet, de l'attacher à ma maison à un titre quelconque ; ma sœur éprouva les mêmes scrupules. Toutes deux cependant dirigeaient le ménage ; et cette belle enfant descendait souvent jusqu'aux travaux de la domesticité, dont elle savait se relever promptement pour donner des ordres et les faire exécuter. Elle sut, en fort peu de temps, faire régner au château une régularité et une économie dont, jusque-là, nous n'avions eu aucune idée. Comme elle avait commencé à manger à notre table, elle ne s'en exila pas par une fausse modestie ; mais elle ne songeait jamais à se mettre au piano ou à une table de jeu avant d'avoir rempli tous ses devoirs de ménagère.

J'avoue franchement, continua M. de Revannes, que l'intérêt que je prenais à cette jeune personne devenait chaque jour plus vif et plus tendre. Je plaignais sincèrement les pa-

rents qui, sans doute, déploraient la perte d'une fille douée de tant de vertus et de tant de perfections.

Plusieurs mois déjà s'étaient écoulés, et nous espérions toujours en vain qu'elle se déciderait enfin à nous confier son secret. Cependant elle ne pouvait plus ignorer que si elle était victime d'un malheur, nous étions prêts à faire tous les sacrifices possibles pour y remédier, et que si elle avait commis une faute, notre intervention et notre témoignage ne pouvaient manquer de lui obtenir le pardon de sa famille. Mais nos protestations d'amitié, nos prières même, restèrent sans effet ; elle nous échappa toujours en se réfugiant derrière un rempart de sentences générales. C'est ainsi que lorsqu'on lui parlait des malheurs qui peuvent nous frapper dans la vie, elle nous répondait : « Le malheur frappe les bons et les méchants; c'est une médecine puissante qui agit sur les corps sains comme sur les corps malades. » Et quand nous cherchions à deviner les motifs qui pouvaient l'avoir engagée à quitter la maison paternelle, elle nous disait en souriant : « Le chevreuil n'est pas coupable parce qu'il fuit. »

Parfois nous nous hasardions à lui demander si elle avait été persécutée : elle se bornait à nous répondre que toutes les jeunes filles étaient exposées à l'être et devaient s'y résigner d'avance ; elle ajoutait que celle qu'une première persécution avait fait pleurer ne pouvait manquer de pleurer souvent.

La surprise que nous lui témoignions sur le courage avec lequel elle semblait braver la brutalité de la multitude et le danger de manquer souvent du nécessaire la faisait rire ; et elle soutenait que le pauvre qu'un riche reçoit à sa table ne manque jamais d'esprit.

Un jour que notre conversation avait pris une tournure de gaieté railleuse et qu'on parlait d'amourettes, nous lui demandâmes si le héros grelottant de sa chanson n'était pas un personnage de sa connaissance. Cette question la blessa profondément : ses grands yeux semblaient être devenus plus grands encore, et elle me regarda avec tant de sévérité que je me sentis humilié. Depuis cette époque, nous ne pou-

vions parler d'amour sans remarquer en elle, à l'instant même, une irritation silencieuse.

En général, elle était toujours active sans gaieté, noble sans prétention, franche sans abandon, réservée sans pruderie; plus résignée que douce, plus reconnaissante que tendre. J'en suis encore convaincu aujourd'hui, c'était une femme née et élevée pour être un jour à la tête d'une illustre maison. Quant à son âge, nous lui donnions vingt à vingt-deux ans au plus.

Le séjour de deux années qu'il lui avait plu de faire chez moi se termina par un trait de folie plus extraordinaire que toutes les qualités que nous avions admirées en elle. Mon fils est encore à l'âge où les déceptions de ce genre s'oublient; mais moi... j'avoue ma faiblesse, je ne m'en consolerai jamais.

Je vais essayer de raconter en détail la folie d'une femme très-raisonnable, afin de prouver que la folie n'est souvent autre chose que la raison qui se manifeste d'une manière inusitée. On trouvera sans doute un contraste inconcevable entre le noble caractère de l'inconnue et la misérable ruse dont elle s'est rendue coupable envers nous; mais ses pérégrinations et la chanson qu'elle nous avait chantée le jour de son arrivée n'étaient-elles pas aussi des contrastes avec sa conduite qui devaient nous préparer à tous les autres?

On a sans doute déjà deviné que M. de Revannes était amoureux de la belle voyageuse. En dépit de ses cinquante ans, ses allures n'en annonçaient pas plus de quarante. Sa santé était robuste, son caractère jovial, doux et généreux; et il possédait une fortune considérable. Tout en convenant que l'amour est un trésor qui n'a point de prix, et qui, par conséquent, ne s'achète point, il pouvait se flatter de plaire.

De son côté, le fils, aimable, ardent et tendre, sans toutefois se croire supérieur à son père, se précipita inconsidérément dans la même aventure. La sévérité de la belle inconnue, plus encore que son mérite, l'enflamma; il offrit son cœur et promit sa main.

M. de Revannes, qui, même dans ses tendres galanteries, conservait des allures paternelles, ne tarda pas à s'apercevoir

que son fils était son rival, et il sentit l'impossibilité de la victoire, à moins d'avoir recours à des moyens indignes d'un homme d'honneur. Il savait que la bonté et la fortune ne gagnent jamais complétement le cœur d'une femme, et ne comptent plus pour rien dès que l'amour lui parle par une jeune et jolie bouche; cependant il persista dans ses assiduités près de la belle voyageuse, et commit encore beaucoup d'autres fautes. C'est ainsi qu'au milieu de ses tendres protestations d'amitié, il glissa le mot de mariage secret, parla d'ingratitude, et poussa l'imprudence jusqu'à dire que les femmes ne rendent jamais que le mal pour le bien, ce qui lui valut la réponse que la plupart des bienfaiteurs ne perdraient rien s'ils vendaient leurs prétendus droits pour une soupe aux lentilles.

Le fils continua à poursuivre la belle étrangère avec toute l'ardeur de la jeunesse, et la menaça, selon l'antique usage, de mourir sous ses yeux si elle repoussait son amour.

Quoiqu'un peu moins fou, le père ne fut pas plus patient; mais tous deux étaient sincères, et la charmante inconnue aurait pu, sans peine, s'assurer un sort digne d'envie. L'exemple de cette jeune fille, lors même que la vanité ou la démence aurait égaré son esprit, prouvera qu'une honnête femme n'entretient jamais les plaies du cœur qu'elle n'a pas l'intention de guérir. Tout lui annonçait qu'une plus longue résistance était impossible, puisqu'elle se trouvait entre deux amants qui se croyaient le droit de tout oser parce qu'ils étaient prêts à tout réparer par un prompt mariage. Dans cette cruelle extrémité, elle aurait pu se placer sous la protection de mademoiselle de Revannes; mais cette démarche eût été peu honorable pour ses deux bienfaiteurs. Elle préféra les ramener à la raison en les faisant douter de sa vertu... Pauvre jeune fille, folle par fidélité! que son amant ne méritera jamais, s'il ne sent pas sans qu'on ait besoin de le lui dire de combien de sacrifices il a été la cause et l'objet!

Un jour que M. de Revannes lui exprimait un peu trop chaleureusement sa tendre amitié, elle prit tout à coup un air de naïveté inaccoutumé.

— Votre bonté, monsieur, m'inquiète, lui dit-elle; lais-

sez-moi vous en dire franchement la raison. Je sais que vous seul avez des droits à ma reconnaissance, et cependant...

— Je vous comprends, fille cruelle! mon fils a touché votre cœur.

— Hélas! monsieur, il ne s'en est pas tenu là... Comment vous cacher ma confusion?... comment vous apprendre?...

— Eh quoi! mademoiselle, vous seriez?...

— Je pense que oui, monsieur, répondit-elle avec une profonde révérence et en versant quelques larmes.

Les femmes en ont toujours à leur service pour soutenir leurs mensonges ou justifier leurs torts.

M. de Revannes avait beau être amoureux, il n'en fut pas moins choqué de cette sincérité tout à fait nouvelle, qui se plaçait si innocemment sous l'égide maternelle.

— Mais en vérité, mademoiselle, je ne conçois pas...

— Ni moi non plus, répondit-elle en se remettant à pleurer.

Après quelques réflexions intérieures et fort peu agréables, M. de Revannes reprit la parole.

— Je reconnais maintenant combien mes prétentions étaient absurdes. Je ne vous ferai point de reproches, et je ne me vengerai du mal que vous m'avez fait qu'en rendant mon fils assez riche et assez indépendant pour me prouver que son amour pour vous est aussi sincère que le mien.

— Je vous en supplie, monsieur, ayez pitié de mon innocence; ne lui dites pas...

Recommander le secret en pareil cas, c'est le vrai moyen de provoquer une indiscrétion. La belle inconnue le savait, aussi s'attendait-elle à voir arriver son jeune amant. Il ne se fit pas longtemps attendre. Son regard annonçait des paroles foudroyantes, mais il ne put que bégayer ces mots :

— Comment, mademoiselle, serait-il possible!...

— Possible! eh! quoi donc, monsieur? répondit-elle avec un sourire désespérant.

— Quoi! vous osez le demander!... Allez, vous êtes une jolie créature! N'est-ce donc pas assez de déshériter un fils légitime, faut-il encore l'accuser faussement? Oui, mademoiselle, je comprends le complot que vous avez ourdi avec mon père, vous voulez me donner un fils qui n'est que mon frère!

La séduisante inconnue lui répondit d'un ton calme et avec un visage serein :

— Ce n'est ni votre frère ni votre fils ; tous les hommes sont méchants, je ne veux pas d'un garçon. C'est une fille, une pauvre fille, que je conduirai bien loin du monde, des pervers, des fous et des infidèles !

Puis elle ajouta, comme pour soulager son cœur :

— Adieu, mon cher Revannes, adieu. La nature vous a donné un cœur sincère et des principes d'honneur, tâchez de les conserver ; on le peut facilement quand on possède, comme vous, une fortune solide et légitime. Soyez bon envers les pauvres ; celui qui repousse leurs prières sera un jour repoussé à son tour ; celui qui ne comprend pas ce qu'éprouve une fille honnête quand on la demande en mariage ne mérite pas de l'obtenir ; celui qui cherche à satisfaire une passion contraire à la raison et au vœu de sa famille ne jouira jamais du bonheur que cette passion semblait lui promettre. Je sais que vous m'avez sincèrement aimée : le chat sait toujours à qui il lèche la barbe.

Si jamais vous devenez l'amant d'une femme estimable, souvenez-vous de l'amant transi du moulin ; et que mon exemple vous apprenne à compter sur la fidélité et la discrétion de cette femme, car, vous et votre père, vous savez si je suis fidèle et discrète. En me décidant à parcourir le monde, je m'attendais à de nombreux dangers ; je n'en ai jamais rencontré de plus grands que dans votre maison. Vous êtes jeune ; je vais vous faire une confidence : les hommes et les femmes ne sont infidèles que lorsqu'ils le veulent bien. Voilà ce que j'ai voulu prouver à mon ami du moulin. Si son cœur peut devenir assez pur pour regretter ce qu'il a perdu, il me reverra.

Elle avait cessé de parler, et le jeune de Revannes l'écoutait encore ; des larmes brillaient dans ses yeux. Ce fut en cet état qu'il rejoignit sa tante et son père.

— Mademoiselle nous quitte ! s'écria-t-il ; mademoiselle est un ange ! mademoiselle est un démon qui parcourt le monde pour torturer les cœurs !

Le père et le fils s'expliquèrent, et il ne leur fut plus pos-

sible de douter de la haute vertu, du mérite supérieur et de la folie de l'étrangère.

On se rendit dans sa chambre, on la chercha partout; elle avait disparu.

M. de Revannes employa tous les moyens possibles pour se procurer des renseignements sur la belle voyageuse, mais jamais il n'a rien pu apprendre sur son compte que ce qu'il savait déjà. Cette aventure est restée pour lui une apparition aimable et passagère comme celle des anges.

CHAPITRE VI.

Un long et profond sommeil avait entièrement remis Félix. Il sauta gaiement de son lit, et s'habilla avec un soin extraordinaire. Rien ne lui paraissait assez frais ni assez bien fait pour dessiner sa taille. Sa toilette achevée, il s'élança au jardin et s'empara, en passant, d'une partie du premier déjeuner qu'un domestique était venu leur apporter.

Pour aider à notre héros à passer agréablement les heures qui devaient s'écouler jusqu'au second déjeuner, dont les dames faisaient les honneurs, on l'introduisit dans une galerie où il n'y avait que des portraits et des bustes représentant tous les personnages remarquables du dix-huitième siècle. Cette imposante collection, due au pinceau et au ciseau des plus grands artistes, étonna beaucoup Wilhelm. Le domestique, accoutumé à faire visiter le château aux hôtes de son maître, lui dit que toutes les peintures et toutes les sculptures de ce château étaient, à peu près, dans le même goût, et qu'il n'y en avait pas une seule dont le sujet fût tiré des religions, des mythologies, des légendes ou des fables des divers peuples.

— Notre maître, ajouta-t-il, soutient que l'imagination ne doit être excitée que par la représentation du vrai. Selon lui, cette dangereuse faculté de l'entendement est déjà assez disposée au merveilleux, sans qu'il soit besoin de la stimuler par des images mensongères.

Wilhelm demanda la permission de présenter ses hom-

mages à l'homme dont on venait de lui donner une si haute opinion.

— Il est sorti depuis longtemps, répondit le domestique, c'est son habitude. Agir et surveiller, c'est vivre, dit-il. Je dois vous avertir qu'il aime les sentences ; on pourrait presque dire qu'il s'y réfléchit ; aussi en voit-on partout. Par exemple, levez les yeux au-dessus de cette porte et lisez :

« On arrive au beau en passant par l'utile et par le vrai. »

Les dames venaient de se réunir sous les tilleuls, où elles s'occupaient des apprêts du déjeuner. Félix folâtra autour d'elles ; il fit tant de folies et d'extravagances, qu'il finit par s'attirer une réprimande d'Hersilie ; c'était ce qu'il désirait, et il le lui dit en riant.

Wilhelm ne tarda pas à les rejoindre, et les deux sœurs cherchèrent à gagner, par une bienveillance pleine d'abandon, la confiance de leur hôte, qui, malgré sa réserve silencieuse, les intéressait beaucoup. Voulant, en quelque sorte, l'initier à leurs relations de famille, elles lui parlèrent d'un cousin absent depuis trois ans, et dont on attendait le prochain retour. Puis elles lui firent le portrait d'une tante qui demeurait à peu de distance du château, et qu'elles peignirent comme un génie protecteur emprisonné dans un corps chétif et souffrant. La force intellectuelle de cette femme autorisait à croire que son enveloppe, si près de sa ruine, renfermait une sibylle primitive, prononçant avec une simplicité naïve des paroles divines sur les choses humaines.

Notre héros désirait surtout connaître de plus près, et dans toute son étendue, le caractère extraordinaire de leur oncle, dont la conduite bizarre piquait si vivement sa curiosité. Pour diriger la conversation sur ce point, il interpréta la sentence qui indique le chemin du beau en passant par l'utile et par le vrai, de manière à mériter l'approbation de la grave Juliette. Hersilie, qui, contrairement à ses habitudes, avait paru rêveuse jusque-là, se mêla tout à coup à la conversation.

— Convenez, dit-elle en souriant, que la situation des femmes est assez bizarre. Les hommes nous répètent leurs maximes à satiété, parfois même nous sommes obligées de les voir écrites en lettres d'or, et cependant nous sommes forcées de

deviner que, par rapport à nous du moins, ils appliquent toujours ces maximes dans un sens opposé à celui qu'elles présentent réellement. Prenons pour exemple l'inscription qui vous a charmé. La femme douée d'une grande beauté commence par trouver des adorateurs, des prétendants, un mari enfin. Ce dernier s'empresse de la conduire au vrai, qui n'a rien d'agréable; aussi se réfugie-t-elle tout entière dans l'utile, en se consacrant à son ménage et à ses enfants. Voilà ce que j'ai vu bien des fois; nous autres jeunes filles, nous avons le temps de faire des observations, et nous trouvons presque toujours ce que nous n'avons pas cherché.

Un messager apporta un billet de l'oncle, qui invitait toute la société à se rendre, soit en voiture, soit à cheval, dans la maison de chasse où il l'attendait.

Hersilie se décida pour la calvacade, et Félix demanda aussitôt un cheval pour lui. Wilhelm se résigna à s'enfermer dans une voiture avec Juliette, afin de laisser à son fils le bonheur de servir de page à la première souveraine de son jeune cœur, et de faire, sous ses yeux, son coup d'essai dans l'art de l'équitation.

Assis à côté de Juliette, notre héros traversa une longue suite de plantations qui toutes étaient d'un rapport réel. Ce grand nombre d'arbres fruitiers l'étonna, et il lui parut impossible que leurs produits pussent se consommer dans le pays.

— Vous êtes arrivé au milieu de nous, lui dit Juliette, par une route et d'une manière si singulières, que vous devez nécessairement éprouver le désir de saisir le fil de tant de bizarreries, qui, vous avez déjà pu le voir, forment un seul et grand tout. Ce tout ne vit que par la vie que lui prête l'esprit et l'âme de mon oncle. Les plus belles années de sa vie se rattachent à l'époque des *Beccaria* et des *Filangieri*, où les principes d'humanité générale s'étendaient de tous côtés. Chez mon oncle, que la nature a doué d'un esprit actif et d'un caractère sévère, ces tendances se sont converties en principes, dont il fait une application toute individuelle et toute pratique. Il ne nous cache point qu'au lieu de suivre ponctuellement cet axiome des libéraux : « Procurez toujours au plus grand nombre

ce qu'il y a de *mieux*, » il s'est dit qu'il fallait procurer à beaucoup ce qu'il désire raisonnablement, parce que le grand nombre est toujours insatiable, et que la véritable définition du mot *mieux* n'est pas encore trouvée. Comme nous sommes toujours entourés de *beaucoup* d'individus, nous pouvons non-seulement connaître les désirs de chacun, mais encore en apprécier la valeur et la justesse, et faire ainsi *beaucoup* et à propos.

— C'est en ce sens, continua Juliette, que tout ce que vous voyez autour de vous a été disposé, bâti et planté. Le but que mon oncle s'est proposé est facile à comprendre : il veut augmenter le bien-être des habitants des hautes montagnes que vous venez de traverser. « Bientôt, nous dit-il souvent, il n'y aura plus là-haut, un seul enfant privé des cerises et des pommes, dont il a autant le droit d'être friand que ses petits camarades des régions moins élevées; bientôt il n'y aura plus là-haut une seule ménagère qui ne puisse mettre des carottes et des navets dans son pot au feu, pour varier la monotone nourriture de la fade pomme de terre. » Déjà ses généreux efforts commencent à obtenir de grands succès. De nombreux revendeurs portent chaque jour, à des prix raisonnables, sur les cimes les plus escarpées et dans les gorges les plus sauvages, les légumes et les fruits qui abondent dans nos domaines.

— J'ai moi-même goûté de ces fruits avec une véritable joie d'enfant, s'écria Wilhelm; je les ai achetés au milieu d'un monument en ruines entouré de sombres rochers et de sapins. J'avoue cependant que j'ai été plus étonné encore des sentiments nobles et pieux de la famille qui habite cette agreste solitude. Les qualités de l'âme germent et prospèrent partout, mais la terre ne prodigue qu'à certaines contrées les trésors qu'elle refuse à d'autres.

— Mon digne oncle, reprit Juliette, s'est efforcé de mettre les produits des pays éloignés à la portée des montagnards. Dans l'édifice que vous voyez là-bas, au pied des monts, ils trouvent du sel, des épices et des drogues de première nécessité. Quant à l'eau-de-vie et au tabac, il ne s'en est point occupé. « Ce sont là, dit-il, des objets de fantaisie, pour lesquels il y a toujours assez de brocanteurs intéressés. »

En arrivant à la maison de chasse on trouva le couvert mis.

— Mettons-nous à table, dit Hersilie. J'y vois le couvert de l'oncle, mais il ne viendra pas l'occuper, et je n'en suis pas fâchée. Puisque notre hôte ne doit pas séjourner longtemps avec nous, il ne peut trouver aucun plaisir à étendre ses connaissances dans notre cercle domestique. Ce cercle, au reste, ressemble trop à celui de tous les drames et de tous les romans : Un oncle bizarre, une nièce douce et réservée, une autre, espiègle et étourdie, des serviteurs discrets et fidèles, et une tante d'une sagesse merveilleuse. Si par hasard le cousin arrivait, le personnel se compléterait par un voyageur fantasque qui amènerait, peut-être, quelques camarades aux allures inaccoutumées, et alors il ne resterait plus qu'à inventer l'action de la pièce ou du roman.

— Nous devons respecter les bizarreries de notre oncle, répliqua Juliette; elles n'incommodent personne. Parce qu'il ne peut se décider à régler ses heures de repas, et qu'il trouve que les dîners à la carte sont la plus agréable invention de notre siècle, il ne nous empêche pas de nous mettre à table sans lui, et de manger quand nous voulons.

La manie de l'oncle de placer partout des inscriptions devint à son tour le sujet de l'entretien.

— Ma sœur, dit Hersilie, les sait toutes par cœur; elle pourrait rivaliser avec le domestique chargé de les expliquer aux visiteurs. Si je voulais m'acquitter de cette tâche, je les interpréterais dans un sens inverse, et qui, peut-être, n'en serait que plus vrai.

— Je conviens, répondit Wilhelm, que j'en ai trouvé quelques-unes dont la fin semblait démentir le commencement, telles que celle-ci, par exemple : « La propriété est un bien commun. » N'y a-t-il pas là deux idées incompatibles et qui se détruisent l'une par l'autre ?

— Notre oncle, répondit Hersilie, ressemble sur ce point aux Orientaux, qui vénèrent beaucoup plus qu'ils ne les comprennent les versets du Coran, dont ils décorent les murailles de leurs demeures.

Cette raillerie ne déconcerta point Juliette.

— Remplacez cette sentence laconique, dit-elle, par une

locution plus explicative, et vous en trouverez facilement le sens. Chacun cherche à conserver, à agrandir la propriété qu'il a reçue de la nature ou du hasard; mais l'expérience ne tarde pas à lui prouver qu'il consacrera en vain toutes ses facultés à la satisfaction de ce juste désir, s'il ne cherche pas à faire profiter les autres du bien dont il jouit. En effet, le riche n'est estimé que par rapport au plus ou moins de soulagement que sa richesse procure aux pauvres.

Notre héros, qui se trouva jeté tout à coup dans son élément, chercha des exemples à l'appui de l'opinion de Juliette.

— Pourquoi, dit-il, honorons-nous les souverains, si ce n'est parce qu'ils favorisent et protégent les forces actives de tous et leur communiquent, pour ainsi dire, une partie de leur puissance absolue? Pourquoi tous les regards se tournent-ils vers l'homme riche, si ce n'est parce qu'il ne peut se dispenser de partager son superflu, d'une manière quelconque, avec tout ce qui l'entoure? Pourquoi tous les hommes envient-ils la destinée du poëte, si ce n'est parce qu'il est dans la nature du poëte de se communiquer et de se répandre? Le musicien est plus heureux que le peintre, car il distribue des dons toujours agréables et dont on jouit en sa présence; tandis que le peintre est obligé de s'en séparer dès qu'il les offre.

Cet entretien les amena peu à peu à conclure que l'homme doit s'attacher à toute espèce de propriété individuelle, et se faire le centre de la propriété commune; qu'il doit être égoïste en apparence pour ne pas l'être en effet; et qu'il est de son devoir de ménager sans cesse, afin de pouvoir donner toujours. Ne vaut-il pas mieux se faire l'administrateur des pauvres que de leur prodiguer son bien? Cette vérité n'est-elle pas le sens caché du prétendu paradoxe : « La propriété est un bien commun? » Le capital doit être inaliénable, afin que les intérêts puissent devenir, par la circulation, le bien de tous.

Hersilie répéta le reproche qu'on avait souvent adressé à son oncle, de ne pas retirer de ses domaines les revenus dont ils étaient susceptibles.

— N'oublie pas, lui dit Juliette, qu'il répond à tous ceux qui lui adressent ce reproche que, dans ses comptes, il porte

cette diminution de recette sur la liste des dépenses pour ses plaisirs personnels, puisqu'elles augmentent le bien-être des autres sans lui donner la peine de s'en occuper.

Après avoir épuisé cette matière, les dames firent revenir la conversation sur leur cousin, qui, pendant sa longue absence, ne leur avait pas écrit une seule fois, et dont on attendait le retour sans qu'il l'eût précisément annoncé.

— Je suppose, dit Hersilie, que sa conduite bizarre lui a été dictée par notre oncle. Au lieu de nous donner de ses nouvelles, il nous a envoyé des présents allégoriques, afin de nous faire deviner les lieux qu'il visitait. De retour au pays, il s'est décidé à nous écrire; mais c'était pour nous avertir qu'il ne reviendrait avec nous que lorsque nous l'aurions instruit de tout ce qui s'est passé pendant son absence. De pareilles précautions ne peuvent manquer de cacher un secret, que je veux pénétrer avant que le cher cousin ne se soit décidé à nous revoir. Je vous remettrai ce soir un paquet de lettres qui le concernent. Hier je vous ai montré une folle voyageuse; vous ferez aujourd'hui connaissance avec un voyageur presque aussi fou.

— Conviens, au moins, dit Juliette, que tu ne fais pas cette révélation sans but.

Hersilie fit semblant de ne l'avoir pas entendue, et demanda le dessert avec beaucoup d'impatience. Un domestique lui dit que l'oncle l'avait fait servir sous le grand berceau, où il invitait la société à venir le rejoindre. On se rendit aussitôt à cette invitation.

En traversant le jardin, Wilhelm avait remarqué avec surprise qu'on y avait établi une cuisine portative, que de nombreux marmitons étaient occupés à fourbir et à emballer. Une grande table, couverte de fruits et de pâtisseries les plus recherchées, était dressée sous le berceau. L'oncle, assis près de cette table, demanda, sans se lever, à ses nièces, comment elles avaient cherché à amuser l'étranger. Hersilie s'empressa de répondre qu'elle n'aurait jamais pu le tirer de l'embarras où les laconiques inscriptions du château l'avaient jeté, si Juliette n'était pas venue à son secours avec ses savants et interminables commentaires.

— Ne t'égaye donc pas toujours ainsi aux dépens de Juliette, répondit l'oncle; c'est une digne fille; elle aime à s'instruire et cherche à comprendre.

— Et moi, dit la jeune étourdie, je voudrais pouvoir oublier ce que j'ai appris; quant au peu que j'ai pu comprendre, je n'en fais pas plus de cas.

Wilhelm se hâta d'adresser la parole à l'oncle.

— Je sais apprécier le mérite des sentences, surtout quand elles me mettent dans la nécessité de méditer sur les contrastes et de chercher à les harmoniser.

— C'est que vous sentez, sans le savoir peut-être, que l'homme sensé ne fait que cela pendant toute sa vie.

La grande table ronde se garnit peu à peu de convives, qui vinrent s'y placer sans façon et sans qu'on fît attention à eux. Cette société se composait du Bailli et de son fils, d'écuyers, de chasseurs, de jardiniers, de gardes forestiers et de fermiers. Chacun avait à raconter quelque chose de relatif à sa profession : leur digne maître ne se bornait pas à les écouter, il provoquait leurs récits par de bienveillantes questions.

Le temps qu'il avait l'habitude de passer à table s'étant écoulé, il se leva avec les deux employés, et fit signe aux autres convives de ne pas se déranger. Tout le monde but et mangea au gré de ses désirs : les jeunes hommes, dont quelques-uns avaient l'air passablement sauvages, se partagèrent les sucreries. Enfin chacun se levait, sortait, rentrait et sortait encore, sans que les autres eussent l'air de s'en apercevoir.

La surprise que cette manière d'être causa à notre héros n'échappa point à Juliette.

— Vous voyez encore là une des singularités de notre bon oncle, lui dit-elle. Je vous ai déjà appris que les dîners à la carte et à de petites tables particulières lui avaient paru un usage admirable, qu'il s'est empressé d'introduire chez lui. Dans ses moments de bonne humeur, il se plaît à décrire, avec une gaieté satirique, les inconvénients d'une *table de famille*, où chacun vient s'asseoir avec une préoccupation différente, écoute malgré lui, parle avec distraction, se tait en boudant, ou fatigue tout le monde par des obser-

vations pédagogiques, si, pour comble de malheur, il y a des enfants à cette table. « Nous sommes déjà sujets à trop de maux qu'il faut supporter, dit-il; on peut se débarrasser de celui-là, et je l'ai fait. » La place qui lui appartient à table reste toujours vide; il l'occupe rarement, et toujours pour peu d'instants. Sa cuisine portative le suit partout; il mange seul et laisse les autres s'occuper d'eux. Mais quand il offre un déjeuner ou une collation, tous les membres de sa famille, et même ses principaux employés et serviteurs, y sont conviés d'avance, et savent qu'ils doivent se conduire comme vous venez de le voir. Il est défendu, toutefois, de se présenter sans apporter un bon appétit, car notre excellent oncle ne veut voir autour de lui que des gens qui jouissent réellement des mets qu'il leur offre, et qui sont toujours exquis. Il dit qu'en général, le seul moyen de faire des heureux, est de donner à ceux qu'on veut obliger ce qu'ils ne peuvent se procurer que rarement, et peut-être jamais.

La société se mit en route pour retourner au château. Pendant ce trajet, un événement imprévu causa à tout le monde une vive inquiétude. Hersilie avait montré à Félix, qui se tenait à ses côtés, une colline couverte de fleurs, dont la beauté l'avait frappée. L'aventureux enfant dirigea aussitôt son cheval de ce côté, et revint avec une immense botte de ces fleurs, qu'il agitait d'un air de triomphe. Tout à coup il disparut; on se précipita vers lui; Wilhelm voulut s'élancer hors de la voiture, Juliette le retint :

— Vous voyez que plusieurs personnes sont allées à son secours : les lois que notre oncle impose à tous ceux qui vivent sous sa direction, ne fût-ce que pour quelques jours, ne permettent une intervention active, qu'à ceux qui peuvent être utiles.

— Les médecins le sont rarement; mais, en échange, les chirurgiens le sont toujours, dit Hersilie en montrant Félix qui revenait la tête enveloppée d'un linge blanc.

Malgré sa chute et la blessure qu'il avait reçue, il avait conservé son bouquet. Il le présenta glorieusement à sa souveraine, et reçut, en échange, un beau mouchoir de soie de couleur.

— Enveloppe ta tête avec cela, lui dit-elle gaiement; tu seras plus joli qu'avec ce vilain bandeau blanc.

On rentra au château sans inquiétude sur l'état de Félix, qui n'avait rien de dangereux; mais les cœurs étaient disposés aux tendres épanchements. Il était tard; la société se sépara, heureuse de la certitude de pouvoir se réunir le lendemain. En arrivant dans sa chambre, Wilhelm y trouva les lettres suivantes, dont la lecture l'occupa une partie de la nuit.

LÉNARDO A LA TANTE.

Voici, depuis trois ans, la première lettre que vous recevez de moi, chère tante. Cela devait être ainsi; nous en étions convenus d'avance. Je voulais voir le monde, ne m'occuper que de lui, et oublier le toit paternel, d'où j'étais parti, et où je devais revenir. Par ce moyen, je croyais mieux saisir l'ensemble des pays étrangers : nous n'avons cependant pas cessé de nous donner des signes de vie. Vous m'avez envoyé de l'argent, je vous ai expédié, pour vous et pour tous les miens, de petits cadeaux, que je regardais comme l'itinéraire de mon voyage. Les vins ont dû faire deviner à l'oncle les contrées que j'avais visitées; les dentelles, les petits colifichets, les aciers artistement travaillés, n'ont pu manquer d'indiquer mon passage par le Brabant, la France et l'Angleterre. Lorsque je reverrai tous ces objets sur vos bureaux, sur vos tables de jeu, sur vos chiffonniers, et même sur vos personnes, ils aideront à ma mémoire, et me faciliteront le moyen d'enchaîner mes récits de voyage. J'attends de votre bonté des renseignements exacts sur l'état de notre famille. Je reviens des pays étrangers en véritable étranger, qui, avant d'entrer dans une maison, veut en connaître les allures, parce qu'il ne s'imagine pas que, par amour pour ses beaux cheveux et ses yeux brillants, il faille se plier à ses allures à lui.

Parlez-moi du bon oncle, des chères nièces, de vous-même, de tous nos parents, amis et connaissances, des an-

ciens et des nouveaux fermiers, employés et domestiques. En un mot, laissez courir votre chère plume en faveur du pauvre neveu, pour lequel elle est restée si longtemps inactive. Vos renseignements me tiendront lieu de lettres de crédit chez moi; l'instant où l'on m'y reverra dépend donc entièrement de vous. Les hommes et les positions changent moins que l'on ne pense; ne me parlez donc pas de ce qui est resté, mais de ce qui s'est modifié peu à peu, afin que je puisse me revoir dans un miroir commun avec tous les miens. Soyez tous persuadés qu'il y a dans la bizarrerie de mon absence et de mon retour, plus de véritable tendresse que dans beaucoup de relations vivement entretenues et suivies.

P. S. N'oubliez pas, chère tante, de me dire quelques mots sur nos fermiers et nos employés. Qu'est devenue Valérine, la fille de ce pauvre fermier, que, peu de jours avant mon départ, l'oncle a chassé, à juste titre, il est vrai, mais un peu trop durement? Vous le voyez, je me souviens encore de bien des choses, et je suis prêt à vous répondre sur le passé quand vous m'aurez fait connaître le présent.

LA TANTE A JULIETTE.

Voici enfin, mes chers enfants, une lettre du silencieux voyageur. Les hommes bizarres ne le sont jamais à demi. Comment notre Lénardo a-t-il pu s'imaginer que ses marchandises et ses colifichets valaient autant qu'une douce parole que l'ami écrit à ses amis? Il va plus loin, il veut que nous fassions pour lui, ce qu'il n'a pas voulu faire pour nous. Je le satisferais cependant à l'instant par une longue lettre, si je n'avais pas une migraine si violente, que je puis à peine tracer quelques lignes. Nous désirons tous le revoir : écrivez-lui donc, mes chères nièces. Si mon mal de tête se passe, je joindrai une lettre aux vôtres. Partagez-vous les événements et les personnes dont vous aurez à lui parler; vous vous en acquitterez beaucoup mieux que je ne pourrais le

faire. J'espère que le messager m'apportera un petit mot de votre part.

JULIETTE A LA TANTE.

Nous avons lu de suite votre lettre et celle de Lénardo, et nous avons dit que nous n'étions, ni aussi bonnes ni aussi indulgentes que notre chère tante, pour ce neveu gâté. Maintenant, chacune de nous vous exprimera son opinion personnelle. Voici la mienne :

Puisque depuis trois ans le cher cousin nous a caché son jeu, pourquoi le laisserions-nous, tout à coup, regarder dans le nôtre? Cela ne serait pas juste : j'y consens pourtant. L'excès de la prudence devient souvent un sujet de confusion : disons-lui donc tout, et sans réticence. Mais de quelle manière? Voilà la question. Formuler nettement sa pensée sur les siens, est une tâche trop lourde pour nous ; on n'a, en général, d'opinion arrêtée sur leur compte, qu'au moment où ils nous causent un grand plaisir ou un grand chagrin ; dans les cas ordinaires, on les prend tels qu'ils sont, sans chercher à les définir. Quant à vous, chère tante, c'est autre chose ; vous avez autant de pénétration dans l'esprit que de justice dans le cœur. Hersilie, toujours prête à exercer sa verve satirique, vient de me faire de toute la famille un tableau si comique, que, s'il était écrit, je vous l'enverrais comme un moyen infaillible de vous faire rire en dépit de votre migraine.

Il me semble que nous n'avons rien de mieux à faire que d'envoyer au cher cousin, les lettres que nous nous sommes mutuellement écrites pendant son absence. S'il n'a pas le courage de les lire, qu'il vienne nous interroger. Ma correspondance est classée, je puis vous l'envoyer quand vous voudrez. Hersilie n'est pas de mon avis, elle soutient que ses papiers sont en désordre, et cherche mille défaites. Vous en jugerez vous-même par son billet.

HERSILIE A LA TANTE.

Je veux et je dois être très-concise, car votre messager est impatient. Si nous envoyons notre correspondance à Lénardo, nous commettrons un acte de bonhomie exorbitant et déplacé. Qu'a-t-il besoin de savoir le bien ou le mal que nous pensons de lui ? Le mal surtout, lui prouverait trop clairement combien nous l'aimons. Tenez-le bien en bride, je vous en supplie, chère tante ; il y a tant de circonspection et d'exigence dans sa conduite ! Tous ces messieurs, qui reviennent des pays étrangers, n'en font pas d'autres : les parents et les amis restés à la maison ne sont plus à leurs yeux que des êtres insignifiants.

Excusez votre silence par votre migraine ; il viendra : ayons seulement assez de patience pour le laisser venir. Peut-être cherchera-t-il à s'introduire secrètement et à refaire connaissance avec nous sous le voile du mystère. Comment deviner tous les beaux projets qui peuvent germer dans une tête aussi sage que la sienne ? En tout cas, une surprise avec son cortége de drôleries, serait infiniment préférable à la rentrée diplomatique qu'il se propose de faire dans sa famille.

Le messager !... oh ! le messager !... Élevez un peu mieux vos vieux domestiques, si vous ne voulez pas les remplacer par des jeunes. Celui-là est incorruptible ; je lui ai vainement prodigué le vin et les cajoleries. Adieu, mille fois adieu !...

P. S. à cause du *P. S.* de Lénardo.

Que signifie le *P. S.* du cher cousin et sa curiosité sur Valérine ? C'est la seule personne qu'il daigne nommer : nous autres, nous ne sommes que des nièces, des oncles, des tantes, des employés, des classifications enfin, et non des individus. Valérine, la fille de notre justicier, cette belle enfant à la blonde chevelure, aurait-elle eu le bonheur d'éblouir le cher cousin ? Eh bien ! elle est mariée, très-avantageuse-

ment mariée, vous le savez. N'oubliez pas de le lui dire. Ajoutez que Valérine est devenue plus belle de jour en jour, et qu'à cause de sa grande beauté, elle a fait un parti brillant. Annoncez-lui pompeusement que la belle blonde est aujourd'hui l'heureuse épouse d'un riche propriétaire; qu'il comprenne bien cela.

Ce n'est pas tout. Puisqu'il se souvient si bien de la blonde beauté, comment a-t-il pu la confondre avec la fille du plus négligent des fermiers? avec cette guêpe sauvage et noire, cette Nachodine, qui s'est en allée courir le monde avec son père, Dieu sait où? En vérité, cette inconcevable méprise m'intrigue : monsieur notre cousin, si fier de sa bonne mémoire, confond étrangement les noms et les personnes. Peut-être a-t-il conscience de sa faiblesse et cherche-t-il à se fortifier par le récit qu'il nous demande. Tâchez de savoir ce qu'il en est, et combien de *rine* et de *dine*, sont restées dans sa pensée, où les *lie* et les *lette* semblent s'être entièrement effacées. Le messager!... oh! le maudit messager!...

LA TANTE A SES NIÈCES.

(*Ce billet a été dicté.*)

Pourquoi tant de dissimulation envers les personnes avec lesquelles on doit passer sa vie? Lénardo, malgré sa bizarrerie, est digne de confiance. Je lui enverrai vos lettres; elles lui apprendront à vous connaître. J'espère que nous trouverons bientôt le moyen de le voir sous un jour plus favorable. Portez-vous bien; je souffre toujours beaucoup.

HERSILIE A LA TANTE.

Pourquoi tant de dissimulation envers les personnes avec lesquelles on doit passer sa vie? Lénardo est un enfant gâté;

et c'est affreux à vous de lui envoyer nos lettres. Elles ne lui apprendront rien sur nous, sur moi, du moins; car je suis décidée à me montrer à lui d'une manière tout à fait opposée. Vous faites souffrir les autres parce que vous êtes souffrante et aveuglée. Je vous souhaite un prompt rétablissement de votre migraine; quant à votre aveugle tendresse pour Lénardo, il n'y a pas de remède.

LA TANTE A HERSILIE.

Si j'avais persisté dans le projet qui m'a été inspiré par mon incorrigible confiance, par ma migraine et par ma paresse, j'aurais ajouté ton dernier billet à toutes nos lettres. Pas une n'est partie.

WILHELM A NATHALIE.

L'homme est un être sociable et bavard. Quand il use de cette double faculté, il est heureux, lors même qu'il n'en résulterait pour lui aucun autre avantage. On se plaint souvent, dans la société, des parleurs qui ne nous laissent pas placer un mot; il en serait de même des écrits, si écrire n'était pas un travail qui demande l'isolement et le silence.

Il est impossible de se faire une juste idée de tout ce que les hommes écrivent pour être imprimé et qui s'imprime en effet. Mais lorsqu'on vit dans une famille dont chaque membre a reçu une éducation distinguée, on reconnaît qu'une plus grande quantité d'écrits, tels que des lettres, des anecdotes, des descriptions circulent dans le monde à l'état de manuscrits. Dans la sphère où je me trouve actuellement, on passe, la plus grande partie de sa vie, à écrire à ses parents et à ses amis sur ce qu'on a fait et dit, ou vu faire et entendu dire.

Ce besoin de se communiquer m'a été d'autant plus fa-

vorable qu'il m'a fait connaître promptement les caractères et les rapports respectifs de mes nouveaux amis. On me confie un paquet de lettres, des tablettes de voyage, les confessions d'une âme qui n'a pas encore su se mettre d'accord avec elle-même, et me voilà chez moi dans une maison étrangère. Je connais les personnes qui m'entourent et celles que je dois voir bientôt, mieux qu'elles ne se connaissent elles-mêmes. Les embarras et les avantages de leur position les aveuglent, tandis que moi, dirigé par ta main, je plane au-dessus d'elles en passant. Je me suis fait la loi de ne jamais accepter une confidence que je ne pourrais pas te communiquer aussitôt. Je t'envoie les lettres qui m'ont introduit dans la famille où je resterai encore pendant quelque temps, sans rompre pour cela mon vœu, sans même chercher à l'éluder.

CHAPITRE VII.

Le lendemain, notre héros passa une partie de la matinée fort agréablement dans la galerie; car il connaissait plusieurs des illustres personnages dont les toiles et les marbres représentaient les traits : le catalogue lui expliqua les autres.

Sous beaucoup de rapports, le portrait intéresse et saisit davantage que la biographie. L'homme remarquable par ses talents ou par ses actions, et qu'il est si difficile de se représenter sous une forme déterminée, se pose tout à coup devant nous comme devant un miroir, où il aime à se contempler, et exige, pour ainsi dire, qu'on s'occupe de lui avec la même attention exclusive et bienveillante.

En visitant cette galerie, notre héros voyait, ici, un grand capitaine, qui personnifie toute une armée, et laisse dans l'oubli les rois et les empereurs pour lesquels il combat; là, un célèbre homme de cour lui souriait avec grâce, comme s'il voulait lui faire croire qu'il cherchait à le séduire; car le grand monde pour lequel il s'était façonné ce charmant visage, n'était point représenté sur la toile.

Cet examen avait fait découvrir à Wilhelm des ressem-

blances frappantes entre plusieurs personnages vivant, encore, et d'autres morts depuis longtemps. Plus d'une fois même il avait cru reconnaître son propre visage. Pourquoi des frères jumeaux ne pourraient-ils naître que d'une mère mortelle? La nature, cette mère des dieux et des hommes, ne pourrait-elle donc pas, dans son inépuisable fécondité, reproduire plusieurs fois la même image, soit en même temps, soit à des intervalles éloignés? En présence de tant de figures diverses, notre héros fut forcé de reconnaître qu'il en est qui attirent nos regards et nous impressionnent d'une manière agréable et bienfaisante, tandis que les autres nous repoussent ou nous déplaisent.

L'oncle le surprit dans cette disposition d'esprit. Il ne chercha point à la déguiser, et cette franchise acheva de lui gagner la bienveillance de son hôte, qui le conduisit lui-même dans une pièce reculée et tapissée par les portraits des hommes célèbres du seizième siècle. Ces portraits les représentaient tels qu'ils avaient été en effet, sans jactance, sans prétention; se suffisant à eux-mêmes, et agissant sur le grand tout, non parce qu'ils en avaient l'intention, mais parce qu'ils vivaient.

L'impression que ce passé, si magnifiquement reproduit, fit sur Wilhelm, engagea le bon oncle à lui montrer les autographes de ces illustres personnages, ainsi que plusieurs objets dont ils s'étaient servis, et dont l'authenticité était constatée par des témoignages irrécusables.

— Voilà ma poésie, dit-il; mon imagination a besoin de s'arrêter sur quelque chose, et je crois difficilement que ce qui a été n'est plus. Cela ne m'empêche pas de n'adopter les monuments du passé qu'après un long et mur examen; je me défie surtout des manuscrits. Jamais je ne doute que tel moine n'ait, en effet, écrit telle ou telle chronique; mais pour croire ce que dit la chronique, il me faut plus d'une preuve incontestable.

Après une assez longue conversation de ce genre, il présenta à Wilhelm une feuille de papier, sur laquelle il l'invita à écrire quelques lignes; puis il le congédia en le faisant passer par une porte dérobée, qui le ramena dans la grande

salle, où l'attendait le domestique qui lui avait fait visiter la galerie des portraits.

— Je suis charmé, lui dit celui-ci, de vous voir si avant dans les bonnes grâces de mon maître. La porte par laquelle il vient de vous faire passer, prouve que vous êtes de ses amis. Je puis donc vous communiquer l'opinion qu'il s'est formée sur votre compte. Il croit que vous vous êtes voué à l'instruction pratique, et que Félix est l'héritier de quelque grande maison confié à vos soins, afin que vous lui appreniez de bonne heure à connaître, sous leur véritable point de vue, le monde et ses différents rapports.

— Il me fait trop d'honneur, répondit Wilhelm; je ne vous en remercie pas moins de votre confidence, et j'en profiterai.

L'heure du déjeuner était venue, et il se rendit au jardin, où il trouva son fils et les deux dames. Hersilie lui dit que, puisqu'il était impossible de le retenir plus longtemps au château, il devrait se rendre chez la tante Makarie, qui, probablement, l'enverrait près de son neveu, afin de mettre un terme à l'inconcevable irrésolution de ce jeune homme.

— En nous rendant ce service, continua-t-elle, vous devenez un membre de la famille, et vous entrez, sans préambule, en relations intimes avec Lénardo.

— Je suis prêt à aller partout où il vous plaira de m'envoyer, répondit Wilhelm; le but de mon voyage est d'apprendre : auprès de vous, j'ai vu et appris plus que je n'aurais osé l'espérer, et je suis persuadé qu'il en sera toujours ainsi tant que vous voudrez bien me diriger.

— Et toi, charmant vaurien, dit Hersilie en se tournant vers Félix, qu'apprendras-tu ?

— A écrire pour t'envoyer des lettres, et à monter à cheval pour revenir bien vite et de partout auprès de toi.

A cette naïve réponse, Hersilie dit à sa sœur d'un air pensif :

— Jusqu'ici je n'ai pas eu trop à me louer de mes adorateurs d'un âge raisonnable; la génération à venir voudrait-elle m'en dédommager ?

On comprendra facilement que notre héros vit approcher

l'heure de la séparation avec un vif chagrin. Laissons-le se livrer à ses regrets, et tâchons de donner à nos lecteurs une juste idée des excellentes qualités et des bizarreries de l'oncle. Pour atteindre ce but, il nous a fallu remonter à son origine et à sa première jeunesse. Voici les renseignements qu'il nous a été possible de nous procurer.

Son grand-père avait été attaché à une ambassade, en Angleterre, pendant les dernières années de *William Penn*. L'extrême bonté, les nobles intentions, l'infatigable activité de ce grand homme en conflit avec la moitié du monde, les dangers qui le menaçaient de toutes parts, ne pouvaient manquer d'intéresser vivement un jeune homme ardent et généreux; aussi s'attacha-t-il bientôt à la destinée de *Penn*, et alla se fixer en Amérique. Le père du bon oncle est né à Philadelphie, où il contribua puissamment à la liberté de ces colonies et au développement de ce grand principe, qu'une nation formée, et qui a su mettre ses mœurs en harmonie avec ses croyances religieuses, doit se garder de toute innovation dans ces croyances; mais que, sur un sol nouveau, où l'on est obligé d'attirer des habitants de tous les pays, il faut laisser les forces actives agir sans aucune espèce de contrainte, et accorder une liberté illimitée à toutes les idées générales et religieuses.

Vers le commencement du dix-huitième siècle, tout ce qui se sentait gêné en Europe tournait ses regards vers l'Amérique, qui promettait l'indépendance, et où il était encore facile d'acquérir d'immenses propriétés, puisqu'on pouvait acheter, pour des sommes modiques, de véritables principautés situées sur les limites des pays habités.

Le père de l'homme singulier avec lequel nos lecteurs viennent de faire connaissance était un des principaux propriétaires de cette contrée. Les penchants des enfants se trouvent fort souvent en opposition avec ceux de leurs pères. Le riche colon, voulant donner à son fils une éducation distinguée, l'envoya en Europe, monde tout à fait nouveau pour ce jeune homme. Cette civilisation, qui, née depuis plusieurs milliers d'années, grandit et se perfectionne, qui, après avoir été gênée, opprimée, refoulée sur elle-même, se relève, se ra-

nime tout à coup, retrouve son activité infinie pour passer et repasser sans cesse par les mêmes variations, lui fit deviner que l'espèce humaine était susceptible d'arriver à un haut degré de perfectionnement intellectuel. Il lui parut plus grand et plus beau de donner sa part d'activité à ses immenses intérêts généraux, et de se perdre utilement dans le mouvement universel et régulier des passions, que de jouer inutilement, au delà des mers, le rôle d'Orphée ou de Lycurgue.

L'homme, se disait-il souvent, est forcé partout à s'armer de patience, à se résigner et à faire des concessions. J'aime mieux m'entendre avec mon souverain pour en obtenir tel ou tel droit; j'aime mieux céder d'un côté à mon voisin, afin que de l'autre il me cède à son tour, que de me battre avec les Iroquois, pour les détruire ou les tromper par des traités perfides, ou pour les refouler dans les marais, où les moustiques les font mourir dans des tortures affreuses.

Il prit sur son compte les immenses possessions de sa famille en Europe, et les administra avec tant d'ordre et de sagesse, s'arrondit si utilement pour lui et pour les autres, se conduisit avec tant de justice et de libéralisme; que, dans notre monde civilisé, qui, sous bien des rapports, ressemble à un pays sauvage, il se créa une existence, qu'avant sa réalisation au milieu de tant d'entravès, on devait nécessairement regarder comme une belle utopie.

Dans un pareil ordre de choses, la liberté religieuse est indispensable; car le culte public est l'aveu volontaire des individus, par lequel ils confessent qu'ils se sont réunis pour cette vie et pour l'autre; mais il est également nécessaire de veiller à ce que personne ne s'abstienne de cette démonstration de fraternité.

Pénétré de cette vérité, le bon oncle avait eu soin de faire construire dans chaque commune un vaste édifice, destiné à toutes les réunions publiques. Les anciens y délibéraient sur les intérêts de tous; les sages y appelaient les fidèles pour leur faire entendre de pieuses et consolantes paroles. On y célébrait aussi les mariages, les baptêmes et les fêtes accompagnées de danses et de musique.

Dans toutes ces dispositions, il n'avait qu'à suivre les vœux

et les inspirations de la nature. Quand le ciel est serein, on voit se rassembler dans la même prairie, sous le même arbre, les anciens qui discutent, les fidèles qui prient, les jeunes gens qui chantent et dansent. La sainteté est si belle quand elle s'appuie sur la gravité ! la sainteté et la gravité tempèrent la gaieté, et l'homme ne se conserve que par la tempérance.

Lorsque la commune ne partage pas les opinions de son propriétaire, il la laisse libre de construire des édifices pour les cultes spéciaux, si toutefois elle est assez riche pour cela; car il n'entre point dans cette dépense.

En appliquant ainsi le culte à l'extérieur et à la décence générale, la religion, dans la véritable acception du mot, reste un sentiment incertain et individuel, qui ne peut se mettre en rapport réel qu'avec la conscience; c'est donc cette conscience qu'il importe de réveiller ou de calmer. Quand elle s'est émoussée ou assoupie, et qu'elle semble ne plus être, il faut la réveiller; il faut la calmer quand, par un repentir trop amer, elle empoisonne la vie; car alors ce repentir est toujours prêt à dégénérer en désespoir dès que nous avons attiré, même sans qu'il y ait de notre faute, un malheur sur nous ou sur les autres.

L'homme ne peut et ne doit pas être toujours disposé à des réflexions graves; il est donc sage et utile d'y consacrer le dimanche, et de destiner ce jour à méditer et à délibérer sur tout ce qui nous inquiète et nous tourmente sous le rapport religieux, moral, social et économique.

— Si vous pouviez rester encore quelques jours avec nous, dit Juliette à Wilhelm, j'aime à croire que notre dimanche ne vous déplairait point. Dès le matin, toute la maison est silencieuse et presque déserte; car chacun de nous reste dans sa chambre, où il se livre à ses méditations. L'homme est une créature bornée qui doit employer, au moins un jour sur sept, à réfléchir sur les limites dans lesquelles il se trouve enfermé, et sur les maux auxquels il s'expose quand il cherche à les dépasser. Quand les plaisirs ou les occupations de la semaine nous ont étourdi sur un mal physique, nous commençons la semaine suivante par visiter un médecin. Si notre embarras dépend de l'état de nos affaires, nos employés le

font disparaître en nous rendant compte de leur administration ; s'il tient à des scrupules de religion ou de morale, nous réclamons les conseils d'un ami sage et dévoué. En un mot, notre loi sociale ne nous permet pas de faire passer le mal qui s'est développé pendant la semaine écoulée, dans celle qui va la suivre. Nous savons que, dès qu'un devoir nous paraît trop lourd, on ne peut le rendre plus léger qu'en l'observant avec plus de scrupule encore ; quant aux souffrances morales ou physiques, pour lesquelles il n'y a pas de remèdes possibles, nous nous en remettons à la Divinité comme à une puissance essentiellement libératrice.

— Notre bon oncle, continua-t-elle, donne l'exemple de la soumission aux lois qu'il nous a imposées à tous. Souvent il daigne nous confier des incidents qui l'inquiètent ou le tourmentent ; plus souvent encore il va consulter notre tante, la noble Makarie ; et le soir de chaque dimanche, il nous demande si nous sommes débarrassés de tous nos soucis, de tous nos scrupules. Vous le voyez, tous nos efforts tendent à ne pas être compris dans votre *Société d'abnégation*.

— Oui, oui, s'écria Hersilie, c'est une belle existence que la nôtre. Il est vrai qu'en ne faisant abnégation de soi-même qu'un jour par semaine, on établit une règle de proportion de 52 à 365.

Au moment où Wilhelm était sur le point de partir, le fils du Bailli lui remit un manuscrit dont nous ne donnerons ici que le passage suivant :

« Je crois que chaque nation a ses tendances, et qu'elle ne peut être heureuse qu'en les suivant ; il me semble qu'il en est de même des individus.

» L'homme qui a formé son oreille à des sons harmonieux et réguliers, et dont l'âme ne s'émeut que par ces sons, ne me remerciera point si je lui montre un beau tableau ; et l'amateur de peinture ne trouvera aucune jouissance dans la lecture d'une poëme ou d'un roman.

» Bien peu d'hommes sont assez heureusement organisés pour jouir de différentes manières. Je vous crois du petit nombre de ces êtres privilégiés, vous qui ne devez que passer au milieu de nous. La singulière méprise d'une riche

et noble famille française vous a intéressé ; je suis persuadée que vous apprécierez la loyauté, la simplicité et la bonne foi d'un intérieur allemand. Pardonnez-moi si je ne trouve rien de préférable à la moyenne classe allemande dans la sphère pure de sa vie domestique ; c'est une conséquence de ma manière de voir et d'agir, de ma naissance et de ma position.

» Prenez-moi telle que je suis, et pensez à moi. »

CHAPITRE VIII.

QUEL EST LE TRAÎTRE ?

— Non, non ! s'écria-t-il en entrant dans la chambre à coucher qu'on lui avait désignée. Non, non, répéta-t-il en posant sa chandelle sur sa table, cela n'est pas possible ! Mais à qui m'adresser ? C'est pour la première fois de ma vie que je pense, que je sens autrement que mon père !... O mon père ! si tu pouvais lire dans mon âme, tu verrais que je suis toujours le même, toujours ton fils tendre et soumis !... Dire non... m'opposer à ton vœu le plus cher... Hélas ! comment le prononcer, ce non ? Comment dire : Je ne puis épouser Julie !... Ces mots m'effrayent moi-même ; jamais, non jamais je ne pourrai les répéter en présence de mon père ! Je le vois me regarder avec surprise et en silence !... Cet homme, si sage, si savant, ne trouve pas un mot de réponse... Malheur à moi !... Il y a quelqu'un cependant dont je pourrais réclamer les conseils et l'intervention... C'est toi, Lucinde ! Je voudrais pouvoir te dire combien je t'aime ! combien je te suis dévoué ! et te crier ensuite d'une voix suppliante : Défends-moi ! et si tu crois pouvoir m'aimer, défends-nous tous deux !...

Pour rendre ce monologue passionné intelligible, nous serons forcés d'entrer dans quelques détails.

M. N***, professeur à N***, n'avait qu'un fils unique d'une beauté remarquable, et qu'il avait laissé jusqu'à l'âge de huit ans sous la direction de sa femme. Cette digne mère lui avait fait, sans peine et sans effort, consacrer chaque jour, chaque heure de sa vie, aux travaux préparatoires qui disposent à

apprendre beaucoup et à se conduire loyalement et décemment. Elle mourut avant d'avoir achevé son œuvre. Quelle ne fut pas l'inquiétude du malheureux père! car il savait que même les fils des professeurs ne pouvaient, à moins d'un miracle, recevoir une éducation convenable dans une université.

Dans cette cruelle position il s'adressa au Grand-Bailli de N***, depuis longtemps son ami et le confident de tous ses projets de famille. Ce digne homme plaça l'enfant dans une de ces institutions privées qui commençaient déjà à fleurir en Allemagne, et où l'on ne s'occupe pas seulement de l'instruction des élèves, mais encore de la santé de leur corps et de leur âme.

Cet arrangement ne laissait plus rien à désirer pour le fils; mais le père souffrait d'autant plus de son isolement, qu'il ne s'était pas encore consolé de la perte de sa femme. L'amitié du Grand-Bailli vint de nouveau à son secours. La distance qui séparait leurs demeures disparut pour le savant solitaire devant le besoin de se distraire dans le cercle domestique d'un ami véritable. Là, aussi, il n'y avait plus de mère, mais deux jeunes filles d'un extérieur et d'un caractère tout à fait opposés se développaient, et réunissaient sur leur tête l'espoir des deux pères, qui ne tardèrent pas à former le projet de resserrer, par un mariage, leur vieille et constante amitié.

Tous deux vivaient sous un gouvernement paternel; l'emploi du Grand-Bailli était inamovible, et il était presque sûr de faire accepter, par le ministre, le successeur qu'il voudrait se donner; aussi destinait-il cette place à son futur gendre, au fils de son ami, à Lucidor, dont l'éducation fut dirigée vers ce but.

Dès qu'il eut achevé ses études, son père et son protecteur l'envoyèrent à une université éloignée, où il acheva de se fortifier dans toutes les études nécessaires pour remplir dignement le poste qu'on lui destinait. En lui prodiguant les qualités les plus rares, la nature lui avait donné en même temps une si grande dose de reconnaissance et de sensibilité, qu'en se prêtant au vœu de ses deux pères, il ne croyait

suivre que ses penchants à lui. Tous les rapports de l'université étaient en sa faveur ; parfois seulement on lui reprochait de mettre dans ses études une ardeur trop impatiente; alors le professeur haussait savamment les épaules, et le Grand-Bailli faisait un geste approbatif. Qui n'aurait pas été fier d'un pareil fils?

Pendant ce temps les deux jeunes filles grandissaient et se formaient chacune à sa façon. Julie, la plus jeune, se faisait remarquer par sa gaieté, par son esprit vif et pénétrant et par sa gracieuse espièglerie. Lucinde était la personnification de cette droiture, de cette pureté angélique qu'on ne définit point, mais qu'on demande à toutes les femmes.

Julie se plaisait surtout dans la maison du professeur. La géographie, qu'il était spécialement chargé d'enseigner, et qu'il animait par des détails topographiques, intéressait tellement la jeune fille, qu'elle ne pouvait voir un volume traitant de cette science, sans l'ouvrir et sans classer et critiquer les villes dont il y était parlé. Les ports de mer jouissaient de ses faveurs particulières, les autres villes ne l'intéressaient que lorsqu'elle voyait sur les dessins, dont le professeur possédait un grand nombre, force tours, coupoles ou minarets.

Comme son père lui permettait avec plaisir de rester souvent des semaines entières avec son vieil ami, elle parvint bientôt à se faire une juste idée des principales contrées du monde. Les costumes des nations étrangères attiraient spécialement son attention, aussi apprit-elle sans peine à les connaître tous. Les jeunes hommes, qu'elle voyait passer dans la rue, ne lui plaisaient que lorsqu'ils avaient quelque chose d'étranger. La manie des étudiants de se singulariser sur ce point ne la satisfaisait qu'à demi, et elle disait souvent qu'un véritable étranger même, ne serait pour elle qu'un homme comme un autre, s'il n'était pas vêtu de son costume national. Son vœu le plus ardent était de se trouver à Leipzig, à l'époque de la foire, où toutes les nations se donnent rendez-vous et conservent les costumes de leur pays.

Le bon professeur se sentait heureux en instruisant cette jeune espiègle qui lui promettait une bru aussi aimable

qu'amusante. Les deux pères cependant étaient convenus de laisser ignorer leurs projets aux jeunes filles et à Lucidor.

Les années s'écoulèrent gaiement et avec leur rapidité ordinaire. Lucidor quitta l'université et passa ses examens à la grande satisfaction de sa famille, et même à celle des chefs du gouvernement, qui s'applaudissaient de pouvoir, sans blesser leur conscience, se prêter au vœu d'un ancien et digne fonctionnaire.

Après s'être distingué dans un poste subalterne, Lucidor allait enfin obtenir un emploi plus considérable et qui fixait sa résidence entre celles du professeur et du Grand-Bailli. C'est alors seulement, que son père lui nomma la femme qu'il avait choisie pour lui, et il ne supposa point que le jeune homme pût ne pas s'estimer heureux de posséder un pareil trésor. Déjà il voyait la jeune femme courir à chaque instant chez lui et bouleverser gaiement ses cartes, ses plans et ses vues de villes et de ports de mer. De son côté, Lucidor se souvenait avec plaisir de la charmante enfant, dont l'esprit malin et les amicales agaceries l'avaient amusé tant de fois; et il obéit avec plaisir à son père, qui l'envoya chez le Grand-Bailli où il devait passer plusieurs semaines avec sa future. Avant son départ il lui recommanda de l'avertir dès qu'il aurait obtenu le consentement de Julie; car alors il s'empresserait d'aller le rejoindre, pour consolider ce bonheur tant désiré, par des fiançailles solennelles.

La famille du Grand-Bailli accueillit Lucidor comme un hôte attendu. Cette famille se composait des deux sœurs, d'un jeune fils, véritable enfant gâté, mais spirituel et franc, et d'un vieillard encore vert, bienveillant, sage et de bon conseil. Immédiatement après Lucidor, arriva un étranger qui paraissait avoir passé les limites de la première jeunesse. Son extérieur était digne et son ton exquis. Les voyages qu'il avait faits dans les diverses parties du monde et dont il parlait avec esprit et chaleur, rendaient sa conversation fort intéressante. On l'appelait Antony.

Julie traita son futur d'une manière convenable et prévenante; Lucinde faisait les honneurs de la maison sans

s'apercevoir que, par là, elle mettait en relief tous les avantages de sa personne.

Les journées s'écoulèrent agréablement pour tout le monde, excepté pour Lucidor; naturellement silencieux il se voyait, devant Antony, réduit à un rôle de muet ou de questionneur, aussi désavantageux l'un que l'autre.

Une préoccupation pénible acheva de lui donner un air distrait, presque maussade. Dès son arrivée il avait senti sinon de la répugnance, du moins de l'éloignement pour Julie; tandis qu'au premier coup d'œil Lucinde avait fait battre son cœur; et un tremblement involontaire agitait tous ses membres quand elle arrêtait sur lui ses grands yeux purs et calmes.

Ce fut dans une pareille disposition d'esprit qu'il entra un soir dans sa chambre, et prononça à haute voix le monologue par lequel nous avons commencé ce récit. Cet emportement et cette volubilité de la part d'un jeune homme silencieux et réfléchi paraîtraient un contre-sens, si nos lecteurs ne voulaient pas nous permettre de leur donner quelques éclaircissements à ce sujet.

Les sentiments de Lucidor étaient profonds, et sa pensée allait toujours au delà du présent, ce qui le rendait peu propre à la conversation; il le savait; aussi n'était-il disposé à parler que des choses qu'il avait étudiées spécialement et qui lui étaient toujours présentes à la mémoire. Quoique naturellement aimant, les déceptions du cœur étaient devenues pour lui des sujets de réflexion, car de faux amis lui en avaient fait éprouver, d'abord à son pensionnat et plus tard à l'université; et la réflexion rend l'épanchement impossible. L'habitude de renfermer ainsi en lui-même tout ce qu'il éprouvait, l'avait amené peu à peu à se parler tout haut dès qu'il se trouvait seul.

Le lendemain du soir où il avait soulagé son cœur par un long monologue, il se crut assez fort pour lutter contre sa position; mais un redoublement d'amabilité de Julie à son égard lui fit perdre toute contenance. Elle ne cessa de l'interroger sur les voyages qu'il avait faits, lorsqu'en sa qualité d'étudiant il traversait, à pied et la valise sur le dos, les

montagnes de la Suisse et la cime des Alpes. Les belles îles de la Méditerranée qu'il ne pouvait manquer d'avoir visitées l'intéressaient également beaucoup; et, lorsque dans ses excursions imaginaires elle revenait en Allemagne avec lui, elle n'oublia point le Rhin, qui, dès sa source, traverse de rudes contrées et descend à travers des paysages variés jusqu'à Mayence et à Coblentz. Là elle congédia, avec tout le respect possible, ce grand fleuve, qu'elle ne jugea pas à propos de suivre jusqu'au moment où il s'élance dans l'infini de l'Océan.

Se sentant plus à son aise dans une sphère vulgaire, Lucidor parla avec chaleur de ce qu'il avait vu et appris; mais Julie l'interrompit, en disant que pour jouir de toutes les beautés des pays par où il avait passé, il eût fallu les avoir vus à deux. Cette observation le désappointa complétement, car il y vit une allusion à leur prochain mariage, et aux excursions que, sans doute, la curieuse jeune fille se proposait de faire avec son mari.

Antony se chargea à son tour du rôle de narrateur, et fit complétement oublier à son auditoire les sources qui jaillissent au milieu des rochers sauvages, les fleuves qui coulent tantôt librement dans un large lit au milieu d'une riante contrée, et tantôt refoulés dans leurs bords escarpés; en un mot, il effaça tous les récits de Lucidor, car il débuta par la superbe Gênes! Livourne en est si près, et il y a tant de choses à voir en passant! Quant à Naples, qui meurt sans l'avoir vue n'a pas vécu! Il est vrai qu'il serait également impardonnable de négliger Constantinople.

En décrivant ces pays lointains, Antony enflamma l'imagination de son auditoire : Julie était hors d'elle. Tout ce qu'elle venait d'entendre n'avait fait que la mettre en haleine, et elle voulait continuer sa route jusqu'à Alexandrie, au Caire, et surtout aux Pyramides, sur lesquelles les leçons de son futur beau-père lui avaient donné des idées aussi justes que savantes.

Le même soir, Lucidor à peine arrivé dans sa chambre s'écria à haute voix :

— Réveille-toi, il en est temps! Tu as beaucoup appris,

beaucoup étudié ; à quoi tout cela te sert-il, si tu ne sais pas agir en conséquence ? Regarde-toi comme un simple chargé d'affaires, et fais pour toi ce que tu ferais pour un autre. La situation se complique. Antony aspire à la main de Lucinde ; c'est facile à voir ; elle a pour lui des attentions nobles, gracieuses, mais qui ne sortent pas du cercle d'une bienveillante hospitalité. Quant à la petite folle, elle ne demanderait pas mieux que de courir le monde sans rime ni raison avec le premier venu. Au reste, elle est si maligne, si moqueuse, que sa passion pour les pays étrangers pourrait fort bien n'être qu'un prétexte pour nous empêcher de lui parler d'autre chose. Pourquoi tout cela me paraît-il si embarrassant ? Le Grand-Bailli n'est-il pas le plus juste, le plus sensé, le meilleur des hommes ? Va, mon ami ; dis-lui tout ce que tu penses, tout ce que tu sens, et s'il ne peut sentir, du moins il pensera comme toi. Il peut tout sur ton père, et puis Lucinde n'est-elle pas aussi sa fille ? Quel bonheur pourrait-elle trouver avec cet infatigable voyageur ? Elle est née pour embellir, pour enchanter le foyer domestique ! Que le vif-argent s'attache donc au Juif errant, cela fera une délicieuse union.

Le lendemain matin il chercha une occasion favorable pour parler au Grand-Bailli sans témoins. Quelle ne fut pas sa surprise quand on lui dit qu'il venait de partir pour une affaire indispensable, et qu'il ne reviendrait que dans quelques jours !

La passion des voyages semblait s'être augmentée encore dans l'esprit de Julie ; elle pria sa sœur d'amuser Lucidor en les raillant tous deux sur les jouissances calmes et modestes de la vie domestique. En voyant de près cette noble jeune fille, il sentit plus vivement et en détail les perfections qui, d'abord, l'avaient attiré de loin et par leur ensemble.

Le vieillard dont nous avons déjà eu occasion de parler à nos lecteurs fit tous ses efforts pour remplacer son ami absent. Il avait vécu et aimé, et malgré les rudes étreintes du sort, il s'était conservé sain de corps et d'esprit. Se mêlant à la conversation des jeunes gens, il la diriga sur les méprises dans le choix d'une compagne, et cita à ce sujet plus d'un exemple. Cet entretien fournit à Lucinde l'occasion de paraître dans

tout son éclat. Elle convint que le hasard contribuait fort souvent au bonheur de la vie, mais qu'il était plus noble et plus beau de ne devoir ce bonheur qu'à ses propres convictions et à son courage d'avoir osé les prendre pour guide de sa conduite.

Lucidor l'approuva avec tant d'exaltation, qu'on vit briller des larmes dans ses yeux. Les dames s'éloignèrent, et le vieillard continua à raconter des histoires, qui avaient tant de rapport à la situation de ce jeune homme, qu'il eut besoin de tout son empire sur lui-même pour ne pas réclamer les conseils et l'assistance de ce digne ami du Grand-Bailli.

A peine de retour dans sa chambre, Lucidor se dédommagea de cette contrainte par le monologue suivant :

— Je me suis contenu, s'écria-t-il; me voilà décidé, enfin, je ne veux pas affliger mon père par mes hésitations; le ciel me montre dans le noble ami de cette maison le représentant des deux pères, c'est à lui que je dois m'adresser, il arrangera tout au gré de mes désirs. Il m'approuve, j'en suis sûr ; comment pourrait-il blâmer en particulier ce qu'il reconnaît juste en général? Dès demain je lui dirai tout.

Au déjeuner on lui apprit que le bon vieillard se tenait renfermé dans sa chambre, parce qu'il avait trop parlé la veille et bu un peu plus de vin qu'à l'ordinaire. On raconta une foule de particularités sur son compte qui, toutes, annonçaient un noble et beau caractère ; et Lucidor fut très-contrarié de ne s'être pas plus tôt confié à lui, car on lui apprit qu'après de semblables indispositions ce digne vieillard restait toujours une semaine entière invisible.

Il est facile de varier à la campagne les plaisirs de ses hôtes, surtout quand l'intelligence et le bon goût des propriétaires sont venus au secours de la nature.

Depuis de longues années le Grand-Bailli s'était attaché à embellir sa demeure, d'abord d'après ses idées, puis d'après celles de sa femme ; après la mort de cette compagne chérie il avait suivi le goût de ses enfants. Ses longs travaux avaient eu pour résultat une suite non interrompue de promenades et de lieux de repos aussi variés qu'agréables.

Les deux jeunes filles se faisaient un plaisir de conduire leurs hôtes dans ces divers lieux qui leur laissaient d'agréables

souvenirs. Au reste, la contrée s'était prêtée merveilleusement à des établissements champêtres et modestes ; partout de vertes prairies pittoresquement arrosées, des champs fertiles et des collines boisées d'où l'œil dominait sur l'ensemble du pays qui, sans être plat, était légèrement accidenté, et où le beau sortait naturellement de l'utile.

A la maison principale du Grand-Bailliage et aux bâtiments d'exploitation et de décharge, se rattachaient des jardins d'agrément, des vergers et des prairies qui conduisaient insensiblement à un petit bois, qu'une route praticable pour les voitures traversait en tous sens. Au milieu de ce bois s'élevait une petite montagne sur le haut de laquelle on avait fait construire une vaste salle entourée de plusieurs appartements. En ouvrant la porte de cette salle, un point de vue pittoresque se réfléchissait dans une grande glace, placée de manière à frapper les regards des arrivants; aussi tous s'arrêtaient-ils d'abord immobiles de surprise, puis ils se retournaient brusquement pour comparer la nature, à ce reflet inattendu d'une vue qu'on avait eu soin de leur cacher, en les conduisant jusqu'au haut de la montagne par des sentiers détournés.

En quittant ce lieu de repos qui avait produit sur Lucidor l'effet accoutumé, nos promeneurs visitèrent d'autres sites non moins heureusement disposés. Chemin faisant on s'arrêta près d'un hêtre majestueux au milieu d'une place de gazon ; c'est là que la femme du Grand-Bailli aimait à passer ses soirées d'été. Plus loin, Julie désigna avec un sourire malin, une touffe d'aunes et de peupliers d'où s'échappait un ruisseau qui fuyait en serpentant à travers les prairies dont ce bosquet était entouré d'un côté, tandis que de l'autre des champs s'élevaient doucement sur le penchant d'une large colline. Rien n'était plus agréable que ce réduit silencieux et solitaire ; cependant il n'avait rien de saillant : de semblables touffes d'arbres, entourées de champs et de prairies, et qui cachent une source limpide, se trouvent partout, mais ils n'ont nulle part ce cachet de simplicité imposante qui pénétra Lucidor d'un respect religieux. On lui avait laissé deviner que Lucinde avait sanctifié cette retraite en la consacrant à ses prières du matin.

Bientôt Julie devint l'objet des railleries de son frère; ce malin jeune homme montra à la société, des restes de petits berceaux et de petits jardins, sur les bords d'un bosquet qui ombrageait un joli moulin.

— Voici, dit-il, les vastes conquêtes de Julie sur la nature inculte ! Le défrichement de cet immense domaine remonte à l'époque où elle s'était fourré dans la tête de devenir meunière, et d'entrer en fonctions, immédiatement après la mort du vieux couple qui occupait la place qu'elle convoitait. Il est bien entendu qu'elle se promettait de prendre, pour mari, le jeune garçon le plus beau et le plus honnête du moulin.

— C'est qu'alors, dit Julie, je ne savais pas encore qu'il existait de grandes villes, des fleuves impétueux, des mers immenses, des cités superbes telles que Gênes, Venise et plusieurs autres. Votre excellent père, mon cher Lucidor, m'a appris tout cela, et j'ai abandonné mes rêves d'enfant et les établissements qui en avaient été la conséquence.

En prononçant ces mots elle s'assit sur un petit banc ombragé par un sureau, dont les branches descendaient si bas qu'il lui fut impossible de lever la tête.

— Ah ! que c'est laid de se blottir ainsi ! s'écria-t-elle tout à coup.

Et s'élançant d'un bond vers son frère, elle se sauva avec lui. Lucinde et Lucidor les suivirent en s'entretenant ensemble avec cette gravité qui tient au sentiment parce qu'elle part du cœur. Les efforts de l'homme sensé pour utiliser les objets les plus simples que la nature met à sa disposition, les merveilles que le sentiment de ses besoins et la connaissance de sa force et de son intelligence lui font réaliser, non-seulement pour rendre la terre habitable, mais pour l'exploiter et la surcharger de population; tels étaient les sujets de leur conversation. Malgré son extrême réserve, Lucinde laissa deviner que, parmi les dispositions qu'il venait de visiter, les plus utiles, les plus fortement combinées et enchaînées étaient son ouvrage.

Les journées d'été ont beau être longues, la nuit finit toujours par y mettre un terme. Cette loi immuable de la nature obligea nos promeneurs à songer au retour. Le jeune frère

proposa de prendre la route, sinon la plus agréable, du moins la plus courte.

— Laissez-moi vous conduire, dit-il ; mes deux sœurs ont assez montré leurs talents à convertir une contrée insignifiante en tableaux propres à flatter des imaginations artistiques et à toucher un cœur aimant ; il est juste que j'aie mon tour.

Et sans attendre un signe de consentement, il fit traverser à la société des champs raboteux et des prairies marécageuses. Après une assez longue course, toujours aussi agréablement accidentée, on aperçut de loin un amas confus de machines et de roues, et bientôt on arriva sur une grande place sablée et destinée à toutes sortes de jeux et d'exercices gymnastiques.

— Voici ma création à moi, s'écria le jeune espiègle; il est vrai que mon père a fourni l'argent et un habile mécanicien sa science ; mais sans moi, que vous traitez de fou, ni le talent ni l'argent n'auraient pu réunir, en ce lieu, tout ce qui a été inventé jusqu'ici pour amuser un grand nombre d'individus dont chacun a des penchants et des goûts différents.

Lorsqu'on rentra à la maison, le soleil était couché, et cependant Julie, insatiable de mouvement et de fatigue, fit mettre les chevaux à la voiture pour aller rendre visite à une de ses amies du voisinage qu'elle n'avait pas vue depuis deux jours, circonstance dont elle se souvint tout à coup et qui paraissait lui causer un grand désespoir.

Après son départ on se sentit gêné, embarrassé, et comme on ne savait plus que dire, on manifesta de vives inquiétudes sur l'absence prolongée du Grand-Bailli. Tout à coup le jeune frère sortit brusquement, revint un livre à la main, et proposa à la société de lui faire une lecture. Lucinde lui demanda par quel hasard il avait conçu, précisément en ce moment, une idée si contraire à ses habitudes.

— C'est que les idées me viennent toujours à propos, ce qui ne vous arrive jamais à vous autres.

Puis il se mit à lire tout haut une suite de contes de fées et de revenants ; de ces contes enfin qui nous arrachent à nous-mêmes, flattent nos désirs et nous font oublier les entraves qui, même dans les moments les plus heureux, nous pressent de tous côtés.

— Que faire maintenant? s'écria Lucidor, dès qu'il se retrouva seul dans sa chambre; le temps s'écoule, Antony ne m'inspire aucune confiance, je ne sais qui il est, ni comment il se retrouve dans cette maison; au reste, que pourrais-je espérer de lui, puisqu'il est clair qu'il aspire à la main de Lucinde? Il ne me reste donc plus qu'à m'adresser à Lucinde elle-même. C'était là le premier mouvement de mon cœur; les combinaisons de l'esprit ne servent qu'à vous égarer! Oui, la voix du cœur me conduira à mon but!...

Le lendemin matin, qui était un samedi, Lucidor se promenait à grands pas dans sa chambre, lorsqu'il entendit dans le corridor une vive discussion entremêlée d'éclats de rire. Sa porte s'ouvrit, et le jeune frère poussa devant lui un domestique qui portait un plateau sur lequel il y avait du café et de la pâtisserie. Lui-même s'était chargé d'un panier rempli de viandes froides et de plusieurs bouteilles de vin.

— J'arrive de bonne heure et d'une manière un peu bruyante, dit-il à Lucidor; déjeunons ensemble, nous verrons ensuite ce que nous ferons, car pour aujourd'hui n'attendons rien de personne. La petite n'est pas encore revenue de chez son amie; il faut que toutes deux épanchent de temps en temps leurs cœurs qui, sans cet épanchement, se fendrait infailliblement. Quant à Lucinde, elle n'est bonne à rien le samedi; ce jour-là elle règle le compte des dépenses de la semaine pour le soumettre à l'approbation de notre père. On a voulu d'abord me charger de cette occupation, mais elle m'est antipathique; lorsque je sais ce que coûte un dîner, il m'est impossible de le trouver bon. Au reste, pour achever d'accabler Lucinde de besogne, nous attendons beaucoup de monde pour demain. Le vieux ne se sent pas encore assez remis pour sortir de sa retraite; Antony est à la chasse, et je pense que nous devrions en faire autant.

Lucidor y consentit, et tous deux descendirent dans la cour, où ils trouvèrent des fusils, des carnassières et des chiens.

Tout en tuant çà et là un innocent levraut ou quelques volatiles inoffensifs, ils s'entretenaient de leurs relations

de famille. Lucidor fit des questions sur Antony, et son espiègle compagnon lui répondit d'un ton suffisant :

— J'ai su pénétrer le mystère dont cet homme bizarre cherche à s'envelopper ; je suis sûr que c'est le fils d'un grand négociant qui a fait faillite au moment où le jeune homme se disposait à consacrer toute son énergie et toute son intelligence aux vastes affaires de sa maison, et à dépenser noblement une partie de ses immenses bénéfices. Tombé tout à coup de cette position brillante, il a voulu mettre au service des autres les talents qu'il ne pouvait plus employer au sien ; et il s'est mis, avant tout, à parcourir le monde, afin d'étudier ses divers rapports et la manière de les utiliser. Son activité et sa probité lui ont valu des protecteurs et des amis ; et il est facile de voir qu'il a éparpillé sa fortune partout où il a des connaissances, ce qui le met dans la nécessité de voyager sans cesse.

Le petit espiègle ajouta une foule de détails extravagants, comme s'il n'avait cherché qu'à allonger son récit en le surchargeant d'ornements étrangers.

— Il y a déjà bien longtemps, continua-t-il, qu'Antony est en relation avec mon père. On s'imagine que je ne m'aperçois de rien parce que rien ne m'inquiète ; on n'a pas le bon esprit de sentir que c'est là le meilleur moyen de bien voir. Je sais que ce bizarre étranger a déposé beaucoup d'argent chez le Grand-Bailli, et que ce grave personnage l'a placé très-favorablement. Dernièrement encore, il a remis secrètement à mon père un magnifique écrin : je n'ai pu y jeter qu'un coup d'œil rapide, mais je n'ai jamais rien vu de plus simple, de plus beau et de plus riche en même temps. C'est sans doute un gage d'amour qu'il destine à sa fiancée ou plutôt à Lucinde ; car c'est elle qui l'a captivé. Cela n'empêche pas que je ne puis les voir ensemble sans me dire qu'ils ne feront jamais un couple bien assorti. La pétulante Julie lui conviendrait mieux, et je crois qu'elle le prendrait volontiers. Je l'ai surprise, lançant à la dérobée à ce barbon, des œillades si bienveillantes et si tendres, qu'on pourrait la croire disposée à monter en voiture et à s'envoler avec lui.

Lucidor ne savait que répondre ; mais tout ce qu'il entendait lui causait un vif plaisir.

— Cette petite folle, continua le jeune homme, a toujours eu un penchant ridicule pour les vieux ; et je crois qu'elle aimerait mieux se marier avec votre père qu'avec vous.

Ces entretiens leur firent oublier la chasse, qui ne pouvait être très-fructueuse pour deux amis, dont l'un ne pensait qu'à boire, à manger et à bavarder, tandis que l'autre méditait profondément sur les révélations qu'on venait de lui faire.

Ces révélations avaient tellement disposé Lucidor en faveur d'Antony, que dès son retour à la maison, il demanda après lui. On lui dit qu'il était au parc. Il s'y rendit aussitôt, et en parcourut tous les détours, mais en vain. Résolu de le chercher partout, il se dirigea vers le bois, et monta le sentier qui conduisait à la grande salle. En ouvrant la porte de cette salle, les derniers rayons du soleil qui éclairaient la contrée se réflétaient avec tant de force dans la glace, qu'il en fut ébloui, au point de ne pouvoir reconnaître d'abord les deux personnes assises sur le canapé. L'une d'elles baisait avec chaleur la main de l'autre au moment où Lucidor retrouva la faculté de voir. Il reconnut Lucinde et Antony, et resta immobile de surprise et d'indignation. La jeune personne l'appela avec une bienveillance marquée, et le pria de venir prendre place à ses côtés. Il obéit machinalement ; mais l'accent de sa voix le fit tressaillir lorsqu'elle l'interrogea familièrement sur l'emploi de sa journée, et le pria de lui pardonner l'abandon où elle avait été forcée de le laisser.

Antony se leva et sortit ; bientôt après elle se leva aussi, et invita Lucidor à faire une promenade avec elle. Il accepta ; mais il resta silencieux et pensif. La jeune fille aussi était troublée ; et s'il eût été moins préoccupé, il se serait aperçu que de profonds soupirs lui échappaient malgré elle. A quelques pas de la maison, Lucinde s'éloigna, et le laissa seul au parc, que bientôt il ne trouva plus assez vaste. Il parcourut la campagne ; mais insensible aux charmes d'une belle soirée, il ne voyait que lui et n'entendait que la voix de son cœur.

— La douleur que j'éprouve en ce moment, s'écria-t-il, je l'ai déjà ressentie plus d'une fois, mais jamais d'une manière aussi accablante! Le bonheur si ardemment désiré ne m'est apparu que pour m'avertir que j'allais le perdre pour toujours. J'étais assis près d'elle, je sentais le frôlement des plis de sa robe, et cependant je ne pouvais plus espérer qu'elle m'appartiendrait un jour!... Ne cherche pas à dénouer ce nœud fatal! Tais-toi, et prends ton parti!

Après s'être ainsi imposé silence, il reprit sa course aventureuse. La nuit le força enfin à rentrer dans sa chambre, où il s'écria hors de lui :

— Je ne veux pas passer une seconde journée comme celle-là; demain matin je serai parti!

Puis il se jeta tout habillé sur son lit. Heureux privilége de la jeunesse! il s'endormit profondément. L'excès de ses émotions lui avait procuré un sommeil bienfaisant. Les premiers rayons du soleil l'arrachèrent à ses rêves, et lui annoncèrent le commencement de la plus longue des journées d'été, dont la durée avait quelque chose de désespérant pour lui. Si la veille le doux éclat des étoiles l'avait trouvé insensible, il ne s'aperçut du réveil de la nature que pour se rappeler ses inquiétudes et ses tourments. Le monde était toujours animé et magnifique; il le voyait; mais rien ne l'intéressait plus; il avait perdu Lucinde!...

CHAPITRE IX.

Son portemanteau fut bientôt prêt. Ne voulant réveiller personne, ni même laisser après lui une lettre pour annoncer son départ, qu'il lui importait de cacher aussi longtemps que possible, il se promit de charger son domestique d'excuser, par différents prétextes, son absence aux heures des repas. A cet effet, il descendit dans la cour, où ce domestique se promenait d'un air fort contrarié. En apercevant son maître, il lui dit avec dépit :

— N'allez pas me demander votre cheval; réclamez-le au jeune monsieur : il devient toujours plus insupportable. Ce

matin, il est venu avant le jour bouleverser mon écurie, au point que je me suis réveillé en sursaut. Il avait déjà sellé et bridé votre cheval, et malgré mes représentations, il s'est élancé dessus en me criant : Je fais une bonne action : ce pauvre animal ne sait marcher que le pas lent de la justice, je vais lui apprendre le galop de la vie. Voilà ce qu'il m'a dit, et bien d'autres choses plus singulières encore.

Lucidor fut doublement contrarié de ce contre-temps. Il aimait son cheval, qu'il avait accoutumé à ses allures, et que par conséquent il ne pouvait voir sans inquiétude entre les mains d'un jeune fou. D'un autre côté, il sentait qu'en lui enlevant sa monture on l'avait mis dans l'impossibilité de fuir chez son camarade de l'université, ainsi qu'il en avait formé le projet. La distance qui le séparait de cet ami n'était rien s'il avait pu la franchir à cheval : la conviction que ce parti était le seul qui lui restât lui donna le courage de faire la route à pied. Cette résolution prise, il traversa le parc, et chercha dans la campagne la route qu'il devait prendre.

Arrivé près d'un petit bois, il aperçut à travers les arbres le pittoresque toit d'un ermitage dont on lui avait laissé ignorer l'existence. Sa surprise fut d'autant plus grande, que sur la longue galerie de bois qui régnait autour de cet ermitage, il reconnut le vieillard qu'on avait fait passer pour malade. Il paraissait plus frais que jamais. Après avoir amicalement salué le fugitif, il l'invita à venir le trouver. Lucidor refusa d'abord ; mais lorsque le vieillard descendit rapidement le petit escalier tournant pour venir au-devant de lui, la crainte de le voir tomber le décida à monter.

Le vieillard le fit entrer dans une petite salle d'où l'on jouissait d'une vue aussi pittoresque que variée, car chacune des trois fenêtres de cette salle donnait sur un autre point de la contrée. Les murailles étaient ornées ou plutôt tapissées de dessins et de gravures, séparées les unes des autres par des bandes de couleur.

— Savez-vous bien, mon jeune ami, que je vous accorde une faveur dont je ne suis pas prodigue ? Oui, j'introduis peu de personnes dans ce sanctuaire ; car c'est là que je me re-

pose des fatigues de la vie, et que je cherche à réparer les fautes que les relations sociales m'ont fait commettre.

Lucidor s'aperçut que cet ermitage était cher au vieillard, parce qu'il l'avait disposé de manière à flatter ses prédilections pour les études historiques. Au reste, il ne tarda pas à le lui apprendre clairement.

— Regardez-les frises de cette salle, lui dit-il ; j'y ai fait inscrire les noms des personnages les plus célèbres de l'antiquité, puisque, selon moi du moins, il est impossible de se procurer une représentation fidèle de leurs traits. Au-dessous d'eux sont les héros des temps moins reculés ; mais c'est dans ces carrés principaux que commence ma véritable vie, car c'est là que j'ai placé les grands hommes dont j'ai entendu prononcer les noms pendant mon enfance. Les bienfaiteurs des peuples restent dans la mémoire de ces peuples cinquante ans après leur mort ; puis ils tombent dans l'oubli ou dans le domaine des contes. Quoique d'origine allemande, je suis né en Hollande, et Guillaume d'Orange, en sa qualité de stathouder comme en celle de roi d'Angleterre, est à mes yeux le modèle des hommes et des héros. Voyez maintenant à ses côtés Louis XIV, qui...

Ici Lucidor, si les bienséances le lui avaient permis, l'eût certainement interrompu, afin d'échapper au résumé de l'histoire moderne dont il se voyait menacé par les portraits du grand Frédéric, de ses généraux et d'autres illustres capitaines, plus récents encore. Tout en respectant l'intérêt que le vieillard prenait ainsi à des hommes qui lui retraçaient sa première jeunesse, il n'avait nulle envie de l'entendre répéter leur histoire, qu'il connaissait ; on la lui avait enseignée à l'université, et à son âge, on s'imagine que l'on sait bien, et pour toujours, ce qu'on a entendu dire une fois. Aussi sa pensée était-elle loin du narrateur ; et il allait le laisser parler tout seul et descendre rapidement le dangereux escalier, au risque de se rompre le cou, lorsqu'il entendit au bas de cet escalier un battement de mains qui ressemblait à un signal. Le vieillard mit la tête à la fenêtre, et une petite voix douce lui cria :

— Au nom du ciel ! mon bon, mon cher monsieur ! des-

cendez de vos hauteurs historiques, laissez là vos réflexions et vos jeûnes, et venez m'aider à calmer notre jeune ami... Ce pauvre Lucidor ! il sera furieux quand il saura... et certes, il aura raison... j'ai tant fait galoper son cheval, qu'il s'est déferré.... Il boite, j'ai été obligé de le laisser chez le maréchal.... C'est bête, cependant, d'être fou comme je le suis.

— Montez, répondit le vieillard, et parlez vous-même à Lucidor. Vous le permettez ? ajouta-t-il en se tournant vers ce dernier.

Lucidor ne répondit rien. Le jeune espiègle entra ; et après une assez vive altercation, on décida qu'il fallait envoyer le domestique prendre soin du cheval, dont il connaissait mieux que tout autre les allures et le tempérament.

Les deux jeunes gens quittèrent ensemble l'ermitage pour retourner à la maison du Grand-Bailli, où Lucidor ne se vit pas ramené sans un secret plaisir, puisqu'il se rapprochait de l'objet de ses vœux. Dans de semblables situations, on n'attend plus rien de sa propre volonté, et toute intervention du hasard ou de la nécessité nous paraît un incident favorable.

En rentrant dans sa chambre, Lucidor ne put se défendre d'une impression pénible, et qu'on ne pourrait comparer qu'à celle d'un voyageur dont la voiture s'est rompue, et que cet accident force à revenir dans l'hôtellerie qu'il vient de quitter.

Déjà le jeune espiègle l'avait débarrassé de son porte-manteau ; il l'ouvrit, en tira tous les effets qu'il contenait, choisit les plus beaux, et força son ami à s'en revêtir et à rajuster sa chevelure brune et naturellement bouclée. Après l'avoir ainsi paré, il recula de quelques pas comme pour mieux contempler son œuvre.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il ; maintenant vous ressemblez à un homme qui a le droit de prétendre au cœur de quelque belle enfant, et votre air est assez grave pour obtenir de suite le titre de fiancé. Encore un instant de patience, et vous verrez que moi aussi je sais représenter quelque chose.

C'est un talent que j'ai acquis en cherchant à imiter les allures des officiers que les jeunes filles regardent toujours du coin de l'œil ; et maintenant elles me font le même honneur.. Cet échange d'œillades, de surprises et d'attentions, donne souvent lieu à des aventures charmantes ; comme elles n'ont rien de dangereux, elles méritent bien la peine qu'on leur consacre quelques jours. Venez, mon ami, et faites pour moi ce que je viens de faire pour vous ; présidez à ma toilette, et vous verrez que je ne manque ni d'esprit d'imitation ni de goût.

En prononçant ces mots, il l'entraîna à travers plusieurs longs corridors.

— Vous trouvez que je loge un peu loin ? continua-t-il ; je l'ai voulu ainsi. Je ne cherche pas à me cacher ; mais j'aime à être seul quelquefois, parce qu'il est impossible de plaire toujours aux personnes avec lesquelles on vit familièrement.

Lorsqu'ils passèrent devant la porte de la chancellerie, ils en virent sortir un domestique emportant des papiers et une antique écritoire avec tous ses accessoires.

— Je connais d'avance le griffonnage qu'on va faire, dit l'espiègle ; mais je vois que ce lieu vous intéresse. Ne vous gênez pas ; une salle d'audience ou de conseil a toujours quelque chose d'attrayant pour un jurisconsulte ; entrez, entrez ; je ne tarderai pas à venir vous prendre.

Et sans attendre sa réponse, il le poussa dans la chancellerie.

Lucidor s'y trouva en effet dans son élément ; car tout lui rappelait l'époque où, ardent au travail, il passait ses journées dans des lieux semblables. Il savait aussi que cette grande salle avait été autrefois une magnifique chapelle, convertie en temple de Thémis par le changement survenu dans les idées religieuses à la suite de la réformation. Les actes qui garnissaient les tablettes lui étaient connus : pendant son séjour dans la capitale, il avait travaillé à leur expédition, et plusieurs même étaient entièrement rédigés par lui. En arrêtant ses regards sur le siége du Grand-Bailli, si digne de flatter l'ambition d'un jeune homme animé du désir d'être utile, il crut sentir une main invisible qui le poussait loin de ce cercle d'activité, et lui voilait en même temps

l'aimable figure de Lucinde. Oppressé par un sentiment douloureux, il éprouva le besoin de respirer un air plus libre; mais soit méprise, soit espièglerie, le jeune frère l'avait enfermé dans la chancellerie. Il ne tarda pas cependant à venir le délivrer; s'excusa comme il put, et réussit même à mettre son ami de bonne humeur en lui faisant examiner sa toilette. La hardiesse de la coupe et l'éclat des couleurs de ses vêtements, tempérés toutefois par une certaine harmonie d'ensemble, avaient quelque chose d'agréable à l'œil, comme pourrait l'avoir l'aspect d'un Indien tatoué avec goût.

— Aujourd'hui, s'écria-t-il gaiement, nous allons nous dédommager de l'ennui des jours passés; il vient de nous arriver nombreuse compagnie : des amis joyeux, des jeunes filles espiègles, jolies et amoureuses, puis mon cher père, et... ce qui est bien plus étonnant encore... le vôtre! Quelle fête cela fera! Venez; tout le monde est déjà réuni dans la salle où l'on vient de servir le déjeuner.

Lucidor crut voir descendre sur ses yeux un épais brouillard, dans lequel les personnes annoncées s'agitaient comme autant de fantômes. La force naturelle de son caractère lui donna néanmoins le courage de suivre le jeune homme d'un pas ferme; mais à peine avait-il passé le seuil de la salle, qu'il s'arrêta malgré lui.

Son père et le Grand-Bailli se tenaient au milieu d'un cercle de graves personnages : tous étaient en grand costume. Plus loin, un groupe de personnes qui lui étaient plus ou moins connues, entouraient les deux jeunes filles et Antony.

Se soutenant à peine, Lucidor essaya de s'avancer vers son père; le bon professeur le salua d'un air bienveillant, mais si cérémonieux en même temps, qu'il semblait protester contre toute approche familière. Cherchant des yeux une place convenable, il allait se mettre à côté de Lucinde; mais Julie fit un mouvement vers lui, et poussa Antony près de sa sœur.

Lucidor comprit que l'instant décisif était venu; il se dit de nouveau qu'il devait se regarder comme le défenseur des intérêts d'autrui, et que, puisqu'il était du devoir d'un honnête homme, de prendre soin des affaires confiées à son honneur, comme des siennes, il devait être également juste de

faire pour soi, ce qu'en pareille circonstance, on ferait pour un autre.

Pendant qu'il se raisonnait ainsi, la société s'était formée en demi-cercle, et découvrit à ses regards les parchemins et l'antique encrier qu'il avait vu emporter de la chancellerie, et qu'on avait déposés sur une table qu'entouraient les principaux employés du Grand-Bailli.

Lucidor, sans savoir par où il devait commencer, se disposait à expliquer nettement sa position, lorsque Julie lui pressa la main d'un air si caressant, qu'il ne lui fut plus permis de douter que tout était arrêté et fini pour lui.

Cette conviction désespérante, loin de l'abattre, lui donna tout à coup l'énergie nécessaire pour braver en même temps l'autorité paternelle, les relations de famille et les convenances sociales. Repoussant avec mépris la main de Julie qui pressait la sienne, il se précipita hors de l'appartement.

Le jour qui brillait dans tout son éclat lui faisait peur ; les regards des personnes qui le rencontraient l'effrayaient ; car il se croyait poursuivi. Aussi continua-t-il à courir de toutes ses forces à travers le parc, les prairies et le petit bois, dont il gravit la montagne sans ralentir sa course. Mais en arrivant dans la grande salle située sur le haut de cette montagne, il tomba à demi évanoui sur le canapé au-dessus duquel se trouvait la glace merveilleuse qui faisait face à la porte d'entrée. Jeté tout à coup en dehors du calme d'une vie régulière dans une existence orageuse, le passé luttait cruellement dans son cœur contre le présent : c'était un moment terrible !

Abîmé dans une douleur amère, et le visage caché dans les coussins où la veille encore Lucinde avait appuyé son bras, il sentit une main toucher légèrement son épaule, et redressa la tête ; la même jeune fille était debout devant lui. Persuadé qu'on l'avait chargée d'user de son influence pour lui faire accepter une destinée inévitable, il lui dit d'une voix saccadée :

— Ce n'est pas vous qu'on aurait dû m'envoyer ; car c'est par rapport à vous que j'ai fui ! Si vous êtes susceptible de pitié, fournissez-moi le moyen d'aller plus loin, toujours

plus loin. Laissez-moi vous prouver qu'il est impossible de me faire revenir sur mes pas ; laissez-moi vous expliquer les motifs d'une conduite qui a dû vous paraître à tous folle et extravagante ; laissez-moi répéter devant vous le serment que je me suis fait à moi-même : c'est avec vous seule que je veux vivre ; c'est avec vous seule que je puis utiliser ma jeunesse et espérer du bonheur pour mes vieux jours. Jamais serment prononcé au pied des autels n'aura été plus scrupuleusement exécuté ! Maintenant laissez-moi vous quitter pour toujours ; je suis le plus malheureux des hommes !

La jeune fille se tenait devant lui muette et tremblante ; la crainte de le voir s'échapper la troubla au point que pour le retenir elle l'entoura de ses bras.

— Que faites-vous ? s'écria-t-il avec délire.

— Ah ! Lucidor, cessez de vous croire malheureux ; je suis à vous ! Osez me presser sur votre cœur : nos pères consentent à notre union ! Antony épouse ma sœur !

— Et tout cela serait vrai ? murmura Lucidor en reculant avec surprise.

Lucinde fit un geste affirmatif.

— Oh ! laissez-moi encore une fois contempler de loin le trésor que je croyais avoir perdu ! s'écria Lucidor.

Et saisissant les mains de la jeune fille, il lui demanda avec véhémence :

— Est-ce bien vrai ? m'appartenez-vous ?

— Oui, oui, répondit-elle, et de douces larmes brillaient dans ses yeux.

Il l'enlaça de ses bras, jeta la tête en arrière, et resta comme suspendu à son cou ; semblable au naufragé qui, après avoir saisi un rocher, croit le voir vaciller et se fendre sous ses pieds comme les planches du navire qui vient d'être brisé. Ses regards s'arrêtèrent sur la glace, où il vit Lucinde dans ses bras, et son cœur s'abandonna enfin à cette émotion délicieuse, dont le souvenir accompagne l'homme pendant toute son existence. Quel dédommagement pour tout ce qu'il avait souffert !

— Remettez-vous ; nous ne sommes plus seuls, lui dit Lucinde.

De jeunes filles et de jeunes garçons couronnés de fleurs parurent à la porte d'entrée. Une marche animée se fit entendre au bas de la montagne, que toute la société gravissait pêle-mêle.

— Tout cela, lui dit Lucinde, devait se passer avec plus d'ordre et de pompe; je croyais avoir si bien pris mes mesures! je hais la confusion et le tumulte.

Puis elle prit son bras, et le conduisit au-devant du cortége, afin de recevoir le pardon et le consentement solennel de leurs familles. Le sort capricieux en avait décidé autrement. Le cérémonial à peine commencé fut interrompu par le son du cor d'un postillon et par l'arrivée d'une chaise de poste toute neuve et à deux places.

— Qui peut venir nous surprendre ainsi? dit Lucinde.

Lucidor tressaillit sans pouvoir s'expliquer la cause de ses craintes. La voiture venait de s'arrêter. Un élégant jockey sauta à terre, ouvrit la portière; mais personne ne descendit. Le jockey toucha un ressort, et la chaise se convertit en calèche découverte richement décorée. Antony conduisit Julie vers ce gracieux équipage.

— Voyez, lui dit-il, si vous pourrez vous décider à me suivre dans cette voiture à travers les contrées lointaines que vous êtes si curieuse de visiter? Quand nous aurons de hautes montagnes à franchir, nous trouverons des mulets pour nous transporter nous et nos bagages.

— Ah! que vous êtes charmant! s'écria Julie.

Le jockey lui fit admirer avec une adresse peu commune toutes les dispositions intérieures de cet équipage, qui prévenait les désirs du voyageur le plus exigeant.

— Ce n'est pas sur la terre que je veux vous exprimer ma reconnaissance, dit Julie en s'élançant dans la voiture, mais dans ce joli petit ciel que vous avez fait construire pour moi. Cependant, ne m'y suivez pas encore; il y a quelqu'un ici qui a besoin de subir une dernière épreuve.

Puis elle fit signe à Lucidor de se placer à ses côtés; il obéit machinalement; le postillon mit ses chevaux au galop, et un nuage de poussière déroba la voiture aux yeux des spectateurs.

Julie s'était commodément appuyée sur les coussins qui garnissaient la voiture.

— Imitez mon exemple, monsieur mon beau-frère, lui dit-elle, afin que nous puissions nous regarder à notre aise.

— Vous devez comprendre mon embarras; il me semble que je rêve encore : aidez-moi donc à me réveiller.

— Voyez ces bons paysans comme ils nous saluent cordialement, répondit Julie. Depuis votre séjour ici, vous n'avez pas encore vu le grand village de la colline. Ses habitants m'aiment beaucoup; ils ont beau être à leur aise, je trouve toujours le moyen de les obliger. Cette ferme a été créée par mon père, et c'est lui qui a fait construire la route que nous suivons.

— Je le crois; mais quel intérêt puis-je prendre à tous ces objets extérieurs quand mon âme est bouleversée?...

— Patience; je veux vous montrer toutes les beautés du pays qu'administre mon père. Comme cette riche plaine monte doucement vers la chaîne de montagnes qui ferme l'horizon! Tous ces villages doivent beaucoup à mon père, à ma mère, et même à nous autres jeunes filles. Les champs et les prairies de la petite ville que vous voyez dans le lointain forment les limites du district du Grand-Bailly.

— Vous êtes dans une singulière disposition d'esprit; il me semble que vous hésitez sur ce que vous voulez me dire.

— Tournez vos regards à gauche; comme elle se dessine bien notre église entourée de tilleuls! et la maison du grand bailliage avec ses hauts peupliers, ne s'appuie-t-elle pas gracieusement contre la colline qui porte le petit bourg? Voici nos jardins, notre parc. Reconnaissez-vous sur le haut de cette montagne la grande salle au miroir magique? Ils nous voient là-haut dans ce miroir, où deux jeunes gens se sont tout récemment mirés avec une satisfaction réciproque.

Vivement contrarié, Lucidor garda le silence.

— La route commence à devenir raboteuse, continua Julie; regardez encore une fois autour de vous; contemplez le hêtre de ma mère qui porte majestueusement sa verte cime vers les nuages.

La voiture s'arrêta; Julie descendit, en ordonnant au pos-

tillon de suivre la grande route jusqu'au fond de la vallée où elle allait se rendre par un sentier plus court.

— Convenez, dit-elle d'un air malin, à Lucidor qui descendit après elle, que le *Juif errant* n'a rien oublié pour flatter les désirs de sa compagne de voyage. C'est une charmante, une délicieuse voiture.

Puis elle s'éloigna avec précipitation. Lucidor la suivit en silence, et la trouva assise sur un banc, que dans ses courses précédentes on lui avait désigné comme un lieu de repos de Lucinde. La jeune fille lui fit signe de se placer à ses côtés; il obéit.

— Nous voici bien près et pourtant étrangers l'un à l'autre, lui dit-elle après un moment de silence, cela devait être ainsi. Le *vif argent* vous fait horreur; il n'est pas en votre pouvoir d'aimer une créature telle que moi; vous me haïssez.

Lucidor resta muet de surprise.

— Mais Lucinde! oh! c'est autre chose; elle est la quintessence de toutes les perfections; elle annule, elle surpasse complétement sa gracieuse petite sœur... Je vous vois prêt à me demander comment j'ai pu savoir tout cela.

— Par une trahison, sans doute! s'écria Lucidor.

— Oui; mais *quel est le traître?*

— Nommez-le!

— C'est vous-même. Vous avez la bonne ou la mauvaise habitude de parler haut quand vous êtes seul, et je vous confesse, en notre nom à tous, que nous avons alternativement écouté à la porte.

— C'est manquer à tous les devoirs de l'hospitalité! dit Lucidor avec indignation.

— Ne jugez pas si vite. Une simple cloison sépare notre chambre de celle où nous avons prié notre vieil ami de s'installer, parce que nous le trouvions trop isolé dans son ermitage. Il lui a été impossible de ne pas entendre votre premier monologue, qui nous intéressait de trop près pour qu'il pût nous le laisser ignorer.

Lucidor s'éloigna d'un air de dépit.

— Nous étions tous charmés de cette révélation, continua

Lucinde en le suivant de près. Il est temps que vous le sachiez enfin; je n'avais nullement envie de vous épouser. S'appeler madame la *grand'baillye*[1], avoir pour mari un honnête homme, qui, à force de faire droit à tout le monde, ne s'aperçoit point qu'il casse le cou à la loi; un homme qui, malgré tous ses efforts, ne parvient à satisfaire complétement ni ses inférieurs, ni ses supérieurs, ni lui-même! Quelle position! Je me souviens encore de ce que ma mère a souffert de la sévérité et de l'incorruptibilité de mon père! Ce n'est qu'après la mort de cette excellente femme qu'il est devenu plus indulgent, plus doux. Il s'est réconcilié trop tard avec le monde contre lequel il a si longtemps lutté en vain.

Lucidor s'arrêta et lui dit avec aigreur :

— L'inconséquence d'une soirée pourrait s'oublier; mais il est impardonnable d'avoir soumis, pendant plusieurs semaines, un hôte confiant à une pareille inquisition.

— Pourquoi n'accusez-vous que moi, puisque nous vous avons tous écouté?

— Tous! répéta Lucidor; et comment pouviez-vous supporter ma présence? Je le reconnais enfin; vous passiez une partie de vos nuits à m'espionner, et vos journées à vous moquer de moi. Quelle perfide famille! Et votre père aussi, et Lucinde?

— De quel ton vous prononcez ce nom! C'est donc une bien grande douleur pour vous que d'être forcé de placer Lucinde sur la même ligne que nous autres?

— Je ne comprends plus votre sœur.

— Cela veut dire que vous ne croyez pas cette personnification de la bonté, de la bienveillance, cette femme modèle enfin capable d'agir de concert avec une sœur étourdie, un frère espiègle et un malin voyageur?

— Non, et en ce moment encore cela me paraît inconcevable.

— Je vais vous l'expliquer. Lucinde n'était pas plus que nous libre de ses actions; si vous saviez ce qui lui en a

[1] En Allemagne, toutes les femmes prennent les titres des emplois ou des professions de leurs maris; c'est ainsi qu'on dit : *madame l'avocate, la docteuse, la juge, la baillye, la caissière, la secrétaire, etc., etc.*

coûté pour ne pas se trahir, votre amour s'augmenterait du double, du triple, si le véritable amour n'était pas déjà centuple par lui-même. Au reste, je puis vous assurer que ce jeu commençait à nous fatiguer. Quand mon père a été assuré que l'échange que vous désiriez nous accommodait tous, il est allé s'entendre avec le vôtre. Un père seul sait ce que l'on doit à un père. « Je ne veux pas d'un consentement, nous disait-il, qui ne serait arraché à mon vieil ami que par la certitude que nous nous sommes entendus sans lui. Il tient fortement à ses idées, et je ne suis pas sûr de lui faire adopter les nôtres. Les cartes de géographie, les dessins, les plans et Julie, tout cela ne fait qu'un dans sa tête. Il se voyait déjà passant gaiement ses vacances auprès de son espiègle bru, sans compter les autres bonnes et aimables rêveries dont il embellit le reste de son existence. Non, rien ne doit se décider ici avant que le bon professeur n'ait approuvé le mauvais tour que l'amour vient de nous jouer. » Puis il nous fit jurer de vous observer de près, et de vous empêcher, à quelque prix que ce fût, de vous expliquer. Lui-même vous apprendra combien il lui a fallu d'adresse et de persévérance pour obtenir le consentement de votre père. Enfin, tout est terminé : Lucinde sera votre femme.

En parlant ainsi, ils arrivèrent à l'endroit où la voiture les attendait. Avant d'y monter, Julie fit remarquer à son futur beau-frère la place destinée aux jeux publics, où toutes les machines étaient en mouvement, à la grande satisfaction de la foule et même à celle de son malin frère, qui se proposait de terminer, par ce spectacle animé, les graves cérémonies de la journée.

— Passons par le village du fond, dit-elle en s'élançant dans la voiture ; tout le monde m'y aime beaucoup, et je veux faire voir que je suis heureuse.

Toute la jeunesse de ce village s'était déjà rendue sur la place des jeux. Le cor du postillon attira les pères et les mères sur le seuil de leurs portes, et ils s'écrièrent en saluant les jeunes gens de la tête et des mains : Oh ! le beau couple ! oh ! le beau couple !

— Vous l'entendez, dit Julie ; qui sait ? nous étions peut-être faits l'un pour l'autre ; mais il est temps que je vous rende à Lucinde.

— Oh ! maintenant, ma chère sœur...

— Maintenant vous me cajolez, parce que vous êtes débarrassé de moi.

— Un seul mot encore, lui dit Lucidor ; pourquoi m'avez-vous si tendrement pressé la main lorsque je suis entré dans la salle ? Dans notre position respective, c'était une malice...

— Remerciez-en le ciel ; car vous lui devez votre absolution. Je ne voulais pas de vous, cela est clair ; mais une jeune fille ne pardonne jamais à celui qui ne veut pas d'elle. Ce serrement de main était un châtiment plus malin que juste de votre dédain. Je ne pourrai me le pardonner qu'en vous pardonnant à mon tour. Que tout soit oublié ! voici ma main.

Lucidor y posa la sienne en signe de réconciliation sincère.

— Nous voilà de retour, s'écria Julie ; c'est ainsi que j'espère parcourir le monde et revenir bientôt afin de vous retrouver tous.

Ils descendirent de voiture au bas de la montagne, et se rendirent à pied dans la grande salle, qu'ils trouvèrent déserte. La force des circonstances avait retardé l'heure du dîner, et les convives s'étaient décidés à chercher une distraction dans la promenade.

Lucinde et Antony avaient seuls attendu les deux jeunes gens. Julie se jeta dans les bras de son fiancé avec des larmes de joie. Une teinte d'incarnat anima les joues du noble voyageur ; son visage s'épanouit, ses yeux se mouillèrent, et à travers l'enveloppe de l'âge mûr, brilla un imposant et beau jeune homme.

Les deux couples rejoignirent la société avec des sensations que les plus beaux rêves ne sauraient jamais nous donner.

CHAPITRE X.

Wilhelm et son fils venaient de traverser une riante contrée. Arrivés près d'une haute muraille qu'entourait une vaste étendue de terrain, le domestique qu'on leur avait donné pour guide les invita à descendre de cheval, parce qu'on ne pouvait entrer dans cet enclos qu'à pied. Puis il les conduisit près d'un grand portail qui, à un léger signal, s'ouvrit de lui-même. Comme personne ne se présentait pour les recevoir, ils se dirigèrent seuls vers un vieil édifice qu'ils aperçurent à travers les arbustes, au milieu desquels s'élevaient des chênes et des hêtres centenaires. Vu de loin, cet édifice avait un cachet d'antiquité très-prononcé; mais à mesure qu'on en approchait, on eût dit que les tailleurs de pierre et les maçons venaient de le terminer, tant il était frais et bien recrépi.

Le lourd marteau de métal attaché à une porte de bois artistement sculptée invitait les visiteurs à s'en servir pour annoncer leur présence; Félix s'acquitta de cette tâche assez brutalement. Cette porte aussitôt s'ouvrit d'elle-même, et ils entrèrent dans un grand vestibule où ils trouvèrent une femme entre deux âges, assise devant un métier à broder. Elle les reçut comme des personnes qu'on s'attendait à voir arriver, et continua son ouvrage en chantant une gaie chanson. Au même instant on vit paraître une autre femme, qu'au paquet de clefs pendu à sa ceinture, on ne pouvait manquer de prendre pour la femme de charge. Elle salua cordialement les voyageurs, leur fit monter le grand escalier, et les introduisit dans une salle d'un aspect grave et sérieux.

Une sombre boiserie, entrecoupée de tableaux représentant des sujets historiques, régnait autour des murailles de cette salle.

Bientôt une jeune personne et un homme d'un âge mûr vinrent recevoir les voyageurs avec beaucoup d'affabilité. La jeune personne adressa la parole à Wilhelm :

—Vous serez traité ici de la manière que vous avez été annoncé, c'est-à-dire comme un des nôtres. Souffrez que je vous présente avant tout l'ami de la maison, et donnez à ce mot sa plus douce acception. Il est astronome pendant la nuit, narrateur instructif pendant le jour, et médecin à toute heure.

— Je vais vous présenter à mon tour la belle Angéla, dit l'Astronome : elle est pendant le jour infatigable pour embellir notre vie ; pendant la nuit, elle est prête à donner des secours à tout ce qui souffre, et elle est toujours pour nous une compagne aimable et gracieuse.

Angéla allait répondre, quand on annonça l'arrivée de Makarie. Un grand rideau vert s'ouvrit et laissa voir une vieille dame dans un fauteuil à roulettes. Deux jeunes filles poussaient ce fauteuil, deux autres portaient une table chargée d'un copieux déjeuner dont nos voyageurs commençaient à avoir besoin.

Wilhelm, l'Astronome et Angéla se placèrent sur les massifs bancs de chêne qui régnaient autour de la salle. Makarie, dans son fauteuil, était en face d'eux ; Félix mangeait debout et en regardant avec une vive curiosité les chevaliers et autres personnages des tableaux.

— Traitons notre hôte comme une ancienne connaissance, dit la bonne dame.

Puis elle lui fit le portrait moral de tous les membres de sa famille, comme si elle eût été douée de la faculté de voir l'homme, tel qu'il est en effet, sous le masque que les exigences du monde ou de son individualité lui ont fait prendre. Les personnes que Wilhelm connaissait déjà lui apparaissaient pour ainsi dire dépouillées de leur enveloppe mortelle ; la bienveillante Makarie détachait l'écorce et animait le noyau. Après avoir épuisé cette matière, elle s'adressa à l'Astronome :

— La présence de ce nouvel ami, lui dit-elle, ne doit pas vous autoriser à retarder de nouveau les explications que vous m'avez promises ; je crois même qu'elles ne seront pas sans intérêt pour lui.

— C'est probable ; cependant, vous le savez, il est difficile

de s'expliquer sur un pareil sujet, puisqu'il s'agit de l'abus de certains moyens puissants et louables.

— Je comprends qu'en ce cas on se trouve doublement embarrassé, répondit Makarie : en blâmant l'abus on semble attaquer le moyen ; en défendant le moyen il est presque impossible d'admettre l'abus, car alors on autorise à douter de l'utilité de ce moyen. N'importe, parlez ; entre nous il n'est point question d'agir ou de décider des actions des autres ; nous ne voulons qu'éclairer nos opinions et nos manières de voir.

— Il me semble, dit l'Astronome, que nous devrions, avant tout, demander à notre nouvel ami s'il ne lui serait pas plus agréable de prendre quelque repos dans sa chambre, que d'assister à la discussion d'une matière abstraite, d'autant plus difficile à comprendre pour lui, qu'il ignore les raisons qui nous ont poussé à nous en occuper.

— Pour expliquer le cas dont vous voulez m'entretenir par un cas analogue, il suffira de dire qu'il est question d'une attaque contre l'hypocrisie, dans laquelle on prétend voir une attaque contre la religion.

— J'accepte cette analogie, dit l'Astronome ; oui, il s'agit d'une complication entre plusieurs personnages importants ; je dirai plus, il s'agit d'une haute science, des mathématiques enfin.

Wilhelm crut devoir prendre la parole.

— Jamais, dit-il, je n'ai entendu parler de choses qui me fussent entièrement étrangères sans en tirer quelque avantage. Ce qui intéresse un homme doit trouver de l'écho chez un autre homme.

— J'en conviens, répondit l'Astronome, pourvu qu'il ait su s'élever à une certaine indépendance d'esprit. J'aime à croire que vous êtes en ce cas, et je n'hésiterai pas davantage à parler devant vous.

— Que ferons-nous de Félix ? demanda Makarie ; il a terminé son examen des tableaux, et je crains qu'il ne s'ennuie.

L'enfant venait de parler à l'oreille d'Angéla, qui s'éloigna avec lui ; mais elle revint bientôt en souriant, et l'Astronome s'exprima ainsi :

— Quand il s'agit de blâmer ou de rejeter, je n'aime pas à prendre l'initiative ; aussi ai-je toujours soin d'appuyer mon opinion sur une grande autorité qui la justifie ; mais je loue toujours sans hésitation. Lorsque quelque chose me plaît, pourquoi le cacherais-je ? Si mon approbation n'est que la preuve de mon peu de connaissances, il n'en résultera jamais un grand mal ; tandis que mon blâme peut nuire à quelque chose de bon, d'utile, et me mettre dans la nécessité de me rétracter quand les vrais connaisseurs m'auront fait reconnaître mon erreur. Guidé par ces considérations, je me suis muni de quelques manuscrits et de plusieurs traductions, car je n'ai pas plus de confiance dans l'infaillibilité de ma nation que dans la mienne. Une opinion, un principe venant d'un pays lointain, me semble une meilleure garantie de la vérité que nous devons chercher tous.

Après ce préambule, il commença la lecture d'un de ses manuscrits. Si nous n'en donnons pas ici le contenu, c'est parce qu'en prenant ce livre à la main nos lecteurs se sont attendus à un roman. Trop de fois déjà il a pris les allures d'un ouvrage didactique, et nous craignons de lasser la patience des amis qui ont bien voulu nous lire jusqu'ici. Quant aux manuscrits et aux traductions de l'Astronome, nous les ferons imprimer ailleurs, et nous continuerons à classer les documents où nous puisons cette histoire, dont nous attendons nous-même le dénoûment avec une vive curiosité.

Il nous est cependant impossible de ne pas rapporter les derniers mots qu'échangèrent entre eux les personnages que nous avons laissés lisant et écoutant des manuscrits que Wilhelm avait jugés dignes de toute son attention.

— Vous nous avez entretenus, dit-il à l'Astronome, d'une personne douée d'une conception facile et prompte, de grandes dispositions, et de hautes qualités morales qui n'ont pas toujours été employées à propos. Si j'étais chargé d'exprimer en peu de paroles les sensations que vous avez éveillées en moi, je m'écrierais : Des pensées nobles et un cœur pur, voilà ce que nous devons demander à Dieu.

Les dames approuvèrent cette vague réflexion, puis elles

se retirèrent. L'Astronome, qui avait promis à Wilhelm de lui montrer les merveilles d'un ciel étoilé, le fit monter avec lui sur la plate-forme d'une tour, haute et ronde, dont il avait fait son observatoire.

Ce fut de ce lieu élevé que notre héros contempla, pour la première fois, l'immensité du firmament. Dans la vie ordinaire, l'épaisseur de l'atmosphère, les maisons, les toits, les forêts, les rochers, et, plus que tout cela, les préoccupations de notre esprit, nous voilent ce magnifique spectacle. Saisi de surprise et presque de terreur, Wilhelm se couvrit le visage de ses mains. L'immense surpasse tellement toutes nos facultés perceptives, qu'il menace de les anéantir.

— Que suis-je en face de ce *tout?* se dit notre héros à lui-même. Les résultats de l'entretien que je viens d'avoir me fournissent le mot de cette énigme. Oui, l'homme peut saisir, l'homme peut comprendre l'infini quand il concentre dans les profondeurs mystérieuses de son intelligence toutes ses forces intellectuelles, dont chacune a sa tendance particulière, et que tant d'objets divers attirent de différents côtés. Oui, il peut saisir et comprendre l'infini quand il se dit : « Peux-tu te supposer agissant dans le centre de cette vivante et éternelle harmonie, si tu ne sens pas en toi-même des mouvements sublimes se grouper en centre noble et pur? Et lors même que tu ne pourrais trouver ce centre dans ton sein, tu le reconnaîtrais aux émanations bienfaisantes qui découlent de lui et prouvent son existence. »

— Hélas! continua-t-il en se parlant toujours à lui-même, comment jeter un regard sur le passé, sans reconnaître que notre volonté était bonne et que nos actions sont mauvaises; que nos désirs étaient blâmables, et que cependant leur accomplissement nous flatte? Combien de fois n'ai-je pas vu ces étoiles étinceler au-dessus de ma tête! Elles m'ont toujours trouvé dans des dispositions différentes; elles seules sont éternellement les mêmes! C'est d'après leur marche que nous réglons les heures et les jours; et quand je me demande : Quel usage fais-tu de ces heures, de ces jours? je puis, aujourd'hui, du moins, me répondre que je veux les consacrer à rétablir l'union entre tous les membres d'une estimable et

digne famille. Je suis chargé de découvrir les obstacles qui empêchent les belles âmes de se rapprocher, et de faire disparaître ces obstacles, quelle que soit leur nature. C'est une noble tâche, dont je puis convenir en face de ces légions célestes. Si elles pouvaient m'honorer de leur attention, elles sourriraient sans doute de mon impuissance; mais elles respecteraient mes projets et daigneraient peut-être les favoriser.

Ses regards venaient de s'arrêter sur Jupiter, constellation de bon augure qui lui parut plus brillante que jamais; aussi la contempla-t-il longtemps avec bonheur.

L'Astronome lui présenta une lunette d'approche perfectionnée et d'une grande dimension, à travers laquelle il vit cette même planète avec son cortége de lunes, véritable merveille du ciel.

Arrachant tout à coup sa pensée de l'abîme où cette vue l'avait plongé, il se tourna vers l'Astronome et lui dit d'une voix émue :

— Je ne sais si je dois vous remercier d'avoir ainsi mis cette constellation à ma portée. En la contemplant de loin, je la trouvais en harmonie avec toutes celles qui peuplent l'espace; maintenant mon imagination la conçoit en dehors des proportions voulues. En vérité, je craindrais de voir ainsi toutes les étoiles défiler devant moi; elles me rétréciraient, elles m'écraseraient !

C'est ainsi que notre héros se prononça franchement, selon son habitude, et agita, sans le savoir, les questions les plus inattendues; car il ne trouva pas toujours les arguments de l'Astronome tellement convaincants qu'ils ne souffrissent point de réplique.

— Je conçois, dit-il, que pour vous autres géographes du ciel, il n'y ait pas de plus grand bonheur que d'attirer l'infini en détail sous vos yeux bornés. Mais, permettez-moi de vous le dire, j'ai toujours remarqué que les moyens extraordinaires qui surexcitent nos sens, ne produisent jamais l'effet moral qu'on en attendait. Celui qui voit à travers des lunettes se croit plus sage qu'il ne l'est en effet; car l'organe extérieur de la vue n'est plus en harmonie avec l'or-

gane intérieur du jugement. Il faut un degré de perfection que les êtres privilégiés seuls peuvent atteindre, pour faire la part du faux point de vue sous lequel nous apparaissent, presque toujours, les objets extérieurs artificiellement mis à notre portée. Quand je regarde à travers une lunette d'approche, je suis un autre homme, et je ne me plais plus à moi-même. Le monde, vu de trop près, est en désaccord avec mes sensations; et, dès que la curiosité qui me poussait à vouloir examiner de près les objets éloignés est satisfaite, je me hâte de déposer l'instrument qui m'a servi à atteindre ce résultat.

L'Astronome lui répondit par une plaisanterie bienveillante.

— Je sais fort bien, répliqua Wilhelm, qu'il serait aussi inutile de s'élever contre les verres optiques que contre les mécaniques ou toute autre invention semblable; mais il importe à l'observateur des mœurs, d'apprendre pourquoi une foule d'inventions nuisibles se sont glissées dans la société. Par exemple, la manie des jeunes gens de porter des conserves me paraît fort dangereuse; je n'y vois qu'un moyen de plus pour satisfaire une vanité puérile.

La nuit était déjà très-avancée. L'Astronome, façonné aux veilles, sentit que Wilhelm ne pouvait l'imiter; aussi l'engagea-t-il à dormir pendant une heure ou deux, afin de voir avec des yeux et un esprit reposés la brillante Vénus, qui précède et annonce le lever du soleil.

Cette invitation rappela à notre héros qu'il était en effet épuisé de fatigue; il se jeta sur un lit de camp, et s'endormit aussitôt. Au premier appel de l'Astronome, il se leva avec précipitation, et dirigea ses regards vers le point du ciel qu'il lui indiquait de la main. Après être resté un instant immobile d'admiration, il s'écria avec enthousiasme :

— Quelle magnificence! quel miracle!

— Il n'y a pourtant rien de plus naturel, mon jeune ami. Je conviens que cette planète se montre aujourd'hui avec un éclat inaccoutumé; mais, je vous le répète, sans craindre le reproche de froideur ou d'indifférence, il n'y a point de miracle.

— Et comment pourriez-vous vous en apercevoir? dit Wilhelm. Le miracle est en moi; oui, c'est moi qui l'apporte... Je ne sais plus où je suis; laissez-moi regarder, regarder encore, puis vous m'écouterez.

Après un court silence il reprit :

— Je dormais profondément; il me semblait que j'étais dans la salle où nous avons passé la soirée; mais j'y étais seul. Tout à coup le rideau vert s'ouvrit; le fauteuil de Makarie s'avança de lui-même : il semblait animé et étinceler comme s'il eût été d'or. Les vêtements de cette noble femme avaient quelque chose de sacerdotal; son visage brillait d'un doux éclat : j'allais me prosterner devant elle; mais tout à coup des nuages s'amoncelèrent sous ses pieds, et s'élevèrent avec la sainte vision. A la place où je l'avais aperçue, je vis une étoile entre deux nuages qui se séparaient, et portaient Makarie et son fauteuil, à travers le plafond entr'ouvert de la salle, vers le ciel qui s'agrandissait et s'étendait sans cesse. En ce moment vous m'avez appelé, et je vois l'étoile de mon rêve briller sur un ciel véritable! Cette étoile du matin, qui plane là-haut, semble consumer la magnificence de celle que j'ai rêvée; et cependant je vois, et vous voyez avec moi, le phénomène qui aurait dû disparaître avec les illusions du sommeil.

— Il y a du miracle! oui, il y a du miracle! s'écria l'Astronome; vous ne savez pas ce qu'il y a de merveilleux dans vos paroles : puissent-elles ne pas nous annoncer le prochain départ de la femme sublime qui a le droit de prétendre à l'apothéose que vous avez vu!

Quelques heures plus tard, Wilhelm descendit au jardin, où il trouva Félix causant et plaisantant avec les jeunes filles qui cultivaient ce jardin. Toutes étaient, sinon belles, au moins d'un extérieur agréable, et âgées de vingt ans au plus. Leurs costumes annonçaient les différentes contrées auxquelles elles appartenaient. Elles travaillaient assidûment, saluaient et causaient avec une politesse aimable, mais sans interrompre leur travail; Angéla les dirigeait, et notre héros lui manifesta son étonnement sur cette jolie et agissante colonie féminine.

— Elle a encore un avantage que vous ignorez, répondit-elle en souriant : c'est qu'elle est immortelle. Dès que ces jeunes filles, ainsi que toutes celles de nos établissements, ont atteint leur vingtième année, elles retournent dans leurs familles, et presque toujours elles se marient. Les jeunes hommes du voisinage qui désirent une compagne sage et active, la cherchent parmi nos élèves. Nous ne les condamnons pas à une retraite absolue ; elles vont aux foires, aux fêtes de village. Plusieurs de ces jolies jardinières sont déjà fiancées, et leur place est promise d'avance aux petites filles qui doivent les remplacer.

L'esprit de Wilhelm était toujours préoccupé de la lecture que l'Astronome avait faite la veille, et il pria Angéla de lui procurer le manuscrit dont il n'avait saisi que l'ensemble. Il espérait qu'une seconde lecture le mettrait à même d'en apprécier les détails.

— Je me félicite, dit Angéla, de pouvoir satisfaire ce désir. Ce manuscrit et plusieurs autres papiers du même genre sont confiés à ma garde. Ma maîtresse est convaincue que, dans les conversations intimes des personnes instruites, il se dit toujours des choses qu'on ne trouve dans aucun livre, et qui sont de la plus haute importance. C'est dans cette conviction qu'elle m'a imposé le devoir de faire un recueil des pensées, des maximes et des opinions qui s'échappent d'une conversation spirituelle, comme la graine d'une plante arrivée à sa maturité. « En cherchant à fixer ces élans fugitifs, me disait-elle à cette occasion, nous nous préparons un plaisir utile et vrai puisqu'il nous rappelle les belles pensées, les nobles sensations que nous avons déjà exprimées. C'est par de semblables moyens qu'on apprend à considérer les choses dans leur ensemble, et à se mettre en rapport avec elles, c'est-à-dire, à remplir sa vocation, dont on ne s'occupe presque jamais que malgré soi : l'homme aime tant à s'imaginer que le monde commence avec lui ! »

Angéla apprit encore à notre voyageur, que ces extraits de conversations formaient des archives assez considérables, et qu'elle y avait souvent recours pour faire des lectures à Makarie pendant ses nuits d'insomnie, qui se renouvelaient

souvent. Elle ajouta, qu'une foule d'observations et de pensées remarquables, découlaient de ces lectures comme des milliers de globules s'échappent d'une masse de vif argent.

Lorsque Wilhelm lui demanda si ces archives étaient un secret, elle répondit que, jusqu'ici, les plus proches parents seuls en connaissaient l'existence ; mais qu'elle pouvait prendre sur elle de lui communiquer quelques-uns de ces manuscrits, puisqu'on le regardait comme un membre de la famille.

Au milieu de cet entretien, ils s'étaient rapprochés du château, et Angéla introduisit son hôte dans un bâtiment qui en dépendait. En entrant dans une vaste pièce, elle lui fit signe de marcher doucement, et lui dit à voix basse :

— Il faut qu'avant tout je vous montre un tableau auquel certainement vous ne vous attendez pas.

Et soulevant un rideau, elle lui désigna du doigt Félix assis près d'une table, et écrivant avec une application tout à fait inexplicable pour son père.

— C'est à ce travail, dit Angéla, qu'il consacre la plus grande partie de ses journées. Il m'a dit formellement qu'écrire et monter à cheval étaient les seules choses qu'il voulût apprendre.

Craignant d'être vue ou entendue par le petit écrivain, la jeune fille s'éloigna sur la pointe des pieds, et fit entrer Wilhelm, qui la suivait en silence, dans une chambre dont les murs étaient garnis de tablettes, sur lesquelles on voyait des rouleaux et des cahiers de papiers rangés avec un ordre sévère et une intelligence parfaite. Il admira cette disposition, et en fit compliment à Angéla. Elle lui répondit que c'était l'œuvre de l'Astronome, qui, même dans les cas les plus difficiles, déterminait les classifications avec une profondeur de vues et une justesse de jugement dont lui seul était capable. Et sans attendre que Wilhelm l'en priât une seconde fois, elle lui remit le manuscrit qu'il désirait, et lui permit, en outre, de prendre connaissance et même copie de tout ce qui se trouvait sur les tablettes.

Parmi tant d'écrits dignes de son attention, notre héros s'attacha surtout aux sentences qu'aucun lien visible ne lie

entre elles. Ces sortes de pensées ont toutes les apparences du paradoxe pour celui qui ne connaît pas leur origine ; et cependant elles le forcent à faire des recherches dans le sens inverse, c'est-à-dire à retourner en arrière, afin de saisir la filiation de ces pensées, et de se les représenter, pour ainsi dire, telles qu'elles étaient à leur point de départ.

Le motif que nous avons déjà fait connaître ne nous permet pas de donner une place ici à ce travail intellectuel, auquel notre héros se livra très-sérieusement. Nous profiterons, toutefois, de la première occasion favorable pour mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits des papiers que contenaient les archives de Makarie.

Dans la matinée du troisième jour de son arrivée au château, Wilhelm se rendit chez Angéla.

— Je dois partir aujourd'hui, lui dit-il, et recevoir les dernières instructions de la femme admirable que je n'ai fait qu'entrevoir. Avant de nous séparer, instruisez-moi sur un point qui jette le trouble et le désordre dans mon âme.

— Je crois vous deviner, répondit Angéla; n'importe, parlez.

— Un rêve merveilleux, continua Wilhelm, quelques paroles du grave Astronome, une tablette fermée de vos archives portant cette inscription : *les singularités de Makarie*, tout cela me fait croire que l'étude des astres, à laquelle elle se livre avec tant d'ardeur, ne tient pas seulement à l'amour de la science, mais à quelques rapports secrets entre les corps célestes et cette femme inexplicable. Ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait désirer de pénétrer ce secret; c'est en ma qualité d'observateur moral, que je crois pouvoir vous demander s'il ne me serait pas possible d'obtenir quelques renseignements sur ce point important.

— Je suis autorisée à vous les donner. L'Astronome et

moi, nous avons jugé à propos de laisser ignorer à Makarie votre rêve merveilleux ; mais nous nous sommes longuement entretenus sur votre initiation spirituelle et presque merveilleuse à un secret impénétrable ; et nous avons décidé qu'il fallait vous conduire plus avant sur cette route où vous avez été jeté d'une manière indépendante de votre volonté et de la nôtre. Permettez-moi de vous parler d'abord par paraboles ; c'est un sûr moyen de rendre saisissables les choses difficiles à saisir.

— On prétend que le poëte porte en lui tous les éléments du monde visible, qui, en se développant par degrés, le font arriver au point où il ne peut plus rien voir, rien entendre, dont il n'ait déjà eu le pressentiment. C'est ainsi que Makarie portait en elle tout le système solaire. Il sommeillait d'abord au fond de son intelligence ; puis il s'est réveillé avec une force toujours croissante, et depuis longtemps déjà elle voit marcher devant elle, dans leur admirable harmonie, les innombrables légions célestes. Ces visions l'ont souvent agitée, effrayée même ; le noble ami dont vous connaissez la haute science est enfin venu à son secours. Aussi grand mathématicien que profond philosophe, il devait nécessairement voir, dans la singulière faculté de Makarie, le souvenir confus de l'instruction incomplète qu'elle avait reçue dans sa jeunesse sur les premiers éléments de l'astronomie ; et il lui paraissait fort naturel qu'une imagination ardente, en cherchant à completer ses souvenirs, les ait fait arriver à un état qui tient de la vision. Il est vrai que Makarie rendait un compte exact à l'Astronome de la différence qui existait entre ce qu'elle avait appris et ce qu'elle voyait. Après avoir vainement cherché à faire disparaître cette différence, ou du moins à l'expliquer, notre savant s'attacha spécialement aux visions de Makarie. Il les prit pour base de ses calculs, et reconnut bientôt que, non-seulement cette femme avait en elle tout le système solaire avec ses plus profonds mystères, mais qu'elle s'y mouvait elle-même comme une partie intégrante et spirituelle de ce grand tout. Les nombreuses expériences auxquelles il s'est livré, d'après cette hypothèse, l'ont enfin convertie en certitude.

— Pour l'instant, je ne puis vous en apprendre davantage, et je vous recommande surtout un silence religieux. Il est si difficile de ne pas voir, dans les visions de Makarie, les effets d'un cerveau dérangé ou d'une imagination malade. Tous ses parents ignorent ses inexplicables extases, qui la rendent parfois tout à fait incapable de prendre la moindre part aux intérêts de la terre. Quand elle se trouve dans cet état, nous la disons tellement malade, qu'elle ne peut recevoir personne. Encore une fois, mon ami, soyez discret, surtout avec Lénardo.

Vers le soir, notre voyageur fit ses adieux à Makarie. Leur entretien fut aussi agréable qu'instructif. Nous n'en donnerons ici que le passage suivant :

— La nature, dit Makarie, n'a pas donné à l'homme un seul défaut qu'il ne puisse convertir en vertu, pas une vertu dont il ne puisse faire un défaut. Ces dernières sont les plus dangereuses : mon neveu m'en a fourni la preuve. Ce jeune homme, dont on vous a déjà fait connaître la conduite singulière, et qu'on m'accuse de traiter avec trop d'indulgence et d'amour, est naturellement actif et adroit. Il s'est exercé avec succès dans la plupart des arts et des métiers; aussi ne nous a-t-il envoyé que des productions d'arts et de métiers qui, par leurs perfections et leur cachet national, devaient nous indiquer les pays qu'il traversait. Ceci pourrait faire croire qu'il est et qu'il sera toujours un esprit sec et froid, ne voyant jamais que la superficie des choses ; surtout parce qu'il est rarement disposé à entrer dans des considérations générales et intellectuelles. Cependant il y a en lui un tact si merveilleux du bien et du mal, du bon et du mauvais, que je ne l'ai jamais vu se conduire envers personne et dans aucune circonstance autrement qu'il n'aurait dû le faire. Quant à son voyage, et surtout aux précautions dont il enveloppe son retour, je présume qu'il craint d'avoir troublé le repos d'une jeune personne de nos environs, et qu'il voudrait savoir, avant tout, si elle est heureuse, afin de ne pas paraître devant nous sous le poids d'un remords. Remettez-lui cette lettre de ma part, et disposez notre famille à le recevoir avec indulgence et amour. J'espère que je ne quitterai

pas la terre sans l'avoir revu et béni. Angéla vous expliquera plus amplement ce qui vous reste à faire.

CHAPITRE XI.

LA BRUNE JEUNE FILLE.

Wilhelm s'acquitta consciencieusement des commissions dont on l'avait chargé pour Lénardo. Après un assez long entretien, ce jeune homme lui demanda si Makarie n'avait pas ajouté aux renseignements qu'il devait lui donner de sa part une nouvelle, insignifiante en apparence, mais qui était pour lui du plus haut intérêt. Wilhelm recueillit ses souvenirs.

— Elle m'a parlé d'une jeune personne nommée Valérine, dit-il, et je me souviens maintenant qu'elle m'avait fortement recommandé de vous assurer qu'elle était très-avantageusement mariée, et fort heureuse sous tous les rapports.

— Me voilà tranquille aussi ! s'écria Lénardo : je suis prêt à retourner chez moi, puisque je n'y serai pas poursuivi par la crainte d'avoir brisé l'avenir de cette jeune fille.

— Il ne m'appartient pas de chercher à connaître la nature de vos rapports avec elle, mais, je vous le répète, elle est parfaitement heureuse.

— Ces rapports sont fort singuliers, répondit Lénardo, et l'amour n'y est pour rien. Cependant toutes mes questions sur les changements survenus dans ma famille, n'avaient d'autre but que d'apprendre, en passant, ce que pouvait être devenue cette aimable enfant. Je sais fort bien qu'on ne saurait quitter ses amis pour quelque temps sans les retrouver changés, et je me familiariserai sans peine avec les miens tels qu'ils peuvent être aujourd'hui. Toutes mes inquiétudes portaient sur Valérine : si elle était restée dans la position où je l'ai laissée, il m'eût été impossible de la revoir.

— Vous excitez bien vivement ma curiosité. Il paraît que vos relations avec elle étaient d'une nature bien extraordinaire.

— J'en conviens : au reste, vous allez en juger vous-même. J'ai toujours eu le projet de faire mon tour d'Europe, sans lequel il n'y a pas d'éducation complète possible. Parfois, cependant, j'abandonnais ce projet, parce que, ce qui est près de moi, m'attire davantage. Excité par l'exemple des amis qui m'avaient précédé, je me décidai enfin plus vite qu'on ne s'y était attendu. Alors mon oncle, qui devait faire les frais de ce voyage s'en occupa exclusivement. Vous le connaissez, et vous savez qu'il ne se propose jamais qu'un but à la fois. Cette unité d'action l'a mis à même d'exécuter des entreprises qui paraissent au-dessus des ressources d'un simple particulier. Dès qu'il me vit prêt à partir, il suspendit les constructions qu'il avait commencées, et même celles qu'il avait projetées. Puis il ordonna à son homme d'affaires de faire rentrer sans délai les fermages arriérés ; car il entrait dans ses principes de ne presser ces rentrées que lorsqu'il en avait réellement besoin. L'homme d'affaires obéit ponctuellement et j'appris qu'il venait de faire chasser un fermier pour lequel mon oncle s'était, depuis très-longtemps, montré fort indulgent. Son cautionnement n'avait pas suffi pour acquitter les fermages échus. Ce fermier était un homme paisible, mais peu actif ; on l'aimait à cause de sa piété et de sa bonté, qui malheureusement dégénérait en faiblesse. Il avait perdu sa femme ; et sa fille, qu'on appelait généralement *la brune jeune fille*, était encore trop enfant pour diriger convenablement une maison. En un mot, il marcha à grands pas vers sa ruine, que l'indulgence de mon oncle avait plutôt hâtée que prévenue.

Déjà tout était prêt pour mon départ, lorsqu'un soir je me glissai dans le parc pour prendre congé de mes réduits et de mes arbres de prédilection. Tout à coup je vis devant moi *la brune jeune fille*, ou plutôt Valérine ; oui, c'est bien là son véritable nom, mais on ne le lui donnait presque jamais, et on ne la désignait que par le surnom que lui avait valu la nuance foncée de ses cheveux et de son teint. Elle me supplia d'intervenir en faveur de son père auprès de mon oncle. Je savais que pour l'instant il ne pouvait rien ; j'eus même la cruauté de lui dire que son père

avait mérité le malheur qui venait de le frapper. Elle le justifia avec tant de chaleur, et ses arguments me parurent si vrais, que je lui aurais accordé le délai qu'elle désirait si j'en eusse été le maître. Quant à mon oncle, je savais que je n'obtiendrais rien de lui; sa patience était épuisée et sa résolution irrévocable.

Une parole donnée a toujours été sacrée pour moi. Quiconque me demande quelque chose m'embarrasse; et je me suis tellement accoutumé à ne jamais m'engager, que je refuse même ce que j'ai l'intention et le pouvoir de tenir. Cette habitude me seconda contre les instances de Valérine. Elle s'appuya sur le sentiment, et moi sur la raison; aussi ne pouvais-je m'empêcher de m'accuser intérieurement de dureté. Nous nous étions déjà plusieurs fois répétés les mêmes choses sans pouvoir nous convaincre, quand enfin la crainte d'une ruine certaine rendit la jeune fille plus éloquente et lui arracha des larmes. Je continuai à affecter du calme, et je cherchai à terminer cette scène; mais elle se jeta à mes pieds, saisit mes mains, les couvrit de baisers, et me regarda d'un air si suppliant, que je n'eus plus la force de maîtriser mon émotion.

— Calmez-vous, mon enfant, lui dis-je en la relevant; je ferai mon possible.

— C'est l'impossible qu'il faut faire! s'écria-t-elle.

Sans trop savoir ce que je disais, je laissai échapper ce mot :

— J'essayerai.

Et, d'une voix tremblante de bonheur et d'espérance, elle me répondit :

— Vous réussirez.

Je m'éloignai avec précipitation et dans un état difficile à à décrire. Persuadé que je n'obtiendrais rien de mon oncle, j'allais m'adresser à l'homme d'affaires : il venait de sortir.

Une nombreuse société encombrait le château; car tous mes amis et connaissances étaient venus pour prendre congé de moi. On joua le reste de la soirée, et le souper se prolongea bien avant dans la nuit. La journée suivante se passa de la même

manière, et j'oubliai la pauvre *brune jeune fille*. Le retour de l'homme d'affaires me rappela ma promesse. Il était si occupé, qu'il ne m'écouta que parce que je l'y avais presque forcé. Dès qu'il m'entendit prononcer le nom du fermier, il m'interrompit d'un ton solennel, et me pria de ne pas laisser deviner à mon oncle que j'avais formé l'imprudent désir d'intervenir dans cette affaire. Il ajouta que si je ne suivais pas son conseil, je m'attirerais de graves désagréments, et que j'augmenterais le malheur du fermier.

Le jour de mon départ était fixé; j'avais des visites à faire, des amis à recevoir, des lettres à écrire, des mesures à prendre. Mes domestiques, intelligents pour le service ordinaire, ne l'étaient pas assez pour me seconder dans un cas exceptionnel : tout reposait sur moi. Cependant, lorsque l'homme d'affaires m'accorda une heure pour régler avec moi la manière de me faire parvenir les fonds nécessaires, je lui parlai de nouveau du père de Valérine.

— Mon cher baron, me dit-il alors, je vous le répète, ne vous occupez plus de cet homme. Votre oncle est déjà assez mal disposé, car votre voyage a soulevé plus de difficultés que je ne le croyais d'abord ; et vous savez que mon digne patron n'aime pas à revenir sur une affaire qu'il croyait terminée. Quant à sa sévérité envers un débiteur qui a épuisé sa patience, elle est chez lui un principe, un système ; et en pareil cas il est inexorable.

Je le priai de mettre du moins quelques ménagements dans l'exécution des mesures judiciaires qui dépendaient entièrement de lui. Il me le promit : c'était le seul moyen de se débarrasser de moi. Le lendemain matin, une chaise de poste m'entraîna loin du château et de tout ce qui pouvait m'intéresser.

Une forte impression de l'âme est comme une blessure du corps, à l'instant où on la reçoit on la ressent à peine, on n'en souffre que lorsqu'elle s'est envenimée. Le souvenir de ma rencontre au parc, loin de s'affaiblir, devint toujours plus vif. J'avais sans cesse devant les yeux la *brune jeune fille*, les arbres qui nous entouraient, et le sentier par lequel je m'étais échappé, en lui laissant un espoir qui ne s'est point

réalisé. C'était un tableau douloureux presque insoutenable. D'autres images l'affaiblissaient parfois ; mais rien n'a pu le détruire. Je le retrouvais à chaque heure de solitude ; et le poids du mal, dont j'étais la cause involontaire, pesait toujours plus lourdement sur moi.

Au début de mon voyage, je ne pouvais me dispenser d'entretenir des relations avec l'homme d'affaires. Je ne lui écrivais jamais sans lui demander des nouvelles de la famille du fermier. Il me répondit d'abord vaguement, et en termes équivoques ; puis il finit par passer entièrement ce point sous silence.

La distance toujours croissante qui me séparait de mon pays, ma bizarre manie de communiquer avec les miens, non par lettres, mais par des présents allégoriques, les objets nouveaux qui réclamaient mon attention et occupaient ma pensée, peut-être aussi l'influence bienfaisante du temps, enfin cette réunion de tant de causes opposées finit par affaiblir l'image dont j'avais été si longtemps et si cruellement poursuivi. Mais à mesure que je me suis rapproché de ces lieux, cette image s'est réveillée plus forte que jamais ; et je ne craignais rien tant que d'apprendre que la pauvre Valérine avait succombé au malheur dont j'avais promis de la garantir. En vain me suis-je dit plus de mille fois que cette crainte n'était qu'une faiblesse, et qu'en m'imposant la loi de ne jamais rien promettre, j'avais été guidé, non par un sentiment généreux, mais par une lâche terreur du repentir. Ce repentir, que je voulais éviter, s'est cruellement vengé de moi ; et cependant, je dois l'avouer, il y a un certain charme dans les tortures qu'il m'a causées. Jamais je ne voyais la *brune jeune fille* à genoux devant moi sans sentir ma main frémir sous les baisers qu'elle y avait imprimés !...

Lénardo se tut, et Wilhelm lui dit en souriant :

— Il paraît que la dernière partie de mon message a été pour vous le *post scriptum* d'une lettre de femme, c'est-à-dire la chose la plus intéressante et la plus agréable. Je ne sais que fort peu de choses sur Valérine, mais je suis sûr qu'elle a épousé un riche propriétaire, et qu'elle est parfaitement heureuse.

— Eh bien! dit Lénardo, puisque vous venez de me donner ainsi l'absolution d'un vieux péché involontaire, venez avec moi pour m'aider à faire ma rentrée dans ma famille, que j'ai déjà fait attendre trop longtemps.

— Je ne le puis, répondit Wilhelm; il m'est expressément défendu de m'arrêter plus de trois jours dans le même endroit et d'y retourner avant un an. Pardonnez-moi si je ne vous explique pas les causes de cette singulière défense; un devoir rigoureux m'en empêche.

— Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous retenir. Mais puisque vous avez commencé à vous occuper de mon bonheur, vous pouvez achever votre ouvrage sans manquer à vos engagements. Allez voir Valérine et assurez-vous de sa position; vous m'en rendrez compte par écrit ou dans quelque lieu des environs qu'il vous plaira de me désigner; je m'empresserai d'aller vous y attendre. Je vous ramènerai Félix, qui restera avec les dames jusqu'à ce que vous m'ayez fait connaître le lieu de notre rendez-vous.

Wilhelm y consentit avec joie, et tous deux montèrent aussitôt à cheval.

Arrivé à la place où la voiture du baron l'attendait pour le ramener dans sa famille, Wilhelm allait prendre congé de lui et suivre la route qui conduisait chez Valérine, mais son nouvel ami le retint.

— Pourquoi n'irais-je pas avec vous? dit-il; vous avez bien voulu vous faire mon messager, soyez mon compagnon; car je ne saurais me rendre chez la *brune jeune fille* sans être accompagné d'un ami, comme on ne saurait aller en justice qu'avec son conseil.

En vain Wilhelm lui représenta que sa famille l'attendait, et que l'arrivée de sa voiture sans lui produirait un effet pénible : il insista, répéta au domestique la défaite par laquelle il justifiait son retard, et dirigea son cheval vers la demeure de Valérine.

Le pays était fertile et bien cultivé, et Wilhelm eut le loisir de l'admirer en détail, car le baron gardait un profond silence; il ne le rompit qu'au moment où il entra sur les terres de la *brune jeune fille*.

— Tout autre à ma place, dit-il, serait venu sous un déguisement, afin de ne pas être reconnu. Il est toujours embarrassant de se trouver en face d'une personne qui a le droit de vous sermoner. Eh bien ! moi, j'aime mieux braver un sermon que de chercher à l'éluder par une ruse ou par un mensonge. Le mensonge nous cause souvent plus d'embarras que la vérité ; il vaut donc mieux s'en tenir à elle. Avançons avec courage ; je commence à reconnaître les lieux : nous voici arrivés. Je vais vous présenter comme mon ami et mon compagnon.

Lorsqu'ils mirent pied à terre devant la demeure de Valérine, un homme d'un extérieur agréable, mais vêtu avec tant de simplicité qu'on aurait pu le prendre pour un fermier, se fit connaître pour le maître de la maison. A peine Lénardo lui eut-il dit son nom, qu'il s'écria avec une joie vive et sincère :

— Que ma femme sera contente de voir le neveu de son bienfaiteur ! elle n'a pas oublié tout ce que votre oncle a fait pour elle et pour son père.

Le baron chercha vainement à s'expliquer le sens de ces paroles.

— Cet homme qui a l'air si bon et si loyal, se dit-il à lui-même, chercherait-il à cacher son ressentiment sous des louanges ironiques? car il ne peut ignorer que mon oncle a causé le malheur du pauvre fermier; ou bien ce malheur n'aurait-il pas eu lieu, et n'aurait-on évité de m'en parler que pour me causer une surprise agréable ?

Pendant qu'il se livrait à cet espoir, le mari de Valérine donna ordre au cocher d'aller chercher sa femme, qui était allée rendre une visite dans le voisinage; puis il invita ses hôtes à faire une promenade dans ses champs et dans ses prairies, afin de se convaincre par eux-mêmes du parti qu'il savait en tirer. Un pareil examen ne pouvait manquer d'intéresser le baron, puisqu'il était destiné à devenir un jour un des plus grands propriétaires du pays.

Lénardo se laissa conduire, et Wilhelm, qui aimait à s'instruire, le suivit volontiers. Bientôt tous deux reconnurent que le bon cultivateur avait distribué ses terres avec une rare intelligence, et qu'il les exploitait en agronome parfait. Il

semait et plantait toujours à propos et dans les terrains les plus convenables; et comme il ne faisait jamais rien au hasard, il exposait si clairement les causes et les effets de ses dispositions, qu'on ne pouvait l'écouter sans se croire capable de l'imiter. C'est ainsi qu'en voyant travailler un maître habile on s'imagine que rien n'est plus facile que de faire ce qu'il fait. L'approbation des deux amis charma le digne agronome.

— Je reçois vos éloges avec reconnaissance, leur dit-il; mais j'ai comme tout le monde mon côté faible : vous allez en juger.

Et doublant le pas il fit rentrer ses hôtes dans la cour de sa demeure et les introduisit dans les granges et les remises, où il leur montra tous les instruments aratoires, dont il avait une ample collection, entretenus avec un soin minutieux.

— Mes voisins, dit-il, assurent que sur ce point je vais beaucoup trop loin; mais je ne le crois pas. N'est-ce pas un grand bonheur que de convertir en joujoux les instruments de son travail, et de trouver du plaisir dans l'exercice d'un état dont notre position nous fait un devoir?

Wilhelm lui adressa une foule de questions, et les réponses qu'il reçut lui prouvèrent que cet homme était capable de s'élever aux considérations générales; aussi ne tarda-t-il pas à amener la conversation sur ce terrain. Lénardo y prit peu de part : le bonheur de Valérine avec un pareil époux lui paraissait certain, et cependant il se sentait oppressé par une sensation douloureuse dont il lui était impossible de se rendre compte.

La voiture revint enfin; tous s'avancèrent vers la portière : mais quel ne fut pas l'effroi du baron, lorsqu'il vit descendre de cette voiture, non la *brune jeune fille*, mais une svelte et belle blonde! Cette beauté gracieuse cependant ne lui était pas inconnue : les premiers mots qu'elle lui adressa lui prouvèrent qu'elle était la fille du justicier spécialement protégé par l'oncle, qui avait puissamment contribué au bien-être matériel du jeune couple. Valérine se plut à redire au neveu, avec l'abandon de la reconnaissance, tout ce qu'elle devait à son digne parent.

La vivacité de la conversation permit à Lénardo de se re-

mettre et d'avertir Wilhelm de la méprise dont il était dupe. Valérine avait trop de vanité pour renoncer à l'idée flatteuse que c'était réellement pour elle que le baron avait retardé d'un jour son retour dans sa famille ; et notre héros entretint si adroitement cette illusion, que personne ne soupçonna que cette visite était destinée à une autre.

Malgré le vif désir qu'éprouvaient les deux amis de se parler sans témoins, ils ne purent en trouver l'occasion que fort tard, c'est-à-dire au moment où ils se retirèrent dans leur chambre à coucher. A peine y furent-ils arrivés que Lénardo s'écria avec douleur :

— Je ne pourrai donc jamais trouver la fin de mon tourment ! Je me souviens fort bien d'avoir vu cette belle blonde avec la *brune jeune fille*, souvent même je me suis mêlé à leurs jeux : mais toutes deux alors m'intéressaient si peu, que je ne me suis souvenu du nom de l'une que pour le donner à l'autre. Je retrouve celle dont la destinée ne m'inquiète nullement, et j'ignore ce qu'est devenue celle, dont le souvenir m'a suivi à travers le monde.

Le lendemain les deux amis se levèrent même avant les actifs campagnards : cependant le plaisir de savoir Lénardo chez elle avait réveillé Valérine de bonne heure. Elle prépara un splendide déjeuner ; mais elle était loin de prévoir avec quels sentiments le neveu de son bienfaiteur s'y présentait.

Wilhelm savait qu'il fallait à tout prix procurer à son ami des nouvelles de la *brune jeune fille* : dans ce but, il dirigea l'entretien sur la première jeunesse de Valérine, ce qui l'amena naturellement à parler de la compagne de ses jeux, la fille de l'indolent fermier, qu'elle appela Nachodine. A ce nom, Lénardo crut voir la malheureuse suppliante prosternée à ses pieds ; et, comme pour mettre le comble à sa douleur, Valérine fit un récit détaillé de l'expulsion du pauvre fermier et de la pieuse résignation avec laquelle il avait quitté le pays, sans argent, sans bagage, à pied, et appuyé sur le bras de sa fille.

Au moment du départ, les deux époux prièrent instamment leurs hôtes de ne pas oublier de revenir les voir. Wilhelm pro-

mit à demi, avec l'intention de ne pas tenir. Le baron prit congé d'un air distrait, s'élança rapidement sur son cheval, et partit avec une agitation visible.

Il est dans la nature de l'homme de tout interpréter en sa faveur, aussi Valérine vit-elle dans la conduite de Lénardo la preuve d'une passion naissante ou le réveil subit d'un amour mal éteint; et, malgré son affection sincère pour son excellent mari, elle en fut très-flattée.

Après avoir marché quelque temps en silence à côté de Wilhelm, Lénardo lui adressa la parole.

— Si, en dépit du naufrage cruel que je viens de faire au moment où je croyais toucher au port, je me sens encore la force de me présenter devant les miens, c'est parce que le Ciel m'a envoyé en vous un ami dévoué, qui peut, sans inconvénient, diriger ses courses partout où bon lui semble. Allez donc à la recherche de Nachodine, et donnez-moi de ses nouvelles. Si elle est heureuse, je serai satisfait; si elle ne l'est pas, je vous autorise à disposer de tout l'argent que vous croirez nécessaire pour adoucir sa position.

— Et vers quel point de la terre faudra-t-il que je dirige mes pas? répondit Wilhelm en souriant. Si vous l'ignorez, comment pourrai-je le savoir?

— Écoutez-moi, dit le baron. Vous vous êtes aperçu des angoisses cruelles dans lesquelles j'ai passé la nuit dernière. Au milieu de mon désespoir, je me suis souvenu d'un vieil ami dont les sages conseils ont eu une heureuse influence sur ma première jeunesse. J'aurais cherché à l'avoir pour compagnon de voyage, s'il n'était pas, pour ainsi dire, enchaîné à sa maison par les objets de curiosité qu'il se plaît à y entasser. Ses relations s'étendent sur tout ce qui est uni en ce monde par un noble lien. Racontez-lui mon chagrin, il vous dira où vous pourrez trouver Nachodine. Le pauvre fermier était pieux : en songeant au mal que je lui ai fait, je me sens disposé à devenir pieux au point de m'adresser à l'ordre moral du monde, et de le supplier d'intervenir en ma faveur par une manifestation merveilleuse et directe.

— Il nous reste encore un obstacle à vaincre, dit Wilhelm : que ferai-je de Félix? Je ne puis l'associer à une course aussi

aventureuse, et cependant un fils ne saurait être mieux nulle part qu'à côté de son père.

— C'est une douce erreur : un père gouverne toujours son fils avec un certain despotisme d'autant plus dangereux, qu'il consiste à douter des vertus de ce fils et à s'applaudir de ses défauts. C'est ce qui a fait dire aux anciens que le fils d'un héros est presque toujours un vaurien. Au reste, mon vieil ami pourra vous guider à ce sujet. Lorsque je fus le voir pour la dernière fois, il y a un an environ, il me parla d'une association d'instituteurs qui me paraissait alors une belle utopie, cachant sous l'image de la réalité, un enchaînement d'idées découlant les unes des autres, mais qui ne se coordonnent jamais dans le monde positif. Je ne l'ai pas interrogé à ce sujet, car je sais qu'il aime à personnifier par des allégories le possible et l'impossible. Je n'en suis pas moins convaincu qu'il vous indiquera une direction sous laquelle vous pourrez placer votre fils, et qui vous offrira des chances heureuses pour son avenir.

En ce moment ils passèrent devant une villa d'un aspect agréable, mais sévère, et dont les fenêtres et les portes étaient soigneusement fermées. Un homme âgé, qui travaillait à l'entrée, leur apprit que le propriétaire était mort depuis peu dans une extrême vieillesse, et que son fils ne voulait pas habiter cette belle demeure parce que tout y était trop fini. En effet, l'art n'avait plus qu'à profiter de ce qui était, genre de bonheur incompatible avec les goûts du jeune homme ; aussi était-il allé se fixer plus près des montagnes, où il avait fait construire pour lui et pour ses associés des chaumières, ou plutôt des ermitages de chasseurs.

L'homme qui leur racontait ces détails s'était fait connaître pour le concierge chargé, par le testament du père, de veiller à la conservation et à la propreté de la villa, jusqu'à ce qu'un héritier, partageant les goûts de son aïeul, veuille en prendre possession, en acceptant la loi de ne rien y déranger.

Les deux amis continuèrent leur route, et Lénardo blâma vivement la bizarrerie de l'homme qui veut que tout commence avec lui.

— Cette prétendue bizarrerie, répliqua Wilhelm, s'excuse et s'explique facilement. Ne sommes-nous pas en effet forcés de tout recommencer? Pouvons-nous éviter un seul des mille maux qui empoisonnaient l'existence de nos devanciers? et n'est-il pas naturel qu'en ce cas, nous rejetions leurs plaisirs?

— Vous me forcez à convenir, dit le baron, que moi aussi je ne m'occupe volontiers que de mon propre ouvrage. Je ne voudrais pas d'un serviteur que je n'aurais pas vu grandir et se former sous mes yeux; je n'ai aucun plaisir à monter un cheval que je n'ai pas dressé moi-même. Cette disposition d'esprit m'attire vers les choses positives, et mes voyages à travers les pays les plus civilisés de l'Europe, n'ont pu vaincre ce penchant. Mon imagination aime à errer au delà des mers, où elle cherche les vastes propriétés que ma famille y possède et qu'elle néglige entièrement. Un jour, peut-être, je pourrai réaliser mes projets sur ce nouveau monde.

— Je ne saurais vous en blâmer. Appliquer des pensées telles que les vôtres, au neuf et à l'indéterminé, a quelque chose d'original et de grand. N'oubliez pas cependant que de pareilles entreprises sont inséparables de l'esprit d'association. Si vous passez en Amérique, vous y trouverez des familles européennes déjà établies; je le sais, car plusieurs membres de la société dont je fais partie s'y sont fixés. Voyez-les; ce sont des hommes sages et actifs dont les vues sont élevées : vous pourrez vous rendre mutuellement votre tâche plus facile et plus fructueuse.

Arrivés dans l'auberge où ils devaient se séparer, tous deux se mirent à écrire. Lénardo recommanda son ami à l'Antiquaire; Wilhelm exposa aux chefs de sa société la situation du baron, les pria de s'intéresser à lui, renouvela la demande qu'il avait faite à Montan, et expliqua de nouveau les motifs qui lui faisaient désirer d'être, le plus tôt possible, affranchi d'une obligation qui le convertissait, pour ainsi dire, en Juif errant.

En remettant cette lettre à Lénardo, il ne put s'empêcher de lui exprimer quelques scrupules.

— Je m'estime heureux, dit-il, de la commission dont vous m'avez chargé, puisqu'il s'agit de vous rendre au repos et de secourir une personne malheureuse : c'est une étoile vers laquelle on doit naviguer sans s'inquiéter de ce qui pourra nous arriver sur la route. Votre position est bien différente, et si vous ne vous étiez pas fait la loi de ne jamais engager votre parole, j'exigerais de vous la promesse de ne jamais revoir cette jeune fille qui vous a causé tant de tourments, soit que je la trouve heureuse ou que je puisse m'arranger de manière à ce qu'elle le devienne. En tout cas, je vous conjure, au nom de notre amitié, au nom de votre famille et de tout ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, de ne vous permettre, sous aucun prétexte, de revoir Nachodine. N'exigez pas que je vous nomme le lieu où je l'aurai trouvée; ayez assez de confiance en mon honneur pour me croire quand je vous dirai : Elle est heureuse; et regardez-vous alors comme entièrement quitte envers elle.

— Rendez-moi le service que j'attends de vous, répondit le baron, et comptez sur ma reconnaissance. Arrangez-vous, par rapport à elle, comme vous l'entendrez, et abandonnez-moi au temps, à la réflexion; et, si cela est possible, à la raison.

— Pardonnez mes précautions; mais celui qui sait sous combien de formes l'amour peut s'emparer de notre cœur, doit nécessairement craindre pour son ami une inclination qui ne pourrait lui causer que désordres et malheurs.

— J'espère que je serai débarrassé de cette fille quand je la saurai heureuse, répondit Lénardo.

Ils se séparèrent, et chacun se dirigea de son côté.

CHAPITRE XII.

Après un court et agréable voyage, Wilhelm arriva à la ville qu'habitait l'Antiquaire. Elle était d'un aspect riant, et la plupart de ses maisons étaient tellement neuves, qu'on devinait facilement qu'elle venait d'être affligée par un vaste incendie.

L'adresse de la lettre de Lénardo conduisit notre héros à une extrémité de cette ville que le feu avait épargnée. Il s'arrêta devant une maison d'une architecture grave et ancienne : les vitres, troubles à l'extérieur et bizarrement jointes, annonçaient qu'à l'intérieur elles étaient enrichies de peintures, et cet intérieur répondait à tout ce qu'on pouvait en attendre. Le vestibule et les appartements étaient garnis de meubles qui avaient servi à des générations oubliées depuis longtemps. Partout des objets inusités, et magnifiques pourtant, attiraient les regards et frappaient l'imagination.

Le vieillard reçut Wilhelm dans une chambre meublée dans le même goût. Les pendules et les horloges avaient bien des fois déjà marqué l'heure de la naissance et de la mort de leurs propriétaires, et tout ce qui les entourait prouvait que le passé peut s'unir au présent.

Wilhelm remit sa lettre à l'Antiquaire, qui, au lieu de l'ouvrir, la déposa sur une table et entama un entretien familier avec l'homme qu'on lui recommandait, afin de prendre par lui-même une idée de son caractère.

— Vous laissez errer des regards étonnés autour de vous, lui dit-il en souriant : je conviens que tout ce que vous voyez ici a le droit de vous surprendre ; mais ces divers objets doivent vous prouver combien les choses inanimées peuvent durer : c'est l'opposé des choses animées, qui passent et changent si vite. Cette théière a servi à mes parents et fut plusieurs fois témoin de nos joyeuses réunions de famille. Ce vieil écran me garantit encore de l'ardeur du feu que ces immenses pincettes raniment sans cesse. Je ne ferais que vous répéter toujours la même chose si je continuais à vous faire l'histoire de mon mobilier. En un mot, je me suis dispensé du soin de le renouveler, soin qui absorbe une partie du temps de la plupart des hommes. En conservant avec amour tout ce que les autres ont possédé avant moi, j'ai pu occuper plus dignement ma vie et mes facultés, et j'ai amassé un trésor qui commence à devenir précieux. J'ai connu un jeune homme qui, en prenant congé de sa bien-aimée, lui enleva une épingle dont il s'est servi pour attacher son ja-

bot; il l'a rapportée de ses voyages, qui ont duré plusieurs années. L'homme est si petit par lui-même, qu'un pareil soin doit être regardé comme une vertu.

— Il en est d'autres, répliqua Wilhelm, qui ont rapporté de leurs voyages une épine dans le cœur, et dont il faudrait chercher à les débarrasser.

Le vieillard avait lu à la dérobée la lettre de Lénardo, et cependant il paraissait ne pas comprendre cette allusion.

— Nous devons presque toujours notre énergie à l'opiniâtreté avec laquelle nous tenons à certaines possessions, dit-il. Pour ma part, je lui dois la conservation de ma maison. Quand la ville était en feu, on voulut emporter mon mobilier : je m'y opposai, et, secondé par quelques voisins robustes et intelligents, je parvins à arrêter les progrès de l'incendie. Cette partie de la ville a été sauvée, et en rentrant chez moi j'ai tout retrouvé à sa place accoutumée.

— Vous conviendrez pourtant, répliqua Wilhelm, que l'homme chercherait en vain à lutter contre les changements qui résultent de la marche du temps.

— Sans doute; mais celui qui s'est conservé le plus longtemps a été le plus utile. Nous pouvons nous conserver même au delà de la durée de notre existence, car nous léguons non-seulement des choses, mais des pensées à nos héritiers. C'est à ces dernières surtout que j'attache le plus de prix; aussi ai-je pris à ce sujet plus d'une précaution bizarre, plus d'une mesure extraordinaire. Ce n'est que depuis peu que je puis compter enfin sur un succès complet. Le fils disperse ordinairement ce que son père a péniblement amassé, pour amasser à son tour autre chose et autrement. Mais dans les générations suivantes on voit presque toujours renaître les mêmes goûts, les mêmes penchants. Grâce aux soins de la Société des Instituteurs, dont les chefs sont mes amis, je suis parvenu à me procurer un jeune homme actif, instruit; et qui tient peut-être encore plus que moi à conserver et à transmettre les objets qu'il possède. A cette passion il joint un goût prononcé pour les choses extraordinaires. Le zèle et le courage qu'il a déployés pour sauver ma maison des flammes lui ont valu ma confiance. Il s'est

montré digne du trésor que je lui transmettrai, et dont il a déjà la direction. Depuis cette époque, un concours d'événements imprévus augmente ce trésor chaque jour. N'allez pas croire cependant que tout ce que vous voyez ici m'appartienne. De même que l'on trouve chez un prêteur sur gage des bijoux étrangers, de même aussi l'on trouve chez moi des objets précieux dont on m'a confié la garde pour les soustraire à toute espèce de dilapidation.

Ces mots rappelèrent à Wilhelm la magnifique cassette que son fils avait trouvée dans les ruines du château des Géants, et que plusieurs fois déjà il avait craint de perdre au milieu de la vie errante à laquelle il était condamné. Il la montra aussitôt à l'Antiquaire, qui l'examina avec attention, désigna le siècle d'où datait ce travail, et présenta à notre héros un objet à peu près semblable. Wilhelm, qui depuis longtemps avait envie de l'ouvrir de force, lui demanda si cela pourrait se faire sans trop l'endommager.

— Sans doute, répondit l'Antiquaire; mais je ne vous le conseille pas. Puisqu'un hasard presque merveilleux vous a rendu propriétaire de cette cassette, qu'elle devienne la pierre de touche de votre fortune. Si vous êtes né sous une bonne étoile, et si ce petit meuble renferme quelque chose d'important, la clef se trouvera au moment où vous vous y attendrez le moins.

— Je sais que cela arrive quelquefois, dit Wilhelm.

— Cela m'est arrivé à moi-même, et tout récemment encore, répondit le vieillard. Regardez ce crucifix d'ivoire : depuis trente ans je possède le corps, la tête et les pieds faits d'un seul morceau; et je les gardais soigneusement comme un chef-d'œuvre de sculpture. Il y a dix ans environ on m'envoya la croix, et je me suis laissé aller à rétablir le tout en confiant à un artiste célèbre le soin d'ajouter les bras. Malgré la supériorité de son talent, il resta tellement au-dessous de son prédécesseur, que ce crucifix n'était plus pour moi qu'un objet de piété et non un objet d'art. Jugez de mon bonheur, quand on m'envoya enfin les véritables bras, tels que vous les voyez et qu'il les fallait pour rétablir l'harmonie de l'ensemble, sans laquelle il n'y a pas

de chef-d'œuvre possible. Ravi de ce concours de hasards qui a si heureusement complété ce monument, j'y vois maintenant l'image de la religion chrétienne : elle aussi a été désunie et morcelée plus d'une fois ; mais elle aussi s'est toujours réunie, et se réunira toujours sur la croix.

Wilhelm admira en silence le crucifix et sa merveilleuse histoire, puis il dit à l'Antiquaire :

— Je suivrai votre conseil : que la cassette reste fermée jusqu'à ce que la clef se trouve, quand elle devrait dormir ainsi jusqu'à la fin de ma vie.

— Qui vit longtemps, jeune homme, voit beaucoup de choses se réunir et se disperser.

L'associé de l'Antiquaire entra en ce moment : notre héros lui exprima le désir de déposer la cassette entre ses mains. Le jeune homme inscrivit aussitôt ce dépôt sur un grand registre, et en donna un reçu au propriétaire. Il lui déclara ensuite qu'il ne rendrait point ce dépôt à un étranger sur la simple présentation de ce reçu ; et l'on convint d'une formule mystique, que celui qui viendrait la retirer serait forcé de prononcer de vive voix.

A peine cette affaire fut-elle terminée qu'on passa à celle de Lénardo ; mais l'on reconnut qu'il était impossible de prendre un parti avant d'avoir placé Félix. Cette circonstance autorisa le vieillard à exposer ses principes sur l'éducation en général.

— La véritable vie, dit-il, la véritable action, l'art enfin, doit être précédé par le métier, qui ne peut s'acquérir que dans des limites resserrées. Il vaut mieux, bien savoir et bien faire une chose, que d'en savoir et d'en faire cent à demi. Les hommes auxquels je vous conseille de confier votre fils s'adressent à toutes les facultés : ils sondent et éprouvent les élèves, ils les suivent pas à pas, car c'est le seul moyen de s'assurer du point vers lequel la nature les pousse, et dont les passions et les penchants les détournent trop souvent. Ils mettent à la portée des enfants ce qui leur convient en effet, et leur ferment les fausses routes qui empêchent l'homme d'arriver à sa véritable destination. De ce noble centre d'activité on vous dirigera vers la jeune fille que le sentiment

délicat de notre ami, sur la valeur morale d'un être condamné à des malheurs non mérités, a élevée si haut, qu'il a fait le but de sa vie de la réparation qu'il croit lui devoir. J'espère que vous pourrez bientôt le satisfaire à ce sujet. La Providence a des ressources inépuisables pour relever ceux qui sont tombés, pour consoler ceux qui souffrent. Il y a des moments où notre destinée ressemble à un arbre fruitier au milieu de l'hiver : qui oserait croire qu'avec le retour du printemps ces branches desséchées se couvriront de fleurs et de fruits, si l'expérience ne nous l'avait pas prouvé ?

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

En suivant la route indiquée par l'Antiquaire, Wilhelm et son fils ne tardèrent pas à arriver dans la province des Instituteurs, sur laquelle le bon vieillard leur avait raconté une foule de choses extraordinaires. La fertilité du sol les impressionna d'abord agréablement. De nombreux troupeaux de bêtes à cornes paissaient dans les vallées; les moutons trouvaient une nourriture plus convenable à leur nature dans l'herbe fine et parfumée des montagnes; et de riches moissons arrivées à la maturité couvraient les collines. Le mouvement et l'activité régnaient partout. Dans ce grand tableau, on ne voyait pas une femme, pas un homme arrivé à l'âge mûr : rien que des enfants mâles et des adolescents. Tous se préparaient à la moisson, et leurs physionomies riantes faisaient deviner les fêtes joyeuses qui devaient succéder à ces pénibles travaux.

Nos deux voyageurs les saluèrent avec cordialité, et les prièrent de leur indiquer la demeure du chef; car l'adresse de leur lettre portait cette suscription : *Au Chef, ou aux Trois*.

Ne pouvant leur donner aucun renseignement, les jeunes garçons les adressèrent à un surveillant qui était sur le point de monter à cheval pour se diriger ailleurs.

Wilhelm avait déjà remarqué qu'il régnait une grande variété dans les couleurs et dans la coupe des habits des élèves : il allait en demander la cause, lorsqu'une particularité plus singulière encore le frappa.

Dès que le Surveillant passait devant les enfants, ils suspendaient leur travail, se tournaient vers lui, et le saluaient avec des gestes différents. Les plus jeunes se croisaient les

bras sur la poitrine et levaient les yeux vers lui avec une douce expression de bonheur; d'autres posaient les mains derrière leur dos et regardaient la terre en souriant; d'autres encore se redressaient d'un air courageux, laissaient pendre leurs bras, tournaient la tête à droite et se rangeaient en file, tandis que les enfants des deux premières classes restaient groupés comme ils se trouvaient.

Les voyageurs descendirent de cheval à une place où un grand nombre d'enfants s'étaient réunis pour être passés en revue par le Surveillant. Wilhelm se disposa à l'interroger sur la signification des différents gestes et attitudes qu'il avait remarqués, lorsque Félix s'écria tout à coup :

— Quelle sera ma position, à moi ?

Le Surveillant lui fit prendre celle de la classe des plus jeunes. Il obéit; mais après un instant de silence il s'écria de nouveau :

— Cela ne me plaît pas; je ne vois rien là-haut... Mais si, si : je vois deux éperviers et un vautour qui volent vers l'ouest; est-ce de bon augure ?

— Ta conduite en décidera, répondit le Surveillant. Maintenant, va te mêler à tes compagnons.

Après avoir prononcé ces mots, il fit un signal, et les enfants se remirent les uns à travailler et les autres à jouer.

— Voulez-vous, ou plutôt pouvez-vous m'expliquer ce qui m'étonne ici ? dit Wilhelm au Surveillant. Tout ce que j'ai pu deviner, c'est que les gestes de vos élèves sont une manière de saluer.

— Vous ne vous trompez pas, et leur salut m'indique le degré de leur instruction.

— Quel est le but et le motif de cette classification ?

— C'est à mes supérieurs à vous répondre à ce sujet : ma tâche se borne à vous dire que rien ici n'est une vaine formalité, et que l'on donne aux enfants sur ce qu'ils font une idée, sinon complète, du moins juste et proportionnée à leurs facultés. Je dois ajouter qu'on leur défend d'en parler aux étrangers, et même entre eux. Cette précaution modifie l'enseignement de mille manières, sans compter l'avantage que le secret a par lui-même. En disant tout et tout de suite, on

dépouille tout de son attrait et de son importance. Au reste, il est des mystères qui, même quand ils nous ont été révélés, ont besoin d'être sanctifiés par le silence. Cette vérité est un point principal sur lequel repose la pureté des mœurs.

— Je comprends, dit Wilhelm : ce qui est indispensable pour les choses corporelles est également utile dans le domaine de l'intelligence. Peut-être pourrez-vous plus franchement satisfaire ma curiosité sur un autre point. Malgré la grande variété de la coupe des habits et des couleurs, on ne voit ici que certaines nuances dans toutes leurs gradations, depuis le plus clair jusqu'au plus foncé, et cependant je cherche en vain une classification d'âge ou de mérite. J'ai remarqué que les enfants, semblables entre eux par le vêtement, nous saluaient par des gestes et des attitudes différents.

— Sur cette particularité je suis encore forcé de me taire ; mais je puis vous assurer que vous ne nous quitterez pas sans avoir obtenu des éclaircissements sur ce que vous désirez savoir.

Félix était revenu près de son père, et tous deux continuèrent à s'avancer sous la direction du Surveillant, qui crut avoir découvert les traces du *Chef*. Bientôt le père et le fils entendirent avec une vive surprise des chants mélodieux retentir de tous côtés. Ils venaient d'arriver dans la partie de la province où les élèves, quel que fût leur travail, l'accompagnaient d'une espèce d'hymne appropriée à ce travail. Quand les groupes de travailleurs se trouvaient assez près pour s'entendre, chacun d'eux entonnait à son tour un chant particulier qui répondait à celui qui l'avait précédé. Vers le soir ils rencontrèrent des enfants qui exécutaient des danses, et dont les pas étaient soutenus par des chœurs de chanteurs. Félix y mêla sa voix, tandis que son père admirait avec ravissement ce spectacle, qui animait toute la contrée.

— Il paraît, dit-il au Surveillant, que l'on cultive soigneusement ici la danse et le chant.

— Sans doute ; le chant surtout, car il comprend et facilite toute espèce de progrès moral. C'est par le chant que

nous animons les plaisirs et les enseignements les plus simples; c'est par lui encore que nous gravons dans le cœur et dans la mémoire de nos élèves les principes de morale et de religion que nous leur donnons par degrés. Son influence est également bienfaisante dans les différents buts d'activité individuelle : en appliquant les enfants à tracer sur un tableau des signes représentant les sons qui sortent de leur gosier, à reproduire ces sons d'après les signes tracés par eux; en y ajoutant des paroles que nous leur faisons écrire ensuite sous ces signes, nous exerçons leurs mains, leurs oreilles et leurs yeux. Aussi parviennent-ils très-vite à écrire lisiblement et correctement; et comme ce travail est soumis à une mesure exacte et à des nombres déterminés, ils apprennent en même temps le calcul et les mathématiques. Enfin nous avons fait de la musique le point de départ de l'éducation; car c'est de la musique que découlent toutes les ramifications qui composent son ensemble.

Wilhelm lui exprima sa surprise de n'avoir pas encore entendu le son d'un instrument.

— N'allez pas conclure de là que nous les négligeons, répondit le Surveillant. Les plus belles et les plus étroites vallées de notre province leur sont consacrées. Quant aux commençants dont les dissonances blessent les oreilles, nous les reléguons dans des solitudes spéciales. Vous devez l'avoir éprouvé plus d'une fois, il n'y a pas de souffrance plus cruelle pour le citadin que le voisinage d'un élève qui apprend la flûte ou le violon. Nos commençants étudient plus ou moins longtemps dans le désert, mais ils sont les maîtres de revenir parmi nous pour s'assurer qu'ils sont parvenus au point de nous être agréables. Ces essais sont toujours suivis d'un succès complet; car nous nous attachons, avant tout, à développer chez nos élèves des sentiments de pudeur et de modestie.

Pendant cet entretien, ils étaient arrivés au lieu où Félix devait s'arrêter en attendant la décision du *Chef* que son père devait aller voir. Dans cette partie de la province, des enfants en récréation s'amusaient à un jeu aussi neuf qu'intelligent. Ils dansaient en rond et chantaient en chœur, tandis

qu'un de leurs camarades, armé d'une baguette, réglait et dirigeait la danse et les chants. Parfois il les suspendait brusquement par un signal convenu, et touchait à l'improviste un des enfants de la ronde, qui alors devait à l'instant même, et seul, entonner une chanson dont l'air et les paroles fussent en harmonie avec l'air et les paroles chantés par le chœur, au moment où le petit directeur lui avait imposé silence. La plupart des enfants étaient fort adroits à ce jeu : ceux qui restaient courts donnaient un gage; et si les autres riaient de cette punition, c'était sans malveillance et sans moquerie.

Félix se mêla aussitôt à la ronde, et s'y comporta assez passablement pour un débutant. On lui fit faire ensuite le salut de la première classe; mais il leva les yeux vers le ciel d'un air malin, et il était facile de voir qu'il ne connaissait pas le sens mystérieux de ce cérémonial. Ébloui par la beauté du lieu et par l'accueil gracieux de ses nouveaux camarades, il laissa partir son père presque sans regret. Ses yeux cependant se mouillèrent de larmes involontaires lorsqu'il vit emmener son cheval. On lui fit comprendre qu'il ne pouvait le conserver, et on lui promit qu'au moment où il s'y attendrait le moins, il en retrouverait un autre aussi gentil et aussi bien dressé. Cette promesse le consola complétement.

Après avoir pendant longtemps cherché en vain à rencontrer le *Chef*, le Surveillant dit à Wilhelm :

— Mes occupations ne me permettent pas de vous accompagner plus loin : je vais vous conduire chez les *Trois*, chargés de veiller sur notre sanctuaire; votre lettre leur est également adressée. En tout cas, lorsqu'ils sont réunis, ils remplacent le *Chef*.

Notre héros aurait voulu avoir l'explication de ce qu'il venait d'entendre nommer un sanctuaire; mais le Surveillant lui répondit sèchement :

— Puisque vous avez assez de confiance en nous pour nous laisser votre fils, les *Trois* vous apprendront tout ce que leur sagesse et leur justice leur permettront. En attendant, je crois pouvoir vous dire que notre sanctuaire est un lieu qui renferme les objets visibles de notre vénération.

Nous n'y introduisons nos élèves qu'à certaines époques, et lorsqu'ils ont atteint un degré de perfectionnement assez marqué pour qu'ils puissent utiliser les impressions qu'ils y reçoivent.

Wilhelm venait d'entrer dans une profonde vallée; il s'arrêta près d'une porte pratiquée dans le mur qui entourait une forêt. A un signal donné, cette porte s'ouvrit. Un homme d'un extérieur vénérable, quoique sévère, accueillit le voyageur et le conduisit sur une place de verdure ombragée par tant d'arbres de différentes grandeurs, qu'il aperçut à peine les bâtiments et les plantations qui s'étendaient derrière ce rideau de verdure. Les *Trois* arrivèrent successivement, l'abordèrent avec cordialité, et entamèrent avec lui une conversation dont nous allons rapporter ici les points les plus intéressants.

— Puisque vous voulez nous confier votre enfant, dit le plus âgé des *Trois*, il est juste que vous cherchiez à connaître nos moyens d'action sur nos élèves. Vous avez déjà remarqué en passant plus d'un usage, plus d'une formalité qui ont dû vous paraître incompréhensibles : interrogez-nous, nous sommes prêts à vous répondre à ce sujet.

— J'ai vu des gestes, des attitudes, dit Wilhelm, dont je voudrais connaître la signification; car je sais que chez vous les signes ont une portée intellectuelle, et que les choses intellectuelles se manifestent par des signes extérieurs.

— Des enfants sains et heureusement nés, dit un des *Trois*, tiennent de la nature toutes les facultés nécessaires à leur perfectionnement. Notre tâche consiste à développer ces facultés, sans oublier toutefois que souvent elles se développent mieux d'elles-mêmes; mais le plus important des sentiments, le seul où l'homme puise la conscience de sa dignité, quelle que soit la position où il se trouve, celui-là n'est point inné. Nommez-le vous-même si vous l'avez deviné.

Wilhelm réfléchit un instant, puis il fit un signe de tête négatif. Après un court silence, les *Trois* prononcèrent successivement ces mots :

— *Le sentiment de la Vénération!*

— Ce sentiment, continua le plus âgé, manque à la plu-

part des hommes, peut-être vous manque-t-il à vous-même. Vous avez vu trois gestes différents, parce qu'il y a trois espèces de Vénération dont la réunion forme un tout complet, une force puissante. La première espèce de Vénération est celle que nous avons pour ce qui est au-dessus de nous. En croisant les bras sur la poitrine et en levant les yeux vers le ciel, les enfants témoignent tacitement de l'existence d'un Dieu, que les parents, les instituteurs et les chefs de l'état représentent sur la terre. La seconde Vénération est celle que nous devons à ce qui est au-dessous de nous. Les mains légèrement posées sur le dos, le regard souriant et baissé, indiquent que nous devons regarder la terre avec sérénité. Elle nous nourrit et nous procure des jouissances infinies; mais nous lui devons aussi de nombreuses souffrances, soit que l'aveugle hasard, la malveillance des autres ou notre propre folie nous attire quelque douleur corporelle; et voilà ce que l'homme ne doit jamais oublier, car ces sortes de dangers le menacent pendant toute la durée de sa vie. Dès que l'enseignement que nos élèves tirent de ces positions les a suffisamment impressionnés, nous leur rendons la conscience de leurs forces en les faisant se tourner vers leurs camarades pour s'unir avec eux. Alors ils se tiennent devant nous fermes et courageux; ils font face au monde et à ses périls, non individuellement, mais par une sincère association avec leurs semblables. Voilà tout ce que nous avons à vous dire à ce sujet.

— Je vous comprends maintenant, répondit Wilhelm. Si la plupart des hommes sont corrompus, c'est parce qu'ils se sont fait un élément de la malveillance et de la calomnie. Celui qui vit dans un pareil élément arrive bientôt à oublier Dieu et à dédaigner le monde et les hommes; et la vanité, avec ses prétentions outrées, étouffe en lui le sentiment de sa dignité, sans lequel il n'y a pas de vrai mérite possible. Permettez-moi cependant de vous faire une observation. N'a-t-on pas toujours regardé la terreur que les phénomènes de la nature et d'autres événements inexplicables inspiraient aux peuples sauvages, comme le germe de la véritable noblesse, de la véritable élévation d'âme, qui ne se développe que

par degrés? et ne pourrait-on pas tirer de là la conséquence que le sentiment de la Vénération nous a été donné par la nature?

— Ce n'est pas le sentiment de la Vénération, c'est celui de la peur qui nous a été donné par la nature. Au reste, vous n'êtes pas le seul qui confondiez ces deux sentiments. Toute puissance supérieure, connue ou inconnue, inspire naturellement la crainte. Le fort veut vaincre cette puissance, le faible cherche à lui échapper : l'un et l'autre ne peuvent être heureux que lorsqu'ils sont parvenus à s'en débarrasser, ne fût-ce que momentanément; car, alors seulement, ils redeviennent libres et indépendants. C'est ainsi que l'homme de la nature passe sans cesse de la liberté à la peur, et de la peur à la liberté, sans jamais arriver à la Vénération. Il est facile, mais humiliant de craindre; il est difficile, mais honorable de vénérer. L'homme s'y décide rarement de lui-même, car c'est un sens divin qu'il faut ajouter à sa nature. Les êtres privilégiés qui trouvent dans leur propre essence le sentiment de la Vénération, ont toujours été regardés comme des saints ou comme des dieux; et c'est à juste titre, puisque c'est le sentiment de la Vénération qui renferme à lui seul la dignité et le but de toutes les religions véritables, qui, au reste, ne peuvent être qu'au nombre de trois, parce qu'il n'y a que trois véritables objets de Vénération.

Le sage se tut. Wilhelm n'avait pas entièrement saisi le sens de ses paroles. Il le pria de continuer : ce qu'il fit aussitôt.

— Toute religion, dit-il, qui se fonde sur la crainte est mauvaise, et par conséquent indigne de notre estime. En vénérant un objet quelconque, l'homme l'honore; il peut donc se livrer à ce sentiment sans renoncer à son honneur à lui, et sans se mettre en contradiction avec ses plus nobles sentiments. La religion fondée sur la Vénération de ce qui est au-dessus de nous, et que nous appelons *éthique*, est celle des peuples arrivés au premier degré d'affranchissement d'une vile et honteuse terreur; toutes les religions dites païennes, quel que soit leur nom, appartiennent à cette classe. Nous appelons philosophiques, les religions qui s'appuient sur la

Vénération que nous ressentons pour ce qui est à notre portée ; car le philosophe ne mérite ce nom que lorsqu'il reste toujours dans un juste milieu, c'est-à-dire lorsqu'il fait descendre ce qui est au-dessus et élève ce qui est au-dessous de nous. Ainsi placé, il voit et juge nécessairement et accidentellement ses rapports avec ses semblables, et, par conséquent, les rapports de l'espèce humaine et de toutes les choses terrestres entre elles. On peut dire que dans le sens cosmologique du moins, il vit seul dans le vrai. Il reste encore une troisième religion dont l'essence est la Vénération de ce qui est au-dessous de nous : nous l'appelons chrétienne, parce qu'en effet cette troisième Vénération domine dans le christianisme. Il est impossible à l'homme de s'élever plus haut. Combien ne lui a-t-il pas fallu d'efforts et d'études, non-seulement pour laisser la terre derrière lui et en appeler à une autre patrie, mais pour reconnaître la Divinité dans l'abaissement et la pauvreté, dans le dédain et le mépris, dans la honte et la misère, dans la souffrance et la mort ; pour voir jusque dans le péché et dans le crime, non des obstacles, mais des moyens de sainteté, qu'il respecte et vénère comme tels ! On trouve dans l'antiquité quelques traces de cette Vénération ; mais les traces ne sont pas un but. Ce but est atteint, l'espèce humaine ne saurait plus reculer ; et l'on peut dire, à juste titre, que puisque le christianisme a paru, il ne saurait plus disparaître ; et que puisque le divin s'est divinement corporifié, cette mystérieuse union est désormais indissoluble.

— Et laquelle de ces religions adoptez-vous ? demanda Wilhelm.

— Toutes les trois. C'est de leur fusion que résulte la plus haute religion possible, comme de la fusion des trois Vénérations résulte la plus haute Vénération possible : celle que l'homme a pour lui-même. Elle seule le porte à ce degré de perfection qui lui fait voir en lui-même le plus bel ouvrage de Dieu et de la nature ; elle seule aussi l'y maintient, sans que jamais ni la vanité ni le sentiment de son individualité puissent le ravaler au niveau du vulgaire.

— Cette opinion, répondit Wilhelm, s'applique parfaite-

ment à toutes les positions de la vie telles que l'expérience nous les fait connaître; elle doit donc nécessairement être la vôtre : je n'en suis pas moins étonné de voir que ce qui divise les autres hommes soit pour vous un point de réunion.

— Nos principes, que je viens de vous exposer, sont ceux de la multitude : elle les exprime journellement, sans le savoir, il est vrai, dans sa profession de foi.

— Comment et où? s'écria notre voyageur.

— Dans le *Credo*. Le premier article est *éthique*, et appartient à tous les peuples; le second est chrétien, et concerne tous ceux qui luttent contre la souffrance et se glorifient par cette lutte; le troisième enseigne une communauté spirituelle des saints, c'est-à-dire des hommes les plus vertueux et les plus sages. Les trois personnes ou paraboles divines au nom desquelles on enseigne de semblables convictions et révélations, ne sont-elles pas la plus sublime des unités?

— Je vous remercie de m'avoir si clairement expliqué les trois Vénérations dont j'ai eu jusqu'ici le sentiment sans pouvoir le définir. Vous avez parfaitement raison de ne donner ces hauts enseignements à vos élèves, qu'après les y avoir préparés par des signes extérieurs et des harmonies symboliques.

— Ce sont bien là nos intentions. Il vous reste cependant encore quelque chose à apprendre pour vous convaincre que vous laisserez votre fils en bonnes mains. Cette seconde initiation est spécialement réservée aux premières heures de la matinée. Allez vous reposer, afin que demain vous puissiez nous suivre au sanctuaire avec des sentiments d'amour et de vénération pour l'espèce humaine.

CHAPITRE II.

Guidé par l'ancien des *Trois*, Wilhelm passa un magnifique portail, et entra dans une salle octogone si richement ornée de peinture, qu'il en fut frappé de surprise. Persuadé que tout ce qu'il voyait avait une signification importante

qu'il lui était impossible de deviner; il allait interroger son guide, mais celui-ci le fit entrer au même instant dans une longue galerie ouverte du côté du jardin, où l'on voyait les fleurs de tous les climats et de tous les pays. Ce luxe de la nature étonna beaucoup moins Wilhelm que les merveilles de la galerie, où tous les traits principaux des livres saints des Israélites étaient représentés par de magnifiques peintures.

— C'est ici, lui dit l'Ancien, que nous enseignons la religion *éthique*. Son contenu est dans l'histoire du monde, et son enveloppe dans les événements : quant à son sens le plus noble et le plus élevé, il faut le chercher dans la reproduction de la destinée des peuples du passé par les peuples de l'actualité.

— Il me semble que vous avez fait à la nation hébraïque l'honneur de prendre son histoire pour base de cet enseignement, ou, plutôt, que vous en avez fait l'objet?

— Regardez, répondit l'Ancien, et vous verrez dans les socles et dans les frises, non des faits *synchronistiques*, mais *symphonistiques ;* car on trouve chez tous les peuples des traditions qui ont la même signification et rapportent les mêmes événements. Ici, dans ce carré principal, vous voyez Abraham, que ses dieux visitent sous la forme de beaux adolescents, et plus haut, dans la frise, Apollon au milieu des bergers d'Admète. C'est ce qui nous prouve que lorsque les dieux daignent apparaître aux hommes, ils empruntent des formes qui les empêchent d'être reconnus.

Wilhelm continua à s'avancer dans la galerie, et trouva partout des sujets connus, mais beaucoup plus clairement représentés que partout ailleurs. Bientôt il demanda de nouveau pourquoi on avait accordé à la religion des Israélites une préférence si marquée.

— Parce qu'elle a une foule d'avantages sur les religions païennes, car elle est de ce nombre. Je vais vous signaler quelques-uns de ces avantages. Devant le tribunal *éthique*, c'est-à-dire devant le tribunal du Dieu des nations, on ne demande pas si tel ou tel peuple est le meilleur, mais s'il dure et s'il se conserve. Les Israélites n'ont jamais valu grand'chose, et

leur législateur, leurs juges, leurs chefs et leurs prophètes n'ont cessé de le leur dire. En un mot, le peuple hébreu possédait peu de vertus et presque tous les défauts des autres peuples; mais il n'a pas son pareil en individualité, en fermeté, en courage; et, ce qui vaut mieux que tout cela, en tenacité. Il est le plus immuable de la terre; il était, il est, il sera pour glorifier le nom de Jéhova à travers la marche du temps : voilà pourquoi nous avons pris son histoire pour la représenter dans les carrés principaux auxquels les histoires des autres peuples servent, pour ainsi dire, de cadres.

— Il ne m'appartient pas de discuter avec vous, dit Wilhelm; puisque c'est à vous à m'instruire, daignez donc me faire connaître les autres avantages du peuple d'Israël, ou plutôt de son histoire et de sa religion.

— Le plus grand de tous, répondit l'Ancien, est la collection de ses livres saints. Ils sont si heureusement rassemblés et classés, que les éléments les plus étrangers nous apparaissent comme un tout homogène. Ces mêmes livres sont assez complets pour satisfaire, assez fragmentés pour piquer la curiosité, assez barbares pour irriter, et assez délicats pour apaiser. Je n'en finirais point, si je vous faisais l'énumération de toutes les qualités opposées qui font le mérite de ces livres.

Les tableaux principaux et les faits concordants représentés dans les entourages de ces tableaux, occupèrent tellement notre voyageur, qu'il n'entendit presque plus l'Ancien, qui continuait à lui parler des avantages de la religion juive.

— Je n'ai pas encore mentionné le plus important de ces avantages, dit-il. Écoutez-moi avec attention : Jamais les Juifs n'ont songé à incorporer leur Dieu dans une forme déterminée, ce qui leur a donné la liberté de le représenter sous une vénérable figure humaine, et de désigner en même temps, par opposition, les idoles et les mauvais dieux par des figures de bêtes et de monstres.

A mesure que Wilhelm s'avançait dans la galerie, l'histoire du monde se déroulait devant lui, et toujours sous un point de vue tout à fait nouveau, qui ressortait, non-seulement de la suite et du rapport des images, mais encore des

réflexions de son guide. Bientôt il ne vit plus qu'avec les yeux de son enfant ; car il avait enfin la certitude qu'il apprendrait à connaître tous ces grands événements par des représentations nobles quoique matérielles ; que, par conséquent, ces événements se graveraient dans sa mémoire comme s'ils s'étaient passés sous ses yeux, et qu'ils lui prépareraient, pour toute la durée de son existence, une suite de souvenirs importants, puisqu'il y pourrait trouver des exemples et des modèles applicables à toutes les éventualités possibles.

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il examina les peintures représentant le peuple d'Israël, depuis les temps les plus reculés et dans ses diverses émigrations, jusqu'à la ruine de sa ville et de son temple, et aux massacres, aux bannissements et à l'esclavage qui en avaient été la suite. Sa destinée, après ces catastrophes, n'était reproduite qu'allégoriquement, car la vérité historique venait de sortir tout à coup des limites de l'art.

Arrivé à la fin de la galerie, Wilhelm s'écria avec une vive surprise :.

— Quoi ! c'est ainsi que vous terminez l'histoire hébraïque ? Pourquoi y laisser une si grande lacune ? Vous avez détruit le temple et dispersé par tout l'univers le peuple de Dieu, sans montrer l'homme divin enseignant dans ce même temple une doctrine nouvelle, qui y trouva si peu d'écho.

— Si nous avions fait, dit l'Ancien, ce que vous nous reprochez d'avoir omis, nous aurions commis un grande faute. La vie de l'homme divin dont vous parlez n'a aucun rapport avec l'histoire de son époque : elle était toute privée, comme son enseignement était tout individuel. L'histoire et la religion universelle qui, selon nous, méritent seules d'être reproduites et consultées, ne mentionnent que les faits publics qui décident de la destinée des peuples et de leurs chefs. Ce qui ne concerne que les individus isolés et leurs sentiments intimes appartient à la seconde religion, à celle du sage ; et c'est une religion semblable que le Christ a enseignée et pratiquée pendant son pèlerinage sur la terre. Maintenant je n'ai plus rien à vous dire sur nos démonstrations

extérieures, il ne me reste qu'à vous introduire dans notre sanctuaire.

Au même instant une porte s'ouvrit; Wilhelm entra dans une seconde galerie, semblable par la forme à la première, mais bien différente par les peintures qui la décoraient; tous les sujets étaient empruntés au Nouveau Testament, et semblaient avoir été faites par une autre main. Les personnages et leurs mouvements, les draperies, les entourages, les tons et les effets de lumière étaient plus doux et plus gracieux.

— Ici, dit l'Ancien, vous chercheriez en vain des faits ou des événements historiques, il n'y a que des miracles et des paraboles. C'est un monde nouveau qui diffère de l'ancien au dedans comme au dehors, et qui s'annonce par des miracles et des paraboles. Les premiers donnent quelque chose d'extraordinaire aux choses les plus communes; les seconds mettent les plus profonds mystères à la portée de tout le monde.

— Je crains, dit Wilhelm, de ne pas vous avoir parfaitement compris; veuillez me donner quelques explications.

— Il n'y en a pas de meilleures que les exemples, répondit l'Ancien. Rien n'est plus ordinaire que de boire et de manger; mais il est extraordinaire de rendre une boisson plus noble qu'elle ne l'est en effet, et de rassasier une foule affamée avec la nourriture qui suffirait à peine à quelques individus. Rien n'est plus ordinaire que les maladies et les infirmités du corps; mais il est extraordinaire de les guérir par des moyens spirituels. Enfin, ce qui étonne et frappe dans un miracle, c'est la réunion de l'ordinaire et de l'extraordinaire dans un seul et même fait. La parabole se trouve dans le cas contraire; le sens en est élevé, extraordinaire, insaisissable, et il ne se corporifie, par une image commune et saisissable, qu'afin que nous puissions nous l'approprier et le concevoir comme une chose entièrement à notre portée; certes ce miracle est plus étonnant encore que le premier. C'est dans la parabole que se trouve l'enseignement vivant; car ce n'est pas une opinion sur le juste et l'injuste, c'est le juste et l'injuste lui-même irrévocablement arrêtés.

Cette galerie était beaucoup plus courte que la première ; mais si l'on traversait volontiers l'une, on aimait à s'arrêter dans l'autre ; si les peintures étaient moins saillantes et moins variées, elles attachaient plus fortement, parce qu'elles inspiraient le désir de deviner leur sens mystérieux.

Bientôt Wilhelm interrompit le cours de ses graves méditations, et demanda pourquoi on ne voyait que le commencement des saintes aventures du Maître, jusqu'au moment où il célèbre avec ses disciples le repas de la séparation.

— Il entre dans nos manières de voir, dit l'Ancien, de séparer et de graduer nos enseignements ; c'est le seul moyen de donner à la jeunesse une juste idée de l'importance des choses que le temps mêle et confond. La vie de cet homme excellent devait nécessairement être séparée de sa mort ; car cette vie est celle d'un philosophe ; si cette expression vous choque, je dirai que c'est celle d'un sage dans la plus noble acception du mot. C'est en ce sens qu'il poursuit sa route ; il élève tout ce qui est au-dessous de lui, et descend jusqu'au niveau de l'ignorant pour lui communiquer sa sagesse, ses trésors et sa force. Cette condescendance ne lui fait pas renier son origine ; il ose se dire semblable à Dieu, et Dieu lui-même. Dès sa première jeunesse il étonne tout ce qui l'entoure, persuade une partie du peuple, soulève l'autre contre lui et montre, à tous ceux qui cherchent une certaine élévation dans la vie, ce qu'ils peuvent attendre des hommes et du monde. Considérée sous ce point de vue, sa vie est, pour la partie noble de l'espèce humaine, plus instructive et plus utile que sa mort. Il n'est personne d'entre nous qui ne puisse être appelé à subir les épreuves de la première ; celles de la seconde n'appartiennent qu'à un très-petit nombre d'êtres exceptionnels. Pour comprendre cette vérité, il suffit d'arrêter sa pensée sur la scène touchante du repas d'adieu. Le sage sait que bientôt ses amis ne seront plus que des orphelins délaissés ; mais tout en s'inquiétant pour les fidèles, il nourrit encore le traître qui causera leur perte et la sienne.

En prononçant ces mots, l'Ancien ouvrit une nouvelle porte,

et Wilhelm se trouva, à sa grande surprise, dans le vestibule de la première galerie.

— J'espérais, lui dit-il, que vous me feriez pénétrer plus avant dans votre sanctuaire, et vous me ramenez au point du départ?

— Pour cette fois, répondit l'Ancien, je ne pourrai vous en montrer davantage; car c'est là tout ce que nous expliquons à nos élèves. La première galerie est pour tous, quel que soit leur âge ou leur intelligence; la seconde pour ceux dont les facultés morales grandissent avec les années. Le véritable sanctuaire ne s'ouvre qu'une fois par an, et nous n'y introduisons nos élèves qu'au moment de les rendre au monde et à leur propre direction. Cette dernière religion, fondée sur la Vénération de ce qui est au-dessous de nous, sur le respect pour l'adversité et pour tout ce que nous devons faire ou éviter, cette religion-là est celle que nous donnons à l'homme fait, afin qu'il puisse toujours se vénérer lui-même. Je vous conseille de revenir l'année prochaine pour assister à notre grande solennité; vous jugerez des progrès de votre fils, et nous vous introduirons dans le sanctuaire de la douleur.

— Permettez-moi encore une question. Vous m'avez montré la vie et les enseignements de l'homme divin comme autant de modèles sublimes, en avez-vous fait autant pour sa mort et pour ses souffrances?

— Sans doute; mais nous jetons un voile sur ces souffrances : c'est à nos yeux une coupable audace que d'exposer l'échafaudage du martyr de ce saint, aux rayons du soleil qui se voila lorsque la perversité des hommes lui offrit ce cruel spectacle. Jouer et badiner avec ces souffrances et leur sublime mystère, les orner et en faire des représentations publiques, c'est les dépouiller de leur dignité et les ravaler jusqu'à l'absurde. Je vous le répète, en voilà assez pour vous tranquilliser sur votre fils, et pour vous convaincre que lorsque vous le reverrez, il aura su mettre de l'ordre, de la fermeté et de l'unité dans ses principes et dans sa pensée.

Wilhelm manifesta le désir de connaître la signification des tableaux du vestibule.

— Je me vois encore forcé, dit l'Ancien, de vous remettre à l'année prochaine. A notre fête solennelle, où tous les étrangers sont admis, nos orateurs disent publiquement tout ce qui peut se dire sur ces importantes questions; venez donc les entendre et les juger.

En ce moment, le Surveillant, qui la veille avait introduit le voyageur, vint l'avertir que son cheval était prêt. Wilhelm prit aussitôt congé de l'Ancien qui le recommanda au Surveillant en ces termes :

— Il est maintenant au nombre de nos confidents, tu peux donc répondre aux questions qu'il t'adressera; car il verra sans doute encore bien des choses qui l'étonneront. Il est inutile de te rappeler les limites dans lesquelles tu dois renfermer tes réponses, tu les connais.

Bientôt Wilhelm éprouva en effet le besoin d'interroger son guide. La plupart des enfants venaient, comme la veille, le saluer sur la route; quelques-uns cependant restaient à leur travail sans faire attention aux passants. Cette singularité étonna notre héros; il en demanda la cause au Surveillant, qui lui apprit que c'était la punition la plus grave; qu'on ne l'imposait qu'aux élèves qui avaient donné d'importants sujets de mécontentement, puisque par là on les déclarait incapables d'éprouver de la Vénération, et par conséquent indignes d'en témoigner.

— La plupart, continua-t-il, font de grands efforts pour se relever de cet état d'abaissement, et ils se relèvent en effet. Quant aux enfants assez pervertis et assez insensibles pour ne pas profiter de ce châtiment moral, nous les renvoyons à leurs familles, en motivant ce renvoi. Quiconque ne veut pas se soumettre aux lois du pays qu'il habite, doit le quitter.

La veille déjà, la variété des couleurs et de la coupe des habits avait frappé Wilhelm, parce qu'il n'y trouvait aucun rapport avec les gestes et les attitudes des élèves. Le Surveillant lui expliqua cette contradiction apparente.

— Le costume, dit-il, est pour nous un moyen de sonder le caractère des enfants. Malgré notre sévérité habituelle, nous leur permettons de choisir à leur goût la nuance et la

coupe de leurs vêtements; la première nous éclaire sur leur manière de sentir, et la seconde sur leur manière de penser. Il est vrai que cette étude a toujours quelque chose de vague; car l'esprit d'imitation, inhérent à la nature humaine, pousse nos élèves à préférer les nuances et les coupes qu'ils ont vues le plus souvent, et il est rare qu'ils en choisissent qui n'aient pas encore paru dans nos établissements. En tout cas cette liberté nous met à même de juger de quel côté penche tel ou tel enfant, et de quel modèle il se rapproche. Parfois tous les goûts se décident pour l'uniformité, et une mode générale tend à envahir toutes les classes; alors nous laissons manquer dans nos magasins les étoffes et les ornements en vogue, que nous remplaçons par des nouveautés. Les couleurs vives et brillantes, les formes étroites et courtes, séduisent les enfants d'un caractère éveillé et gai; les nuances sombres et les vêtements drapés sont adoptés par les esprits graves et réfléchis. C'est ainsi que nous obtenons de nouveau des costumes variés. L'uniforme nous paraît un déguisement dangereux; il cache aux yeux de l'observateur le plus intelligent le caractère des enfants, à qui il ôte en effet toute individualité.

Wilhelm venait d'arriver sur les limites de la province, d'où, selon les instructions de l'Antiquaire, il devait se diriger vers le véritable but de son voyage, en allant à la recherche de la *brune jeune fille*.

Avant de le quitter, le Surveillant lui recommanda de nouveau de ne pas manquer à la fête annuelle, pour laquelle, au reste, il serait convié en temps et lieu.

— Tous les parents assistent à cette fête, continua-t-il, et vous verrez les élèves les plus avancés nous quitter pour entrer dans la vie d'action et de hasard. On vous fera ensuite visiter la partie de notre province où nous pratiquons l'enseignement individuel avec son entourage le plus complet.

CHAPITRE III.

Pour flatter le goût de nos très-honorés lecteurs, qui depuis quelque temps jugent convenable de se faire amuser par des morceaux détachés, nous avons eu l'intention de donner l'histoire suivante par fragments; mais la marche des événements et les sensations des personnages exigeaient un récit suivi. Puisse-t-il atteindre son but, et prouver que les héros de cette histoire, si en dehors en apparence de l'histoire principale, se rattachent intimement aux héros qu'on a déjà appris à connaître et à aimer!

L'HOMME DE CINQUANTE ANS.

Le Major venait d'entrer dans la cour du château, et déjà Hilarie se tenait au bas de l'escalier pour recevoir son oncle. Il la reconnut à peine, tant elle était devenue grande et belle. La jeune fille vola dans ses bras; il la pressa sur son sein avec une joie paternelle, et la suivit dans la chambre de sa mère.

La Baronne reçut son frère avec une tendresse sincère. Lorsque Hilarie fut sortie pour aller faire servir le déjeuner, il lui dit d'un air joyeux :

— Tout est enfin heureusement terminé. Notre frère, le Grand Maréchal du palais, comprend qu'il ne saurait se tirer d'affaire ni avec les fermiers ni avec les baillis. Il nous cède ses domaines. La rente viagère est un peu forte, mais nous en viendrons à bout, et l'avenir de nos enfants sera brillant. J'attends ma retraite d'un moment à l'autre, et je vois avec bonheur s'ouvrir devant moi une nouvelle carrière d'activité qui me permettra d'être utile à tous les miens. Maintenant le mariage de nos jeunes gens ne dépend plus que d'eux.

— Tout cela est charmant, dit la Baronne; mais j'ai un

secret fâcheux à te révéler. Le cœur d'Hilarie n'est plus libre : de ce côté-là, ton fils n'a rien à espérer.

— Que dis-tu? s'écria le Major; serait-il possible que, tandis que je faisais tant d'efforts pour assurer leur bonheur, l'amour nous ait joué un pareil tour? Dis-moi bien vite quel est l'homme qui a pu captiver ta fille... Mais cela est-il vraiment à ce point?... Non, non; il ne s'agit que d'une impression superficielle qu'il nous sera facile d'effacer.

La réserve affectée de la Baronne augmenta l'impatience du Major. Hilarie rentra, suivie d'un domestique qui servit le déjeuner, et le força de renoncer au désir d'éclaircir, à l'instant même, un mystère qui l'inquiétait si fort.

Le bon oncle ne semblait plus regarder la belle enfant avec les mêmes yeux que quelques instants plus tôt : il était presque jaloux de l'homme qui avait eu le bonheur de se faire aimer d'elle; aussi ne fit-il pas honneur au déjeuner, que la jeune fille avait fait composer de mets selon son goût.

Son silence troubla la gaieté d'Hilarie et embarrassa tellement la Baronne, que, pour échapper à cette situation, elle conduisit sa fille au piano. Son jeu plein de vivacité et de sentiment n'obtint que des éloges forcés de la part du Major. Il aurait voulu entretenir sa sœur sans témoin : elle le devina, et lui proposa une promenade au jardin. Il accepta avec joie, et dès qu'il se trouva seul avec elle, il la pria de lui nommer le rival de son fils.

— Eh bien! lui dit la Baronne après une courte hésitation, puisque tu veux absolument aller le trouver pour le sermoner, tu n'auras pas une longue course à faire, car ce rival, c'est toi!

Le Major resta pendant quelques instants muet de surprise, puis il s'écria d'une voix altérée :

— Ce serait une plaisanterie bien déplacée, bien cruelle, si pour t'égayer à mes dépens tu cherchais à me convaincre d'une pareille inclination. Si elle était vraie, elle me rendrait bien malheureux!... Mais j'ai tort de m'alarmer; de pareils penchants n'existent qu'en apparence; on se trompe soi-même : des conseils sages et prudents guérissent facilement ces méprises du cœur.

— Je connais ma fille ; j'ai observé, j'ai étudié le sentiment qu'elle t'a voué : c'est un amour durable et sincère.

— Jamais je n'aurais cru la pétulante et naïve Hilarie capable d'une inclination aussi contraire à la nature, dit le Major d'un air pensif.

— Pas tant que tu parais le croire, mon frère. J'ai eu moi-même dans ma première jeunesse une véritable passion pour un homme plus âgé que tu ne l'es en ce moment. Cinquante ans, cela n'est pas vieux, surtout pour un Allemand ; car les nations plus vives vieillissent plus vite.

— Dis-moi du moins sur quoi tu fondes tes soupçons.

— Ce ne sont pas des soupçons, c'est une certitude ; tu t'en convaincras toi-même par degrés.

Hilarie vint les rejoindre, et le Major fut forcé de convenir qu'elle lui paraissait plus belle et plus aimable que jamais. Il finit par ajouter foi aux aveux de sa sœur, et se sentit heureux malgré lui. De son côté, la jeune fille mettait dans sa conduite la réserve craintive que l'on observe près d'un amant et la tendresse confiante qu'inspire un oncle chéri. Elle l'aimait en effet, et de toutes les forces de son âme. On était au printemps, et le Major, qui voyait tous les vieux arbres du jardin couverts d'un riche feuillage et de fleurs embaumées, crut à la possibilité du retour de son printemps, à lui. Et qui n'aurait pas cédé à une pareille illusion devant une aussi belle enfant ?

La journée s'écoula assez agréablement. Le soir, Hilarie se mit au piano, et le Major, si distrait le matin, l'écouta avec ravissement. Les mélodies et les chansons s'enchaînaient et se suivaient, et ce ne fut qu'après avoir entendu sonner minuit, que la petite société se décida enfin à se séparer.

En arrivant dans sa chambre, le Major y trouva tout disposé suivant ses habitudes et ses prédilections. Hilarie avait même eu soin d'y faire apporter plusieurs gravures qui, dans le cours de la journée, avaient attiré son attention. Enfin tout ce qui l'entourait lui prouvait qu'il était l'objet de soins aussi tendres que flatteurs. Son sommeil fut court et léger : la surexcitation de son esprit le força de quitter son lit de

très-bonne heure, et il reconnut aussitôt qu'un nouvel ordre de choses entraîne toujours une foule d'inconvénients.

Un vieux serviteur, qui soignait à la fois les chevaux et la personne de son maître, s'était acquitté jusqu'ici de cette double tâche à la satisfaction commune, car ce service était une routine qui recommençait chaque jour sans aucune variation.

Le Major s'était levé plus tôt qu'à l'ordinaire, aussi rien n'était-il prêt. Une autre circonstance acheva de l'indisposer contre son vieux domestique. La veille encore il se trouvait assez bien coiffé et assez bien vêtu; ce jour-là il se mira avec soin, et découvrit quelques cheveux gris et des commencements de rides. En vain recommença-t-il à se faire poudrer, pommader et essuyer, il n'en fut pas plus satisfait de lui-même. Pour se distraire de cette sensation pénible, il cria contre la malpropreté de son habit et de ses bottes, qui, quoique bien brossé et bien cirées, lui semblaient couverts de poussière et de duvet. Le vieux serviteur ne savait plus que dire ni que penser.

Malgré ces petites calamités, le Major arriva de bonne heure au jardin, où il espérait trouver Hilarie. Elle y était en effet, et vint au-devant de lui en lui apportant un bouquet qu'elle venait de cueillir. N'osant la presser dans ses bras, ainsi qu'il en avait l'habitude, il éprouva un embarras plein de charme, et se laissa aller à cette sensation nouvelle sans songer où elle pourrait le conduire.

La Baronne survint, et lui montra un billet qui lui annonçait une visite à laquelle il était loin de s'attendre : c'était celle d'un acteur avec lequel il avait été intimement lié, et qui ne voulait pas traverser le pays sans venir le voir.

— Je suis charmé de cette visite, dit le Major; je l'attends avec autant de plaisir que de curiosité. Ce n'est plus un jeune homme, et cependant il n'a pas encore abandonné son emploi de jeune premier.

— Il doit avoir au moins dix ans de plus que toi, mon frère.

— Oui, pour le moins, répliqua le Major.

Un homme bien fait, d'une tournure élégante et d'une

physionomie agréable, se présenta aussitôt, et les deux amis se reconnurent. Les souvenirs du passé les occupèrent d'abord, puis on s'interrogea sur la situation présente ; et bientôt on se retrouva tels qu'on s'était quitté.

Une chronique secrète nous apprend que cet artiste avait eu, pendant sa jeunesse, le malheur ou le bonheur d'être aimé par une grande dame. Cette liaison l'avait mis dans un très-grand danger, d'où le Major l'avait tiré au moment même où il se croyait perdu sans ressources. Ce service lui avait valu la reconnaissance et l'amitié de l'acteur, non-seulement pour lui, mais encore pour sa sœur, dont les sages conseils lui avaient été fort utiles.

Dès que les deux amis se trouvèrent seuls, le Major examina plus attentivement l'extérieur de l'artiste, et remarqua avec surprise qu'il n'avait éprouvé aucun changement notable. Celui-ci devina la pensée de son ami, et lui dit en souriant :

— Tu m'examines de manière à me faire croire que le temps ne m'a pas épargné.

— Je trouve au contraire que tu as l'air plus frais et plus jeune que moi, et cependant tu étais déjà censé raisonnable quand je te secondai dans certaines affaires difficiles avec l'audace d'un blanc-bec.

— C'est ta faute. Vous tous qui visez à la gravité, vous ne vous occupez jamais que du nécessaire, et vous aimez mieux *être* que *paraître*. C'est fort bien tant qu'on est en effet quelque chose ; mais quand la réalité commence à s'évanouir avec les apparences, et que les apparences se montrent encore plus fragiles que la réalité, alors on se repent d'avoir négligé l'extérieur, que tout le monde voit, pour l'intérieur, que personne n'apprécie.

— Tu as raison, répliqua le Major avec un soupir comprimé.

— Peut-être pas généralement, dit le suranné jeune homme. Dans ma carrière il serait impardonnable de ne pas soigner son extérieur, car là il est tout, tandis que vous autres, vous avez à vous occuper de choses plus importantes et plus solides.

— Cependant il est pour tout le monde des occasions où l'on se sent si jeune de cœur, que l'on voudrait pouvoir rafraîchir son extérieur.

Ne pouvant deviner le véritable sens de ces paroles, l'artiste n'y vit que le regret d'un militaire dont on juge le courage et le talent d'après la nuance de ses cheveux.

— Je sais, dit-il, que pour vous autres officiers les dehors sont aussi de la plus haute importance. Il ne vous suffit pas de brosser votre uniforme, il faut encore soigner votre personne ; et cependant vos favoris grisonnent, votre front devient chauve, votre visage se ride ; tandis que moi, tout vieux que je suis, j'ai conservé mes avantages extérieurs sans aucun sortilége, et avec moins de peine qu'on n'en prend ordinairement à se faire du mal, ou du moins à s'ennuyer horriblement.

Cette conversation intéressait trop vivement le Major pour qu'il songeât à la terminer ; mais il crut devoir en agir avec prudence envers cet ancien et bon ami.

— Je sais bien, dit-il, que je me suis trop négligé ; il n'est plus possible de rattraper le temps perdu, et j'aime à croire que tu ne m'en aimeras pas moins.

— Il n'y aurait jamais de temps perdu pour vous autres messieurs d'importance, si vous pouviez renoncer à votre gravité et à votre roideur, et si, surtout, vous ne vous enleviez pas à vous-mêmes tout moyen de plaire, en traitant de vaniteux et de fat, quiconque songe un peu à la conservation de son extérieur.

— Si cette conservation n'est pas un sortilége, dit le Major en souriant, elle est du moins un mystère, un extrait savant des recettes merveilleuses que les journaux nous annoncent pêle-mêle.

— Je ne sais si tu railles ou si tu parles sérieusement, répondit l'artiste, mais tu as deviné juste. Parmi la foule de moyens artificiels de conserver la partie physique de l'homme, qui se détériore beaucoup plus vite que la partie intellectuelle, il en est d'excellents qu'une poignée d'or ou un hasard heureux nous fait découvrir. J'en ai plusieurs à ma disposition dont l'expérience m'a prouvé l'efficacité ; je

m'en sers avec succès, sans renoncer toutefois à l'espoir de faire des découvertes encore plus précieuses à ce sujet. Si je pouvais seulement m'arrêter quinze jours ici, je ferais sur toi l'essai de ma boîte de toilette, qui ne me quitte jamais.

L'idée qu'il serait possible de mettre son visage en harmonie avec son cœur, produisit un tel effet sur le Major, qu'en paraissant à table il semblait déjà rajeuni, et répondit aux aimables attentions d'Hilarie avec une assurance dont quelques heures plus tôt il eût été incapable. Cette heureuse disposition d'esprit fit place tout à coup à une vive inquiétude, car, à peine sorti de table, l'artiste se disposa à se remettre en route. Décidé à le retenir à tout prix au moins jusqu'au lendemain, afin d'approfondir le mystère de la précieuse boîte de toilette, il promit à son ami de lui faire préparer des chevaux de relais, ce qui le mettrait à même de rattraper le temps qu'il pourrait lui accorder. Ne pouvant lui expliquer devant tout le monde le motif qui le poussait à le retenir ainsi, il l'emmena dans sa chambre et fit tomber la conversation sur le sujet qui l'intéressait si vivement, et qu'il n'osait aborder ouvertement.

— Je serais très-disposé à donner plus de soins à ma personne, dit-il, si je ne craignais pas de me rendre ridicule aux yeux du monde. Il est si bizarre ! on dirait qu'il ne peut estimer notre caractère que lorsqu'il fait peu de cas de notre extérieur.

— Ne me répète pas ces absurdités; elles ne signifient rien, sinon que le monde est malveillant. Qu'est-ce donc que ce prétendu travers qu'il nomme vanité ? Chaque homme ne doit-il pas être content de lui-même ? et, s'il a le bonheur de l'être, pourquoi le cacherait-il ? Si la société ne blâmait ce sentiment que lorsqu'il est exagéré au point de nous empêcher d'être contents des autres, il n'y aurait rien à dire, elle serait dans son droit ; mais pourquoi s'armet-elle d'une sévérité inexorable contre ce sentiment en général, puisque nous l'éprouvons tous, et que sans lui il n'y aurait pas de société civilisée possible ? Quand on se plaît à soi-même on désire plaire aux autres, et la conscience de

notre amabilité nous rend aimables. Si nous avions tous cette vanité-là, nous serions les gens les plus civilisés et les plus heureux du monde. Chez les femmes elle est innée, aussi nous plaisent-elles toujours. Comment un jeune homme peut-il se former s'il n'a pas de vanité? Elle seule donne aux têtes vides et creuses quelque mérite apparent, et c'est par elle que les natures fortes complètent leur valeur intérieure, en lui donnant des dehors agréables.

— Quant à moi, continua-t-il, je me trouve dans une position favorable sous ce rapport : mon état autorise, exige la vanité; plus j'en ai, plus je procure de plaisir à mon public. Il m'applaudit quand il siffle mes camarades; et, grâce à mon vif désir de lui plaire, même par mon extérieur, je le charme encore, malgré mon âge avancé, dans les rôles de jeunes amants.

Impatienté de cette apologie de la vanité, qui l'éloignait de son véritable but, le Major aborda franchement la question.

— Puisque tu penses qu'il en est encore temps, dit-il, je m'enrôle sous ton drapeau. Donne-moi quelques-unes de tes essences, de tes pommades; je verrai l'effet qu'elles produiront sur moi.

— Cela ne te conduirait pas bien loin, mon ami. Je partagerais en vain avec toi les plus précieux ingrédients de ma toilette; c'est de leur emploi que dépend tout. Il faut calculer les temps, les lieux, les circonstances; il faut, surtout, avoir reçu de la nature un talent particulier pour ces sortes de soins.

— Tu inventes des difficultés pour sauver l'honneur de tes fabuleux remèdes, dont je reconnaîtrais bientôt l'insignifiance si tu me mettais à même d'en faire l'épreuve.

— Cette boutade ne me déciderait pas à te rendre le service que tu me demandes, si je n'y étais pas porté par notre ancienne amitié et par cet esprit de prosélytisme qui nous pousse à vouloir faire faire aux autres ce que nous faisons nous-même. Si c'est là de l'égoïsme, c'est le sentiment le plus louable et le plus utile que puisse éprouver l'homme; c'est lui qui me décide à t'accepter pour élève

dans le grand art du rajeunissement; mais, je te le répète, il ne suffit pas de te donner des recettes et des drogues; un maître tel que moi ne doit pas faire un mauvais élève. Je me résigne donc, par amour pour mon art et pour toi, au plus grand sacrifice que je puisse te faire en ce moment : je vais te laisser mon valet de chambre. Il ne connaît pas tous mes secrets, mais ses leçons te suffiront jusqu'à ce que je puisse revenir près de toi et achever ton initiation.

— Quoi! s'écria le major, il y a des degrés dans l'art de rajeunir, et tu as des secrets même pour tes initiés?

— Sans doute. Ce serait un pauvre art que celui qu'on pourrait apprendre au premier coup d'œil, et dans lequel l'élève d'un jour serait aussi habile qu'un maître expérimenté.

Et, sans perdre plus de temps en paroles, il appela son valet de chambre pour lui dire qu'il allait rester auprès du Major, qui promit d'en avoir très-grand soin. La Baronne fournit des boîtes et des flacons sans savoir l'usage qu'on voulait en faire, et l'artiste procéda au partage du contenu de sa toilette. Cette occupation, animée par de gais et spirituels entretiens, se prolongea bien avant dans la nuit. La lune brillait depuis longtemps au firmament lorsque l'artiste partit enfin, après avoir promis à son ami qu'il reviendrait le plus tôt possible.

Le Major, épuisé de fatigue, ne demandait plus qu'à se mettre au lit. Il sonna son domestique : au lieu d'un, il en vit paraître deux. Son vieux serviteur le déshabilla comme à l'ordinaire et se retira. Alors le valet de chambre commença sa besogne et appliqua les drogues, dont un sommeil paisible devait hâter et compléter l'effet. Le Major se vit forcé de se laisser pommader les cheveux et le visage, les sourcils et les lèvres, et de se soumettre à une foule de procédés qui lui étaient entièrement inconnus. C'est ainsi qu'il ne pouvait mettre son bonnet de nuit qu'après s'être laissé appliquer sur la tête une calotte de peau enduite d'une préparation chimique. Emmaillotté de la sorte, il lui semblait que sa situation tenait le milieu entre celle d'un malade et celle d'une momie embaumée; aussi éprouva-t-il un sentiment de malaise général. Heureusement il ne tarda pas à

s'endormir, bercé par la douce image d'Hilarie, et surtout par l'espoir de rajeunir.

Le lendemain matin le vieux domestique se présenta dans sa chambre à l'heure accoutumée et y déposa les vêtements de son maître, qu'il venait de brosser. Le Major allait se lever, lorsque le valet de chambre entra vivement et protesta contre cette intention. Le repos, disait-il, était indispensable à l'effet des pommades et des onguents; il fallait donc encore rester deux heures au lit, prendre ensuite un léger déjeuner, et entrer dans un bain préparé selon l'ordonnance. Une partie de la matinée s'écoula dans ces occupations, que le Major, naturellement vif, et stimulé par le désir de voir Hilarie, chercha vainement à abréger. Le valet de chambre lui déclara positivement que l'œuvre de son rajeunissement ne réussirait point s'il mettait de l'impatience dans les préparatifs auxquels il fallait procéder avec calme, avec lenteur, et en regardant les heures qu'on y consacrait comme les plus utiles et les plus agréables de la journée.

Lorsque tout fut terminé enfin, le Major se regarda une dernière fois dans la glace, et se trouva en effet beaucoup mieux qu'à l'ordinaire; son uniforme même avait une coupe plus élégante : le valet de chambre l'avait, sans lui en demander la permission, retaillé et refait à la mode pendant la nuit. Une métamorphose aussi subite rajeunit même son esprit, et il se rendit chez la Baronne animé par le vif désir de plaire et par l'espoir d'y réussir.

La baronne examinait en ce moment son arbre généalogique, qu'elle s'était fait apporter parce qu'on avait parlé la veille de parents collatéraux établis dans les pays étrangers, et qui, n'ayant point d'héritiers directs, autorisaient le Major et sa sœur, ou du moins leurs enfants, à espérer de riches héritages. Tous deux s'entretinrent quelque temps sur ce sujet. Jusqu'ici ils ne s'étaient occupés des intérêts de famille que par rapport à leurs enfants. L'amour d'Hilarie pour son oncle dérangeait tous ces projets, mais ils ne jugèrent pas à propos d'en parler.

La Baronne s'éloigna, et le Major resta seul devant l'arbre généalogique suspendu à la muraille. La jeune fille entra

doucement, s'appuya sur son bras, et lui demanda s'il avait connu quelques-uns des personnages dont les noms figuraient dans cet arbre. Le Major lui nomma tous ceux qu'il se souvenait d'avoir vus dans son enfance, traça un tableau rapide de leur caractère et de celui de leurs descendants. Ce genre de conversation l'amena naturellement à faire remarquer à sa charmante nièce, que les grands-pères revivent presque toujours dans leurs petits-fils, et que les alliances avec les femmes étrangères changent seules cette marche de la nature et donnent aux familles des allures nouvelles. Après avoir parlé des vertus et des défauts des membres honorables de sa maison, il passa sous silence ceux qui lui avaient fait honte; il arriva à son frère, le Grand Maréchal du palais, à sa sœur la Baronne, à lui-même, à son fils et à sa nièce.

— Voici deux enfants, dit-il en désignant ces deux derniers noms, qui se touchent de bien près : ils sont l'un à côté de l'autre, et terminent la branche principale de cet arbre généalogique.

L'accent dont il prononça ces paroles fit deviner à Hilarie leur véritable sens.

— Il me semble, dit-elle après un instant de silence et avec un soupir étouffé, qu'il serait injuste de blâmer celui de ces deux enfants qui oserait élever ses regards plus haut.

Et ses yeux s'étaient en effet levés vers son oncle avec une expression de tendresse ineffable.

— T'aurais-je bien comprise? murmura le Major en baissant sur elle ses regards pleins d'amour.

— Je ne puis rien vous dire que vous ne sachiez déjà, répondit la jeune fille en souriant.

Il se jeta à ses pieds en s'écriant hors de lui :

— Est-il vrai que tu veuilles faire de moi l'être le plus heureux qui puisse exister sous le soleil? Consens-tu à m'appartenir?

— Au nom du ciel, levez-vous!... Oh! je suis à toi pour la vie! ajouta-t-elle en se jetant dans ses bras.

La Baronne les surprit dans cet état, qui l'inquiéta sans l'étonner. Le Major s'en aperçut.

— Ma sœur, dit-il, si ce qui vient de se passer était un malheur, tu ne pourrais en accuser que toi-même ; si c'est un bonheur, nous t'en serons éternellement reconnaissants.

La Baronne avait toujours placé son frère au-dessus des autres hommes, et cette préférence était sans doute la première cause de l'amour d'Hilarie pour son oncle. Cet amour venait enfin de resserrer les liens qui les unissaient tous trois, et les journées s'écoulèrent pour eux avec autant de rapidité que de bonheur. Il fallut pourtant revenir au monde et à ses relations, si rarement en harmonie avec les sentiments du cœur. Le fils du Major savait qu'on lui destinait sa cousine, et que son père devait, après avoir terminé les arrangements de famille avec le Grand Maréchal du palais, venir le trouver à sa garnison pour fixer avec lui l'époque du mariage. Ces arrangements étaient terminés, le jeune homme ne pouvait l'ignorer, et il était difficile de prévoir comment il prendrait un changement qui devait exercer une si grande influence sur son avenir.

Convaincu de la nécessité d'aller avant tout voir son fils, qui, sans doute, l'attendait avec impatience, le Major laissa ses chevaux et son vieux domestique chez sa sœur, prit congé d'Hilarie, l'âme remplie de funestes pressentiments, et monta en voiture avec son valet de chambre, dont les services lui étaient devenus indispensables.

Le père et le fils s'embrassèrent avec une tendresse aussi vive que sincère. Comme ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps, ils avaient beaucoup de choses à se dire, et cependant ni l'un ni l'autre n'osait aborder franchement le motif qui les réunissait en ce moment. Le jeune officier parla de ses espérances d'avancement, et le Major de l'affaire de famille qu'il venait de terminer si heureusement. Ce sujet épuisé, la conversation languit. Le fils s'arma enfin de courage :

— J'apprécie la délicatesse de vos procédés à mon égard, dit-il : vous me parlez des avantages que vous venez de m'assurer, et vous passez sous silence les conditions attachées à ces avantages. Vous ne prononcez pas même le nom d'Hilarie ; car c'est à moi à vous dire le premier que j'attends avec

impatience le moment de mon union avec cette charmante enfant.

Ces mots augmentèrent l'embarras du père, qui ne répondit que par un sourire équivoque. Il avait toujours eu l'habitude de ne faire connaître son opinion qu'après avoir deviné celle des personnes avec lesquelles il avait des affaires à traiter; dans sa position actuelle, cette ressource lui fut plus utile que jamais.

— Vous ne me devinez pas? demanda Flavio. Eh bien! je vais, une fois pour toutes, me débarrasser du fardeau qui me pèse sur le cœur. Je sais que vous voulez me savoir parfaitement heureux, et je ne le serai jamais avec Hilarie : elle est à mes yeux une aimable parente, que j'aimerai toujours à ce titre. Une autre femme a enchaîné mon cœur; la passion qu'elle m'a inspirée est aussi violente que durable, ne me condamnez pas à un malheur éternel!

Le Major s'efforça de cacher sa joie, et demanda avec une feinte sévérité quelle était la femme qui avait pu le captiver ainsi.

— Il n'est point de paroles, mon père, qui puisse vous en donner une juste idée; il faut la voir : oui, vous la verrez. Pourvu que vous ne subissiez pas aussi le charme qu'elle exerce sur tout ce qui l'entoure : oui, je crains que vous ne deveniez le rival de votre fils.

— Puisque tu ne te sens pas le courage de peindre son mérite, dis-moi du moins quelle est sa position sociale?

— Je le veux bien; mais cette position même est pour elle plus qu'elle ne le serait pour une autre. Quoique bien jeune encore, elle est veuve d'un vieux mari, qui lui a laissé une fortune considérable; indépendante et digne de l'être, elle s'entoure d'une nombreuse et brillante société dont elle est l'idole. Les hommes les plus distingués et les plus puissants recherchent sa main; mais, j'ai lieu de l'espérer, son cœur est à moi.

Encouragé par le silence de son père, il s'étendit sur les mille petits riens qui, selon lui, autorisaient ses espérances. Le Major reconnut bientôt que ces prétendues faveurs n'étaient que de gracieuses complaisances de la part d'une

femme qui, généralement adorée, se laisse aller à des préférences passagères qu'il serait dangereux d'accepter comme le prélude d'une inclination sérieuse. Dans toute autre circonstance, il se serait empressé de détromper son fils ; mais il désirait si vivement que la belle Veuve pût apprendre à l'aimer, qu'il se fit illusion à lui-même.

— Ta passion pour cette dame, dit-il, renverse tous les arrangements de famille que j'ai eu tant de peine à mener à bonne fin. Persuadé qu'Hilarie deviendrait ta femme, je lui ai fait assurer la moitié des avantages que nous procure la cession des domaines de mon frère. Si elle épouse un étranger, elle lui apportera en dot tous ces avantages. Il y aurait bien encore un moyen d'arranger tout cela..... Par exemple... si malgré mon âge avancé je me décidais à épouser Hilarie... Mais cela ne te ferait pas, sans doute, un très-grand plaisir ?

— Le plus grand du monde ! s'écria le lieutenant. Quiconque aime véritablement et espère être payé de retour, voudrait voir tous ceux qui lui sont chers jouir du même bonheur. Vous n'êtes point vieux, et Hilarie est si aimable ! Votre subite pensée de l'épouser prouve en faveur de la jeunesse de votre cœur : réalisons ce projet le plus tôt possible. Je serai doublement heureux quand je verrai que vos tendres soins pour mon bonheur ont également assuré le vôtre. Maintenant je vous présenterai avec confiance à ma bien-aimée.

Et sans donner à son père le temps d'exprimer les doutes et les hésitations qui se croisaient dans sa tête, il le conduisit chez cette dame, qu'ils trouvèrent entourée d'une société choisie.

La belle Veuve était une de ces femmes qui ne permettent à aucun homme d'échapper au pouvoir de leurs charmes. Le Major devint le héros de la soirée. Ne s'occupant que de lui, elle l'invita à raconter ce qu'elle savait déjà sur son compte, et força tout le monde à rendre hommage à ce nouveau venu ; car elle prétendait que les uns avaient connu son frère, que les autres avaient vu ses domaines, et que d'autres encore avaient entendu citer ses faits d'armes. C'est

de lui seul qu'on parlait, pour lui seul étaient les sourires et les regards de la belle Veuve, et cette préférence marquée le flatta au point qu'il oublia le motif de sa visite.

Flavio avait eu beau se mêler à la conversation, il n'était là, lui comme les autres, que pour faire briller son père.

Une femme adroite et gracieuse tire souvent parti d'un ouvrage d'aiguille dont elle s'occupe en société. En s'y appliquant sérieusement, elle excite, il est vrai, un dépit général et silencieux; mais ce dépit devient une douce satisfaction, dès que, par un regard, par un mot, elle daigne revenir à ceux qui l'entourent et qu'elle paraissait avoir oubliés entièrement. Quand pour écouter un récit ou une dissertation elle laisse tomber son travail sur ses genoux et arrête ses regards sur le narrateur, elle lui donne une marque de distinction et lui accorde une faveur signalée, dont l'homme le plus froid ne saurait s'empêcher d'être heureux et fier.

La belle Veuve s'occupait, en ce sens, d'un portefeuille qui depuis longtemps attirait l'attention générale, non-seulement par la beauté de la broderie, mais encore par la grandeur du format. La société profita du moment où l'attention particulière qu'elle accordait au Major lui fit abandonner ce travail, pour le faire passer de main en main avec des exclamations d'admiration. Un ami de la maison le présenta enfin au Major, qui, malgré les protestations de la belle Veuve, qu'une pareille futilité était indigne de lui, loua avec convenance, quoique chaleureusement, cette œuvre, dans laquelle l'ami de la maison s'obstinait à voir une analogie avec le travail de Pénélope.

Peu à peu, tout le monde se dispersa dans les divers appartements, où l'on forma des groupes particuliers. Flavio profita de ce moment pour s'approcher de la belle Veuve, et lui demander comment elle trouvait son père.

— Il me semble, lui répondit-elle en souriant, que vous ne feriez pas mal de le prendre pour modèle; il se tient et s'habille beaucoup mieux que son cher fils.

Et continuant ainsi à louer l'un aux dépens de l'autre, elle excita dans l'âme du lieutenant un singulier mélange.

de plaisir et de jalousie, qui le poussa à rejoindre son père et à lui répéter tout ce qu'on venait de lui dire. Cette confidence ne servit qu'à rendre le Major plus empressé autour de la belle Veuve, qui prit à son tour avec lui un ton de familiarité si séduisant, qu'au moment de la séparation, elle eut la certitude qu'il lui appartenait aussi complétement que tous les autres hommes qui composaient sa société.

Une pluie battante, survenue tout à coup, força les personnes qui avaient des voitures à offrir des places à celles qui n'en avaient point. Le lieutenant profita de cette circonstance; et, sous prétexte de céder sa place à son père, il le laissa partir, et retourna chez la belle Veuve.

Arrivé dans sa demeure, le Major se sentit frappé de vertiges, et incertain de lui-même comme tous ceux qui passent rapidement d'une position à une autre.

Le voyageur qui vient de quitter son navire croit encore sentir le sol se balancer sous lui; et l'homme qui tout à coup est jeté dans les ténèbres, voit encore briller la lumière à ses yeux. C'est ainsi que le Major se sentait et se voyait toujours en présence de la belle Veuve qu'il venait de quitter. La passion de son fils lui parut fort naturelle, et il lui envia presque le bonheur de devenir le mari d'une femme aussi accomplie. Tout à coup Flavio l'arracha à ses sensations en se précipitant dans ses bras et en s'écriant :

— Je suis l'homme le plus heureux du monde !

Peu à peu tous deux s'expliquèrent mutuellement. Le Major avait beau répéter à son fils que la belle Veuve ne lui avait pas adressé un mot qui pût s'interpréter en sa faveur, le jeune homme ne se découragea point.

— Il est dans son caractère, s'écria-t-il, de ne jamais donner que des espérances mêlées de doutes; c'est ainsi qu'elle s'est conduite envers moi jusqu'ici; mais votre arrivée a opéré un miracle. J'avoue que je ne vous ai laissé partir seul que pour aller la rejoindre. Je l'ai trouvée dans ses salons encore illuminés, où elle aime à se promener après le départ des esprits qu'elle y a évoqués. Acceptant le prétexte par lequel je justifiais mon retour, elle m'a accueilli avec bonté. Déjà nous avions plusieurs fois traversé le salon, lorsque nous

nous sommes arrêtés dans un cabinet faiblement éclairé par une lampe d'albâtre ; si à l'éclat des lustres elle était belle, la douce lumière de cette lampe la rendait séduisante. Je ne sais ce qui a pu m'enhardir ainsi ; mais j'ai tout à coup saisi sa main, et je l'ai pressée sur mes lèvres et sur mon cœur. Elle ne l'a point retirée, et je me suis écrié :

— Être céleste, ne dissimule pas plus longtemps ! Si dans ce beau sein il y a un tendre sentiment pour moi, ose me l'avouer : l'instant décisif est venu ; bannis-moi ou tombe dans mes bras !

— Elle ne s'est point éloignée quand je l'ai pressée sur mon cœur, quand mes lèvres se sont appuyées sur les siennes ; quand je lui ai demandé si elle consentait enfin à m'appartenir, elle m'a repoussé doucement en murmurant à demi-voix : Oui, oui, ou quelque chose de semblable. Je lui ai dit ensuite que vous viendriez lui parler pour moi ; elle m'a répondu que vous ne deviez pas savoir un mot de tout ceci, que je devais l'oublier moi-même ; puis elle m'a ordonné de partir, et j'ai obéi.

Il serait inutile de chercher à dévoiler la véritable pensée du Major : ne pouvant se rendre compte lui-même de ce qu'il éprouvait, il proposa à son fils d'aller le lendemain chez la belle Veuve, afin de la demander en mariage.

— Gardez-vous-en bien ! dit le lieutenant, ce serait tout gâter. Cette femme si réservée et si délicate ne saurait supporter aucune intervention authentique ; votre seule présence suffit ; c'est à elle que je dois déjà mon bonheur. L'estime qu'elle a pour vous a triomphé de ses hésitations. Oui, la faveur qu'elle vient d'accorder au fils est l'ouvrage du père ; le temps fera le reste.

Après un assez long entretien, on convint que le lendemain matin le père ferait une visite d'adieu à la belle Veuve, et partirait ensuite pour conclure son union avec Hilaric, tandis que le fils travaillerait au succès de ses amours par les moyens qui lui paraîtraient les plus convenables.

CHAPITRE IV.

Le Major trouva la belle Veuve en élégant négligé du matin. Une dame âgée et d'un extérieur imposant, quoique aimable, était près d'elle. Les grâces séduisantes de l'une, l'affabilité noble et digne de l'autre, formaient un ensemble harmonieux qui autorisait à croire à une amitié intime entre ces deux femmes. La belle Veuve venait de terminer le portefeuille dont elle s'occupait la veille, et, comme pour renouer un entretien interrompu par l'arrivée du Major et par les phrases aimables qu'elle lui avait adressées pour lui prouver qu'il était le bienvenu, elle présenta ce portefeuille à sa respectable amie.

— Vous le voyez, dit-elle, je suis parvenue à le terminer, malgré tous les obstacles qui semblaient le rendre interminable.

Au lieu de répondre, la bonne dame s'adressa au Major.

— J'espère que vous voudrez bien m'appuyer du poids de votre autorité, lui dit-elle : je soutiens que l'on n'entreprend jamais un pareil travail sans le destiner à quelqu'un. Examinez-le ; c'est un véritable chef-d'œuvre.

Le Major lui accorda le tribut d'éloges qu'il méritait en effet. Tantôt tressé et tantôt brodé, il était impossible de voir par quel procédé on avait pu arriver à un aussi admirable résultat. La richesse et la variété des nuances de la soie se mariaient avec tant de bonheur à l'éclat de l'or, qu'on se demandait en vain si le principal mérite de cette production, vraiment artistique, était dans la magnificence ou dans le bon goût.

— Il y a encore quelque chose à faire dans les dispositions intérieures, dit la jeune femme en dénouant le ruban qui fermait le portefeuille. Je ne veux pas renouveler notre discussion sur le but de ce travail, continua-t-elle ; mais je vous dirai quelles sont en général mes pensées quand je me livre à ces sortes d'occupations. Nos doigts y sont façonnés depuis notre enfance, aussi devenons-nous bientôt si habiles

que nous pouvons nous y livrer tout en occupant notre imagination d'autre chose. Quant à moi, je rattache toujours un souvenir quelconque, une sensation agréable ou pénible à chaque point, à chaque maille; voilà pourquoi j'aime un ouvrage commencé; et dès qu'il est terminé, il me paraît précieux, non par rapport à lui-même, mais par rapport au nombre des pensées dont il a été le confident silencieux. A ce titre, mes travaux d'aiguille m'ont toujours paru dignes d'être offerts aux personnes qui m'inspirent de l'amitié, du respect et de la vénération; et elles les ont toujours acceptés comme un don agréable qui produisait sur elles, chaque fois qu'elles le regardaient, l'effet de la lettre d'un ami absent que la poste nous apporte.

La bonne dame répondit à cette charmante confidence par quelques paroles flatteuses, tandis que le Major, sage appréciateur de la poésie latine, se rappelait quelques vers qui eussent été fort à propos. La crainte de passer pour pédant l'empêcha de les citer : il essaya de les reproduire par une paraphrase prosaïque qui lui réussit si mal, que la conversation languit pendant quelques instants. Par bonheur la bonne dame se mit à feuilleter un recueil de poésies qui se trouvait sur la table, ce qui lui fournit l'occasion de diriger l'entretien sur le talent poétique du Major. Le lieutenant prétendait aussi au titre glorieux de poëte, et il avait plus d'une fois cité des vers de son père, moins pour les faire valoir, que pour constater son origine poétique, et se poser ainsi, selon la louable habitude de la jeunesse, en fils prédestiné à surpasser en tout les mérites de son père.

Ne voulant accepter que le titre d'amateur, le Major s'excusa de son mieux et finit par dire que la poésie dont il s'occupait méritait à peine ce nom, puisque ce n'était que le genre descriptif et didactique. La belle Veuve prit aussitôt la défense de ce genre:

— Nous éprouvons tous tôt ou tard le besoin du repos de l'âme et de la tranquillité d'esprit. Puisqu'il en est ainsi, peut-il y avoir quelque chose de plus pernicieux que cette littérature exaltée qui excite toujours sans rien donner, qui irrite et afflige sans cesse et ne console jamais? Je conviens

cependant qu'il serait difficile de vivre sans poésie. Bornons-nous donc à celle qui nous transporte dans des contrées riantes; à celle qui célèbre la douce simplicité de la vie champêtre et nous conduit, à travers des bosquets fleuris et de graves forêts, jusqu'aux cimes imposantes d'où l'œil découvre des plaines fertiles, des lacs argentés et des collines boisées; et qui nous montre comme fond du tableau, des montagnes bleuës se confondant avec les nuages. Quand la puissance magique du rhythme et de la rime évoque de semblables images dans mon imagination, pendant que je m'étends commodément sur mon canapé, je remercie sincèrement le poëte de m'avoir procuré ce paisible plaisir, qui, certes, est bien préférable à celui que je pourrais éprouver si, après un fatigant voyage, je cherchais à me retracer moi-même les sites et les objets que, pour les avoir vus de ses propres yeux, on n'est pas toujours libre de se retracer tels qu'ils sont en effet.

Espérant que cet entretien lui fournirait le moyen d'arriver au véritable but de sa visite, le Major s'efforça de revenir à la poésie lyrique, dans laquelle son fils s'était exercé avec bonheur. Il fit même allusion à plusieurs morceaux passionnés dans lesquels ce jeune homme avait cherché à peindre son amour. La belle Veuve le détourna de cette route par des plaisanteries gracieuses, et lui dit en souriant :

— Je n'aime ni à entendre lire ni à entendre chanter les vers des amants : s'ils célèbrent leur bonheur, ils nous font envie; s'ils soupirent leurs malheurs, ils nous ennuyent.

La respectable dame prit aussitôt la parole, et dit à son amie qu'elle avait tort de perdre ainsi son temps en détours ingénieux avec un homme aussi digne de son estime que le Major.

— Pourquoi ne pas lui dire, continua-t-elle, que vous connaissez plusieurs fragments de son joli poëme sur la chasse, et que vous mourez d'envie de l'entendre en entier? Oui, monsieur le Major, continua-t-elle, votre fils nous a récité avec un rare talent plusieurs morceaux de ce poëme, mais vous seul pouvez nous le faire admirer dans son ensemble.

Il se réfugia en vain sous l'égide du mérite supérieur de son fils; les dames l'accusèrent de chercher une défaite

pour échapper à leurs prières, et il ne put se justifier qu'en promettant d'envoyer ce poëme le plus tôt possible. Après cette promesse la conversation devint si animée, qu'il lui fut impossible de placer un mot concernant les espérances de son fils, surtout parce que ce dernier lui avait recommandé d'éviter toute interpellation directe.

L'instant de se séparer étant venu, le Major se leva : la belle Veuve rajusta le nœud du ruban qui fermait le portefeuille, et lui dit en baissant les yeux et avec un air d'embarras qui la rendait plus belle encore :

— S'il faut en croire certaines personnes expérimentées, il serait aussi imprudent de se fier aux promesses des poëtes qu'à celles des amants. Pardonnez-moi donc si j'ose exiger, comme garant de la promesse que vous m'avez faite, non que vous me donniez un gage, mais que vous en acceptiez un de ma part. Prenez ce portefeuille ; il m'a coûté beaucoup de temps et renferme le souvenir de plus d'une grave circonstance. Sous ce rapport, du moins, il ressemble à votre poëme sur la chasse : qu'il lui serve d'enveloppe, et devienne le messager qui nous apportera ce beau poëme et vous redira le plaisir qu'il nous aura causé.

Ce présent inattendu embarrassa le Major. L'élégance et la richesse de cet objet étaient si peu en harmonie avec ses habitudes, qu'il osa à peine l'accepter. Il se recueillit cependant, et comme sa mémoire ne lui refusait jamais les trésors qu'il lui avait confiés, il se souvint aussitôt d'un passage classique qui eût été fort à propos s'il eût osé en citer la traduction. Se bornant à une imitation indépendante, il parvint à composer un remercîment aussi gracieux qu'obligeant, et qui termina l'entrevue à la satisfaction commune.

La tâche qu'il venait d'accepter lui causa quelque inquiétude, quoiqu'au fond elle lui fût agréable, puisqu'elle devait le mettre en rapport avec une femme dont il admirait les brillantes qualités, et qu'il croyait pouvoir regarder comme sa fille. A ce sentiment se joignait la satisfaction que doit naturellement éprouver un poëte dont les consciencieux travaux sont restés longtemps inconnus, et qui se voit tout à coup l'objet de l'attention de personnes de mérite.

De retour chez lui, le Major écrivit à sa sœur. La surexcitation de son esprit et les questions passionnées par lesquelles son fils ne cessait de l'interrompre, ne pouvaient manquer de donner à son style quelque chose d'inaccoutumé; aussi sa lettre fit-elle sur la Baronne une impression contradictoire. L'amour de Flavio pour la belle Veuve lui était agréable, parce qu'il favorisait l'union du Major avec Hilarie, et cependant cette belle Veuve lui déplaisait et l'inquiétait malgré elle.

Nous croyons devoir expliquer ce sentiment pénible par les considérations suivantes :

Il ne faut jamais confier à une femme l'enthousiasme qu'une autre femme nous inspire, car elles se connaissent trop bien entre elles pour se croire dignes de cet enthousiasme. Les hommes ne sont à leurs yeux que des chalands qui entrent dans une boutique. Le marchand, qui connaît sa marchandise, peut facilement la placer dans le jour le plus favorable; tandis que le chaland, pressé par le désir ou le besoin de la posséder, est hors d'état de la juger. L'un sait fort bien ce qu'il donne, l'autre ignore presque toujours ce qu'il reçoit. Cet inconvénient est inséparable de la vie sociale; il est la base de tout échange, de toute association d'amour, d'amitié ou de commerce.

Agréablement surprise du hasard qui secondait si bien les vœux de son frère et ceux d'Hilarie, la Baronne n'en resta pas moins très-mécontente du portrait ravissant qu'il lui avait fait de la belle Veuve. La disproportion des âges de ces deux couples la frappa surtout désagréablement. Hilarie était trop jeune pour le Major, et la Veuve trop âgée pour Flavio; mais il n'était plus temps de faire valoir ces considérations. Après avoir pieusement demandé au Ciel le bonheur des futurs époux, elle écrivit à une amie sage et prudente et lui exposa ses craintes et ses espérances. Son préambule était court et convenable, puis elle continuait en ces termes :

« Je comprends facilement le manége de cette séduisante Veuve : elle évite les femmes ; si toutefois elle en souffre une autour d'elle, c'est que celle-là a passé l'âge de plaire, et ne cherche qu'à faire valoir les brillantes qualités de sa jeune amie par des flatteries adroites et des observations fines et piquantes. Cette représentation perpétuelle ne peut avoir pour spectateurs et pour acteurs que des hommes ; de là le besoin de les attirer et de les fixer. Je ne condamne pas entièrement cette jeune femme ; je lui crois de la pudeur, et surtout de la prudence ; mais sa vanité peut l'entraîner plus loin qu'elle ne voudrait. Au reste, tout n'est pas médité et réfléchi chez elle, et voilà pourquoi ces sortes de coquettes nées sont si dangereuses : elles ont la conviction qu'en s'abandonnant à leurs séduisantes inconséquences elles ne font point de mal. »

En quittant son fils, le Major avait été visiter les domaines que son frère lui avait cédés. Cette visite lui prouva que lorsqu'il s'agit d'exécuter un projet utile, la pensée primitive disparaît presque entièrement sous les obstacles qu'elle rencontre ; mais qu'elle renaît plus forte que jamais quand le temps, cet allié fidèle et invincible, vient lui rappeler qu'avec son secours tout est possible.

C'est ainsi que l'examen sévère de ces magnifiques domaines, presque entièrement abandonnés, n'aurait produit sur le Major qu'un découragement complet, s'il n'avait pas eu la conviction qu'un certain nombre d'années sagement employées, suffiraient pour rétablir l'ordre et obtenir de riches récoltes, là où il n'y avait que désordre et stérilité.

Le Grand Maréchal du palais, qui s'était également rendu sur ses domaines, s'était fait accompagner par un avocat. La présence de cet homme de loi, loin de déplaire au Major, lui fut agréable, car elle lui prouva que tous les actes nécessaires seraient enfin rédigés. L'indolent Maréchal agissait toujours sans but ; et si parfois il s'en proposait un, il rejetait opiniâtrément les moyens par lesquels on pouvait

l'atteindre. Le bien-être de chaque jour, de chaque heure, était son premier besoin. S'il avait consenti avec joie à se débarrasser du fardeau de ses créanciers et de l'administration de ses domaines, pour jouir en paix d'un revenu fixe et considérable, il aurait voulu conserver en même temps les avantages de son ancienne position.

Voulant en finir le plus promptement possible, le Major se décida enfin à lui céder la jouissance du magnifique pavillon, qu'il avait fait construire sur un de ses domaines, et où il avait l'habitude de célébrer tous les ans, avec ses amis, le jour de sa naissance. Les meubles et les tableaux qui le garnissaient devaient rester intacts.

Le Grand Maréchal exigea en outre qu'on lui fît cultiver le vaste jardin qui rattachait ce pavillon au château, car il tenait aux fruits et aux fleurs, dont toutes les espèces étaient aussi rares que bien choisies ; il fit même spécialement mentionner une sorte de petite pomme grise, que chaque automne, il offrait humblement à la douairière de son premier souverain en signe de tribut volontaire.

Après cette concession, il en exigea et en obtint encore plusieurs autres, peu importantes, il est vrai, mais qui, par la suite, pouvaient donner lieu à une foule de tracasseries et de plaintes réciproques.

Persuadé que tout irait constamment au gré de ses désirs, illusion à laquelle les esprits faibles s'abandonnent trop souvent, le Grand Maréchal se montra de très-bonne humeur. Sa table était toujours bien servie ; quelques heures de chasse ou de promenade lui donnaient l'appétit nécessaire pour y faire honneur ; et au dessert, il racontait avec complaisance des histoires et des anecdotes que tout le monde savait par cœur. Tout étant terminé enfin, il remercia sincèrement son frère, fit cueillir et emballer avec soin les petites pommes grises, dont la récolte avait été très-abondante, et partit avec ce présent pour la résidence de la douairière, qui l'accueillit de la manière la plus flatteuse.

Le Major se trouva dans une disposition d'esprit bien différente de celle de son frère. Les difficultés qu'il voyait de tous côtés l'auraient désespéré sans doute, s'il n'avait pas

été soutenu par le juste orgueil que nous donne toujours la conscience de notre force. Heureusement l'avocat, surchargé d'affaires, avait cherché à terminer le plus vite possible. Il était arrivé à ce résultat par l'intervention du valet de chambre du Grand Maréchal, qui, moyennant une rétribution honnête, influença son maître dans le sens qu'on lui avait indiqué; ce qui prouva au Major, dont la probité était très-sévère, que pour réaliser les projets les plus honnêtes, on est souvent obligé d'employer des moyens peu honorables. Parfois même, il se surprit à craindre que ses forces physiques et intellectuelles ne vinssent à s'affaiblir avant d'avoir achevé son œuvre. Cette crainte est pour l'homme ce qu'est pour la femme l'idée que sa beauté pourrait ne pas durer toujours.

Un événement qui aurait dû l'inquiéter, continua au contraire à le rendre plus libre et à le rassurer. Les occupations dont il était surchargé l'avaient forcé de modifier la pratique de l'art de se rajeunir. Bientôt le valet de chambre du comédien, renonçant aux pompeux apprêts des détails, se borna à lui recommander la tempérance, la modération, et tout ce qui peut fortifier et conserver la santé; de prendre soin de sa peau, de ses cheveux, de ses sourcils, de ses dents, de ses mains et de ses ongles. Puis il partit pour aller rejoindre son maître et retrouver les plaisirs de la vie théâtrale, dont il avait été trop longtemps privé.

Heureux de se voir ainsi rendu à lui-même, le Major reprit l'exercice de la chasse et du cheval. L'image d'Hilarie, qui s'était un peu effacée dans son cœur, y reparut dans tout son éclat, et il s'accommoda de sa position de fiancé, qui est sans contredit la plus agréable de la vie civilisée. Se souvenant cependant toujours de la belle Veuve et de la promesse qu'il lui avait faite, il profita de chaque moment de loisir pour mettre ses papiers en ordre. En les classant, il trouva plusieurs extraits qu'il avait traduits d'Horace; son poëte favori. La plupart de ces morceaux contenaient des regrets sur la rapidité du temps et célébraient les avantages de la jeunesse. Le passage que nous allons citer suffira pour donner une idée des autres :

Heu!
Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit?
Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ!

« Je me sens aujourd'hui heureux et dispos. Lorsque le » sang du premier âge coulait encore dans mes veines, j'é- » tais sauvage et souvent sombre. Maintenant, quelle que soit » mon humeur joviale, les années me pressent, me pour- » suivent; je me souviens des vives couleurs de l'enfance, et » je voudrais les voir renaître sur mes joues. »

Le Major trouva, à sa grande satisfaction, son poëme sur la chasse très-élégamment copié sur du papier vélin. Le portefeuille était assez grand pour le contenir; et certes, jamais poëte inédit n'avait eu le bonheur de voir son œuvre dans une enveloppe aussi magnifique.

Quelques lignes d'envoi étaient indispensables : en pareille circonstance la prose n'était point de mise, et il fit aussitôt cette version poétique du passage d'Ovide, qu'il avait déjà paraphrasé en prose, lorsqu'il avait remercié la belle Veuve de son gracieux cadeau :

Nec factas solum vestes spectare juvabat,
Tum quoque cum fierent; tantus decor adfuit arti.

« Je me souviens avec bonheur du beau jour où j'ai vu ce » travail dans des mains de maître se développer et s'ache- » ver dans tout l'éclat de la perfection. Je le possède main- » tenant; mais, je dois le confesser, je voudrais qu'il ne fût » pas terminé encore : le voir faire avait tant de charmes » pour moi[1] ! »

Tout en reconnaissant que ces vers étaient indignes du texte, le Major les trouva assez galants pour plaire à une jolie femme. Mais il se souvint en même temps que des vers galants font toujours supposer que le poëte est amoureux,

[1] Ces deux morceaux ne sont point la traduction des deux vers d'Horace et des deux vers d'Ovide qui sont cités, mais la reproduction fidèle des vers allemand par lesquels Goëthe a paraphrasé le texte latin.

(*Note du Traducteur.*)

supposition fort peu en harmonie avec son rôle de futur beau-père. Ce qui l'inquiétait plus encore, c'est que les vers d'Ovide s'appliquaient à la célèbre Arachné, que l'envieuse Minerve changea en araignée; car il savait qu'il est toujours dangereux d'établir une comparaison quelconque entre une belle femme et ces perfides trayailleuses, qui, suspendues au milieu de leurs admirables tissus, attendent qu'une nouvelle victime vienne s'y prendre. La belle Veuve pouvait ne pas découvrir ce malencontreux apologue; mais il était probable que l'un ou l'autre des hommes distingués de sa société se ferait un malin plaisir de le lui faire remarquer. Nous ignorons comment le Major se tira de ce cas embarrassant, ce sont là des secrets de famille que les muses enveloppent de leurs voiles impénétrables. Nous dirons maintenant quelques mots sur le poëme de la chasse, qui arriva heureusement à sa destination.

Les avantages et les plaisirs propres à chaque saison, les particularités des animaux qu'on poursuit, les divers caractères des chasseurs, les éventualités qui favorisent ou contrarient leurs efforts, et surtout ce qui avait rapport au gibier ailé, étaient décrits avec autant de grâce que d'originalité. Les amours du coq de bruyère, le second passage de la bécasse, la cabane sur laquelle on attache un corbeau pour attirer les autres oiseaux; tout enfin était chanté par lui, tantôt avec le ton de la passion, et tantôt avec celui de l'ironie. L'ensemble du poëme avait quelque chose d'élégiaque; car c'était un adieu aux plaisirs de la chasse. Aussi ne pouvait-on le lire sans une certaine émotion; et cependant cette lecture ne laissait dans le cœur qu'un vide affligeant.

La révision de ce poëme, ou toute autre circonstance que nous ignorons, avait jeté de la tristesse dans l'âme du Major. Il semblait s'apercevoir tout à coup qu'il se trouvait au point d'arrêt où les années, qui d'abord n'avaient fait que développer et perfectionner, commencent leur œuvre de destruction.

Un travail extraordinaire l'avait forcé de remettre le voyage aux eaux qu'il faisait chaque année, et de se priver des plaisirs et de l'exercice que favorise la belle saison. Prenant

le malaise et la fatigue pour les infirmités de la vieillesse, il s'inquiéta outre mesure de son état.

Depuis plusieurs mois déjà il ne correspondait plus que rarement avec sa famille; des formalités indispensables pour régulariser la concession des domaines de son frère le retenaient dans la capitale, et la Baronne et sa fille ne s'occupaient que du trousseau, dont rien ne devait égaler l'élégance et la richesse. De son côté, le lieutenant, plus amoureux que jamais, oublia son père, sa famille et ses amis pour ne songer qu'à plaire à la belle Veuve.

L'hiver s'avançait à grands pas et attristait les plus riantes habitations de la campagne par ses longues nuits, ses tempêtes et ses pluies glacées. On était au mois de novembre. Si, pendant une des nuits de ce triste mois, un voyageur était arrivé dans les environs du château féodal de la Baronne, et si, après avoir traversé, à la pâle lueur de la lune, des champs et des prairies, des bosquets et des vergers, il avait vu tout à coup les fenêtres de ce château brillamment illuminées, il se serait attendu à y trouver une nombreuse société, et cependant il n'aurait rencontré dans ces riches appartements que la Baronne, Hilarie et une femme de chambre. Quel n'eût pas été alors son étonnement, s'il n'avait pu expliquer, comme nous allons le faire, cette brillante illumination par les antécédents de la Baronne!

Elevée à la cour, et fille de la grande maîtresse du palais, l'hiver avait toujours été pour elle la saison des plaisirs, et un grand nombre de lumières un besoin de première nécessité. Son union avec un des principaux propriétaires du pays l'avait enlevée à sa position de dame d'honneur. La vie de campagne l'avait d'abord beaucoup ennuyée; mais son mari s'était empressé de faire si bien réparer les chemins vicinaux, qu'elle pouvait sans difficultés recevoir et rendre un grand nombre de visites. Malheureusement l'hiver rendait toujours ses relations moins fréquentes; elle s'en était affligée d'abord, puis elle avait fini par se consoler en éclairant son château de manière que les nuits ressemblaient presque au grand jour.

Après la mort de son mari, l'éducation de sa fille et les

fréquentes visites du Major l'occupèrent tellement, qu'il ne lui était plus resté de ses habitudes de cour, que le besoin d'un splendide éclairage. Pour flatter ce penchant, un de ses vieux serviteurs ne prodiguait pas seulement les bougies, mais dès qu'il entendait parler d'une lampe nouvelle, il s'empressait de se la procurer, et trouvait toujours le moyen de la placer dans quelque appartement du château.

Pendant la soirée dont nous venons de parler, cette illumination n'était pas tout à fait sans but. Annette, la femme de chambre, avait eu l'idée d'étaler dans les salons tout ce qui avait été fait et acheté pour le trousseau d'Hilarie, moins pour le faire admirer que pour attirer l'attention de sa maîtresse sur ce qui pouvait encore y manquer. Le linge était en abondance et de la plus grande finesse; les vêtements et les objets de mousseline, de gaze et autres étoffes de ce genre, ne manquaient pas davantage. Annette, cependant, trouvait des lacunes là où d'autres auraient vu la collection la plus complète; et elle fit remarquer la rareté des étoffes de soie, dont la prudente mère avait retardé l'achat à cause du changement subit des modes.

Après cet examen, la Baronne reprit ses entretiens habituels avec sa fille. C'est par ces entretiens qu'elle était parvenue à la former au milieu de cette solitude, au point de lui donner une idée juste de toutes les connaissances humaines, sans lui faire perdre la candeur et la naïveté de son âge. Il serait trop long de détailler ici les procédés par lesquels elle était parvenue à résoudre ce grand problème.

La soirée s'écoula comme celles qui l'avaient précédée; et à une conversation variée et instructive succéda une utile lecture, puis un morceau de musique exécuté sur le piano, et des chants harmonieux. Tout cela cependant avait quelque chose de grave qu'embellissait une suave pensée : on songeait à un absent chéri et à l'accueil que l'on se proposait de lui faire à son retour. Chez Hilarie, c'était le sentiment solennel d'une fiancée; la Baronne s'y associa avec la tendresse délicate d'une bonne mère, et Annette elle-même, qui jusque-là ne s'était montrée qu'active et spirituelle, semblait partager les douces illusions de l'espérance,

qui nous montre l'objet de nos affections dont nous attendons l'arrivée, comme s'il était déjà revenu au milieu de nous.

C'est ainsi qu'éclairées par de nombreuses bougies et chauffées par des foyers ardents, trois femmes aimables, chacune dans son genre, se sentaient heureuses, parce qu'un même sentiment les rapprochait et mettait leurs cœurs à l'unisson.

CHAPITRE V.

Tout à coup on entendit frapper violemment au portail du château, et des voix confuses appelaient et répondaient avec emportement. Le tumulte cessa avant que les dames eussent pu en apprendre la cause; mais au même instant elles virent la lumière des torches et des flambeaux sillonner la cour; des pas d'hommes et un murmure de voix se firent entendre sur l'escalier; la porte du salon s'ouvrit avec précipitation et sans annonce préalable; les dames tremblèrent, et Flavio le lieutenant, le fils du Major, entra dans un état qui devait nécessairement inspirer la terreur! Ses cheveux, quoique trempés par la pluie, se dressaient sur sa tête, les lambeaux de ses vêtements échappés aux ronces et aux épines, qu'il avait traversées sans doute, étaient imprégnés de vase et de boue.

— Mon père! où est mon père? s'écria-t-il.

Un vieux domestique de la Baronne qui avait servi Flavio pendant son enfance était entré avec lui.

— Votre père n'est pas ici, lui dit-il; mais calmez-vous: voici votre tante et votre cousine.

— Il n'est pas ici! répéta le lieutenant; eh bien! laissez-moi aller le chercher, qu'il m'entende et que je meure! Laissez-moi fuir l'éclat de ces lumières; il m'éblouit, il m'anéantit!

Le médecin accourut et lui tâta le pouls; les domestiques se pressèrent autour d'eux.

— Que fais-je ici sur ces tapis? s'écria le jeune homme;

mon malheur découle sur eux goutte à goutte ; il les souille, il les détruit comme il m'a détruit moi-même !

Et faisant un mouvement vers la porte, il s'échappa. On le rejoignit, et on le fit entrer dans les appartements réservés à son père.

La Baronne et sa fille étaient restées immobiles d'effroi : elles venaient de voir Oreste poursuivi par les Furies, non tel que l'art le représente et l'ennoblit, mais dans sa plus horrible réalité. Toutes deux se regardèrent en silence et en tremblant, car elles craignaient de revoir dans leurs yeux l'image du jeune malheureux qui s'était si profondément gravée dans leur imagination.

La Baronne se remit, en apparence du moins, et chargea un domestique de lui apporter de minute en minute des nouvelles de son neveu. Par ce moyen les deux dames apprirent qu'on était parvenu à le déshabiller et à le coucher, et qu'il souffrait les soins qu'on lui prodiguait, non parce qu'il était revenu à la raison, mais parce que son corps était épuisé de fatigue. Bientôt après on leur dit que le médecin l'avait saigné et avait employé plusieurs autres calmants avec tant de succès, qu'il comptait sur un sommeil réparateur. A minuit le malade était en effet profondément endormi. La Baronne demanda à le voir ; le médecin s'y opposa d'abord, mais il finit par y consentir. Une seule bougie cachée sous un globe de gaze verte éclairait la chambre ; tout y était sombre et silencieux. La Baronne s'avança doucement vers le lit : Hilarie, qui avait suivi sa mère, saisit la bougie en tremblant et l'approcha du malade afin de s'assurer de son état.

Le visage du jeune homme était tourné contre la muraille ; mais une gracieuse oreille, une joue ronde et encore pâle ombragée par une chevelure brune redevenue bouclée, une main parfaitement en harmonie avec ses doigts effilés et délicats, attirèrent les regards de la jeune fille. Partagée entre l'admiration et la crainte, elle se pencha plus avant et approcha son flambeau : c'était l'image de l'imprudente Psyché troublant le sommeil de l'Amour. Le médecin lui ôta le flambeau de la main et reconduisit les deux dames à la porte de la chambre.

Nous ignorons quels furent les sentiments qui agitèrent la mère et la fille pendant le reste de la nuit. Les documents que nous avons sous les yeux n'en font pas mention; mais ils nous apprennent que le lendemain matin une vive impatience les agitait toutes deux. A chaque instant elles faisaient prendre des nouvelles du malade et demandaient à le voir. Vers midi le docteur leur accorda enfin cette permission tant désirée. La Baronne entra la première; Flavio lui tendit la main.

— Pardonnez-moi, ma tante, lui dit-il; ayez un peu de patience avec votre malheureux neveu; cela ne sera pas long, sans doute.

Hilarie parut à son tour.

— Et vous aussi, ma sœur chérie! lui dit-il en lui présentant l'autre main.

Elle se sentit blessée au cœur. Le jeune homme n'abandonna point sa main, et tous deux se regardèrent avec une expression indéfinissable. Qu'il était charmant le contraste qu'offrait ce couple! Les yeux noirs et étincelants du jeune homme s'harmonisaient si bien avec le désordre et la sombre nuance de ses cheveux; tandis que la blonde jeune fille, debout devant lui dans un calme apparent, ressemblait à une apparition du ciel! Cependant, dans son cœur, le souvenir de l'événement affreux et inexplicable qui venait de se passer luttait contre les craintes d'un avenir plein de sinistres pressentiments. Le nom de sœur, que Flavio venait de lui donner, l'avait malgré elle éclairée sur le sentiment qui venait de germer dans les profondeurs mystérieuses de son âme.

— Comment te trouves-tu, mon cher neveu? demanda la Baronne.

— Pas mal; mais on me traite trop durement.

— Et comment cela?

— Ils m'ont tiré du sang; c'est de la cruauté... puis ils l'ont jeté... c'est un vol!... Il ne m'appartient pas, il est à *elle*... Oui, tout mon sang lui appartient!...

En prononçant ces paroles, un changement subit s'était

fait dans toute sa personne; il versait des larmes amères et cachait son visage dans ses coussins.

L'expression des traits d'Hilarie effraya la Baronne : on eût dit que la pauvre enfant voyait l'enfer ouvert sous ses pieds, et que l'Horrible venait de s'offrir à ses regards pour la première fois et pour toujours. Traversant avec une rapidité passionnée plusieurs salons, elle se jeta enfin sur un sofa. Sa mère, qui l'avait suivie, lui demanda la cause d'une agitation qu'elle n'avait déjà que trop bien devinée. Hilarie la regarda d'un air singulier et s'écria :

— Son sang... tout son sang lui appartient, à *elle*, et elle n'en est pas digne ! Oh ! l'infortuné ! l'infortuné !.

Et un torrent de larmes soulagea le cœur oppressé de la jeune fille.

Qui oserait décrire les situations que les circonstances passées ont développées ? Qui oserait mettre au jour les souffrances intimes dont une première entrevue avait jeté le germe dans l'âme de la fille et de la mère ? Pour Flavio aussi cette entrevue eut des conséquences funestes; le docteur du moins le prétendit, et il défendit sévèrement aux deux dames tout rapprochement avec le malade. Pour les dédommager de ce sacrifice, il leur envoya d'heure en heure des nouvelles toujours plus satisfaisantes. Bientôt elles apprirent que Flavio avait demandé de l'encre et du papier, qu'il avait écrit, mais qu'il cachait soigneusement ces feuilles éparses. La curiosité qu'elles éprouvaient, en se mêlant aux autres tourments, les rendit plus insupportables encore. Le médecin finit cependant par leur apporter une de ces feuilles. Une main habile avait rapidement tracé les vers suivants :

« La naissance de l'homme est une merveille ! et quand l'homme se perd, ce sont encore des merveilles qui l'ont égaré ! Vers le seuil de quelle porte obscure, introuvable, tendaient mes pas incertains, mes pas qui erraient en dehors de tous les sentiers battus ? Je l'aperçus enfin, l'éclat de la lumière ! Le sanctuaire du ciel s'est ouvert devant moi ; mais dans mon cœur est la nuit, la mort, l'enfer ! »

Le docteur déclara que son malade serait bientôt complétement rétabli si l'on parvenait à calmer la violente passion qui fascinait son esprit. La poésie seule pouvait opérer ce miracle; car elle seule, surtout quand elle s'unit à la musique, guérit les souffrances de l'âme en les excitant d'abord, pour les dissoudre ensuite en soupirs qui s'exhalent dans le vague.

Assise devant son piano, Hilarie chercha en vain une mélodie aux vers de l'infortuné Flavio : dans son âme il n'y avait point d'écho pour de semblables angoisses; mais en composant des phrases musicales pour les approprier au rhythme et à la rime de la langue parlée, ce rhythme et ces rimes s'associèrent si intimement à sa pensée, qu'elle répondit aux vers du malade par la strophe suivante :

« En vain la douleur et la souffrance ont égaré tes sens, tu es né pour le bonheur! Ta brillante jeunesse le demande et l'espère; elle a le droit d'y prétendre. Raffermis tes pas incertains; marche avec force et courage! Viens dans le sanctuaire de l'amitié; c'est pour toi qu'il brille d'une clarté céleste. Là tu trouveras des amis fidèles, des amis qui t'aiment; là jaillit pour toi la plus douce, la plus limpide des sources de la vie. »

Le docteur se chargea de porter cette strophe à Flavio, qui s'empressa d'y répondre par des vers moins sombres. Cet échange de plaintes et de consolations, que tous deux entretenaient avec le même zèle, eut les plus heureux résultats. Plus tard, peut-être, nous pourrons suivre pas à pas les progrès de cette cure poétique; pour l'instant, nous nous bornerons à dire que chaque missive affermit le docteur dans la conviction que bientôt le malade pourrait sortir de sa retraite, et achever son rétablissement au milieu de ses aimables parentes.

Pendant que la jeune fille composait des vers, la Baronne s'occupait à mettre en ordre une foule d'anciens papiers de famille. Ce travail lui rappela une longue suite d'années écoulées et plus d'un malheur courageusement surmonté; plus d'un danger qui avait fini par amener des joies inattendues. De pareils souvenirs lui donnèrent la force de sup-

porter les inquiétudes du moment; et comme elle avait toujours l'habitude de s'adresser à Makarie dans les circonstances difficiles, elle écrivit de nouveau à cette femme unique dans son genre, et seule capable de comprendre sa position exceptionnelle.

En fouillant ses papiers, elle avait trouvé un portrait en miniature de son frère peint dans sa première jeunesse. Frappée par la ressemblance de ce portrait avec Flavio, elle le regardait souvent, et toujours avec un sentiment douloureux. Hilarie la surprit dans un de ces moments, et la ressemblance entre le père et le fils l'effraya presque.

Le docteur consentit enfin à introduire lui-même le malade au déjeuner de la famille. Les dames attendaient cette première entrevue avec une vive inquiétude. Le hasard, qui dans les moments les plus terribles ou les plus solennels se plaît souvent à faire surgir une scène comique ou ridicule, vint à leur secours. Flavio se présenta dans le costume complet de son père; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, ses habits étaient en lambeaux et il n'avait apporté aucun bagage. Il fallut donc, pour le vêtir, avoir recours à la garde-robe de chasse que le Major laissait toujours en dépôt chez sa sœur.

A la vue de son neveu ainsi travesti, la Baronne ne put s'empêcher de sourire. Poussée par un sentiment douloureux, Hilarie détourna la tête, et le jeune homme resta muet et immobile. Le docteur prit aussitôt la parole, et dit avec le plus grand sang-froid du monde que, puisque le père était plus grand que le fils, et que le fils avait les épaules et la poitrine plus larges que le père, l'habit devait nécessairement se trouver trop long et trop étroit. Cette explication ne servit qu'à faire ressortir tout ce qu'il y avait de grotesque dans l'accoutrement du jeune homme, qui ressemblait à une mascarade. Tout le monde prit le parti d'en rire franchement, et l'entretien qu'on avait tant redouté s'engagea fort gaiement. Pour Hilarie seule cette image rajeunie du père dans la personne du fils conserva quelque chose d'inquiétant et de douloureux.

La plume délicate d'une femme pourrait seule retracer

tous les détails des événements qui succédèrent à cette première entrevue. Nous ne pouvons nous occuper que de leur ensemble, et de l'influence que la poésie exerça sur cet ensemble.

Flavio n'était pas sans talent, mais pour produire quelque chose de remarquable il avait besoin d'être stimulé par une passion réelle; aussi y avait-il de grandes beautés dans les vers qu'il avait faits pour la belle Veuve. En les lisant avec un enthousiasme exalté à une autre femme d'une beauté plus douce, mais non moins séduisante, il ne pouvait manquer de produire sur elle un très-grand effet. Lorsqu'on rend une femme confidente de l'amour passionné qu'on ressent pour une autre; elle se prête d'autant plus volontiers à ce rôle qu'elle nourrit, à son insu, l'espoir d'arriver tôt ou tard à la place de l'objet adoré. A l'exemple de tous les poëtes amoureux, qui aiment à se dire à eux-mêmes ce qu'ils voudraient s'entendre dire par l'objet de leurs vœux, Flavio avait composé des dialogues entre lui et la belle Veuve. Hilarie consentit à lire les réponses de l'amante; mais comme ces dialogues étaient écrits dans un seul cahier, les deux jeunes gens se rapprochaient au point qu'à chaque instant leurs bras et leurs mains se touchaient.

Les blessures de cœur qui avaient presque égaré la raison du jeune lieutenant paraissaient entièrement cicatrisées; cependant une vive inquiétude l'agitait, et il demandait avec tant d'instance à voir son père le plus tôt possible, qu'on devait supposer qu'il avait un secret important à lui révéler. Il était également facile de deviner que cette révélation concernait sa rupture totale avec la jeune Veuve.

Nous ne nous sentons plus assez pénétré de cette chaleur passionnée qui n'appartient qu'à la jeunesse, pour essayer de décrire la scène violente qui amena cette rupture. Nous nous bornerons à dire que, forcée par les transports du jeune homme de se déclarer positivement, la séduisante Veuve détruisit pour toujours les espérances qu'il s'obstinait à nourrir. Ce coup inattendu priva Flavio de tout jugement, au point qu'il quitta sa garnison sans l'autorisation de ses chefs, pour aller, à travers la pluie, la tempête et les ténèbres

chercher son père au château de la Baronne. Nos lecteurs savent dans quel état il y arriva.

A peine rendu à la raison, il sentit toute l'importance de la démarche qu'il s'était permise dans un moment d'égarement; et comme il n'espérait en détourner les conséquences que par l'intervention de son père, il était sur le point de braver la défense formelle du médecin pour aller le trouver. Pendant qu'il rêvait au moyen de s'échapper du château, on lui apporta une lettre de son colonel. Il en brisa le cachet d'une main tremblante; mais sa terreur se changea en une surprise joyeuse, car cette lettre prolongeait d'un mois le congé qu'il était censé avoir obtenu au moment de son départ. Cette faveur inattendue, qu'il chercha vainement à s'expliquer, le débarrassa d'une crainte qui, déjà, l'occupait plus douloureusement que le souvenir des dédains de la belle Veuve.

Pouvant enfin s'abandonner au bonheur de vivre près de ses deux aimables parentes, il retrouva tous les brillants avantages qui, quelques mois plus tôt, l'avaient rendu l'ornement de la société de son ingrate maîtresse. Dans une pareille disposition d'esprit, il leur était facile à tous d'attendre patiemment l'arrivée du Major. D'un autre côté, une catastrophe assez commune dans le pays leur fournit des occupations suffisantes pour stimuler leur activité, et des émotions pour varier l'uniformité de leur genre de vie.

Les longues et continuelles pluies d'automne avaient fait déborder les rivières et les ruisseaux, et avaient rompu toutes les digues. Bientôt les environs du château ne furent plus qu'un immense lac au milieu duquel les villages, les fermes et les habitations isolées situées sur des collines, se dessinaient comme autant d'îles flottantes. Tous les habitants avaient pris leurs précautions d'avance : on avait fait cuire du pain et tué une grande quantité de bœufs et de moutons, et ces provisions étaient portées, dans de légers canots, là où elles manquaient. Ces secours, offerts avec bonté, distribués avec justice, étaient toujours reçus avec reconnaissance. Les habitants d'un village, non loin du château, accusèrent cependant l'autorité chargée de ces distributions d'y procé-

der avec partialité. Flavio s'embarqua dans un canot et se rendit dans ce village, où sa bienveillante intervention rétablit la paix et la confiance.

Après avoir obtenu ce succès, il dirigea son canot, chargé de vivres provenant du château, vers la demeure d'une pauvre femme en couches qu'Hilarie lui avait spécialement recommandée. Son périlleux voyage se termina sans accident; il rapporta à sa cousine les bénédictions de sa protégée; et lui raconta une foule de détails sur l'inondation. Heureusement personne n'avait péri; mais des familles entières avaient été sauvées par des incidents qui tantôt tenaient du merveilleux, et tantôt du risible ou du grotesque. Ces récits pleins de chaleur et de vie inspirèrent à la jeune fille le désir de visiter elle-même les inondés, et surtout la pauvre femme en couches, pour laquelle elle avait préparé de nouveaux présents. La Baronne s'y opposa d'abord : elle craignait que cette excursion ne fournît à Flavio l'occasion de donner à Hilarie une preuve de courage et de dévouement, et de resserrer ainsi le nœud qui commençait déjà à se former entre les deux jeunes gens. Elle finit cependant par céder aux instances de sa fille. Le docteur fut de la partie, et l'on arriva heureusement chez l'accouchée. Les dons qu'on lui apportait et les conseils du médecin rassurèrent entièrement Hilarie sur son état. Elle continua très-gaiement sa tournée, et lorsqu'on fut de retour au château, on se plaisanta malignement sur les signes de crainte dont on n'avait pu se défendre dans les moments où il y avait quelque apparence de danger.

C'est ainsi que le destin conduisit les deux jeunes gens sur les gracieux et tortueux sentiers de l'amour.

Le ciel s'était éclairci, et de fortes gelées survinrent avant que les eaux se fussent écoulées. Une nuit suffit pour changer, comme par enchantement, l'aspect de la contrée. Les points qui avaient été séparés par des flots mobiles se trouvaient réunis par des masses compactes et brillantes; et ce bel art, inventé par les peuples du nord pour vivifier la nature engourdie de l'hiver, se montra dans tout son éclat.

Les habitants, qui patinaient chaque hiver sur les rivières

et les étangs, avaient maintenant toute la contrée à leur disposition pour cet exercice; aussi les voyait-on, partout et à toute heure, fendre cette plaine glacée avec les aciers tranchants de leurs patins pour aller visiter leurs parents et leurs amis. Flavio était un des plus habiles patineurs; et Hilarie, qui s'était exercée sous la direction de son oncle, se montra aussi agile que gracieuse sur ce sol transparent et nouvellement créé. Enfin tous deux rivalisèrent d'adresse et de gaieté : s'élançant toujours ensemble, ils ne se séparaient qu'à regret, et s'ils se quittaient parfois, ce n'était que par ruse, car ils volaient presque aussitôt à la rencontre l'un de l'autre.

Cet état de choses, qui procurait tant de plaisirs à quelques-uns, augmenta la misère et les souffrances du plus grand nombre. La plupart des villages manquèrent de vivres; on se hâta de mettre des traîneaux en mouvement pour les approvisionner, et bientôt l'abondance régna partout; car les cultivateurs les plus éloignés des grandes routes, pouvaient facilement transporter sur tous les points, les denrées que le défaut de communications les avait forcés d'entasser dans leurs greniers.

Notre jeune couple visita les malades, les pauvres, les vieillards et les ecclésiastiques; au milieu de la calamité générale, ces derniers avaient acquis de nouveaux droits à l'estime et à la vénération de leurs paroissiens. On n'oublia pas non plus les petits propriétaires établis dans les bas-fonds, et qui, après d'horribles angoisses, s'estimaient doublement heureux d'avoir échappé à tant de dangers, puisqu'ils devaient ce bonheur à la force et à la bonne construction des digues, qu'ils avaient eu la prévision d'élever dans des moments de calme et de sécurité. En général, chaque ferme, chaque famille, chaque individu était le héros d'une catastrophe, d'une aventure qui lui donnait de l'importance. Aussi n'entendait-on de tous côtés que des récits interrompus par d'autres récits; tout le monde avait hâte de parler et d'agir. Ce mouvement général avait quelque chose de solennel, car le danger planait encore au-dessus de toutes les têtes : un dégel subit pouvait ramener les maux auxquels on venait

d'échapper ; il pouvait séparer pour longtemps, pour toujours peut-être, les parents, les amis sortis pour une courte promenade ou un travail nécessaire, des parents et des amis restés à la maison.

Si des intérêts importants et des exercices forcés occupaient les journées, les soirées s'écoulaient agréablement. Les courses sur la glace ont, sur tout autre exercice gymnastique, l'avantage de ne jamais fatiguer. Elles donnent de la souplesse aux membres ; et si elles exigent l'emploi de la force, elles éveillent le désir d'augmenter cette force, d'où résulte, dans les moments de repos, une béatitude douce et calme.

Un soir nos jeunes gens paraissaient ne pouvoir s'arracher de la plaine glacée. Chaque élan vers le château, déjà brillamment illuminé, et où une nombreuse société s'était réunie, était aussitôt suivi par un autre élan dans la direction opposée. Craignant de se perdre dans l'obscurité, ils ne se séparaient point ; ils poussèrent la précaution jusqu'à patiner la main dans la main, ou le bras de l'un appuyé sur le cou de l'autre, position d'autant plus délicate qu'alors leurs doigts jouaient involontairement avec les boucles qui venaient les caresser.

La lune s'éleva lentement au-dessus de l'horizon, et, mêlant ses doux rayons à la clarté des étoiles dont le ciel était parsemé, elle acheva de donner à cette plaine magique l'éclat d'un palais de fées. Flavio et Hilarie se regardèrent, mais ils cherchèrent en vain dans leurs yeux, qu'ombrageaient de longs cils mélancoliques, l'expression d'une tendre amitié : le sentiment qu'ils trahissaient était plus ardent ; mais comme ils l'ignoraient encore eux-mêmes, ils se sentaient complétement heureux.

La nuit était assez claire pour qu'ils eussent pu voir les bois qui couvraient le haut des collines et la cime des aunes qui bordaient les fossés. Les étoiles scintillaient plus vivement qu'à l'ordinaire ; le froid était devenu plus rigoureux ; les hurlements des chiens retentissaient de hameau en hameau ; mais ils ne virent, ils n'entendirent rien ; et s'abandonnant au bonheur d'être ensemble, ils s'élancèrent

machinalement au-devant des rayons de la lune. Tout à coup ils furent frappés par l'apparition d'un homme qui, ébloui sans doute par l'éclat des lumières qui brillaient au firmament, semblait poursuivre son ombre sur la glace. Rien en ce moment ne pouvait être plus désagréable aux jeunes gens que la rencontre d'un tiers; aussi se détournèrent-ils rapidement pour prendre la direction du château. Mais la vision se représentait sans cesse sur leur route, ce qui leur causa un vague effroi. Le hasard les avait jetés du côté de l'ombre; la vision resta inondée de lumière, prit son élan, s'arrêta devant eux, et tous deux reconnurent le Major. L'équilibre manqua à la jeune fille, elle tomba lourdement sur la glace. Flavio s'agenouilla et souleva la tête d'Hilarie, qui se cacha dans le sein de son cousin.

— Je viens de voir passer un traîneau, dit le père, je vais aller le chercher. Rassure-toi, mon fils; j'espère qu'elle n'est point blessée... Allez m'attendre là, auprès de ce groupe d'aunes.

A peine avait-il prononcé ces mots que les jeunes gens le perdirent de vue. Hilarie se releva, soutenue par Flavio.

— Fuyons! lui dit-elle, ceci est au-dessus de mes forces.

Et déjà elle s'était si vivement élancée loin du château, que le lieutenant ne la rejoignit qu'avec peine. Il l'arrêta et lui prodigua les paroles les plus douces et les plus consolantes.

Il serait impossible de peindre ce qui se passa dans l'âme des trois êtres qui, à la lueur trompeuse de la lune, erraient éperdus sur l'étincelante plaine de glace. Les jeunes gens n'osaient plus ni se regarder ni se toucher. Ils arrivèrent fort tard et séparément au château, où le père, qui les avait vainement attendus avec son traîneau à la place indiquée, les suivit de près.

Avertie par le son des instruments que le bal était commencé, Hilarie, peu disposée à y prendre part, se retira dans sa chambre sous prétexte qu'elle souffrait des suites de sa chute, et Flavio céda avec plaisir le privilége de diriger les danses au jeune homme qui s'en était emparé pendant

son absence. Le Major ne se montra point et se retira dans ses appartements, où il vit, à sa grande surprise, qu'un autre avait disposé de tout ce qu'ils contenaient comme il aurait pu le faire lui-même.

Malgré les inquiétudes et les fâcheux pressentiments qui oppressaient la Baronne, elle s'acquitta convenablement de ses devoirs de maîtresse de maison. Mais quand tous ses hôtes se furent retirés dans les appartements qu'on leur avait préparés, elle respira plus librement et se rendit chez son frère. Leur explication fut courte et claire; cependant tous deux avaient besoin de temps pour comprendre des événements auxquels ils s'étaient si peu attendus, et qui changeaient de nouveau des projets qu'ils croyaient avoir définitivement arrêtés.

Nos lecteurs comprendront sans doute que notre récit ne doit plus être en action, puisqu'il s'agit moins de ce que font nos héros que de ce qu'ils sentent et pensent. Nous allons tâcher d'en donner une juste idée par un exposé fidèle de l'état de leur esprit.

Occupons-nous avant tout du Major, que nous avons depuis si longtemps perdu de vue. Toujours retenu sur les domaines cédés par son frère, il avait appris à ses dépens combien il est difficile de faire régner l'ordre et le travail là, où le désordre et l'oisiveté ont, pour ainsi dire, acquis droit de bourgeoisie. Entreprendre une pareille tâche, c'est vouloir faire passer un écheveau de fil embrouillé sur une pelote unie et régulière. Forcé de se transporter sans cesse d'un lieu à un autre, il ne recevait que rarement et sans suite, les lettres de sa famille. C'est ainsi qu'il fut instruit de la guérison de son fils et de son inexplicable congé, avant d'avoir appris sa maladie et son arrivée au château. Quant au penchant naissant d'Hilarie pour Flavio, il l'ignorait complétement, car sa sœur n'avait pas jugé à propos de lui en parler.

L'inondation interrompit toutes les communications; mais les feuilles publiques l'ayant instruit de cette calamité, il s'était hâté de courir au secours des siens. Malgré sa diligence, il lui avait été impossible d'arriver avant les gelées. A la vue de cette immense plaine glacée, il envoya ses gens

et sa voiture chez sa sœur par un long détour, se procura des patins, et s'élança sur la glace. Déjà il avait vu les fenêtres du château refléter l'éclat des lumières qui éclairaient les appartements, lorsqu'à la lueur de la lune, il reconnut sa fiancée et son fils; rencontre peu agréable, qui renversa toutes ses espérances.

Le passage d'une vérité sentie à une vérité palpable est toujours douloureux. Pourquoi cela? N'est-il donc pas aussi naturel de s'aimer et de s'unir que de se séparer et de se fuir? Et cependant quand l'amour a uni deux cœurs, et que l'un se détache, il ouvre dans l'autre un gouffre où plus d'une belle existence humaine s'est abîmée! L'illusion, tant qu'elle dure, est une vérité utile pour les esprits faibles; les esprits supérieurs seuls se fortifient par la découverte d'une erreur. Cette découverte les élève au-dessus d'eux-mêmes; arrivés à cette hauteur, ils détournent leurs regards de la route qui vient de se fermer pour eux, et cherchent une route nouvelle, où ils marchent aussitôt avec une ardeur et des forces nouvelles. Dans de pareils moments, les embarras et les difficultés sont innombrables; mais elles sont innombrables aussi, les ressources qu'une nature d'élite trouve non-seulement en elle-même, mais encore dans les relations extérieures, qu'en cas de besoin elle sait toujours exploiter à propos.

Heureusement le Major avait eu, sans le savoir et sans le vouloir, le vague pressentiment de ce qui devait lui arriver. Depuis qu'il avait renvoyé le valet de chambre de son ami le comédien, et renoncé à paraître ce qu'il n'était plus, pour ne s'appuyer que sur son mérite intellectuel, il se sentait beaucoup moins satisfait de son extérieur, sensation qui lui paraissait aussi juste que raisonnable; et cependant il y avait quelque chose de pénible pour lui dans l'idée de passer tout à coup du rôle d'amant à celui de père. Le désir d'assurer le bonheur d'Hilarie avait néanmoins toujours été plus vif dans son cœur que celui d'assurer son bonheur à lui. Quand il se figurait cette belle enfant dans ses bras, il avait, pour ne pas trembler pour elle, besoin de se souvenir de l'instant où elle était venue, pour ainsi dire, le forcer de croire à la réalité de l'amour qu'elle lui avait voué. En ajoutant à cette

crainte instinctive, l'impression qu'avait dû faire sur lui la rencontre du jeune couple sur la plaine déserte et glacée, et la vue d'Hilarie anéantie à son aspect et cachant sa tête dans le sein de son cousin; en se rappelant, surtout, qu'il les avait tous deux vainement attendus à la place qu'il leur avait indiquée, on se fera une juste idée de l'état de son esprit.

Les membres de cette famille si unie et accoutumée à des rapports intimes s'évitaient et se fuyaient même. Hilarie s'obstinait à se tenir enfermée dans sa chambre, la Baronne était silencieuse et sombre; le Major seul s'arma de courage, et demanda à son fils une explication catégorique sur son brusque départ de sa garnison. Il apprit alors qu'une coquetterie de femme avait causé tout ce désordre.

Pour disputer Flavio à une jeune et charmante femme qui désirait lui plaire, la belle Veuve lui avait témoigné plus d'affection qu'elle n'en ressentait en effet. Encouragé par ce manége, il avait conçu des espérances qui l'avaient rendu si téméraire, qu'il s'était mis dans le cas de se faire congédier brusquement.

Quand les fautes des enfants ont des conséquences funestes, il ne reste à un bon père qu'à en gémir et à chercher à les réparer. Si ces conséquences sont moins graves qu'elles n'avaient paru d'abord, il pardonne et oublie.

Après avoir mûrement pesé tout ce qui s'était passé, le Major décida que Flavio se rendrait sur les domaines nouvellement cédés par le Grand Maréchal, et que, dès que son congé serait expiré, il retournerait à son régiment, qui, alors aurait changé de garnison. Sur ces entrefaites, il reçut une lettre de l'acteur qui, instruit par son valet de chambre que son vieil ami était sur le point de se marier avec une toute jeune personne, le raillait à ce sujet, et lui disait, qu'à leurs âges, le cosmétique le plus infaillible, était d'éviter des rapports trop intimes avec le beau sexe, et de conserver sa liberté.

Le Major montra cette lettre à sa sœur, et malgré le sourire qui effleurait ses lèvres, il était facile de voir qu'il avait pris les conseils de l'artiste au sérieux. Il se souvint à cette occasion d'un petit poëme dont le rhythme et l'ensemble ne

sont pas arrivés jusqu'à nous; mais il est du moins en notre pouvoir de donner une idée des gracieuses comparaisons qu'il contenait; nous nous empressons de les citer ici :

« Si la lune brille encore au milieu du crépuscule du matin, elle pâlit devant les premiers rayons du soleil levant. A côté des ardentes passions de la jeunesse, les illusions amoureuses de la vieillesse disparaissent dans le néant. Quand le printemps vient parer le bouleau de son feuillage naissant et embaumé, la folâtre jeunesse fuit le sapin qui, au milieu des glaces de l'hiver lui semblait frais et vert : il reste seul et dédaigné, car il est triste et noir. »

Il serait injuste cependant d'attribuer à la philosophie ou à la poésie la sage résolution du Major. Les événements les plus futiles ont souvent des suites importantes, et plus d'une fois une circonstance fortuite a fait prendre à un esprit irrésolu un parti décisif.

Le Major venait de perdre une dent, une seconde était prête à tomber. Réparer cette perte par des pièces artificielles répugnait à ses principes, persister avec de semblables brèches, dans ses prétentions à la main d'une jeune et belle fiancée, lui paraissait ridicule et au-dessous de sa dignité. Quelques mois plus tôt ou plus tard, la perte de ces dents ne l'aurait que faiblement affecté; dans la situation actuelle de son esprit, il crut voir s'ébranler avec elles la clef de la voûte de son organisation physique, et il s'attendait à l'écroulement prochain de tout l'édifice.

Après plusieurs longs entretiens avec sa sœur, tous deux reconnurent enfin que le hasard les avait ramenés au point de départ d'où l'erreur d'une enfant les avait éloignés, et ils arrêtèrent ensemble les dispositions nécessaires pour l'union des deux jeunes gens. A la suite d'un de ces entretiens, la Baronne se rendit chez sa fille, qu'elle trouva assise devant son piano. Ne voulant pas l'interrompre, elle lui fit signe de continuer. La jeune fille obéit, et termina la chanson douce et calme qu'elle avait commencée : puis elle se leva, et prit la première la parole :

— Je vous remercie, ma bonne mère, lui dit-elle d'avoir gardé jusqu'ici le silence sur une affaire aussi importante que

délicate. Mais il me semble qu'il est temps de nous expliquer : voulez-vous avoir la bonté de me faire connaître votre opinion ?

Charmée de la tranquillité et de la modération de sa fille, la Baronne commença par faire l'énumération des mérites de son frère, et trouva fort naturel qu'une jeune personne sans expérience eût pu prendre, pour de l'amour, l'estime que lui inspirait le noble caractère de cet homme, qui avait en outre l'avantage d'être son proche parent. Elle ajouta même que l'erreur de sa fille était d'autant plus excusable, que le Major avait été jusque-là le seul homme qu'elle s'était trouvée à même de voir familièrement.

Hilarie l'écouta avec une attention soutenue, et ne lui répondit que par un geste approbatif; mais elle baissa la tête, et sa contenance annonçait une vive émotion lorsque, sa mère parla du fils, pour lequel elle n'avait pas des éloges aussi pompeux, car, à ses yeux, il n'avait d'autre mérite que sa jeunesse et sa ressemblance avec son père. Par compensation, elle appuya fortement sur les avantages matériels que l'union des deux jeunes gens assurerait à toute la famille; elle rappela même à sa fille que son cousin avait été son compagnon d'enfance, et que, dès cette époque, on l'avait regardé comme son futur époux. Après ce préambule, la Baronne arriva à une conclusion, qui, au reste, se présenta d'elle-même; c'est-à-dire, qu'avec son consentement et celui du Major, sa fille devait, le plus tôt possible, épouser Flavio.

— Hilarie protesta avec calme contre cette conclusion; ses scrupules étaient si nobles et si purs, qu'une âme délicate ne pouvait manquer de les approuver, quoiqu'il fût impossible de les rendre par des paroles.

Quand des amis sages et prudents ont formé un projet qui doit faire disparaître les inquiétudes du moment et assurer la tranquillité de l'avenir, quand ils ont exposé ce projet par des arguments clairs et convaincants, ils ne peuvent manquer d'être désagréablement surpris, si la personne dont ils voulaient faire le bonheur, s'oppose à leur manière de voir par des motifs qu'elle cache au fond de son cœur : c'est ce qui arriva entre la mère et la fille; aussi ne purent-elles plus s'en-

tendre. D'un côté la raison repoussait les exigences du sentiment, de l'autre le sentiment se révolta contre les lois de la raison. L'entretien s'anima; la juste et sévère argumentation de la mère blessa le cœur déjà malade de la fille, qui se dévoila enfin par un élan passionné. Et la mère recula devant l'élévation et la dignité de la fille qui lui peignit avec autant d'énergie que de vérité tout ce qu'il y avait d'inconvenant, de criminel même, dans l'union qu'on voulait lui faire conclure.

Il est facile de se faire une juste idée de l'embarras avec lequel la Baronne rendit compte à son frère du succès de sa démarche; mais comment expliquer la satisfaction intérieure du Major en apprenant la résistance inattendue de la jeune fille? Il se releva tout à coup de l'humiliation qu'il avait subie, sans cesser toutefois, de regarder comme moralement terminée, une affaire qui touchait de si près aux plus délicats sentiments de l'honneur. Sans témoigner à sa sœur son douloureux contentement, il se borna à lui dire qu'au lieu de presser la pauvre enfant, il fallait lui donner tout le délai nécessaire pour qu'elle pût volontairement s'avancer sur la route qu'on venait de lui ouvrir.

Nous osons à peine demander à nos lecteurs d'oublier les pensées et les sensations de nos héros sur lesquels nous venons d'attirer leur attention, pour ne plus s'occuper que de leurs actions. Ces actions cependant redeviennent la partie la plus intéressante de notre récit.

Tandis qu'Hilarie partageait ses journées entre la musique, la poésie, la broderie, la lecture et des conversations intimes avec sa mère, le Major surveillait les travaux agricoles que le prochain retour du printemps rendait indispensables dans ses domaines. De son côté, Flavio, assuré d'un riche héritage, et persuadé qu'il serait bientôt l'époux d'Hilarie, ne songeait qu'à se rendre digne de ce bonheur en se couvrant de gloire à la guerre qui venait d'éclater. Ce fut dans cet état qu'on se flatta de pouvoir attendre tranquillement la disparition, de l'obstacle que la délicatesse peut-être outrée d'une jeune fille, opposait encore au bonheur de tous. Malheureusement cette tranquillité ne fut pas de longue durée. La Ba-

ronne n'osait plus rien espérer de sa fille, qui persistait dans ses opinions avec la fermeté inébranlable d'une personne d'accord avec elle-même, et par conséquent très-indifférente à la manière dont les autres pourraient juger sa conduite. Quant au Major, ses vœux et ses projets se contredisaient sans cesse. Il se serait senti blessé si Hilarie avait accepté son fils pour époux ; et cependant il comprenait qu'il devait la refuser si elle persistait à vouloir devenir sa femme à lui. Certes, il était à plaindre l'homme noble et généreux que de pareils soucis entouraient comme un épais brouillard, qui tantôt obscurcit le fond du tableau de la vie, et tantôt en enveloppe le premier plan. Pendant le jour, les nombreux devoirs qu'il s'était imposés le préoccupaient ; mais ces vacillations agitaient ses nuits, où tout ce qui nous est naturellement désagréable se bouleverse dans notre pensée, se forme et se reforme sans cesse en rondes bizarres pour ne jamais arriver à un tout complet. Cette fantasmagorie sans fin, et dont il ne dépendait pas de lui d'affranchir son esprit, le jeta dans un état voisin du désespoir, contre lequel il chercha en vain un remède dans l'action et dans la fatigue.

Au milieu de ses angoisses cruelles, il reçut une lettre qui l'invitait à se rendre à la première maison de poste, où un voyageur, qui ne devait que passer, désirait lui parler. Accoutumé par ses nombreuses relations à de semblables rendez-vous, il partit à l'instant pour la maison de poste, qui était une des plus pauvres de la contrée. On l'introduisit aussitôt dans une chambre rustique, et une jeune et gracieuse femme vint à sa rencontre : c'était la belle Veuve.

L'imagination, que nous croyons si puissante, ne peut-elle aller jusqu'à retenir l'image des objets que nous avons admirés dans d'autres temps, ou le trouble de la séduisante Veuve lui avait-il prêté un charme nouveau ? nous l'ignorons ; mais il est certain que le Major trouva cette femme plus belle que jamais, et qu'il eut besoin de tout son empire sur lui-même pour cacher son émotion sous une politesse froide et respectueuse.

— Ne me parlez pas ainsi, lui dit-elle ; ces murs blanchis

à la chaux, ces meubles grossiers, tout cet entourage ignoble au milieu duquel je vous ai fait venir, s'accordent mal avec ce ton cérémonieux. Laissez-moi vous parler à cœur ouvert; laissez-moi vous dire... vous avouer que j'ai porté le désordre dans votre famille...

Le Major fit un mouvement de surprise.

— Je sais tout, continua-t-elle; point d'explications. Je vous plains, vous et Hilarie, Hilarie et Flavio, et votre bonne sœur aussi...

La voix lui manqua, et de ses belles paupières s'échappèrent des larmes qui coulèrent lentement sur ses joues : elle était divine ainsi. L'homme de cinquante ans la regarda avec un battement de cœur qu'il n'avait jamais encore éprouvé.

— Asseyons-nous, dit-elle en passant un doigt sur ses yeux. Pardonnez-moi... je suis assez punie...

Puis elle cacha son visage dans son mouchoir, car elle pleurait amèrement.

— Daignez-m'expliquer, madame... balbutia le Major.

— Quittez ce langage, interrompit-elle avec un sourire céleste; appelez-moi votre amie; vous n'en avez pas de plus dévouée: Soyez mon ami; souffrez que je vous donne ce titre... Ainsi donc, mon ami, je sais tout.

— Qui a pu vous instruire?...

— Un membre de votre famille; voyez cette lettre.

A ces mots elle lui présenta un papier déployé.

— L'écriture de ma sœur! s'écria le Major; seriez-vous en relation avec elle?

— Pas directement, mais depuis longtemps je la connais. Au reste, lisez l'adresse.

— Quelle nouvelle énigme! Cette lettre vous a été envoyée par Makarie, la plus discrète, la plus prudente des femmes!...

— Et la confidente de tous les cœurs oppressés; le confesseur de tous ceux qui se sont égarés et qui cherchent à se retrouver.

— Je bénis le ciel de cette bienheureuse intervention, et je remercie ma sœur de l'avoir amenée. Je sais tout ce

que Makarie peut faire pour l'être auquel elle daigne présenter son miroir magique afin de lui montrer, non les fautes qu'il peut avoir commises, mais les nobles qualités qu'il a laissées dormir au fond de son âme.

— Je suis au nombre de ces êtres malheureux qu'elle a réconciliés avec eux-mêmes, répondit la belle Veuve.

Le Major ne comprit plus rien à tout ce qu'il venait d'entendre; mais il sentit clairement qu'il y avait dans cette femme, si séduisante par son extérieur, une puissance mystérieuse et sympathique qui agissait sur son âme.

— Je n'étais pas précisément malheureuse, lui dit-elle, et cependant une certaine inquiétude m'empêchait de me plaire à moi-même autant que je l'aurais voulu. Je me parais vainement devant ma glace, il me semblait que je me disposais à quelque mascarade. Je me suis retrouvée belle, dès que Makarie m'a fait voir, dans son miroir magique, les beautés de l'âme, qu'il faut cultiver avant tout.

Elle s'efforça de sourire, mais des larmes inondaient ses joues malgré elle. Jamais femme ne s'était montrée plus digne d'une affection vraie et durable.

— Voici, mon ami, lui dit-elle, la correspondance de votre sœur avec Makarie : lisez-la, méditez-la; nous verrons ensuite ce qui nous reste à faire.

Puis elle descendit au jardin, et le Major lut les lettres, dont nous ne donnerons ici que la quintessence.

Dans cette correspondance, la Baronne se plaignait toujours de la belle Veuve avec la sévérité d'une femme qui juge une autre femme d'après les apparences, sans s'inquiéter de ce qui peut se passer dans son cœur. De son côté, Makarie se montrait toujours indulgente, et s'attachait de préférence aux sentiments intimes de cette femme, dont les actions et les discours, presque toujours déterminés par des circonstances fortuites, s'expliquaient pour ainsi dire d'eux-mêmes.

Quant aux récits de la Baronne concernant les extravagances de Flavio, le penchant naissant d'Hilarie pour ce jeune homme, l'arrivée du Major, et le refus de la jeune fille d'épouser le fils de son fiancé, Makarie s'était bornée à

répondre avec une réserve délicate, qui annonçait toutefois la certitude que cette confusion momentanée s'arrangerait à la satisfaction de tout le monde. Cette même certitude l'avait décidée enfin à envoyer la correspondance tout entière à la belle Veuve, qui répondit à cet envoi par une lettre de remercîment profondément sentie, et par la noble démarche que nous venons de lui voir faire.

CHAPITRE VI.

WILHELM A LÉNARDO.

Je puis vous le dire enfin, mon ami, je l'ai retrouvée! Et, pour mettre le comble à votre satisfaction, il m'est permis d'ajouter que sa position ne laisse plus rien à désirer pour son bonheur. Permettez-moi de rester dans les généralités, quoique je vous écrive du lieu même où se passe tout ce dont je voudrais pouvoir vous rendre un compte détaillé. Un cercle domestique qui a pour point central une douce piété, et que l'ordre et le travail maintiennent dans les dimensions voulues; des relations extérieures heureusement proportionnées à ces facultés et à ces manières de voir, et autour d'*elle* l'industrie à son point de départ dans sa plus noble acception, c'est-à-dire influente et modérée, innocente et active. Non, jamais encore je n'ai vu le présent promettre un plus bel avenir. Cette déclaration, à ce que je crois du moins, devrait suffire pour rassurer tous ceux qui s'intéressent à son sort.

Souffrez que je vous répète nos conventions: elles m'autorisent à vous prier de vous en tenir à cette légère esquisse sur ce qui la concerne. Que votre imagination complète le tableau, j'y consens; mais abstenez-vous de toute recherche, et consacrez-vous tout entier à *la grande entreprise;* car je présume, qu'en ce moment, vous êtes enfin complétement initié.

J'expédie une copie de cette lettre à Hersilie et une autre à l'Abbé, qui pourra peut-être mieux que personne vous la

faire parvenir. Je lui écris en même temps pour moi, et je vous prie d'appuyer auprès de lui, autant que cela sera en votre pouvoir, le vœu que je lui exprime.

WILHELM A L'ABBÉ.

Si tout ce que je vois et tout ce que je sens ne me trompe pas complétement, Lénardo est maintenant au milieu de vous, et je vous envoie une copie de la lettre que je lui écris, afin qu'il la reçoive sans retard. Puisse ce remarquable jeune homme s'élever par vous à une incessante et noble activité ; car, dès ce moment, il ne doit plus avoir ni inquiétude ni remords.

Je me suis de nouveau examiné moi-même, et je vous renouvelle ici la demande que je vous ai fait faire par Montan. Le désir de terminer mes *années de voyages* d'une manière moins vagabonde, devient toujours plus dominant chez moi. Je vous connais trop pour ne pas être persuadé que vous ne résisterez pas plus longtemps; aussi ai-je déjà pris mes mesures pour m'arranger une nouvelle façon de vivre, dès que j'aurai terminé l'affaire qui intéresse si vivement notre cher Lénardo. Après le pieux pèlerinage qui me reste à faire, je me rendrai à ***, où j'espère trouver une lettre par laquelle vous m'autoriserez à recommencer ma tâche d'une manière plus conforme à mes penchants et à mes goûts.

CHAPITRE VII.

A peine notre héros avait-il expédié ces lettres qu'il descendit, par des ravins que déjà il avait visités plus d'une fois, dans la superbe vallée où, avant de recommencer une carrière nouvelle, il lui restait plusieurs affaires à terminer.

Chemin faisant il rencontra un jeune voyageur dont, sous plus d'un rapport, la compagnie lui devint aussi agréable qu'utile. C'était un de ces peintres prédestinés à une grande

célébrité, tel qu'on en voit parfois dans le monde et fort souvent dans les romans. Tous deux se confièrent leurs penchants, leurs désirs, leurs projets. Wilhelm apprit alors que cet excellent artiste, qui ornait ses paysages de figures aussi remarquables par la conception que par le dessin et par la couleur, était un admirateur enthousiaste de Mignon. Plusieurs fois déjà il avait représenté cette jeune fille dans ses tableaux, et il n'avait entrepris le voyage d'Italie, que pour étudier la nature au milieu de laquelle elle avait pris naissance. La reproduisant dans ses moments de bonheur comme dans ses moments de souffrance, il avait personnifié cet être à jamais gravé dans tous les cœurs aimants.

Bientôt les deux nouveaux amis arrivèrent sur les bords du lac dont la pauvre Mignon avait parlé si souvent, et Wilhelm ne tarda pas à retrouver, les unes après les autres, les places qu'elle lui avait particulièrement indiquées.

On visita la superbe maison de campagne enrichie de colonnes au milieu desquelles elle était venue se reposer si souvent, et le vaste monastère où elle aimait à prier. Les langues de terre et les points de débarquement, les passages et les baies, les demeures isolées des pêcheurs, les hameaux du rivage et les châteaux situés sur les hauteurs voisines, tous les lieux enfin qu'elle avait parcourus pendant son enfance vagabonde, furent visités tour à tour. Le Peintre les saisit et les reproduisit tous. Il accorda si magiquement les effets de lumière et les tons de ses couleurs à la nature des sujets, que Wilhelm passait des heures et des journées à le regarder travailler. Sur plus d'une toile Mignon occupait la première place, et elle était toujours d'une ressemblance frappante; car, aidé par les souvenirs de Wilhelm, l'artiste était parvenu à renfermer, dans les bornes d'une individualité précise, l'image qui, jusque-là, flottait vaguement dans toutes les pensées.

Respectant l'instinct inexplicable qui avait poussé cette bizarre enfant à adopter le costume et les allures d'un autre sexe, il aimait à la représenter ainsi et dans les positions les plus opposées. Sur une des toiles qu'il lui avait consacrées, elle était assise au milieu des colonnes de la maison de cam-

pagne, et regardait les statues d'un air pensif. Sur une autre toile elle se balançait dans un canot amarré au rivage en battant l'eau avec ses mains; et, sur une autre encore, elle s'élançait sur les mâts avec l'agilité d'un mousse.

Parmi toutes ces peintures, une surtout méritait l'admiration des connaisseurs, car le Peintre s'était approprié toutes les particularités de son original. Dans ce tableau, Mignon était debout au milieu de rochers escarpés sur lesquels brillait la poussière humide des cascades; et une horde d'hommes bigarrés dont la raison chercherait en vain à expliquer les costumes, les armes et les allures, l'entourait de toutes parts. Jamais une plus aride et plus épouvantable gorge de montagnes, n'avait été plus savamment et plus artistement animée. Au fond, on voyait de robustes mulets, chargés du bagage des *Zigueuners*, et des divers instruments dont ils composent leurs sauvages concerts; les uns franchissaient des cimes escarpées, les autres descendaient les marches taillées dans les rochers. Le premier plan était occupé par les *Zigueuners*, êtres à la fois barbares et fantastiques, communs et bizarres; trop grotesques pour inspirer la crainte, trop extraordinaires pour mériter la confiance; et, comme figure principale, une noble enfant, la pauvre Mignon enfin, indignée sans colère, déterminée sans opiniâtreté. On l'emmenait; on n'aurait osé l'entraîner.

Qui ne se serait pas senti ému à la vue d'un pareil tableau? Il était si bien caractérisé, l'espace étroit et terrible entre ces énormes masses de rochers, dont les perspectives annonçaient des défilés qui eussent paru sans issues, si des ponts, hardiment jetés d'une pointe de roc à une autre, n'avaient pas fait supposer la possibilité d'une communication quelconque de ce lieu isolé avec le reste du monde! Pour élever la poésie de la vérité jusqu'à son plus haut degré de perfection, l'artiste laissait entrevoir, dans ce désert, une caverne que l'on pouvait prendre pour l'atelier naturel d'une fabrique de cristal, ou pour le séjour fabuleux d'une famille de dragons.

Lorsque les deux amis se présentèrent au palais du Marquis, ils ne purent se défendre d'un mouvement de sainte

terreur. Le digne vieillard n'était pas encore de retour de ses voyages, mais ils n'en furent pas moins accueillis comme s'ils eussent été des membres de sa famille. Au reste, ils avaient su se faire bien recevoir partout, et gagner la bienveillance des autorités civiles et ecclésiastiques.

Wilhelm s'applaudit au fond de l'âme de l'absence du Marquis; car si d'un côté il eût été heureux de le revoir, il craignait, de l'autre, de se trouver en butte à la reconnaissance trop libérale de ce seigneur, pour le bien qu'il avait fait à Mignon et à son père, et dont il trouvait la plus douce récompense dans le témoignage de son cœur.

Tous deux continuèrent à parcourir le lac en tous sens et à visiter chaque point du rivage. La saison était favorable, aussi le Peintre ne laissa-t-il échapper aucune des mille nuances dont le lever et le coucher du soleil et la lumière du jour parent le firmament, puis le lac, puis les terres et les montagnes, comme si cette riche lumière voulait achever de se glorifier à nos yeux par un dernier reflet d'adieu.

Une végétation puissante, enfantée par la nature et secondée par la main de l'homme, les enveloppait de toutes parts. Les prairies et les forêts de châtaigniers les avaient agréablement surpris; mais ils ne pouvaient que sourire mélancoliquement lorsque, couchés à *l'ombre du cyprès*, ils voyaient le *laurier s'élever haut dans les cieux* et briller le fruit du grenadier et du citronnier; lorsqu'ils voyaient étinceler, *sous son feuillage sombre, la pomme d'or de l'oranger*, dont les fleurs épanouies les inondaient d'une pluie blanche et parfumée.

Le compagnon de voyage qui s'était associé à Wilhelm, lui procura une foule de jouissances nouvelles. Jusque-là, la nature en lui refusant l'œil d'artiste, ne lui avait permis de concevoir que la beauté de la forme humaine : le Peintre, qui, tout en partageant ses sensations, les appliquait à un plus vaste cercle d'activité, semblait lui avoir ouvert un monde nouveau.

De longs entretiens sur la magnificence de la contrée, et une savante initiation sur le caractère de ces magnificences, délivrèrent enfin notre héros des doutes qu'il avait nourris si

longtemps. Le paysage italien lui avait toujours paru outré : selon lui, les ciels étaient trop bleus, les tons violâtres des lointains, charmants mais faux, et les différentes verdures des gazons et des feuillages, par trop bigarrées. Recevant facilement toutes les impressions, il apprit à voir cette belle Italie avec les yeux de son ami ; et tandis que la nature lui abandonnait le livre ouvert de ses mystérieuses beautés, il devait nécessairement appeler à son secours, l'art qui est le seul et le plus digne interprète de ce livre. Ce ne fut pas seulement sous le rapport artistique que la société de son nouvel ami lui fut agréable et utile ; ce jeune artiste ne tarda pas à le surprendre par un talent dont il était loin de le supposer doué à un aussi haut degré.

Plusieurs fois déjà le Peintre avait charmé leurs courses sur le lac ou à travers les montagnes, par des chants harmonieux. Un jour il trouva, dans un des palais qu'ils visitaient, un luth d'une forme commode et portative et dont les cordes savamment disposées, rendaient des sons pleins et vigoureux. Il l'accorda en maître expérimenté et en tira des mélodies si ravissantes, que, semblable à Orphée, il adoucit le sévère concierge et obtint de lui la permission d'emporter l'instrument. On lui fit promettre, toutefois, de le rapporter avant de quitter le pays, et de venir, pendant qu'il y séjournerait, passer de temps en temps un dimanche ou un jour de fête avec la famille du concierge, qu'il avait enchantée par son talent.

Depuis ce jour, les deux amis donnaient une vie nouvelle au lac et à ses rivages : les bateaux et les nacelles se disputaient l'honneur d'escorter leur esquif léger ; la lourde barque, surchargée de marchandises, s'arrêtait près d'eux pour les entendre, et lorsqu'ils s'approchaient des rives, un cortége d'admirateurs les suivait de hameau en hameau ; et quand ils débarquaient et entraient dans quelque cabane, ils n'en sortaient jamais sans être obligés de promettre qu'ils reviendraient bientôt répandre la joie et le bonheur sur ces plages.

Tous les tableaux des localités, qui avaient quelque rapport avec l'enfance de Mignon, étaient esquissés et arrivés à cet état d'ébauche où les tons et les effets d'ombre et de lumière

sont définitivement arrêtés. Quant aux paysages, entièrement éclairés par ce soleil ardent et beau qui n'appartient qu'à l'Italie, il les avait achevés sur les lieux.

Wilhelm ne pouvait plus se dissimuler que sa mission était remplie ; mais il éprouvait un désir irrésistible de voir Hilarie et la belle Veuve, qui devaient aussi venir visiter cette contrée. Le Peintre, à qui il avait confié leur histoire, partagea ce désir, et se promit d'animer un nouveau paysage en y plaçant ces femmes charmantes. Aussi croisaient-ils sans cesse la partie du lac par laquelle les étrangers entraient dans ce paradis terrestre. Leurs bateliers savaient qu'ils attendaient deux voyageuses montées sur une barque richement décorée, et ils la cherchaient sans cesse des yeux. Lorsqu'ils virent enfin paraître cette barque, ils lui firent la chasse, et ne tardèrent pas à s'en trouver assez près pour jeter les grappins d'abordage. Ce procédé sauvage effraya les deux dames, mais Wilhelm leur présenta aussitôt une feuille de papier sur laquelle elles reconnurent un signe convenu et tracé par elles-mêmes. Rassurées par ce pacte d'alliance, elles invitèrent les deux amis à passer dans leur barque et à s'asseoir à leurs côtés.

Qu'on se figure maintenant ces quatre personnages bercés par des vagues étincelantes dans un monde enivrant, dont la brûlante atmosphère était rafraîchie par un souffle embaumé. Leur volonté ou la nécessité avait mis trois d'entre eux dans la société de l'*Abnégation*, ce qui leur donnait la force de résister aux charmes dangereux dont ils étaient entourés, tandis que le quatrième commençait, sans le savoir, son initiation à cette même société.

Après avoir plusieurs fois traversé le lac et visité les îles les plus remarquables, les dames débarquèrent dans la petite ville où le guide, chargé de veiller sur elles pendant ce voyage, leur avait fait préparer un logement agréable et commode. Wilhelm ne pouvait les accompagner, car il s'était déjà arrêté en ce même lieu. Le Peintre, qu'aucun vœu ne retenait, s'offrit de les conduire à leur auberge ; elles refusèrent sous un prétexte spécieux, et l'on se sépara à l'entrée du port.

A peine les deux amis furent-ils de retour dans leur barque, que le Peintre saisit son luth et entonna une de ces mélodies merveilleuses que les gondoliers de Venise envoient du rivage à la mer et de la mer au rivage. Accoutumé à ce jeu musical, il renforça son chant à mesure qu'il s'avançait sur le lac, afin que des bords on pût l'entendre encore, et il eut le plaisir de voir que les dames, au lieu de continuer leur route, s'étaient arrêtées pour l'écouter. Cette preuve non équivoque d'approbation l'exalta au point qu'il déposa son luth, et ne se confiant plus qu'à la force de sa voix, il continua à chanter, mais bientôt Wilhelm lui fit remarquer que, si l'obscurité et le calme de la nuit étaient favorables à la musique, la barque se trouvait depuis longtemps trop loin du port pour qu'il pût y être entendu.

Le lendemain matin on se retrouva sur le lac, ainsi qu'on en était convenu la veille. La course des voyageurs était si rapide, qu'ils avaient à peine le temps d'admirer les sites qui fuyaient devant eux et se réfléchissaient dans l'eau, pour faire place à d'autres sites plus beaux encore. Voulant faire pressentir aux dames, la magnificence des points de vue qu'offrait la contrée qu'elles visitaient, le Peintre ouvrit son portefeuille et leur montra quelques esquisses de ces points de vue. Elles furent aussi frappées de son talent que de la beauté de la nature qu'il avait rendue; Hilarie, surtout, était profondément émue.

Vers midi les voyageuses débarquèrent de nouveau seules, au grand désappointement des deux amis, qui restèrent sur le lac. Le chanteur chercha alors à produire de l'effet, non par des généralités joyeuses ou mélancoliques, mais par des insinuations directes, gracieuses et tendres. Plus d'une fois les chants mentionnés dans les *Années d'apprentissage* s'étaient présentés à sa pensée; mais un sentiment de délicatesse exquise l'empêcha de les articuler, et ses mélodies, pour errer dans le vague, n'en étaient que plus caressantes et plus expressives.

En bloquant ainsi musicalement l'entrée du port, les deux amis n'avaient pas songé à dîner; mais les dames eurent l'attention de leur envoyer quelques mets délicats et des vins

choisis qui donnèrent un nouveau prix à cette aimable attention.

Les obstacles qui s'opposent à une passion, naissante l'irritent au lieu de la calmer; on peut donc présumer, à juste titre, que la courte séparation des nouveaux amis avait augmenté des deux côtés le désir de se retrouver le plus tôt possible. Il est certain du moins que les dames ne tardèrent pas à reparaître dans leur riche gondole. Qu'on n'aille pas prendre le mot gondole dans la triste acception vénitienne; nous nous en servons pour désigner une embarcation aussi commode qu'élégante, et assez grande pour contenir une société nombreuse.

Les journées agitées par les alternatives de rencontre et de séparation s'écoulaient rapidement, et l'idée que l'on serait bientôt forcés de se séparer, sans espoir de se rencontrer de nouveau, donnait à tous leurs plaisirs quelque chose de grave et de mélancolique. En présence de ces nouveaux amis, on se rappelait les anciens, et l'on était forcé de s'avouer que ceux-là aussi avaient déjà acquis des droits à d'ineffables souvenirs.

Pour rester calme et d'accord avec soi-même au milieu de tant de séductions, il fallait être doué d'un esprit ferme et éprouvé comme celui de la belle Veuve. Le cœur d'Hilarie était sans doute trop profondément blessé pour recevoir une impression nouvelle; mais lorsque les charmes d'une belle contrée et de la société d'amis sensibles nous bercent doucement, nous nous laissons aller à une impression vague et confuse, qui, sans effacer le passé, recule le présent dans un lointain fantastique.

Sans se permettre de juger les relations nouvelles de nos voyageuses dont il était chargé de diriger les excursions, le guide s'aperçut qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans leur manière d'être; et il ne tarda pas à détourner les capricieuses variations de leur humeur, en réalisant de son propre mouvement, les désirs qu'elles n'osaient manifester ouvertement. C'est ainsi qu'au moment où elles s'attendaient à débarquer seules là, où on leur avait préparé à dîner, elles se voyaient abordées par une barque, où une table ser-

vie avec profusion leur permettait de passer avec leurs amis les heures consacrées aux repas, ce qui reculait jusqu'à la nuit l'instant de la séparation si redouté par tous.

Les voyageurs avaient négligé jusque-là, de visiter les îlots les plus délicieusement situés. Wilhelm et son ami voulaient d'abord épuiser les riches scènes d'un monde plus vaste, avant de faire observer aux dames les débris de monuments antiques que renfermaient ces îlots. Mais tout à coup ils changèrent d'avis à ce sujet ; et mettant le guide dans leur confidence, ils arrangèrent un petit voyage, d'autant plus agréable, qu'il leur offrait l'espoir de passer trois jours entiers ensemble dans une retraite absolue.

Ce fut dans cette occasion surtout, que le guide mérita des éloges. C'était un de ces cicerone qui, à force de conduire les illustres étrangers sur les points les plus remarquables de la contrée, apprennent à connaître les avantages et les inconvénients des diverses routes, exploitent les uns et évitent les autres, sans toutefois négliger leurs intérêts personnels ; et cependant les voyageurs qui se confient à eux dépensent beaucoup moins d'argent que lorsqu'ils suivent leurs propres inspirations. Ce guide présenta aux dames une espèce de femme de chambre intelligente et d'un extérieur agréable. La belle Veuve la retint pour trois jours, et pria Wilhelm et le Peintre d'accepter l'hospitalité chez elle, dans le petit château situé sur un des îlots, et dont le guide avait trouvé moyen de lui faire céder la jouissance pour le temps qu'elle voudrait y passer.

Le propriétaire de ce charmant réduit l'avait abandonné depuis longtemps ; mais tout y était encore si merveilleusement disposé, que nos voyageurs se crurent transportés dans un paradis terrestre. Chacun s'y installa selon ses goûts et ses habitudes ; le Peintre surtout se sentait heureux, car c'était pour la première fois depuis longtemps, qu'il se trouvait assez bien logé pour étaler et repasser le contenu de tous ses portefeuilles. Ces divers travaux furent examinés avec ravissement. Ce n'était pas un échange de ces louanges banales que les artistes et les amateurs se renvoient par pure politesse, c'était un artiste d'un vrai mérite qui se

voyait apprécié par des personnes dignes de le comprendre.

Nos lecteurs nous accuseront peut-être, de leur indiquer vaguement ce que nous ne nous sentons pas capables de leur expliquer. Pour éviter ce reproche, nous allons rapporter ici quelques-unes des opinions que, plus tard, de véritables connaisseurs ont exprimées sur les travaux de ce jeune homme :

Il réussissait, surtout, à rendre le calme silencieux et riant de ces sites maritimes où de gracieuses habitations se reflettent dans les flots et semblent s'y baigner, où le rivage entouré de vertes collines, est fermé par des montagnes boisées et de brillants glaciers. Ses eaux ont quelque chose de clair et de gai ; des vapeurs transparentes enveloppent les lointains, tandis que des brouillards grisâtres trahissent les humides vallons et les ravins qui les enfantent, et marquent leurs contours capricieux. L'art de ce maître brille également, quand il peint les vallées des hautes montagnes avec leurs pentes rapides surchargées d'une riche végétation, qui semble se hâter de descendre dans ce lieu de repos ; et rien n'est plus beau que ses frais torrents qui caressent et baignent en fuyant le pied des rochers.

Dans les arbres touffus qu'il place sur ses premiers plans, il indique la différence des espèces par la forme de l'ensemble et par l'enchaînement des branches. Il marque toujours d'une manière satisfaisante, les diverses parties du feuillage par la variété des tons frais et naissants ; et le souffle, qu'il sait y introduire avec tant de vérité, semble faire vaciller et trembler les effets de lumière. Vers le centre, les nuances vertes s'affaiblissent et se marient avec les teintes violâtres des montagnes éloignées et avec l'azur du ciel.

Il traite encore avec le même bonheur les sites alpestres. Personne encore n'avait aussi bien que lui, saisi leur cachet de simplicité imposante et de silence solennel, ni donné une idée plus juste de ces immenses pentes de montagnes tapissées d'un vert et frais gazon, au milieu duquel s'élève çà et là un sombre sapin, et que sillonnent les écumants ruisseaux qui se précipitent des hauteurs. Soit qu'il fasse paître sur ces vastes pâturages de belles et fortes vaches,

ou qu'il place des chevaux et des mulets de somme à l'entrée des défilés qui traversent des masses de rochers arides, il est toujours également intelligent, car ces créatures vivantes ornent ses paysages sans altérer le caractère de solitude et de repos qui les rend si imposants. L'exécution est de main de maître ; largement dessinés et peints à grands traits, ses tableaux sont aussi finis qu'ils peuvent l'être sans perdre de leur énergie.

Plus tard, il employa sur le papier les brillantes couleurs anglaises, ce qui donna encore plus d'éclat et de fraîcheur à son coloris.

Ses gorges profondes entre deux masses arides et bizarrement entassées ; leurs ponts jetés de la pointe d'un rocher à un autre, au-dessus de l'abîme où bouillonne le torrent sauvage, plaisent moins généralement ; mais leur vérité saisit, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer le grandiose de l'ensemble, effet naturel de l'emploi intelligent des teintes locales et des tons rembrunis des masses.

Il caractérise avec la même perfection les régions élevées des montagnes, où il n'y a plus ni arbres ni buissons, où la végétation paraîtrait éteinte, si l'on ne voyait çà et là, entre des pointes de rocher et sur des cimes couvertes de neige, des places que le soleil semble caresser de préférence, et où croît une herbe fine et tendre. C'est pour indiquer ces places qu'il épuise, pour ainsi dire, la chaleur vivifiante et le parfum de verdure que sa riche palette lui fournit toujours ; mais il se garde de les peupler de troupeaux, car il sait que là, le chamois et le *faucheur sauvage* viennent seuls chercher, l'un une nourriture exquise, l'autre un gain périlleux.

Pour faire concevoir à nos lecteurs une juste idée de la contrée explorée par cet habile artiste, nous croyons devoir leur donner quelques explications sur le *faucheur sauvage*. On appelle ainsi les habitants des hauteurs que la misère pousse à récolter du foin sur ces singulières prairies, entièrement inaccessibles aux troupeaux. Après avoir armé leurs pieds de crochets, ils grimpent jusque sur les cimes les plus escarpées, d'où ils se laissent descendre sur ces prairies par des

cordes. Quand l'herbe est fauchée et convertie en foin, ils en forment de petites bottes, qu'ils jettent de vallées en vallées jusque dans les montagnes habitables et habitées. Là, ils vendent ce foin aux nourrisseurs à des prix très-élevés, car il produit des effets merveilleux sur la santé des animaux.

Hilarie, qui prenait toujours plus d'intérêt aux dessins et aux tableaux du jeune Peintre, lui prouva par ses remarques, qu'elle n'était pas étrangère à son art; aussi était-il fier de son approbation, qu'il ambitionnait plus que celle de tout autre. La belle Veuve blâma sa jeune amie de n'avoir pas encore avoué qu'elle s'était exercée dans le dessin, et lui fit observer qu'il ne s'agissait pas de chercher un triomphe de vanité, mais de profiter des conseils d'un artiste distingué, occasion qui ne se représenterait peut-être jamais sous d'aussi favorables auspices.

Hilarie se décida enfin à montrer ses essais, et le Peintre reconnut que cette jeune fille si modeste, possédait un véritable talent. Elle avait l'œil juste, et ce goût délicat et exquis que les femmes déploient en tout ce qu'elles font; mais un peu d'incertitude dans le trait, affaiblissait les objets qu'elle représentait. L'ensemble n'était pas toujours saisi sous son point de vue le plus favorable; car, craignant de profaner son sujet par une fidélité hardie, elle se perdait timidement dans les détails.

Soutenue par la main puissante du jeune Peintre, le véritable sentiment de l'art, qui sommeillait au fond de son âme, s'éveilla tout à coup. Elle comprit qu'il ne lui restait plus qu'à marcher courageusement sur la route qu'il venait de lui ouvrir par quelques conseils généraux; et ses facultés, si longtemps cachées, se développèrent avec tant d'éclat, qu'il était impossible de ne plus les voir. C'est ainsi que le bouton de rose devant lequel nous avons passé la veille sans l'apercevoir, excite notre admiration, quand après le lever du soleil il s'épanouit sous nos yeux; apparition qui nous éblouit au point que nous croyons voir le frémissement animé par lequel son sein s'ouvre à la lumière.

Ce progrès esthétique ne pouvait manquer d'être suivi par

un contre-coup moral. Un grand et utile enseignement donné à une belle âme y produit toujours des effets magiques. Jamais Hilarie ne s'était sentie si heureuse que depuis qu'elle pouvait reproduire les beautés de la nature, dont la simple contemplation même avait déjà tant de charmes pour elle. En s'approchant de l'inexprimable, par le trait et par la couleur, elle se laissa aller, sans le savoir, à un tendre penchant pour celui à qui elle devait cette noble jouissance.

Lorsqu'ils étaient assis l'un à côté de l'autre, il eût été difficile de décider lequel des deux était le plus empressé à indiquer ou à employer toutes les ressources de l'art; et ils s'engagèrent dans une lutte aussi rare qu'utile entre le maître et l'élève. Parfois l'artiste voulait corriger le travail de la jeune fille par un de ces coups de crayon qui annoncent une main de maître; mais elle le retenait, et faisait, à sa grande surprise, la correction qu'il voulait faire.

Pendant ce temps, la belle Veuve se promenait avec Wilhelm, tantôt à l'ombre des cyprès et des pins-pignier, tantôt sur la terrasse ombragée par des orangers et des berceaux de vigne. Son nouvel ami lui exprima, avec toute la réserve et la délicatesse convenables, le désir de connaître les événements extraordinaires qui avaient réuni et jeté ensemble, dans un pays étranger, deux femmes qu'on ne pouvait avoir instruites de leur existence mutuelle que pour les éloigner l'une de l'autre. Elle finit par céder à ce désir, et notre héros, doué d'une heureuse mémoire, répéta ce récit confidentiel à Nathalie, dans une lettre dont nous ferons part à nos lecteurs en temps et lieu.

Pendant la dernière soirée que nos quatre amis devaient passer ensemble, ils s'étaient réunis sur la plus haute terrasse du jardin. L'éclat de la pleine lune leur cacha le passage du jour à la nuit; le lac tranquille, reflétant les faisceaux de lumière qui de tous côtés retombaient sur sa surface, s'étendait devant eux dans toute sa majestueuse largeur, tandis que des effets de perspective leur cachaient sa longueur bien plus considérable encore. Malgré toutes les sensations individuelles de ce moment, on répéta ce qu'on s'était déjà dit cent fois, c'est-à-dire que ce ciel, ces eaux, cette terre, ce

soleil, cette lune étaient essentiellement et exclusivement lyriques. Mais ce qu'on n'osa point s'avouer, ce fut le pressentiment d'une prochaine séparation; et cependant ce pressentiment les domina au point qu'il en résulta un silence absolu et inquiétant. Tout à coup le Peintre prit son luth, et préluda avec délire : son imagination venait de lui retracer Mignon et son premier, son seul chant d'amour. Violemment jeté en dehors des situations ordinaires, il oublia les ménagements qu'il avait gardés jusqu'ici, et chanta d'une voix pleine de larmes et de passion :

« Connais-tu le pays où fleurit le citronnier? où la pomme d'or... »

Hilarie se leva en tressaillant, jeta son voile sur ses yeux, et s'éloigna à pas lents. La belle Veuve saisit le bras de Wilhelm, et le Peintre éperdu suivit Hilarie.

Lorsque tous quatre se retrouvèrent enfin en face les uns des autres, il ne leur fut plus possible de dissimuler leur émotion. Les femmes s'embrassèrent, les hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et la chaste lune vit couler les larmes les plus chastes et les plus nobles qui aient jamais coulé sur la terre.

On se remit peu à peu, on se sépara en silence, et l'on forma des vœux qui, dès en naissant, ne s'appuyaient sur aucun espoir.

Wilhelm entraîna son ami, qui, sous le vaste dôme du ciel et à une heure solennelle de la nuit, se trouva tout à coup, initié aux plus douloureux mystères de la *Société de l'Abnégation*. Quant aux deux dames et à notre héros lui-même, ils venaient de subir de nouveau une de ces épreuves cruelles dont ils s'étaient crus affranchis pour toujours.

Le lendemain matin nos deux amis se crurent assez de courage pour quitter ce paradis terrestre; car ils avaient inventé des défaites pour rester dans le voisinage des dames sans violer ouvertement leur vœu. Empressés de leur communiquer ce beau projet, ils demandèrent à les voir; mais on leur apprit qu'elles étaient parties avant le jour.

La belle Veuve, cette noble souveraine des cœurs, avait laissé une lettre pour Wilhelm. Il était impossible de deviner

si cette lettre lui avait été dictée par la raison ou la bonté, l'amour ou l'amitié, l'orgueil ou la conviction de sa supériorité. En la terminant elle défendait expressément à notre héros et au jeune Peintre de la suivre ainsi que son amie, et leur ordonnait même de les éviter si par hasard ils venaient à les rencontrer.

Dès ce moment, ce qui avait semblé un paradis à Wilhelm et son ami ne fut plus pour eux qu'un désert. Et, comme pour justifier cette ingratitude à leurs propres yeux, ils se firent remarquer mutuellement, avec la malveillance de deux vieux hypocondriaques, que les bâtiments étaient mal entretenus et les murs lézardés; que les tourelles menaçaient ruine; que l'herbe encombrait les allées, et que des branches gourmandes appauvrissaient les arbres. N'épargnant pas même la grotte où ils avaient passé tant d'heureux moments, ils trouvèrent que la mousse était trop abondante, et qu'elle répandait une odeur de moisi fort désagréable.

Après avoir ainsi cherché à modérer leurs regrets, ils s'embarquèrent. Wilhelm accompagna son ami jusque dans la partie haute des bords du lac; c'était le point marqué pour leur séparation, et le Peintre lui renouvela la promesse de se rendre auprès de Nathalie, de lui montrer ses tableaux, et de la transporter ainsi, par la pensée du moins, dans la belle contrée qu'il ne lui était pas encore permis de visiter.

LÉNARDO A WILHELM.

Votre lettre, mon cher ami, m'a trouvé dans un état d'activité qu'on pourrait appeler de la confusion, si mon but était moins grand et si j'étais moins sûr de l'atteindre. Mon union avec les vôtres est plus importante que d'abord nous ne le croyions tous. Je ne puis vous écrire à ce sujet, car les combinaisons sont inexplicables et le tout est infini. Agir sans parler, voilà notre lot.

Je vous remercie mille fois de m'avoir si adroitement montré, dans un gracieux lointain, le secret que j'avais besoin

de connaître. Qu'elle soit, qu'elle reste heureuse dans la vie tranquille et pieuse où le sort l'a placée; tandis que moi, guidé par une brillante étoile, je m'abandonne au tourbillon qui m'entraîne. L'Abbé vous informera lui-même de ce que vous devez savoir; il ne m'est permis à moi de parler que de ce qui hâte le progrès. Le langage disparaît dans l'action. Ils m'ont... mais je m'arrête... Là où il y a tant à faire, il n'y a pas de place pour la réflexion.

L'ABBÉ A WILHELM.

Votre lettre, si bien intentionnée, a été sur le point de causer beaucoup de mal. Le tableau de la situation de la femme que vous êtes parvenu à retrouver, était, malgré vous, sans doute, tellement touchant, que notre ami aurait tout abandonné pour aller à la recherche de cette femme, si nous n'étions pas parvenus à nous emparer entièrement de son imagination.

Il a subi les épreuves nécessaires, et nous savons maintenant qu'il est pénétré de l'importance de nos projets, et que, pour les favoriser, il ne reculera devant aucun obstacle. Ces nouvelles relations, que nous vous devons, nous ont procuré, à tous, des avantages au-dessus de nos espérances.

L'on a arrêté depuis peu le plan d'un canal; il partira de la contrée, si mal cultivée, où se trouve une partie des domaines que Lénardo se fera céder par son oncle. Ce même canal devra traverser nos possessions, ce qui augmentera leur valeur d'une manière incalculable. Notre ami profitera de cet avantage, et trouvera, par la même occasion, le moyen de céder utilement au plus vif de ses penchants; car il faudra peupler et défricher les landes que ce canal traversera. Il pourra établir sur ses bords des cultivateurs, des maçons, des charpentiers, des maréchaux; il pourra même créer des fabriques et des filatures; tandis que nous autres, nous lèverons les difficultés et ferons disparaître les obstacles que rencontrent toujours les entreprises utiles. Les vivres man-

quent dans les montagnes, et la population augmente hors de toute proportion; c'est donc là que Lénardo ira chercher ses premiers colons : il servira ainsi l'intérêt particulier et l'intérêt général.

Quant à Lothaire, il est sur le point d'obtenir une solution complète. Le voyage qu'il vient de faire dans la province des Instituteurs a eu pour but de leur demander des artistes, en petit nombre et d'un vrai talent. Les arts sont aussi nécessaires dans la vie active que le sel dans les aliments, mais il faut en user sobrement; aussi n'en prendrons-nous qu'autant qu'il en faut pour empêcher les métiers de tomber dans l'absurde. Notre étroite union avec les Instituteurs nous sera en général fort utile. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de la première éducation; notre tâche est plus grande et plus difficile : il nous faut guider et diriger ceux qui ont reçu cette première éducation. Je pourrais ajouter à ceci mille et mille réflexions analogues; je me borne, selon notre habitude à tous, à des observations générales sur un passage de votre lettre à Lénardo.

Nous ne contestons pas le mérite de la piété privée; elle est la base du repos et de la dignité des individus isolés, mais elle est insuffisante. Il est donc indispensable de la convertir en piété universelle, c'est à dire d'étendre au large les rapports pratiques de nos sentiments de probité et d'humanité. Ce n'est pas seulement notre prochain, c'est l'espèce humaine toute entière que ces sentiments doivent embrasser et protéger.

Je passe à votre requête; Montan nous en a parlé en temps et lieu, et si, par une bizarrerie qui lui est naturelle, il refuse de nous expliquer le but vers lequel vous tendez, il n'en a pas moins donné sa parole d'ami, que ce but était raisonnable et devait vous rendre réellement utile à la société. A ce titre, nous vous pardonnons de ne pas nous avoir indiqué ce but dans votre lettre, et nous vous affranchissons du vœu qui, jusqu'ici, vous a enchaîné dans vos voyages. Nous vous en avions déjà donné l'avis; il paraît qu'il ne vous est point parvenu, car nous ne connaissions pas positivement le lieu de votre résidence. Je vous le répète au nom de tous, nous

approuvons vos intentions sans les connaître, puisque Montan s'en est rendu garant. Voyagez donc et arrêtez-vous partout et aussi longtemps que vous le jugerez convenable; nos vœux vous suivront sans cesse. Puissiez-vous réussir et devenir bientôt un des principaux anneaux de notre grande chaîne.

Vous trouverez, ci-jointe, une tablette qui vous indiquera le centre de nos communications et les lieux où vous devrez nous adresser vos lettres. Ne les confiez pas à la poste, mais faites-les porter à leur destination par un messager fidèle. Ma tablette vous fera connaître les noms et les demeures des individus que vous pourrez charger de vos messages. Des signes, que vous connaissez déjà, vous indiqueront les lieux où vous rencontrerez tel ou tel membre de la Société, si vous aviez besoin de le consulter.

AVERTISSEMENT.

Nous sommes forcé d'annoncer ici à nos lecteurs une lacune de quelques années, dont nous aurions profité avec plaisir pour en faire la fin d'un volume, si les dispositions typographiques ne s'y étaient pas opposées. Espérons donc, qu'un chapitre sauté, suffira pour que nos lecteurs franchissent, par la pensée, la lacune que nous venons de leur signaler.

Ne sommes-nous pas tous accoutumés à voir de pareils miracles s'opérer, pendant le court espace de temps qui sépare l'instant où tombe le rideau d'un théâtre, de celui où il se relève?

Nous avons vu, dans ce second livre, les relations de nos amis s'étendre et grandir; nous y avons fait connaissance avec des personnages nouveaux, et tout nous autorise à croire qu'ils réussiront dans leurs entreprises s'ils savent comprendre leur position.

CHAPITRE IX.

Mettons-nous à la recherche de notre voyageur, que nous avons si longtemps abandonné à lui-même. Nous le trouverons sur les limites d'une vaste plaine, et sur le point d'entrer dans la province des Instituteurs. Il traverse des champs et des prairies, côtoie plus d'un étang, plus d'une verte colline ; et partout son regard plane sur la contrée si pittoresquement accidentée, où les instituteurs ont établi leur empire.

Bientôt il reconnut qu'il avait atteint le district destiné à l'éducation des chevaux, car déjà il voyait çà et là, des groupes de ces animaux d'âges et d'espèces différentes, qui paissaient paisiblement. Tout à coup l'horizon fut obscurci par un nuage de poussière ; il grossit en approchant et envahit toute la largeur du terrain. Un vent qui se leva subitement le dispersa et découvrit aux yeux de Wilhelm, le joyeux tumulte qu'il cachait. Une masse compacte de nobles coursiers, montés par des cavaliers habiles, arriva vers lui au grand galop ; il se rangea pour la laisser passer. Au même instant un des plus jeunes et des plus beaux cavaliers sortit des rangs, sauta à bas de son cheval et se jeta dans ses bras : c'était Félix.

Les questions succédèrent aux questions. Le jeune homme raconta à son père, que pendant la première époque d'épreuves il avait beaucoup souffert ; qu'il avait surtout vivement regretté son cheval, parce qu'il lui fallait aller à pied d'un champ, d'une prairie à une autre ; il ajouta que sous tous les rapports, au reste, la vie paisible des agriculteurs ne lui convenait nullement. La fête des moissons lui avait paru fort agréable ; mais il ne s'était résigné qu'avec peine à bêcher, à labourer, et à prendre soin des animaux domestiques. Heureusement on l'avait bientôt fait passer dans la catégorie des cavaliers.

— Il est parfois fort ennuyeux aussi, continua-t-il, de faire paître les juments et leurs poulains ; mais on a du moins la consolation de voir bondir devant soi les petits espiègles qui,

quelques années plus tard, vous emporteront joyeusement à travers le monde; tandis qu'on ne s'occupe des autres animaux que pour les engraisser et les envoyer aux abattoirs.

Le développement physique de l'enfant, devenu un jeune homme, son air de santé et de fraîcheur, sa tenue assurée, sa conversation naïve, animée, spirituelle même, charmèrent son père. Tous deux continuèrent leur route à cheval et passèrent devant de nombreuses métairies situées à de grandes distances les unes des autres. Après plusieurs heures de marche, ils arrivèrent enfin au bourg où se tenait la foire aux chevaux. Il était difficile de décider qui, dans ce bourg, soulevait le plus de poussière, des vendeurs, des acheteurs, ou des animaux à vendre. Les amateurs de tous les pays d'alentour étaient venus en foule pour se procurer des sujets de race noble, pure, et convenablement dressés.

Au brouhaha de plusieurs idiomes étrangers, se mêlait le son puissant des instruments à vent; tout enfin annonçait le mouvement, la force et la vie. Wilhelm ne tarda pas à rencontrer dans la foule le Surveillant qu'il connaissait déjà, et qui, secondé par plusieurs de ses collègues, veillait au maintien de l'ordre et de la paix avec tant de prudence, que tout le monde se croyait parfaitement libre et indépendant.

Notre héros ne pouvait manquer de voir, dans tout ce qui se passait autour de lui, une nouvelle preuve des avantages qui résultent d'une occupation exclusive; mais il craignit que cette occupation, presque sauvage, ne ravalât les élèves au niveau des animaux dont ils faisaient l'éducation. Il exprima cette crainte au Surveillant, qui la trouva juste; mais il lui apprit en même temps que les Instituteurs avaient remédié d'avance à ce danger, en appliquant les élèves chargés de ces occupations, à la culture des talents ou à l'étude des sciences pour lesquelles ils avaient des penchants prononcés. Tous, au reste, étaient forcés d'apprendre les langues étrangères.

Pendant cette conversation, Félix s'était éloigné. Lorsque son père s'en aperçut, il le vit, à travers les ondulations de la foule, marchander quelques bagatelles à un jeune colporteur, avec lequel il disparut bientôt. Cette circonstance l'inquiéta malgré lui.

— Tranquillisez-vous, lui dit le Surveillant avec un léger sourire, je vais vous faire voir comment nous veillons sur nos élèves.

A ces mots, il tira un son aigu d'un petit sifflet suspendu sur sa poitrine, et plusieurs douzaines de sifflets semblables répondirent aussitôt de tous côtés.

— Ceci, répondit le Surveillant, n'est qu'un signal pour attirer l'attention des élèves, et m'assurer du nombre de ceux qui m'ont entendu. Au second signal, ils garderont le silence, mais ils se tiendront prêts à accourir au troisième. Vous apprendrez à connaître plus tard les avantages immenses que nous retirons de ces signaux.

Moins pressés par la foule, ils marchèrent plus librement, et se dirigèrent vers les hauteurs.

— L'importance de l'étude des langues étrangères, continua le Surveillant, découle naturellement du grand nombre d'étrangers qui viennent à nos foires, et de la présence des élèves qu'on nous envoie des pays les plus éloignés. Pour empêcher les compatriotes de former des réunions isolées et souvent hostiles à leurs autres camarades, ainsi que cela arrive dans tous les établissements destinés à l'éducation, nous les obligeons à s'enseigner mutuellement leur idiome. Cette mesure nous aurait infailliblement menés à la confusion de la tour de Babel, si nous n'avions, pas en même temps, imposé à nos élèves la loi de ne parler qu'une seule et même langue pendant tout un mois. Notre principe fondamental est, qu'on ne peut rien apprendre en dehors de l'élément qu'il faut dompter avant de pouvoir l'utiliser. C'est ainsi que nous traitons nos élèves comme des nageurs, qui bientôt se sentent plus légers dans l'eau qui les porte, et où ils avaient craint d'abord d'être engloutis.

Il en est de même de tout ce que l'homme fait et entreprend. Si un de nos jeunes gens montre des dispositions particulières pour telle ou telle langue, nous lui fournissons le moyen de la cultiver spécialement, afin de la pousser à son plus haut degré de perfection; car cette vie si tumultueuse et si active en apparence, a beaucoup d'heures de repos et de loisir, qu'il est indispensable d'occuper utilement.

Je conviens qu'il vous serait difficile de croire qu'il y a parmi ces jeunes centaures, beaucoup de savants grammairiens, si votre fils ne pouvait pas vous en fournir la preuve. Il s'est spécialement consacré à la langue italienne; et c'est en composant des chants dans cette langue, qu'il charme les ennuis des heures de pâturage, car vous savez que la musique est la base principale de notre éducation. Au reste, tout ce que vous avez vu ici a dû vous prouver, que le mouvement et les travaux manuels sont beaucoup plus favorables au perfectionnement de l'intelligence, qu'on ne le croit communément.

Comme chaque district avait sa fête spéciale, et que l'on voulait les faire voir toutes à notre héros, on ne tarda pas à l'introduire dans celui de la musique instrumentale. Là, plus de vastes pâturages, plus de champs, plus de prairies, mais d'étroites et gracieuses vallées, des touffes d'arbres, et des ruisseaux sur le bord desquels s'élevaient, çà et là, des rochers couverts de mousse. Sur le penchant des montagnes, on voyait, au milieu de bosquets fleuris, des cabanes isolées. Dans les vallées, les chaumières se rapprochaient, mais pas assez pour que les dissonances parties de l'une, pussent arriver jusqu'à l'autre.

Sur une grande place ombragée d'arbres, on voyait une foule compacte, vers laquelle le Surveillant conduisit Wilhelm. Au même instant, les musiciens exécutèrent avec un talent admirable, une grande et belle symphonie. Auprès de l'orchestre principal, il y en avait un autre occupé par des élèves qui tenaient des instruments à la main sans oser s'en servir. Il était impossible de les regarder sans intérêt; on voyait qu'ils souffraient de leur incapacité ou de leur timidité, et cependant ils écoutaient et applaudissaient leurs camarades avec enthousiasme. Le Surveillant apprit à Wilhelm, qu'à chacune de ces fêtes, il se révélait toujours, et tout à coup, quelque talent supérieur et ignoré jusque-là. Des chants variés succédèrent à la symphonie, et complétèrent le concert. Wilhelm demanda si un autre art ne se mêlait pas fraternellement à la musique.

— Oui, répondit le surveillant; et cet art, c'est la poésie, et surtout la poésie lyrique. Nous cultivons d'abord ces deux

arts chacun par et pour lui-même, et nous les perfectionnons ensuite l'un par et pour l'autre : c'est-à-dire nous commençons par les enseigner avec leurs conditions spéciales, puis nous montrons comment ils s'unissent et s'enchaînent, se divisent et agissent séparément dans une indépendance complète. Le compositeur oppose au rhythme poétique la mesure et le mouvement, et c'est alors que la musique paraît dans toute sa supériorité. Si le poëte ne se préoccupe que de la pureté et de l'harmonie de ses nombres, il n'est pour le musicien, point de syllabes irrévocablement brèves ou longues ; il détruit sans pitié les calculs les plus consciencieux du rhythme, et convertit la prose en chant ; il oppose les possibilités les plus surprenantes, et anéantirait le poëte, si celui-ci ne savait pas se faire respecter à son tour du musicien, en réveillant chez lui des sensations nouvelles, par la délicatesse ou la témérité du rhythme lyrique, qui tantôt charme et séduit par de doux enchaînements, et tantôt frappe et éblouit par des transitions subites. Les chanteurs que vous venez d'entendre sont poëtes et danseurs, car c'est encore ici que nous enseignons la danse, afin que ces divers talents puissent, de ce foyer central, s'étendre sur tous les autres districts.

Le district voisin, où l'on s'empressa de faire passer notre héros, avait un aspect tout différent. Le pays n'était pas le même, et une opposition toute aussi marquée, régnait dans la distribution et dans l'architecture des maisons. Ces maisons, régulièrement rapprochées les unes des autres, solidement bâties, décorées avec goût, spacieuses et commodes au dedans, belles à l'extérieur, formaient une ville d'une grandeur au-dessus des proportions de la contrée : c'était le domaine des arts plastiques et des métiers. Un silence solennel y régnait.

La pensée de l'homme qui se consacre aux arts plastiques, est toujours au milieu des hommes et de leurs tumultueux mouvements; mais c'est dans la solitude qu'il travaille, et pourtant il a, par une contradiction bizarre, plus que tout autre, besoin d'un entourage vivant et agissant. C'est dans la ville où l'on venait d'introduire Wilhelm que s'achevaient

des travaux qui, bientôt peut-être, occuperont pour toujours l'attention du monde ; et cependant, si le marteau du tailleur de pierres et la hache du charpentier ne s'étaient pas fait entendre çà et là, l'atmosphère de cette ville n'aurait été agitée par aucun son.

Notre voyageur fut étonné de la sévérité avec laquelle on traitait les élèves, dont aucun ne paraissait agir de son propre mouvement. Un génie invisible semblait les animer tous, et les pousser vers un seul et même but. On ne voyait nulle part ni plans ni esquisses, et cependant chaque trait annonçait une intention arrêtée, une combinaison savante. Wilhelm demanda l'explication de ce phénomène au Surveillant, qui s'emppessa de la lui donner.

— L'imagination, dit-il, est une faculté vague et inconstante : le triomphe de l'art plastique consiste à la fixer, à la déterminer et à la convertir pour ainsi dire en réalité.

— Dans les autres arts, continua-t-il, la nécessité de principes arrêtés se fait sentir d'elle-même. Le musicien peut-il permettre à son élève d'agiter d'une manière sauvage les cordes de son instrument, ou d'inventer des mesures ou des points de repos à sa guise ? Non, certes, il n'abandonne rien à la volonté ou au caprice de l'élève. L'élément où il doit agir est déterminé ; on lui met un instrument entre les mains, on lui indique la manière de s'en servir, et même celle de placer ses doigts, afin qu'ils ne s'embarrassent pas mutuellement, et que celui qui agit, indique à celui qui agira, la place qu'il doit occuper ; car ce n'est qu'à l'aide de cette combinaison qu'il est possible de vaincre toutes les difficultés de l'exécution.

— Nous avons trouvé la preuve de la nécessité et de l'utilité des lois précises, dans la facilité avec laquelle les talents innés les conçoivent et les acceptent ; tandis que la médiocrité les rejette et feint de les dédaigner, afin de pouvoir donner à ses erreurs les apparences d'une individualité originale et indomptable. La sévérité avec laquelle nous repoussons les défauts garantit nos élèves contre les funestes méprises qui jettent les artistes sur une fausse route, souvent même pour le reste de leur vie.

— L'expérience nous a prouvé que les élèves doués d'un vrai génie sont, sous tous les rapports, les plus agréables. Leur docilité n'est point le résultat d'une obéissance passive, mais d'une conviction réelle; car ils sentent de bonne heure ce qui leur est véritablement utile, et savent que l'art n'est point et ne saurait être la nature. Ils se résignent même à respecter ce qui n'est que purement conventionnel; leur intelligence leur fait comprendre que les hommes supérieurs ne lui ont donné force de loi, que lorsqu'ils ont reconnu qu'il est indispensable de l'accepter comme tel. Au reste, le respect des conventions ne conduit-il pas toujours et partout au bonheur?

—Pour rendre la tâche des maîtres moins pénible, nous avons fait régner ici, comme dans tous nos autres districts, les trois *Vénérations* que vous connaissez déjà, avec leurs signes et leurs variations analogues.

Notre voyageur contina à visiter la ville, qui semblait s'agrandir devant lui, et qui offrait, par l'enchaînement de ses places et de ses rues, les points de vues les plus variés et les plus agréables. L'extérieur des bâtiments annonçait clairement leur destination; tout était beau et noble sans luxe. Les édifices les plus imposants occupaient le centre; d'autres, moins sévères, mais toujours graves, se prolongeaient jusqu'aux faubourgs, dont les maisons, d'un style gracieux, finissaient par de riantes habitations de campagne, entourées de vastes jardins et de terres soigneusement cultivées.

Wilhelm ne put s'empêcher de demander à son guide, pourquoi les demeures des musiciens et des poëtes n'étaient que des cabanes et des chaumières, tandis qu'on logeait si magnifiquement les peintres, les sculpteurs et les architectes.

— Cette différence, répondit le Surveillant, tient à la nature même des arts qu'ils cultivent. Les poëtes et les musiciens ont besoin de se concentrer en eux-mêmes et de perfectionner leur intérieur, car tout ce qu'ils produisent n'est qu'une émanation presque involontaire de cet intérieur. Ils n'ont pas besoin de flatter l'œil; l'œil trompe souvent l'oreille, et entraîne l'esprit à donner toute son attention aux objets ex-

térieurs. Les hommes qui s'adonnent aux arts plastiques ont besoin d'être logés comme les rois et comme les dieux : sans cela, pourraient-ils décorer dignement les demeures des rois et des dieux ? Pourraient-ils surtout s'élever au-dessus du vulgaire, jusqu'à ennoblir par leurs œuvres des peuples entiers?

Wilhelm continua ses questions ; il était curieux de savoir pourquoi le silence et le travail régnaient dans ce district, dans un jour où tous les autres célébraient des fêtes joyeuses.

— Les artistes que vous voyez ici, dit le Surveillant, n'ont pas besoin de fêtes, puisque leur vie entière n'est qu'une fête. Dès qu'ils ont terminé une œuvre remarquable, elle est toujours là, devant leurs yeux, devant ceux de l'univers ; mais le musicien et le poëte, pour ne pas cesser de l'être, sont forcés de produire toujours : il faut donc les exciter par des auditeurs nombreux et des fêtes magnifiques.

— Il me semble pourtant, répondit Wilhelm, qu'on devrait au moins trouver ici une exposition pour juger les artistes pendant les trois années qui s'écoulent d'une de vos fêtes à l'autre.

— Ces expositions sont en effet fort utiles ailleurs, mais chez nous la vie de l'artiste est une exposition perpétuelle. Voyez ces édifices, ils ont été construits par nos élèves après de longues et consciencieuses méditations ; cent fois, peut-être, les plans en ont été modifiés ou changés ; car les essais concernant l'exécution sont interdits à l'architecte. Tout ce qui doit rester debout a besoin d'être posé de manière à pouvoir se conserver ainsi, sinon éternellement, du moins pendant une longue suite de siècles. Tout homme peut commettre des fautes et chercher le moyen de les réparer ; l'architecte doit être infaillible. Il est possible d'être plus indulgent pour le sculpteur et pour le peintre ; aussi leur permettons-nous les essais, et ils peuvent choisir dans l'intérieur des édifices ou sur les places publiques, les points qu'ils désirent décorer de leurs œuvres. Cette permission cependant est soumise à deux conditions entre lesquelles il faut choisir d'avance. La première est de laisser retirer l'œuvre si l'artiste venait à en reconnaître l'imperfection ; la seconde de la laisser en place pour toujours. La plupart de

nos élèves réclament la première condition ; il en est fort peu qui acceptent la seconde. En tout cas, ils y ont été déterminés par de longues conférences à ce sujet avec leurs camarades, et alors l'œuvre est toujours digne de l'honneur que l'on a réclamé pour elle.

Wilhelm demanda quel autre genre d'instruction on ajoutait à l'étude des arts plastiques. Le Surveillant répondit qu'on enseignait à ces artistes la poésie épique.

— N'allez pas croire cependant, continua-t-il, que nous leur permettons de lire les grands poëmes des poëtes anciens ou modernes. Nous leur livrons un certain nombre de mythes, de traditions, de légendes ; et la manière dont ils les convertissent en poëmes, nous dévoile la nature de leur talent. Le poëte et l'homme qui s'adonne aux arts plastiques, puisent à la même source, mais chacun d'eux en dirige le cours selon les exigences de ses besoins individuels.

Pour mieux lui faire comprendre ce genre d'instruction, on conduisit notre héros dans une vaste salle où travaillaient plusieurs peintres, tandis qu'un jeune homme leur racontait une histoire fort simple, et d'une manière si laconique, qu'il n'employait presque pas plus de phrases que les peintres ne donnaient de coups de pinceau pour reproduire son récit sur la toile. On lui assura que ces exercices produisaient souvent d'habiles improvisateurs, qui, à leur tour, inspiraient aux peintres un enthousiasme salutaire.

Toujours avide de s'instruire, Wilhelm dit que puisqu'il n'y avait pas d'exposition pour les arts plastiques, il n'y avait sans doute aussi ni cours ni prix.

— Non, répondit le Surveillant ; mais je vais vous montrer un travail d'émulation que nous croyons plus immédiatement utile.

Il ouvrit une porte et fit passer Wilhelm dans une immense rotonde, heureusement éclairée par une large ouverture pratiquée au plafond. Au milieu d'un cercle d'artistes qui, tous travaillaient avec application, s'élevait un groupe d'hommes et de femmes. Leurs poses énergiques rappelaient ces luttes mémorables de vaillantes amazones et de jeunes héros, luttes dans lesquelles la haine et la fureur finissaient

par faire place à une tendre confiance. Ce groupe offrait de tous côtés un point de vue également digne d'admiration, que chaque artiste cherchait à saisir à sa façon; les architectes même copiaient le piédestal qui devait servir de base à ce chef-d'œuvre. Les peintres et les dessinateurs, en développant les surfaces, s'attachaient surtout à ne pas nuire à l'ensemble; ceux qui rendaient le modèle en bas-relief prenaient le même soin. Un seul dessinateur le reproduisit en entier, et dans des dimensions plus petites; sous le rapport des mouvements et de l'harmonie, il le surpassait presque toujours. Ce dessinateur était l'auteur du groupe. Avant de l'exécuter en marbre il l'exposait ainsi, non à un examen raisonné, mais à une épreuve pratique; car chaque artiste pouvait introduire dans ses copies tous les changements qu'il jugeait convenables, et le sculpteur se promettait de profiter de ces changements toutes les fois qu'ils pourraient contribuer à la perfection de son œuvre. Cette épreuve, utile pour lui, avait en outre l'avantage de faire de ce groupe une œuvre qui, quoique exécutée par un seul, appartiendrait à tous, puisque tous y auraient plus ou moins contribué.

Le Surveillant interrompit tout à coup le silence solennel qui régnait dans cette rotonde, et dit :

— Y a-t-il quelqu'un ici qui puisse exciter notre imagination au point de nous montrer, mouvant et agité, ce que nous voyons fixe et stationnaire, afin de nous prouver que la situation, immobilisée, par l'artiste était en effet la meilleure et la plus noble?

Désigné par tous ses camarades, un beau jeune homme quitta son chevalet et débuta par une description calme du groupe. Entraîné peu à peu par le feu de la poésie, il se plongea dans l'action et domina cet élément en grand poëte. Graduant ses images, et soutenu par le charme d'une chaleureuse déclamation, il s'éleva bientôt si haut, que l'on crut en effet voir les statues s'animer, s'agiter et remplir une vaste arène.

— Qui pourrait maintenant, s'écria Wilhelm avec enthousiasme, l'empêcher de traiter le même sujet par le chant et la parole cadencée par le rhythme?

— Je suis forcé de m'opposer à ce désir, répondit le Surveillant. Si notre excellent sculpteur veut être sincère, il conviendra que notre poëte l'a toujours gêné parce que son art se trouve trop loin du sien, tandis que plus d'un peintre lui doit des sujets pleins de vie et de grâce. Je ne serais pas fâché cependant de donner à notre hôte une idée de ces chants que vous rendez avec une gravité pleine de charmes; de celui surtout qui embrasse l'ensemble de l'art, et que moi-même je ne puis entendre sans émotion.

Les élèves échangèrent entre eux un signe d'encouragement et entonnèrent en chœur l'hymne suivant :

« Si tu veux créer, si tu veux exécuter, artiste ! sois toujours seul. Si tu veux jouir de ton œuvre, précipite-toi dans le tumulte du monde. Au milieu de ce grand tout, tu apprendras à connaître ta vie à toi. Chez ton voisin, tu puiseras, dans un jour, des sujets de méditation et de travail pour plus d'une année.

» L'invention de la pensée, la forme et ses rapports, se fortifient les uns par les autres. En faut-il davantage? C'est par la force de la pensée et la sagesse de l'invention, c'est par la beauté de la forme et la délicatesse de l'exécution que toujours l'artiste s'est artistement construit le trône de sa puissance.

» La nature a des merveilles que Dieu seul comprend; dans le domaine de l'art aussi règne un sens éternel et mystérieux : c'est le sens du vrai; le beau seul peut le parer, et alors seulement il s'avance avec courage au-devant de la plus vive clarté du plus beau jour.

» Le poëte et l'orateur retracent hardiment, dans leurs vers et dans leur prose, les tableaux mouvants du monde ; que sur la toile du peintre fleurissent ainsi les plus belles roses de la vie; que les fruits de l'automne les entourent, et qu'elles révèlent ainsi, à tous, les saints mystères de la vie intérieure.

» Que sous mille et mille faces, la forme, toujours belle, naisse sous vos doigts. Sachez profiter de l'honneur que la Divinité a daigné faire à l'homme en empruntant sa forme. Que vos mains tiennent le pinceau, le burin ou le ciseau,

rangez-vous en frères, et que vos chants s'élèvent vers les cieux comme la colonne de fumée qui s'élève de l'autel du sacrifice! »

L'admiration et la surprise de Wilhelm furent d'autant plus grandes, que tout en ayant sous les yeux des preuves palpables de cette singulière éducation, il ne put s'empêcher de la trouver paradoxale.

— Je vois, dit-il au Surveillant, que vous avez songé à tout ce qui est agréable et utile. L'art dramatique, sans doute, n'a pas été oublié. Pourriez-vous me montrer le district qui lui a été consacré?

— Non, car il n'existe point. Le théâtre suppose une multitude d'oisifs, et il n'y en a pas chez nous. Soyez persuadé au reste que, dans une institution aussi influente et aussi étendue que la nôtre, l'art dramatique a été discuté et envisagé sous tous ses points de vue. Il nous a paru dangereux pour la gravité du but vers lequel nous tendons, d'enseigner à nos élèves l'art de feindre de la gaieté ou de la douleur, et de faire partager ces sentiments mensongers à la foule, dans le seul but d'en obtenir des applaudissements.

— On prétend cependant, répliqua Wilhelm, que cet art favorise et développe tous les autres.

— Rien n'est plus faux; il les exploite et les gâte. Le comédien a raison de rechercher le peintre, mais le peintre se perd dans un contact trop fréquent avec le comédien, qui prodigue et gaspille, pour l'usage de son art, tout ce que les autres arts peuvent lui donner. En vain le peintre cherche-t-il à tirer quelques avantages du théâtre, il donne toujours plus qu'il ne reçoit. Il en est de même du musicien. Ces différents arts ressemblent aux enfants d'un même père : tous sont amis de l'ordre, à l'exception d'un seul qui s'approprie leur bien pour le dissiper follement. Tel est l'art dramatique. Son origine, au reste, est fort douteuse; aussi ne se présente-t-il jamais comme un entier, soit qu'on le considère comme un art, un métier, ou un talent d'amateur.

Wilhelm baissa les yeux en soupirant. Les années qu'il avait perdues au théâtre se retracèrent à son imagination, et il bénit les hommes sages et prudents qui épargnaient à

leurs élèves des épreuves aussi cruelles sans aucune compensation. Le Surveillant l'arracha au cours de ses tristes réflexions.

— Nous nous sommes imposé la loi, dit-il, de ne jamais négliger un talent naturel ni de l'étouffer en le détournant de sa route. Je dois l'avouer, nous avons trouvé plus d'un jeune homme prédestiné à l'art du comédien. Ceux-là cherchent sans cesse à imiter les allures, le langage, la tenue et les principaux travers caractéristiques de toutes les personnes dont ils sont entourés. Sans favoriser ces dispositions, nous les suivons de près. S'ils persistent, s'ils se perfectionnent, nous les envoyons à l'un des directeurs des grands théâtres avec lesquels nous sommes en relation, et nous les laissons barboter et caqueter sur les planches comme les canards sur les étangs, puisque là seulement il peut y avoir de la vie et par conséquent du bonheur pour eux.

Wilhelm avait écouté avec patience, mais non sans dépit; car telle est la bizarrerie de l'homme, qu'il peut reconnaître tous les vices, tous les défauts de l'objet de ses prédilections, il peut même y renoncer et le maudire, mais il ne veut pas que les autres l'envisagent sous le même point de vue. L'esprit de contradiction inné de l'espèce humaine, ne se manifeste peut-être jamais avec autant de force, que dans ces sortes d'occasions.

Le rédacteur de ce récit avoue franchement que ce n'est pas sans un vif déplaisir, qu'il a laissé passer les sévères observations du Surveillant sur l'art dramatique. Lui aussi a consacré à cet art, plus de temps et plus de forces intellectuelles qu'il n'en méritait peut-être; mais qui pourra le convaincre que c'était là un travail entièrement inutile, une erreur impardonnable?

Laissons ces souvenirs et ces récriminations pour revenir à notre héros. Un homme aux manières douces et préve-

nantes, et dont l'extérieur annonçait la paix profonde de son âme, l'aborda avec cette bonté communicative qui annonce et inspire la confiance; c'était un des *Trois*. Pendant que le Chef, retenu au sanctuaire pour enseigner et pour bénir, s'acquittait de cette tâche, les *Trois* visitaient tous les districts pour y régler les nouvelles mesures à prendre, les anciennes dispositions à modifier.

Le respectable vieillard qui venait d'aborder Wilhelm, l'éclaira sur l'ensemble des vues des Instituteurs, sur leurs relations extérieures, et sur les rapports mutuels entre les districts, par lesquels les mêmes élèves passaient successivement en plus ou moins de temps, selon leurs dispositions et leurs désirs. Mais ce qui le charma surtout, ce fut le compte qu'on lui rendit des progrès de son fils, et des moyens par lesquels on se proposait de le conduire toujours plus avant sur la route du perfectionnement moral et intellectuel.

CHAPITRE X.

Wilhelm avait été prié de se rendre dans les montagnes pour assister à une fête des mineurs, et il avait accepté cette invitation.

Le voyage était pénible et fatigant. Déjà le crépuscule du soir commençait à envelopper la contrée, et cependant le guide qu'on lui avait donné, au lieu de hâter le pas de son cheval, le ralentit, au grand étonnement de notre héros. La nuit survint enfin, et un spectacle inattendu le frappa d'admiration. Du fond des ravins, des défilés et des gorges plus ou moins étroites, jaillissaient des étincelles de feu qui s'allongeaient en lignes bizarres, et se roulaient, pour ainsi dire, par-dessus les cimes les plus escarpées. Quoique moins terrible que l'éruption d'un volcan, dont la bruyante pluie de feu et de pierre annonce la perte de tout une contrée, ce phénomène devint toujours plus enflammé et plus imposant. Les étincelles se multipliaient, se rapprochaient, se confondaient, et formaient une masse qui, semblable à un fleuve

chargés d'étoiles, se répandit sur les montagnes doucement et sans bruit.

Après avoir joui pendant quelque temps de la surprise du voyageur, le guide lui adressa enfin la parole :

— Ce torrent de lumière, lui dit-il, brille et agit en tout temps dans les entrailles de la terre, où il mûrit les riches trésors, souvent si profondément ensevelis, qu'il n'est pas donné à l'homme de les atteindre. En ce moment ces flots de lumière souterraine jaillissent du fond des abîmes par toutes les crevasses des rochers, et donnent à la nuit l'éclat du plus beau jour. C'est ainsi que l'inappréciable et mystérieux travail de l'intérieur de la terre, qui se dérobe à notre intelligence, paraît tout à coup à nos yeux dans toute la plénitude de sa magnificence, et qu'il nous révèle une grande et inconcevable harmonie.

Au milieu de semblables entretiens, ils arrivèrent à la place où les ruisseaux de lumière s'unissaient et formaient, pour ainsi dire, un lac de feu autour d'une île brillamment illuminée.

Notre voyageur se trouva enfin dans ce cercle étincelant, qui offrait un contraste mystérieux, avec la foule des mineurs silencieusement rangés dans le fond obscur et noir de ce lumineux tableau, fermé par des masses de rochers creux. que la main d'un habile machiniste semblait avoir entassés ainsi pour former un magique intérieur. Tout à coup une musique joyeuse retentit de toutes parts, des voix sonores s'y mêlèrent aussitôt ; des représentations mimiques et tous les jeux propres à égayer une fête publique succédèrent à ce chant.

Wilhelm passa de surprise en surprise ; car il ne tarda pas à reconnaître, sous le grave costume d'un chef de mineurs, son ami Montan.

— Tu vois bien, lui dit celui-ci, que j'ai eu raison de renoncer au nom de Jarno, et de prendre celui de Montan, car je suis devenu un initié des montagnes. Quel que soit l'exiguité des limites où je me trouve renfermé, sur ou dans la terre, je m'y sens définitivement heureux.

— J'espère que tu seras plus libéral d'explications, que tu

ne l'as été au milieu des rochers où nous nous sommes rencontrés naguère.

— Pas le moins du monde. Les montagnes sont des instituteurs muets qui font des élèves silencieux.

Aucun jeu, aucun divertissement, ne succéda au repas qu'on avait servi sur plusieurs tables. Tous les convives étant du même métier, la conversation ne roula que sur les filons, les galeries, les gangues et les minéraux de la contrée. Puis elle devint générale, et l'on agita de graves questions sur la création et la formation du globe. Sur un semblable terrain, l'entretien ne pouvait rester longtemps paisible : une vive discussion s'engagea, et plusieurs partis se formèrent. L'un soutenait que le monde devait son apparition subite dans l'espace, à une diminution graduelle des eaux qui d'abord l'avaient submergé : comme preuve convaincante, on citait les débris des habitants organisés des mers, que l'on trouvait sur les plus hautes montagnes, dans les plaines et sur les collines.

Un second parti, plus ardent, commençait l'origine du globe par une fusion générale de la matière, et établissait le règne exclusif du feu, qui, après avoir suffisamment agi sur la surface, s'était retiré dans le centre, où il manifeste sa présence par les volcans, qui exercent leurs ravages sur la terre et au fond des mers, et dont les laves abondantes forment des montagnes et des îles. A l'appui de cette opinion, on assurait que rien ne peut exister sans feu, et qu'un feu actif fait toujours supposer un foyer proportionné.

Malgré les apparences de vérité de ce système, un troisième parti s'était formé pour le combatte. Ce parti soutenait qu'il y avait, dans le sein de la terre, des formes façonnées et finies, qui, poussées à travers la rude enveloppe de cette terre par une irrésistible force électrique, dispersent dans cette activité tumultueuse, tout ce qui les gêne et s'oppose à leur tendance expansive. Une foule de phénomènes que cette hypothèse seule peut expliquer lui servaient de preuves.

Un quatrième parti, qui était le moins nombreux, sourit dédaigneusement, et soutint que l'on ne comprendra jamais les divers accidents de la surface de la terre, sans admettre

que des chaînes de montagnes plus ou moins grandes sont tombées tout entières de l'atmosphère, et ont envahi d'immenses contrées, ainsi que le prouvent les masses de rochers éparpillés çà et là dans les pays les plus plats, et que les anciennes traditions locales désignent comme étant tombées du ciel.

Deux ou trois convives, qui avaient gardé le silence jusque-là, exposèrent à leur tour le système qui leur paraissait le plus raisonnable. Ce système était basé sur une époque de froid terrible et engourdissant, pendant laquelle les montagnes les plus élevées descendaient sans peine sur les glaciers des vallons. Ces partisans du système des glaces établissaient des glissoires pour les plus lourdes masses primitives, qui, après s'être étendues partout sur ces routes faciles, se sont fixées sur différents points à l'époque du dégel général, dont, selon eux, la force était telle, que les eaux mises enfin en mouvement, détachèrent du nord d'immenses blocs de rochers, qui nagèrent vers différents points du globe, où ils finirent par se fixer.

Ces bonnes gens s'efforcèrent en vain de faire passer leurs glaces. On trouva aussi peu naturel de faire précéder la création par des glissoires miraculeuses et un craquement général, que de l'attribuer à des explosions foudroyantes ou à des gonflements élastiques. La fumée du vin avait échauffé la discussion, et la fête était sur le point de se terminer par des querelles sérieuses. Wilhelm n'avait pu se décider pour aucun parti. Les eaux immenses qui dépassaient de plus de quinze coudées les plus hautes montagnes, étaient toujours présents à son imagination ; ce qu'il venait d'entendre semblait détrôner celui qui commandait à ces eaux, et bouleversait en même temps l'univers, qu'il ne s'était jamais figuré que bien rangé, bien planté et bien peuplé.

Lorsque le lendemain il revit le grave Montan, il ne put s'empêcher de lui dire que la conduite qu'il avait tenue la veille était inconcevable.

— J'espérais toujours, dit-il, que tu opposerais enfin ton opinion aux opinions bizarres qui ont été énoncées ; mais tu te rangeais tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, comme si tu

n'avais voulu que prêter ton appui à l'orateur du moment. Dis-moi enfin ce que tu penses et ce que tu sais sur cette grave matière.

— Je ne sais rien, et je ne veux pas y penser.

— Cependant, j'ai toujours entendu dire que lorsqu'il y a beaucoup d'opinions sur un même sujet, la vérité se trouve au milieu.

— Ce n'est pas la vérité, c'est le problème qui reste au milieu ; et ce problème est peut-être insoluble, peut-être aussi pourrait-on le résoudre si on savait s'y prendre.

La discussion continua encore quelque temps sur ce ton. Bientôt Montan lui donna une tournure plus amicale.

— Tu me blâmes, dit-il, de ce que j'ai soutenu chaque orateur en lui fournissant des arguments nouveaux, car, avec de la bonne volonté, on en trouve toujours, même pour les plus mauvaises causes. Je conviens que par là j'ai augmenté la confusion ; mais il ne m'est plus possible de prendre ces gens-là au sérieux. L'homme sensé renferme solennellement en lui-même ce qu'il a de plus cher ; et certes, rien ne nous est plus cher que nos convictions. Ce que nous savons ne sert jamais qu'à nous-même, il faut donc le tenir caché ; dès que nous le disons, des oppositions de tout genre viennent au-devant de nous ; si nous acceptons le combat, nous perdons l'équilibre, et ce que nous avons de meilleur en nous se trouve, sinon anéanti, du moins ébranlé.

Wilhelm continua à le contredire.

— On cesse d'être communicatif, dit enfin Montan d'un air impatienté, dès que l'on a appris la seule chose dont dépend tout le reste.

— Et quelle est cette chose ?

— Ce sera bientôt dit : penser et agir, agir et penser. Voilà le résumé de toute sagesse reconnue, enseignée, pratiquée depuis un temps immémorial. L'action et la pensée devraient composer et entretenir la vie, comme l'air que la poitrine respire et repousse tour à tour ; l'action et la pensée devraient être inséparables comme la réponse et la question. Celui qui se fait une loi du principe que le génie du bon sens souffle à l'oreille de chaque enfant nouveau né, c'est à dire celui qui

fait de l'action l'épreuve de la pensée, et de la pensée l'épreuve de l'action, celui-là ne se trompe jamais; et si toutefois il pouvait s'égarer, il se retrouverait bientôt sur la bonne route.

Montan fit méthodiquement visiter à son ami le district des mineurs. Ils y furent salués à chaque instant par cette formule convenue : *Je vous souhaite une bonne chance;* et ils rendaient ce salut avec cordialité.

— Il vaudrait pourtant beaucoup mieux, dit Montan, leur répondre par ces mots : *Je vous souhaite du bon sens.* Il est vrai que les masses en ont toujours assez quand les chefs n'en manquent pas. Puisque j'ai le droit de donner, sinon des ordres, du moins des conseils, j'ai cherché à connaître la nature de ces montagnes, dont les métaux qu'elles contiennent, sont recherchés avec une activité passionnée. La chance ne suffit point, il faut que le bon sens la règle et la fixe. J'ignore comment ces montagnes se sont formées; je ne cherche même pas à le savoir; mais j'étudie consciencieusement leur nature et leur contenu : ce contenu, c'est du plomb et de l'argent, dont les hommes sont si avides. Comment et pourquoi ces trésors y sont-ils venus? ce n'est pas là mon affaire : je ne cherche qu'à trouver des moyens d'exploitation plus faciles et plus abondants. On suit aveuglément mes conseils, parce qu'ils ont toujours des résultats heureux : aussi soutiennent-ils que *j'ai la chance.* Mon savoir est pour moi, mes succès sont pour les autres; et personne ne pense que tout le monde pourrait en faire autant par les mêmes moyens. Quelques-uns vont jusqu'à prétendre que j'ai la *baguette devinatoire;* ils me l'envient; et cependant, dès que je leur parle raison, ils ne m'écoutent plus, et se ferment ainsi la route du bon sens, qui conduit à l'arbre de la science, où l'on peut cueillir cette bienheureuse baguette.

Après avoir épuisé ces matières, Wilhelm rendit compte à son ami de l'emploi de son temps, depuis qu'on lui avait permis de régler ses voyages et ses stations selon les besoins de l'art auquel il s'était consacré. Déjà il avait éprouvé l'action par la pensée et la pensée par l'action au profit de cet art, aussi en avait-il saisi le véritable sens.

Un incident imprévu rendit toute explication à ce sujet fort inutile, en fournissant à notre héros l'occasion de donner une preuve du talent qu'il avait acquis. Il ne nous est pas encore permis de dire quel était cet incident; mais nous ne tarderons pas à en instruire nos lecteurs.

CHAPITRE XI.

HERSILIE A WILHELM.

Depuis longtemps, tout le monde m'accuse d'être capricieuse et bizarre; si je le suis en effet, ce n'est pas ma faute. Jusqu'à présent, les autres ont été forcés d'avoir de l'indulgence avec moi; maintenant, il faut que j'en aie moi-même pour mon imagination : elle me montre sans cesse le père et le fils, tantôt ensemble, et tantôt l'un après l'autre. Je ressemble à la malheureuse Alcmène, que visitent alternativement deux êtres si semblables, qu'elle ne peut les distinguer.

J'ai toujours beaucoup de choses à vous dire, et cependant je ne vous écris que lorsque j'ai quelque histoire à vous raconter. Voici celle d'aujourd'hui.

Assise sous les tilleuls que vous connaissez, je travaillais à un joli petit portefeuille, sans savoir encore si je le destinais au père ou au fils. Tout à coup un jeune colporteur se présente devant moi; il me montre modestement le *laisser-passer* du Bailli qui l'autorise à offrir, dans notre contrée, les jolis petits riens dont personne n'a besoin, et que pourtant tout le monde achète, parce que tout le monde aime à se laisser aller à cet instinct d'enfant, qui nous fait tout désirer pour pouvoir tout donner. Pendant que j'examine ces gracieuses bagatelles, le jeune homme ne détourne pas ses yeux de moi; je le regarde à mon tour : il a de beaux cheveux noirs, le regard étincelant et fin, des sourcils bien arqués, les dents d'une blancheur éblouissante; enfin, vous comprenez, quelque chose d'oriental.

Il me questionne sur les membres de ma famille qui pour-

raient faire quelques emplettes, et m'amène par des détours adroits à lui dire mon nom.

— Hersilie! s'écria-t-il; Hersilie me pardonnera-t-elle si je m'acquitte d'un message qui la concerne?

Je le regarde avec surprise. Il me présente une de ces petites tablettes blanches, dont les enfants des montagnes se servent pour apprendre à écrire; j'y jette les yeux, et je lis ces mots profondément gravés au burin :

FÉLIX
AIME
HERSILIE.
L'ÉCUYER
VIENDRA BIENTOT.

Je suis surprise, émue; il me semble que le destin veut se montrer encore plus bizarre que moi. Qu'est-ce que cela signifie? me dis-je à moi-même; et l'image du jeune étourdi se présente devant mes yeux comme si elle avait voulu s'y graver pour toujours. J'interroge le Colporteur : il me fait des réponses évasives qui ne m'apprennent rien; je veux réfléchir, et je ne puis rassembler mes pensées. Je finis pourtant par deviner que le Colporteur a passé par la province des Instituteurs, qu'il a vu Félix, qu'il a gagné sa confiance, et que cet enfant lui a promis un riche présent s'il lui apporte une réponse à sa tablette. Il prie, il insiste, il me présente une tablette blanche et un burin; j'écris sans trop savoir ce que je fais :

HERSILIE.
SALUE
FÉLIX.
QUE L'ÉCUYER
SE TIENNE BIEN.

Je relis ces lignes, et je rougis de la maladresse de mes expressions. Point de tendresse, point d'esprit, point de bon sens; de l'embarras, rien que de l'embarras. Et pourquoi? J'étais devant un enfant, j'écrivais à un autre enfant, y

avait-il là de quoi me déconcerter? J'allais effacer ce que j'avais écrit; mais le Colporteur m'a très-poliment ôté la tablette des mains, et m'a prié de lui donner quelque chose pour l'envelopper. Je ne sais comment cela s'est fait, mais j'ai placé moi-même la tablette dans le portefeuille, je l'ai entouré d'un beau ruban, et j'ai remis le tout au Colporteur. Après s'être incliné respectueusement, il s'est éloigné avec tant de précipitation, que j'ai eu à peine le temps de lui couler ma petite bourse. Presque au même instant ce don m'a paru trop faible; j'allais le rappeler pour y ajouter quelque chose, mais le jeune homme avait disparu, je ne sais ni comment ni par où.

Tout est passé maintenant; me voilà revenue dans ma routine journalière, et j'ose à peine croire à la réalité de cette apparition. Cependant je tiens la tablette à la main; elle est charmante, et l'écriture est si belle, si gracieuse! Si je ne craignais pas de l'effacer, je la couvrirais de baisers.

J'ai beau réfléchir sur tout ceci, je ne puis rétablir l'ordre dans ma pensée. Ce Colporteur est une de ces apparitions mystérieuses dont on ne saurait plus se passer dans les romans à la mode. Faut-il donc aussi les rencontrer dans la vie réelle? Il était à la fois agréable et suspect, étrange et insinuant... Pourquoi m'a-t-il quittée avant de m'avoir donné des explications plus amples? pourquoi n'ai-je pas eu assez de présence d'esprit pour le retenir sous un prétexte convenable?

J'ai laissé passer plusieurs jours, et je reprends enfin la plume pour achever ma confession. La tendresse décidée et constante d'un enfant, devenu un beau jeune homme, me flatte; mais je me rappelle en même temps qu'il n'y a rien de plus commun que ces affections enfantines. Oui, les très-jeunes hommes ont un penchant mystérieux, pour les femmes plus âgées qu'eux. Autrefois je plaisantais malicieusement sur ces affections, que j'appelais des reconnaissances de nourrissons et des souvenirs de nourrices. Maintenant je ne puis plus penser de même. J'ai beau faire redescendre Félix

à la condition d'un enfant, je ne me place pas pour cela dans un jour plus favorable. Quelle différence entre nos jugements quand nous les prononçons sur les autres ou sur nous-même !

CHAPITRE XII.

WILHELM A NATHALIE.

Depuis plusieurs jours je me propose de t'écrire, et je ne puis m'y décider. J'ai tant de choses à te dire ! De vive voix, tout cela s'enchaînerait naturellement; il n'en est pas de même de la narration écrite. Permets-moi donc, puisque je suis réduit à t'écrire, de parler d'abord des choses les plus ordinaires ; elles me conduiront peut-être sans effort, au récit singulier que j'ai à te faire.

Tu as sans doute entendu parler du jeune homme, qui ayant trouvé sur le rivage deux échomes, fit faire deux rames afin d'utiliser cette trouvaille, à laquelle il attachait beaucoup d'importance. Reconnaissant bientôt que les rames étaient inutiles sans bateau, il fit tant qu'il s'en procura un. Les échomes, les rames et le bateau lui inspirèrent le désir d'y ajouter des mâts et des voiles. Ce fut ainsi qu'il devint peu à peu, possesseur de tout ce qui est nécessaire à un patron de barque. Grâce à son zèle infatigable et aux expériences dont il sut profiter, il acquit du talent ; la fortune le favorisa, il s'enrichit et devint célèbre parmi les célèbres navigateurs.

Je ne sais pourquoi je t'ai rappelé cette anecdote ; elle ne se rapporte que dans le sens le plus indéterminé à ce que je dois t'apprendre, mais elle m'a frayé la route ; cependant je n'y arriverai qu'après un long détour.

Les facultés que l'homme porte en lui, peuvent se diviser en facultés générales et en facultés particulières. Les facultés générales dorment paisiblement, jusqu'à ce qu'un hasard vienne les éveiller et les diriger vers un but quelconque.

L'homme est né imitateur, il est donc naturel qu'il imite tout ce qu'il voit faire; il serait plus naturel encore si le fils adoptait toujours la carrière de son père. Alors il pourrait compter sur une direction sage, fondée sur l'expérience; et il serait toujours sûr de trouver le moyen d'exercer, avec tout l'enchaînement et toutes les gradations nécessaires, un talent dans lequel il arriverait bientôt à la perfection, s'il a quelque disposition pour ce talent. S'il n'en a pas, il aurait du moins appris à travailler avec suite et méthode, ce qui lui assurerait des progrès rapides, si un penchant dominant venait à le pousser sur une autre route. Il est en général fort avantageux d'avoir dans sa famille, un talent héréditaire, dans lequel on peut s'exercer sans sortir du cercle domestique. C'est ainsi que nous avons des lignées de peintres célèbres; si l'on y voit figurer quelques médiocrités, c'est que ces hommes-là eussent été médiocres dans toute autre carrière. Puisqu'ils n'ont pas réussi dans celle où ils trouvaient tous les avantages réunis, il est permis de croire que la nature leur avait refusé les facultés nécessaires pour arriver à une supériorité quelconque.

Ce n'est pas là ce que je voulais te dire; il faut que je cherche un autre détour.

Lorsque nous nous trouvons auprès de nos amis, les moyens d'exprimer nos pensées se croisent et s'enchaînent avec la rapidité de l'éclair; mais quand nous sommes loin d'eux, nous cherchons en vain à faire jaillir, en dedans de nous, ces étincelles spontanées qui ne peuvent être que le résultat d'un contact mutuel.

Je vais commencer par te raconter une histoire qui remonte aux dernières années de mon enfance.

Élevés dans une ville ancienne et grave, il nous avait été facile, à nous autres enfants, de nous former une juste idée des rues et des places, des murailles et des remparts, des glacis et des jardins soigneusement clos, qui du pied des fortifications s'avançaient vers les champs; mais ces champs

eux-mêmes nous étaient entièrement inconnus. Depuis longtemps nos parents avaient projeté un petit voyage à la campagne; depuis longtemps aussi ils le remettaient toujours d'un printemps à un autre. Des invitations plus pressantes les décidèrent enfin à fixer cette partie pour le troisième jour des fêtes de la Pentecôte, avec la condition expresse, qu'on ne les empêcherait pas de revenir le soir coucher à la ville; car dormir dans un autre lit que celui dont ils se servaient depuis tant d'années, leur paraissait la chose la plus impossible du monde.

Il était difficile de limiter ainsi les plaisirs et les devoirs de la journée, puisqu'il s'agissait de visiter deux amis, dont chacun avait ses exigences spéciales; on n'en était pas moins convaincu que l'on parviendrait à les contenter sans revenir trop tard chez soi.

Dès les premières heures du troisième jour des fêtes de la Pentecôte, la voiture se trouva à notre porte; nous y montâmes aussitôt, et nous eûmes bientôt franchi les remparts, les ponts et les fossés. Alors un monde nouveau s'ouvrit devant nous autres enfants. Une douce et tiède pluie, tombée pendant la nuit, avait rafraîchi la verdure des champs et des prairies, et hâté le développement du feuillage des arbres et des buissons, dont les blanches fleurs embaumaient l'air, ce qui acheva de nous éblouir et de nous enivrer au point, que nous nous attendions à toutes les félicités qu'avaient goûtées nos premiers parents dans le paradis terrestre.

Nous arrivâmes à l'heure fixée chez le digne Ministre, qui avait retenu pour lui notre première station. On nous fit l'accueil le plus amical. La loi avait supprimé le cachet de sainteté, que l'Église accorde à ce troisième jour de la Pentecôte; mais nous nous aperçûmes bientôt qu'il avait été impossible de l'effacer des esprits calmes et religieux.

Je me mis à examiner les divers ustensiles d'un ménage rustique, que je voyais pour la première fois de si près. Les charrues, les herses et les chariots annonçaient d'eux-mêmes leur utilité; tout cela était rangé avec goût et propreté. Le fumier, cette indispensable richesse du cultivateur, était entassé avec une certaine coquetterie. Notre attention fut bien-

tôt détournée de ces objets si nouveaux pour nous, car on nous offrit des gâteaux, du laitage de toute espèce, et autres friandises champêtres.

Après nous avoir fait visiter le jardin et son vaste berceau, les enfants du Ministre nous conduisirent dans les champs pour cueillir des primevères, dont ma tante, restée en ville, nous avait recommandé de lui apporter une grande quantité. Nous dirons plus tard l'usage qu'elle faisait de ces fleurs.

Les enfants du village ne tardèrent pas à venir se joindre à nous, et bientôt nous eûmes tant de primevères que nous ne savions où les mettre. Nous prîmes alors le parti de séparer de leurs tiges, ces jolis tuyaux couronnés, qui étaient au reste, la seule chose que notre tante nous eût demandée, et nous les entassâmes dans nos chapeaux, dans nos casquettes et dans nos mouchoirs de poche.

Pendant ce temps, j'avais fait connaisssance intime avec le fils d'un pêcheur un peu plus âgé que moi : ennuyé de ce tripotage de fleurs, il m'invita à le suivre sur les bords de la rivière. J'acceptai avec plaisir : il me donna une ligne, en garda une pour lui, et nous nous assîmes tous deux à une place ombragée, où, dans une eau pure et calme, je voyais passer et repasser toutes sortes de poissons. Mon compagnon m'enseigna, avec une complaisance inépuisable, l'art de fixer l'hameçon et d'attacher l'appât ; et je parvins à prendre plusieurs de ces innocents petits animaux.

Bientôt cette paisible occupation ennuya de nouveau mon pétulant camarade. Il me fit remarquer un banc de sable qui s'étendait dans la rivière, en m'assurant que c'était une excellente place pour se baigner. Au même instant il me quitta ; et avant que j'eusse eu le temps de comprendre ce qu'il voulait faire, il était déshabillé et dans l'eau jusqu'au cou. Comme il était bon nageur, il s'abandonna au courant, et s'arrêta au pied du rivage élevé où il m'avait laissé. Une sensation inexprimable s'empara de moi ; les cigales sautaient dans l'herbe, les fourmis passaient et repassaient sur les sentiers qu'elles s'étaient tracés, des scarabées de toute nuance se balançaient sur les arbres, et des nymphes aux ailes d'azur

lamées d'or, voltigeaient à mes pieds comme autant de fantômes échappés aux régions des purs esprits. En ce moment, mon compagnon éleva vers moi une énorme écrevisse, qu'il voulait me montrer avant de la remettre à sa place, afin qu'elle pût lui servir de point de départ pour une pêche prochaine.

L'air était chaud, on fuyait le soleil pour se réfugier à l'ombre, et après la fraîcheur de l'ombre, on désirait celle de l'eau : aussi ne fallut-il pas de grands efforts pour me décider à descendre sur le banc de sable. Je craignais de m'attirer les reproches de mes parents, et la vue d'un élément inconnu m'inspirait une secrète terreur : cependant je me déshabillai, et je m'avançai dans l'eau, soutenu par mon camarade, qui me recommandait de ne pas perdre pied. De retour sur le sable, où nous nous arrêtâmes pour nous sécher au soleil, je levai les yeux sur lui, et je me sentis frappé d'admiration, presque de vertige, par la beauté de la forme humaine, dont jusque-là je n'avais encore eu aucune idée. Lui aussi me regarda avec émotion : nos âmes s'étaient unies. Après nous être habillés à la hâte, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et nous nous jurâmes une amitié éternelle.

Nous arrivâmes au presbytère au moment où toute la société se disposait à se rendre chez le Bailli, qui demeurait à plus d'une lieue et demie de là. On fit la route à pied, par un sentier fort agréable, qui serpentait constamment à travers des bois et des prairies entrecoupées de ruisseaux. Mon ami me suivit ; car déjà nous nous croyions inséparables. Je demandai à la femme du Ministre la permission de l'emmener avec moi chez le Bailli : elle me refusa, en cherchant à me faire comprendre que cela était contraire aux convenances ; puis elle dit à l'enfant d'aller avertir son père qu'il lui fallait, pour le soir même, un grand panier d'écrevisses choisies. Il partit après m'avoir promis qu'à mon retour je le retrouverais à cette même place.

La demeure du Bailli, quoique plus opulente que celle du Ministre, avait un air aussi champêtre. L'activité outrée et tourmentante de la maîtresse de la maison retarda le dîner :

je n'en fus point contrarié, car je m'amusai fort bien avec sa fille. Cette charmante enfant, d'un an plus jeune que moi, m'avait conduit au jardin, qui était cultivé avec un soin extraordinaire. Des fleurs printanières de toute espèce remplissaient les carrés et les plates-bandes. Ma belle et blonde compagne me prit familièrement par la main, et me fit admirer les tulipes, les narcisses, les jonquilles en fleurs, et les boutons des jacinthes prêtes à éclore. Elle me montra les germes des renoncules, des anémones et des lis heureusement placés entre des rosiers de toute espèce, ainsi que les touffes d'œillets et une foule d'autres fleurs déjà mises en terre pour remplacer leurs gracieuses devancières, et entretenir la magnificence de la parure du jardin. Dans les endroits plus reculés, des berceaux de chèvrefeuille, de jasmin et d'autres plantes grimpantes, promettaient un ombrage frais et parfumé.

Bien des années se sont écoulées depuis cette époque; et cependant les sensations qui m'agitaient alors me paraissent encore aujourd'hui dignes d'envie. Le pressentiment de l'amour et de l'amitié venait de s'éveiller en moi. Lorsque je fus forcé de me séparer de la belle enfant, j'éprouvai une vive douleur; mais cette douleur s'adoucit par l'idée que je pourrais la confier à mon jeune ami, et jouir ainsi du bonheur d'être consolé par lui, et de parler de l'objet de ma nouvelle affection.

S'il m'est permis d'ajouter encore une remarque, je dois avouer que le souvenir de ce premier épanouissement de la vie, est toujours resté pour moi le réveil de la nature, en elle-même et par elle-même; et que tout ce qui l'a suivi n'a été qu'une copie, qui, malgré sa ressemblance parfaite, n'a jamais eu ce cachet indéfinissable, et qu'aucune imitation ne saurait atteindre.

Il y aurait de quoi se désespérer de la nullité glacée avec

laquelle les objets extérieurs se présentent à nos regards, si nous n'avions pas en nous quelque chose qui célèbre la magnificence de la nature, et nous ennoblit par elle en nous donnant une force créatrice.

Il commençait déjà à faire nuit, lorsque nous arrivâmes à la place où mon ami m'avait promis de venir m'attendre. Pour le découvrir plus vite, je surexcitai, autant que cela était en mon pouvoir, l'organe de la vue. Vains efforts! je ne découvris rien. La société s'avançait doucement, pour mieux jouir du plaisir de la promenade. Cette marche lente s'accordait peu avec mon impatience : je me mis à courir de tous côtés et à chercher mon ami à travers les haies et les buissons; je l'appelai à grands cris; tout fut inutile; et j'éprouvai pour la première fois les tortures inexplicables d'une passion violente.

Ce besoin immodéré de tendres épanchements, de douces confidences, qui m'a causé tant de tourments, venait de se développer en moi; j'avais besoin de parler de la belle blonde et de soulager mon cœur du poids d'une sensation inconnue qui l'oppressait : j'accusai mon pauvre camarade d'avoir oublié sa promesse, d'avoir trahi l'amitié.

Une épreuve bien plus cruelle encore m'attendait. Lorsque nous entrâmes dans le village, nous aperçûmes des femmes et des enfants se précipitant avec des cris lamentables vers un cortége funèbre, qui défilait lentement au coin d'une rue, et s'avançait vers la maison de la commune. C'était un spectacle horrible! Les brancards, dont chacun supportait un cadavre, semblaient ne jamais finir; et à mesure qu'ils passaient, ces cris terribles : *Ils se sont noyés! Ils se sont noyés tous!* circulaient dans la foule. D'autres voix demandaient avec effroi : Qui? comment? où? Les mères qui voyaient leurs enfants à côté d'elles respiraient plus librement.

Un homme grave, profondément affligé, mais qui cherchait à maîtriser sa douleur, s'avança vers la femme du Ministre.

— Je ne suis rentré à la maison que fort tard, dit-il ; mon pauvre Adolphe n'a donc pas pu s'acquitter de la commission dont vous l'aviez chargé pour moi. Mais il a voulu vous satisfaire, et il s'est noyé avec cinq de ses camarades !

Il fut rejoindre le cortége, et nous restâmes tous immobiles de terreur.

— Voici vos écrevisses, madame, dit un tout petit garçon, en élevant au-dessus de sa tête le sac qui les contenait.

Tout le monde recula d'horreur devant ce trophée de mort. On interrogea le petit garçon, qui raconta laconiquement que ses camarades, l'ayant trouvé trop jeune pour pêcher, lui avaient dit de rester sur le rivage afin de ramasser et de mettre dans le sac, les écrevisses qu'ils lui jetaient à mesure qu'ils les prenaient.

Peu à peu, nous apprîmes qu'Adolphe était entré dans la rivière avec deux de ses amis, assez prudents pour lui aider sans danger. Bientôt trois autres garçons, à peu près de leur âge, étaient venus se joindre à eux, malgré les prières et les menaces par lesquelles Adolphe avait cherché à les repousser. Un tourbillon que les trois premiers venaient d'éviter heureusement, saisit et entraîna les trois derniers ; les autres se précipitèrent à leur secours. Adolphe, qui était excellent nageur, aurait pu se retirer ; mais tous ses camarades l'avaient tellement enlacé qu'il descendit avec eux dans le gouffre, sans pouvoir faire un mouvement pour revenir sur l'eau. Alors l'enfant chargé de ramasser les écrevisses, s'était sauvé en criant au secours, mais sans abandonner son sac. Le pêcheur, qui venait de rentrer au village, s'était aussitôt précipité dans la rivière, d'où il avait retiré les six corps glacés et sans vie que l'on portait à la maison de la commune.

Le Ministre marchait à côté du malheureux pêcheur, la lune, qui venait de se lever, éclairait les pas de la mort : je suivis le cortége dans une agitation violente. Il entra dans une grande salle basse, dont on me refusa l'entrée, ce qui acheva de me désespérer. Tournant sans cesse autour de la maison, je finis par saisir un instant favorable pour entrer, sans être vu, par une fenêtre entr'ouverte. Dans cette salle,

laquelle les o délibérations de la commune, je vis, étendus nous n'avions et à la lueur d'une lampe, six corps sans mou- gnificence de une blancheur éclatante. Je me jetai sur le plus donnant une celui de mon ami, et j'inondai sa large poitrine [illegible] ûlantes. Trompé par la chaleur que je lui com- muniquai, j'espérai le ramener à la vie. Pour hâter sa ré- surrection, je voulais lui donner mon haleine, mon souffle; ses dents étaient si fortement serrées, qu'il me fut impossi- ble de les entr'ouvrir; j'appuyai mes lèvres sur les siennes; elles restèrent glacées, et ne me rendirent point mes ar- dents baisers. N'espérant plus rien de la terre, je m'adressai au ciel, je l'invoquai avec une ferveur exaltée; je me croyais le pouvoir d'opérer un miracle, et de ramener dans son en- veloppe, l'âme qui venait à peine de la quitter; il me semblait qu'elle planait encore au-dessus d'elle et de moi!...

On m'arracha de ce lieu lugubre, et on me porta dans la voiture. J'étais hors d'état d'entendre ce que se disaient mes parents; mais j'appris plus tard que ma mère s'était résignée à la volonté de Dieu. Epuisé par les larmes et les sanglots, je m'endormis profondément.

Le lendemain matin, je me réveillai fort tard, et dans un état de trouble et de désordre difficile à décrire. Au moment où nous allions nous mettre à déjeuner, ma mère, ma tante et la cuisinière eurent ensemble une vive discussion. Ma mère s'opposa à ce qu'on fît cuire les écrevisses et qu'on les servît à table, parce qu'elles rappelleraient trop péniblement à mon père, la catastrophe dont elles avaient été la cause. Quant à ma tante, elle chercha à s'en emparer, sans expli- quer l'usage qu'elle voulait en faire. Au reste, elle était de fort mauvaise humeur, parce que j'avais oublié d'apporter les primevères que j'avais cueillies pour elle. Ma mère lui aban- donna enfin les écrevisses, et la laissa combiner avec la cui- sinière la manière de les apprêter.

Pour rendre cette scène plus intelligible, je dois donner quelques éclaircissements sur le caractère de ma tante. Ses qualités, sous le rapport moral, n'avaient rien de louable; il n'en était pas de même sous le rapport social et politique. Naturellement avare, elle regrettait la plus petite pièce de

monnaie qu'elle était forcée de dépenser; aussi ne vivait-elle que de choses qu'elle se faisait donner ou qu'elle se procurait en échange d'objets qui ne lui avaient rien coûté. C'est ainsi que les fleurs des primevères lui servaient et pour son usage et pour ses échanges. Elle soutenait qu'une infusion de ces fleurs était meilleure et plus saine que le thé de la Chine, et qu'en général Dieu avait donné à chaque pays tout ce qui était nécessaire à la santé, à la nourriture et même à la friandise de ses habitants. Elle cultivait elle-même son petit jardin, qui la fournissait de fruits et de légumes; et lorsqu'elle voyait dans un jardin étranger une plante potagère, un arbre fruitier qu'elle ne possédait pas, elle trouvait toujours le moyen de se les faire donner.

Mes parents ne pouvaient blâmer cette façon d'agir, puisqu'elle augmentait sa petite fortune, dont nous devions être les héritiers. L'avarice cependant n'était pas sa seule passion; elle possédait encore celle de l'orgueil, qui se manifestait avec tout autant d'énergie. Au reste, si elle ambitionnait la réputation d'une personne importante et d'une influence très-étendue, elle ne négligeait rien pour la mériter. Tous les caquetages, toutes les calomnies qui circulaient par la ville étaient exploités par elle. Les relations les plus secrètes, les espérances, les projets les plus cachés de toutes les familles lui étaient connus, et elle trouvait d'autant plus facilement le moyen d'y jouer un rôle actif, qu'elle ne le faisait jamais que pour être réellement utile, ce qui augmentait son crédit et la bonne opinion que l'on avait d'elle.

Veuve d'un haut fonctionnaire très-intègre, l'expérience lui avait appris de bonne heure qu'on gagne souvent par des bagatelles, et même par de simples attentions, les personnes les plus inaccessibles à la séduction. Profitant de cette expérience, elle s'était insinuée dans l'esprit d'un homme influent, avare comme elle, et pourtant grand amateur de la bonne chère. C'était donc, pour cette chère tante, une affaire d'état de lui procurer souvent et sous divers prétextes, des mets exquis. Elle lui destinait les écrevisses, car elle avait plus que jamais besoin de l'appui qu'il lui prêtait dans certaines occasions, qu'elle savait lui présenter comme un

moyen de contrarier ses collègues. Il s'agissait alors pour elle de faire obtenir un emploi vacant, au candidat qui le méritait le moins.

Mon père était alors le seul homme capable d'étendre sa sollicitude au delà du cercle de sa famille et de sa ville. Ne pouvant vaincre le préjugé qui s'opposait aux progrès de la vaccine, il s'était entendu avec les magistrats et avec les médecins les plus distingués du pays. L'amélioration des hôpitaux et un traitement plus humain envers les prisonniers avaient été également l'objet de ses soins. Comme il exprimait toujours hautement son opinion, et qu'il la soutenait par des actions, il parvenait au moins à opérer une partie du bien qu'il désirait. A ses yeux, la société, quelle que soit la forme de gouvernement qui puisse la régir, était un état naturel qui avait son bon et son mauvais côté, sa marche régulière, ses époques imprévues de prospérité ou de malheur, et ses calamités fortuites, telles que les grêles, les incendies, etc. « Quant au bien, disait-il, il faut le saisir et en profiter, comme il faut détourner le mal, ou, si cela est impossible, s'y résigner. » Rien, au reste, ne lui paraissait plus utile que de travailler de toutes ses forces, à la propagation du besoin de contribuer au bien-être général.

Le malheur dont nous venions d'être témoins, le poussa avec un zèle nouveau à la réalisation immédiate d'un projet, qui avait pour but de rappeler à la vie, tous ceux qu'après certains signes, souvent trompeurs, on croyait morts. Les discussions que j'entendis alors à ce sujet, me prouvèrent que l'on avait fait pour mon ami et pour ses compagnons d'infortune, précisément le contraire de ce qu'il aurait fallu faire, et qu'on les avait pour ainsi dire assassinés, puisqu'une saignée, peut-être, eût suffi pour les rappeler à la vie. J'étais dans un tel état de surexcitation, que je me jurai à moi-même d'apprendre à saigner et à faire tout ce qui, en pareille circonstance, pourrait contribuer à sauver une créature humaine.

Le cours des événements ne tarda pas à me faire oublier ce serment; le besoin d'aimer d'amitié et d'amour s'était éveillé en moi, et je cherchai de tous côtés le moyen de le

satisfaire. Bientôt le théâtre s'empara de mon imagination et de mon esprit; il serait inutile de répéter ici jusqu'à quel point j'ai été séduit et égaré par cette passion.

Que dire maintenant? comment m'excuser? Car, il faut que je l'avoue, ce récit, qui par un long détour devait me faire arriver à mon but, n'a pas eu ce résultat. Je pourrais ajouter pourtant, que puisqu'il est permis à l'écrivain capricieux d'entasser pêle-mêle ses narrations, et de laisser audacieusement à ses lecteurs le soin de choisir ce qui leur paraît digne de leur attention, pourquoi ne permettrait-on pas à un homme posé et réfléchi, de diriger d'une manière indirecte toutes ses intentions vers un même centre, afin qu'elles puissent s'y réunir comme dans le foyer d'un miroir ardent, et montrer clairement, qu'un concours de circonstances indépendantes de notre volonté, nous pousse vers des résolutions que, ni nos dispositions intérieures, ni nos relations extérieures, ne semblent justifier?

Peu importe maintenant par où je commencerai à t'apprendre ce que tu dois savoir. Arme-toi de patience, continue à me lire, tu finiras par deviner et par trouver fort naturel, ce qui t'aurait paru bizarre et extraordinaire, si je te l'avais raconté en termes précis; peut-être même aurais-tu dédaigné de donner quelque attention aux raisonnements par lesquels j'aurais pu ensuite chercher à t'éclairer.

Pour revenir à mon point de départ, c'est-à-dire aux échomes trouvées sur le rivage, par ce jeune homme que cette trouvaille rendit un grand navigateur, il faut que je te rapporte un de mes entretiens avec l'ami Jarno, que j'ai retrouvé dans les montagnes sous le nom de Montan.

La destinée de l'homme est mystérieuse, inexplicable. Tu te souviens encore de la trousse que portait le chirurgien de ton oncle, lorsque tu vins à mon secours sur le plateau de la forêt. Cette trousse m'avait si fortement impressionné, que,

quelques années plus tard, je ne pus la revoir sans une vive émotion. Le jeune chirurgien qui la possédait alors n'y attachait aucun prix, parce qu'on avait inventé depuis des instruments bien supérieurs à ceux qu'elle contenait; et il me la céda très-volontiers. Depuis cette époque, je la porte toujours sur moi comme un souvenir de l'instant qui commença le bonheur, que je ne devais atteindre qu'après un long détour. Montan aperçut cette trousse, que je cachais dans mon sein, pendant la nuit que nous passâmes ensemble près du fourneau du charbonnier.

— Je ne trouve pas mauvais, me dit-il alors, que l'on conserve un pareil fétiche en mémoire d'un bien qui nous est arrivé d'une manière inattendue, et des résultats importants d'une circonstance insignifiante. Il nous élève jusque vers l'inconcevable, nous encourage dans les positions difficiles, et fortifie toujours nos espérances. Il serait mieux cependant, si cette trousse pouvait t'inspirer le désir d'apprendre à t'en servir.

— Laisse-moi t'avouer, lui répondis-je, que j'en ai eu cent fois l'intention; car je sens une voix intérieure qui me dit sans cesse que le sage emploi de ces instruments de chirurgie, est ma véritable vocation.

Puis je lui racontai l'histoire que tu viens de lire; je lui dis comment j'avais entendu soutenir que l'on aurait pu sauver ces malheureux enfants; je lui conflai aussi qu'alors je m'étais fait le serment de me vouer à la chirurgie, et les circonstances qui m'en avaient toujours détourné.

— Accomplis-le donc enfin, ce serment, s'écria-t-il; depuis trop longtemps déjà tu t'occupes du cœur, de l'âme, de l'esprit, du caractère et autres choses semblables; qu'y as-tu gagné pour toi et pour les autres? des blessures de cœur et d'âme. Pour les guérir l'esprit n'est rien, la raison peu de chose; le temps est beaucoup; une occupation utile est tout, car elle apprend à chacun à agir pour et par tous, et pour et par soi.

Il continua à me sermoner avec l'amertume que tu lui connais, et me dit bien des choses que je ne veux pas répéter.

— Rien n'est plus digne de nos efforts constants, me dit-il en terminant notre discussion, que l'art qui vient au secours de l'homme quand il se trouve, en pleine santé, frappé par un accident imprévu. Qu'on abandonne les malades aux médecins, j'y consens; mais le chirurgien est indispensable, même à ceux qui se portent bien. A la campagne, à la ville, sur les champs de bataille, dans les situations les plus douces comme les plus cruelles de la vie, partout enfin on a besoin de lui; car les accidents sont plus communs que la mort, et empoisonnent la joie et les plaisirs des vivants. Cette prétendue instruction générale, continua-t-il, n'est qu'une fanfaronnade; le grand point est qu'un homme surpasse, dans la carrière qu'il a choisie, tous ceux ou du moins une partie de ceux qui la parcourent avec lui. Tu es arrivé à l'âge où l'on peut sagement méditer sur un projet, le juger sainement, et y consacrer toutes ses facultés sans tâtonnements et sans méprises dangereuses.

Tu croiras sans peine qu'il ne me ménagea pas plus qu'il n'a l'habitude de ménager les hommes en général. Il finit par me dire qu'il me parlait ainsi au nom de notre association.

Pourquoi t'expliquer plus longuement ce que tu as déjà compris? Montan me fit entrevoir la possibilité de me dispenser de la vie errante à laquelle j'étais condamné.

— Tu es un de ces hommes, me dit-il, qui s'accoutument facilement à un lien et non à un devoir, et que par ce motif nous empêchons de se fixer quelque part. Si tu veux te consacrer sérieusement à cet art divin qui guérit les blessures sans miracle, je parlerai pour toi.

Il ajouta encore beaucoup de choses, avec cette éloquence acerbe qui le caractérise.

Je ne t'en dirai pas davantage, mais tu sauras bientôt comment j'ai profité de la permission de m'arrêter partout

et aussi longtemps que je le jugerais à propos. Bientôt je serai un membre utile de votre association, et je marcherai avec vous vers le grand et sublime but que vous vous proposez. Oui, je me joindrai à vous avec un noble orgueil, car c'est un noble orgueil que de se sentir digne de vous.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Après tout ce qui s'était passé, notre héros ne songea plus qu'à se mettre en rapport direct avec la *Société de l'Abnégation*. Consultant à cet effet les tablettes que l'Abbé lui avait envoyées, il vit que pour rejoindre, par la route la plus courte, le membre de la Société le moins éloigné de lui en ce moment, il fallait traverser le pays en droite ligne, ce qui le mit dans la nécessité de faire ce voyage à pied, et de charger ses bagages sur un cheval de somme qui le suivait de près.

Cette manière de voyager n'était pas sans inconvénients; il en fut dédommagé par la beauté des sites qui à chaque instant s'offraient à sa vue. La contrée qu'il traversait ainsi appartenait encore aux montagnes, mais c'était la région basse, qui descendait dans la plaine en collines boisées, en douces pentes soigneusement cultivées et entrecoupées de vertes vallées. Pas une hauteur escarpée, pas un rocher aride, pas une place stérile. La vallée principale, qui recevait les eaux de toutes les sommités d'alentour, réunissait tout ce que l'imagination peut rêver sur les beautés calmes des richesses champêtres. Des arbres élancés désignaient de loin à l'œil charmé, toutes les sinuosités du fleuve et de la plupart des ruisseaux, dont il recevait les eaux grossies et troublées par les torrents des montagnes.

Wilhelm s'arrêta dans cette vallée pour consulter ses tablettes, et reconnut avec plaisir qu'il avait suivi la direction qu'elles lui indiquaient. Un vieux château qui, malgré les réparations visibles qu'on y avait faites à diverses époques, conservait encore dans son ensemble le cachet du moyen âge, se dessinait agréablement sur une hauteur garnie d'ar-

bres. Au pied de cette colline tournait gracieusement un joli bourg, dont l'édifice le plus saillant était une grande et belle auberge. Notre voyageur s'y rendit aussitôt. L'aubergiste l'accueillit avec affabilité, et le pria de l'excuser s'il ne pouvait le recevoir sans la permission d'une société qui avait loué sa maison tout entière pour un temps illimité.

— Ces messieurs sont sortis en ce moment, ajouta-t-il; mais comme c'est aujourd'hui samedi, leur Administrateur ne tardera pas à venir pour solder les dépenses de la semaine passée, et régler celles de la semaine à venir. Ces gens-là ont tant d'ordre que c'est un plaisir d'avoir affaire à eux; ils sont un peu serrés, mais si le profit n'est pas grand, du moins il est certain.

Au milieu de ce discours, il fit entrer Wilhelm dans une grande salle où il le pria d'attendre la décision de la société. Cette salle, vaste et propre, n'avait d'autres meubles que des bancs et des tables. Au-dessus d'une des portes on voyait cette inscription en lettres d'or : *Ubi homines sunt modi sunt;* sentence qui ne peut se rendre que par la pensée suivante : Partout où il y a des hommes réunis, la manière dont ils veulent être et rester ensemble, se forme d'elle-même.

Cette pensée, dont notre héros avait déjà plus d'une fois reconnu la justesse et l'utilité, lui fit bien augurer de la société qui paraissait l'avoir prise pour devise. L'Administrateur ne tarda pas à venir le trouver. Il lui dit sans préambule, et sans l'importuner par des questions indiscrètes, que la société l'acceptait pour son hôte, à la condition qu'il s'arrêterait pendant trois jours, qu'il prendrait part à tout ce qu'il verrait faire sans en demander le motif, et qu'en partant il ne s'occuperait point de sa dépense. Il ajouta qu'il lui était expressément défendu de modifier en aucune façon ces conditions. Wilhelm les accepta avec plaisir.

Presque aussitôt on entendit chanter sur l'escalier, et deux hommes jeunes et beaux entrèrent dans la salle. L'Administrateur leur apprit, par un signe, que l'étranger avait accepté tout ce qu'il avait exigé de lui, ce qui ne les empêcha pas de continuer leur duo avec autant de goût que de

talent. Lorsqu'ils eurent fini, ils demandèrent à Wilhelm si, lorsqu'il faisait route à pied, il ne s'amusait pas aussi quelquefois à chanter.

— La nature m'a doué d'une voix supportable, répondit-il; mais le génie du rhythme me domine au point que je marche malgré moi en cadence, et qu'il me semble entendre des sons mystérieux qui règlent cette cadence et me rappellent fort agréablement, des chansons que je croyais avoir oubliées.

— Si une de ces chansons, dirent les jeunes hommes, se trouve en ce moment présente à votre mémoire, faites-nous-la connaître, et nous tâcherons d'accompagner votre démon musical.

Wilhelm tira une feuille de papier de son portefeuille, et y traça les vers suivants :

« Partout, sur les montagnes et sur les collines, partout dans la vallée, résonne un bruissement d'ailes, murmure un chant mystérieux. Amis, laissez-vous aller à cette puissance illimitée; écoutez le conseil qu'elle vous donne : Que vos vœux soient à l'amour; que votre vie soit à l'action. »

Après un court silence, les deux jeunes gens entonnèrent un chant à deux voix imitant le pas du voyageur, et qui, par ses reprises et par ses variations, charma tellement notre héros, qu'il ne savait plus si c'était une mélodie connue, ou si elle venait d'être composée afin de rendre désormais impossible toute autre mesure, toute autre intonation.

Pendant ce temps, on vit entrer deux jeunes garçons robustes et éveillés, qu'à leurs attributs il était facile de reconnaître pour des maçons; deux charpentiers les suivirent de près. Tous quatre déposèrent doucement leurs outils, écoutèrent le chant, et y mêlèrent leur voix. Ce concert improvisé avait quelque chose de si saisissant, que Wilhelm crut voir une troupe de compagnons voyageurs traverser les monts et les vallées. Il était dans le ravissement, et cependant une surprise plus grande encore l'attendait. Un pas ferme et lourd retentit sur l'escalier; un homme d'une taille gigantesque entra, déposa dans un coin ses crochets lourdement chargés, et s'assit sur un banc qui gémit sous le poids

de sa personne. Ses camarades sourirent, mais sans suspendre leurs chants. Le colosse y mêla aussitôt sa voix de basse-taille, qui fit trembler les vitres de la salle. Wilhelm remarqua qu'il remplaçait sans façon les deux vers qui servaient de refrain par les deux vers suivants :

« Ne remets jamais rien au lendemain; que ta vie soit action pour action. »

Ce changement ne fut pas le seul : il ralentit le mouvement et força ses camarades à s'y conformer. Dès que le chant cessa, ils lui reprochèrent de les avoir troublés.

— Je pourrais plutôt vous accuser de chercher à me faire toujours sortir de mes allures. Il faut que ma marche soit lente et grave, afin que, chargé de mon fardeau, je puisse descendre et monter les rochers et arriver à l'heure dite pour vous contenter tous.

Ils passèrent ensuite les uns après les autres dans une pièce voisine avec l'Administrateur, pour arrêter sans doute des mesures que l'étranger ne devait pas connaître. Pendant ces allées et venues, de jeunes garçons posèrent sur la table des mets et des vins en quantité suffisante, mais sans prodigalité. Chacun y prit sa place, après y avoir été invité par l'administrateur. Les jeunes garçons reçurent leur part du repas, qu'ils mangèrent debout et en servant les convives.

Wilhelm se rappela avoir fait des soupers semblables lorsqu'il vivait avec les comédiens. Il comprit cependant que la société au milieu de laquelle il se trouvait, tendait vers un but sérieux et utile, tandis que chez les comédiens tout était ironie et apparence. L'entretien des artisans ne lui laissa point de doute à ce sujet. Tous travaillaient à la reconstruction d'une petite ville du voisinage, qu'un incendie récent avait presque entièrement détruite. Il apprit également que l'Administrateur faisait des efforts inouïs pour fournir au plus bas prix possible, les bois et autres matériaux de construction; il en fut d'autant plus étonné, que tous ces hommes n'étaient là qu'en passant.

Après le repas, Saint-Christophe, c'était le nom du géant, but, en guise de potion somnifère, un grand verre de vin qu'on lui avait réservé à cet usage. Un chant harmonieux,

mais court, termina la soirée, et l'on conduisit Wilhelm dans une chambre agréablement située qu'on lui avait fait préparer.

La lune, qui brillait dans tout son éclat au-dessus d'une riche contrée, éveilla une foule de souvenirs dans l'âme de nôtre héros. Les images de ses plus chers amis passèrent devant lui : celle de Lénardo surtout était si vivante, qu'il crut voir en effet cet intéressant jeune homme. Bercé par ces douces visions, il allait s'endormir, lorsqu'il entendit un bruit singulier qui semblait venir de loin; cependant il ne pouvait partir que de la maison même, car lorsqu'il résonnait dans toute sa force, il ébranlait les poutres et faisait trembler les murailles.

L'oreille de Wilhelm était assez exercée, pour reconnaître à l'instant la nature des sons les plus inaccoutumés, mais il lui fut impossible de se rendre compte de ceux qu'il entendait : on aurait pu toutefois les comparer au ronflement d'un immense tuyau d'orgue, conçu dans des dimensions trop larges pour rendre des sons distincts. Nous ne savons si ce bruit nocturne cessa vers le matin, ou s'il finit par s'y accoutumer, mais il est certain qu'il s'endormit, et que lorsqu'il se réveilla sa chambre était éclairée par le soleil. Un des garçons servants lui apporta son déjeuner. Bientôt après il vit entrer un homme robuste et agile qu'il avait déjà remarqué au souper. Cet homme étala devant lui les ustensiles d'un barbier et se mit en devoir de le raser, tâche dont il s'acquitta avec une extrême habileté, mais sans prononcer un mot.

— Vous êtes maître passé dans votre art, lui dit Wilhelm, et vous observez, avec une fidélité admirable, la loi que sans doute votre société vous a imposée.

Le Barbier sourit malignement, posa un doigt sur ses lèvres, et se glissa hors de la chambre.

— En vérité, lui cria Wilhelm, si vous n'êtes pas le *manteau rouge* en personne, vous êtes du moins un de ses descendants! Il est fort heureux pour nous deux, que vous n'ayez pas exigé de moi de vous rendre la pareille [1].

[1] Goethe fait allusion ici, à un conte populaire fort connu en Allemagne. Dans ce

L'Administrateur suivit le Barbier de près. Si le premier l'avait surpris par son silence, l'autre l'étonna davantage par la singulière invitation qu'il lui fit.

— L'*Union*, lui dit-il, me charge de vous souhaiter, en son nom, la bienvenue en ce lieu; elle vous convie à dîner, et se flatte qu'elle pourra bientôt entrer en relations plus intimes avec vous.

Puis il lui demanda des nouvelles de sa santé, et le pria de lui dire s'il était satisfait de l'accueil qu'il avait reçu. Sous ce rapport, Wilhelm n'avait que des éloges à donner; cependant il aurait voulu avoir des explications sur le bruit nocturne qui l'avait tant étonné; mais comme il s'était engagé à ne jamais demander la cause de tout ce qu'il pourrait voir et entendre, il eut le courage de se taire, espérant toutefois que plus tard, on lui accorderait à titre d'ami, ce qu'on refusait à sa curiosité.

Resté de nouveau seul dans sa chambre, il réfléchit sur le mot *union*, au nom duquel l'Administrateur lui avait parlé, et il se demandait s'il devait le considérer comme un nom propre ou un nom collectif.

Un profond silence, tel qu'il n'en avait encore vu nulle part, surtout un dimanche, régnait dans la maison. Il sortit s'éloigna lentement et se dirigea vers la petite ville incendiée, dont toutes les cloches étaient en mouvement. Lorsqu'il y arriva, la messe venait de finir, et il reconnut, dans la foule qui sortait de l'église, trois convives de la veille : le maçon, le charpentier, et un garçon servant; quelques instants plus tard, il en vit trois autres descendre les degrés du temple protestant. Quant au reste des membres de l'*Union*, il ne lui fut pas possible de savoir comment ils s'acquittaient de leurs devoirs de piété; mais il acquit du moins la certitude que tous jouissaient d'une grande liberté reli-

conte, l'âme d'un seigneur châtelain revient sous la forme d'un barbier, revêtu d'un manteau rouge. Tous les voyageurs assez hardis pour passer la nuit dans son château, abandonné à cause de la terreur qu'inspire le revenant, sont obligés de se laisser raser par lui. Le fantôme leur fait signe ensuite, très-poliment, de lui faire la barbe à son tour. La peur les rend toujours maladroits, et il les châtie sévèrement, car, d'après l'arrêt du destin, il doit être délivré par un homme assez courageux pour le raser sans avoir peur et sans lui faire aucun mal. (*Note du traducteur.*)

gieuse. Vers midi, l'Administrateur le conduisit au château, lui fit traverser plusieurs galeries, et l'engagea à s'asseoir près de lui dans une vaste salle. Plusieurs artisans très-proprement vêtus, et parmi lesquels il reconnut Saint-Christophe et ses camarades, passèrent devant eux, les saluèrent et entrèrent dans une salle voisine.

Lorsque personne ne se présenta plus, l'Administrateur introduisit notre héros dans cette salle, qu'il trouva presque entièrement remplie par une immense table copieusement servie. A la place d'honneur, trois hommes debout attendaient le nouveau venu, que l'Administrateur fit avancer vers eux. Quelle ne fut pas sa joie, lorsque dans l'un de ces trois hommes, il reconnut Lénardo! Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Presque au même instant le second chef l'attira sur son cœur : c'était le joyeux, l'espiègle Frédéric, le jeune frère de Nathalie !

Tous les assistants prirent part au bonheur des trois amis. A un signal convenu on se mit à table, et le repas commença et s'acheva d'une manière silencieuse et imposante. Lorsqu'on eut desservi, deux artisans se levèrent et chantèrent les vers de Wilhelm, que, pour l'intelligence de la suite, nous croyons devoir répéter ici :

« Partout, sur les montagnes et sur les collines, partout dans la vallée, résonne un bruissement d'ailes, murmure un chant mystérieux. Amis, laissez-vous aller à cette puissance illimitée ; écoutez le conseil qu'elle vous donne : Que vos vœux soient à l'amour ; que votre vie soit à l'action. »

Les deux voix, que soutenait un chœur harmonieux, se turent, et deux autres voix chantèrent les paroles suivantes :

« Ils se sont brisés, les liens les plus doux ; elle s'est évanouie, la confiance de l'avenir, et avec elle la sécurité du présent ! Quel est le hasard qui m'attend ? quel est le sort que le destin me réserve ? Puis-je le dire ? puis-je le savoir ? Je dois partir, je dois marcher, non côte à côte avec l'ami de mon choix ; seul comme la veuve en deuil, je dois partir je dois marcher au loin, et toujours plus loin. »

Le chœur qui accompagnait cette strophe devint toujours plus nombreux et plus bruyant, ce qui n'empêcha pas Saint-

Christophe de le dominer par sa voix puissante. Le chant prit peu à peu le caractère d'une fugue ; l'expression du deuil s'éleva jusqu'à la terreur, et Wilhelm frissonna malgré lui. On eût dit qu'un même sentiment inspirait les chanteurs, et qu'ils déploraient la prochaine séparation qui les menaçait tous. Les reprises capricieuses et inattendues, les passages subits de la mélancolie au courage, de la tristesse à l'exaltation, impressionnèrent si vivement la société, que Lénardo crut devoir mettre un terme à cette émotion dangereuse. Il se leva, les chants cessèrent, chacun reprit sa place et un profond silence régna dans la salle.

— Mes amis, dit Lénardo, je ne blâme point la chaleur avec laquelle vous vous représentez à vous-mêmes le sort qui nous attend. Il faut l'avoir plus d'une fois envisagé de près pour le supporter avec courage, quand il viendra enfin se présenter à nous. Puisque des hommes fatigués de la vie ont le droit de se répéter sans cesse : *Frère, il faut mourir!* pourquoi ne nous serait-il pas permis de nous dire, à nous qui ne cherchons qu'à utiliser cette vie : *Frère, il faut voyager?* Mais rappelons-nous cette nécessité avec mesure et toujours gaiement, soit que notre résolution nous vienne de la certitude qu'elle est juste, ou qu'un devoir sacré nous l'ait imposée. Vous savez qu'au milieu de notre mouvement perpétuel il y a quelque chose d'immuable : que vos chants nous le retracent quand nous aurons vidé dans cette salle la coupe d'adieux, qui sans doute déjà se remplit ailleurs, pour nous souhaiter la bienvenue.

Il vida son vere, tous l'imitèrent, et quatre voix chantèrent la strophe suivante :

« Ne t'attache pas au sol que tu foules à tes pieds ; ose braver le hasard : éveille-toi, avance, marche, avance toujours ! Il est partout, le foyer domestique de l'homme dont le bras est robuste, dont la tête est forte et sage. Partout où le soleil brille, partout où le soleil échauffe et réjouit, il n'est point de soucis, il n'est point de tourments. Si la terre est vaste, si le monde est grand, c'est pour offrir plus d'étendue à nos efforts, plus d'espace à nos courses. »

Pendant que le chœur répétait des vers isolés, Lénardo se

leva, et d'un geste mit tous les chanteurs en mouvement. Saint-Christophe se plaça seul à la tête du cortége, les autres le suivirent deux à deux : ils sortirent de la salle en donnant à leurs chants une expression toujours plus joyeuse et plus indépendante. Peu à peu, ils se dispersèrent dans le jardin, et Lénardo profita de ce moment de calme pour mettre Wilhelm en rapport avec le troisième chef, qui était le Bailli de la contrée.

Le château était depuis longtemps abandonné par ses maîtres, et il avait été facile au Bailli de le céder à la société, pour le temps qu'elle jugerait convenable de l'habiter. Cette concession était avantageuse aux deux partis. Le Bailli vendait à très-bon marché à cette société, les immenses provisions entassées dans les greniers, faute de consommateurs; mais il leur faisait faire aussi à très-bon marché, une foule de réparations aux bâtiments, qu'il avait été impossible jusque-là, d'entretenir en bon état faute de bras. C'est ainsi que le séjour d'une antique famille prêt à tomber en ruines, prit en fort peu de temps, l'aspect d'une demeure habitée et surtout habitable. Enfin ce vieux manoir devint, pour ainsi dire, la preuve matérielle de la justesse de cet axiome : La vie donne la vie ; et dès qu'une chose est utile aux autres, elle les met dans la nécessité de lui être utiles à leur tour.

CHAPITRE II.

HERSILIE A WILHELM.

Je me trouve dans la position d'une héroïne des tragédies d'Alfieri, qui, n'ayant pas de confidente, est obligée de procéder par monologue ; et certes, une correspondance avec vous est un véritable monologue : vos réponses ressemblent à l'écho qui ne retient que les dernières syllabes, et ne les répète que pour les livrer au vague de l'air. M'avez-vous une seule fois demandé quelque chose qui puisse supporter une réponse ? Non ; vos lettres sont évasives, repoussantes : j'ai

beau me lever pour aller au-devant de vous, d'un geste vous me faites retomber sur mon siége.

Il y a déjà plusieurs jours que les lignes qui précèdent ont été écrites. Un nouvel incident me presse, et il se présente une occasion favorable pour faire remettre ma lettre à Lénardo; car je sais que vous êtes auprès de lui, ou que du moins il sait le lieu où vous êtes en ce moment. Quel que soit au reste ce lieu, si, après avoir lu ce que je vais vous dire, vous ne vous mettez pas à l'instant même en route pour vous présenter chez moi en pieux pèlerin, je vous proclame le plus *homme* de tous les hommes, c'est-à-dire, l'être le plus dépourvu de la plus aimable qualité de la femme, la curiosité.

Allons au fait. La clef de votre magnifique et mystérieuse cassette est trouvée; personne encore ne doit le savoir, excepté vous et moi. Je vais vous raconter comment cette clef est venue en ma possession. On a demandé à notre Bailly des renseignements sur un jeune vaurien qui a fait toutes sortes de tours malicieux dans le pays, et qui un jour avait perdu sa jaquette dans une expédition aussi téméraire que méchante. Nous avons tous deviné sans peine qu'il s'agissait de ce mauvais sujet de Fitz, que votre fils aurait voulu pouvoir garder près de lui comme compagnon de jeu. L'autorité, qui demandait ces renseignements, venait de faire arrêter ce petit vagabond, et réclamait, comme pièce de conviction, la jaquette restée dans la grille de notre conduit d'éau. Le Bailly me montra ce vêtement, qu'il allait envoyer à qui de droit. Poussée par un bon ou par un mauvais génie, je me suis mise à fouiller les poches de ce vêtement, et j'ai senti sous mes doigts quelque chose de petit et d'anguleux. Vous savez combien je suis facile à irriter, à effrayer même, et cependant j'ai saisi cet objet en silence, et je l'ai retiré de même de la poche.

La jaquette est emballée; j'examine ma trouvaille en cachette, et je reconnais que je tiens la clef de votre trésor.

Un grand scrupule vient me saisir; et pourtant je n'ai pas le courage de livrer cette clef à la justice. Que pourrait-elle en faire? Tandis que pour vous, mon ami, elle a tant d'importance..... Le droit et le devoir élèvent leur voix, mais c'est en vain. Voyez maintenant dans quelle situation me met l'amitié. Un nouvel instinct se développe en moi. Le sentiment qui l'emporte ainsi sur ma conscience, n'est-il pas quelque chose de plus que de l'amitié? Je me fais mille fantômes, mille terreurs!..... Il ne faut pas plaisanter avec la justice. Figurez-vous Hersilie, cette fille si ingénue, et parfois même un peu espiègle, figurez-vous-la, dis-je, compromise dans un procès criminel; car cela finira par là. Que me reste-t-il à faire alors, si ce n'est de penser à l'ami qui me cause tous ces tourments? Autrefois aussi je pensais à vous, mais par intervalles; maintenant c'est toujours. Quand le cœur me bat au souvenir du septième commandement de Dieu, je m'adresse à vous comme à un saint qui, après avoir fait commettre la faute, doit la faire pardonner. D'un autre côté, ma curiosité s'accroît à chaque instant: l'ouverture de la cassette me tranquilliserait. Venez, apportez-la; nous déciderons ensemble devant quel tribunal nous ferons juger ce mystère. En attendant, que personne n'en soit instruit; personne, que vous et moi..... personne, sans aucune exception.

Figurez-vous que cette clef ressemble à une flèche garnie de crochets..... Que Dieu nous soit en aide!..... Nous poserons d'abord la cassette fermée entre nous deux; puis nous l'ouvrirons, puis nous verrons... Je voudrais qu'elle ne contienne rien... rien du tout... Je pourrais vous dire beaucoup de choses sur tout ce que je pense, sur tout ce que je rêve à ce sujet..... Je me tais, afin que vous vous mettiez plus vite en route pour venir m'interroger.

Je veux terminer d'une manière tout à fait féminine, c'est-à-dire par un *post scriptum*. Qu'avons-nous à démêler vous et moi avec cette cassette? Elle appartient à Félix; c'est lui qui l'a trouvée: nous n'avons pas le droit de l'ouvrir sans qu'il soit présent.

Je ne sais pas pourquoi je soulève cet obstacle : tout cela se confond et s'obscurcit de plus en plus.

Pourquoi errez-vous ainsi à travers le monde? Venez; amenez votre aimable, votre charmant enfant : j'ai le plus grand désir de le revoir.

Voilà nos embarras qui recommencent : le père et le fils! le fils et le père!... Faites ce que vous voudrez; mais venez vite, et surtout venez tous deux.

CHAPITRE III.

Cette singulière lettre, après avoir été plusieurs fois envoyée et renvoyée de contrée en contrée, fut enfin remise à Wilhelm dans l'auberge de la *Société de l'Union*. Il se promit d'y répondre avec bienveillance, avec bonté même, tout en refusant à Hersilie de se rendre chez elle : cette jeune fille semblait avoir oublié l'étendue de pays qui les séparait. Au reste, des occupations graves et sérieuses l'empêchaient, en ce moment, de s'intéresser au contenu de la cassette.

Quelques accidents arrivés aux membres de l'*Union* lui avaient fourni l'occasion de déployer son habileté dans l'art auquel il s'était consacré.

La parole découle de la parole; une action heureuse en amène une autre; et si elle donne lieu à des paroles, ces paroles sont riches d'enseignement et élèvent la pensée. Aussi la conversation de la *Société* était-elle toujours agréable et utile; les amis s'entretenaient de de leurs études, de leurs actions, et se perfectionnaient ainsi, sans savoir qui contribuait le plus à ce perfectionnement, au point que, pour reconnaître ce qui leur appartenait, ils étaient obligés de chercher à se reconnaître eux-mêmes.

Un soir, qu'ils se trouvaient tous dans cette disposition d'esprit, Wilhelm leur raconta l'histoire de ses études chirurgicales. Il avait commencé d'abord par se rendre dans une grande ville; car il savait que c'est là seulement qu'on peut étudier la chirurgie avec succès. Voulant commencer par la

base fondamentale, c'est-à-dire par l'anatomie, il s'y était appliqué avec beaucoup de zèle. Sa vie avec les comédiens lui avait déjà donné des connaissances fort étendues sur le corps humain. Cette observation pourra paraître bizarre; qu'on nous permette donc de l'expliquer. Au théâtre, le corps est tout; un bel acteur, une belle actrice font la fortune des directeurs, et assurent le succès des tragédies et des comédies. Au théâtre, on est, plus que partout ailleurs, à même d'apprécier la beauté des formes; car là, règne une liberté qui touche de près à la licence. Au reste, les divers costumes qu'exigent les divers rôles, forcent les acteurs et les actrices à mettre en évidence des parties du corps que, dans la vie ordinaire, on cache soigneusement. Pour l'artiste dramatique, c'est un devoir de connaître toutes les perfections comme toutes les imperfections de son corps, afin de pouvoir, à propos, faire ressortir les unes et voiler les autres.

— On comprendra maintenant, continua notre héros, comment j'ai pu, au théâtre, me préparer aux études anatomiques. La difficulté avec laquelle notre école se procurait des corps, gênait et arrêtait sans cesse nos expériences. Les autorités vinrent à notre secours par des règlements barbares en apparence, mais réellement utiles, puisqu'ils favorisaient le progrès du plus utile des arts. Ces règlements livraient à nos scalpels, non-seulement les victimes des exécutions judiciaires, mais encore tous les individus qui avaient perdu le droit de disposer de leurs restes. Nos besoins cependant augmentaient toujours, et avec eux la sévérité des règlements et la répugnance du peuple à s'y conformer. Sous le rapport religieux et moral, il avait raison de se plaindre, puisqu'on cherchait à lui enlever la plus chère, la plus sacrée de ses propriétés, celle des restes mortels des objets de ses affections.

Le mal cependant augmentait toujours, et allait jusqu'à menacer la sécurité des tombeaux. On ne respectait plus ni l'âge, ni le sexe, ni le rang des morts : on fouillait sans respect les tertres garnis de fleurs ou chargés de monuments somptueux. Les plaintes et les réclamations devinrent plus vives : pour se convaincre de la justice de ces plaintes, plu-

sieurs jeunes hommes vinrent assister à nos cours. Ils acquirent la certitude qu'on n'avait rien exagéré ; mais ils se passionnèrent pour la science, et la soif de savoir l'emporta sur toute autre considération.

Un nouvel incident mit enfin toute la ville en émoi. Une jeune et belle fille, égarée par un amour malheureux, avait cherché et trouvé la mort dans la rivière ; et l'école d'anatomie s'empara de son cadavre, en dépit des prières de la famille éplorée : ses réclamations auprès des autorités furent inutiles. Les règlements étaient en faveur de la clinique : elle profita de ses avantages. En prenant ma place accoutumée au cours, je trouvai devant moi une planche recouverte d'un linge fort propre. Je soulevai ce linge, et je vis le plus beau bras de femme qui ait jamais enlacé le cou d'un jeune homme ; le scalpel resta immobile dans ma main. En ce moment, je vis s'avancer vers moi un homme de fort bonne mine, que je connaissais comme un spectateur rare, mais fort attentif de nos cours. J'avais déjà pris plusieurs fois des informations sur lui ; tout le monde s'accordait à dire qu'il était sculpteur ; beaucoup de personnes soutenaient qu'il était en même temps alchimiste, et qu'il travaillait en cachette dans une vieille maison, dont il était l'unique habitant, et où il ne laissait jamais entrer personne.

Telle était l'opinion publique sur un homme qui cherchait depuis longtemps à se rapprocher de moi ; car il m'attendait toujours à la sortie de la salle, et m'accompagnait jusqu'à ma porte, en causant sur ce qui venait de se passer dans le cours ; mais il évitait avec un soin visible, tout autre rapport plus intime. Cette fois cependant, il m'aborda avec franchise.

— Vous hésitez, me dit-il ; vous contemplez cette belle image sans oser la détruire ? Ayez la force de vous élever au-dessus de l'esprit de corps, et suivez-moi.

A ces mots, il recouvrit le bras, fit un signe d'intelligence à un des garçons de salle ; puis il sortit, et je le suivis. Après avoir marché quelque temps en silence, il s'arrêta devant un grand portail, dont il ouvrit le guichet, et nous entrâmes dans une vaste cour couverte, telle qu'on en voit dans les fortes maisons de commerce pour servir de dépôt momen-

tané aux marchandises que l'on décharge. Cette cour était encombrée de statues et de bustes moulés en plâtre, et de caisses, les unes pleines, les autres vides.

— Tout ceci, me dit-il, a un air passablement marchand. Au reste, la place est favorable au commerce : voyez, la rivière coule au fond de la cour, on peut expédier les marchandises par eau.

Malgré cette observation, je voyais toujours dans mon compagnon un sculpteur et non un marchand. Il m'affermit lui-même dans cette idée, en me faisant entrer dans une salle dont les murs étaient garnis de bas-reliefs, de statuettes, de bustes, de bras et de jambes tant en plâtre qu'en cire. Tout en admirant ces belles reproductions de la nature, je ne pus m'empêcher de lui dire que tout cela n'avait rien de commun avec le cours d'anatomie que nous venions de quitter.

— Nous en sommes plus près que vous ne le croyez, me dit-il.

Et ouvrant une porte en face, il m'introduisit dans une seconde salle, où je reconnus avec surprise tous les sujets sur lesquels nous avions travaillé pendant la durée du cours. Ce n'étaient que des imitations en cire ou en plâtre, mais si parfaites, qu'on croyait voir palpiter les chairs et les muscles sous le scalpel qui venait de les entamer ou de les découvrir.

— Vous voyez, dit-il, un moyen nouveau pour étudier sans dégoût, et sans exciter l'indignation du monde, l'art auquel vous vous destinez. Je suis obligé de m'entourer de mystères, car les hommes de routine se sont faits les ennemis de mon travail ; je n'en suis pas moins convaincu que tôt ou tard on en reconnaîtra l'utilité. Il élèvera la chirurgie au plus haut degré de l'art plastique, et les médecins eux-mêmes y puiseront des renseignements salutaires. Mais pourquoi tant de paroles? C'est à l'expérience à vous prouver qu'on apprend davantage en construisant qu'en renversant, en unissant qu'en séparant, en donnant à la mort les apparences de a vie, qu'en achevant d'anéantir ce qui est mort. En un mot, voulez-vous être mon élève?

Je répondis affirmativement ; et il me présenta le squelette

d'un bras de femme dans la même position que celui qu'on m'avait donné à disséquer.

— Je me suis aperçu, continua-t-il, que vous vous attachez de préférence à l'étude des ligaments; et vous avez raison : car ce n'est que par les ligaments que les ossements séparés reprennent la forme humaine. Ezéchiel lui-même fut obligé de rétablir, par la pensée du moins, les ligaments des os épars qui couvraient son champ de morts. Alors seulement, les phalanges se réunirent et les jambes se dressèrent. Voici de la cire molle et des outils, essayez.

J'obéis, et je reconnus bientôt que les os du squelette n'étaient point véritables, mais artistement taillés en bois. Mon maître m'apprit que le hasard lui avait fait rencontrer un homme intelligent, qui, depuis sa jeunesse, fabriquait des saints et des martyrs en bois. Le débit de cette marchandise ayant considérablement baissé, il l'avait associé à son entreprise pour lui faire imiter les ossements humains; tâche dont cet homme s'acquittait avec une grande perfection.

Je fis de mon mieux, et je m'aperçus avec plaisir qu'en cherchant à imiter ce que j'avais vu, mes souvenirs se gravaient plus profondément dans ma mémoire. Peu à peu, je me passionnai tellement pour mon travail, que je demandai à mon maître la permission de venir habiter sa maison. Il me l'accorda sans peine. A force de zèle et d'application, je parvins à unir les ossements; mais quand je voulais imiter les fibres et les muscles, il me paraissait tout à fait impossible d'arriver à une reproduction complète, de tous ces mystérieux ressorts du corps humain. Mon maître me montra de semblables travaux parfaitement réussis, et je redoublai d'attention pour parvenir du moins à les copier.

Tout ce que l'homme entreprend sérieusement lui paraît d'abord infini; ce n'est que par de longs et pénibles efforts qu'il parvint enfin à en voir les limites possibles. C'est ainsi que je surmontai le sentiment désespérant de mon impuissance, et que j'arrivai à trouver un bonheur réel dans mon travail.

— Je suis charmé, me dit un jour mon maître, de voir en vous une preuve nouvelle de la bonté de ma méthode, que

les professeurs blâment si sévèrement. Que l'on continue à faire ce que l'on a fait jusqu'ici, je le veux bien; mais quand les anciens rouages sont usés, il faut venir au secours de la machine. Continuons à saisir et à reproduire la vie; mais que ce soit en silence : si nous parlions, nous arrêterions les autres et nous serions arrêtés par eux.

J'appris bientôt que dans plusieurs écoles d'anatomie, on se servait déjà avec succès de ces imitations du corps humain. Mon maître cependant expédiait tout ce que nous faisions en Amérique. A cet effet, il s'était entendu avec Lothaire, qui avait reconnu que ces productions artistiques, étaient surtout indispensables dans un pays jeune en civilisation, et trop près de l'état de nature pour que ses habitants puissent voir dans la dissection des corps morts, autre chose qu'un acte de profanation et de barbarie.

Si une connaissance générale de toutes les parties intérieures et extérieures du corps humain peut, ainsi que l'expérience l'a prouvé, suffire aux médecins et même aux chirurgiens, nos imitations, me dit mon maître, ne peuvent manquer de produire des résultats d'autant plus heureux, qu'avec leur secours, il est facile de revoir à chaque instant, les particularités légères qui échappent si facilement à la mémoire. J'espère, au reste, que nous arriverons à reproduire les effets les plus fragiles, qu'on ne saisit qu'à la dissection, puisque cela a déjà été possible au dessinateur, au peintre et au graveur. Voyez, continua-t-il, en tirant d'une petite armoire des imitations de tous les jeux du nerf optique, ceci est le dernier ouvrage d'un élève que la mort m'a enlevé, et sur lequel j'avais fondé de grandes et justes espérances.

C'est ainsi que les résultats probables de notre travail, nous fournissaient de longs et intéressants entretiens. Mon maître ne tarda pas à me montrer, par son exemple, comment il fallait s'avancer, s'arrêter, et parfois même reculer sur sa route. Il venait de mouler le tronc d'un jeune homme antique, et cherchait à dépouiller cette figure idéale de son épiderme, afin de lui ôter le cachet de la vie et d'en faire un véritable tissu de muscles.

— Je dois avouer, me dit-il, que dans ce cas comme dans tous les autres, les moyens tiennent de si près au but, que les uns m'ont fait oublier l'autre : ce n'est pourtant pas tout à fait ma faute. L'homme n'est véritablement homme que dans sa nudité. Dans l'ordre moral de la création, le sculpteur vient immédiatement après les Elohim [1], qui convertirent l'ignoble terre glaise en êtres animés aux formes gracieuses ou divines; ses pensées doivent être sublimes comme l'étaient alors les leurs. Tout est pur pour un cœur pur; pourquoi le but immédiat de Dieu dans la création ne le serait-il pas aussi? Mais n'en demandons pas tant à notre siècle : les feuilles de figuier et les peaux des bêtes fauves ne lui suffisent même plus. Je me sentais artiste, et on me demandait de sculpter des hommes vénérables enveloppés dans leurs robes de chambre à longs plis et à grandes manches. Je me serais découragé, si je n'avais pas conçu l'idée de mettre au service de l'utile, ce que j'avais appris pour la reproduction du beau, qu'on me défendait de reproduire. Mes vœux se réaliseront, on reconnaîtra que mes imitations viennent au secours de la mémoire et rafraîchissent les facultés intellectuelles; et plus d'un artiste digne de ce nom, aimera mieux imiter avec nous la nature, que de copier ailleurs des costumes et des draperies.

Ces sortes de conversations l'amenèrent naturellement à me faire remarquer, que l'art et la nature se contrebalancent sans cesse et se tiennent de si près, que l'art ne peut descendre sans dégénérer en métier, et que le métier ne peut s'élever sans devenir de l'art. Enfin, nous nous accoutumâmes tellement l'un à l'autre, que lorsque nous fûmes forcés de nous quitter, ce fut pour nous un véritable chagrin. Peu de jours avant notre séparation, il me dit :

— Nos ennemis nous accusent de renier la nature, et nous ne pouvons combattre cette calomnie, qu'en établissant un

[1] Génies de la terre, admis même par Moyse, dans les premiers temps de la création. On leur attribuait le pouvoir de créer, mais leur destinée était attachée à l'arbre, à la plante, à l'être qu'ils avaient créé; ils périssaient et renaissaient avec lui.

(*Note du traducteur.*)

atelier où notre art se montrera au grand jour tel qu'il est en effet. Mais ce ne sera pas en ce vieux monde ; les sentiments d'humanité semblent l'avoir quitté pour se réfugier dans un autre hémisphère. Déjà on vient d'y abolir la peine de mort ; cette réforme a nécessité la construction de prisons immenses, afin de protéger les citoyens paisibles contre les criminels, et de mettre ces derniers dans l'impossibilité de nuire : c'est auprès de ces sombres réduits que nous élèverons un temple à Esculape. Solitaire comme la punition, notre art trouvera par elle, pour s'exercer et se perfectionner, des sujets dont la mutilation ne fera pas tomber le scalpel de la main de l'anatomiste le plus avide de savoir, ainsi que cela vous est arrivé devant le bras d'une jeune fille innocente.

Après ce dernier entretien, nous emballâmes ensemble les caisses qui contenaient nos travaux, et nous les vîmes descendre la rivière, en nous disant de la pensée, que nous aurions sans doute le plaisir de les déballer ensemble.

Lénardo avait écouté ce récit avec distraction, tandis que Frédéric souriait et secouait la tête d'un air de doute. Accoutumé à observer et à juger le jeu des physionomies, Wilhelm s'aperçut que ses amis ne partageaient pas son enthousiasme pour les travaux de son maître, et il leur en demanda la raison. Frédéric répondit sans détour que les projets de ce sculpteur lui paraissaient louables ; mais que leur exécution était impossible ; il appuya son opinion par des raisonnements exagérés, et par conséquent offensants pour celui qui soutient l'opinion contraire. Notre anatomiste plastique l'écouta quelque temps avec calme, puis il l'interrompit vivement.

— Tu n'es pas sans mérite, mon cher Frédéric, lui dit-il ; mais en ce moment tu parles et tu juges comme le plus vulgaire des hommes. Tout le monde voit sans peine tout ce qu'il y a d'inusité dans une innovation ; il n'est pas aussi facile d'en saisir le côté utile. Tu es de ceux qui n'acceptent la possibilité que de ce qui est fait ; et tes objections sont le refrain de celles que les hommes du métier et les hommes du monde, ne cessent de nous adresser ; les premiers par amour pour la routine, et les seconds par indifférence. Je conviens toute-

fois qu'un projet tel que le nôtre, ne peut se réaliser complétement que dans un monde nouveau, où l'esprit est toujours occupé à inventer des moyens nouveaux pour la satisfaction de nos besoins, parce que les anciens moyens manquent totalement. Pour le médecin comme pour le chirurgien, la connaissance parfaite du corps humain est indispensable : pour y arriver, il faudrait disséquer tous les jours, afin que l'esprit et les yeux ne perdissent jamais de vue un seul des mille phénomènes de la vie. Si le médecin qui n'a pas le temps de se livrer à cette étude connaissait bien ses intérêts, il aurait à sa solde un anatomiste qui travaillerait en silence et sous sa direction, afin de lui expliquer les causes des cas les plus extraordinaires en apparence. Plus on se convaincra de cette vérité, plus on s'attachera à l'étude de l'anatomie ; et plus aussi les sujets sur lesquels on peut exercer cette étude manqueront, d'où il résultera infailliblement une lutte scandaleuse entre les vivants et les morts. On s'effrayera, on cherchera des remèdes, on proclamera des lois inutiles. Une science arrivée à cette extrémité est forcée de changer de route : c'est là où mon maître l'attend. Alors son art deviendra un métier, et l'exception une généralité. Ce qui est commun peut seul se répandre, et ce qui est répandu peut seul être utile à tout le monde. Oui, le travail de mon maître pourra seul remédier à la profanation des morts dont les grandes villes sont menacées, et qui est sur le point de dégénérer en une calamité plus grande encore. Pour vous en convaincre, mes amis, il me suffira de vous rapporter un trait que cet excellent homme m'a conté dans un élan de confiance.

— Les lecteurs de journaux, me disait-il, trouvent intéressants et parfois même très-gais, les articles qui concernent les ravisseurs de cadavres ; et en effet, leurs exploits sont d'un comique tout à fait nouveau. Ils se sont bornés d'abord à enlever mystérieusement les morts de leurs tombeaux. Les autorités ont fait placer des gardes près de ces tombeaux, et alors les ravisseurs sont venus, par bandes armées, s'emparer de vive force de leur butin. Ces excès ont été suivis par des actes de violence, dont j'ose à peine parler... Si

je n'ai pas été complice d'un de ces crimes atroces, j'ai à me reprocher du moins d'en avoir eu connaissance et d'en avoir profité sans l'avoir dénoncé à la justice. Je crois, mon ami, continua-t-il, pouvoir vous avouer aujourd'hui sans danger que dans cette ville, dont l'école anatomique est si justement célèbre, on a été jusqu'à l'assassinat, pour fournir à cette école les sujets dont elle avait besoin, et qu'elle payait avec une générosité pernicieuse. Un jour, une pareille victime était étendue devant nous, le professeur venait d'apprendre ce que je savais déjà; nous nous jetâmes à la dérobée un coup d'œil de terreur; mais nous gardâmes le silence, et le travail et la démonstration suivirent leur cours ordinaire. Cet événement affreux m'a suggéré l'idée d'avoir recours au plâtre et à la cire; c'est lui aussi, j'en suis sûr, qui vous rendra fidèle à l'art que nous pratiquons, et qui empêchera le retour de pareils forfaits.

Frédéric se leva, et battit des mains avec tant d'affectation, que Wilhelm se fâcha sérieusement.

— Bravo! bravo! s'écria le jeune étourdi; je te retrouve enfin. Tu t'emportes, tu t'enthousiasmes pour défendre un homme qui croit ce qu'il dit, et que le torrent de sa conviction entraîne malgré lui. Je te croyais refroidi, éteint pour toujours; tu viens de te montrer de nouveau capable de faire, et surtout de prouver quelque chose en ce monde.

Lénardo prit aussitôt la parole pour se justifier à son tour.

— J'ai pu paraître distrait en vous écoutant, mon ami, dit-il; mais c'est parce que vous m'avez rappelé un cabinet réunissant des travaux semblables aux vôtres, et que j'ai visité dans mes voyages. Ce cabinet m'intéressait tellement, que l'homme qui, en le montrant aux curieux, se bornait à réciter une liste aride, sortit tout à coup de ce rôle, pour me donner des explications anatomiques et savantes sur cette curieuse collection dont il était le créateur. Quelle agréable surprise pour moi, de voir ainsi, au milieu des chaleurs de l'été, des objets que, dans la saison la plus rigoureuse, on ne peut approcher qu'en exposant sa santé et en torturant son âme par des émotions dangereuses! Dans ce lieu, tout

était agréable et commode ; on pouvait admirer avec calme toutes les merveilles de la structure du corps humain. Oui, j'en suis convaincu, une pareille collection suffit pour le perfectionnement de l'art chirurgical : les expériences faites sur nature ne seront plus indispensables que dans les cas exceptionnels, et l'on pourra désormais s'y livrer sans le moindre inconvénient. L'habile anatomiste me pria de lui donner des recommandations pour d'autres contrées ; car les écoles d'anatomie lui opposaient des difficultés sans nombre, parce que ces écoles ne savent former que des prosecteurs, et ne s'occupent nullement de l'art proplastique. Jusqu'ici j'avais pensé que cet homme habile était unique dans son genre ; vous venez de nous apprendre qu'un autre s'est consacré aux mêmes travaux : puissent un troisième, un quatrième se présenter bientôt ! Il est de notre devoir de les seconder tous ; oui, tous ont le droit de trouver une protection puissante, dans les relations nouvelles et immenses que nous avons su nous créer.

CHAPITRE IV.

Le lendemain au matin, Frédéric entra de bonne-heure dans la chambre de notre héros et lui remit un manuscrit.

— Hier au soir, lui dit-il, tu as fait une relation si détaillée et si pompeuse de tes vertus, qu'il m'a été impossible de placer un mot sur les éminentes qualités qui me rendent l'un des membres les plus utiles de notre société. Examine ce manuscrit, et tu en verras la preuve.

Wilhelm le parcourut rapidement des yeux : c'était la conversation de la veille presque mot à mot. L'écriture était hâtée, mais propre et très-lisible. Notre héros ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise.

— Tu sais, lui dit Frédéric, que notre loi fondamentale nous oblige à exceller dans un travail quelconque. Je me suis longtemps cassé la tête pour chercher une spécialité, sans m'apercevoir que je la possédais déjà. Personne ne me surpasse en mémoire, et j'écris lisiblement et presque

aussi vite que la parole. J'en ai déjà donné la preuve lorsque nous étions encore parmi les comédiens et que nous tirions notre poudre aux moineaux, sans songer qu'un coup de fusil bien employé, peut fournir à la cuisine un bon et gros lièvre. Que de fois alors ne vous ai-je pas soufflé sans livre et copié vos rôles de mémoire ! Cela vous accommodait tous, mais vous ne songiez pas à m'en faire un mérite. Moi-même je n'y aurais jamais songé, si l'Abbé n'avait pas trouvé tout à coup l'eau qui manquait à mon moulin. Il m'engagea à perfectionner mes dispositions naturelles, et je me livrai avec plaisir à un travail qui m'était facile, et qui plaisait à un homme de sa gravité et de son importance. Me voilà devenu une administration vivante. Dans les cas urgents, je m'associe une ou deux machines à deux jambes, et à l'aide de ce faible renfort, nos chefs sont mieux servis par moi seul, que les plus grands ministres ne le sont par tout un monde d'employés.

La conversation se dirigea sur les différents membres de la société, et Frédéric ajouta gaiement :

— Croirais-tu que l'être le plus inutile, en apparence du moins, ma Philine enfin, va devenir un anneau important de notre grande chaîne sociale ? Donnez-lui une pièce de drap ou d'étoffe et une paire de ciseaux, présentez-lui un homme ou une femme, et la voilà qui taille et utilise chaque rognure. Son coup d'œil seul la guide; elle ne mesure jamais, elle regarde, et quand elle vous a regardé vous pouvez vous éloigner : elle continue à tailler, et le vêtement aura l'air d'avoir été moulé sur vous, grâce à la couturière intelligente qu'elle s'est associée; et cette couturière c'est Lydie, la Lydie de Montan, devenue douce et tranquille. Elle coud si bien que ses points ressemblent à des rangées de perles. Tu vois maintenant jusqu'à quelle hauteur peut s'élever une créature humaine ! Nous avons tant de choses inutiles autour de nous ! Oui, l'habitude, les dissipations, les penchants, les caprices nous affublent d'un manteau d'Arlequin; mais il n'en est pas moins possible d'y trouver ce que la nature a réellement mis en nous.

Des considérations générales sur les avantages d'une aussi

heureuse réunion d'individus, les autorisèrent à espérer pour tous un brillant avenir. Lénardo vint bientôt se joindre à eux, et Wilhelm le pria de lui raconter ce qu'il avait fait pour lui et pour les autres depuis leur séparation.

— Votre désir, répondit le baron, me paraît d'autant plus juste, qu'à l'époque où nous fîmes connaissance j'étais dans un singulier état d'irritation. Je ne pouvais parler alors que de mes inquiétudes et de mes souffrances; j'avais presque oublié les premiers événements de ma jeunesse. Je vais enfin vous les faire connaître; c'est la meilleure explication possible de la route sur laquelle vous me trouvez aujourd'hui.

Les premières facultés qui se sont développées en moi tendaient vers la pratique, et tout ce qui m'entourait les favorisait. Vous savez avec quelle impatience les habitants de la campagne se préoccupent non-seulement des constructions nouvelles, mais encore de la réparation des anciennes. Tantôt c'est un ouvrier, tantôt c'est un autre qui manque dans la contrée; et l'on aime mieux en finir vite et mal avec des hommes qui ne connaissent pas leur état, que d'attendre l'arrivée d'un maître habile. J'étais bien jeune encore, lorsqu'un *omnis homo* qui parcourait le pays se fixa chez moi, parce qu'il y trouvait mieux son compte que partout ailleurs. Il commença par établir un tour et me procura des outils de menuisier. Mon goût pour ces sortes de travaux se fortifia d'autant plus, qu'à cette époque c'était un principe d'éducation d'apprendre un métier. Je ne me souviens pas d'avoir jamais donné une heure à des jeux puérils. Presque encore enfant, j'étais déjà habile maréchal, serrurier, tailleur de limes, et je commençai mon apprentissage d'horloger. Tous ces métiers demandaient un grand nombre d'établis et d'outils dont je m'occupai presque exclusivement. Cette erreur est commune à tous les théoriciens : ils perdent un temps précieux en préparatifs superflus et négligent l'exécution. Sur un seul point il m'était possible de faire marcher en même temps la théorie et la pratique; je veux parler des parcs et des promenades pittoresques, dont aucun propriétaire ne peut décemment se passer aujourd'hui dans ses domaines. Des cabanes de mousse et d'écorce d'arbres,

des chaussées, des ponts et des bancs faits avec des rondins, témoignaient de mon zèle à reproduire, au milieu du monde civilisé, la simplicité sauvage de l'architecture primitive.

A mesure que j'avançais en âge, mon goût pour tout ce qui est utile à la société, d'après son organisation actuelle, devint une passion pour moi; cette passion seule a donné un véritable intérêt aux voyages que je venais de faire lorsque nous nous rencontrâmes. Il est aussi naturel que sage de continuer à marcher sur la route où l'on a obtenu quelques succès; aussi ai-je toujours eu moins de penchant pour l'art du mécanicien que pour les travaux manuels, où la force, l'intelligence et le sentiment s'exercent en commun. J'aimais à m'arrêter dans les lieux où l'on cultive spécialement un ou plusieurs métiers : de semblables spécialités donnent à chaque famille, à chaque réunion, à chaque village, un caractère prononcé, et l'on sent avec bonheur que l'on est au milieu d'un tout vivant et agissant. Accoutumé à esquisser les instruments, les outils ou établis que je voyais, je me suis fait une collection de dessins qui, par les services qu'elle me rend maintenant, me prouve que je n'ai pas perdu mon temps.

Mes dispositions innées, perfectionnées par la pratique, me permettent enfin de remplir convenablement la tâche qui m'a été confiée par notre société. Cette tâche consiste à examiner l'état des habitants des montagnes, et à engager dans l'*Union*, tous les jeunes gens ardents au travail et désireux de voyager.

Maintenant, mon ami, mes occupations me réclament. Voulez-vous consacrer le reste de la journée à la lecture de mon journal? Je ne vous dirai point qu'il est intéressant, mais j'avoue qu'il me paraît tel; c'est que toujours et partout nous aimons à nous mirer dans nos productions.

CHAPITRE V.

JOURNAL DE LÉNARDO.

Lundi 15 ..

Après avoir péniblement grimpé toute la journée de montagne en montagne, j'arrivai fort tard dans une auberge passable. Le lendemain matin je fus arraché de bonne heure, au sommeil dont j'avais si grand besoin, par un long tintement de clochettes : c'était le passage d'un convoi de chevaux de somme. Il me fut impossible de m'habiller et de partir assez vite pour le devancer ainsi que je l'aurais voulu, car je connaissais les inconvénients d'une pareille compagnie. Le bruit monotone des clochettes fatigue et étourdit les oreilles ; les chevaux, presque ensevelis sous leurs immenses ballots de coton, éblouissent la vue et quand ils effleurent les rochers qu'ils côtoient et se penchent si avant sur les abîmes, qu'on s'attend à chaque instant à les y voir tomber, ils vous donnent des vertiges. Pour comble de malheur, il est impossible de se frayer un passage à travers ces animaux ; on est forcé de les suivre pas à pas.

Saint-Christophe portait mes bagages et me suivait d'un pas vigoureux ; lorsque nous arrivâmes au pied d'un rocher isolé, il salua un homme arrêté près de ce rocher, et qui semblait passer le convoi en revue. C'était le propriétaire des chevaux, et même d'une partie des cotons qu'ils portaient ; il était, en outre, chargé de surveiller le transport de toutes les marchandises, que les négociants des premières places de l'Europe, font passer par ces montagnes.

En causant avec lui, j'appris que ces marchandises consistent presque toujours en cotons envoyés de la Macédoine et de l'île de Chypre, à Trieste, qui en est le principal entrepôt. Les rouliers de cette ville les charrient jusqu'au pied des montagnes, et des chevaux de somme les portent de rochers en rochers dans les vallées, où de nombreuses familles de fileurs et de tisserands, les convertissent en étoffes, que l'on expédie à leur tour dans les pays les plus éloignés. Les bal-

lots varient de cent cinquante à trois cents livres ; ce dernier poids compose la charge complète du cheval le plus robuste.

Cet homme louait avec chaleur la qualité des cotons : selon lui, ils pouvaient rivaliser avec les cotons des Indes-Orientales et Occidentales, et même avec ceux de Cayenne, qui étaient alors les plus recherchés et les plus estimés. Il était en général très-versé dans tout ce qui concernait son industrie ; je n'y étais pas étranger, aussi notre conversation ne tarda-t-elle pas à devenir intéressante et instructive.

Le convoi était toujours devant nous, et nous ne pouvions le suivre, que pas à pas, sur les sentiers rapides et tortueux où nous étions grillés par le soleil, qui gagnait toujours plus de force et semblait convertir les arides rochers, en remparts de feu. Je me plaignis amèrement à mon guide de cet inconvénient, qu'il aurait dû m'épargner ; mais je ne pus entendre sa justification, car au même instant nous fûmes abordés par un homme de très-bonne mine, marchant derrière un cheval chargé d'un fardeau léger, du moins par rapport à sa force. Il nous salua cordialement, et sa manière de serrer la main de Saint-Christophe, me prouva qu'il ne lui était pas inconnu. J'appris bientôt que c'était un colporteur, qui fournissait aux fileurs et aux tisserands des montagnes, tous les objets nécessaires à leur industrie ; il se chargeait en même temps du débit de leurs cotons filés et de leurs étoffes. Ces sortes de marchands intermédiaires entre les ouvriers et les négociants, pénètrent dans les vallées les plus profondes, les réduits les plus inconnus des montagnes.

J'exprimai à ce colporteur, ma répugnance à suivre les chevaux de somme ; il me proposa de quitter la route qui conduisait dans la vallée principale, que la nature semblait avoir creusée pour recevoir toutes les eaux des hauteurs, et de prendre avec lui le sentier qu'il devait suivre. J'acceptai cette proposition avec joie. Nous gravîmes une rapide crête de montagne, d'où je vis se dérouler devant moi la pente opposée, dont l'aspect n'était rien moins qu'agréable. Les pierres, d'une autre nature que toutes celles que j'avais vues jusque-là, n'offraient plus à mes regards que des cou-

ches de schiste et pas une trace de végétation. Des sources jaillissaient de tous côtés et se réunissaient en torrents ; nous passâmes même devant un petit lac entouré de masses noires et stériles. Peu à peu cependant nous vîmes reparaître le pin sévère, le sombre mélèse, et même le sociable bouleau qui ombrageait des cabanes isolées, grossièrement construites en bois par les habitants eux-mêmes, et dont les bardeaux qui les couvraient étaient surchargés de pierres, afin que le vent ne les enlevât pas. En dépit de ces tristes dehors, l'intérieur de ces habitations est commodé, chaud et propre.

Le Colporteur avait l'habitude de visiter chaque point de cette contrée à jour fixe, aussi y était-il attendu. Au bruit des pas de son cheval, des têtes joviales et florissantes de santé, paraissaient aux petites fenêtres à coulisses; c'était à qui aurait le premier le bonheur de sa visite. Il acheta les cotons filés et en distribua d'autres encore en laine; puis nous descendîmes rapidement vers un groupe de cabanes du même genre. Les habitants accoururent en foule au-devant de nous; les enfants surtout se pressaient autour du Colporteur, qui leur donnait des gâteaux et de petits pains blancs. Saint-Christophe, avait fait, de son côté, une ample provision de ces friandises; elles mirent le comble au bonheur de ces petites créatures, pour lesquelles il avait une bienveillance toute particulière. Les pères et les mères les accablaient de questions sur la guerre que l'on faisait au loin, et qui, de près même, n'aurait rien eu de dangereux pour eux : leurs stériles et inaccessibles montagnes les protégeaient suffisamment.

Les mécaniques, qui commençaient à se multiplier dans la plaine, étaient pour eux un sujet d'inquiétude non moins vif, mais plus réel. Le Colporteur les rassura de son mieux; puis il leur donna des conseils sur la manière de perfectionner leur chétive industrie, des avis pour terminer les querelles survenues pendant son absence, et des drogues pour remédier aux maux dont ils se plaignaient; car il était à la fois leur homme d'affaires, leur ami et leur médecin.

Je visitai tour à tour toutes les cabanes, et je remarquai

d'abord que les enfants s'appliquaient à éplucher le coton, afin d'en ôter les graines, les écosses et autres corps étrangers. Les fileuses et les cardeuses attirèrent ensuite mon attention, et elles m'expliquèrent très-complaisamment, la différence qui existe entre le fil que l'on tourne à droite et celui que l'on tourne à gauche. Ce dernier est toujours plus fin et plus fort; on l'obtient, en passant autour du peson du fuseau, la corde qui fait mouvoir ce fuseau. Les fileuses sont assises devant leurs rouets; les unes le tiennent entre leurs jambes, et les autres y appuient seulement le pied droit en jetant le pied gauche en arrière. C'est également de la main droite qu'elles tournent le fil qu'elles allongent de toute l'étendue du bras, ce qui fait ressortir les avantages d'une taille souple et svelte, d'un bras rond et bien fait.

Les poses des fileuses, qui ne tiennent leur rouet que du pied droit, sont tellement gracieuses, que nos belles dames gagneraient beaucoup si elles échangeaient la guitare contre le rouet. Il serait difficile de trouver un spectacle plus animé et plus original que celui qu'offre une réunion de fileuses. Presque toutes chantent des psaumes, et parfois même des chansons mondaines. Les verdiers et les chardonnerets, suspendus aux murailles dans des cages de bois, mêlent leur gazouillement à ce concert, que complète le ronflement des rouets.

Il existe une troisième qualité de fil qui passe pour le meilleur, et pour lequel on choisit les cotons les plus fins, et dont la laine est longue et soyeuse. Quand ce coton est soigneusement épluché, on ne le carde point comme les autres cotons, mais on le passe entre deux peignes composés de plusieurs rangs de pointes d'acier; puis on le coupe, avec un couteau émoussé, en bandes que l'on place dans des cornets de papier. Quand la quenouille est montée avec un semblable cornet, on file, à la main et au fuseau, le coton qu'il contient; le produit de ce travail, que l'on ne confie qu'aux fileuses les plus posées et les plus adroites, s'appelle du *fil au cornet*. La *fileuse au cornet* a quelque chose de plus doux que la fileuse au rouet. Mais toutes ont un charme si puissant, que je ne pouvais me lasser de les contempler. Il faut

avouer aussi qu'elles reçoivent les visiteurs avec une affabilité et une prévenance extraordinaire, sans doute parce qu'elles jouissent rarement du plaisir de voir des étrangers. Je devais, au reste, les flatter plus qu'un autre, car je m'informais de tout ce qui concerne leur travail; je recevais leurs explications avec reconnaissance, et j'esquissais les rouets, les fuseaux, et parfois même un joli bras, un beau pied.

Le soir on me montra le produit du travail de la journée, et l'on m'initia à tous les procédés du dévidage. La roue du dévidoir fait marcher en même temps un ressort qui retombe au centième tour, et forme les petits écheveaux. Les grands écheveaux se composent de mille tours de roue, et leur poids règle la finesse et le prix du fil. Le fil tourné à droite, a, de vingt-huit à trente écheveaux à la livre; il en faut, de soixante à quatre-vingts, pour le fil tourné à gauche. Le tour de la roue du dévidoir est de cinq pieds environ. Une des plus lestes fileuses au rouet, me dit qu'elle filait de quatre à cinq grands écheveaux par jour, c'est-à-dire quatre à cinq mille tours de cinq pieds chacun.

Une modeste *fileuse au cornet* prit la parole à son tour, et m'apprit, qu'avec une livre de coton, elle faisait cent vingt grands écheveaux. Son travail est naturellement beaucoup plus long que celui du rouet, et cependant elle avait fait presque autant de tours de dévidoirs que les autres fileuses, ce qu'elle prouva en me faisant compter le nombre d'écheveaux dont se composait sa journée. Puis elle passa un fil autour de tous ces écheveaux, les ôta du dévidoir, qui se replia aussitôt sur lui-même, et ramassa son travail avec l'innocent orgueil d'une habile ouvrière.

Comme il n'y avait plus rien à m'apprendre sur cette matière, la mère de la *fileuse au cornet* se chargea de m'expliquer les divers procédés de la *tissure à sec*, la seule que l'on pratiquât en ce hameau. A cet effet, elle se plaça au métier où l'on faisait, d'un seul coup de *chasse* et à sec, de la grosse, mais bonne cotonnade, sans dessin, et qui n'a jamais plus de trois pieds de largeur.

La lune venait de se lever, et le Colporteur m'avertit qu'il

allait continuer son voyage ; car il tenait à se rendre à jour et à heure fixes, dans les lieux où il était attendu.

Pour témoigner ma reconnaissance à la famille qui m'avait si bien accueilli, j'eus recours aux rubans et aux mouchoirs de soie dont se composait la pacotille de Saint-Christophe. Je remis ces petits souvenirs à la mère, en la priant de les distribuer à sa famille comme elle le jugerait convenable.

Mardi, 16, au matin.

Après une longue et fort agréable course au clair de la lune, nous arrivâmes à un groupe de cabanes que l'on pouvait appeler un village. Une vaste chapelle s'élevait sur le penchant d'une colline, et les cabanes, toujours simples et rustiques, avaient quelque chose de riant et de sociable. Avant d'entrer dans le village, nous passâmes devant les haies qui entouraient de petits morceaux de prairies et de champs cultivés avec soin. Nous étions épuisés de fatigue. Le Colporteur chercha sans façon un gîte dans un grenier à foin; j'étais sur le point de l'y suivre, quand Saint-Christophe me recommanda son ballot, et s'éloigna à grands pas. Je devinai sans peine qu'il voulait que je me fisse un lit de ses marchandises, et je profitai de son attention. Le lendemain matin, nous entendîmes les pères et les mères recommander à leurs enfants de ne pas passer le seuil de la porte, parce que pendant la nuit, on avait entendu hurler et gémir autour de la chapelle, avertissement prophétique de la présence d'un ours dans la contrée. Il me fut impossible de détruire cette croyance superstitieuse, qui les jeta tous dans un état d'anxiété et d'agitation.

Le Colporteur me quitta pour aller régler quelques affaires dans le voisinage, et me promit de venir me prendre bientôt. Il me recommanda surtout de ne pas faire de courses, afin de ménager mes forces pour la route que nous avions à faire. Il ne s'agissait plus de descendre; il fallait gravir une immense masse de rochers escarpés qui s'élèvent tout

à coup au milieu des régions inférieures et déjà fertiles des montagnes, comme si, par un dernier effort, la nature avait voulu empêcher les habitants des arides hauteurs, de descendre dans la plaine.

Pour utiliser le loisir que me laissait le Colporteur, je priai mes hôtes de me montrer les ateliers de tisserands. Ces braves gens, à qui Dieu, malgré leur âge avancé, avait accordé trois jeunes enfants, m'inspiraient presque du respect; une douce piété, une bonté inépuisable respiraient dans leurs paroles et dans leurs actions. Ils m'apprirent qu'on avait fait la veille les préparatifs nécessaires pour convertir le fil en toiles, c'est-à-dire qu'on avait trempé le coton en écheveaux, dans un mélange d'amidon et de colle forte, afin de lui donner plus de consistance, procédé qu'on appelle *collage*. Le coton était sec, et le grand-père de la famille du tisserand, le dévidait au moyen d'un rouet, appelé *tramoir*, sur des bobines de bois. Près de lui était un grand cadre séparé par plusieurs traverses garnies de fils de fer très-forts et dans une position perpendiculaire. A mesure que les bobines se remplissaient, il les enfilait sur les fils de fer du *porte-bobines* (c'est le terme technique de ce cadre). Ce travail achevé, il passa le bout du fil de chaque bobine dans un des trous percés dans le morceau de bois placé horizontalement devant le *porte-bobines*. Puis il réunit une certaine quantité de ces fils dans la main gauche, et les passa, en marchant, tantôt en avant et tantôt en arrière, sur les chevilles de bois enfoncées dans les deux montants d'un autre cadre, nommé *ourdissoir*. Arrivé à la dernière cheville, il remonta de la même manière jusqu'à la première ; ce tour forme *une portée*, et les *portées* se séparent les unes des autres par des bouts de fils croisés et noués. Cette opération s'appelle *ourdir*, et l'on nomme *chaîne* le coton ainsi disposé et enlevé de l'*ourdissoir* en forme de pelotte.

Mercredi 17.

Comme nous nous étions mis en route de très-bon matin, la lune n'avait pas encore quitté l'horizon, et sa douce lueur

guidait nos pas ; mais bientôt le jour parut, le soleil se leva splendidement, et je vis avec plaisir que j'étais dans une contrée toujours montagneuse, mais plus fertile et mieux cultivée. Si la veille encore nous n'avions trouvé, pour passer les ruisseaux, que des pierres jetées çà et là dans l'eau, ou tout au plus un tronc d'arbre ou une planche vermoulue, l'on traversait commodément, sur des ponts de pierre, ces mêmes ruisseaux devenus des rivières. La nature était encore agreste et sauvage, mais la main de l'homme avait cherché à l'utiliser.

Après avoir marché quelque temps en silence, nous aperçûmes, à une grande distance, un jeune homme svelte, à la riche chevelure noire et bouclée, qui s'avançait vers nous par un sentier opposé. Pour prouver sans doute l'excellence de sa vue et la force de sa voix, il se mit à crier :

— Que Dieu vous garde, mon compère le Colporteur !

Le Colporteur attendit qu'il fût plus près, puis il lui répondit d'un air joyeux :

— Dieu vous le rende, mon compère le Lamier ! D'où venez-vous donc ainsi ?

— Voici bientôt deux mois que je parcours ces montagnes ; j'ai réparé les *lames* et les métiers de tous ces braves tisserands. Maintenant ils vont travailler de plus belle.

Le Colporteur me dit que la rencontre du Lamier lui était fort agréable, par rapport à moi, par ce qu'il pouvait, mieux que tout autre, me donner, sur la filature et le tissage des cotons, les détails dont je paraissais si curieux. Je me mis aussitôt à causer avec lui, et je reconnus que c'était un homme sensé et très-expérimenté dans son état. Je lui fis part de ce que j'avais déjà vu.

— J'en suis enchanté, me dit-il, et j'arrive fort à propos pour initier un aussi aimable jeune seigneur que vous paraissez l'être, à tous les mystères du plus ancien et du plus bel art inventé par l'homme, et qui seul suffirait pour le distinguer de la brute. Nous ne tarderons pas à arriver chez de bons et habiles tisserands, et si, dans peu d'heures, vous n'apprenez pas tout ce que vous voulez savoir, je consens à perdre ma réputation d'excellent lamier.

Je le remerciai cordialement, et notre entretien continua sur le même sujet. Après plusieurs haltes et un copieux déjeuner, nous arrivâmes à un joli village. Le Colporteur se dirigea vers la plus grande maison. D'après une convention arrêtée d'avance entre nous, Saint-Christophe entra le premier, je le suivis avec le Colporteur ; le Lamier resta en arrière. Quelques innocentes plaisanteries firent connaître sa présence à la famille du tisserand. On se précipita au-devant de lui avec une joyeuse surprise. Une jeune et jolie fille, assise à son métier, laissa immobile dans sa main, la navette qu'elle allait lancer à travers les fils entr'ouverts et son pied oublia de fouler la marche qui, en croisant les fils de la *chaîne*, enferme chaque tour de *trame* dans un cadre particulier. Elle quitta pourtant son métier, mais lentement! arriva la dernière près du Lamier, et l'accueillit d'un air embarrassé. La franche gaieté du jeune homme ne tarda pas à lui rendre son laisser-aller habituel. On se mit à table. Après le repas, qui fut long et joyeux, le Lamier m'adressa la parole.

— Il ne serait pas juste, dit-il, de vous faire payer le plaisir que nous éprouvons, nous autres, en nous réunissant. Nous avons tout le temps de causer ensemble, tandis que vous êtes forcé de partir demain. Utilisons donc le peu d'heures qui nous restent. Vous savez déjà comment on *colle* et comment on *ourdit*. La fille aînée de notre hôte vient de se remettre à son métier; mais regardez d'abord la cadette, elle va monter une pièce sortie de l'*ourdissoir*.

Je la regardai en effet, et je vis qu'elle passait chaque *portée* de la *chaîne* dans une espèce de râteau de la largeur de l'ensouple, sur laquelle elle roulait cette *chaîne* à l'aide d'un levier qu'elle tournait, tandis qu'un enfant, assis sous le métier, la dépelotait à mesure qu'elle passait sur l'ensouple.

Dès que la pièce fut montée, la jeune fille se disposa à la *nouer*, c'est-à-dire à rattacher chaque fil de la pièce nouvelle aux fils de la pièce ancienne qui passent à travers les *lames*, tandis que de l'autre côté du *roseau*, qui fait le complément des *lames*, un morceau d'étoffe, d'une demi-aune environ, tient encore à l'ensouple, sur laquelle on

roule cette étoffe à mesure que l'on tisse. Quand tous les fils sont ainsi noués, on les passe d'un seul coup à travers les *lames* et le *roseau*. Alors il ne reste plus, pour commencer à tisser, qu'à *parer la chaîne*, opération qui consiste à la tendre de toute la longueur du métier, et à passer cette partie, entre deux brosses de bruyère trempées dans une colle faite avec de la peau de gants bouillie dans l'eau. Pour faire sécher les fils plus vite, on agite autour une espèce d'éventail en plumes d'oie; puis on roule de nouveau la *chaîne* sur l'ensouple. Ces préparatifs achevés, l'ouvrière s'assied sur le banc placé au-devant du métier, et enfile, dans la petite baleine qui traverse la navette, un roseau sur lequel on a dévidé du coton plus léger que celui de la chaîne, et qu'on appelle *trame*. Les enfants et les apprentis sont chargés de dévider ces *trames;* mais pendant les longues soirées d'hiver, quand la neige et la glace retiennent les jeunes montagnards chez eux, ils se chargent de ce travail par pure galanterie pour les jolies tisseuses. Pour certaines étoffes la *trame* est mouillée, ce qui rend le tissu plus fin et plus égal.

Jeudi 18.

Les ateliers de tisserands ont quelque chose d'animé, d'actif, qui plaît et charme. Au milieu du bruit des métiers et des *tramoirs*, les vieillards, assis près du poêle, causent entre eux, et les tisseuses chantent; souvent aussi elles écoutent les propos galants de leurs jeunes voisins, et toutes partent ensemble d'un grand éclat de rire, quand un d'eux a dit quelque chose de spirituel ou de plaisant. Une bonne tisseuse peut, quand aucun travail domestique ne l'éloigne de son métier, faire, dans une semaine, une pièce de mousseline de trente-deux aunes.

La beauté du tissu dépend de la régularité du mouvement que le pied imprime aux *lames*, de l'égalité du coup de *chasse* et de la qualité du coton. On peut aussi le rendre plus beau en tenant toujours la *chaîne* très-tendue, soin dont il résulte

encore un autre avantage, car le coton s'allonge de près d'une aune sur trente, et cette aune appartient de droit à la tisseuse, qui peut la vendre ou la garder pour son usage.

Un clair de lune que l'on ne voit que dans les hautes montagnes, avait engagé le tisserand et sa famille, à venir s'asseoir devant la porte de leur maison. Lénardo avait imité leur exemple, et la lettre par laquelle Wilhelm l'instruisait de la situation présente de la jeune fille au *teint brun* lui revint à la mémoire. Au reste, il l'avait lue si souvent qu'il se la récitait par cœur comme on fredonne une chanson favorite. Les phrases qui lui avaient paru obscures, lui semblèrent tout à coup s'appliquer merveilleusement à ce qu'il voyait autour de lui. C'était bien là, en effet, que régnaient la piété, le calme et une sage activité. Wilhelm cependant lui avait dit que, la jeune fille dont le sort l'intéressait si vivement, exerçait sa bienfaisante influence dans un cercle très étendu, ce qui le charma, parce qu'il y trouva la certitude qu'elle devait être plus heureuse encore que les jeunes montagnardes qu'il avait sous les yeux.

Forcé de prendre part à la conversation que l'on tenait autour de lui, le but de son voyage à travers les montagnes lui revint à la pensée, et il demanda au Lamier s'il ne serait pas disposé à entrer dans une grande et utile association, et à entreprendre un voyage au delà des mers.

— Non, non, répondit aussitôt le jeune homme; je suis heureux dans ma position, et je n'en désire point d'autre. Né en ce pays, j'y suis connu, et j'ai de bons et sincères amis que j'estime et que j'aime de tout mon cœur. Au reste, vous trouverez ici peu de personnes disposées à émigrer. Les montagnes ont un attrait mystérieux qui attache et enchaîne. Et cependant, continua-t-il en s'adressant à ses amis, on dit que dame Suzanne va épouser son facteur, vendre ses beaux domaines, et passer les mers avec son argent.

Lénardo avait déjà entendu parler plusieurs fois de cette dame Suzanne, qui répandait la vie et le mouvement parmi

les montagnards ; car c'était elle qui tenait l'entrepôt des cotons en laine et des marchandises fabriquées avec ces cotons. Ce qu'il venait d'entendre sur son compte lui inspirait le désir de la voir. Il en parla au Lamier, qui l'assura que rien n'était plus facile, et que dès le lendemain il le conduirait chez elle, où lui-même avait besoin de se rendre.

Wilhelm demanda à voir le reste du manuscrit ; on lui répondit qu'il était chez Makarie, parce qu'il y était question de difficultés et d'embarras auxquels la raison élevée et le noble cœur de cette dame, pouvaient seuls trouver des remèdes. Notre héros fut forcé de se contenter de ces renseignements, et le reste de la journée s'écoula agréablement pour lui, car la conversation de ses amis était gaie et animée.

CHAPITRE VI.

Un homme dans lequel Wilhelm reconnut le Barbier de l'*Union*, se présenta à l'entrée du berceau sous lequel les amis s'étaient réunis. Il salua en silence, et Lénardo lui dit qu'on l'avait fait venir, pour lui fournir l'occasion de donner à la société une preuve de son talent.

— Je puis vous avouer sans indiscrétion, continua-t-il en s'adressant à Wilhelm, que pour être reçu dans l'*Union*, il faut joindre à un talent utile, un talent agréable. Cet homme, par exemple, est non-seulement un excellent barbier et un chirurgien assez habile dans les circonstances qui exigent de prompts secours, mais encore un conteur gracieux. Pour dominer le penchant au bavardage, inséparable du métier de barbier, nous lui avons imposé un silence absolu ; car si nous accordons une grande liberté à tous nos membres, nous exigeons une abnégation complète dans les cas où l'obéissance est difficile, mais nécessaire. La défense expresse de ne jamais parler sans permission a perfectionné chez notre Barbier, son talent merveilleux pour la narration. Son passé est riche

en expériences curieuses; mais il en parlait à tout propos et d'une manière fatigante. Forcé de se taire habituellement, il a appris à classer ses pensées avant de les exprimer, et son imagination est devenue assez puissante pour animer et vivifier. Ses récits charment nos loisirs, et je dois lui rendre la justice de dire qu'il ne se répète jamais. J'aime à croire que, puisque je lui permets de parler, il ne démentira point sa réputation.

Le visage du Barbier s'épanouit, le feu de l'inspiration anima ses traits, et il commença aussitôt le récit suivant.

LA NOUVELLE MÉLUSINE.

Je sais, mes respectables seigneurs, que vous n'aimez pas les longs préambules; je tâcherai de vous satisfaire et de me surpasser moi-même. L'histoire que je vais vous raconter est tout à fait inconnue. Bien des années se sont écoulées depuis que j'ai eu ces singulières aventures, et cependant leur souvenir me trouble encore, et j'espère toujours que j'en découvrirai le nœud mystérieux.

Avant tout, je dois vous avouer que, dans ma première jeunesse, je ne me suis pas toujours arrangé de façon à savoir comment je vivrais le lendemain. Ce manque d'ordre et de prévoyance m'a souvent jeté dans des situations étranges.

Un jour il me prit fantaisie de voyager. Je m'embarquai dans une chaise de poste; l'argent diminua, je pris une diligence, et bientôt je me trouvai réduit à continuer ma route en humble piéton. Jeune, alerte et gai, je n'entrais jamais dans une auberge sans conter fleurette à l'hôtesse, ou au moins à la cuisinière, précaution qui diminuait toujours le montant de ma carte.

Arrivé dans l'auberge de la poste d'une petite ville, je me disposais à entrer dans la cuisine pour commencer mes diplomatiques galanteries, lorsqu'une magnifique berline à quatre chevaux entra dans la cour. Je me détournai pour examiner les bienheureux qui voyageaient ainsi. Une dame

sans suite, et même sans femme de chambre, s'apprêtait à descendre de la berline. Je me précipitai à la portière pour lui offrir la main, et je m'aperçus qu'elle était jeune, bien faite et belle. Une expression de vague tristesse répandue sur toute sa personne, lui donnait quelque chose de mélancolique qui m'attirait malgré moi. Je lui demandai si je pouvais lui être bon à quelque chose.

— Oh ! oui, me dit-elle ; vous me rendriez un bien grand service si vous vouliez vous charger de cette cassette et la porter dans ma chambre, sans lui faire faire le plus léger mouvement.

Je pris la cassette ; elle ferma à clef la portière de sa voiture, dit au domestique de l'auberge qu'elle allait passer la nuit à la maison, et monta dans la chambre qu'il lui indiqua. Je l'avais suivie avec la cassette, que je tenais soigneusement dans mes bras ; elle me la fit déposer sur une petite table appuyée contre le mur. Quelques mouvements d'impatience qui lui échappèrent malgré elle, me firent deviner qu'elle désirait rester seule. Je lui baisai la main avec autant de respect que d'ardeur, et je me retirai. Au moment où je passais le seuil de la porte, elle me dit de commander à souper pour elle et pour moi.

La cuisinière, l'hôtesse même, me parurent alors indignes de mon attention, et j'attendis avec impatience l'ordre qui devait me ramener auprès de ma brillante conquête. Le garçon d'auberge me dit enfin que nous étions servis et que la belle dame m'attendait ; je ne me le fis pas répéter deux fois. Nous nous mîmes à table en tête-à-tête, et plus je me laissais aller au plaisir d'un bon repas, dont j'avais été privé depuis si longtemps, plus ma compagne me parut belle et séduisante. J'employai une foule de ruses pour me rapprocher d'elle, mais sa dignité froide et sévère me retint, et je me vis forcé de la quitter beaucoup plus tôt que je ne l'aurais voulu.

Comme il m'avait été impossible de dormir, je me levai de bonne heure, et mon premier soin fut de demander si la belle voyageuse avait commandé des chevaux. On me répondit négativement, et au même instant je l'aperçus debout et

déjà toute habillée à sa fenêtre. Elle me sourit d'un air si gracieux, que je me crus autorisé à monter chez elle. L'accueil qu'elle me fit acheva d'égarer ma raison ; entraîné par un mélange de passion et de malignité, je l'entourai de mes bras en m'écriant :

— Pardonne, ô pardonne, créature céleste ! mais qui pourrait te résister ?

Elle m'échappa avec tant d'agilité et de promptitude, que je n'eus pas même le temps d'imprimer un baiser sur ses joues.

— De la modération, me dit-elle tranquillement ; oui, de la modération, ou vous perdrez pour toujours le bonheur qui vient au-devant de vous... Il est vrai qu'avant de l'atteindre il vous faudrait subir plus d'une épreuve...

— Exige tout ce que tu voudras, esprit céleste ; mais ne me pousse pas au désespoir !

— Eh bien, dit-elle en souriant, si vous voulez entrer à mon service, je vais vous faire connaître mes conditions. Il faut que je passe quelques jours ici, chez une de mes amies, mais la cassette que voici, doit continuer à voyager. Voulez-vous vous charger de cette tâche ? Elle n'est pas bien pénible : il vous suffira de la porter à la voiture, de l'en sortir avec beaucoup de précaution, et de la tenir soigneusement à vos côtés tant que vous serez dans cette voiture, que je laisserai à votre disposition. Dès que vous entrerez dans une auberge, vous placerez cette cassette sur une table appuyée contre le mur, et dans une chambre que vous n'habiterez point. Vous la fermerez avec une clef que je vous donnerai à cet effet, et qui a la propriété, non-seulement d'ouvrir toutes les serrures, mais encore celle d'empêcher qu'on puisse ensuite les ouvrir avec toute autre clef.

J'avoue que ce discours me causa une très-grande surprise, ce qui ne m'empêcha pas de promettre à la séduisante inconnue, de faire tout ce qu'il lui plairait d'exiger de moi, si elle voulait me promettre que je la reverrais bientôt. J'eus même l'audace d'exiger qu'elle scellât cette promesse par un baiser. Elle n'eut pas la force de me résister, et dès ce moment je lui fus dévoué corps et âme.

Bientôt après elle donna ordre de faire mettre les chevaux à la voiture ; puis elle m'indiqua la route que je devais suivre et les lieux où il fallait m'arrêter, mit une bourse pleine d'or dans ma main, tandis que je baisais passionnément la sienne, me dit adieu d'une voix émue, et me laissa dans un état difficile à décrire.

J'étais descendu dans la cour pour m'assurer si les chevaux étaient prêts : on venait de les mettre à la voiture. Je remontai à la chambre de la belle étrangère, la porte était fermée : je fis l'essai de la clef qu'elle m'avait remise, et cette porte s'ouvrit. Je pris aussitôt la cassette, je descendis doucement avec elle, et je la plaçai soigneusement dans la voiture. Un garçon d'auberge demanda où était la dame; un enfant répondit qu'il l'avait vue prendre la grande rue de la ville. La dépense était payée, le postillon avait ses ordres ; je saluai l'hôtesse, je fis un signe de protection à la cuisinière, et je partis en grand seigneur de ce lieu, où j'étais arrivé la veille en misérable piéton.

Ma manière de voyager, quoique brillante, me laissa assez de loisir pour réfléchir sur mon aventure. Je commençai par compter mon or, puis je fis les projets les plus extravagants.

Arrivé à la ville où je devais faire un long séjour, je déposai la cassette dans une grande et belle chambre, j'y allumai deux bougies ainsi qu'elle me l'avait ordonné ; je fermai ensuite cette chambre avec ma clef magique, et je m'installai fièrement dans mes appartements. Pendant plusieurs jours, le souvenir de ma belle protectrice suffit à mon bonheur; mais je n'étais pas accoutumé à vivre seul ; j'avais besoin de société, de distractions, et j'en trouvai sans peine à la table d'hôte de mon auberge, et dans les divers lieux publics de la ville. Au milieu de cette vie dissipée ma bourse diminua rapidement, mais je ne m'en aperçus pas. Un soir, lorsque je poursuivais avec fureur les chances d'un jeu de hasard, et que je voulais jeter avec désespoir sur la table, l'or que j'avais perdu, cette bourse se trouva complétement vide.

Je rentrai chez moi en proie aux plus horribles angoisses. Je passais pour un homme riche ; la dette que je venais de

contracter au jeu était considérable ; ma dépense à l'auberge ne pouvait manquer de monter à une forte somme, et j'étais sans aucune espèce de ressource. Avec quelle ardeur j'appelai alors ma belle protectrice ! Il me semblait que je ne pouvais plus vivre sans elle, et surtout sans son or. Je me jetais par terre, je m'arrachais les cheveux, je me démenais comme un possédé. Rappelé à moi-même par un léger bruit que j'entendis dans la chambre où était la cassette, je me levai, je saisis la clef magique, et je me précipitai vers la porte. Elle s'ouvrit d'elle-même, et mon ange tutélaire vint au-devant de moi. Je me jetai à ses pieds, je baisai le bas de sa robe, et je lui fis l'aveu complet de ma faute.

— Elle est pardonnable, me dit-elle en me relevant avec bonté, mais elle retardera votre bonheur et le mien. Voici une autre bourse qui ne se videra point, si vous êtes plus raisonnable. Vous avez été plongé, par le vin et par le jeu, dans la cruelle situation où vous vous trouvez en ce moment; gardez-vous désormais, du vin et des femmes !

Elle rentra dans la chambre, la porte se referma, et j'eus beau appeler et frapper, je n'entendis et ne vis plus rien.

Le lendemain matin, le garçon d'auberge, spécialement chargé de mon service, m'aborda d'un air malin.

— Jusqu'à présent, me dit-il, nous ignorions pourquoi vous fermiez vos portes de manière à ce que nos passe-partout ne pussent les ouvrir; nous le savons maintenant, et nous vous approuvons. Oui, votre trésor vaut bien la peine d'être gardé ainsi. Peste ! quelle jolie femme ! Nous l'avons vue ce matin descendre votre escalier...

Dédaignant de répondre à cette plaisanterie, je payai ma dépense et mes autres dettes; puis je me remis en route, bien décidé à ne plus donner aucun sujet de mécontentement à ma mystérieuse amie. Mais à peine arrivé dans la ville où je devais de nouveau faire un long séjour, je me vis entouré par une foule de femmes séduisantes. Elles se tenaient à une certaine distance, non pour me repousser, mais pour me vendre plus cher leurs faveurs. Je ne demandais qu'à leur procurer tous les plaisirs possibles; aussi profitèrent-elles de ce penchant pour m'entraîner à des dépenses

exorbitantes, et cependant ma bourse, loin de diminuer, semblait se gonfler chaque jour. Poussé par une inconcevable curiosité à vouloir mettre son pouvoir magique à l'épreuve, je comptai exactement la somme qu'elle contenait, et je repris ma joyeuse vie. Hélas! cette bourse avait perdu la faculté de rester inépuisable, et je la vis diminuer d'une manière effrayante; mais comme je ne prévoyais pas même la possibilité de quitter la route sur laquelle je m'étais lancé, je me trouvai bientôt à la fin de mes ressources. Alors je maudis la mystérieuse amie qui m'avait si perfidement tenté. Ne la voyant point reparaître pour me secourir de nouveau, je me crus quitte de tout devoir envers elle, et je me proposai de briser la cassette; car si je la trouvais trop petite pour contenir beaucoup d'or, elle me paraissait assez grande pour renfermer un riche trésor en pierres précieuses. Un sentiment indéfinissable me décida à remettre cette expédition à la nuit suivante, et je sortis pour me rendre à un magnifique banquet dont je devais seul faire tous les frais. Les vins étaient exquis, les danses animées, les femmes charmantes, enfin rien ne manquait pour exalter les convives. La joie était bruyante, et j'oubliai tous mes embarras auprès de la belle dont j'avais fait l'héroïne de ma fête. Tout à coup nous vîmes entrer un de ses anciens amis qu'elle croyait en voyage, et qui fit sans façon valoir ses droits d'ancienneté. Je soutins les miens, la querelle s'échauffa, nous allâmes sur le terrain, et je fus rapporté à mon auberge grièvement blessé.

Lorsque le chirurgien eut pansé mes blessures, il se retira, et bientôt après, la garde malade, qu'on avait placée près de moi, s'endormit profondément. J'étais dans un état qui tient le milieu entre l'évanouissement et le sommeil, lorsque la porte de la chambre voisine s'ouvrit; une jeune femme entra, vint s'asseoir au chevet de mon lit, et me demanda avec une tendre inquiétude comment je me trouvais. J'avais reconnu mon amie; mais j'étais trop faible pour lui répondre. Alors elle me frotta les tempes avec je ne sais quel baume, dont l'effet fut si efficace et si prompt, que je pus à l'instant même me mettre sur mon séant. Le premier usage

que je fis de ce retour miraculeux à la vie, fut de lui reprocher amèrement d'avoir causé mon malheur, en excitant par ses largesses mes passions désordonnées, et en me forçant, par la rareté de ses visites, à chercher, dans les plaisirs bruyants, un refuge contre les désirs et les langueurs où me laissait son souvenir. Poussé par mon agitation fiévreuse, je lui déclarai positivement que je me donnerais la mort si elle ne voulait pas m'appartenir pour toujours. Ses réponses évasives mirent le comble à mon délire. J'arrachai l'appareil qu'on avait posé sur mes blessures; je m'attendais à voir couler tout mon sang et à mourir à ses yeux..... Une ardeur inconnue, une force, une vigueur merveilleuse m'animèrent... Je me sentais vivre plus que je n'avais jamais vécu... La belle inconnue était dans mes bras !...

Jamais il n'y a eu au monde de couple aussi heureux que nous l'étions alors, et nous nous demandions mutuellement pardon, sans savoir de quels torts nous étions coupables. Elle m'avait juré de ne plus jamais me quitter; je montai donc gaiement en voiture avec elle, et nous plaçâmes la cassette en face de nous. Je n'avais pas encore osé lui parler de ce dépôt; et je continuai à veiller sur lui, sans lui faire aucune question.

Ma charmante compagne savait que ma bourse était vide : elle ne m'en donna pas une autre; mais elle me montra deux petites poches pratiquées dans la voiture, et que je n'avais pas encore aperçues. L'une d'elles était toujours pleine de pièces d'or, et l'autre de monnaie d'argent; ce qui nous mit à même de satisfaire tous nos caprices, toutes nos fantaisies. Ce fut ainsi que nous voyageâmes de ville en ville, de pays en pays. L'idée que mon amie pourrait me quitter de nouveau ne se présenta point à mon esprit; car elle m'avoua qu'elle avait l'espoir de devenir mère, et cet aveu augmenta mon amour et notre bonheur.

Un matin cependant, elle disparut. Les lieux où j'avais vécu à ses côtés m'étant devenus insupportables, je partis aussitôt, et les deux poches de la voiture continuèrent à être pour moi une caisse inépuisable. Cependant je m'attendais toujours à un dénoûment très-naturel de ma merveilleuse

aventure : aussi, quelle ne fut pas ma surprise, lorsque j'acquis enfin la certitude que j'étais réellement en rapport avec un être en dehors des conditions ordinaires de la nature humaine.

Pour arriver plus vite aux stations où je devais m'arrêter, je voyageais jour et nuit; je ne pouvais donc manquer de me trouver souvent dans ma voiture au milieu d'une obscurité complète. Pendant une de ces nuits ténébreuses, que n'éclaire pas un rayon de lune, pas une étoile, je m'étais profondément endormi. En me réveillant, je crus voir une lumière briller à travers la jointure de la cassette. Toujours préoccupé de l'idée qu'elle renfermait des pierres précieuses, je me plaçai de manière à appliquer mon œil sur cette jointure. Alors je vis une chambre richement éclairée et meublée avec magnificence, comme on pourrait voir une salle royale par une ouverture pratiquée dans la voûte. Un feu très-vif pétillait dans la cheminée, auprès de laquelle se trouvait un superbe fauteuil. Je retenais mon haleine pour mieux observer ce qui allait se passer; et je vis entrer une femme très-belle, quoique infiniment petite, comme tout ce qui l'entourait : elle s'avança un livre à la main, et je fus forcé de reconnaître que cette femme était la mienne. Après s'être assise dans le fauteuil, elle rapprocha les tisons avec les pincettes les plus mignonnes du monde. Ce mouvement découvrit sa taille, et me fit voir qu'elle était dans le même état que ma femme, dont elle m'offrait la plus délicieuse miniature que l'on puisse imaginer.

Un cahot de la voiture me fit changer de position; et lorsque je voulus de nouveau regarder dans la cassette, la lumière avait disparu, et je ne vis plus rien.

J'étais dans une agitation inconcevable; je crus avoir fait un rêve. Ma femme m'était devenue presque étrangère. Je redoublai de soins pour la cassette; mais je ne désirai plus le retour de celle qui semblait y demeurer en ce moment. Un soir, elle m'apparut tout à coup, et entièrement vêtue de blanc. Elle me paraissait plus longue qu'à l'ordinaire, et je me rappelai, avec un effroi involontaire, que les gnomes et les farfadets s'allongent toujours à l'approche de la nuit. La

pauvre femme se jeta dans mes bras avec tout l'abandon de l'amour; mais il me fut impossible de répondre à ses caresses comme j'en avais l'habitude. Ma contenance avait quelque chose de gêné et de craintif; elle s'en aperçut, et me dit d'un air profondément affligé :

— Si je ne savais pas que tu m'as vue pendant mon absence, et que tu connais enfin l'état où je me trouve réduite parfois, je le devinerais en ce moment. Maintenant notre bonheur mutuel est plus incertain que jamais.. .. Il faut que je te quitte sans savoir quand nous pourrons nous revoir.

Sa présence, et le charme enivrant répandu sur toute sa personne, étaient plus que suffisants pour effacer le fâcheux souvenir de la vision de la cassette, que je ne regardais presque plus que comme un rêve fantastique. Je ne lui en fis pas moins le récit fidèle; mais je l'entremêlai de tant de protestations d'amour et de constance à toute épreuve, qu'elle me parut rassurée à son tour. Elle me demanda cependant, à plusieurs reprises, si ma découverte n'avait rien diminué du sentiment que je lui avais voué, et si je me sentais en effet la force d'oublier, qu'en me quittant sous sa forme actuelle, elle subissait une métamorphose qui nous séparait sans l'éloigner de moi.

Je la regardai attentivement; jamais elle ne m'avait paru si belle.

— Est-ce donc un si grand malheur, me dis-je à moi-même, d'être le mari d'une femme qui se rapetisse de temps en temps, au point de se loger dans une cassette à bijoux, qui lui sert de palais? Ne serait-elle pas bien plus dangereuse si elle devenait une géante formidale, et si elle renfermait son mari dans cette même cassette?

Après cette réflexion, je la priai de ne plus me parler de tout cela.

— Nous étions heureux, lui dis-je, continuons à l'être. Renferme-toi aussi souvent que tu le jugeras nécessaire dans cette cassette; elle ne m'en sera que plus précieuse. Comment la vue de l'objet le plus mignon du monde aurait-il pu me laisser une impression désagréable? Et quel est l'amant

qui ne s'estimerait pas heureux de posséder une aussi charmante miniature vivante de sa maîtresse? Au reste, il faut bien que je te l'avoue, ces fantasmagories ne sont à mes yeux que des épreuves que tu veux me faire subir; mais tu auras beau épuiser toutes les ressources de ton imagination, tu ne me trouveras jamais en défaut.

— Ce que tu appelles une fantasmagorie, me répondit-elle, est plus sérieux que tu ne le penses; je n'en suis pas moins charmée de te la voir prendre si légèrement. Je me livre à toi tout entière; mais ne me reproche jamais la découverte que le hasard t'a fait faire, et garde-toi de l'ivresse du vin, et surtout de celle de la colère.

Je promis tout, et bientôt nos entretiens et notre manière de vivre reprirent leurs allures ordinaires.

La ville où nous nous étions arrêtés était fort agréable, et par ses alentours et par la société qu'elle pouvait nous offrir: aussi ne songeâmes-nous pas à la quitter; et, comme la saison était favorable, les parties de campagne prenaient presque tout notre temps. Ma femme se faisait aimer partout et de tout le monde; car ses manières étaient à la fois aimables et dignes : son talent sur le luth était si remarquable, qu'il couronnait dignement les fêtes les plus splendides.

Il faut que je l'avoue franchement; je n'ai jamais aimé la musique; je dirai même qu'elle m'est presque insupportable. Ma femme avait assez de tact pour s'en apercevoir et pour ne jamais m'en importuner quand nous étions seuls; mais elle se dédommageait de cette privation quand nous allions dans le monde, où elle était sans cesse entourée d'hommages et de marques d'admiration.

J'avais beau m'efforcer d'oublier sa nature de naine, elle me revenait sans cesse à la mémoire, et cette idée m'indisposait contre elle. Un soir, ma mauvaise humeur éclata au milieu d'une société brillante, et j'en fus sévèrement puni.

A mesure que mon amour pour ma femme diminuait, je devenais jaloux. On nous avait invités à un grand souper, et j'étais placé en face d'elle, entre deux femmes charmantes : les propos que je leur adressais étaient d'autant plus ga-

lants, que je trouvais le vin fort bon et que je ne le ménageais pas. De son côté, ma femme était courtisée par deux amateurs de musique très-passionnés : ils la firent chanter, et bientôt tous les convives unirent leur voix à la sienne et ne formèrent plus qu'un chœur. Il n'en fallut pas davantage pour m'indisposer; mais lorsque les deux admirateurs de ma femme insistèrent pour me faire chanter à mon tour, et seul, un des couplets dont on répétait le refrain en chœur, je me fâchai sérieusement; je frappai violemment la table avec le verre que je venais de vider. Mes jolies voisines cherchèrent à me calmer : je me contins; mais le feu couvait sous la cendre.

Quand on s'est une fois laissé aller à un premier mouvement de colère, il est presque impossible de ne pas aller plus loin; la plus petite circonstance suffit pour nous entraîner au delà des bornes de la raison. On apporta un luth à ma femme, et l'on imposa silence à tout le monde. Il fallait me taire, et écouter des sons qui m'agaçaient les nerfs et me faisaient grincer des dents. Mon état d'irritation ne put échapper à ma femme, qui me regarda d'un air caressant; mais elle n'avait plus d'empire sur moi, et je remplis de nouveau mon verre, sans trop savoir ce que je faisais.

— N'oublie pas que c'est du vin, me dit-elle d'un son de voix si extraordinaire qu'il ne pouvait être entendu que par moi.

— L'eau est bonne pour les farfadets, répondis-je tout haut.

Et me tournant vers mes deux voisines, j'ajoutai :

— Si vous me permettez de m'enivrer de vos charmes, je ne viderai point ce verre. Mais je ne me laisserai pas gouverner par une naine!

En prononçant ces mots, je fis un geste si violent, que je renversai mon vin sur la nappe. Cette inconvenance effraya ma femme. Voulant sans doute empêcher les convives de s'en apercevoir, elle se leva, préluda sur son luth, et se mit à chanter un chant d'adieu.

La faute que je venais de commettre m'avait rendu à moi-même, et, pour la première fois de ma vie, je me sentis im-

pressionné par la musique. Les premières strophes s'adressaient à la société, qui se dispersait de tous côtés : la dernière ne concernait que moi. C'était la plainte d'un cœur tendre et fidèle, regrettant le doux lien que l'injustice et l'impertinence de l'objet de ses affections venaient de rompre.

Je lui offris mon bras en silence, et je la ramenai à notre auberge. Je m'attendais à des reproches amers ; mais elle se montra plus gracieuse, plus aimante que jamais ; il y avait même dans sa tendresse quelque chose d'espiègle et d'agaçant qui mit le comble à mon bonheur.

Le lendemain matin, je lui dis que son chant d'adieu de la veille m'avait charmé, et je la priai de chanter pour moi seul quelque chose de gai et de tendre, comme si nous étions encore au début de nos amours.

— Cela ne dépend pas de moi, mon ami, me dit-elle ; mon chant d'hier était une allusion à notre séparation, rendue indispensable par l'injure que tu m'as faite, en dépit de ta promesse et de tes serments.

Je la suppliai en tremblant de s'expliquer plus clairement.

— Je puis maintenant te satisfaire sans danger, me répondit-elle ; car dans peu d'instants je vais te quitter pour ne plus jamais te revoir. Apprends donc enfin un secret que j'aurais voulu pouvoir te laisser ignorer toujours : c'est sous ma véritable forme que tu m'as vue dans la cassette ; car je suis la fille d'Ekwald, de ce puissant roi des nains si célèbre dans l'histoire.

Notre peuple est toujours ce qu'il a été autrefois, actif et occupé, et, par conséquent, facile à gouverner. Les travaux de nos sujets se sont modifiés avec l'esprit des siècles qui ont passé sur leurs têtes. A la fabrication des glaives qui poursuivaient seuls l'ennemi contre lequel on les lançait, des chaînes invisibles que rien ne pouvait rompre, et des boucliers impénétrables aux fers les plus aigus et les plus tranchants, a succédé celle des objets de luxe, de parure et de bien-être matériel. Ils y ont atteint un si haut degré de perfection, que tu serais frappé d'admiration si tu pouvais visiter leurs ateliers et leurs magasins. Enfin notre bonheur

serait complet, si la nation, et surtout la famille royale, n'étaient pas sous l'empire d'un anathème terrible.

Lorsque Dieu créa le monde, et que les montagnes se dressèrent superbes et puissantes au-dessus du sol, son premier soin fut de peupler les entrailles de ces montagnes, afin que des êtres intelligents pussent, non-seulement sur la surface, mais encore dans les mystérieuses cavités de l'intérieur de la terre, contempler sa puissance et adorer sa bonté. Tout le monde sait que les petits gnomes aspirèrent à la domination de l'univers, et que, pour les maintenir dans le sein de leurs montagnes, Dieu se vit obligé de créer des dragons. Ces dragons s'établirent dans les cavernes, vomirent du feu et commirent tant de cruautés, que les pauvres nains s'humilièrent devant leur seigneur et Dieu, et le supplièrent d'anéantir les dragons. La sagesse immuable de Dieu ne lui permet pas d'exterminer ce qu'il lui a plu de faire sortir du néant; mais touché de compassion pour les gnomes repentants, il créa les géants, qui combattirent les dragons, et les réduisirent à un si petit nombre, qu'ils cessèrent d'être un fléau pour nous. Les géants abusèrent de leur victoire, et oppressèrent tellement les nains, qu'ils eurent de nouveau recours à Dieu. Toujours juste et clément, il les écouta avec bonté, et institua l'ordre de la chevalerie contre les dragons et les géants; puis il ordonna aux chevaliers de vivre toujours en bonne intelligence avec les nains.

Tu vois, mon ami, que nous sommes la race la plus ancienne du monde, avantage qui, tout en faisant notre gloire, nous est funeste aujourd'hui. Rien sur la terre ne peut durer toujours; tout diminue, s'affaiblit, se rapetisse; aussi les nains, et surtout les membres de la famille royale, dont le sang est resté pur de tout mélange vulgaire, deviennent-ils plus petits de génération en génération. Pour arrêter autant que possible les progrès de ce mal, nos sages ont décidé que, de siècle en siècle, une fille de roi serait envoyée sur la surface de la terre, pour y chercher un chevalier qui consente à l'épouser, et à renforcer ainsi la race dégénérée des souverains du peuple nain.

Je fus très-surpris d'apprendre qu'en allant à la recherche

d'un chevalier, elle m'eût choisi; car je n'ai pas la vanité de me croire issu d'une race immédiatement créée et instituée par Dieu. Je lui demandai comment elle avait pu s'agrandir au point d'égaler par sa taille la plus belle de nos femmes.

— Je puis encore te satisfaire à ce sujet, me répondit-elle. Le principe fondamental de notre conseil royal, est de s'abstenir de toute démarche hasardée et aventureuse, à moins d'une nécessité absolue; aussi aucune princesse n'avait-elle pu, depuis plusieurs siècles, quitter le royaume de ses pères, et j'y serais sans doute restée comme les autres, si mon frère puîné ne s'était pas trouvé si infiniment petit, que sa nourrice l'égara dans ses langes. On fit les recherches les plus minutieuses et les plus sévères; il fut impossible de le retrouver. Cette catastrophe, inouïe dans nos annales, nécessita une réunion extraordinaire des sages, qui décidèrent, à l'unanimité, qu'il fallait m'envoyer courir le monde.

— Je conçois, lui dis-je, que tes sages aient pris cette décision : cela n'était pas difficile; mais comment ont-ils pu te donner ce corps, cette taille à la fois noble et gracieuse que nous admirons tous en toi?

— Je vais te l'apprendre. Parmi les curiosités du trésor royal, se trouve un immense anneau d'or; je dis immense, parce qu'il me parut tel, lorsque je le vis pour la première fois, et cependant c'est lui que je porte là à mon petit doigt. Après m'avoir montré ce talisman, on m'expliqua la tâche que je devais accomplir, et on me donna toutes les instructions nécessaires pour que je pusse m'en acquitter avec bonheur. Puis on construisit un palais, tout à fait semblable à celui où ma famille passe de préférence la saison d'été. Ce palais est situé à l'angle d'une des entrées d'une caverne qu'il embellit merveilleusement. Au point du jour fixé pour mon départ, nous partîmes pour cette délicieuse résidence. La cour nous suivait; l'armée était sous les armes, et vingt-quatre prêtres portaient l'immense anneau sur un brancard construit exprès pour cet usage, et garni de coussins de velours. Ils marchaient lentement, car ce fardeau les accablait. Arrivés près des marches du palais, ils le déposèrent, et

commencèrent une pieuse cérémonie, trop longue à décrire. Pendant ce temps, mes parents me firent de touchants adieux, et me conduisirent près du brancard. Le grand-prêtre me dit de poser la main sur l'anneau : au même instant je me sentis grandir ; je devins rapidement telle que je suis en ce moment, et je m'empressai de passer l'anneau à mon doigt. Le palais avait disparu ; à sa place je trouvai une cassette que je pris sous mon bras, et je me mis à marcher, très-satisfaite de ma taille et de ma force ; car si, en comparaison des rochers et des arbres, des fleuves et des provinces, j'étais toujours une naine, je me trouvais une géante par rapport à l'herbe, et surtout par rapport aux fourmis, avec lesquelles le peuple nain ne vit pas toujours en bonne harmonie, et dont il est souvent persécuté. J'abuserais de ta patience, mon ami, si je voulais te raconter tout ce qui m'est arrivé avant le jour où tu vins m'offrir tes services. Qu'il te suffise de savoir que j'ai éprouvé un grand nombre d'hommes, et que toi seul, tu m'as paru digne de renouveler la race du puissant roi Ekwald.

Pendant ce récit, j'avais cru sentir ma tête trembler malgré moi sur mes épaules. Je fis plusieurs questions à ma femme, qui me répondit évasivement, en me répétant qu'elle était forcée de retourner à la cour de son père. Elle ajouta qu'un jour, peut-être, elle pourrait revenir près de moi ; mais que, pour l'instant, il lui fallait obéir, puisque, dans le cas contraire, il nous arriverait de grands malheurs à tous deux. Pour m'en citer un seulement, elle m'assura que les deux petites poches de la voiture ne nous offriraient plus aucune ressource. En apprenant que l'argent allait nous manquer, je ne demandai même pas ce qui pourrait nous arriver de pire. Elle comprit mon silence ; nos paquets étaient faits, et nous montâmes en voiture, en plaçant comme toujours, en face de nous, la cassette, dans laquelle, malgré tout ce que je venais d'apprendre, il me fut impossible de reconnaître le palais d'un roi.

Nous étions dans une contrée montagneuse. Arrivés à la dernière station, ma femme descendit de voiture, et s'avança à pied à travers les rochers. Je la suivis avec la cassette,

qu'elle me fit déposer sur un petit tertre au milieu d'un vert ravin, d'où s'échappait une source dont l'eau limpide traversait le gazon en serpentant.

— C'est ici, me dit-elle, qu'il faut nous séparer; sois heureux; peut-être pourrai-je te revoir encore une fois sur cette terre.

Elle était dans un de ses beaux jours; rien n'égalait ses grâces et sa beauté. Il faudrait n'avoir pas de sang dans les veines pour se sentir la force de quitter une pareille femme, quand on se trouve seul avec elle, dans une agreste solitude cachée au reste du monde par d'arides montagnes, embellie par un gazon fleuri et vivifiée par le murmure caressant de l'eau. Je voulus l'attirer dans mes bras; elle me repoussa, et me répéta d'une voix altérée par le regret, que si je cherchais à la retenir, il m'arriverait un grand malheur. Je lui demandai d'un ton lamentable, et avec toutes les marques d'un désespoir sincère, s'il n'y avait aucun moyen d'empêcher notre séparation; elle finit par m'avouer qu'il en existait un, mais qu'elle ne voulait pas me le faire connaître. Transporté de joie, j'insistai vivement; elle m'apprit enfin que ce moyen consistait à devenir aussi petit qu'elle, et à la suivre dans le royaume et à la cour de son père.

Ce n'était pas là tout à fait ce que j'aurais désiré; mais comme elle m'avait déjà façonné au merveilleux, et que j'étais plus amoureux que jamais, je lui dis de me métamorphoser en tout ce qui lui plairait. Au même instant, elle me fit allonger le petit doigt de la main droite, y appuya le bout du petit doigt de sa main gauche, et l'anneau glissa lentement de ce doigt sur le mien. Dès qu'il y fut entièrement passé, il me pressa et me tortura si cruellement, que je ne pus m'empêcher de crier : on eût dit qu'une main invisible me brisait les os; je cherchai ma femme des yeux, mais je ne la vis plus!

S'il n'est point d'expression qui puisse rendre ce que j'éprouvai alors, comment pourrai-je vous dire de quelle joie mon âme fut saisie, lorsque, sur le gazon qui était devenu une forêt pour moi, je retrouvai ma femme! Oubliant tout ce que j'avais souffert, je lui sautai au cou; elle me rendit

toutes mes caresses, et jamais couple plus petit ne goûta un bonheur plus grand.

Ce ne fut pas sans fatigue que nous arrivâmes à travers l'épaisse forêt de gazon, sur le tertre où j'aperçus une masse informe et grossière, dans laquelle mes souvenirs me firent reconnaître la cassette que j'avais déposée sur ce tertre.

— Va frapper avec ta bague contre cette masse, me dit ma bien-aimée, et tu verras des merveilles.

Je vis en effet des merveilles ! L'enveloppe se brisa, les débris tombèrent comme les écailles d'un poisson, et un magnifique palais, avec ses portiques et ses colonnades, se dessina à mes yeux. Nous y entrâmes, et je reconnus, dans la grande salle, la cheminée et le fauteuil que j'avais vus naguère par une fente de la cassette. Cette fente s'expliqua parfaitement à ma pensée ; car la salle recevait le jour par une ouverture artistement pratiquée au milieu de la voûte.

Je ne vous ferai pas une description détaillée de cette demeure ; je me bornerai à vous dire que tout y était commode, riche, beau, magnifique. Je n'avais pas encore fini d'admirer notre nouvelle demeure, lorsque j'entendis dans le lointain une brillante musique ; ma femme sauta de joie, et, m'entraînant dans une galerie, elle m'annonça l'arrivée du roi son père, qu'elle me montra par une fenêtre au milieu d'une foule dorée. Le cortége s'arrêta à la porte du palais ; le monarque y entra suivi de sa cour. Ma femme se précipita au-devant de lui, et, m'entraînant avec elle, nous nous jetâmes tous deux à ses genoux ; il nous releva fort gracieusement, et je m'aperçus avec orgueil que, dans ce petit monde, je pouvais passer pour prodigieusement grand.

Le roi me présenta à ses courtisans, et prononça un discours savamment travaillé, afin de me donner une juste idée de la surprise que lui causait le retour inattendu de sa fille, et de ma présence plus inattendue encore en ce palais ; puis il me nomma son gendre, et fixa au lendemain la cérémonie du mariage, ce qui me causa une grande terreur ; car j'avais pour le mariage une répugnance plus forte encore que pour la musique.

Les musiciens sont, en imagination du moins, toujours

d'accord ; car lorsqu'ils nous ont déchiré les oreilles en accordant leurs instruments, ils sont fermement convaincus qu'ils ont tiré leur affaire au clair, et que l'harmonie sera parfaite ; le maître de chapelle lui-même le croit, et le tintamarre commence et continue avec une assurance admirable. Dans le mariage, on n'a pas même cette illusion, quoiqu'il ne soit qu'un duo ; car lorsque le mari donne le ton, la femme hausse le sien au point que, bientôt, les instruments les plus bruyants ne sauraient plus la suivre.

Je ne vous parlerai pas des fêtes splendides par lesquelles on célébra notre mariage ; je n'y fis aucune attention, et je touchai à peine aux vins et aux mets exquis que l'on servait à profusion ; je ne songeais qu'à me soustraire par la fuite au malheur dont j'étais menacé.

N'ayant rien pu trouver de mieux dans ma tête, je pris, lorsque la nuit fut venue, le parti de m'échapper. Après avoir erré pendant quelque temps, j'aperçus une fente de rocher où je me blottis de mon mieux. Ne craignant plus d'être découvert, je cherchai à me débarrasser du fatal anneau. Mes efforts, cependant, ne servirent qu'à me faire souffrir : l'anneau semblait devenir toujours plus petit, et ma douleur ne cessa qu'au moment où, brisé par le désespoir, je me résignai à conserver ce fatal talisman. Bientôt après je m'endormis profondément ; au point du jour je sortis de ma retraite, et je m'avançai au hasard, lorsque je me sentis tout à coup assailli par une armée de fourmis, qui sortit des amas de sable et de feuilles mortes dont j'étais entouré. Je me défendis vaillamment, et cependant mes audacieux adversaires parvinrent à m'abattre, et me torturèrent si cruellement, que je ne me fis pas répéter l'ordre de me rendre à discrétion. A peine m'étais-je reconnu prisonnier, que le chef de l'armée des fourmis me déclara, de l'air le plus respectueux du monde, qu'étant pour l'instant l'allié de mon beau-père, il n'avait pu se dispenser de me poursuivre et de me ramener à ma princesse. Après ce sincère aveu, il me demanda humblement ma protection auprès du roi.

Vaincu par de plus petits que moi, je devais me féliciter du généreux pardon que ma femme et son père m'accor-

dèrent très-gracieusement, et le reste de la cérémonie du mariage fut célébré avec beaucoup de pompe.

La cour du puissant roi Ekwald n'était pas seulement brillante et magnifique, mais on y menait encore joyeuse vie: tout autour de nous était splendide et riche, mais proportionné à notre taille et à nos besoins. Mon petit palais savourait avec délices les vins exquis et les mets délicats de la table royale, et un baiser, volé sur les lèvres mignonnes de la plus jolie fille d'honneur de ma femme, me ravissait. En un mot, ma nouvelle position était pleine de douceurs et de charmes. Cependant il me restait parfois de ces heures de solitude qui invitent à la méditation; alors je sentais en moi quelque chose qui me rendait à la fois heureux et malheureux; humble et fier, et que je ne puis appeler que l'échelle de *ce que j'avais été*. Cette singulière sensation me fit comprendre celle que les philosophes appellent le sentiment de l'idéal, et qui fait le charme et le tourment de la vie. Je portais en moi l'idéal de ce que j'étais véritablement; je me voyais dans mes rêves en géant redoutable, et ma petite femme, son anneau, ma forme de nain, et toutes les relations attachées à cette forme, me devinrent peu à peu si insupportables, que je songeai enfin sérieusement à ma délivrance. Persuadé qu'elle dépendait entièrement de mon anneau, je dérobai au bijoutier de la cour une petite lime, dont je me servais dans mes moments de loisir pour limer ce cercle d'or, qui, tout en me paraissant fort mince, devenait plus épais à mesure que ma lime s'enfonçait plus avant. Par un hasard fortuné, j'étais gaucher, ce qui me permit de continuer mon travail avec autant de vigueur que d'adresse.

Lorsque je vis que mon anneau ne tenait presque plus, j'eus la prudence de me placer sous la voûte du ciel; et bien m'en prit; car cet anneau se détacha tout à coup de mon doigt, et je grandis avec tant de vitesse, que je croyais toucher aux nuages; mais il est certain du moins, que si j'étais resté dans le palais, je l'aurais infailliblement renversé.

Revenu à ma grandeur naturelle, je me paraissais plus bête et plus gauche. La cassette était à mes pieds; je la sou-

levai; elle me parut plus lourde qu'à l'ordinaire; je ne l'emportai pas moins lestement à la maison de poste où nous avions quitté notre voiture. Elle y était toujours : je demandai des chevaux, et je partis. En route, je fis l'essai des poches qui nous avaient tenu lieu de bourse : elles étaient vides, mais j'y trouvai la clef de la cassette, que je m'empressai d'ouvrir. Elle était pleine d'or !...

Je ne tardai pas à la vider : alors je vendis la voiture et je voyageai en diligence. Quant à la cassette, je ne m'en défis que lorsqu'il ne me resta plus aucune ressource; car j'espérais toujours qu'elle se remplirait une seconde fois.

Après un long détour, je me retrouvai en misérable piéton, la bourse vide, et courtisant la cuisinière de l'auberge où j'avais fait connaissance avec ma belle naine.

CHAPITRE VII.

HERSILIE A WILHELM.

Les relations qui se forment de la manière la plus vulgaire ont souvent de graves résultats. Que ne dois-je pas attendre des vôtres, qui dès le premier moment ont eu quelque chose d'extraordinaire? Un caprice du sort a fait tomber entre mes mains la plus merveilleuse des clefs : maintenant je possède aussi la cassette. Qu'en dites-vous?... Écoutez comment cela s'est fait :

Un jeune homme très-bien fait se présente chez mon oncle, et lui apprend que le célèbre antiquaire avec lequel vous avez eu quelques relations, vient de mourir, et l'a fait légataire universel de son précieux cabinet, en lui ordonnant, comme un dernier témoignage de son affection paternelle, de rendre les objets dont il n'avait été que le dépositaire, et de se débarrasser ainsi du souci que donne toujours un dépôt; tandis que la possession d'objets qui nous appartiennent en propre, n'en donnent jamais; car si l'on vient à les perdre, on est seul à en souffrir.

Après ce prélude, il remit la cassette à mon oncle, qui re-

fusa de s'en charger, parce que lui aussi s'était promis de ne jamais recevoir, ni à titre de don, ni à titre de dépôt, un objet d'antiquité dont il ne connaîtrait pas l'origine. Au reste, la cassette, qui, quoique fort belle, ne portait ni chiffre, ni date, ni nom d'artiste, lui parut sans importance, et tout à fait indigne d'être conservée. Le jeune homme était très-embarrassé; il demanda la permission de déposer ce singulier objet de curiosité dans les archives du Bailly. Mon bon oncle me regarda en souriant.

— Qu'en penses-tu, Hersilie? me dit-il : tu possèdes déjà une assez jolie collection de raretés insignifiantes, si tu y ajoutais cette cassette? Je suis sûr que notre ami ne tardera pas à venir la prendre.

Qu'il est pénible d'écrire ce que l'on voudrait raconter! Je regardai la cassette avec avidité. Cet objet magique, que le destin a si merveilleusement jeté entre les mains du charmant Félix, pouvais-je le laisser enfermer dans le coffre de fer des archives?... Mon cœur me disait non, et je tendis la main en dépit de ma raison, qui me rappelait que je possédais la clef, et qu'en me chargeant de la cassette, je m'exposais à la tentation de satisfaire une coupable curiosité.

Était-ce pressentiment, était-ce désir?... Il me semblait que vous étiez arrivé... que vous m'attendiez dans ma chambre; en un mot, j'étais dans cette agitation, dans ce désordre d'idées où je me trouve toujours quand un événement imprévu m'arrache à ma gaieté habituelle.

Je n'ai plus rien à vous apprendre..... La cassette est là, devant moi, et la clef aussi... Si vous avez un cœur, venez à l'instant même m'arracher à la lutte des passions qui me torturent. Amenez Félix, il est temps pour nous tous de savoir enfin ce que signifie cet objet si merveilleusement trouvé, ce que signifient notre rencontre, notre séparation et les courts instants qu'il nous a été permis de passer ensemble. Oui, je veux que tout cela s'explique, et cependant je crains que les éclaircissements rendent ma situation plus pénible encore.

CHAPITRE VIII.

Parmi les documents qui nous guident dans cette rédaction, se trouve une facétie que nous insérons ici ; car les événements qui nous restent à raconter sont tellement graves, que plus tard, nous n'aurions plus de place pour une pareille historiette. Nous espérons cependant que celle-ci sera agréable à nos lecteurs ; aussi la rapporterons-nous textuellement, telle qu'elle a été racontée par Saint-Christophe, dans une des fraternelles assemblées de l'*Union*.

LA GAGEURE DANGEREUSE.

Dès que les hommes jouissent d'un peu d'indépendance, et qu'ils se sentent heureux à leur façon, ils ne savent plus ni se modérer ni se contenir. C'est une vérité que démontre l'expérience de chaque jour. L'histoire que je vais vous raconter est de ce nombre : elle a pour héros une bande d'étudiants.

Ces jeunes gens, pleins de courage et de vie, profitèrent des vacances pour faire, à travers le pays, des courses aventureuses dont les résultats n'étaient pas toujours heureux. Réunis par l'amour de la liberté et par le désir de chercher des aventures, cette joyeuse société offrait, sous le rapport de la naissance, de la fortune, de l'esprit et du caractère, les contrastes les plus frappants. J'étais de toutes leurs expéditions, je portais les fardeaux trop lourds pour eux, et je méritais l'honorable titre de farceur. Si je m'embarquais plus rarement dans de folles entreprises, je les poussais plus loin, ainsi que vous allez vous en convaincre par le trait que je vais vous raconter.

Nos courses vagabondes nous avaient conduits dans un village situé au milieu de montagnes solitaires. L'auberge était en même temps la poste aux chevaux ; et deux jolies filles qui servaient les voyageurs, la rendaient fort agréable. Nous nous

décidâmes aussitôt à nous y arrêter pour flâner, faire l'amour et vivre à bon marché, afin d'avoir plus d'argent à dépenser dans des lieux plus élégants.

Une après-dînée, lorsqu'une partie des étudiants cuvaient leur vin sous la table, tandis que les autres, dont l'ivresse était plus active, cherchaient à inventer quelque tour extravagant, et nouveau surtout, nous vîmes un carrosse à quatre chevaux entrer dans la cour de l'auberge. Les domestiques sautèrent à terre pour faire descendre leur maître, qui, malgré son âge avancé, paraissait encore leste et bien dispos. Son grand nez, fort bien fait, du reste, me frappa; je ne sais quel démon me souffla une idée folle, que je mis aussitôt à exécution.

— Que pensez-vous de ce seigneur? demandai-je à mes jeunes gens.

— Il me semble, répondit l'un d'eux, qu'il ne ferait pas bon plaisanter avec lui.

— Certainement, ajouta un autre; son air dit clairement: Malheur à qui oserait me toucher!

— J'en conviens, dis-je; et cependant je parie avec vous, tout ce qu'il vous plaira de mettre en jeu, que je lui tirerai le bout du nez sans qu'il m'en arrive le moindre désagrément; ce noble seigneur se croira, au contraire, mon obligé.

— En ce cas, dit Raufbold, le plus généreux de ces jeunes gens, chacun de nous te donnera un louis d'or.

— Encaissez l'argent pour moi, m'écriai-je, j'ai confiance en vous.

— Prends garde à ce que tu vas faire; j'aimerais mieux arracher un poil de la barbe d'un lion que...

Je l'interrompis en lui criant que je n'avais pas de temps à perdre, et je descendis l'escalier d'un bond.

Au premier coup d'œil, j'avais remarqué que la barbe de l'étranger était très-longue; d'où je conclus que ses domestiques ne savaient pas raser. Dans cette conviction, j'abordai le garçon d'auberge d'un air affairé, et je lui demandai si ce noble seigneur ne l'avait pas chargé de lui procurer un barbier.

— Sans doute, me répondit-il ; depuis deux jours déjà son valet de chambre est resté en arrière ; pas un de ses autres domestiques ne sait manier le rasoir, et il veut à l'instant même être débarrassé de sa barbe. Je ne sais que faire, car le barbier du village est en tournée dans les montagnes.

— Présentez-moi à sa place, lui dis-je, et je vous ferai honneur.

Il me donna les rasoirs et le bassin que le barbier avait l'habitude de laisser dans l'auberge, et je le suivis dans la chambre de l'étranger. Ce noble vieillard me mesura du regard, comme s'il cherchait sur ma personne les preuves de mon habileté; puis il me demanda sèchement si je possédais bien mon métier. Je répondis que je n'avais pas mon pareil. J'étais en effet fort habile ; j'avais autrefois exercé cet état, et j'y étais devenu célèbre, parce que je rasais avec la main gauche.

La chambre dans laquelle l'étranger faisait sa toilette, était située de manière que les fenêtres se trouvaient en face des appartements occupés par mes jeunes gens ; et lorsque les croisées étaient ouvertes, on pouvait voir tout ce qui s'y passait. Après avoir terminé mes préparatifs, je saluai humblement ma pratique, et je lui dis de l'air le plus bonasse du monde :

— Excellence, je me suis aperçu depuis longtemps que je rasais beaucoup mieux les paysans que les grands seigneurs. A force de réfléchir sur cette particularité, j'en ai découvert la cause ; c'est le grand air qui rend l'exercice de mon art plus facile et plus parfait. Que votre excellence me permette donc d'ouvrir les fenêtres, et elle aura bientôt lieu de s'applaudir de m'avoir accordé cette faveur.

Il y consentit, et je fis signe aux jeunes gens, qui étaient à la fenêtre, d'être attentifs à ce que j'allais faire. J'abattis en peu d'instants et fort adroitement, la barbe épaisse du noble personnage. Arrivé à la lèvre supérieure, que j'avais laissée exprès pour la fin, je pris le bout de son nez, et je le penchai si visiblement tantôt à droite et tantôt à gauche, que les étudiants furent forcés de reconnaître que j'avais complétement gagné mon pari.

Le noble voyageur se mira avec complaisance ; et il avait raison, car sa figure était imposante et belle ; puis il se tourna vers moi, me donna un florin, et me fit compliment sur mon adresse.

— Rappelez-vous seulement, ajouta-t-il, que l'on ne prend pas les gens comme il faut, par le bout du nez. Débarrassez-vous de cette habitude rustique, et vous pourrez faire fortune dans quelque grande ville.

Je le remerciai humblement, et je me hâtai de retourner auprès de mes jeunes gens, dont la gaieté bruyante commençait à m'inquiéter sérieusement. Ils riaient, applaudissaient et sautaient comme des possédés. Mon premier soin fut de fermer les fenêtres ; puis je les suppliai de garder le silence. Tout fut inutile, et je finis par rire avec eux ; car ils me firent un tableau aussi comique que spirituel, de la gravité avec laquelle je m'étais acquitté de la plus extravagante des actions.

Lorsque cet excès de gaiété se fut un peu apaisé, je comptai mon or avec d'autant plus de satisfaction, que nous devions nous séparer le lendemain. Malheureusement cette séparation ne se fit pas d'une manière aussi paisible que nous l'espérions.

Notre aventure était trop piquante pour qu'il eût été possible de la tenir secrète jusqu'au départ du vieux seigneur. Un des étudiants, nommé Fahrige, s'était engagé dans une intrigue d'amour avec la plus jolie des deux filles de la maison : ils avaient un rendez-vous pour le soir. Il paraît que sa pauvre imagination d'amoureux s'était cruellement trouvée en défaut, puisqu'il n'eut rien de mieux à dire à sa belle que de lui raconter notre folle gageure. Ils en rirent d'abord tous deux à gorge déployée ; puis la jeune fille, riant toujours, la raconta à tout venant ; et, de bouche en bouche, elle arriva au vieux seigneur, au moment où il allait se coucher.

Nous avions si bien employé notre journée, que nous nous tenions fort tranquilles dans notre chambre, et très-disposés à dormir. Tout à coup, un des garçons d'auberge, qui nous était dévoué, accourut hors d'haleine, nous cria de nous sauver, parce qu'on voulait nous tuer.

Les jeunes gens se regardèrent d'un air stupéfait. Je conservai seul assez de présence d'esprit pour fermer la porte aux verroux. Il était temps : les valets de l'étranger frappèrent avec violence et nous sommèrent d'ouvrir ; et comme nous n'y étions point disposés, ils s'apprêtèrent à défoncer la porte à coups de hache. Poussés par l'instinct de la conservation, nous nous retirâmes dans une pièce voisine.

— On nous a trahis! m'écriai-je ; maintenant c'est le diable qui nous tient par le bout du nez.

Le baron Raufbold saisit son épée, tandis que, sûr de ma force, je poussai seul une immense armoire contre la porte, qui heureusement s'ouvrait en dedans. Le Baron était décidé à se défendre ; je l'en empêchai, et je leur dis à tous qu'il ne leur restait d'autre espoir que la fuite, puisqu'il ne s'agissait pas d'éviter la mort, mais des coups de bâton, qui flétrissent et déshonorent les nobles.

La jeune fille qui nous avait trahis survint. Désespérée du danger où nous nous trouvions par sa faute, elle poussa d'abord son amant, et après lui tous les autres, dans un corridor qui conduisait au grenier, d'où elle leur dit de descendre dans la campagne ; et, pour qu'on ne pût pas les poursuivre, elle recommanda à celui qui passerait le dernier de tirer l'échelle après lui. Voulant avant tout couvrir notre retraite, je poussai encore un gros meuble contre la porte, que l'on assiégeait avec violence. Cette audace manqua de me devenir funeste, car lorsque je voulus m'échapper l'échelle était tirée, et il ne me restait plus aucun espoir de me soustraire à la vengeance qu'on nous préparait, et qui devait particulièrement retomber sur moi, puisque j'étais le premier, le vrai coupable... Enfin je me suis tiré de cette fâcheuse aventure, puisque me voilà et que j'ai pu vous la raconter.

Ce méchant tour cependant eut des suites funestes. Le chagrin de n'avoir pu venger l'affront auquel il attachait une trop grande importance, hâta la mort du vieux seigneur. Son fils apprit plus tard la part que le Baron avait prise à cette mystification ; il le provoqua en duel et lui fit une blessure qui le défigura pour le reste de sa vie, lui qui était un des

plus beaux jeunes hommes de son époque. Par un concours d'événements bizarres, ce même duel empoisonna la jeunesse du fils, trop ardent à punir une folie dans laquelle son père avait eu la faiblesse de voir une insulte réelle.

Chaque fable doit être suivie de sa morale : mon récit est une vérité, et la morale en sort si naturellement qu'il est inutile de l'ajouter.

CHAPITRE IX.

Elle était enfin arrivée, l'importante journée pendant laquelle tous ceux qui voulaient aller chercher fortune dans le nouveau monde, ou rester dans la vieille Europe, devaient faire connaître leur résolution définitive.

Des chants joyeux retentissaient dans toutes les rues du bourg. Les compagnons des divers métiers se réunirent et marchèrent en bon ordre vers le château, où ils furent introduits dans la grande salle du banquet. Les chefs, c'est-à-dire Lénardo, Frédéric et le Bailli, allaient se placer sur leurs siéges, lorsqu'un inconnu d'un extérieur agréable, et qui annonçait à la fois un militaire et un homme de cour, demanda la permission d'assister à la séance. Elle lui fut accordée à l'instant; il se disposait à s'asseoir dans la foule; mais Lénardo lui céda sa place, et prononça debout le discours suivant :

« Si nous examinons notre continent, nous trouvons partout de riches provinces surchargées de population; chaque pouce de terrain fertile est exploité, et appartient à des propriétaires qui ont le droit, la volonté et le pouvoir de défendre leurs possessions. Aussi sommes-nous tous pénétrés d'un respect salutaire pour la propriété, que nous regardons comme le premier et le plus grand des biens auxquels l'homme puisse aspirer; et quand l'amour filial, le sentiment patriotique et les liens sociaux nous attachent au sol, chaque prise de possession d'une partie plus ou moins grande de ce sol, nous paraît importante et sacrée. La nature l'a voulu ainsi. L'habitude attache l'homme à la motte de terre

sur laquelle il est né, et tous deux s'unissent par les rapports les plus doux. Qui oserait toucher à cette base fondamentale de notre existence? qui oserait méconnaître la dignité d'un sentiment émané du ciel?

» Il est permis cependant de dire que, si ce que l'homme possède a une haute importance, ce qu'il fait doit en avoir davantage. La propriété foncière n'est donc qu'une faible partie des biens que Dieu nous a donnés. La plus grande, la plus noble partie de ces biens est dans l'action et dans les avantages qui en résultent pour tout ce qui respire sous le ciel. C'est aux jeunes hommes surtout qu'appartient l'action; car, lors même qu'ils voudraient se borner à l'héritage de leurs pères, leurs pensées ne sont-elles pas sans cesse entraînées plus au large? L'aspect de la mer ne suffit-il pas pour éveiller en nous l'idée de l'immensité, de l'infini ouvert à nos affections?

» Mais ne nous perdons pas dans un domaine illimité; concentrons notre attention sur le sol qu'habitent les hommes. Ne voyons-nous pas de vastes contrées traversées sans cesse par des peuplades nomades, dont les cités mobiles les suivent dans les déserts, et se dressent au milieu de vertes prairies où ces peuplades jettent l'ancre, comme dans un port commode et sûr? Cette vie errante est pour elles un besoin. Quant à nous, depuis si longtemps stationnaires et immobiles, nous avons vu le nord-ouest se mettre en mouvement vers le sud-est; nous l'avons vu chasser les peuples devant lui et changer la domination et la propriété. Cet exemple, une fois donné, ne restera pas sans imitateurs. Il est difficile de décider ce que nous pouvons espérer ou craindre d'une invasion étrangère; mais nous devons du moins suivre avec attention le mouvement merveilleux de ces populations trop nombreuses, qui se poussent, se heurtent et se chassent elles-mêmes, sans attendre que l'étranger vienne les chasser; ces populations enfin qui se condamnent volontairement au bannissement et à l'exil.

» Dans de pareilles circonstances, on peut, on doit même céder à ce vague besoin de changer de demeure et de climat, que nous portons tous en nous. Cependant nous ne devons

nous laisser guider ni par la passion ni par la nécessité, mais par une conviction profonde, résultant d'un mûr examen de la situation des choses. On a dit souvent : Notre patrie est partout où nous sommes heureux ; on ferait mieux de dire : Notre patrie est partout où nous sommes utiles. Dans son pays, l'homme inutile peut passer inaperçu ; à l'étranger, il n'est souffert, il n'est estimé surtout, que lorsqu'il est bon à quelque chose. Ainsi donc, mes amis, lorsque je vous répète sans cesse : Soyez partout et toujours utiles à vous-mêmes et aux autres, ce n'est pas mon opinion à moi que je vous exprime ; non, c'est l'arrêt que la vie a prononcé sur elle-même.

» Achevons de détourner nos regards de la mer et des navires diligents et tumultueux qui la peuplent ; la terre offre assez de tableaux dignes de notre admiration. Voyez comme elle est tourmentée, creusée, traversée en tout sens par une race de fourmis aussi turbulentes qu'infatigables. Puisque Dieu a empêché la tour de Babel de s'achever, c'est qu'il a voulu que l'espèce humaine fût ainsi dispersée. Qu'il en soit loué ! Ce n'est point un anathème, c'est une bénédiction qui se perpétue de génération en génération.

» Voyez avec quelle joie bruyante la jeunesse avide de savoir, se porte vers les villes et les pays où l'on enseigne ce qu'elle ne peut apprendre sous le toit paternel. Et quand elle a épuisé tous les enseignements à sa portée, sa vue s'étend sur l'univers pour y chercher des sciences nouvelles, et le moyen d'utiliser celles qu'elle a acquises. Laissons-la s'aventurer au hasard. Nous qui sommes des hommes faits, imitons les naturalistes que l'amour de la science pousse à braver des dangers dont ils connaissent la gravité. Si nous partons, que ce soit pour ouvrir à l'ancien monde un monde nouveau ; que ce soit pour lui frayer une route qui puisse l'y conduire facilement.

» Des nuages de poussière enveloppent les grands chemins ; ces nuages sont soulevés par les voitures des riches voyageurs, dont Yorick nous a si bien dépeint les manières de voir et d'agir. Il peut les suivre du regard avec orgueil, ces riches voyageurs, l'artisan qui fait route à pied !

C'est pour servir l'intérêt de son pays, qu'avant de revenir s'asseoir au foyer paternel, il va perfectionner son métier, en l'exerçant dans les pays étrangers. Tout ce qui tient au commerce est soumis à ce mouvement perpétuel. Il n'est point de petit marchand qui ne soit obligé, parfois de quitter sa boutique pour aller acheter et vendre dans les foires, s'approvisionner dans les magasins des grandes fabriques, et augmenter ainsi son petit bénéfice, à lui, en le confondant avec le bénéfice incalculable du grand tout industriel. D'autres commerçants, qui cherchent à nous arracher notre argent presque malgré nous, sont plus remuants encore : ils parcourent le pays à cheval et en voiture ; ils nous poursuivent avec leurs échantillons dans les villes et dans les campagnes; ils nous tentent et nous séduisent par la variété des objets qu'ils offrent à notre choix, et par les termes éloignés qu'ils accordent pour le payement.

» Mais que vous dirai-je de cette nation errante, dotée plus richement que toute autre de l'amour et du besoin de voyager, qui, par son activité rusée, surprend la bonne foi des hommes stables, et enlève à ses concurrents presque toutes les occasions favorables? Il ne nous est pas permis de louer ce peuple ; notre société évite toute relation avec lui ; mais nous ne devons pas le blâmer, puisqu'il est du devoir des voyageurs, de se montrer bienveillants et serviables, envers tous ceux qu'ils rencontrent sur leur route.

» Les artistes aussi participent à ce grand mouvement. Le peintre, le statuaire, l'architecte, font voyager leur pinceau, leur ciseau, leur compas, partout où l'on demande des tableaux, des statues, des palais. Le musicien a besoin de changer souvent d'auditoire, puisque, plus il est nouveau pour lui, plus il l'impressionne fortement. Les comédiens voyagent tantôt en troupe et tantôt isolément, et leur talent s'accroît à mesure qu'ils le transportent de théâtre en théâtre, de ville en ville. L'enseignement lui-même doit aller de chaire en chaire, afin que la semence du savoir de chaque professeur puisse germer partout. Y a-t-il des voyageurs plus infatigables que ces hommes pieux, qui portent la parole de Dieu aux peuples les plus sauvages et les plus éloignés? et ne

voyons-nous pas des troupes de fidèles marcher, avec une persévérance héroïque, vers les saints lieux où la prière leur paraît plus efficace qu'au pied des autels de leur pays?

» Tous ces voyageurs n'ont rien qui nous étonne, car s'ils ne voyageaient point ils ne seraient pas ce qu'ils sont. Faut-il conclure de là, que celui qui cultive le sol doit y rester invariablement attaché? Interrogeons l'expérience. Le fermier qui a prospéré sur un domaine, en cherche un autre quand son bail est terminé, et le cultive avec le même amour que le premier; il n'est point de propriétaire qui n'échangerait avec plaisir le terrain qu'il a défriché, contre des landes cent fois plus vastes, qu'il défricherait de nouveau pour passer dans de nouveaux déserts à cultiver.

» Laissons ce colon intrépide lutter contre l'aridité du sol, la rigueur du climat et la férocité des animaux sauvages; retournons dans le monde civilisé, nous n'y trouverons pas plus de stabilité. Examinons l'administration des grands empires. Le fonctionnaire le plus habile n'est-il pas exposé à être appelé de province en province, de pays en pays? et ne pouvons-nous pas lui appliquer cet axiome : que sa patrie est partout où il est utile? Ne blâmons point ces hommes d'état de ne quitter qu'à regret leurs postes élevés; en les perdant ils perdent tout; car il ne leur est pas permis d'être utiles dans les contrées qu'ils pourraient visiter de leur propre mouvement.

» Il existe une profession que l'on peut regarder comme la plus honorable de toutes, et qui est en même temps la plus ambulante : je veux parler de l'état militaire. Pendant la paix même, le soldat passe sans cesse de garnison en garnison, car il faut qu'il soit toujours prêt à se mettre en route pour défendre son pays. Souvent aussi le caprice des peuples ou des souverains l'envoie guerroyer dans les contrées les plus éloignées, et il meurt presque toujours sans avoir jamais eu de domicile fixe. Si la valeur est la première vertu du soldat, le dévouement et la fidélité en sont le complément. Aussi les soldats du peuple le plus célèbre non-seulement par sa valeur, mais encore par son dévouement et sa fidélité, sont-ils toujours prêts à quitter leur pays, pour aller servir

de gardes à la personne des plus grands comme des plus petits souverains de l'Europe.

» Il existe encore une autre classe mobile et indispensable aux gouvernements : c'est celle des diplomates inavoués, qui voyagent de cour en cour et enlacent tout le monde civilisé dans leurs trames adroitement ourdies. En temps de paix, ils visitent les capitales ; en temps de guerre, ils devancent les armées victorieuses et celles qui fuient, comme pour leur indiquer les routes qu'elles doivent prendre.

» Je vous ai prouvé jusqu'ici que notre société des voyageurs, peut se glorifier de compter dans son sein les classes les plus utiles ; je vais vous prouver maintenant que les empereurs et les rois sont également des nôtres. C'est en parcourant à pied, à la tête de son armée, le monde qu'il venait de conquérir, que le voyageur impérial, le noble Hadrien, en prit possession. Les conquérants devant lesquels les murailles tombent, les frontières disparaissent et les nationalités s'évanouissent, ne sont-ils pas des voyageurs armés? et les rois qu'ils précipitent de leurs trônes, ne sont-ils pas errants et fugitifs au point, qu'ils trouveraient à peine une place, dans notre active et utile association de voyages ?

» Bannissons toutefois les élans passionnés, la tristesse, et les folles rêveries. Il est passé, le temps où l'on parcourait le monde à l'aventure ; grâce aux savants et aux artistes qui l'ont exploré en tout sens, nous savons ce que nous pouvons y trouver de bien et de mal. Cette connaissance précise et nouvelle n'est pas encore arrivée jusqu'à vous, mes amis ; mais la société s'est chargée de vous donner des éclaircissements aussi exacts qu'intéressants, sur le pays vers lequel vos vœux pourront vous pousser. Nous pouvons donc nous regarder comme une association cosmopolite. Notre pensée est grande, mais simple ; l'exécution, secondée par la raison et par la force, en sera facile. L'union seule est toute-puissante ; évitons toute division, et que le principe de l'un soit toujours celui de l'autre. Apprenons à nous comprendre en dehors de toute relation ordinaire et stable ; ne cherchons pas le droit commun dans les circonstances, mais dans notre cœur ; et notre pays et notre foyer domestique seront là où

l'on aura besoin de nous. Qui se consacre à l'utile est toujours sûr d'arriver à son but, quelle que soit la route qu'il puisse prendre; tandis que le choix de cette route est déjà une difficulté immense pour celui qui aspire au grand, au beau. Au reste, dans toutes les éventualités possibles, l'homme isolé est faible; l'association le rend fort : il doit donc la demander et la chercher, comme le propriétaire qui veut faire bâtir, demande et cherche un architecte, des maçons et des charpentiers.

» D'après le système sur lequel nous avons fondé notre société, il n'est personne trop bas placé sur l'échelle sociale, pour ne pas trouver parmi nous le moyen d'utiliser ses penchants, et même ses passions. Il pourra également réparer les malheurs et les fautes, dans lesquelles les caprices du hasard pourraient l'avoir fait tomber. Nous nous sommes, en outre, imposé deux devoirs inviolables. Le premier consiste à respecter toute espèce de culte, parce que tous se trouvent plus ou moins dans le *Credo*, et recommandent à l'homme le travail et la probité. Le second concerne la morale, que nous observons sévèrement et sans pruderie, telle que l'exigent les *trois vénérations*, enseignées à ceux d'entre vous, qui ont eu le bonheur d'avoir été élevés dans la province de nos respectables Instituteurs.

» Je viens de vous rappeler les bases fondamentales de la Société; l'heure solennelle de la séparation a sonné : saluons-la par une strophe de notre chant d'adieu. »

Et tous entonnèrent les paroles suivantes :

« Ne t'attache pas au sol que tu foules à tes pieds; ose braver le hasard : éveille-toi, avance, marche, avance toujours! Il est partout, le foyer domestique de l'homme dont le bras est robuste, dont la tête est forte et sage. Partout où le soleil brille, partout où le soleil échauffe et réjouit, il n'est point de soucis, il n'est point de tourments! Si la terre est vaste, si le monde est grand, c'est pour offrir plus d'étendue à nos efforts, plus d'espace à nos œuvres! »

CHAPITRE X.

Pendant ce chant, la plupart des artisans s'étaient levés et avaient quitté la salle deux à deux, en bon ordre et au son d'une musique bruyante. Lénardo se tourna vers l'étranger en lui demandant s'il voulait s'expliquer pendant cette séance, ou s'il désirait un entretien particulier. L'étranger se leva, salua l'assemblée, et s'exprima en ces termes :

— C'est précisément en ce moment que la réunion est telle que je la désire. Les hommes restés calmes et immobiles pendant que leurs camarades s'éloignaient joyeusement ont, par cela même, déclaré qu'ils voulaient continuer à vivre sur le sol natal. Je les en félicite cordialement, et je m'engage à leur fournir du travail pour plusieurs années. Je prie en même temps les chefs qui les ont si noblement dirigés jusqu'ici, de m'accorder quelque attention, afin que je puisse leur indiquer les ressources qui me permettent de tenir l'engagement que je viens de prendre. J'espère, qu'après ces éclaircissements, ils voudront bien me faire connaître les conditions auxquelles il faudra sans doute me soumettre.

Lénardo régla d'abord les affaires les plus pressées ; puis les artisans restés dans la salle sortirent lentement et au son d'une grave musique.

Quand il fut seul avec les deux chefs, Odoard, c'était le nom de l'étranger, leur donna tous les détails nécessaires sur sa mission, ce qui les entraîna à de longs et sérieux entretiens sur le but philanthropique de leurs entreprises mutuelles. Charmé de ses nouveaux amis, qu'il connaissait déjà de réputation, Odoard n'hésita point à leur confier une partie des secrets de sa vie.

Grâce à l'heureuse mémoire de Frédéric et à son talent d'écrire presque aussi vite que la parole, nous avons, dans nos documents, un extrait de la partie confidentielle de cette conversation, que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs. Plus tard ils apprendront peut-être à connaître de plus près cet homme remarquable, qui, sans doute, commence déjà à les intéresser.

PAS TROP LOIN.

Dix heures du soir venaient de sonner. Le couvert était mis dans une salle décorée de guirlandes de fleurs; et sur le buffet on voyait, au milieu de bouquets et de bougies, des gâteaux et des sucreries de toute espèce que les enfants regardaient d'un œil satisfait, parce qu'ils étaient sûrs d'avoir leur part de ce magnifique dessert. Leurs parures ressemblaient à des mascarades; mais comme il est impossible d'enlaidir les enfants, ils avaient l'air des plus jolis génies nains du monde.

Le père les réunit autour de lui et leur fit faire une répétition générale, des dialogues en vers qu'ils devaient réciter à leur mère, pour célébrer l'anniversaire de sa naissance.

Le temps s'écoula, et la vieille ménagère vint, de quart d'heure en quart d'heure, mettre le comble à l'impatience de son maître, en lui annonçant que les lampions de l'escalier commençaient à manquer d'huile, et que les mets favoris de Madame, ne pouvaient plus se conserver chauds sans se gâter.

Les enfants, que l'ennui accablait, commencèrent à devenir insupportables, et le père les réprimanda, tout en écoutant le roulement des voitures qui passaient dans la rue, et dont pas une ne voulait entrer dans la cour. Pour cacher son dépit, il fit faire aux enfants une seconde répétition qui réussit fort mal : ils étaient impatientés, et déplaçaient les mots et outraient les gestes comme des acteurs qui ne sentent pas ce qu'ils débitent. Les angoisses du pauvre mari augmentèrent de minute en minute. Laissons-le parler lui-même :

A onze heures je n'espérais plus, je craignais. Il me semblait la voir entrer avec ses grâces faciles; je croyais l'entendre s'excuser légèrement, m'assurer qu'elle était accablée de fatigue, et me reprocher, par des voies détournées, que je la contrariais sans cesse dans ses goûts et dans ses plaisirs. Tout ce que j'avais souffert depuis plusieurs années me revint à la mémoire; je croyais la haïr, et je ne savais plus quel accueil je devais lui faire. Mes pauvres enfants, pares

comme de petits anges, dormaient sur le sofa. J'étais hors de moi; j'avais besoin de respirer le grand air, et je me disposai à sortir avec mes légers vêtements de fête. La vieille, à laquelle je balbutiai je ne sais quelle excuse, me jeta un manteau sur les épaules, et je m'élançai à travers les rues, dans cet état d'effervescence passionnée qui ne semble appartenir qu'à la première jeunesse.

En citant ce passage, nous avons amplement usé du droit que s'arrogent les poëtes épiques, lorsqu'ils jettent tout à coup leurs lecteurs au milieu de l'action. Nous venons de voir un homme estimable dans une position affligeante dont nous ignorons les causes. Pour apprendre à les connaître, rejoignons la bonne vieille, et écoutons les observations qu'elle s'adresse à elle-même :

Voilà ce que je craignais depuis longtemps!... Je n'ai pas ménagé Madame, je l'ai avertie; mais c'est plus fort qu'elle. Quand Monsieur s'est pendant toute la journée cassé la tête dans son bureau, il trouve le soir la maison vide, ou encombrée par une société qui ne lui convient pas... Madame ne saurait vivre qu'au milieu du monde, au milieu des hommes surtout. Quand elle ne peut pas toujours aller et venir, faire et refaire sa toilette, on dirait que l'air lui manque. Aujourd'hui, l'anniversaire de sa naissance, elle part dès le matin pour la campagne, et nous profitons de son absence pour tout disposer à la maison. Elle a promis d'être de retour à neuf heures : Monsieur fait répéter aux enfants les compliments qu'il a composés; ils sont parés, les appartements sont décorés, les lampions et les bougies brillent de tous côtés; les mets rôtis et bouillis, les friandises, rien ne manque; mais elle ne vient pas!... Monsieur a de l'empire sur lui-même, il cache son dépit... la patience enfin lui échappe; il se sauve de la maison au milieu de la nuit!... Où est-il allé?... J'ai fait mon devoir, j'ai dit à Madame qu'il pourrait bien lui donner une rivale... Il a courageusement résisté jusqu'ici à la belle dame qui le guette depuis longtemps... Maintenant... sa bonne volonté méconnue, ses attentions dédaignées... qui sait où tout cela pourra le conduire? Fuir sa maison à l'heure qu'il est!... Oh! c'est bien

à présent que tout est perdu!... Madame ne m'a pas écoutée quand je lui disais toujours : *N'allez pas trop loin!...*

Reprenons le fil de l'histoire telle que le mari l'a racontée lui-même à ses nouveaux amis.

En parcourant les rues au hasard, je passai devant la grande auberge où toutes les personnes de distinction ont l'habitude de descendre, et je demandai au garçon, qui me connaissait, s'il n'était pas arrivé une belle berline attelée de chevaux de poste. Il me répondit qu'on n'avait rien vu de semblable. Poursuivant alors la ruse que j'avais inventée pour éclaircir mes soupçons, je lui dis de faire prendre, en hâte, les mesures nécessaires pour recevoir dignement les nobles voyageurs que j'attendais, et qui ne tarderaient pas à arriver. J'ajoutai que je me chargeais de la dépense; et je me retirai dans une chambre du second étage, afin de laisser le premier à la disposition des hôtes que je prétendais attendre.

Dès que je me trouvai seul, mes inquiétudes se réveillèrent. Aggravant et adoucissant tour à tour les torts de ma femme, je finis par me convaincre que tout pourrait encore se remettre sur l'ancien pied, et je retrouvai, de la pensée du moins, ma vie habituelle; puis le dépit et les soupçons m'assiégèrent de nouveau. Je n'avais jamais pensé qu'il fût possible d'être aussi malheureux que je l'étais alors.

Nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu Odoard, dans le mari, qu'un événement peu important en apparence, a jeté dans une pareille agitation. Pour expliquer cet état, il est nécessaire de donner quelques détails sur son passé.

Issu d'une illustre et ancienne famille, il réunissait toutes les vertus de ses ancêtres. Élevé dans une école militaire, il y avait acquis des connaissances réelles et profondes, et son extérieur était devenu noble et imposant. Dès sa première jeunesse, il obtint un emploi à la cour qui le mit à même d'envisager les plus grands personnages sous leur véritable point de vue. Bientôt après on l'attacha à diverses ambassades, où il étudia le monde et les cours étrangères. Son heureuse mémoire, son esprit pénétrant, sa facilité à s'exprimer dans presque toutes les langues, son adresse à profiter du passé, à utiliser le présent et à prévoir l'avenir, ses

manières insinuantes sans importunité, lui valurent l'estime et l'affection générales. Ses succès diplomatiques attirèrent sur lui l'attention du premier Ministre, qui, pour s'attacher intimement un homme aussi remarquable qu'utile, lui fit épouser sa fille. Cette jeune personne était douée d'une beauté rare et de tous les talents qui font le charme de la vie sociale.

Le courant des félicités humaines, quelque bien établi qu'il puisse être, rencontre tôt ou tard une digue qui le refoule sur lui-même.

Le souverain du pays, dont le beau-père d'Odoard était le premier Ministre, se trouvait être le tuteur et l'oncle de la princesse Sophronie, dernier rejeton de la branche aînée. Si la loi donnait la couronne à son oncle, elle laissait du moins à cette princesse, tant de droits et de priviléges, que, pour éviter toute discussion, on résolut de la marier au prince héréditaire, son cousin; mais il était encore si jeune que, pour l'instant, la réalisation de ce projet était impossible. Odoard fut chargé de négocier cette union; mais on ne tarda pas à l'accuser de nourrir un penchant secret pour la princesse, qu'il avait en effet chantée, sous le nom d'Aurore, dans un petit poëme très-passionné. De son côté, Sophronie accrédita ces soupçons, en répondant sèchement aux railleries qu'on se permettait sur sa préférence marquée pour Odoard, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas apprécier le mérite d'un tel homme.

Le cours des événements acheva de mettre toutes les apparences contre lui. Les conseillers directs du souverain ne cherchaient qu'à éloigner les discussions sur les droits de la princesse, tandis que ses partisans pressaient de tout leur pouvoir, le règlement définitif de ces droits, afin d'utiliser la protection d'un roi voisin, parent de cette princesse, mais déjà si avancé en âge, que l'on ne pouvait compter longtemps sur sa vie. Odoard avait été chargé d'une mission de pure politesse auprès de ce roi, qui, à la même époque, prit si chaudement les intérêts de Sophronie, qu'on accusa l'envoyé de l'avoir influencé en ce sens. Enfin l'acharnement de ses ennemis fut tel, que son beau-père, convaincu de son inno-

cence, eut besoin de tout son crédit pour faire convertir l'exil qu'on lui destinait, en un emploi de gouverneur d'une province éloignée.

Odoard se trouva heureux dans cette nouvelle position, qui lui permettait de déployer toutes ses facultés intellectuelles. Une foule de choses belles, grandes et durables, étaient à faire dans ce pays négligé, tandis qu'à la cour il avait toujours été obligé d'agir contre ses convictions, et de borner sa bonne volonté à opérer un bien passager. Sa femme, accoutumée au tourbillon du grand monde, en dehors duquel l'existence lui paraissait impossible, ne se décida que fort tard, et malgré elle, à venir le rejoindre. Il ne s'en crut pas moins obligé de la dédommager de ce sacrifice, en lui procurant tous les plaisirs que sa nouvelle position rendait possibles. C'est ainsi qu'il lui permit de consacrer l'été à de brillantes parties de campagne, et l'hiver aux théâtres d'amateurs, aux bals et aux fêtes de tout genre. Il poussa la bonté et l'indulgence jusqu'à recevoir, à titre d'*Ami de la maison*, un étranger qui lui déplaisait; car, dès leur première entrevue, il avait reconnu en lui un homme faux et perfide.

Nous croyons en avoir assez dit, pour revenir à la narration que nous devons à l'excellente mémoire de Frédéric. Cette narration nous montre Odoard se promenant à grands pas dans la chambre de l'auberge, où il venait de faire préparer une réception magnifique, pour des hôtes qu'il n'était pas sûr de voir arriver. Le garçon lui offrit une tasse de bouillon qu'il accepta avec empressement, car il n'avait pas goûté au splendide repas resté intact à la maison.

Bientôt un cor de postillon, que le garçon reconnut pour appartenir à la contrée des montagnes, se fit entendre dans la rue, et une berline attelée de quatre chevaux de poste entra dans la cour. Le garçon s'élança d'un bond vers la porte en s'écriant : Voici votre monde. Odoard n'eut que le temps de lui recommander de ne pas le trahir et de soutenir hardiment que rien n'avait été commandé d'avance.

L'agitation d'Odoard ne lui avait pas permis de voir les voyageurs descendre de voiture, et il ignorait encore qui ils étaient, lorsque le garçon vint lui dire que la berline avait

amené trois dames, l'une âgée et respectable, l'autre jeune, noble, gracieuse et belle au delà de toute expression.

— Quant à la troisième, ajouta-t-il, c'est une soubrette délicieuse, flattant et commandant tour à tour. Je me suis mis à la courtiser, et elle a pris avec moi un ton de moquerie espiègle et dédaigneux, qui lui sied à merveille. Les dispositions prises pour les recevoir ont étonné ces dames, et le souper que je viens de leur servir a mis le comble à leur surprise.

Les deux voyageuses s'étaient en effet mises à table; mais la plus âgée mangeait fort peu, et la jeune ne prenait rien. Lucie, c'est le nom de la femme de chambre, stimulée par la faim, trouvait tout excellent, et s'extasiait sur la qualité des bougies, du linge, des porcelaines et de tous les objets de luxe, qu'il est si rare de rencontrer dans une auberge où l'on tombe à l'improviste.

Lorsque le garçon vint desservir la table, la dame âgée lui demanda si, dans cette maison, on était toujours aussi bien préparé à recevoir les voyageurs, même quand ils arrivent au milieu de la nuit. Cette question toute simple, le jeta dans la position d'un enfant assez discret pour garder un secret, mais trop inexpérimenté pour ne pas laisser deviner qu'on lui en a confié un. Ses réponses embarrassées enhardirent la femme de chambre, qui lui tendit un piége, où il se prit complétement. Persuadée que leur réception avait été commandée d'avance par un ami officieux, elle soutint que cet ami était un vieux monsieur. Le garçon protesta vivement contre cette qualification, et déclara que l'homme, dont il avait exécuté les ordres, était jeune et bien fait. La jeune dame, presque effrayée d'abord, se rassura en songeant que cette attention ne pouvait venir que de son oncle; mais son amie lui fit observer qu'une pareille galanterie n'était pas dans ses habitudes. Et pourtant, comment l'attribuer à un autre, puisque lui seul savait que sa nièce devait passer par cette ville à une pareille heure de la nuit?

Lucie fit remarquer à sa maîtresse que le garçon se coupait à chaque instant, et que pour savoir définitivement à quoi s'en tenir, il fallait faire prier l'inconnu de vouloir

bien venir recevoir les remercîments de ces dames. Au même instant, elle lui en donna l'ordre en leur nom, et lui recommanda de dire à ce monsieur que, s'il refusait cette invitation, les dames iraient elles-mêmes le trouver dans sa chambre.

Le garçon courut aussitôt près d'Odoard :

— Je n'y comprends plus rien, lui dit-il; on vous prend pour un vieil oncle qu'on veut voir absolument. Ce n'était donc pas ces dames-là que vous attendiez? Au reste, qu'est-ce que cela vous fait? l'aventure n'en sera que plus piquante. Ne la dédaignez pas, la jeune dame vaut bien la peine qu'on se dérange pour elle. En tout cas, hâtez-vous de descendre, si vous ne voulez pas voir toute la volée s'abattre ici.

L'agitation demande de l'agitation. Odoard était trop ému pour ne pas saisir avec empressement le nouveau, l'inattendu qui venait s'offrir à lui. A cette impatience, se mêlait un vague pressentiment qui semblait lui dire qu'il allait au-devant d'une ancienne connaissance.

Dès que les deux dames le virent paraître sur le seuil de la porte, elles crurent reconnaître l'oncle, et se levèrent pour aller le recevoir; mais au même instant la jeune personne poussa un cri aigu, et se jeta dans les bras de sa vieille amie.

Déjà Odoard l'avait reconnue; il voulait fuir; un pouvoir irrésistible le poussa en avant. Eperdu, hors de lui, il tomba aux pieds de la belle voyageuse, saisit sa main, et la couvrit de baisers brûlants.

— Aurore! murmura-t-il d'une voix étouffée...

Retournons à la maison où nous avons fait connaissance avec le héros de cette petite histoire.

La bonne vieille ne sachant plus ni que faire ni que penser, entretint machinalement les lampions de l'escalier, et retira du feu le magnifique souper, dont plusieurs plats étaient perdus sans ressources. La femme de chambre, restée près des enfants endormis, renouvela, avec une patience imperturbable, les bougies qui touchaient à leur fin. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi.

La maîtresse de la maison, si impatiemment attendue, arriva enfin. Pour excuser l'absence du mari, la bonne vieille

dit au domestique qui avait accompagné madame, qu'une affaire importante venait de le forcer de sortir. Le domestique raconta à son tour à la vieille, que le retard de sa maîtresse avait été occasionné par un accident arrivé en route : la voiture avait versé dans un fossé.

Albertine, c'est le nom de la jeune dame, monta l'escalier sans daigner remarquer la brillante illumination. En entrant dans la salle, les apprêts de fête et la toilette des enfants l'impressionnèrent si désagréablement, qu'elle demanda d'un air piqué ce que signifiait cette mascarade.

— Elle vous aurait fait sans doute beaucoup de plaisir, répondit la femme de chambre, si vous étiez arrivée quelques heures plus tôt.

Les enfants se réveillèrent, reconnurent leur mère, et se mirent à réciter leurs compliments; mais comme elle ne les écoutait point, ils se découragèrent; la mémoire les abandonna, et ils restèrent court. La femme de chambre les emmena pour les coucher, et Albertine, restée seule dans la chambre, éclata en sanglots.

Pour expliquer cette douleur, il est indispensable de dire quelques mots sur le passé et sur le caractère d'Albertine. C'était une de ces femmes auxquelles on ne trouve rien à dire dans un tête-à-tête, mais qu'on s'estime heureux de rencontrer dans le monde. C'est là seulement qu'elles peuvent briller ; car leur genre de mérite demande, pour paraître et se faire sentir, un vaste cercle d'action, de nombreux témoins, un élément enfin qui les porte et les pousse, et en dehors duquel elles sont complétement nulles.

L'homme dont nous avons déjà parlé sous le titre d'*Ami de la maison*, s'était insinué dans ses bonnes grâces, parce qu'il savait la placer dans son élément, en l'entourant toujours d'une société nombreuse et remuante. La jeune et brillante Florine, propriétaire d'un domaine du voisinage, le secondait de son mieux; car dans son château, qu'elle habitait pendant l'été, les fêtes succédaient aux fêtes, et les plaisirs aux plaisirs.

Florine était née pour cette vie de dissipation : espiègle et gaie, elle ne semblait demander de l'affection à personne, et ne vouloir jamais en accorder. Danseuse passionnée et

causeuse intrépide, elle n'estimait les hommes qu'autant qu'ils allaient en mesure, et qu'ils ne gardaient jamais le silence pour se livrer à une réflexion quelconque. Voulant multiplier les occasions de réunir chez elle une société nombreuse, elle avait réclamé le privilége de célébrer, dans son château, les fêtes de toutes ses connaissances. Le jour de l'anniversaire de la naissance d'Albertine, elle avait redoublé d'efforts pour varier les plaisirs; les danses, les jeux et les repas s'étaient prolongés jusqu'à l'entrée de la nuit. Il fallait partir enfin, et se hasarder au milieu des ténèbres, sur une route d'autant plus mauvaise, qu'on avait commencé à la réparer. Florine, qu'une affaire de toilette rappelait à la ville, avait accepté une place dans la voiture de son amie. Le cocher dirigeait ses chevaux au hasard, car la nuit était sombre; les cahots se succédèrent rapidement, et la voiture tomba dans un fossé. La peur fit oublier toute prudence à *l'Ami de la maison.*

— Florine, ma chère Florine, es-tu blessée? s'écria-t-il.

Albertine crut rêver. Le traître ne tarda pas à se dévoiler plus complétement encore : sa complice avait perdu connaissance; il la prit dans ses bras et parvint à l'arracher de la voiture, sans songer à la malheureuse Albertine. Le domestique vint enfin au secours de sa maîtresse, et la conduisit dans une petite auberge, située à peu de distance du théâtre de cette catastrophe. Là, une déception plus cruelle encore l'attendait. Florine était étendue sur le seul lit qu'il y eût dans cette auberge, et *l'Ami de la maison*, secondé par l'hôtesse, lui prodiguait les soins les plus tendres. Elle ouvrit enfin les yeux et jeta les bras autour du cou de son sauveur. Tous deux s'abandonnèrent sans réserve à la joie de se retrouver après l'événement funeste qui aurait pu causer la mort de l'un ou de l'autre, et rompre ainsi un lien, d'autant plus tendre et plus enivrant, qu'il était secret et coupable. Les yeux de Florine avaient repris leur éclat et ses joues leurs nuances brillantes; le bonheur l'embellissait.

Albertine se tenait seule et debout, dans un coin de la chambre; on ne songeait pas même à elle. Qui oserait décrire ce qui se passait alors dans son cœur?

Le cocher était parvenu à remettre la voiture en état de marcher, et chacun y reprit sa place. L'enfer lui-même, n'aurait pu resserrer dans un espace plus étroit et plus près les uns des autres, les traîtres et la victime.

CHAPITRE XI.

Depuis plusieurs jours Lénardo consacrait tous ses instants à procurer aux émigrants ce dont ils pouvaient avoir besoin, tandis qu'Odoard sondait les facultés des membres de la *Société de l'Union*, décidés à rester dans leur pays. Wilhelm et Frédéric, qui n'avaient rien à faire, s'entretenaient ensemble sur le but et sur les résultats probables des projets de leurs amis. Malgré sa légèreté habituelle, le jeune espiègle développa son opinion avec beaucoup de clarté. Bientôt tous deux arrivèrent à cette conclusion, que la religion et la morale étaient le meilleur, l'unique lien d'union entre tous les habitants de la terre.

Il serait utile, peut-être, de faire voir à nos lecteurs comment le jeune frère de Nathalie, parvint à faire adopter ce principe à notre héros; la crainte d'abuser de leur patience, nous décide à ne donner ici, que la quintessence des réponses de Frédéric aux questions de son ami.

« Le but de toutes les religions, est de faire accepter patiemment à l'homme, le mal qu'il ne peut éviter; mais chacune d'elles marche vers ce but par une autre route. La religion chrétienne se fait accompagner par la foi, par l'espérance et par l'amour, ce qui donne à la résignation quelque chose de doux et de consolant au milieu des souffrances les plus cruelles. Aussi est-ce cette religion que nous avons adoptée, en nous réservant, toutefois, le droit de l'enseigner à notre manière. Selon nous, il faut pénétrer les enfants de tous les bienfaits de cette religion, avant de leur parler de son origine et de son histoire. Nous sommes tous convaincus que, pour chérir le fondateur du christianisme, autant qu'il mérite de l'être, et pour regarder comme sacré ce qui se rapporte à lui, il faut, avant tout, concevoir

une juste idée du bien qu'il a fait. Si nous repoussons les juifs comme incapables de participer aux progrès de la civilisation et de l'humanité, c'est parce qu'ils rejettent le Christ, c'est-à-dire, le principe de toute civilisation et de toute philanthropie.

» Quant à notre morale, elle est aussi laconique que pure, et pourrait au besoin, se renfermer dans ce seul axiome : Soyez modeste et modéré pour vous procurer le superflu ; soyez infatigable et actif pour vous procurer le nécessaire. Que chacun commente et explique ces paroles selon ses manières de voir, elles n'en resteront pas moins une source inépuisable d'actions utiles.

» Nous exigeons, avant tout des nôtres, un profond respect pour le temps, ce don précieux de la nature et de Dieu, qu'on peut appeler le compagnon le plus actif et le plus infatigable de la vie. Aussi prodiguons-nous, dans la province des Instituteurs, les horloges qui marquent les heures et les minutes ; et les télégraphes établis sur tous nos domaines indiquent, jour et nuit, le cours des heures par des signaux particuliers.

» Notre morale, toute pratique, s'appuie spécialement sur la prudence et sur la circonspection ; elle demande un emploi sagement combiné de chaque heure, de chaque instant du jour. Comme nous ne sommes encore qu'au point de départ de notre société nouvelle, nous attachons une haute importance aux liens de famille, et nous surchargeons les pères et les mères de grands et pénibles devoirs. Dans son ensemble cependant nous facilitons l'éducation, puisque chaque individu est obligé d'être lui-même son serviteur ou sa servante. Sous certains rapports nous nous soumettons tous à un principe unique : c'est ainsi que l'enseignement de la lecture, de l'écriture, de la géométrie, est invariablement soumis à la direction de l'Abbé, dont l'excellente méthode est le plus haut degré de perfectionnement de l'enseignement mutuel, car son plus vif désir est de former à la fois, des élèves et des maîtres.

» Je mentionnerai encore un autre enseignement mutuel pratiqué parmi nous : il consiste à attaquer ou à repousser

un ennemi, et c'est dans cette partie surtout que brille Lothaire.. Ses manœuvres rappellent les campagnes aventureuses de l'Amérique, et cependant elles sont originales, car tout ce qu'il fait ne saurait être autrement.

» Je dois ajouter que, dans la société que nous allons former, nous n'admettrons, pour l'usage ordinaire, ni cloches ni tambours. Les voix humaines remplaceront les premières ; les instruments à vent suppléeront aux seconds. Ces voix et ces instruments n'ont rien de neuf, mais la manière de les utiliser appartient à l'esprit qui, au besoin, les aurait inventés.

La première condition de durée d'un établissement quelconque, est le courage de ses chefs, et nous n'en manquons pas ; chacun de nous est impatient de se mettre à l'œuvre, mais il sait en même temps qu'on ne saurait débuter avec trop de simplicité ; voilà pourquoi nous nous occupons beaucoup moins de jurisprudence que de police. Les règlements de la nôtre sont aussi précis que clairs ; pour vous le prouver, je vais vous en citer quelques-uns.

» Personne n'a le droit de se rendre importun ; celui qui l'est sera mis de côté jusqu'à ce qu'il ait appris à se faire supporter. Lorsqu'un objet inanimé ou un être insensé se trouve en ce cas, il sera détruit à l'instant.

» Chaque district aura trois directeurs de police, qui se relayeront toutes les huit heures, comme dans les mines ; dans notre gouvernement aussi, il n'y aura point de temps d'arrêt, car la surveillance est toujours plus nécessaire la nuit que le jour.

» Ces directeurs de police auront le droit de blâmer, d'exhorter et même celui de réprimander ; mais à la plus légère résistance ils réuniront les jurés. Quand il y aura partage de voix, celle du chef ne sera pas prépondérante, et l'on aura recours à un tirage au sort. Selon nous, lorsque dans une assemblée délibérante les opinions se divisent en parties égales, il est impossible à la raison humaine de décider à laquelle des deux il faut donner la préférence.

» Nous avons, au reste, des principes qui nous sont particuliers sur les majorités en général. Nous les respectons pour tout ce qui concerne les nécessités de ce monde ; mais quand

nous les considérons dans un sens plus élevé, elles nous apparaissent sous un point de vue dont il n'est pas encore temps de parler publiquement.

» Dans nos états, lorsqu'on demandera l'autorité supérieure qui dirige tout, on ne la trouvera jamais à la même place. Cette autorité doit être constamment errante, afin de maintenir l'équilibre dans les affaires importantes, et de veiller à la stricte observation de la liberté individuelle dans tous les autres cas. Ceci n'est point une innovation; l'histoire de l'Allemagne nous en offre plus d'un exemple. La cour et les tribunaux de nos anciens empereurs étaient ambulants; et certes il n'y a pas d'organisation sociale qui soit plus utile à la liberté. Cette conviction nous fait rejeter l'idée de l'établissement d'une capitale; nous connaissons d'avance la contrée où elle finira par s'élever, mais que ce soit du moins le plus tard possible : aussi nous gardons-nous bien d'en parler.

» Ce sont là les points principaux sur lesquels nous sommes tous d'accord, et que, cependant, nous discutons encore dans chacune de nos réunions; le reste se décidera quand nous serons sur les lieux. La nouvelle situation de la société, avec ses conditions de durée, sera déterminée par la loi. Dans cette société, tout le monde aura le droit d'avertir celui qui a commis une faute, qu'il doit la réparer et ne plus y retomber. Tout homme arrivé à l'âge mûr pourra blâmer sévèrement l'auteur de cette faute; mais les anciens et les juges élus devront seuls le réprimander officiellement. Quant aux punitions, elles ne seront prononcées que par une assemblée délibérante, convoquée à cet effet.

» L'expérience a prouvé que les lois sévères ne se maintiennent jamais longtemps; les nôtres seront douces et indulgentes. Nos punitions se borneront à exclure le coupable de notre société, pour plus ou moins de temps, selon la nature du délit. Quand la propriété se sera affermie, les châtiments s'étendront sur elle, afin de frapper plus efficacement le citoyen qui aura troublé la tranquillité de celui qui possède.

» Pour l'instant, il s'agit d'emporter avec nous, au delà des mers, les avantages de la civilisation, et d'en laisser les

abus derrière nous. C'est ainsi que nous ne souffrirons ni cabarets ni cabinets de lecture; je ne dirai pas comment nous nous conduirons à l'égard des tonneaux et des livres : ce sont là de ces choses dont on ne peut juger qu'après les avoir mises à exécution. »

Ces mêmes motifs empêchent le rédacteur de ces documents, de parler d'une foule de projets que la société elle-même regarde encore comme problématiques. Il serait donc aussi imprudent d'essayer leur réalisation dans notre vieux monde, qu'il serait déplacé d'espérer, qu'en les développant, on pourrait obtenir son approbation.

CHAPITRE XII.

L'assemblée solennelle, devant laquelle Odoard devait expliquer sa mission, venait de se réunir; il lui parla en ces termes :

« La tâche importante dont je me suis chargé ne vous est pas entièrement inconnue; je vous en ai déjà assez dit pour vous prouver que, selon moi, il existe, non-seulement dans le nouveau, mais encore dans l'ancien monde, de vastes terrains à exploiter. En Amérique, des contrées entières offrent l'aspect d'une nature inculte, sauvage et si robuste, que l'homme ose à peine l'attaquer pour l'exploiter à son profit. Aussi faut-il une volonté inébranlable et une persévérance à toute épreuve pour conquérir, sur ces vastes déserts, de riches et fertiles propriétés. En Europe, la position des choses est toute différente, la propriété existe, elle est sanctionnée par le temps; la société entière la respecte, et l'individu qui la possède la regarde comme sacrée.

» Vous le voyez, au delà des mers, l'immensité de l'étendue semble offrir des difficultés insurmontables; ici, nous trouvons des obstacles plus grands encore dans des limites trop positivement arrêtées. L'habitude, les premières impressions de la jeunesse, le respect des préjugés et la jalousie, rendent celui qui possède l'ennemi naturel de toute espèce de réforme. Plus une pareille organisation est an-

cienne, plus il est difficile de travailler au bien-être général, qui, tout en causant quelques maux individuels, finit toujours par une réaction bienfaisante sur les individus qu'il avait froissés d'abord.

» Depuis plusieurs années, je gouverne, au nom de mon souverain, une province éloignée de ses états, et dont la situation est loin de ce qu'elle pourrait être. Les limites trop positivement arrêtées, dont je viens de vous parler, ont empêché jusqu'ici les habitants de cette province d'envoyer leurs produits au dehors, et de recevoir en échange les objets qui leur manquent. Mes pouvoirs sont illimités, et cependant je n'ai pu faire que peu de bien; car mes voisins me refusaient leur concours. J'allais me résigner et utiliser autant que possible les vieilles routines, lorsque je vis arriver, à ma grande satisfaction, à la place des vieux administrateurs, de jeunes hommes animés des mêmes sentiments et des mêmes désirs que moi. Il ne m'a pas été difficile de leur faire adopter mes projets, et nos princes les ont approuvés. Notre succès n'en serait pas moins très-douteux, si le temps n'était pas venu à notre secours. Vous savez à quel point il affranchit les esprits. Lui seul nous apprend à voir de loin, et c'est ainsi qu'il faut envisager tout ce qui est grand, afin qu'il puisse nous élever au-dessus de nous-mêmes; car lorsque nous délibérons sur les moyens de le réaliser, nous sommes tous sujets à retomber, et à oublier l'utilité de l'ensemble devant les dangers de détail.

» Mais, je vous le répète, le temps est venu et viendra toujours à notre secours. L'esprit du siècle marche et fera ce que la raison n'aurait pu faire; il pénètrera les hommes de la nécessité de sacrifier de petits intérêts individuels au grand intérêt général. Toutes nos mesures sont prises; il y aura des routes à faire, des auberges, des villages à bâtir. Bientôt les sommes considérables, dont on a fait jusqu'ici un emploi si peu utile, répandront la vie et la prospérité dans toute notre patrie; car, j'ose l'espérer, notre activité trouvera des imitateurs.

» Pour assurer à tous ceux qui nous seconderont dans notre entreprise, une position sociale digne de leur mérite,

nous avons décidé que leur travail ne sera plus désigné par le mot métier, mais par celui d'art plastique, que nous séparerons des arts d'imagination, dont il ne saurait être question ici, puisque vous vous êtes tous consacrés à des travaux d'une utilité réelle, et qui concernent spécialement la construction.

» Je signalerai d'abord le tailleur de pierres, qui prépare la matière primitive ; le maçon ne l'emploie qu'après s'être assuré que le terrain réunit toutes les conditions nécessaires à la durée de son œuvre. Le charpentier unit ses efforts, et les couronne, pour ainsi dire ; ce dernier n'est pas le moins utile. Le menuisier, le vitrier, le serrurier, achèvent de rendre la demeure agréable et sûre.

» Je vous recommande d'observer scrupuleusement les degrés d'apprenti, de compagnon et de maître, qu'on pourra subdiviser encore après un mûr examen des capacités.

» Celui qui entre dans notre société doit savoir qu'il pratique un art positif, où toute négligence est dangereuse, et par conséquent impardonnable. Dans les grandes entreprises comme dans les grands dangers, la légèreté devient un crime. En tout cas, les arts utiles doivent servir de modèles aux beaux-arts. En considérant ces derniers de près, on trouve que la manière plus ou moins parfaite de les pratiquer est de fort peu d'importance ; qu'une statue soit bien ou mal faite, elle se tiendra toujours debout ; que le personnage d'un tableau soit mal dessiné, et qu'il ne se trouve pas sur le plan voulu, il ne fera pas pour cela enfoncer la toile. J'ai vu danser avec plaisir au son du méchant violon d'un musicien de cabaret ; et plus d'un fidèle s'est sincèrement édifié au plein-chant le plus faux et le plus nazillard. La poésie est plus libre encore, et cependant chacun de ces arts a ses lois déterminées ; mais il peut les enfreindre sans qu'il en résulte aucun mal pour l'espèce humaine. Il n'en est pas de même des arts positifs, où les plus légères méprises ont des conséquences funestes. »

L'orateur termina son discours par de bonnes et sages paroles ; puis l'on distribua la chanson suivante, que toute l'assemblée chanta sur un air connu.

« Partir ou rester, rester ou partir, que nous importe désormais ? Partout où nous serons utiles, nous trouverons le bonheur ! Qu'il soit béni le lien qui nous unit ! sois béni, ô toi ! notre chef ! Te suivre et t'obéir sera pour nous une tâche douce et facile ; car tes vœux se renferment dans les limites de la patrie !

» Ta justice proportionne le travail à la force ; ta bonté devine les besoins et les désirs, et cherche à les satisfaire tous. Au vieillard le repos et la dignité, au jeune homme une femme et du travail pour la nourrir. De la confiance à tous ; à tous une maisonnette commode et propre ; une simple haie pour enclore la cour et le jardin ; car, pour protéger les biens de tous, la bonne foi veille à la sûreté du voisinage.

» Là, ou sur des routes nouvelles, le voyageur se reposera dans des auberges nouvelles ; là où l'étranger recevra en partage une large mesure de terre à cultiver, c'est là que nous nous établirons. Hâtons-nous, hâtons-nous d'entrer dans notre patrie et de nous y fixer à jamais. Honneur à toi, notre chef ! honneur au lien qui nous unit ! »

CHAPITRE XIII.

Un silence complet avait succédé au mouvement tumultueux des jours précédents. Les trois amis étaient restés seuls, et il était facile de s'apercevoir que deux d'entre eux, Frédéric et Lénardo, avaient retardé leur départ malgré eux, et qu'ils attendaient, avec une impatience inquiète, les dépêches qui devaient leur apporter des nouvelles indispensables pour effectuer ce départ.

Un messager arriva enfin avec un immense paquet, que Frédéric voulut ouvrir aussitôt. Lénardo le retint.

— Pas tant de précipitation, lui dit-il ; notre destinée touche à sa solution ; et puisqu'elle ne dépend pas de notre raison, mais de la volonté d'autrui, nous devons, avant tout, nous préparer à la recevoir avec résignation, comme s'il

s'agissait d'un jugement de Dieu, devant lequel l'intelligence humaine s'incline et se déclare captive.

— Tu n'es pas aussi calme que tu voudrais le paraître, répondit Frédéric. Je te laisse seul avec tes secrets, qui, en tout cas, ne sauraient me concerner. Mais souffre que j'apprenne enfin à un ancien et bon ami, ce que nous lui avons caché trop longtemps.

A ces mots il s'éloigna en entraînant Wilhelm.

— Elle est retrouvée, lui dit-il, la *brune jeune fille*, et il ne s'agit plus que de savoir ce qu'elle deviendra.

— Je le sais; les amis ne se disent jamais rien plus clairement que ce qu'ils veulent se cacher. Les derniers passages du journal de Lénardo, où il se rappelle si vivement la lettre que je lui ai écrite dans le temps; m'ont fait tout deviner... J'ai vu, avec les yeux de l'imagination, Lénardo arriver le lendemain matin dans cette maison, où je savais qu'il la retrouverait... Ma pensée n'osait aller plus loin... Ce n'est pas une vaine curiosité, c'est l'intérêt de l'amitié qui m'a fait blâmer votre réserve à ce sujet.

— Tu as eu tort de t'en trouver blessé; car nous n'avons gardé le silence que pour ne pas te priver, par un simple récit, du plaisir que te procurera la lecture du reste du journal de Lénardo. Makarie vient de nous le renvoyer avec beaucoup d'autres dépêches, que notre ami commente en ce moment.

Et s'éloignant avec sa pétulance habituelle, il revint au bout de quelques secondes, remit à Wilhelm le manuscrit en question, et repartit en hâte pour aller prendre connaissance de l'arrêt que les auteurs des dépêches reçues prononçaient sur leur avenir à tous.

JOURNAL DE LÉNARDO (suite).

Vendredi, 19.

Comme nous n'avions pas de temps à perdre pour arriver de bonne heure chez madame Suzanne, nous déjeunâmes en

hâte avec la famille du tisserand, que nous félicitâmes à demi-mot de l'heureux mariage qui ne pouvait manquer de se réaliser bientôt. Les cadeaux que je laissais à la jeune fille avaient quelque chose de nuptial, à la grande satisfaction du Lamier, qui s'était chargé de les remettre lui-même après mon départ.

Au bout de quelques heures, nous arrivâmes au terme de notre voyage. C'était une étroite vallée, dont les rochers qui lui servaient de remparts, se réfléchissaient dans un lac limpide. Çà et là s'élevaient de riantes maisons, entourées de champs et de jardins bien cultivés et réchauffés par un soleil ardent. Le Colporteur m'introduisit dans la plus apparente de ces maisons, où il me présenta à madame Suzanne. A sa vue, une sensation indéfinissable s'empara de moi. Ses manières étaient douces et prévenantes; elle s'applaudit surtout de ce que nous étions venus un vendredi, le jour le plus calme de la semaine, puisque chaque jeudi elle expédiait par le lac, à la ville voisine, le produit des travaux de toute la contrée. Puis elle pria le Colporteur de lui faire quelques commissions, qui devaient l'occuper pendant plusieurs jours, et dont il se chargea avec plaisir. Avant de partir, il promit de venir me reprendre.

J'étais loin d'être à mon aise; un pressentiment secret me disait que je venais de retrouver la femme dont le sort m'avait causé tant de tourments. En la voyant de près, je n'osai plus le croire; mais dès qu'elle se détournait de moi, il me semblait que je la reconnaissais de nouveau. Enfin j'étais en proie à cette lutte cruelle entre les souvenirs et les illusions, qui rendent souvent nos rêves si pénibles et si fatigants.

Quelques fileuses en retard apportèrent leur travail de la semaine; Suzanne les réprimanda avec douceur, et les invita à être plus exactes une autre fois. Pour mieux remplir envers moi les devoirs de l'hospitalité, elle chargea du détail des affaires, Marguerite et Lise, deux jeunes filles dont le Colporteur m'avait parlé, et que par cette raison j'observai attentivement. Cet examen acheva de jeter le désordre dans mes esprits; car il portait en même temps sur la maîtresse

de ces deux jeunes filles, que je trouvais plus que jamais différente du souvenir, que la femme que je cherchais depuis si longtemps, avait laissé dans ma mémoire.

Suzanne redoublait d'égards envers moi à mesure qu'elle s'apercevait des connaissances que j'avais acquises, dans le genre de commerce et de fabrication auquel elle avait consacré sa vie. Elle me fit visiter ses magasins, que le convoi de chevaux de somme, dont la rencontre m'avait été si désagréable dans les montagnes, venait de remplir de nouveau. Puis elle m'apprit que cette immense quantité de cotons venait de Trieste, et m'initia dans tous les détails de son industrie. L'intérêt que j'y prenais lui fit croire que j'étais un voyageur de son correspondant de Trieste, chargé du recouvrement du prix des cotons qu'il fournissait à la contrée. Je le présume du moins, car elle me dit qu'elle était en mesure. Ma réponse évasive parut l'étonner beaucoup. Pour cacher son embarras, elle donna quelques ordres aux jeunes filles qui travaillaient dans la pièce où nous nous trouvions : je crus voir Pénélope au milieu de ses servantes. Quand elle revint près de moi, sa physionomie avait changé d'expression.

— Ce n'est donc pas une affaire de commerce qui vous a conduit en ce pays? me demanda-t-elle.

Je gardai le silence, et elle reprit d'un air embarrassé, mais plein de charmes :

— Je ne sais pourquoi vous m'inspirez de la confiance, ni ce qui m'autorise à vous demander la vôtre... n'importe, accordez-la-moi, si toutefois votre cœur vous le conseille.

Le regard qu'elle arrêta sur moi avait quelque chose de si touchant et de si connu de moi, que ma raison se troubla; je sentis mes genoux fléchir... On vint l'appeler; je cherchai à me remettre, et je me promis de rester maître de mes émotions, car je pressentis qu'il devait m'arriver quelque chose d'extraordinaire.

Marguerite me montra toutes sortes de beaux tissus et m'expliqua les divers procédés de leur fabrication : je les inscrivis sur mes tablettes sous sa dictée; mais c'était un travail purement machinal, ma pensée était ailleurs. Lise

vint se joindre à nous et contraria sans cesse sa compagne, dans le seul but d'attirer mon attention. Cette conduite me déplut; je feignis de ne pas voir la jeune étourdie, qui, au lieu de se décourager, passa et repassa plusieurs fois devant moi en me donnant de légers coups de coude, ce qui acheva de m'indisposer contre elle.

L'Aimable Belle, Suzanne mérite ce nom sous tous les rapports, revint et me conduisit au jardin, pour profiter, me dit-elle, des derniers rayons du soleil prêt à disparaître derrière les montagnes. Sur son visage errait un de ces sourires charmants qui annoncent qu'on a quelque chose d'agréable à dire, mais qu'on ne veut pas annoncer trop vite. Je me sentais heureux, mais embarrassé. N'osant lui offrir mon bras, je marchais à ses côtés sans parler. Elle rompit le silence en me montrant deux grandes caisses dans lesquelles on avait planté des cotonniers.

— Vous voyez, dit-elle, le produit des graines qui seraient si nuisibles à notre industrie, si nous n'avions pas soin de les enlever des cotons que l'on nous envoie. C'est un hommage de reconnaissance que je rends à la plante dont les produits nous procurent à tous des moyens d'existence. J'aime à la voir ainsi vivante devant moi.

Après ce petit prélude, elle revint aux détails de son commerce.

— Chaque jeudi au soir, me dit-elle, nous portons le produit des travaux de la semaine dans le coche qui traverse le lac pendant la nuit, et arrive le vendredi matin à la ville où nous vendons nos marchandises aux négociants, qui forment une grande partie de la population de cette ville. La vente n'est cependant pas l'unique objet de ces voyages quotidiens : les fabricants et leurs facteurs en profitent pour acheter divers objets d'utilité ou de luxe qu'ils rapportent aux leurs. Aussi chaque chef de famille est-il suivi par de joyeuses espérances mêlées de craintes et d'alarmes; car il survient parfois des tempêtes, et la vente est souvent difficile et peu avantageuse. On peut dire, en général, que le retour du coche est toujours attendu avec des émotions violentes et variées : il rend à la famille son chef indispensable; il ap-

prend à la ménagère économe quel a été le gain de la semaine; il apporte aux curieux les nouvelles de la ville et des pays éloignés, à la jeune fille une parure, aux gourmands une friandise.

Le séjour à la ville, continua-t-elle, se prolonge toujours jusqu'au soir : alors le lac s'anime, les coches le sillonnent en tout sens; ils déploient leurs voiles ou forcent de rames; ils luttent de rapidité et d'adresse, et les vainqueurs raillent en passant les rivaux qu'ils laissent derrière eux. Il y a quelque chose de séduisant, de magique dans cette traversée. D'abord le lac réfléchit les montagnes d'alentour, et les derniers rayons du soleil l'échauffent et l'éclairent : peu à peu ces nuances s'assombrissent, les étoiles paraissent; le tintement des cloches, qui sonnent l'*Angelus* du soir, arrive du rivage et se perd dans le vague; sur les rives, des lumières et des feux allumés par la main de l'homme, scintillent et se reflètent dans les eaux bleuâtres du lac; la lune enfin paraît, et ses doux rayons argentent toute cette surface d'azur, légèrement agitée par le vent de la nuit. Les riches paysages, les bourgs, les fermes, les habitations isolées, fuient devant le coche rapide; il touche enfin au terme de sa course : le cor annonce son heureuse arrivée par une fanfare brillante, et au même instant des torches nombreuses illuminent les montagnes. Ces phares mouvants s'agitent, ils marchent, ils descendent sur la rive, et chaque famille vient recevoir le voyageur qu'elle attend.

Je l'avais écoutée avec surprise, et je ne pus m'empêcher de lui demander comment, au milieu de cette contrée sauvage et des occupations industrielles auxquelles elle s'était consacrée, son imagination avait pu prendre un élan aussi poétique.

— Je suis née dans un pays plus avancé en civilisation, me dit-elle avec un sourire malin. Il est vrai que dans mon enfance j'étais passablement sauvage, mais je n'en ai pas moins subi l'influence bienfaisante que des propriétaires instruits et spirituels exercent toujours sur leur entourage. Ajoutez à cela que j'ai été élevée dans des principes de piété qui ont développé en moi le sentiment du juste et du con-

venable, et la conscience de l'amour universel que Dieu étend sur toutes ses créatures...

Un malheur, mérité peut-être, nous força d'émigrer mon père et moi, continua-t-elle, et une larme brilla dans ses yeux. Nous errâmes longtemps de contrée en contrée; la Providence nous conduisit dans cette maison, habitée alors par une famille qui pensait et sentait comme nous, et bientôt mon père se retrouva dans son élément. De mon côté je fis tous mes efforts pour me rendre utile, et je devins bientôt capable de diriger le ménage et la fabrique, tels que vous me les voyez conduire aujourd'hui. Le fils de la maison, jeune homme beau et bien fait, était d'une nature trop vive et trop pétulante pour se borner aux pieuses lectures qui suffisaient à ses parents. Sa pénétration lui avait fait deviner que, sous ce rapport du moins, je partageais ses goûts; aussi ne tarda-t-il pas à m'en faire confidence. Il m'avoua même qu'il avait su se procurer à la ville, des livres qui donnaient à l'esprit plus d'indépendance et plus d'étendue; il fit plus, il me les communiqua, et depuis ce moment nos relations devinrent intimes, quoique bizarres. Nous ne semblions nous chercher et nous parler, que pour nous fortifier mutuellement dans des principes et dans des opinions, qui détruisent les tendres penchants chez la plupart des hommes et les éloignent les uns des autres...

Tandis qu'elle parlait ainsi, j'osais à peine la regarder; je m'aperçus cependant que l'expression de sa physionomie était en harmonie parfaite avec ses paroles. Elle garda un instant le silence, puis elle reprit avec un visage plus souriant :

— Il faut que je vous parle avec une franchise entière, afin que les dispositions poétiques, que vous avez cru remarquer en moi, ne vous paraissent pas une singularité inexplicable. Je détestais le mensonge aussi sincèrement que mon jeune ami, et cependant nous nous trouvions toujours dans la nécessité de mentir, car nous prenions ce mot dans son acception la plus élevée. Dans tout autre sens, il nous eût été impossible de nous reprocher notre assiduité aux pieuses conférences, auxquelles nous ne pouvions nous dispenser d'assister sans affliger nos parents. Pour achever d'ôter à

ces conférences l'intérêt que d'abord elles avaient eu pour moi, mon jeune ami s'efforça de me faire comprendre, que tout ce qu'on y disait n'était que du verbiage et des allégories mystiques qui, en tournant toujours autour du même point, ne devaient être pris que pour ce qu'ils étaient en effet. Je redoublai d'attention, et le langage de convention qu'on y parlait me devint bientôt si familier, que j'aurais pu prononcer de longs et édifiants discours. Il s'en amusa beaucoup, car lorsqu'il parlait je l'écoutais plus attentivement qu'un autre, et à la séance suivante je me plaisais tantôt à le répéter et tantôt à le réfuter. C'est ainsi que se resserra le lien qui nous unissait, et qui n'était autre chose que l'amour passionné du vrai, du bon, et le désir d'agir toujours d'après les inspirations de cet amour...

Quand je songe, reprit-elle après un instant de silence, que vous m'avez entraînée à ce récit à la suite de la description que je vous ai faite de nos voyages hebdomadaires, je me rappelle que des entretiens sur les scènes imposantes de la nature, étaient pour moi et pour mon jeune ami, le plus cher et le plus précieux des délassements. *Les Alpes* de Haller, les *Idylles* de Gessner, *le Printemps* de Kleist, nous avaient appris à voir le monde sous un point de vue poétique et noble, et nous aimions à nous faire remarquer et à admirer ensemble tous les phénomènes de la nature, qui, pour la plupart des hommes, passent inaperçus. A cette époque, un étranger dont nous n'avons jamais connu le véritable nom, vint s'arrêter chez nous. Ses manières dignes et affables lui gagnèrent la confiance de toute la famille. Mon ami se plaisait à lui faire visiter nos montagnes. En revenant de ces petites excursions, ils parlaient ensemble de ce qu'ils avaient vu avec autant de justesse que de raison, et ils cherchèrent à me mêler à leurs entretiens. Comme on y traitait tout ce qui peut intéresser l'intelligence et le cœur, l'étranger ne tarda pas à remarquer que nos principes religieux étaient vagues et incertains; et il nous fit sentir tout ce qu'il y a de dangereux dans la plus légère déviation des croyances auxquelles se rattachent, non-seulement les souvenirs de notre jeunesse à nous, mais encore ceux de toute

la société moderne. Il ajouta, qu'en effet, des exercices de piété périodiques et trop souvent renouvelés, finissent par n'être plus qu'un amusement paisible, ou une espèce de police qui retient les passions malfaisantes sans les dominer; d'où il résulte qu'ils minent sourdement notre existence et finissent par éclater tôt ou tard. Enfin il nous exhorta à nourrir dans notre cœur, des sentiments aussi efficaces pour la pensée intérieure, que les pieux exercices le sont pour la conduite extérieure.

Nos parents avaient tacitement arrêté notre mariage; la présence de l'étranger hâta nos fiançailles, car il voulait assister à cette cérémonie, pendant laquelle notre chef spirituel nous adressa un long discours sur les dangers de l'indifférence en matière de religion, et il nous cita à cet effet l'exemple de l'évêché de Laodicée. Cette même question fut encore plus d'une fois agitée entre nous et l'étranger, qui, avant son départ, nous laissa un manuscrit relatif à ces importantes matières, et que par la suite j'ai eu souvent occasion de consulter.

Les bons esprits semblaient nous avoir abandonnés avec lui. Ce n'est pas pour la première fois que l'apparition d'un homme remarquable dans une famille y a fait époque, et qu'en la quittant, il y a laissé une lacune que des circonstances fortuites et malheureuses se sont empressées de remplir. Permettez-moi de jeter un voile sur tout ce qui suivit... Un événement affreux trancha les jours de mon prétendu, qui employa ses derniers instants à me donner le titre de sa femme, afin de pouvoir me faire l'héritière de son nom et de sa fortune. Je ne vous parlerai pas de la douleur de son père et du désespoir de sa malheureuse mère. Cette perte leur fut d'autant plus cruelle, que déjà la mort leur avait enlevé une fille chérie... Ils ne tardèrent pas à suivre leurs enfants au tombeau... Je les ai pleurés sincèrement, moi qu'un nouveau malheur venait de frapper! Une paralysie complète avait privé mon père de la conscience morale de son être; il ne lui était resté que la vie animale privée de toute intelligence. C'est ainsi que les prospérités que l'avenir m'avait promises, me furent enlevées tout à coup!

Pour me garantir du désespoir, j'eus besoin de toute la fermeté que je devais à l'éducation que mon fiancé m'avait donnée, et que le mystérieux étranger avait complétée pendant son court séjour au milieu de nous.

Je serais ingrate si je n'ajoutais pas, qu'au milieu de ces calamités, il m'est resté un ami qui a bien voulu se charger, en qualité de facteur, de la partie de mon commerce qui exige l'intervention d'un homme. Il reviendra ce soir de la ville; vous ferez connaissance avec lui, et je vous expliquerai ensuite la bizarrerie de nos relations.

J'avais plus d'une fois interrompu ce récit, par des questions amicales qui nous rapprochaient mutuellement; son secret allait enfin lui échapper, lorsqu'elle se leva brusquement et m'invita à me rendre avec elle auprès de son père. Je la suivis à pas lents, car déjà elle m'avait devancé, et je n'étais rien moins que satisfait de la singulière position où je me trouvais.

Arrivée dans une longue galerie, elle s'arrêta, me fit signe d'approcher, et m'introduisit dans une chambre vaste et propre; là je vis le vieux fermier étendu sur un grand fauteuil et dans une immobilité complète. Je le reconnus sans peine, car il était peu changé. Ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur moi avec une fixité insignifiante; tout à coup ils s'animèrent, une vive émotion agita ses lèvres, il se leva par un effort pénible, me tendit les bras, et s'écria d'une voix étouffée :

— Grand Dieu! c'est le baron Lénardo! oui, c'est lui! c'est lui!...

Je le pressai sur mon cœur, il retomba; sa fille s'empressa autour de lui en répétant :

— C'est Lénardo, oui, c'est lui!...

Une jeune nièce nommée Mariette accourut, et toutes deux emmenèrent le bon vieillard, qui, pour l'instant du moins, avait retrouvé l'usage de la parole et des jambes.

J'étais resté seul à ma place. Mariette revint et me donna un manuscrit, en me disant que c'était celui du voyageur dont sa tante m'avait parlé. Je reconnus aussitôt l'écriture de Wilhelm, ce qui ne m'étonna point, car je pressentais que ce

ne pouvait être que notre ami. En traversant la maison, je rencontrai une foule de visages étrangers qui m'importunaient, par la seule raison qu'il est toujours désagréable d'être arraché à l'enthousiasme que nous ressentons, lorsque nous sortons de la routine habituelle de la vie par un détour imprévu et agréable.

La soirée du vendredi ne fut pas aussi gaie qu'à l'ordinaire. Retenu à la ville par des affaires qu'il n'avait pas été en son pouvoir de terminer, le Facteur ne revint point, ce qui rendit tout le monde de fort mauvaise humeur. Lisette, qui était allée au-devant de lui, paraissait encore plus contrariée que les autres.

Réfugié dans ma chambre, je tenais à la main le manuscrit que m'avait remis Mariette ; mais je ne pouvais me décider à le lire ; l'idée que Wilhelm avait hâté le mariage de cette femme qui m'intéressait si vivement, m'indisposa contre lui.

— Voilà ce que c'est que les amis, me dis-je, de vrais diplomates ! au lieu de répondre sincèrement à notre confiance, ils suivent leurs propres opinions, contrarient nos vœux et nous gâtent notre avenir !

Quelques instants de réflexion suffirent cependant pour me faire reconnaître mon injustice, et je me mis à lire ce manuscrit, dont voici quelques passages :

En entrant dans la vie, l'homme n'a aucune conscience de lui-même, et si ses idées se développent et se rectifient peu à peu, il ne s'en trouve pas moins toujours resserré dans des bornes trop étroites, puisqu'il ne lui est pas permis de connaître le but et le motif de son existence. La main du Très-Haut nous cache ces secrets ; aussi ne pouvons-nous que tâtonner au hasard, saisir ou laisser échapper, marcher ou nous arrêter à contre-temps, aller trop vite ou trop doucement, et nous jeter enfin, malgré nous, dans les innombrables erreurs qui nous égarent ici-bas.

Il n'est pas donné même au plus sage d'entre nous, de juger sainement les réalités ; usant sa raison dans les petites particularités de chaque instant, il sait rarement ce qu'il devrait faire ou ne pas faire.

Heureusement pour vous, mes amis, la réponse aux questions les plus embarrassantes se trouve dans votre vie active et laborieuse. Continuez à remplir ainsi les devoirs de chaque jour, en conservant la pureté de votre cœur et la sécurité de votre esprit. N'employez que vos heures de loisir pour vous élever vers l'infini ; apprenez à le vénérer, et vous ne verrez, dans les événements les plus extraordinaires, que les arrêts d'une direction suprême, devant laquelle nous devons nous incliner tous.

Samedi 20.

Je m'étais rendu dès le point du jour sur les bords du lac, où je me promenais, plongé dans une vague rêverie ; tout à coup je vis Suzanne à sa fenêtre, qu'elle quitta aussitôt pour venir me parler. En l'apercevant, je m'applaudissais malgré moi de n'être pas obligé de la regarder comme une veuve. Elle m'apprit que son père avait fort bien dormi, qu'il se sentait beaucoup mieux, et que le jour suivant, après l'office divin, il demanderait à me revoir. Puis elle ajouta qu'elle serait souvent obligée de me laisser seul aujourd'hui, à cause de ses nombreuses occupations, dont elle me donna tous les détails. Je l'écoutai avec intérêt, et j'achevai de me convaincre qu'elle était parfaitement au niveau de sa tâche.

Pendant cet entretien, plusieurs fileuses et tisseuses des montagnes entrèrent dans la maison. Je reconnus avec plaisir, parmi ces dernières, la fiancée du jeune Lamier. Elle me remercia gracieusement des présents que je lui avais laissés, et suivit ses compagnes, en priant madame Suzanne de vouloir bien venir recevoir leur travail. Je ne pus m'empêcher

de demander à mon ami d'où lui venait ce singulier nom de Suzanne.

— C'est le troisième qu'on m'impose, répondit-elle en souriant : ce dernier me vient de mon beau-père. La fille qu'il avait perdue s'appelait Suzanne, et comme je devais la remplacer dans son cœur comme dans sa maison, il me donna son nom.

— Acceptez le quatrième de votre meilleur ami, m'écriai-je, *Aimable Belle!* c'est ainsi que je vous nomme.

Elle s'inclina en souriant de nouveau ; et comme pour me cacher la joie que lui causait notre rencontre inattendue, elle ne me parla que de la guérison merveilleuse de son père, qu'elle attribuait au bonheur qu'il avait éprouvé en me revoyant, et me laissa deviner ainsi qu'elle partageait ce bonheur. Jamais je ne m'étais senti aussi satisfait de moi-même.

Forcée enfin de me quitter, elle me présenta un guide intelligent qui devait me montrer les points les plus remarquables de la contrée. Le temps était favorable, et je me mis aussitôt en route ; mais la variété des sites, la beauté sauvage des rochers, des arbres et des torrents, la situation pittoresque des moulins et des forges, les travaux intéressants des familles isolées au milieu de la forêt, qui employaient les bois à des ouvrages de charpente, de menuiserie et de sculpture, rien de tout cela ne pouvait captiver mon attention.

Mon absence devant se prolonger jusqu'au soir ; le guide avait un très-bon déjeuner dans son sac ; vers le milieu du jour, il me fit entrer dans une maison qui servait de point de réunion aux mineurs, et où l'on m'avait préparé un copieux et succulent dîner. Les pauvres mineurs ne savaient trop que penser de moi ; ils sentaient que l'intérêt que j'affectais de prendre à leurs travaux n'était pas sincère, ce qui est beaucoup plus embarrassant qu'une indifférence complète et franche. Mon guide, surtout, ne me comprenait point ; car le Colporteur lui avait parlé de mon vif désir d'approfondir les divers genres d'industrie pratiqués dans les montagnes ; il l'avait même instruit de mon habitude de

prendre des notes sur tout ce que je voyais et sur ce qu'on voulait bien me dire. Enfin, après avoir attendu l'instant où je me déciderais à tirer mes tablettes, il m'en parla directement, et me rappela ainsi à moi-même.

Dimanche 21.

L'office divin avait été célébré à la maison, et le vieux père, muet depuis si longtemps, avait rendu cette solennité très-imposante, en prononçant une allocution aussi touchante que sensée. Comme on ne m'avait pas permis d'assister à cette cérémonie, l'*Aimable Belle* s'empressa de me rendre compte de ce qui s'y était passé.

— Le discours de mon père, me dit-elle, se composait de versets, d'allusions et de tournures bibliques, que j'avais déjà entendus bien des fois, et qui m'avaient toujours paru vides de sens; mais, dans cette occasion, ces mêmes paroles avaient quelque chose de si intimement vrai, de si paisiblement chaud, de si pur de tout mélange étranger, que je ne puis les comparer qu'aux plus nobles métaux, qui, mis en fusion par une chaleur graduée, coulent tranquillement dans les conduits qu'on leur a préparés d'avance. Je craignais beaucoup que cet épanchement n'eût épuisé toutes ses forces vitales; mais il me dit gaiement de le remettre au lit, et, qu'après un court repos, il serait en état de vous recevoir.

Le dîner fut long, mais assez silencieux. Lorsque nous sortîmes de table, je restai seul avec l'*Aimable Belle*, et je m'aperçus alors qu'elle me cachait une émotion, contre laquelle sa raison luttait péniblement. Après avoir essayé de lui arracher son secret par des voies détournées, je lui dis très-positivement, que j'avais la certitude qu'il manquait quelque chose à son bonheur, et que je voulais le savoir, parce que j'étais prêt à faire pour elle tout ce qui est au pouvoir humain. J'ajoutai que j'étais assez riche et assez indépendant pour mettre à sa disposition des sommes considérables. Elle me répondit en souriant, que sa position financière ne lui donnait aucune espèce d'inquiétude.

— Vous devez vous souvenir, continua-t-elle, qu'au premier abord je vous ai pris pour un voyageur de mon correspondant de Trieste, et que je vous ai offert de solder à l'instant toutes les marchandises qu'il m'avait expédiées; il n'en est pas moins vrai que mes soucis concernent le commerce, non-seulement le mien, mais celui de tous les habitants de la contrée. Les mécaniques s'étendent et roulent vers nous lentement, mais dans une direction invariable, comme une avalanche qui engloutit toute une vallée. Elle finira par tomber sur nous; mon futur en avait le pressentiment; tout le monde y pense et en parle; mais plus le remède est impossible, plus on craint de s'appesantir sur l'étendue du mal. Nos montagnes sont entrecoupées par des centaines de vallées, semblables à celles que vous venez de traverser, et où vous avez trouvé une activité intelligente et un bonheur calme et doux. Eh bien, tout cela est déjà condamné à mort par les mécaniques; elles rendront incultes et déserts, les réduits qu'une paisible industrie individuelle, peuple et anime depuis tant de siècles.

Dans un pareil état de choses, continua-t-elle, il n'y a que deux routes à suivre : exploiter les mécaniques à son profit et hâter ainsi la ruine de tant d'honnêtes familles, ou partir avec elles, pour aller, au delà des mers, chercher une destinée plus propice. Chacune de ces routes est hérissée d'obstacles. La première me révolte, sans que je me permette pourtant de blâmer ceux qui l'ont choisie; la seconde réunit tous les inconvénients, tous les dangers de l'émigration. La plupart de nos familles d'ouvriers sentent, que bientôt, ce parti sera le seul qui leur restera; elles s'y résignent comme à un décret de la Providence. Mais l'humanité, la justice permettent-elles aux fabricants, qui se sont enrichis à leurs dépens, de les laisser partir seuls et sans appui? D'un autre côté, si l'exil de la patrie est cruel pour l'ouvrier, que ne doit-il pas être pour nous? Vous comprendrez tout ce qu'il y avait de noblesse et de générosité dans l'âme de mon fiancé, quand je vous dirai qu'il était résolu à émigrer avec les ouvriers décidés à le suivre, et dignes de faire cause commune avec nous. Déjà nous ap-

pelions, avec toute l'ardeur de la jeunesse, l'instant où nous pourrions enfin nous fixer dans un pays neuf, dans un pays où, ce que dans notre vieux monde le préjugé appelle crime, est justice et vertu. Aujourd'hui ma position est toute différente; car l'ami qui est venu soutenir mon courage après la mort de mon futur, ne partage point mes manières de voir et de sentir. Je vais vous donner une idée de son caractère, afin que vous puissiez l'apprécier plus facilement; car vous ne tarderez pas à le voir.

Né d'une famille très-pauvre, et à peu près du même âge que mon futur, il avait été le compagnon de ses jeux et de ses travaux. Grâce à la douceur de son caractère, de son intelligence et de son amour pour le travail, il s'était peu à peu installé dans la maison, et associé, pour ainsi dire, aux affaires de commerce. Mon fiancé l'aimait tendrement, malgré la différence qui existait entre leurs caractères. L'un était généreux, franc, expansif, tandis que l'autre, réduit depuis son enfance à plier devant la volonté d'autrui, se refoulait sur lui-même, et attachait un très-grand prix à la possession la plus minime. Quoique naturellement pieux et bon, l'habitude lui avait fait un devoir de s'occuper de lui avant de songer aux autres.

J'appris plus tard que, dès mon arrivée dans cette maison, il m'avait choisie dans sa pensée pour compagne de sa vie, et ce choix n'avait rien d'audacieux, puisqu'alors j'étais encore plus pauvre que lui. Il renonça à moi dès qu'il s'aperçut que son ami m'aimait. C'est à cet homme que nous voulions laisser notre établissement en ce pays, si nous avions réalisé notre projet d'émigration. La mort de son jeune maître, du compagnon de son enfance, l'affligea vivement, ce qui ne l'empêcha pas de penser à moi; et maintenant il ne cache plus ses prétentions à ma main. Je vous ai déjà parlé de l'obstacle qui s'élève entre nous; il est non-seulement contre l'émigration, mais il veut que nous suivions le torrent, en établissant des mécaniques. Je conviens qu'en restant dans le pays, ce dernier parti est indispensable; car il existe dans nos montagnes un homme actif, adroit, appartenant à une famille aisée, qui pourra nous prévenir, et par consé-

quent nous ruiner. Il s'est déjà mis en mesure d'utiliser pour lui et pour les siens, l'invention des mécaniques; il n'y a donc pas de temps à perdre : il faut partir ou le forcer à rester ce qu'il est, en lui opposant un établissement trop vaste pour qu'il puisse se mettre en concurrence avec lui. Dans une pareille alternative, votre apparition chez moi, mon cher Baron, devait nécessairement me paraître une grâce particulière du ciel.

Malheureusement je n'avais rien de consolant à lui répondre, et sa position me parut si embarrassante que je demandai du temps pour y réfléchir.

— Je dois vous faire encore un aveu, continua-t-elle; je n'ai aucune aversion pour mon jeune prétendant; mais jamais il ne remplacera dans mon cœur l'ami que j'ai perdu... jamais surtout je ne l'aimerai... Cependant il insiste; ses motifs annoncent autant d'amour que de sagesse; mon désir d'émigrer l'étonne, l'effraye presque; il a été jusqu'à me dire que je le puisais dans un penchant secret pour quelque ancien ami qui avait le même désir...

Elle prononça ces derniers mots en balbutiant et en baissant les yeux. Il est facile de deviner l'effet qu'elles produisirent sur moi. Muet et immobile devant elle, je sentais que je l'aimais, et j'eus besoin de toutes mes forces morales pour ne pas lui offrir à l'instant mon cœur et ma main.

En ce moment, Lise, que je n'avais pas vue entrer, demanda à sa maîtresse la permission d'aller passer la soirée dans une forge voisine; cette permission lui fut accordée sans difficulté.

J'avais eu le temps de me remettre, et je racontai à mon amie tout ce que j'avais vu et observé pendant mes voyages, comme autant de preuves de la tendance générale vers l'émigration. J'ajoutai, toutefois, qu'émigrer était la plus difficile des entreprises, et qu'un départ irréfléchi nécessitait toujours un retour malheureux.

— Vous ne faites que répéter ma propre pensée, me dit-elle, quand je croyais vous voir mettre un terme à mes irrésolutions... Je me suis trompée... mon malheur est plus grand que jamais!...

Elle détourna son visage pour me cacher ses larmes. Dominé par le désir de la consoler, ou au moins de la distraire, je lui parlai de l'*Association des émigrants*, dont je faisais partie depuis plusieurs mois. Cette confidence lui causa une joyeuse surprise, et elle m'interrogea avec tant d'adresse, que je l'initiai à tous les projets de cette association.

Cet entretien fut de nouveau interrompu par Marguerite, qui vint nous avertir que le père nous demandait. Elle paraissait pensive et contrariée; sa maîtresse lui dit que Lise avait obtenu un congé pour la soirée, et que, par conséquent, elle serait obligée de la remplacer.

— Vous avez eu tort de lui accorder ce congé, répondit Marguerite; elle en fera un mauvais usage. Vous avez en général trop de confiance en elle. Je viens d'apprendre qu'elle a écrit hier au soir au Facteur; maintenant elle va au-devant de lui pour lui rendre compte de votre entretien avec monsieur, car elle a écouté à la porte.

Un enfant vint nous rappeler que le père nous attendait, et que notre retard l'impatientait. Nous nous rendîmes aussitôt près de lui; il était assis dans son lit et nous souriait avec une affabilité céleste.

— Mes enfants, dit-il, je viens de prier pendant plusieurs heures, pas un psaume de David n'a été oublié; puis j'ai ajouté du fond de mon cœur et avec toute la force de ma foi: Pourquoi l'homme place-t-il toutes ses espérances dans le présent? Le présent appartient à l'action et à la confiance en soi-même; ce n'est que pour l'avenir qu'il doit espérer et se confier à Dieu!

Après un instant de silence, il posa ma main dans celle de sa fille.

— Ce n'est pas un lien terrestre que je veux former, dit-il; non, je vous unis pour le ciel. Aimez-vous en frère et en sœur; ayez confiance l'un en l'autre, et secourez-vous sans arrière-pensée, comme Dieu secourt ses enfants.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il retomba sur ses coussins; un sourire d'ange effleurait ses lèvres, ses yeux se fermèrent: il était parti pour sa céleste patrie!

Sa fille se prosterna au pied de son lit; je m'agenouillai

près d'elle ; nos cheveux, nos joues se touchèrent ; nos larmes se confondirent sur la main glacée du père. Le Facteur entra avec précipitation, et s'arrêta comme frappé par la foudre ; puis il s'écria d'une voix étouffée :

— Il est mort ! mort quand j'allais le prier d'user en ma faveur de la parole qui venait de lui être rendue ! quand j'allais le conjurer de décider mon sort et celui de sa fille ! sa fille que je préfère presque à Dieu lui-même !... Que n'a-t-elle un cœur capable d'apprécier un amour tel que le mien !... Je l'ai perdue pour toujours, cette femme adorée !... elle est là, à genoux près d'un autre !... Il vous a bénis tous deux, le vieux père ; il vous a fiancés ! ayez le courage de l'avouer !

L'*Aimable Belle* se leva et lui dit avec bonté :

— Je vous reconnais à peine ; vous, si pieux, si doux, vous blasphémez presque ! Auriez-vous douté de ma reconnaissance, de mon estime ?

— Il ne s'agit pas de reconnaissance et d'estime, mais du bonheur ou du malheur de ma vie ! Cet étranger m'inquiète ; en le regardant, je sens que je ne puis lutter avec lui. Au reste, qui oserait contester des droits acquis... briser d'anciens nœuds ?...

— Quand tu seras revenu à toi-même, et que tu pourras m'entendre, je te jurerai, au nom des restes inanimés de mon père, qu'il n'y a, entre cet étranger et moi, d'autres relations que celles que tu connais, et qui ne peuvent ni t'inquiéter ni t'offenser.

Je tressaillis jusqu'au fond de l'âme, et nous restâmes tous trois plongés dans un morne silence. Le Facteur reprit le premier la parole.

— Cet instant, dit-il, est trop solennel pour ne pas être décisif. Écoute ; ce que je vais te dire n'est pas une inspiration subite, mais une résolution mûrement réfléchie. Tu as hésité jusqu'ici à devenir ma femme, parce que je ne voulais pas émigrer avec toi ; eh bien, je suis prêt à te suivre partout où la nécessité ou ton caprice pourront nous conduire. En échange de cette promesse, que je ne voulais te faire que

dans quelques jours, dis-moi que tu deviendras ma femme, en posant ta main dans la mienne.

Il tendit en effet la main à l'*Aimable Belle*, qui, par un mouvement involontaire, recula vers moi. Un changement subit s'opéra dans l'extérieur du jeune homme; sa colère, son emportement passionné, firent place à un calme imposant, à une pieuse dignité.

— Tout est décidé! dit-il; cela devait être ainsi : Dieu l'a voulu. C'est par amour pour toi que j'ai renoncé à mes montagnes chéries; le sacrifice en est fait : il s'accomplira! Je suis resté à la ville plus longtemps qu'à l'ordinaire, parce que j'y ai tout disposé pour notre départ. Maintenant, je partirai seul; tu ne refuseras pas de m'en fournir le moyen. Il te restera toujours assez d'argent pour le perdre ici; car, je m'en suis convaincu enfin, le rusé Lamier est sur le point d'établir des mécaniques dans la vallée supérieure; il détruira ton industrie, il t'enlèvera toutes tes ressources... Un jour, peut-être, daigneras-tu rappeler l'ami fidèle que tu chasses loin de toi.

Jamais encore trois êtres sensibles et bons ne s'étaient trouvés si près les uns des autres dans une position aussi pénible. Tous craignaient de se perdre ou de se séparer pour toujours; aucun d'eux ne savait comment il aurait pu éviter ce malheur.

Le Facteur était sorti avec précipitation; l'*Aimable Belle* posa la main sur la poitrine immobile de son père.

— Ce n'est pas au présent, dit-elle, c'est à l'avenir qu'appartiennent nos espérances. Que chacun de nous se confie à l'autre, à soi-même, à Dieu, et tout ira bien.

CHAPITRE XIV.

La lecture de ce journal intéressa vivement notre héros, et cependant il avait deviné depuis longtemps que Lénardo et la jeune fille au *teint brun* s'étaient retrouvés.

A mesure que nous approchons du but que nous nous sommes proposé, notre tâche devient plus difficile. Il nous reste encore tant de choses à dire ; nous ne voudrions rien omettre de ce qui mérite d'être rapporté, et cependant nous craignons de fatiguer le lecteur par trop de détails. Dans cette alternative, nous prenons le parti de résumer les documents, qu'à l'époque de cette rédaction, nous avions à notre disposition, et même ceux qu'on a bien voulu nous communiquer depuis.

Pour procéder avec ordre, nous dirons avant tout, que Lothaire, Thérèse, Nathalie et l'Abbé, venaient de s'embarquer, et que bientôt un vent favorable enfla leurs voiles. A leur grand regret, ils n'avaient pu visiter Makarie avant leur départ ; ce détour les aurait trop éloignés du but où déjà on les attendait avec impatience.

Il serait sans doute de notre devoir de narrateur, de raconter tout ce qui concerne ces personnages. Nous n'en ferons rien cependant ; car, depuis que nous les avons perdus de vue, ils ne se sont occupés que de la grande entreprise de l'émigration. Espérons que nous les retrouverons un jour dans le nouveau cercle d'activité qu'ils auront su se créer selon leurs goûts et leurs penchants.

La bonne et sage Juliette, que sans doute nos lecteurs n'ont pas oubliée, avait épousé un jeune homme selon le cœur de son oncle. Dans les derniers temps, elle se trouvait souvent auprès de sa tante Makarie, ce qui lui avait fourni l'occasion de voir une foule de membres de la grande association, les uns décidés à rester dans le pays, les autres prêts à émigrer ; car le château de cette dame était devenu le point central de tous les mouvements de l'association.

Si les noms des personnages qui ont joué un si grand rôle dans notre récit, ne se trouvaient pas sur la liste des hôtes, dont les dépêches que Lénardo venait de recevoir annonçaient l'arrivée chez Makarie, on y voyait du moins celui de plusieurs héroïnes, que nos lecteurs retrouveront avec plaisir.

Hilarie arriva avec Flavio, devenu son époux, capitaine et riche propriétaire. Cette jeune femme savait se faire par-

donner, par ses grâces et son aimable caractère, la facilité avec laquelle nous l'avons vue passer d'une affection à une autre. Ce défaut, si toutefois c'en est un, est toujours jugé avec indulgence par les hommes ; car tous espèrent que leur tour viendra pour l'exploiter à leur profit. Au reste, elle semblait avoir oublié le passé, que Makarie ne jugea pas à propos de lui rappeler. Pour l'instant, du moins, son époux possédait toute sa tendresse. Le jeune capitaine, toujours aimable et vif, était plus passionné que jamais pour la poésie ; on le voyait souvent se promener seul, gesticuler et écrire sur ses tablettes. La veille de son départ, il exprima à la douce Angéla, le désir de faire la lecture d'un poëme qu'il venait de composer en l'honneur de la société. Makarie y consentit à regret. Flavio, cependant, fut écouté avec bienveillance ; on n'apprit et on n'éprouva rien de neuf, mais ses images étaient inattendues, ses vers harmonieux et son débit animé. Le lendemain, il remit à la bonne dame son poëme proprement écrit sur du papier à tranches dorées, et l'on se sépara très-satisfaits les uns des autres.

Le Major et la belle Veuve, devenue son épouse, arrivèrent à leur tour, pour respirer l'air sanctifié par la présence de Makarie.

La femme du Major, qui, par son ascendant irrésistible, s'assurait toujours et partout la première place, fut admise dans les appartements intérieurs de la maîtresse du château ; et bientôt cette même faveur fut accordée au Major, devenu l'ami intime de l'Astronome.

Nous ne devons pas passer sous silence le digne oncle d'Hersilie, de Juliette et de Lénardo. Son château se trouvait assez près de celui de Makarie, pour qu'il pût lui faire de fréquentes visites. Jaloux de se montrer en homme de cour aux personnes distinguées qui s'étaient réunies autour d'elle, il était aimable et gracieux, et on lui pardonnait volontiers un peu de pédanterie aristocratique. Au reste, jamais il ne s'était senti aussi heureux ; car il pouvait parler à des hommes graves et sensés, des ramifications infinies d'une entreprise gigantesque, à laquelle il prenait le plus vif intérêt.

Nous savons que son père lui avait laissé d'immenses

propriétés en Amérique, dont il ne tirait presque aucun avantage. Pour les utiliser, et protéger en même temps la Société des émigrants, il l'avait engagée à s'établir d'abord dans ces possessions, déjà soumises à une certaine organisation sociale, et de s'étendre ensuite dans les déserts et les forêts vierges, pour y créer le nouvel ordre de choses qui était le principal but de Lénardo et de Frédéric. Tous deux se flattaient de prouver par là, au monde, qu'il est possible de réformer les vices de la civilisation, quand on a le courage de la recommencer, en la fondant sur des bases équitables et solides que fournissent les lois de la nature.

Des visiteurs d'un caractère bien différent succédèrent à ces nobles personnages. Qui se serait attendu à voir Philine et Lydie dans le sanctuaire de Makarie? Elles y arrivèrent cependant afin d'attendre Montan, qui, toujours occupé dans les montagnes, devait venir les prendre pour les conduire, par le plus court chemin, au lieu de l'embarquement. Toutes deux furent accueillies avec bonté par les femmes du château. Philine avait deux charmants enfants à ses côtés. Son costume, quoique simple, était élégant; à sa ceinture brodée, était attachée une longue chaîne d'argent qui retenait des ciseaux anglais, qu'elle ouvrait et fermait sans cesse, comme si elle voyait en l'air quelque chose à tailler.

Pressée par le besoin d'activité, elle demanda s'il n'y avait pas moyen d'utiliser son talent. On lui répondit que Makarie avait promis un trousseau à deux jeunes fiancées du village. Elle les fit venir, et saisissant d'un coup d'œil la forme de leurs vêtements et de leur linge, elle tailla les étoffes et les toiles de manière à faire pressentir que les jeunes filles seraient beaucoup mieux habillées qu'à l'ordinaire, sans toutefois s'éloigner des usages reçus. Lydie, devenue une couturière parfaite, la seconda si bien, que les trousseaux furent bientôt terminés. Philine quêta de tous côtés des rubans et des gazes dont elle s'amusa à parer les deux fiancées, comme jadis elle s'était amusée à parer les figurantes. La justice nous fait un devoir d'ajouter, qu'à ces amusements, les corps robustes des jeunes filles gagnèrent beaucoup en grâces et en agilité.

Les personnes trop actives finissent toujours par devenir incommodes. Philine avait trouvé le moyen de pénétrer dans la lingerie, et les pièces d'étoffes qui y étaient entassées offraient tant d'attraits à ses avides ciseaux, qu'elle aurait tout mis en morceaux, si Angéla ne l'en avait pas empêchée.

Montan cependant n'arrivait point, et prolongea ainsi le séjour des deux jeunes femmes au château, ce qui enhardit Philine au point de demander à être présentée, avec son amie, à Makarie. On leur accorda cette faveur dans l'espoir de les faire partir plus vite. Ces deux pécheresses aux pieds de la maîtresse du château offraient un spectacle vraiment curieux. Prosternée à sa gauche, Philine lui dit avec son étourderie habituelle :

— J'aime mon mari, j'aime à travailler pour mes enfants et pour tous ceux qui ont besoin de moi. Quant au passé, tu le pardonnes ; je le sais.

Makarie la bénit, et elle se retira respectueusement.

Lydie était restée immobile à la droite du fauteuil où elle s'était agenouillée ; le visage caché dans les vêtements de la sainte, elle pleurait amèrement. Makarie la frappa doucement sur les épaules, lui releva la tête, essuya ses larmes, et la baisa au front à plusieurs reprises. Lydie se sentit enfin la force de regarder l'ange qui venait de l'absoudre.

— Quel bonheur inattendu, dit-elle avec une exaltation douce et pure ! il est tombé, le poids qui m'inclinait vers la terre ; je puis enfin lever vers le ciel mes yeux, mes pensées et mon cœur !

La porte s'ouvrit ; Montan entra ; Lydie courut au-devant de lui, l'embrassa et le conduisit près de Makarie.

— Il faut que tu apprennes ce que tu dois à cette femme divine ! dit-elle ; il faut que tu la remercies avec moi !

— Que s'est-il donc passé ici ? demanda Montan d'un air embarrassé. C'est pour la première fois que tu m'accueilles avec amour, que tu me presses sur ton cœur, douce récompense que ma fidélité a méritée depuis longtemps.

Ceci nous met dans la nécessité d'avouer que Montan aimait Lydie depuis le jour où il l'avait vue pour la première

fois, et que, sans diminuer cette affection, le séduisant Lothaire lui avait, pendant plusieurs années, enlevé l'espoir d'être payé de retour.

Toujours gênées et souvent même humiliées par les opinions et les préjugés du vieux monde, Lydie et Philine ne se sentaient heureuses que lorsqu'elles se transportaient, par la pensée, dans la colonie américaine, où elles allaient commencer une existence nouvelle. Philine s'était réservé le monopole des vêtements, et voyait déjà ses insatiables ciseaux, dévorer le produit de toutes les filatures et de tous les métiers de tisserands de cette colonie.

Ranimée, ennoblie même par la bénédiction de Makarie, Lydie osa espérer le bonheur d'inspirer et d'éprouver de nouveau de tendres sentiments, et elle se proposait de s'entourer de toutes les jeunes filles de la colonie, pour en faire de gracieuses et bonnes ménagères. De son côté, Montan ne rêvait qu'aux riches mines d'Amérique, où les connaissances qu'il avait acquises en cette matière, pourraient trouver un vaste champ d'exploitation. On comprendra sans peine qu'il se lia promptement avec l'Astronome. Les conversations qu'ils eurent ensemble, en présence de Makarie, offraient sans doute un très-grand intérêt. Malheureusement Angéla ne s'acquitta plus de sa tâche de rédacteur avec le même zèle; nous en expliquerons la cause plus tard. Au reste, ces conversations ne roulaient que sur les grands intérêts généraux, trop difficiles à saisir pour une femme. Nous allons rapporter les fragments que nous avons pu nous procurer, et qui ne sont pas de la main d'Angéla.

Dans l'étude des sciences, surtout dans celles qui concernent la nature, l'examen est aussi nécessaire que difficile. Il s'agit avant tout de savoir si les opinions et les découvertes du passé, dont l'infaillibilité a été reconnue par nos ancêtres, méritent la même confiance de notre part, ou si celle qu'on leur a accordée jusqu'ici par droit d'ancienneté, ne constitue pas plutôt la stagnation, que le progrès de l'es-

prit humain. Quant aux opinions nouvelles, elles demandent à être envisagées sous un point de vue entièrement opposé. Pour elles, l'important consiste à se convaincre qu'elles sont réellement utiles, et qu'elles ne résultent point de certaines combinaisons hasardées, de certains paradoxes brillants, mis à la mode par des hommes éminents, dont les erreurs même exercent toujours, sur la foule, une puissance contagieuse. Cette puissance dominante, parce qu'elle domine, est un non-sens pour le penseur. Que l'Église, que le gouvernement se déclarent dominants dans cette acception du mot, cela se conçoit; car l'une et l'autre ont à lutter contre des masses turbulentes : pourvu qu'ils parviennent à faire régner l'ordre, peu nous importe par quel moyen. Ce n'est que dans le domaine de la science, que la liberté absolue est indispensable; car, dans ce domaine, on ne travaille ni pour le jour ni pour le lendemain, mais pour l'incalculable suite des siècles qui pourront se dérouler avec la chaîne du temps.

En matière de science, le faux peut avoir la majorité pour lui, mais le vrai conservera toujours une minorité quelconque; et lors même qu'elle se résumerait en une simple unité, il ne faudrait pas s'en alarmer, car elle continuera à travailler à l'ombre du mystère et du silence, et il viendra un temps où le monde, convaincu de la justesse des convictions de cette minorité, osera les mettre en évidence.

Au milieu de ces dissertations scientifiques, on parla d'un événement inexplicable, presque merveilleux. Dans ses excursions à travers les montagnes, Montan s'était intimement lié avec une personne qui semblait se trouver en rapport direct avec les pierres, les minéraux et tout ce qu'on pouvait appeler éléments. Cet être singulier voyait et sentait, par un organe inconnu, le cours des eaux et les diverses couches de minéraux dans les entrailles de la terre. L'état de la santé de cette personne, dont Montan n'indiquait pas le sexe, variait selon la nature du sol où elle se trouvait, et chaque montagne l'influençait différemment. Enfin Montan avait fondé de grandes espérances sur ses merveilleuses facultés, dont il ne lui était pas permis de douter, puisqu'il

leur avait fait subir les épreuves les plus sévères. Il avoua que cet être avait un langage particulier, qu'une étude consciencieuse lui avait rendu intelligible; qu'il distinguait au toucher, les combinaisons chimiques des produits simples de la nature, et que d'un coup d'œil il jugeait si les corps qu'on lui présentait étaient lourds ou légers. Ces révélations lui gagnèrent la confiance de l'Astronome, qui, après en avoir reçu la permission de Makarie, l'instruisit des singuliers rapports de cette dame avec le système solaire.

Peut-être pourrons-nous, plus tard, initier nos lecteurs aux singuliers entretiens de ces deux savants, sur des sujets qui sortaient de toutes les données de la science. Nous nous bornerons, en ce moment, à admirer la conformité de la position de deux hommes d'un caractère si différent. Pour ne pas devenir un *Timon*, Montan étudia les entrailles de la terre, et là encore, il apprit qu'il y a dans la nature de l'homme quelque chose d'analogue à la matière brute. L'Astronome trouva en Makarie la preuve que l'intelligence humaine, lorsqu'elle est bien organisée, agit au loin comme au près, et qu'elle peut utiliser ses forces actives, sans creuser le centre de la terre ou s'égarer dans la sphère de l'idéal. En effet, le sol nous fournit toutes les matières nécessaires à la satisfaction de nos besoins, et devient en même temps pour les nobles facultés de l'esprit, un vaste cercle de recherches, d'études et d'examen.

Dans les régions purement intellectuelles, les tendres affections trouvent toujours un point, où elles peuvent se déployer librement sous l'égide des lois éternelles. Établir une harmonie parfaite entre ces deux mondes, et personnifier, pendant son passage sur la terre, tout ce que l'un et l'autre ont de grand, de noble et d'utile, c'est là le plus haut degré de perfection qu'une créature humaine puisse atteindre.

L'Astronome et Montan, se promirent de publier un jour les expériences qu'ils avaient faites sur deux êtres inexplicables, dont l'un semblait participer de la vie des minéraux et l'autre de celle des étoiles. Nous les engageons fortement à réaliser ce projet; car les mêmes lecteurs qui, en trouvant un pareil travail dans un roman, en souriraient comme on

sourit d'un conte de fée, ne pourraient s'empêcher, s'ils le lisaient dans un ouvrage scientifique, d'y voir au moins une allégorie ingénieuse de ce qu'il y a de plus désirable, et par conséquent de plus impossible au monde.

Le jour fixé pour le départ de Montan arriva enfin. On aurait voulu pouvoir le retenir, ainsi que Lydie; mais l'éloignement de Philine était agréable à tout le monde, et surtout à la modeste Angéla, tout à fait incapable de comprendre un pareil caractère.

Nous avons déjà dit plus haut, que cette jeune fille ne remplissait plus avec le même zèle qu'autrefois, ses fonctions de rédacteur des conversations tenues en présence de Makarie. Pour expliquer cette négligence, nous serons obligés d'introduire un nouvel acteur dans ce drame, déjà si riche en personnages.

Notre ancien et loyal ami Werner, avait tellement étendu ses relations commerciales, qu'il s'était vu dans la nécessité d'augmenter le nombre de ses représentants, honneur qu'il n'accordait qu'à ceux de ses employés, qui avaient travaillé assez longtemps sous sa direction pour mériter sa confiance. Un de ces hommes éprouvés était venu de sa part chez Makarie, afin de s'entendre avec elle, sur le versement des sommes considérables dont elle voulait disposer en faveur de la *Société de l'Émigration*, à laquelle elle prenait le plus vif intérêt, parce que son favori Lénardo en était le chef.

Le jeune représentant de Werner, s'était fait remarquer par sa bonne mine, par sa justice et sa facilité dans les affaires, par sa pénétration, son esprit d'ordre et son amour du travail. Des qualités tout aussi éminentes, le distinguaient dans les rapports sociaux. Ses manières étaient franches et aimables; il possédait plusieurs talents d'agrément et jouait surtout très-bien du piano. S'il évitait les discussions littéraires et scientifiques, il parlait sur ces matières, lorsqu'il y était forcé, de manière à prouver qu'elles ne lui étaient pas inconnues. A tant d'avantages, il joignait une candeur presque enfantine qui le faisait paraître plus jeune que son âge. Epris du caractère, plus encore que de la beauté d'Angéla, il

avait su s'en faire aimer, et Makarie lui accorda avec plaisir la main de cette noble jeune fille. Angéla cependant savait combien il serait difficile de la remplacer auprès de sa bienfaitrice, aussi avait-elle refusé plus d'un parti convenable, étouffé plus d'un noble penchant. Elle se serait sans doute résignée à un nouveau sacrifice de ce genre, si elle n'avait pas eu la certitude que Makarie venait de trouver enfin une personne digne, sous tous les rapports, de remplir l'emploi que son mariage allait rendre vacant, et cette personne n'était autre que l'*Aimable Belle*.

Secondée par Lénardo, qui approuvait ce projet, la jeune femme avait déjà cédé son établissement au Facteur, qui s'était décidé à épouser la sœur de la fiancée du Lamier, afin d'assurer la durée de sa prospérité, en associant ses intérêts à ceux de son concurrent. Devenue ainsi complétement libre, l'*Aimable Belle* s'estimait trop heureuse de pouvoir se consacrer tout entière à Makarie. Wilhelm devait aller la prendre; ce droit lui appartenait puisqu'il avait le premier découvert la retraite où plus tard la bizarrerie du destin conduisit Lénardo.

Qu'on nous permette d'ajouter quelques explications, sur la partie intellectuelle et sentimentale de la liaison du jeune Baron, avec la fille de l'ancien fermier de son oncle. Jamais il n'avait eu l'intention d'en faire sa femme, et cependant, depuis qu'il se trouvait en rapport direct avec elle, il l'avait fait interroger plusieurs fois sur la détermination qu'elle prendrait s'il lui offrait sa main. Les réponses qu'elle fit, aux personnes chargées de cette mission délicate, pouvaient se réduire à la conclusion suivante : Elle estimait trop le noble Lénardo pour lui offrir, en échange de son amour, une affection partagée, puisque le souvenir de son fiancé l'occupait encore au point de ne laisser de place dans son cœur que pour l'amitié et pour la reconnaissance.

Nous ne pouvons nous abstenir de faire une observation générale, sur les divers personnages qui passèrent successivement au château de Makarie. En présence d'une nature aussi supérieure, tous se sentaient pénétrés d'une confiance respectueuse; mais ils se trouvaient en même temps excités

à déployer ce qu'il y avait de beau et de meilleur en eux. Emulation salutaire, d'où il ne pouvait manquer de résulter un contentement général.

Au milieu de tant d'intérêts divers, Makarie resta spécialement occupée de Lénardo, dont elle devinait les plus secrètes pensées. Elle savait qu'il était tranquille pour l'instant, car l'objet de ses constantes inquiétudes se trouvait enfin dans une position aussi heureuse pour le présent que pour l'avenir. Il ne lui restait donc plus qu'à marcher courageusement dans la nouvelle route qu'il s'était frayée. Mais cette bonne tante n'ignorait pas non plus, que son neveu resterait toujours préoccupé du désir de s'associer la femme, dont le sort incertain l'avait tourmenté pendant si longtemps; et que dès qu'il serait solidement établi, il réaliserait ce désir. Elle savait aussi qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans ces sortes de passions qui commencent par le repentir, et que tout conseil qui tendrait à arrêter ces passions dans leur développement mystérieux serait inutile.

Makarie a fait à ce sujet de graves réflexions; mais le feuillet qui les contient, et qu'on nous a communiqué, nous a semblé écrit de mémoire, et par conséquent privé du cachet d'authenticité indispensable aux divers documents que nous avons jugés dignes de l'honneur d'être consignés ici.

CHAPITRE XV.

Les rapports de Makarie avec le système solaire, sont si extraordinaires qu'on ose à peine en parler. Son âme et son corps ne voyaient pas seulement le mouvement des corps célestes, mais ils se mouvaient avec eux. Depuis son enfance, cet être singulier tournait d'une manière inconcevable autour du soleil. Ce ne fut qu'après de longues expériences, qu'on découvrit que ce mouvement s'opérait en spirale tendant vers la circonférence, et par conséquent, en s'éloignant toujours davantage du point central. S'il est vrai que la matière gravité vers le centre, et l'intelligence vers la périphérie, notre amie n'était qu'un être purement intellectuel, né

sur cette terre pour s'y débarrasser des liens terrestres, et pour pénétrer dans les espaces les plus élevés de l'existence. Cette précieuse faculté cependant a toujours été pour elle un fardeau pénible. Dès son enfance, tout en elle lui semblait éclairé par des lumières étincelantes; parfois même elle voyait deux soleils, l'un au dedans d'elle et l'autre au firmament; deux lunes lui apparaissaient de la même manière : celle qu'elle voyait à l'extérieur conservait les mêmes dimensions, tout en suivant ses différentes phases, tandis que l'autre, qui luisait au dedans d'elle, devenait toujours plus petite.

Un pareil état ne pouvait manquer de la rendre indifférente aux choses ordinaires de la vie. D'un autre côté, ses parents, qui prenaient un soin particulier de son éducation, développèrent ses forces actives concernant le monde extérieur. Aussi l'avons-nous toujours vue, la tête et le cœur pleins de visions surnaturelles, marcher, pour les choses vulgaires, dans les routes vulgaires, où le plus grand mérite consiste à respecter les préjugés et les opinions reçues. Toujours prête à soulager sur la terre les grandes et les petites infortunes, son individualité spirituelle continuait à se mouvoir avec les corps célestes, dans le vaste cercle dont la circonférence recule dans l'infini, à mesure que l'on s'en approche.

Cette double existence l'aurait bientôt anéantie, si dans son âme comme dans le monde matériel, chaque jour d'action n'avait pas été suivi par sa nuit de repos. Quand il faisait sombre au dedans d'elle, cette femme admirable ne songeait plus qu'à l'exact accomplissement des devoirs que lui imposaient ses relations extérieures; dès que le jour intérieur se levait, elle se trouvait hors d'état de songer à ce que nous appelons la réalité. Parfois des nuages voilaient ses compagnes célestes à ses regards intellectuels; mais au lieu de perdre en vains regrets ses périodes d'obscurité, elle les employa au profit de son entourage terrestre. Ne trouvant personne à qui elle aurait pu parler de ses inconcevables visions, sans exciter une pitié railleuse et des moqueries insultantes, elle avait pris le parti de les faire passer pour des accès de mi-

graine et des crises nerveuses. Cette fiction parut si probable à tous les membres de sa famille, qu'il serait encore aujourd'hui impossible de les convaincre que ce n'était là qu'un prétexte pour cacher son véritable état.

Sa bonne fortune lui amena enfin le digne Astronome. Ce savant ne l'avait recherchée d'abord que par curiosité, et lorsqu'elle l'initia à tous les secrets de sa nature exceptionnelle, il s'attacha si fortement à elle, qu'il ne lui fut plus possible de s'en séparer. Passant ses jours et ses nuits à l'étudier, il persista longtemps dans la conviction que l'inconcevable état de cette femme, était le résultat d'une intelligence plus active que juste, jointe à une imagination surexcitée par le souvenir d'études préliminaires, mais incomplètes; et qui, par conséquent, aime à deviner ce qu'elle ne saurait comprendre.

Mathématicien profond et philosophe éclairé, il était naturellement opiniâtre et incrédule, ce qui le fit persister longtemps dans ses doutes. Après plusieurs années d'expériences raisonnées et comparées, il se reconnut enfin vaincu.

— Pourquoi, se disait-il, afin de justifier sa défaite à ses propres yeux, la nature ne produirait-elle pas une sphère armillaire vivante, une combinaison de rouages spirituels qui, semblable à nos montres, suive et indique d'elle-même la marche des astres ?

Nous ne le suivrons pas plus loin dans son examen scientifique et consciencieux; l'incroyable, quand on le regarde de trop près, perd tout son prix. Nous croyons devoir ajouter toutefois, que le soleil était beaucoup plus petit pour Makarie, dans [illegible]ons, que lorsqu'elle le voyait en plein jour et avec [illegible]out le monde; et qu'il occupait dans le zodiaque [illegible]en différente de celle que lui désignent les astr[illegible], ce qui donna lieu à une foule d'inductions, de doutes et de confusions d'autant plus importants, que la visionnaire indiquait, comme se mouvant dans ce même zodiaque, plusieurs corps célestes dont on n'avait encore jamais remarqué la présence au firmament. Elle voyait sans doute déjà les petites planètes qui, alors, n'étaient pas encore découvertes.

Au reste, la plupart de ses révélations prouvaient qu'elle avait depuis longtemps dépassé Mars et qu'elle s'était rapprochée de Jupiter, dont, à une distance impossible à déterminer, elle contemplait l'immensité et le jeu merveilleux des lunes qui l'entourent. Peu à peu cependant elle finit par ne plus apercevoir cette magnifique planète, que sous la forme d'un croissant, ce qui fit supposer à l'Astronome, qu'elle ne la voyait que de côté, parce qu'elle était sur le point de quitter sa sphère, pour se lancer dans l'espace incommensurable de Saturne.

Il n'est pas au pouvoir de l'imagination d'un simple mortel de l'y suivre; nous espérons cependant qu'une pareille entéléchie ne sortira pas complétement de notre système planétaire, et que, lorsqu'elle en aura atteint les limites, elle voudra bien, en faveur de nos petits-neveux, revenir à la vie terrestre pour y exercer son influence bienfaisante.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette fiction éthérée, et nous nous hâtons de reprendre le conte terrestre, dont nous avons déjà commencé à les entretenir.

Montan avait déclaré, avec toutes les apparences de la bonne foi, que la personne extraordinaire douée du sens merveilleux à l'aide duquel elle découvrait les métaux et les sources cachées au fond de la terre, était partie pour l'Amérique avec le premier transport d'émigrants. Mais ceux qui le connaissaient savaient qu'il n'était pas homme à se séparer ainsi d'un pareil être, s'il avait eu le bonheur de le rencontrer.

Bientôt il circula des bruits singuliers sur une femme que Philine et Lydie avaient amenée avec elles, en qualité de domestique; cependant elle n'en remplissait pas les fonctions, et ses allures étaient celles d'une paysanne sans grossièreté, mais aussi sans ce faux vernis de politesse, qui fait toujours d'une femme de chambre, la parodie des maîtresses qu'elle a servies. Ne s'occupant nullement des deux dames auxquelles elle était censée appartenir, on la voyait sans cesse, la bêche à la main, fouiller la terre tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; et lorsque la soif la surprenait, elle s'élançait à travers les champs, où elle découvrait des source

dont jusque-là personne n'avait supposé l'existence. Ce fut sans doute pour soustraire cette femme à des épreuves fatigantes, et par cela même douteuses, que Montau n'avait pas voulu la présenter à Makarie, pour ce qu'elle était en effet. Nous ne nous sommes pas moins crus obligés de rapporter le peu que nous savons sur son compte, afin d'attirer l'attention des observateurs de la nature, sur des phénomènes semblables, qui se présentent plus souvent qu'on ne paraît le croire généralement.

CHAPITRE XVI.

Le château qui avait servi de point de réunion à la *Société de l'Union*, et dans lequel Wilhelm avait retrouvé Lénardo et Frédéric, était silencieux et désert. Le Bailli, assis devant son bureau, faisait, avec une grande satisfaction de lui-même, le décompte des avantages qu'il avait su procurer à son seigneur, par le séjour des émigrants. Ces avantages ne se bornaient pas à des gains qui ne devaient plus se renouveler; le prudent fonctionnaire avait songé à l'avenir. L'immense activité qui s'était déroulée sous ses yeux, pour aller ensuite s'exercer au delà des mers, lui avait fait concevoir le projet d'en retenir quelques parcelles au profit de la contrée confiée à son administration; le hasard et l'amour étaient venus à son aide. Une partie des ouvriers les plus habiles, avaient établi avec les plus jolies et les plus riches filles du pays, des relations qui rendaient le mariage nécessaire. Profitant de cette circonstance pour les obliger à rester, il créa, avec leur secours, des établissement industriels, dont les résultats étaient aussi solides que brillants. Jeté, par une circonstance fortuite, au milieu du mouvement général d'une population d'émigrants, son intelligence s'était développée et ses vues s'étaient élevées par ce grand spectacle, dont il avait été même un des personnages agissants.

Un silence, semblable à celui du tombeau, avait succédé tout à coup à l'activité bruyante dont, pendant plusieurs mois, la contrée avait été surchargée. Le Bailli s'applaudit

de ce calme, qui lui permit d'achever les calculs et les combinaisons administratives, sur lesquels il fondait le succès de ses établissements industriels.

Depuis plusieurs jours déjà, il jouissait de cette paix complète, lorsqu'il fut tout à coup arraché à ses méditations par la brusque arrivée d'un jeune voyageur inconnu. Monté sur un cheval, sauvage sans doute, puisqu'il n'était ni ferré ni harnaché, ce voyageur sauta à terre dans la cour du château, et demanda à parler, à l'instant même, aux chefs de la *société des émigrants*. Les valets lui apprirent que tout le monde était parti; il refusa de les croire, et le Bailli fut obligé d'intervenir. Il lui déclara positivement que Lénardo était en route avec les siens pour le lieu d'embarquement, où un certain Wilhelm Meister, dont on ne connaissait pas le caractère officiel, avait promis d'aller le rejoindre après avoir été visiter son fils; il ajouta que ce fils demeurait sans doute au delà de la rivière, puisqu'en quittant le château, Wilhelm était monté dans une barque.

Le jeune homme, qui avait écouté attentivement le Bailli, s'élança aussitôt sur son cheval, et se dirigea au galop vers la rivière. Poussé par un sentiment indéfinissable, le Bailli le suivit des yeux, sans s'apercevoir que le nuage de poussière dont il était enveloppé, ne lui permettait pas de le distinguer. Il allait retourner à son travail, quand un messager se présenta avec un paquets de dépêches pour les chefs de la *Société de l'Union*, et une lettre adresée à Wilhelm Meister, qui lui avait été donnée par une jeune dame, avec la recommandation expresse, de la remettre le plus promptement possible.

Forcé de se contenter des renseignements que l'on venait de donner au jeune inconnu, le messager partit aussitôt dans l'espoir de rejoindre les personnes auxquelles il devait remettre les papiers dont il était chargé.

Nous ne citerons ici que la lettre destinée à Wilhelm. Elle était d'Hersilie, de cette aimable et singulière jeune fille dont il est rarement question dans nos récits, mais qui, dès qu'elle paraît, ne peut manquer d'intéresser et de toucher nos lecteurs. Son sort est, et restera un des plus bizarres et

des plus affligeants, que puisse subir un être spirituel et sensible.

CHAPITRE XVII.

HERSILIE A WILHELM.

J'étais triste et pensive sans savoir pourquoi je m'affligeais, sans pouvoir me rendre compte de ce que je pensais; cela m'arrive souvent, j'appelle cet état une insensibilité sentie.

Tout à coup un cheval piaffe dans la cour, la porte s'ouvre avec bruit, et Félix, brillant de tout l'éclat de la jeunesse, beau comme un dieu, s'élance dans ma chambre. Il veut m'entourer de ses bras, je le repousse; cet accueil ne paraît pas l'offenser; debout, à quelque distance de moi, il vante la beauté de son cheval et me parle avec abandon de ses amis, de son entourage. Il sait que j'ai la mystérieuse cassette, et il me demande à la voir; je n'ai pas la force de lui refuser cette satisfaction; il la regarde, l'examine, m'interroge, et finit par deviner que j'ai la clef. Sa curiosité est au comble... Jamais je n'ai entendu prier avec tant de grâce, tant de charme, avec une voix si douce, si séduisante, avec des regards si brillants... Je cède de nouveau, je lui montre la clef de loin, il me l'arrache des mains; nous nous poursuivons autour de la table, il s'arrête, il s'écrie : « Ce n'est pas cette cassette, ce n'est pas cette clef que je demande, c'est ton cœur! Qu'il s'ouvre pour moi! qu'il me permette de te presser sur mon sein! »

Il est impossible d'être plus beau, plus séduisant!... La clef est dans la serrure, il me menace de la tourner, il la tourne en effet, elle se casse en deux morceaux : l'un est resté dans la serrure, l'autre est tombé sur la table.

J'étais plus surprise, plus embarrassée que je n'aurais dû l'être... Je me suis aperçue trop tard que ses bras m'enlaçaient; déjà ses yeux s'étaient approchés des miens : il est si beau de voir son image dans des yeux brillants d'amour; j'ai compris cela pour la première fois de ma vie, au mo-

ment où ses lèvres se sont appuyées sur les miennes!... Il faut que je l'avoue, je lui ai rendu ses baisers : il est si beau de faire des heureux!

L'abîme qui nous sépare, s'est tout à coup présenté à ma pensée. Au lieu de chercher à me remettre et de lui parler avec calme, avec raison, j'ai feint d'être en colère ; je lui ai défendu de reparaître devant moi. « C'est bien, m'a-t-il dit, je pars, je cours, je vais me précipiter à travers le monde jusqu'à ce que j'y trouve la mort ! » et il s'est élancé sur son cheval, et il est parti au galop ! La cassette et la clef brisée sont restées devant moi sur la table. Ma situation est bien pénible!

La raison ne se transmettra donc jamais par les hommes ! N'était-ce donc pas assez du père, qui a fait tant de mal? faut-il que le fils continue à jeter partout le trouble et la confusion?

Depuis plusieurs jours déjà, cette feuille dort chez moi sans que j'aie songé à la faire partir. Il vient d'arriver quelque chose d'extraordinaire qui explique et obscurcit en même temps tout ce qui s'est passé.

Un vieux bijoutier, que mon oncle estime beaucoup, est arrivé au château pour nous montrer des bijoux curieux. Mon oncle me dit de lui montrer la cassette et la clef; il les examine avec attention ; la clef surtout le préoccupe ; il nous fait remarquer que la cassure est unie et luisante ; il approche les deux morceaux, et ils se réunissent ! C'est une clef aimantée ; il la tourne dans la serrure, et recule de quelques pas : la cassette s'ouvre d'elle-même ; il s'approche, y jette un regard rapide, et la referme aussitôt en s'écriant : « Il ne ferait pas bon approfondir un semblable secret!... »

Comment se faire une juste idée de l'état de mon esprit? Tout ce qui est en dehors du désordre ne saurait me comprendre. La merveilleuse cassette est là; je tiens dans ma main la clef qui l'ouvre : que m'importe! elle ne me révélera pas le secret de l'avenir, pas même celui de demain!

Ne vous occupez pas de moi, du moins pendant un certain temps. Je vous prie, je vous supplie, je vous ordonne d'aller à la recherche de Félix; tous mes efforts pour découvrir ses traces ont été vains : je ne sais si je dois désirer ou craindre le jour qui nous réunira.

Le messager insiste : il veut partir; je ne l'ai que trop retenu : les émigrants attendent les importantes dépêches qu'il doit leur porter. S'il ne vous trouve plus au milieu d'eux, ils pourront du moins lui indiquer le moyen de vous rejoindre. En attendant votre réponse, il n'est pas de repos possible pour moi.

CHAPITRE XVIII.

Inondée par les ardents rayons du soleil du midi et poussée par un léger vent de terre, une modeste barque suivait rapidement le cours d'un fleuve, dont les rivages fertiles offraient un coup d'œil agréable quoique monotone. Les champs de blé se confondaient pour ainsi dire avec les vagues bleuâtres, qui ne pouvaient se jeter ni à droite ni à gauche, sans miner des terres labourées qu'elles entraînaient parfois dans leur cours impétueux, ce qui avait formé çà et là, des bords escarpés et muables.

Un jeune cavalier de bonne mine, galopait hardiment sur ces rives perfides. Les voyageurs de la barque, trop loin de lui pour distinguer ses traits, allaient l'avertir par des cris et des signaux du danger qu'il courait, mais au même instant un éboulement subit fit disparaître à leurs yeux le cavalier et le cheval : le fleuve les avait engloutis tous deux!...

Les bateliers se dirigèrent aussitôt vers la place où l'eau

tourbillonnait encore, et ils eurent le bonheur de retirer le jeune homme. L'infortuné ne donnait plus aucun signe de vie; on le débarqua sur un banc de sable; on chercha à le réchauffer au soleil : soins inutiles, la plus belle des fleurs semblait s'être à jamais séparée de sa tige.

Wilhelm tira sa lancette; il ouvrit une veine : le sang jaillit avec abondance, et s'enfuit avec les vagues qui baignaient cet étroit îlot. A peine l'adroit chirurgien avait-il consolidé les bandes nécessaires pour refermer la veine, que le jeune homme se leva avec précipitation et le regarda en silence.

— Si tu veux que je vive, que ce soit pour toi et avec toi! s'écria-t-il, en se précipitant dans les bras de son sauveur, de son père!

Tous deux se tinrent étroitement embrassés en pleurant de joie : on eût dit Castor et Pollux se rencontrant au point où se croise la vie d'ici-bas et celle de l'immortalité!

On avait préparé à Félix une couche commode, à moitié éclairée par le soleil et à moitié ombragée par des buissons fleuris. Les bateliers l'y déposèrent, en le priant de se calmer; puis ils le couvrirent du manteau de son père. Il sourit avec bonheur; ses longs cheveux bruns, encore humides, se roulèrent de nouveau en boucles gracieuses; ses yeux se fermèrent : il s'endormit. Wilhelm le contempla en silence.

— Sublime image de Dieu! se dit-il à lui-même, te reproduiras-tu donc toujours, pour être toujours torturée au dedans et blessée au dehors?

La chaleur ramena par degrés les couleurs de la santé sur les joues du jeune homme, et les bateliers, heureux de leur bonne action et de la riche récompense sur laquelle ils pouvaient compter, s'empressèrent de faire sécher sur le sable, les vêtements de Félix, afin qu'à son réveil il pût faire sa rentrée dans la vie, selon les exigences des convenances sociales.

A continuer.

Notes du traducteur.

La mort a empêché Goëthe de donner la continuation promise, d'une œuvre à laquelle il attachait une grande importance. S'il nous était permis de commenter sa pensée, nous dirions, qu'après les *Années d'apprentissage* et les *Années de voyage*, qui ne sont que des épreuves, il voulait nous montrer l'homme arrivé à l'état de *Maître*; et que ce dernier drame devait se passer en Amérique, dans la colonie des émigrés, dont il nous a si soigneusement dépeint les projets, les espérances et les capacités. Au reste, cette opinion nous est personnelle, et nous ne chercherons pas à la défendre; mais nous croyons devoir donner au public français une juste idée de l'opinion de Goëthe sur cette production extraordinaire. Il l'a clairement exprimée dans l'*Histoire de sa vie, de ses voyages et de ses œuvres littéraires*. Nous l'avons cherchée au milieu de ces documents, qui n'ont encore jamais été traduits; et nous allons rapporter, avec la fidélité consciencieuse due à un aussi grand écrivain, les passages où il parle de son *Wilhelm Meister*.

1786.

« Depuis longtemps déjà, j'avais commencé *Wilhelm Meister*, qui m'a été suggéré par le pressentiment de cette grande vérité : L'homme se sent parfois poussé dans une carrière pour laquelle la nature lui a refusé les facultés nécessaires, et où, par conséquent, il ne peut jamais arriver à la perfection. En vain une voix confuse l'avertit de changer de route; elle ne lui parle jamais assez clairement, et il continue à tendre, par de faux moyens, vers un but inaccessible pour lui, sans savoir pourquoi il ne parvient pas à s'en approcher. Tous les talents d'amateur et de dilettanti entrent dans cette catégorie. Si celui qui les possède et qui espère les pousser plus loin, voit luire parfois un rayon de vérité, il s'abandonne

à un découragement voisin du désespoir, pour se laisser, presque au même instant, entraîner de nouveau par le torrent de ses illusions. Que d'hommes de mérite gaspillent ainsi leurs plus belles années, et finissent par tomber dans une sombre mélancolie! Il est cependant des cas où tant d'efforts mal entendus conduisent à un bien réel. C'est cette possibilité que j'ai développée dans *Wilhelm Meister;* elle y devient toujours plus visible, et se formule enfin positivement par ces paroles : *Tu me fais l'effet de Saül, fils de Kis : il sortit pour chercher l'ânesse de son père, et finit par trouver un royaume.* »

1794.

« On imprime enfin le premier volume de *Wilhelm Meister*, car j'ai pris la résolution difficile de déclarer comme fini, un travail auquel je voyais encore tant de choses à faire. Je suis très-content de ne plus avoir sous mes yeux le commencement de ce travail; mais la manière de le continuer m'inquiète beaucoup. Il faut songer sérieusement à le finir, et je le finirai; la nécessité est le meilleur des conseillers. »

1795.

« L'envoi du premier volume de *Wilhelm Meister*, à mes amis, m'occupa pendant un certain temps. Leurs réponses n'avaient rien d'encourageant; je ne les en ai pas moins conservées avec soin, et leur ensemble forme un tout aussi intéressant qu'instructif. Le duc et le prince de Gotha, mesdames de Frankenberg et de Thumel, ma mère, Sommering, Schlosser, Humbold, Dalberg, Voss, la plupart enfin de ceux à qui je demandais des avis sincères, se tenaient sur la défensive contre la puissance secrète de mon œuvre, qui les avait saisis malgré eux. Une excellente et spirituelle

amie me causa, à cette occasion, un chagrin bien amer. Elle chercha partout des allégories, des allusions mystérieuses qu'elle s'efforça de deviner; tandis que j'aurais voulu la voir prendre mon livre pour ce qu'il est, et employer son intelligence à s'approprier ce qu'il pouvait y avoir de saisissable pour elle.

Quant à Jocobi, qui se trouvait en ce moment dans la famille du comte de Reventhon, son opinion sur mon *Wilhelm Meister* ne fut pas plus flatteuse. Ce bon ami, et plus encore son noble entourage, ne trouvèrent rien d'édifiant dans cette peinture de la vie réelle, surtout parce que j'y avais fait jouer un rôle aux classes inférieures. Les dames, en général, signalèrent une foule de choses très-blâmables sous le rapport des mœurs et des convenances sociales. Le comte de Bernstedt eut seul, en sa qualité d'homme expérimenté, le courage de défendre ce pauvre livre si cruellement opprimé. Cela ne m'empêcha pas de repousser personnellement ses opinions; elles m'auraient emprisonné entre les exigences d'une plaisanterie bienveillante, et les susceptibilités ridicules d'une table à thé. Sur ces entrefaites, Unger[1] fit paraître le second volume. L'intérêt que Wilhelm de Humbold prit à cette publication, me fut réellement utile. Ses lettres contiennent des idées si justes sur le *vouloir* et sur le *pouvoir*, qu'elles devaient nécessairement avoir pour moi des résultats très-favorables.

Si je ne parle de l'opinion de Schiller qu'après celle des autres, c'est qu'ellé est sans contredit la plus chaleureuse et la plus importante. Je possède toujours ses lettres sur mon *Wilhelm Meister*, et leur publication serait à coup sûr le plus beau présent qu'on pourrait faire à un public éclairé. »

1796.

« Vers la fin d'août, je me suis débarrassé enfin d'un fardeau bien cher, mais bien lourd : j'ai envoyé à Unger le

[1] Nom de l'éditeur de Goëthe.

dernier livre de *Wilhelm Meister*. Depuis près de six ans, je ne m'occupais presque plus qu'à revoir et à corriger cette conception de ma première jeunesse. Elle restera toujours une œuvre incalculable, soit qu'on la considère dans son ensemble ou dans ses détails. Moi-même je cherche vainement aujourd'hui, pour la juger, une échelle de proportion qui puisse lui être appliquée. »

1807.

« J'arrivai aux eaux de Carlsbad vers le milieu de mai, et toute la saison des eaux a été pour moi si fertile en aventures et en historiettes vraies ou inventées, que je conçus l'idée de les lier entre elles par un fil romantique, en les faisant entrer dans les *Années de voyage de Wilhelm Meister*. Espérant ainsi former un tout aussi merveilleux qu'attrayant, je me proposai de faire la conclusion de *la Moderne Mélusine*, de *l'Homme de cinquante ans*, et de *la Folle voyageuse*. »

1820.

« Au milieu de mes nombreux travaux pendant le cours de cette année, j'ajoutai aux *Années de voyage de Wilhelm Meister : Quel est le traître?* et la continuation de *la Jeune fille au teint brun*. J'ai en outre travaillé très-sérieusement à l'enchaînement de l'idée principale de ce grand ouvrage. »

1821.

« Les *Années de voyage* réunissent presque tous les suffrages. J'avais revu et corrigé mon manuscrit, et donné à toutes mes narrations un cachet d'unité, sinon d'action, du

moins de pensée; car cette pensée se rattache aux voyages de mon *Wilhelm Meister*, déjà connu et aimé du public. C'était un travail facile; le contraste des matières m'inspire naturellement des idées nouvelles, et m'excite à les développer. »

Nous terminerons ici nos citations. Pour suivre Goëthe sur la route où il a cueilli les fleurs et trouvé les pierres précieuses, prodiguées dans les *Années de voyage de Wilhelm Meister*, il faudrait traduire en entier les trois ouvrages que nous avons cités, et dans lesquels ce grand homme dévoile son âme et son cœur, indique la marche de son génie, fait l'histoire de ses productions littéraires, et peint en passant tout ce que l'Allemagne a eu d'illustres écrivains, de poëtes, de philosophes, de savants, de princes et grands seigneurs qui tous se sont trouvés en rapport avec lui.

FIN DES ANNÉES DE VOYAGE.

Paris. — Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

LIVRE Ier.

CHAPITRE Ier.— La fuite en Égypte. 1
Lettre de Wilhelm à Nathalie .. 5
CHAPITRE II. — Saint Joseph..... 7
La Visitation..... 13
La tige de lis..... 18
CHAPITRE III. — Lettre de Wilhelm à Nathalie. 21
CHAPITRE IV..... 28
CHAPITRE V..... 42
Manuscrit d'Hersilie. — La Folle voyageuse.. 44
CHAPITRE VI..... 56
Lettre de Lénardo à la Tante.... 65
Lettre de la Tante à Juliette.... 66
Lettre de Juliette à la Tante.... 67
Lettre d'Hersilie à la Tante..... 68
Billet de la Tante à ses Nièces .. 69
Lettre d'Hersilie à la Tante 69
Lettre de la Tante à Hersilie..... 70
Lettre de Wilhelm à Nathalie.... 70
CHAPITRE VII..... 71
CHAPITRE VIII.—Quel est le traître? 78
CHAPITRE IX..... 92
CHAPITRE X..... 106
CHAPITRE XI.—La brune jeune fille. 119
CHAPITRE XII..... 131

LIVRE II.

CHAPITRE Ier..... 137
CHAPITRE II..... 146
CHAPITRE III 155
L'homme de 50 ans..... 155
CHAPITRE IV..... 172
CHAPITRE V..... 184
CHAPITRE VI. —Lettre de Wilhelm à Lénardo 205
Lettre de Wilhelm à l'Abbé .. . 206

Pages

CHAPITRE VII..... 206
Lettre de Lénardo à Wilhelm ... 220
Lettre de l'Abbé à Wilhelm.. .. 221
CHAPITRE VIII 224
CHAPITRE IX..... 237
CHAPITRE X. — Lettre d'Hersilie à Wilhelm..... 243
CHAPITRE XI. —Lettre de Wilhem à Nathalie 246

LIVRE III.

CHAPITRE Ier..... 261
CHAPITRE II. — Lettre d'Hersilie à Wilhelm..... 269
CHAPITRE III..... 272
CHAPITRE IV..... 282
CHAPITRE V.— Journal de Lénardo. 286
CHAPITRE VI 297
La Nouvelle Mélusine..... 298
CHAPITRE VII. — Lettre d'Hersilie à Wilhelm..... 317
CHAPITRE VIII..... 319
La Gageure dangereuse..... 319
CHAPITRE IX..... 324
CHAPITRE X..... 331
Pas trop loin 332
CHAPITRE XI..... 341
CHAPITRE XII..... 345
CHAPITRE XIII..... 348
Journal de Lénardo (Suite) 349
CHAPITRE XIV 367
CHAPITRE XV 377
CHAPITRE XVI..... 381
CHAPITRE XVII. — Lettre d'Hersilie à Wilhelm..... 383
CHAPITRE XVIII..... 385
Notes du Traducteur..... 387

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE DES FRANÇAIS

depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830

PAR THÉOPHILE LAVALLEE

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

4 volumes contenant la matière de 10. Prix : 14 fr.

« Notre histoire, a dit Napoléon, doit être écrite en quatre ou cinq volumes ou en cent. » Les cent volumes, l'histoire complète et détaillée, ont été entrepris avec une glorieuse constance par le savant M. de Sismondi ; j'essaie humbl.ement les quatre ou cinq, l'histoire abrégée.

Les travaux des grands historiens de notre époque, et principalement ceux de M. Guizot, ont fait une révolution dans la science ; mais leurs découvertes, quoique admirées et adoptées par tous les savants, ne sont pas encore devenues vulgaires. La presse ne cesse de reproduire les compilations infidèles ou ridicules des vieux historiens, et principalement celle d'Anquetil ; l'enseignement public les répète : et ainsi se propagent indéfiniment, même parmi les gens éclairés, même dans les livres sérieux, même à la tribune nationale, les erreurs et les préjugés les plus fâcheux, qui influent d'une manière déplorable sur l'éducation politique de la France. Il faut chasser à jamais des esprits ce tissu de niaiseries et de fausseté qu'on a pris si longtemps pour notre histoire ; il faut vulgariser la science moderne, la mettre à la portée de tous, montrer le passé de la France sous son véritable jour, et rendre ainsi populaire la foi en ses destinées. C'est par là qu'on ranimera dans tous les cœurs le culte de la patrie, qui semble entraîné dans le naufrage de tous les cultes. Mon ambition a été celle-là : mes éditeurs l'ont comprise et partagée, et nos efforts réunis tendent à jeter dans le peuple, dans les colléges, dans les écoles primaires, partout où on lit, un livre consciencieux, écrit sous l'inspiration de l'amour de la religion, de la liberté et du pays. Douze années consacrées à faire quatre volumes, témoignent que, si je me suis largement servi des travaux de MM. Guizot, Sismondi, Thierry, etc., je ne me suis pourtant pas embarqué à l'aveugle sur la foi de ces excellents guides, et que j'ai abondamment puisé aux sources originales. D'ailleurs mon travail a été éclairé par tous les dérivains de philosophie historique, depuis Bossuet, Vico et Herder jusqu'à Ballanche, Saint-Simon, Buchez, etc.

Je n'ai point vu l'histoire comme une série d'accidents ou une suite de noms et de dates, mais comme la science philosophique par excellence et la justification des destinées de l'humanité. J'ai donc élagué tous les détails oiseux, tous les faits isolés, toutes les biographies et les anecdotes ; j'ai dit, non pas tout ce qui est intéressant, mais tout ce qui est utile ; c'était la loi impérieuse du cadre que je m'étais imposé. D'ailleurs, je ne me suis pas borné à l'histoire matérielle des événements extérieurs, j'ai tracé aussi l'histoire intellectuelle, celle des sciences et des arts, et surtout l'histoire morale, celle de la philosophie, de la religion, du cœur humain. Enfin l'histoire a été pour moi non un curieux spectacle, mais une instruction de la plus haute solennité ; et j'ai cru que l'historien n'avait pas à remplir seulement une fonction littéraire, mais une sorte de sacerdoce.

L'unité morale de mon travail a été l'histoire du christianisme, base de toute civilisation, et par lequel les destinées de la France s'expliquent d'une manière si grave et si isolée ; l'unité matérielle, l'histoire de la nationalité française, poursuivie à travers toutes les révolutions avec tant de persévérance. J'ai considéré la France comme exerçant à toutes les époques la magistrature morale de l'Europe, comme ayant providentiellement la mission du progrès, comme placée toujours en tête des autres nations pour leur tracer le chemin de l'avenir ; et l'histoire de notre pays a été ainsi pour moi l'histoire de l'humanité dans l'Occident.

Voilà l'esprit qui a présidé à mon travail, travail fait en toute conscience, et qui aura du moins été utile à moi-même, s'il ne l'est à d'autres.....

TH. LAVALLEE.

(Extrait de la Préface de la première édition.)

DE L'IMPRIMERIE DE CHAPELLET, RUE DE VAUGIRARD, 9